

# LA REVUE DE PARIS

LA

# REVUE DE PARIS

SEPTIÈME ANNÉE

## TOME PREMIER

Janvier-Février 1900



PARIS

BUREAUX DE LA REVUE DE PARIS

85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ 85bis

1900

# QUAND NOUS NOUS RÉVEILLERONS D'ENTRE LES MORTS

*ÉPILOGUE EN TROIS ACTES* [1]

## PERSONNAGES

LE PROFESSEUR RUBECK, sculpteur.
MAÏA, sa femme.
L'ÉTRANGÈRE.
ULFHEIM, propriétaire foncier.
UNE DIACONESSE.
L'INSPECTEUR DES BAINS
LARS, valet de chasse.

CLIENTS ET DOMESTIQUES DE L'HOTEL DES BAINS

*L'action se passe en Norvège, au bord d'un fiord, puis autour d'un sanatorium de montagne et enfin sur les hauts plateaux.*

## ACTE PREMIER

Une station balnéaire. — A droite, on aperçoit le coin de l'hôtel. Espace ouvert ayant l'aspect d'un parc ; jet d'eau et bouquets d'arbres jeunes et vieux. A gauche, un petit pavillon dissimulé dans le lierre et la vigne sauvage. Devant le pavillon, une table et une chaise. Au fond, vue sur le port, s'étendant jusqu'à la mer. Au loin, des îlots et des langues de terre. — Calme et chaude matinée d'été.

Sur la pelouse de l'hôtel LE PROFESSEUR RUBECK et MAÏA, sa femme, assis sur des sièges de jonc, devant une table dressée, viennent d'achever leur déjeuner. Chacun un journal à la main, ils boivent du champagne et de l'eau de seltz. Le professeur est un homme sur le retour, de mine distinguée, en veste de velours noir, gilet et pantalon d'été. Maïa a l'air tout jeune, un visage animé, des yeux gais et espiègles ; mais il y a en elle comme une nuance de fatigue. Elle porte un élégant costume de voyage.

MAÏA *reste un instant immobile, semblant attendre que le professeur parle, puis elle laisse tomber le journal et soupire.* — Ah ! mon Dieu, mon Dieu !...

1. L'auteur entend par là que cette œuvre nouvelle — l'original a paru le 19 décembre, à Copenhague — restera la dernière d'une série commencée par *Maison de Poupée*.

RUBECK, *levant les yeux de son journal.* — Eh bien, Maïa? Qu'as-tu donc?

MAÏA. — Écoute un peu le silence qu'il fait ici.

RUBECK, *avec un sourire de condescendance.* — Tu peux l'entendre, toi?

MAÏA. — Entendre quoi?

RUBECK. — Le silence?

MAÏA. — Assurément.

RUBECK. — Allons! tu as peut-être raison. On peut, en effet, entendre le silence.

MAÏA. — Dieu sait qu'on le peut! Quand il domine tout, comme ici...

RUBECK. — Tu parles de cette station?

MAÏA. — Je parle de tout le pays. Là-bas, en ville, ce n'étaient pas le bruit et le mouvement qui manquaient, mais dans ce bruit et dans ce mouvement mêmes il y avait quelque chose de mort.

RUBECK, *la scrutant du regard.* — Tu n'es donc plus contente d'être rentrée, Maïa?

MAÏA, *fixant les yeux sur lui.* — Et toi? es-tu content?

RUBECK, *évasivement.* — Moi?...

MAÏA. — Oui, toi, qui as été bien plus longtemps que moi absent de chez nous... Es-tu vraiment content d'être rentré?

RUBECK. — A dire vrai... non... je ne le suis pas, là, vraiment, jusqu'au fond du cœur.

MAÏA, *vivement.* — Tu vois bien! J'en étais sûre d'avance!

RUBECK. — J'ai peut-être été trop longtemps absent. Je suis devenu étranger à tout ce qui m'entoure ici, à mon milieu natal.

MAÏA, *avec empressement, rapprochant sa chaise de celle de son mari.* — Tu vois bien!... Partons, veux-tu? le plus tôt que nous pourrons.

RUBECK, *avec un peu d'impatience.* — Oui, oui, chère Maïa, c'est ce que nous devons faire, tu le sais.

MAÏA. — Mais pourquoi pas tout de suite? Pense à la bonne et douce vie que nous mènerions là-bas, dans notre délicieuse nouvelle maison.

RUBECK, *avec un sourire de condescendance.* — Il faudrait dire plutôt : notre délicieux nouveau foyer.

MAÏA, *d'une voix brève.* — Je préfère dire « maison » : restons-en là.

RUBECK, *la regardant un moment.* — Tu es une singulière petite personne.

MAÏA. — Suis-je vraiment si singulière?

RUBECK. — Il me semble que oui.

MAÏA. — Et pourquoi donc? Est-ce parce que j'ai si peu de goût pour la vague existence que nous traînons ici?

RUBECK. — Lequel de nous deux a voulu, coûte que coûte, venir passer cet été dans le nord?

MAÏA. — Mettons que c'est moi.

RUBECK. — A coup sûr, ce n'est pas moi.

MAÏA. — Mais, aussi, qui aurait pu se douter, grand Dieu! que tout, chez nous, s'était à ce point transformé? Et cela en si peu de temps! Pense donc! Il n'y a pas plus de quatre ans en tout que je suis partie...

RUBECK. — ... partie mariée...

MAÏA. — Mariée? Qu'est-ce que cela fait à l'affaire?

RUBECK, *continuant.* — ... devenue « madame la Professeur », *Frau Professor*, comme on dit en Allemagne... maîtresse, s'il te plaît, d'une maison superbe, je devrais dire seigneuriale! Avec cela, une villa sur le lac de Taunitz, admirablement montée à l'heure qu'il est... Eh oui, Maïa! je puis bien dire que nous sommes installés avec une splendeur, une élégance qui ne laissent rien à désirer. Et tout cela est vaste, confortable. Nous n'avons pas besoin de nous gêner l'un l'autre.

MAÏA, *négligemment.* — Non, non, non, pour ce qui est des aises et de tout ce qui s'ensuit, il ne nous manque rien...

RUBECK. — Ajoutes-y tant d'autres conditions de vie élégante et facile..., des relations plus distinguées que celles auxquelles tu étais habituée dans ce pays...

MAÏA, *le regardant.* — Ainsi, c'est moi qui aurais changé, à ton avis?

RUBECK. — Oui, Maïa, je le crois.

MAÏA. — Moi seule, et pas les gens d'ici?

RUBECK. — Eh si! ils ont un peu changé de leur côté et n'en sont pas devenus plus aimables, j'en conviens.

MAÏA. — Tu dois en convenir, en effet.

RUBECK, *changeant de ton.* — Sais-tu quelle impression me revient quand je vois l'existence d'ici?

MAÏA. — Non; dis-le-moi.

RUBECK. — Celle de la nuit où nous sommes arrivés.

MAÏA. — Mais tu n'as fait que dormir dans un coin du coupé.

RUBECK. — Je ne dormais pas entièrement. Chaque fois que nous arrivions à une petite station, j'étais frappé du silence qui y régnait. Comme toi, Maïa, « j'entendais le silence... »

MAÏA. — Hem!... comme moi...

RUBECK. — ... et je comprenais que nous avions passé la frontière, que nous étions réellement chez nous. Car le train s'arrêtait à toutes les petites stations, bien qu'il n'y eût aucune circulation.

MAÏA. — Pourquoi s'arrêtait-il donc, puisqu'il n'y avait rien ?

RUBECK. — Je l'ignore. Personne ne descendait, personne ne montait. Et le train faisait, quand même, une longue, une interminable halte. Et, à chaque station, j'entendais deux employés arpenter le perron. L'un d'eux tenait une lanterne à la main, et ils échangeaient dans la nuit, d'une voix mate, étouffée, d'insignifiants propos.

MAÏA. — C'est juste. On voit toujours deux hommes marcher ensemble en parlant...

RUBECK. — ... pour ne rien dire. *(D'un ton plus animé.)* Mais attends seulement jusqu'à demain. Nous monterons sur le grand et beau bateau qui entrera au port et nous irons tout le long de la côte... jusqu'à la mer de glace.

MAÏA. — Oui, mais, de cette façon, tu ne verras rien du pays, ni de la vie locale. Et c'est là ce que tu voulais voir.

RUBECK, *d'un ton bref et impatient.* — Je n'en ai que trop vu.

MAÏA. — Crois-tu qu'un voyage par mer te fasse du bien ?

RUBECK. — C'est un changement, en tout cas.

MAÏA. — Oui, oui ; pourvu que cela te fasse du bien !...

RUBECK. — A moi ? Mais je n'ai aucun mal, que je sache.

MAÏA, *se levant et s'approchant de lui.* — Si, Rubeck, tu le sens bien toi-même.

RUBECK. — Voyons, ma chère Maïa, que veux-tu que j'aie ?

MAÏA, *derrière lui, penchée sur le dossier de sa chaise.* — C'est à toi de me le dire. Depuis quelque temps, tu sembles n'avoir ni trêve ni repos. Tu ne trouves de calme nulle part, pas plus à la maison que dehors. Tu deviens absolument misanthrope.

RUBECK, *avec une pointe de raillerie.* — Vraiment, tu as fait cette remarque ?

MAÏA. — Cela ne saurait échapper à personne qui te connaisse... Et puis, c'est si triste de voir que tu as perdu le goût du travail !

RUBECK. — Cela aussi ?

MAÏA. — Toi jadis si infatigable, matin et soir à la besogne !

RUBECK, *sombre.* — Oui, jadis...

MAÏA. — Mais, si tôt que tu eus terminé ton grand chef-d'œuvre...

RUBECK, *pensif, hochant la tête.* — Le Jour de la Résurrection !

MAÏA. — L'œuvre qui a fait le tour de monde... qui t'a rendu célèbre.

RUBECK. — C'est peut-être là le malheur, Maïa !

MAÏA. — Pourquoi cela?

RUBECK. — Quand j'eus créé ce chef-d'œuvre... *(Avec un geste violent)*... car, le Jour de la Résurrection est un chef-d'œuvre! Ou, du moins, il a commencé par l'être... Non, il l'est encore! Il faut, il faut, il faut que ce soit un chef-d'œuvre.

MAÏA, *le regardant étonné.* — Mais, Rubeck, le monde entier sait cela...

RUBECK, *coupant court, d'une voix brève.* — « Le monde entier ne sait rien, ne comprend rien!

MAÏA. — Du moins se doute-t-il de quelque chose...

RUBECK. — Oui, de quelque chose qui n'existe pas... de quelque chose qui ne m'a jamais passé par la tête. Oh! là-devant, ils tombent en admiration! *(Il se murmure à lui-même :)* On perd sa peine à s'user pour le vulgaire, pour la masse... pour « le monde entier »...

MAÏA. — Crois-tu qu'il vaille mieux... ou qu'il soit plus digne de toi de te dépenser à sculpter les bustes des uns et des autres? Car c'est tout ce que tu fais depuis quelque temps!

RUBECK, *souriant doucement.* — Ce ne sont pas de vrais portraits que mes bustes, Maïa.

MAÏA. — Oh! mon Dieu, si! Depuis deux ou trois ans que tu as achevé ton grand groupe et qu'il est sorti de la maison...

RUBECK. — Non, te dis-je, ce ne sont pas de vrais portraits.

MAÏA. — Que serait-ce donc, en ce cas?

RUBECK. — Il y a dans ces bustes et derrière ces bustes quelque chose de suspect..., quelque chose qui s'y dérobe, qui s'y cache sournoisement, et que les hommes ne peuvent apercevoir...

MAÏA. — Vraiment?

RUBECK, *d'un ton péremptoire.* — Il n'y a que moi qui le voie. Et je m'en amuse en secret. Extérieurement, c'est cette « ressemblance frappante » dont les gens s'ébahissent, s'émerveillent... *(Baissant la voix)* mais là, bien au fond, se dissimule tantôt une brave et honnête moue de cheval au repos, tantôt le mufle d'un âne entêté, ou une tête de chien au front plat, aux oreilles pendantes, ou bien encore un groin de porc engraissé, parfois aussi l'image d'un taureau stupide et brutal.

MAÏA, *avec indifférence.* — En un mot, tous nos bons animaux domestiques.

RUBECK. — Oui, Maïa, rien que nos bons animaux domestiques... ceux que les hommes ont défigurés... et qui les ont défigurés à leur tour. *(Il vide son verre de champagne et rit.)* — Et ce sont ces œuvres sournoises que les bons bourgeois riches viennent commander chez moi... et qu'ils paient naïvement leur pesant d'or.

MAÏA, *remplissant le verre de Rubeck.* — Fi, Rubeck! Bois et sois heureux.

RUBECK *se passe plusieurs fois la main sur le front et se renverse sur le dossier de sa chaise.* — Je suis heureux, Maïa. Vraiment heureux dans un certain sens, du moins. *(Un silence.)* Car il y a une sorte de contentement à se sentir libre et indépendant à tous égards... à s'accorder pleinement tout ce qu'on peut désirer... au moins en fait d'objets extérieurs. N'es-tu pas de mon avis, Maïa?

MAÏA. — Mon Dieu, oui... cela vaut bien quelque chose. *(Elle le regarde.)* Mais te souviens-tu de ce que tu m'as promis le jour où nous sommes convenus... de tenter la grande aventure...

RUBECK, *avec un geste d'assentiment.* — ... où nous sommes convenus de nous marier. En effet, il t'en a un peu coûté, Maïa.

MAÏA, *sans se troubler.* — ... où il a été décidé que je quitterais le pays avec toi et irais pour toujours habiter l'étranger... et vivre dans l'aisance... Te souviens-tu de ce que tu m'as promis alors?

RUBECK, *hochant la tête.* — Non, en vérité, je ne m'en souviens pas. Voyons, que t'ai-je promis?

MAÏA. — Tu m'as dit que tu m'emmènerais sur une haute montagne, pour me montrer toutes les splendeurs de ce monde.

RUBECK, *tremblant.* — Vrai, je te l'ai promis aussi?

MAÏA, *le regardant.* — « Aussi!... » L'aurais-tu promis à quelqu'un d'autre?

RUBECK, *d'un ton d'indifférence.* — Non, non... je veux dire: t'ai-je vraiment promis de te montrer...

MAÏA. — ... toutes les splendeurs de ce monde. Oui, tu as dit le mot. Et ces splendeurs, as-tu ajouté, seraient à nous, à moi et à toi.

RUBECK. — C'était une locution qui m'était familière en ce temps-là.

MAÏA. — Rien qu'une locution?

RUBECK. — Oui, une réminiscence de mes années d'école: j'amorçais avec cela les gamins du voisinage, pour qu'ils vinssent jouer avec moi à travers bois et champs.

MAÏA, *fixant sur lui un regard ferme.* — N'aurais-tu donc voulu que jouer avec moi?

RUBECK, *tournant la chose en plaisanterie.* — Eh quoi, Maïa? Le jeu n'était-il pas amusant?

MAÏA, *froidement.* — Ce n'est pas seulement pour jouer que je t'ai suivi.

RUBECK. — Non, non, je ne dis pas...

MAÏA. — Et puis tu ne m'as jamais emmenée sur une haute montagne pour me montrer…

RUBECK, *d'un ton irrité.* — … toutes les splendeurs de ce monde? Non, tu as raison. C'est que… je vais te dire, Maïa… tu n'es pas faite pour les grandes ascensions.

MAÏA, *cherchant à se maîtriser.* — Il fut un jour, cependant, où tu avais l'air de le croire.

RUBECK. — Oui, il y a quatre ou cinq ans. *(Il s'étire sur sa chaise.* Quatre ou cinq ans, c'est long, Maïa, très long.

MAÏA, *le regardant avec une expression d'amertume.* — Ce temps t'a donc paru bien long, Rubeck?

RUBECK. — Cela commence à me paraître un peu long, en effet… *(Il bâille.)* Par moments, du moins.

MAÏA, *regagnant sa place.* — Je ne veux pas t'ennuyer plus longtemps. *(Elle s'assied, prend son journal et le parcourt. — Un silence.)*

RUBECK, *les deux coudes sur la table, se penche vers elle et la regarde fixement.* — Madame serait-elle offensée?

MAÏA, *froidement, sans lever les yeux.* — Pas du tout. *(Les baigneurs, parmi lesquels les femmes sont en majorité, arrivent peu à peu, isolément ou par groupes, et traversent le parc de droite à gauche.)*

L'INSPECTEUR *se dirige vers la table du professeur Rubeck et ôte son chapeau avec déférence.* — Que madame veuille bien me permettre de lui souhaiter le bonjour… Bonjour, monsieur le professeur.

RUBECK. — Bonjour, monsieur l'inspecteur, bonjour.

L'INSPECTEUR, *se tournant vers Maïa.* — Oserai-je demander si monsieur et madame ont passé une bonne nuit?

MAÏA. — Merci; pour ma part, j'ai très bien dormi. Je dors toujours comme une souche.

L'INSPECTEUR. — J'en suis ravi. Quand on change de séjour, la première nuit est souvent mauvaise. Et vous, monsieur le professeur?

RUBECK. — Oh! moi je dors mal… surtout depuis quelque temps.

L'INSPECTEUR, *d'un air de profond intérêt.* — Vraiment? Cela me fait beaucoup de peine. Mais quelques semaines de cure vous remettront, sans aucun doute.

RUBECK, *le regardant.* — Dites-moi, monsieur l'inspecteur, auriez-vous quelque patient qui prendrait son bain la nuit?

L'INSPECTEUR, *étonné.* — La nuit? Non, pas que je sache.

RUBECK. — Vraiment?

L'INSPECTEUR. — Je ne connais personne ici d'assez malade pour cela.

RUBECK. — En ce cas, n'y aurait-il pas quelqu'un qui eût coutume de se promener la nuit dans le parc?

L'INSPECTEUR, *souriant et hochant la tête.* — Non, monsieur le professeur, ce serait contraire au règlement.

MAÏA, *s'impatientant.* — Mon Dieu, Rubeck, je te l'ai déjà dit ce matin : tu auras rêvé.

RUBECK, *sèchement.* — Ah! j'ai rêvé cela? Merci! *(Se tournant vers l'inspecteur.)* Écoutez : je me suis levé, cette nuit, ne pouvant dormir. Et puis, je voulais voir le temps qu'il faisait.

L'INSPECTEUR. — Oui, monsieur le professeur. Eh bien?...

RUBECK. — Je regarde par la fenêtre, et j'aperçois là-bas, entre les arbres, une forme blanche.

MAÏA, *à l'inspecteur, avec un sourire.* — Et le professeur affirme que cette forme était en peignoir de bain.

RUBECK. — Ou, du moins, cela y ressemblait. Je ne pouvais pas bien distinguer. En tout cas, c'était du blanc,

L'INSPECTEUR. — Très étrange!... Était-ce un monsieur ou une dame?

RUBECK. — J'ai certainement cru voir une dame. Mais derrière elle s'est aussitôt dessinée une autre forme, toute sombre, celle-ci. On eût dit l'ombre de la première.

L'INSPECTEUR, *frappé.* — Toute sombre? Noire peut-être?

RUBECK. — Oui, à ce qu'il semblait.

L'INSPECTEUR, *comme frappé d'un trait de lumière.* — Et elle suivait la blanche de près? de très près?...

RUBECK. — Oui... à une très petite distance...

L'INSPECTEUR. — Bien! Je crois pouvoir vous expliquer ce mystère, monsieur le professeur.

RUBECK. — Voyons! dites-moi ce que c'était.

MAÏA, *en même temps.* — Le professeur n'aurait donc pas rêvé?

L'INSPECTEUR, *baissant subitement la voix, avec un geste vers la droite.* — Chut! Regardez par là. Et parlez moins haut en ce moment!

*(Une dame, de taille élancée, en robe de cachemire blanc crème et suivie d'une diaconesse[1] en noir, qui porte au cou une croix d'argent suspendue à une chaîne, apparaît au coin de l'hôtel, et traverse le parc, se dirigeant vers le pavillon qui se voit au premier plan à gauche. Son visage est pâle et ses traits comme figés. On dirait que, derrière ses paupières baissées, ses regards sont éteints. Sa robe tombe en larges plis jusqu'aux talons, dessinant ses formes. Un grand*

1. Protestante qui s'est consacrée volontairement, comme les sœurs de charité catholiques, au service des malades.

*voile de crêpe blanc recouvre sa tête et son buste jusqu'à la ceinture. Elle tient les bras croisés sur la poitrine. Son maintien et sa démarche sont raides et mesurés. Mesuré également est le maintien de la diaconesse, avec une nuance de soumission. Elle ne détache pas de la dame le regard perçant de ses yeux noirs. Des garçons de service, serviette au bras, paraissent à l'entrée de l'hôtel et regardent curieusement passer les deux étrangères qui, sans prêter attention à quoi que ce soit, disparaissent dans le pavillon.)*

RUBECK *s'est levé de sa chaise lentement, comme involontairement, et tient les yeux fixés sur la porte du pavillon, qui s'est refermée.* — Qui était cette dame ?

L'INSPECTEUR. — Une étrangère, qui a loué ce petit pavillon.

RUBECK. — Ah ! une étrangère ?

L'INSPECTEUR. — Selon toute apparence. Du moins sont-elles arrivées de l'étranger l'une et l'autre, il y a huit jours. Elles n'étaient jamais venues ici.

RUBECK, *d'un ton ferme, le regardant.* — C'est elle que j'ai vue cette nuit dans le parc.

L'INSPECTEUR. — Ce doit être cela. Je l'ai pensé tout de suite,

RUBECK. — Comment s'appelle cette dame, monsieur l'inspecteur ?

L'INSPECTEUR. — Le registre porte : « Madame de Satow et sa dame de compagnie ». Je n'en sais pas davantage

RUBECK, *réfléchissant.* — Satow? Satow ?...

MAÏA, *avec un sourire moqueur.* — Connaîtrais-tu quelqu'un de ce nom, Rubeck ? Dis?

RUBECK, *hochant la tête.* — Non, personne. Satow ? Cela a l'air d'un nom russe... ou, tout au moins, d'un nom slave. *(A l'inspecteur.)* Quelle langue parle-t-elle ?

L'INSPECTEUR. — Quand ces dames causent ensemble, c'est dans une langue qui m'est totalement inconnue. Mais, autrement, elle parle le plus pur norvégien.

RUBECK, *saisi.* — Norvégien ? Vous en êtes sûr ?

L'INSPECTEUR. — Absolument sûr.

RUBECK. — Vous l'avez entendu vous-même ?

L'INSPECTEUR. — Oui, je me suis entretenu avec elle plusieurs fois. Nous n'avons échangé que quelques paroles, car elle est bien peu communicative. Mais...

RUBECK. — Mais c'était en norvégien ?

L'INSPECTEUR. — En bon norvégien... Peut-être a-t-elle un peu l'accent du nord.

RUBECK *regarde fixement devant lui et murmure.* — Cela aussi !...

MAÏA, *un peu troublée et désagréablement frappée.* — Cette dame t'a peut-être servi de modèle un jour, Rubeck. Tâche de te souvenir...

RUBECK, *fixant sur elle un regard aigu.* — De modèle!

MAÏA, *avec un sourire taquin.* — Oui, dans ta jeunesse... Tu auras fait poser d'innombrables modèles... dans le temps, bien entendu.

RUBECK, *du même ton.* — Mais non, ma petite madame Maïa, je n'ai jamais eu qu'un modèle, un seul... pour toutes mes créations.

L'INSPECTEUR, *qui s'est détourné et n'a cessé de regarder vers la gauche.* — Hélas! il faut que je prenne congé de vous. Car je vois venir là quelqu'un à qui il vaut mieux ne pas se frotter, surtout en présence des dames.

RUBECK, *regardant du même côté.* — Ce chasseur qui vient là?... Qui est-ce?

L'INSPECTEUR. — M. Ulfheim, le propriétaire de...

RUBECK. — Ah! Ulfheim...

L'INSPECTEUR. — ... surnommé le tueur d'ours.

RUBECK. — Je le connais.

L'INSPECTEUR. — Qui ne le connaît pas?

RUBECK. — Je le connais très peu, d'ailleurs... Il se soigne donc... à la fin?

L'INSPECTEUR. — Mais non, pas encore, si étrange que cela paraisse. Il s'arrête simplement ici une fois par an... en allant chasser dans la montagne. — Excusez-moi... *(Il se dirige vers l'hôtel.)*

VOIX D'ULFHEIM. — Mais attendez donc, nom d'un chien! Vous détalez toujours devant moi.

L'INSPECTEUR. — Pas du tout, monsieur, je ne détale pas. *(Ulfheim entre par la gauche, suivi d'un valet qui mène deux chiens couplés. Il porte un costume de chasse, des bottes fortes, un chapeau de feutre à plume. C'est un homme long, maigre, musculeux, cheveux et barbe en broussaille, voix haute, âge indécis. On voit cependant qu'il n'est plus jeune.)*

ULFHEIM, *abordant brusquement l'inspecteur.* — Est-ce là une manière d'accueillir vos hôtes, dites donc? Vous filez comme si vous aviez le feu aux talons!

L'INSPECTEUR, *tranquillement, sans lui répondre.* — Vous êtes venu par le bateau à vapeur, monsieur Ulfheim?

ULFHEIM, *bougonnant.* — Je n'ai pas eu l'honneur de voir un bateau à vapeur. *(Les mains sur les hanches.)* Vous savez bien que je navigue dans mon cutter... *(Au valet.)* Toi, Lars, veille à tes semblables, soigne-les bien, mais ne les bourre pas à leur faim. Des os frais à ronger, avec pas trop de viande dessus; tu entends? cru et saignant... Et toi aussi, mets-toi quelque chose dans la panse. *(Avec un coup de pied dans sa direction.)* Allons! va-t'en au diable! *(Le valet s'éloigne, emmenant les chiens, et disparaît derrière l'hôtel.)*

L'INSPECTEUR. — Monsieur ne veut pas passer dans la salle à manger?

ULFHEIM. — Pour m'enfermer avec toutes ces mouches et tous ces hommes à moitié morts? Non, monsieur l'inspecteur, merci.

L'INSPECTEUR. — Comme il vous plaira.

ULFHEIM. — Au lieu de cela, que la bonne prépare tout comme d'habitude, chair abondante et vieille eau-de-vie. Vous pouvez lui dire que Lars ou moi nous lui ferons voir le diable et son train si elle...

L'INSPECTEUR, *l'interrompant.* — On sait, on sait... *(Se tournant vers Rubeck.)* Faut-il vous envoyer le garçon, monsieur le professeur?... Ou madame Rubeck désire-t-elle quelque chose?

RUBECK. — Merci, je n'ai besoin de rien.

MAÏA. — Ni moi non plus. *(L'inspecteur entre dans l'hôtel.)*

ULFHEIM *les considère un instant, puis il ôte son chapeau.* — Dieu me damne! voilà un rustre égaré dans la belle compagnie!...

RUBECK, *levant les yeux.* — Que voulez-vous dire, monsieur?

ULFHEIM, *s'adoucissant et devenant plus cérémonieux.* — C'est, si je ne me trompe, le maître sculpteur Rubeck lui-même que j'ai l'honneur de rencontrer.

RUBECK, *s'inclinant.* — Nous nous sommes vus une ou deux fois dans le monde, pendant le dernier automne que j'ai passé dans le pays.

ULFHEIM. — Oui, mais il y a longtemps de cela. Vous n'étiez pas aussi connu que vous l'êtes devenu, dit-on, depuis lors. Un misérable chasseur d'ours osait, à cette époque, vous approcher sans crainte.

RUBECK, *souriant.* — On peut le faire encore. Je ne mords pas.

MAÏA, *regardant Ulfheim avec intérêt.* — Ainsi, vraiment, vous chassez l'ours, monsieur?

ULFHEIM, *s'asseyant à la table voisine, plus près de l'hôtel.* — Oui, madame, l'ours surtout. Du reste, je fais bon accueil à tout autre gibier qui vient vers moi : aigle, loup ou femme, élan ou renne... Pourvu que je voie du sang frais, riche et généreux!... *(Il tire une petite gourde de sa poche et boit une gorgée.)*

MAÏA, *qui ne le quitte pas des yeux.* — Mais vos préférences sont pour l'ours?

ULFHEIM. — Oui, car, avec lui, je peux, quand cela chauffe, user du couteau. *(Il sourit un instant.)* Nous travaillons dans le dur, madame, votre mari et moi. Il peine sur le marbre, et moi sur des muscles d'ours tendus et palpitants. Et tous les deux nous finissons par asservir la matière, par nous en rendre maîtres. Nous n'avons pas de trêve que nous ne soyons venus à bout de sa résistance.

RUBECK, *pensif.* — Voilà des paroles de vérité.

ULFHEIM. — Oui, car la pierre aussi a des raisons pour lutter. Elle est morte et ne veut pas, à toute force, du maillet que lui impose la vie. C'est exactement comme l'ours qu'on réveille à coups de pied dans son gîte.

MAÏA. — Vous êtes en route pour la montagne et les forêts où vous chassez?

ULFHEIM. — Je monterai jusqu'aux plus hauts plateaux... Vous n'avez jamais été sur les hauts plateaux, madame?

MAÏA. — Jamais.

ULFHEIM. — Mort de mon âme! il faut que vous y veniez cet été. Je vous emmènerai volontiers avec moi, vous et le professeur.

MAÏA. — Merci. Mais Rubeck a pour cet été un projet de voyage sur mer.

RUBECK. — Le long de la côte, en entrant dans les fiords.

ULFHEIM. — Pouah!.. Quelle envie vous prend d'aller suffoquer dans ces égouts du diable! Quand on y pense!... S'enfermer et patauger dans des bassins d'eau sale... Cela donne la nausée.

MAÏA. — Tu entends, Rubeck?

ULFHEIM. — Non! venez plutôt avec moi sur les hauteurs. Là-haut, pas de contrainte ni de souillure humaine. Vous ne vous figurez pas ce que c'est pour moi. Avec une petite dame comme... *(Il s'arrête. La diaconesse sort du pavillon et se dirige vers l'hôtel, où elle entre.)*

ULFHEIM, *la suivant des yeux.* — Regardez donc cet oiseau noir. Qui enterre-t-on ici?

RUBECK. — Personne que je sache.

ULFHEIM. — Alors, il y a, dans un coin, quelqu'un qui fait son paquet... Tout ce qui est infirme et malade devrait, ma foi, songer à se faire enterrer. Le plus tôt serait le mieux.

MAÏA. — Avez-vous jamais été malade vous-même, monsieur?

ULFHEIM. — Jamais. Sans quoi, vous ne me verriez pas ici... Mais plusieurs de mes proches l'ont été, les malheureux!

MAÏA. — Et qu'avez-vous fait pour vos proches?

ULFHEIM. — Je leur ai lâché à chacun un coup de fusil, bien sûr!

RUBECK, *le regardant.* — Un coup de fusil?

MAÏA, *écartant sa chaise.* — Vous les avez tués?

ULFHEIM, *inclinant la tête.* — Je ne rate jamais, madame.

MAÏA. — Quelle idée de tuer ainsi des êtres humains!

ULFHEIM. — Je ne vous parle pas d'êtres humains.

MAÏA. — Vos proches, avez-vous dit...

ULFHEIM. — Quand je dis mes proches, j'entends mes chiens.

MAÏA. — C'est, donc vos chiens qui sont vos proches?

ULFHEIM. — Je n'en ai point d'autres que mes braves, honnêtes et fidèles compagnons de chasse. Quand l'un d'eux se fait infirme et malade, paf! Et voilà l'ami expédié dans l'au-delà.

*(La diaconesse sort de l'hôtel, portant du lait et du pain sur un plateau qu'elle pose sur la table, devant le pavillon, où elle rentre ensuite.)*

ULFHEIM, *ricanant.* — Et voilà avec quoi on prétend nourrir des hommes! Du lait tiède et du pain mou. Ah! ce sont mes compagnons que vous devriez voir manger! Voulez-vous?

MAÏA *sourit à son mari et se lève.* — Je ne demande pas mieux.

ULFHEIM, *se levant aussi.* — Vous êtes une maîtresse femme, vous. Venez avec moi. Vous les verrez avaler de gros os saignants, les vomir et les ravaler ensuite. C'est un festin, rien que de les voir. Venez, je vais vous montrer cela. Et nous reparlerons du voyage dans les montagnes. *(Il sort, en tournant le coin de l'hôtel;* MAÏA *le suit. — Presque au même instant,* L'ÉTRANGÈRE *sort du pavillon et s'assied à la table. —* L'ÉTRANGÈRE *prend la tasse de lait et va la porter à ses lèvres, mais s'arrête en apercevant Rubeck, qu'elle regarde de ses yeux atones.)*

RUBECK, *assis à sa table, la considère quelque temps d'un regard fixe et grave. Il finit par se relever, fait quelques pas vers elle, s'arrête et dit d'une voix étouffée:* — Je t'ai bien reconnue, Irène.

L'ÉTRANGÈRE, *d'une voix mate, posant la tasse.* — Vraiment, Arnold, tu as deviné?...

RUBECK, *sans répondre.* — Je crois que tu me reconnais aussi.

L'ÉTRANGÈRE. — Oh! toi, c'est bien différent!

RUBECK. — Pourquoi est-ce différent?

L'ÉTRANGÈRE. — Parce que tu es encore en vie.

RUBECK, *sans comprendre.* — En vie?...

L'ÉTRANGÈRE, *au bout d'un moment.* — Qui était cette autre? Celle qui était assise près de toi, à ta table?

RUBECK, *avec un peu d'hésitation.* — C'était... ma femme.

L'ÉTRANGÈRE, *hochant lentement la tête.* — Ah! très bien, Arnold. Quelqu'un avec qui je n'ai rien à faire...

RUBECK, *avec hésitation.* — Non... assurément...

L'ÉTRANGÈRE. — ... que tu as rencontré quand je n'étais plus en vie.

RUBECK, *la regardant plus fixement.* — Quand tu n'étais plus?... Que veux-tu dire, Irène?

IRÈNE, *sans répondre.* — Et l'enfant? L'enfant se porte bien, lui aussi... Notre enfant me survit, dans la gloire et les honneurs...

RUBECK *sourit comme à un souvenir lointain.* — Notre enfant? Oui, c'est ainsi que nous l'appelions jadis.

IRÈNE. — Quand j'étais en vie, oui.

RUBECK, *cherchant à tourner la chose en gaieté.* — Eh oui, Irène! pense donc : voici « notre enfant » célèbre d'un bout du monde à l'autre. Tu as lu cela, je suppose?

IRÈNE, *inclinant la tête.* — Et il a rendu son père également célèbre... N'était-ce pas ton rêve?

RUBECK, *ému, baissant la voix.* — C'est à toi, Irène, que je dois tout, tout. Merci.

IRÈNE *réfléchit un instant, immobile.* — Si, en ce temps-là, Arnold, j'avais fait mon devoir...

RUBECK. — Eh bien?

IRÈNE. — J'aurais dû tuer cet enfant.

RUBECK. — Que dis-tu là? Le tuer?

IRÈNE, *à voix basse.* — Le tuer avant de te quitter. Le broyer... Le réduire en poussière...

RUBECK, *hochant la tête, d'un air de reproche.* — Tu ne l'aurais pas pu, Irène. Tu n'en aurais pas eu le cœur.

IRÈNE. — C'est vrai, à cette époque, j'avais le cœur autrement fait.

RUBECK. — Mais depuis?...

IRÈNE. — Depuis, je l'ai tué à d'innombrables reprises. En plein jour et dans l'ombre... Tué dans des accès de haine... de rancune... de douleur.

RUBECK *s'avance jusqu'à la table d'Irène et baisse la voix.* — Irène... après tant d'années... dis-le-moi enfin : pourquoi es-tu partie? Pourquoi as-tu disparu sans laisser de traces... sans que j'aie pu te retrouver?...

IRÈNE, *hochant lentement la tête.* — Ah! Arnold! à quoi bon te le dire... maintenant que je ne suis plus?

RUBECK. — Est-ce par amour pour un autre?

IRÈNE. — J'en voyais un qui n'avait plus que faire de mon amour, plus que faire de ma vie.

RUBECK, *pour détourner le courant de ses pensées.* — Hem!... Ne parlons plus de ce qui est passé...

IRÈNE. — Non, non, ne parlons plus de ce qui est de l'autre monde, d'un monde qui n'est plus le mien.

RUBECK. — Où as-tu été, Irène? Tu as échappé à toutes mes recherches.

IRÈNE. — J'ai gagné les ténèbres... quand j'ai vu l'enfant inondé de gloire et de lumière.

RUBECK. — As-tu beaucoup voyagé ?

IRÈNE. — Oui, j'ai parcouru bien des terres, bien des pays.

RUBECK, *la regardant avec intérêt.* — Et qu'as-tu fait, Irène ?

IRÈNE, *tournant les yeux vers lui.* — Attends un peu, que je voie... Ah ! oui, je m'en souviens maintenant. Je suis montée sur un disque tournant, dans un café-concert. J'ai figuré, nue, dans des tableaux vivants. J'ai récolté beaucoup d'argent. Cela ne m'était pas arrivé chez toi : tu n'en avais guère... Et puis j'ai connu des hommes à qui je faisais perdre la tête. Cela, non plus, ne m'était pas arrivé chez toi : tu étais plus résistant.

RUBECK, *éludant la question.* — Et puis tu t'es mariée ?

IRÈNE. — Oui, l'un d'eux m'a épousée.

RUBECK. — Qui est-ce ?

IRÈNE. — C'était un Américain du Sud... un diplomate de haut rang. *(Elle regarde devant elle avec un sourire qui semble pétrifier ses lèvres.)* Celui-là, je l'ai rendu fou, tout à fait fou... incurablement, irrémédiablement fou... C'était bien drôle, tu peux m'en croire... tant que cela couvait. J'aurais pu en rire intérieurement à en perdre l'âme... si j'avais eu une âme.

RUBECK. — Où est-il maintenant ?

IRÈNE. — Quelque part dans un cimetière... sous un superbe monument... avec une balle de plomb dans le crâne.

RUBECK. — S'est-il tué de sa propre main ?

IRÈNE. — Oui. Il a tenu à me devancer.

RUBECK. — Le regrettes-tu, Irène ?

IRÈNE, *sans comprendre.* — Qui regretterais-je ?

RUBECK. — Mais... M. de Satow !

IRÈNE. — Il ne s'appelait pas Satow.

RUBECK. — Comment cela ?

IRÈNE. — C'est le nom de mon second mari, un Russe.

RUBECK. — Et où est-il, celui-ci ?

IRÈNE. — Très loin, dans l'Oural.., au milieu de ses mines d'or

RUBECK. — Il y passe sa vie ?

IRÈNE, *haussant les épaules.* — Sa vie ? sa vie ?... A dire vrai, je l'ai tué aussi...

RUBECK, *sursautant.* — Tué !...

IRÈNE. — ... avec un poignard effilé que j'ai toujours dans mon lit.

RUBECK, *avec éclat.* — Je ne te crois pas, Irène !

IRÈNE, *souriant doucement.* — Tu peux m'en croire, Arnold.

RUBECK *la regarde avec compassion.* — N'as-tu jamais eu d'enfants ?

IRÈNE. — J'ai eu beaucoup d'enfants.

RUBECK. — Et où sont-ils, ces enfants ?

IRÈNE. — Je les ai tués.

RUBECK, *sévèrement.* — Tu me fais là de nouveaux mensonges.

IRÈNE. — Je les ai tués, te dis-je, égorgés sans pitié... à mesure qu'ils venaient au monde... oh ! non, bien, bien avant... l'un après l'autre.

RUBECK, *gravement, tristement.* — Il y a un sens caché derrière tes paroles.

IRÈNE. — Qu'y puis-je ? Chacune d'elles m'est soufflée à l'oreille.

RUBECK. — Je crois être le seul à deviner ce sens.

IRÈNE. — Tu devrais être le seul.

RUBECK *appuie les mains sur la table et fixe sur Irène un regard profond.* — Il y a en toi des cordes qui sont rompues.

IRÈNE, *doucement.* — C'est ce qui arrive, sans doute, chaque fois que meurt une jeune femme au sang riche.

RUBECK. — Oh ! Irène, assez de ces imaginations insensées !.., Tu es vivante ! bien vivante !

IRÈNE, *se levant lentement de sa chaise, dit d'une voix tremblante :* — J'étais morte depuis des années. Ils étaient venus me garrotter. Ils m'avaient lié les mains derrière le dos. Ils m'avaient descendue dans un sépulcre et l'avaient fermé avec des barreaux de fer, après en avoir matelassé les parois, en sorte que personne ne pouvait entendre les lamentations venant du sépulcre... Mais, peu à peu, voici que je commence à ressusciter d'entre les morts. *(Elle se rassied.)*

RUBECK, *après un silence.* — Est-ce moi que tu crois le coupable ?

IRÈNE. — Oui.

RUBECK. — Coupable de ce que tu appelles... ta mort ?

IRÈNE. — Coupable de ce qu'il m'a fallu mourir. *(Changeant de ton, avec indifférence.)* Pourquoi restes-tu debout, Arnold ?

RUBECK. — Tu me permets de m'asseoir ?

IRÈNE. — Oui... N'aie pas peur du froid : je crois que je ne suis pas encore entièrement glacée.

RUBECK *approche une chaise de la table et s'y assied.* — Tu vois, Irène, nous sommes assis l'un près de l'autre, comme jadis.

IRÈNE. — En laissant une petite distance entre nous... toujours comme jadis.

RUBECK, *se rapprochant d'elle.* — Il le fallait, en ce temps-là.

IRÈNE. — Le fallait-il ?

RUBECK, *d'un ton péremptoire.* — Il fallait qu'il y eût un espace entre nous...

IRÈNE. — Le fallait-il vraiment, Arnold ?

RUBECK, *continuant.* — Te souviens-tu de ta réponse, quand je te proposai de me suivre en pays lointain ?

IRÈNE. — Je levai trois doigts en l'air et je promis de te suivre juqu'au bout du monde et jusqu'au bout de la vie... Et de te servir en tout...

RUBECK. — Comme modèle pour mon œuvre...

IRÈNE. — ... dans toute ma nudité...

RUBECK, *ému.* — Et tu m'as vraiment servi, Irène... avec une allégresse... une joie sans réserve.

IRÈNE. — Oui, je t'ai servi avec tout le sang de ma palpitante jeunesse !

RUBECK, *inclinant la tête avec un regard de reconnaissance.* — Tu peux le dire en toute vérité.

IRÈNE. — Je me suis prosternée à tes pieds et je t'ai servie, Arnold. *(Tendant vers lui ses mains jointes.)* Mais toi... toi !...

RUBECK, *protestant.* — Je ne me suis jamais rendu coupable envers toi, Irène !

IRÈNE. — Si ! Tu as été coupable envers ce qu'il y avait d'inné au plus profond de mon être.

RUBECK, *reculant.* — Moi !...

IRÈNE. — Oui, toi ! Je me suis exposée à tes yeux, tout entière, sans réserve... *(Plus bas.)* Et pas une fois tu ne m'as touchée.

RUBECK. — Ne comprends-tu donc pas, Irène, qu'il y a eu des jours où ta beauté a failli me faire perdre l'esprit?

IRÈNE, *continuant, sans se troubler.* — Et, cependant, si tu m'avais touchée, je crois que je t'aurais tué sur place. Car je portais toujours sur moi une longue épingle d'acier cachée dans ma chevelure. *(Elle se passe d'un air pensif la main sur le front.)* C'est égal : dire que tu as pu... tu as pu...

RUBECK, *la regardant avec insistance.* — J'étais artiste, Irène.

IRÈNE, *d'une voix sombre.* — Justement !... justement !...

RUBECK. — Artiste avant tout... Malade du désir de créer la grande œuvre de ma vie... *(Se plongeant dans ses souvenirs.)* Elle devait s'appeler « le Jour de la Résurrection » et revêtir l'aspect d'une jeune femme qui se réveille du sommeil de la mort...

IRÈNE. — Notre enfant !...

RUBECK, *continuant.* — Et cette femme qui se réveille devait réunir en elle tout ce qu'il y a de noble, de fier, d'idéal sur la terre...

Je t'ai trouvée. Tu avais tout ce qu'il me fallait. Et tu te prêtas si complètement, si joyeusement à mes desseins! Et tu abandonnas ta famille, ton foyer pour me suivre.

IRÈNE. — Ce fut mon enfance tout entière qui s'éveilla pour te suivre.

RUBECK. — C'est là justement ce qui te rendait si précieuse pour moi... si unique!... Tu devins à mes yeux une créature sacro-sainte qu'on ne devait effleurer que pieusement, en pensée... J'étais jeune, en ce temps-là, Irène. Et c'était chez moi une idée superstitieuse que le moindre désir sensuel que j'éprouverais pour toi profanerait mon âme et m'empêcherait d'atteindre le but rêvé... Il y avait du vrai en cela, je le crois encore.

IRÈNE, *inclinant la tête avec une nuance de raillerie.* — L'œuvre d'abord... l'être vivant ensuite.

RUBECK. — Tu peux en penser ce que tu voudras. Mais j'étais alors tout à ma mission. Et j'en éprouvais un tel bonheur!

IRÈNE. — Et tu vins à bout de ta mission, Arnold?

RUBECK. — Grâces t'en soient rendues!... je vins à bout de ma mission. Je voulais créer la femme pure, telle qu'elle devrait s'éveiller le jour de la résurrection : non point saisie du pressentiment de quelque chose de nouveau, d'imprécis, d'inconnu... mais, après un long sommeil sans rêve, pleine de la joie sainte de se retrouver sans transformation aucune, — elle, la femme terrestre, — dans une région plus haute, plus libre, plus radieuse... *(Plus bas.)* C'est ainsi que je l'ai créée. C'est ta forme, Irène, que je lui ai donnée.

IRÈNE *pose ses mains à plat sur la table et se renverse sur le dossier de sa chaise.* — Et, après cela, tu n'as plus eu besoin de moi...

RUBECK, *avec un reproche dans la voix.* — Irène!

IRÈNE. — Je t'étais devenue inutile...

RUBECK. — Oses-tu bien le dire?

IRÈNE. — Tu te mis en quête de quelque autre idéal...

RUBECK. — Je n'en ai pas trouvé.

IRÈNE. — Et pas d'autres modèles, Arnold?

RUBECK. — Tu n'étais pas un modèle pour moi; tu étais la source même de ma création.

IRÈNE, *après un silence.* — Quel poème as-tu fait depuis? quel poème de marbre, après mon départ?

RUBECK. — Je n'en ai fait aucun depuis ce jour. Je me suis dépensé en petites choses, en toutes sortes de modelages.

IRÈNE. — Et la femme avec qui tu vis maintenant?...

RUBECK, *l'interrompant violemment.* — Ne parle pas d'elle en ce moment : cela me fait mal!

IRÈNE. — Où comptes-tu aller avec elle?

RUBECK, *d'un ton d'abattement et de fatigue.* — Je vais probablement faire un ennuyeux voyage en bateau, vers le nord, en longeant la côte.

IRÈNE *le regarde avec un sourire à peine perceptible et dit à voix basse :* — Va plutôt dans la montagne. Monte si haut que tu pourras, toujours, toujours plus haut, Arnold!

RUBECK, *attentif.* — Comptes-tu y aller toi-même?

IRÈNE. — Aurais-tu le courage de me rencontrer encore une fois?

RUBECK, *hésitant, en proie à une lutte intérieure.* — Si nous pouvions!... oh! si nous pouvions!...

IRÈNE. — Pourquoi ne pourrions-nous pas ce que nous voulons? *(Elle le regarde et dit à voix basse, les mains jointes.)* Viens, Arnold, viens! Oh! viens à moi! *(Maïa, rayonnante de gaieté, arrive en tournant le coin de l'hôtel et se précipite vers la table où ils étaient assis.)*

MAÏA, *du coin de l'hôtel, sans regarder autour d'elle.* — Tu diras ce que tu voudras, Rubeck, je... *(Elle s'arrête en apercevant Irène.)* Oh! pardon! je vois que tu as fait connaissance...

RUBECK, *d'une voix brève.* — Renouvelé connaissance. *(Il se relève.)* Que me voulais-tu?

MAÏA. — Je tenais seulement à te dire que... tu en feras ce que tu voudras, mais je n'irai pas avec toi sur cet affreux bateau.

RUBECK. — Pourquoi cela?

MAÏA. — Parce que je veux courir la montagne et la forêt... voilà! *(Câline.)* Accorde-moi cela, Rubeck. Tu verras comme je serai gentille après.

RUBECK. — Qui t'a mis ces idées en tête?

MAÏA. — C'est lui, c'est ce vilain tueur d'ours... Tu ne peux te figurer les merveilles qu'il dit de la montagne et de la vie qu'on y mène!... C'est affreux, horrible, épouvantable, à en juger par la plupart des contes qu'il débite... car je suis presque sûre qu'il ment!... et, tout de même, il y a là une prodigieuse attirance... Dis! me permets-tu de l'accompagner? Tu sais, rien que pour voir si ce qu'il dit est vrai. Puis-je le faire, Rubeck?

RUBECK. — Oh! je ne demande pas mieux. Va dans la montagne... aussi loin qu'il te plaira... et restes-y tant que tu voudras. Je prendrai peut-être le même chemin que toi.

MAÏA, *vivement.* — Non, non, non, je ne demande pas cela! Tu ne dois pas te sacrifier pour moi.

RUBECK. — Je veux aller sur les fjælls. Je m'y suis décidé.

MAÏA. — Oh! merci, merci!... Puis-je le dire tout de suite au tueur d'ours?

RUBECK. — Dis au tueur d'ours tout ce que tu voudras.

MAÏA. — Merci! merci! merci! *(Elle veut lui prendre la main, il la retire.)* Vrai, tu es gentil aujourd'hui, Rubeck! *(Elle court vers l'hôtel et y entre. Au même instant, la porte du pavillon s'entr'ouvre doucement et sans bruit. La diaconesse se poste, sans être remarquée, dans l'entre-bâillement et s'y tient, attentive.)*

RUBECK, *d'un ton résolu, se tournant vers Irène.* — Ainsi, nous nous retrouverons là-haut?

IRÈNE *se lève lentement.* — Oui, certes, nous nous y retrouverons. Je t'ai si longtemps cherché!

RUBECK. — Quand as-tu commencé à me chercher, Irène?

IRÈNE, *avec un accent d'amère raillerie.* — Depuis que je me suis aperçue du don que je t'avais fait... Je t'avais donné, Arnold, ce dont on ne se passe pas, ce qui aurait dû rester inséparable de moi-même.

RUBECK, *hochant la tête.* — Oui, c'est cruellement vrai! Tu m'as donné trois ou quatre de tes jeunes années.

IRÈNE. — Je t'ai donné bien plus que cela, prodigue que j'étais en ce temps-là.

RUBECK. — Oui, Irène, tu étais une prodigue. Tu m'as donné toute ton adorable nudité...

IRÈNE. — A contempler...

RUBECK. — Et à glorifier...

IRÈNE. — Oui, pour en tirer ta propre gloire, et celle de l'enfant.

RUBECK. — Et la tienne, Irène.

IRÈNE. — Mais tu oublies le don le plus précieux.

RUBECK. — Le plus précieux?... Qu'était-ce donc?

IRÈNE. — Je t'ai donné mon âme jeune et vivante. Et je suis restée avec un grand vide en moi, sans âme. *(Le regardant fixement.)* C'est là ce qui m'a fait mourir, Arnold. *(La diaconesse ouvre entièrement la porte et laisse passer Irène, qui entre dans le pavillon.)*

RUBECK *la suit longtemps des yeux et murmure enfin :* — Irène

# ACTE DEUXIÈME

Une station sanitaire sur les hauts plateaux. — La vue s'étend sur une vaste plaine sans arbres, jusqu'à un lac de montagne borné par une chaîne de hautes cimes, aux anfractuosités desquelles on voit bleuir la neige. Au premier plan, à gauche, on voit un torrent descendre en plusieurs filets le long d'une paroi rocheuse. Au bas du rocher, les filets se joignent, et le torrent, traversant la lande, coule vers la droite, entre des pierres, des broussailles et des plantes arborescentes. Au premier plan, à droite, un monticule au sommet duquel est un banc de pierre. — Soir d'été. Le crépuscule tombe.

Au loin, sur la lande, de l'autre côté du torrent, une bande de petits enfants jouent, chantent et dansent. Quelques-uns d'entre eux sont en vêtements bourgeois, d'autres en costume paysan. Pendant la scène suivante, on entend leurs rires joyeux, assourdis par la distance.

RUBECK, un plaid sur les épaules, est assis sur le banc, au sommet du monticule, et regarde jouer les enfants.

Au bout d'un instant, on voit MAÏA apparaître entre des touffes d'arbrisseaux, au second plan, à gauche. Elle lève les yeux vers le monticule, en se faisant un abat-jour de la main. Elle est coiffée d'une petite toque de touriste, vêtue d'une robe courte, qui laisse voir le bas de la jambe, chaussée de hautes bottines à lacets ; elle tient à la main un bâton d'alpiniste.

MAÏA *aperçoit Rubeck et appelle.* — Allô ! *(Elle traverse le plateau, franchit le torrent, en s'aidant de son bâton, et gravit le monticule. — Soufflant.)* Dieu ! que j'ai couru pour te trouver, Rubeck !

RUBECK, *inclinant la tête avec indifférence.* — Tu viens du sanatorium ?

MAÏA. — Oui, de la cage à mouches.

RUBECK, *la regardant un instant.* — J'ai remarqué que tu n'as pas dîné à table d'hôte.

MAÏA. — Nous, nous avons dîné en plein air, nous deux.

RUBECK. — « Nous deux » ? de qui parles-tu ?

MAÏA. — De moi et de ce vilain tueur d'ours, naturellement.

RUBECK. — Ah ! très bien.

MAÏA. — Oui, et demain, de grand matin, nous nous remettons en chasse.

RUBECK. — Une chasse à l'ours ?

MAÏA. — Oui. Il faut que nous tuions la bête.

RUBECK. — Êtes-vous sur la trace ?

MAÏA, *d'un air de supériorité.* — On ne rencontre pas d'ours sur un plateau nu, que je sache.

RUBECK. — Et où en rencontre-t-on ?

MAÏA. — En bas, sur la pente boisée, au plus épais de la forêt... dans les fourrés inaccessibles aux bourgeois.

RUBECK. — C'est là que vous irez demain, « vous deux »?

MAÏA, *s'étendant sur la bruyère.* — Oui, c'est décidé. A moins que nous ne partions dès ce soir. Tu ne t'y opposes pas?

RUBECK. — Moi? A Dieu ne plaise!

MAÏA, *vivement* — Lars nous accompagne, naturellement... avec les chiens.

RUBECK. — Je ne me suis pas enquis, me semble-t-il, de M. Lars et de ses chiens. *(Coupant court.)* Mais ne veux-tu pas, plutôt, t'asseoir sur le banc?

MAÏA, *d'un air las.* — Merci. Je suis si bien sur la bruyère humide!

RUBECK. — Tu as l'air fatiguée.

MAÏA, *bâillant.* — Je commence vraiment à éprouver de la lassitude.

RUBECK. — Tu ne le sentiras bien qu'après... quand viendra la détente...

MAÏA, *d'un ton somnolent.* — Oui. Je vais rester ainsi, les yeux fermés. *(Un court silence. — Avec une impatience soudaine.)* Mon Dieu, Rubeck, comment peux-tu y tenir avec tous ces cris d'enfants et ces cabrioles qui n'en finissent pas!

RUBECK. — Dans ces ébats grossiers, on surprend parfois quelque chose d'harmonieux, — comme une musique de mouvements, — qu'il est amusant de noter au passage.

MAÏA, *avec un rire un peu moqueur.* — Ah! tu es et tu resteras toujours artiste, toi!

RUBECK. — Je le voudrais bien.

MAÏA, *se tournant de côté, lui tournant le dos.* — Il n'est pas artiste pour un brin, lui.

RUBECK, *attentivement.* — Qui est-ce qui n'est pas artiste?

MAÏA, *reprenant un ton somnolent.* — L'autre, bien sûr.

RUBECK. — Tu parles du tueur d'ours?

MAÏA. — Oui. Il n'y a pas un brin d'artiste en lui. Pas un brin!

RUBECK, *souriant.* — Non... je crois que tu as parfaitement raison.

MAÏA, *violemment, sans se retourner.* — Et ce qu'il est méchant! ce qu'il est méchant!... *(Elle arrache une touffe de bruyère et la jette loin d'elle.)* Oh! si méchant, si méchant! Brrr!...

RUBECK. — Est-ce pour cela que tu le suis avec confiance, jusqu'au fond des bois?

MAÏA, *d'un ton bref.* — Je ne sais pas. *(Se tournant vers lui.)* Toi aussi, Rubeck, tu es méchant.

RUBECK. — Tu ne fais que de t'en apercevoir?

MAÏA. — Non... il y a longtemps que je le vois.

RUBECK, *haussant les épaules.* — On vieillit, madame Maïa, on vieillit.

MAÏA. — Ce n'est pas ainsi que je l'entends. Mais il y a quelque chose de si las, de si excédé dans le coup d'œil que tu daignes me jeter de temps en temps.

RUBECK. — Tu crois avoir remarqué cela?

MAÏA, *d'une voix assurée.*— C'est peu à peu que t'est venue cette méchante expression dans les yeux. On dirait presque que tu nourris en secret de mauvais desseins à mon égard.

RUBECK. — Vraiment? *(Affectueusement, mais gravement.)* Viens t'asseoir près de moi, Maïa. Nous allons causer un moment.

MAÏA, *se relevant à moitié.* — Veux-tu que je m'assoie sur tes genoux... comme dans les premiers temps?

RUBECK. — Non, je ne le veux pas. On pourrait nous voir de l'hôtel. *(Il s'écarte un peu.)* Mais tu peux t'asseoir sur ce banc, à côté de moi.

MAÏA. — Merci ; je préfère, en ce cas, rester couchée comme je suis. Je t'écouterai tout aussi bien. *(Avec un regard d'interrogation.)* Eh bien, qu'as-tu à me dire?

RUBECK, *commençant lentement.* — Quel motif m'a poussé, d'après toi, à consentir à venir ici cet été?

MAÏA. — Mon Dieu! tu prétendais que le voyage me ferait un bien immense. Mais...?

RUBECK. — Mais?...

MAÏA. — Mais maintenant je ne crois plus à ce motif. Ce n'était pas le vrai.

RUBECK. — Et que crois-tu maintenant?...

MAÏA. — Je crois que le motif, c'était cette dame pâle.

RUBECK. — Madame de Satow?

MAÏA. — Oui, celle qui est toujours sur nos talons. Ne l'a-t-on pas vue débarquer ici même hier soir?

RUBECK. — Mais quel serait, grand Dieu, le...

MAÏA. — Eh! tu l'as intimement connue. Longtemps avant de m'avoir rencontrée.

RUBECK. — Et depuis longtemps aussi je l'avais oubliée... quand je t'ai rencontrée.

MAÏA, *se dressant sur son séant.* — Oublies-tu si facilement, Rubeck?

RUBECK, *d'un ton bref.* — Oh! très facilement... *(Avec brusquerie.)*... quand je veux oublier.

MAÏA. — Même une femme qui t'a servi de modèle?

RUBECK, *froidement.* — Quand je n'en ai plus besoin, je...

MAÏA. — Une femme qui a consenti à se dévêtir sous tes yeux ?

RUBECK. — Cela n'a pas d'importance pour un artiste. *(Changeant de ton.)* Et comment, je te le demande, aurais-je pu savoir qu'elle était dans ce pays ?

MAÏA. — Oh ! tu peux avoir lu son nom sur une liste d'étrangers, dans un journal.

RUBECK. — Mais ce nom ne m'aurait rien dit. Jamais je n'avais entendu parler d'un M. de Satow.

MAÏA, *d'un ton de fatigue voulu.* — Eh bien, c'est quelque autre motif qui t'aura décidé à ce voyage.

RUBECK, *gravement.* — Oui, Maïa, j'avais un autre motif. Un tout autre motif. Et c'est à ce sujet que nous devons finir par nous expliquer.

MAÏA, *étouffant un accès de rire.* — Mon Dieu ! quel air solennel !

RUBECK, *la scrutant d'un regard méfiant.* — Oui, peut-être un peu plus solennel que de raison.

MAÏA. — Que veux-tu dire ?

RUBECK. — Cela ne pourra d'ailleurs que nous faire du bien, à l'un et à l'autre.

MAÏA. — Tu commences à exciter ma curiosité.

RUBECK. — Tu n'es que curieuse ? Tu n'es pas un peu inquiète.

MAÏA, *secouant la tête.* — Pas un brin.

RUBECK. — C'est bien. Écoute-moi donc... Tu me disais là-bas que j'étais devenu si nerveux depuis quelque temps !...

MAÏA. — C'est vrai, tu l'es devenu.

RUBECK. — Et quelle peut bien être la cause de cette nervosité ?

MAÏA. — Comment puis-je le savoir ? *(Vivement.)* Tu es peut-être fatigué de vivre constamment en tête à tête avec moi ?

RUBECK. — Constamment ?... Dis plutôt : éternellement !

MAÏA. — Oui, fatigué de notre existence quotidienne... Deux êtres s'en allant ainsi tout seuls, l'un avec l'autre, et vivant quatre ou cinq ans, pour ainsi dire, sans se quitter d'une heure !...

RUBECK, *intéressé.* — Oui, oui... eh bien ?

MAÏA, *avec un peu d'oppression.* — Tu n'aimes pas la société, Rubeck. Tu préfères vivre seul avec tes pensées. Moi, de mon côté, je ne puis m'entretenir avec toi, comme il le faudrait, de ce qui t'intéresse... de l'art, *et cætera.* *(Avec un geste d'insouciance.)* Et je ne m'en soucie pas beaucoup, à dire vrai !

RUBECK. — Oui, oui... Aussi restons-nous, d'ordinaire, au coin de la cheminée, à causer de ce qui t'intéresse, toi.

MAÏA. — Oh ! mon Dieu, je n'ai rien de si particulier qui m'intéresse !

RUBECK. — De petites choses, c'est vrai. Elles ne nous en font pas moins passer le temps, Maïa.

MAÏA. — Tu as raison. Le temps passe. Il commence à te fuir, Rubeck!... Et c'est là, justement, ce qui te rend si inquiet...

RUBECK, *avec un violent signe d'assentiment.* — Si anxieux! *(Se tordant sur son banc.)* Ah! je ne pourrai pas longtemps supporter cette misérable vie!

MAÏA *se lève et reste un instant immobile, le regard fixé sur lui.* — Veux-tu te débarrasser de moi? Tu n'as qu'un mot à dire.

RUBECK. — Quel est ce langage? Me débarrasser de toi?

MAÏA. — Oui, si tu en as assez, dis-le franchement. Et je m'en irai à l'instant.

RUBECK, *avec un sourire presque imperceptible.* — Est-ce une menace, Maïa?

MAÏA. — Dans ce que je viens de dire, il n'y a rien qui puisse t'effrayer.

RUBECK, *se levant.* — Non, tu as raison. *(Après un instant de silence.)* Cette existence ne nous vaut rien, ni à l'un ni à l'autre. Nous ne pouvons la continuer.

MAÏA. — Eh bien! c'est dit.

RUBECK. — Il n'y a rien de dit. *(Appuyant sur les mots.)* Car, si nous ne pouvons vivre seuls l'un avec l'autre, il ne s'ensuit pas que nous devions nous quitter.

MAÏA, *avec un sourire ironique.* — Il suffira, n'est-ce pas, de nous séparer un petit peu?

RUBECK, *secouant la tête.* — Pas même cela.

MAÏA. — Mais alors?... Voyons! explique-toi : quels sont tes desseins à mon égard?

RUBECK, *avec quelque hésitation.* — Ce que je sens très vivement, très cruellement, à l'heure qu'il est..., c'est le besoin d'un être intimement lié avec moi.

MAÏA, *l'interrompant, avec une attente inquiète.* — Ne le suis-je donc pas, Rubeck?

RUBECK. — Pas comme je l'entends. Il me faudrait vivre avec un être qui, pour ainsi dire, s'ajouterait à moi... me compléterait... ne ferait qu'un avec moi dans tous les actes de ma vie.

MAÏA, *lentement.* — C'est là une tâche trop difficile pour moi et que je ne saurais remplir.

RUBECK. — En effet, Maïa, il vaut mieux ne pas l'essayer.

MAÏA, *avec éclat.* — Je n'en ai pas la moindre envie, je t'assure!

RUBECK. — Je ne le sais que trop. Et je n'espérais pas, en t'attachant à moi, que tu me prêterais cette sorte de *concours vital.*

MAÏA, *l'observant.* — Je vois à ta figure que tu penses à une autre.

RUBECK. — Vraiment? Je ne te connaissais pas le don de lire les pensées. Ainsi, tu peux voir cela?

MAÏA. — Oui, certes. Oh! je te connais si bien, si bien, Rubeck!

RUBECK. — En ce cas, tu peux également voir à qui je pense?

MAÏA. — Assurément, oui.

RUBECK. — Eh bien, voudrais-tu me le...

MAÏA. — Tu penses à cette... à ce modèle qui t'a servi un jour... *(Abandonnant subitement le fil de sa pensée.)* Sais-tu qu'à l'hôtel, là-bas, on croit qu'elle est folle?

RUBECK. — Vraiment?... Et que dit-on, à l'hôtel, de toi et du tueur d'ours?

MAÏA. — Cela ne fait rien à l'affaire. *(Reprenant le cours de ses idées.)* En tout cas, c'est à cette femme pâle que tu pensais tout à l'heure.

RUBECK, *sur le ton de la franchise.* — Justement, je pensais à elle. Quand je n'eus plus besoin d'elle... et que, d'ailleurs, elle m'eut quitté... pour disparaître... tout simplement...

MAÏA. — Tu me pris, n'est-ce pas, comme une sorte de pis aller?

RUBECK, *avec de moins en moins de ménagements.* — Franchement, Maïa, il y avait de cela dans ma détermination. J'étais resté un an, un an et demi seul, enfermé avec mes pensées... et j'avais mis la dernière main, la toute dernière main à mon œuvre... « Le Jour de la Résurrection » s'en alla enfin à travers le monde, et me valut la gloire... et le reste. *(Avec plus de chaleur.)* Mais je n'aimais plus mon œuvre. Les fleurs et l'encens qui m'étaient prodigués par les hommes me suffoquaient, m'exaspéraient, me donnaient envie de fuir, de me cacher au fond des bois. *(La regardant.)* Toi qui sais lire les pensées..., peux-tu deviner l'idée qui me vint alors?

MAÏA, *dédaigneuse.* — Parfaitement : l'idée de faire les bustes de divers messieurs et de diverses dames.

RUBECK, *inclinant la tête.* — Sur commande, oui. Avec — gratis et par-dessus le marché — des traits d'animaux derrière les masques. *(Souriant.)* Mais il ne s'agit pas de cela.

MAÏA. — De quoi donc s'agit-il?

RUBECK, *reprenant son sérieux...* De ce que tout, vocation, travail d'artiste, *et cætera...* oui, tout cela m'apparaissait soudain comme choses creuses, vides, insignifiantes au fond.

MAÏA. — Et que voulais-tu mettre à la place?

RUBECK. — La vie, Maïa.

MAÏA. — La vie?

RUBECK. — Oui, vivre au soleil, en beauté, cela n'a-t-il pas un prix tout autre que d'user ses jours dans un trou humide à pétrir de l'argile et à marteler de la pierre?

MAÏA, *avec un léger soupir.* — Oui, c'est ce que j'ai toujours pensé.

RUBECK. — Et puis j'étais devenu assez riche pour vivre dans l'opulence et laisser le soleil verser sur ma paresse son insouciante lumière. J'avais de quoi faire bâtir une villa sur le lac de Taunitz et un palais dans la capitale... Sans compter tout le reste!

MAÏA, *continuant du même ton.* — Et, pour en finir, tu avais les moyens de te payer ma personne et de m'ouvrir l'accès de tous les trésors.

RUBECK, *cherchant à tourner la chose en plaisanterie.* — Ne t'avais-je pas promis de te conduire sur une haute montagne et de te montrer toutes les splendeurs de la terre?

MAÏA, *doucement.* — Tu m'as peut-être conduite sur une haute montagne, Rubeck... mais tu ne m'as pas montré toutes les splendeurs de la terre.

RUBECK, *avec un sourire agacé.* — Tu es bien difficile, Maïa, oh! bien difficile!... *(Violemment.)* Mais sais-tu ce qui me met surtout au désespoir? Le sais-tu?

MAÏA, *sur un ton de calme défi.* — Oui. C'est de t'être embarrassé de moi pour le reste de ta vie.

RUBECK. — Voilà des paroles sans cœur, que je n'aurais pas dites.

MAÏA. — Mais tu les penses, ces paroles sans cœur!

RUBECK. — Tu n'as pas une idée bien claire de ce que c'est qu'un artiste, vu par le dedans.

MAÏA, *souriant et hochant la tête.* — Mon Dieu, je ne sais seulement pas ce que je suis moi-même vue par le dedans, comme tu dis!

RUBECK, *suivant le cours de son idée.* — Je vis si vite, Maïa! Nous... vivons ainsi, nous autres artistes... Moi, pour ma part, j'ai vécu toute une existence humaine dans l'espace des quelques années que nous avons passées ensemble... Je me suis convaincu que, pour moi, le bonheur ne consiste pas dans la jouissance oisive. Pour moi et mes pareils, il n'y a pas de vie toute faite. Il me faut rester à l'ouvrage, — créer œuvre sur œuvre, — jusqu'à la fin de mes jours. *(Avec effort).* Et voilà pourquoi, Maïa, je ne peux plus m'en tirer si je n'ai que toi seule près de moi.

MAÏA, *tranquillement.* — Cela veut dire, en d'autres termes, que tu es fatigué de moi?

RUBECK, *avec éclat*. — Oui! Je suis las, intolérablement las de notre vie commune! Elle m'affaisse et me détruit. Tu sais tout, maintenant. *(Se maîtrisant.)* Ce sont là de dures et de méchantes paroles. Je le sens bien moi-même. Et tu n'as, dans tout cela, rien à te reprocher... je le reconnais pleinement. C'est moi, moi seul qui viens de subir une évolution *(à moitié pour lui-même)*, qui me suis réveillé à ma vraie vie.

MAÏA, *se tordant les mains malgré elle*. — Mais, au nom du ciel, pourquoi ne pas nous séparer, en ce cas?

RUBECK, *la regardant, stupéfait*. — Tu le voudrais?

MAÏA, *haussant les épaules*. — Mon Dieu, s'il n'y a rien d'autre à faire...

RUBECK, *vivement*. — Mais si, il y a autre chose! On peut tout concilier...

MAÏA, *levant le doigt*. — Tu penses toujours à cette femme pâle!

RUBECK. — Franchement, oui : je ne puis cesser de penser à elle, depuis que je l'ai retrouvée... *(Faisant un pas vers elle.)* Car il faut que je te confie une chose, Maïa.

MAÏA. — Quoi donc?

RUBECK, *se frappant la poitrine*. — J'ai là, vois-tu, un coffret précieux où se conservent toutes mes visions, tout ce qui fut mon idéal d'artiste. Depuis le jour où elle a disparu, ce coffret est fermé. Elle en a emporté la clef, et toi, petite Maïa, tu n'as jamais pu l'ouvrir. Le trésor gît là, inexploité. Et les années passent! Et je ne peux y parvenir.

MAÏA, *maîtrisant un sourire sarcastique*. — Eh bien! prie-la d'ouvrir...

RUBECK, *incertain du sens de ses paroles*. — Maïa?...

MAÏA. — ... puisqu'elle est là!... C'est pour ce coffret, sans doute, qu'elle est venue?

RUBECK. — Jamais je ne lui en ai dit un mot.

MAÏA, *avec un regard innocent*. — Mais, mon cher Rubeck, à quoi bon tant de bruit et d'explications pour une chose si simple?

RUBECK. — Te paraît-elle vraiment si simple?

MAÏA. — Oui, certes. Il faut t'unir à celle qui t'est le plus utile. *(Baissant la tête.)* Quant à moi, je saurai toujours me trouver une place au soleil.

RUBECK. — Comment l'entends-tu?

MAÏA, *jouant l'insouciance*. — Eh! ne pourrais-je pas, au besoin, aller simplement habiter notre villa?... Et encore, ce n'est pas bien nécessaire. En ville, dans notre grande maison, on pourra toujours, — avec un peu de bonne volonté, — trouver de la place pour trois.

RUBECK, *hésitant.* — Crois-tu donc que cela pourrait marcher à la longue?

MAÏA, *d'un ton léger.* — Mon Dieu... si cela ne marche pas, cela ne marchera pas, voilà tout.

RUBECK. — Et que ferons-nous, Maïa, si cela ne marche pas?

MAÏA, *négligemment.* — Nous irons chacun de notre côté. Je saurai toujours découvrir quelque coin inconnu où je serai libre. Libre, libre!... Ne vous inquiétez pas de cela, monsieur le professeur Rubeck!... *(Soudain, le doigt tendu vers la droite.)* Regarde donc! La voici.

RUBECK, *se retournant.* — Où cela?

MAÏA. — Là, sur le plateau. Elle glisse... comme la statue de marbre des légendes. Elle vient ici.

RUBECK, *tendant la main au-dessus de ses yeux.* — Ne dirait-on pas la résurrection même?... *(Se parlant à lui-même.)* Et c'est elle que j'ai fuie! que j'ai reléguée dans l'ombre! que j'ai transformée... Ah! fou que j'étais!

MAÏA. — A quoi penses-tu?

RUBECK. — A rien. A rien que tu puisses comprendre. *(Irène vient de droite, traversant la lande. Les enfants, qui l'ont aperçue depuis quelque temps, courent au-devant d'elle et l'entourent. Les uns l'approchent avec joie et confiance, d'autres semblent timides et inquiets. Elle leur parle doucement et semble les exhorter à descendre au sanatorium, tandis qu'elle se reposera un peu au bord du torrent. Les enfants descendent en courant la côte, au second plan de gauche. Irène s'approche de la pente rocheuse et fait ruisseler l'eau sur ses mains, pour les rafraîchir.)*

MAÏA, *contenant sa voix.* — Descends, Rubeck, et va lui parler.

RUBECK. — Où iras-tu pendant ce temps-là?

MAÏA, *avec un regard significatif.* — J'irai désormais mon propre chemin. *(Elle descend la côte et franchit le torrent en s'aidant de son bâton. Arrivée près d'Irène, elle s'arrête.)* — Le professeur est là-haut et vous attend, madame.

IRÈNE. — Que me veut-il?

MAÏA. — Il veut demander votre aide pour ouvrir un coffret précieux.

IRÈNE. — Puis-je donc l'aider en cela?

MAÏA. — Il prétend que vous êtes seule à le pouvoir.

IRÈNE. — En ce cas, j'essaierai.

MAÏA. — Oui, madame, essayez. *(Elle prend le chemin du sanatorium. Un moment après, RUBECK descend le monticule et s'avance jusqu'au torrent au-devant d'IRÈNE, qui est sur l'autre bord.)*

IRÈNE, *après un court silence.* — Elle m'a dit que tu m'attendais.

RUBECK. — Je t'ai attendue pendant des années... sans m'en rendre compte.

IRÈNE. — Je ne pouvais te rejoindre, Arnold. Je dormais là-bas, d'un long et profond sommeil plein de rêves.

RUBECK. — Oh ! mais te voilà réveillée, Irène !

IRÈNE, *hochant la tête.* — J'ai les yeux encore tout alourdis de sommeil.

RUBECK. — Tu verras : notre jour va se lever, et le monde s'illuminera pour nous.

IRÈNE. — N'y compte pas.

RUBECK, *insistant.* — J'y compte! j'en suis sûr! maintenant que je t'ai retrouvée...

IRÈNE. — Ressuscitée.

RUBECK. — Transfigurée !

IRÈNE. — Non, Arnold, ressuscitée seulement. Il n'y a pas eu de transfiguration. *(Il la rejoint, en s'aidant des pierres du torrent.)*

RUBECK. — Qu'as-tu fait toute la journée, Irène?

IRÈNE, *avec un geste vers la lande.* — J'ai été loin, loin, dans les terres mortes.

RUBECK. — Je vois que ton... amie n'est pas avec toi.

IRÈNE, *souriant.* — Mon amie n'en a pas moins l'œil sur moi.

RUBECK. — Toujours?

IRÈNE, *regardant autour d'elle.* — Tu peux m'en croire. De quelque côté que je me tourne, elle ne me perd jamais de vue. *(Baissant la voix.)* Jusqu'à ce que je la tue un beau matin...

RUBECK. — Tu voudrais?...

IRÈNE. — De tout mon cœur. Si cela se pouvait, seulement!...

RUBECK. — Pourquoi?

IRÈNE. — Pour mettre fin à ses sortilèges. *(Mystérieusement.)* Figure-toi, Arnold, qu'elle s'est transformée en mon ombre.

RUBECK, *tâchant de la calmer.* — Allons, allons! Il faut bien que chacun de nous ait une ombre.

IRÈNE. — Je suis ma propre ombre. *(Avec éclat.)* Tu ne comprends donc pas?

RUBECK, *tristement.* — Si, si, Irène, je comprends. *(Il s'assied sur une pierre, au bord du torrent. Elle se tient derrière lui, appuyée à la paroi rocheuse.)*

IRÈNE, *après un silence.* — Pourquoi détournes-tu de moi tes regards?

RUBECK, *doucement, en balançant la tête.* — Je n'ose pas te regarder... je n'ose pas.

IRÈNE. — Pourquoi ne l'oses-tu plus, maintenant?

RUBECK. — Tu es torturée par une ombre, et moi par ma conscience inquiète.

IRÈNE, *avec un joyeux cri de soulagement.* — Enfin!

RUBECK, *bondissant.* — Irène... qu'as-tu?

IRÈNE, *l'apaisant.* — Chut, chut! du calme!... du calme!... *(Respirant profondément, comme débarrassée d'un poids.)* Ah! ils m'ont lâchée... cette fois encore... Maintenant, nous pouvons nous asseoir et causer... comme jadis... dans la vie d'autrefois.

RUBECK. — Oh! si nous pouvions vraiment causer comme jadis!

IRÈNE. — Rassieds-toi où tu étais. Je vais me mettre à côté de toi. *(Il reprend sa place. Elle s'assied sur une autre pierre, tout près de lui. — Après un silence :)* Me voici, Arnold, revenue à toi des extrémités de la terre.

RUBECK. — Oui, d'un long, bien long voyage.

IRÈNE. — Revenue chez mon seigneur et maître.

RUBECK. — Dans notre monde, Irène... dans notre monde, à nous deux.

IRÈNE. — M'as-tu attendue chaque jour?

RUBECK. — Comment aurais-je pu t'attendre?

IRÈNE, *avec un regard oblique.* — C'est vrai. Tu ne le pouvais pas. Tu ne comprenais rien.

RUBECK. — Est-ce vraiment pour un autre que tu m'as quitté tout à coup?

IRÈNE. — Ne serait-ce pas pour toi-même, Arnold?

RUBECK, *avec un regard d'incertitude.* — Je ne te comprends pas!

IRÈNE. — Quand j'eus fini de te servir avec mon âme et mon corps, et que la statue — que « notre enfant », comme nous disions — fut achevée... je déposai à tes pieds mon offrande la plus précieuse en m'effaçant à jamais.

RUBECK, *baissant la tête.* — Et en faisant le vide dans mon existence!

IRÈNE, *rougissant subitement.* — C'était là ce que je voulais!... Jamais, après cet enfant unique, tu ne devais plus rien créer, jamais!

RUBECK. — C'était une pensée de jalousie?

IRÈNE, *froidement.* — Je crois que c'était surtout de la haine.

RUBECK. — De la haine? contre moi?

IRÈNE, *avec un retour de violence.* — Oui, contre toi... contre l'artiste qui, de ses mains légères et insouciantes, a pris un corps

palpitant de jeunesse et de vie et l'a dépouillé de son âme afin de s'en mieux servir pour créer une œuvre d'art.

RUBECK. — Est-ce à toi de parler ainsi... à toi dont les chaudes aspirations, dont les ardeurs sacrées m'assistaient dans mon travail? dans ce travail qui nous réunissait chaque matin comme pour une prière commune!

IRÈNE, *reprenant un ton froid.* — Je vais te dire une chose, Arnold.

RUBECK. — Parle, Irène.

IRÈNE. — Je n'ai jamais aimé ton art avant de t'avoir rencontré. Ni après.

RUBECK. — Et l'artiste, Irène?

IRÈNE. — L'artiste, je le hais.

RUBECK. — L'artiste qui est en moi?

IRÈNE. — Celui-là surtout. Quand, devêtue, j'apparaissais devant toi, je te haïssais, Arnold.

RUBECK, *avec violence.* — Ce n'est pas vrai, Irène! C'est faux!

IRÈNE. — Je te haïssais parce que je te voyais sans émotion, sans trouble.

RUBECK, *souriant.* — Sans trouble? Tu crois cela?

IRÈNE. — Ou conservant, du moins, un empire sur toi... exaspérant. Parce que tu n'étais qu'artiste, rien qu'artiste. Tu n'étais pas homme. *(Changeant de ton, d'une voix chaude et émue.)* Mais cette figure qui se modelait dans l'argile molle et vivante, cette figure, je l'aimais de plus en plus, à mesure que la matière brute, que la masse informe se transformait en un enfant dont l'âme parlait à la mienne, qui était notre création, notre enfant, à toi et à moi.

RUBECK, *avec une profonde tristesse.* — Il l'était en esprit et en vérité.

IRÈNE. — Vois-tu, Arnold, c'est à cause de cet enfant, de notre enfant, que j'ai entrepris ce long pèlerinage.

RUBECK, *attentif soudain.* — A cause de ce marbre?

IRÈNE. — Appelle-le comme tu voudras, je continuerai à l'appeler notre enfant.

RUBECK, *inquiet.* — Tu voudrais le voir? le voir achevé? tel qu'il se dresse dans le marbre, dans ce marbre que tu trouvais toujours si froid? *(Vivement.)* Tu ne sais peut-être pas qu'il a sa place quelque part dans un musée, très loin d'ici?

IRÈNE. — Le bruit m'en est parvenu.

RUBECK. — Et tu as toujours eu horreur des musées... Tu les appelais des sépulcres.

IRÈNE. — Je veux aller en pèlerinage là où sont enterrés mon âme et l'enfant de mon âme.

RUBECK, *anxieux, angoissé.* — Il ne faut pas que tu revoies cette statue! Entends-tu, Irène! Je t'en supplie!... Il ne le faut pas! Jamais!

IRÈNE. — Crois-tu que j'en mourrais une seconde fois?

RUBECK, *se tordant les mains.* — Ah! je ne sais plus que croire... Mais aussi comment pouvais-je prévoir ton attachement invincible à cette statue? Ne m'as-tu pas quitté avant qu'elle fût achevée?

IRÈNE. — Elle était achevée. C'est pourquoi j'ai pu te quitter, te laisser seul.

RUBECK, *les coudes sur les genoux, se cache les yeux et balance sa tête dans ses mains.* — Elle n'était pas encore ce qu'elle est devenue depuis.

IRÈNE, *prompte comme l'éclair, tire à moitié de son sein un stylet mince et dit très bas, avec un râle dans la voix :* — Arnold... tu as fait du mal à notre enfant?

RUBECK, *d'un ton évasif.* — Du mal?... Je ne sais pas au juste ce que tu en penserais si...

IRÈNE, *perdant haleine.* — Dis-moi vite ce que tu as fait à l'enfant!

RUBECK. — Je te le dirai, si tu veux rester tranquille et m'écouter.

IRÈNE, *cachant le stylet.* — Je t'écouterai aussi tranquillement qu'une mère peut...

RUBECK, *l'interrompant.* — Et il ne faut pas me regarder pendant que je parlerai.

IRÈNE, *allant s'asseoir sur une pierre derrière Rubeck.* — Tu vois, je m'assieds derrière toi. Parle.

RUBECK *ôte ses mains de son visage et plonge son regard devant lui.* — A peine t'eus-je trouvée, que je vis clairement le parti que je tirerais de toi pour ma grande œuvre.

IRÈNE. — Celle que tu appelles « le Jour de la Résurrection » et que j'appelle, moi, « notre enfant ».

RUBECK. — J'étais jeune, ignorant de la vie. Je pensais qu'on ne pouvait donner à la Résurrection une apparence plus belle, plus radieuse que celle d'une jeune fille intacte, — n'ayant rien éprouvé de la vie terrestre, — et s'éveillant à la lumière, à la joie triomphante sans avoir à se séparer de quelque laideur, de quelque impureté que ce soit.

IRÈNE, *vivement.* — Oui, et c'est ainsi que j'apparais dans notre œuvre?

RUBECK, *avec hésitation.* — Pas tout à fait, Irène.

IRÈNE, *avec une inquiétude croissante.* — Pas tout à fait? Pas sous l'aspect que j'avais devant toi?

RUBECK, *sans répondre.* — J'ai appris à connaître le monde durant les années qui ont suivi ton départ, Irène. « Le Jour de la Résurrection » est devenu, dans mon idée, quelque chose de plus... de plus compliqué. Le petit piédestal sur lequel ton image se dressait svelte et solitaire, ce piédestal ne suffisait plus à porter mon rêve nouveau.

IRÈNE *cherche un instant son stylet, mais ne le tire pas.* — Et quel était ce rêve? dis!

RUBECK. — Il reproduisait ce qui frappait mes yeux dans le monde qui m'environnait. Il me fallait, Irène, introduire ces impressions dans mon œuvre. Je ne pouvais m'en abstenir... J'élargis le piédestal. Il présenta une vaste surface, sur laquelle je plaçai un fragment de globe, gonflé et s'entr'ouvrant. Et, par les fissures de cette terre en travail, on voit maintenant sortir tout un fourmillement d'êtres, hommes et femmes, avec des figures de bêtes dissimulées derrière leurs masques, tels que la vie me les avait montrés.

IRÈNE, *attendant, l'haleine suspendue.* — Mais, au milieu de ce fourmillement, on voit apparaître la jeune fille rayonnante? Je suis là, n'est-ce pas, Arnold?

RUBECK, *évasivement.* — Pas tout à fait au milieu. J'ai dû, malheureusement, reculer un peu cette figure. L'effet d'ensemble l'exigeait. Tu comprends, elle aurait écrasé tout le reste.

IRÈNE. — Mais la joie, la lumière continuent à rayonner de mon visage transfiguré?

RUBECK. — Assurément, Irène. Mais tout cela est peut-être un peu voilé, comme le demandait ma nouvelle conception.

IRÈNE, *se levant sans bruit.* — Cette statue exprime la vie telle que tu la vois maintenant.

RUBECK. — Sans doute.

IRÈNE. — Et tu m'y as donné une place à demi sacrifiée, celle d'une figure d'arrière-plan dans le groupe. *(Elle tire de nouveau le stylet.)*

RUBECK. — Non, ce n'est pas une *figure* d'arrière-plan : tout au plus, une sorte de figure intermédiaire.

IRÈNE, *bas, d'une voix rauque.* — Tu viens de prononcer ton arrêt. *(Elle va le frapper.)*

RUBECK *se retourne et la regarde.* — Mon arrêt?

IRÈNE *cache vivement le stylet et dit avec un accent douloureux.* — Mon âme tout entière, — nos deux êtres, — nous, nous et notre enfant, — tout était là, dans cette forme isolée.

RUBECK, *vivement, ôtant son chapeau d'un mouvement rapide et essuyant son front baigné de sueur.* — Oui, mais écoute comment je me suis représenté moi-même dans le groupe. Sur le premier plan, un homme est assis près d'une source, comme je le suis en ce moment : courbé sous le poids d'une faute, il ne peut se détacher entièrement de l'écorce terrestre. J'appelle cette figure « le Regret d'une vie détruite ». Il est là, trempant ses doigts dans l'eau qui ruisselle, afin d'en laver la souillure, et torturé par la certitude de n'y réussir jamais. L'éternité durera sans qu'il atteigne pleinement à la résurrection, sans qu'il ait pu se dégager de l'enfer où il est figé.

IRÈNE, *durement et froidement.* — Poète !

RUBECK. — Pourquoi « poète » ?

IRÈNE. — Parce que tu es mou et inerte, plein d'indulgence pour tes actes et pour tes pensées. Tu as tué mon âme, — et tu sculptes ensuite ton image dans une attitude de repentir, de confession et de pénitence... *(Souriant.)* Avec cela, tu crois que tout est dit et qu'il n'y a plus de compte à régler.

RUBECK, *sur un ton de défi.* — Je suis un artiste, Irène. Et je ne rougis pas des faiblesses dont je ne parviendrai peut-être jamais à me défaire. Car, vois-tu, je suis né artiste... Et j'aurais beau faire, je ne serais jamais autre chose qu'un artiste.

IRÈNE *le regarde en dissimulant un mauvais sourire et dit d'une voix douce :* — Tu es un poète, Arnold. *(Passant délicatement la main sur les cheveux de Rubeck.)* Cher grand et vieil enfant..., comment ne le vois-tu pas toi-même ?

RUBECK, *mécontent.* — Pourquoi t'obstines-tu à m'appeler poète?

IRÈNE, *l'épiant du regard.* — Parce qu'il y a dans ce mot une excuse, mon ami ; une absolution, — qui jette son voile sur toute faiblesse. *(Changeant subitement de ton.)* Mais moi, j'étais un être humain ! J'avais aussi une vie à vivre, une destinée à accomplir. Vois : j'ai tout quitté, j'ai renoncé à tout pour me soumettre à toi... Ah ! ce fut un suicide, un crime contre moi-même. *(A voix presque basse.)* Et ce crime, je ne pourrai jamais l'expier. *(Elle s'assied près de lui, au bord du torrent, le couve des yeux sans qu'il s'en aperçoive et, d'un mouvement quasi inconscient, cueille quelques fleurs dans le buisson.)*

IRÈNE, *se maîtrisant en apparence.* — J'aurais dû mettre des enfants au monde... beaucoup d'enfants... de vrais enfants, et non de ceux que l'on conserve dans des sépulcres. C'était là ma vocation. Jamais je n'aurais dû te servir, — poète !

RUBECK, *plongé dans ses souvenirs.* — Ils étaient beaux, cependant, ces jours, Irène... merveilleusement beaux, quand j'y pense.

IRÈNE, *le regardant avec une expression de douceur.* — Te souviens-tu d'un petit mot que tu m'as dit... quand l'enfant fut là et mon œuvre achevée? *(Elle le regarde en hochant la tête.)* Te souviens-tu, Arnold, de ce petit mot?

RUBECK, *avec un regard interrogateur.* — Je t'aurais dit un mot dont tu te souviendrais encore?

IRÈNE. — Oui. Tu ne te le rappelles plus?

RUBECK. — Non, en vérité... du moins, pour le moment.

IRÈNE. — Tu me pris les deux mains et les serras chaudement dans les tiennes. J'attendais, l'haleine suspendue. Tu dis, alors : « Merci, Irène ; du fond de mon cœur, merci : ç'a été là, pour moi, un épisode béni. »

RUBECK, *d'un air de doute.* — Ai-je dit « épisode »? C'est un mot dont je ne me sers pas d'ordinaire.

IRÈNE. — Tu as dit « épisode ».

RUBECK, *d'un ton de négligence voulue.* — Je veux bien... c'est qu'en effet c'était un véritable épisode.

IRÈNE, *d'une voix brève.* — C'est sur ce mot que je suis partie.

RUBECK. — Tu prends tout si cruellement à cœur, Irène!

IRÈNE, *se passant la main sur le front.* — Tu as peut-être raison. Secouons donc ce qui nous oppresse et nous fait souffrir. *(Elle effeuille une saxifrage rose et jette les pétales dans le torrent.)* Regarde, Arnold : voici nos oiseaux qui nagent.

RUBECK. — Quels sont ces oiseaux?

IRÈNE. — Tu ne vois pas que ce sont des flamants? Tu les reconnais à leur plumage rose...

RUBECK. — Les flamants ne nagent pas : ils traversent à gué les cours d'eau.

IRÈNE. — Si ce ne sont pas des flamants, il faut donc que ce soient des mouettes.

RUBECK. Oui, des mouettes à bec rouge. *(Il cueille quelques larges feuilles et les jette à l'eau.)* Je lance mes barques à leur poursuite.

IRÈNE. — Oui, mais il ne faut pas d'oiseleurs à bord.

RUBECK. — Non, il ne faut pas d'oiseleurs... *(Avec un sourire.)* Te souviens-tu d'un été où nous venions nous asseoir ainsi devant la petite cabane, au bord du lac de Taunitz?

IRÈNE, *inclinant la tête,* — Oui, le samedi, après le travail de la semaine.

RUBECK. — Nous prenions le train, et nous restions absents tout le dimanche.

IRÈNE, *avec une lueur de haine dans les yeux.* — C'était un épisode, Arnold!

RUBECK, *qui semble n'avoir pas entendu.* — Alors aussi, tu faisais nager des oiseaux dans un torrent. C'étaient des nénuphars.

IRÈNE. — C'étaient des cygnes.

RUBECK. — Oui, des cygnes blancs. A l'un d'eux, je m'en souviens, j'attachai une grande feuille d'eau.

IRÈNE. — Et cela devint le bateau de Lohengrin, guidé par le cygne.

RUBECK. — Comme tu t'amusais à ce jeu, Irène!

IRÈNE. — Nous l'avons souvent recommencé.

RUBECK. — Tous les samedis, je crois, tant que dura l'été.

IRÈNE. — Tu disais que j'étais le cygne qui guidait ton bateau.

RUBECK. — Ai-je dit cela? C'est possible. *(Absorbé par le jeu.)* Vois-tu, vois-tu, comme les mouettes descendent le courant?

IRÈNE, *riant.* — Et tous les bateaux chavirent.

RUBECK, *jetant de nouvelles feuilles dans le torrent.* — J'ai des bateaux de réserve. *(Il suit les feuilles des yeux et en pousse quelques-unes. — Après un silence :)* Tu sais, Irène, — j'ai acheté la petite cabane du lac de Taunitz.

IRÈNE. — Ah! tu l'as achetée? Tu disais toujours que tu l'achèterais si tu en avais les moyens.

RUBECK. — Les moyens ne m'ont pas manqué par la suite. Et je l'ai achetée.

IRÈNE, *avec un regard oblique.* — Et tu y demeures maintenant... dans notre vieille maison?

RUBECK. — Non, il y a longtemps que je l'ai fait abattre. Sur son emplacement, j'ai fait construire une très belle et très spacieuse villa... entourée d'un parc. C'est là que nous avons coutume... *(Se reprenant.)* ... que j'ai coutume de passer l'été...

IRÈNE, *se maîtrisant.* — Ainsi, c'est là que vous demeurez, quand vous êtes là-bas, maintenant... toi et l'autre?

RUBECK, *avec un peu de défi.* — Oui, ma femme et moi, nous demeurons là en été... quand nous ne voyageons pas, comme nous le faisons cette année.

IRÈNE, *regardant au loin devant elle.* — Qu'elle était radieuse, cette vie au bord du lac de Taunitz!

RUBECK, *comme regardant en lui-même.* — Et pourtant, Irène...

IRÈNE, *complétant sa pensée.* — Et pourtant, cette vie radieuse, nous l'avons laissé échapper.

RUBECK, *bas, avec insistance.* — Le regret nous en viendrait-il trop tard?

IRÈNE *ne répond pas et reste un instant silencieuse. Puis elle fait un geste du côté de la lande.* — Regarde, Arnold : voici que le soleil se cache derrière les sommets. Vois-tu ces rayons obliques rougissant la bruyère?

RUBECK, *regardant du même côté.* — Il y a longtemps que je n'ai vu un coucher de soleil dans les fjælls.

IRÈNE. — Et un lever de soleil?

RUBECK. — Un lever de soleil? Je crois que je n'en ai jamais vu.

IRÈNE *sourit doucement, plongée dans un souvenir.* — J'ai vu, un jour, un lever de soleil admirable.

RUBECK. — Vraiment? Où cela?

IRÈNE. — Au sommet d'un pic vertigineux... Tu m'y avais entraînée en me promettant de me montrer toutes les splendeurs de de la terre si je voulais...

RUBECK. — Si tu voulais?... Achève!

IRÈNE. — Je fis ce que tu désirais. Je te suivis jusqu'au sommet de la montagne et là je me prosternai devant toi... et je t'adorai. Je te servis. *(Un silence. Puis elle ajoute à voix plus basse :)* Ce fut là mon lever de soleil.

RUBECK, *détournant l'entretien.* — Voudrais-tu nous accompagner et demeurer chez nous, dans notre villa?

IRÈNE, *avec un sourire moqueur.* — Avec toi et... cette dame?

RUBECK, *insistant.* — Avec moi... comme aux jours de la création. Tu rouvrirais tout ce qui s'est refermé en moi. Ne le voudrais-tu pas, Irène?

IRÈNE, *secouant la tête.* — Je ne possède plus la clef, Arnold!

RUBECK. — Si, tu la possèdes! Tu es seule à la posséder!... *(Suppliant.)* Viens à mon secours... fais-moi revivre la vie!

IRÈNE, *impassible.* — Vains rêves, songes creux... et morts. Pour notre vie commune, il n'y a pas de résurrection.

RUBECK, *d'un ton bref et péremptoire.* — Eh bien, continuons à jouer!

IRÈNE. — Oui, jouons, jouons... jouons seulement! *(Ils recommencent à jeter dans le torrent des feuilles et des pétales, qui flottent et nagent. — Par la côte, à l'arrière-plan de droite, on voit venir* ULFHEIM *et* MAÏA *en tenue de chasse. Ils sont suivis du valet de chasse, qui mène les chiens couplés. Le valet continue son chemin vers la droite.)*

RUBECK, *les apercevant.* — Tiens! voici la petite Maïa avec le chasseur d'ours!

IRÈNE. — Oui, ta compagne.

RUBECK. — Ou celle de l'autre.

MAÏA *jette un regard sur le plateau, les aperçoit au bord du torrent et crie à Rubeck :* — Bonne nuit, monsieur le professeur! Rêvez à moi. Je m'en vais à l'aventure!

RUBECK, *criant.* — A quelle aventure?

MAÏA, *venant plus près.* — Je cherche la vie, pour la faire passer avant toute chose.

RUBECK, *moqueur.* — Vraiment, petite Maïa, toi aussi?

MAÏA. — Mais oui! Et j'ai fait là-dessus une petite chanson. Écoute. *(Elle chante joyeusement.)*

Libre, libre, échappé de cage,
Je fends les airs, oiseau volage,
Libre, libre, échappé de cage...

Oui, oui, me voici éveillée... enfin!

RUBECK. — Cela en a tout l'air.

MAÏA, *respirant à pleins poumons.* — Ah Dieu! que c'est bon, le réveil!

RUBECK. — Bonne nuit, madame Maïa... et bonne chance!

ULFHEIM, *se récriant.* — Halte-là!... Voulez-vous bien vous taire! Vous allez nous jeter le mauvais sort, avec vos satanés souhaits! Vous voyez bien que nous allons à la chasse...

RUBECK. — Quel gibier me rapporteras-tu, Maïa?

MAÏA. — Un oiseau de proie. Je lui logerai un plomb dans l'aile et il pourra te servir de modèle.

RUBECK, *avec un sourire amer et sarcastique.* — C'est cela! briser une aile... par inadvertance... il y a longtemps que tu y excelles.

MAÏA, *haussant les épaules.* — Ah bah!... Laisse-moi faire à ma guise, désormais! *(Elle incline la tête avec un petit rire malin.)* Adieu! Je te souhaite une belle nuit d'été sur la lande!

RUBECK, *d'un ton plaisant.* — Merci! Et bien du malheur à vous et à votre chasse!

ULFHEIM, *ricanant.* — A la bonne heure! voilà un souhait qui nous va!

MAÏA, *riant.* — Merci, monsieur le professeur, merci! *(Ils ont traversé la partie visible du plateau et disparaissent par la pente de droite.)*

RUBECK, *après un court silence.* — Oui, une belle nuit sur la lande... c'eût été vivre, cela!

IRÈNE, *subitement, avec un éclair dans les yeux.* — Veux-tu une nuit d'été sur la lande... avec moi?

RUBECK, *étendant les bras.* — Oui, oui... viens!

IRÈNE. — Oh! mon aimé, mon seigneur et maître!

RUBECK. — Irène!

IRÈNE, *d'une voix rauque, souriant et portant à sa poitrine une main tâtonnante.* — Ce ne sera qu'un épisode... *(Vivement, à voix basse.)* Chut!... Arnold, ne tourne pas la tête!

RUBECK, *baissant aussi la voix.* — Qu'y a-t-il?

IRÈNE. — Une figure immobile qui me regarde.

RUBECK, *se retournant malgré lui.* — Où cela? *(Tressaillant.)* Ah! *(On entrevoit la tête de la* DIACONESSE *entre les buissons, sur la pente de droite. Elle tient les yeux constamment fixés sur* IRÈNE.)

IRÈNE *se lève et dit d'une voix étouffée :* — Il faut donc nous séparer. Non! reste assis. Entends-tu! tu ne dois pas me suivre. *(Elle se penche sur lui et dit à voix basse :)* Au revoir... cette nuit... sur la lande.

RUBECK. — Tu viendras, Irène?

IRÈNE. — Je viendrai sans faute. Attends-moi ici.

RUBECK *répète comme en rêve :* — Une nuit sur la lande... avec toi... avec toi... *(Leurs regards se rencontrent.)* Oh! Irène... c'eût été la vie... et nous l'avons manquée... tous les deux.

IRÈNE. — L'irréparable ne nous apparaîtra que... *(Elle s'interrompt subitement.)*

RUBECK, *avec un regard interrogateur.* — Que?...

IRÈNE. — ... quand nous nous réveillerons d'entre les morts.

RUBECK, *secouant tristement la tête.* — Et que verrons-nous alors?

IRÈNE. — Nous verrons que nous n'avons jamais vécu. *(Elle gagne la pente et la descend. La* DIACONESSE *s'écarte pour ta laisser passer et la suit. —* RUBECK *reste assis au bord du torrent.)*

VOIX DE MAÏA *dans la montagne. Elle chante joyeusement :*

Libre, libre, échappé de cage,
Je fends les airs, oiseau volage,
Libre, libre, échappé de cage...

## ACTE TROISIÈME

Vaste plateau dans la haute montagne. Il est coupé par des crevasses et aboutit, à l'arrière-plan, à des précipices et à des pentes abruptes. A droite, des cimes neigeuses se perdent dans des nuées errantes. A gauche, dans un éboulement, une vieille hutte qui tombe en ruines.— Heure très matinale. On voit le jour poindre. Le

soleil n'est pas encore levé. — MAÏA, le visage empourpré, descend l'éboulement, à gauche. ULFHEIM la suit, moitié fâché, moitié souriant, en lui tenant fortement le bras.

MAÏA, *essayant de se dégager.* — Lâchez-moi! lâchez-moi, vous dis-je!

ULFHEIM. — Allons, allons, il ne vous manque plus que de mordre... Vous êtes méchante comme une guêpe.

MAÏA, *le frappant sur la main.* — Voulez-vous bien me lâcher! et vous tenir tranquille!

ULFHEIM. — Ma foi non, je ne veux pas.

MAÏA. — Alors, je ne fais pas un pas de plus avec vous. Vous entendez?... Pas un pas!

ULFHEIM. — Oh! oh!... Que deviendriez-vous sans moi en pleine montagne?

MAÏA. — Je m'enfuirai, s'il le faut, par cette crête...

ULFHEIM. — Pour vous y broyer les os! Il ne resterait qu'une bouillie saignante dont les chiens se lécheraient les babines... *(Il la lâche.)* A votre aise! fuyez par la crête, si bon vous semble. Il y a là des pentes raides à vous donner le vertige et un seul petit sentier presque impraticable.

MAÏA, *s'époussetant de la main et lui jetant des regards furieux.* — Ah bien! c'est un charme que d'aller à la chasse avec vous!

ULFHEIM. — Dites plutôt : « que de faire du sport »!

MAÏA. — Vous appelez cela un sport?

ULFHEIM. — Oui, avec votre permission. Un sport comme je les aime.

MAÏA, *haussant les épaules.* — Ah bien, alors!... *(Le regardant fixement après un silence.)* Pourquoi avez-vous lâché les chiens là-haut?

ULFHEIM, *clignant des yeux et souriant.* — Pour qu'ils aient aussi leur petite chasse, voyez-vous!

MAÏA. — Ce n'est pas vrai! Ce n'est pas pour leur plaisir que vous avez lâché les chiens.

ULFHEIM. — Pourquoi les ai-je lâchés, en ce cas? Voyons! Que vous en semble?

MAÏA. — Vous les avez lâchés pour vous débarrasser de Lars. Il est obligé d'aller les rattraper. Et vous, pendant ce temps... C'est joli, cela!

ULFHEIM. — Et moi, pendant ce temps?...

MAÏA, *d'un ton bref.* — N'importe!

ULFHEIM, *confidentiellement.* — Lars ne retrouvera pas les chiens. Vous pouvez vous en fier à lui. Il ne les ramènera qu'à l'heure voulue.

MAÏA, *avec un regard courroucé.* — Je le sais bien.

ULFHEIM, *lui saisissant le bras.* — Lars, voyez-vous, connaît mes habitudes de sport.

MAÏA, *sans répondre, le toisant des yeux.* — Savez-vous à qui vous ressemblez, monsieur Ulfheim?

ULFHEIM. — Ma foi, je pense que je ressemble surtout à moi-même.

MAÏA. — C'est cela : vous ressemblez trait pour trait à un faune.

ULFHEIM. — A un faune?

MAÏA. — Oui, trait pour trait.

ULFHEIM. — Un faune, n'est-ce pas une espèce de monstre? Comme qui dirait un démon des bois?

MAÏA. — Oui, c'est tout votre portrait. Barbe et pieds de bouc. Et puis des cornes!

ULFHEIM. — Tiens! tiens! des cornes?...

MAÏA. — Une vilaine paire de cornes, comme vous.

ULFHEIM. — Vous pouvez donc les voir, mes pauvres cornes?

MAÏA. — Bien sûr que oui, je peux les voir!

ULFHEIM, *tirant une laisse de sa poche.* — En ce cas, je n'ai rien de mieux à faire que de vous garrotter.

MAÏA. — Êtes-vous fou? Me garrotter?

ULFHEIM. — S'il faut que je sois un diable, je veux l'être jusqu'au bout... Ah! vraiment? vous pouvez voir mes cornes?

MAÏA, *l'apaisant.* — Allons, allons... soyez gentil, monsieur Ulfheim... *(Changeant de ton.)* Mais où est donc ce château de chasse dont vous m'avez tant parlé? C'est par ici qu'il devait être situé.

ULFHEIM, *indiquant la hutte.* — Vous pouvez le contempler.

MAÏA, *le regardant.* — Cette vieille étable?

ULFHEIM, *riant dans sa barbe.* — Elle a abrité plus d'une fille de roi.

MAÏA. — C'est là que cet odieux garnement dont vous m'avez conté l'histoire vint, sous l'aspect d'un ours, visiter la fille du roi?

ULFHEIM. — Oui, mon cher compagnon de chasse, c'est bien là. *(L'invitant du geste.)* Voulez-vous entrer?

MAÏA. — Pouah! Jamais mon pied ne franchira... Pouah!

ULFHEIM. — Oh! un couple humain peut s'y abriter pour une nuit aussi bien qu'ailleurs. Et même pour tout un été, au besoin.

MAÏA. — Merci ! il faudrait n'être pas dégoûté ! *(Avec impatience.)* Et maintenant, j'en ai assez de vous et de cette partie de chasse. C'est l'heure où l'on se réveille à l'hôtel, et je veux y rentrer.

ULFHEIM. — Quel chemin comptez-vous prendre ?

MAÏA. — C'est votre affaire. Il doit y avoir un moyen de descendre d'ici.

ULFHEIM, *avec un geste vers le fond.* — Je vous l'ai dit : il y a une sorte de descente, par-dessus la crête, là-bas...

MAÏA. — Vous voyez bien... Avec un peu de bonne volonté !

ULFHEIM. — Mais voyez un peu si vous osez !

MAÏA, *réfléchissant.* — Vous croyez que je ne pourrais pas ?

ULFHEIM. — Jamais de la vie, sans que je vous aide.

MAÏA, *inquiète.* — Eh bien ! venez m'aider. Pourquoi êtes-vous avec moi, si ce n'est pour cela ?

ULFHEIM. — Voulez-vous que je vous charge sur mes épaules ?

MAÏA. — Quelles sornettes !

ULFHEIM. — Ou que je vous porte dans mes bras ?

MAÏA. — Vous recommencez vos sottises.

ULFHEIM, *avec une sourde colère.* — Il m'arriva un jour de me charger d'une charmante enfant que j'avais enlevée à la fange des rues pour la porter dans mes bras. Je l'aurais portée ainsi à travers toute la vie, afin que son pied ne se heurtât pas aux cailloux du chemin... Car elle avait des chaussures bien usées quand je la ramassai...

MAÏA. — Ce qui ne vous empêcha pas de la porter dans vos bras ?

ULFHEIM. — Je la ramassai dans la boue et je l'élevai aussi doucement et aussi haut que je pus. *(Avec un gros rire.)* Et savez-vous comment elle me récompensa ?

MAÏA. — Non. Dites !

ULFHEIM *la regarde en souriant et en hochant la tête.* — Ces cornes que vous distinguiez tout à l'heure..., c'est un présent que je tiens d'elle... N'est-ce pas une plaisante histoire, madame la tueuse d'ours ?

MAÏA. — Assez plaisante, en effet. Mais j'en sais une encore plus drôle.

ULFHEIM. — Dites !

MAÏA. — Voici... Il était une fois une bien sotte fillette. Elle vivait avec ses parents dans d'assez médiocres conditions. Arrive, un beau jour, dans toute cette médiocrité un haut et puissant seigneur qui, lui aussi, prend la fillette dans ses bras... et l'emporte en pays lointain.

ULFHEIM. — Eut-elle plaisir à le suivre ?

MAÏA. — Oui, car elle était sotte, voyez-vous.

ULFHEIM. — C'était, sans doute, un de ces séducteurs à qui l'on ne résiste pas ?

MAÏA. — Non. Il n'était pas si séduisant que cela. Il réussit simplement à lui faire croire qu'il l'élèverait jusqu'à un sommet tout resplendissant de lumière.

ULFHEIM. — C'était donc un ascensionniste, cet homme?

MAÏA. — Oui... à sa manière.

ULFHEIM. — Et il fit monter la fillette?...

MAÏA, *haussant les épaules.* — Ah! ouiche! il la fit joliment monter! Non, non... il l'entraîna, au contraire, dans un réduit froid et humide. Elle ne trouva ni soleil ni grand air. Rien que des lambris dorés et des figures pétrifiées le long des murs.

ULFHEIM. — C'était bien fait, mort de mon âme!

MAÏA. — Oui, mais n'est-ce pas, tout de même, une bien drôle d'histoire?

ULFHEIM, *la regardant un instant.* — Écoutez-moi, mon cher compagnon de chasse.

MAÏA. — Eh bien, qui y a-t-il encore?

ULFHEIM. — Voulez-vous que nous mettions ensemble nos pauvres haillons?

MAÏA. — Vous voulez donc vous faire rapiéceur, monsieur Ulfheim?

ULFHEIM. — Pourquoi pas? Si nous essayions de coudre ensemble toutes ces guenilles... nous arriverions peut-être à obtenir une sorte de trame qui ressemblerait à celle d'une vie humaine!

MAÏA. — Et si les guenilles étaient trop usées?

ULFHEIM, *étendant les bras.* — Eh bien, quoi? Nous apparaîtrions alors tels que nous sommes, libres enfants de la nature!

MAÏA, *riant.* — Vous, avec vos pieds de bouc!

ULFHEIM. — Et vous avec votre... Allons!

MAÏA. — Oui, allons-nous-en. Venez!

ULFHEIM. — Halte-là, camarade! Où allons-nous?

MAÏA. — A l'hôtel, bien sûr.

ULFHEIM. — Et après?

MAÏA. — Nous nous dirons gentiment adieu.

ULFHEIM. — Est-il possible que nous nous séparions, nous deux? Le croyez-vous?

MAÏA. — Vous ne m'avez attachée par aucun lien, que je sache?

ULFHEIM. — J'ai un château à vous offrir...

MAÏA, *indiquant la hutte.* — Le pendant de celui-ci?

ULFHEIM. — Il n'est pas encore en ruines.

MAÏA. — Et toutes les splendeurs de la terre, peut-être?

ULFHEIM. — Un château, vous dis-je...

MAÏA. — Merci! J'en ai assez, des châteaux!

ULFHEIM. — ... avec de superbes chasses tout autour, à perte de vue.

MAÏA. — Y a-t-il des œuvres d'art dans ce château?

ULFHEIM, *lentement.* — Non... pas précisément des œuvres d'art, mais...

MAÏA, *soulagée.* — Ah! tant mieux!

ULFHEIM. — Eh bien, voulez-vous me suivre aussi longtemps et aussi loin que je l'exigerai?

MAÏA. — Je suis gardée à vue par un oiseau de proie apprivoisé.

ULFHEIM, *avec un accent sauvage.* — On lui logera une balle dans l'aile, à celui-là, Maïa.

MAÏA *le regarde un instant et dit d'un ton décidé:* — Eh bien, venez et portez-moi jusqu'en bas, par l'abîme.

ULFHEIM, *passant un bras autour de sa taille.* — Il n'est que temps! Le brouillard descend!...

MAÏA. — Le sentier est-il bien, bien dangereux?

ULFHEIM. — Le brouillard l'est davantage. *(Elle s'arrache à son étreinte, va jusqu'au bord du ravin et y plonge un regard, mais se rejette aussitôt en arrière. Il se rapprocha d'elle en riant.)* Eh bien! la tête vous tourne un peu?

MAÏA, *d'une voix éteinte.* — Oui, mais ce n'est pas tout. Allez donc voir, là-bas... ce couple qui s'avance.

ULFHEIM *fait quelques pas et se penche vers le chemin creux.* — Mais c'est tout simplement votre oiseau de proie... avec son étrangère.

MAÏA. — Pourrions-nous passer sans qu'ils nous voient?

ULFHEIM. — Impossible. Le sentier est trop étroit. Et il n'y a pas d'autre chemin pour descendre.

MAÏA, *s'armant de courage.* — Allons... il faut les défier, en ce cas!

ULFHEIM. — Vous parlez en vrai tueur d'ours, camarade! (RUBECK *et* IRÈNE *émergent du ravin à l'arrière-plan. Il a son plaid sur les épaules; elle, un manteau de fourrure négligemment jeté par-dessus sa robe blanche. Elle est coiffée d'une toque en duvet de cygne.)*

RUBECK, *apparaissant à mi-corps par-dessus la crête rocheuse.* — Comment! c'est Maïa? Il était donc dit que nous nous rencontrerions encore une fois?

MAÏA, *avec un aplomb forcé.* — Votre servante. Avancez donc, s'il vous plaît. (RUBECK *émerge tout à fait et tend la main à* IRÈNE *qui arrive à son tour sur la hauteur.)*

RUBECK, *froidement, s'adressant à Maïa.* — Tu as donc passé la nuit sur le fjeld... tout comme nous?

MAÏA. — Oui, j'ai été à la chasse. Ne m'as-tu pas délivré un permis?

ULFHEIM, *montrant l'abîme.* — C'est par ce sentier que vous êtes venu?

RUBECK. — Vous le voyez bien.

ULFHEIM. — Et madame aussi?

RUBECK. — Bien entendu. *(Avec un regard vers Maïa.)* Madame et moi, nous suivons désormais la même route.

ULFHEIM. — Vous ne savez donc pas que ce chemin peut mener à la mort?

RUBECK. — Nous nous y sommes risqués, cependant!... Tout d'abord, il ne paraissait pas si dangereux.

ULFHEIM. — Non, rien n'est dangereux au commencement. Mais, tout à coup, on se trouve à un tournant, et l'on ne sait si l'on doit avancer ou reculer. Et l'on reste cloué sur place, monsieur le professeur! Changé en roc, comme nous disons, nous autres chasseurs.

RUBECK *le regarde en souriant.* — Vous faites des maximes, monsieur Ulfheim?

ULFHEIM. — Dieu me garde de parler par maximes. *(D'un ton persuasif, avec un geste vers la cime.)* Mais vous ne voyez donc pas l'orage au-dessus de nos têtes!... Entendez-vous les rafales?

RUBECK, *écoutant.* — On dirait le prélude de la résurrection des morts.

ULFHEIM. — C'est l'orage qui se déchaîne là-haut, malheureux! Regardez plutôt ces nuages qui s'amoncellent et descendent. Bientôt ils nous envelopperont comme un linceul.

IRÈNE, *tressaillant.* — Je connais cela.

MAÏA, *le tirant par la manche.* — Hâtons-nous de descendre.

ULFHEIM, *à Rubeck.* — Je ne puis aider qu'une personne à la fois. Allez-vous réfugier dans la hutte, pour laisser passer l'orage. Je vous enverrai prendre ensuite.

IRÈNE, *terrifiée.* — Nous prendre! Non! non!...

ULFHEIM, *d'un ton brusque.* — Vous prendre de force, s'il le faut. Il y va de votre vie, entendez-vous! *(A Maïa.)* Venez, et fiez-vous au camarade.

MAÏA, *s'attachant à lui.* — Oh! quel chant joyeux, si j'arrive en bas saine et sauve!

ULFHEIM *se met à descendre et crie aux autres :* — C'est dit! vous attendrez dans la hutte que j'envoie des hommes avec des cordes vous chercher. *(Ulfheim, portant Maïa dans ses bras, descend vivement, mais avec précaution.)*

IRÈNE *fixe un instant sur Rubeck des yeux pleins d'effroi.* — Tu as entendu, Arnold?... Des hommes viendront m'emmener! Il en viendra beaucoup...

RUBECK. — Du calme, Irène!

IRÈNE, *avec une terreur croissante.* — Et la femme en noir... viendra aussi. Car elle trouve, sans doute, que j'ai été longtemps absente. Elle me saisira, Arnold! Elle me mettra la camisole. Oui, elle l'a avec elle dans sa malle. Je l'ai vue...

RUBECK. — Personne au monde n'osera te toucher.

IRÈNE, *avec un sourire égaré.* — Oh! non... J'ai un moyen pour cela.

RUBECK. — De quel moyen parles-tu?

IRÈNE, *tirant son stylet.* — Le voici.

RUBECK, *tendant la main pour le saisir.* — Un stylet!

IRÈNE. — Je le porte sur moi jour et nuit.

RUBECK. — Donne-moi ce couteau, Irène!

IRÈNE, *le rentrant.* — Tu ne l'auras pas. Je saurai très bien m'en servir moi-même.

RUBECK. — T'en servir?... Et pourquoi faire?

IRÈNE, *le regardant fixement.* — Il t'était destiné, Arnold.

RUBECK. — A moi?

IRÈNE. — Quand, assis le soir, devant la petite cabane...

RUBECK. — Devant la petite cabane?

IRÈNE. — ... sur les bords du lac de Taunitz, nous jouions aux cygnes avec des nénuphars...

RUBECK. — Eh bien? eh bien?...

IRÈNE. — ... et que tu me dis ces mots froids comme le sépulcre: « Tu n'as jamais été qu'un épisode dans ma vie... »

RUBECK. — Mais je ne t'ai jamais dit cela, Irène! C'est toi qui as parlé d'épisode.

IRÈNE, *continuant.* — ...je tirai mon stylet, pour te le plonger dans le dos.

RUBECK, *d'une voix sombre.* — Et pourquoi ne l'as-tu pas fait?

IRÈNE. — Parce que je m'aperçus tout à coup, avec épouvante, que tu étais mort... depuis longtemps.

RUBECK. — Mort?

IRÈNE. — Mort. Mort comme moi. Cadavres froids et veules, nous étions là, sur les bords du lac de Taunitz, et nous jouions ensemble.

RUBECK. — Je n'appelle pas cela être mort... Mais tu ne me comprends pas...

IRÈNE. — Où est donc ce brûlant désir que tu combattais en toi-même quand tu voyais devant toi la femme ressuscitée?

RUBECK. — Notre amour n'est certes pas mort, Irène.

IRÈNE. — L'amour, fruit de la vie terrestre, de la vie terrestre faite de beauté, de merveilles, — de mystère, — cet amour-là est bien mort en nous.

RUBECK, *avec passion.* — Sais-tu que c'est justement cet amour qui me brûle plus ardemment qu'il ne l'a jamais fait!

IRÈNE. — Et moi? oublies-tu donc qui je suis aujourd'hui?

RUBECK. — Eh ! qu'importe? Tu es pour moi la femme que mon rêve voit en toi.

IRÈNE. — Je me suis montrée nue... sur une plate-forme... devant des centaines d'hommes... après l'avoir fait devant toi.

RUBECK. — C'est moi qui t'y ai poussée, sur cette plate-forme... aveugle que j'étais ! Moi qui ai fait passer l'argile inanimée avant la vie... avant le bonheur... avant l'amour.

IRÈNE, *les yeux baissés.* — Trop tard ! trop tard !

RUBECK. — Tout ce qui est arrivé ne te diminue pas d'une parcelle à mes yeux.

IRÈNE, *levant la tête.* — Ni aux miens.

RUBECK. — Mais alors !... Nous sommes libres. Et nous avons encore le temps de vivre la vie, Irène.

IRÈNE, *avec un regard chargé de tristesse.* — Le désir de vivre est mort en moi, Arnold. Me voilà ressuscitée. Je te cherche. Je te trouve... Et je m'aperçois que toi et la vie... vous n'êtes que des cadavres au tombeau... comme je le fus moi-même.

RUBECK. — Oh ! quelle erreur est la tienne ! La vie bouillonne et fermente en nous et autour de nous, comme jadis !

IRÈNE *sourit et hoche la tête.* — Ta jeune femme ressuscitée aperçoit la vie tout entière étendue sur un lit de parade.

RUBECK, *la saisissant violemment dans ses bras.* — Eh bien, veux-tu qu'en une seule fois nous vivions la vie jusqu'au fond... avant de regagner nos tombes?

IRÈNE, *poussant un cri.* — Arnold !

RUBECK. — Mais pas ici, dans la pénombre, dans l'horreur de ce linceul humide qui nous enveloppe...

IRÈNE, *dans un élan passionné.* — Non, non... dans la splendeur lumineuse des sommets, sur la cime de l'oubli !

RUBECK. — Irène, mon adorée... oui, c'est là que nous célébrerons notre fête nuptiale !

IRÈNE, *fièrement.* — Le soleil peut nous contempler, Arnold.

RUBECK. — Toutes les puissances de la lumière peuvent nous contempler. Et toutes celles des ténèbres aussi. *(Il lui saisit la main.)* Veux-tu me suivre, ma fiancée de grâce?

IRÈNE, *comme transfigurée.* — Je suivrai volontiers, sans réserve, mon maître et seigneur.

RUBECK, *l'entraînant.* — D'abord, Irène, nous fendrons les brouillards et puis...

IRÈNE. — Oui, à travers les brouillards, vers les sommets, où resplendit le soleil levant. *(Les nuées descendent et s'épaississent.* RUBECK *et* IRÈNE, *la main dans la main, montent, traversant le névé, à droite, et disparaissent bientôt dans le brouillard qui tombe. Bruit strident de rafale. —* LA DIACONESSE *apparaît, gravissant l'éboulement, à droite. Elle s'arrête et regarde en silence autour d'elle, cherchant des yeux.)*

VOIX DE MAÏA, *montant de loin, en un chant joyeux :*

Libre, libre, échappé de cage,
Je fends les airs, oiseau volage,
Libre, libre, échappé de cage!

*(On entend soudain comme un bruit de tonnerre descendant du névé, qui s'écroule, et l'on aperçoit vaguement* RUBECK *et* IRÈNE *entraînés par l'avalanche. L'abîme les engloutit.)*

LA DIACONESSE, *poussant un cri et tendant les bras vers eux.* — Irène! *(Elle reste silencieuse, un instant, puis fait un signe de croix dans l'air et dit :)* Que la paix soit avec vous! *(On entend encore, venant d'en bas et de plus en plus lointain, le chant de* MAÏA.)

HENRIK IBSEN

(Traduction du comte PROZOR.)

# LES FUNÉRAILLES

DE

# LOUIS XVIII[1]

20 septembre 1824.

Le roi Charles X ne quitte pas Saint-Cloud, où il restera jusqu'au jour de son entrée solennelle. Il paraît absorbé par sa douleur et les préoccupations bien naturelles que lui cause son avènement au trône : il recherche la solitude et ne prononce que quelques rares paroles. Seule la présence de ses petits-enfants paraît apporter un soulagement à son chagrin : plusieurs fois par jour madame de Gontaut lui amène le duc de Bordeaux et Mademoiselle, et il s'est rendu lui-même pour les voir, à plusieurs reprises, dans leur appartement. Il a consenti pourtant à recevoir aujourd'hui une députation des charbonniers et des dames de la halle qui sont venus le complimenter. Malgré son abattement il a su répondre à leurs félicitations quelques mots gracieux, et ces braves gens sont repartis enchantés. Sa douleur ne l'empêche pas de penser aux autres. La mort du feu roi est venue interrompre la fête de Saint-Cloud. où les marchands de toute espèce qui s'y rendent chaque année avaient déjà fait leur installation ; Charles X n'a pas voulu qu'ils puissent rien perdre : non seulement il leur a payé leur dépense, mais il a donné l'ordre de calculer le bénéfice approxi-

1. Voir, dans la *Revue* du 15 septembre, *Les derniers jours de Louis XVIII,* par le vicomte de Reiset, lieutenant général, commandant des gardes du corps, gentilhomme de la chambre du roi.

matif qu'ils pouvaient réaliser, et chacun d'eux a reçu en cadeau le double de la recette présumée.

Ce trait de bonté a produit un excellent effet dans le peuple. Du reste, point n'était besoin de cette mesure pour le rendre populaire; sa jolie tournure de cavalier accompli, sa physionomie ouverte et souriante ont le don de séduire la foule; sous le prince vieilli et rangé, elle croit encore voir le galant gentilhomme de la cour de Versailles qui faisait tourner toutes les têtes. « J'étais un bon faraud dans mon jeune temps, avouait un jour le prince, mais Dieu sait que ce temps est loin ! » On va jusqu'à dire que, depuis madame de Polastron[1], il n'a jamais fait un écart; c'est peut-être aller un peu loin, en tout cas c'est aujourd'hui l'homme le plus religieux et le plus rangé de son royaume. Mais, malgré sa dévotion outrée, il n'en a pas moins gardé les traditions d'élégance d'antan; de plus il a le désir et la volonté de plaire et, presque toujours, il y réussit. Assurément ses discours ne témoignent pas de la même érudition que ceux du feu roi, mais son esprit d'à-propos lui fait souvent trouver au bon moment la phrase ou le mot le plus propre à charmer son interlocuteur. C'est un don précieux pour un prince.

21 septembre.

Je suis retourné hier aux Tuileries rendre hommage au pauvre roi. La foule continue à affluer depuis l'ouverture jusqu'à la fermeture des portes : plus de cent cinquante mille personnes ont défilé déjà, dit-on, devant le lit de parade depuis que le corps y est exposé.

On a complété la décoration funèbre qui n'était pas encore terminée et dont l'effet maintenant est réellement saisissant. Tout l'avant-corps du pavillon de l'Horloge, le vestibule, le grand escalier et la salle des maréchaux sont entièrement tendus de velours noir où se détachent les armes accolées de France et de Navarre. Dans la salle du trône, les draperies noires sont relevées par des cordelières et des glands d'or et

1. La vicomtesse de Polastron avait été la grande passion de la vie du comte d'Artois. Elle mourut en 1803 et lui fit jurer à son lit de mort de lui rester fidèle. Le prince, jusque-là fort galant, tint religieusement son serment; depuis cette époque, sa vie était devenue irréprochable et il avait écarté systématiquement, quoique encore jeune, tous les projets de mariage qu'on lui avait présentés.

alternent avec des étoffes d'or et d'argent; aux feux des milliers de bougies allumées dans les lustres et les candélabres, tout cela brille et scintille au point que les yeux en sont éblouis. On a ajouté aussi deux autels d'argent doré des deux côtés du catafalque, sur lesquels sont déposés les objets du culte, la croix, le bassin et le goupillon d'or accompagnés des flambeaux symboliques. On remarque beaucoup les hérauts d'armes dont le superbe et antique costume est une nouveauté pour beaucoup, mais il n'y a point de curiosité déplacée, on défile en silence et tout se passe avec le plus grand ordre. L'exposition durera cinq jours.

Il paraît que madame du Cayla est venue jeter l'eau bénite : elle était pâle et paraissait accablée par la douleur la plus vive. Jamais peine ne fut plus justifiée, car le roi, qui se plaisait à l'appeler sa troisième fille, au grand déplaisir de madame la duchesse de Berry, n'a jamais cessé en toutes circonstances de lui prodiguer les marques de la plus grande faveur. Son influence était considérable et, outre son audience de tous les mercredis à l'issue du conseil, elle venait au château d'une façon presque quotidienne. C'est une jolie femme qui a des yeux superbes et dont l'intelligence et l'esprit cultivés étaient bien faits pour séduire et charmer un prince aussi ami des belles-lettres. Puis, l'on trouve si facilement spirituel ce qui sort d'une jolie bouche! Toujours est-il que, fine et adroite comme elle l'est, elle a su tout obtenir sans jamais rien demander. On dit qu'elle tient de Sa Majesté plus de quatre-vingt mille livres de rente. Je me souviens de la belle fête qu'elle a donnée à Saint-Ouen au printemps de l'an dernier, pour l'inauguration du portrait que ce pauvre roi avait fait peindre par Gérard tout exprès pour elle. Tout ce que Paris compte de plus grand était là réuni : outre le faubourg Saint-Germain, les ambassadeurs, les ministres, les grands dignitaires avaient répondu tous à son appel. Je me rappelle que la fête eut lieu un vendredi et qu'un magnifique déjeuner fut servi en maigre à près de quatre cents personnes. Il y eut concert, spectacle, et c'est au bruit des vivats et des cantates que tomba enfin en manière d'apothéose le voile de soie verte qui recouvrait le portrait du roi. Par une attention délicate, Sa Majesté avait voulu que la

personne qui lui était la plus chère possédât le lieu même où avait été promulgué le plus grand acte de son règne. C'est à Saint-Ouen, en effet, que le roi avait séjourné quelques jours avant de faire son entrée dans la capitale, et c'est là que fut éditée la fameuse charte constitutionnelle. Sur l'emplacement de l'ancien château, il avait fait construire lui-même un somptueux pavillon, et planter des jardins délicieux. Avec cette entente admirable qu'il avait de toutes choses, il avait lui-même fait les plans et dessiné les allées et les bosquets; puis, pour parachever son œuvre, il avait voulu un mobilier magnifique où toutes les ressources de l'art pussent se plier aux exigences du confortable moderne.

Avec quel tact exquis, et avec quels raffinements de délicatesse ce pauvre prince savait lui faire accepter ses présents! Est-il rien de plus galant que la manière charmante dont il lui posa sans rien dire une fleur en diamants dans les cheveux, un soir que madame du Cayla s'en allait au bal? Le roi avait demandé avant son départ à admirer la splendeur de sa toilette, et c'est en feignant de rectifier les boucles de sa coiffure, qu'il lui avait attaché le bijou sans qu'elle pût soupçonner ce riche complément de sa parure. Grand fut l'étonnement de madame du Cayla lorsque chacun s'empressa à la complimenter; le bijou valait plus de deux cent mille livres, mais le procédé n'en doublait-il pas le prix? — Qui ne connaît l'histoire de la Bible que madame du Cayla avoue un jour n'avoir jamais lue que d'une façon bien incomplète, et reconnaît faire défaut dans sa bibliothèque : « Je veux vous en donner une moi-même », s'écrie le prince, et quelques jours après arrive une superbe édition de l'Ancien Testament; les gravures sont nombreuses, plus de cent cinquante, dit-on, mais pour préserver chacune d'elles la main royale a remplacé le papier de soie protecteur par un billet tout neuf de la Banque de France. Est-il possible d'obliger avec plus de grâce et de savoir ménager davantage l'amour-propre ou la discrétion? Celle qui a su inspirer de tels procédés et rendre la générosité et l'affection si ingénieuses serait bien ingrate si elle les avait déjà oubliés!

On dit que le roi lui a donné de la sorte plusieurs millions. Je sais bien qu'on prétend que Sa Majesté n'a fait que

reconnaître les services que lui a rendus jadis son père, le comte Talon, alors qu'il était avocat général au Châtelet, dans le procès du marquis de Favras. Quand bien même — ce que je ne crois guère — il aurait, sur le désir du prince, fait disparaître plusieurs pièces majeures compromettantes pour lui, ce n'en serait pas moins un joli denier, et le père et la fille me sembleraient dans ce cas largement indemnisés. De toutes manières, cela prouve que les goûts d'avarice qu'on a reprochés si injustement au pauvre roi n'étaient guère justifiés !

Du reste, ce sont des femmes d'esprit et de bonne compagnie qui l'ont toujours captivé et, même dans sa jeunesse, une jolie sotte n'a jamais su le retenir. Madame de Balby, sa grande passion d'autrefois, était, elle aussi, remarquable comme intelligence, avec une taille de nymphe et une physionomie délicieuse pleine de vivacité et d'entrain. Son esprit charmeur avait su séduire Louis XVIII, qui à cette époque n'était que le comte de Provence et l'imposa comme dame d'atours à Madame, qui, après sept ans de mariage, était résignée ou peu jalouse. Le scandale que suscita M. de Balby, colonel au régiment de Bourbonnais, ne put diminuer la faveur que Monsieur montrait à sa femme ; elle écrivait si bien et tournait si délicieusement ces petits billets que le roi aimait tant à échanger avec ses favoris ou favorites ! Ils rivalisaient tous deux dans ce commerce de beaux esprits où les sens ne jouaient certainement qu'un rôle bien effacé. Mais pendant l'émigration les choses se gâtèrent, le roi apprit que la dame en prenait à son aise, et que, les plaisirs de l'esprit ne suffisant plus à la distraire, elle s'était mise à tâter des réalités. Louis XVIII n'avait peut-être pas grand appétit, mais il n'aimait pas le partage, et il se fâcha. Je ne sais si la fameuse lettre [1] dont on a tant parlé est vraie, mais à partir de ce moment la brouille fut complète.

Madame de Balby était fort bien née, elle avait pour père le duc de Caumont la Force ; sous le Consulat, elle revint en

1. En s'adressant à madame de Balby pour lui faire des remontrances, le comte de Provence lui avait écrit que la femme de César ne devait pas même être soupçonnée. — « Je ne sais ce que vous voulez dire, lui avait-elle répondu, car vous n'êtes pas César et vous savez bien que je n'ai jamais été votre femme. »

France et en 1814 elle tenta vainement d'obtenir une audience de son ancien adorateur, mais le roi fut inflexible. Un jour pourtant, en 1815, à la suite de je ne sais quelles intrigues, elle parvint par surprise à s'approcher de Sa Majesté; l'accueil fut si glacial quelle se le tint pour dit et n'insista plus.

Je l'ai rencontrée un jour dans un salon où on me l'a montrée comme une curiosité. Je vis une vieille femme qui parlait fort haut, et paraissait avoir passé la soixantaine. Elle était singulièrement attiffée : sa robe de soie bouffante, son petit bonnet sur ses cheveux haut crêpés, tout cela détonnait si drôlement au milieu des modes actuelles que j'eus peine à garder mon sérieux. Elle est devenue très méchante, et déchire tout le monde à belles dents; mais elle n'est plus passionnée que pour les cartes. Dans son beau temps elle avait le même travers, et Monsieur maintes fois avait payé pour elle des sommes énormes.

Quelles tristes réflexions nous inspire le souvenir du passé! La charmeuse de Versailles est maintenant une vieille édentée, et son amoureux de jadis est couché dans son cercueil; viendra-t-elle seulement lui jeter de l'eau bénite [1]?

23 septembre.

Ce matin a eu lieu la première partie des funérailles, qui consiste en la translation du corps à Saint-Denis. Louis XVIII a quitté les Tuileries pour n'y plus rentrer.

Vers neuf heures et demie du matin, monseigneur le dauphin arriva au château, accompagné d'une suite nombreuse, avec le duc d'Orléans et le duc de Bourbon, et se rendit dans la salle du trône pour présider à la levée du corps. Toute la maison était présente pour rendre dans son palais les honneurs pour la dernière fois à son vénéré maître. La cérémonie a été des plus imposantes, et il eût fallu être bien dépourvu de sensibilité pour rester indifférent devant un pareil spectacle. Pour moi, j'avais peine à contenir mon émotion et mon chagrin, et je sentais malgré moi mes yeux se mouiller de larmes.

A dix heures précises, le canon des Invalides s'est fait entendre et le bourdon de Notre-Dame a annoncé à tous le départ du cortège pour Saint-Denis.

1. Elle mourut à Versailles à un âge avancé, en 1842.

Conformément à l'étiquette, le roi n'y a point paru : il est resté en compagnie des princesses et des enfants de France à Saint-Cloud, où une messe de *Requiem* a été dite à l'heure même où la cérémonie avait lieu aux Tuileries..

Voici quel était l'ordre du cortège. La gendarmerie de Paris et du département de la Seine ouvrait la marche, suivie de l'état-major et de nombreux détachements d'artillerie, de cavalerie et d'infanterie. Venaient ensuite l'École polytechnique et l'École de Saint-Cyr. On voyait en outre des officiers en grand nombre de tous grades et de toutes armes, soit en activité, soit en retraite, qui suivaient cette quantité considérable de troupes. La plupart des corps de métiers s'étaient fait représenter et les députations étaient nombreuses. Parmi elles on remarquait surtout la corporation des débardeurs et celle des forts de la halle, qui attiraient particulièrement l'attention. Quatre cents pauvres, proprement vêtus, tenaient chacun à la main, selon l'usage, une torche de cire ardente. Ils précédaient immédiatement les carrosses de la cour, tous drapés avec des sièges à housses et sans armoiries.

Dans le premier était monté monseigneur le dauphin avec le duc d'Orléans, le duc de Bourbon et le premier gentilhomme de la chambre ; dans les autres avaient pris place les grands-officiers de la maison et de la couronne, puis les maréchaux de France, et la suite des princes qui se montait à un nombre considérable de personnes. Je remarquai, outre le prince de Talleyrand, grand chambellan, et MM. de Damas, d'Aumont et de Blacas, M. Ravez, président de la Chambre des députés pour la session de 1824, le chancelier Dambray et le comte de Sèze ; puis le duc de Mortemart, commandant des gardes du corps à pied ordinaires du roi, et les ducs de Luxembourg, de Mouchy, de Gramont et d'Havré, capitaines des quatre compagnies des gardes. J'aperçus aussi le marquis de Vernon, premier écuyer, et le vicomte de Saint-Priest, premier écuyer tranchant ; les vicomtes de Peyrelongues et Donon, le marquis de Frène, tous trois écuyers ordinaires, et le chevalier de Rivière, écuyer cavalcadour. Parmi les maréchaux, le duc de Raguse, major général de la garde royale, et les ducs de Trévise, de Bellune et de Conegliano.

Les autres carrosses contenaient une foule de grands dignitaires de l'ordre du Saint-Esprit, de Saint-Louis et de la Légion d'honneur, les pairs du royaume et les membres de la Chambre des députés. J'étais monté dans les voitures qui contenaient la maison du roi et les gentilshommes de la chambre, et dans la dernière se tenait le prince de Croy, grand aumônier de France, portant la boîte de vermeil où se trouvait renfermé le cœur du feu roi.

Enfin, portant la dépouille royale, venait le corbillard, d'une magnificence extraordinaire, surchargé de broderies, de chiffres, d'emblèmes et d'armoiries, et couronné d'immenses panaches de plumes noires. Douze chevaux caparaçonnés avec un cimier de plumes noires au frontail traînaient l'immense machine avec une majestueuse lenteur et étaient tenus en mains par vingt-quatre piqueux en grande livrée de deuil. Quatre chapelains en prière suivaient le char funèbre, puis les pages, les écuyers et les hérauts d'armes en grand costume d'apparat fermaient la marche, suivis par une nombreuse escorte de gardes du corps. Le reste du cortège était composé des autres invités et d'une multitude de serviteurs et de sujets affectionnés du roi, qui, n'ayant pas de place marquée, escortaient le cercueil, sans distinction de rang ni de préséance. En quittant les Tuileries, le cortège passa sous l'arc de triomphe du Carrousel, puis tourna par la rue de Rivoli, déboucha sur la rue Royale et prit le chemin de Saint-Denis en suivant les grands boulevards et le faubourg. Des batteries d'artillerie, placées de distance en distance, faisaient éclater sur le parcours de bruyantes détonations, tandis que les roulements sourds des tambours voilés de crêpe alternaient avec les musiques des régiments jouant tour à tour des marches funèbres. La ville elle-même avait pris un air de deuil ; nombre de maisons étaient drapées de noir, et une foule immense se pressait dans toutes les rues, se découvrant respectueusement sur notre passage. Il en fut de même à la sortie de la ville ; toute la population des campagnes environnantes était accourue en grand nombre, et le profond silence qui régnait dans cette multitude émue et recueillie accentuait encore l'effet imposant de ce long et majestueux cortège.

Dès onze heures, les prières avaient commencé dans la basi-

lique, les chanoines capitulaires et leur doyen, monseigneur de Grandchamp, avaient célébré l'office du matin, et, lorsque vers deux heures la tête du cortège arriva devant l'église, elle était déjà remplie par ceux des invités qui, sans suivre le cortège, s'étaient rendus directement à leurs places respectives.

La grande porte s'ouvrit au bruit de nombreuses salves d'artillerie, et le cercueil, descendu du corbillard, fut remis au chapitre par le cardinal de Croÿ.

Huit gardes du corps, qui pliaient sous le faix, se chargèrent de la bière, dont la triple enveloppe de chêne et de plomb formait un poids considérable, et allèrent la déposer sur l'estrade disposée à cet effet. C'est là que furent placées les entrailles que portaient deux gardes du corps, enfermées dans deux urnes d'argent, et la boîte de vermeil renfermant le cœur dont avait la garde le grand aumônier.

Un magnifique catafalque occupait le centre de l'église, s'élevant jusqu'à la voûte, d'où pendait un immense poêle de drap d'or recouvert de crêpe et supporté par la couronne royale. Au pied du cénotaphe avaient été disposés les attributs de la royauté, le sceptre, la main de justice, l'épée et les colliers étincelants de pierreries des ordres royaux ; par derrière se détachait le manteau royal fleurdelisé d'or et doublé d'hermine. Douze lampadaires d'or et vingt-quatre candélabres du même métal complétaient la décoration, et brillaient d'un tel éclat que la basilique se trouvait éclairée jusque dans ses parties les plus sombres et les plus profondes. Derrière le cénotaphe et en avant du maître-autel, on voyait un large espace vide entouré par douze chandeliers d'or et recouvert d'un drap de velours bleu brodé aux quatre coins des armoiries de France et de Navarre. C'était la pierre qui recouvrait l'entrée du caveau où le corps du roi devait être descendu. Aux quatre extrémités, huit gardes du corps se tenaient immobiles. Les stalles, les banquettes, les tribunes étaient garnies de monde lorsque monseigneur le dauphin gagna le fauteuil drapé de noir qu'on lui avait élevé sur une estrade basse élevée d'une seule marche ; les ducs d'Orléans et de Bourbon se placèrent à ses côtés, tandis que nous nous rangions par derrière.

Les prières liturgiques terminées, le cercueil fut enlevé du cénotaphe où il était déposé et porté par les gardes du corps

sur le catafalque : le dauphin et les princes donnèrent l'eau bénite, puis le cortège reprit le chemin de Paris.

Le roi Louis XVIII restera exposé dans la basilique jusqu'au 25 octobre. C'est à cette date qu'expirera le quarantième jour de la neuvaine royale. Tout le monde a remarqué l'émotion de monseigneur le dauphin : il a fait preuve de la plus grande sensibilité et à plusieurs reprises on l'a vu verser des larmes. Mais ce que l'on ne s'explique guère, c'est l'absence complète du clergé et surtout de monseigneur de Quélen, l'archevêque de Paris, qui n'a point paru à la cérémonie. Cela fait faire toutes sortes de conjectures.

24 septembre.

L'abstention de l'archevêque de Paris et de son clergé aux funérailles du roi est fort sévèrement jugée, quoiqu'on en connaisse maintenant le motif. Il a obéi en ne venant pas à une préoccupation d'amour-propre personnel, tandis que de son côté le prince de Croÿ s'obstinait à ne pas se rendre aux observations de monseigneur de Quélen. En vertu de son titre de grand aumônier, le cardinal voulait avoir le pas sur l'archevêque, tandis que ce dernier prétendait présider la cérémonie, puisqu'elle se passait dans son diocèse, où il a tout pouvoir.

Cette question de suprématie n'intéressait personne, et personne ne se serait avisé de remarquer si le cardinal de Croÿ était précédé ou non de la croix archiépiscopale en signe de juridiction ; mais ils se sont entêtés : ni l'un ni l'autre n'a voulu céder, et la conclusion est qu'ils se sont abstenus tous les deux. Pour bien marquer son mécontentement, le cardinal de Croÿ, qui était chargé de porter le cœur du roi, a eu bien soin de venir en simple cape rouge et s'est bien gardé de revêtir les habits de chœur et les ornements pontificaux. Ces misérables questions sont lamentables et de semblables mesquineries ne font ni aimer, ni respecter le haut clergé. De plus, si le cardinal et l'archevêque n'ont pas gagné dans l'opinion publique, ces étranges procédés ont fait faire sur ce pauvre roi les suppositions les plus fâcheuses. On ne se contente jamais, en général, des raisons véritables ; les gens mal intentionnés préfèrent en inventer d'autres : aussi Dieu sait

si depuis hier on s'en donne à cœur joie! J'ai été indigné des bruits odieux qu'on fait courir et des mensonges indignes qu'on propage sur les sentiments religieux de ce malheureux prince, qui est mort pourtant d'une façon si touchante et si admirable !

J'espère que Charles X leur témoignera à tous deux son mécontentement d'un pareil oubli des convenances, et que la haute situation religieuse des deux intéressés ne les sauvera point de la verte semonce qu'ils méritent. Ils se sont fiés sans doute à l'indulgence et à la bonté du nouveau roi, que sa haute dévotion entraîne souvent à de fâcheuses faiblesses vis-à-vis du clergé. Louis XVIII, qui savait combien Monsieur avait de tendance à se laisser mener par certains ecclésiastiques, disait souvent avec raison : « Si je n'y mettais bon ordre, les surplis de mon frère pourraient nous mener loin! » Dieu veuille que cette prédiction ne se réalise pas. Je me souviens, du reste, quel fut le chagrin du feu roi à la mort du cardinal de Périgord, archevêque de Paris, qu'il aimait et appréciait à un si haut degré : « M. le cardinal ne sera pas facile à remplacer », avait-il dit à ce moment. Monseigneur de Quélen est pourtant un homme d'esprit qu'on dit fort habile, son extérieur prête en sa faveur, et sa belle prestance et ses manières affables lui avaient déjà attiré les bonnes grâces de Napoléon avant celles de Louis XVIII. Mais la répugnance que témoignait le roi à lui donner l'archevêché de Paris se trouve bien justifiée, et il semble qu'il ait prévu à l'avance le scandale que ce vaniteux prélat causerait à ses obsèques.

25 septembre.

On ne parle absolument que de l'entrée solennelle que le nouveau roi va faire dans Paris; le grand-maître des cérémonies compulse des montagnes de documents pour se pénétrer de tous les usages anciens et donner à ce spectacle tout l'éclat possible. On commence déjà à pavoiser les maisons et à dresser des arcs de triomphe sur le parcours. Ce jour-là seulement, le roi quittera le deuil; mais dès le lendemain il reprendra l'habit violet sans broderies qu'il a gardé jusqu'ici, avec des épaulettes d'argent et les plaques d'argent de ses ordres sans porter les cordons.

On a agité la question de savoir si le duc de Bordeaux et Mademoiselle feraient partie du cortège : mais madame de Gontaut, la gouvernante à laquelle le roi témoigne toujours une grande déférence, a déclaré que c'était imposer aux jeunes princes une trop grande fatigue, et on a renoncé à ce projet au grand désespoir des enfants.

Je crois que c'est un tort, et que la population aura une vraie déception de ne pouvoir admirer près de son grand-père ce bel enfant pour lequel tout le monde a une sympathie si vive. A côté de Charles X, qui est la représentation vivante de la royauté, il eût été bon de montrer celui qui en est l'orgueil et l'espoir.

Dimanche 26 septembre.

On commente beaucoup la décision qu'a prise le roi d'accorder au duc d'Orléans le titre d'Altesse Royale. Il a tenu à affirmer ainsi sa sympathie très marquée pour ce prince en le faisant l'objet de la première ou d'une des premières faveurs accordées par lui à son avènement au trône. C'est le 21 qu'il lui a donné ce titre tant convoité par lui, et hier, il a étendu la même faveur à ses enfants et à sa sœur. Cela étonne généralement et l'on s'accorde à trouver que cette décision est un peu prématurée. C'est presque jeter un blâme sur la mémoire du feu roi, qui s'était toujours obstinément refusé à changer le titre d'Altesse Sérénissime du duc d'Orléans en celui d'Altesse Royale : « Il est assez près du trône comme cela, disait-il en souriant, ce n'est point à moi à l'en rapprocher encore plus. » Comme Sa Majesté ne faisait rien sans raisons, il est probable qu'il en avait de bonnes, et toutes les instances qu'on avait pu faire étaient demeurées infructueuses. Sans vouloir juger la décision qu'a prise Charles X, on aurait pu, il me semble, attendre que le feu roi fût au moins enterré et agir avec une précipitation moins grande. Le duc d'Orléans ne dissimule pas sa satisfaction, car il a fort à cœur tout ce qui tient à l'étiquette et aux prérogatives de son rang ; aussi ne se consolait-il pas de voir porter à sa femme, princesse royale, un titre auquel il ne pouvait prétendre. Cela donnait lieu parfois à des situations légèrement ridicules, et je me souviens encore de mon étonnement en voyant fermer devant lui un des battants de la porte qu'on venait d'ouvrir toute

grande pour sa femme un jour que je le voyais pénétrer chez le roi. Madame la duchesse de Berry n'a certainement pas été étrangère à cette décision. Elle adore sa tante, tout le reste de la famille d'Orléans a une grande part de son affection, et elle est en grande intimité au Palais-Royal, ce que le feu roi ne voyait pas d'un bon œil. Monseigneur le duc de Bordeaux et Mademoiselle affectionnent aussi beaucoup leurs petits-cousins d'Orléans. Quant au roi Charles X, il a eu dès l'émigration les meilleurs rapports avec le duc d'Orléans, semblant vouloir bien marquer par sa façon d'être qu'il entendait ne pas le rendre responsable des égarements paternels.

Lundi 27 septembre.

Le roi Charles X a quitté ce matin Saint-Cloud sur les onze heures pour faire son entrée solennelle dans la capitale. Il est parti du château en voiture et a traversé le bois de Boulogne pour se rendre à la porte Maillot. Arrivé vers midi, avec un brillant cortège, il est aussitôt monté à cheval et s'est dirigé vers la barrière de l'Étoile pendant que le canon des Invalides annonçait aux Parisiens l'entrée du roi dans sa bonne ville.

Sa Majesté portait l'uniforme de colonel général des carabiniers, et maniait son cheval arabe avec une grâce et une aisance qui ont excité partout l'admiration et l'enthousiasme sur son passage.

Bien qu'il soit âgé de soixante-sept ans, il a conservé la tournure et la verdeur d'un jeune homme ; à quelque distance il donne réellement l'illusion de la jeunesse, et il n'y a que ses cheveux blancs qui le vieillissent un peu. Le contraste est d'autant plus frappant à côté de monseigneur le duc d'Angoulême, dont la figure respire la bonté, mais dont l'aspect un peu lourd et les manières brusques ne rappellent que de fort loin les grandes façons de son père.

M. de Chabrol attendait le roi à la tête de son conseil municipal pour lui remettre les clefs de la ville. Après avoir répondu avec bonté et à-propos quelques mots flatteurs au préfet, Charles X a descendu les Champs-Elysées, tourné l'avenue Marigny et est entré ensuite dans le faubourg Saint-Honoré. Les princesses suivaient dans un carrosse de gala dont madame la dauphine occupait le fond avec madame la duchesse de

Berry. Sur la banquette de devant se trouvaient la duchesse et Mademoiselle d'Orléans. Le temps, couvert depuis le matin, s'était éclairci: la pluie qui était tombée à diverses reprises avait complètement cessé, et le soleil s'était décidé à se montrer. A ce moment le coup d'œil était féerique: tous les régiments de la garnison de Paris, échelonnés, faisaient la haie sur le parcours, et le roi, s'avançant seul sur un cheval magnifique en avant de son brillant état-major, au milieu des rues jonchées de fleurs, attirait sur lui tous les regards. Partout on voyait flotter des drapeaux blancs et, sur toutes les façades des maisons enguirlandées, des armoiries, des fleurs de lys emblématiques et des cartouches contenaient des inscriptions en l'honneur du nouveau roi. Près de la rue d'Aguesseau, à vingt-cinq pieds de hauteur, les habitants du quartier avaient installé une gloire où l'on voyait représentée l'abondance avec tous ses attributs. Au moment où Sa Majesté s'en approchait, une ingénieuse manivelle a fait apparaître deux génies qui portaient une couronne, et cet aimable emblème s'est trouvé suspendu à son passage au-dessus de la tête du souverain. Le roi s'est arrêté, a salué de la main la foule enthousiasmée, et de longues acclamations ont retenti de toutes parts. Puis le cortège a repris sa marche interrompue à chaque instant par la masse du peuple qui se pressait compacte pour apercevoir son nouveau roi.

Après avoir suivi les boulevards, on a pénétré dans la rue Saint-Denis, dont la décoration m'a paru particulièrement remarquable: puis on a traversé la place du Châtelet et la rue Notre-Dame, d'où l'on est arrivé sur le parvis, où le cortège a pu se déployer à l'aise. Le roi alors a fait halte un instant et de nombreux placets lui ont été présentés. Au nombre des porteurs de suppliques se trouvait une députation des religieuses de l'Hôtel-Dieu, qui venaient lui demander de s'intéresser à leur sainte maison, lui rappelant que plusieurs fois déjà il avait honoré leurs malades de sa visite. Le roi a répondu avec bonté à ces saintes filles, qui étaient plus de quarante, et dont le costume de bure faisait avec les riches uniformes un contraste si frappant; puis il s'est avancé jusqu'au portail où l'attendait l'archevêque, entouré de son clergé, pour lui offrir l'eau bénite.

M. de Quelen a prononcé le discours de circonstance, puis le *Domine salvum fac* a été entonné par le clergé et répété ensuite par les députations et les fonctionnaires de tous rangs qui remplissaient la cathédrale. L'église était comble; pour donner plus de place, de nombreuses tribunes avaient été établies, et le trône du roi était placé de telle sorte que de toutes les parties de la basilique on pouvait l'apercevoir. Les murs avaient reçu une décoration magnifique et des draperies de pourpre frangées d'or les garnissaient de toute part. C'était un fort beau coup d'œil. Après le *Te Deum*, le roi a quitté Notre-Dame avec le même cérémonial qu'à l'arrivée, reconduit jusqu'à la porte par l'archevêque et le chapitre, puis il est remonté à cheval pour rentrer aux Tuileries. Au retour, on a suivi les quais, et l'enthousiasme depuis le matin n'avait fait que croître : malgré le mauvais temps qui était revenu, la foule ne se lassait pas d'applaudir et de pousser des acclamations auxquelles Sa Majesté n'a cessé de répondre avec une bonne grâce parfaite. On ne saurait nier, du reste, la séduction qu'exerce le roi et le charme très réel qui se dégage de toute sa personne : on ne peut avoir plus de grâce dans le sourire et plus de noblesse dans la démarche; aussi peut-on dire sans flatterie que c'est sans contredit le gentilhomme le plus accompli de son royaume.

Certes, je me réjouissais en voyant le succès si mérité de cet excellent prince; mais j'avais peine, malgré moi, à prendre ma part de la joie générale; je songeais qu'il y a bien peu de jours, j'avais suivi la même route escortant un cortège non moins pompeux, mais où les acclamations étaient remplacées par des hymnes funèbres et les habits de fête par des vêtements de deuil. Combien y en avait-il autour de moi qui aient fait les mêmes réflexions !

28 septembre.

L'entrée du roi dans Paris a été un véritable triomphe et même les ennemis de Sa Majesté sont obligés de reconnaître que jamais un souverain n'a été plus populaire et qu'aucun règne n'a eu des débuts plus heureux.

Charles X, en rentrant hier aux Tuileries, en a témoigné sa satisfaction, et madame la duchesse de Berry était rayonnante

de joie. Madame la dauphine, moins expansive, s'est montrée plus réservée et a été trop douloureusement émue par les événements de ces jours derniers pour en avoir aussi vite perdu le souvenir. J'ai remarqué qu'elle était fort pâle et que ses paupières, généralement un peu rouges, étaient plus gonflées que d'habitude. Elle avait pour le feu roi l'affection la plus vive, mais que de fois pourtant, unie à Monsieur d'intention et de cœur, elle a combattu les projets si sages de Louis XVIII ! Souvent le dauphin et le duc de Berry se joignaient à eux, et c'est ainsi que le pauvre roi avait à lutter non seulement contre ses ministres, mais encore contre ses propres parents. Il faut dire, du reste, que le comte de Provence et le comte d'Artois avaient vécu à Versailles si longtemps sur un pied d'égalité, que le droit d'aînesse n'était jamais venu troubler leur intimité et leur affection. Leurs goûts, leurs habitudes, leur manière de vivre, tout en eux différait de la façon la plus complète, et le comte d'Artois, qui ne voyait point en son frère son futur souverain, ne s'était jamais gêné pour lui faire des représentations sur les intrigues de cour et les affaires publiques qu'il envisageait d'une façon toute différente. Bien des gens en avaient conclu que l'affection entre les deux frères s'en était ressentie, et pourtant il n'en était rien. Monsieur, toujours bouillant, défendait d'abord son opinion avec ardeur, tandis que le roi l'écoutait avec chagrin et lui répondait avec logique et dignité ; mais heureusement il arrivait souvent que, d'esprit plus superficiel et plus léger, Monsieur abandonnait la partie, soit qu'il fût convaincu, soit que sa courtoisie l'empêchât d'insister ; quelquefois cependant Madame et Monsieur s'entêtaient, le roi, peu patient, se mettait en colère, et alors la discussion s'envenimait d'une façon pénible.

Jeudi 30 septembre.

Aujourd'hui a eu lieu au Champ de Mars la première grande revue passée par le roi depuis son avènement au trône ; et l'enthousiasme, plus grand encore que lundi dernier, a été doublé certainement par l'ordonnance royale que contenaient les journaux de ce matin.

La liberté de la presse est maintenant rétablie et c'est le don de joyeux avènement du nouveau roi. On peut être sûr que,

pour le moment du moins, aucune feuille publique n'en profitera pour jeter une note discordante dans le concert de louanges qui s'élève de toutes parts; chacun sent que le roi n'est animé que des meilleures intentions, et son visage souriant ne reflète que l'indulgence et la bonté.

Après avoir entendu la messe aux Tuileries. Charles X est monté à cheval et s'est rendu, à onze heures et demie du matin, au Champ de Mars, escorté par le dauphin, le duc de Bourbon et le duc d'Orléans. Après le roi, c'est certainement monseigneur le duc de Bordeaux qui a eu le succès de la journée; rien n'égale l'affection que le peuple de Paris témoigne au jeune prince en toutes circonstances. En uniforme de colonel de cuirassiers, il s'est rendu au Champ de Mars en voiture avec Madame et la dauphine. et les applaudissements n'ont pas cessé d'éclater sur son passage. Ce bel enfant est déjà l'idole de la population et porte bien son nom de Dieudonné. car c'est l'enfant de la France tout entière. Bien qu'il n'ait encore que quatre ans, on lui donne une éducation toute militaire où les exercices gymnastiques ont une très grande part; il est déjà fort et adroit, il n'a absolument peur de rien, et son plus grand plaisir est d'aller voir les soldats faire l'exercice; l'objet de son ambition est maintenant de devenir assez grand pour commander la manœuvre. Chacun semblait considérer avec attendrissement ce gentil petit prince qui saluait avec grâce et semble déjà prendre son rôle au sérieux.

Le temps fort doux était admirable et la revue a été magnifique; les régiments de la garde, la maison militaire, la garde nationale à pied et à cheval formaient un magnifique coup d'œil, et les alentours du Champ de Mars étaient remplis par une foule immense. Le roi est rentré aux Tuileries aussi ému par les acclamations qu'heureux des preuves d'amour qu'on lui témoigne de toutes parts. Jamais sa physionomie, toujours aimable, n'a exprimé un plus parfait contentement; le retour s'est affectué lentement, le roi s'arrêtant à chaque instant pour recevoir les placets qu'on lui présentait de tous côtés et qu'il remettait ensuite à l'officier marchant derrière lui. Sa bonne grâce parfaite ne s'est pas démentie un instant.

1^er^ octobre.

Voilà plusieurs mois qu'il est question de m'envoyer en Espagne ; mais quoiqu'on m'eût offert là-bas un poste important, j'avais jusqu'à présent décliné cette proposition. L'état du roi était trop précaire pour qu'on pût se faire illusion sur le temps qui lui restait à vivre, et je voulais jusqu'au dernier moment rester auprès de sa personne ; maintenant la même dette de reconnaissance ne me retient plus auprès de Charles X, et je me suis décidé à accepter la situation flatteuse qui m'est offerte. J'ai vu aujourd'hui mon ami du Coëtlosquet, directeur du personnel au ministère de la guerre ; j'aurai le commandement général du corps d'armée d'occupation de Catalogne et je résiderai à Barcelone. Rien ne m'empêchera de faire venir Amélie et les enfants. Barcelone est une grande ville fort agréable et j'aurai là-bas une situation tout à fait prépondérante. Ma nomination sera bien accueillie par Sa Majesté Catholique à laquelle le nom de Reiset est bien loin d'être inconnu. Lorsque Ferdinand VII était avec son frère et son oncle prisonnier à Valençay, Antoine de Reiset, mon cousin et mon homonyme, était commandant de la place et gouverneur du château. Cet excellent garçon s'est montré pour les trois princes aussi parfait que possible dans ces délicates fonctions, et avait su concilier les exigences d'une surveillance rigoureuse avec les égards et le respect dus à des hôtes d'un rang aussi élevé. Il s'occupait à les distraire et à les faire jouir de tous les plaisirs qu'il était en son pouvoir de leur procurer ; Elisabeth de Reiset, qui est née d'Arundel, était à cette époque une fort agréable personne et joignait ses efforts à ceux de son mari pour leur faire oublier les tristesses de ce long exil. On organisait des concerts, des spectacles et des excursions : aussi les princes ne voyaient-ils que par ses yeux, il était devenu l'homme indispensable et ils lui témoignaient en toute circonstance la sympathie la plus vive. Il n'est point de cadeaux de toutes sortes dont lui et sa femme n'aient été comblés : tabatières, portraits, chevaux de prix, armes précieuses, objets d'art, le moindre anniversaire était prétexte à un nouveau présent. Je me rappelle avoir vu un jeu de dominos en or massif émaillé dont les dés étaient incrustés de perles fines qui indi-

quaient les points : le roi Ferdinand le lui avait offert le jour de sa fête.

Tant que dura leur séjour à Valençay, les trois princes ne consentirent pas à le laisser s'éloigner, et lorsque Antoine de Reiset fut nommé, en 1811, commandant de la province d'Illyrie, ils obtinrent à force d'instances du ministre de la guerre qu'il fût laissé auprès d'eux. Mon nom me sera donc la meilleure recommandation ; de plus, j'ai l'habitude du pays où j'ai fait la guerre pendant quatre ans et je nuirais volontairement à ma carrière en refusant un aussi beau commandement.

5 octobre.

Je hâte mes préparatifs de départ, car on me presse de me mettre en route : j'irai dire adieu à Vic-sur-Aisne à Amélie et aux enfants. Je les engage tous à y rester jusqu'à ce que je me sois installé et qu'il leur soit possible de venir me rejoindre. Si je ne puis conserver ma charge de gentilhomme de la chambre, je pourrai toujours obtenir d'être nommé gentilhomme honoraire. J'ai écrit au général Digeon pour lui annoncer ma nomination au commandement de la division de Catalogne, puis au ministre pour lui dire que M. Perin ne pouvant venir, je désire le remplacer par M. de la Rozières : il est chef de bataillon, a fait la campagne avec le général Rastignac et pourra me rendre de grands services.

6 octobre.

J'aurais voulu attendre les obsèques du feu roi pour lui rendre ce dernier devoir, mais le ministre m'a déclaré que ma présence était indispensable à Barcelone ; j'irai donc à Saint-Denis avant mon départ pour saluer une dernière fois mon vieux et cher souverain. Les travaux de décoration pour la cérémonie se poursuivent activement, paraît-il, et l'effet sera grandiose ; la foule continue à affluer devant le cercueil, et il ne se passe pas une matinée sans que le clergé des paroisses de Paris ou des communes voisines vienne en corps donner l'eau bénite et prier pour le roi défunt. Ce sera monseigneur de Frayssinous, évêque d'Hermopolis, qui prononcera l'oraison funèbre.

7 octobre.

J'ai fait aujourd'hui mon dernier pèlerinage à Saint-Denis avec le duc de Gramont, qui est mon ami depuis tant d'années, et a voulu faire avec moi cette pieuse visite. Nous avons été surpris de voir les travaux extérieurs déjà aussi avancés. Tout le portail a été revêtu d'une charpente recouverte de toile peinte, qui figure trois portes parfaitement en harmonie avec les tours au point de vue architectural, et au-dessus une immense tenture noire semée de fleurs de lys d'or sera drapée et tendue jusqu'à la plus grande hauteur. Les maisons du parvis, qui sont fort irrégulières, se trouvent également complètement dissimulées par une colonnade de style gothique qui les masque entièrement; au-dessus sera placé un vaste litre d'où tombera la tenture funèbre.

Dans l'intérieur de l'église on travaille non moins activement; on a recouvert les piliers et les arceaux gothiques par de belles colonnes d'ordre ionique qui produiront l'effet le plus majestueux. Au-dessus de chaque colonne, des statues colossales d'anges en adoration porteront des candélabres; quelques-uns sont déjà en place.

C'est comme un décor en toile peinte qu'on aurait posé sur les vieux murs et qui ne laisse à découvert que l'architecture de la galerie supérieure, mais on va la dorer entièrement et une partie de l'opération est déjà faite. Quant à la voûte, elle va être tout entière tendue de noir et fleurdelisée d'or. On s'occupe aussi de ménager des tribunes entre chaque arcade, et sur tout le pourtour les draperies seront ornées de chiffres et de blasons brodés en cartisane. Le catafalque, qui aura la forme d'un mausolée d'ordre corinthien, sera surmonté d'un dôme sur lequel seront placées des statues d'or représentant les vertus théologales. Douze lampadaires d'or descendront de la voûte et un nombreux luminaire éclairera à profusion cet ensemble magnifique. Il y aura, paraît-il, plus de six mille bougies. Tous ces détails m'ont été donnés par les décorateurs, puis l'on m'a fait voir le caveau où doit être déposé le cercueil. Il porte le nom de caveau des Bourbons, et c'est là que reposent depuis 1815 les ossements de Louis XVI et de Marie-Antoinette, que Sa Majesté avait fait rechercher

dans le cimetière de la Madeleine. A côté sont les cercueils de Mesdames Adélaïde et Victoire, filles de Louis XV et tantes du roi mortes dans l'émigration. C'est là également qu'a été déposé le duc de Berry et deux jeunes enfants de ce prince morts à leur naissance et qui n'ont pas même été nommés. On y a transporté aussi, je ne sais trop pourquoi, le cercueil de Louise de Lorraine-Vaudemont, femme de Henri III; il se trouvait dans l'église des Capucins, place Vendôme, avant la Révolution et, ignoré des sans-culottes, il a échappé à leur œuvre de dévastation. Je n'ai pu voir sans émotion les restes de ces malheureux princes, qui tous trois ont eu une fin si affreuse et si tragique : tous ces cercueils sont posés sur des tréteaux de fer, mais il n'en sera pas de même pour celui du roi qui sera seulement déposé à l'entrée et qui n'ira prendre sa place sur les tréteaux à côté de ses parents qu'à la mort seulement de son successeur. Celui-ci viendra alors le remplacer sur le seuil du caveau mortuaire [1]. C'est, paraît-il, un usage fort ancien qui force, comme on le voit, les rois de France à rester astreints aux lois de l'étiquette même après leur mort.

Napoléon avait eu le désir, lui aussi, de reposer à Saint-Denis et avait fait construire un caveau pour lui et sa dynastie : le projet était fort bien conçu et un monument dédié à Charlemagne devait en marquer l'emplacement; mais 1814 est arrivé avant que le monument ait été terminé [2]. On peut dire que Louis XVIII a été le restaurateur de Saint-Denis. C'est lui qui, en 1815, prescrivit les recherches autour de la basilique pour retrouver les ossements qu'on avait profanés. Mais on ne découvrit malheureusement que bien peu de choses, les misérables sacrilèges ayant eu le soin de recouvrir de chaux vive les ossements qu'ils avaient arrachés à leurs tombeaux. Le peu qu'on trouva fut déposé dans un petit caveau où une inscription rappelle que ce sont là les

1. Le roi Charles X n'est jamais venu prendre sa place dans le caveau et repose dans la chapelle des Franciscains à Goritz : depuis, deux cercueils sont venus, à Saint-Denis, s'ajouter aux autres; celui du prince de Condé et de son fils mort en 1830.

2. Ce caveau est toujours vide : sous le second Empire, Napoléon III l'a fait terminer et les dalles cerclées de cuivre qui en marquent l'entrée se voient au milieu de l'église. Le caveau est resté sans emploi et aucun prince de la famille de Bonaparte ne l'a jamais occupé.

restes de dix-huit rois et de dix reines, dont le plus ancien était Dagobert. Dans un autre caveau on a réuni les ossements épars des rois et des princes de la famille de Bourbon jusqu'à Louis XV, qui est le dernier roi de France enterré à Saint-Denis. Quant aux tombeaux mêmes, un grand nombre avait été mutilé, mais quelques-uns avaient échappé à la rage des dévastateurs. Une partie d'entre eux, en effet, avaient pu être conservés comme objets d'art et, bien qu'ils fussent fort endommagés, le roi les a fait restaurer et remettre à la place qu'ils occupaient précédemment. — Bien entendu, tout ce qui était bronze, cuivre ou plomb avait été envoyé à la fonte et des merveilles de l'art ont été la proie de ces vandales.

Après cette existence agitée et cette longue suite de malheurs, le pauvre roi va enfin jouir de la paix dernière auprès de ses aïeux. Dieu a permis qu'après avoir vécu tant d'années sur la terre d'exil, il vienne enfin prendre sa place auprès de ses illustres ancêtres auxquels il a rendu avec un soin pieux la splendeur de leurs tombeaux profanés. Certes, je suis heureux, et le duc de Gramont l'était comme moi, de voir que les funérailles imposantes qu'on va lui faire sont dignes de Louis le Désiré et aussi de Charles le Noble qui lui succède.

C'est une consolation pour tous ceux qui, comme nous, l'ont affectionné, et cette pompe grandiose termine magnifiquement l'existence de ce prince si respectueux jusqu'à son dernier jour de la majesté royale; mais ce m'est un vif chagrin de partir sans avoir pu occuper ma place aux obsèques avec la maison, et sans être venu remplir une dernière fois près de lui les devoirs de ma charge.

Je me suis agenouillé pieusement devant le cercueil, et c'est le cœur serré et les yeux humides que je me suis éloigné, en songeant que c'était pour toujours que j'allais me séparer de mon vieux maître, et que je venais de lui rendre hommage pour la dernière fois.

VICOMTE DE REISET

# LEA[1]

## LIVRE DEUXIÈME

### I

Romaine Pirnitz, arrêtée devant l'hôtel Sainte-Parade, avait tiré la chaîne à poignée de fer suspendue à gauche de la porte. Léa, debout auprès d'elle, considérait le lourd avant-corps, bas, coiffé d'ardoises, et le double vantail, d'un vert fané, qui tardait à s'ouvrir. C'était l'heure où Paris achève de déjeuner : une vive brise d'est, levée après de récents orages, balayait la rue de Grenelle presque déserte, rafraîchissant l'air de cette après-midi de juin. Les jupes des deux femmes se collaient contre leurs jambes, tandis qu'elles retenaient le bord de leurs chapeaux. Autour d'un fragment de journal, refugié dans l'angle du seuil, le vent s'acharnait. Pirnitz sonna de nouveau.

— Je sais à quoi vous pensez, dit-elle à sa compagne.

— Oui, répondit Léa. Il n'y a pas trois ans !... Mais comme je me sens vieillie, depuis ce jour-là !

La porte tressaillit enfin, s'entr'ouvrit : les deux femmes, saluées par un concierge en jaquette, d'aspect ecclésiastique, traversèrent la cour à gros pavés moussus, où gisaient des fûts de colonnes et des chapiteaux corinthiens. Elles montèrent

1. Voir la *Revue* des 1er et 15 décembre 1899.

les marches du perron, qui s'élevait dans le coin de droite, sous une marquise de zinc. Elles ne parlaient plus... Toutes deux revivaient le dimanche d'avril où, moins de trois années auparavant, Pirnitz avait amené chez mademoiselle de Sainte-Parade, pour les présenter au groupe féministe, Frédérique et Léa palpitantes de curiosité et d'émoi.

Alors, l'œuvre n'était encore qu'un projet, une sorte de chimère. Alors Léa, comme Frédérique, aspirait de toutes ses forces à la vie d'éducatrice et d'apôtre...

Maintenant, l'école existait, prospérait. Un merveilleux accord de circonstances avait permis de l'édifier, de la constituer dans un temps relativement bref. Maintenant Léa participait à cet admirable effort vers l'affranchissement de la femme...

Pourtant les deux compagnes n'échangèrent aucun regard de triomphe, tandis qu'elles gravissaient les marches du perron, puis suivaient une grosse servante à foulard gascon, — par le vestibule où se dressait une statue de saint Antoine de Padoue, par l'escalier de bois décoré d'un tapis de lisière. La tristesse énervée de ce jour de vent, la mélancolie des présages les accablaient. Pirnitz, plus ferme, dit à Léa :

— Courage, ma chérie! ne vous reployez pas sur vous-même au moment où nous avons le plus besoin de vous...

Léa comprit qu'elle pensait à Duyvecke, — la première défection parmi la troupe sacrée des annonciatrices, Duyvecke abandonnant l'œuvre pour un mariage banal, — et si humble, si douce dans sa désertion, qu'on ne pouvait lui tenir rigueur !

Cependant Maria, la grosse servante gasconne, installait les deux visiteuses dans une sorte de salon antichambre, dont les portes demeuraient toutes grandes ouvertes sur le palier du premier étage. Il était meublé d'un canapé et de quatre fauteuils empire recouverts en velours jaune. Le dossier des sièges s'ornait d'un fronton triangulaire; des masques de dauphins décoraient les bras. Une table ronde à dessus de marbre occupait le centre du salon.

Maria, loquace par nature, observait ce jour-là un silence inusité. Elle dit simplement, d'une voix de tête qu'elle pre-

nait dans les cas graves, ayant habituellement le verbe haut, abondant et imagé :

— Si ces dames veulent bien « se mettre » en attendant que mademoiselle ait fini avec M. Michel...

Ayant dit cela, Maria n'eut garde de s'en aller ; elle souhaitait évidemment qu'on l'interrogeât.

— Ah ! Michel est là ? demanda Pirnitz en s'asseyant sur le canapé où Léa prit place à côté d'elle.

— S'il est là, mademoiselle Romaine ! — s'écria la Gasconne, retrouvant son beau timbre et sa volubilité méridionale. — Mais vous savez bien qu'il ne quitte plus d'ici, le pauvre homme !... Et le matin à bonne heure, quand mademoiselle est encore au lit... Et le tantôt juste après la Bourse... Et le soir, après souper, que mademoiselle le fait demander, des fois, pour lui donner des ordres, comme elle dit... Ah ! eh bé !... On le rencontre souvent dans l'escalier, le petit Michel...

— Et mademoiselle, demanda Léa, comment va-t-elle ?

— Je vais vous dire — fit Maria s'accotant sans façon contre la table ronde. — Mademoiselle ne va pas bien mal, parce qu'elle mange et boit comme toujours et qu'elle remue les bras à peu près autant qu'avant, la pauvre ! Ses jambes, par exemple !... mais ça, il y a vingt ans qu'elle les a perdues... Ce qui me fait deuil à moi, c'est qu'elle n'est plus contente et vive comme elle était... Vous la connaissiez, vous, mademoiselle Romaine. Elle nous faisait damner, la sœur Odile et moi. Elle avait cent idées dans une seule minute. « Maria, portez-moi du vin chaud... Maria, avancez le dîner de demi-heure... Maria, courez me chercher une pintade, que je la veux pour souper ce soir !... Maria, laissez votre cuisine et venez parler un peu patois avec moi, ma fille !... » *Paourotte !*... Et la sœur Odile !... Dix fois par heure elle lui faisait changer le livre qu'elle lui lisait !... tandis qu'à présent... tout est bien... tout va bien... jamais plus la pauvre demoiselle ne gronde... « Oui, Maria, c'est bien (et la grosse bonne reprenait une petite voix modérée). Oui, ma sœur... ce que vous voudrez... » Je peux bien brûler un rôti ou oublier de mettre de l'échalote dans une sauce... elle ne s'en apercevra seulement pas... Elle ne s'anime un peu que quand on parle

de votre bâtiment... Et aussi quand elle est avec ce Michel. Ah ! avec le petit Michel, elle est tout comme avant. Et je te parle, et tu me parles, et la cote, et le marché de Londres, et le report, et la prime... *Macquaréou !* en voilà une conversation de juifs qu'ils ont tous les deux !... C'est vrai que Michel a fait gagner beaucoup d'argent à Mademoiselle, — ajouta Maria pensive. — Et dire qu'il voulait me placer mon argent, à moi aussi !... Il m'a dit l'autre semaine : « Aujourd'hui, vous auriez cinquante mille francs à vous, Maria. »

Léa et Pirnitz souriaient sous ce déluge de paroles. — Maria, entre ses phrases, ne prenait même pas le temps de respirer.

— Les affaires de mademoiselle vont bien, n'est-ce pas, Maria ? demanda Pirnitz.

— Je ne sais pas, répliqua la grosse cuisinière. Pas trop bien, peut-être !... Ah ! tenez... la voilà qui me cloche.

Elle quitta brusquement ses interlocutrices et courut vers l'autre côté du palier, par où l'on accédait à la chambre de mademoiselle de Sainte-Parade... C'est de là que celle-ci venait de « clocher » : le mot de Maria était juste, car les timbres électriques n'étaient point en usage à l'hôtel ; une grosse sonnette oscillait encore au bout de sa palette à spirale, dans un angle du plafond.

Léa et Pirnitz attendirent quelque temps qu'on les appelât. Elles virent sortir le petit Michel, — l'air d'un sacristain, mince et voûté. — En apercevant Pirnitz et Léa, il eut une seconde d'arrêt : l'idée de leur parler sembla lui traverser l'esprit. Il se contenta de saluer, tourna vivement et fila, tel qu'une belette par l'escalier... De nouveau les minutes s'écoulèrent, scandées par le balancier d'une horloge : cette horloge était installée à l'étage supérieur : dans le silence, elle battait comme le cœur de la maison. Léa, les yeux fixés sur la rosace élimée de l'Aubusson qui couvrait le plancher du salon empire, constatait avec angoisse qu'elle se sentait une intruse ici, une indifférente, autant qu'à l'École : vainement elle s'efforcerait de prendre au tragique les embarras financiers ou la santé de mademoiselle de Sainte-Parade... Elle n'osait parler, évitant le regard de Pirnitz, — cette Pirnitz qu'elle aimait toujours, mais que par moments elle eût sou-

haité ne plus aimer pour s'affranchir tout à fait, comme la Nora du livre de Tinka, comme Duyvecke Hespel.

D'un geste brusque, quasi involontaire, elle se tourna vers Pirnitz et lui baisa l'épaule. Pirnitz fixa sur elle ses beaux yeux magnétiques.

— Pauvre enfant! dit-elle.

Les paupières de Léa se gonflèrent de larmes... Mais, de l'autre côté de palier, la porte s'ouvrit; on vit paraître l'infirme portée sur son fauteuil à brancards, en avant par sœur Odile, en arrière par Maria. Le bizarre cortège traversa le palier et s'arrêta dans le salon empire. Léa et Pirnitz s'étaient levées, s'approchaient de la vieille demoiselle qui semblait toute ratatinée dans les volants noirs et le capuchon de Chantilly, avec un visage démesuré où brillaient, vifs, deux petits yeux gris.

— Là! fit-elle quand on eut posé son fauteuil. Un coussin pour mes pieds, Odile... Bon... Ça ne va pas très bien, ma bonne Pirnitz, pas très bien... Allons, Maria, va-t'en! tu me fatigues, tu bavardes trop... Odile, asseyez-vous là-bas, dans le fond, ma chère sœur... ce que nous avons à dire ne vous intéresse pas... Vous, Pirnitz, venez tout près de moi... et parlez-moi distinctement. J'ai des bourdonnements dans les oreilles; j'ai pris du salicylate, ce matin...

Pirnitz mit sa chaise en face du fauteuil à brancards.

— Vous aussi, petite Léa, pas si loin!... Donnez-moi vos mains et laissez-moi vous regarder un peu... Belle comme le jour, parbleu! mais quel air triste?... Je n'aime pas les gens tristes, moi, et, depuis quelque temps, je n'ai pas de chance... Vous m'apportez toutes ici des faces d'enterrement!

Elle lâcha les mains de Léa qui s'assit, refoulant ses pleurs.

— Eh bien, voyons, Pirnitz, qu'est-ce que vous avez à me dire?

— Mais, objecta Pirnitz de sa voix calme, c'est vous qui nous avez mandées, mademoiselle.

— Ah! oui... je tenais à vous voir, vous... cette Heurteau me démoralise... Avec elle tout est perdu tout de suite. On n'aurait plus qu'à plier bagage et à installer chez nous MM. Anquetin, Duramberty, Quignonnet, l'abbé Minot et le ministre de l'Instruction publique... Elle m'a tourmentée au sujet d'un article.

— L'article de la *Semaine de Saint Charles*? vous l'avez lu?

— Non! et je ne le lirai pas... Qu'est-ce que ça prouve, quand une feuille de chou nous calomnierait? Ils sont orfèvres, ces messieurs; ils voient que notre rentrée, l'an prochain, sera admirable... Vous ne dites rien, toutes les deux?... Vous êtes là comme des termes, sur vos chaises? Oui ou non, aurons-nous une belle rentrée?... Heurteau m'a montré les listes... Plus de vingt élèves payantes!...

— Oui, dit Léa machinalement. La rentrée s'annonce très bien.

— Bon! s'écria la vieille demoiselle.. Qu'est-ce que je vous disais?... Alors! laissez donc crier les ragoteurs de sacristie. Le jour où nous voudrons répliquer, nous répliquerons dans d'autres journaux, voilà tout. Heurteau saura tourner un article quand ça nous conviendra... C'est bien votre avis, Pirnitz? — ajouta-t-elle en regardant l'apôtre de ses petits yeux auxieux, où se lisait le désir enfantin d'une réponse encourageante.

— Mon Dieu! fit celle-ci, je pense comme vous, chère amie, qu'il n'y a pas péril en la demeure... Pourtant, il sera peut-être sage de prévenir, par une démarche officieuse, la reprise des hostilités... Les élèves elles-mêmes, grâce aux conversations entendues dehors, ont su que l'abbé Minot ne désarme pas... Son journal commentera, la prochaine fois, le départ de Duyvecke... Vous concevez le parti qu'il peut en tirer en travestissant les faits, en les interprétant avec malveillance...

— Mais c'est un monstre, cet abbé, alors! Quand je pense que je me suis confessée à ce sectaire... que je lui ai fait des aumônes pour son dispensaire de Grenelle!... Je vais aller le relancer, moi, l'abbé Minot, et nous verrons... Je lui dirai...

Elle ne trouva pas ce qu'elle dirait, agita seulement ses bras en hochant la tête... Romaine Pirnitz poursuivit avec douceur :

— Justement, mademoiselle... Je crois qu'il serait bon que vous vissiez l'abbé Minot chez lui ou ici... Vous le gagneriez aisément.

— Vrai?... vous croyez? — fit mademoiselle de Sainte-

Parade, prompte au revirement et à l'espoir. — Si j'en étais sûre!... Mais cette canaille, chez moi!... Enfin... je vais y songer... Oui, j'écrirai. Je lui écrirai aujourd'hui même... tout à l'heure... Nous étions très bien ensemble... Il ne me faisait pas l'effet d'un méchant homme. Et quant à sa vie privée... un saint!... là-dessus il n'y pas de doute... l'abbé Minot est un saint homme.

Elle eut conscience, subitement, de la contradiction de son discours et s'arrêta devant la surprise exprimée par les yeux de ses interlocutrices. Elle rejeta en arrière, d'un geste qui lui était familier, les dentelles de sa mantille; changeant soudain d'entretien, elle prononça d'un ton grave :

— Et Duyvecke?... Qui aurait cru cela, Pirnitz!... Une fille qui vivait parmi nous depuis quatre ans... Je lui aurais donné le bon Dieu sans confession... J'avais confiance en elle... Ah! je peux dire que ça m'a porté un coup... Et je n'en reviens pas encore. C'est comme si... comme si... Léa que voilà nous lâchait pour courir après un homme... Eh bien, mon enfant, qu'est-ce que vous avez?... Je ne veux pas vous blesser... Il ne faut pas pleurer... Voyons! voyons! je sais bien que vous, vous êtes une petite merveille, une graine d'apôtre... Allons!... ne pleurez pas! ne pleurez pas!

Ses mains maladroites d'infirme caressaient les genoux de Léa.

Léa, que la phrase avait touchée au cœur, balbutiait :

— Ce n'est rien, mademoiselle... Je vous assure que ce n'est rien... Pardonnez-moi! je suis un peu nerveuse...

— Elle aimait beaucoup Duyvecke, — dit Pirnitz en manière d'excuse.

— Qui est-ce donc, — questionna mademoiselle de Sainte-Parade, — cet individu que Duyvecke épouse?... Ah! oui, c'est ce Rémineau qui est venu plusieurs fois ici, il y a deux ans, pour vérifier les comptes des entrepreneurs... Un ouvrier, en somme... Eh bien, il est joli, l'amoureux de Duyvecke!... Elle a bon goût!... Il faut vraiment qu'elle soit une vicieuse, avec ses airs d'innocente.

— Oh! mademoiselle! fit Léa.

— Vous la défendez, petite?...

— Je suis sûre, mademoiselle, — répondit Léa avec une

certaine chaleur, — que Duyvecke nous a quittées la mort dans l'âme... Elle adorait le fils de Rémineau; l'enfant, malade en ce moment, ne pouvait se passer d'elle... C'est un pur sentiment maternel, sans nul égoïsme, qui l'a guidée.

— Vous croyez? fit mademoiselle de Sainte-Parade.

Il y eut, là-dessus, quelques instants de silence. Ce grave problème du devoir maternel, du devoir obscur, héréditaire, qui ne se démontre pas, cause aux féministes exaltées une peur confuse, les trouble, les irrite presque. Ni Léa, ni Pirnitz, ni mademoiselle de Sainte-Parade, ni même sœur Odile n'en laissèrent passer le rappel sans un serrement de cœur. Tant le mot « maternité » touche la femme à ses fibres profondes! Après les paroles de Léa, pas une des trois autres n'eût osé dire : « Duyvecke est blâmable... »

Alors, dans ce silence singulier, pendant lequel l'horloge distribuait régulièrement les secondes au tic tac de son balancier, il se passa un petit événement tout à fait vulgaire, mais que les quatre personnes présentes accueillirent aussitôt comme une sorte de glas de misère, simplement parce qu'il n'était pas attendu et que, dans la vague inquiétude qui planait sur la maison, tout inattendu semblait menaçant.

On vit apparaître, sans que ses chaussures de peau molle, à la mode gasconne, eussent fait le moindre bruit sur le tapis de l'escalier, — on vit apparaître, le foulard noué, la face luisante encadrée de bandeaux bien noirs, toute la grosse personne ronde de Maria. Elle vint au groupe des trois fondatrices et dit de sa voix en mineur, cette fois sincèrement troublée :

— Mademoiselle...

— Qu'est-ce que c'est, ma fille?

— Monsieur Michel...

Comme elle faisait une pause, perdant le souffle, mademoiselle de Sainte-Parade interrompit :

— Ah! Michel est de retour?... Il veut me voir?

— Non, mademoiselle... Il n'est pas sorti.

La voix manqua tout à fait à Maria.

— Eh bien, voyons! qu'est-ce qui te prend? s'écria l'infirme en brusque rage. — Parleras-tu, à la fin, idiote!...

— Monsieur Michel, dit Maria, ne veut pas monter. Il est resté dans le vestibule, en bas, à côté de Saint-Antoine. Il demande à parler à mademoiselle Romaine.

Elle montrait Pirnitz du doigt.

— A moi? fit Pirnitz étonnée. Mais je le connais à peine.

— Il a reconnu mademoiselle Pirnitz tout à l'heure, comme il sortait... Il veut lui parler, à elle. C'est son idée.

Pirnitz se tourna vers mademoiselle de Sainte-Parade :

— Qu'est-ce que cela veut dire?

La vieille demoiselle, dans ses volants de Chantilly, semblait encore diminuée, contre le dossier de son fauteuil... Sa figure, si pâle d'ordinaire, se colorait de tons rosâtres, espacés sur le front, sur les joues. Sœur Odile tira de sa poche un flacon vert qu'elle déboucha et, s'agenouillant, le lui mit sous le nez. En même temps elle disait, à demi-voix, de son accent pâteux d'Alsacienne :

— Allons! allons! mademoiselle... ça n'est rien... ça n'est rien... Il faut pas s'inquiéter... Allons! allons!...

Avec de petits mouvements courts, automatiques, de ses mains ridées sous la résille des dentelles, mademoiselle de Sainte-Parade murmura, tout en reniflant les sels :

— Allez... Pirnitz... Allez voir ce que c'est... Dites-lui qu'il monte... Je veux... je veux le voir... Assez!... assez!... sœur Odile!...

La sœur retira le flacon, le reboucha minutieusement, le remit dans sa poche.

— Nous retournons dans votre chambre, n'est-ce pas, mademoiselle? Ça sera mieux... Vous vous étendrez, et mademoiselle Pirnitz viendra nous rejoindre. N'est-ce pas? C'est mieux?...

L'infirme fit signe que oui.

— Maria... aidez-moi, dit la sœur.

Maria et la religieuse emportèrent le fauteuil à brancards. Comme Maria passait le seuil du salon empire, elle se retourna, répéta :

— Il est en bas, monsieur Michel, dans le vestibule, près de saint Antoine.

— Attendez-moi, dit Pirnitz à Léa... Je vais voir de quoi il s'agit. Vraiment, je n'y comprends rien.

Et comme Léa acquiesçait d'un signe de tête, l'apôtre murmura :

— Ma pauvre enfant... Je crois que les grandes épreuves vont commencer pour nous.

« Les grandes épreuves... Les grandes épreuves... »

Ces trois mots passaient et repassaient à travers l'esprit de Léa ; elle les entendait se répercuter en écho dans ses oreilles, tandis qu'elle allait et venait d'un pas uniforme par le palier et le petit salon, écoutant les bruits confus du vieil hôtel... Le vent faisait bouger un volet sur ses gonds, et le gémissement du fer retentissait avec régularité... Le balancier battait son tic tac... Des voix — la voix de Pirnitz et celle de son interlocuteur — montaient, s'animaient, puis semblaient chuchoter...

« Les grandes épreuves... »

Léa ne pleurait plus, toute mélancolie emportée d'un seul coup. Une ardente curiosité l'agitait. « Les grandes épreuves vont commencer... » Elle eut l'allégresse d'un prisonnier à qui l'on annoncerait que l'incendie attaque les murs de la prison... Elle se surprit en plein espoir.

— Oh ! c'est affreux, murmura-t-elle... J'ai une âme indigne.

Et elle s'excita à l'angoisse, à la douleur.

« Que va-t-il se passer, mon Dieu ?... »

Comme Pirnitz, comme Maria elle-même, elle pressentait dans cet insignifiant événement la menace d'une débâcle. Tant de sourdes rumeurs l'avaient annoncée depuis quelque temps !...

Elle s'assit dans un des fauteuils à têtes de dauphin... Ainsi qu'il lui arrivait presque constamment lorsqu'elle était seule et inoccupée, sa pensée glissa au passé, aux souvenirs d'Angleterre... Les joies qui avaient illuminé la grande époque de sa vie, les fêtes de son initiation sentimentale, — Hampstead Heath, Richmond, — s'évoquaient avec une netteté plus que réelle ; ils se mêlaient aux images du roman de Tinka, relu plusieurs fois avec fièvre depuis qu'elle l'avait reçu... Léa voyait un homme, grand, très amaigri, aux yeux vert de mer, aux moustaches blondes un peu tombantes... Il était assis sur une chaise, voûté, le front bas ; il agonisait...

— Georg ! — soupiraient les lèvres de Léa. — Oh ! je veux écrire à Tinka.

C'était le projet qui la hantait. S'informer si réellement Georg souffrait, si, pareil au William du roman, il se mourait en l'absence de l'aimée...

Envoûtée par ces imaginations, elle eut le sursaut du réveil quand Pirnitz reparut : mais aussitôt une tendre émotion chassa les pensées égoïstes... Léa voyait ce qu'elle n'avait jamais vu : des larmes dans les yeux de l'apôtre. La silhouette sombre de Pirnitz, debout à l'entrée du salon, ne remuait pas. Les mains douloureuses pendaient sur sa jupe noire : et sur son visage d'adorable laideur, des pleurs coulaient lentement. Léa s'élança, saisit la chère tête et la baisa ; contre les joues d'une pâleur d'hostie, ses lèvres goûtèrent l'amertume des larmes.

— Romaine ! ma chérie !... mon amie !... Qu'avez-vous ? dites !... dites !...

Pirnitz se désenlaça doucement et, sans fausse honte, essuya ses pleurs.

— C'est bien l'épreuve, ma chérie, la dure épreuve. L'École est ruinée... Mademoiselle de Sainte-Parade a spéculé et a perdu.

— Tout ?

— Personne ne peut le dire encore : mais elle aura tout au plus de quoi vivre avec le peu d'argent qui lui restera... Mes pauvres petites !...

Elle ne pleurait plus. Seulement elle restait debout, les yeux noyés ; elle parlait d'une voix sans accent : si changée de sa voix, de son attitude ordinaires, que nulle bruyante manifestation de douleur humaine n'eût paru plus émouvante... Léa en fut toute bouleversée : et de voir ainsi désolée celle qui demeurait le plus ferme appui de sa vie, elle prit peur.

— Romaine, murmura-t-elle, je vous en conjure, ne pleurez pas... ne soyez pas désespérée... Si vous perdez l'espoir, que deviendrai-je, moi ?

L'apôtre sourit, à ce cri touchant d'égoïsme.

— C'est vrai ! dit-elle ; je ne suis pas seule... Nous lutterons.

Au même instant, Maria, sortie précipitamment de la

chambre de sa maîtresse, roula de son pas silencieux, jusqu'aux deux femmes.

— Mademoiselle est mal... venez vite... elle vous veut...

Dans ce cyclone d'effroi que les catastrophes d'argent déchaînent à travers les maisons, Léa et Pirnitz suivirent Maria à la hâte, sans réclamer d'explication, et pénétrèrent après elle dans la chambre à coucher de mademoiselle de Sainte-Parade. Cette chambre était garnie de meubles Louis XVI, recouverts en vieille perse à dessins rouges, figurant des groupes d'Indiens coiffés de plumes, des huttes, des lacs avec des pirogues. Le lit, en bois laqué de blanc, s'érigeait sur ses grosses roulettes anciennes. Un crucifix ornait le panneau du fond. Sur le lit, mademoiselle de Sainte-Parade était étendue, parmi ses dentelles noires; la figure congestionnée, elle respirait fortement; un peu de voix se mêlait à sa respiration... Sœur Odile, toujours impassible, tenait le poignet de la malade et essayait de la calmer en murmurant son invariable :

— Allons! allons, mademoiselle!...

A la vue de Pirnitz, la vieille demoiselle s'agita :

— Eh bien? eh bien?... Michel?... Vous... vous l'avez vu?

Pirnitz fit signe que oui. Puis, comprenant que l'anxiété de la malade voulait une réponse, et que cette réponse l'achèverait si elle était sincère, elle répondit seulement :

— Nous causerons de tout cela plus tard... Rien ne presse.

Les yeux de l'infirme devinrent effrayants... Il fut manifeste qu'elle devinait... Elle se dressa sur son séant. Sa main échappa à sœur Odile et battit l'air devant son visage. On vit remuer sa bouche avec un effort si douloureux, si tragique, que les spectatrices de cette scène frissonnèrent. Elle ne proféra qu'un son inarticulé où l'on distingua : « Ar... Ar .. » la première syllabe de ce mot terrible, clef de tout : argent... Puis elle retomba à plat sur le lit comme une poupée de guignol, les yeux ouverts, inerte...

Maria poussa un cri et se mit à parler avec volubilité, mêlant le patois au français, abattue à genoux, la bouche dans les Chantilly de sa maîtresse.

— Ah! *Bou Diou!*... Qu'est-ce qu'elle a? Elle tombe, la

pauvre demoiselle... *es malado!... ba mouri... Diou santo! ba mouri...* Au nom du père, et du fils, et du Saint-Esprit.

Sœur Odile l'arrêta :

— Chut! Maria... Le médecin, vite : allons... allons!...

— J'y vais, ma sœur! — fit Maria, à qui la voix égale et l'imperturbable calme de l'Alsacienne imposaient toujours. — J'y vais... Ah! *bon Diou!...* pauvre demoiselle...

Elle s'en alla, roulant comme une boule feutrée, marmottant des exclamations et des prières. Pirnitz demanda à sœur Odile :

— Pouvons-nous vous servir en quelque chose, ma sœur?

Tranquillement, sœur Odile avait versé de l'ammoniaque dans de l'eau et tamponnait le front de la malade. Les lèvres et les yeux de celle-ci commençaient à remuer dans le visage figé.

— Non. Je vous remercie. Le médecin m'avait prévenue, répliqua la sœur à voix basse. Mademoiselle était bien mal, depuis quelque temps... Ces affaires d'argent lui donnaient trop d'émotion...

— Ah! demanda Pirnitz, vous vous attendiez?...

— Oui... c'est la paralysie qui vient... Oh! mademoiselle ne mourra peut-être pas encore... elle peut vivre des années...

Tout en parlant, elle passait l'éponge imbibée sur les tempes, sur les coins de la bouche, sous les narines. Léa, dans l'horreur que sa nature romanesque éprouvait de la maladie et de la mort, ne pouvait s'empêcher d'admirer le flegme de cette femme aux amples vêtements violets, active à la fois et insensible devant l'écroulement définitif de l'être humain auquel elle donnait ses soins.

Elle pensa :

« Quelle âme ont donc ces filles?... »

Et le mot de Pirnitz : « vierges fortes », s'imposa... La religieuse aussi en était une; et quelle sécurité le couvent, la religion donnaient à sa force et à son célibat!... Comme toute âme désorientée en présence d'une âme sereine, Léa envia sœur Odile. Elle se vit, elle-même, drapée de violet, coiffée d'ailes blanches, une croix battant le sein.

« Elle est heureuse... Elle n'est pas troublée, elle... elle ignore même ce qui peut tenter le cœur d'une femme... Si,

par impossible, elle avait une défaillance, la prière lui serait un refuge... Moi, j'ai trop compté sur ma raison. Où est le temps où je savais prier?... »

Pirnitz, dont les yeux pénétrants observaient Léa, devina les pensées qui l'agitaient. Léa sentit sa main prisonnière dans la longue main douce : et tandis que sœur Odile, ayant déposé son flacon, massait délicatement le visage de la malade, Pirnitz dit tout bas à sa compagne :

— Oui... c'est une belle tâche aussi, et une belle vie... mais les nôtres sont plus belles, Léa ! Sœur Odile est une sainte sans rayonnement, pour ainsi dire, — une vertu égoïste... Et puis, cette vertu s'accommode de l'assujettissement de la femme : elle le suppose même et le recommande... Réjouissons-nous d'être dévouées comme elle, chastes comme elle, et libres, ce qu'elle n'est pas! Soyons fières de prononcer nos vœux à chaque minute de notre vie, et de nous sentir à chaque minute maîtresses de nous, victorieuses de nous.

A côté du chevet de l'infirme, sœur Odile, jugeant sans doute tout effort désormais superflu, s'assit, et, sans parler, tout à fait calme, se mit à égrener son rosaire... Léa et Pirnitz se retirèrent discrètement jusqu'à l'embrasure de la fenêtre, y placèrent leurs sièges, l'une auprès de l'autre. La fenêtre donnait sur la cour intérieure de l'hôtel : le vent y fouaillait les poussières, y faisait tournoyer des fragments de papiers, quelques feuilles d'arbre déchues... Sous la voûte d'entrée, on apercevait la grosse Maria en conversation gesticulante avec la femme du concierge : toutes deux guettaient l'arrivée du médecin que le concierge était allé chercher.

Dans la chambre, une clarté nette d'après-midi d'été brillantait les laques des meubles, les perses rouges à figures d'Indiens. Pour Léa et Pirnitz, l'avant du lit Louis XVI masquait le corps immobile de mademoiselle de Sainte-Parade... Nul bruit, que la plainte du vent dans les corridors, l'escalier, les greniers de l'antique maison, et le chuchotement sifflant de la religieuse, dépêchant les *Ave* et les *Gloria*.

— En somme, demanda Léa, que vous a dit ce Michel?

— C'est un étrange personnage, répliqua Pirnitz. Il parais-

sait franchement contrit, il se frappait la poitrine en disant : « Je suis bien coupable... J'ai trop risqué... mais aussi, cette pauvre demoiselle avait toujours besoin d'argent !... J'ai tenté sur le Lake-Copper un coup qui pouvait la faire trois fois millionnaire... J'ai été trompé par je sais bien qui... il me le paiera... Méfiez-vous-en, mademoiselle, pour votre École : méfiez-vous du nommé Quignonnet... »

— Quignonnet? L'adjoint de Saint-Charles?

— Oui ; il paraît qu'il est entré en relation avec Michel et l'a engagé sciemment dans une mauvaise affaire.

— Mais qu'est-ce que ces gens de Saint-Charles ont donc contre nous?

— Ils sont des hommes que notre indépendance irrite : cela suffit... Quant à Michel, malgré sa tête de sacristain douteux, je le crois sincère... Ce qui est assez touchant, c'est que, connaissant la débâcle depuis deux jours, il n'osait pas l'annoncer à mademoiselle de Sainte-Parade. « Je venais tous les matins pour le dire... et, dès que j'étais près d'elle, je n'avais plus le courage... Je lui racontais une histoire : qu'elle gagnait des masses de livres sterling, que le cuivre montait... Et je m'en retournais sans avoir parlé. Alors, quand je vous ai vue... j'ai pensé à vous dire tout, à vous... »

— *Pater noster*..., accentua presque à voix haute sœur Odile.

Les grains du chapelet cliquetèrent.

— Est-ce la ruine complète? demanda Léa.

— Michel déclare que, l'hôtel vendu, il restera à peu près cent quarante mille francs. Mademoiselle de Sainte-Parade pourra vivre, tout juste, dans quelque couvent ; mais l'œuvre est ruinée.

— Alors?

Pirnitz fit un geste indécis de la main. Le médecin entrait, robuste, grand, haut en couleur, barbe châtain en éventail. Derrière lui, dans le cadre de la porte, se pressaient Maria et le ménage des concierges.

Saluant sœur Odile, le médecin s'approcha du lit, soupesa les bras de l'infirme, tâta ses jambes, guetta sa respiration, inspecta attentivement les globes des yeux. Puis, entraînant la religieuse vers la fenêtre, où Pirnitz et Léa attendaient le résultat de cet examen :

— Eh bien, ma sœur, dit-il, voilà la crise prévue depuis un mois... Hémiplégie... tout le côté droit est paralysé...

— Définitivement? demanda Pirnitz.

— Oh! cela va s'améliorer un peu... Mais j'ai peur que ce ne soit fini, pour la tête, du moins... La vie, la santé animale peuvent durer assez longtemps encore.

Sœur Odile se tourna vers Pirnitz et lui dit paisiblement :

— Vous voyez? C'est bien ce que je pensais...

## II

— Alors, vous n'abdiquez pas? Vous avez un plan?

L'ironie contractait la bouche de Jude Duramberty, tandis qu'il prononçait ces paroles, appuyé sur le bras de son fauteuil de cuir, regardant son interlocutrice bien entre les prunelles.

Mademoiselle Heurteau, vêtue de noir, coiffée de la capote à rose rouge qu'elle portait comme un invariable uniforme, était assise en face de lui, à la place même où, trois années auparavant, Frédérique Sûrier avait entendu, stupéfaite, bientôt révoltée, Duramberty lui proposer — comme une affaire, comme un contrat d'association — de devenir sa maîtresse... Le visage intelligent de l'ancienne institutrice médita quelques secondes ; puis elle dit :

— Ce plan n'est pas le mien... à proprement parler... Même je n'y ai guère contribué. J'ai assisté, bien entendu, aux délibérations provoquées par la ruine et la paralysie de notre bienfaitrice... Chaque membre du comité a donné son avis. Celui de mademoiselle Frédérique Sûrier a prévalu...

— Vraiment? c'est mademoiselle Sûrier qui vous envoie?

— Peut-être ne devrais-je pas le dire, — poursuivit la jeune femme, souriant des yeux. — Mieux vaut, il me semble, agir franchement avec vous.

— Oui. Vous ne vous en repentirez pas.

— Eh bien, voici exactement la façon dont les choses se

sont passées... La nouvelle que mademoiselle de Sainte-Parade était ruinée, frappée sans espoir de guérison, a d'abord consterné tout le monde.

— Naturellement...

— Quelques-unes d'entre nous, les plus nerveuses, comme Léa Sûrier, Daisy Craggs, la petite Geneviève Soubize...

— Geneviève Soubize?... une rousse mince, n'est-ce pas? interrompit l'industriel.

— Oui... de beaux cheveux roux, de larges yeux verdâtres, de la grâce dans la démarche et dans le geste... mais impressionnable à l'excès... des tics, des manies, toute une hérédité d'alcoolisme et de névropathie... Je soupçonne même des crises graves, que Daisy nous cache.

— Elle est jolie, déclara Duramberty. — Alors?...

— Toutes ces nerveuses perdaient la tête. Nous avons rallié les troupes, heureusement, mademoiselle Pirnitz, Frédérique et moi. Et l'on a discuté les moyens de conjurer la débâcle.

— Je suis curieux de connaître ceux que vous avez pu trouver.

— La trouvaille n'est pas de moi, je le répète : elle appartient à Frédérique.

— Dans ce cas, elle doit être ingénieuse et pratique.

— Frédérique nous a d'abord exposé la situation financière de l'École... Cette situation, à la veille de la catastrophe, était fort bonne... Nos dépenses sont plus faibles qu'on ne le suppose. Nous ne payons pas de loyer, grâce à vous. Nous avons d'assez lourds impôts ; mais, grâce à vous encore, puisque vos machines actionnent nos dynamos pour une redevance légère, l'éclairage coûte peu de chose : deux mille six cents francs. Le service est réduit au minimum : comme dans une caserne, les élèves font tout, sauf les trop gros ouvrages. Nous n'avons pas trois mille francs de gages à payer par an. La plus forte dépense est la nourriture et le vêtement des élèves non payantes. Il faut compter vingt-cinq ou vingt-six mille francs l'an... Or nous n'avons eu, l'an dernier, que trois élèves payantes, à cinq cents francs l'une. Mademoiselle de Sainte-Parade a donné la différence, plus les appointements des maîtresses. Ils sont faibles, vous le

savez : douze cents francs par tête. En y comprenant les frais du matériel scolaire, mademoiselle de Sainte-Parade a dû débourser environ cinquante mille francs....

— C'est très peu, interrompit Duramberty. J'aurais parié pour quatre-vingt mille... Je sais d'ailleurs que vous administrez en perfection... Continuez.

Il se renversa dans son fauteuil, réellement intéressé.

Mademoiselle Heurteau reprit :

— Cette somme de cinquante mille francs va nous manquer.

— Par conséquent, vous n'avez qu'à déposer votre bilan et à passer la main.

— Tel n'est pas l'avis de Frédérique... Elle procède par voie d'économies. D'abord, elle suspend les appointements des maîtresses pour l'année courante : nous y consentons. Économie de huit mille quatre cents francs. Elle démontre que, sur les frais généraux indépendants du nombre des élèves on peut épargner onze mille francs environ. Mais nous ne devons pas oublier qu'il y a pour la rentrée prochaine trente demandes d'élèves payantes à cinq cents francs. En portant le prix annuel à huit cents francs, nous gagnons environ trois cents francs par élève. Si la moitié des postulantes accepte cette augmentation, nous voilà pourvues d'un bénéfice de cinq mille francs. Le déficit tombe à vingt-cinq mille francs. Or, grâce à des dons directs que mademoiselle de Sainte-Parade, par une sorte de jalousie charitable, se refusait à faire entrer dans les ressources courantes, nous avons constitué un fonds de treize mille francs : nous voulions en former des pécules pour les plus pauvres de nos élèves, à la sortie de l'École. Nous les emploierons dans le budget ordinaire.

— Il manque encore douze mille francs.

— En nous cotisant toutes sur nos économies personnelles, nous pouvons fournir immédiatement cinq mille francs. Par exemple, c'est le bout de nos ressources... Mais s'il ne nous manque que six ou sept mille francs pour équilibrer notre budget, vous avouerez que nous pouvons sans imprudence commencer l'année scolaire. C'est du moins l'avis de Frédérique...

Duramberty souriait :

— Elle a raison : vous vous tirez d'affaire présentement, bien que vos prévisions aient lieu d'être vérifiées... Mais après? Vous absorbez toutes vos réserves... Vous retrouverez, l'an prochain, les mêmes charges, et vos ressources seront diminuées d'une vingtaine de mille francs...

— Frédérique compte sur l'année prochaine pour nous en apporter. On battra le rappel dans les milieux féministes : chacune de nous s'y emploiera. D'ailleurs, une aide nous est assurée.

— Laquelle?

— Il existe à Londres, dirigé par une amie de Pirnitz, madame Herminie Sanz, un collège de filles, très florissant, constitué d'après les mêmes principes que le nôtre, mais destiné à une classe sociale plus élevée... Au besoin, on ferait une démarche auprès de madame Sanz, qui certainement ne nous refuserait pas son concours.

Il y eut quelques instants de silence. Duramberty réfléchissait, rangeant méthodiquement sur son bureau des crayons et des porte-plumes. Mademoiselle Heurteau, impassible, le guettait de son regard malicieux.

— Approuvez-vous la solution de mademoiselle Sûrier? questionna Duramberty.

— Je la trouve à la fois hardie et raisonnable. J'en proposais une autre qui me semblait plus simple et plus définitive, voilà tout.

— Puis-je vous la demander?

— Oui... Je vous prie seulement, si vous avez un entretien avec quelque autre membre du comité, de n'en pas parler. Mon idée était tout simplement d'intéresser la Ville et l'État à notre École — avec votre assentiment, bien entendu — sans rien changer, ou du moins en ne changeant à la doctrine, au mode d'enseignement, que des détails sans importance. On aurait pu faire une école professionnelle, comme l'école Boule, par exemple...

— Mais certainement! interrompit l'usinier. Voilà le bon parti... Votre idée est excellente.

— Mon idée n'a eu que moi pour défenseur, répondit mademoiselle Heurteau avec un sourire vague.

— Et pourquoi?

— Parce qu'on craint comme le feu, chez nous, l'ingérence des pouvoirs publics... L'État, la Ville, intervenant, c'est l'homme reprenant la direction de ce que nous, femmes, avons fait et voulons diriger. Le caractère « féministe » de l'École est aboli. Nous devenons une école de jeunes filles pareille aux autres.

— Oui, répliqua Duramberty. Je sais à quel point mademoiselle Pirnitz et toutes vos collègues sont jalouses de leur indépendance... Elles ont poussé cela à des excès ridicules, comme de refuser l'allocation municipale pour les prix, comme d'interdire à mes contremaîtres de faire chez vous les cours pratiques gratuits que j'avais proposés, — comme cet accueil à l'inspecteur. — L'abbé Minot se plaint aussi d'être traité par vous sans égards. Que pensez-vous de tout cela, vous, mademoiselle, qui êtes raisonnable?

— Je pense qu'on nous a beaucoup calomniées : et tout de même, je déplore d'inutiles exagérations. Sans doute, une indépendance complète serait l'idéal. Mais mon expérience de l'enseignement m'a prouvé qu'elle est impossible, en France du moins. D'autre part, j'estime qu'il vaut encore mieux vivre, école de la Ville, que mourir, école libre... Mais cela n'a pas d'intérêt puisque mon avis n'a pas prévalu...

En ce moment, un employé entra, après avoir frappé, et présenta divers imprimés à la signature du patron. Tout en signant, Duramberty demanda :

— Mais, alors, puisque vous maintenez, en somme, le *statu quo* dans votre établissement, qu'est-ce qui me vaut le plaisir de vous recevoir?

— Ah! voici la grosse affaire... Vous ne savez pas encore tous nos embarras... Ou peut-être vous en doutez-vous?

Duramberty rendit les imprimés au commis, qui salua et sortit.

— Voyons toujours, dit-il.

— Eh bien!... Quand vous nous avez cédé le terrain sur lequel notre école est bâtie, vous avez bien voulu ne pas nous le faire payer. Mais vous avez exigé le dépôt d'un cautionnement de trois cent mille francs. Les intérêts étaient touchés par mademoiselle de Sainte-Parade. Malheureusement, malgré les efforts de Frédérique qui, depuis longtemps,

redoutait une catastrophe, la pauvre demoiselle n'a jamais voulu prendre les précautions nécessaires pour que ce cautionnement fût insaisissable. Aujourd'hui, les créanciers exigent le versement des trois cent mille francs à l'actif de la liquidation.

— Il n'est pas sûr qu'ils y aient droit. Moi aussi, je suis créancier. On ne saurait m'ôter mon gage.

— C'est un procès possible entre entre les créanciers et vous... Le certain, c'est qu'on va attaquer le dépôt. Si ce gage vous est ôté, ne vous retournerez-vous pas contre nous?

Jude Duramberty ne répondit pas. Il se leva, parcourut son bureau dans la largeur, alla regarder à la fenêtre, d'où l'on découvrait la cour de l'école, revint.

Mademoiselle Heurteau, assise, attendait.

— J'ai besoin de réfléchir à tout cela, — dit-il, appuyé d'une main à sa table de travail... — Je vous remercie de votre confiance en moi ; je ne l'oublierai pas. Ah ! si toutes vos collègues procédaient comme vous !

Mademoiselle Heurteau se leva.

— Alors, fit-elle, je ne puis rapporter de façon ferme quelles seraient vos intentions à notre endroit dans le cas où le cautionnement vous échapperait ?

— Non... J'ai besoin de me renseigner... de causer avec l'agent des créanciers de mademoiselle de Sainte-Parade, de prendre conseil d'un avocat. Si l'affaire se présente bien, peut-être la plaiderai-je... et, dans ce cas, ce seraient des fonds sauvés à mademoiselle de Sainte-Parade...

Il sembla hésiter à continuer. Mademoiselle Heurteau, sans répondre, se dirigeait vers la porte. Il la retint :

— Voyons, — fit-il, non sans embarras. — Puisque c'est mademoiselle Frédérique Sûrier qui a pris l'initiative des mesures adoptées par votre comité... ne faudrait-il pas que je la visse?... Oh ! pas ici... pas ici... mais... à l'école... chez vous... Ne pourrait-elle me recevoir?... Vous n'y voyez rien d'extraordinaire, n'est-ce pas?

Le visage de l'ancienne institutrice ne trahit aucune surprise.

— Absolument rien, dit-elle.

— C'est que, reprit l'industriel, troublé malgré ses efforts

de ne le point paraître — je ne voudrais pas que l'entretien eût de témoin. Cela me blesserait... me gênerait.

— Je puis toujours proposer la chose à Frédérique.

— Je compte sur vous pour faire comprendre à mademoiselle Sûrier que c'est dans son intérêt... dans l'intérêt de votre œuvre... n'est-ce pas?... Tâchez d'y réussir.

Toujours impassible, mademoiselle Heurteau répondit :

— Je m'y emploierai de mon mieux.

— Quelle serait l'heure la plus favorable?

— Demain, à partir de deux heures et demie. Frédérique n'a plus de cours.

— Eh bien, aurez-vous la bonté de lui dire que je me présenterai demain, vers quatre heures, sauf avis contraire de sa part?

— Je le lui dirai.

Mademoiselle Heurteau et Duramberty furent un moment debout l'un en face de l'autre, les yeux, pour ainsi dire, rivés sur les yeux. Lui, aurait évidemment voulu ajouter quelque chose, préparer une entente, échanger une promesse contre une promesse. Malgré son aplomb accoutumé, l'impassibilité avertie de mademoiselle Heurteau l'arrêta.

Ce fut elle qui prit congé :

— Au revoir, monsieur.

— Au revoir, mademoiselle.

Et, tandis qu'elle descendait l'escalier et s'en retournait à l'École, Jude Duramberty allait appuyer aux vitres son front subitement congestionné d'une de ces poussées haletantes de force et de désir que connaissent les sanguins de cinquante ans...

Frédérique ne fut pas outre mesure étonnée d'apprendre que son ancien patron souhaitait un entretien avec elle. Au milieu des événements qui, depuis plusieurs semaines, précipitaient leur assaut autour de l'École, elle avait prévu la nécessité de cette rencontre. Négligée un temps par la tolérance masculine, l'œuvre subissait aujourd'hui l'impatiente hostilité des hommes : or, de tous les hommes qui pouvaient nourrir une rancune contre elle, Duramberty apparaissait comme le plus intelligent et le plus puissant. Il n'était guère probable

qu'il eût oublié, même après trois ans, le refus de Frédérique.

— Il ne l'avait pas oublié, mais, comme pour Frédérique, le temps avait peut-être atténué pour lui ce que ce souvenir avait d'amer et d'injurieux... Car, mieux instruite de la vie maintenant que son cœur avait souffert, maintenant qu'elle avait connu l'angoisse d'aimer un être humain qui ne vous aime pas, Frédérique ne jugeait plus, il s'en fallait! l'acte de Duramberty avec la même farouche intransigeance... Elle comprenait aujourd'hui les mots que Pirnitz avait dits alors :

— C'est un homme comme les autres hommes, élevé dans les préjugés courants, et qui vous désire... Le monde appelle amour cet égoïsme impérieux; la plupart des femmes sont fières de le provoquer.

« Oui, pensait Frédérique : Pirnitz avait raison. Duramberty avait de moi une envie égoïste, mais sincère : à sa manière, il m'aimait. Il s'est efforcé de me le prouver avec les pauvres bas moyens qu'on y emploie d'ordinaire : des faveurs, des générosités d'abord, puis des regards libertins, des pressions de doigts... Je n'ai rien compris à ce jeu. Lui m'a cru avertie et, dès lors, a trouvé naturel, puisque j'avais bien accueilli ses avances, de me proposer d'être sa maîtresse... »

Voici qu'aujourd'hui il demandait une nouvelle entrevue, Soit! Frédérique était bien sûre qu'il ne recommencerait pas l'ancienne tentative... « Il est trop intelligent et trop orgueilleux. » Alors, pourquoi cette démarche? La jeune fille inclinait à croire qu'il voulait simplement effacer l'incident d'autrefois, un désir qu'elle avait aussi, gardant, malgré tout, quelque admiration pour la labeur viril, l'esprit actif de son ancien chef. On s'expliquerait une bonne fois, on se serrerait la main, et, loyalement, Frédérique pourrait, en échange de l'estime qu'elle lui rendrait, demander à Duramberty de ne pas se conduire en ennemi de l'œuvre. Peut-être même obtiendrait-elle qu'il l'aidât, employât son influence à la défendre.

Cette hypothèse et cet espoir furent confirmés par mademoiselle Heurteau.

— M. Duramberty, dit-elle, a été correct; il ne m'a pas paru animé de sentiments hostiles. Si quelqu'un peut obte-

nir de lui une attitude nettement favorable, j'ai l'impression que c'est Frédérique. Et il faut, *il faut*, il faut que Duramberty soit avec nous.

Pirnitz, consultée, ne désapprouva pas l'entrevue, mais elle n'osait en escompter le résultat.

— Ce sera l'accord ou la rupture, dit-elle. Plus probablement la rupture... N'importe, un franc ennemi vaut mieux que cet allié incertain.

Seule, Léa, de toutes ses forces, s'opposa. Plus imaginative, plus sensible, plus nerveuse, et toutes ces faiblesses accrues par les émotions récentes, elle avait encore présente à l'esprit la scène de l'usine, voici deux ans, quand Frédérique, affolée par la tentative du patron, s'était réfugiée dans les bras de sa cadette.

Toute sa tendresse, plus forte que les jalousies et les rancunes, lui remontait, dans l'appréhension du péril.

Suspendue au cou de Frédérique, elle se désolait.

— Je t'en supplie, Fédi, je t'en supplie, ne reçois pas ce misérable... ne reste pas seule une minute avec lui.

Geneviève Soubize, dont l'exaltation devenait inquiétante depuis que les intérêts masculins se liguaient ouvertement contre l'École féministe, approuvait Léa, et, les yeux luisants, la bouche convulsée, disait :

— Léa a raison, Fédi. Ne recevez pas cet homme... Laissez-moi aller le trouver, moi. Je lui parlerai... Je lui ferai honte de sa bassesse égoïste, de ses vilains calculs... Mais pas vous, je vous en conjure !...

Frédérique maintint sa résolution : elle recevrait Duramberty. Elle avait conscience de ne courir aucun risque ; elle voulait tenter d'acquérir aux intérêts de l'œuvre l'homme sur qui elle se devinait encore puissante.

Elle le reçut à l'heure convenue, dans la grande salle des conférences : celle où, le jour de l'inauguration, Pirnitz, Léa et Frédérique elle-même avaient vu Georg Ortsen comparaître devant elles. Quand Duramberty entra, cérémonieux, soigné, inquiet de plaire, elle lui tendit la main sans embarras.

Avec un trouble vrai, qui disposa favorablement la jeune fille, il murmura :

— Je vous remercie de m'accueillir, mademoiselle Frédérique. Je vous remercie... très sincèrement...

Elle lui offrit un siège.

— Et moi, répliqua-t-elle, je vous sais gré, monsieur, de venir ici dans une intention amicale... Mademoiselle Heurteau m'a dit que vous l'aviez écoutée avec intérêt, avec bienveillance...

Elle cherchait, dès les premiers mots, à l'engager, à profiter de l'avantage que le passé lui donnait sur cet homme. Elle dépeignit, en termes mesurés et précis, la situation de l'École, point désespérée, florissante même dans un proche avenir, à condition que l'effort des fondatrices ne fût point paralysé par les brusques exigences des créanciers.

— Ma conviction absolue est que d'ici à quatre ou cinq ans, l'École des Arts de la femme, administrée comme depuis sa fondation, sera une affaire excellente, même sous le rapport de l'argent... Or, nous avons de quoi vivre pour toute l'année prochaine : au cours de cette année, on trouvera certainement les capitaux nécessaires pour remplacer ceux qui nous échappent. Une seule question est urgente, celle du cautionnement. Nous vous demandons de ne pas aggraver les difficultés. Quelles que soient les reprises des créanciers sur ce cautionnement, ne nous pressez pas de le reconstituer, et ne nous faites pas de procès. Que risquez-vous? ni votre terrain, ni nos bâtiments ne disparaîtront.

M. Duramberty, qui avait écouté, d'une attention déférente, répliqua doucement :

— J'ai relu les articles de notre contrat... Vous savez que, sur toute diminution du cautionnement, je recouvre ma liberté.

— Je le sais, répondit Frédérique. Mais je me refuse à croire que l'embarras définitif, mortel pour l'œuvre, vienne de vous... Supposez que le cautionnement soit en effet saisi par les créanciers, mais que nous vous prouvions notre aptitude à le reconstituer, par exemple dans l'intervalle d'un an...

— Je ne vous exproprierais certes pas : cela, j'en prends l'engagement.

— J'avais raison de compter sur votre générosité, dit Frédérique.

Elle lui offrit de nouveau la main. Il la serra légèrement.

Elle le regardait. En deux ans il avait vieilli, sans que ses cheveux eussent grisonné davantage ou que ses rides se fussent creusées. Il avait jauni de teint; son regard s'estompait, moins vif. Une expression d'ennui et de souci crispait ses traits... Frédérique avait beau évoquer la terrible scène où le désir libertin de cet homme l'avait effleurée d'une brûlure, elle ne retrouvait plus sur ce visage l'expression hardie, offensante, — pas plus qu'elle ne retrouvait dans son propre cœur la crainte et la colère.

Quelques secondes, ils se turent. Duramberty remua sa chaise, dont le bruit, sur le parquet ciré, retentit longuement par la vaste salle vide.

Il balbutia :

— Je vous suis tout dévoué, vous le savez bien.

Frédérique comprit qu'il allait parler du passé. Elle n'y voyait pas de péril, même elle le souhaitait : après, la situation serait nette.

— Je n'ai pas de rancune contre vous, dit-elle.

— Vrai ?

— Vrai... Je suis sûre que vous regrettez de m'avoir blessée, un jour... Je suis sûre aussi que vous ne referiez pas ce que vous avez fait. Dès lors, je veux oublier. Mettez, s'il vous plaît, qu'il vous reste à mon endroit une dette de bienveillance ; payez-la à l'œuvre que j'aime : c'est tout ce que je vous demande.

Il ne répondit pas : « Oui », comme elle l'attendait. Il semblait l'avoir à peine entendue, — tout à une idée qui le tourmentait.

— Je voudrais vous poser une question, fit-il. Me le permettez-vous ?

Frédérique inclina la tête,

— J'ai bien des fois réfléchi à l'événement auquel vous venez de faire allusion. Je me suis jugé sévèrement. Certes, je fus sot et brutal, ce jour-là : ma seule excuse, — si j'en ai une, — c'est la conviction où j'étais alors que féminisme et amour libre se confondaient en une seule et même doctrine... Depuis, averti par le choc que je reçus, j'ai étudié, j'ai lu, j'ai vu tout cela de près. J'ai compris mon erreur. Et, naturellement, j'ai cherché à imaginer comment j'aurais dû m'y

prendre, ce que j'aurais dû dire... pour ne pas vous choquer, vous éloigner de moi.

Il parlait lentement, avec effort. Frédérique l'écoutait, moins troublée qu'intéressée. Il poursuivit :

— Donc, j'admets que la forme grossière de mon admiration vous ait froissée. Mais cette admiration elle-même, à mon avis, ne signifiait pour vous rien de blessant. Vous ne deviez pas être irritée contre moi parce que je trouvais désirable d'unir ma vie à la vôtre... Ou bien, si ce désir vous irritait, c'est vous qui aviez tort, laissez-moi vous le dire. Vos théories antimasculines vous sont personnelles... Vous ne pouvez exiger que nous les adoptions d'avance... sans les connaître, sans en être même avertis...

— Ceci est juste, dit Frédérique. Peut-être ai-je montré alors une intransigeance un peu excessive. Mais n'oubliez pas que j'étais fort jeune.

— Oh! fit Duramberty en souriant, — vous n'êtes guère plus vieille...

— Depuis, j'ai mieux connu la vie.

De nouveau le silence fut entre eux. Duramberty, sur la dernière phrase de Frédérique, l'avait considérée avec étonnement, l'interrogeant des yeux. Mais elle ne dit rien de plus. Ce fut lui qui reprit :

— Vous convenez qu'il était licite de vous admirer... de vous souhaiter pour compagne de ma vie... Ne devais-je pas chercher à vous le dire? Je l'ai dit maladroitement... soit... Savez-vous ce qui me tourmente?... C'est de penser : « Si mon offre eût été moins brutale, si elle eût été correcte, si elle se fût accordée aux convenances sociales, eût-elle été blessante? eût-elle été repoussée?... » Me comprenez-vous? ajouta-t-il plus bas.

Frédérique, en effet, commençait à comprendre. Et ce qu'elle comprenait lui causait quelque gêne. Bien qu'il s'agît du passé, comment répondre la vérité sans froisser l'homme dont l'œuvre avait besoin, et qui, en somme, se montrait, cette fois, sincère et respectueux?

— Ni ma sœur ni moi, — répliqua-t-elle avec lenteur — n'avions l'intention de nous marier... car c'est à cela, je suppose, que vous faites allusion?

— Oui, dit-il, heureux de n'avoir pas à prononcer lui-même le mot de mariage.

— Nous étions absolument résolues à ne pas nous marier... dès notre jeunesse... presque dès l'enfance. Et quand... quand ce différend est survenu entre vous et moi, notre décision était arrêtée, plus ferme que jamais : nous venions de nous associer à Romaine Pirnitz et à mademoiselle de Sainte-Parade pour une entreprise qui demandait tout notre effort...

— Alors, si je vous avais proposé le mariage?...

— J'aurais refusé.

— Et vous auriez considéré ma proposition comme injurieuse?

— Non, assurément... Bien que je connusse la vie moins qu'aujourd'hui, je ne pouvais, comme vous le dites, exiger de vous des idées modelées sur les miennes... A cela près, le résultat eût été le même. J'aurais dû quitter l'usine, et Léa m'aurait suivie... Donc, ne regrettons rien... Effaçons le passé, et pardonnons-nous loyalement la peine qu'à demi involontairement nous nous sommes faite l'un à l'autre.

Le visage de Duramberty s'était assombri, à mesure que Frédérique parlait.

— Encore une question, dit-il. Vous me répondiez tout à l'heure : « L'entreprise de Romaine Pirnitz exigeait tout notre effort, et cela nous a confirmées dans notre résolution de célibat... » Dois-je en conclure que le sort de l'École aurait, même à présent, une influence sur cette résolution?

Frédérique, à ces mots, assez obscurs, de l'usinier, pressentit qu'une sérieuse partie allait de nouveau se jouer entre cet homme et elle. Mais, cette fois, le sort de l'École était la mise... Résolue à livrer le moins possible de son jeu à l'adversaire, à ne dire que l'indispensable, elle ébaucha un geste évasif que Duramberty interpréta comme un encouragement. Il reprit, à voix plus basse, avec une chaleur croissante, — malgré l'évident souci de ne pas effarer la jeune fille, et se reculant un peu, comme pour lui faire entendre qu'elle n'avait rien à redouter :

— Je sais bien que ma question est indiscrète : croyez qu'elle m'est inspirée par l'intérêt sérieux, sincère, que je vous

porte. Moi, qui n'ai pas votre foi dans l'œuvre de Romaine Pirnitz, je trouve monstrueux que vous perdiez votre jeunesse dans une entreprise, noble à coup sûr, mais probablement sans avenir... Oui, sans avenir, ne vous y trompez pas. Elle ne peut être sauvée que par un moyen; je vous l'indiquerai tout à l'heure. Ne vous fondez pas sur des résultats déjà obtenus pour escompter le lendemain... Vous avez beau être ici une réunion de femmes exceptionnellement intelligentes, vous ne sauriez vous douter de l'hostilité qui travaille contre vous, hors des murs de votre École... Moi, je la vois, cette hostilité, je l'entends, je la sens partout... Je puis dire que jusqu'à présent j'ai pour ma part contribué à la désarmer... Haine sourde de la paroisse qui vous reproche d'être, au fond, des libres-penseuses, parce que vous ne voulez pas que votre École soit une dépendance de l'Église. Rancune du petit groupe officiel enseignant, pour lequel votre méthode plus rationnelle est une critique vivante, permanente... La mairie n'est pas satisfaite : vous vous mettez trop à l'écart de son autorité, de ses bienfaits. N'avoir besoin de personne, c'est une situation admirable : mais il faut qu'elle soit consolidée par beaucoup d'argent disponible. Ce n'est pas votre cas. On le sait. Le bruit s'est répandu que l'École est ruinée. Les agents d'affaires guettent leur proie. Les langues, jusque-là bridées, se délient. Les cléricaux publient que votre enseignement est immoral et anarchique. « Ni Dieu, ni mœurs » : voilà votre programme résumé par la *Semaine de Saint-Charles*... Les instituteurs font courir un autre bruit : ignorance extraordinaire des élèves, telle que l'inspecteur, M. Lecointe-Dupré, en a été scandalisé et a dû envoyer à ce sujet un rapport au directeur de l'enseignement primaire... Enfin, sous le point de vue des mœurs, la calomnie est féroce. On dit qu'une sage-femme est attachée à votre établissement, d'abord pour faire aux élèves des cours d'une impudeur cynique; puis pour... pardonnez-moi de vous révéler ces infamies, mais mieux vaut encore que vous en soyez averties... pour éviter aux maîtresses les conséquences de leurs débordements.

— Oh! dit Frédérique. Quelle indignité!

— Indignité, soit?... mais on cite des faits... L'une de vos

compagnes a quitté l'établissement pour aller vivre avec un ouvrier sculpteur...

— Ce n'est pas vrai! protesta Frédérique. Duyvecke Hespel est la plus honnête fille du monde... Avec un admirable dévouement, elle est allée soigner l'enfant de cet homme... Et, sans doute, elle épousera Rémineau; mais, jusqu'au mariage, je suis sûre que...

— Je vous crois! je vous crois! Seulement, tout autre que moi traitera cette explication de conte à dormir debout... Enfin, on vous accuse, et ceci est peut-être le grief qui portera le plus sur le peuple, — il vient, d'ailleurs, de la paroisse, de l'abbé Minot, — on vous accuse d'être des cosmopolites, des sans-patrie, un ramassis d'Anglaises, de juives, d'Allemandes, de Polonaises... Voilà ce que racontent des gens qui vous en veulent, qui méditent de vous jeter bas et de prendre votre place. Votre succès a suscité des haines. Si vous aviez végété comme n'importe quelle petite école de sœurs, on vous aurait laissé végéter... Mais vous vous permettez de réussir! Tous les intérêts se liguent aussitôt contre vous... Et comme la société féministe que vous rêvez d'organiser, — et qui existe, je le sais, aux États-Unis, par exemple, — n'existe pas en France, vous ne trouvez en dehors de vous-mêmes aucun point d'appui. Vous aurez tout le monde contre vous... C'est évident... Et vous succomberez... Attendez seulement la prochaine rentrée.

— Nous avons déjà plus de trente demandes d'élèves payantes! objecta Frédérique.

— Aujourd'hui!... Laissez se continuer la campagne de calomnies, vous verrez combien de ces demandes auront une suite effective après les vacances... Ah! que votre erreur est profonde! S'imaginer que sans l'appui d'un homme, et d'un homme énergique, une entreprise comme la vôtre peut prospérer, résister à l'assaut de la malveillance masculine!...

Il se tut un instant, puis continua :

— Dois-je vous l'avouer? Sans moi, l'assaut aurait depuis longtemps commencé, bien avant la débâcle financière de mademoiselle de Sainte-Parade... Je ne veux pas m'attribuer le mérite d'une sauvegarde occulte qui eût été vraiment un peu héroïque... Mais le bruit courait — je ne sais pourquoi,

et je ne le renforçais point — que je portais intérêt à votre sœur et à vous, que je vous protégeais, pour dire le mot. Eh bien, ce bruit a suffi; il a suffi qu'on crût apercevoir une force masculine étayant votre entreprise pour que pendant plus de dix-huit mois, on n'osât pas vous inquiéter! Telle est l'influence d'un homme, dans notre vieille société, établie depuis des siècles sur le travail et l'autorité de l'homme.

— Peut-être avez-vous raison, dit Frédérique. Oui, l'homme est tout-puissant, et il est armé contre nous. N'importe! nous lutterons. Si nous succombons, d'autres recommenceront à notre place. Toutes les réformes demandent des sacrifices d'argent et de vies humaines.

— Les réformateurs peuvent diminuer ces sacrifices par un peu de prévoyance et de diplomatie... Qui vous empêchait, au lieu de heurter en face les habitudes de l'enseignement, d'intéresser à votre œuvre une personnalité quelconque, de façon purement honoraire, d'ailleurs, un homme politique, un académicien?... Ou bien, ici même, dans cette petite société particulière qui s'appelle le faubourg Saint-Charles, n'était-il pas sage d'acquérir quelques-unes des influences locales, de vous constituer tout de suite un parti, un appui? Regardez autour de vous. Vous verrez des écoles de sœurs, des hôpitaux de religieuses qui sont des œuvres féminines florissantes; elles ont été souvent attaquées et elles ont résisté. Pourquoi? Parce qu'elles s'appuyaient sur un puissant groupement d'hommes : le clergé...

Frédérique secoua la tête :

— A quels hommes pouvions-nous nous adresser? Lequel eût épousé notre parti tout en respectant nos doctrines?

— J'en connais un, au moins, répliqua l'usinier. Oui... moi... J'étais prêt à vous donner non pas cette neutralité bienveillante qui cependant a suffi à vous couvrir jusqu'à présent, mais une protection active et, je vous assure, libérale. J'avais tenté de vous le faire entendre en fondant une bourse dans votre école, en offrant l'enseignement gratuit de mes contremaîtres. Vous n'avez pas voulu comprendre. Vous avez continué votre chemin orgueilleusement; vous m'avez fait savoir que vous n'aviez de moi aucun besoin... Souvent,

des fenêtres de ce cabinet que vous connaissez, j'ai suivi des yeux — dans la cour aux acacias, parmi vos compagnes ou vos élèves, — votre haute silhouette noire, votre visage que je devinais à distance plutôt que je ne le distinguais ! Pas une fois votre regard ne s'est relevé vers cette maison, — ma maison, — où pourtant vous avez été traitée plusieurs années avec tant de faveur et d'amitié !... d'où vous étiez partie après un incident regrettable, j'en conviens, mais que pas une femme n'eût jugé aussi sévèrement que vous !...

Une sincère émotion animait la voix de Jude Duramberty, et pourtant cette voix demeurait contenue dans un ton respectueux, qui arrêtait toute inquiétude et toute révolte de Frédérique. Elle-même, étonnée de son propre calme, pensait ; « Comme mon cœur a changé ! Je comprends maintenant ce que me dit cet homme... J'ai un peu pitié de lui... parce que moi-même j'ai souffert... J'ai éprouvé comme il est impossible de réprimer son cœur !... »

Duramberty continua :

— Imaginez ce qu'a été ma vie depuis deux années. Je ne veux pas faire de phrases, oh ! non... et je me suis bien raillé moi-même d'être si peu maître de moi. Mais c'est une évidence logique, contre laquelle rien ne prévaut : telle femme est au-dessus des autres femmes, et votre bonheur dépend de l'accord avec cette femme, de la présence amicale de cette femme. Voilà ce que je ne voulais pas croire, et cependant j'ai constaté qu'il en est ainsi. A quarante-huit ans, j'ai commencé à me dégoûter de mon travail, de mes projets, et aussi des femmes qui donnent le plaisir à tout le monde. Ce n'est pas romanesque ni maladif... je sais, je suis sûr que je n'aurai le repos qu'auprès de vous... Oh ! ne vous alarmez pas. Vous sentez bien que je ne vais pas refaire la tentative insensée d'il y a deux ans. Mais je puis bien vous dire que j'en suis venu, contre toutes mes inclinations d'autrefois, au désir de fixer ma vie... Ne dites rien ! ne dites pas non ! écoutez-moi... J'offre à l'œuvre que vous aimez, à laquelle vous avez consacré votre jeunesse, mon influence dans ce quartier, qui est toute-puissante... sans exiger en échange le moindre droit de contrôle... Je vous offre cela et je vous offre aussi mon nom.

D'un geste respectueux, il arrêta Frédérique qui allait l'interrompre :

— Vous m'avez dit tout à l'heure, poursuivit-il, qu'une pareille offre ne vous semblait pas injurieuse. Je vous offre mon nom et je vous supplie de l'accepter... Je ne peux plus vivre, si près de vous, et sans vous... Si je ne dois pas vous obtenir, j'aime mieux que votre école disparaisse : au moins, je n'endurerai plus le supplice de vous voir chaque jour sans vous parler, sans m'approcher de vous... Ne refusez pas... Vous ne dépendez que de vous. Pourquoi n'useriez-vous pas du droit que vous reconnaissez à cette Duyvecke Hespel?... Libérez-vous... d'autant qu'en vous libérant vous sauvez votre école. Je ne ferai rien contre vous dans aucun cas... mais si je dois m'en retourner sans une réponse qui me donne un peu d'espoir, je m'abstiendrai... Je laisserai les forces inévitables vous détruire. Je ne me pique pas d'héroïsme sentimental... Dites-moi que vous ne repoussez pas absolument ce que je vous propose... Est-ce donc inacceptable?... Vous ne m'aimez pas? soit!... mais vous avez de l'estime pour mon activité, je le sais... Nos intelligences s'entendent et se complètent; à notre âge, à tous deux, n'est-ce pas le plus important? Livrez-moi le soin de vous conquérir. Vous serez mère... vos enfants vous feront aimer votre mari... Allons! ne fermez pas brusquement votre esprit et votre cœur... Prenez un peu en pitié l'homme qui vous a, le premier, donné la joie de gagner largement votre vie, et sans lequel, après tout, la grande œuvre à laquelle vous avez consacré tant d'efforts n'aurait peut-être pas pu commencer. Croyez-moi, je vous montre le vrai chemin... Je vous respecte tant!... je vous admire tant!... Vous ne sauriez être malheureuse avec moi.

Tout cela fut dit avec une chaleur contenue qui excluait le ridicule de cette demande en mariage inopinée. Frédérique, très lucide, écoutait. Elle pensait :

« Voilà, une fois de plus, sous sa forme sociale et correcte, l'inévitable marché : « Donne-moi ton corps et je te » donnerai mon argent, ma protection... » C'est cela le mariage : et encore cet homme a, du moins, l'excuse d'avoir souffert, et celle du désintéressement... Enfin, comme il est averti par une première épreuve, il s'exprime en termes excel-

lents, qui ne sauraient provoquer de révolte... Eh bien, en somme, la première façon, qui m'a révoltée naguère, valait encore mieux... Le marché était plus franchement offert, il ne se décorait pas de formes hypocritement respectueuses... »

Quand il parla des enfants, de la vie à deux dans l'équilibre de l'esprit, elle rougit; il put la croire touchée. Elle avait, d'un retour invincible sur le passé, évoqué Georg Ortsen, leur communion fraternelle à Londres, et les rêves confus qu'elle repoussait alors, mais qui s'imposaient... Elle aussi avait subi la torture de vivre auprès d'un être qu'on voudrait sien, et qui ne peut et ne veut pas être à vous. Dans l'accent de Jude Duramberty, suppliant : « Prenez-moi un peu en pitié », elle entendit un écho de son propre cœur... Et cela la rendit plus douce à cet homme : et, malgré toute sa haine pour le marché légal qui lui était offert, elle n'opposa pas de refus violent, ni de geste de mépris. Son visage même, son grave visage aux nobles lignes ne se contracta pas : ses yeux se fixèrent sans colère sur son interlocuteur.

Elle se taisait, ne trouvant pas de mots pour répondre. L'idée de profiter du trouble de Duramberty, de le tromper ou de l'ajourner par de vagues promesses ne l'effleura même pas. Mais elle s'épouvantait à penser que les paroles qu'elle allait prononcer décideraient du sort de l'École. Car Duramberty disait juste et Frédérique était trop intelligente pour ne pas le comprendre : seule son influence saurait désarmer les attaques de toutes parts menaçantes.

Tandis qu'elle cherchait comment, sans mentir et sans rien engager d'elle-même, elle toucherait ce cœur masculin, comment elle l'inclinerait à ce qu'il appelait ironiquement l'héroïsme sentimental, Duramberty interpréta son silence comme un acquiescement.

Il reprit son plaidoyer :

— Je ne vous demande pas une résolution immédiate. Dites-moi seulement que vous n'êtes pas irréductible... que vous réfléchirez... que cela se peut!... Je ne vous presserai point. Vous me permettrez de vous voir... quelques instants chaque jour, d'essayer de vous convaincre... en me faisant connaître un peu de vous... en me montrant à vous autre-

ment que comme un chef à son employée... car nos relations, en somme, n'ont jamais été que cela... Soyez bonne... ne m'ôtez pas l'espoir. Prenez en pitié la tristesse de ma vie : tout seul... toujours tout seul...

Sa voix fléchit sur ces derniers mots; ce ne fut presque plus qu'un chuchotement entrecoupé. Cet homme fort, amené à jouer sa destinée sur une réponse de femme, tremblait, s'attendrissait, et ses paupières étaient humides. La conscience de Frédérique se rebella à la pensée de le leurrer, de profiter de son trouble. Elle se décida d'un coup.

— Me voir? Tant qu'il vous plaira ; cela, dit-elle. je n'y fais aucune difficulté ; j'y prendrai plaisir, vous le savez... Nous nous entendions bien, autrefois...

— Oh ! fit Duramberty, très ému... Alors. je peux espérer...

— Non... Je ne veux pas créer d'équivoque entre nous ! je ne me marierai jamais... D'ailleurs, je le répète, rien ne vous est personnel dans ma décision... J'ai pris avec moi-même un engagement. Vous le savez. Pourquoi me forcer à un refus que vous prévoyiez, en somme? Personne ne sera mon mari : personne. Me garderez-vous rancune d'un parti arrêté depuis l'enfance ?

Duramberty, immobile, écoutait. Il ne dit rien, il attendit qu'elle continuât de parler. Comme elle se taisait, elle-même horriblement angoissée, il demanda d'un ton changé, comme pâli :

— C'est... une sorte de vœu?... un vœu religieux... alors?...

— Non... c'est une décision prise logiquement, pour être plus libre, pour mieux travailler à l'affranchissement des femmes... Ne cherchez pas d'autres motifs : c'est le seul. Je vous en donne ma foi.

Il y eut encore un silence. Puis Duramberty, d'une voix qui reprenait sa fermeté et sa netteté impératives, questionna :

— Mais... si le mariage, justement, servait la cause qui vous est précieuse, la cause féministe?... Et c'est le cas. Vous ne sauriez, aujourd'hui, faire plus de mal à votre œuvre qu'en persistant dans le célibat...

Entre les deux êtres qui, tout à l'heure, avaient senti une

obscure sympathie l'un pour l'autre, la lutte recommençait, encore masquée, déjà vive.

— Peut-être, répliqua Frédérique, ferai-je tort, pour le moment, à mon œuvre, en n'acceptant pas ce que vous m'offrez. Mais demain, après, au cours de la vie... qui sait? Ma liberté est le seul bien certain que je puisse offrir à la cause de l'affranchissement de la femme. En me mariant, je trahirais cette cause.

— Alors... c'est non... définitivement?

— Faut-il vous répéter que cette décision ne vous vise en rien, monsieur?... Soyez assez généreux pour ne pas m'en vouloir d'une vocation ancienne, et surtout — surtout — ne songez pas à faire peser sur d'autres, sur des innocentes, la rancune que vous allez peut-être concevoir contre moi.

— Je vous ai dit que je ne contribuerai point à hâter la ruine de vos entreprises... Je m'en désintéresserai, simplement, et cela, non par rancune, mais parce qu'il me serait pénible, désormais, d'être mêlé de près ou de loin aux affaires de cette maison... Je ne serai pas votre ennemi, je vous le promets...

— Merci, dit Frédérique.

Elle sentait, malgré les phrases pacifiques, la colère de la défaite s'amasser derrière le front de Duramberty.

— Laissez-moi vous demander encore une réponse... une seule, — dit celui-ci — et je m'en vais...

Frédérique acquiesça de la tête.

— Vous parlez de vocation... d'une sorte de devoir impérieux qui vous interdit le mariage... Votre refus, me dites-vous, n'a rien de personnel... Je dois comprendre que jamais, avec aucun homme au monde, vous n'avez songé à la vie en commun?

Frédérique réfléchit un instant.

— Je n'ai jamais songé, et je ne songerai jamais au mariage.

— Avec personne?

— Avec personne.

— Je vous en prie..., dit Duramberty, baissant la voix. Cette question est absurde... mais je ne puis la retenir... Répondez-moi... et je ne vous en voudrai nullement, — et je me

résignerai... Vous n'avez aimé aucun homme? Vous n'en aimez aucun?

Frédérique resta un temps sans répondre. Puis, comme le silence devenait intolérable, elle dit simplement :

— Je ne me marierai jamais.

Duramberty ne prononça plus un mot. Il salua, se retira. Elle le reconduisit jusqu'au seuil de la salle, où il la salua de nouveau.

Quelques instants, Frédérique, pensive, demeura seule dans la vaste salle. Pourquoi sa conscience tyrannique avait-elle scellé ses lèvres, empêché de sortir le mot que sollicitait Duramberty : « Non... je n'ai jamais aimé, je n'aime aucun homme!... » Maintenant, à cause de ce silence aussi expressif qu'un aveu, il s'en allait, hostile.

Pirnitz et Léa, qui avaient guetté la sortie de l'industriel, rejoignirent Frédérique.

— Ah! chérie, fit Léa, courant à sa sœur. — Enfin, il est parti. J'étais inquiète!...

— Que s'est-il passé? demanda l'apôtre.

Frédérique secoua la tête.

— La chose la plus imprévue et la plus absurde. Il m'a demandée en mariage.

— Et alors?

— Alors... comme, naturellement, j'ai refusé, il est parti, assez mécontent, je crois.

— Il nous fera du mal, dit Léa.

Elles se turent un instant, rapprochées les unes des autres comme des mouettes aux premiers signes d'un grain.

— Ah! — s'écria Pirnitz, avec une âpreté qui ne lui était pas ordinaire, — tous les hommes sont pareils, et la vieille loi qu'ils imposent aux femmes est invariable. Maître... ou ennemi!...

MARCEL PRÉVOST

*(A suivre.)*

# LA QUESTION

DE

# L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE

## EN FRANCE ET A L'ÉTRANGER

A la fin du XIXe siècle, la question de l'Enseignement secondaire est posée dans tous les pays civilisés. Elle l'est partout de la même manière, ou peu s'en faut. C'est que le régime de l'éducation intermédiaire entre l'éducation élémentaire et l'éducation supérieure, qui date de la Renaissance, et qui, plus ou moins profondément modifié, s'est conservé ou introduit partout depuis trois cent cinquante ans, est partout en décomposition. On se bat confusément autour de ce qui en reste. Les uns s'efforcent de détruire, et les autres de sauver ce reste misérable et vénéré ; mais ni les uns ni les autres ne sont d'accord, entre eux, ni sur les arguments à produire ni sur les mesures à prendre. Pédagogues de profession et pédagogues amateurs, chacun dit son mot, apporte son procédé ou son remède. Cependant les hommes d'État, attirés par le bruit de la consultation entre les doctes, s'en mêlent. Les administrations et les parlements instituent des enquêtes, délibèrent, s'efforcent de donner satisfaction aux avis contradictoires et multiplient de petites réformes superficielles qui sont très souvent annulées, corrigées ou remplacées avant d'avoir reçu la sanction du temps et de l'expérience. Cette instabilité crée, à son tour, dans le public, un état de

malaise. Ni les parents qui font faire à leurs enfants des études secondaires, ni les enfants qui les font, ni même la plupart des maîtres n'ont foi dans l'efficacité de ces études dont les programmes sont éphémères et dont médisent tant de personnes autorisées.

Les choses se passent ainsi partout : malaise général et chronique, avec des recrudescences qui se traduisent par des polémiques passionnées, des enquêtes et des réformes. Mais les « crises » n'ont pas lieu en même temps dans tous les pays : il y a des nations où elles sont exceptionnellement aiguës, fréquentes ; il y en a qui sont en avance, et d'autres qui sont en retard, dans la voie où des nécessités inflexibles les poussent toutes sans relâche. — Depuis trente ans, en France, l'organisation traditionnelle de l'enseignement secondaire a été remise en question, attaquée et défendue avec violence, et gravement modifiée jusqu'à cinq fois : en 1872 (circulaire de M. Jules Simon), en 1880 (refonte complète du plan d'études de l'Enseignement « classique » ou gréco-latin), en 1885 (polémiques soulevées par le livre de Raoul Frary sur *la Question du Latin*, et remaniement des programmes qui marque une première revanche des partisans de l'Enseignement classique), en 1890-1891 (constitution d'un Enseignement secondaire « moderne », sans grec et sans latin), en 1898-1899 (campagne de M. Jules Lemaître et enquête de la « Commission de l'Enseignement de la Chambre des députés »)[1]. — En Prusse, il a paru nécessaire, moins de dix ans après l'importante réforme de l'enseignement secondaire à laquelle est attaché le nom de M. de Bonitz (1882), d'en édicter une nouvelle. Guillaume II prit personnellement, en décembre 1890, l'initiative de convoquer une Conférence de notables chargée d'examiner ses vues — les « vues du roi » — sur le problème toujours pendant ; les procès-verbaux de cette Conférence, les observations de plus de cinq cents corps de professeurs qui furent ultérieurement consultés, sinon les « plans de réforme complets » que quatre cents penseurs environ, tous convaincus d'avoir découvert la solution cherchée, adressèrent, à cette occasion, au Ministère prussien

1. Les procès-verbaux des dépositions recueillies par la Commission ont été publiés : *Enquête sur l'Enseignement secondaire* (Paris, 1899, 5 vol. in-4).

de l'Instruction publique, ont servi à rédiger le plan d'études transactionnel et les instructions de janvier 1892, qui sont présentement en vigueur. Mais les innovations de 1892 n'ont pas mis fin aux controverses : la littérature relative à la question du latin, à celle de l'équivalence entre l'enseignement « classique » des Gymnases et l'enseignement « moderne » des *Oberrealschulen*, aux moyens d'opérer la fusion des divers types d'enseignement secondaire, etc., est restée plus abondante en Allemagne que dans tout autre pays[1]. — L'agitation n'est pas moins vive en Angleterre, où trois grandes Commissions parlementaires ont été successivement instituées pour recueillir les éléments d'une législation rationnelle, qui est encore à l'état de projet[2]. Elle l'est davantage en Italie et dans les pays scandinaves. En Italie, les plans d'étude de l'enseignement « classique » ont été bouleversés onze fois de fond en comble depuis 1862, sans compter les innombrables retouches de détail qui ont été effectuées par le moyen de circulaires ou d'arrêtés ministériels[3]; là, l'enseignement secondaire est en vérité « un malade qui se retourne sur sa couche sans trouver de soulagement ». En Suède, il n'est guère de législature, depuis cinquante ans, qui n'ait examiné si le moment était venu de « couper le câble entre l'antiquité classique et l'éducation moderne » et de « combler le fossé qui sépare l'enseignement populaire (ou primaire) de l'enseignement secondaire »; les réformes de l'enseignement secondaire se sont succédé à jet continu, dans ce pays, sous l'impulsion directe des Chambres ; au printemps dernier, le Parlement de Stockholm en recommandait encore une à l'agrément de la couronne. Enfin, des mesures très hardies, tout à fait révolutionnaires, ont été sou-

1. C'est deux ans après la réforme de 1892 qu'a été publié le livre qui, dans la littérature pédagogique de l'Allemagne, correspond à ce qu'a été, chez nous, le réquisitoire populaire de R. Frary contre l'enseignement gréco-latin : P. Nerrlich, *Das Dogma vom klassischen Alterthum* (Leipzig, 1894, in-8).

2. Il est particulièrement intéressant de rapprocher de l'Enquête française de 1899 et des procès-verbaux de la Conférence de Berlin en 1890, les neuf volumes in-8 du rapport de la *Royal Commission on secondary Education*, présenté au Parlement anglais, en 1895, par M. James Bryce.

3. Le ministre Baccelli a récemment soumis aux Chambres italiennes un nouveau projet « complet » de réorganisation de l'Enseignement secondaire, « classique » et « moderne ».

vent préconisées en Danemark[1]; la Norvège les a adoptées en 1896. — Tous les autres États, jeunes et vieux, petits et grands, connaissent aussi, par expérience, les « crises de l'enseignement secondaire » : des réformes plus ou moins « complètes » ont été énergiquement réclamées et finalement obtenues en Portugal (1894-1895), en Roumanie (1898), et même, dit-on, en Espagne; des transformations se préparent ou s'accomplissent en ce moment aux États-Unis et en Russie[2].

Nul ne peut se flatter d'avoir lu tout ce qui a été publié, pendant la seconde moitié de ce siècle, sur la question de l'enseignement intermédiaire, même dans un seul pays : enquêtes, livres, brochures, articles, c'est une bibliothèque immense. Mais il suffit d'avoir étudié, en les comparant, quelques documents choisis de diverses provenances pour constater les faits suivants. — D'abord, cette énorme littérature est surchargée de redites : dans toutes les langues, les mêmes raisonnements pour et contre ont été et sont encore infatigablement ressassés sur tous les points en litige, qui, partout, sont à peu près les mêmes. Cette circonstance est ignorée de ceux qui disent, comme l'a dit un témoin entendu par les enquêteurs français de 1899 : « Admettons que notre enseignement secondaire est une institution qui n'a peut-être pas d'équivalent à l'étranger »; ou bien, comme l'écrit M. Fouillée : « La France doit veiller à la conservation et à la sanction efficace des études classiques, partout en honneur, partout mises au premier rang, partout considérées comme la préparation nécessaire... aux plus hautes carrières. Est-ce à nous de préparer leur mort *au moment où on les relève partout*[3]? »

1. L'Enquête danoise de 1889 vaut la peine d'être lue en regard des enquêtes précitées, qui ont été faites postérieurement en Allemagne, en Angleterre et en France.

2. Des notions sommaires sur l'histoire et l'état actuel de l'Enseignement secondaire dans tous les pays ont été méthodiquement réunies au tome Ier (2e partie), du *Handbuch der Erziehungs- und Unterrichtslehre für höhere Schulen*, publié sous la direction de M. A. Baumeister (Munich, 1897, in-8), et dans les derniers volumes de la *Revue internationale de l'Enseignement*. Les notices du *Handbuch* sont pour la plupart excellentes; celles qui concernent la Russie, l'Espagne et la Suisse sont insuffisantes.

3. A. Fouillée, *Les Études classiques et la Démocratie*, pp. 167, 221. — Réciproquement, un des principaux arguments employés par l'ancien ministre sué-

— En second lieu, il n'y a pas, en ces matières, de thèses contradictoires qui ne se puissent prévaloir de l'opinion des hommes du métier les plus qualifiés, les plus éminents. Il faut donc renoncer, ici, à l'argument d'autorité, qui est si commode[1]. — En somme, tant de redites presque textuelles, quoique indépendantes, les dissentiments des meilleurs esprits, les illusions que toutes les combinaisons expérimentées ont fait naître[2], les critiques justifiées dont elles ont été l'objet, et cet état de souffrance dont, nulle part, on n'a réussi à s'affranchir, tout laisse l'impression que le problème, très difficile, ne comporte pas de solution triomphante.

C'est, en effet, un des problèmes les plus compliqués que l'on puisse considérer. Dans les termes les plus généraux, il se pose ainsi : quel est l'enseignement qui vaut le mieux pour former l'homme cultivé, pendant l'adolescence? La réponse, quelle qu'elle soit, ne saurait être que grossièrement imparfaite, au point de vue pédagogique ; car, il serait nécessaire, pour bien faire, d'étudier à part, le cas, les aptitudes et les besoins de chaque individu, et il s'agit de décider en bloc, sinon pour tous les individus, au moins pour des catégories très nombreuses. Mais les difficultés d'ordre pédagogique, si sérieuses qu'elles soient, ne sont peut-être pas les plus graves. Le problème de l'enseignement secondaire est lié aux questions politiques et religieuses ; et c'est une question sociale. D'où la probabilité, *a priori*, de divergences irréductibles. Des traditions depuis longtemps entamées, mais encore profondément enracinées, encombrent, d'ailleurs, le terrain. La plupart des convictions, à ce sujet, sont faites de sentiments et de partis

dois, M. Wennerberg, pour défendre les études classiques devant la première Chambre de Stockholm, le 19 avril 1899, fut l'exemple de la France, « où l'on fait tant de latin ».

1. Les contradictions des témoins les plus compétents sont nombreuses, dans les enquêtes, non seulement sur les théories générales, mais sur les points de fait. Il a été dit, par exemple, aux enquêteurs français de 1899 que, « dans les gymnases classiques, en Allemagne, on fait de très fortes études gréco-latines » (*Enquête*, I, 206) ; et que « l'enseignement gréco-latin est en baisse en Allemagne comme en France ». (Ib., I, 372.)

2. Peut-on lire aujourd'hui, sans sourire, ce passage de la circulaire du 27 mai 1872, signée de M. Jules Simon : « Dans quelques années, nul ne sera reçu bachelier s'il ne peut parler au moins une langue vivante aussi facilement que le français » ?

pris, de sorte qu'elles sont à la fois très susceptibles et invincibles.

Le seul espoir qu'il y ait de simplifier ces embarras de toute espèce, c'est de les définir et d'en marquer les origines. Cela fera toujours faire l'économie de quelques malentendus.

## I

### QU'EST-CE QUE L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE ?

Au moyen âge, l'enseignement secondaire faisait partie de l'enseignement supérieur. Il était donné, dans les Universités, par les Facultés des Arts, qui étaient des écoles préparatoires aux études spéciales des trois autres Facultés : Théologie, Droit, Médecine. C'est pour cela que le baccalauréat, attestation d'études *secondaires*, est subi, dans quelques pays — par exemple en France et en Suède, — devant les maîtres de l'enseignement *supérieur*.

L'enseignement secondaire s'est dégagé peu à peu, comme entité indépendante, entre l'enseignement élémentaire (primaire ou populaire), d'une part, et l'enseignement supérieur, d'autre part. Du reste, cette évolution ne s'est pas produite partout avec autant de précision que chez nous. Chez les peuples qui ont conservé le plus fidèlement les cadres du moyen âge, comme l'Angleterre et l'Écosse, la distinction du « primaire », du « secondaire » et du « supérieur » a été longtemps incertaine ; elle n'est pas très nette encore.

Dans les pays où cette distinction est nette, c'est-à-dire dans l'Europe continentale, un abîme conventionnel, plus ou moins profond, s'est creusé entre les trois « ordres » d'enseignement. Mais on n'est pas d'accord pour définir ce qui les sépare ; et les uns approuvent, tandis que les autres regrettent, le fait même de la séparation.

Quelle est la définition de l'Enseignement secondaire, pour ceux qui sont habitués à le considérer comme un organisme à part ? — « La distinction des trois ordres d'enseignement, dit M. Lachelier[1], est celle-ci : l'enseignement primaire donne

1. *Enquête* de 1899, I, 327.

un savoir empirique, destiné à être utilisé sans réflexion ; l'enseignement supérieur donne un savoir raisonné que l'étudiant doit s'approprier et le soumettant à une critique personnelle. Le propre de l'enseignement secondaire est de donner, non un savoir, mais une culture : il doit consister dans une lente imprégnation de l'esprit. » C'est, en effet, une opinion très répandue, en France, dans tous les partis, — dans l'Université (au sens napoléonien du mot) aussi bien que dans le clergé, — que l'enseignement primaire se distingue de l'enseignement secondaire par sa méthode même, par une méthode « inférieure[1] », qui « ne provoque pas la réflexion » et qui fait « seulement appel à la mémoire ». On déclare couramment que tout enseignement est primaire qui « ne comporte pas une éducation générale de l'esprit », et qui se borne à procurer une « instruction formelle » et des connaissances positives. Mais ces manières de voir, implicitement fort dédaigneuses pour l'immense clientèle de l'enseignement primaire, ne sont pas partagées par tout le monde. Un simple garçon de boutique, dans une lettre adressée aux *Commissioners* anglais de 1894 (qui l'ont publiée), exprime avec force cette pensée que le but principal de tout enseignement, primaire ou non, est de cultiver, en les exerçant, les facultés de l'esprit. M. Jules Ferry a dit, dans une circonstance solennelle, que l'école primaire doit, elle aussi, donner une « éducation libérale ». Beaucoup de gens sont persuadés qu'entre la culture secondaire et la « culture primaire », il n'y a d'autre différence, en principe, que celle du plus et du moins. Si l'instruction primaire n'était, à aucun degré, une « culture », elle ne serait pas digne, à leur avis, de la sollicitude publique.

En réalité, l'enseignement secondaire n'est nullement caractérisé par l'esprit de son institution ou par ses intentions pédagogiques. « La définition même de cet enseignement ne peut plus se faire, en France [et partout], dit très bien M. Buisson, que sous la forme sociale. On le reconnaît à ceci : c'est l'enseignement accessible aux familles qui peuvent entretenir leurs enfants, jusqu'à un âge relativement avancé,

1. *Enquête*, II, 335 (M. l'abbé Julien) ; cf. I, 156 (M. Leroy-Beaulieu) et II, 171, 353 (MM. Fallex et Darlu).

sans avoir besoin de leur faire gagner leur vie. » L'enseignement secondaire est proprement celui que reçoivent, jusqu'à l'âge du service militaire, la petite minorité des enfants du pays dont les parents sont assez aisés pour soutenir longtemps la dépense des études, et ceux des familles pauvres qui, ayant paru propres à profiter d'une instruction prolongée, ont obtenu des bourses.

L'École secondaire, payante et fréquentée par la bourgeoisie, jouit, naturellement, d'un prestige que n'a pas l'École primaire, gratuite et fréquentée par le populaire. Et comme, d'ailleurs, on sait assez que c'est au collège que se prépare l'élite future de la société [1], l'ambition légitime et la vanité invitent également les parents à y envoyer leurs enfants, *quels que soient les programmes*[2]. Les deux ordres d'enseignement sont donc séparés ; mais ils ne le sont pas par une différence essentielle de méthodes ; ils le sont par des habitudes et des préjugés sociaux. Dans presque toute l'Europe continentale, une ligne accentuée de démarcation est tracée entre les élèves et les anciens élèves de l'École primaire et ceux de l'École secondaire. Les conséquences sont très graves. La principale est que le personnel de l'Enseignement secondaire et celui de l'Enseignement primaire, au lieu de s'aider, rivalisent. N'ayant pas conscience que, placés à des étages différents, leur devoir est de travailler ensemble à l'œuvre de l'éducation nationale, ils se regardent de travers. Aux établissements secondaires sont annexées des « classes élémentaires », afin d'éviter aux enfants de la bourgeoisie le contact des enfants du peuple. En revanche, il existe un « Enseignement primaire supérieur », qui fait, sans contredit, double emploi avec les premières années du cours d'études « modernes », tel qu'il est organisé dans les collèges. Pourquoi ? Parce que l'enseignement pri–

1. « Le caractère propre de l'Enseignement secondaire, dit M. Foncin (*Enquête*, I, 343), est de préparer une élite, l'élite des chefs de la pensée et de l'action nationales. »

2. « Un bourgeois met son enfant au lycée, non pas pour en faire un savant [ou un homme cultivé], mais pour ne pas le mettre dans le même établissement que le fils de son concierge. » (*Enquête*, II, 107.) L'auteur de cette remarque ajoute : « Voilà le fond du caractère français. » Mais non : ce phénomène est général. C'est parce que les Gymnases classiques sont des écoles « distinguées » (*vornehme*) que le petit bourgeois allemand les peuple de sa progéniture.

maire et l'enseignement secondaire, constitués tous les deux en corporations jalouses, se sont développés, chacun dans sa sphère, pour satisfaire aux besoins de leurs clientèles respectives : l'un s'est vu pousser une tête, l'autre s'est vu pousser une queue.

Cet état de choses est approuvé, en France, par un parti considérable : « Ne mêlons pas à tort et à travers, dit M. Fouillée[1], les diverses couches sociales et les divers milieux sociaux ». Les mêmes sentiments prévalent en Angleterre, où cette partie du problème de l'enseignement secondaire, la *social difficulty*, a été souvent discutée avec l'attention qu'elle mérite, et en Allemagne. Mais, dans tous les pays, les hommes les plus clairvoyants des partis démocratiques en sont grandement choqués. Et depuis longtemps, car ce fut un des rêves de la Convention d'établir la continuité des enseignements primaire, secondaire et supérieur, c'est-à-dire de l'enseignement public depuis la base jusqu'au sommet. Il y a six mois, MM. L. Bourgeois et R. Poincaré ont dit là-dessus, très nettement, ce que beaucoup d'entre nous pensent : « La concurrence des écoles primaires et des collèges, entretenue par cette séparation absolue que maintiennent les règlements et les préjugés sociaux est un des maux dont nous souffrons; nous devons précisément combattre ces préjugés[2] »; « L'éducation secondaire est à la fois isolée de l'instruction primaire et de l'instruction supérieure... On a fini par admettre qu'il y avait trois enseignements séparés par des frontières définies... C'est un merveilleux exemple de la puissance des formules. Car enfin ces trois épithètes : primaire, secondaire et supérieur, ne correspondent à aucune réalité objective »[3]. De son côté, la Chambre des députés française vient de poser officiellement la question de savoir « s'il est désirable que les enfants n'entrent dans l'enseignement secondaire qu'après avoir reçu l'instruction primaire ». Cette question est déjà résolue affirmativement dans les petits royaumes d'Europe, où l'instinct d'égalité et de fraternité

1. *Enquête*, I, 274.

2. Ib., II, 688 (M. L. Bourgeois).

3. Ib., II, 658 (M. R. Poincaré).

sociales est plus vif que dans les grands États traditionnels : en Hollande, en Danemark, en Roumanie, on n'est admis dans les établissements secondaires publics qu'à onze ou douze ans, après avoir subi un examen sur les matières enseignées à l'école primaire ; en Suède, une campagne est ouverte pour que le passage des élèves de l'école populaire (l'« école fondamentale », *bottenskola*) dans l'école secondaire s'effectue normalement, sans examen, sur la production d'un certificat d'études ; en Norvège, l'école secondaire est désormais considérée comme la suite naturelle de l'école populaire. Quant aux États-Unis, « l'esprit américain, dit M. A. Herzen, ne peut même pas concevoir le parallélisme que l'on tient à maintenir en Europe entre l'enseignement primaire et l'enseignement secondaire ; pour lui, enseignement primaire et enseignement secondaire ne font qu'un, sans prédestination des uns au savoir et à la culture, des autres à l'ignorance ou à l'instruction formelle ».

Il importe de distinguer ici les deux difficultés qui s'opposent, dans les vieux pays, à l'union de l'école populaire (ou primaire) et de l'école secondaire. — D'abord les programmes de l'école populaire ne sont pas tout à fait pareils à ceux des classes élémentaires annexées à l'école secondaire : des différences ont été établies, à dessein, par les partisans de la « cloison étanche » entre les deux enseignements. Ensuite, la promiscuité inévitable, surtout dans les grandes villes, à l'école populaire, d'enfants dont l'éducation privée et la moralité sont très inégales, est de nature à inspirer aux esprits les plus affranchis une répugnance instinctive, jusqu'à un certain point légitime, et, en tout cas, insurmontable. — De ces deux difficultés, la première peut et doit être aisément résolue : il suffit d'uniformiser les programmes, de sorte que tous les enfants, destinés ou non à recevoir une culture secondaire, reçoivent préalablement la même culture primaire. On n'a jamais opposé à cette réforme capitale — accomplie dans les pays scandinaves — que la théorie aristocratique de la diversité des méthodes propres à l'enseignement primaire et à l'enseignement secondaire. Mais les pédagogues l'ont précisément inventée, cette théorie, pour justifier la situation créée par la vanité des familles. Elle est sans valeur : il n'y a pas deux mé-

thodes[1]. D'autre part, les avantages qui découleraient d'un enseignement fondamental, commun à tous les enfants sans exception jusqu'à l'âge de onze ans, sont évidents. — Heurter de front la seconde difficulté, celle qui tient à la nature des choses, n'est ni possible, ni utile. A la vérité, il y a des pères de famille, appartenant à la haute ou à la moyenne bourgeoisie, qui considèrent comme un devoir social, en dépit des répugnances de leur caste, d'envoyer leurs enfants à l'école populaire avant de les faire entrer au collège. En Allemagne, quelques-uns des promoteurs du système de l'école unitaire *(Einheitsschule)*, avec soubassement commun (*mit lateinlosem Unterbau*), vont jusque-là. Ils sont animés par les sentiments les plus respectables. Mais tant de courage civique est rare. Il est, peut-être, en pure perte. L'imposer serait tyrannique. Et il serait impolitique, chez nous, de supprimer purement et simplement les classes élémentaires des collèges ; car ceux qui ne se résoudraient pas à voir leurs enfants fréquenter l'école populaire de l'État seraient, pour ainsi dire, obligés de les confier aux établissements libres. — La seule solution rationnelle de la question accessoire, mais très importante, des rapports entre l'enseignement primaire et l'enseignement secondaire est donc celle que, dès 1890, M. Adrien Dupuy, dans un livre excellent, suggérait en ces termes : « Comme les classes élémentaires des lycées (9e, 8e, 7e) ne sont, après tout, que des classes primaires, on doit avoir le courage de leur restituer leur vrai caractère et d'en faire les divisions d'une école primaire ou enfantine, annexée au lycée, et ne différant des autres écoles du même ordre que par la non-gratuité. De la

1. Les partisans de l'état de choses actuel en sont réduits à dire, comme me l'a dit le directeur d'un gymnase de Berlin : « Il est impossible d'enseigner de la même manière les mêmes choses à ceux qui feront et à ceux qui ne feront pas d'études classiques ». Cf. l'*Enquête* française, III, p. 351 : « *La Société pour l'étude des questions d'enseignement secondaire* émet le vœu que, dans les classes élémentaires, les méthodes d'enseignement soient, dès le début, combinées en vue des études ultérieures que doivent faire les enfants (différencier l'enseignement élémentaire de l'enseignement primaire) ». — Ils disent aussi que la culture secondaire classique (gréco-latine) est compromise si les enfants n'en reçoivent pas les éléments dès le plus jeune âge. Mais ils le disent, ils ne le prouvent pas ; et les hommes compétents sont partagés sur ce point en deux camps d'égale force numérique. Le règlement français de 1880 fait commencer l'étude du latin en 6e ; or, pour dix humanistes qui proclament que c'est trop tard, dix se déclarent satisfaits, et quelques-uns disent que c'est trop tôt. Voyez les Enquêtes.

sorte, à leur entrée en sixième, qu'ils viennent du lycée même ou du dehors, les élèves se trouveraient dans des conditions d'égalité parfaite, et, à défaut de la communauté d'origine, ils auraient la communauté de culture, ayant tous été formés d'après la même méthode[1] ».

Partout où l'Enseignement secondaire a une existence autonome, ses rapports ont été altérés, non seulement avec l'Enseignement primaire, mais avec l'Enseignement supérieur. Il résiste mal à la tentation de compléter l'éducation qu'il donne en empiétant par en haut sur le supérieur comme il empiète par en bas sur le primaire. De là, les divisions « supérieures » de rhétorique, de philosophie et de mathématiques spéciales, et ces élèves « vétérans » des lycées qui ressemblent à des étudiants. Mais il est inutile d'insister. On l'a dit cent fois : historiquement et logiquement, l'enseignement secondaire (c'est-à-dire l'enseignement reçu par les jeunes gens qui ont du loisir entre la douzième et la dix-huitième année) n'est que la préparation à l'enseignement supérieur : d'après les dernières statistiques, sur 4 587 élèves qui ont quitté les gymnases de l'Allemagne avec le certificat de maturité, 3 342 sont entrés dans les Universités. Pour ceux-là seulement qui renoncent à faire des études supérieures[2], l'enseignement secondaire est une fin en soi, au même titre que l'enseignement primaire pour les enfants qui sont forcés par les nécessités de la vie d'interrompre vers onze ans la culture de leur esprit.

## II

### LE DESSEIN DES FONDATEURS DE L'ENSEIGNEMENT CLASSIQUE. L'HUMANISME CONFESSIONNEL.

Quel est le but de l'enseignement secondaire? — La forme principale de cet enseignement — les études classiques ou gréco-latines, — qui a duré tant bien que mal depuis le

1. A. Dupuy, *L'État et l'Université* (Paris, 1890), p. 15.

2. La proportion des élèves des écoles secondaires qui entrent dans les Universités et dans les Écoles techniques est presque insignifiante aux États-Unis. A cet égard, la France occupe une place intermédiaire entre l'Allemagne et l'Amérique.

XVI[e] siècle jusqu'à nos jours, porte encore à ce point l'empreinte de ses origines qu'il faut faire, pour la comprendre, un retour sur le passé. Les vicissitudes près de quatre fois séculaires que le système a traversées n'ont pas complètement oblitéré le dessein de ses fondateurs, les hommes de la Renaissance, de la Réforme et de la Contre-Réforme.

Les premiers pédagogues de la Renaissance, dont Erasme fut le maître, ont proclamé que la fin des études est la « sapience » et la « vertu » : *sapientiam ac virtutem finem esse studiorum*. Dans la langue des humanistes, la « sapience », c'est proprement la culture intellectuelle ; la « vertu », c'est une manière délicate et raffinée d'être, de sentir, de s'exprimer et d'agir. Cette politesse et la « sapience » s'acquièrent, simultanément, par le moyen d'un commerce assidu avec les auteurs anciens, latins et grecs, dont les ouvrages sont une source inépuisable de sentences, de vérités, de pensées fines et d'expressions heureuses. Ainsi se forme à la fois l'esprit, le cœur et le goût. Dans le *De ratione studii* publié en 1512, et dans les autres écrits d'Erasme, cette théorie, dont la fortune a été si grande, est déjà développée tout entière ; on y voit clairement ce que fut, dès l'origine, l'idéal de l'écolier qui a fait ses « humanités » : un jeune homme familier avec les livres de l'antiquité classique, qui a du discernement littéraire et de la facilité d'expression ; qui, lesté d'une riche provision de mots (*verba*) et de lieux communs (*res*), sait l'art de dire n'importe quoi de cent façons agréables et de broder brillamment sur tous les thèmes généraux. Cet idéal ressemble beaucoup à celui des rhéteurs qui tenaient école d'« éloquence » aux derniers temps de l'Empire romain, et, par cet intermédiaire, il se rattache, en dernière analyse, à la tradition lointaine des sophistes de la Grèce. Aussi bien, cette tradition n'avait-elle jamais été tout à fait abolie : les petits maîtres français et italiens qui, dans les villes de la Loire au XII[e] siècle, et auprès des Universités du XIII[e], enseignaient, sous le nom d'*Ars dictaminis*, une rhétorique, une poétique étrangement dégénérées et réduites en formules mécaniques, en avaient gardé le dépôt pendant le moyen âge[1]. Le mouvement dont

1. Voir Fr. Novati, *L'influsso del pensiero latino sopra la civiltà italiana del medio evo* (Milan, 1899, in-16).

Erasme et ses disciples ont été les protagonistes enthousiastes ne fut vraiment, à cet égard, qu'une « renaissance » de la rhétorique des anciens peuples du Midi, qui estimaient pardessus tout l'habileté oratoire.

Les humanistes fondèrent le système des études classiques, pour remplacer l'enseignement scolastique en décadence, avant qu'éclatât la crise de la Réformation religieuse. Mais les partisans et les adversaires de la Réforme l'ont adopté, organisé (en fondant des écoles), domestiqué et employé au service de leurs doctrines. Et il a été, par là, profondément modifié.

Erasme et ses amis avaient été des esprits libres, amoureux de l'antiquité pour ses « beautés », mais aussi pour ses hardiesses, et qui, de son vaste héritage, ne reniaient rien. Le premier soin des luthériens et des jésuites, également préoccupés d'apologétique, fut de faire un choix, et de soustraire aux regards tout ce qui parut susceptible d'éveiller la réflexion critique et périlleux pour la foi. C'est ainsi que la littérature grecque, si suggestive, trop philosophique, fut presque entièrement sacrifiée : le grec était déjà négligé, dans les collèges, à la fin du XVI^e^ siècle. La source antique, où les hommes de la première Renaissance s'étaient abreuvés avec une allégresse inconsidérée, fut savamment appauvrie des éléments qui contribuaient le plus à la rendre vivifiante. On conserva seulement l'étude des langues, la « culture littéraire », la grammaire, la rhétorique, la dialectique formelle, toutes les disciplines inoffensives qui enseignent, non à penser, mais à parler et à écrire. — En même temps, l'idéal profane de la « vertu » fut remplacé par celui de la « piété » : *sapientem atque eloquentem pietatem finem esse studiorum*. Il s'agit ici, naturellement, d'une piété conforme à l'orthodoxie régnante. Aucun gouvernement n'était alors disposé à respecter la liberté de conscience. L'école reçut donc la mission de dresser les écoliers dans la croyance du prince : « D'où une addition capitale au programme de l'humanisme primitif, la Κατήχησις *puerorum* ou instruction confessionnelle, qui prit rapidement autant d'importance dans les académies protestantes que dans les collèges catholiques, et qui, partout, revêtit et garda le caractère d'une véritable « instruction civique », aussi long-

temps que la vie morale des peuples eut sa source dans la doctrine religieuse[1] ».

L'humanisme érasmien, transformé, sous l'influence de la Réforme et de la Contre-Réforme catholique, en humanisme confessionnel, a été la règle de l'enseignement dans toutes les écoles secondaires pendant près de trois cents ans. La pédagogie de la Renaissance n'a été sérieusement ébranlée que par le grand courant d'idées issu des découvertes scientifiques du XVII^e^ siècle, de la philosophie du XVIII^e^ siècle, et de la Révolution française.

Ce qui a été attaqué d'abord dans cet édifice si solide, c'est justement ce que ses derniers architectes, les luthériens d'Allemagne et les jésuites de France, y avaient ajouté pour l'accommoder aux exigences politiques et religieuses de leur temps. De nos jours, le collège a cessé d'être surtout une école d'orthodoxie et de loyalisme, et la *pietas* n'est plus le but principal de l'enseignement public. Cependant, la conception fondamentale des contemporains de la Réforme a laissé, çà et là, des traces, et, partout où elle a été tout à fait éliminée, une lacune, qu'il est peut-être nécessaire, mais assurément très difficile de combler.

Dans les pays où la puissance de l'État se double encore d'une alliance étroite avec l'Église, la « religion » est restée une des matières obligatoires du programme des études secondaires. C'est le cas en Allemagne, où le « cours de religion » est confié aux professeurs de classe, dans les petits royaumes germaniques et en Russie. Mais, même là, l'esprit nouveau a pénétré : personne n'y considère plus la Catéchèse comme l'âme des études[2] ; l'État autorise et subventionne, non seulement les établissements où la confession du prince est professée, mais ceux qui sont fréquentés par des enfants nés dans

1. Franck d'Arvert, *La Pédagogie de la Renaissance*, dans la *Revue internationale de l'Enseignement*, XVII (1889), p. 47.

2. La *Schulordnung* de 1854 pour la Bavière pose, comme but de l'enseignement classique, « la culture générale, dont les deux éléments sont : 1° la connaissance approfondie et fidèle de la religion chrétienne, *die tiefere Erkenntniss und Bewahrung des Christentums*, et 2° l'étude des langues et des littératures de l'antiquité ». Dans la *Schulordnung* de 1874, la religion chrétienne n'est plus nommée ; le but de l'enseignement classique est désormais défini : *die Jugend zu selbstständigem Studium vorzubereiten und sie zu religiös-sittlicher Tüchtigkeit zu erziehen.*

d'autres confessions: enfin, il paraît que, d'ordinaire, « l'enseignement religieux n'est plus donné ni reçu avec conviction »; il n'est plus qu'une formalité respectée. De sorte que, au fond, la différence n'est pas si grande que l'on croit entre les pays comme la France, où, dans les collèges publics, le « cours de religion » est facultatif, et l'Allemagne, où l'État persiste à l'imposer. En Allemagne comme en France, la vie s'est peu à peu retirée d'un enseignement qui n'a plus de valeur civique (depuis que la « piété » n'est plus la condition primordiale du civisme), ni grande efficacité morale.

Cela posé, l'État moderne peut-il se résigner à ce que la jeunesse instruite dans ses établissements secondaires soit laissée sans principes, sans idées directrices, sans philosophie, et, comme on dit, « moralement abandonnée »? — Le service (si c'en est un) que les organisateurs religieux de la Réforme et de la Contre-Réforme ont rendu à l'éducation et à la chose publique en substituant une notion pleine, précise et pratique (la *pietas*) à la notion vague de la « vertu », et une rigide discipline intellectuelle à l'individualisme sans frein des premiers humanistes, appartient-il à l'État moderne de le rendre de nouveau, maintenant que la foi religieuse est manifestement impuissante à fournir des règles universelles de pensée et de conduite? L'État doit-il avoir une doctrine? Quelle doctrine? Et comment l'imposer? — Ces questions, qui dominent tout le problème de l'éducation publique, ont soulevé et soulèvent de nos jours des débats infinis.

L'empereur Guillaume II est de ceux qui pensent que l'État enseignant est tenu de fournir des principes — *ses* principes — aux futurs citoyens, car, dans le discours qu'il a prononcé pour l'ouverture de la Conférence pédagogique de Berlin, en 1890, il a requis les directeurs de gymnase de lui faire des « Allemands », dévoués à la patrie et à la dynastie de Hohenzollern, et disposés à combattre « les erreurs du socialisme ». En France, depuis les saint-simoniens, qui caressèrent le projet d'unifier les esprits par un enseignement public, quantité de personnes se sont élevées contre notre éducation « inorganique, amorphe, inarticulée, sans impulsion supérieure, sans but final », et ont vanté les bienfaits d'une philosophie d'État, universellement répandue. Combien de fois

n'avons-nous pas entendu des paroles comme celles-ci : « Il faut donner à l'éducation la même fin idéale qu'à la nation » ; « L'anarchie de l'enseignement produit l'anarchie intellectuelle et produira, à la longue, l'anarchie sociale » : « L'École doit mettre tous ses soins à former des citoyens animés de l'esprit même de l'État » ?

L'embarras commence aussitôt que l'on essaie de définir la doctrine. « conforme aux besoins organiques et aux fins idéales de l'État », par laquelle il s'agit de remplacer la « piété » du xvi[e] siècle. — Le programme de Guillaume II qui, abstraction faite d'une déclaration de guerre incidente au socialisme, se résume dans la culture du sentiment national, est non seulement insuffisant, mais dangereux, tant il est étroit. C'est cependant le seul qui soit proposé, dans tous les pays, avec un certain degré de précision : « L'âme qui fera vivre l'enseignement secondaire, a-t-on dit devant la Commission française de 1899, le feu sacré qui soutiendra le zèle des professeurs et des élèves sera le culte de la patrie française et des grandes idées morales qu'elle incarne ; tous les programmes seront groupés autour de cette pensée[1]... » Cela s'explique, du reste : l'assentiment unanime est nécessaire ; le terrain du patriotisme est le seul où tout le monde soit d'accord ; on pense que, sur ce terrain, l'unanimité se fera d'autant plus facilement qu'elle est, d'avance, établie.

L'assentiment unanime, voilà, en effet, ce qu'une philosophie d'État, quelle qu'elle soit, si elle n'est pas limitée au simple *Credo* patriotique, n'a aucune chance de rencontrer dans les sociétés contemporaines, irrémédiablement divisées. Et comme, d'un autre côté, les progrès de la civilisation ont fait renoncer aux procédés coercitifs par lesquels était jadis maintenue, dans les États catholiques et protestants, l'unité « spirituelle » ou doctrinale, il semble chimérique d'espérer que cette unité, qui, d'ailleurs, a toujours été plus apparente que réelle, soit bientôt restaurée. Si modérée, si timide, si transactionnelle que soit la philosophie de l'État enseignant, elle aura toujours des adversaires qui useront, au nom de la liberté, du droit de la combattre, ou qui l'interpréteront à leur

1. *Enquête*, I, 346 (M. Foncin).

guise. La « philosophie de M. Cousin » qui régna, sous Louis-Philippe, dans nos lycées, n'était pas très audacieuse: pourtant le souvenir des tempêtes de protestations qu'elle a suscitées n'est pas encore effacé. Se décide-t-on à proclamer hautement que la seule doctrine possible de l'État moderne est le Rationalisme? C'est engager *ipso facto* le combat contre les partis puissants qui ont horreur de ce que représente ce mot.

Dans son livre précité sur *L'État et l'Université, ou la vraie réforme de l'Enseignement secondaire*, M. Adrien Dupuy a exposé, fortement et rudement, la thèse rationaliste. Le corps des maîtres de l'enseignement public, dit-il en substance, est le mandataire et le fondé de pouvoirs de l'État moderne, c'est-à-dire de la société laïque, dont la Raison et la Justice sont l'immuable devise. Par conséquent, il doit être pénétré de l'esprit laïque, qui est celui de l'État, et lui préparer des défenseurs. Le dilettantisme et l'indifférence, sous prétexte de tolérance, une attitude expectante ou réservée, ne sont pas, ici, de mise : « Il est d'une nécessité absolue d'établir à bref délai un enseignement moral et civique à l'usage de la jeunesse de nos écoles secondaires... S'il y a encore des gens incapables d'entendre prononcer ensemble les termes d'*éducation* et de *politique* sans se répandre en gémissements, c'est qu'ils ne savent pas l'histoire. La politique a si bien le droit d'entrer dans l'école que, de tout temps, le nôtre excepté, elle y a eu sa place marquée...[1] ». M. A. Fouillée semble penser, au fond, la même chose, quoiqu'il s'exprime avec plus de précautions : « Pour fournir à la jeunesse des idées directrices, on ne peut compter uniquement sur la vertu éducative des lettres... Du moment où la France, devançant les autres nations à ses risques et périls, renonce, par la force même des choses, à l'organisation religieuse de l'enseignement, elle doit avoir recours à l'organisation philosophique, sociologique...[2] » — Mais quoi? Il n'est pas nécessaire d'aller si loin pour s'aliéner toute cette fraction du pays qui reste attachée à l'Eglise. Les objurgations véhémentes de M. Dupuy, l'éloquence attristée

1. A. Dupuy, *o. c.*, p. 269.

2. A. Fouillée, *L'Éducation morale au lycée*, dans la *Revue Bleue*, 1899, I, p. 711.

de M. Fouillée ont été vaines jusqu'à présent. Un inspecteur général de l'Instruction publique a récemment affirmé, sans crainte d'être démenti : « Personne n'oserait soutenir que les établissements de l'Université de France sont hostiles à une doctrine philosophique ou religieuse quelconque[1]. » Et en effet, les maîtres de l'Enseignement secondaire de l'État n'ont pas, en France, de doctrines communes : toutes les opinions politiques et religieuses ont des représentants parmi eux : dans leurs chaires, ils se font une loi, scrupuleusement observée, de ne jamais effleurer les grands problèmes, sociaux et philosophiques, qui divisent l'humanité. Cependant, les susceptibilités sont surexcitées à ce point que l'enseignement public n'a même pas le bénéfice de la neutralité qu'il observe, et qui, au sentiment de quelques-uns, l'énerve. Quarante-huit pour cent des enfants français qui font des études secondaires vont aux établissements privés, placés sous la surveillance de l'Église. En d'autres termes, la moitié de la bourgeoisie craint, ou, pour des raisons diverses, dont je parlerai tout à l'heure, agit comme si elle craignait que l'éducation donnée dans les lycées et dans les collèges de l'État porte atteinte à des convictions auxquelles elle attache, ou feint d'attacher, le plus grand prix. Il est avéré que l'État n'attaque pas ces convictions : mais il ne se charge plus de les inculquer, et les maîtres qu'il emploie sont libres de ne pas les partager. Cela suffit. Il suffit que les écoles de l'État soient neutres pour que des écoles « libres » se créent qui leur enlèvent la clientèle attachée aux croyances confessionnelles. Ce phénomène s'est produit en France et en Italie. Il menace de se produire en Allemagne, dans les régions catholiques, parce que, pour les zélateurs, un enseignement « tiède » et dégénéré de la « religion » ne paraît guère plus acceptable qu'un enseignement tout à fait neutre. M. Windthorst rappelait, il y a dix ans, à la Chambre des députés de Prusse, que le principe de la liberté de l'enseignement figure dans la constitution prussienne. Même en Russie, certains symptômes indiquent que si jamais l'union intime entre l'État tout-puissant et l'Église asservie se relâchait, l'Église aurait aussitôt

1. *Enquête*, I, 349 (M. Foncin).

ses écoles secondaires. — Ainsi, tant que les partis pris religieux et politiques couperont en deux les nations civilisées, il n'est pas de doctrine philosophique, distribuée par un enseignement officiel, fût-elle « destinée à donner à l'éducation la même fin idéale qu'à la nation », qui puisse servir de succédané à la « piété » de l'ancienne pédagogie. — D'ailleurs, tout le monde ne tient pas pour accordé, en principe, qu'il « serait légitime, ou seulement profitable, si c'était possible, de viser à établir l'unité dogmatique ou spéculative dans les esprits sur un autre terrain que celui de la science[1] ». L'individualisme des premiers humanistes, qui a été condamné comme « antisocial », avait du bon. Pourquoi ne pas laisser aux individus, convenablement cultivés par les méthodes scientifiques, le soin d'élaborer chacun sa philosophie particulière? On proteste que la somme de ces philosophies ne vaut pas, pour la communauté, une philosophie d'État ; on le dit, mais on ne l'a jamais prouvé.

Les chefs de la Réforme et de la Contre-Réforme ont montré une clairvoyance supérieure en adoptant la pédagogie de la Renaissance, l'humanisme, comme instrument de l'éducation moyenne, malgré les plus fanatiques de leurs partisans. C'est en vain qu'au XVIe siècle des sectaires anathématisèrent l'idée d'utiliser les ouvrages des païens pour instruire des chrétiens : leurs protestations se perdirent comme celles de cet abbé Gaume qui, vers 1852, indigné de l'impiété, de l'inconvenance et du « mauvais esprit » des Grecs et des Romains, proposait encore de substituer les livres des Pères à ceux des écrivains classiques dans les bibliothèques scolaires. En effet, l'étude des lettres antiques, telle qu'elle fut réglementée par Sturm et par le P. Jouvency, et pratiquée, pendant des siècles, à Louis-le-Grand et à Juilly, à Pforta et à Meissen, à Oxford et à Cambridge, n'offrit jamais d'inconvénients, au point de vue religieux. Apprendre le latin (fort peu de grec) pour le parler et pour l'écrire ; lire, mais surtout pour noter des élégances au passage, et plutôt des chrestomathies et des *Selectæ* que des auteurs ; encou-

1. *Enquête*, I, 408 (M. Espinas).

rager, par tous les moyens, la virtuosité à discourir, en prose et en vers, sur n'importe quel sujet sans en avoir approfondi aucun : tels sont, nous l'avons vu, les principes de la méthode érasmienne, perfectionnée par les Églises. On n'a jamais trouvé mieux pour assouplir l'intelligence sans fortifier la raison. Transformés en recueils de paradigmes pour l'enseignement de la rhétorique, les écrits des anciens sont mis hors d'état, sinon de profiter, au moins de nuire. De nos jours, comme autrefois, le venin éventé qu'ils renferment n'effraie que les dévots les plus bornés. Les gens sensés redoutent tout autrement, pour la « piété », les poisons plus pénétrants des littératures et des sciences modernes. — Voilà pourquoi, dans tous les pays, les partis qui ne se consolent point de ce que le vieil humanisme confessionnel, leur idéal complet, ait été mutilé, sont au premier rang des défenseurs intransigeants de l'humanisme tout court. Ils en sont venus à voir un lien entre l'humanisme et la foi, parce qu'ils associent dans leur respect l'une et l'autre tradition. M. de Laprade qualifiait les adversaires de la culture latine de « matérialistes, d'athées, de révolutionnaires, de socialistes[1] ». L'archevêque Kopp a dit en 1890, à la Conférence pédagogique de Berlin : « Toucher aux études classiques, c'est saper les fondements de la religion chrétienne[2] ». M. Windthorst a déclaré que, s'il en avait le pouvoir, il supprimerait toutes les écoles secondaires (Realgymnases, etc.) où l'on ne suit pas les us du bon vieux temps. Des pasteurs luthériens, députés au parlement norvégien, ayant fait partie de la majorité qui a décidé la suppression, en Norvège, de l'enseignement classique, on leur a demandé s'ils reniaient la confession luthérienne.

L'humanisme, c'est-à-dire le système des études classiques, est aujourd'hui menacé du sort que l'humanisme confessionnel a déjà subi. Mais il a encore beaucoup d'amis qui l'aiment, indépendamment de toute arrière-pensée de politique religieuse, pour lui-même. Ceux-là font valoir au service de sa cause des arguments qu'il est temps d'examiner.

1. R. Frary, *La question du Latin*, p. 111.

2. « Je mehr man die klassische Bildung zurückdrängt, desto mehr rüttelt man auch an die Grundlagen des Christentums. » Cité par G. Uhlig, *Die Einheitsschule* (Heidelberg, 1892), p. 79.

## III

### POUR ET CONTRE LE SYSTÈME DES ÉTUDES CLASSIQUES. QUEL EST LE BUT DE L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE?

Le système pédagogique des lettrés de la Renaissance est resté en vigueur pendant des siècles après la disparition des causes, qui, vers 1500, l'avaient fait naître. Ce fait serait surprenant si ce n'était un cas particulier de la loi d'après laquelle les traditions scolaires sont les plus tenaces de toutes. Il n'est pas jusqu'à la scolastique du XIII^e siècle qui ne végète encore maintenant dans les cahiers de philosophie des séminaires.

La conception des humanistes fut légitime à son heure. La triste littérature pseudo-savante du moyen âge avait sevré les hommes de beauté et d'aliments substantiels. Les contemporains d'Erasme dédièrent avec raison un culte aux œuvres de l'antiquité qui leur révélaient des horizons merveilleux. Sans doute, leur culte eut quelque chose de puéril : ils se laissèrent séduire outre mesure par les grâces extérieures ; ils ont eu la superstition de la rhétorique ; ils ont trop admiré, trop imité, et trop peu critiqué. Mais on sortait d'une longue enfance ; leur expérience était courte ; et la sincérité des joies spirituelles qu'ils ont éprouvées les absout.

Leur doctrine avait des vices congénitaux qui se développèrent promptement dans les collèges de l'humanisme confessionnel. L'enthousiasme éteint, le formalisme envahit l'enseignement, qui s'immobilisa dans les pratiques grammaticales et littéraires, uniformément décrites par les *Rationes studii*. Or, tandis que l'étude des lettres antiques perdait ainsi de sa fraîcheur et de sa noblesse primitives, le développement énorme des littératures modernes, de la science et de la civilisation sous toutes les formes enlevait aux Anciens cette royauté, ou plutôt ce monopole de l'Intelligence, qui leur avait été reconnu à juste titre par les contemporains d'Erasme. En trois siècles, le monde changea de face : il

s'enrichit ; il s'orna ; la science, engagée désormais dans une voie de progrès indéfinis, dévoila quelques-uns des mystères les plus profonds de la nature, et des sources de poésie jaillirent que l'Antiquité n'avait pas soupçonnées. Qu'est-ce que la bibliothèque d'Erasme en comparaison des bibliothèques d'aujourd'hui, ou même d'il y a cent cinquante ans? Cependant, il y a cent cinquante ans, rien n'avait pénétré dans l'École secondaire de ces prodigieux accroissements du patrimoine esthétique et scientifique de la race. Les meilleurs élèves des Jésuites rédigeaient, comme autrefois, des *chries* et des vers latins ; et le programme des « humanités » scolaires était ce qu'il avait toujours été.

On ne prit pas garde à cette anomalie dès qu'elle devint choquante. Et, d'eux-mêmes, les pédagogues ne l'auraient jamais remarquée : il est naturel, en effet, d'estimer par-dessus tout ce que l'on sait, et, du reste, sous l'ancien régime, les régents de collège, héritiers et desservants du culte de l'humanisme, ignoraient généralement tout ce qui n'en était pas l'objet : claquemurés dans leurs habitudes, leur vue ne s'étendait pas au delà. Ce sont des gens du monde qui, les premiers, s'étonnèrent que l'École ne changeât pas, lorsque tout changeait autour d'elle. Mais ils n'osèrent protester d'abord que contre un seul abus. Depuis longtemps, le latin avait cessé d'être la langue universelle des lettrés que l'enseignement se faisait encore en latin, — le latin dont Molière a ri. Tous les grands écrivains se servaient depuis longtemps de leur idiome national : français, anglais, allemand, etc., que, dans les écoles, la « langue vulgaire » était encore dédaignée et pourchassée comme « barbare ». Une lutte acharnée fut nécessaire, au milieu du XVIII[e] siècle, pour obtenir que la langue maternelle fût parlée, et même, accessoirement, enseignée à l'école ; car les maîtres les plus renommés assuraient que le jour où cette réforme serait consommée, c'en serait fait des bonnes études. La victoire remportée sur ce point, et à mesure que le temps, en s'écoulant, augmentait la distance déjà si grande entre l'école et la vie, les profanes s'enhardirent, et la question des études classiques, — la « question du latin », — fut, peu à peu, posée tout entière. On demanda au Collège de justifier, ou de modifier, sa rou-

tine. On le fit, au commencement, avec de très respectueuses précautions et des ménagements infinis, — à voix basse, pour ainsi dire, — car l'entreprise avait l'air d'un sacrilège. Le Collège ne condescendit pas à répondre. Sa tradition était un dogme admis, les yeux fermés, par l'immense majorité des hommes : à quoi bon discuter le dogme avec des blasphémateurs, surtout lorsqu'ils sont peu nombreux? Mais l'hérésie gagna du terrain. Les fidèles ont été mis enfin dans l'obligation de fournir des arguments. Voici plus d'un siècle qu'ils en cherchent. Ils en ont trouvé beaucoup.

Pourquoi passe-t-on tant de temps au Collège à étudier les langues mortes et les livres des Anciens? Pourquoi l' « éloquence » y est-elle cultivée aux dépens de tous les autres accomplissements? Erasme aurait répondu : parce qu'il n'existe rien de comparable aux écrits de l'Antiquité; parce que nous ne connaissons pas d'emploi de l'esprit qui soit supérieur à l' « éloquence ». Telles furent les raisons, les irréfutables raisons de l'humanisme naissant. Dès le XVIII[e] siècle, elles étaient si manifestement hors d'usage que personne n'eut l'audace de les alléguer telles quelles : il n'était plus possible de soutenir que c'est en grec et en latin seulement qu'il y a des chefs-d'œuvre littéraires ; des savants et des philosophes originaux avaient prouvé qu'au-dessus de l'art d'écrire il y a celui de découvrir la vérité.

La plupart des partisans de la pédagogie érasmienne se sont abstenus de déclarer, en termes positifs, comme l'avaient fait Erasme et les Jésuites, que l'acquisition du tact littéraire est le but suprême des humanités. Mais, sans approfondir, ils ont tenu volontiers ce point pour incontestable. Ils ont raisonné comme s'il l'était. Qui veut suivre leur argumentation doit donc l'accorder provisoirement. La vieille notion de l' « éloquence » a, du reste, été rajeunie : ce n'est plus la virtuosité du rhétoricien d'autrefois ; c'est « l'habitude de diriger son esprit d'une manière sensée et droite, et de trouver pour ses idées une expression toujours naturelle et juste ».

Est-il donc vrai que l'étude des littératures latine et grecque soit le plus sûr, ou même le seul moyen, d'apprendre (ce qui est, sans contredit, très important) à conduire et à exprimer sa pensée? — On ne dit plus, à l'appui de l'affirmative,

que ces littératures sont les seules qui procurent l'impression de la beauté ; mais on maintient que le commerce avec les chefs-d'œuvre est très bienfaisant ; que les littératures classiques n'ont jamais été surpassées, voire égalées ; que, en tout cas, elles sont très belles, et plus « pédagogiques », c'est-à-dire mieux appropriées que les autres à la simplicité des enfants. — Or il n'y a pas lieu de disputer sur la place qui revient aux œuvres grecques et latines dans l'histoire littéraire universelle : Homère et Virgile, l'Ancien Testament et l'Évangile, Shakespeare et Gœthe sont pareillement propres à parfumer la vie spirituelle de qui les fréquente et les aime : les préférences sont libres. Mais on peut se demander s'il est, en effet, plus facile, pour les enfants de notre sang et de notre temps, de communier avec les chefs-d'œuvre de l'Antiquité qu'avec les autres. Interrogeons-nous : est-ce en déchiffrant Homère et Virgile, au collège, que ceux d'entre nous qui en étaient capables ont eu l'intelligence et le frisson de la beauté littéraire ? est-ce en lisant les modernes ? Et il ne faut pas dire que si les modernes agissent plus directement, cela tient à la décadence des études. Il en a toujours été ainsi. Ce qu'il y a d'exquis chez les Anciens n'a jamais été senti que par quelques-uns, et jamais mieux qu'aujourd'hui ; — par des hommes, et non par des enfants. Que l'esthétique gréco-latine soit plus accessible à la jeunesse que l'esthétique moderne, cette thèse est très soutenable, en théorie ; la thèse contraire aussi, du reste ; mais, en fait, depuis des siècles, les écoliers ne jouissent point de la Beauté antique. Personne ne dit qu'ils en jouissent : ce serait contre l'évidence. — Ils ont tort de n'en pas jouir. — Assurément ; mais comment faire ?

Aussi bien, les néo-humanistes n'insistent pas sur ce premier argument. De nos jours, c'en est ordinairement un autre qu'ils présentent tout d'abord. Contraints de reconnaître que les élèves de l'enseignement classique ne communient pas du tout avec les chefs-d'œuvre, ils avancent que l'étude des langues grecque et latine a, par elle-même, une vertu : c'est, disent-ils, la meilleure de toutes les gymnastiques cérébrales.

« Le profit inestimable qui réside dans l'étude d'une langue morte, a dit M. Bréal, c'est qu'elle dépayse l'esprit et l'oblige à entrer dans une autre manière de penser et de par-

ler[1]. » Les exercices linguistiques de la version et du thème sont, en effet, excellents, parce qu'ils forcent à comparer. Mais pourquoi ne serait-il pas aussi profitable de comparer le français à l'allemand ou au russe, par exemple, que le français au latin, ou l'allemand au grec? C'est, répondent les uns, que les langues mortes diffèrent plus des langues vivantes que les langues vivantes entre elles : les mortes sont concrètes, les vivantes sont abstraites; par conséquent l'effort et le profit corrélatif sont plus sérieux si c'est le latin, ou le grec, qui est choisi comme terme de comparaison avec la langue maternelle[2]. Les autres aboutissent à la même conclusion, en disant exactement le contraire : « Les langues modernes n'offrent pas, au point de vue de la formation de l'esprit, les mêmes ressources que les anciennes, parce qu'elles ne présentent pas le juste mélange de ressemblances et de divergences, susceptible de frapper en instruisant : les divergences sont trop grandes, et les ressemblances sont trop rares[3]. » Les Russes, dont la langue est synthétique au même degré que le grec et le latin, se sont vu imposer l'étude de ces deux langues par un admirateur de l'humanisme occidental qui fut naguère, chez eux, ministre de l'Instruction publique; or, ils déclarent que « les analogies d'expression sont plus difficiles à établir entre le russe et les langues classiques (également synthétiques) qu'entre le russe et les langues des peuples romans et germaniques, qui sont analytiques »[4]. Le public se perd au milieu de ces contestations entre les savants. Le fait demeure qu'apprendre une langue est utile au point de vue de la gymnastique cérébrale. Maintenant, l'étude d'une langue morte vaut-elle mieux, pour cette fin, que celle d'une langue vivante, convenablement choisie? c'est matière à controverse; mais, en tout cas, il paraît certain que la différence n'est pas grande[5].

1. M. Bréal, *Quelques Mots sur l'Instruction publique en France*, p. 164.

2. *Enquête*, I, 99 (M. Croiset); ib., 369 (M. Brunot).

3. Ib., I, 119 (M. Monod).

4. *Revue internationale de l'Enseignement*, 1898, I, p. 41.

5. Si l'étude du latin et du grec vaut un peu mieux pour nous, Français, que celle de l'allemand ou de l'anglais, c'est, d'après la majorité des auteurs, parce qu'elle est plus difficile. Des défenseurs du latin lui font pourtant un mérite

Cependant on revient à la charge, en introduisant une considération nouvelle : pour posséder à fond sa langue maternelle, et pour goûter pleinement sa littérature nationale, il faut « avoir appris » le latin ; on ne dit pas « savoir » le latin, car très peu de gens le « savent » ; et il n'est plus question du grec. Une des principales vertus du latin serait donc d'aider à la connaissance approfondie du français ! Erasme et les rédacteurs des *Rationes studii* du XVI^e siècle auraient été stupéfaits d'entendre cette maxime, eux qui ne firent jamais mention de la langue maternelle que pour en prohiber l'emploi, sous peine du bonnet d'âne et du fouet. Mais examinons ce qu'elle vaut. — « Si nous n'avons appris que notre propre langue, disent les *Instructions* françaises du Ministère de l'Instruction publique (1890), il nous sera presque impossible de savoir ce qu'elle exprime, n'ayant jamais été dans la nécessité d'y regarder de tout près. » Eh quoi ! observe pertinemment M. A. Dupuy, qui cite ce passage, les anciens Grecs ne voyaient dans les langues étrangères que des cris d'animaux ; aucun Grec ne fit jamais de version scythe ni persique ; « leurs écrivains ont-ils donc été incapables de se rendre compte nettement de ce qu'exprimait leur langue, faute d'y avoir regardé [1] ? » — On riposte : Laissons de côté le principe général ; il s'agit du latin. Or, les grands écrivains de tous les pays ont fait des études classiques ; les langues modernes, dont quelques-unes, comme le français, sont sorties du latin, ont été longtemps sous l'influence de la langue et de la littérature latines. En particulier, « c'est par le latin que la langue française a acquis sa force, son charme, son prestige ». La familiarité avec le latin permet aux Français de s'exprimer avec propriété, de « fortifier les mots en les rapprochant de leur signification étymologique », enfin de « communiquer pleinement avec nos grands écrivains des derniers siècles, imprégnés de latinité ». — Toutes ces allégations ont été maintes fois développées, aussi souvent réfutées, notamment par M. Jules Lemaître, qui, en 1894, a

d'être, pour nos écoliers, « bien plus abordable que l'allemand, et au moins autant que l'anglais ». (A. Fouillée, *o. c.*, p. 105).

1. A. Dupuy, *o. c.*, p. 164.

plaidé le pour, et, en 1898, le contre[1]. Il suffit, pour en vérifier le poids, de se demander si, en règle générale, les qualités littéraires des hommes (et des femmes) sont approximativement proportionnelles à la connaissance qu'ils ont, ou qu'ils ont eue, du latin ; si, et dans quelle mesure, les grands écrivains classiques ont dû leur talent à leur latin, car il est abusif d'appliquer ici, sans discrimination, comme on le fait volontiers, le *post hoc, ergo propter hoc*. De bons latinistes ont fort mal écrit en français ; La Rochefoucauld et Gottfried Keller, qui ont très bien écrit, ne savaient que leur propre langue. On répète : « l'étude du latin est nécessaire à la conservation du français, qui s'entretient tous les jours au contact du latin » : mais le dernier historien de la langue française estime que « la culture latine n'a pas été tout profit pour elle[2] ». Ajoutez que s'il était important d'être versé dans la science des étymologies pour écrire avec propriété, ce n'est pas le latin classique, mais le « latin vulgaire », ou plutôt les Dictionnaires de Littré et de Scheler, et la philologie romane, qu'il faudrait étudier[3]. Il reste, en fin de compte, que l'apprentissage du latin permet de saluer au passage les latinismes et les allusions « classiques » qui émaillent quelques-unes des œuvres les plus fameuses du siècle de Louis XIV. C'est, d'ailleurs, en soi, un bon exer-

1. Les derniers exposés complets du pour et du contre sont respectivement ceux de M. A. Fouillée (ouvrage cité) et de M. P. Lacombe (*Esquisse d'un enseignement basé sur la psychologie de l'enfant*. Paris, 1899, in-16).

2. *Enquête*, I, 369 (M. Brunot).

3. La forme la plus ingénue de l'argument étymologique, que l'on espérait ne plus revoir, a encore été présentée aux Enquêteurs de 1899 : « On ne fait pas assez attention, leur a dit M. F. Brunetière, que le français, en dépit de tout, a ses racines dans le latin. Pour celui qui ne sait pas le latin, le mot *manuscrit* ne dit rien... En sixième, on apprend l'histoire naturelle : l'effort de mémoire est considérable, et, en même temps, un peu vain, puisque l'enfant n'apprend pas le grec. Le mot *zoophyte*, qu'est-ce que cela lui représente, s'il ne sait pas le grec ? Il est obligé d'apprendre ce mot comme il apprendrait un mot étranger. » (*Enquête*, I, 182.) — R. Frary avait dit, quatorze ans auparavant (*La question du latin*, p. 107) : « Il est assurément superflu de réfuter l'argument tiré des étymologies grecques. Personne n'a besoin de savoir d'où viennent certains mots scientifiques pour entendre ce qu'ils veulent dire ; et d'ailleurs l'étymologie serait parfois un guide ou trompeur ou insuffisant. On se sert du télégraphe et du thermomètre sans avoir fait ses études, et l'on pourrait lire Platon dans le texte sans deviner ce que c'est qu'une dose « homœopathique » ou une fermeture « hermétique ».

cice pour le futur écrivain ; l'analyse des opérations intellectuelles qu'il fait faire ne permet pas d'en douter, et personne ne le nie ; mais ce n'est peut-être pas « le meilleur » des exercices possibles, et il n'a pas, certainement, d'efficacité souveraine.

La majorité des humanistes de France, des *classicisti* d'Italie, des *scholars* d'Angleterre, et une fraction notable des « philologues » allemands, ont réduit aux raisonnements qui précèdent leur système de défense des études gréco-latines. Leur entière fidélité à la pédagogie traditionnelle, qui se fonde sur les deux colonnes de la Grammaire et de la Rhétorique, les force de s'en contenter. Mais une minorité s'est cantonnée sur une autre position. Dès la fin du XVIII[e] siècle, en Allemagne, de grands esprits : Winckelmann, Herder, Lessing, Wilhelm de Humboldt, etc., ont répudié nettement l'idée que la gymnastique grammaticale et le dressage stylistique sont le tout de l'enseignement classique. D'après eux, il faut que les enfants étudient les écrits des Grecs et des Romains, non, ou non seulement, parce que le latin et le grec sont des langues synthétiques et parce que quelques-uns de ces écrits sont d'une forme parfaite, mais surtout parce qu'ils sont le miroir de la vie antique. Connaître et comprendre l'antiquité, l'organisation politique et sociale, les mœurs et les arts de l'antiquité, repenser les pensées et pénétrer « l'esprit » de cette antiquité qui est la source sacrée des civilisations modernes, c'est la condition d'une culture vraiment « humaine » et le but final des « humanités ». — Il est clair que cette conception, tout à fait révolutionnaire, a pour effet de déplacer le centre de gravité des études. L'ample et profonde littérature grecque, rejetée dans la pénombre par les *Rationes studii*, est substituée à la littérature latine ; car si l'une des deux antiquités, grecque ou romaine, mérite particulièrement l'admiration et la reconnaissance de la postérité, c'est la grecque : la romaine n'est qu'un reflet. Toute l'économie de l'école est, en même temps, bouleversée, puisque l'éducation grammaticale et littéraire, qui était le but, n'est désormais qu'un moyen : plus de chrestomathies, de florilèges, de « cahiers d'expressions » ; il ne s'agit plus d'*écrire* soit en latin, soit en grec, mais de *lire* les écrits que les Grecs et les

Latins ont laissés, afin de s'initier à la vie supérieure qu'ils ont vécue et de s'en assimiler la sève. — Comme tous les alliés sont les bienvenus pour les défenseurs d'une cause menacée, les humanistes orthodoxes n'ont pas fait mauvais visage au programme de la nouvelle « philologie classique », tel qu'il fut élaboré il y a cent ans, par les philosophes allemands : ils attribuent même, d'ordinaire, aux études classiques l'honneur des résultats que ce programme produirait peut-être s'il était méthodiquement appliqué ; mais ils n'ont pas pour cela, modifié leurs pratiques. Tout le monde sait qu'aujourd'hui, comme autrefois, on ne *lit*, dans les collèges, pendant le cours des études, que quelques pages de grec et quelques petits volumes de latin, — très peu d'ouvrages complets, presque toujours des fragments[1]. A ce régime, c'est une illusion de croire que les enfants soient en mesure de « pénétrer l'esprit de l'antiquité ». Dire que, en fait, ils le pénètrent, ce serait contre l'évidence. — Ce n'est pas tout : contre le principe même de la nouvelle « philologie classique », malgré sa belle apparence, les objections se pressent. Qu'est-ce que « l'esprit de l'antiquité » ? L'érudition et la critique modernes ont fait justice des légendes optimistes sur la simplicité, l'unité et la perfection idéales des sociétés antiques : le monde ancien fut compliqué et divers ; il a évolué ; suivant les temps et les lieux, il offre des aspects différents[2]. Mais admettons qu'il soit possible de connaître et de comprendre, à l'école, les principaux de ces aspects ; est-ce que ce sera éternellement la condition nécessaire d'une « culture vraiment humaine » ? « La nourriture de l'esprit moderne par l'esprit antique, dit M. Gaston Paris[3], a été indispensable, et je suis convaincu qu'elle l'est encore ; mais elle cessera de l'être,

1. On lit davantage dans les gymnases allemands que dans les collèges français, surtout depuis la réforme de 1892. Mais la différence n'est pas et ne peut pas être très grande.

2. Il est certain que le monde antique est aujourd'hui beaucoup mieux connu (par ceux qui le connaissent) qu'il ne l'a jamais été ; et que d'illustres humanistes d'autrefois, qui l'ont passionnément vanté, en avaient une idée conventionnelle, peu exacte ou incomplète. Chose étonnante au premier abord, mais très naturelle, c'est au moment où la science de l'antiquité classique est sur le point d'atteindre le plus haut degré de perfection possible qu'elle cesse de servir, autant que par le passé, à l'éducation publique.

3. *Enquête*, I, 81.

parce que le monde moderne se sera assimilé tous les éléments nourriciers du monde ancien. » Personne n'a jamais défini, du reste, les éléments nourriciers du monde ancien que le monde moderne ne s'est pas, dès maintenant, assimilés. « Et alors même, dit Huxley dans ses *Lay Sermons* (1870), que les littératures classiques seraient enseignées... de manière à faire voir aux écoliers ce qu'était la vie sur les bords de la Méditerranée il y a deux mille ans, et comment les anciens ont su poser les éternels problèmes, elles seraient encore, selon moi, aussi impropres à former la base d'une éducation libérale pour nos contemporains qu'il serait absurde de faire de la paléontologie le nerf de l'éducation moderne. » — Un dernier mot. Supposé que la connaissance de la vie antique soit à jamais nécessaire, est-ce en lisant Thucydide ou Curtius, Tite-Live ou Mommsen, qu'on l'acquerra, je ne dis pas vite (car il importe peu), mais bien? Supposé que l'étude des sources originales ait pour les enfants, comme elle en a pour les érudits, des vertus spécifiques, est-ce qu'il ne vaudrait pas mieux lire Homère et Platon tout entiers dans les bonnes traductions qui existent, que d'épeler péniblement, comme on le fait au collège, un livre ou deux de l'*Iliade* et deux ou trois Dialogues? En fait, dans la classe de Philosophie, la lecture des textes anciens est, depuis longtemps, remplacée par celle des traductions. Pourquoi ne pas généraliser cet usage? L'apprentissage de la grammaire et du vocabulaire des langues grecque et latine n'aide pas les écoliers à connaître l'Antiquité ; comme il absorbe beaucoup de temps, il se tourne pour eux, au contraire, en obstacle insurmontable ; ceux-là seuls ont intérêt à ne pas s'en dispenser qui se proposent d'être, plus tard, « philologues » de profession. La théorie allemande aboutit ainsi, logiquement, à un paradoxe : pour sauver les vieilles « humanités », elle conduirait à supprimer l'étude des langues classiques, qui en a toujours été la base[1].

Il va de soi que les réponses opposées à leurs arguments

1. Voir le rapport de la commission de la Première Chambre suédoise sur la proposition de M. Carlsson (avril 1899) : « Il n'est pas nécessaire de lire les auteurs classiques dans leur langue originale. La connaissance des langues anciennes n'est obligatoire que pour les futurs philologues. Mais ils sont si peu nombreux dans la masse des clients de l'Enseignement secondaire qu'il serait absurde de régler toute l'organisation du lycée d'après leurs besoins particuliers. »

successifs n'ont jamais entamé la confiance des défenseurs de l'humanisme. C'est le propre de la foi profonde d'être invulnérable aux objections, et de la contradiction d'exaspérer les partis pris. Mais, si grande que fût cette confiance, il a fallu se préoccuper de retenir ou de convertir les foules tièdes, indifférentes ou hostiles, que les affirmations les plus éloquentes et même les raisons qui paraissent le plus péremptoires aux croyants, ne suffisaient pas à convaincre. Cela explique que les néo-humanistes aient été parfois ingénieux à lier la cause qui leur est chère à des causes plus générales, qui font appel à des passions plus puissantes.

Nous avons vu comment il s'est fait que la cause des études classiques fût mêlée, dans des milliers d'esprits, à celle des intérêts religieux. On s'est imaginé aussi qu'elle importait à des intérêts politiques. — Lorsque le comte Tolstoï, ministre de l'Instruction publique, transplanta dans l'Empire russe le système des études classiques (1872), ce fut pour opposer une digue aux idées subversives que l'enseignement des sciences dans les gymnases était suspect de répandre; Michel Katkoff, le célèbre polémiste réactionnaire, approuva hautement la mesure: les journaux qui la blâmèrent furent supprimés; et, pendant vingt-cinq ans, la maxime que l'Autocratie trouverait dans le vieil humanisme un instrument de salut contre le développement des idées libertaires et rationalistes, est restée un des shibboleths de la Russie officielle. — Un des avantages du système classique dont on s'est prévalu devant la Commission française de 1899 est qu'il offre « un instrument d'instruction *neutre* » : « Les auteurs anciens n'ont pas pris part aux querelles contemporaines; il y a de ce côté une véritable supériorité de l'enseignement par les langues anciennes [1]... » « Il est très difficile à un professeur impartial, mais qui pourtant a ses idées, d'expliquer un peu à fond les *Lettres provinciales*... Il est exposé à chaque instant à faire appel aux passions qui commencent à se faire jour chez les élèves, ou à donner un enseignement qui blessera les familles [2]. » Ce raisonnement à la russe n'irait à rien moins qu'à provoquer,

1. *Enquête*, I, 152 (M. Leroy-Beaulieu).

2. Ib., I, 182 (M. Brunetière).

sous prétexte de « neutralité » et de « sérénité », la suppression de toutes les choses vivantes qui ont été introduites peu à peu, dans les programmes secondaires, à côté de ce qui est mort, jusqu'à Pascal, jusqu'à Molière. Il est faible, car, si l'on veut, il y a moyen de tout dire à propos des Grecs et des Romains. Mais on voit d'où il procède. — Et n'est-il pas instructif d'entendre, après cela, les humanistes libéraux qui s'écrient : « L'étude des anciens est nécessaire à l'éducation politique? » « L'enseignement secondaire a pour objet principal de préparer à la vie publique; c'est là la raison la plus forte pour conserver l'enseignement classique[1]. » « Nous nous diminuerions, et la liberté peut-être avec nous, par la suppression radicale des études latines[2]. » Ce dernier trait est de M. Fouillée : « *Les études classiques ont toujours eu l'honneur d'être en suspicion auprès des despotismes*... Il y a dans les études classiques un souffle de liberté et de civisme, qui n'est spécialement nulle part et qui est partout, et qui demeure dans l'âme comme une force latente[3]... » Il est vrai qu'au rebours du ministre Tolstoï, le ministre Fortoul soupçonna naguère l'éducation littéraire de former des révoltés; mais il n'avait qu'un motif : c'était que les normaliens de 1848 n'avaient pas accepté le coup d'État; et, comme M. Fouillée, il oubliait les Jésuites.

Puisque la religion et la politique ont été intéressées au maintien de la pédagogie des humanistes, il serait extraordinaire que le patriotisme ne le fût pas. Il l'est. — Dans tous les pays, on vante aussi la « neutralité » des langues mortes, au point de vue patriotique. Mettre la jeunesse à l'école des littératures étrangères, vivantes et rivales, n'est-ce pas s'exposer à ce que la langue et la littérature nationales soient à la longue contaminées? D'autre part, ne serait-ce pas courir une aventure que de renoncer aux études gréco-latines, qui sont encore l'instrument universel de la culture secondaire? On dit, dans tous les pays : « Il ne nous appartient pas, à nous, de

1. Enquête, I, 327 (M. Ravaisson). M. Ravaisson cite, à ce propos, cette parole de Leibniz : « On doit pénétrer la jeunesse des sentiments généreux des Grecs et des Romains. *La mode commence à s'en passer*. Il faut y revenir. »

2. Ib., I, 388 (M. E. Bourgeois).

3. *Revue Bleue*, 1899, I, 710.

donner l'exemple ; notre enseignement classique est sans doute le meilleur qui soit ; il a rendu les plus signalés services à la patrie : cette malheureuse manie, qui nous est si particulière, de nous déprécier nous-mêmes, aurait dû épargner cette institution que l'Europe nous envie[1]. » Si l'on s'adresse à des populations romanes, on ajoute : « Nous avons une raison de plus que les autres pour ne pas rompre avec l'antiquité latine : elle est notre antiquité nationale. En outre, notre influence dans le monde dépend de celle que la culture latine y conserve. Si les Anglais et les Allemands instruits savent tous le français, c'est qu'ils ont « tous » commencé par apprendre le latin[2]. Par conséquent, ce qui sera fait contre l'enseignement classique sera fait contre la France et au profit des ennemis de la France[3]. »

En résumé, le néo-humanisme a utilisé pour sa défense des arguments et des forces de toute espèce. Néanmoins, il a perdu et il perd continuellement du terrain : la marche de ce recul, par échelons, lent et régulier comme le *processus* d'une maladie mortelle, sera indiquée plus loin ; mais personne n'ignore qu'il a subi des amputations, des raccommodages et des déformations, ni qu'il existe désormais, à côté de lui, d'autres types d'enseignement secondaire. A la fin du xix[e] siècle, un peu plus de la moitié des jeunes gens qui reçoivent une culture secondaire en France et en Prusse, un peu moins de la moitié en Würtemberg et dans d'autres petits États, lui sont encore fidèles. C'est peu, relativement au passé. Absolument, c'est beaucoup. Mais, pour comprendre ce que ces chiffres signifient, il faut voir pourquoi tant de pères de famille se décident encore à opter pour l'enseignement « classique ». Les mobiles sont partout les mêmes. En général, le père de famille ne pense guère à la Beauté antique, à l'esprit de l'Antiquité,

1. En parlant ainsi, des humanistes français ont reproduit presque textuellement, sans s'en douter, devant la Commission parlementaire de 1899, les termes du Manifeste d'Heidelberg, lancé en 1888 par les humanistes allemands.

2. A. Fouillée, *o. c.*, p. 13. — Les anciens élèves des *Oberrealschulen* savent le français aussi bien que les anciens élèves des Gymnases classiques. Les Anglais et les Allemands instruits savent le français, non pas parce qu'ils ont appris le latin (ils ne l'ont pas « tous » appris), mais parce que le français est la languo d'un grand peuple.

3. Ib., p. 70. Cf. *Enquête*, I, 182.

aux vertus spécifiques du latin, etc. Est-il plus sensible aux considérations religieuses, politiques, patriotiques? Peut-être. En tout cas, voici sa grande raison : les études « classiques » sont, jusqu'à présent, la forme la plus honorable, — la plus distinguée, — de l'enseignement secondaire. De même qu'entre l'Enseignement secondaire et l'Enseignement primaire les règlements et les préjugés sociaux tracent une ligne infranchissable, il est entendu que l'Enseignement « classique » est socialement supérieur à l'Enseignement spécial, moderne, ou réel. On dit celui-ci plus facile ; le bruit court que les élèves d'une intelligence modeste et les professeurs de seconde qualité s'y réfugient ; il ne semble pas possible d'en douter puisque l'autorité refuse aux bacheliers « modernes » ou « réels » des droits qu'elle accorde aux « classiques » : l'entrée aux Facultés de Droit et de Médecine, par exemple. Mais, par-dessus tout, on sait que l'Enseignement moderne est à la mode dans la petite et la très petite bourgeoisie, et l'Enseignement classique dans la moyenne et dans la haute bourgeoisie. L'éducation classique est le signe extérieur d'une certaine aristocratie mondaine. Pour ce motif, les démocrates des pays scandinaves l'ont en horreur ; et il paraît qu'en Suède le candidat qui, dans un discours électoral, se permet une citation latine, perd des voix. Pour ce motif aussi, les gens du monde et les parvenus y tiennent, indépendamment des résultats qu'elle est susceptible de donner. Ce signe extérieur — qui s'acquiert à bon marché — est flatteur et commode : quand on a fait des études classiques, bonnes ou mauvaises, il est agréable d'entendre parler des « hautes garanties de l'enseignement classique », car cela confirme l'opinion que l'on a naturellement de soi-même ; si l'on a choisi une carrière encombrée, comme la Médecine ou le Droit, il est commode d'invoquer lesdites « hautes garanties » pour interdire l'accès des études professionnelles à tous ceux, quel que soit leur mérite, qui ne les présentent pas. Ces avantages subsistent, même si les résultats de l'enseignement classique sont pitoyables ou nuls. Et, en effet, c'est le signe qui est estimé : la chose, c'est-à-dire le latin, le grec, l'antiquité, et toute la pédagogie de l'humanisme, est médiocrement prise au sérieux. Savoir ou avoir su le latin, connaître ou avoir connu l'anti-

quité n'est pas nécessaire ; le bon ton exige seulement que l'on soit censé avoir appris ce qu'il est d'usage d'enseigner, depuis longtemps, aux personnes d'un certain monde. Bref, le snobisme est le dernier et le plus solide rempart des études traditionnelles [1].

Et pourtant, au fond du système de la Renaissance — objet de la foi touchante, mais un peu aveugle de quelques-uns, et du respect pharisaïque de la haute bourgeoisie, — il reste une idée incorruptible, parfaitement noble et juste. C'est que la fin dernière de l'enseignement secondaire est de former « l'honnête homme », l'homme cultivé, le « gentleman » *(feiner Mensch)*. Le collège classique ne prépare pas à tel ou tel métier pratique ; il ne prétend pas fournir des connaissances immédiatement « utiles ». Il se réclame de l'idéal. — Puisque presque tous les polémistes qui l'ont récemment attaqué ont été assez malavisés pour lui en faire un crime au nom de la « Prospérité matérielle » et de l'« Utilitarisme », il convient de rappeler ici, avec d'autant plus d'énergie, que c'est sa gloire.

Une campagne violente est menée, dans tous les pays, contre l'enseignement classique, parce qu'il ne sert à rien d'utile. Avec son grec et son latin (à supposer qu'il en ait) le bachelier est, dans la vie pratique, l'être le plus désemparé. Portons donc, dit-on, la hache dans une pédagogie qui n'est bonne qu'à fabriquer des amateurs, des fonctionnaires et des gens de lettres. Le pays a besoin de citoyens actifs qui travaillent à sa grandeur économique. Mettons donc à la place d'honneur, dans les programmes, les disciplines « utiles », propres à préparer des hommes de cette trempe : que les enfants, au collège, apprennent, par exemple, les langues vivantes — instruments du commerce, — la géographie, — notamment la géographie coloniale, — et des faits scienti-

1. La forme gréco-latine de l'enseignement secondaire a été récemment introduite dans quelques pays neufs, aux États-Unis par exemple. Les amis de l'humanisme en triomphent. Mais le snobisme du parvenu est la cause de ce phénomène sans conséquence. Ce n'est pas surtout parce qu'ils le croient utile à la formation de l'esprit, c'est parce qu'ils le savent encore très estimé en Europe, qu'un certain nombre de gens du Texas et de Chicago ont adopté l'humanisme. Voir, sur ce point, A. Herzen, dans la *Revue internationale de l'Enseignement*, 1897, I, p. 327.

fiques. — Telle est, en substance, la thèse que prêchent, de toutes parts, non pas, comme on le croirait, les économistes et les gens d'affaires, mais des amateurs, des fonctionnaires et des gens de lettres inconsolables de ne pas avoir été aux colonies. Elle repose tout entière sur cette erreur que l'école secondaire doit enseigner à l'enfant les « choses » qu'il aura besoin de savoir, étant homme. Or, l'école secondaire ne le doit pas, parce qu'elle ne le peut pas. Il n'y a pas un pays au monde où l'on apprenne au collège les langues étrangères de manière à les écrire et surtout à les parler pratiquement, ce qui s'acquiert en six mois de séjour à l'étranger. L'adolescent est-il mieux armé pour les entreprises coloniales s'il « sait » à fond la géographie scolaire? « Un trait qui m'a frappé, dit M. J. Texte, dans toutes les écoles secondaires que j'ai pu visiter en Angleterre, c'est la très petite place qu'occupe la géographie; le peuple commerçant par excellence ne semble pas à la veille d'en faire le fond de l'enseignement[1]. » Des notions élémentaires de chimie et de physique sont des « choses » aussi complètement inutiles que le latin et le grec dans la plupart des professions lucratives.

Les défenseurs de l'Enseignement classique ont montré sans peine ce qu'il y a de grossier dans l'illusion de l'école utilitaire. Mais, chose curieuse, ils s'expriment assez souvent, eux-mêmes, comme s'ils la partageaient, lorsqu'ils parlent de ce type nouveau d'Enseignement secondaire (spécial, réel ou moderne), dont la concurrence leur déplaît. — En principe, les études dont la valeur est la plus grande au point de vue de l'éducation n'ont pas, disent-ils, d'utilité matérielle. Mais rien ne s'oppose à ce qu'il existe, fort loin et fort au-dessous de l'enseignement classique, essentiellement « désintéressé », des enseignements réels ou modernes qui auront un caractère « pratique ». Si, en prenant ce caractère « pratique », l'enseignement moderne ou réel renonçait à rivaliser avec l'enseignement classique, on n'hésite pas à lui prédire, dans sa modeste sphère, les plus brillantes destinées : « Il formera, dit celui-ci, une multitude de gens capables de faire face à toutes les nécessités de l'existence[2] » ; « Il formera, dit celui-là,

1. *Revue internationale de l'Enseignement*, XVII (1889), p. 501.

2. *Enquête*, II, 251 (M. l'abbé Péchenard).

en quatre ou cinq ans, des chefs responsables pour l'industrie et le commerce, capables de représenter notre pays dans la lutte économique entre nations civilisées[1] ». — C'est beaucoup de confiance, semble-t-il, dans la vertu de ces disciplines soi-disant « utiles » dont on médisait tout à l'heure ; l'optimisme des Utilitaires proprement dits au sujet de leur efficacité n'est jamais allé plus loin.

La vérité est qu'il y a contradiction entre les notions d'enseignement « secondaire » et d'enseignement « pratique ». L'enseignement pratique est à sa place dans les Écoles spéciales, techniques et professionnelles. L'enseignement secondaire, qui est général, n'a pas à se préoccuper des applications. Quelles qu'en soient la forme et la durée, l'éducation qu'il donne est toujours d'une utilité supérieure, mais sans utilité immédiate. Car c'est toujours une culture. Pas d'enseignement secondaire qui ne soit, par définition, essentiellement « désintéressé ». Voilà l'esprit de l'ancienne pédagogie, et ce qui n'en périra pas.

Seulement, il ne suffit point que des études soient dépourvues d'utilité immédiate, prolongées, et théoriquement difficiles à improviser[2] (parce qu'elles sont censées supposer « une lente imprégnation »), pour que l'excellence en soit placée au-dessus de tout soupçon. D'autre part, les études gréco-latines ne sont pas les seules qui possèdent ces caractères. On peut donc admettre cordialement le principe des humanistes « qu'il y a des connaissances qui ne sont d'aucun usage, mais qui sont éducatrices au plus haut degré », sans conclure avec eux qu'il faut, « par conséquent », repousser *a priori* « tout ce qui tend à affaiblir l'étude des lettres antiques ». Rien n'est fait, sur ce dernier point, s'il n'est prouvé d'abord que le type « classique » de l'enseignement des collèges est combiné pour produire une culture conforme à

1. A. Fouillée, *o. c.*, p. 180.

2. On a cité, au nombre des mérites de la culture gréco-latine, celui-ci : « qu'il est impossible de l'improviser et de l'abaisser, comme les autres études, à des fins personnelles et utilitaires ». — En fait, les « fours » spéciaux sont chauffés pour fabriquer, en deux ans, un bachelier classique. Dans les pays anglais, « la compétition pour les *scholarships* a transformé les vieilles humanités en sciences alimentaires *(bread-and-butter studies)* ». (Rapport des *Commissioners* anglais de 1894, I, p. 135.)

l'idéal de la culture secondaire, tel que la philosophie moderne peut et doit le concevoir. Cette question nous ramène, après un long détour, au problème fondamental : « Quel est le but de l'Enseignement secondaire? » — Quel est le but de l'Enseignement secondaire? Nous avons vu que, pour les lettrés de la Renaissance, le but fut l'éducation du sentiment littéraire ; et nous savons que la majorité des néo-humanistes raisonnent, encore aujourd'hui, dans l'hypothèse où la solution de la Renaissance serait juste, d'une justesse éternelle. — Est-il possible de le croire? Est-il possible que l'idéal de l' « homme cultivé » soit encore, à la fin du XIX^e^ siècle, ce qu'il fut au commencement du XVI^e^, alors que l'esprit humain n'avait presque rien découvert sur l'univers ni sur soi-même? Est-il vrai que le point de vue d'Erasme n'est pas, ne sera jamais dépassé?

Raoul Frary a dit : « L'Enseignement secondaire a pour mission de former des hommes cultivés, et non des hommes de lettres. » Renan a dit : « Prenez garde que l'éducation ne se borne à une rhétorique creuse. » Tous les penseurs qui ont regardé en face le vieil idéal érasmien, renouvelé des rhéteurs romains et des sophistes grecs, l'ont déclaré insuffisant ou misérable ; et les Utilitaires eux-mêmes n'ont pas eu tort de le dénoncer, car si, contrairement à ce qu'ils pensent, la République n'a pas besoin que de praticiens, elle n'a que faire, en vérité, de tant d'écrivains ou d'amateurs de belles-lettres. La République, c'est-à-dire la société moderne, a besoin de luxe, mais du luxe sobre et solide d'un enseignement secondaire qui exerce à la fois chez les jeunes gens les puissances latentes d'attention, d'observation, de raisonnement et d'expression, l'esprit critique, la faculté de penser avec sincérité, et qui les prémunisse contre l'erreur. Auguste Comte a écrit : « Le but de l'enseignement est la culture méthodique de la totalité des facultés. » Il ajoute : « par le moyen de l'universalité des sciences. » Ce n'est pas à dire, naturellement, qu'il y ait lieu de substituer les « sciences » aux « lettres » comme instrument de l'éducation. Cela signifie : l'École doit initier l'écolier aux trois méthodes principales que l'esprit humain a inventées pour atteindre la vérité : la méthode mathématique, celle des sciences physiques, et la plus subtile

de toutes, celle des sciences « morales », la méthode de l'histoire et de la philologie. Les études appropriées à cette fin, aussi haute et aussi « désintéressée » que possible : l'acquisition des méthodes, sont fort nombreuses : la « philologie classique » y peut servir, aussi bien que les « philologies » modernes, et les « lettres » n'y sont pas moins nécessaires que les « sciences ». L'important est que toutes les matières enseignées le soient philosophiquement, moins pour procurer un bagage de notions que pour fortifier l'intelligence. L'homme cultivé est celui qui a profité d'un enseignement de ce genre. Disons plutôt : « serait celui... », car l'expérience n'a jamais été tentée.

CH.-V. LANGLOIS

*(La fin au prochain numéro.)*

# LES SŒURS BRONTË[1]

## II

Dans ce beau roman de *Jane Eyre*, il y a une vingtaine de pages déchirantes, où l'héroïne nous décrit sa fuite désespérée loin de tout ce qu'elle aime, loin de l'amant qu'elle croit ne devoir jamais retrouver. Et je veux bien que ce soit là un élan vers la vertu. Mais qu'elle paraît morne et désolée, égoïste même, cette vertu faite avec les larmes de l'homme adoré! La pauvre Jane sait combien celui-là va souffrir de son abandon. Aura-t-il la force de supporter cette brusque séparation? Le laisser ainsi, sans un mot, sans espoir de retour, n'est-ce pas le rendre aux mauvaises habitudes qu'il vient justement de quitter par amour d'elle? Et elle arrive à penser, la malheureuse, que, dans certaines circonstances, l'amour du bien peut être une lâcheté. Le sort d'Éloa n'est-il pas le plus beau? Comment racheter sa propre âme aux dépens d'une âme supérieure, d'une volonté infiniment plus énergique dans le bien et dans le mal?

> Gloire dans l'univers, dans les temps, à celui
> Qui s'immole à jamais pour le salut d'autrui[2].

Et pourtant elle persiste, la courageuse Jane, à fuir son amour pour embrasser son devoir. Une force intérieure la

1. Voir la *Revue* du 15 décembre.

2. Alfred de Vigny.

pousse dans le désert, loin de l'abîme délicieux qui l'attire comme un asile sûr. Elle ne sait pas, dans ce moment cruel, par quelle raison elle fait un choix si douloureux. Rien en elle ne l'approuve, rien en elle ne l'estime : car la femme est odieuse à elle-même qui délaisse son amour. « J'ai abandonné mon maître, se disait Jane, et pourtant je ne puis retourner en arrière ! » Et encore : « Le bon Dieu lui-même doit m'avoir conduite par la main, car ma conscience et ma volonté étaient comme abolies dans l'excès de ma souffrance. »

Une force mystérieuse la soutient en effet. Ce « moi » moral que nous créons en nous, jour par jour, ne nous abandonne pas dans les crises suprêmes. L'âme droite, la conscience fidèle ont toujours en elles des ressources insoupçonnées, cachées sous la vie de tous les jours comme une mine d'or sous un champ de blé. Aussi Jane s'enfonce-t-elle résolument dans la solitude et dans l'humiliation. Et voilà qu'elle y trouve une douceur qu'elle n'espérait plus, des affections pures et fermes qui la secourent et qui l'élèvent... Quand on connaît à fond la vie de Charlotte Brontë, il est impossible de lire ce récit sans penser au retour à Haworth, aux deux sœurs qui avaient réconforté la triste Charlotte dans les heures si longues et si vides qui suivirent son départ de Bruxelles :

Ce qu'elles aimaient lire, je l'aimais bien ; ce qui leur plaisait, à elles, me ravissait ; ce qu'elles approuvaient, excitait ma vénération... Elles aimaient leur maison retirée du monde ; elles avaient même une passion enthousiaste pour cette vieille bâtisse grise, pour ce jardin où à peine s'il poussait une fleur, pour leurs vastes *moors* pourprés et leurs petits prés sauvages. Je comprenais leur sentiment. Mon œil suivait avec plaisir ces contours ondoyants, remarquait ces nuances vives et singulières, notait le ton local de la mousse et de la bruyère, de la fougère et des rochers... Entre mes cousines et moi, il y avait en tout harmonie et union.

Ainsi parle Jane Eyre ; et elle nous dépeint avec amour les deux jeunes filles, dont elle partage le toit :

Dans notre trio, il y avait une âme supérieure ; c'était Diane (Emily)... Elle m'enseignait l'allemand, car elle aimait enseigner autant que moi j'aime apprendre. De la sorte, nos natures se complétaient et se fondaient dans une amitié des plus étroites... Tout, en

Diane, respirait une certaine autorité; on voyait clairement la force de la volonté en elle. Et moi, j'aime céder à une autorité fondée sur des principes supérieurs; quand ma conscience me le permet, il m'est doux de m'incliner devant une volonté active et dirigeante. Diane avait la voix plus douce que le chant de la tourterelle; son regard m'enchantait; tout son visage avait pour moi un prestige singulier... Mary (Anne), sa sœur cadette, n'était ni moins aimable ni moins intelligente, mais ce n'était plus cet air de puissance, ce rayonnement de bonté. Et pourtant un étranger aurait eu quelque peine à distinguer l'une de l'autre : deux jeunes filles sveltes et pâles, l'air distingué, intelligent; il les aurait trouvées toutes pareilles, sauf que les boucles brunes de Diane étaient éparses tandis que Mary portait ses blonds cheveux en bandeaux lisses.

Charlotte aimait les êtres énergiques. Comme la délicieuse héroïne de *Tom Jones*, le chef-d'œuvre de Fielding, elle avait « un immense respect pour l'entendement des hommes ». A défaut d'une intelligence masculine, elle s'appuyait sur le caractère haut et ferme d'Emily... Elle avait pourtant un frère. Au fait, en rentrant à Haworth, avait-elle encore un frère? Ce Branwell instable, bizarre, vicieux, fou d'alcool, d'opium et d'amour coupable, pouvait-il compter comme tel? J'ai peur qu'alors la pauvre Charlotte n'ait commis dans son cœur le premier péché de Caïn: elle désavoua le lien de la fraternité. Elle aussi. elle s'écriait : « Suis-je donc le gardien de Branwell?... » Dans le chapitre de *Jane Eyre* que je viens de citer, Diane et Mary, si ressemblantes à Emily et à Anne, ont un frère unique, et l'on devinera l'amertume de Charlotte si l'on mesure l'abîme qui sépare Branwell Brontë du noble et sévère Saint-John Rivers. En tout, l'un est le contraire de l'autre. Branwell avait été le confident particulier de sa sœur aînée au temps, si proche encore, où elle et lui, Emily et Anne, se promenaient toute la journée sur les *moors*, les bras enlacés, en se contant d'interminables secrets. Même de Bruxelles, Charlotte lui écrivait sur un ton de bonne et cordiale affection. Hélas! elle le trouvait dans un fâcheux état! Les meilleures heures étaient celles où elle parvenait à l'oublier : placé comme précepteur dans la même maison des environs où Anne était institutrice, il n'était plus à demeure chez lui.

Charlotte ne pouvait ignorer combien Anne s'affligeait

à Thorpe Green, où Branwell cachait à peine sa grande passion pour la mère de ses élèves. Ce fut, sans doute, pour faciliter le retour de cette jeune sœur sous le toit paternel que Charlotte et Emily reprirent, un peu mollement, leur ancien rêve d'un pensionnat de demoiselles. Charlotte parvint à s'y intéresser ; elle fit imprimer et distribuer des prospectus. On aime toujours le travail quand on est malheureux. Mais encore faut-il qu'on arrive à travailler, et, ici, ce n'était guère le cas. Personne ne semble avoir lu les prospectus, personne n'envoyait une bonne réponse aux lettres. On trouvait Haworth bien à l'écart, bien éloigné des bons professeurs, bien sauvage aussi. Et, en effet, cette maison humide, située entre un cimetière et un marais, ne devait guère sourire aux personnes qui n'avaient pas les raisons des Brontë pour la chérir. Puis, les trois sœurs manquaient vraiment trop de prestige, d'influence. On les connaissait bien peu, en somme, ces misses Brontë!

Charlotte et Emily avaient une seconde corde à leur arc. Depuis leur séjour à Bruxelles, elles avaient pris, en quelque sorte, conscience de leur supériorité. Écrire ! voilà l'idéal. Leurs devoirs n'avaient-ils pas fait l'admiration de leurs professeurs, là-bas? Depuis leur petite enfance, n'avaient-elles pas cultivé comme une joie et comme un passe-temps l'art charmant de créer un monde imaginaire? Et il leur semblait, dans leur solitude, que la gloire leur faisait signe.

M. Shorter a publié tout récemment un fragment d'Emily Brontë daté du 30 juillet 1845. C'est un bref compte rendu de l'état et des projets de la famille : tous les trois ou quatre ans l'étrange fille sortait de son rêve, prenait une de ces sortes d'instantanés, puis rentrait au pays des chimères.

A présent, je ne pense plus à notre projet de pensionnat, aucune de nous trois n'en sent plus le désir. Pour l'instant, nous avons assez d'argent et je pense que nous en aurons plus encore. Nous allons bien, à l'exception de mon père, qui a mal aux yeux, et de mon frère, qui se portera mieux, j'espère, et se conduira mieux à l'avenir. Quant à moi, mon existence me plaît. Je suis moins indolente qu'autrefois, tout aussi solide et vaillante. J'ai appris à vivre au jour le jour sans désapprendre la continuelle inquiétude de ne pas arriver à faire ce que je voudrais faire. Mais, somme toute, si personne n'était moins contente ni moins optimiste que moi, le monde ne s'en trouverait pas plus mal... Je compose en ce moment

un volume sur la première guerre des Gondals. Anne en fait autant : aussi longtemps que ces coquins nous amusent, nous ne les abandonnerons sûrement pas !

Ce ne sont encore là qu'enfantillages. Toujours enveloppée de son nuage, Emily vivait dans un monde épique :

Nous sommes allés l'autre jour, avec Anne, à York, écrit-elle. Nous étions Ronald Macalgin, Henry Angora, Juliet Augustina, Rosabella Esmaldan, Ella et Julian Egremont, Catherine Navarre, et Cordélia Fitzaphnold, échappés des palais de l'instruction, et poursuivis par les républicains dans notre fuite vers l'armée royaliste.

Ces noms ronflants et sonores, ces aventures romanesques, suffisent à cette grande enfant, Emily ; mais déjà Anne travaille en secret à un roman dont le titre seul indique le progrès d'un esprit ayant subi le contact de la réalité. Ce roman inconnu s'appelait : *Épisodes dans la vie d'un individu.*

Et Charlotte, que faisait-elle? « Charlotte veut s'en aller, écrit Anne dans son journal. Charlotte voudrait bien trouver une place d'institutrice à Paris. Partira-t-elle?... » Non, Charlotte ne partira point. Elle trouvera un autre remède aux souvenirs trop cuisants du passé, à la monotonie terne et morne du présent. Cette même imagination poignante, qui renouvelle la plaie, assurera pourtant sa guérison. Elle aussi, petite Anne ! écrit en secret certains « épisodes dans la vie d'un individu... »

Étrange nature que celle d'une âme lyrique ! Il n'y a certes pas de sensibilité dont la souffrance soit plus cruelle. Mais au fond de tout poète lyrique, dût-il écrire en prose, il y a quelque chose qui accueille la souffrance avec une curiosité impie, quelque chose qui l'examine et l'approfondit sans crainte, presque, dirai-je, avec une anxiété curieuse de n'en rien laisser échapper : — car cela servira plus tard, à l'œuvre inédite à laquelle un artiste travaille toujours. « C'est donc ainsi que l'on souffre, se dit-il ; c'est donc ainsi que l'on meurt? » Son expérience, et surtout la plus déchirante, lui est infiniment précieuse : car il ne comprend rien, n'assimile rien de l'univers que ce dont il est saturé, chargé à l'excès, par cette expérience personnelle. Incapable de saisir ce qui ne le touche

pas lui-même, il peut à son tour faire vivre, toucher, sentir ce que lui-même a vécu, touché, senti. Et ce que l'existence nous apporte, à nous tous, de bon et de mauvais, de noble et de médiocre, il le mêle dans son cœur avec un philtre magique — que dis-je ! avec un or immortel — et il en fait une chose transfigurée dont la contemplation le console. S'il faut souffrir, mourir, descendre aux enfers, il le veut bien ; mais vous ne l'empêcherez pas de calculer l'exacte épaisseur des ombres dans ses limbes, ni d'apprécier la nuance précise du crépuscule éternel qui l'entoure.

Cette analyse instinctive du tourment le plus sincère, Charlotte la pratiquait, pour ainsi dire, de naissance. Elle était de ceux pour qui l'émotion inexprimée reste une émotion incomplète. Si, dans cette combinaison de notre âme et de la réalité que nous appelons l'expérience, l'artiste lyrique est celui qui file dans sa trame le plus possible de lui-même, le moins possible des faits extérieurs, alors Charlotte Brontë fut un poète lyrique au premier chef. De son amour mort-né, de son séjour à Bruxelles, de tout ce qu'elle avait vu et senti rue Isabelle, elle fit un petit récit charmant : *The Professor*, qui allait devenir la première ébauche de son grand roman, *Villette*. Je ne sais pourquoi l'importante maison Smith et Elder refusa cette jolie nouvelle : elle était, j'imagine, trop courte pour s'imprimer en trois volumes, selon la loi d'airain de l'époque. En tout cas, frappé par la force et la spontanéité de ces quelques chapitres, l'éditeur, tout en renvoyant à Charlotte son manuscrit, lui demanda un roman plus important, si elle pensait pouvoir l'écrire.

Il ne savait pas qu'il s'adressait à un auteur ayant déjà vu le feu. En effet, pendant que le pauvre *Professor* faisait le tour des éditeurs londoniens, les sœurs Brontë venaient de publier, à leurs frais bien entendu, un minuscule volume de vers, trésor aujourd'hui rarissime. J'ai tenu dans mes mains l'exemplaire d'Emily : dans ce petit volume que deux personnes tout juste s'avisèrent d'acheter, les poésies d'Emily sont les seules à lire. Pleines d'une pensée abstraite et sévère, belles dans la concision rigide de leur forme, elles demeurent, elles demeureront un des ornements de l'anthologie anglaise. Un esprit singulièrement hardi s'y m'eut, avec

inexpérience, mais non sans une noble simplicité. Charlotte, dès le premier moment, reconnaissait la supériorité de sa sœur, mais les rares comptes rendus qui parurent du petit volume signalèrent surtout la note sentimentale de l'aînée.

Ne pensez pas que ces jeunes filles timides osèrent signer de leur nom un volume de poésies. Elles s'abritèrent sous ce joli nom de Bell, si fréquent dans les provinces du Nord, en prenant chacune un de ces prénoms sans sexe tirés ordinairement du nom de famille maternel, communs dans le Yorkshire et le Lancashire : Ellis Bell, c'était Emily ; Currer Bell, Charlotte ; Acton Bell, Anne. Currer se trouvait à Manchester avec son père quand la lettre de MM. Smith et Elder lui parvint au mois d'août 1846. Le soir même, elle commence le roman demandé : c'est *Jane Eyre*.

M. Brontë était à Manchester pour faire soigner ses yeux ; il venait d'y subir l'opération de la cataracte. Certes, il ne se doutait pas que sa petite infirmière allait profiter de cette expérience pour en tirer le dénouement d'un des plus beaux romans anglais du siècle, — dénouement que Mrs. Browning, à son tour, emprunterait pour terminer *Aurora Leigh*.

Voilà, peut-on dire, une opération bien exploitée. Mais dans ce livre, écrit avec la passion triomphale de l'artiste enfin sûr de lui-même, Charlotte allait verser tout son passé : les tristes jours de Cowan's Bridge ; son amour malheureux et impossible, sa fuite, son effort désespéré vers le bien ; toutes les rancœurs de sa vie de gouvernante ; et l'horreur de cette nuit où Branwell, ivre-mort, mit le feu à son lit et manqua d'incendier le *parsonage* ; — la cécité de son père : et tout son cœur, et toute son âme ! Ah !... elle ne ménageait rien ! De même Benvenuto Cellini jetait dans la fournaise tous ses ustensiles d'étain pour augmenter l'alliage dans la fonte du *Persée*.



*Jane Eyre* eut tout de suite un succès brillant, étourdissant et orageux. Qui était ce Currer Bell dont personne ne connaissait le nom ? Tant de verve, de passion, d'audace et d'originalité ravissaient la moitié du public en scandalisant

l'autre. Ce livre, écrit dans un *parsonage* du Yorkshire par la plus irréductible petite conservatrice de toute l'Angleterre, fut accueilli à Londres, dans un milieu libéral pourtant, comme une œuvre presque révolutionnaire et presque athée. On crut y voir la main d'un impitoyable renverseur de trônes et d'autels. Mais, qu'on blâmât *Jane Eyre* ou qu'on l'admirât, tout le monde se l'arrachait. Il faut avoir habité un peu longtemps l'Angleterre, pour savoir ce qu'est la puissance de l'engoûment. C'est la popularité passée à l'état de paroxysme, — nous l'avons vu récemment pour M. Rudyard Kipling, — la popularité avec son envers, naturellement, la rancune, la jalousie et le dénigrement.

Comme lord Byron, notre petite Charlotte, un matin, se réveilla donc célèbre. Mais à l'exception de ses sœurs, personne à Haworth n'en savait rien. Le directeur de l'auguste *Quarterly Review* affirmait que *Jane Eyre* était certainement écrit par un homme du peuple. *Wuthering Heights*[1] (le roman d'Emily) et une nouvelle par Acton Bell ayant paru presque en même temps, cet homme perspicace crut pouvoir déclarer que les frères Bell étaient trois jeunes tisserands habitant les environs de Manchester. Pourtant, dans cette revue même, le critique chargé du compte rendu attribua *Jane Eyre* à une plume féminine. Et dans les salons de Mayfair[2] on se disait tout bas que ce livre, aussi charmant que choquant, était l'œuvre d'une jeune personne, fort intelligente sans doute, mais en fait de vertu, nullement une Agnès, et très disposée à jouir de sa liberté avec une hardiesse assaisonnée de génie. On alla jusqu'à dire que ce Currer Bell avait été autrefois institutrice chez M. Thackeray, dont tout le monde savait la lamentable histoire, — sa femme enfermée depuis des années dans une maison de santé! On reconnaissait dans Rochester le portrait de ce géant sarcastique et mordant. Et Jane Eyre, évidemment n'était autre que Becky Sharpe, l'héroïne de *la Foire aux vanités*, toute menue, petite, candide et perverse, avec ses grands yeux verts, sa laideur intéressante et ses aventures de cœur. — C'était à cette personne sans pruderie qu'on attribuait le roman.

1. *Hauteurs orageuses.*

2. Le « noble faubourg » de Londres.

A cent lieues de Londres, dans son vallon sauvage, Currer Bell ne soupçonnait rien de ces vilains bruits auxquels son cœur généreux allait donner la plus effroyable consistance. Au mois de décembre 1847, parut la seconde édition de *Jane Eyre* avec une dédicace à Thackeray, dédicace passionnée où, sur le ton lyrique, le pauvre Currer célébrait « ce prophète, cet aigle, cet orage, ce grand génie réformateur ». En écrivant à l'auteur inconnu de *Jane Eyre* pour le remercier d'un hommage imprévu, Thackeray ne put se retenir de lui communiquer les bruits qui avaient cours à Londres et remettaient en mémoire au public les plus douloureuses circonstances de sa vie privée; et voilà Charlotte atterrée, se confondant en excuses, se désolant d'avoir blessé involontairement l'écrivain qu'elle admirait le plus, le seul homme, peut-être, qu'elle désirât connaître.

J'imagine que cette première impression, si pénible, a dû laisser après elle une sorte de gène indéfinissable. Appelés à se rencontrer à peine trois ans plus tard, Thackeray et Charlotte Brontë, tout en s'estimant à leur vraie valeur, ne se sont pas sentis pénétrés de cette profonde amitié qui aurait été, pourtant, si bienfaisante à l'un comme à l'autre. Ce qui manquait le plus à notre héroïne dans sa vie étroite, c'était le commerce d'un grand esprit. Thackeray, comme Rochester, vivait en marge de la vie, et, ne pouvant plus se marier, se réfugiait en de charmantes amitiés féminines. Mais les agréables femmes qui devaient lui poser le personnage de Laura Pendennis ou d'Amelia Osborne n'étaient remarquables ni par le cerveau ni par le cœur. Combien nous y aurions gagné si Thackeray avait pu entrer dans un monde féminin où la pensée et le sentiment se seraient trouvés à sa hauteur! Et l'homme supérieur aurait bien mérité de sa génération qui aurait su libérer le talent de Charlotte Brontë, comprimé parfois et presque étiolé dans une gangue de préjugés vieillots et puérils.

Mais, pendant que le monde des lettres s'occupait vainement à rechercher l'identité de Currer Bell, celui-ci, toujours ignoré, vivait sans bruit dans sa triste maison des tombes, moins affligé de la monotonie de son existence que du terrible imprévu qu'y jetaient le caractère et la maladie de Branwell. Dans sa conduite envers son frère, Charlotte allait montrer

impitoyablement la rigidité de ses principes. Forte contre elle-même, elle était non moins forte contre lui. Les sources de l'amour et du pardon semblaient taries en elle. Pour les siens comme pour elle-même, elle aurait voulu une existence noble, élevée, digne; elle était inexorable pour le malheureux en qui la sensibilité maladive l'emportait à ce point sur la conscience et sur l'honneur. Il n'y avait pas, pour elle, d'objet plus méprisable que ce frère, naguère tant aimé. C'est d'après lui qu'elle dessine la terrible Mrs. Rochester, la femme alcoolique et démente du fiancé de *Jane Eyre*.

Ce caractère choque et blesse, je le conçois, — écrit-elle à son éditeur [1]. — Mais, hélas, je suis payée pour savoir que de tels caractères se trouvent dans la nature. Il y a une phase de la folie que l'on pourrait appeler l'aliénation morale. Dans ces moments-là, tout ce qu'il y avait de bon, ou même d'humain, disparaît de l'esprit malade. Celui qui souffre de la sorte est véritablement possédé par un démon : son seul but est de nuire, de blesser, de détruire et d'exaspérer. Pour faire le mal, il dispose d'une énergie et d'une ingéniosité surhumaines. L'air, le regard, sont changés, paraissent *démonisés*. Et il est vrai que le sentiment inspiré par une telle déchéance devrait plutôt être la pitié. Et il est vrai que cette pitié, moi, je ne l'ai pas connue. Dans mon portrait, j'ai trop insisté sur l'*horreur* que peut produire un spectacle pareil. Disons, pour pallier cette dureté, que, chez Mrs. Rochester, la démence résulte d'un passé lourd de péché. Mais le péché lui-même n'est-il pas, lui aussi, une sorte de folie? Les âmes supérieures le considèrent comme tel et ont de la compassion pour cet égarement.

Il est évident que Charlotte fait, ici, un retour sur elle-même. Elle se reproche son manque de tendresse envers le malheureux Branwell, ivrogne endurci, buveur d'opium, candidat tout au moins à la folie. Branwell avait dû quitter Thorpe Green; Charlotte le côtoyait à toute heure dans les pièces étroites du *parsonage*; et elle eut le triste courage d'ignorer le voisinage de ce cadavre moral : pendant près de deux ans elle ne lui adressa jamais la parole. Branwell était bavard et vantard : malgré ce silence, il s'épanchait en protestations d'amendement, en d'intarissables confessions. Charlotte eut alors le sourire fulgurant et sceptique de l'ange gardien qui se sépare, las enfin, d'une âme irrévocablement réprouvée.

1. *Charlotte Brontë and her circle*, by Clement Shorter.

Heureusement, l'ange gardien était ailleurs. Branwell avait une autre sœur, non moins forte, et sans amertume, pour qui le mal et le malheureux se confondaient dans une même divine compassion. Saluons l'âme vraiment supérieure dont Charlotte proclame la noblesse indulgente. Nous aussi, nous la connaissons : c'est Emily Brontë.



« Quelle était la religion d'Emily Brontë? » demandait un jour Mrs. Gaskell, fort intriguée : mais on se garda bien de lui répondre à ce sujet. « C'était un esprit abstrait, théorique ». dit Charlotte en parlant de cette sœur adorée. « C'était une païenne ». dit assez brutalement le critique de la *Quarterly Review*.

Emily évitait de braver les idées villageoises dont elle avait peut-être à souffrir. Elle ne demandait aux autres qu'une parfaite sincérité sans exiger une très grande étendue d'esprit. Elle se conformait elle-même aux pratiques de ce culte dont son père était le prêtre et dont l'autel la nourrissait. Mais dans sa vie et dans ses écrits, dans ses poésies surtout, elle se sent affranchie de cette contrainte extérieure et laisse deviner une force, une indifférence et une liberté extrêmes. Et nous nous rappelons la phrase de Charron : « Jamais pyrrhonien ne sera hérétique! » Emily Brontë fut entièrement possédée par l'idée du divin ; elle vivait dans la contemplation de l'Univers ; mais elle croyait sans dogmes : on voit là un mélange singulier de foi et de scepticisme, et, mise en face des préjugés de clocher dont elle avait le mépris et le secret dégoût, elle paraît, en effet, quelque peu pyrrhonienne.

Le Dieu qu'elle célèbre dans ses vers et dans mainte page de son roman, c'est moins encore ce Dieu d'amour que chérit tout cœur chrétien qu'une divinité vague, éternelle et innomée, adoré surtout sous les espèces du mouvement et de la liberté... Liberté ! c'est le mot qui revient toujours, comme un refrain, sous la main de cette étrange Emily Brontë, pour qui, en effet, la liberté était non seulement une passion, mais l'unique passion. Ce qui est libre en elle voudrait toujours s'échapper des liens de la mortalité, vou-

drait, comme elle a dit, « se libérer enfin de sa propre influence » et s'abîmer dans l'esprit qui « d'un immense amour anime l'éternité, qui pénètre et se répand partout, qui transforme et soutient, dissout. crée. suscite; — en qui, la terre et l'homme eussent-ils à jamais disparu, et les soleils et les mondes, pourvu qu'il demeurât lui seul, la somme de l'existence existerait encore! »

*With wide-embracing love*
*Thy spirit animates eternal years,*
*Pervades and broods above,*
*Changes, sustains, dissolves, creates and rears.*
*Though earth and man were gone,*
*Though suns and universes ceased to be,*
*And Thou wert left alone,*
*Every existence would exist in thee.*

Notre vraie vie et notre meilleure prière, c'est la conscience de notre rapport avec ce Tout immense qui nous contient et dont rien ne peut nous séparer. Comme Faust. l'ignorante Emily a deviné que la fin de l'homme ici-bas, c'est de vivre, non en lui-même, mais dans le Tout, le Bien, le Vrai.

*Im Ganzen, Guten, Wahren*
*Resolut zu leben.*

« Mais surtout « *im Ganzen* »! ajouterait Emily. Et je me rappelle une page de *Wuthering Heights* : « Si Heathcliff mourait. s'écrie l'héroïne, *l'univers me deviendrait étranger!* » Cri sublime. qui rappelle celui de saint Paul, abîmé dans le tréfonds de la misère morale, « aliéné de Dieu ».

C'est là le génie de la nature puisé à sa source, sondé dans toute son immensité; c'est le culte pratiqué par les philosophes, par un Spinoza ou un Renan; c'est là aussi la religion humble et populaire des béguards, des fratricelles, des libertins, des quiétistes, vieux rêve qui a toujours hanté le sommeil inquiet d'un monde inachevé. mais que nous ne nous attendions pas à retrouver dans un *parsonage* anglican du Yorkshire. Le paradis que l'on chantait dans l'église attenante à sa vieille maison grise n'avait rien pour séduire l'esprit d'Emily Brontë. Dans une des pages les plus remarquables de son roman, l'héroïne décrit un cauchemar terrible.

La voilà morte, au paradis, assise parmi les anges qui font leur musique ineffable. Et elle sanglote, se désole, se lamente, prise de nostalgie pour le vaste monde éternel de la matière. Si bien que les immortels, irrités, rejettent brusquement la petite païenne; et la voilà qui se réveille, toute étourdie de joie, seule, la nuit, au milieu des landes immenses, une avec le vent et les bruyères et les étoiles au ciel, — la petite sœur de tout ce qui est.

Un tel culte a ses grandeurs, une liberté qui enchante, une magnifique indifférence à soi-même : il n'a rien de tendre. Et, sous certains rapports, il est vrai que la noble Emily n'était pas tendre. Elle n'a jamais remarqué personne en dehors du cercle familial le plus étroit : elle n'a jamais eu ni amie intime, ni ami d'aucune sorte ; elle n'a jamais rêvé d'un homme. Vierge jusqu'à la fibre la plus secrète de l'âme, elle nous apparaît comme une inviolable Brunehilde, isolée sur son rocher au milieu de landes inaccessibles à la faux et à la charrue. Mais non, je vois plutôt en elle la froide Artémis, si bonne pourtant aux petits des fauves, « trop faibles pour suivre », et tendres comme la rosée : — ἆ καλὰ εὔφρων δρόσοισιν ἀέπτοις. Elle recueille dans ses mains quelque petit lièvre blessé, elle panse ses plaies avec une douceur experte : elle ramasse les oiseaux tombés du nid et les rapporte chez elle, — et comme, tout en les soignant, elle leur dit mille choses très bas, la vieille Tabitha s'étonne et s'écrie :

— On dirait que les oiseaux vous entendent, miss Emily !

Et elle de répondre :

— Soyez bien sûre, vieille Tabby, qu'ils m'entendent !

Voilà l'Emily qui soigne Branwell Brontë, qui prend sur elle les plus lourdes tâches du ménage, parce que la cuisinière est devenue à moitié impotente et qu'il ne faut pas la renvoyer. Elle ne connaît pas, cette Emily, les saintes indignations de sa sœur. « Pourquoi, dit-elle dans une de ses poésies, pourquoi mépriserais-je le faon parce qu'il manque de courage, le lièvre parce qu'il n'affronte pas la mort, le loup décharné, pour sa laideur féroce ?... » Les vicieux, les coupables, les dégénérés n'ont pas choisi leur triste nature. Plaignons-les !

C'était donc Emily qui s'occupait de Branwell. Elle paraît

avoir eu pour lui une réelle affection. Peut-être, se disait-elle, après Gœthe : « Il n'y a qu'à ne pas chercher des raisins sur les épines et des figues sur les chardons, et alors tout est parfait. » Elle se plaisait à reconnaître en lui une certaine chaleur de cœur, quelque chose d'aimable et de séduisant, un mouvement vif de la sensibilité : elle ne lui demandait rien d'autre. Peut-être cette sœur énergique l'aimait-elle d'autant plus qu'il était faible. Décidément, cette femme-poète n'avait aucun des travers de sa race : elle était ménagère, elle était pratique, elle savait admirablement faire abstraction d'elle-même et se dévouer aux autres. La voilà, nuit après nuit et presque toutes les nuits, qui veille seule dans la salle basse. Depuis longtemps déjà la famille est couchée, sauf son frère : lui est dehors, il boit avec des camarades à la taverne du *Taureau noir*, où l'on adore *t'vicar's Patrick*, — « le Patrick à M. le pasteur. » — Enfin très tard, elle l'entend trébucher parmi les tombes ; elle se lève, ouvre la porte, le soutient et l'éclaire. Une nuit, il met le feu à ses draps : c'est Emily qui se lève, l'arrache, à demi asphyxié déjà, d'entre les flammes et la fumée, et, le traînant loin du danger, couche le malheureux, ivre-mort, dans son propre lit de jeune fille.

Branwell était d'une constitution trop faible pour résister à de tels excès : l'alcool avive les ardeurs de la phtisie galopante. Le malade paraît aller mieux un moment, se transformer, devenir bon, sensible au moins ; et, le 24 septembre 1848, il meurt presque subitement. C'était surtout Emily qui l'avait soigné. A peine un mois plus tard, elle aussi se met à tousser, à pâlir, à maigrir d'une manière inquiétante.

Cependant, à Londres, on menait grand bruit autour de la triomphante *Jane Eyre*, on parlait même de *Wuthering Heights*, où se voyait, disait-on, la griffe du lion ; — cette griffe, il faut l'avouer, ne remporta qu'un franc succès de scandale, mérité par les jurons grossiers, la violence et l'âpreté d'un livre qui sort de toutes les règles comme de toutes les convenances. Presque tous les personnages de *Wuthering Heights* sont déments ou démoniaques, à l'instar de Branwell Brontë, mais il y règne le souffle d'une imagination extraordinairement libre et puissante. La fin de ce roman sera toujours admirée... Le parvenu Heathcliff, tyran de la contrée, ayant réduit à

un état de quasi domesticité les deux familles qu'il vient de supplanter, se voit arrivé à toutes ses fins, fort de tous ses moyens, quand une étrange maladie s'empare de lui. Peu d'âmes, même nobles, sont assez fortes, peu de cœurs assez profondément tendres, pour vivre toute une vie d'un sentiment unique; Heathcliff, tout sombre et cruel qu'il est, n'a jamais aimé que Catherine Earnshaw, la femme de son rival. Elle est morte depuis dix-huit ans ; mais pour lui elle n'est pas morte. Le monde ne contient plus, au contraire, que la disparue. Elle est toujours près de lui, mais pas tout près cependant. Elle est sur le point de parler, et pourtant elle ne dit rien. Elle lui fait signe, et il quitte hâtivement la table familiale pour la suivre dehors, sur les landes semées de pierres et couvertes de ronces, pour la suivre toujours en vain. Les visages les plus ordinaires, les mieux connus, se transfigurent subitement et lui ressemblent au moins le temps d'un éclair. Épuisé par l'attente d'un bonheur irréalisé, le redoutable despote succombe à la torture d'un espoir incessamment renouvelé, sans autre punition que celle qui jaillit du fond de son cœur et du meilleur de son cœur: — car pour Heathcliff comme pour nous tous, l'éternité sera un immense asile.

Cette singulière histoire ne laisse pas d'effaroucher l'auteur même de *Jane Eyre*. Dans l'exquise préface qu'elle devait écrire un an plus tard, pour la seconde édition du roman de sa sœur, elle explique ce qu'il a de violent et d'inachevé :

Ma sœur ne connaissait les habitants du pays que dans la mesure où une nonne recluse peut connaître les villageois qui passent devant la grille du couvent. Elle était singulièrement timide, les circonstances confirmaient ses goûts de solitaire. Elle ne passait le seuil de sa maison que pour aller à l'église ou bien pour aller se promener dans la montagne. Pour les bonnes gens qui l'entouraient, elle avait un sentiment de grande bienveillance, mais elle ne cherchait pas à les fréquenter ; il était bien rare qu'elle échangeât quelques mots avec eux. Et pourtant elle les connaissait, eux et leurs histoires, leurs façons d'agir, et jusqu'à leur tour d'esprit et leurs habitudes de parole. Elle n'ignorait rien de ce qui se passait dans la contrée, mais elle le savait d'une façon détachée, abstraite. Son esprit, plus sombre qu'enjoué, son imagination moins légère que vigoureuse, insistait sur ces épisodes tragiques et navrants, tels qu'il en existe dans les

annales secrètes de tout pays sauvage et écarté. Et c'est là ce qu'elle retenait de la réalité.

A présent, nous acceptons *Wuthering Heights* sans demander tant d'excuses. Il est vrai que nous y voyons les bons toujours faibles, les méchants toujours puissants, et d'une rudesse, d'une cruauté tortueuse et raffinée, telle que notre vieux monde, un peu adouci par l'âge, n'en montre plus dans ses heures de paix et de régularité sociale. Mais ce sont, malgré tout, ces faibles qui triomphent ; le bien y a quand même le dernier mot. Et puis, nous autres, en lisant *Wuthering Heights*, nous savons d'avance dans quel monde de violence romantique nous allons entrer. On était moins prévenu en 1848 :

Ce soir (écrit Charlotte à son éditeur pendant l'automne de cette année douloureuse), comme Emily allait un peu moins mal, j'ai voulu la distraire en lui faisant la lecture de la *North American Review*. Mon Dieu, quelle terrible famille que ces Bell ! Peut-on écrire des livres aussi effrayants!... J'étais donc assise entre mes deux sœurs, à notre foyer paisible, mais devenu assez triste. Et je regardais, à tour de rôle, ces deux auteurs féroces. Ellis, « cet homme d'un rare talent, mais opiniâtre, brutal et morose », s'appuyait dans son grand fauteuil, respirant avec peine ; il est bien pâle, bien défait, maigre à faire pitié. Le rire n'est pas dans ses cordes, mais il suivait ma lecture avec un sourire tour à tour altier ou simplement amusé... Acton, cependant, s'appliquait à des travaux de couture. Acton n'est guère d'un naturel bavard. Toute cette rhétorique ne lui arrachait qu'une exclamation de placide étonnement à se voir tellement noir et formidable.

L'énergique Emily ne pouvait pas accepter d'être à charge aux autres : il y a une douceur dans la lassitude et dans l'abdication que les âmes très fortes et tendues ne connaissent guère ; Emily mourante s'obstinait à terminer la tâche quotidienne. De ses yeux qui se voilaient, de ses mains tremblantes, de son cœur défaillant, elle exigeait impitoyablement leur service de tous les jours.

Elle est stoïque envers son mal, — écrit Charlotte, — elle ne cherche ni ne veut accepter aucune marque de sympathie. Vouloir l'aider, c'est l'offenser. Elle ne renonce à aucune de ses occupations. Et nous voilà, nous autres, condamnés à la voir se surmener, se briser devant nos

yeux. Et nous n'osons rien dire ! Et sa vie nous est précieuse comme le sang de nos veines. Pour moi, les jours où elle va moins bien, le soleil s'efface du ciel. Une certaine raideur dans sa nature puissante et singulière ne fait que m'y attacher d'autant plus.

Ces lettres nous laissent voir dans le cœur de Charlotte. Elle ne peut accepter la pensée qu'une telle compagne, si forte jusqu'au seuil de la mort, va bientôt la quitter. Pour toutes les petites choses de la vie habituelle, Emily était le pilier de la maison, sur qui tout reposait. Avec cela, une intelligence si profonde et si large, une bonté si réelle ! Charlotte n'a jamais aimé personne au même titre que cette sœur adorée. Elle oubliait volontiers son propre talent, en plein triomphe, pour parler du génie ignoré de sa sœur. Selon elle, la vraie voie d'Ellis Bell était la critique :

Ellis est surtout un théoricien, — écrit-elle à son éditeur (et peut-être à ce moment même la toux profonde d'Emily résonnait dans la maison étroite). — Vous verrez ce qu'Ellis fera le jour où il se produira comme *essayist*. Il n'aime guère le spectacle du monde, — surtout du monde artificiel des grandes villes, — il y tourne le dos non sans dédain, non sans dégoût. Mais parfois il lance, comme ça, des idées qui me paraissent peu pratiques, mais infiniment audacieuses et originales.

Rappelons-nous que le professeur Héger allait dire à peu près la même chose à Mrs. Gaskell. Il louait chez Emily l'esprit logique, la puissance de déduction, la faculté de l'hypothèse juste et féconde. « Elle aurait dû être historien, s'écriait-il. Elle aurait dû naître homme ; — elle serait devenue un grand navigateur ! »

Pas une page ne nous reste pour justifier de telles prédictions. Emily n'allait enrichir ni l'histoire, ni les lettres, ni la science. Elle allait mourir. Et sans doute elle aurait dit que cela importait peu, puisque tout ce qui constitue notre monde est échangeable : l'Ensemble seul est éternel et c'est l'Ensemble seul qu'il faut adorer. *Solus enim nullum suorum amittit, cui omnes in illo cari sunt qui non amittitur*[1]. Mais si de telles pensées sont puissantes contre les terreurs

1. Seul, en effet, celui-là ne perd aucun des siens à qui tous sont chers en celui qu'on ne perd pas.

de la dissolution suprême, elles sont moins efficaces lorsqu'il s'agit de consoler ceux qui voient leur amour, leur espoir, leur idole arrachée à leurs bras. Le 15 décembre 1848, Emily se levait comme les autres jours, s'habillait sans accepter qu'on lui vînt en aide, et lentement descendait les marches qui menaient de sa chambre à la salle basse, où Charlotte écrivait une lettre, où Anne s'occupait à quelque ouvrage de femme. Elle aussi, elle veut prendre son aiguille. Mais voilà que la tête lui tourne ; elle étouffe... — « Elle est vraiment trop intraitable », écrivait en ce moment la pauvre Charlotte à son amie... La crise devient plus forte. Et subitement, devant les affres de l'heure dernière, tout ce beau dédain se met à fondre : « Envoyez chercher le docteur, — soupire Emily vaincue. — *Maintenant*, je consens, je veux bien le voir... » Hélas! il est trop tard. Elle ne respire plus. Elle se dresse de toute sa hauteur et, s'appuyant fortement d'une main au dossier du canapé, elle se tient un instant debout, droite sur ses pieds. Et dans cette ferme attitude, elle rencontra la Mort.



Les héros ne meurent jamais : ceux qui les adorent n'acceptent point le sort commun pour ces êtres surnaturels. Toutes les religions, toutes les mythologies ont leurs légendes de ressuscités. Comment admettre que les esprits d'élite s'éteignent en nous quittant? Les Afghans reconnaissent les saints de leur tribu à ce qu'ils grandissent dans leurs tombes. Il n'y a pas de meilleur signe, en effet, pour reconnaître une âme supérieure.

Emily Brontë a grandi dans sa tombe, plus qu'aucun écrivain anglais de son temps. Mais ce n'est pas là ce que je voudrais dire. Sans attendre ce beau triomphe final, sous le premier coup d'un deuil imprévu que le cœur rejetait dans une révolte sublime, l'amour et l'enthousiasme de Charlotte donnèrent l'immortalité à la sœur qu'elle pleurait. Son art devient plus fort que la Mort. Et tandis qu'elle écrit, à cinquante pas de l'église où Emily dort son dernier sommeil, voilà qu'elle la fait revivre, dans sa grâce cavalière, avec sa démarche légère, nonchalante, infatigable. Oui, c'est le même

bon sourire indulgent, les mêmes grands yeux pleins de rayons, et voici les beaux cheveux bruns maintenus simplement par un peigne d'écaille. C'est elle ! Mais c'est Emily telle que sa pauvre aînée aurait voulu la voir : belle, bien portante, heureuse, riche, puissante, aimée, comblée de tous les dons de toutes les fées : une Emily transformée par le cœur passionné de celle qui survit. Contemplons-la un moment, cette Shirley, que Charlotte a dessinée avec tant d'amour, mais répétons-nous à demi-voix ce passage de *Wuthering Heights* où respire l'âme de la morte :

Je suis lasse d'être en prison ici-bas. Je m'ennuie après l'ensemble de ce monde resplendissant. Je voudrais en être, ne plus le voir à travers mes larmes à moi, ne plus l'aimer à travers les barreaux de mon cœur. Vous vous croyez meilleure et plus heureuse que moi, dans votre santé, dans votre force. De grâce, ne me plaignez plus. Bientôt c'est moi qui vous plaindrai à mon tour, quand je serai morte, affranchie, au delà de vos horizons, ineffablement loin, libre enfin des liens de la terre...

MARY JAMES DARMESTETER

*(La fin au prochain numéro.)*

# L'ÉDUCATION

DES

# OFFICIERS DE RÉSERVE

A la déclaration de guerre, chacun de nos régiments d'infanterie se dédoublera. Des quatre bataillons du temps de paix, trois resteront groupés sous les ordres du colonel et, renforcés de réservistes, constitueront le régiment dit d'active, qui conservera son numéro (5ᵉ, 74ᵉ, 110ᵉ). Le quatrième bataillon sera le noyau autour duquel s'agrégeront les autres réservistes, destinés à former le régiment dit de réserve, commandé par le lieutenant-colonel, et portant le numéro du régiment actif augmenté de 200 (205ᵉ, 274ᵉ, 310ᵉ).

Chaque régiment sera donc à trois bataillons, partant à douze compagnies : régiment actif, bataillons 1, 2, 3, compagnies 1 à 12; régiment de réserve, bataillons 4, 5, 6, compagnies 13 à 24. Dans chaque compagnie du premier régiment arrivera un officier de réserve, lieutenant ou sous-lieutenant, et, dans chaque bataillon, un réserviste du même grade sera attaché au chef de bataillon sous le titre d'officier-adjoint avec des fonctions d'officier d'ordonnance. Donc, 15 officiers de réserve, près du tiers du cadre. Dans le second régiment, sur 58 officiers, il y aura de 14 à 16 officiers d'active; tous les autres seront des officiers de réserve. Or ces deux régiments seront du même corps de bataille; ils lutteront côte à côte; ils auront les mêmes difficultés à surmonter.

— Que sont ces officiers de réserve, dont le nombre rend le rôle si important? d'où viennent-ils? comment sont-ils formés?



L'officier d'active a une destinée double : vie de garnison, de caserne, de place d'exercice, existence d'éducateur et d'instructeur ; vie de campagne, de cantonnement, de combat, existence de conducteur d'hommes. De ces deux destinées, seule la seconde est celle de l'officier de réserve.

Le cadre actif est fourni par deux écoles professionnelles : Saint-Cyr et Saint-Maixent. Pour le cadre de réserve, l'origine est triple : officiers d'active démissionnaires ou retraités ; sous-officiers d'active qui, l'année où ils sont libérés, subissent avec succès un examen spécial ; dispensés de l'article 23, et aussi des articles 21 et 22 de la loi du 15 juillet 1889 : étudiants, instituteurs, ouvriers d'art, fils de veuves, soutiens de famille. Des premiers nous ne parlerons point : ce sont des officiers de métier qui, pour des raisons d'intérêt ou de santé, ont quitté l'armée. Les seconds ont tous fait trois ans de service ; certains ont eu deux ans de grade de sous-officier ; presque tous ont au moins la pratique du soldat et l'habitude du métier ; les grandes manœuvres ou les manœuvres de division, auxquelles ils ont pris part une ou deux fois, ont pu développer en eux l'initiative, l'art de « se débrouiller » indispensables au chef : pour la plupart, ils sont aptes à remplir les fonctions du grade auquel ils sont nommés.

Reste la troisième catégorie, la plus nombreuse : les dispensés de la loi de 1889. D'après le règlement ministériel du 16 juin 1897, tous les dispensés de l'article 23 (moins les étudiants en médecine), et les plus instruits de ceux des articles 21 et 22 sont désignés, concurremment avec les plus intelligents des hommes de trois ans, comme élèves-caporaux.

Ce peloton d'élèves-caporaux, formé dès le mois de décembre, dure jusqu'à la fin de mars : soit quatre mois pour apprendre le tir et l'école du soldat (maniement d'armes, instruction de l'escouade à rangs serrés et en ordre dispersé) et aussi les parties des différents services (service intérieur, service en campagne, service des places), que doit connaître le caporal.

Vers le milieu de mars, examen des élèves-caporaux par le chef de bataillon, classement et désignation de ceux qui sont jugés dignes de faire partie d'un nouveau peloton, le peloton spécial des élèves-officiers de réserve. Ce peloton est formé le 1er avril ; « l'instruction » en est confiée « à un officier de choix » : elle doit être « dirigée dans un sens essentiellement pratique ». Les résultats obtenus sont jugés dans la première quinzaine d'août. Donc quatre mois pour préparer des officiers. Et quel programme? Comme instruction professionnelle, la même qu'à Saint-Cyr et à Saint-Maixent : l'officier de réserve doit savoir tout ce que sait l'officier d'active. Celui-ci a deux ans, s'il passe par Saint-Cyr, un an, s'il arrive par Saint-Maixent (après deux ans de grade de sous-officier au moins) pour s'assimiler ces connaissances : celui-là a quatre mois. Résultat : médiocrité générale, pour ne pas dire faiblesse de l'examen d'août. Causes : disproportion du programme imposé et du temps donné : erreur dans la manière de diriger l'instruction.

Comme instruction professionnelle, disions-nous, on demande aux candidats officiers de réserve ce que l'on demande aux Saint-Cyriens et aux Saint-Maixentais. Voici les matières sur lesquelles porte l'examen d'août :

1° EXAMEN THÉORIQUE : Devoirs et fonctions des officiers du grade pour l'obtention duquel concourt le candidat dans les manœuvres, le service intérieur, le service des places, le service en campagne, le transport des troupes par voies ferrées, le remplacement des munitions sur le champ de bataille. — Emploi des feux et réglage du tir. — Travaux de campagne. — Hygiène des chevaux et des hommes, soins à donner à l'habillement, l'équipement, la chaussure, etc. — Administration d'une compagnie en temps de paix et en temps de guerre. — Dispositions principales de la loi du recrutement, de la loi des cadres et de la loi sur les réquisitions militaires. — Position et avancement des officiers de réserve et de territoriale. — Devoirs des hommes de la réserve et de la territoriale dans leurs foyers et au moment de la mobilisation.

2° EXAMEN PRATIQUE : Application sur le terrain des connaissances théoriques en ce qui concerne les manœuvres, le tir et le service en campagne. — Lecture et emploi de la carte

sur le terrain. — Croquis sommaire à l'appui d'une reconnaissance.

Tel est le programme. Qui ne voit du premier coup, étant donnée la conception de l'officier de réserve, ce qui devrait être retranché de la partie théorique et ce que l'on pourrait étudier avec moins de détails? La plus grande partie de la législation serait supprimée complètement sans grand dommage. Quel besoin a l'officier de réserve d'être versé dans la connaissance des textes sur le recrutement et les cadres, sur les devoirs des hommes de la réserve et de la territoriale dans leurs foyers et au moment de la mobilisation? De par la façon dont ils sont choisis, de par leurs professions dans la vie civile, les officiers de réserve ont sur ces différents points les notions qu'un homme instruit possède et qui ont été précisées dans les théories faites au début de l'année de service. Sur « les position et avancement des officiers de la réserve et de la territoriale », ils se renseigneront bien eux-mêmes : le désir de parer leur manche d'un galon de plus leur fera bien examiner les conditions à remplir pour passer au grade supérieur.

Le programme porte : « Administration d'une compagnie en temps de paix et en temps de guerre. » C'est le prétexte d'un cours complet d'administration et de comptabilité militaires. Dans certains régiments, on professe aux dispensés candidats officiers de réserve le cours fait par l'officier payeur aux sergents-majors : vingt leçons, d'environ huit pages chacune. Il faut, sous la dictée, les écrire d'une belle main : deux heures perdues à chaque leçon. En effet, que sert à un officier de réserve d'apprendre que la ration de chauffage d'un sous-officier est de 800 grammes de charbon, ou de 1k600 de bois, que le registre de comptabilité se divise en deux parties, la première comprenant sept paragraphes (dont on demande les titres à l'examen), la seconde, huit sections numérotées de 2 à 9? A quoi bon perdre des après-midi entières à établir des feuilles de journées, des cahiers d'ordinaire, fictifs bien entendu, où l'on recherche une écriture parfaite et une apparence flatteuse pour l'œil? Besogne de sous-officier comptable que tout cela. En deux séances de deux heures chacune, on pourrait facilement enseigner le

mécanisme si simplifié de la comptabilité en campagne : trente-six heures de gain.

Sur les chapitres « Service intérieur et Service des places », il y aurait aussi beaucoup à élaguer : le détail du service intérieur, le cérémonial et les formalités compliquées du service des places ne sont point choses sur lesquelles on doive retenir trop longtemps l'attention de futurs officiers de campagne. Certes, une troupe bien formée à la pratique scrupuleuse du service intérieur, à l'observation exacte des règles du service des places, sera plus qu'une autre dans la main de ses chefs. Mais c'est l'affaire du cadre actif. Que l'officier de réserve sache quels sont les devoirs des gradés placés sous ses ordres, ses devoirs envers ses supérieurs et ses inférieurs, il en saura assez. Inutile de charger sa mémoire d'une foule de prescriptions d'importance secondaire. Ces coupures faites, il resterait une somme notable d'heures à consacrer à des questions autrement importantes.

Le règlement de manœuvres (école du soldat, école de compagnie) est chose facile à apprendre : c'est pure affaire de mémoire, et, si l'importance en est grande, comme nous aurons occasion de le montrer, ce n'est que l'échafaudage à l'aide duquel on construit l'édifice.

Le livre de chevet de l'élève-officier, celui qu'il doit travailler à fond, de manière à le posséder dans ses moindres détails, c'est le « Manuel du service en campagne des troupes de l'infanterie ». C'est dans ce livre qu'il doit faire sa véritable éducation, et dans les règlements et prescriptions connexes : transport des troupes par voies ferrées, remplacement des munitions sur le champ de bataille, emploi des feux et réglage du tir, travaux de campagne, hygiène des hommes et des chevaux, soins à donner à l'habillement, l'équipement, etc., loi sur les réquisitions militaires. C'est en étudiant sans relâche ces divers règlements et prescriptions, de manière à s'en imprégner pour ainsi dire, que l'élève-officier parviendra à se former véritablement à son rôle d'officier de campagne. Sans doute, cette étude doit être au début théorique, car on n'applique bien que ce dont on est bien informé; sur certains points essentiels même (remplacement des munitions, emploi des feux, soins à l'habillement, etc.) elle ne peut être

que théorique; mais elle doit être poussée à fond. Ainsi le chef de section qui aura peut-être à opérer isolément pendant une ou plusieurs journées, doit posséder la loi sur les réquisitions : il peut avoir à engager sa responsabilité pour la nourriture, le logement, le transport de ses hommes, et il lui faut savoir ce qu'il est en droit de demander, ce qu'il lui est interdit de réclamer. Sur la plupart des autres questions, on doit, selon la lettre et l'esprit du règlement de 1897, pousser à son maximum l'instruction pratique des hommes.

Est-ce ce que l'on fait ? Non. Cependant le programme porte que les candidats seront examinés pratiquement sur le règlement de manœuvres, le tir, le service en campagne, et sur certaines questions de topographie. A cette négation, il faut apporter un adoucissement. En ce qui concerne le règlement de manœuvres, l'instruction pratique est portée à ce maximum que nous souhaitons. Or, qu'est ce règlement de manœuvres : c'est l'école du soldat et l'école de compagnie. Pendant les quatre mois qu'ils ont passés au peloton des élèves-caporaux, les dispensés n'ont fait que de l'école du soldat. Ils ont employé leurs matinées et leurs soirées, soit par jour six heures en moyenne, à exécuter, puis à commander le maniement d'armes, l'école d'escouade à rangs serrés et en ordre dispersé ; ils ont été examinés en mars sur ces matières, et n'ont été admis au peloton spécial que ceux qui ont donné satisfaction. Dès lors ils savent l'école du soldat. Or, dans la plupart des régiments, au peloton spécial, pendant trois mois sur quatre, une pause à l'exercice du matin, une pause à l'exercice du soir sont consacrées à l'école du soldat : une heure et demie mal employée. Sans doute, il est indispensable que le futur officier de réserve n'oublie pas les principes de l'école du soldat ; le maniement d'armes peut être pour un chef un moyen de reprendre en main une troupe qui va lui échapper. Au combat de Châtillon, le capitaine Ducros rétablit l'ordre dans sa compagnie en lui faisant exécuter une série de maniement d'armes sous le feu de l'ennemi. Mais, une pause par semaine, pour s'assurer que souvenir est gardé de ce règlement, suffirait amplement : l'élève du peloton spécial n'est pas destiné à être caporal ou sergent instructeur. Il doit être officier de campagne.

Le règlement de manœuvres, c'est encore l'école de compagnie : elle se divise en deux parties : instruction de la compagnie en ordre serré, instruction de la compagnie pour le combat : cette seconde partie rentre dans le service en campagne. Pendant les quatre mois que dure le peloton spécial, les matinées et aussi les soirées, quand elles ne sont pas occupées par les cours de législation et d'administration, sont consacrées à l'école de compagnie, première partie. Les élèves-officiers commandent soit en qualité de commandants de compagnie, soit comme chefs de section. La plupart du temps, les sections sont représentées par des perches ou des ficelles, les hommes de la compagnie où est constitué le peloton étant occupés aux utiles exercices de la boxe et du bâton. Les futurs officiers font exécuter ces beaux mouvements réguliers, ordonnés, cadencés, que les bourgeois vont admirer sur la place d'armes. Le passage de la ligne déployée à la colonne de compagnie, les formations sur la droite ou la gauche en ligne déployée, les problèmes les plus bizarres, tels que : « Porter la compagnie en avant sans commander marche », sont au bout de peu de temps jeux d'enfants pour eux. C'est le triomphe de l'ordre serré, de la belle manœuvre, où les rangs sont scrupuleusement alignés, où les armes ont toutes la même inclinaison, de sorte que le soleil frappant sur les baïonnettes, semble darder sur un miroir. Certes cela a du bon : c'est avec des troupes rompues à l'ordre serré que les Prussiens sont montés à l'assaut de Valmy, que Napoléon a pu gagner la bataille de Wagram. Mais ce mécanisme n'est point l'école complète de l'officier de campagne.

Parfois on se rappelle que l'on a à préparer des chefs de section qui soient à la guerre capables de mener au feu leurs cinquante hommes. Alors, on prend dans la compagnie une trentaine d'hommes qui ce matin ou ce soir-là ne feront ni boxe, ni bâton, et on les confie à l'officier-instructeur. Celui-ci donne à tour de rôle le commandement à chacun des élèves, et l'on exécute le combat de la section isolée, toujours sur la place d'exercices. Quand on a couvert le terrain disponible, on reprend du champ, et l'on poursuit l'exercice jusqu'à ce que l'on ait passé par toutes les phases indi-

quées au règlement. Et c'est toujours la même chose, sans le moindre imprévu, les feux se succédant dans le même ordre, les bonds supposés étant les mêmes. Quant à être initié à son rôle de chef de section dans la compagnie, l'élève-officier ne l'est point. Isolé, peut-être arriverait-il à diriger ses hommes; encadré, il n'y parviendrait pas : défaut d'habitude. Ainsi que l'ordre serré, l'ordre dispersé ne s'apprend que par l'habitude, et comme les circonstances d'un combat sont infiniment variables, il faut, pour en passer quelques-unes seulement en revue, plus de temps que pour se faire aux parades de l'école de compagnie.

Nous disions tout à l'heure que l'étude du règlement sur le service en campagne est celle sur laquelle doit se porter toute l'attention du futur officier ; et qu'une fois appris dans la théorie, ce règlement doit être mis en pratique sur le terrain. Or, cet enseignement capital est complètement négligé. Une ou deux fois dans les quatre mois, les élèves du peloton spécial, à un exercice de service en campagne, remplissent des fonctions de chef; mais ils commandent des fractions infimes, des escouades; ils ont au plus dix ou douze hommes à leur disposition ; en un mot, ils sont de véritables caporaux. Le reste du temps, ils manœuvrent dans le rang comme le troupier qui a péniblement appris au bout de trois mois le nom de son capitaine. Ils ne sont initiés à rien, ne comprennent rien. Il faudrait, au contraire, les placer dans une situation analogue à celle qu'ils auront ; mettre à leurs ordres la fraction qu'ils devraient diriger, et les laisser « se débrouiller ». Ils commettront des fautes ; tant mieux. On critiquera leurs dispositions, leurs manœuvres ; ils se rendront compte de leurs bévues et ne les recommenceront pas de sitôt. Donnez-leur une responsabilité pour leur faire prendre goût au métier, instruisez-les comme des officiers, non comme des caporaux.

Et que l'on ne vienne pas ici objecter que pour mettre des hommes à la disposition des élèves-officiers on désorganiserait l'instruction des compagnies. Le peloton dure d'avril à fin juillet. Les élèves ne peuvent se comporter ainsi que nous le souhaitons que vers la mi-juin. A cette époque, les classes sont finies, et les après-midi sont consacrées à cette boxe et

à ce bâton dont l'utilité militaire est nulle : pourquoi ne mettrait-on pas les hommes qui passent trois heures de la soirée à exécuter la deuxième leçon de boxe ou la troisième de bâton, à la disposition de l'officier-instructeur? Tout le monde y gagnerait : les élèves qui s'initieraient à leur véritable tâche, les hommes qui s'intéresseraient à un exercice moins fastidieux. On peut du moins rendre plus fructueuse l'étude du service en campagne et de la seconde partie de l'école de compagnie. On peut faire des sortes de manœuvres de cadres : chaque élève aurait un rôle comme chef de section et ferait sur le terrain l'application, sans doute incomplète, puisque les unités ne seraient que virtuelles, utile néanmoins des principes étudiés dans la théorie. Ce serait le « cas concret » sans lequel il n'y a pas d'instruction militaire. On arrive à des résultats surprenants avec la pratique intensive de l'école de compagnie à rangs serrés : on arriverait à des résultats analogues avec une pratique suivie du service en campagne.

Le service en campagne est un moyen vers lequel convergent de nombreux rayons : transport des troupes en chemins de fer, réglage du tir, travaux de campagne, hygiène des hommes et des chevaux, topographie. Tout cela s'apprend dans la théorie. Seuls, peut-être, les transports en chemins de fer sont pratiqués largement dans les régiments des troupes de couverture, trois ou quatre fois seulement dans les autres. C'est insuffisant : on le voit bien pendant les grandes manœuvres, où les officiers d'active ont bien de la peine à remplir leurs charges. Que serait-ce des officiers de réserve?

Réglage du tir, travaux de campagne, moyens de destruction, hygiène des hommes et des chevaux sont étudiés dans la seule théorie. Et cependant, comme il serait utile de faire aux futurs officiers certaines conférences d'hygiène! Au cantonnement, au bivouac, selon le règlement, les officiers doivent visiter leurs hommes ; s'ils savaient leur donner les conseils et les renseignements nécessaires pour soigner telles ou telles blessures insignifiantes, la consultation du major serait moins fréquentée ; il y aurait moins de plaies à s'envenimer pour n'avoir pas été pansées dès le début ; le nombre des traînards serait diminué et les effectifs seraient plus puissants au jour du combat. Quant à la topographie, s'il est

bon de savoir définir en termes parfaits la déclinaison, la planimétrie, etc., il est préférable de pouvoir reproduire nettement un terrain, retracer exactement un itinéraire, et l'on n'y arrive que par une pratique assidue totalement négligée dans les pelotons. Belle voix de commandement, le plus souvent habileté véritable à faire évoluer ses cent vingt hommes dans un espace restreint par des mouvements réglés et prévus, voilà le seul résultat pratique auquel est parvenu l'élève-officier après quatre mois de peloton.



Certes, les officiers auxquels est confiée la mission de diriger les pelotons spéciaux sont des officiers de choix; ils sont, pour la plupart, jeunes, ardents, amoureux de leur métier et ne souhaitent que de le mieux apprendre en l'enseignant aux autres. Mais, le plus souvent, leur bonne volonté est stérile; leurs desseins d'enseignement pratique sont paralysés par les dimensions exagérées du programme et aussi par les idées de certains chefs qui admirent trop les mouvements d'ordre serré. Et puis, il faut bien le dire, certains de ces chefs n'ont pas toujours confiance dans les officiers de réserve fournis par les dispensés. Cela est une erreur. A coup sûr, parmi ces jeunes gens, certains désirent le grade d'officier pour avoir épaulettes et galons. Mais beaucoup, nous l'affirmons, sont animés de sentiments plus nobles. Ils se disent que, privilégiés de la loi, ne faisant qu'une année de service en raison de leur instruction, ils ont une dette à acquitter. Ils savent que le seul moyen de l'acquitter est de mettre ce qu'ils ont appris au service de leur pays. Plus instruits, et pour la plupart plus intelligents que leurs camarades, ils ont conscience qu'ils doivent, au régiment comme dans la vie, remplir un devoir de guides. Et, pour beaucoup, ce n'est pas une ambition de galons, mais l'idée d'un devoir national et social qui les pousse. Servir la patrie utilement est leur idéal. Pourquoi ne pas leur donner mieux les moyens de l'atteindre? La défense nationale n'aurait qu'à y gagner.

# AU SOLEIL COUCHANT[1]

## III

Jean Serra faillit à sa promesse.

Deux ou trois fois de suite, sans se décourager, Claire sollicita et obtint de lui l'engagement de venir chez elle. Il disait : « Je viendrai demain soir, à neuf heures. » Et elle attendait, en proie à un trouble nerveux que, dans son imagination exaltée, elle prenait pour de l'amour. Dès l'après-midi, elle donnait des ordres pour interdire sa porte à tout le monde, répétait vingt fois les mêmes recommandations à sa femme de chambre ; puis, quand neuf heures approchaient, pour vaincre sa fiévreuse impatience, elle se mettait à classer des papiers, ou prenait un livre et tâchait de comprendre ce qu'elle lisait... Mais Jean ne venait pas ! Les roses fraîches qu'elle avait arrangées dans les vases commençaient à s'incliner et à languir, moribondes ; au foyer, le feu s'éteignait ; et elle-même, revenue de son exaltation sentimentale, tombait dans un morne abattement.

Après ces soirées d'inutile attente, elle se disait, dans la plus sincère partie de son âme, qu'il vaudrait mieux renoncer à cette bizarre aventure sans la pousser jusqu'au bout, que les choses mortes ne ressuscitent pas, et qu'elle avait beau être amoureuse de l'amour, il était trop tard pour s'engager

1. Voir la *Revue* du 15 décembre.

encore dans une affaire de cœur. Mais l'instinct de la vanité féminine, cet instinct banal qu'un exercice continuel a merveilleusement affiné et rendu presque infaillible, lui disait que ces rendez-vous manqués étaient autant de victoires sur Jean, des victoires qui, pour être négatives, n'en étaient pas moins réelles ; que celui qui ne vient pas a peur de venir ; et que celui qui a peur de venir se sent faible, facile aux entraînements, prêt à subir l'impulsion d'une énergie étrangère. C'était ainsi que, dans le profond désappointement de son espérance déçue, elle retrouvait de nouvelles forces pour entreprendre encore une fois sur l'âme de Jean. Lorsqu'il la revoyait, afin de colorer son manque de parole, il inventait de maigres excuses, qu'il débitait en balbutiant et se confondant. Derrière le prétexte d'un engagement oublié, d'un empêchement imprévu, elle apercevait le combat qui se livrait dans le cœur de cet homme ; et sa vanité s'en réjouissait, malgré la noble intention d'aimer sans rien demander en retour.

Le troisième soir, elle attendit derrière les vitres. Plus nerveuse, plus triste, plus exaltée que jamais, elle finit par ouvrir les portes-fenêtres du balcon, bien que la nuit fût très froide. Et, à l'heure indiquée, elle le vit arriver d'un pas rapide, la tête basse, puis s'arrêter devant le porche, y rester deux minutes, et s'éloigner ensuite à pas lents. Il n'avait pas eu le courage de monter. L'air, ce soir-là, était glacial ; mais, lorsqu'elle referma la fenêtre, elle avait les joues brûlantes... Le lendemain, elle ne lui fit aucun reproche : elle savait qu'il avait souffert une torture secrète.

Enfin, au quatrième rendez-vous, il vint, non pas à neuf, mais à dix heures et demie, de sorte qu'elle ne l'attendait plus. La fine oreille de Claire entendit son coup de sonnette faible et timide, entendit qu'il parlait à voix basse dans l'antichambre pour demander si elle était visible, entendit qu'il traversait l'appartement d'un pas sourd. Elle était suffoquée par les battements de son cœur ; et tout ce qu'elle avait projeté, l'accueil aisé et serein, comme pour un ami qui viendrait tous les soirs, les paroles méditées longuement, qu'elle lui dirait lorsqu'elle le verrait entrer, tout s'évanouit : il la trouva au milieu du salon, attendant avec une anxiété trop

manifeste ; et elle lui tendit une main glacée, qui tremblait. Ils s'assirent, non pas à côté l'un de l'autre, mais face à face. Ils étaient embarrassés, taciturnes. Elle n'osait pas ouvrir la bouche : elle sentait que sa voix allait trahir son émotion. Il regardait comme dans un rêve les garnitures bleues qui ornaient sa robe en laine blanche.

— Vous avez voulu que je vienne : eh bien, me voilà ! — dit-il avec un soupir, sans lever les yeux vers elle.

— Merci, murmura Claire, simplement.

— Exigez-vous que je fasse encore à votre charme quelque sacrifice nouveau ?

— Celui-là vous a donc bien coûté ? — interrogea-t-elle avec inquiétude, en se penchant vers lui.

Il se recula un peu, comme s'il eût redouté l'approche de ce visage.

— Oui, cela m'a coûté beaucoup ! dit-il.

— Mais pourquoi ?

Elle avait posé la question avec un air d'ingénuité parfaite.

— Est-il possible que vous ne me compreniez pas ?

— Non.

— Eh bien, cette maison m'est odieuse.

Et une expression d'horreur se montra sur le visage de Jean. Claire promena les yeux autour d'elle.

— Je persiste à ne pas comprendre, dit-elle encore. Nous sommes seuls...

— Seuls ?

— En doutez-vous ? reprit-elle avec un rire forcé.

— Il n'est rien dont je ne vous croie capable. — déclara-t-il en la regardant avec une mystérieuse terreur, comme si, dans la femme, il avait tout à coup vu apparaître un monstre.

— Vous voulez dire ?...

— Ne me demandez pas trop de choses, Claire. J'ai l'esprit bouleversé. Parlez vous-même, plutôt.

— Oui, — approuva-t-elle, en s'efforçant avant tout de vaincre sa propre émotion. — Vous le voyez, nous sommes seuls. Il ne peut venir personne ; il n'est personne qui ait le droit de venir. Et c'est une amie que vous avez devant vous, une amie qui vous attendait depuis bien longtemps et qui est bien heureuse de passer une heure avec vous, en tête à tête...

Il regarda la porte avec une ombre de méfiance et de crainte au fond des yeux.

— Comment! s'écria-t-elle sur le ton du badinage. Vous aussi, vous avez peur des portes entr'ouvertes?

Et elle se leva pour aller fermer les battants de la porte.

— Vous avez toujours, n'est-ce pas, Claire, l'appréhension instinctive de voir entrer quelqu'un?

— Oui, depuis mon enfance, toujours. Si quelqu'un montait derrière moi dans l'escalier, si quelqu'un me suivait dans un appartement, si une porte restait béante sur les ténèbres, j'étais assaillie d'une épouvante folle. Et sentez donc, — ajouta-t-elle en lui offrant sa main, — rien que d'en parler, voilà que je tremble toute!

Il garda cette main entre les siennes, mais avec mollesse.

— Je suis tellement seule, toujours!

En prononçant les derniers mots, elle avait des larmes dans les yeux, et son visage s'était altéré. Jean remarqua cette altération, vit dans ces beaux yeux les larmes; et il pâlit légèrement.

— Vous n'avez pas toujours été seule, — murmura-t-il avec une intonation où il n'y avait que de l'ironie, sans âpreté.

— Oh!

Et Claire fit un geste large, pour dire que c'était fini.

— Vous l'avez donc oublié, déjà?

— Tout à fait, répondit-elle d'une voix tranchante.

— Vous oubliez vite, à ce qu'il me semble.

— Oui, ce qui ne mérite pas de laisser un souvenir.

— Et pourtant, l'oublié vous avait paru digne d'amour!

— Qui ne se trompe jamais dans les choses du cœur? Qui, en amour, ne s'est jamais écarté de la droite voie?

— Personne, vous avez raison, approuva-t-il mélancoliquement.

— Moi, hélas, je n'ai commis que des erreurs! — s'écria-t-elle, tandis qu'un douloureux frémissement parcourait son beau visage.

— Toujours?

— Toujours! On m'a aimée peu, ou mal, ou pas du tout. Quelle jolie mystification pour moi, qui ai la renommée d'avoir inspiré de folles passions, quand, à la fin de ma

vie, je m'apercevrai que je n'ai jamais été aimée de personne!

Et un sourire amer contracta sa bouche. A ce moment, Claire parlait avec une sincérité absolue. La seule chose qui, dans la vie, avait eu pour elle une valeur véritable, c'était l'amour; et, probablement, elle ne l'avait jamais ni vu ni éprouvé.

— Que vous êtes injuste, Claire!

— Pour qui?

— Pour moi!

— Ah! oui, c'est vrai; vous prétendez que vous m'avez adorée, — reprit-elle avec animation, toujours très franche. — Mais qui sait? Peut-être est-ce une légende; et il y a tant de légendes fausses!

— Pourquoi dites-vous cela? Pourquoi vous obstinez-vous à nier le passé?

— Le passé, la belle histoire! Une fois que le passé est passé, chacun se l'imagine à sa guise. Comment savoir le fond des choses? Vous-même ne le connaissez pas; ni moi non plus! Peut-être ne m'avez-vous jamais aimée; peut-être tout cela n'est-il qu'une légende bouffonne!

Et elle éclata de rire, d'un rire aussi offensant pour lui que les paroles mêmes.

— Si je ne vous avais pas aimée, Claire, je ne serais pas ici, déclara-t-il d'un ton grave.

— Vous voulez dire?...

— Qu'il me fallait beaucoup de tendresse pour oublier votre conduite envers moi, et que cette grande tendresse est ce qui survit à un grand amour.

— Une ruine au clair de lune! — dit-elle, subitement assombrie, ne riant plus.

— On ne peut donner que ce que l'on a, répliqua Jean avec tristesse.

Claire se tut. Elle maniait un coupe-papier japonais et s'amusait à s'en piquer les doigts. Soudain, entièrement changée, elle le regarda et lui dit :

— Jean, pardonnez-moi... c'était un accès de méchanceté.

— Pour n'en pas perdre l'habitude, sans doute!

Et il eut un pâle sourire.

— On a beau faire, la méchanceté est un défaut dont il reste toujours quelque chose dans l'esprit. Mais mon cœur est bien différent de ce qu'il était !

— Si différent? demanda-t-il avec une incrédulité que voilait la tendresse.

— Différent du tout au tout ! Vous ne vous en êtes pas aperçu? Vous croyez que je suis encore la femme d'il y a dix ans? Dites-le-moi, la main sur la conscience.

— Non, vous ne me paraissez plus la même. Seulement, je n'aperçois pas le motif de ce changement, je n'en discerne pas le but.

— A votre ordinaire, sans doute, vous me supposez quelque infernal projet. Mais détrompez-vous, Jean. Il n'y a plus en moi aucune complication.

— Aucune?

— Aucune. A quoi les complications me serviraient-elles? Je n'ai personne à séduire. On ne vous séduit pas, vous !

— Est-ce qu'il vous aurait plu d'essayer sur moi votre pouvoir?

— Oui, beaucoup ! — s'écria-t-elle vivement, avec une sincérité qui montait de son cœur à ses lèvres.

A cette attaque directe, Jean fut touché.

— Ce n'est plus à faire. — avoua-t-il doucement, préoccupé de trouver un moyen pour se remettre en garde.

— La séduction d'autrefois n'est plus rien. — répliqua-t-elle aussitôt, impatiente de continuer le duel. — C'était une séduction mauvaise, l'œuvre d'une femme artificieuse et perfide, résultant de la malveillance, échafaudée sur le mensonge et aboutissant à la perversité. Celle-là, non, je n'en veux plus! Ce que j'aurais souhaité, ce que je souhaiterais maintenant, ce serait d'exercer sur vous une séduction noble et haute, celle d'une âme féminine qui se donne avec une loyauté absolue, qui se donne par tout ce qu'il y a de bon en elle ; une séduction résultant d'un amour profond, qui serait humble et secret, et dont la plénitude se répandrait néanmoins dans tous les actes et dans toutes les paroles.

Elle s'était rapprochée de lui, penchée vers lui ; et elle lui parlait d'une voix sourde et tremblante, d'une voix

qu'il n'avait jamais entendue sortir de ses lèvres. Il eut un geste d'effarement.

— Taisez-vous, Claire, taisez-vous!

— Non, mon ami, ne me faites pas taire! En ce temps-là, je ne vous ai rien dit; mais, à présent, si je ne vous dis pas tout, je sens que je vais mourir!

— Je ne vous écouterai pas, je ne peux pas vous écouter!

Et il cherchait à dégager ses mains, que Claire avait saisies aux poignets et qu'elle ne voulait plus lâcher.

— Si, si, vous pouvez m'entendre, puisque je n'ai rien à dire qui puisse vous troubler ou offenser! De vous, mon ami, je ne réclame rien, rien, rien! Autrefois, oui, c'est vrai, vous m'avez aimée! et, quand je prétends le contraire, je commets un sacrilège. A présent, non, vous ne m'aimez plus, et vous avez raison : ma conduite avec vous a été cruelle, infâme ; et il y a des moments, je vous le jure, où je me fais horreur!

Tout en parlant, elle sanglotait, et les sanglots faisaient palpiter sa poitrine. De ses yeux coulaient quelques larmes, qu'elle essuyait rapidement avec son mouchoir. Jean l'écoutait, la regardait, pris de stupeur, incapable de se défendre plus longtemps, incapable de se dérober au péril extrême qui le menaçait.

— Écoutez, Jean! Écoutez avec patience, puisque ces choses-là m'étouffent, puisqu'il faut que je les dise, puisque ce sont les derniers cris de passion qui sortiront de ma bouche en cette vie. Les derniers! Car, au fond de mon âme si maltraitée par certains qui n'en avaient pas le droit, j'ai trouvé, oui, j'ai trouvé un espoir sublime : celui de parvenir à être une femme nouvelle, de réussir à aimer d'un amour sans bornes et avec un dévouement sans bornes, de pouvoir, dans une liaison infiniment tendre, demeurer une femme loyale, pieuse, humble, ne vivant que pour tâcher de faire le bien. Ah! oui, je suis comme une pauvre créature malade qui, enfin convalescente, redevient amoureuse de la vie!

— Vous vous abusez, Claire, — balbutia-t-il, en essayant de réagir contre cette fièvre sentimentale dont il commençait à subir la contagion irrésistible. — Jamais vous ne pourrez faire cela.

— Je peux faire tout ce que je veux, et je le ferai! déclara-t-elle avec force. Depuis quelque temps, j'ai bien regardé en mon âme, j'y ai lu comme dans un livre ouvert, j'en connais le fond; et je sais maintenant qu'il n'y a qu'une seule chose capable de me relever : c'est une affection pure et solide, sans autre objet que sa propre excellence, sans autre désir que le transport d'une tendresse désintéressée, sans autre idéal que la rédemption d'un esprit malade et corrompu.

— Vous ne réussirez pas, vous ne réussirez pas! — s'écria-t-il, en proie à une agitation et à un trouble tels qu'il lui semblait avoir entendu, non sa propre voix, mais celle d'un autre.

— Si je ne réussis pas, je suis perdue! affirma-t-elle d'un air sombre.

— Perdue! Pourquoi?

— Oui, perdue, perdue! Cet espoir, c'est le dernier chaînon qui me rattache à la vie : une fois ce chaînon brisé, mon existence n'a plus aucune raison d'être. Eh bien, Jean, il est impossible que je me résigne à ma perte, que je consente à mourir! Je ne suis plus jeune, mais enfin je n'ai que trente-quatre ans; et ce n'est pas l'âge où l'on renonce, où l'on accepte de mourir! Non, je ne veux pas renoncer encore : et je me cramponne à cette suprême espérance, comme à une planche de salut. Il faut que j'aime de cette manière-là, il le faut! Sinon, je suis perdue. Y a-t-il quelqu'un au monde qui puisse désirer ma perte et ma mort?

— Mais qui donc voulez-vous aimer? — s'écria-t-il en se levant par un subit besoin de fuir, mais n'en trouvant pas la force.

— Vous!

Elle le regardait avec des éclairs dans les yeux, les lèvres entr'ouvertes, laissant voir ces fines dents blanches qui l'avaient ensorcelé.

— Moi? moi?...

— Vous seul êtes digne de mon amour! dit-elle en baissant le front d'un air humble.

— Ah! Claire, je ne suis qu'un niais et un malheureux; et je ne mérite pas ce bonheur! — murmura-t-il, éperdu, reculant, cherchant encore à fuir.

— Vous êtes l'âme la meilleure et la plus généreuse que j'aie rencontrée jamais! — déclara-t-elle avec un accent de passion qui acheva de le bouleverser.

— Claire, avec moi, vous n'aurez que d'amères désillusions. J'ai trop souffert, je suis las, je suis vieux. Oh! combien je suis plus vieux que vous, si riche de vie et d'enthousiasme! Si vous saviez, Claire, combien je suis vieux et combien je suis las, vous ne m'imposeriez pas ce supplice... et ce regret.

Très imprudente, la dernière parole! Claire, superbe, acharnée à la réalisation de son rêve, enivrée de dévouement, déjà sûre de vaincre, s'écria :

— Qu'importe? Fussiez-vous ce que vous dites, vous me plairiez ainsi! Fussiez-vous pire encore, je vous aimerai tel que vous êtes!

— Quel inutile amour! dit-il tristement.

— Inutile? Et pourquoi? Jamais l'amour n'est inutile.

— Vous verrez, Claire, que j'ai raison. Car il faut que je vous dise toute la vérité : moi, je ne vous aime plus.

— Je le sais : mais n'importe! affirma-t-elle avec une énergie hautaine.

— Et il est impossible que je recommence à vous aimer.

— N'importe, n'importe! — répliqua-t-elle, sans s'apercevoir que son langage, très humble tout à l'heure, devenait maintenant orgueilleux.

— Tout cela, Claire, n'est qu'un rêve et je n'ai pas la force morale nécessaire pour vous suivre dans cette romanesque aventure.

— N'importe! je m'aventurerai seule. Mon cœur est ferme quand l'amour le soutient.

— O Claire, ma chère amie, vous êtes le jouet d'une illusion! Croyez-moi, vous ne m'aimez point. C'est votre bonté infinie qui vous abuse. Vous vous trompez sur votre propre cœur.

— Je vous adore! répondit-elle simplement.

— Non, cela n'est pas!

— Faites-en l'épreuve! — répliqua-t-elle, avec une telle lueur du regard, avec un sourire où s'exprimait une telle offrande de soi-même, que le malheureux chancela.

— Écoutez! Je suis le plus sage de nous deux; et, au contraire, il vous semble que je suis brutal et cruel... Restons amis, Claire; ne tentons pas la Providence, ne nous préparons pas un avenir de déceptions affreuses. Quel désastre, si je vous croyais!

— Vous me croirez!

Et elle sourit encore, pleine de confiance en elle-même et dans l'amour.

— Non! Je ne veux plus vous revoir! — s'écria-t-il, car il sentait son courage lui échapper.

— Pourquoi? Vous ne m'aimez plus, je le sais; mais ne vous êtes-vous pas fait une douce habitude de me voir?

— Trop douce, hélas!

— Vous ne m'aimez plus; mais, entre toutes les femmes, ne suis-je pas celle que vous avez aimée d'un amour sans égal? ne suis-je pas celle avec laquelle vous avez passionnément désiré vivre, la seule avec laquelle vous ayez désiré vivre!

— Oui, la seule!

— Eh bien, pourquoi me fuiriez-vous, maintenant? Vous dites que vous êtes las, vieilli, et que vous ne pouvez plus m'aimer? Alors, où est le péril? Votre sécurité est complète. Que craignez-vous donc?

— Rien... rien... Mais je fuirai : il le faut.

— Non. Ce que vous voulez, c'est que nous restions amis? Eh bien, restons amis! Ou plutôt, restez mon ami; et moi, moi seule je vous aimerai d'amour.

— Cette situation serait intolérable!

— Je serai seule à en supporter le fardeau! A vous, qu'est-ce que cela fait?... Je vous aimerai si tranquillement, si secrètement, que vous vous en apercevrez à peine. Vous serez bon pour moi, qui fus si méchante; voilà tout!

— L'amour auquel on ne répond pas est une horrible chose. Comment vous résigneriez-vous à un tel supplice, vous qui avez toujours été une victorieuse?

— Il me plaît aujourd'hui d'être vaincue! dit-elle tendrement.

— Mais vous finirez par me haïr, j'en suis certain! fit-il avec désespoir.

— Pourquoi prolonger cette lutte vaine contre moi et contre vous-même? Pourquoi me refuser la permission de

vous aimer, alors que cela ne vous engage à rien? Pourquoi dites-vous non, quand je ne vous demande que de vous laisser aimer? Ah! croyez-moi, vous y trouverez de la consolation et du réconfort!

Il ne répondit pas.

— Vous verrez, mon ami, vous verrez que cet amour, qui sera le secret bonheur de mon existence, ne troublera point la vôtre. Ayez foi en moi. Je saurai vous aimer si parfaitement qu'il n'en résultera pour vous ni tracas ni ennui. Vous viendrez me voir quand cela vous fera plaisir. Je ne vous indiquerai pas mes heures: je vous attendrai continuellement. Lorsque vous consentirez à me donner un peu de vos loisirs, je serai profondément heureuse; et, quand je ne vous aurai pas vu, ma bouche ne laissera pas échapper une plainte. Je vous écrirai aussi: car vous me permettrez de vous écrire, n'est-il pas vrai? Les lettres soulagent si doucement le cœur de ceux qui aiment, sans troubler le cœur de ceux qui n'aiment pas! Oh! laissez-moi vous aimer! Si jamais je vous fus chère, ne me privez pas de cet amour.

Et, lentement, du fauteuil où elle était assise, elle glissa sur les genoux, le visage renversé en arrière. Il se hâta de la relever, et, tandis qu'il la tenait encore dans ses bras, il lui dit avec une sorte de violence, comme s'il voulait se convaincre lui-même :

— Non, je ne t'aime pas, je ne t'aime pas!

— En es-tu sûr? demanda-t-elle d'une voix mystérieuse, la tête sur la poitrine de Jean, la bouche tendue vers lui.

— Je n'en sais rien, — balbutia-t-il, entrevoyant la vérité.

Et il lui mit un baiser sur la bouche. Toute la vertu de son cœur d'homme s'évanouit dans ce baiser : et ces lèvres, qui niaient tout à l'heure, murmurèrent une ardente protestation d'amour.

## IV

Leur liaison fut très malheureuse.

A peine Claire eut-elle vu dans les yeux égarés de Jean

la folie de la passion, à peine eut-elle reçu ce baiser donné avec tant d'ardeur, aussitôt son âme impérieuse oublia les promesses qu'elle s'était faites à elle-même et les engagements pris envers autrui. Rendue aux habituels triomphes de sa beauté et de sa grâce, délivrée de la factice humiliation morale où elle s'était complue par une âpre volupté de se punir, reprise de l'orgueil de la femme qui a conquis ou qui a reconquis un homme, elle substitua immédiatement à l'idéal d'abnégation qu'elle s'était formé la croyance tenace qu'elle était et qu'elle devait être payée de retour.

La nuit de cette soirée décisive, elle ne dormit pas, et son insomnie fut délicieuse : elle s'imaginait avoir enfin trouvé dans l'amour ce qu'elle y cherchait, ce qu'y cherchent toutes les âmes passionnées : une réciprocité parfaite et une harmonie sublime. La vie lui avait donc enfin donné, avec dix ans de retard, sans doute, mais avec une concentration d'autant plus puissante, ce que jamais elle n'avait éprouvé, ce que peu d'hommes et peu de femmes éprouvent ici-bas : un amour sincère et profond, senti comme tel, accueilli comme tel.

Le lendemain, lorsqu'elle revit Jean et le regarda au fond des yeux, elle découvrit en lui un embarras mortel et une mortelle tristesse, comme il arrive à ceux qui, ayant une conscience pure, ont pourtant succombé à une inexplicable défaillance de la volonté. Claire espérait, elle était certaine de voir paraître devant elle un homme heureux, rajeuni, rentré en possession de la force conquérante et des enthousiasmes juvéniles ; et, au contraire, il offrait l'aspect d'un homme qui a commis une erreur et qui en comprend toute la gravité.

Elle avait un air doux et content, avec ses cheveux relevés en un gros nœud et traversés par des épingles d'écaille, avec son vêtement clair, qui la rajeunissait de dix ans. Et, néanmoins, il la regardait avec des yeux distraits et pleins de surprise, où, de temps à autre, passait un nuage de lourde mélancolie et même d'effroi instinctif.

— Comme vous êtes gaie, aujourd'hui ! lui dit-il tout absorbé.

— Parce que je t'aime ! répondit-elle en lui prenant les mains.

Il se troubla.

— Parlons d'autre chose, Claire.

— Pourquoi? Tu ne me crois point?

Il garda le silence. De fait, il ne la croyait pas. Elle s'aperçut aussitôt de cette défiance.

— Que dois-je faire, pour que tu me croies?

— Rien. Il est inutile que tu fasses rien. Je suis un malheureux.

— Un malheureux? Non, certes : car je t'aime, quoi que tu en penses. Et toi, ne m'aimes-tu pas aussi?

— Moi! s'écria-t-il. Non, non, je ne t'aime pas!

— Que signifie alors ce que tu me disais hier soir? Est-ce que tu mentais? Est-ce que tu es devenu menteur, à présent? Tu n'étais pas menteur, autrefois!

Il ne répondit rien. Il était pâle et défait. Il évitait de la regarder. Elle eut un soudain revirement de cœur.

— O mon bien-aimé! — s'écria-t-elle avec un élan de tendresse, en lui caressant les mains. — Je t'en conjure, ne te tourmente pas ainsi! Je ne te fais aucun reproche; je ne te demande rien. Mais je vois que mes paroles t'agitent. Eh bien, je ne te parlerai plus, je resterai silencieuse près de toi. Comme cela...

Et elle s'assit près de lui sur le divan, passa un bras sous son bras, appuya légèrement la tête sur son épaule... Il y eut un long silence... Les yeux baissés, immobiles, elle sentait que la respiration de Jean devenait haletante... Enfin, doucement, elle releva les yeux, le regarda, murmura :

— Tu m'aimes?

Elle ne vit sur son visage qu'une expression de morne douleur. Alors elle se tut, enlacée toujours à lui, retenant son souffle, ne bougeant pas... A la fin, il lui sembla que Jean faisait un mouvement léger pour lui effleurer les cheveux avec ses lèvres.

— Tu m'aimes? demanda-t-elle pour la seconde fois.

Jean soupira et répondit :

— Non!

Saisie d'un transport de colère, elle se détacha de lui brusquement, se mit debout, et s'écria :

— Tu n'as ni bonté ni courtoisie!

Une scène dramatique suivit, où toute la violence et toute la tendresse accumulées au cœur de Claire jaillirent pêle-mêle en un torrent de paroles passionnées et injurieuses, où toute la douceur et tout le scepticisme de Jean traduisirent, dans un langage plus timide et plus froid, l'invincible peur de l'amour que lui avait donnée un amour trop longtemps méconnu. A deux ou trois reprises, durant cette scène très pénible, elle l'offensa d'une manière cruelle, parce qu'elle était habituée à traiter durement les autres ; et il souffrit ces offenses avec un âpre plaisir, parce qu'elles lui permettaient, non pas, à coup sûr, de répondre sur le même ton, mais de partir et de ne plus reparaître. Ne plus la revoir, tel était son intime désir, en présence de cette femme qui le fascinait et l'effrayait par les emportements étranges de son imagination, par les caprices d'un caractère mobile et redoutable, par l'imprévu d'une âme dont l'inconscience prenait tour à tour des aspects terribles et enjôleurs. A l'instant où elle proférait contre lui les plus graves insultes, il crut que l'heure du salut était arrivée pour lui, et il fit mine de sortir. Mais, quand elle le vit sur le seuil et comprit qu'elle allait le perdre sans retour, elle le rappela, d'une voix si brisée qu'il se retourna et revint à elle. Claire pleurait. Jamais il ne l'avait vue pleurant ; et sans doute il ne la croyait pas même capable de pleurer, tant l'éclat de rire, et le rire bref, et le sourire, et le ricanement, semblaient naturels à cette femme. Et voilà qu'elle pleurait, avec des sanglots étouffés, avec une plainte ininterrompue qui jaillissait convulsivement de ses lèvres. Le cœur de cet homme trop bon s'attendrit. Il la prit entre ses bras ; et, tandis qu'elle sanglotait sur sa poitrine, il prononça enfin les mots d'amour arrachés à sa pitié.

Toutes les victoires de Claire furent pareilles à celle-là. Dès que Jean l'avait quittée, il sentait renaître en lui le désir de la fuite et de la délivrance. Loin d'elle, soustrait à l'ascendant immédiat de la séduction féminine, il se la représentait de nouveau telle qu'il l'avait toujours imaginée depuis dix ans : attrayante, perfide et menteuse. Il ne pouvait songer sans une espèce de répugnance et d'horreur à cette créature qu'il jugeait sans pitié, sans affection, sans conscience ni pour le bien ni pour le mal, à cette créature qui, jadis,

avait si cruellement repoussé l'offrande de son cœur et qui lui avait fait perdre toute foi en lui-même et en la vie. — Mais elle était changée, peut-être? — Peut-être!... Au fond, il la croyait capable de tout, même de feindre les plus nobles sentiments, même d'arriver, par un effort de volonté, à être noble et tendre pour quelques jours, pour quelques semaines, jusqu'à ce que la nature assoupie se réveillât et que le flot de l'imposture et du mensonge emportât le beau rêve de douceur et de bonté. D'ailleurs, à supposer qu'elle fût changée réellement, cela ne servirait plus à rien. Est-ce qu'il n'était pas changé, lui aussi? est-ce que, dans son âme, les laves de la passion ne s'étaient pas refroidies, figées en couches de pierre grise et aride? est-ce que la foi et l'enthousiasme n'avaient pas cédé la place à un douloureux, mais insurmontable scepticisme? Ah! l'histoire de son cœur était bien finie! Non, il ne trouvait plus en lui la force morale nécessaire pour les luttes de ce genre; et la perspective de la victoire même ne tentait guère son amour-propre. Aussi n'envisageait-il pas sans effroi la possibilité de retomber sous le charme; et toujours il se promettait de rompre une liaison si dangereuse et si mal accordée.

Claire lui écrivait souvent, lui donnait sans cesse de nouveaux rendez-vous. Aux lettres, il ne répondait pas; aux rendez-vous, il manquait deux ou trois fois de suite. Et puis, la quatrième fois, il obéissait malgré lui à l'appel. Il arrivait, bien résolu à déclarer que cet amour si pauvre en joies, si mal équilibré, si tourmenté par le doute, n'avait aucune raison de durer, et que le mieux était de briser là; mais, à voir ce beau visage qui l'accueillait avec un sourire, à entendre la musique de cette voix qui se faisait câline pour lui souhaiter la bienvenue, à sentir l'affectueuse pression de ces deux mains qui se tendaient vers lui, il n'avait plus le courage de rien dire et se laissait aller à la dérive, abusé pour un moment, ayant pour un moment l'illusion d'aimer et d'être aimé. Et si, quelquefois, au cours de violentes querelles survenues à l'improviste, il avait osé revendiquer hautement sa liberté, proclamer crûment son indifférence, par le fait, il n'avait pas réussi à s'affranchir; et lui, qui croyait être le moins aimant des deux, qui ne parlait jamais de son amour, qui n'écrivait

pas, qui manquait aux rendez-vous, c'était lui qui se soumettait le plus volontiers, qui supportait la servitude avec le plus de patience, et dont les regains de tendresse mettaient dans cette liaison malheureuse le peu de douceur qu'elle offrait encore.

Une fois, il resta quinze jours sans faire de visite à Claire et sans répondre à ses lettres. Mais, un soir, comme elle passait dans la rue, seule, triste, pâle, s'acheminant vers sa maison déserte, il la vit sans être vu lui-même; et le spectacle de cette détresse le déchira. Le même soir, il retourna chez elle sans avoir été rappelé; et Claire, déjà plongée dans l'amer chagrin de l'abandon, s'étonna de ce retour imprévu. Il s'étonnait, lui aussi, de sa propre faiblesse, ne savait comment expliquer les défaillances de sa volonté; et, en manière d'excuse, il se répétait puérilement :

« C'est une magicienne ! »

Pour Claire, chaque nouveau triomphe était un poison : car il rabaissait l'idée qu'elle s'était faite de cet amour et mortifiait toutes ses vanités féminines. Lorsqu'elle avait retrouvé Jean, elle s'était imaginée qu'un destin propice accordait enfin à sa jeunesse finissante, lasse de passions médiocres, l'exceptionnel amour rêvé depuis si longtemps. Sa mémoire lui montrait un Jean Serra tout vibrant d'ardeur, un Jean Serra pour qui l'amour était, non une distraction fugitive, mais la grande affaire de la vie, la suprême religion de l'âme. Voilà pourquoi, lorsqu'il lui avait raconté avec tant d'amertume ses douleurs passées, elle avait cru qu'il était toujours l'amant d'autrefois ; et alors, elle s'était mise à l'aimer en se donnant comme prétexte un devoir de justice et de réparation, mais en réalité avec un égoïsme inconscient, parce que l'amour était pour elle un besoin et qu'elle n'avait la sensation pleine de la vie qu'à la condition d'être amoureuse. Or, ce qui la bouleversait maintenant, c'était de s'apercevoir que, à l'instant où elle donnait à Jean le meilleur d'elle-même, celui-ci restait froid, cherchait à se dérober, laissait paraître sur son visage de la défiance et même une sorte de frayeur. Elle était outrée de colère, à la pensée qu'elle devait soutenir une lutte quotidienne pour conserver, non pas même l'amour de cet homme, mais la vaine apparence d'un amour qu'il n'é-

prouvait plus; et ce qui exaspérait son irritation jusqu'au délire, c'était que, secrètement convaincue qu'elle s'était trompée, elle était convaincue aussi qu'elle n'avait aucun moyen de réparer le mal et se voyait réduite à entretenir son erreur tardive comme une suprême espérance.

Pour un retard d'une heure, pour un mot prononcé à la légère, pour un « vous » prononcé à l'improviste dans la conversation la plus familière, elle se mettait l'esprit à la torture : — si profondément blessée, qu'elle éprouvait contre lui une sorte d'aversion et que l'envie la prenait de le chasser, de ne plus jamais le revoir, — puis épouvantée soudain à la pensée qu'un tel acte serait irréparable, et que Jean croirait immédiatement à sa perfidie et à sa malice, et qu'elle perdrait ainsi toute chance de le ramener à elle, et qu'elle serait condamnée à une inévitable solitude. Et alors, dans son effroi, elle revenait vers lui avec un emportement de passion et une servilité de tendresse dont il s'étonnait. Il ne lui disait plus qu'il ne la croyait pas; mais ce qu'il éprouvait, c'était de la stupeur plutôt que de la confiance. Lorsqu'elle multipliait, sans qu'il les eût sollicitées, les protestations d'un excessif amour, il lui disait, pris de gêne et d'inquiétude :

— Mon amie, tu exagères toujours. Songe à l'avenir! Demain sera terne, en comparaison d'aujourd'hui.

— Je ne cesserai jamais de t'aimer comme aujourd'hui! s'écriait-elle avec exaltation.

— C'est une phrase, que, probablement, tu as déjà dite plus d'une fois.

— Comme tu es cruel!

En effet, cet homme honnête et bon était souvent cruel, soit que, la supposant peu sensible, il ne remarquât point les blessures faites par lui, soit qu'il jugeât nécessaire de la frapper afin de guérir le mal moral dont elle était affligée. Certains jours, après une absence d'une semaine entière, il retournait chez elle très calme, feignant de ne pas s'apercevoir qu'elle était brisée par l'attente, n'alléguant aucune excuse pour justifier cette longue disparition. Elle le recevait d'une manière glaciale, et ses lèvres avaient un irrésistible frémissement d'indignation contenue. Bientôt, impatienté, excédé d'ennui, il se levait et se disposait à partir.

— Tu viendras demain? lui demandait-elle sans le regarder, toute pâle.

— Je ne sais pas.

— Alors, après-demain?

— Peut-être. J'ai beaucoup de travail.

— Ah! — disait-elle seulement, le cœur si serré qu'elle croyait mourir.

— Quand je serai libre, je t'écrirai un mot.

— C'est cela.

Et elle le reconduisait lentement jusqu'à la porte. Là, elle lui tendait une main froide et inerte. Alors, quelquefois, il l'interrogeait :

— Qu'as-tu?

— Je n'ai rien, — répondait-elle, d'une voix si changée qu'il aurait dû comprendre.

Mais il avait peur d'une scène et se hâtait de partir sans provoquer d'explications. Aussitôt, elle courait dans sa chambre et se jetait sur son lit, mordant les oreillers, accusant la froideur de Jean Serra, maudissant sa propre lâcheté, donnant carrière à la fureur de sa déception, étouffant les cris de son orgueil qui s'insurgeait contre l'atrocité d'un pareil supplice. La crise durait souvent toute une nuit; et elle ne s'endormait qu'à l'aube, les yeux rougis par les pleurs, la poitrine encore secouée par les sanglots. De tout cela, elle ne lui disait rien : elle redoutait que, si elle devenait trop pressante et trop ennuyeuse, il ne la quittât pour jamais. Cette femme altière en était venue à se croire une importune.

Certains soirs, pourtant, lorsque cet homme plein de bonté avait été trop cruel, Claire sentait s'évanouir sa résignation. Alors, il la voyait si accablée, si malheureuse, qu'il n'éprouvait plus pour elle que de la compassion. Une fois, comme il venait de sortir et qu'il était encore sur le palier, il entendit à travers la porte une telle explosion de sanglots qu'il revint sur ses pas et rentra dans l'appartement; et il la trouva éperdue, incapable de retenir ses plaintes spasmodiques, incapable de reprendre possession d'elle-même. Quelle nuit horrible! Il lui parlait; et elle, abîmée dans un océan de douleur, ne lui répondait rien; mais, comme si elle avait été seule, elle se recommandait aux saints et à la madone pour

qu'ils la délivrent de sa torture. Il lui prenait les mains; mais elle les retirait avec d'horreur, et, convulsivement, les tendait vers le ciel pour implorer la paix, la paix, rien que la paix. Il cherchait à la saisir dans ses bras; mais ce corps frémissant lui échappait, et elle courait à l'autre bout du salon, se promenait comme une folle dans les chambres sans lumière, se parlait à elle-même, criait sa souffrance, gémissait d'aimer ainsi et d'être si peu aimée.

Nuit fatale, où ils comprirent l'un et l'autre la gravité de leur situation.

Tandis qu'elle se lamentait et se tordait les mains et semblait avoir oublié jusqu'à la présence de Jean, il reconnut, lui aussi, la misère de son propre cœur. Et comme, épuisée de fatigue, elle s'était affaissée sur un fauteuil, il s'agenouilla devant elle; et, avec une effusion de chagrin qui ressemblait à une effusion d'amour, il lui découvrit la vérité entière. Il lui demanda pardon de sa conduite, la supplia de croire que nul être au monde n'avait pour elle un dévouement égal au sien. Il ajouta que, si son affection était peu de chose pour une femme digne d'un amour sans bornes, elle devait le plaindre et non l'accuser de ne savoir pas aimer davantage; que, dix années plus tôt, il avait donné le meilleur de son âme, et que ce n'était pas sa faute, à lui, si maintenant cette âme était dévastée. Il avoua qu'aujourd'hui l'amour lui faisait peur, qu'il ne se sentait plus capable d'en éprouver les illusions et les enthousiasmes, et que, vieilli avant le temps, usé, frappé de paralysie morale, il ne pouvait plus être l'amant parfait qu'elle avait rêvé... Les yeux grands ouverts, séchés à présent, elle écoutait la navrante confession de cet homme qui lui racontait sa ruine, le définitif écroulement de sa foi et de son courage, l'incurable détresse de sa vie intérieure. Et, lorsqu'elle vit de grosses larmes briller à ses paupières et mouiller ses joues, elle fut prise d'une pitié infinie pour lui et pour elle-même : désespérés tous les deux, ils ne pouvaient attendre aucune consolation l'un de l'autre!

A l'aurore, quand le ciel s'imprégna d'une clarté froide et verdâtre, Claire avait accompli le grand sacrifice et renoncé à exiger de Jean l'ivresse de la passion. Puisque Jean ne pou-

vait l'aimer comme elle aurait voulu, eh bien! il l'aimerait comme il voudrait, à sa façon, à ses heures; mais, du moins, il ne l'abandonnerait pas, ne lui reprendrait pas ce peu de tendresse dont il était encore susceptible.

Dès lors, pareille aux malades que la nécessité contraint à se priver des plaisirs dont jouissent les gens valides, mais qui feignent de s'en passer volontairement, elle affecta de dire la première ce qu'elle redoutait affreusement de lui entendre dire :

« Tu ne viendras pas demain soir, je suppose... »

« Toi, qui ne m'écris jamais... »

« Toi, qui m'aimes si peu... »

Et, cependant, elle l'examinait à la dérobée, anxieuse, pour surprendre la plus fugitive expression de ce visage, pour épier le plus imperceptible démenti sur ces lèvres ou dans ces yeux. Mais il souriait, ne la démentait pas ; et elle reculait d'horreur, consternée par l'insuccès de l'épreuve. Quelquefois aussi, sans faire semblant de rien, elle lui tendait un piège :

— Pourquoi m'aimes-tu si peu? Moi, je t'aime tant!

— Je ne peux pas aimer davantage.

— Tu ne peux pas, tu ne peux pas? Si tu essayais, au moins!

— Non, non! — s'écriait-il, avec un air de lassitude et d'appréhension méfiante.

— Moi, je t'aime trop! — s'écriait-elle, suffoquée par l'angoisse.

— Et c'est cela qui me désole. Je ne mérite pas tant d'amour.

— Mais si je ne t'aimais plus?

Jean pâlissait et se taisait. A le voir pâlir, elle reprenait courage.

— Si je ne t'aimais plus, dis?

— J'en serais affligé, mais je me résignerais. Toute ma vie, j'ai été malheureux.

— Quoi! tu te résignerais? s'écriait-elle, frémissante.

— Oui.

— Oh! moi, moi, il me serait impossible de ne plus t'aimer!

— Au contraire, si tu le voulais, cela te serait facile. Et, crois-moi, cela vaudrait mieux : jamais, ni autrefois, ni à présent, je n'ai mérité ton amour...

— Parlons d'autre chose ! — interrompait-elle d'un ton bref, se reconnaissant vaincue.

Le duel recommençait tous les jours, à toute occasion, pour les plus vains motifs ; et c'était toujours ce mot « aimer », si cher aux amoureux, qui ramenait le conflit. Lorsqu'elle était d'une humeur moins morose, elle se laissait parfois aller à dire :

— Il est inutile que je te demande si tu m'aimes.

— Très inutile, en effet! murmurait Jean, qui essayait de plaisanter.

— Tu ne m'aimes donc pas? interrogeait-elle, d'une voix déjà tremblante.

— Pas du tout! répliquait-il avec un sourire.

Elle avait beau se dire qu'il parlait ainsi par jeu, le saisissement la rendait muette. Alors, voyant qu'elle devenait sombre tout à coup, il lui demandait :

— Qu'est-ce que tu as?

— Rien.

— Rien? C'est moi qui t'ai fait de la peine?

— Un peu.

— Je ne suis qu'un maladroit! — déclarait-il, avec tant de sincérité repentante qu'elle n'osait pas continuer la querelle.

Parfois aussi, elle posait directement la question :

— Est-ce que tu m'aimes?

Et, si à ce moment-là il était tranquille d'esprit, si nul agacement ne lui excitait les nerfs, il répondait :

— Tu le sais bien.

— Non, je ne le sais pas! Je veux que tu me le répètes encore!

— Je te l'ai déjà répété si souvent!

— Si souvent? Mais tu ne me le dis jamais, jamais, jamais!

— A quoi bon te le dire?

— Cela me fait tant de bien! Je t'en supplie, Jean, mon amour, dis-moi, dis-moi que tu m'aimes!

— Eh bien, oui, je t'aime! répondait-il comme par contrainte.

— Beaucoup?

— Autant que je peux.

— Et ce n'est guère, avoue-le!

— Pourquoi me rappeler qu'en amour je suis un indigent? Pourquoi me jeter ma misère à la face? Pourquoi me reprocher d'avoir le cœur en cendres? C'est toi qui es cruelle!

— Pardon! pardon! s'écriait Claire, en se laissant tomber à genoux devant lui.

— Je devrais ne plus te revoir, — concluait-il, comme se parlant à lui même.

D'autres fois, le mot cher aux amoureux venait les tourmenter d'une façon différente et plus pénible encore. Certains jours où elle avait les idées noires, il arrivait qu'après un long silence elle demandât tout à coup, par une sorte d'impulsion machinale :

— Est-ce que tu m'aimes?

Jean, taciturne aussi, ne répondait pas. Aussitôt, elle s'agitait, s'affolait :

— Dis, Jean, est-ce que tu m'aimes?

Tiré enfin de ses réflexions désenchantées, il se décidait à répondre :

— Non.

— Oh, Jean!

— Quoi?

— C'est vrai, ce que tu viens de dire?

— Oui, c'est vrai.

Accablée, elle courbait le front, et de silencieuses larmes ruisselaient sur son visage. Dès qu'il les remarquait, il était ému de compassion, lui prenait les mains, protestait qu'il avait dit cela pour rire. Mais, perspicace et inconsolable :

— Quand tu dis cela, répondait-elle, je sais bien que tu parles toujours sérieusement!

Et lui, piqué :

— Alors, pourquoi me demandes-tu à tout propos si je t'aime?

— Parce que ton amour serait mon bonheur.

— Cet amour, il fallait l'accepter de l'homme jeune, enthousiaste, et non le réclamer de l'homme las et aride. Il est trop tard, maintenant, il est trop tard !

— Jamais il n'est trop tard pour aimer.

— Nous sommes vieux, Claire ; notre soleil se couche.

— Mon Dieu ! préservez-moi de la nuit !

Cependant, il y eut un jour où les ombres, les incertitudes et les craintes parurent se dissiper. C'était la saison chaude, et Claire avait fui l'air étouffant de la ville, avait quitté Rome pour les collines d'Albano. Jean avait promis de venir la voir, lui écrivait qu'il serait là d'un moment à l'autre ; mais il ne venait pas, et, du matin au soir, elle l'attendait avec une patience inquiète. Elle était même allée deux ou trois fois à la gare ; mais toujours elle était rentrée sans lui. Déjà elle se résignait à ne pas recevoir la visite promise ; et, durant les interminables heures d'une villégiature solitaire et sans distractions, au milieu de cette campagne dont la verdure monotone la disposait aux rêveries mélancoliques, elle s'engourdissait presque dans son chagrin et pouvait réfléchir sans déchirement à l'erreur qu'elle avait commise. Lorsqu'elle ne l'attendait plus, il arriva.

Il arriva, tout joyeux. Il lui dit que, loin d'elle, il avait beaucoup pensé à elle, beaucoup désiré la revoir, souffert beaucoup des empêchements qui avaient retardé sa visite. Il lui demanda si elle l'aimait toujours. Comme il était joyeux ! Cette joie rendit à Claire toute sa gaieté. Ils firent au bras l'un de l'autre, sous la même ombrelle, une longue promenade par des sentiers perdus, à travers les prés en fleur. Elle portait un costume de légère soie beige, un chapeau de dentelle écrue qui ressemblait à une capeline ; et cela lui donnait un air très jeune et très coquet. Ils s'assirent sur l'herbe, au pied d'un chêne séculaire, fameux dans le pays : et, au milieu de cette campagne déserte et sereine, ils eurent le sentiment imprévu que leurs âmes étaient à l'unisson, que leurs pensées s'accordaient en une harmonie parfaite. Et puis, ils s'égarèrent dans des chemins qu'ils ne connaissaient pas, s'amusèrent d'être égarés, échangèrent sous l'ombrelle des baisers furtifs. Jean cueillit un gros bouquet de fleurs cham-

pêtres et le porta triomphalement à l'auberge. Pour dîner, ils choisirent une petite table dans un coin de la grande salle; ils mangèrent seuls, en se regardant au fond des yeux, en se faisant des sourires, en se touchant les mains lorsqu'ils s'offraient l'un à l'autre un verre ou une assiette. Ils étaient enivrés d'une telle joie de vivre qu'ils pâlissaient de bonheur. Après le dîner, ils allèrent sur la terrasse, toujours seuls, les mains enlacées, n'exprimant que par le doux langage des yeux ces profondes et secrètes choses que l'amour médite et n'exprime pas. Et, lorsque enfin elle lui demanda :

— Tu m'aimes?

— Oui, dit-il simplement et sans réticence.

— Beaucoup?

— Beaucoup!

— Moi, je t'adore!

Le soir, elle le reconduisit au chemin de fer, suspendue à son bras, passionnément éprise de lui. Au moment de se quitter, ils s'embrassèrent, sans nul souci des gens qui pouvaient les voir. Quand le train se mit en marche, elle était encore sur le quai, et il la saluait de la main par la portière.

Les jours suivants, elle lui écrivit sept ou huit lettres folles; il ne répondit pas. Il lui avait juré de revenir; il ne revint pas... Alors, sans attendre la fin de l'été, elle retourna précipitamment à Rome.

## V

Les soirées étaient longues encore. Vers neuf heures, après avoir lu un peu, après avoir tourné comme un fantôme dans son appartement silencieux, Claire venait s'accouder au balcon pour attendre Jean Serra. Vêtue de blanc, avec un petit châle blanc sur les épaules, elle scrutait du regard la pénombre de la rue Babuino. Malgré la chaleur étouffante qui, en ces derniers jours d'août, invitait les gens à chercher le frais hors de chez eux, la rue demeurait déserte. C'est une rue éloignée du centre, et une rue d'étrangers, qui ne l'habitent qu'en hiver. Même dans l'après-midi, on y voit peu de pas-

sants; une fois la nuit tombée, on n'y voit plus une âme. Elle regardait obstinément vers la place d'Espagne, par où Jean avait coutume de venir; et, dès qu'elle apercevait un homme au coin de la rue, elle se penchait pour tâcher de reconnaître la haute stature et la démarche de son ami. Courte et vaine espérance, car l'homme continuait son chemin et disparaissait dans l'obscurité.

Quand elle était fatiguée de se tenir debout, elle prenait un escabeau de bois et appuyait sa tête sur le fer de la balustrade, pour se reposer. Quelquefois, alors, un léger sommeil lui fermait les paupières. Puis, lorsqu'elle entendait sonner onze heures à Sainte-Marie-du-Peuple, elle se levait et rentrait dans sa chambre, certaine maintenant que Jean ne viendrait pas. La fraîcheur de la nuit l'avait saisie : elle frissonnait un peu en se mettant à son bureau pour écrire la lettre où elle voulait lui reprocher de l'avoir encore une fois laissée seule. Mais, avant d'avoir écrit un mot, elle repoussait le papier, jetait la plume. A quoi bon se plaindre? Sur les sept jours de la semaine, Jean manquait au moins cinq fois: et pourtant, il savait très bien que, tous les soirs, elle était au balcon, guettant sa venue! Pour se plaindre, il aurait fallu qu'elle conservât encore de l'espoir et du courage; mais les discussions lui faisaient peur, et elle avait accepté son désastre.

En septembre, Jean partit pour Naples sans avoir même le soin de la prévenir. Lorsqu'il reparut après une absence de dix jours, elle ne lui demanda aucune explication; mais il la trouva si défaite qu'au risque de provoquer une scène pénible, il lui dit :

— Qu'est-ce que tu as?

— Je suis fatiguée, murmura-t-elle en détournant les yeux.

— Fatiguée... de moi?

Elle hésita une seconde, puis répondit :

— Non.

— Tu finiras par me haïr, je l'avais bien prévu! s'écria-t-il, navré.

— Pourquoi, Jean? Ce n'est pas ta faute.

— Et ce n'est pas la tienne non plus, ma pauvre amie! dit-il en lui prenant les mains.

Elle dégagea ses mains, doucement et froidement.

— Oh, si! affirma-t-elle avec une sincère conviction, c'est ma faute, à moi, c'est ma grande faute!

— Non: c'est la faute des années et de la fatalité.

— La fatalité n'est une excuse que pour les faibles et pour les sots. — déclara-t-elle d'un ton bref. — C'est bien ma faute, à moi, puisque c'est moi qui l'ai voulu.

— Ma pauvre amie, ma pauvre amie! soupira-t-il, avec des larmes dans la voix.

— Je me suis trompée, cette fois encore!

Depuis un an et demi qu'ils se voyaient intimement, c'était la première allusion qu'elle faisait à ses anciennes amours: et Jean fut très fâché qu'elle eût assimilé leur liaison à ses aventures de jadis.

— Du moins, ce n'est pas moi qui suis cause que tu t'es trompée! — répliqua-t-il vivement, comme pour repousser une offense.

— Qui sait? fit-elle. Tu as cru que tu me disais la vérité; mais à quel moment me l'as-tu dite?

— Non, non, je ne t'ai pas trompée, jamais!

— Pourtant, certains jours, tu disais que tu m'aimais, et, d'autres jours, tu disais que tu ne m'aimais pas. Quels étaient les jours où tu disais un mensonge?

— Non, jamais, jamais je n'ai menti!

— Tu vois que tu ignores toi-même la vérité. Tu ne connais pas ton propre cœur.

— Ce que je sais bien, c'est que je souffre.

— Et moi aussi, Jean, beaucoup, beaucoup!

— Je t'ai porté malheur, ma pauvre Claire!

— Notre bonheur et notre malheur viennent de nous! déclara-t-elle avec force.

— Non, ton malheur te vient de moi! Je suis un être malchanceux, funeste à autrui et à moi-même.

— Toi, dans ta vieillesse, tu auras le doux souvenir d'avoir été aimé.

— Je sens que je n'arriverai pas à la vieillesse!

— Tu seras bien heureux!

Il avait à peu près cessé de venir chez elle: dans le morne silence de l'appartement, le tête-à-tête était devenu trop

pénible. Ils ne trouvaient plus rien à se dire; ils ne s'intéressaient plus l'un à l'autre; ils avaient la sensation d'être éloignés, séparés par un abîme. Quelquefois, sans raison, des larmes perlaient aux cils de Claire; et, si elle ne réussissait pas à les dissimuler :

— Pourquoi pleures-tu quand tu me regardes? disait-il.

— Mais non, je ne pleure pas.

— Tu pleures, et tu me caches tes pleurs. Ne suis-je pas ton meilleur ami?

— Je n'ai pas d'amis.

— Ton... amant, alors?

— Je n'ai pas d'amant.

— L'homme qui t'aime?

— Il n'y a personne qui m'aime!

— Enfin, dis, pourquoi pleures-tu? Il est si navrant de te voir pleurer comme cela! Il me semble que tu pleures un mort.

— On peut mourir de plus d'une manière.

Maintenant, ils ne se voyaient guère que dans la rue, où ils cheminaient l'un à côté de l'autre, sans savoir où ils allaient, absorbés, ne s'adressant que de rares et insignifiantes paroles. Un soir d'octobre, ils allèrent au Colisée. Les blanches et molles clartés de la pleine lune inondaient l'énorme amphithéâtre; et un froid piquant fouettait les promeneurs au visage. Elle était toute enveloppée dans une large mante à capuchon. Elle s'assit sur un gradin de pierre; Jean s'assit auprès d'elle, sur le gradin inférieur. Elle avança la main, lui caressa doucement les cheveux. Alors, il se retourna vers elle, prit cette main légère et glacée, la frôla d'un baiser presque imperceptible. Et la main retomba, inerte. Ils se regardèrent; et dans ce regard, il y avait tant de résignation désolée qu'ils en comprirent tous deux le sens occulte et inexprimable.

Le lendemain, dans l'après-midi, ils se retrouvèrent au Pincio, où elle lui avait donné rendez-vous. Elle avait un costume gris foncé, avec une jaquette noire, un chapeau noir, une voilette noire. En l'apercevant, il se rappela cette soirée d'*Armide*, si lointaine dans leurs souvenirs. Ils firent quelques pas sur la terrasse; puis Claire s'arrêta et, regardant les arbres de la villa Borghèse :

— Alors, dit-elle, c'est fini?

En vérité, il se croyait plus fort! Ces simples mots lui donnèrent comme un étourdissement, et il n'eut pas l'énergie de répondre. Que se passait-il donc en lui d'étrange et de contradictoire, pour que ce dénouement, qu'il avait tant souhaité, lui fît horreur, maintenant?

— Tu ne me réponds pas?

— Tu es sans pitié, Claire!

— Tu penses trop à ta peine, et pas assez à la peine des autres. Moi, je ne te demande pas de pitié.

— Tu es courageuse.

— Je l'étais; mais j'ai perdu ce qui faisait mon courage! reprit-elle, en fixant devant elle un regard vague.

— Et qu'est-ce qui faisait ton courage?

— L'amour. Mais l'amour est mort.

— C'est donc la dernière fois que nous nous voyons? demanda-t-il, faible et tremblant.

— A quoi bon nous revoir? A quoi bon accroître nos douleurs?

— Mais... de temps à autre... en amis...

— Je ne suis pas ton amie; je t'ai aimé trop pour être ton amie!

— Je suis le plus malheureux des hommes! s'écria-t-il en se laissant tomber sur un banc.

Elle prit place à côté de lui; derrière la voilette, elle avait les yeux baissés.

— Jean, sois bon, ne m'ôte pas mon courage... Ah! pour arriver au point où nous en sommes, il a fallu que mon âme fît un long chemin!... La parole définitive, c'est moi qui l'ai dite, moi! Et pourtant, quelle est l'existence que l'avenir me réserve? Figure-toi ma solitude, et mes regrets tardifs, et mes inutiles remords, et mes larmes sans consolation... Voilà tout ce qui me reste, jusqu'au jour où je fermerai les yeux.

— Je suis le plus malheureux des hommes! gémit-il en cachant son visage dans ses mains, comme un enfant éploré.

— Eh bien, c'est moi qui renonce! L'épreuve est complète: ni ton amour d'autrefois, ni mon amour d'aujourd'hui, n'ont pu nous donner le bonheur.

— Ah! ton amour, c'est lui qui a fait notre misère! s'écria-t-il, dans un transport de naïf désespoir.

— Mon amour a été très tendre... Mais il est venu trop tard! trop tard!

Elle fit un mouvement pour se lever et partir. Alors, éperdu :

— Je t'aime, Claire! balbutia-t-il.

— En ce moment, tu le crois; mais tu n'en sais rien.

— Je n'en sais rien. Tu as raison!

— Adieu, Jean.

Elle était pâle comme une morte. Il étendit la main pour la retenir :

— Ne t'en vas pas! Ne m'abandonne pas!

Elle était debout en face de lui, et il la regardait avec des yeux affolés, il lui adressait de confuses supplications.

— Pourquoi, Jean, veux-tu que je reste? Nous serons demain les mêmes que nous étions hier. Des mots prononcés ne changent pas une âme... Nous n'étions pas faits pour nous comprendre; et, l'un après l'autre, nous nous sommes rendus malheureux... Séparons-nous, maintenant; reprenons chacun notre route, plus las et plus désabusés... Je souhaite, Jean, que Dieu bénisse la fin de ton voyage.

— Oh! non, non, ne t'en vas pas!

— Adieu!

Et elle partit, les yeux si troublés par les larmes qu'elle ne voyait pas l'allée où elle marchait. Lui, sur le banc, dans le jardin qui s'emplissait d'ombre, continuait à sangloter.

Là-bas, derrière la colline, le soleil se couchait entre les pins.

MATHILDE SERAO

Traduction de G. HÉRELLE.

# PRÉCAUTIONS

# CONTRE L'ANGLETERRE

La guerre entre les Anglais et les Boers donne le spectacle extraordinaire d'un peuple, chef d'un Empire de trois cents millions d'hommes, en lutte contre deux républiques minuscules. Il fut étonnant, dès les premiers jours, de voir l'Angleterre se tendre comme pour un effort contre une coalition de grands peuples, s'exalter avec ses poètes, chanter des hymnes jusque dans les Bourses de coton, et célébrer dans les cafés-concerts la gloire attendue. Elle puise à pleines mains dans sa profonde escarcelle, et se vide de toutes ses forces armées. A présent, bien qu'elle fasse bonne contenance à des revers inattendus, elle est inquiète : dans le front énorme de Goliath, une pierre jadis fut logée par David, petit berger, de qui le regard était tranquille et la main sûre.

Plus extraordinaire encore que ce spectacle lui-même est l'attitude de la galerie.

Dans la galerie, l'Angleterre n'a pas un ami, si ce n'est l'Italie, laquelle d'ailleurs serait embarrassée, sans doute, s'il lui fallait prouver cette amitié par des coups de canon adressés à la France. Avec tous les autres pays, l'Angleterre connaît toutes les variétés du conflit : avec l'Allemagne, rivalité commerciale, à laquelle s'ajoutent des difficultés de voisinage colonial; avec nous, après des contestations tant

bien que mal arrangées, d'autres qui durent, en Égypte, à Madagascar, au Siam, à Terre-Neuve ; avec la Russie, l'immense querelle pour l'Asie ; avec les États-Unis, les querelles qu'a déjà soulevées et que soulèvera encore la doctrine de Monroë. La haine de peuples que jadis elle protégea, Turcs, Grecs, Vénézuéliens, Chiliens, lui est acquise aujourd'hui, comme celle des races dont les enfants sont dispersés loin du foyer national, par sa trahison ou par sa tyrannie, les Arméniens et les Irlandais.

L'Angleterre a fatigué le monde par la façon dont elle se moque de lui. On lui pourrait appliquer en toute justice le mot qui fut dit de la Prusse : elle a les mains pieuses et prenantes ; mais, de ses mains, elle voudrait qu'on ne vît que la piété. Elle invoque son passé pour prétendre à l'honneur de professer des sentiments humains, et elle voudrait garder le bénéfice d'avoir été le pays de Gladstone, quand elle est devenue le pays de M. Chamberlain. A la conférence de La Haye, elle soutenait avec intransigeance le projet d'un tribunal arbitral : c'était l'esprit de la vieille Angleterre qui se manifestait, mais, au début du conflit avec le Transvaal, elle donnait à entendre qu'il ne ferait pas bon lui proposer un arbitrage.

Depuis la défaite à Waterloo de l'Impérialisme français, elle a échappé aux guerres qui ont saigné d'autres peuples, ou du moins celles qu'elle a faites ne lui ont pas coûté de sensibles sacrifices. Elle s'est épargné la charge si lourde du service militaire obligatoire ; elle a employé tout son effort à développer sa production, son commerce, sa richesse, son empire, et elle accroît continuellement sa force pour acquérir et conserver, c'est-à-dire sa marine de guerre. De son île, ceinte de ses navires, hérissée de torpilles, elle considère avec joie l'Europe divisée : toute guerre lui profite, puisqu'elle fait un vaincu, et qui se souvient, et qui espère une revanche ; sa sécurité repose sur nos rancunes entre continentaux. Elle sait bien qu'à condition de ne pas nous provoquer tous ensemble, il est invraisemblable qu'elle nous trouve un jour tous ensemble unis contre elle. Au reste, elle est prudente, ou, du moins, elle l'a été longtemps. Il lui est arrivé, soit qu'elle fût troublée par des difficultés intérieures,

soit qu'elle eût des affaires engagées sur plusieurs points du globe, soit qu'elle aperçût, au bout d'un conflit, une guerre continentale à soutenir en Asie contre les Russes, en Amérique contre les Yankees, de se dégager à temps, et de filer doux, très doux même. Le lendemain, quelqu'un la retrouve arrogante, et, s'il est faible, intraitable.

Depuis longtemps, elle croit que la mer est à elle toute seule. Sir James Harrington, sous Cromwell, fut le premier à célébrer la plus grande Angleterre ; il prophétisa cette *Oceana*, qui, « née pour un accroissement sans bornes, serait, comme la nymphe de la fable, la captive et la maîtresse des flots. » Vingt ans après, il est dit dans l'Acte de navigation renouvelé par le roi Charles II, que la Providence, en sa bonté, a voulu que l'Angleterre fît fortune par la mer. Depuis le XVII^e^ siècle, elle n'a enduré sur mer aucune concurrence ; comme la France, après la décadence du Portugal, de l'Espagne et de la Hollande, était sa rivale redoutable, elle s'est acharnée contre elle : elle a ruiné notre empire colonial en Amérique et aux Indes. Aujourd'hui, autant que jamais, tout effort pour faire ce qu'elle fait elle-même l'étonne, et lui cause un chagrin très sincère, et par là même très comique. La prétention récente de l'Allemagne à vendre partout ses produits *made in Germany*, lui semble une indiscrétion et une inconvenance. A nous, elle dit qu'elle nous aime beaucoup, que nous sommes un peuple très bien doué ; mais, pense-t-elle : « Le commerce, les colonies..., vous ne vous entendez pas à ces choses-là ; c'est notre affaire ; à chacun ses affaires. Pourquoi sortir de chez vous, où l'on est si bien ? Ce n'est pas gentil : *unfriendly*. »

Cette revendication d'un domaine éminent sur toute mer et sur les terres hors d'Europe a contraint l'Angleterre de porter ses forces au point de n'avoir pas à redouter la coalition des flottes européennes. Avec les forces, s'est accru l'orgueil : depuis la fameuse revue du jubilé, il n'est pas un Anglais qui ne se croie le maître du monde. Et cet orgueil ajoute à la force ; le monde en est intimidé : dans l'Extrême-Orient, en Afrique, en Amérique, personne qui ne redoute, ou, tout au moins, ne prenne en considération un *veto* de l'Angleterre.



On pouvait croire qu'aujourd'hui où le colosse sue sang et or dans son duel avec les petites républiques, ceux qu'il a lésés ou offensés profiteraient de la circonstance pour concerter entre eux une conversation avec elle. Au moment où cette guerre commença, ce fut, dans la presse de tous pays, en Allemagne, en Autriche-Hongrie, en Russie, même en Italie, unanimité d'indignation.

En France, le souvenir était tout frais des négociations relatives à Fachoda: non seulement l'Angleterre nous avait dicté sa loi, mais elle avait triomphé de sa victoire. La presse libérale anglaise loua notre sagesse en des termes pharisaïques où transparaissait le dédain ; la presse impérialiste, c'est-à-dire l'unanimité des journaux populaires, et la presse gouvernementale, du *Times* au *Birmingham Daily Post*, nous avertit que cette reculade africaine n'était qu'un prélude et qu'on saurait bien nous imposer d'autres humiliations à Terre-Neuve, au Siam, en Afrique, en Océanie, partout. Cette conduite et ces menaces firent ce miracle que l'idée se présenta chez nous d'un rapprochement avec l'Allemagne : même des nationalistes acceptaient une entente momentanée avec les vainqueurs de 1870.

L'opinion allemande encourageait ce mouvement de l'opinion française. Nulle part, les Boers ne rencontraient une sympathie plus vive que chez nos voisins de l'Est. On rappelait le télégramme adressé par l'empereur Guillaume au président Krüger en décembre 1895, et la confraternité originelle, la communauté du sang germanique avec ces Boers, fils de la basse Allemagne. Et puis, l'Allemagne n'a-t-elle pas mêmes intérêts que la France dans l'Afrique du Sud ? Une rupture de l'équilibre en cette région n'est-elle pas redoutable à l'Allemagne autant qu'à la France? L'annexion de Lourenço-Marquez, si elle se produisait après la conquête du Transvaal, serait un danger pour Madagascar : ne serait-elle pas inquiétante pour l'Afrique orientale allemande?

De petits faits successifs, des manifestations concordantes permettaient de croire à la possibilité du rapprochement

entre la France et l'Allemagne : visite de l'*Ibis* à Gestemünde, suivant celle de navires allemands à Alger; rencontre de navires allemands et français à Copenhague; visite à Bergen du vaisseau-école français par l'empereur Guillaume; à ce sujet, télégramme de l'empereur, qui se félicite d'avoir fait connaissance avec les « camarades français »; réponse de M. le Président de la République. Comment expliquer ces faits autrement que par un commun désir de s'entendre pour protéger ensemble des intérêts menacés ou contrariés par le même adversaire?

C'était une opinion répandue que la Russie désirait cette entente pour assurer la paix générale, qui lui donne l'action libre en Asie, et aussi pour rendre par l'accord des trois grandes nations continentales l'Angleterre plus accommodante. On ne doutait pas que le voyage de M. Delcassé à Saint-Pétersbourg, bien que le ministre ne se fût pas arrêté à Berlin, n'eût pour objet le rapprochement de la France et de l'Allemagne; M. Delcassé, disait-on, a voulu discuter cette éventualité avec le comte Mouravieff. Lorsque celui-ci, bientôt après, vint faire à Paris un séjour d'une longueur insolite, la vraisemblance était que ce fût pour continuer la discussion. Enfin, comme les empereurs d'Allemagne et de Russie devaient se rencontrer à Potsdam, la vraisemblance encore était que ce fût pour conclure.

La conclusion serait sans doute, pensait-on, une triple entente, plus importante et plus durable que celle qui se manifesta au lendemain de la paix sino-japonaise, pour arrêter et contenir le Japon, pendant que l'Angleterrre s'abstenait et boudait. Sans aller jusqu'à concerter des mesures contre l'Angleterre, les trois puissances ne pouvaient-elles pas montrer leur accord et apporter aux Boers un secours indirect et un réconfort, en rappelant, par exemple, au gouvernement britannique, même sous la forme la plus atténuée, les obligations morales contractées à La Haye? Ou bien encore ne feraient-elles pas pressentir que l'annexion de Lourenço-Marquez leur serait déplaisante? Ou bien — ce qui était plus pratique, plus terre à terre et moins noble, et, par conséquent, plus vraisemblable et possible, — comme chacune des trois puissances a des questions à régler avec l'Angleterre, ne pouvaient-elles à

trois en dresser le bilan, l'arrêter ensemble et le présenter à l'Angleterre, sinon le même jour et avec des signatures coalisées, du moins l'une après l'autre, à intervalles rapprochés? L'essentiel eût été non pas de dire ou de faire telle ou telle chose, mais de dire ou de faire ensemble une chose quelconque : du coup, la politique du monde était changée.

Or, toute cette combinaison si bien agencée, dont les parties semblaient se tenir, était un petit jeu d'hypothèses pour salons politiques.

Au moment où les deux empereurs allaient se rencontrer à Potsdam, on apprenait que l'Allemagne avait signé avec l'Angleterre la convention relative aux îles Samoa. Puis l'empereur Guillaume faisait son voyage d'Angleterre. Ce voyage, tous ceux qui croyaient à la grande combinaison continentale, le réduisaient à n'être qu'une visite privée de petit-fils à grand'mère. Les journaux allemands et l'empereur Guillaume semblaient leur donner raison, puisqu'ils faisaient entendre que la visite était toute familiale, depuis longtemps promise, d'ailleurs; y renoncer, ç'aurait été manquer au devoir filial envers une aïeule auguste. L'empereur Guillaume partit donc pour l'Angleterre. Mais déjà la simultanéité des événements d'Afrique donnait un caractère politique aux habituelles démonstrations qu'échangent en leurs visites les souverains. De plus, l'empereur avait amené avec lui son ministre des affaires étrangères; M. de Bülow eut au moins un long entretien avec M. Chamberlain, lord Salisbury ne pouvant dans son grand deuil paraître à la cour. Et enfin M. Chamberlain prononça le fameux discours de Leicester. A la vérité, M. Chamberlain parle une langue à lui dont un des caractères est l'impropriété des termes: cet orateur ne paraît pas savoir le sens exact de mots simples comme le mot *alliance*. Sitôt qu'il eut parlé, on lui prouva qu'il ne sait pas ce que parler veut dire; mais le discours de Leicester n'étonna point en Allemagne aussi fortement qu'en Amérique; le mot « alliance » n'y fut pas tant rabroué qu'aux États-Unis. La presse allemande ne témoigna plus la même sympathie à l'égard des petits frères du Transvaal; elle se mit à parler de l'Angleterre poliment : elle avait certainement des raisons, car c'est une presse très raisonnable.

Où en sont aujourd'hui les relations de l'Angleterre et de l'Allemagne? C'est matière à conjectures. Au moment du retour de l'empereur, on pouvait croire à une entente réglée anglo-allemande. Peut-être, pensait-on, Guillaume II a-t-il obtenu quelque avantage nouveau, qui se découvrira plus tard ; peut-être lui a-t-on parlé de Lourenço-Marquez de façon à le satisfaire : peut-être lui a-t-on donné sur le sort réservé au Transvaal par l'Angleterre en cas de victoire des éclaircissements de telle nature qu'il se sentît dégagé de l'engagement moral proclamé à la face du monde par le télégramme de 1895.

Depuis, M. de Bülow a fait une déclaration considérable : l'Allemagne n'est nullement liée à l'Angleterre ; elle ne demande que d'être en relations excellentes avec elle, mais c'est tout... Seulement, on a fait observer que la préface à la discussion sur l'accroissement de la flotte allemande n'était pas un endroit à parler d'intimité avec l'Angleterre. Et il se peut bien, malgré cette déclaration, que toutes les conjectures faites au lendemain du voyage impérial ne soient pas fausses. Rien ne serait plus simple, si l'on en croyait M. de Bülow, que la politique allemande ; peut-être n'est-elle pas si simple.

Il semble bien d'abord que l'empereur ait voulu tirer son petit profit de la crise où se trouve l'Angleterre. Il a réglé l'affaire des Samoa ; ce n'est pas un grand succès, car si les deux contractants ont échangé des concessions à peu près égales en Océanie et en Afrique occidentale, l'Angleterre a prélevé un préciput, selon sa coutume ; elle a obtenu, ce qu'elle désirait fort, l'abandon de la juridiction consulaire allemande à Zanzibar. Cependant, avoir traité avec l'Angleterre à balance presque égale, c'est une bonne fortune que l'Allemagne n'aurait pas rencontrée en temps ordinaire. Voilà le petit profit.

Il semble bien, d'autre part, que l'empereur n'ait point voulu se lier les mains. Si les accords répétés conclus par lui avec l'Angleterre — parmi lesquels la convention de 1898, demeurée mystérieuse — lui donnent l'attitude d'un homme qui penche d'un côté, il garde sa liberté de se redresser et d'incliner de l'autre côté. Il peut voir venir en tenant son amitié aux enchères. Ne croyons pas qu'il ait une répugnance

de chevalier pour la politique de bascule ; le casque ne fait pas le chevalier.

En attendant, il a donné à l'Angleterre par la convention récente et par le voyage un appui moral. Il a porté un très grave préjudice à la cause des Boers, enrayé le mouvement allemand en leur faveur, accrédité l'opinion qu'il n'y avait rien à faire qu'à laisser faire. Si bien que, jusqu'à présent, il semble que l'Angleterre traversera ce moment difficile, où elle est toute à un grand effort et presque dégarnie de forces, sans que son impopularité dans le monde, les ressentiments contre son orgueil et contre ses actes, et l'odieux, ressenti par toutes les consciences humaines, d'une lutte inégale, et l'unanime admiration pour l'héroïsme du plus faible lui coûtent autre chose que le petit arrangement des Samoa : ce qui est paradoxal.



Cet état des choses, l'empereur Guillaume l'a-t-il voulu et cherché? Ou bien en aurait-il souhaité un autre? En d'autres termes, l'entente continentale, qui semblait commandée par les circonstances, a-t-elle été tentée, et s'est-elle, à l'épreuve, trouvée impossible?

Nous voici dans l'incertitude et le hasard des conjectures.

Certainement le scenario des nouvellistes : — voyage du ministre français à Pétersbourg pour proposer ou discuter l'entente continentale, voyage du ministre russe à Paris pour préparer la conclusion, entrevue des empereurs à Potsdam pour l'achever — a été imaginé à peu près de toutes pièces ; mais il reste l'ensemble des faits rappelés tout à l'heure, les manifestations échangées, certaines paroles de l'empereur Guillaume; car supposer que l'empereur d'Allemagne, étant un orateur, se laisse entraîner en certaines circonstances par l'effet prévu de paroles à dire et par la beauté du geste accompagnant, c'est une impertinence. Enfin l'étude attentive des entre-lignes de la presse allemande à de certains moments corrobore l'opinion qu'il a pu se passer quelque chose. Mais quoi? Probablement bien peu de chose, peut-être seulement des propos interrompus. Car cette entente de la France et de l'Allemagne, avec ou sans l'intermédiaire de la Russie,

est une opération qui ne peut réussir du premier coup, n'étant pas si facile qu'on croirait.

La Russie a grand intérêt, sans aucun doute, au maintien de la paix générale, — il lui faut quelques années encore pour que, son œuvre chinoise étant terminée, elle ramène son attention vers la vieille politique européenne; — elle veut donc la paix entre la France et l'Allemagne; mais la réconciliation de ces deux pays n'est point une des fins essentielles de sa politique. Aussi bien faudrait-il, pour qu'elle entreprît cette œuvre malaisée, qu'elle fût au même degré d'intimité avec l'un et avec l'autre pays, et ce n'est pas un secret que ses relations avec l'Allemagne sont amicales sans cordialité: l'empereur Nicolas est fidèle aux sentiments et à la politique de son père Alexandre III. D'autre part, si la Russie doit désirer mettre l'Angleterre en un état d'esprit conciliant et modéré, elle sait qu'elle a et surtout qu'elle aura des moyens considérables et décisifs de la rendre raisonnable. Un glacier en marche arrivera tel jour à tel endroit nécessairement: le glacier est un marcheur placide.

Entre Allemagne et France, la conversation est embarrassée, malgré la communauté des intérêts hors d'Europe, et malgré que trente années bientôt se soient écoulées depuis le jour lamentable et désastreux où deux grands peuples, dont les génies dissemblables paraissent faits pour se compléter l'un l'autre, et, ensemble, conduire l'humanité à ses fins spirituelles et temporelles, se sont trouvés disjoints, adversaires et ennemis. Sans doute, la question qui les divise peut être oubliée dans les pourparlers politiques, mais elle est là, invisible et présente. L'Allemagne, si nous nous concertions avec elle, ne nous demanderait pas de renouveler le traité de Francfort, mais elle sait que, si elle nous le demandait, nous ne pourrions pas y consentir. Au reste, croire qu'une transaction sur l'Alsace pourrait intervenir entre les deux pays, inspirée par des sentiments très élevés et purement nobles, c'est un rêve de poète ou de bon jeune homme. Il faudrait, pour que l'Allemagne voulût bien y entendre, quelque très grande crise, et de tout exceptionnelles circonstances qui ne peuvent être prévues ni même imaginées. Les circonstances présentes sont, pour un tel objet, très petites. Or, tant que la

« question » demeure entre les deux gouvernements et les deux peuples, la mutuelle confiance qu'il faut apporter dans les entreprises délicates est bien difficile. Puis l'empereur Guillaume a de vives allures déconcertantes; dans sa politique extérieure, il paraît procéder, comme dans sa politique intérieure, *per saltus*. Et enfin nous disions qu'au fond son gouvernement, très pratique et réaliste, ne dédaigne pas le procédé de la bascule, ni même celui du marchandage. Et cela donne à réfléchir.

Enfin, une entente entre des puissances contre une autre puissance peut toujours mener à un conflit, et si, dans le cas présent, un conflit se produisait, les risques de la France et ceux de l'Allemagne seraient par trop inégaux. L'Allemagne, qui rendrait aisément la Baltique inaccessible, et dont les colonies et la flotte ne sont point très considérables, n'offrirait aux coups de l'ennemi ni une si grande étendue de côtes, ni tant de ports, ni tant de territoires, ni tant de flancs de navires que la France. Et cela encore donne à réfléchir.

Tout cela fait comprendre pourquoi l'entente continentale, qui paraît imposée et semble facile, n'a pu jusqu'à présent être conclue.



Jusqu'à présent? Le sera-t-elle donc un jour? C'est à peu près certain, et voilà un sujet de méditations graves pour les politiques.

Une claire démonstration se fait en ce moment : les forces de l'Angleterre ne sont pas adéquates à son empire; je veux dire qu'elles ne suffisent pas pour le protéger. Même démonstration fut faite jadis pour la République de Venise, pour le Portugal, pour l'Espagne, pour la Hollande. A la vérité, l'Angleterre est singulièrement plus forte qu'aucune des puissances dont elle a recueilli la succession, mais aussi son empire est bien plus vaste et bien plus exposé. Imaginez-la menacée en Égypte, en Chine, aux Indes, en même temps que dans l'Afrique australe : elle est perdue; les chutes des puissances maritimes sont rapides et profondes. L'entente des puissances continentales, si jamais elle se proposait cet objet, ruinerait l'Angleterre infailliblement. L'Angleterre le sait ;

un cauchemar doit hanter à cette heure l'esprit de ses hommes d'État. Si elle a l'extraordinaire et imméritée bonne fortune de terminer tranquillement sa guerre contre les Boers, ne voudra-t-elle pas prendre ses précautions contre l'avenir? Attendra-t-elle sans rien faire que l'entente continentale soit accomplie? C'est improbable.

Dès lors, il nous faut regarder aux conséquences de cette improbabilité.

Il y a quelques années, si l'on cherchait dans le monde les causes de conflits possibles, on trouvait la question d'Alsace, la rivalité de l'Angleterre et de la Russie en Perse et en Extrême-Orient, celle de la Russie et de l'Autriche dans les Balkans, les luttes des nationalités balkaniques, celles des races de la monarchie austro-hongroise: à quoi s'est ajouté plus récemment le développement de la politique extérieure des États-Unis. Un conflit entre la France et l'Angleterre paraissait impossible. Aujourd'hui cette éventualité semble la plus redoutable de celles qui menacent la paix du monde. Entre les deux pays, une hostilité, qui pourtant n'a pas de raisons graves, devient de plus en plus aiguë; si l'on n'y prend garde, ce sera bientôt une haine aveugle.

Personne, en France, si ce n'est une très petite bande de fous, ne souhaite une guerre avec l'Angleterre. Tout ce que ce pays compte de gens éclairés répugne à l'idée d'une si criminelle et barbare folie. Mais il est certain que des sentiments d'antipathie nationale qui sommeillaient dans la masse se réveillent, et voici que les gens sensés sont réduits à considérer comme possible la folie barbare et criminelle. Ce n'est pas nous qui avons créé ce péril, très certainement, ce n'est pas nous. La France a pris sa part dans le partage du monde : elle en avait le droit. Elle ne pouvait le faire sans quelques difficultés avec l'Angleterre, qui, étant partout, se trouve la voisine de tout le monde. Des « coups d'épingle » furent échangés; le compte en a été fait ici-même : ni les plus gros ni les plus nombreux n'ont été portés par la France à l'Angleterre. Dans les arrangements intervenus, nous nous sommes montrés conciliants toujours. Notre politique à l'égard de l'Angleterre a été pacifique constamment.

Cependant l'opinion anglaise est travaillée contre la France.

La légende des piqûres d'épingle est fort accréditée outre-Manche; les exagérations de quelques-uns de nos coloniaux, les crises d'épilepsie de certains nationalistes, les railleries de mauvais goût de caricaturistes irresponsables, tout cela passe en Angleterre pour l'expression de l'opinion française. Peu importe que d'autres pays récriminent contre l'Angleterre et caricaturent la Reine : les seules injures qu'il soit opportun de compter sont celles qui viennent de France. Les sympathies pour les Boers, qui sont universelles, ne sont tenues pour choquantes que si elles parlent en français. L'Angleterre est en train de se faire exécrer dans le monde entier, et des Anglais commencent à l'avouer, mais le gros public ne veut s'offenser que des sentiments de la France. On essaye de lui faire croire, et il croit que nous avons juré la destruction de Carthage, que nous avons essayé d'organiser la coalition continentale, et que notre république a été a été froidement éconduite par les deux grands empires : ce qui est faux, d'une absolue fausseté.

Quelles sont donc les intentions de cette campagne menée contre nous? Il faut bien que nous les cherchions. Tout de suite, l'impérialisme se présente, avec ses théories, ses passions, et tout le personnel qui les sert ou bien s'en sert, ou bien s'y résigne et s'y asservit. M. Chamberlain en a fait sa carrière; il prend l'audace effrontée de méconnaître les convenances envers les gouvernements, envers le sien propre; par la force de l'impérialisme, il s'impose à ses collègues, au premier ministre, à la Couronne elle-même. Fatalement, il a besoin de la guerre; que serait un impérialisme qui ne tirerait pas des coups de canon? Il a donc voulu la guerre contre les Boers; l'année dernière, il la voulait avec la France. La France est la première ennemie désignée de l'impérialisme, étant la seconde puissance maritime et coloniale; vaincue, ses dépouilles seraient précieuses : Indo-Chine, Madagascar, *et cætera*. De plus, mettre la France hors de combat pour un quart de siècle, pour un demi-siècle peut-être, c'est retarder, s'il ne peut être à toujours conjuré, le péril de l'entente continentale. Et enfin, la France ne paraît pas redoutable aux impérialistes anglais : elle a confessé, elle confesse qu'elle n'est pas prête pour la guerre : elle est troublée par ses luttes inté-

rieures : les Anglais la disent démoralisée, désordonnée, incapable d'un effort viril, capable, tout au plus, d'une guerre civile. L'occasion paraît vraiment trop belle.

Ne croyons pas que les échecs de ses armes en Afrique interdisent à l'Angleterre l'espoir d'une guerre victorieuse contre nous : la flotte du jubilé demeure intacte, et la guerre peut être souhaitée par les Anglais comme une revanche et comme un moyen de se refaire un prestige. Ne croyons pas non plus que la chute de M. Chamberlain suffirait pour assurer la paix, car M. Chamberlain ne serait pas apparu, s'il n'y avait pas eu matière à chamberlanisme en Angleterre, et la matière demeurerait. N'oublions pas que l'Angleterre a le moyen de se procurer la guerre avec nous : il nous reste des comptes à régler avec nos voisins, et le gouvernement anglais, entre autres qualités politiques éminentes, a celle de savoir choisir le moment où une question doit être posée. Il est peut-être le seul gouvernement aujourd'hui capable de préparer une négociation ou une guerre et de la faire aboutir à l'heure par lui jugée opportune.

Il nous faut faire remarquer que nous avons employé, en parlant de cette éventualité de la guerre, les mots probabilité, possibilité : ce ne sont point des mots fermes. Mais, qu'il y ait seulement possibilité d'un événement pareil, cela suffit pour que la pensée en soit présente à notre esprit, et pour que notre conduite se règle sur cette pensée.

Cette conduite apparaît très simple.

Faire connaître et prouver au monde entier que nous ne désirons pas la guerre. Que tous ceux qui ont qualité pour parler en France joignent leurs efforts à ceux des hommes qui ont gardé en Angleterre le sens de l'humanité. Qu'une protestation s'élève et s'indigne contre l'idée d'une guerre absurde, et dont les conséquences peuvent être si graves pour l'un et pour l'autre pays. Ne donnons aucun des prétextes attendus, pas même celui d'une caricature. Ne pas provoquer, ne pas insulter : c'est la première règle.

Nous mettre en état de défense. Pour cela, nous pénétrer tous du sentiment que peut-être nous sommes à la veille d'une crise dans notre histoire. Croire qu'il vaut la peine d'y réfléchir, et porter sur ce point, par un effort continu, l'attention

publique. Faire trêve aux dissensions intérieures, lesquelles travaillent au compte et profit de la société Chamberlain et Cie.

Notre sagesse et notre amour de la paix seraient sans dignité comme sans efficacité, si nous étions faibles. Nous préparer à l'éventualité de la guerre; négocier à toutes fins utiles partout où il peut être négocié; tenir, hors de l'effarement et de la bousculade politique, des conseils compétents, actifs, quotidiens; les postes de défense étant déterminés, y mettre l'homme qui convient, lui donner sa consigne et qu'elle soit claire; tous les moyens de la guerre étant prévus et arrêtés, se pourvoir des hommes qui les emploieront. C'est, en fin de compte, l'unique façon certaine de rendre la guerre impossible: montrer aux Anglais qu'elle sera une affaire tout à fait sérieuse, la vérité, où ils courraient autant de risques que nous, et peut-être de plus grands risques.

ERNEST LAVISSE.

*L'Administrateur-Gérant :* H. CASSARD

# LA FEMME DE MARBRE

— XVIe SIÈCLE —

Je jure qu'en rencontrant Giulietta del Rocco, je ne pensais guère à la voir nue.

C'était par un assez bel après-midi d'été, bien que la pureté et la transparence de l'air ne fussent point parfaites comme à certains jours où leur beauté est presque divine. Pas de nuages au ciel, mais une vapeur sèche qui en troublait la lumière. La chaleur, sans être orageuse, était pesante. Aussi, après avoir cheminé assez longtemps hors de la ville, je me sentis fatigué.

Je continuais pourtant à marcher. Le terrain montait en pente brusque. Malgré ma lassitude, je me résolus à gagner la traverse qui mène aux hautes fermes de Rocco d'où l'on voit un vaste espace de contrée et les méandres marécageux du Motterone. Il y a là un bois de pins. L'air y est plus salubre que dans la basse campagne, et je pensais à m'étendre jusqu'au soir à l'ombre des arbres pour ne revenir à la ville que par les routes rafraîchies et déjà ténébreuses. Je trouverais bien aux fermes de quoi souper, une jatte de lait, des olives et une grappe de raisin.

Pour raccourcir mon chemin je devais prendre par la vigne du vieux Bernardo. Je comptais plus de cinq ans passés sans avoir revu le bonhomme : durant ces cinq années, l'ardeur du travail m'avait tenu enfermé dans ma maison. Tout

avait succombé à cet attrait soudain, mon goût du plaisir aussi bien que mes habitudes de paresse et même ma gourmandise. Moi, jadis si friand de mets et de fruits, je ne m'étais pas une fois assis à une table. Un morceau de pain mangé debout, un verre de vin bu à la hâte, formaient toute ma nourriture. Et dire qu'auparavant je guettais la venue du vieux Bernardo, pour le voir arriver avec son âne et déboucher du coin de la place aux Herbes !

Il levait son gros bâton d'épine sur la croupe grise du baudet, dont les sabots secs piétinaient les dalles plates. J'entendais rire, entre les paniers, où il l'installait pour l'amener avec lui au marché, la petite Giulietta. La fillette portait en ses mains des caïeux d'iris cueillis au bord du Motterone, et elle se retournait aux jurons de son grand-père et aux pétarades de l'âne. Bernardo m'apportait ainsi des fruits et des légumes, et réservait pour moi les plus beaux parmi ceux qu'il allait vendre ensuite sur la place.

Le vieillard, qui était arrogant et sentencieux, se montrait fier de mon attention, mais, du jour où je cessai de m'occuper du pas de l'âne et de venir choisir au panier ce qui était à ma convenance, il fut blessé dans son orgueil maraîcher et, peu à peu, cessa, de lui-même, son office. Je ne le vis donc plus, et j'aurais pu ne jamais le revoir, car il était très vieux et les années, à son âge, sont pesantes et fourbes.

Celles que je passai, comme je l'ai dit, retiré en ma maison, me furent, grâce à Dieu, singulièrement fructueuses. Si le champ du vieux Bernardo porta, durant cet intervalle, de belles récoltes terrestres, la mienne aussi, pour être spirituelle, n'en fut pas moins précieuse, car il faut que vous sachiez qu'en ces cinq ans je devins, d'apprenti, maître en mon art.

Je ressentis, pour être vrai, à cette promptitude et à ce succès une grande joie et une grande peur. Il fallait maintenant me rendre digne d'une pareille faveur et la justifier à mes propres yeux par l'usage que j'en pourrais faire, car le plus sérieux devoir de l'homme n'est point celui où on l'oblige, mais bien celui qu'il s'impose.

Dès lors, l'agitation incertaine de mes pensées me rendit étroite ma demeure. Je courus la ville, inquiet et exalté ; je sortais dans la campagne et je gagnais quelque endroit isolé,

tantôt sur les bords du Motterone, tantôt sur la montagne. J'en gravissais les pentes et je m'asseyais sur un rocher, à moins que, couché sur la berge, j'écoutasse couler l'eau jaune et limoneuse du fleuve ou frissonner, à leurs tiges humides, les feuilles sèches des roseaux. Le silence des pierres et les murmures de l'onde entretinrent tour à tour ma méditation solitaire.

C'était un hasard que je ne fusse pas, jusqu'au jour dont je vous parle, retourné à la ferme de Rocco ni à son bois de pins. J'y venais souvent autrefois. Il était rempli de ramiers et j'aimais les abattre à coups d'arbalète. Je me montrais fort adroit à ce tir. Mes traits ne manquaient guère le but visé; mais depuis longtemps j'avais renoncé à ce vain jeu. Ce n'était pas l'œil au guet et les mains alertes que je venais aujourd'hui m'asseoir anxieusement auprès des troncs rouges. Je voulais m'y étendre, les oreilles closes et les paupières fermées, et y endormir pour une heure le trouble de mon esprit.

J'étais arrivé à la vigne de Bernardo. Elle s'étageait en terrasses. Le raisin mûr pendait à ses arceaux. Je goûtai un grain d'une grappe. Je ne trouvai aucun plaisir à sa fadeur chaude et liquoreuse et je recrachai la peau trop sucrée. Quelqu'un riait derrière moi. Je me retournai.

Une jeune fille était debout devant une grande corbeille pleine de raisins. Le bras haut tendu vers une grappe, elle me sembla svelte et forte à la fois. La beauté de son corps apparaissait sous une robe et une chemisette de toile commune.

Depuis l'enfance, je me montrais attentif à la forme des êtres et des choses, jusqu'à demeurer de longues heures à contempler les figures qu'ébauchent les nuages, celles que dessinent les veines des cailloux, celles qu'indiquent les nœuds des écorces. J'y distinguais tout ce qu'on devine d'indistinct et de mystérieux dans ce qu'on regarde longtemps. J'aimais la vue des paysages, les animaux m'intéressaient. A la chasse, tout en les poursuivant, j'admirais leur course ou leur vol.

Ce fut ainsi qu'à voir vivre, je vécus. Je fis la guerre et l'amour. La façon dont se croisent les épées et se joignent les bouches me passionna également. Un jour, ma maîtresse m'embrassa avec un geste si charmant que je voulus en fixer

le souvenir ailleurs qu'en ma mémoire. Celle des hommes est si incertaine que même les images qui l'ont le plus délicieusement émue y sont brèves et fugitives. C'est de l'expérience de cette fragilité que sont nés les arts, et du désir de rendre durable par eux ce qui sans leur aide n'est que passager. Je voulus imiter ce que d'autres savent faire si bien. J'ignorais, hélas! le divin artifice. Mon papier ne porta que des signes informes et ne retint que des formes insignifiantes. Je pleurai de rage et d'impuissance.

Il me fallait tout apprendre. J'appris. Vingt fois je fus sur le point de renoncer. Je m'acharnai. Cinq années passèrent au bout desquelles je sus mélanger les couleurs et tailler les marbres à la ressemblance de tout ce qui existe. Il ne me restait plus qu'à choisir ce que je voulais éterniser. J'avais résolu que ce fût un corps de femme, en souvenir de celle dont le baiser m'avait ouvert les yeux...

Cependant la vendangeuse avait achevé de cueillir la grappe qu'elle tâtait: elle la jeta avec les autres dans la corbeille. Elle ne riait plus et me regardait.

— Ils sont trop chauds, Seigneur, pour vous désaltérer, me dit-elle d'une voix douce et grave; ils ne redeviendront bons qu'au frais. Mais, si Votre Seigneurie a soif, qu'elle daigne venir avec moi jusqu'à la ferme. Notre puits est froid et mon grand-père sera bien aise de revoir Votre Seigneurie si elle n'a pas oublié le vieux Bernardo.

Et elle se remit à rire. Il me semblait la reconnaître.

— Mais alors, lui dis-je, tu es donc la petite Giulietta qui m'apportait sur l'âne des olives, des melons et des iris! On t'asseyait entre les paniers. Comme tu es grande et belle maintenant!

— Oui, répondit-elle en rougissant, je suis Giulietta, la petite fille du vieux Bernardo, et j'ai grandi.

Elle souleva la corbeille. L'osier ploya en gémissant sous la charge des grappes, mais elle saisit les anses de ses mains robustes et posa le fardeau sur son épaule. Tout son corps se roidit pour supporter le poids. Je voyais la hanche tendre l'étoffe. Elle se mit à marcher devant moi.

Je la suivais. Ses cheveux relevés sur sa nuque y tordaient

leur natte puissante. Elle allait d'un pas sûr et égal. Ses reins solides se cambraient. L'étoffe rugueuse de sa robe semblait de la pierre souple, et elle y paraissait sculptée en lignes nobles et fortes. La chair de ses bras et de son cou nus, de leur marbre tiède, achevaient en elle la statue. Comme elle avait chaud, une plaque de sueur mouillait sa chemise entre les deux épaules.

La ferme était un bâtiment carré, au milieu d'une cour caillouteuse. Un chien jappa à notre approche ; un bœuf beugla dans l'étable. Des moutons bêlaient plaintivement dans la bergerie. Le vieux Bernardo parut sur le seuil de la porte.

Il n'avait guère changé depuis ces cinq années, sauf que sa longue barbe blanche poussait plus longue et plus blanche. J'admirai ses mains ; elles étaient larges et terreuses. Le vieillard tout entier ressemblait à un arbre debout. Ses cheveux frisaient sur son front comme une mousse sèche, et sa barbe pendait comme une herbe fibreuse. Ses pieds nus tenaient au sol comme des souches. L'écorce rude de son visage montrait la fente de la bouche et le nœud du nez. Les yeux vifs imitaient deux gouttes de pluie, et les oreilles rappelaient ces champignons cartilagineux qui croissent au bas des vieux troncs. Il avait l'air sylvestre et végétal.

Il m'accueillit bien, mais avec quelque gravité. Peut-être était-il mécontent de me voir revenir ainsi avec Giulietta et craignait-il, de ma part, une de ces entreprises galantes dont les seigneurs ne se privent pas avec les belles paysannes. Giulietta, sans mot dire, avait posé sur la table une fiasque clissée et une cruche d'eau fraîche près d'un plat d'olives noires, puis elle disparut brusquement. Nous restâmes seuls. Bernardo se taisait et me regardait en mordillant sa longue barbe. Le silence dura assez longtemps.

— Tu la trouves belle, notre Giulietta ! me dit-il tout à coup en me versant à boire.

Je ne répondis rien. Il reprit :

— Elle est belle, n'est-ce pas ?

Il s'arrêta encore, puis, posant ses deux coudes sur la table, il ajouta, quand j'eus replacé mon verre devant moi :

— Pourquoi ne fais-tu pas son portrait sur le bois ou dans la pierre ?

Sa langue s'était déliée comme lorsqu'il vantait jadis longuement le mérite de quelque fruit qu'il me tendait de sa grosse main, par-dessus l'échine pelée de son âne.

— Les deux seigneurs de Corcorone, tes amis, me parlaient souvent de toi, durant les temps où l'on ne te voyait plus. Tu sais, les deux Corcorone! Ce sont de bons seigneurs. J'ai fait la guerre jadis avec leur aïeul, aussi me saluent-ils et m'abordent-ils familièrement. Ce sont de bons seigneurs. Le grand est souple comme l'arc et le petit vif comme la flèche. Ils m'ont appris que tu devenais savant à peindre et à tailler des images, que tu pourrais, si tu voulais, refaire un tableau d'autel comme celui qui a brûlé lors de l'incendie de Santa Chiara et réparer aux portes de San Michele les apôtres à qui les mauvais jours ont cassé le nez ou les bras. Giulietta est belle et sage et j'aimerais la voir sous les traits d'une sainte. Sa figure serait toujours parmi les prières, les cierges et l'encens. Cela lui porterait bonheur et lui communiquerait de la sagesse et de la piété.

— Hélas! répondis-je, tu te trompes, Bernardo. Je ne taille et ne peins point d'images sacrées, et j'en laisse la tâche à de plus habiles et à de plus pieux. Pour moi, je me borne à représenter exactement l'aspect des choses et plus particulièment le corps et le visage des hommes.

Il passa la main dans sa barbe.

— Les Corcorone t'ont mal renseigné, Bernardo.

— J'ai vu déterrer d'anciennes statues, — dit tout bas et comme à lui-même le vieillard. — Elles gisaient en terre depuis des centaines d'années. Elles n'avaient ni robes ni coiffures; elles étaient toutes nues. Personne pourtant n'en riait, et on les entourait avec respect. Je crois que c'était parce qu'on les trouvait belles.

Et il continua plus bas encore :

— J'ai vu ouvrir des sépultures et briser des cercueils d'airain. Ils contenaient des squelettes vêtus de drap d'or. Tout le monde se bouchait le nez, et quelques-uns poussèrent du pied ces ossements. C'était au temps des guerres, quand nous prîmes Guescia et qu'on pilla le tombeau des ducs...

Et le vieux Bernardo me raconta plusieurs faits d'armes de sa jeunesse, alors qu'il suivait l'étendard du grand Corco-

rone. J'avais achevé la fiasque et les olives. Le vieillard m'accompagna jusqu'à la porte :

— Excuse-moi de ne point aller plus loin, mes jambes sont lourdes.

Je me trouvai seul. Je me dirigeai vers le bois de pins. Quand j'y entrai, les ramiers inquiets cessèrent de roucouler. Quelques-uns s'envolèrent avec un grand bruit d'ailes. Une pomme écailleuse tomba à mes pieds.



Non, vraiment, je l'ai déjà dit et je le répète encore, lorsque je rencontrai Giulietta dans la vigne, je n'eus aucune pensée de la voir nue, et j'ajoute qu'en la voyant telle en sa chair je n'eus dans la mienne aucun désir.

Elle revenait chez moi, chaque matin, à la même heure qu'elle y était venue la première fois. Ce fut le surlendemain de ma visite au vieux Bernardo que je la vis entrer dans la salle où je travaillais. Je crus qu'elle me rapportait quelque objet perdu. J'attendais qu'elle parlât, et je la regardais en souriant.

Sans rien dire, elle commença à se dévêtir. Elle agissait comme si elle accomplissait un ordre. Quand elle fut nue, elle me regarda au visage et se tint immobile.

Je restai de longs jours en face de sa beauté. Ma porte fut close à tous. Il vint des marchands de marbre et des vendeurs de terres colorées : c'étaient mes visiteurs les plus habituels. Les deux seigneurs de Corcorone demandèrent aussi à me voir, et repartirent fort étonnés de s'être présentés en vain.

D'ordinaire, ils entraient chez moi à leur gré. Au temps de ma plus sévère réclusion, ils pénétraient dans ma solitude. Je les aimais. Nos pères s'étaient connus et avaient toujours suivi les mêmes factions. Nous aussi dans notre jeunesse avions tiré l'épée pour les mêmes causes, et notre sang avait coulé aux mêmes batailles.

Les deux cousins, car ils étaient nés des deux fils du grand Corcorone sous qui Bernardo avait servi, se ressemblaient peu, mais une étroite amitié les liait mieux que la parenté ou que n'eussent fait des rapports apparents d'aspect ou de

visage. L'un était grand, l'autre petit. Très beaux tous deux. Ils habitaient deux palais voisins et tout était commun entre eux, jusqu'aux femmes que, plus d'une fois, ils se partagèrent fraternellement. L'un obtenait d'elles plutôt de l'amour, l'autre tirait d'elles plutôt de la volupté. Alberto de Corcorone, qui était petit, se montrait violent et sensuel ; Conrado de Corcorone, qui était grand, paraissait doux et rêveur. Alberto traitait ses maîtresses avec passion ; Conrado, avec tendresse : aussi celles de Conrado oubliaient-elles assez vite qu'il les avait aimées, tandis que celles d'Alberto se souvenaient longtemps de leur amour.

Ils étaient mes amis et j'avais plaisir à leur compagnie. Je travaillais librement en leur présence. Ils s'intéressaient à mes efforts. Ils se tenaient debout devant moi, Conrado, la main sur l'épaule d'Alberto, Alberto, le bras passé à la taille de Conrado, car ils étaient de hauteur inégale, comme de tempéraments différents. Ils portaient un costume simple et riche à la fois, et chacun une dague au côté. Celle d'Alberto, avait, au pommeau, un gros rubis, que remplaçait à celle de Conrado une perle longue.

Il me fallut pourtant me priver de voir mes Corcorone, car Giulietta m'occupait tout entier, les mains et la pensée. Je leur écrivis donc pour leur dire la nécessité de ma solitude et que, ma tâche terminée, je leur en ferais savoir la fin.

J'avais étudié passionnément le corps admirable que Giulietta, immobile et silencieuse, dressait chaque jour devant mes yeux. Je l'avais tour à tour dessiné, peint et modelé, pour en apprendre la proportion, la structure et les lignes. Il ne me restait plus qu'à le tailler au marbre.

J'en fis venir un bloc pur et magnifique ; il était légèrement rosé, comme une chair solide qu'on pouvait entamer sans qu'elle saignât. Giulietta pourtant tressaillait à chaque coup de ciseau comme si ce fût son corps que j'atteignisse dans la pierre et comme si une sympathie secrète unissait sa chair vivante à la matière que sa forme animait peu à peu.

Cependant je travaillais avec ardeur et joie. La statue s'ébaucha dans le bloc dégrossi. La figure naissait lentement. Je hâtais sa mystérieuse délivrance. Je la dépeçais de son écorce rugueuse. Enfin, le marbre vécut.

Giulietta, anxieuse, ne me quittait pas des yeux. Elle assistait silencieusement à cette naissance d'elle-même. Une semaine se passa encore, et ce fut le vendredi de la suivante, au crépuscule, que je laissai tomber le marteau. Mon œuvre était finie, la statue se dressait toute blanche dans la lumière adoucie.

Un léger bruit me fit tourner la tête.

Giulietta s'avançait à pas lents vers la statue. Elle enlaça tendrement le marbre, qui sembla lui rendre sa caresse, et posa ses lèvres éphémères sur les lèvres éternelles. Leurs deux sourires se touchèrent. Après cet adieu, Giulietta reprit ses habits. Au moment où elle se dirigeait vers la porte, la porte s'ouvrit et les deux Corcorone se montrèrent sur le seuil. Je les avais fait prévenir la veille qu'ils me vinssent voir ce jour-là. Ils s'écartèrent pour laisser passer Giulietta. Elle passa entre eux.

— C'est la petite-fille du vieux Bernardo, leur dis-je ; c'est de son corps que j'ai fait la statue.

J'avais pris entre mes doigts une pincée de poussière de marbre. La poudre brillante filtrait comme d'un sablier improvisé, sans que je me doutasse que sa fuite marquât le passage d'une heure solennelle.



Je ressentais une grande fatigue. Mon travail avait épuisé mes forces et je tâchais de les réparer par le sommeil et la nourriture ; je dormais et je mangeais abondamment. Jamais les viandes ne me parurent plus substantielles et les fruits plus délicieux. Je pensais à ceux que m'apportait autrefois sur son âne le vieux Bernardo. En était-il un qui valût le beau fruit charnel du corps admirable de Giulietta ?

Je ne l'avais pas revue, non plus que les Corcorone. Mon existence solitaire avait éloigné de moi mes autres amis. Je vivais donc sans nouvelles du dehors. J'ignorais ce qui se passait derrière le mur de mon jardin. Parfois un ramier traversait le ciel. Je voyais son ombre mobile dans l'eau du bassin et je songeais au bois de pins, à la ferme de Rocco, à Bernardo et à Giulietta.

Déjà depuis longtemps je voulais porter à la jeune fille

quelque présent, en reconnaissance de son aide et de son assiduité. J'allai donc chez le joaillier. J'y choisis une bague et des boucles de corail. C'était bien peu de chose auprès des pierres que l'artisan était en train de sertir. Il me montra un collier de rubis et un collier de perles. Chacun avait été commandé par l'un des seigneurs de Corcorone.

Quelques jours après, je partis pour la ferme de Bernardo. Je quittai les berges plates du Motterone, je gravis le chemin rude, et je coupai par la vigne. Arrivé à la ferme, je trouvai les portes fermées. L'étable seule était ouverte mais vide. La maison semblait abandonnée.

J'appelai : personne ne répondit. Où pouvaient bien être Bernardo et Giulietta ? Je pris le parti de monter au bois de pins. Aucun oiseau dans les branches ; pas un souffle dans les cimes. Les résines cristallisées coulaient le long des troncs rougeâtres. Les aiguilles feutraient le sol ; en entrant là, les pas perdaient leur bruit.

Je m'assis. Un enfant parut, ramassant des pommes de pin. Il en remplissait un grand sac de filet qu'il portait sur l'épaule. Le garçon pouvait bien avoir une dizaine d'années. Je l'appelai. Il s'arrêta.

— Sais-tu où est le vieux Bernardo ?

L'enfant fit un signe de croix. Je compris que Bernardo était mort. Il était mort, en effet, la semaine précédente. Le petit clocher du village, que j'apercevais à travers les arbres, avait sonné la cérémonie. Ainsi Bernardo dormait sous les cyprès du cimetière. Quoi de plus simple ? Il était vieux, et nous mourrons tous.

L'enfant s'était remis à ramasser de pommes de pin.

— Et Giulietta ? lui dis-je.

Il se mit à rire en montrant ses dents blanches, claqua la langue comme pour imiter le bruit d'un cheval qu'on excite, puis, avec les doigts, fit le signe d'un oiseau qui s'envole.

Le bois était silencieux, pas un ramier n'y roucoulait.



Giulietta était la maîtresse d'Alberto de Corcorone. Il la promenait par la ville, superbement vêtue et parée de riches

joyaux. Le collier de gros rubis cerclait son cou blanc. Tout le monde savait cela, hors moi peut-être. Je les vis tous deux par hasard. quelque temps après, comme je traversais le pont du Motterone. J'étais allé à la recherche du jeune garçon de l'autre jour, et m'accommoder avec sa famille pour qu'il vînt chez moi servir de modèle à un bas-relief que je projetais. Je pensais y représenter une ronde d'enfants marins et sylvestres s'offrant des pommes de pin et des algues, des mousses et des coquilles. C'est en revenant que je rencontrai Alberto et Giulietta. Il faisait un beau temps d'hiver. Les pluies de l'automne avaient cessé, et l'eau souvent jaune du fleuve s'était clarifiée de ses boues. Elle coulait, verte et pure, sous l'arche bombée. Accoudé au parapet, je regardais la fuite insensible de l'onde. De longues herbes flottantes y semblaient des chevelures étendues. On eût dit que des nymphes invisibles couraient debout sous la transparence des eaux et ne montraient d'elles que leurs chevelures fluviatiles. Un long murmure fluide et soyeux berçait le songe de ma pensée incertaine. J'en étais là, quand un bruit de sabots m'avertit que des cavaliers venaient de s'engager sur la pente du pont. Je reconnus Alberto et Giulietta. Arrivés derrière moi, ils s'arrêtèrent pour laisser souffler leurs bêtes. Lui montait un cheval noir, elle une jument alezane. Les chevaux se touchaient du flanc. Alberto avait un bras passé autour de la taille de Giulietta. J'hésitai à me retourner tout à fait et à leur parler ; mais une réserve instinctive me pencha sur le parapet, et je continuai à regarder couler l'eau. Quand je me redressai, les deux amants avaient disparu, sans me reconnaître, car l'amour ne voit que lui-même.

Je rentrai chez moi en pensant à ces choses et aux enfants sylvestres et marins que je voulais unir en une ronde amoureuse, sculptée au socle de la statue de Giulietta. Je voyais en esprit sa forme de marbre. En arrivant dans ma maison, je me trouvai face à face avec Conrado de Corcorone. Je sentis que c'était lui, quoique un changement profond l'eût presque rendu méconnaissable. Sa haute taille s'était comme cassée. Une pâleur fiévreuse ternissait son visage. Il répondit à peine à mes propos. Un grand chagrin paraissait l'occuper. Il allait

et venait, d'un air inquiet. Je n'osais l'interroger, quand, avec un effort douloureux, et presque à voix basse, quoique nous fussions seuls, il me demanda où était la statue de Giulietta.

Je le menai devant elle. Le marbre nu semblait vivre et respirer. Quand il le vit, je crus qu'il allait tomber et je m'aperçus qu'il pleurait.

Ce fut une terrible et simple histoire que me raconta Conrado de Corcorone.

En sortant de chez moi, le jour où ils avaient vu Giulietta, les deux cousins, qui rentraient d'ordinaire ensemble au double palais qu'ils habitaient sur la Vieille Place, se séparèrent brusquement. « Dès cet instant, me disait Conrado, je sentis que nos destinées se quittaient la main. Giulietta était entre nous. Nous aimions tous deux la même femme et, cette fois, nous nous sentîmes ennemis. » En effet, une muette rivalité commença entre eux. Ils ne se parlaient plus. Tous deux recherchaient Giulietta. Sous prétexte de visiter le vieux Bernardo qui était tombé malade, ils se rendaient chaque jour à la ferme de Rocco. Ils se succédaient au chevet du vieillard et auprès de Giulietta. Parfois, ils se croisaient en chemin, l'un montant, l'autre descendant. « Le regard que nous échangions alors était meurtrier. Je ne sais comment nous ne nous précipitâmes pas l'un sur l'autre. Je ne sais pas non plus, — me disait Conrado, — quand je vois Alberto passer sous mes fenêtres avec sa maîtresse, ce qui me retient d'aller au-devant de lui et de l'outrager en son bonheur insolent. »

— Giulietta, donc, — reprit-il après un silence, — ne me haïssait pas, mais je n'étais point sûr qu'elle n'aimât pas Alberto. Hélas! j'en eus bientôt la jalouse certitude.

Ce fut le lendemain de la mort du vieux Bernardo. Conrado se trouvait avec Giulietta au bois de pins. Alberto parut. Les deux hommes la mirent en demeure de choisir entre eux.

— Ah! s'écriait Conrado, je l'aimais... Elle souriait à Alberto, et son sourire riait de moi. Alberto était aimé. C'était lui qui allait baiser cette belle bouche, respirer son souffle, étreindre ce corps, et moi, moi...

Il se tenait debout sur la porte, prêt à partir. Son regard ne pouvait quitter la statue de Giulietta. Une longue larme glissait sur sa joue. Je me sentis au cœur une mélancolique

pitié. La nuit, je le revis en rêve. La larme n'avait pas séché sur sa joue livide.

Le lendemain, je fis transporter chez lui la statue de Giulietta. « Prends-la, lui écrivais-je. Elle est à toi ; qu'elle console ta solitude. Ne me remercie pas. Puisse l'éternelle te guérir de la vivante ! »



Chaque année, au retour du printemps, on donnait dans la ville des fêtes masquées. Les unes réunissaient les principaux seigneurs avec leurs femmes : on cherchait à y paraître magnifiquement ; mais je préférais à ces majestueux plaisirs les mascarades plus familières où les jeunes gens amenaient leurs maîtresses et où les courtisanes remplaçaient les matrones. Ce fut là que je retrouvai avec étonnement Alberto de Corcorone. En me voyant, il m'évita et s'assit à l'autre bout de la table. Giulietta, placée à son côté, m'adressa un gracieux signe de tête. Elle me parut admirablement belle, mais singulièrement pâle.

Quand on sortit respirer au jardin, je gagnai la terrasse. Le Motterone coulait au bas du mur avec un bruit ample et doux. Des reflets de lanternes s'y balançaient. Une odeur d'eau trouble en montait, mêlée sournoisement au parfum des fleurs nocturnes. En revenant vers la maison, au détour d'une allée, Alberto m'arrêta :

— J'ai à te parler ! me dit-il d'une voix brève et basse où je sentis une sourde colère.

Nous nous assîmes sur un banc. J'entendais dans l'ombre le fourreau de la dague d'Alberto racler la pierre. Sa main invisible devait en tourmenter le pommeau.

— Tu as donc donné la statue à Conrado ? reprit-il brusquement, après un silence.

J'inclinai la tête, mais l'obscurité lui fit croire que je ne répondais pas, et il répéta d'un ton dur :

— Tu as donné la statue à Conrado ?

— Oui.

Un peu de vent agitait le feuillage. La lueur d'une lanterne pendue nous éclairait par instants. Alberto me regardait avec fureur. Au pommeau du poignard, le rubis rougissait en goutte de sang.

— Tu es jaloux ! lui dis-je.

Je lui parlai longuement, avec force et sévérité. Il restait sombre et taciturne. Tout à coup, il éclata d'un rire brusque :

— Tu as raison, j'ai tort. Je t'en ai voulu. Qu'importe, après tout, que cette statue soit ici ou là? Qu'est-ce qu'une vaine figure inerte? J'ai bien songé à entrer chez Conrado et à lui reprendre cette image, mais, si je le voyais, je le tuerais. Non, se battre pour une femme de marbre quand on ne s'est pas battu pour une femme de chair ! Ah ! ah !...

Il semblait tout à fait égayé de cette pensée, et me posa la main sur l'épaule. Il me parlait bas à l'oreille.

— Quel tourment ce doit être ! Il l'aime et elle est immobile, froide, silencieuse et insensible. Il parle, elle ne répond pas. Qu'il tourne autour d'elle, ses yeux vides ne le voient pas. Elle a l'air d'être et ne sera jamais. Oui, vraiment, j'avais tort. Pauvre Conrado ! Il l'aimait ; moi, je l'aime et je l'ai. Regarde comme elle est belle.

Giulietta s'avançait vers nous. La lune s'était levée, grasse et jaune. On entendait une musique lointaine. Giulietta se plaça auprès d'Alberto. Il lui prit la main dans l'une des siennes et porta l'autre sur la gorge découverte de sa maîtresse. Il en caressa le contour et en soupesa la rondeur, de sa paume tendue; puis, entre ses doigts écartés, il laissa saillir, comme le chaton d'une bague, la pointe charnue et délicate du sein mollement pressé. Alberto m'observait en dessous. Il m'épiait. Je pense que, si j'avais montré le moindre signe de désir, il m'eût tué.

Il continuait à manier diversement la gorge voluptueuse de Giulietta. Je restai impassible, sans baisser les yeux.

Nous quittâmes l'ombre des arbres et nous revînmes tous trois vers la maison. Le vent balançait les lanternes. Il était lourd et fiévreux, suspect, pour mieux dire. La ville, d'ailleurs, était souvent malsaine, surtout au printemps et à l'automne. Les détours pestilentiels du Motterone engendrent de dangereux miasmes. A ces saisons, la fièvre règne en permanence, ce qui fait que les femmes d'ici sont souvent faibles, languissantes et maladives. C'est pourquoi la saine beauté de Giulietta m'avait rendu sa rencontre surprenante quand je la vis, dans la vigne du vieux Bernardo, porter sur son épaule

la lourde corbeille de raisins. C'est à l'air montagneux, au fumet des étables, à l'odeur résineuse des pins qu'elle avait dû sa chair savoureuse et superbe. Mais les couleurs de ses joues s'étaient éteintes. Ce soir, des cercles de bistre cernaient ses yeux, son visage avait pâli et si j'avais voulu la figurer par mon art, en une matière appropriée, je n'aurais pas recouru à la blancheur éclatante du marbre, mais aux teintes assombries du bronze.



Les effets du mauvais air se firent sentir avant l'automne. Aux premiers feux de l'été, une épidémie soudaine et terrible ravagea la ville. La maladie montra une force et une promptitude égales. Les cloches, chaque jour, sonnaient des trépas inattendus. Une des dernières victimes du mal fut Giulietta. J'en avais lu déjà l'approche sur son visage. Elle mourut.

On enferma au cercueil, non pas une morte pâlie, mais un cadavre livide. Elle n'emportait pas avec elle cette apparence suprême de leur beauté qui fait parfois à nos yeux, de celles qui nous quittent, l'illusion de vivantes endormies. Il fallut dénouer les bras d'Alberto d'une chair funèbre et nauséabonde, et arracher ses lèvres à des lèvres putréfiées. Il s'attachait désespérément à ce qui avait été le désir de son amour. Quand la tombe eut reçu ce qui restait de la belle Giulietta, on emmena son amant titubant et à demi fou de douleur. J'aidai à soutenir le malheureux. Notre lugubre cortège allait lentement par les rues. Enfin nous arrivâmes sur la Vieille Place. Je levai involontairement les yeux vers le palais voisin de celui d'Alberto, où habitait Conrado. Les fenêtres, ordinairement closes, se trouvaient ouvertes aujourd'hui. Celles du palais d'Alberto se fermèrent sur son désespoir. Il vécut retiré au fond de sa demeure. Il fuyait la lumière du jour. Il restait des journées immobile, les yeux fixés sur une image invisible.

Je vins fréquemment le visiter en sa détresse. La première fois que je m'y rendis, je rencontrai, sur la Vieille Place, Conrado. Son aspect me surprit extrêmement. Une joie mystérieuse éclairait sa figure. J'allais me diriger vers lui quand de loin il me fit un signe énigmatique et s'esquiva en mettant

un doigt sur ses lèvres. Sa contenance n'étonnait pas que moi. Tous ceux qui le voyaient la remarquaient. Je sus qu'il se promenait souvent par les rues ; il ne parlait à personne. mais parfois chantait en marchant. Il arrivait même qu'on le vît assis sous les pampres d'une tonnelle. Il faisait placer deux verres sur la table. Il les remplissait et n'en vidait jamais qu'un. Ces rapports excitèrent ma curiosité. Je l'allai voir. On ne me reçut pas. Quelques jours après on me remit une lettre. Conrado me disait : « Ami, Giulietta est revenue. La vaine chair qu'elle anima pourrit maintenant dans la terre. Elle habite désormais la forme éternelle que tu lui avais préparée au marbre incorruptible. Merci, je suis heureux. »



Alberto se leva, fit quelques pas avec effort et se laissa retomber sur un siège. Il me dit :

— C'est fini, elle est perdue. Les vers ont achevé leur œuvre souterraine. J'ai lutté de toutes mes forces, je n'en peux plus. Ils ont dévoré le corps de Giulietta dans sa tombe, ils l'ont détruit dans ma mémoire. Elle est poussière ; elle est oubli. J'ai assisté minute par minute à cette double disparition. J'ai senti la chair s'émietter et le souvenir se dissoudre. Si j'ouvrais son cercueil, je n'y trouverais qu'une poudre incertaine, pareille à la cendre qu'elle a laissée dans mes pensées. En fermant les yeux, je ne la vois plus ; elle m'est devenue obscure et ténébreuse.

Le lendemain, il ajouta :

— Si je la revoyais, fut-ce un instant, même immobile et inanimée au marbre où tu l'as figurée jadis, il me semble qu'elle renaîtrait en moi. Mes yeux lui emprunteraient sa forme, et mon âme lui rendrait la vie. Ah ! pourquoi as-tu donné la statue à Conrado !

Quelques jours après, il me dit encore :

— Ah ! tu as fait un grand malheur.

Puis il murmura des paroles inintelligibles. Ses dents grincèrent. Il allait et venait rapidement ; à bout de forces. il se rassit et je l'entendis murmurer :

— J'irai, j'irai, j'irai…

Il y alla. Que se passa-t-il entre les deux Corcorone? Comment Alberto parvint-il à s'introduire chez Conrado? Nul ne l'a su. Seulement on les trouva tous les deux morts, un matin, aux pieds de la statue de Giulietta. L'un avait au cœur la pointe d'une dague à pommeau de perle: l'autre, dans la gorge, la pointe d'une dague à pommeau de rubis; et leur double sang ne faisait sur la dalle qu'une seule flaque rouge.

La tache séchée s'en voyait encore quand, au retour du cimetière, je me rendis au palais de Conrado. J'entrai sans rencontrer personne. J'avais caché sous mon vêtement un solide marteau. J'arrivai à la salle où se trouvait la statue. Je la regardai une dernière fois, puis je levai le bras et je frappai lourdement.

A chaque coup, le marbre volait en éclats et se marquait d'écorchures blanches. La noble matière criait ou gémissait à l'insulte, selon que le fer la heurtait ou l'éraflait. Elle repoussait mon effort de toute sa vivante solidité. C'était moins une destruction qu'un combat. Un fragment aigu me jaillit au front; je saignai. Une sorte de fureur m'avait saisi qui se changea en une rage forcenée. Parfois j'étais honteux comme de battre une femme. Parfois il me semblait me défendre contre une ennemie. J'éprouvais une étrange colère, quelque chose d'insensé, je ne sais quoi d'inconnu. Je martelai furieusement les seins dont les rondeurs s'ébréchèrent. Les bras se brisèrent; je m'attaquai aux genoux; une jambe cassa, puis l'autre, et la statue oscilla; elle tomba en avant sur la dalle. Ce n'était plus qu'un bloc indistinct. La tête épargnée se détacha et roula jusqu'à mes pieds. Je la pris; elle était intacte et lourde. Je l'enveloppai de mon manteau et je sortis de la ville. Je marchai longtemps. Le Motterone luisait livide dans la plaine ocreuse. Je me dirigeai vers la montagne. Arrivé au petit bois de pins, je m'agenouillai et je creusai la terre. J'y déposai la tête de marbre après avoir baisé aux lèvres sa funeste et mortelle beauté. C'est là qu'elle repose encore, parmi les troncs rouges où la résine semble pleurer des larmes embaumées et transparentes.

HENRI DE RÉGNIER

# UNE QUESTION FRANCO-ANGLAISE

A l'extrémité orientale du groupe mélanésien et dans le voisinage immédiat de la Nouvelle-Calédonie, se trouve un pays merveilleux que tout le monde considère comme l'annexe naturelle de notre colonie du Pacifique-Ouest. Nous y possédons, ou plutôt des Français y possèdent la plus grande partie du territoire. Les indigènes y sont de même race que ceux qui peuplent notre grande île canaque. Géographiquement, économiquement, moralement, si j'ose dire, ce pays est à nous. — Au point de vue politique, il n'est à personne.

On sait, en effet, — mais c'est à peu près tout ce qu'on en sait — que l'archipel des Nouvelles-Hébrides est placé sous le régime d'une vague surveillance à deux, appelé condominium franco-anglais, situation analogue à celle qui vient d'être résolue aux Samoa. On ignore généralement par suite de quelles circonstances nous nous sommes créé cet embarras déjà ancien, et je ne vois pas qu'on se demande comment et quand nous en sortirons. Il est pourtant nécessaire d'en sortir au plus vite.

Pour tout homme un peu attentif qui a visité ces régions lointaines, il ne peut faire doute que le sort de la Nouvelle-

Calédonie ne soit lié à celui des Nouvelles-Hébrides. Sans les Hébrides, la Nouvelle-Calédonie, même quand Nouméa aura été mis en état de servir de point d'appui à notre flotte, sera toujours, en cas de guerre, à la merci du premier coup de main : avec les Hébrides, nous posséderions au contraire en Mélanésie une très forte base de défense. Mais, sous d'autres rapports encore, les intérêts primordiaux de notre colonie réclament cette annexion. Très riche en mines, la Nouvelle-Calédonie manque de grandes ressources agricoles : les Nouvelles-Hébrides lui offriraient ce complément, indispensable dans sa situation de pays isolé, qui sera peut-être obligé un jour à vivre de sa vie propre. Centre de peuplement, elle pourrait essaimer, dans les grandes exploitations de l'archipel voisin, le trop-plein de sa population blanche ou métissée. En attendant cet avenir, elle a besoin de la main-d'œuvre néo-hébridaise qui, seule, pour le travail des mines, pourra combler provisoirement les vides occasionnés par l'extinction progressive de la main-d'œuvre pénale. D'une part, la transportation en Nouvelle-Calédonie a cessé, sinon de droit, du moins de fait : on n'y envoie plus de condamnés. D'autre part, les indigènes s'y font chaque jour rares.

Les Canaques, paresseux dans leurs îles, bons travailleurs au dehors, consentent volontiers à s'expatrier pour quelques années, moyennant un contrat en règle. Leur pécule amassé, ils reviennent en jouir chez eux. Ce sont les Limousins de l'Océanie. Mais, de tous les Canaques, — après ceux des Loyalty, malheureusement en trop petit nombre, — les Néo-Hébridais sont les plus recherchés. On en demande dans tout le Pacifique. Aussi leur recrutement donne-t-il lieu à un continuel mouvement de navigation entre l'archipel et les pays circonvoisins : Queensland, Fidji, Samoa, Nouvelle-Calédonie, etc. Longtemps notre colonie dut s'abstenir d'y participer, à cause de mesures prises par la métropole « pour protéger le travail des transportés libérés ». Cette erreur a cessé ; mais nos rivaux l'ont mise à profit pour déterminer le courant d'émigration en leur faveur. On assure que les cinq sixièmes des engagés néo-hébridais travaillent aujourd'hui chez les planteurs anglais du Queensland. Toutefois l'archipel renferme de profondes réserves, et nous pourrions encore y

trouver les milliers d'ouvriers qui nous manquent, si nous ne nous heurtions pas à la propagande très active et très efficace des missionnaires anglais et de leurs *teachers*. Or, cette guerre — de drapeau plus que de religion, — où nos antagonistes sont plus nombreux et plus habiles que nous, continuera, légitimement, tant que la question de nationalité définitive ne sera pas tranchée. Et si jamais les Nouvelles-Hébrides venaient à passer sous la domination anglaise, alors il nous faudrait renoncer à tout embauchage de travailleurs dans ces îles. Déjà, depuis que les Salomon — troisième groupe occupé par la même famille indigène — appartiennent à nos rivaux, nous ne pouvons plus engager un seul Canaque dans cet archipel : on nous y oppose des obligations quasi prohibitives. .

La question des Nouvelles-Hébrides est donc, à tous les points de vue, une question de salut pour la Nouvelle-Calédonie. Personne ne le conteste dans les milieux où l'on regarde d'un peu haut l'avenir colonial de la France. Seulement, l'heure est venue où il faut passer des paroles aux actes, et cette heure nous paraît singulièrement opportune.

Oh! il ne s'agit pas d'une nouvelle « entreprise coloniale ». Ce n'est pas au lendemain d'un discours ministériel dont nous approuvons tous les termes, que nous viendrions conseiller un agrandissement de notre empire d'outre-mer. Nous aussi nous sommes d'avis que, sans toutefois se désintéresser des compétitions présentes ou futures, la France doit moins s'appliquer à rechercher des extensions de territoires qu'à développer économiquement ceux qu'elle possède. A plus forte raison doit-elle prendre les mesures nécessaires pour conserver une de ses colonies en péril, — ce qui sera la condition de la Nouvelle-Calédonie tant que notre possession des Hébrides, qui est un fait, ne sera pas reconnue en droit. Il est vrai de dire qu'on voit avec stupeur, dans le tableau du service des Postes, le nom des Nouvelles-Hébrides figurer sur la liste des « colonies anglaises ». Nous aimons à croire qu'au Quai d'Orsay l'on n'a pas encore ratifié cette attribution impertinente ; nous sommes même convaincu que le fait y est ignoré. Mais l'avertissement suprême que renfermera notre étude a précisément pour objet que le *lapsus* de

l'administration des Postes ne devienne pas une vérité... peut-être en moins de temps qu'il n'en faudrait pour le rectifier par voie bureaucratique.

Nous ne nous attarderons pas à une description de l'archipel néo-hébridais : inutile de répéter ce qui fut publié à satiété, par le livre et par le journal, en France, en Australie, en Angleterre, ailleurs. On sait de reste que ces îles, surnommées par les Australiens « le jardin du Pacifique », sont admirablement riches et dotées de ports excellents. Pour atteindre le but que nous nous proposons ici, nous devons simplement faire le résumé succinct des fautes qui ont été commises et indiquer le seul moyen aujourd'hui à notre disposition pour sortir d'embarras avec quelque bonneur et quelque profit.

A cette occasion, plus d'un de nos lecteurs apprendra des choses dont il ne se doute guère, — notamment ce fait invraisemblable d'un immense archipel préparé à la domination française par la volonté d'un seul homme, acheté ou pacifiquement conquis par lui, par lui disputé à l'ambition anglaise (île par île, morceau par morceau, pourrait-on dire), et par lui défendu contre toutes nos fautes, en telle sorte et si bien que, malgré notre longue politique d'abandon, la propriété terrienne, base de nos droits aux Hébrides, n'a pas encore subi d'atteintes.

Parallèlement à un si rare exemple de ce que peut l'énergie individuelle au service d'une grande idée, nous esquisserons dans ses principales péripéties la plus curieuse lutte d'influence que deux races se soient livrée, de nos jours, en pays d'outre-mer, et nous ferons voir aux prises les deux diplomaties, la française et l'anglaise, sur un champ d'expériences vierge.

## I

En 1853, lorsque l'amiral Febvrier-Despointes planta notre pavillon sur la Nouvelle-Calédonie et sur l'île des Pins, il n'en eût pas coûté davantage de lui prescrire d'aller faire

la même chose aux Nouvelles-Hébrides. Aucune difficulté diplomatique n'était à craindre : il n'y avait pas un colon dans l'archipel. Le gouvernement de Napoléon III laissa passer l'occasion d'acquérir en un coup et sans le moindre effort un domaine colonial homogène, complet, équilibré dans ses ressources, très bien situé, — conditions, on vient de le voir, que la Nouvelle-Calédonie, réduite à elle seule, ne remplit pas entièrement. Le problème, qui n'aurait jamais dû se poser, se posa donc par suite de notre incurie. En 1871, il passionnait tout ce qu'il y avait d'intelligent parmi les colons calédoniens.

Les exactions de quelques négriers ayant produit un gros scandale qui retentit dans toute l'Europe et qui força les autorités du Queensland à intervenir pour mettre fin à la traite néo-hébridaise, cet incident eut aussi comme effet d'attirer l'attention du monde, et plus particulièrement du pays voisin, sur les richesses du grand archipel canaque. Les colons calédoniens furent donc les premiers à soulever la question de la nationalité future de ces îles, et ils se groupèrent autour d'un jeune homme de trente ans, nommé John Higginson, Australien, d'origine irlandaise, qui était déjà, qui est encore, malgré les années survenues, l'infatigable champion des intérêts de la France aux Nouvelles-Hébrides[1].

On devine que les Anglais n'avaient pas attendu si longtemps pour s'introduire officieusement dans l'archipel, suivant leur excellente et coutumière tactique. Ils s'étaient empressés d'y acquérir des propriétés. De son côté, la mission presbytérienne y faisait des progrès incessants. On devait craindre que l'Angleterre ne se prévalût un jour de cette propagande religieuse sans concurrence et de ces établissements où nous n'avions aucune part, pour opposer des droits acquis, des droits de fait, à notre droit purement théorique basé sur la

1. « M. Higginson arriva à Nouméa en 1859 : il n'avait pas encore vingt ans. Depuis cette époque, il a joué un rôle fort important et est devenu la personnalité la plus en vue de la Nouvelle-Calédonie. Il a participé activement à toutes les affaires, ayant en mains tous les contrats et traités du gouvernement, possédant des entrepôts sur tous les points de la côte, lançant des steamers, intéresssé dans les plantations de sucre et de café, dans les fermes et les stations et dans les entreprises minières de toute sorte, or, cuivre, nickel, antimoine. » (Paul Deschanel, *Les intérêts français dans l'océan Pacifique*, 1888.)

situation géographique de l'archipel. Il n'y eut qu'une voix dans la jeunesse calédonienne pour réclamer d'urgence la prise de possession des Nouvelles-Hébrides. John Higginson s'en fit l'écho auprès des pouvoirs publics, donna les meilleures raisons du monde, insista sur le danger d'attendre, — et voici, textuellement, ce que fut la réponse officielle : « Par cela même que les Nouvelles-Hébrides sont une dépendance géographique de la Nouvelle-Calédonie, il n'y a pas à redouter une prise de possession de la part de l'Angleterre. »

Un autre se fût découragé devant tant de candeur. Sans renoncer à secouer en toutes circonstances l'apathie du gouvernement, John Higginson, avec l'instinct de sa race, résolut d'agir surtout par lui-même. Il mit ses relations personnelles au service de la cause qu'il prenait dès lors en mains, et probablement ne fut-il pas étranger à une double manifestation qui est unique dans les annales coloniales. Le 1er février 1875, les colons anglais de Tanna — l'une des plus riches îles de l'archipel — envoyaient au gouverneur de la Nouvelle-Calédonie une adresse par laquelle ils le « suppliaient » d'obtenir pour eux la protection du pavillon français. L'année suivante, au mois de mai, tous les planteurs et résidents anglais de l'île Vaté signaient une requête aux mêmes fins.

On conviendra que le Gouvernement de la République se trouvait bien servi par les circonstances : l'Angleterre venait de s'emparer des Fidji ; l'acte qui aurait dû être notre réplique à cette annexion nous était singulièrement facilité par le pétitionnement des colons anglais des Hébrides ! C'est ce que fit ressortir M. Higginson dans ses avis au ministre, en prédisant point par point, avec une connaissance approfondie de la politique anglaise, toutes les suites qui devaient être données par nos rivaux à l'occupation des Fidji. — Le Gouvernement de la République octroya à M. Higginson des lettres de grande naturalisation, mais il demeura sourd à ses conseils et ne tint aucun compte de la démarche des colons anglais.

Devant ce volontaire abandon d'un pays que les Australiens eux-mêmes avaient jusqu'alors considéré comme une « dépen-

dance naturelle de la Nouvelle-Calédonie », les missionnaires presbytériens entreprirent sur le continent une campagne de presse et de meetings pour déterminer un mouvement en faveur de l'annexion des Nouvelles-Hébrides par l'Angleterre. A l'assemblée de Melbourne (19 septembre 1877), entre autres affirmations moins dignes d'être relevées, il fut dit : « Si les Nouvelles-Hébrides sont voisines de la Nouvelle-Calédonie, elles le sont également des îles Fidji. » On négligeait de remarquer que notre voisinage était de date plus ancienne que celui des Anglais ; mais déjà nos adversaires s'emparaient des arguments que nous n'avions pas su faire valoir et s'appuyaient sur cette annexion des Fidji que nous avions laissé s'opérer sans chercher à y mettre un contre-poids. Les propagandistes n'eurent pas de peine à gagner à leur cause, tout au moins en principe, le Conseil exécutif de Victoria. Puis, les journaux de Melbourne donnèrent avec ensemble. L'*Argus* disait : « Des pétitions priant le Gouvernement de la Grande-Bretagne d'annexer les Nouvelles-Hébrides partent par le courrier. Les projets d'annexion ne paraissent pas en faveur en Angleterre pour le moment ; cependant celui-ci mériterait d'être pris en considération. Il n'entraînerait aucune grande dépense. Il s'agit d'un groupe d'îles voisines des Fidji et pouvant être gouvernées du chef-lieu de cette dépendance... » ; il concluait par cette proposition qui, depuis, trouva de l'écho : « Il faudrait établir en principe une sorte de doctrine de Munroë, et que toutes les contrées de cette partie du monde devraient être occupées par la race anglo-saxonne, ou lui appartenir. » La presse de Sydney fit l'antistrophe dans le chœur. Un des principaux journaux de cette ville, le *Morning Herald*, déclara : « L'annexion des Fidji doit être considérée au point de vue d'une politique générale en Océanie, et cette politique doit être dirigée promptement en l'un ou l'autre sens... Nous pensons que de nouvelles annexions dans le Pacifique seront bientôt justifiées par les plus sérieuses raisons, si elles ne le sont déjà. » Allusion discrète aux conséquences économiques du percement de Panama. Mais, en même temps qu'ils répandaient ces idées si séduisantes, les journaux australiens ne dissimulaient pas les embarras où se trouvait alors le cabinet Beaconsfield, et voici ce qu'on pouvait lire dans le

même *Morning Herald:* « Il est vrai qu'*il suffirait de planter le drapeau sur les Nouvelles-Hébrides pour en faire un territoire anglais;* mais tout simple que soit ce mode de procéder, il sera difficile de persuader aux autorités métropolitaines qu'une nouvelle annexion n'ajoutera pas quelque chose à un fardeau déjà bien lourd. » — Quelle critique plus sanglante de notre inertie que cet aveu ! Pouvait-on nous dire plus clairement et plus dédaigneusement qu'il nous aurait suffi d'arborer le pavillon tricolore sur l'archipel pour en faire une terre française?...

Comme le *Morning Herald* l'avait prévu, l'Angleterre ne se laissa pas gagner par l'enthousiasme de ses colonies, lesquelles avaient à ses yeux le grand tort de ne pas vouloir contribuer financièrement à la mise en pratique des théories qu'elles recommandaient. Aujourd'hui, grâce à ses richesses accrues, l'Australie peut se permettre de ne pas trop marchander un secours à la mère-patrie quand celle-ci en a besoin : toutefois — on vient de s'en apercevoir dans l'affaire du contingent des volontaires pour le Transvaal — la chose ne va pas sans soulever les protestations d'une partie de l'opinion sur le principe même de l'obligation filiale. C'est que de lentes et sûres modifications se sont produites dans l'esprit australien, comme nos lecteurs pourront en juger par la suite. Mais reprenons notre récit.

On pourrait croire que le gouvernement français songea à profiter de la mauvaise humeur de l'Angleterre contre ses pupilles parcimonieuses et des embarras, en effet très graves, où les dernières annexions britanniques avaient jeté lord Beaconsfield, pour prendre enfin une résolution virile : on se tromperait. Au lieu d'employer le « mode de procéder » reconnu « tout simple » par les journaux australiens, le gouvernement français entra en négociations avec le Cabinet de Londres. Celui-ci prit alors l'attitude qui aurait dû être la nôtre, fit grand bruit de ses « droits » et parla, d'ailleurs sans conviction, d'annexer les Nouvelles-Hébrides. Si bien qu'à la suite d'un échange de lettres entre lord Derby et le vicomte d'Harcourt, nous considérâmes comme une victoire d'obtenir la renonciation commune de l'Angleterre et de la France à toute occupation de l'archipel et la reconnaissance

de son indépendance de fait. — C'est ce qu'on a appelé l'*Arrangement franco-anglais de janvier 1878*. Il fut conclu malgré les avertissements documentés qu'on n'avait cessé de prodiguer à nos ministres et malgré l'expérience d'un précédent qui aurait dû nous servir de leçon. La France s'interdisait d'entrer dans sa propre demeure, et notre diplomatie retombait dans la faute commise en 1842 à propos des îles Sous-le-Vent.

« Ainsi, — dit M. Paul Deschanel, qui sait à fond l'inglorieuse histoire de notre politique dans le Pacifique, — lorsque l'Angleterre voit que certaines îles doivent un jour ou l'autre nous revenir parce qu'elles sont les annexes naturelles d'une de nos colonies, elle nous fait accepter une clause en vertu de laquelle nous promettons d'en respecter l'indépendance ; puis, lorsque nous avons à craindre que cette clause ne soit violée par des tiers (ou par les Anglais eux-mêmes) et à écarter une concurrence fâcheuse, lorsque nous nous voyons décidément obligés d'englober ces îles dans nos possessions, l'Angleterre, qui attendait ce moment psychologique, nous tient la dragée haute, et nous fait payer par de chères concessions ce qui aurait dû nous appartenir d'abord. C'est le vieux jeu anglais : ce qui est étonnant, c'est que la France s'y laisse encore prendre. »

## II

Le piège tendu à la plus naïve des hautes parties contractantes était pourtant, dans l'espèce, bien apparent. On eût compris la renonciation réciproque, si les deux puissances avaient pu s'engager à ne point s'occuper des intérêts de leurs nationaux dans l'archipel, à n'y point permettre la propagande religieuse, non plus que le recrutement des indigènes au profit des colonies voisines : or, cet engagement était impossible, attendu qu'il ne dépend d'aucune diplomatie d'empêcher l'activité humaine de se déployer sur un point quelconque du globe, moins encore sur un point neutre, sur une terre sans maître et sans drapeau. — Mais que penser de

cette entente à la surface des choses, de cette paix officielle qui laissait subsister tous les éléments de conflits ultérieurs, les ravivait même et semblait exciter les intérêts économiques et religieux à se livrer désormais un ardent duel dans le champ clos des Hébrides? Cela ne pouvait être qu'un contrat de dupes, au détriment de celle des deux nations qui était de caractère à se laisser duper. On a de la peine à croire qu'un diplomate de carrière ait pu ajouter la moindre importance à l'échange de lettres qui constitue l'arrangement de 1878.

L'Angleterre n'en ajouta aucune. Ayant réussi à écarter les droits de la France, elle s'appliqua à s'en créer de personnels, de façon à pouvoir un jour trancher la question des Hébrides en arborant le vieux principe de sa politique coloniale : « Là où sont les intérêts, là sont les droits et doit être la domination. » — Tandis que nous nous désintéressions complètement de ce qui se passait en Océanie, l'Angleterre s'empressait de conférer à sir Arthur Gordon, gouverneur des îles Fidji, le titre de *high commissionner* avec juridiction sur les sujets anglais installés aux Nouvelles-Hébrides. En prenant cette mesure, elle nous enseignait déjà qu'un pays civilisé ne peut pas laisser ses nationaux dans la situation où nous semblions avoir accepté de laisser les nôtres. Investi de son grand pouvoir, sir Arthur Gordon informa tous les colons anglais « établis dans les îles encore indépendantes de l'Océanie » qu'ils eussent à faire enregistrer leurs titres de propriété en Australie ou aux Fidji, s'ils voulaient que ces titres fussent par la suite reconnus et respectés. Par la même circulaire, il prévenait les colons que tout gouverneur des États australiens ou des Fidji était autorisé à leur délivrer des permissions pour le recrutement, « dans ces îles indépendantes », des travailleurs nécessaires à l'exploitation de leurs domaines agricoles. Notre naïve reconnaissance de l'*Indépendance* des Nouvelles-Hébrides avait pour premier effet ce petit coup d'État longuement prémédité. Dès lors, un navire de guerre anglais (vous vous attendiez à voir venir le pavillon) stationna dans les eaux de l'archipel. Son capitaine eut mission de trancher les différends entre les colons anglais et les indigènes, d'intervenir dans leurs transactions, de régulariser leurs titres de propriété. L'enregistrement en Australie ou aux Fidji ne suffisait

plus : il fallait d'abord qu'un officier de la flotte britannique, dans un appareil de guerre, sur les lieux mêmes, leur donnât le caractère de l'authenticité. Et rien, en somme, malgré le ridicule qui en rejaillissait sur nous, n'était plus légitime que cette nouvelle attitude de l'Angleterre, attendu que, depuis l'arrangement de 1878, les Hébrides étaient passées, de fait, aux mains des sujets anglais. Quatre ans de cette absurde situation avaient suffi à l'activité de nos rivaux pour angliciser l'annexe naturelle de la Nouvelle-Calédonie. Ils y possédaient déjà environ trois cent mille hectares ; des plantations importantes commençaient à s'élever ; leurs comptoirs étaient dispersés dans les îles principales; le nombre des missionnaires anglicans s'était notablement accru. Quant à nous, Français, nous n'existions pour ainsi dire pas dans l'archipel : un seul de nos nationaux y était établi.

A ce moment — nous sommes en 1882 — armateurs et négociants calédoniens s'attendent à voir dénoncer l'arrangement de 1878; et l'annexion des Nouvelles-Hébrides par l'Angleterre n'est plus, en effet, qu'une question de jours, — lorsque John Higginson rentre en scène.

J'avais jusque-là — c'est lui qui parle — mis une certaine affectation à ne rien posséder dans l'archipel. Jusqu'en 1882, je n'avais pas un pouce de terre aux Nouvelles-Hébrides, pas un centime engagé dans les opérations commerciales de ces îles. Du jour au lendemain j'ai pris un parti énergique. Sans rien laisser transpirer de mon nouveau plan de campagne, je réunissais la population de Nouméa, je lui signalais le danger, je lui disais en substance qu'il n'y avait pas à compter sur l'intervention de la France, que les Hébrides allaient nous échapper, et mon dernier mot était : Allons aux Hébrides !

Comme on le devine, M. Higginson avait conçu l'idée d'une grande compagnie de colonisation. Personne mieux que lui n'était capable de mener son projet à bonne et prompte fin.

Avant tout, donnons à notre Compagnie un caractère patriotique et national... Toutes ces colonies qui sont aujourd'hui de grands empires ont été fondées par des compagnies marchandes qui avaient toutes, en même temps, un profond amour de leur pays... L'occasion est bonne pour démontrer que le Français, délivré des entraves administratives, est aussi colonisateur que n'importe quel peuple.

C'est avec des paroles comme celles-là qu'il entraîna toutes les bonnes volontés. On lui laissa le soin des opérations, on se contenta de le suivre. Le 28 octobre 1882, John Higginson, accompagné de plusieurs notables Nouméens, partit pour les Nouvelles-Hébrides sur un vapeur qui lui appartenait. L'expédition à terre dura trois jours : tous les incidents nous en ont été conservés par un journal local dont le récit justifie l'enthousiasme des missionnaires anglais pour la fertilité de ces îles.

Il s'agissait d'installer dans l'île Sandwich (l'une des principales du groupe) les premiers comptoirs de la *Compagnie calédonienne des Nouvelles-Hébrides*, constituée à Nouméa le 23 décembre précédent, et d'englober toutes les propriétés anglaises. En débarquant à Port-Vila, on trouva déjà une partie de la tâche accomplie par des agents à qui l'on avait fait prendre les devants. On n'eut qu'à célébrer la fondation du comptoir de Port-Vila, et tout de suite on cingla vers l'autre centre de colonisation de l'île, — Port-Havannah. Là, celui qu'on appelait déjà « le roi de la Calédonie » se rencontra avec l'Anglais Mac Leod à qui l'importance de ses domaines avait fait donner le surnom de « roi des Hébrides ». Pendant que les deux puissances traitent, un autre grand colon, M. Young, intervient. M. Higginson les endoctrine. Quand sonne l'heure du déjeuner, il s'est déjà rendu acquéreur de toutes les propriétés de M. Young et de M. Mac Leod. lequel se trouve transformé en agent général de la Compagnie. On lève l'ancre pour retourner à Port-Vila. En route, on s'arrête à la station d'un autre Anglais, M. Forth, possesseur de plantations magnifiques. C'est une simple visite de politesse. Néanmoins, avant de prendre congé de son hôte, M. Higginson lui a acheté toute sa terre et tous ses établissements. Le soir de cette journée — la seconde de l'expédition — tout ce qu'il y avait d'Anglais à Sandwich se trouve absorbé ou écarté par la Compagnie. Le troisième jour, on se rend à la station d'Ambroua, principale résidence de M. Mac Leod, et là, on procède à un acte solennel : la plantation du drapeau français sur le premier comptoir de la Société, en présence des Anglais qui approuvent et qui saluent. Pour n'être pas un acte politique, le fait n'en avait

pas moins une grande signification. L'œuvre, près d'aboutir, de nos rivaux se trouvait détruite. M. Higginson venait de renouer à notre avantage une question déjà virtuellement dénouée en faveur des Anglais.

Pour que les Nouvelles-Hébrides deviennent enfin françaises, il faudra peut-être le concours de trois grands États; mais si elles n'appartiennent pas à l'Angleterre depuis 1882, c'est grâce à l'homme seul dont on va voir d'autres prouesses.

Ainsi lancée, la Compagnie de colonisation prospéra merveilleusement. A la fin de 1882, elle avait racheté cent cinquante mille hectares de propriétés anglaises et acquis, par contrats, deux cent mille hectares des indigènes. Il y avait un grand mouvement de colons et d'ouvriers de divers métiers entre Nouméa et Sandwich. L'exportation des marchandises était déjà considérable. On multipliait les magasins, on traçait des routes, on essayait de nouvelles cultures.

L'année suivante, émus de la situation qu'une poignée de Français étaient en train de prendre dans l'ouest du Pacifique, nos rivaux songèrent à opposer à la Compagnie des Nouvelles-Hébrides une Compagnie anglo-australienne qui devait avoir pour centre d'opérations l'île de Mallicolo. Cette initiative venait d'Auckland, et déjà le parlement néo-zélandais se trouvait saisi d'une demande en garantie d'intérêts pour le capital nécessaire (25 millions). La lutte se posait donc officiellement sur le terrain patriotique. Un coup d'audace qui fut un coup de maître déjoua ces calculs. On en jugera par le récit de M. Charles Lemire publié dans le *Bulletin de la Société de Géographie commerciale de Paris*.

... Aussitôt la nouvelle connue à Nouméa l'administration de la Société française, les directeurs, des négociants, des marins, un capitaine d'infanterie de marine s'embarquèrent pour les Nouvelles-Hébrides sur un vapeur, le *Neoblie*, affrété à la hâte, et arrivèrent trente-six heures après à Port-Havannah, siège de la Compagnie française. Là, ils prenaient à la remorque le ponton *Chevert*, ancien navire de guerre qui portait notre pavillon en Océanie et qui, dans une nuit sans lune, entraîné par les courants, était allé sombrer sur les récifs.

Cette épave de naufrage, la Compagnie l'avait achetée et fait

réparer. Elle s'en servait comme magasin flottant en rade de Port-Havannah.

A la tombée du jour, on se mit en route pour l'île de Mallicolo, le vapeur de la Compagnie traînant après lui le ponton. Dans la nuit, la remorque casse sous les violences de la mer furieuse. Il faisait noir ; on se cherchait ; les embarcations mises à l'eau tenaient difficilement la mer, et l'accostage était périlleux. Néanmoins on parvint — avec quels efforts ! — à ressaisir des amarres, à rétablir la remorque et à reprendre la route.

Le 9 novembre on était à l'entrée du port Sandwich dans l'île de Mallicolo ; mais, aux approches de l'île, la nuit s'était faite : nuit sombre, mer agitée, forte brise. La difficulté croissait.

Que l'on se représente un navire pris, la nuit, entre deux mascarets. Il est entouré d'une redoutable barrière de corail contre laquelle les vagues se brisent avec fracas. On ne distingue que des montagnes d'écume retombant en pluie sur les navigateurs qui s'approchent. Le moment est critique : rester en dehors, c'est risquer de perdre le *Chevert ;* manquer la passe qui s'ouvre entre ces invisibles brisants, c'est manquer l'expédition, et c'est aussi aller à une perte certaine, corps et biens.

Impossible de sonder le gouffre ! Des marins intrépides hésiteraient : nos colons français n'hésitent pas. Le chef de l'expédition, M. Higginson, décide qu'on entrera. On arme un canot ; on y descend le capitaine ; on y place les feux de position du navire. Le vapeur et son ponton n'avaient plus qu'à suivre la direction du canot...

A dix heures du soir on est dans l'avant-port, et, après un silence interrompu par les roulements des lames sur les récifs, retentit le double commandement : « Mouillez ! » Des vaillants, des Français, au mépris de leur vie, s'implantaient dans une des grandes îles du groupe néo-hébridais...

Le lendemain, au jour, les Canaques assemblés sur la plage restaient stupéfaits en voyant ce grand navire désemparé qui était entré de nuit dans leur port, à travers les récifs !... Ils n'en croyaient pas leurs yeux.

Bientôt les chefs viennent à bord. Ils signent, après traduction par des interprètes connus d'eux, une convention par laquelle ils déclarent « se mettre sous la protection des Français ». Le pavillon français était hissé à l'unique mât du *Chevert*. Acte était dressé en bonne forme des opérations de la convention, et Mallicolo devenait pacifiquement un établissement français.

Prévenir l'action de son concurrent par une action plus rapide, se trouver déjà là quand il délibère encore d'y

venir, c'est une méthode dont tout le monde comprend l'excellence, mais que les Anglais sont presque toujours les seuls à employer. En devenant le bon Français qu'il se glorifie d'être, John Higginson n'avait rien perdu, on le voit, des qualités maîtresses de sa race, et il ne laissait pas passer une occasion d'appuyer lui-même, par des leçons de choses, les avis qu'il donnait en vain à notre gouvernement.

L'expédition de Mallicolo fut le point de départ d'autres accroissements et de nouvelles entreprises. La Compagnie engloba un comptoir allemand. Elle fit venir un renfort de missionnaires français. En 1886, elle créa un courrier mensuel entre Nouméa, les Loyalty et les Hébrides, — ce qui était le moyen de concentrer dans le chef-lieu de la Nouvelle-Calédonie tout le commerce de l'archipel. Enfin, elle triompha d'une autre manœuvre rivale. Un groupe de propriétaires assez récemment installés aux Nouvelles-Hébrides, en dehors de la sphère d'action de la Compagnie, avait donné mandat à un Australien de se rendre à Londres pour y former une société concurrente. M. Higginson, avisé à temps, précéda le fondé de pouvoirs et racheta, à Londres même, tous les terrains qui devaient servir de base à la combinaison projetée. Il n'y avait plus à lutter. En 1887, cinq ans après sa fondation, la *Compagnie calédonienne des Nouvelles-Hébrides* tenait 700 000 hectares, des solfatares magnifiques et les principaux ports de l'archipel. Sauf l'influence religieuse, qui est incoercible et indirigeable dans un pays sans lois, elle avait totalement absorbé les éléments rebelles à son œuvre de francisation. Il faut remonter à notre ancienne histoire coloniale pour trouver quelque chose d'analogue à cet exploit de l'initiative privée.

## III

Mais, tandis que le chef de cette belle entreprise continuait de marcher droit au but, déblayant les difficultés, simplifiant les choses, la diplomatie, avec toujours plus de naïveté de

notre part, avec plus d'astuce chez nos rivaux, s'évertuait à compliquer la situation.

Le 8 février 1883, sous couleur de philanthropie envers les indigènes, une députation de missionnaires wesleyens alla solliciter de lord Derby l'annexion des Nouvelles-Hébrides. Il leur fut fait une réponse évasive : « Vous savez qu'en ce moment il y a des raisons toutes particulières pour que nous prenions le plus grand soin de ne pas exciter les susceptibilités de nos voisins les Français ; nous devons donc écarter tout projet de protectorat sur ces îles. » Mais, pour nous, ce langage était clair : s'il prouvait que le succès de la colonisation française dans l'archipel obligeait l'adversaire à se replier en attendant mieux, il démontrait en même temps que celui-ci ne s'était jamais senti lié par l'échange de vues de 1878. Notre gouvernement s'en émut, demanda des explications, voulut « être fixé à bref délai sur la manière dont la question était envisagée par le Gouvernement de Sa Majesté Britannique ». Bref, avec une énergie qu'ils auraient pu, nous semble-t-il, employer à une meilleure solution, nos diplomates insistèrent pour obtenir la consécration du piteux arrangement que l'on sait. Elle leur fut accordée sans difficultés. Mieux encore : le Bureau des colonies promit de calmer par dépêche le zèle annexionniste des États australiens, qui s'était réveillé plus vivement depuis qu'on avait entendu parler d'un envoi de récidivistes français aux Nouvelles-Hébrides.

La dépêche fut expédiée, mais ne calma rien. Au contraire, l'agitation australienne prit tout à coup un caractère inquiétant pour la mère-patrie. Il y eut une crise brève mais significative, une heure symptomatique où l'Australie, par un coup de tête, fit entrevoir la possibilité d'une évolution encore lointaine à ce moment-là. Dans un congrès tenu à Sydney le 5 décembre 1883, les représentants des gouvernements coloniaux s'engageaient « à demander à leurs assemblées législatives le vote des sommes nécessaires *pour l'annexion de la Nouvelle-Guinée et des autres îles du Pacifique* ». Par la même occasion, ne tendant à rien de moins qu'à déposséder la Compagnie calédonienne, ils réclamaient l'annulation de tous les achats de terrains conclus soit en Nouvelle-Guinée,

*soit dans les autres îles du Pacifique*, avant l'établissement de la juridiction anglaise.

L'effet produit fut très mauvais en Angleterre : la métropole ne dissimula pas son humeur et fit entendre à l'Australie qu'elle n'était point disposée à lui lâcher les rênes de sa politique dans le Grand Océan. L'Australie se le tint pour dit.

Il n'en faudrait pas induire que l'Angleterre eût été prise de véritables scrupules au sujet de la question des Hébrides. La confirmation de l'arrangement de 1878, si elle contentait la France, n'avait pas le moins du monde modifié les intentions finales de notre tenace voisine. Et, au fond, cela se comprend : que vaut la confirmation de pourparlers qui n'ont par eux-mêmes aucune importance? Le président de la Compagnie des Nouvelles-Hébrides, lui, le sentait bien. Il n'était pas non plus sans deviner le prochain aboutissement d'un concert qui déjà commençait à s'établir entre l'Angleterre et l'Allemagne. Or, l'entente de 1878 n'avait quelque raison d'être que si, réellement, elle se liait au maintien — plusieurs fois proclamé — du *statu quo* dans l'Océanie ; et à quoi donc travaillait l'Angleterre, sinon à détruire ce *statu quo*? M. Higginson vit dans ces circonstances une dernière occasion à saisir. Par une lettre du 8 juin 1885, il montra au ministre combien l'instant était favorable pour faire acte de résolution ; il supplia la France de venir enfin prendre officiellement possession de la demeure qu'on lui avait restituée. Langage désintéressé autant que patriotique, attendu que celui qui le tenait avait reçu, trois jours auparavant, l'assurance formelle que, dans n'importe quelle éventualité, l'archipel passât-il aux mains d'une puissance étrangère, les droits de la *Compagnie calédonienne des Nouvelles-Hébrides* seraient placés sous la sauvegarde du gouvernement français.

Quelques jours après, sourde aux murmures des Australiens, l'Angleterre concluait avec l'Allemagne un traité qui ne tendait à rien de moins qu'au partage de l'Océanie entre ces deux puissances : l'Angleterre se réservait d'occuper les archipels Gilbert et Ellis ; l'Allemagne prenait le nord de la Nouvelle-Guinée et le groupe d'îles réunies sous le nom d'ar-

chipel Bismarck. Nous nous laissâmes exclure de ce partage sans protester, et nous eûmes la surprise de nous entendre proposer par l'Angleterre la cession de l'île Rapa « en échange des Nouvelles-Hébrides »! Le mot *échange* était admirable. Notre conseil d'Amirauté refusa, comme dangereuse, la cession de Rapa; et nous continuâmes à négocier — d'une part, avec l'Allemagne, qui consentit à ne pas prendre possession des Nouvelles-Hébrides, en se réservant néanmoins le droit d'y recruter des travailleurs (convention du 24 décembre 1885), — d'autre part, avec l'Angleterre, à qui nous demandâmes de nous laisser opérer l'annexion sous engagement : 1° de laisser aux missionnaires et aux négociants anglais toute liberté d'affaires et de propagande dans l'archipel; 2° de n'expédier à l'avenir, ni dans les Nouvelles-Hébrides, ni même en Nouvelle-Calédonie ou sur tout autre point du Pacifique, des condamnés d'aucun degré.

Ces propositions impressionnèrent vivement les Australiens. Obligés, par les actes mêmes de la métropole, à renoncer à leur théorie de domination exclusivement britannique dans la cinquième partie du monde, ils s'étaient réfugiés, pour s'opposer à l'annexion française des Hébrides, derrière deux arguments d'intérêt purement australien, mais qui avaient, il faut le reconnaître, beaucoup de force : or, la double garantie par nous offerte au Cabinet de Londres faisait précisément tomber l'une et l'autre objection. En bonne loyauté, toute l'Australie aurait dû se rendre. L'État de Victoria, systématiquement hostile, n'y consentit point; il y eut même de ce côté un déchaînement furieux d'opinion publique. En revanche, dans les Nouvelles-Galles-du-Sud, malgré la grande agitation provoquée par les missionnaires, la majorité nous fut favorable. Des adversaires, encore très ardents la veille, envisagèrent l'annexion française des Nouvelles-Hébrides comme imminente et d'ailleurs légitime. « De cette manière, déclarait loyalement le *Sydney Morning Herald*, nous pouvons admettre l'annexion. Nous devons reconnaître que tôt ou tard *elle était inévitable*. Pour parler avec franchise, nous ne dirons pas que nous sommes satisfaits de cette solution; mais il nous faut bien accepter les faits accomplis. »

Pour ne pas représenter l'unanimité australienne, l'adhé-

sion du doyen des cinq États (le plus directement intéressé dans les questions de voisinage avec nos possessions du Pacifique-Ouest) était déjà pour nous d'un poids considérable, et un moment l'on put croire que les dernières résistances de Londres allaient tomber. Mais il est dans le caractère de nos voisins de ne s'incliner que devant les actes opportunément et virilement accomplis. Oserai-je ajouter qu'ils mesurent leur estime pour leurs rivaux au degré de hardiesse dont ces derniers font preuve? Voyant que nous lui demandions ce qu'elle savait bien que nous avions le droit de prendre sans son assentiment, l'Angleterre nous joua une fois de plus. Toujours fertile en ressources, oubliant pour la circonstance l'attitude hautaine qu'elle avait eue naguère vis-à-vis de ses colonies, elle se traça le devoir inopiné de consulter celles ci avant de répondre à nos ouvertures. Comme par hasard, les États australasiens — à l'exception des Nouvelles-Galles-du-Sud et de la Nouvelle-Zélande — se déclarèrent contre nos propositions. Et alors le cabinet de Londres nous exprima poliment ses regrets.

Voilà tout ce que nous avions gagné à négocier quand, une fois encore, il fallait agir. Le mode d'action? Le conquérant de Mallicolo l'avait tracé au ministre des Affaires étrangères dans une lettre que celui-ci fit semblant de n'avoir pas reçue. Il n'y a plus d'inconvénient aujourd'hui à en publier le passage essentiel :

Envoyer sans retard — écrivait M. Higginson — un aviso rapide de notre marine de guerre qui aurait pour mission apparente de se rendre en Nouvelle-Calédonie, mais qui, en réalité, se tiendrait à proximité de Sydney sous un prétexte quelconque et attendrait là des ordres télégraphiques.

Le commandant de cet aviso emporterait de France des instructions sous pli fermé, qu'il ne devrait ouvrir qu'au reçu d'un télégramme chiffré du gouvernement. Ces instructions seraient conçues de telle sorte que l'on puisse parer à toutes les éventualités.

Si l'Angleterre pose en principe que les îles Salomon et Banks sont en dehors de la convention de 1878, la France reprendra sa liberté d'action et le commandant de l'aviso recevra l'ordre d'aller prendre immédiatement possession de ces deux groupes d'îles dont la propriété acquise par nous fournirait à la France un moyen de transaction par voie d'échange. La France abandonnerait les

Salomon et les Banks et rentrerait dans la plénitude de ses droits sur les Nouvelles-Hébrides.

Si, au contraire, les colonies australiennes, se retranchant derrière le principe du *statu quo*, se refusaient à toute entente, il deviendrait nécessaire de dénoncer à l'Angleterre la convention de 1878 et, simultanément, d'envoyer au commandant de l'aviso l'ordre télégraphique de mettre le pavillon français sur les Salomon, les Banks et les Nouvelles-Hébrides, — sauf à la France à renoncer plus tard aux deux premiers groupes pour témoigner de son esprit de conciliation.

J'ai l'assurance que, dans l'un ou l'autre cas, la France n'aurait pas à redouter l'opposition de l'Angleterre. Le cabinet de Londres, je ne saurais trop le répéter, est tout disposé à accepter un *modus vivendi* qui coupe court aux difficultés toujours croissantes que lui suscitent ses colonies australiennes.

Cette lettre fut écrite en janvier 1886. Son seul défaut était de s'adresser au plus timide et au plus fuyant des hommes d'État. Or, notez bien ceci : quelques semaines après, l'Angleterre et l'Allemagne se partageaient les Salomon.

Presque aussitôt survint un incident qui devait mettre en pleine lumière l'affaiblissement progressif et, on peut bien le dire, volontaire de notre situation. Des troubles éclatèrent aux Nouvelles-Hébrides. Par qui furent-ils fomentés? Ce point reste mystérieux. Toujours est-il que le sang coula. Un moment on put croire à une levée générale de sagaies contre tous les colons indistinctement. La France prit un grand parti : elle envoya des troupes aux Nouvelles-Hébrides. Nous sommes toujours plus prompts à l'action belliqueuse qu'à la conquête économique. Port-Havannah et Port-Sandwich furent occupés militairement. Était-ce l'annexion, cette fois? Nos compatriotes néo-calédoniens voulurent l'espérer : le conseil général de la colonie sollicita de la métropole le maintien des troupes et l'établissement de la domination française sans conditions.

Non, ce n'était pas l'annexion... Elle n'était plus possible.

L'acte qui eût été si naturel en 1853, si facile avant 1878, si opportun encore en 1885, lorsque l'Angleterre et l'Allemagne bouleversaient sans nous consulter la carte d'Océanie,

était déjà devenu plus malaisé après l'échec de notre dernière démarche diplomatique : maintenant, il eût été gros de conséquences. Par l'enchaînement des faits, par l'accumulation des maladresses, nous en étions arrivés à ce que la prise de possession pure et simple de l'archipel soulevât un *casus belli*. Or, si bonnes que soient les Hébrides, elles ne valent peut-être pas une guerre avec l'Angleterre, et nous avons sacrifié de plus grands avantages à l'intérêt de vivre en paix avec cette puissance. L'infatigable avocat de la cause française aux Hébrides, renonçant dès lors à conseiller le coup de force qui n'avait plus aucune chance de s'imposer par un caractère légitime, reporta son activité vers une solution diplomatique avantageuse. Dans les pourparlers aussitôt repris entre Paris et Londres, il était question de reviser l'arrangement de 1878, de lui donner une base plus solide : on prononçait le mot de condominium ; on risquait celui de partage. Le sous-secrétaire d'État au département de la Marine et des Colonies ayant invité M. Higginson à lui faire connaître son sentiment personnel, celui-ci s'éleva avec la dernière énergie contre un projet qui tendait à renier notre prépondérance si chèrement acquise dans l'archipel, à nous lier les mains pour toujours, à nous barrer tout progrès en Océanie.

Presque en même temps, il écrivit à Sir Charles Dilke, en réponse à certain chapitre du livre que venait de publier cet homme d'État : *l'Europe en 1887*, une lettre retentissante, justement considérée comme le plaidoyer le plus clair et le plus probant en faveur des droits de la France sur les Nouvelles-Hébrides. L'auteur concluait ainsi :

Le condominium est une erreur diplomatique.

Le partage du territoire est une opération difficile, pour ne pas dire impossible, et une source de conflits pour l'avenir.

L'abandon par la France serait la négation même du droit et de la justice.

Reste une transaction, sur les bases suivantes :

« L'Angleterre consentirait à l'abrogation des engagements réciproques de 1878. Elle pourrait établir son protectorat sur les Banks et les Santa-Cruz. De son côté, la France prendrait possession des Nouvelles-Hébrides et s'obligerait à cesser la relégation dans les mers du Sud.

« Un arrangement de cette nature donnerait satisfaction aux inté-

rêts en cause, c'est-à-dire aux droits indiscutables de la France, aussi bien qu'aux justes réclamations des colonies australiennes en ce qui concerne la population pénale du Pacifique. »

Une fois encore on n'écouta pas le bon conseiller : on se contenta de le décorer. Sur la demande du Gouvernement français, l'affaire des Nouvelles-Hébrides fut traitée conjointement avec celles du Canal de Suez et des îles Sous-le-Vent, et réglée avec elles par la Convention du 24 octobre 1887.

On connaît cet instrument diplomatique en vertu duquel la vieille question des îles Sous-le-Vent fut résolue dans le sens de nos désirs : mais on ignore trop que l'œuvre patriotique, l'œuvre admirable de nos colons aux Nouvelles-Hébrides, en paya tous les frais. Du coup, le régime de neutralisation de l'archipel se trouvait notablement aggravé. Le temps écoulé depuis lors n'a pas amélioré les choses. Nous avons, au contraire, laissé nos rivaux consommer leur lent et sûr travail d'isolement. L'Angleterre a exécuté dans ses moindres détails le programme que John Higginson traçait au Ministre des Affaires Étrangères en 1886 : il y a dix-huit mois elle s'est annexé encore les Santa-Cruz. — Il ne lui reste plus à prendre que les îles Banks.

## IV

Nous n'avons pas à raconter ici comment la Compagnie calédonienne s'est transformée en *Compagnie française des Nouvelles-Hébrides*. Il nous suffira de dire qu'une seconde tentative contre notre prédominance territoriale fut déjouée par les moyens habituels à M. Higginson, et eut pour effet d'ajouter 150 000 hectares au domaine français dans l'archipel. Nous conservons donc toujours la situation qui assure le respect de nos droits. Mais au point de vue commercial, elle n'est plus, à beaucoup près, aussi brillante que naguère : le régime économique de 1892 lui a porté un coup fatal. Tout de suite, le chiffre d'affaires des Nouvelles-Hébrides se réduisit.

L'élévation des droits de douane rendant le marché de Sydney beaucoup plus avantageux que celui de Nouméa, tout ce que le vapeur de la Compagnie apportait auparavant à Nouméa n'y passa plus qu'en transit. Et chaque jour cette source de prospérité pour notre colonie achève de se tarir. Le commerce extérieur de la Nouvelle-Calédonie, qui se chiffrait encore en 1892 par 20 millions 600 000 francs, tombait à 14 millions 700 000 francs au bout de quatre ans. Dans ce piteux résultat d'un système général qui ne saurait convenir à des colonies — tout au moins à des colonies si lointaines — le détournement du commerce néo-hébridais entre comme un important facteur.

Quant à la situation morale de nos compatriotes sur les territoires qu'ils ont si vaillamment conquis et où ils maintiennent depuis dix-sept ans les droits de la France, elle devient de jour en jour plus intolérable.

L'exercice du condominium consiste en les allées et venues de navires de guerre qui *visitent* ces îles quatre fois l'an. L'Angleterre s'y présente avec plusieurs croiseurs détachés de sa station navale d'Australie ; la France, naturellement, n'y en envoie qu'un seul.

Mais les différences ne s'arrêtent pas là, et il en est de plus choquantes. Tandis que les sujets anglais établis aux Nouvelles-Hébrides jouissent d'une certaine protection et ont toute commodité de se mettre en règle avec les lois de leur patrie, les colons français s'y trouvent dépourvus des garanties les plus élémentaires qui constituent un ordre social.

L'établissement de consuls n'étant pas possible dans un pays sans pouvoirs réguliers, nos nationaux de l'archipel n'ont pas de juges pour trancher les différends qui peuvent s'élever entre eux. A la vérité, en 1895, ils ont institué d'eux-mêmes un « tribunal » d'arbitrage : mais quelle serait la sanction d'un jugement rendu par ce tribunal, si un justiciable mécontent refusait de s'y conformer? — Plus favorisés, les sujets anglais « établis dans les îles du Pacifique-Ouest, non-possessions ou protectorats britanniques et ne dépendant d'aucune nation civilisée » relèvent, en vertu du *Pacific order in Council* de 1893, de la jurisprudence suprême du

gouverneur des Fidji, investi des pouvoirs de *high commissionner*.

Privés d'état civil, nos nationaux ne peuvent contracter mariage ni reconnaître leurs enfants. En 1889, ils voulurent combler cette singulière lacune en créant à Franceville une municipalité : le commandant Bigaud, qui représentait alors la France dans la Commission mixte, considéra cette initiative comme une violation de l'entente anglo-française, et la municipalité de Franceville fut dissoute. Les Anglais, au contraire, se marient valablement aux Nouvelles-Hébrides devant des pasteurs wesleyens que la *Gazette Royale des Fidji* désigne pour cet office.

Son titre souverain permet au gouverneur *high Commissionner* de faire homologuer par la cour royale des Fidji le testament d'un sujet anglais décédé aux Nouvelles-Hébrides (*Gazette* du 5 avril 1895). Il n'en va pas de même pour nos nationaux : les propriétés que nous pouvons laisser, si nous avons le malheur de mourir propriétaires dans cet archipel, n'ont aucune chance d'être régulièrement transmises à nos héritiers. Avez-vous le sentiment de la famille trop développé ? Faites-vous naturaliser Anglais, c'est votre seule ressource. Voilà la situation de nos compatriotes dans un pays où ils ont fondé l'influence française sans nous demander un sou ni une goutte de sang ! Ils méritaient mieux.

A d'autres égards, on va voir les effets de la convention de 1887.

La *seule autorité* qui existe dans l'archipel est la Commission mixte. Encore son mandat se borne-t-il à prendre des mesures de police. Elle n'a pas qualité pour intervenir dans les questions de propriété. Sous ce rapport, chacun se défend et se fait justice lui-même, — ce qui n'est pas la moindre originalité d'un pays où, sur chaque maison, flotte, aux yeux des sauvages, le drapeau d'une grande nation civilisée. La Commission mixte parvient-elle du moins à exercer une surveillance efficace ? Non, car elle n'en a pas les moyens pratiques et, au surplus, son droit de police est extrêmement limité. Selon les cas, cette singulière autorité se heurte à l'impuissance, ou tombe dans l'abus. Quand les colons se plaignent des indigènes, la Commission mixte est nettement qua-

lifiée pour intervenir. C'est même la seule occasion où elle fonctionne. Mais qui doute que son intervention ne prenne tout de suite un caractère de représailles et non celui d'un acte de justice? Dans les colonies gouvernées, les nègres ont rarement raison contre les blancs : aux Nouvelles-Hébrides, la chose ne s'est jamais vue. Lorsque ce sont les indigènes qui réclament contre les colons, chaque commandant ne pouvant agir que vis-à-vis de ses nationaux, la Commission mixte, c'est-à-dire la seule autorité reconnue, devient incompétente. Pour se tirer de cette anarchie, le commandant anglais a un moyen : il peut, en s'appuyant sur la législation spéciale du *Western Pacific*, constituer un tribunal à peu près légal. Rien de semblable n'existe pour le commandant français : il est obligé de se prononcer tout seul, et sa sentence n'a de poids que dans la proportion où elle satisfait les colons accusés par les indigènes. Voilà encore pour ces derniers une fameuse garantie! Enfin, s'il s'agit d'un conflit quelconque entre colons de nationalité différente, la Commission mixte n'a rien à y voir : qu'ils se débrouillent!

Évidemment cet état de choses ne peut pas s'éterniser. On s'étonnera qu'il ait duré jusqu'à présent sans plus de trouble et de scandale. Instrument de défiance par lequel les nations soi-disant co-protectrices se paralysent réciproquement et limitent les droits naturels que leurs nationaux pourraient exercer s'ils habitaient une terre vraiment indépendante, le condominium néo-hébridais est une pot-bouille politique, indigne de deux grandes puissances porteuses de civilisation.

La solution doit être prompte, nette et définitive. Il faut écarter toute pensée d'introduire des modifications de détail dans les derniers arrangements : aucune retouche n'améliorerait le tableau.

L'hypothèse d'un partage de l'archipel a été examinée. Ce partage n'est pas possible. De quelque façon qu'on s'y prenne, on ne trouve pas le moyen de l'opérer équitablement : la position des meilleures îles, des seules qui comptent, y fait obstacle. Toute ligne de démarcation pour former deux groupes distincts constituerait, ici ou là, une part léonine. Il faut encore moins songer à se distribuer cette trentaine d'îles par un tirage au sort.

Où donc est la solution ?

Certes, la France pourrait s'autoriser de l'exemple tant de fois donné par ses rivales pour prendre les îles Banks, — la seule monnaie d'échange dont il reste à s'emparer dans le Pacifique. Mais on n'ose plus recommander la hardiesse, même opportune, à des gouvernements aussi précaires que les nôtres, à des ministres gardés à vue par un Parlement de plus en plus jaloux et tracassier. Aussi bien pouvons-nous sortir de difficulté par voie diplomatique et avec l'assentiment de cette Chambre redoutable où les ministres se trouvent toujours pris entre les rodomontades du parti belliqueux et les trembleurs, plus ou moins sincères, qui dénoncent, au moindre geste, « la politique d'aventures ».

Si l'on veut bien se rappeler que le principal obstacle à l'annexion des Nouvelles-Hébrides par la France vint naguère de l'Australie, on ne pourra pas ne pas être frappé des notables modifications de vues qui se sont produites de ce côté-là. Il y a presque un fait nouveau : en faut-il davantage pour justifier la revision d'un vieux procès diplomatique très mal jugé ? — Nous allons définir la situation.

## V

Depuis la convention de 1887, douze ans se sont écoulés. Plus rapidement qu'en Europe, le temps a fait son œuvre dans ce jeune monde australien, chez qui la marche du progrès n'est encore alourdie par aucun héritage de traditions sociales et d'anciens contrats. Nous ne sommes plus à l'époque où, zélatrice ardente de la grandeur d'une nation dont la tutelle était sa seule force, l'Australie ne pensait que par le cerveau de sa suzeraine et se montrait plus ambitieuse pour l'Angleterre que l'Angleterre elle-même. A cette heure, elle a pris conscience de son individualité propre, et l'on peut croire que, dans sa religion, le dogme de l'impérialisme britannique est passé au second rang. C'est que, depuis le jour où l'Australie vassale proclamait ingénument le « droit »,

pour la Grande-Bretagne, de s'annexer toutes les terres du Pacifique, elle a vu l'Allemagne, la Hollande, l'Amérique s'y faire des places avantageuses. Le partage de la Nouvelle-Guinée entre trois puissances européennes, l'installation des Allemands aux Samoa, les conventions internationales qui déterminent diverses sphères d'influence dans le *Western-Pacific*, tous ces faits — accomplis avec le consentement volontaire ou forcé du Gouvernement de la Reine — sont venus détruire la conception un peu bien grandiose d'une Océanie exclusivement anglaise. Mais, tandis que ce rêve se dissipait, l'Australie en commençait un autre, celui-ci pour son propre compte et beaucoup plus réalisable : déjà, après avoir conquis l'autonomie politique relative et l'émancipation commerciale absolue, voilà qu'elle touche à l'avant-dernière étape du chemin qui doit la mener à la complète indépendance.

Encore loyaliste et toujours fière de son illustre parenté, elle ne consent plus néanmoins à garder sur la carte du monde sa figure de groupe colonial : elle veut être la nation australienne. Pourquoi pas? Du mélange des sangs sous le climat spécial et presque uniforme de ce continent ramassé, est sorti un peuple nouveau dont la physionomie particulière s'accentue avec plus de force à chaque génération. Il s'est produit ici le même phénomène qu'en Amérique. Par sa mentalité, son caractère, l'Australien d'aujourd'hui diffère au moins autant que le Yankee de l'ancêtre commun. Par ses traits physiques, il s'en éloigne encore davantage. Comment l'idée de se constituer en un seul corps de nation, en un grand peuple uni, ne serait-elle pas venue à cette population si homogène? Des questions secondaires — par exemple, le choix d'une capitale fédérative — pouvaient en retarder l'effet pendant quelques années : c'est ce qu'on a vu. Mais un patriotisme supérieur a eu raison de tous les obstacles, et demain la Confédération australienne sera un fait accompli.

Demain, par conséquent, il y aura une politique australienne.

Jusqu'où cette politique étendra-t-elle ses vues le jour que, maîtres définitifs de leurs destinées, les États-Unis d'Australie

pourront appuyer leurs prétentions sur l'*ultima ratio* d'une force navale leur appartenant en propre? C'est ce qu'on ne saurait préjuger. Nous n'avons pas d'ailleurs à regarder si loin, puisque l'état actuel des choses nous conseille de régulariser, sans plus attendre, notre situation — toute notre situation possible — dans le Pacifique-Ouest. Il est moins malaisé de définir ce que sera la politique australienne de demain, aussitôt la fédération proclamée. Le nouveau langage qu'on tient à Sydney, à Brisbane, voire à Melbourne, dans les centres d'opinion qui professèrent contre la France l'hostilité la plus irréductible, nous l'indique suffisamment. L'intérêt national, dégagé des entraves que lui suscitaient les querelles particularistes, se révèle à l'Australie sous un aspect non moins pratique, mais plus libéral que naguère. Cet intérêt lui conseille de vivre en parfaite harmonie avec des voisinages imposants et de chercher un accroissement de richesse dans l'extension de la liberté commerciale à tout l'océan dont elle est la reine.

Mais il y a, sur le continent des chercheurs d'or, quelque chose qui passe aujourd'hui avant le souci du *business*, et c'est un sentiment très remarquable. Après s'être débarrassé de l'élément pénal dont la tare l'humiliait dans ses origines, le peuple australien est devenu grand et fort, non seulement par son génie d'entreprise, mais encore et surtout par l'honnêteté résolue de ses mœurs. De la terre classique des convicts et des outlaws, d'un des théâtres les plus fameux de l'humaine sauvagerie, il a fait le pays qui maintenant, assure-t-on, fournit le plus mince appoint à la statistique du crime. Fier de cette œuvre d'épuration qui rappelle la légende des premiers temps romains, il se montre extrêmement ombrageux pour tout ce qui pourrait en menacer le résultat ; ses craintes continuelles se fondent justement sur la proximité des pénitenciers calédoniens. L'Australie, en effet, est le refuge immédiat de tous les évadés du bagne ; elle est le vaste continent plein de ressources, où les libérés qui ont gardé quelque ambition viennent chercher fortune.

Au surplus, croyants et pieux comme les peuples jeunes, mais tolérants par ce respect de la liberté individuelle qui est le principe de leur éducation anglaise, les Australiens — tant

protestants que catholiques — professent leur religion avec une ferveur exempte encore d'hypocrisie. En cet heureux pays, le patriotisme n'a rien à démêler avec l'esprit confessionnel. Il n'est pas meilleur Australien que le cardinal Moran, archevêque de Sydney.

Dans ces conditions (qui nous sont confirmées par des enquêtes personnelles), nous ne croyons pas trop nous avancer en précisant quelle serait la réponse des gouvernements australiens si la question des Nouvelles-Hébrides leur était posée à nouveau, sans piège ni arrière-pensée, par le cabinet de Londres. Nous croyons très fermement qu'ils conseilleraient l'annexion française, subordonnée à trois garanties :

1° La cessation définitive de tout envoi de transportés en Nouvelle-Calédonie ;

2° La liberté de la propagande religieuse dans l'archipel ;

3° L'abolition des taxes douanières pour les possessions actuelles ou futures de la France dans le Pacifique-Ouest.

Le conflit qui est né d'une défiance réciproque ne peut plus se résoudre que par l'effort d'une réciproque loyauté. C'est donc avec une entière franchise qu'il convient d'examiner si notre intérêt national est d'accord avec les vœux de l'Australie.

Rappelons d'abord que, des trois garanties désirées, les deux premières furent déjà offertes par la France au Cabinet de Londres en 1886. Aurions-nous sujet aujourd'hui de nous montrer moins accommodants? Non certes. La faillite du bagne calédonien est avérée ; plus que jamais nous devons souhaiter l'exode de cette institution vers des contrées où sa présence sera moins immorale, son fonctionnement plus utile. Sur ce point du Pacifique, où il y a urgence à consolider notre situation, le bagne est un obstacle dont il faut nous débarrasser le plus tôt possible. Quant à la propagande religieuse, l'expérience nous démontre — depuis que nous avons quelque chose qui ressemble enfin à une politique coloniale — qu'il n'y a plus lieu d'y attacher l'importance d'autrefois. La propagande des évangélistes anglais n'a été nulle part aussi ardente ni aussi soutenue qu'à Madagascar : nous a-t-elle empêché d'établir dans cette île notre complète domination? Mieux nos colonies seront gouvernées, plus le rôle des mis-

sionnaires perdra de son action politique pour se renfermer dans un apostolat purement confessionnel. Que les Nouvelles-Hébrides, le jour où nous les aurons, soient bien administrées, c'est-à-dire avec esprit de suite, par des gouverneurs à pouvoirs larges, affranchis de l'ingérence soupçonneuse et tracassière du Département, et je réponds que la fortune de cette colonie ne se décidera ni dans les temples, ni dans les églises. C'est l'honneur et la force d'une bonne administration — coloniale ou métropolitaine — de pouvoir accorder même protection et même liberté aux prêtres de tous les cultes. Il appartient à ces derniers de se faire concurrence dans le domaine spirituel et de s'enlever réciproquement des ouailles par l'éloquence de leurs discours ou par l'exemple, plus persuasif, de leurs vertus privées. Nous avons quelques missionnaires maristes aux Nouvelles-Hébrides : ils ont réussi à grouper autour d'eux une clientèle fidèle, et la raison de ce succès est tout entière dans leur tenue irréprochable leur dévouement et leur charité qui leur ont conquis l'indigène. Les missionnaires wesleyens, quel que soit le zèle qui les enflamme, sont trop honnêtes gens pour ne pas rendre justice, au fond du cœur, à la noble conduite de leurs concurrents catholiques dans l'archipel, comme ils la rendent à l'insigne piété des catholiques d'Australie.

Certes, dans l'âpre guerre qu'ils nous ont faite, les Wesleyens ont quelquefois passé la mesure permise, notamment quand ils nous représentaient comme un peuple à la parole de qui l'on ne doit pas se fier, dont les promesses ne comptent pas : ils n'en pensaient pas un mot. En nous qualifiant de « nation lubrique », — ceci fut prononcé en 1886, au meeting de l'église Saint-Étienne ,à Sydney, — ils étaient du moins un peu plus sincères, et s'il nous est permis d'en sourire, nous ne pouvons pas trop leur en vouloir. Le doyen des colons français de Nouméa, M. D..., qui a passé de longues années en Australie, nous disait un jour : « Ce qui a fait la force de ce peuple, c'est la chasteté. » Or tout est relatif. Le rigorisme australien a eu le droit, sinon de nous appliquer une définition aussi excessive, du moins de dénoncer nos habitudes coloniales qui trop souvent, nous pouvons l'avouer, manquent de retenue. Il y a un moyen de nous

tirer de ce mauvais cas : c'est de donner à ces clergymen une leçon de charité chrétienne en leur pardonnant leurs injures. Aussi bien de telles violences ne se sont produites qu'aux heures de lutte et pour servir l'ancienne thèse de l'annexion anglaise. L'archipel devenant français, les deux religions en présence y étant traitées sur un pied égal, toute cette passion s'éteindrait faute d'objet et d'aliment.

Reste la question de liberté commerciale.

Personnellement, nous pensons qu'à cinq mille lieues de la France le régime-panacée de 1892 perd toute la vertu que lui attribue l'école protectionniste; la Nouvelle-Calédonie ne peut se développer industriellement que par de libres relations avec le continent voisin, qui est son Europe à elle ; l'isolement artificiel où nous la tenons, pour le profit de quelques commissionnaires en liquides, empêche la mise en valeur de ses ressources et retarde d'autant les avantages sérieux que la métropole tirerait de sa colonie devenue riche. Donc, sur ce point comme sur les autres, nous voyons l'intérêt de la France d'accord avec l'intérêt de l'Australie.

Malheureusement notre opinion n'est guère en faveur dans la majorité du Parlement français, et nous n'avons pas l'illusion de l'y faire prévaloir par la seule force de ce plaidoyer. Il nous faudrait le concours de toute la presse libérale (concours qui n'est point douteux si elle daigne examiner l'importante question des Nouvelles-Hébrides) ; il nous faudrait également celui de la presse australienne. Les grands journaux de Sydney, de Melbourne, d'Adélaïde ont des *leaders* qui traitent avec une haute compétence les questions de politique coloniale. Nous les lirions avec le plus vif intérêt, ne serait-ce que pour apprendre dans quelle exacte mesure nous avons interprété ici la pensée australienne. Si nous en avons été le bon traducteur, leur déclaration sera d'un grand poids dans nos milieux politiques, par la raison qu'on y persiste à croire que la situation envenimée de 1886 dure toujours.

Il y a très peu de chose à faire pour intéresser la France à la fortune, — à toute la fortune possible — de l'Australie ; il suffirait que celle-ci lui démontrât ce dont on a pu douter pendant assez longtemps : son désir de vivre avec nous en

bonne amitié. La voilà dégagée de la passion ancienne qui rapetissait ses propres destins et creusait un fossé entre elle et nous ; elle peut — sans s'exposer à compromettre sa confiance — se découvrir à nous telle qu'elle est en réalité : un peuple essentiellement scrupuleux et honnête. Il n'est pas un grand négociant en relations avec l'Australie qui ne confirmerait l'opinion du voyageur auteur de ces lignes.

## VI

Un premier ministre des Nouvelles-Galles-du-Sud, M. William Bede Dalley, s'est prononcé ouvertement en faveur d'une occupation française des Nouvelles-Hébrides sans restriction ni conditions. Nous ne nous ferons pas argument de cette opinion isolée. Nous souhaitons au contraire que les porte-paroles de l'Australie énoncent bien haut des vœux qui n'ont été encore exprimés que dans des entretiens d'un caractère privé. Ils trouveront de l'écho chez nous ; et peut-être finira-t-on par faire comprendre à nos protectionnistes outranciers que la France a autant d'intérêt que l'Australie à délivrer du joug douanier le commerce du Pacifique.

Et l'Angleterre?

Il faudrait que l'Angleterre eût bien changé de religion économique pour ne pas considérer comme profitable à ses colonies l'ouverture du port de Nouméa au libre trafic !

Au surplus, nous ne croyons pas que la possession des Nouvelles-Hébrides lui tienne sérieusement à cœur. Elle n'a pas besoin de cet archipel. Il fut un moment — on l'a vu par notre exposé historique — où l'Angleterre, sur le point de nous céder, demanda à consulter ses peuples australiens comme étant, disait-elle, les premiers intéressés dans la question. Devons-nous croire qu'elle aurait aujourd'hui moins d'égards, de scrupules, devant l'imposante transformation qui se prépare et qui va jeter un si grand éclat sur une des plus vastes provinces de son empire colonial? Non, sans doute. Mais si pour une raison ou pour une autre, elle renonçait à

la tactique qu'elle nous opposa en 1886, nous ne voyons pas comment sa loyauté pourrait encore se tirer d'affaire. L'Angleterre a de tout temps considéré, du moins en matière coloniale, l'occupation de fait comme entraînant la domination de droit. Tous les jours elle continue de nous montrer que c'est son principe inviolable. Nous lui en demanderons la confirmation à notre profit, pour résoudre, aux Nouvelles-Hébrides, la même difficulté qu'elle a résolue hier aux Samoa.

On n'a pas fait assez attention, en France, à ce tout récent règlement de la question de Samoa, qui est l'avant-dernière étape d'un long projet conduit avec esprit de suite par nos rivaux en influence coloniale, et qui s'appelle le *Partage du Pacifique*. La presse n'a pas assez mis en lumière la façon opportune avec laquelle l'Allemagne et les États-Unis se sont empressés de profiter des embarras actuels de l'Angleterre pour consolider leur situation respective dans le Grand-Océan. Spectateurs trop passionnés de la partie qui se joue au Transvaal, nous en oublions de nous inspirer du nouvel exploit que vient d'accomplir la diplomatie moderne, de moins en moins sentimentale, de plus en plus pratique. Et pourtant quel moment plus favorable que celui-ci pour prendre, à notre tour, les initiatives nécessaires! Quel meilleur argument que celui qui nous est fourni par les propres déclarations du *Livre Bleu* anglais : « Les commissaires des trois puissances co-protectrices des Samoa *condamnent le système du condominium* et expriment l'opinion que le seul gouvernement capable d'assurer la prospérité permanente et la tranquillité de l'archipel serait celui d'une seule puissance ! » Préférons-nous attendre quelque incident fâcheux qui nous mettra en plus mauvaise posture pour liquider? Il finirait par se produire, n'en doutez point.

Et alors nous aurions perdu toute chance de jouer le plus petit rôle dans une partie du monde où, comme ailleurs, nous avons frayé tant de chemins pour la marche de nos rivaux! Déjà, quand nous envisageons la place que nous pouvions prendre en Océanie et celle que nous y occupons, la mémoire de l'héroïsme dépensé là par nos marins, nos explorateurs, nos missionnaires, nous devient importune. Partout

des noms français sur cette longue traînée d'îles qui jalonne la route des Indes à Panama et qui ressemble à une avenue de tombeaux peuplée de nos morts, à travers les jardins d'autrui! Voyez la carte du monde austral, sans en excepter son grand continent : le souvenir de la France y est inscrit à chaque pointe, à chaque passe, à chaque baie, comme celui d'un fondateur ou d'un hôte illustre au frontispice d'une maison vendue. Faudra-t-il donc aussi abandonner aux insatiables appétits coloniaux de nos concurrents les Nouvelles-Hébrides, et déguerpir un jour ou l'autre, par voie de conséquence, de la Nouvelle-Calédonie?

Non, à la fin c'en serait trop. Il est temps de montrer qu'avec la charge d'un grand empire d'outre-mer nous avons acquis quelque expérience et quelque prévoyance en politique. Disons-nous bien que le partage définitif de l'Océanie n'est pas achevé et qu'il ne devra pas s'achever à notre exclusion. Il ne peut plus être question des Samoa, désormais nationalisées, ni des autres territoires qui ont servi de monnaie d'échange pour cette transaction ; mais le gouvernement actuel a le devoir de sauver ce que l'activité de nos rivaux a laissé debout de notre influence et de nos droits dans le Pacifique.

Comme entrée en matière, on pourrait, nous semble-t-il, exiger de l'Angleterre l'engagement de respecter l'indépendance des îles Banks. Ce serait lui prouver, une fois au moins, que toutes ses leçons ne sont pas perdues. Une initiative prise à son exemple ne saurait lui déplaire.

Il y a d'ailleurs de grandes chances pour que l'Angleterre, à cette heure, envisage la question des Hébrides comme une affaire contingente. Nous ne partageons pas certaines craintes pessimistes. Tout en n'ignorant pas qu'à Londres on s'offusque légitimement du ton injurieux de quelques articles de journaux, nous croyons savoir que la diplomatie anglaise de les représentants les plus élevés du Pouvoir ne se sentent pas atteints par ces clameurs qui, aussi bien, trouvent de l'écho dans la presse allemande et américaine. Peut-être pense-t-on, à Saint-James comme au Quai d'Orsay, qu'une solution de la question néo-hébridaise en notre faveur produirait, après de récentes et cuisantes piqûres, un excellent effet moral, et

rétablirait pour longtemps entre les deux peuples une urbanité de rapports nécessaire à la paix du monde.

Quoi qu'il en soit de la bonne ou de la mauvaise volonté de notre difficile voisine, il est urgent — comme nous l'avons dit au début de cette étude et pour toutes les raisons exposées — que la France ne laisse plus en sommeil la question des Nouvelles-Hébrides. Par surcroît, nous avons une obligation d'honneur envers les braves gens qui nous ont pacifiquement conquis cette terre lointaine. Les Nouvelles-Hébrides — quoi qu'en pense l'administration des Postes — sont à nous : il ne s'agit plus que de faire reconnaître notre propriété. Ce sera la première fois que nous aurons acquis une colonie sans y répandre à flots l'argent de nos concitoyens et le sang de notre jeunesse.

JEAN CAROL

# LÉA[1]

## III

Depuis que la ruine de mademoiselle de Sainte-Parade, sa paralysie et les hostilités coalisées contre l'École des Arts de la femme étaient des faits connus de tout Saint-Charles, — qu'on ne pouvait dissimuler, même aux élèves, — les petites « Zarts » vivaient dans l'agitation. Tous ces jeunes nerfs féminins, surexcités par l'orage imminent, se tendaient, toutes ces jeunes imaginations travaillaient. Aucune des élèves ne songeait, bien entendu, à abandonner la cause de l'École ; chacune inventait une solution topique pour la sauver et la venger. On irait trouver le Président de la République, toutes les petites « Zarts » ensemble, trente ceintures rouges envahissant le grave palais impérial : on se jetterait à ses pieds, on lui demanderait son appui. Ou bien on adresserait une pétition aux Chambres, on lancerait par la voix des journaux un appel public aux gens épris de justice. Ce monde juvénile, nouvellement aggloméré autour des grandes idées neuves, voulait parler, résister, vaincre.

Les maîtresses participaient à la fièvre des disciples. A côté de Pirnitz et de Frédérique, — l'une ardemment, l'autre froidement résolues, — à côté de mademoiselle Heurteau, d'un

1. Voir la *Revue* des 1er, 15 décembre 1899 et 1er janvier 1900.

optimisme assez énigmatique, et de Léa qui, secrètement, entendait chanter en elle, au milieu des menaces, l'allégresse de la libération prochaine, — Daisy Craggs et Geneviève Soubize paraissaient les plus ferventes, révoltées par l'iniquité des hommes, prêtes à rompre violemment avec la société si elle voulait tyranniser l'École. Daisy, dans l'attente de la persécution, assistait au réveil de ses ardeurs révolutionnaires. Pour Geneviève, elle ne cachait pas son penchant vers le néo-anarchisme scientifique.

Les propos de Daisy, racontant des évictions de tenanciers, des complots de fénians, des meurtres agraires, avaient bercé son enfance. La lecture des philosophes de l'anarchie, principalement Grave et Kropotkine, lui avait enseigné la doctrine. Plus tard, afin de gagner quelque argent tout en achevant ses études de sage-femme, elle était devenue lectrice d'une certaine lady Mary Jackson, veuve d'un baronet irlandais. Elle avait passé là, six mois durant, plusieurs heures par jour au service de cette femme sèche, intelligente et bavarde, qui lui faisait lire les livres les plus monstrueux que l'autoritarisme ait jamais inspirés, et lui dictait des pensées personnelles pires que ces livres. Un ami de la dame, sir James Bartlett, landlord dans le comté de Sligo, installé à Paris après avoir à grand'peine échappé à une vengeance rurale, — venait familièrement dans la maison : autre type effrayant de l'égoïsme seigneurial, contempteur de la liberté et de la vie des pauvres, joyeux de la misère d'autrui comme d'un accroissement de son bien-être personnel.

Entre ces deux êtres, Geneviève avait senti s'exaspérer, dans une contrainte silencieuse, sa fringale d'émancipation, son espoir de revanche sociale. Former de jeunes recrues pour la guerre des classes, c'était son instinct d'éducatrice : par là elle était apôtre, presque à l'égal d'une Frédérique et d'une Pirnitz. Celles-ci, à l'ordinaire, la forçaient de se contraindre, redoutant la réputation d'une École d'anarchie... Mais, depuis que l'œuvre était menacée, Geneviève parlait plus librement parmi l'exaltation de tous. Elle se gênait moins pour accuser l'hypocrisie bourgeoise, l'oppression du capital ennemi, la tyrannie de l'autorité contre tout effort d'affranchissement populaire. A la flamme de sa rébellion, elle rani-

mait peu à peu la cendre de Daisy Craggs, la seule de ses compagnes à qui elle se confiât entièrement.

Loin de s'affaiblir, l'amour réciproque de l'Irlandaise et de sa fille adoptive avait pris une force nouvelle depuis qu'ayant quitté leur appartement de l'avenue de Ségur elles habitaient l'École, « cette espèce de couvent », comme disait Rémineau. L'une sans l'autre, aucune des deux n'eût été capable d'endurer un tel changement d'habitudes. Pas plus que Daisy, Geneviève n'était faite pour l'enrégimentement, l'existence en commun, astreinte à un ordre invariable. Dans ces vastes bâtiments, tenus si nets, où chaque heure apportait sa besogne, où la régularité des cours, des repas, du sommeil, uniformisait les jours et les semaines, ah ! combien leur manquaient le joyeux désordre, l'incohérence bon enfant, l'absence complète de plan, de méthode, de sécurité même, qui, là-haut, dans le logis bohème remis aux soins d'une vieille servante bossue, à demi toquée, rendaient la vie si imprévue, si pittoresque, si savoureuse! Elles n'avaient pas osé, les premiers jours, s'avouer leur désolation, leur dépaysement. On leur avait assigné deux belles chambres voisines, qui communiquaient ; elles s'en faisaient les honneurs avec un amusement puéril, se congratulaient d'avoir enfin réglé leur vie, de pouvoir travailler confortablement... Mais bien vite la nostalgie perça dans leurs entretiens. Elles s'avouèrent qu'elles regrettaient le cinquième de l'avenue de Ségur, la fantaisie, la liberté disparues. Toute discipline, tout système leur pesaient : toute menace de sanction les eût révoltées. A l'École de Saint-Charles, aucune sanction ne les menaçait : seulement, éprises du devoir comme elles l'étaient l'une et l'autre, elles se contraignaient elles-mêmes. Cette compression volontaire eut pour effet naturel de ranimer chez Daisy les vieux instincts de rébellion assoupis par un long usage de l'indépendance, dans un pays libre et égalitaire, et d'échauffer chez Geneviève les sentiments de révolte qui fermentaient depuis son enfance, — alimentés par des conversations et des lectures incendiaires.

Mais, quand les premiers déboires fondirent sur l'École, Daisy elle-même s'effraya de l'exaltation croissante de Geneviève. Geneviève supportait impatiemment le silence, l'inertie

des fondatrices en face de la calomnie. Il fallait, disait-elle, attaquer les autres au lieu de plier l'échine et de se taire.

— Qu'on m'y autorise, et je m'en vais répondre, moi, dans les feuilles socialistes, aux élucubrations du citoyen Minot! Je lui arrangerai sa paroisse, et j'accommoderai aussi l'inspecteur d'académie et ses écoles de cancres. Oh! Romaine, je vous en prie, donnez-moi la permission d'écrire dans les journaux.

Romaine Pirnitz souriait :

— Plus tard, petite. Le moment n'est pas venu encore.

La situation cependant s'aggravait. Mademoiselle de Sainte-Parade était définitivement atteinte de paralysie générale : les créanciers, remettant leurs intérêts à Quignonnet, poursuivaient la liquidation de ses biens. Quelques jours après l'entretien de Frédérique avec Duramberty, une lettre de celui-ci, écrite sur un ton purement commercial, informa l'École que l'agent d'affaires Quignonnet attaquait le cautionnement: que M. Duramberty lui-même considérait comme inutile de s'opposer à des revendications bien fondées: qu'il donnait trois mois pour reconstituer la totalité du dépôt, la moitié devant être versée dans un mois. Le jour même où cette lettre était remise à mademoiselle Heurteau, un nouvel article de la *Semaine de Saint-Charles* dénonçait la crise financière traversée par l'École, ruinait par avance son crédit dans le quartier. Cet article fut reproduit dans le *Matin* avec des commentaires ironiques sur la gestion financière des femmes. Frédérique, Pirnitz, mademoiselle Heurteau risquèrent alors quelques démarches chez diverses personnes, parentes ou protectrices d'élèves, qui naguère avaient paru favorables à l'œuvre. Elles furent reçues froidement; on les interrogea avec défiance sur les bruits qui couraient; elles comprirent — le rouge au front — que l'honnêteté de leur administration était suspectée. Décidément, la population de Saint-Charles passait à l'ennemi. Tout le conseil municipal, tout le parti catholique, toutes les écoles officielles faisaient alliance contre les petites « Zarts ». L'École ne comptait plus d'autre défenseur, à Saint-Charles même, que le parti socialiste intransigeant, ennemi du fameux « pacte »; mais ce parti n'avait pas de chef, pas d'influence, et son appui même était compro-

mettant... Des manifestants égayés ayant crié, un soir, après une réunion politique : « Vive les petites « Zarts »! A bas la calotte! Vive la sociale!... » l'abbé Minot en tira aussitôt argument pour imprimer dans son journal un article sur le péril de tolérer dans la commune une école officiellement anarchiste.

Duramberty avait eu raison, et Frédérique le reconnaissait : si l'œuvre ne trouvait pas de soutien parmi les puissances extérieures au quartier, elle périrait. Mademoiselle Heurteau assura que ses efforts pour intéresser à l'École certains personnages du haut enseignement auxquels elle s'était adressée, demeuraient inutiles... Geneviève, ayant été voir son ancien maître, le professeur Bouchardon, chef de clinique à l'hôpital Baudelocque, revint écœurée :

— Ce vieux misérable n'a-t-il pas eu le courage de bouffonner? « Ah! vraiment, petite Soubize, vous voilà lancée dans les doctrines modernes... dans le féminisme. » Il fallait le voir tirer ses favoris d'un air d'ironie protectrice en prononçant le mot «féminisme» à la façon de l'acteur Baron !... « Le fé-mi-nisme!... Et nous avons fondé une école?... Mais au fait, je sais!... J'ai lu ça dans le *Matin*... L'École féministe de Saint-Charles. » Il se mettait à rire d'un gros rire... « Il paraît que nous avons fait de mauvaises affaires?... ça ne m'étonne pas ! jamais femme n'a su dresser un budget... » Il a conclu, en me tapotant sur la joue : « D'ailleurs une école où les maîtresses ne sont pas des religieuses et ne se marient pas, ça ne peut pas, ça ne doit pas vivre... Et c'est vous, gamine, vous, ma meilleure accoucheuse, qui vous laissez embaucher par cette société de malthusiennes?... » Il allait continuer, mais je lui ai coupé la parole en lui disant bien en face : « Brisons là, monsieur. Si je n'avais été votre élève, je vous répondrais vertement... » Et je suis sortie pendant que, les yeux écarquillés et la bouche balbutiante, il tâchait vainement de retrouver son aplomb.

Frédérique conçut alors la pensée d'une démarche qui lui eût extrêmement coûté : mais elle s'y fût soumise par strict sentiment du devoir. Il y avait à Paris un homme, haut magistrat, sénateur, dont elle n'avait jamais vu que les portraits

dans les journaux illustrés, mais qui, elle en était sûre, serait prêt à lui donner son appui. Elle en était sûre par instinct filial. Elle en était sûre parce que cet homme, à deux reprises, avait usé d'intermédiaires discrets pour lui faire connaître qu'il savait où la trouver et qu'il lui était favorable... Pirnitz, à qui seule la jeune fille confia ce projet encore vague, répondit :

— Non... pas maintenant. Que pourriez-vous lui dire? Nos embarras sont, au fond, des embarras financiers... Rien, de vous à lui, ne doit ressembler à une demande d'argent...

— Oh! merci... s'écria Frédérique... Vous libérez ma conscience. Voir cet homme et l'implorer, ce serait boire la lie du calice...

Daisy Craggs ne tenta, ne proposa aucune démarche. D'abord la bonne Irlandaise n'avait guère d'amis parmi les puissants de la terre. Puis elle était à l'heure présente dévorée d'un souci plus terrible que celui de l'École : la santé de Geneviève. Aux autres maîtresses, Geneviève Soubize apparaissait seulement exaltée et nerveuse. Dans l'intimité de leur vie fraternelle, Daisy la voyait quasi folle, s'enivrant de sa propre indignation, jusqu'à devenir la proie de crises terribles, comme autrefois... Ces crises qui la secouaient, naguère, à l'époque de la formation, avaient peu à peu cessé dans la sérénité morale, dans l'atmosphère de tendresse dont l'enveloppait Daisy... Elles reparurent après quelques mois de séjour à l'École : mais elles étaient rares, légères, et Daisy les dissimula aisément. Les tribulations de l'œuvre, l'iniquité des calomnies exaspérèrent leur violence. Par bonheur, elles n'avaient jamais terrassé Geneviève au milieu de ses exercices professionnels : on eût dit que l'activité de l'esprit, le recueillement du devoir accompli la préservaient. Mais l'heure qui suivait les repas était dangereuse, et surtout le réveil en pleine nuit, quand un vaste silence accablait la maison. Dans les deux cas, Daisy, attentive, toujours en alerte, soignait seule sa chère fille. Derrière les portes verrouillées de leurs chambres, elle baignait de vinaigre les tempes où la sueur d'agonie collait les mèches rousses, garait de ses mains maternelles la tête bousculée de soubresauts, heurtée contre le plancher ou les ferrures du lit, com-

primait l'aine d'où semblait jaillir le mystérieux élan de folie, étouffait contre son sein les gémissements prolongés de la malade...

Effrayée de la fréquence et de l'aggravation des crises, elle consulta même en secret un spécialiste de la Salpêtrière. Le médecin répondit :

— Il faut que cette petite se marie... Les crises, me dites-vous, ont cessé après la formation; si elles recommencent aujourd'hui, c'est que la patiente a besoin d'une vie conjugale régulière.

Daisy ne répéta pas ce diagnostic à la jeune fille, pas plus qu'elle ne lui avait raconté sa démarche à la Salpêtrière. Mais la nuit même qui suivit la consultation, Geneviève eut un accès si douloureux que l'Irlandaise craignit à chaque instant de voir accourir quelqu'une des maîtresses, aux cris qu'elle poussait. Cette crise dura jusque passé minuit. Alors Geneviève tomba dans un sommeil profond, coupé de tressaillements et de plaintes. Assise à son chevet, Daisy repassait dans sa mémoire les conseils du médecin.

« Se marier, se marier ! grommelait-elle tout bas, attentive aux moindres gestes de Geneviève assoupie... Les hommes n'ont jamais que ce remède-là à vous offrir. Mariez-vous ! c'est la panacée... Une jeune fille est mal en point : vite, un homme dans son lit, et tout s'arrangera. Ah ! les farceurs... c'est encore un des moyens par lesquels ils nous tiennent, en se prétendant indispensables à notre santé... Est-ce que j'ai besoin d'un homme, moi ? Est-ce que toute ma vie je n'ai pas dormi seule entre mes draps sans m'être plus mal portée pour cela ?...

Un long gémissement l'interrompit, si léger et si douloureux qu'on eût dit la plainte même d'une âme torturée, emprisonnée, qui veut s'échapper. Daisy éleva la lampe au-dessus de la couchette. La jeune fille était étendue, à demi découverte, car la nuit était chaude. Ses boucles d'un roux de flamme foisonnaient sur le traversin blanc : des perles de sueur piquaient les tempes et le tour des yeux, mêlées aux taches de rousseur plus visibles dans la pâleur exténuée du visage... Tous les traits semblaient plus grêles, plus tendus, tandis que les cils des paupières tremblaient, agités comme

par un grésillement électrique. La bouche, entre les mâchoires contractées, laissait échapper cette plainte étrange qui avait inquiété Daisy.

L'Irlandaise essuya le front moite de Geneviève ; les lèvres de celle-ci s'entr'ouvrirent, murmurèrent : « Daisy !... »

Le tendre cœur de Daisy se fondit à cet appel instinctif.

— Chérie ! chérie ! *Dear little thing !*... Comme elle est jolie ! — poursuivit-elle, parlant bas dans le silence. — Comme elle est mignonne avec son cou d'enfant et ses délicates épaules ! Oh ! chère petite chose !

De nouveau, assise au chevet, elle réfléchit.

— Parbleu ! je crois bien qu'ils en voudraient, les gaillards, d'une petite fleur comme celle-là !... On lui trouverait facilement le bon ouvrier qui la brutaliserait, la tuerait de travail, la caresserait avec une bouche puant l'alcool, avec des mains sales, et lui ruinerait la santé à force de couches... Ou bien un employé... un petit employé... Le ménage de bourgeois pannés... pas de quoi manger... des baisers à la dose pour ne pas s'encombrer d'enfants ! Ah ! saletés ! saletés !... Soumettre cette âme-là, qui leur est tellement supérieure, à l'autorité d'un de ces imbéciles ou d'une de ces brutes ? jamais !... Et puis, qu'est-ce que je deviendrais, moi, sans elle ?... Dis, *little thing*, qu'est-ce qu'elle deviendrait sans toi, ta vieille bête de Daisy ?...

Elle se penchait vers la jeune fille, ramassait une des mains fines sur la couverture, la portait à ses lèvres et nichait des baisers sur le bout des ongles, comme font les mères pour leurs enfants endormis... L'écho des paroles du médecin de la Salpêtrière lui taquinait les oreilles.

« Si vous ne mariez pas cette petite, le sexe prendra sa revanche d'une façon ou d'une autre... Elle vous fera quelque coup irréparable et vous serez bien avancée ! »

Daisy Craggs n'avait pas demandé quel genre de « coup irréparable » Geneviève était capable de faire. Elle s'en doutait. Ah ! que Geneviève pût donc s'affranchir, guérir, mais sans mariage, sans se séparer de sa mère adoptive !...

« Les hommes ont arrangé la société pour eux, rien que pour eux. Leurs vilenies ne tirent pas à conséquence... C'est

anonyme, personne n'en sait rien... Et puisqu'il paraît que des femmes ont les mêmes nécessités... »

Elle n'acheva pas sa propre pensée, un peu honteuse de l'avoir accueillie... En somme, un abîme séparait ses doctrines, ses sentiments, des sentiments et des doctrines d'une Frédérique ou d'une Pirnitz. Daisy aussi croyait que certaines femmes, annonciatrices des temps nouveaux, ont pour mission d'enseigner librement les autres femmes et, pour cela, sont mieux dans l'état de célibat... Mais sa jeunesse misérable, ses habitudes de charité populaire, peut-être aussi le souvenir de l'hypocrisie protestante dont elle avait jadis souffert, lui avaient inculqué l'indulgence pour ces péchés de la chair qu'elle-même n'avait jamais commis, n'avait jamais été tentée de commettre, et qui immolaient tant de pauvres femmes à la tyrannie des hommes !

Vers une heure, au cours de cette même nuit, le sommeil de Geneviève devint tout à fait calme, pareil à celui d'un petit enfant. Daisy, qui maintenant connaissait la loi de ces crises, comprit que celle-ci était finie et s'alla mettre au lit. Levée le lendemain dès six heures, elle laissa dormir sa chère Geneviève jusqu'à sept. Il fallut la secouer par le bras pour la réveiller. A huit heures et demie, Geneviève faisait une classe de chimie industrielle aux élèves les plus âgées. Elle consacra le reste de sa matinée à des études de médecine : car elle rêvait de passer ses examens à la Faculté, afin que l'École possédât un docteur diplômé. Elle parut lucide, équilibrée, presque joyeuse.

Après le déjeuner de midi, le comité directeur se réunit pour aviser aux nécessités immédiates : il ne restait plus que cet unique jour à courir jusqu'à l'échéance fixée par Duramberty pour le versement des cent cinquante premiers mille francs, moitié du cautionnement nouveau. Frédérique dut avouer qu'elle n'avait pas réussi, non plus que Pirnitz, à réunir la somme nécessaire : on en était loin ; on atteignait à peine quatre-vingt-deux mille francs... Free College n'avait pas fourni tout le secours qu'en espérait l'École des Arts de la femme. Le budget de madame Sanz était abondant, mais l'emploi des fonds rigoureusement déterminé par les

donatrices. Madame Sanz avait bien tenté d'intéresser des Anglais à l'œuvre française : elle s'était heurtée à l'indifférence britannique pour tout ce qui ne touche pas directement le Royaume-Uni et aussi à une méfiance presque haineuse pour une école dirigée par des Parisiennes. Elle avait cependant recueilli trois mille livres : le déficit demeurait considérable. Le comité fut morne comme une veillée d'agonie. Personne n'osa prononcer des paroles d'encouragement. Pirnitz et Frédérique estimèrent que le seul parti possible était l'attente. On continuerait les efforts, on augmenterait la somme disponible jusqu'à ce que M. Duramberty devînt menaçant. Alors on proposerait une transaction.

— Il n'acceptera pas, déclara mademoiselle Heurteau.

— Qu'en savez-vous ? dit Daisy.

— Duramberty n'est pas un créancier ordinaire. Sa créance est sa vengeance. Il y tient.

— En tout cas, fit observer Frédérique, il ne peut pas nous expulser de force. S'il envoie du papier timbré, nous plaiderons. Un procès de cette nature durera plusieurs mois. D'ici là, nous aurons trouvé l'argent.

— Il y aurait une autre solution, dit mademoiselle Heurteau. Mais personne n'en veut ici.

— Le rachat par la Ville et l'État ! s'écria Frédérique... Jamais !...

— Ah ! reprit l'ancienne institutrice, comme on voit bien que vous ne connaissez pas l'administration française ! Nous serons infiniment plus tranquilles quand nous deviendrons officielles... Il suffit de savoir jouer avec les règlements...

Frédérique l'interrompit et prononça, avec une certaine sévérité, ces mots qui firent rougir l'ancienne institutrice publique :

— Notre rôle n'est pas de jouer avec les règlements. Nous devons donner à nos élèves l'exemple du respect des lois acceptées par nous. Aussi n'accepterons-nous pas de lois que réprouvent nos consciences.

La séance s'acheva sans qu'on eût arrêté d'autre parti que l'expectative conseillée par Frédérique. On laisserait s'accomplir les événements. Une seule créance était redoutable : celle de M. Duramberty. Dès que viendraient les huissiers,

on ferait une offre de quatre-vingt mille francs. Il était probable, disait l'avoué consulté à cette occasion, que le tribunal homologuerait cette offre et accorderait du temps à l'École pour se libérer.

Ni Léa ni Geneviève n'avaient pris part à la discussion. Léa était nerveuse : des bouffées de chaleur incendiaient de temps en temps son pâle visage, ses yeux luisaient de fièvre... Une idée unique la hantait en face de cette débâcle de l'École : « La prison s'écroule autour de moi ». Indifférente aux efforts tentés pour sauver l'œuvre, elle voyait la ruine inéluctable. Rien n'y ferait, Léa en était sûre : l'œuvre croulerait... Quant à Geneviève Soubize, parfaitement calme après sa nuit douloureuse, elle avait écouté attentivement le débat sans s'y mêler. Daisy, inquiète de ce silence, l'interrogea, lui demanda son avis à plusieurs reprises. Elle n'obtint que des réponses évasives...

La journée fut pareille à toutes les journées scolaires. Les jeunes maîtresses avaient résolu de continuer leur besogne quotidienne, quels que fussent les périls environnants. Et certes, à voir cette ruche pleine de laborieuses abeilles au travail, personne, visitant l'École ce jour-là, n'eût pu la croire menacée.

Vers sept heures du soir, quelques minutes avant le souper, Daisy Craggs entra comme de coutume dans la chambre de Geneviève pour l'emmener avec elle. Elle fut surprise de ne point l'y voir. D'ordinaire, la jeune fille profitait du temps de loisir qui précédait le repas pour avancer ses études médicales. Daisy s'en alla seule au réfectoire, d'ailleurs sans inquiétude.

« La petite est déjà descendue, » pensa-t-elle.

Mais au réfectoire elle ne trouva d'abord que mademoiselle Heurteau et Léa. Puis vinrent Frédérique, Pirnitz... Les élèves et les adjointes arrivèrent par groupes. A toutes Daisy Craggs demanda si elles avaient aperçu Geneviève... Elle sut ainsi que la jolie rousse avait été rencontrée par plusieurs personnes vers cinq heures et demie, « avec son chapeau en paille de maïs, son mantelet de soie brune et son en-cas en taffetas changeant », dans les corridors du rez-de-chaussée. Elle avait traversé la cour des acacias quelques minutes plus tard, se dirigeant vers la rue des Vergers.

Daisy courut aussitôt s'enquérir dans la loge du concierge. Là, elle apprit qu'en effet Geneviève était sortie un peu avant six heures, très tranquille. Le concierge avait échangé avec elle un salut, mais ne lui avait pas parlé. Geneviève avait tourné à droite, du côté de la Porte du Bas-Meudon... Le visage de l'Irlandaise, racontant ces détails à Pirnitz et à Frédérique, était si troublé que bientôt son inquiétude gagna tout le monde. On ne pouvait se résoudre à commencer le souper. Les fillettes s'agitaient :

« Mademoiselle Geneviève est partie... »

Cela se chuchotait de bouche en bouche, avec un frémissement de curiosité et d'anxiété. Geneviève était adorée des élèves. Et puis, le départ de Duyvecke, bien qu'expliqué à celles-ci aussi nettement que possible, avait éveillé leur attention sur les faits et gestes des maîtresses... Frédérique, comprenant le péril de cet émoi inopportun, fit asseoir le jeune peuple effervescent : le repas commença. Daisy, mourante d'angoisse, ne pouvait manger. Elle se leva avant la fin, dit à Pirnitz :

— Je vais m'habiller et partir à la recherche de Geneviève. Sûrement il lui sera arrivé quelque chose... Mon Dieu!... qu'est-ce qui a bien pu lui arriver?... Je m'en vais...

Pirnitz l'arrêta par le bras.

— Non, Daisy; il faut rester...

— Comment, rester?...

— Il faut rester... Vous n'avez déjà que trop mis de désordre ici à propos de Geneviève. Il faut rester...

— Oh! Pirnitz...

— C'est le devoir, Daisy... L'École est en butte à la suspicion du quartier. Si l'on vous voit errant dans le voisinage en quête d'une des maîtresses, que va-t-on supposer?... Du reste, vous vous alarmez trop vite. Rien ne présage un accident. Vous savez que Geneviève est volontaire, capable de résolution soudaine. Probablement elle aura voulu tenter, à la veille de l'échéance, un nouvel effort auprès de son ancien maître Bouchardon, pour l'intéresser à nous.

— Vous croyez? fit Daisy, reprise d'espoir à cette suggestion vraisemblable. Effectivement, elle y songeait.

— Elle m'en avait parlé. D'ailleurs, essayer de la rejoindre

serait illusoire. Croyez-moi : elle aura attendu Bouchardon chez lui et ne rentrera que dans la soirée...

Daisy baissa la tête et, sans répondre, s'éloigna, gagna l'escalier. Le poids de la discipline qu'elle avait acceptée lui semblait plus lourd que jamais, tandis qu'elle gravissait les marches déjà polies au bord par les pas des élèves... Voilà maintenant qu'on lui défendait de courir à la recherche de sa fille chérie!

— Oh! c'est méchant, ça... c'est cruel... j'en ai assez de leur école... Qu'elle aille au diable!...

Elle entra dans la chambre de l'absente, en poussa le verrou, et se mit à rôder de la fenêtre au lit, inspectant du regard la cour où descendait le crépuscule, respirant le parfum un peu âcre laissé dans l'air par les cheveux roux, par la jeune peau blanche, si fine, de Geneviève.

— Mais si elle est allée voir Bouchardon, qu'est-ce qu'elle fait donc, qu'est-ce qu'elle fait dehors si tard?...

Elle se rappelait son attitude énigmatique durant tout le jour. Bien sûr, la petite ruminait un projet. En somme, Pirnitz pouvait avoir raison. Geneviève avait dû aller chez Bouchardon.

— Alors, pourquoi ne m'a-t-elle pas avertie?

Huit heures et demie, neuf heures, la demie de neuf heures sonnèrent au clocheton de l'École... Ce fut la nuit, les élèves couchées, le grand silence de ce quartier d'usines et de communautés. Daisy, dévorée d'impatience, retourna chez le concierge : on n'avait pas revu Geneviève... Un instant, elle eut la tentation de passer la porte, de s'élancer dans cette ombre maintenant épaisse.

« Pirnitz me l'a défendu !... »

Elle revint sur ses pas, traversa la cour de nouveau, remonta lentement dans la chambre de Geneviève. Là elle s'agenouilla contre le lit de la jeune fille et pleura.

Elle aussi, comme Léa, comme Duyvecke, venait de sentir, tout à l'heure, sur le seuil de l'École, se tendre, prêt à rompre, le lien qui l'attachait à l'œuvre. Pourtant elle n'avait pas franchi le seuil : elle était rentrée... A présent elle restait là par inertie, par brisement de toute sa volonté; mais l'œuvre lui était bien indifférente. Prospère ou ruinée, que lui importait? Et, la gorge secouée de hoquets, sa bonne face coupe-

rosée baignée de pleurs, elle ne savait sur quoi elle pleurait, sur son amie disparue ou sur sa chimère abolie…

Geneviève Soubize, à la même heure, serrant contre ses épaules et sa poitrine son mantelet de soie brune, errait sur les larges trottoirs, presque déserts, des avenues qui rayonnent de la place de l'Alma vers les Champs-Élysées… Comme on l'avait dit à Daisy, la jeune fille était sortie de la maison vers six heures moins un quart, sans prévenir personne. Du reste, si on lui eût demandé où elle allait, elle eût été embarrassée pour le dire. Une violente impulsion la contraignait à une démarche encore mal déterminée dans son esprit, mais dont la nécessité lui semblait impérieuse… Elle se rendit tout droit à la fabrique Duramberty, s'informa si le patron était visible. On lui répondit qu'il avait quitté l'usine depuis quelques minutes.

— Pourrais-je savoir où il est en ce moment? fit-elle. J'ai une communication pressée…

Le garçon préposé à la porte, qui lisait un journal et paraissait soucieux de n'être pas dérangé, répliqua en se replongeant dans sa lecture :

— 6, rue François I^er^.

Geneviève remercia le garçon et s'en alla, d'abord vivement, puis d'une marche aisée de promenade, vers la porte du Bas-Meudon par où elle entra dans Paris. Elle suivit la Seine, passa le pont Mirabeau, remonta les quais vers le Trocadéro et la place de l'Alma. Le paysage du fleuve l'arrêtait de temps en temps, avec les chantiers gigantesques qui s'ébauchaient déjà le long des berges, pour les travaux de l'Exposition. La soirée s'annonçait splendide, point accablante malgré l'éclat persistant du soleil, grâce à une forte brise de nord-est qui moirait et ridait l'eau de la Seine… Geneviève fut animée d'une ardeur singulière, d'un besoin de marcher, de parler, d'agir. L'esprit clair, elle vit les objets autour d'elle avec une précision et un relief inusités. Une seule chose la contrariait : par intervalles, un élancement à la nuque, suivi d'un bref éblouissement. Elle ne s'inquiéta pas, toutefois; souvent elle avait éprouvé la même incommodité, après les nuits de crises.

« … Il doit être chez lui à cette heure-ci… », murmura-t-elle en arrivant place de l'Alma.

L'horloge d'une usine, à l'angle de l'avenue du Trocadéro, marquait sept heures dix minutes. Elle hâta le pas, traversa la place, s'engagea dans l'avenue Montaigne, puis dans la rue François I^er^. Le numéro 6 était un hôtel à deux étages, assez élégant. La porte, en fer forgé, doublée de glaces, avec deux poignées de cuivre étincelantes, était fermée.

Geneviève sonna. Le battant de droite eut une sourde pulsation et s'entr'ouvrit. La jeune fille le poussa avec effort, pénétra sous la voûte. Dans une loge décorée en salon rococo, un grand laquais à favoris la dévisagea.

— Monsieur Duramberty?

— Il n'est pas chez lui.

— Il ne rentrera pas pour dîner?

— Non, mademoiselle... Mademoiselle voulait lui parler? ajouta le laquais, amadoué par la jolie frimousse que Geneviève levait vers lui.

— J'aurais eu un mot à lui dire... Mais cela ne fait rien ; je reviendrai dans un moment.

— Oh! ce serait inutile. Mademoiselle ne le trouverait pas. Monsieur ne rentre du cercle qu'après onze heures... entre onze heures et minuit. Si mademoiselle veut laisser un mot...

— Non, je vous remercie... J'écrirai par la poste.

Elle sortit, et, quand elle fut dehors, commença cette promenade somnambulique qu'elle devait prolonger jusque dans la nuit, avec une seule préoccupation en tête : attendre l'heure où Jude Duramberty rentrerait du cercle. Plus tard, nombre de gens se rappelèrent cette passante aux cheveux roux, aux yeux verts fixes, à la démarche saccadée, rencontrée avenue Montaigne, avenue d'Antin, avenue Marceau, avenue de l'Alma, et dans les rues perpendiculaires qui relient ces avenues entre elles... Des boutiquiers, des concierges prenant le frais sur leur porte, l'aperçurent plusieurs fois et la remarquèrent. Elle marchait, obstinée dans son idée, insoucieuse des regards... Quand la clarté du soleil s'affaiblit et que la cendre crépusculaire voila le ciel entre les hautes maisons de pierres, elle éprouva subitement une grande lassitude et s'abattit sur un banc ; c'était avenue de l'Alma, devant un temple protestant d'un gothique

morne. Elle y resta longtemps, la tête douloureuse, vaguement hallucinée : elle voyait des ombres difformes s'agiter dans l'obscurité peu à peu épaissie... Elle murmura : « Daisy !... » Elle eût souhaité près d'elle cette fidèle mère d'adoption. Si l'Irlandaise eût passé devant ce banc de misère, comme Geneviève l'eût appelée, comme elle se fût laissée ramener par la main !... Mais Daisy pleurait à cette heure au pied du lit de Geneviève...

La lueur d'un reverbère, allumé soudain près d'elle, fit tressaillir la jeune fille. Elle se frotta les yeux, reprit conscience de son projet. L'avenue étendait sa noble chaussée, ses amples trottoirs sous un ciel pur où déjà clignotaient les étoiles. Les rampes de gaz la jalonnaient de part et d'autre. Quelques coupés, quelques victorias rapides emportaient des hommes cravatés de blanc, des femmes en clairs manteaux vers les cafés du Bois et des Champs-Élysées... Puis ce fut un silence et un vide extraordinaire, dans lequel le clocher du temple protestant égrena le chapelet des heures et des quarts, neuf heures, dix heures, dix heures et quart. Geneviève, toujours sur son banc, rêvait. Un homme vint s'asseoir à côté d'elle : un homme petit, entre deux âges, soigneusement vêtu, l'air méfiant et fureteur d'un chercheur d'aventures louches... Comme elle ne bougeait pas, il fit mine de s'asseoir plus près. Elle se leva, partit vivement. L'homme ne la suivit pas. Quand elle se retrouva rue François Ier, elle fut, de nouveau, parfaitement lucide. Personne dans la rue. La façade de l'hôtel Duramberty était close. Aucune lumière ne filtrait à travers les persiennes verrouillées.

« Serait-il déjà rentré ? » pensa-t-elle.

Mais le concierge avait dit : « Entre onze heures et minuit. » Et il n'était pas encore dix heures et demie.

Geneviève chercha un poste d'observation d'où elle pût guetter le retour de l'usinier. A deux maisons de distance du numéro 6, un loueur de voitures occupait un vaste immeuble précédé d'une cour à vitrage ; la haute porte cintrée de cette cour offrait un retrait propice. Geneviève s'y dissimula... L'ombre portée par le pied-droit de la baie la cachait si bien que deux sergents de ville en patrouille, passant près d'elle, ne l'aperçurent point.

Alors, dans ce guet tragique, alors seulement Geneviève eut une pleine conscience de ce qu'elle voulait faire. Sa nuque ne la tourmentait plus ; une clarté merveilleuse baignait son cerveau. Duramberty était l'ennemi, Duramberty opprimait l'œuvre, Duramberty réclamait cent cinquante mille francs qu'on ne pouvait pas lui donner. Elle, Geneviève, elle toute seule allait attaquer corps à corps l'oppresseur de l'œuvre. Il céderait, ou bien il aurait le sort des ennemis du peuple, — le sort des Burke et des Cavendish dans les récits de Daisy Craggs. Une volupté singulière, qui lui mouillait les paupières et la faisait vibrer toute, inonda Geneviève à cette pensée : abattre l'ennemi. Sa main droite, sous le mantelet de soie brune, caressa dans son corsage le manche nickelé de l'outil qu'elle y avait glissé avant de sortir, — dans une visite furtive à ce coin du laboratoire où elle rangeait sa trousse de sage-femme. Elle le tira doucement de son sein, après avoir observé si les agents étaient loin. On ne les voyait même plus... L'acier du bistouri ouvert brilla, reflétant le papillon jaune du prochain reverbère ; et la main blanche, tachée de son, de la jeune fille se crispa fortement sur le manche, fit le geste d'appui qui ouvre le flanc de la patiente endormie... Quelle hérédité mystérieuse, subitement réveillée, allumait dans cette âme ordinairement pitoyable une frénésie de meurtre? Geneviève contempla le mince outil de mort, fabriqué pour être une arme de vie. Elle tressaillit d'un spasme joyeux...

Mais un coupé débouchait au coin de l'avenue ; deux diamants d'acétylène irradiaient dans la pénombre... Geneviève rentra précipitamment le bistouri sous son mantelet, le manche à portée de la main... La voiture, au trot apaisé d'un grand cheval bai, vint se ranger devant l'hôtel. M. Duramberty en descendit, échangea quelques mots par la portière avec une personne demeurée à l'intérieur, et dit au cocher :

— Achille, reconduisez monsieur... Demain, huit heures, ici...

Et, tandis que le coupé virait et repartait, il chercha dans sa poche l'anneau qui reliait ses clefs.

Geneviève sortit alors de son abri et se porta vivement auprès de lui :

— Monsieur !

L'usinier, surpris, considéra cette silhouette qu'il devinait élégante et jeune, sans pouvoir distinguer les traits du visage masqués par la voilette. Il crut avoir affaire à une rôdeuse attardée.

— En voilà une façon d'accoster le monde ! dit-il en riant... D'où diable sors-tu ?

— Monsieur Duramberty, je voudrais vous parler.

Elle releva sa voilette et montra sa jolie figure, ses boucles rousses. Il la reconnut tout d'un coup.

— Oh ! mademoiselle !... Excusez-moi... Je vous reconnais parfaitement... Nous sommes voisins à Saint-Charles, n'est-ce pas ?... Oui, c'est cela... Vous êtes professeur aux petites « Zarts »... Vous m'excusez ? Sous cette voilette... à cette heure-ci... Et puis, je ne m'attendais guère...

— Je sais, monsieur, je comprends... Ma démarche vous paraît extraordinaire... Je suis déjà venue ici vers sept heures... On m'a dit que vous ne rentriez que fort tard... Or, j'ai absolument besoin de vous parler aujourd'hui même. Je vous ai attendu.

— Mais vous avez bien fait, vous avez très bien fait ! répliqua vivement Duramberty.

D'un œil connaisseur, il détaillait le corps fluet et la frimousse chiffonnée de la jeune fille.

— Voyons, — ajouta-t-il en la prenant légèrement par le coude et en l'entraînant devant la maison du loueur. — Vous désirez me parler ?... Dans mon hôtel, à cette heure-ci, ce n'est pas commode... Mon valet de chambre m'attend, et je n'ai pas l'habitude d'amener chez moi des... Enfin, vous seriez compromise... Avez-vous un peu de temps ?...

— Tout le temps qu'il faudra, monsieur.

La paume de l'homme lui brûlait le coude, les paroles qu'il prononçait irritaient son orgueil ; mais elle tendait toute sa volonté à être calme. « Je veux être seule avec lui... je le veux... »

— Eh bien ! fit Duramberty... rue la Trémoille, à quelques pas d'ici... J'ai un pied-à-terre où nous serions tout à fait tranquilles... Qu'en pensez-vous ?

— Allons, monsieur...

Elle dégagea son coude sans brusquerie, marcha côte à côte avec Duramberty, par les rues vides où passaient de rares

voitures et quelques piétons. Tous deux se taisaient. Un calme profond descendait dans le cœur de Geneviève. Elle se disait: « Il va s'accomplir un acte juste, un acte nécessaire. » Lui, la considérant à la dérobée, songeait : « Voilà une revanche inattendue... Ah çà! les petites vierges fortes de l'École se dérangent donc?... Pas toutes, malheureusement! N'importe, celle-ci est charmante. »

Parisien, célibataire de cinquante ans, habitué aux faciles débauches de la grande Ville libertine, — cette bonne fortune imprévue ne l'étonnait pas. Tant de fois déjà, depuis trente années, de plus inattendues encore lui étaient échues!... Il pensa pourtant : « Cette petite ne vient pas me chercher à ma porte, à onze heures et demie, pour le seul plaisir de passer la nuit avec moi... Il y a des projets en dessous, des machinations combinées avec les dames de l'École... On voudrait me tenir... » Et il sourit, évoquant deux ou trois pauvres tentatives de chantage dont il avait été l'objet, — dans sa vie d'industriel, — de la part d'ouvrières de son usine.

Silencieux, pressant le pas, tous deux arrivèrent rue La Trémoille et s'arrêtèrent devant une maison à appartements, pareille à toutes celles que des sociétés financières ont bâties dans ce quartier. Duramberty sonna, s'effaça devant Geneviève, jeta un nom à la loge du concierge :

— Monsieur Legrand!...

S'arrêtant tout de suite à gauche, sous la voûte cochère, il ouvrit la porte d'un rez-de-chaussée.

— Entrez, mademoiselle...

La porte refermée, le commutateur tourné, Geneviève se trouva dans une pièce très éclairée, tapissée de soie bleu pâle, arrangée comme un boudoir de femme, avec un lit bas dans un coin, des sièges capitonnés, sans style, beaucoup de gravures aux murailles, la plupart licencieuses, et, devant elle, Duramberty, souriant, qui la considérait. La carrure solide, le visage sanguin sous les drus cheveux grisonnants la frappèrent. Elle ne l'avait jamais vu de si près. Elle ne le croyait pas si grand, ni de mine si virile, si intelligente. Elle remarqua la beauté de la bouche, modelée ferme sous la moustache légère, restée brune.

— Voyez... Personne ne nous dérangera ici, dit-il...

Asseyez-vous, je vous en prie... et défaites votre mantelet... Vous ne voulez pas? C'est bon!... Comme il vous plaira... Vous consentirez bien à vous rafraîchir un peu?... Nous avons marché vite... Oui, n'est-ce pas?

Elle ne répondit rien : il comprit qu'elle acceptait. Il ouvrit un placard, en tira deux coupes qu'il déposa sur un guéridon. Puis, se baissant, il choisit une bouteille de champagne parmi celles qui garnissaient la planche inférieure de l'armoire... Geneviève, du fauteuil crapaud où elle était assise, voyait le large dos du fabricant, la nuque rouge, la brosse des cheveux gris... Elle effleura sous le mantelet, dans son corsage, le manche du bistouri. « Ce serait facile, maintenant... si je voulais... » Et, de nouveau, une joie pénétra tout son être... « Non, se dit-elle, il faut d'abord qu'il me réponde : il prononcera son arrêt lui-même.» Déjà Duramberty s'était relevé... Il décapsulait, débouchait prestement la bouteille, remplissait les coupes...

— Tenez, mademoiselle...

— Non... tout à l'heure... J'ai à vous parler, d'abord.

Duramberty reposa la coupe pleine où les bulles s'évaporaient. Il s'assit en face de Geneviève, l'air résigné.

« Je vais entendre l'histoire de sa vertu, — pensait-il, — et, au bout, les conditions... Allons!... »

— Je vous écoute, mademoiselle.

Geneviève, au moment de parler, éprouva une gêne extrême. Elle redevint soudainement, après l'exaltation maladive de la journée et le délire conscient des dernières heures, la jeune fille sage et modeste, la compagne de Pirnitz et de Daisy... Le lieu où elle était, cet homme seul avec elle, ce champagne versé lui firent horreur... Elle se taisait.

— Eh bien, demanda Duramberty souriant. C'est donc très difficile à dire?... N'ayez pas peur. Vous voyez que je ne suis pas un croquemitaine comme le prétendent vos amies...

— Monsieur, murmura Geneviève avec effort, il ne faut pas tuer notre École.

Duramberty ne put cacher la surprise que lui causa ce début. Il attendait plus de diplomatie.

— L'École?... fit-il. Ah! c'est cela qui vous préoccupe?... Mais je ne veux aucun mal à votre École!...

— Nous ne pouvons pas vous rembourser les cent cinquante mille francs, monsieur : nous ne le pouvons pas aujourd'hui, ni demain ; mais si vous patientez, si vous nous donnez du temps, vous savez bien que votre argent ne sera pas perdu... Et vous êtes riche, vous gagnez beaucoup... Qu'est-ce que quelques mois d'attente, quand on dispose d'un budget comme le vôtre ?

Elle parlait doucement, presque humblement, et en même temps elle se rendait compte qu'il n'eût pas fallu parler ainsi. Elle sentait que l'usinier, souriant toujours, ne la prenait pas au sérieux. Effectivement, cette conversation d'affaires, à cette heure et dans ce lieu, avec l'impudeur des gravures comme décor et le lit tout proche, formait un contraste qui le divertissait. Il retenait même une forte envie de rire — certain, malgré l'allure de l'exorde, de la façon dont finirait l'entretien. Geneviève remarqua cette gaieté contenue, s'arrêta court :

— Vous ne voulez pas ?...

— Je ne dis pas cela.

— Alors ?

Il se mit franchement à rire :

— Ma chère enfant, vous me cueillez à minuit, au sortir du cercle, quand je vais me coucher, pour m'entretenir de controverses financières. Je vous réponds, naturellement, que je ne peux pas m'engager... Il faut que je réfléchisse. Je verrai... Cela dépendra...

— De qui ?

— De bien des choses... Évidemment, par exemple, avoir affaire à un joli intermédiaire comme vous, cela m'incline aux transactions. Qui vous a envoyée ? mademoiselle Sûrier ?

Il quitta son fauteuil et vint s'asseoir sur un pouf, plus près de Geneviève. Elle se recula.

— Personne ne m'a envoyée. Personne ne sait que je suis ici...

— Ah !

Quand elle prononça : « Personne ne m'a envoyée... », il surprit dans les yeux verts de la jeune fille un éclair singulier... Il la détailla plus attentivement, depuis les paupières cillantes jusqu'aux doigts bizarrement contournés par le bout.

« C'est une hystérique : méfions-nous. »

Dès lors il guetta tous ses gestes. Mais la qualité de cette proie excitait son envie : il résolut de ne pas laisser sortir Geneviève sans avoir profité du tête-à-tête. Comme il était brave et solide, le vague danger pressenti aiguisait son appétit.

Geneviève reprit d'une voix mal assurée :

— Monsieur Duramberty, il faut nous épargner. Soyez juste. C'est votre devoir.

— Mais je vous répète que mon intention n'est nullement de vous accabler. Vous tenez absolument parler affaires? Parlons-en. Il est tout naturel, n'est-ce pas, que je sauvegarde mes droits dans la débâcle de mademoiselle de Sainte-Parade? Je ne vois pas de raison pour laisser prendre sans crier, par des créanciers que je ne connais pas, trois cent mille francs, qui constituent ma garantie. Cela réservé, je vous promets d'être très indulgent sur la question de dates de versement, très facile... vous entendez.

Il lui saisit la main gauche, qu'elle lui laissa. De la droite, elle tourmentait toujours, sous le collet de soie brune, les boutons de son corsage. Elle ne s'aperçut pas que Duramberty, malgré la fièvre de désir qui l'agitait, ne perdait pas de vue cette main droite. Il posa dessus sa bouche et la caressa de ses lèvres. Geneviève soupira :

— Laissez-moi, monsieur... Laissez-moi...

Il obéit. Elle fut un moment avant de reprendre possession d'elle-même, tant cette caresse, la première qu'elle eût reçue d'un homme, avait troublé son pauvre organisme de nerveuse héréditaire. Quand elle put parler, elle dit :

— Vous voulez bien reporter l'échéance à plus tard... signer un papier?...

— Oh! signer!... je n'aime pas beaucoup qu'on se défie de moi. Et puis, reporter l'échéance à quand?...

— Aussi tard que vous y consentirez... A deux ans... à un an même, si vous voulez... On versera tout de suite plus de quatre-vingt mille francs.

« Ou bien j'ai affaire à une folle, pensait Duramberty, ou bien tout ceci est un coup monté par ces rouées de femmes. »

Cette dernière hypothèse lui parut tout de même la plus vraisemblable, tant Geneviève suivait son idée avec obstination.

Il cessa de sourire, et, d'une voix ferme qui contrastait avec le ton de plaisanterie courtoise dont il avait usé jusque-là :

— Je refuse de prendre aucun engagement, dit-il. Vos amies n'ont qu'à se fier à moi, sans conditions. Je jugerai d'après leur conduite à mon égard, s'il est opportun de se montrer indulgent ou strict.

— Alors, vous laisserez vos huissiers venir chez nous demain? dit Geneviève en se levant.

— Je prendrai, naturellement, les garanties nécessaires pour sauvegarder ma créance.

— Mais vous ne nous ferez pas protester, saisir?...

Duramberty la regarda bien en face; il la voyait changer de visage, pâlir, rougir... A travers la soie légère du mantelet, il voyait la main droite se crisper sur quelque chose. Résolu à pousser à bout l'étrange visiteuse, à savoir ce qu'elle était vraiment venue faire chez lui, il se leva, répliqua :

— Mademoiselle, j'agirai comme il me plaira. Assez là-dessus.

Geneviève le mesura du regard. Elle comprit confusément que, dans leurs postures respectives, lui debout en face d'elle assise, elle n'aurait pas l'avantage contre cet homme solide. Mais le désespoir lui enfumait le cerveau; elle étouffait d'un besoin fou d'agir, de tenter quelque chose avant de fuir cette chambre... Elle se lança sur lui d'un bond de chatte sauvage, s'agrippa de la main gauche à l'échancrure du gilet blanc, tandis que la droite, armée du bistouri, donnait au hasard coup sur coup contre l'obstacle du corps robuste. Bien qu'il fût sur ses gardes, Duramberty chancela, tant l'assaut fut brusque. Tout en parant avec le bras droit, tout en essayant, avec le bras gauche, d'écarter Geneviève, il reçut une estafilade au cou; puis, la pointe de l'outil lui piqua la hanche, au-dessus de la ceinture du pantalon. Mais déjà, dix secondes à peine écoulées, la force de la jeune fille s'épuisait; son poignet armé fut saisi dans les doigts fermes de l'usinier, son épaule serrée comme avec une pince; elle recula vers le lit, poussée par la masse irrésistible d'un corps puissant. Alors, d'un mouvement bref, Duramberty lui tordit le poignet droit: le bistouri tomba, sans bruit, dans la fourrure de la descente de lit... Geneviève ne luttait plus; toute sa résistance était

vaincue soudainement : l'effort accompli lui laissait dans les membres une langueur étrange, une sorte de bienfaisante détente... Toute notion de la réalité s'anéantit... Elle se laissa porter, renverser sur le lit, brisée, défaillante comme sous l'étreinte impérieuse d'un rêve...

Moins d'une demi-heure plus tard, Geneviève, debout près de la porte de la chambre, réparait tant bien que mal le désordre de ses vêtements et de sa coiffure. Elle ne disait rien... De grosses larmes silencieuses coulaient le long de ses joues. Tournée obstinément contre la muraille, elle se rajustait avec des gestes malhabiles. Duramberty, nerveux, allait et venait dans la pièce, lui jetant de temps en temps un coup d'œil ou une parole.

— Voyons, mon enfant, il ne faut pas vous désoler... Je vous assure que je ne raconterai pas votre petit accès de folie... Dites-moi ce que je peux faire pour vous...

Mais elle se taisait. Il avait essayé de lui mettre dans la main un billet de banque ; elle l'avait laissé tomber par terre. A aucune question elle ne répondait.

« Ma foi, tant pis pour elle ! » se dit-il.

Dans la fourrure fauve de la descente de lit, le manche nickelé du bistouri luisait, sa lame enfouie. Duramberty alla le ramasser et, demi-souriant, l'apporta à Geneviève :

— Vous oubliez ceci...

Elle n'eut pas même conscience de l'ironie. Elle glissa machinalement l'outil dans sa poche.

— Merci. Ouvrez-moi, dit-elle.

Il obéit. Par l'antichambre étroite, puis par la voûte d'entrée, il la conduisit jusqu'à la porte ; il demanda lui-même le cordon. Geneviève partit sans prononcer un mot.

Quand elle fut dehors, la pauvre fille se mit à courir au hasard des rues jusqu'à ce qu'elle perdît le souffle. Alors, adossée à un mur, elle pleura librement... Il était environ deux heures du matin. Un pas sonore, un sifflotement de noctambule attardé qui s'approchaient l'effrayèrent ; elle reprit sa course. Elle arriva sur les quais de la Seine. rebroussa chemin, retrouva bientôt ce banc de l'avenue de l'Alma où elle s'était assise quelques heures auparavant. Elle y échoua

de nouveau comme une pauvre bête blessée que sa fuite ramènerait à une remise familière.

Elle se faisait horreur ; son propre corps lui inspirait une honte intolérable. Elle ressassait dans sa mémoire les scènes de cette nuit; le désir de ne plus penser, de ne plus respirer. de ne plus être l'envahissait. Elle percevait maintenant le ridicule odieux de cette tentative de justice violente où la justicière avait fini par s'abandonner dans les bras du coupable. « Le gredin. il a abusé de ses muscles d'homme... » Elle se disait cela... mais sa conscience protestait : « Non ! tu ne peux pas dire qu'il ait abusé... Tu as cédé... » Elle se rappela soudain, avec horreur, qu'au milieu même de cette violence elle avait rendu une caresse... « Je suis une misérable, une damnée... Jamais je n'oserai me présenter devant Daisy. l'embrasser avec ma bouche... jamais ! »

Un ardent besoin de se purifier la saisit...

Comment se purifier ?

Mourir ?

La Seine était toute proche... Mais mourir. ce n'était pas effacer la souillure de cette nuit. Dans le martyre seul. dans la souffrance pour la bonne cause, la tache pourrait être abolie. Vivre comme Daisy avait vécu au temps du fénianisme... ou comme ces femmes nihilistes des pays slaves qui font bon marché des conventions entre les sexes, se donnent sans pudeur aux hommes de leur parti, mais se rachètent par l'héroïsme... Le désir de l'acte révolutionnaire, qui ennoblit tout. la faim du meurtre saint l'étreignit, plus âpre, plus irrésistible. Elle n'accueillit pas un instant la pensée de retourner chez Duramberty. Mais elle chercha froidement qui elle pourrait immoler.et quel sang vengerait l'outrage qu'elle avait subi. Accomplir l'acte révolutionnaire d'abord : l'apaisement de son cœur viendrait après. Elle se sentait l'âme grosse d'un meurtre.

Après tant d'heures sans sommeil, sans nourriture, la fatigue de son corps meurtri et profané la disposait aux hallucinations. Comme les tableaux vivants d'un spectacle, des scènes de sa propre vie se succédèrent sous ses yeux. Dès qu'elle en évoquait une, elle la *voyait*, avec la netteté du réel, sans le flou ni l'exagération du rève. Elle vit la chambre de

la rue Galande où elle avait été petite fille, les batailles du père et de la mère, parmi les litres crevés vidant l'alcool sur le carreau... Elle vit sa mère rentrant avec un homme étranger, en l'absence du père, et lui tournant, à elle, d'une calotte, la tête contre le mur... Elle fut de nouveau, un instant, la fillette hargneuse que Daisy avait recueillie au Sauvetage de l'Enfance, et emmenée avenue de Ségur au moment où on allait la dépêcher à des fermiers de la Creuse... Ses larmes la soulagèrent, dans la douceur de ce souvenir d'amour quasi filial. Puis elle se revit tout à coup chez lady Mary Jackson — dix-huit mois à peine passés, — lectrice de cette Anglaise revêche et autoritaire chez qui, par contraste, elle avait senti s'exalter ses propres instincts anarchistes. Sir James Bartlett, l'ami, sans doute l'amant de lady Mary, reparut, avec sa figure rouge soigneusement rasée, son crâne encadré de deux bandeaux plaqués de cheveux incolores. Ah! l'abominable couple d'ennemis du peuple! Du temps qu'elle faisait son service chez la lady, bien des fois, en les regardant, en les entendant prononcer leurs effroyables maximes de despotisme égoïste, bien des fois elle avait pensé demi-sérieuse, demi-railleuse : « Les attacher tous les deux ensemble et les jeter dans la Seine comme une paire de mauvais chats, — quelle jouissance, quelle bonne œuvre!... » C'était alors une idée en l'air qu'elle accueillait en souriant, sans la relier avec la réalité possible... Maintenant, blessée et déshonorée, vagabonde échouée sur ce banc, elle eût vraiment souhaité les garrotter de ses mains et les pousser à la rivière... Dire qu'à cette heure ils vivaient, ils étaient libres, ils se complaisaient comme l'an d'avant, à dire des infamies sur les misérables, à insulter les pauvres!

« La vieille, j'en suis sûre, habite toujours son entresol, rue du Colisée... Lui, je l'ai rencontré la semaine dernière, à cheval dans les Champs-Élysées. Ah! si je les tenais... »

La fièvre de meurtre précipitait de nouveau son pouls. Elle ne souffrit plus de sa souillure, de son isolement. Sans projet précis, mais toute restaurée par l'espérance, la pauvre fille quitta son banc et, d'un pas méditatif, monta l'avenue vers les Champs-Élysées.

Alors, une pâleur d'aube effaçait peu à peu les étoiles sur

le ciel, dont la couleur devenait indécise. La nuit se dissipait comme une fumée, se fondait dans l'air déjà éclatant. Les façades des maisons, fermées obstinément à la lumière, apparaissaient plus distinctes, surtout vers la ligne accidentée des toits. Oh! la fraîcheur voluptueuse qu'on respirait! Un lourd camion, chargé de pierres de taille énormes, secoua toute la chaussée au cahot de ses roues, au piétinement de ses cinq chevaux...

Geneviève tourna le coin de l'avenue de l'Alma et descendit vers le Rond-Point.

## IV

Cette nuit, tragique pour Geneviève Soubize, n'apporta guère de paix à la plupart de ses compagnes. Elle aggrava pour Daisy, de son silence et de son ombre, le martyre de l'attente; mais mademoiselle Heurteau, Frédérique, Léa elles-mêmes n'y goûtèrent pas un plein repos. Seule Pirnitz, par la forte discipline de la volonté, s'imposa, comme à l'ordinaire, quelques heures de léger sommeil.

Mademoiselle Heurteau passa de longues heures à rédiger un « projet de réorganisation de l'École avec le concours de la Ville et de l'État ». Dans une lettre personnelle, M. Duramberty lui avait demandé ce travail. Elle l'exécutait en secret, se donnant une excuse devant sa propre conscience : « Le rapport est intéressant à faire ; j'y expose sincèrement mes idées ; d'ailleurs, quand il sera fini, je suis libre de le garder pour moi : je n'ai rien promis. »

Frédérique et Léa se couchèrent à l'heure accoutumée. Elles se parlèrent peu. Elles n'avaient pas besoin de paroles pour se communiquer leur opinion sur le départ de Geneviève. Geneviève était partie pour suivre un homme. Frédérique ressentait le plus amer dégoût : encore une défection, et de la pire sorte, précisément au moment où tant de calomnies assaillaient l'œuvre! « Misérable tyrannie du sexe! aucune d'elles ne saura donc s'en affranchir? » La fuite de Geneviève bouleversait aussi Léa par contre-coup : mais l'égoïsme de sa passion exaspérée rapportait tout à soi-même : elle songeait : « Si je

faisais comme elle, cependant?... C'est bien facile, il ne tient qu'à moi... Si j'avais quitté l'École en même temps que Geneviève, à l'heure qu'il est je serais à Londres... Georg! mon ami! mon mari! Je serais près de lui. Je pourrais le soigner, le guérir. » Tout son rêve tournait autour de ce projet : rejoindre Georges, le guérir. Car sans aucune autre nouvelle des Ortsen que le roman de Tinka, sans oser prendre sur elle de s'informer, d'écrire, elle en était venue à identifier absolument Georg et William Powell. « Georg souffre, pensait-elle, il m'attend : moi seule puis le sauver... et je reste ici! Geneviève et Duyvecke ont eu du courage; moi seule, je suis lâche... et cependant, moi, je suis la femme de Georg... » Elle gourmandait son inertie : mais pourtant l'espoir vivait en elle. « L'École va fermer. On nous chassera, et alors, je m'en irai. » Tout ce qui lui restait de volonté, elle le réservait pour cet avenir, deviné prochain, inévitable.

Cependant, par la porte ouverte entre les deux chambres contiguës, le bruit parvenait à Léa d'une toux légère, ou le craquement du lit de Frédérique... « Ma Frédérique! combien elle m'est chère! comme je souffrirai de la quitter... » Elle répétait cela obstinément, elle se contraignait à le penser. Hélas! elle sentait bien que sa sœur n'était plus pour elle la Fédi d'autrefois. Une sorte de rancune logique grossissait dans un coin de son cœur contre cette initiatrice puissante qui avait, à la source, capté son intelligence et sa volonté, et lui avait imposé la doctrine. Par Frédérique, Léa avait été écartée de la vie naturelle. Comme tous les révoltés, elle était bien près de prendre en haine celle dont elle avait adoré la domination. Elle s'en épouvantait, et pareille au fidèle hanté par le doute, qui murmure des actes de foi passionnés, elle redisait sans cesse : « Chère Fédi!... comme je l'aime... Comme elle est grande! »

La journée du lendemain ramena les exercices habituels : sauf Geneviève, toutes les maîtresses furent à leur poste, même Daisy, que Pirnitz avait vue dès l'aube, exhortée au courage, réconfortée. L'idée de Pirnitz, comme celle de Frédérique et de Léa, était que la fuite de Geneviève s'expliquait par une aventure passionnelle.

— Ah ! s'écria Daisy, quand l'apôtre lui confia cette hypothèse ; ah ! que Geneviève soit en ce moment avec qui elle voudra, pourvu qu'elle soit vivante...

Pirnitz l'autorisa à s'absenter après sa classe pour commencer au dehors une enquête discrète. Daisy fit sa classe d'anglais de huit heures à neuf heures et demie. comme à l'ordinaire ; ensuite elle s'habilla pour sortir. Comme elle passait devant la porte, le concierge l'appela :

— Mademoiselle Craggs !

Elle entra dans la loge.

— Qu'est-ce qu'il y a, Laurent ?

Laurent, un ancien militaire placé là par mademoiselle de Sainte-Parade, tendit à l'Irlandaise un numéro du *Matin*.

— Vous avez lu ça, mademoiselle ?... On a assassiné un de vos compatriotes, aux Champs-Elysées.

Il lui montra un titre en gros caractères, au milieu de la troisième page. A peine Daisy y eut-elle jeté les yeux qu'elle poussa un cri et se sauva de la loge, emportant le journal. Elle traversa la cour, bousculant les élèves qui entraient en récréation, courut à la chambre de Frédérique.

— Frédérique ! — dit-elle, haletante, s'abattant sur une chaise.

— Les huissiers ? questionna la jeune fille...

C'était la nouvelle redoutée pour ce jour-là, où le délai fixé par Duramberty expirait.

— Lisez, lisez... dit Daisy, lui jetant le journal.

Frédérique lut :

« *DERNIÈRE HEURE :* Le crime de la rue du Colisée. Assassinat d'un lord irlandais. *Cinq heures du matin.*

» Au moment où nous mettons sous presse, on nous annonce qu'un crime vraiment extraordinaire a été commis, cette nuit, vers trois heures, rue du Colisée, presque au coin des Champs-Elysées. Un personnage irlandais de passage à Paris, lord Barclay, a été frappé mortellement par une femme, en pleine rue, à l'aide d'un instrument chirurgical. Le temps nous manque pour vérifier le fait et les détails. La femme est arrêtée. On croit à un crime politique, lord Barclay possédant en Irlande des biens considérables. Une autre version impute au meurtre un mobile passionnel... La cou-

pable serait une jeune fille à qui lord Barclay aurait fait subir d'odieuses violences et qui se serait vengée. Nous donnons les deux versions et le fait lui-même sous les plus expresses réserves, car, nous le répétons, à l'heure tardive où les nouvelles nous parviennent, il est matériellement impossible de les contrôler avant le tirage du journal. »

— Que nous fait cette histoire? demanda Frédérique en reposant le numéro sur la table.

— Mais c'est Geneviève ! c'est Geneviève !... sanglota Daisy. Vous ne comprenez donc pas?... Lord Barclay, dont le nom est défiguré, est sir James Bartlett... l'ami de lady Mary Jackson, chez laquelle Geneviève était lectrice il y a deux ans... La rue du Colisée, où habite lady Mary... l'instrument de chirurgie... Il n'y a pas de doute... Sir James sortait de chez lady Mary...Je suis sûre qu'il s'agit de Geneviève, sûre comme si je l'avais vue... Mon Dieu ! mon Dieu ! que va-t-il lui arriver? qu'est-ce qu'on va lui faire? Est-ce qu'on va la tuer?

— Voyons, Daisy !... ne perdez pas la tête... Quelle raison aurait eu Geneviève d'aller frapper cet Anglais qu'elle n'avait pas vu depuis dix-huit mois?

— Est-ce que je sais?... Peut-être avait-il abusé d'elle autrefois, comme le dit ce journal... peut-être avait-elle encore des relations avec lui... Oh ! je ne sais rien : elle ne m'a jamais rien confié là-dessus... jamais, jamais... Et si hier encore quelqu'un m'avait dit que ma petite Geneviève n'était pas la plus pure de toutes... je l'aurais traité de menteur, de gredin... Seulement...

Elle hésita.

— Dites, Daisy.

— Eh bien !... Geneviève eût-elle commis cette chose affreuse, — elle ne serait pas responsable.

— Je ne comprends pas.

Daisy prit humblement la main de Frédérique dans les siennes:

— Ah ! Frédérique, vous n'avez aucune faiblesse, vous... mais ayez pitié des autres... ayez pitié de nous... Geneviève est une pauvre fille née de parents indignes. Est-ce sa faute si l'alcool avait déformé et empoisonné le cerveau de ses ascendants?... Geneviève est nerveuse...

— Ce n'est pas une excuse.

— Elle est plus que nerveuse... Fédi... Elle est... (et la pauvre Daisy appuyait sa tête sur les genoux de Frédérique) elle est une malade... une infirme... Elle avait des accès... tout récemment encore... la dernière nuit qu'elle a passée ici... Pauvre chérie! il ne faut pas l'accuser.

— Oh! Daisy — dit Frédérique d'un ton de reproche. — Vous n'avez confié un si grave secret à personne!... Vous avez laissé parmi nous ce danger... parmi les enfants que nous élevons!... Vous avez exposé la réputation de l'École et le sort même de l'œuvre à cette catastrophe...

Daisy lâcha la main de Frédérique. Elle se mit debout devant la jeune fille, dont le regard la condamnait.

— L'œuvre? l'École? les élèves? vous me parlez de ça quand Geneviève est en prison, en péril de mort? Mais vous ne comprenez donc pas que je donnerais toute votre École et toutes les écoles de la terre pour qu'un seul cheveu de ma chérie soit épargné?... Ah! — reprit-elle, écartant du geste Frédérique qui voulait la ressaisir, — j'ai bien trop de regrets d'avoir engagé Geneviève dans toutes ces folles tentatives, et de m'y être engagée moi-même... Nous étions si heureuses avant, dans notre cinquième de l'avenue de Ségur!... toutes les deux, avec personne pour nous commander!... pour nous imposer des règles... Je gagnais ma vie, elle gagnait la sienne.... Nous pouvions faire un peu de bien, aider de plus pauvres que nous... Tandis qu'ici elle étouffait... dans cette maison fermée comme un couvent... elle, faite pour la liberté...

Elle eut une pause; plus calme, elle reprit :

— Le docteur m'avait bien dit qu'il fallait la marier, qu'elle avait besoin de cela... qu'autrement elle ferait un coup de tête. Ah! grand Dieu! si j'avais su... mais j'aurais été moi-même lui chercher un mari pour la calmer... Et maintenant... Et maintenant. . on l'a arrêtée... on va la torturer... lui faire du mal... Pauvre chère petite chose!...

Frédérique, triste et immobile, avait laissé couler des lèvres de l'Irlandaise cet impur flot d'invectives et d'exclamations désolées. Épuisée, Daisy s'accoudait à la barre de cuivre du lit et sanglotait. Frédérique s'approcha d'elle; une pitié un peu dédaigneuse lui montait au cœur pour cette femme dont elle

avait admiré la charité, qu'elle avait crue capable de grands sentiments désintéressés, et qui se montrait si faible, tenue aux entrailles par les affections ordinaires.

« Si Léa m'était ôtée comme lui est ôtée Geneviève, cependant ? — pensa-t-elle, toujours attentive aux critiques de sa propre raison. — Eh bien, non !... je sacrifierais Léa... »

Et elle prit une forte résolution, de cette minute même, pour une circonstance que rien ne signalait comme probable, mais qu'elle ne pouvait s'empêcher de prévoir : « Si Léa me quitte, je n'abandonnerai pas l'œuvre pour la rejoindre. L'œuvre d'abord !... »

Elle revint à Daisy, qui pleurait toujours, ses mèches blondes et grises pendant sur son visage de vieux bébé, toutes mouillées...

— Allons, Daisy, courage ! Je vous aiderai à sauver Geneviève... Je vous le promets... Je connais quelqu'un d'influent dans le monde de la justice.

— Vrai ? — dit Daisy, relevant le front avec une joie enfantine. — Vrai ? vous ferez cela ? Oh ! comme vous êtes bonne et forte ! Moi, il ne faut pas faire attention à ce que je dis. Je ne suis qu'une vieille folle, loin de ma Geneviève... Pourtant, — reprit-elle après un temps — si ce n'était pas Geneviève, la jeune femme dont parle ce journal ? Geneviève n'était pas seule à connaître ce sir James, qui est probablement un débauché comme tous les Anglais qui vivent sur le continent...? Descendons au laboratoire, voulez-vous ? Vérifions si les instruments de Geneviève sont au complet. Je les connais... elle m'avait tout expliqué.

L'épreuve parut concluante à Frédérique. Si un outil dangereux manquait, c'était bien de Geneviève qu'il s'agissait. Les deux femmes allaient sortir de la chambre quand Frédérique, s'arrêtant, dit tout à coup :

— Qu'est-ce qui se passe ?... On n'entend plus les élèves, dans la cour. La récréation n'est pourtant pas finie ?

Penchée à la fenêtre, elle vit les fillettes réunies en groupe compact autour des surveillantes, sur le seuil des bâtiments ; elles semblaient guetter quelque chose, suivre des yeux des gens qui venaient d'entrer... Elles gardaient un silence inaccoutumé.

— Mon Dieu ! — murmura la jeune fille, — ce sont les

huissiers, sans doute... Mais pourquoi les a-t-on laissés entrer? L'avoué m'avait dit que, pour cette fois, devait seulement déposer une sommation chez le concierge...

Des pas résonnaient maintenant dans le corridor. Daisy et Frédérique, ouvrant la porte, aperçurent à une faible distance six hommes en redingote noire et en chapeau haut de forme. Mademoiselle Heurteau, qui les avait accompagnés, les devança un peu. Sa figure était bouleversée. Daisy courut à elle. Les visiteurs s'arrêtèrent avec une discrétion affectée.

— Daisy... dit mademoiselle Heurteau. Une chose inouïe... ne vous effrayez pas...

— Où est Geneviève? — balbutia l'Irlandaise qui, sans comprendre encore le lien des événements, devinait à peu près les causes de ce tumulte.

— Vous savez donc?... Eh bien! oui... il s'agit de Geneviève... on vient perquisitionner dans sa chambre... et vous interroger, vous... C'est M. Courbaraud, substitut du procureur de la République, un juge d'instruction, un commissaire aux délégations judiciaires et le commissaire de police de Saint-Charles.

Daisy dit simplement :

— On peut bien m'arrêter si l'on veut, pourvu qu'on me mette avec Geneviève...

Frédérique, appuyée contre la muraille, sentait des larmes poindre à ses yeux stoïques : « Cette fois, c'est le dernier coup! — se disait-elle. — Une des maîtresses arrêtée pour meurtre, une autre inculpée comme complice... L'œuvre est ruinée. »

Cependant un homme se détachait du groupe vers mademoiselle Heurteau et Daisy.

— Je suis monsieur Courbaraud, substitut du procureur de la République. Monsieur est le commissaire de police de Saint-Charles... monsieur est le juge d'instruction, et monsieur, le commissaire aux délégations judiciaires. Madame Craggs? — interrogea-t-il, s'adressant à Frédérique.

— Non, fit Daisy, c'est moi.

— Ah! très bien. Ne vous alarmez pas, madame. Notre mission est un peu délicate. Mais je suis convaincu que vous n'êtes nullement compromise dans le...

Il n'acheva pas sa phrase, et poursuivit après une pause :

— Avant de visiter la chambre de la jeune femme que nous venons d'arrêter, je désirerais causer avec vous, madame Craggs. Mais pas ici, bien entendu, pas dans ce corridor.

— Voici ma chambre, dit Daisy.

M. Courbaraud, les commissaires, le juge d'instruction et les deux autres individus, qui étaient agents de la Sûreté, passèrent les premiers.

— Ces dames peuvent-elles entrer aussi ? — demanda l'Irlandaise, devenue tout à fait calme maintenant qu'il s'agissait d'elle. — Je le désirerais.

Le substitut et le juge échangèrent un coup d'œil.

— Il n'y a aucun inconvénient à cela, — dit Courbaraud. — Madame Craggs, — reprit-il, — j'ai la mission de perquisitionner dans la chambre de la demoiselle Soubize, arrêtée à la pointe du jour, rue du Colisée, pour assassinat d'un propriétaire irlandais... On a essayé de lui faire subir ce matin un premier interrogatoire... Mais elle est dans un état de surexcitation tel qu'il y a lieu de craindre pour sa raison.

— Oh ! mon Dieu ! — s'écria Daisy. — Est-ce qu'on la soigne ? Où l'avez-vous mise ?

— A l'infirmerie du Dépôt. Ne craignez rien, madame... Elle est bien traitée. On n'est pas si inhumain que le croit le public, à la Sûreté... Dans l'interrogatoire que nous avons tenté, il a été impossible de tirer de la criminelle aucun éclaircissement... Elle a seulement proféré des discours anarchistes, et elle vous a demandée avec obstination. Elle se glorifiait d'avoir frappé sir James Bartlett, elle tenait à ce que vous en fussiez informée. Notre devoir est donc de nous adresser à vous pour avoir quelques renseignements complémentaires... N'ayez aucune crainte et répondez-nous bien sincèrement... Roblot et Beauchamp... attendez devant la porte, dans le corridor.

Les deux agents sortirent.

— Asseyons-nous, maintenant, si vous le voulez bien, — dit M. Courbaraud.

MARCEL PRÉVOST

*(A suivre.)*

# LE CARNET D'UN MONDAIN

## SOUS LA RESTAURATION

Les pages qui suivent sont empruntées à une volumineuse correspondance publiée en polonais[1]. L'auteur, André-Édouard Kozmian appartient à une honorable et curieuse famille, dans laquelle le goût des lettres bizarrement associé à la mondanité paraît héréditaire depuis plusieurs générations. Venu à Paris pour la première fois en 1829, ce gentilhomme avait alors vingt-six ans. Des lettres de recommandation bien adressées, une intimité précieuse avec un des grands favoris de la haute société parisienne et, sans doute, quelques avantages personnels, lui ouvrirent tous les salons et particulièrement les plus recherchés et les mieux défendus contre les importuns et les intrus.

Il a noté ses impressions, au jour le jour, dans des lettres collectivement adressées à sa famille, — père, mère, frères et sœurs, laissés là-bas au foyer familial et qui recueillaient avidement ces échos de la grande ville, les provoquant au besoin, sollicitant des détails, insistant sur les menus faits insuffisamment mis en lumière et les nuances indiquées trop vaguement. Il s'est appliqué à satisfaire leur curiosité jusqu'à donner heure par heure l'emploi de ses journées. On croirait, par moments, lire le *Figaro* ou le *Gaulois* d'hier, à la rubrique « Mondanités ». Mais il y a plus et mieux dans ces notes rapides : des traits de mœurs finement observés çà et là, des por-

1. André-Édouard Kozmian, *Mémoires*; Cracovie, 1893.

traits dessinés avec complaisance et un certain relief, quelques anecdotes piquantes, des jugements sur le caractère de cette société vue dans un jour un peu artificiel peut-être et d'une manière superficielle; mais leur spontanéité, leur sincérité même en font le prix.

Hâtons-nous d'ajouter que l'auteur n'est pourtant pas un ingrat. De tout temps, on a vu des étrangers prendre leur part, et quelquefois même plus que leur part, de la vie parisienne, pour en médire ensuite : ils font amende honorable aux dépens de leurs hôtes. Notre jeune homme ne se venge pas trop sévèrement du plaisir qu'il a trouvé hors de chez lui.

K. WALISZEWSKI.

## — 1829 —

2 novembre.

Depuis notre séparation, j'ai pénétré fort avant dans le monde parisien... Tout d'abord, samedi, j'ai dîné chez la comtesse Tyszkiewicz[1] où j'ai rencontré le comte et la comtesse Zamoyski, l'ambassadeur de Russie, les Flahaut, etc. J'y ai fait deux connaissances fort curieuses, celles du prince de Talleyrand et du marquis de Palmella, le chef des constitutionnels portugais. Le prince de Talleyrand, vieux, laid, boiteux, porte cependant, dans l'expression de sa physionomie, la marque de cet esprit par lequel il s'est rendu si célèbre. J'aurais été désireux de saisir ne fût-ce qu'une parole, sortant de sa bouche : je tendais l'oreille; je m'approchais de lui autant que je pouvais, mais je n'ai entendu que son silence. A dîner il a mangé beaucoup, bu autant, reçu comme un devoir accompli par elle *les attentions de madame Tyszkiewicz*[2] (à laquelle on dit : *Princesse*), mais n'a pas soufflé mot... J'ai fait aussi la connaissance du jeune Poniatowski, aimable et bon garçon, revenu depuis peu de Morée, où il a suivi l'armée française, et enfin j'ai appris à connaître un excellent dîner, car difficilement pourrait-on rencontrer ailleurs

1. Née Poniatowska.

2. Les passages imprimés en italiques sont écrits en français dans l'original.

plus de luxe et de magnificence qu'à la table de madame Tyszkiewicz...

Dimanche, j'ai été à une soirée chez les Flahaut, où l'on m'a présenté à la comtesse Alfred de Noailles, qui est ici *l'élégante par préférence;* c'est elle qui délivre les diplômes du bon ton et de l'esprit : guère jeune déjà elle-même, peu jolie, mais agréable et polie. J'ai été prévenu qu'il me fallait tâcher de gagner son approbation et ses bonnes grâces, pour être bien vu dans la société du Faubourg Saint-Honoré, la première et la plus élégante du monde parisien.

Le lundi, je suis allé à une soirée musicale chez la comtesse Apponyi, femme de l'ambassadeur d'Autriche, pour laquelle j'avais une lettre de la comtesse Rzewuska... Je m'y suis fait présenter, entre autres, à la comtesse de Dolomieu, dame d'honneur de la duchesse d'Orléans... Kalkbrenner jouait; la Sontag chantait, et quel chant! Les dames françaises faisaient mine d'écouter cette musique merveilleuse, mais sur plus d'un visage j'ai surpris une inclination à bâiller, car dans cette société-ci rien n'ennuie autant que tout ce qui parle à l'âme ou à l'imagination.

Les salons parisiens ne diffèrent en rien des nôtres, sauf que chez nous on voit plus de jolies femmes. Ici, il y en a si peu, qu'à part deux ou trois, je n'ai vu que des laides. En revanche, il y a parmi elles une jeune madame de Caraman, belle, agréable, remplie d'esprit et de talents : nous n'avons pas sa pareille.

Mardi, j'ai dîné chez Rothschild, *à sa campagne de Boulogne.* Si, comme le prétendent les journaux, il devient roi de Jérusalem, il ne pourra vivre avec plus de magnificence. Quel dîner! Quel luxe! Lui-même très aimable, mais ennuyeux. Elle, aimable et agréable..., mais rappelant un peu Rébecca et Rachel. Il y avait à ce dîner assez de chrétiens, mais aussi quelques invités qui n'en étaient pas. J'y ai fait la connaissance de M. Eynard[1] qui fait et a fait tout pour les Grecs. Le soir, j'ai été chez madame Foy, où j'ai beaucoup causé avec M. Tissot, auteur des *Lectures sur Virgile.* Il semble que ce soit un homme savant, mais à la manière française, avec une sorte de fanfa-

1. Eynard (Jean-Gabriel), philhellène français, né à Lyon en 1775, mort en 1863.

ronnade, et il n'est rien de plus beau que l'union du vrai génie ou de la science profonde avec la simplicité, que les Français ne connaissent point et que l'on rencontre en Allemagne.

7 novembre.

L'ambassadeur de Russie, qui depuis quelques jours me rencontrant dans les salons s'est fait plus aimable pour moi, m'a invité à dîner pour jeudi. J'ai dû refuser, ayant accepté antérieurement une invitation à l'ambassade d'Autriche... J'ai fait ainsi meilleure connaissance avec madame Apponyi, bonne et aimable pour moi, et ayant ce genre d'agrément que j'aime : pleine de connaissances, de talents, elle n'a honte ni d'un sentiment profond, ni de l'enthousiasme, qui est ici objet de raillerie. On peut causer de tout avec elle, sans que cette causerie affecte le sérieux du pédantisme, ou n'aboutisse qu'à ce vain bruit de paroles vides de pensée, auquel les Français sont si bien exercés!... Elle m'a donné une excellente idée des salons parisiens, de l'esprit qui y règne, du genre d'intelligence qui est en estime, et il me semble qu'elle-même a trop de valeur pour ces salons, ainsi que madame de Caraman, que l'on trouve ici peu naturelle, affectée, parce qu'elle aime les arts, parce qu'elle sait sentir, parce qu'elle a une âme!

Le même soir j'ai été à une réception chez lady Cumbermeere, qui a ici une maison agréable et où j'ai passé quelques heures fort agréablement aussi avec les trois plus grandes beautés parisiennes : mesdames de Delmar, d'Oudenarde et de Caraman. En me montrant cette belle trinité, lady Cumbermeere voulut absolument me faire avouer sur laquelle des trois je porterais mon choix. J'ai essayé de me tirer d'embarras et d'éviter un nouveau jugement de Pâris en répondant qu'à ce qu'il me semblait, *l'une était belle, l'autre jolie et la troisième charmante.* Mais aussitôt ces dames, instruites par lady Cumbermeere de ma réponse, prétendirent savoir et deviner à laquelle d'entre elles se rapportait chacune de ces épithètes. Une conversation assez amusante et fort animée s'ensuivit; puis on me mit en demeure de juger du caractère de ces dames d'après les traits de leur visage : sur quoi, commençant par madame de Caraman (dont madame Apponyi m'avait donné une description

parfaite), je fis d'elle un portrait fort ressemblant, à ce qu'on peut croire, qui l'étonna fort, car je la voyais pour la première fois et je venais de lui être présenté.

Hier j'ai été chez madame de Delmar où j'ai trouvé madame de Caraman ; puis je suis allé à une petite soirée chez madame de Jumilhac où Walewski me servit d'introducteur. Madame de Jumilhac est la sœur du duc de Richelieu, laide, bossue, mais remplie d'esprit parce que bossue ; sans être riche, elle reçoit trois fois par semaine la fleur du monde parisien. Son petit salon ne s'ouvre à la fois qu'à dix ou douze personnes. Il est très difficile d'y être admis. J'ai dû cette faveur à Walewski, qui est *l'enfant gâté de ces dames*. Madame de Noailles, madame de Girardin, la duchesse de Maillé font partie des habituées. J'ai vu pour la première fois hier soir cette petite coterie et j'ai trouvé que tout le monde y possède un talent extraordinaire, je ne dirai pas *de la conversation*, *mais de la causerie*, car la conversation devrait avoir quelque chose de plus sérieux, ne pas faire si peu de cas de la pensée. Ici *on cause* si facilement, si joliment, si agréablement, mais presque de rien. C'est un feu d'artifice de paroles, qui plaît pendant qu'il brûle, mais ne laisse aucun souvenir. Penser n'est point ici une nécessité ; il suffit de bien tourner des phrases. Je ne vois même pas qu'on y coure après l'esprit, après les bons mots. Au contraire, j'y trouve très peu de recherche, beaucoup de simplicité, et parfois, mais pas toujours, on peut se plaire dans ce milieu qui doit être le modèle du bon ton et *le type de la meilleure société*...

Maintenant je vous dirai ce que j'ai vu cette semaine, car je tâche de voir tous les jours quelque chose. Je commence par les théâtres. J'en ai peu usé pendant ces dix derniers jours, car il est difficile ici de concilier les spectacles avec la société... La mode veut qu'on aille voir un acte, après quoi on achève la soirée dans quelque salon, car habituellement les spectacles durent jusqu'à onze heures ou onze heures et demie... J'ai été *aux Variétés*, où joue mon favori Odry et où j'ai vu *les Mémoires contemporains*. Un acteur y joue d'une façon très amusante *la Contemporaine*. J'ai été à l'Opéra Italien où l'on donne *Mathilde de Sabran*, et, madame de Flahaut m'ayant invité dans sa loge, j'ai entendu avec plaisir une seconde fois

cette délicieuse musique et la délicieuse voix de mademoiselle Sontag. Je suis allé une fois à l'Opéra-Comique, que je ne connaissais pas et qui est le théâtre national par excellence ; le plus beau aussi, quant au bâtiment et à la salle, ou du moins le plus nouveau, car ouvert depuis plusieurs mois seulement. Enfin jeudi je suis retourné au Théâtre Italien pour entendre *la Gazza Ladra* et madame Malibran qu'on met ici au-dessus de mademoiselle Sontag et qui revient d'Angleterre. Elle m'a beaucoup impressionné par son chant et plus encore par son jeu. C'est une jolie et jeune personne, âgée de vingt et un ans peut-être. Sa voix n'a pas l'étendue, la force et la pureté de celle de mademoiselle Sontag, mais en revanche combien plus de sentiment ! — jusqu'à faire violence en quelque sorte à l'auditeur pour pénétrer dans son cœur.

Entre temps, j'ai assisté pour la première fois de ma vie à des courses de chevaux. Malheureusement, elles se sont terminées d'une façon déplaisante pour Walewski : car Walewski ne cesse de faire des folies, jetant l'argent par les fenêtres. En Angleterre et ici à Paris, il a perdu aux cartes jusqu'à cent mille francs. S'étant arrêté sur la pente, il ne joue plus aux cartes, mais, ce qui revient au même, il joue aux courses. Il y a ici un Anglais très riche, lord Seymour, qui ne vit que pour les chevaux et pour qui les paris aux courses sont une passion. C'est lui qui y dépouille constamment le pauvre Walewski. Samedi dernier donc, ils ont couru à eux deux seulement, chacun sur son cheval. Walewski montait un cheval de course anglais ; Seymour un cheval de chasse : mais, en revanche, Walewski devait porter soixante livres en plus. Tous ceux qui se connaissent en courses disaient à l'avance que Walewski faisait une folie et qu'il devait perdre. Il n'a voulu écouter personne — et a perdu. L'enjeu était de cinq mille francs. Il a soixante-quinze mille livres de rente ; quelle vie commode et agréable il pourrait mener ! Parfaitement bien vu dans le monde, universellement aimé, *c'est le bijou, c'est l'enfant gâté de toutes ces dames*. Mais on a beau, et ces dames et ses amis, lui dire la vérité..., il ne veut rien entendre jusqu'à présent. C'est grand dommage, car quelle bonne et noble nature cela est et de combien d'agrément dans la société !...

10 novembre.

Depuis trois jours j'ai peu été dans le monde; je suis revenu aux théâtres. Samedi seulement j'ai passé la soirée *en petit comité* chez la duchesse de Guiche, qui a dit à Walewski de m'amener. La duchesse de Guiche est la femme du fils du duc de Grammont..., c'est la plus jolie femme de tout Paris, mais je ne pourrais pas en devenir amoureux, elle rappelle trop les statues, belles mais sans vie. Son beau-père est encore un fort bel homme, poli, mais de cette politesse de cour française, qui n'est pas un mouvement du cœur, mais un devoir. Dimanche je suis allé au Théâtre-Français, pour voir mademoiselle Mars dans deux de ses rôles. Il est difficile d'imaginer comme on joue ici la comédie. Les Français sont certainement nés pour être comédiens. Dans la *Jeunesse de Henri IV*, et surtout dans le *Mariage d'argent*, mademoiselle Mars est incomparable ; elle atteint l'*idéal de la perfection* du jeu. Hier j'ai voulu voir, car il faut tout voir, de petits acteurs. Il y a ici un théâtre, appelé *Théâtre de M. Comte*, où les enfants jouent seuls. Ma *Mamdzia* [1], qui aime les enfants, s'y amuserait fort, et *Dziandzia* [2] y deviendrait folle de joie. En France les enfants jouent mieux la comédie que chez nous les plus fameux acteurs...

19 novembre.

... Me voici installé dans la société parisienne et dans les cercles que je fréquenterai habituellement pendant le séjour que je ferai ici. Dans ma dernière lettre, je vous ai dit que je voulais me convaincre si eux et moi nous arriverions à nous convenir mutuellement, et, comme ils sont très aimables pour moi (je vous parle de la société du *Faubourg Saint-Honoré*), et que je trouve beaucoup d'agrément avec eux, j'y établirai mon quartier général.

Cette société, ainsi que je vous l'ai écrit, est composée avec trois éléments : une partie du corps diplomatique, les étrangers de marque et une petite coterie. J'arrive à connaître de

1. Diminutif caressant de « maman ».

2. Surnom donné par l'auteur à une de ses sœurs.

mieux en mieux cette dernière et surtout madame de Jumilhac, dont j'ai fort à me louer, qui a déjà dit du bien de moi (ce qui arrive rarement), et avec laquelle je suis déjà presque en amitié. Remplie d'esprit, ce n'est pas pour rien qu'elle est bossue, et je ne connais pas de personne aussi amusante. Je suis aussi au mieux avec madame de Flahaut qui est tout à fait dans un autre genre.

Les nouvelles connaissances, je veux dire les nouveaux salons où j'ai été présenté sont les suivants : celui de la princesse de Vaudemont d'abord, née de Montmorency, qui a quitté le *Faubourg Saint-Germain* pour le *Faubourg Saint-Honoré*. Elle professe des opinions très libérales et reçoit chez elle le plus d'étrangers... Puis le salon des Noailles, qui ont une maison fort agréable. Elle est la fille du duc de Talleyrand, très bonne, très polie : lui est l'ancien ambassadeur à Saint-Pétersbourg. J'ai fait aussi la connaissance d'un certain nombre d'hommes, entre autres de MM. Anisson, qui passent pour être des plus agréables en société, de M. Bonard, un Anglais très savant et rempli d'esprit, du duc de Richelieu, etc.

De cette façon me voici entré pour une toute petite partie dans la composition de la société parisienne actuelle, qui commence maintenant à s'organiser. Les jours y sont répartis ainsi qu'il suit : madame de Flahaut a les dimanches; madame de Girardin, les mardis, jeudis et samedis : madame de Jumilhac, les lundis, mercredis et vendredis. Outre cela, il y a fréquemment dans la semaine d'autres réceptions. Ainsi, demain, je suis chez la duchesse de Guiche. C'est pendant ce mois-ci seulement qu'on peut *jouir d'une société plus intime*, car en décembre, quand commenceront les raouts et ensuite les bals, ce ne sera plus si amusant...

Je me réserve d'ailleurs la liberté de fréquenter aussi d'autres cercles. Ainsi, chez madame Foy je rencontre les libéraux. J'y ai fait déjà bonne connaissance avec Casimir Perier, avec le général Exelmans, avec Dupin. Ces jours-ci, je dois également aller chez madame de Montcalm, qui réunit parfois quelques savants, et chez madame Gay, où se rencontrent les *littérateurs du jour*...

J'ai été aussi à la cour. L'ambassadeur, qui est maintenant très aimable pour moi, m'y a présenté dimanche dernier...

Le roi, quoique âgé, se tient encore fort droit et a bonne mine, mais le dauphin a l'air d'être le grand-père de son père, et la dauphine d'être sa grand'mère : lui petit, déjà grisonnant, faisant des grimaces à chaque parole qu'il prononce; elle, créée pour être sa femme, tout aussi belle... Cette cérémonie m'a mis en haute estime auprès du cocher de mon cabriolet, qui est très royaliste et me témoigne beaucoup de respect depuis que j'ai été chez Charles X... La cour est assez brillante, mais horriblement avancée en âge... Il semble que pour en faire partie, il soit nécessaire d'être vieux et laid. Les dames d'honneur de la dauphine sont également qualifiées à cet égard...

J'ai été peu au théâtre cette semaine : deux fois seulement aux Italiens pour entendre *Otello*. Quelle actrice, quelle chanteuse que cette Malibran, quelle Desdémone!... Mais que direz-vous en apprenant que cette artiste merveilleuse a ici un parti contre elle? car elle n'est plus à la mode. Il n'y a ici de bon que ce qui est à la mode. Un crapaud, à ce compte, serait capable d'y provoquer plus d'enthousiasme que madame Malibran, la Sontag, Rossini ou Shakspeare... Il y aurait une curieuse histoire à écrire de ce règne de la mode et de l'ordre de succession que l'on y peut observer. Sans remonter trop loin et en commençant par mon ami Walewski, après lui est venue la girafe, après la girafe madame Malibran, après elle sir Cradock, un des élégants parisiens qui n'attire plus aucun regard, puis la baleine dont on montre ici la carcasse, puis l'éléphant de Franconi. Pour le moment, il est question d'un enfant de huit mois qui a quatre bras et deux têtes. O Athéniens! quelle légèreté est la vôtre!...

22 novembre.

... Avant-hier, j'ai passé la soirée chez la duchesse de Guiche, où l'on a chanté : une élève de madame Pasta et un Italien merveilleux. Étaient présents : le prince Léopold de Cobourg, le prince Stourdza, hospodar de Moldavie, qui commence à être fort à la mode, fort bel homme, vêtu à l'orientale, mais tout à fait européen à part cela, et enfin la fleur de la société parisienne.

Hier, après une soirée de musique chez la duchesse de Hamilton, madame de Jumilhac (chez laquelle je suis de plus en plus en grâce et qui est bonne pour moi et extrêmement amusante) m'a mené chez madame de Boigne, née d'Osmond, qui habite au faubourg Saint-Germain, mais appartient à la société du faubourg Saint-Honoré... Réception brillante et très gaie. Madame de Caraman était aussi là, combien jolie, combien agréable! J'y ai fait la connaissance de M. de Martignac et... j'ai entendu pour la première fois *l'esprit de Pozzo*[1]. S'étant approché d'un coin où nous causions avec quelques dames, il s'est mêlé de la conversation et pendant près d'une heure nous a fort amusés. Il est très amusant quand il veut et très aimable aussi... *Le genre* des soirées parisiennes veut qu'il n'y ait jamais de conversation générale. On forme des *a parte* et un chacun cause avec sa chacune dans un coin, de manière à ne pas se gêner mutuellement.

2 décembre.

... Samedi dernier, j'ai dîner chez le jeune d'Orsay, frère de la duchesse de Guiche. Je dois vous dire quelques mots de cette maison. D'Orsay, le *fashionable* parisien, a épousé la plus belle créature qui respire sous le soleil, la fille de lord Blessington, et a reçu en dot une grosse fortune. D'Orsay, sa femme et milady ne vont nulle part, mais ils demeurent ensemble, ne reçoivent que des hommes et possèdent la maison la plus élégante, l'appartement le plus luxueux et le meilleur cuisinier de Paris. Il est agréable d'y aller de temps en temps et de voir deux femmes ravissantes, car milady a compté parmi les plus grandes beautés d'Angleterre, pleine d'esprit outre cela et même de talent pour la poésie. Lord Byron a écrit des vers pour elle: elle m'a montré sa réponse et d'autres poésies où il y a beaucoup de charme et de talent. Madame d'Orsay joue un peu le rôle de Cendrillon, se tenant toujours dans un coin, parlant peu, toujours triste; mais quand elle s'anime elle est ravissante et pleine de grâce.

1. L'ambassadeur de Russie.

6 décembre.

Dans quelques jours, Walewski nous donne un déjeuner auquel doit assister la fine fleur de la société, ce qu'on appelle la *petite coterie*. Madame de Guiche est l'héroïne désignée de la fête, mais je doute que son mari y consente. Il y a eu déjà la semaine dernière un déjeuner chez lui pour lady Blessington et la famille d'Orsay, au sujet duquel j'ai à vous raconter une histoire plaisante.

Au moment où nous sortions de table, on annonce M. Vidocq. Étonnés de cette visite, nous sommes cependant tous curieux de le voir. La porte s'ouvre, le chef de la sûreté fait son entrée, et, s'excusant d'avoir à accomplir une mission pénible, prononce mon nom. Je m'avance et j'apprends qu'en vertu d'un ordre reçu de M. Mangin, le préfet de police, il vient pour m'arrêter sur la demande d'une jeune personne qui se trouve maintenant en Angleterre et que j'ai séduite.

Tout le monde, surpris et troublé, me regarda ; j'étais seul à ne pas perdre contenance, — c'est le privilège des consciences pures, — et je répondais par des plaisanteries, quand Vidocq déclara que les plaisanteries étaient hors de saison dans la circonstance, les gendarmes m'attendant derrière la porte. En effet, sur un appel du policier, plusieurs voix se firent entendre derrière la porte avec un cliquetis de sabres, après quoi Vidocq échangea quelques mots avec ces hommes et ordonna à l'un d'eux d'aller chercher une voiture. L'effarement général s'en augmenta. Entre autres personnes présentes, il y avait là un monsieur de Saint-Marsan[1], qui avait figuré parmi les chefs de la révolution piémontaise. Il pâlissait de plus en plus, et, se levant enfin, aborda Vidocq pour lui demander d'une voix forte de quel droit il pénétrait dans une demeure privée et où étaient ses pouvoirs. Comme il s'excitait et comme la dispute prenait une tournure des plus vives, je dus intervenir... Mais je n'eus pas besoin, pour cela, ainsi que vous pourriez l'imaginer, de me remettre entre les

1. Charles de Saint-Marsan, fils d'Antoine-Marie-Philippe Asinari, marquis de Saint-Marsan, ancien ambassadeur de Napoléon Ier à Berlin, puis premier ministre du roi de Sardaigne. Charles de Saint-Marsan fut en effet un des chefs de la conspiration libérale de 1821, puis réfugié en France.

mains de la police, ni de réclamer la protection de mon ambassadeur : car le Vidocq auquel nous avions affaire n'était autre que Comte, le fameux mystificateur et ventriloque parisien, avec lequel Walewski avait combiné cette farce...

*N. B.* — Si *Mamdzia* est curieuse de connaître la dernière mode parisienne, qu'elle fasse prendre un morceau de velours noir et en faire une sorte de col masculin, noué en cocarde et attaché au milieu avec quelque pierre. Cela s'appelle *la cravate. Cette cravate est tout ce qu'il y a de plus à la mode. Les élégantes la portent depuis quelques jours, et on trouve que cela leur va bien : que le noir du velours rehausse la blancheur du cou. Quant à moi, je trouve cela affreux : elles ont toutes l'air d'avoir mal à la gorge. Mais vous savez déjà que la mode est la première divinité des Parisiens...*

18 décembre.

... Il y a fort à faire en ce moment dans le monde, car, outre les jours pris par ces dames, chez lesquelles il faut aller et chez lesquelles il est le plus agréable d'aller, à dire la vérité nous avons déjà force soirées, raouts, bals même. Ainsi, mardi nous avons deux soirées : chez la duchesse de Maillé, très aimable, agréable et spirituelle, et chez madame de Chastenay avec laquelle je suis aussi très bien... Mercredi, j'ai été à une soirée dansante chez madame de Pourtalès, où j'ai essayé un tour de valse avec madame de Caraman. Si tous les bals ressemblent à cette soirée, ils ne sont guère plaisants. Ces Français si vifs, si légers, si gais, ne dansent pas : ils marchent ! La valse seule donne un peu d'animation, car les contredanses marchantes semblent une parodie de la danse. On ne danse ici que des contredanses, des valses et une fois le galop. A cette soirée de mercredi, j'ai vu nombre de jolis visages. La sœur de madame de Caraman est encore plus jolie qu'elle-même, et la petite de Laborde si jolie, que les ailes lui poussent déjà et qu'elle est près de devenir un ange. Sa sœur, madame Delessert, est *une des femmes les plus distinguées de Paris.* J'ai fait sa connaissance depuis quelques jours seulement, car elle vient de revenir de la campagne, elle est ravissante par la figure, l'esprit, les talents et le cœur.

... Parmi les nouvelles connaissances que j'ai faites, les plus intéressantes sont : 1° celle de lord Palmerston, un des membres du dernier ministère anglais, très agréable et considéré comme le premier diplomate anglais du jour ; 2° celle de M. Portalis, l'ancien ministre, que j'ai rencontré chez madame de Montcalm. Bien qu'il y ait beaucoup d'étrangers à Paris, on en voit peu dans le monde, c'est-à-dire dans les cercles les plus intimes. Ainsi, sur trois mille Anglais qui séjournent à Paris, trois seulement fréquentent *la société intime dont je vous parle toujours* : parmi les Polonais, Walewski et moi ; parmi les Russes, le prince Tioufiakine seul, qui est établi ici. Mais dans les grandes réceptions et raouts, les Anglais paraissent en foule. Le prince de Schwarzenberg, nouvellement arrivé à l'ambassade d'Autriche, commence à être assez *en vogue*, ainsi que le jeune Carolyi, qui est le plus bel homme de Paris. Madame Carolyi, sœur de la princesse Palfy, que j'ai connue à Dresde, est également ici, très aimée.

Mardi dernier, j'ai dîné au *Salon des Étrangers*, c'est-à-dire là où l'on joue... Ainsi que vous le savez, il y a une société qui a reçu du gouvernement la ferme de tous les jeux, payant pour son privilège six millions par an. Elle s'est engagée par contrat à tenir une maison de jeu organisée ainsi qu'il suit : les administrateurs sont pris exclusivement parmi les personnes *de la société* ; le président est un comte Dillon ; l'entrée n'est accordée qu'aux personnes présentées ; deux fois par semaine, le mardi et le samedi, il doit obligatoirement y avoir un dîner de trente couverts offert par l'administration, et tous les jours un souper à une heure. Les invitations au dîner ont lieu par cartes. J'ai reçu une invitation et j'ai goûté de cette table, la plus luxueuse de Paris. Voilà les moyens dont on se sert pour entraîner les gens à leur perte. Pourtant la passion du jeu commence à faiblir. J'ai vu des hommes jouer, je n'ai pas vu de gros joueurs. Français et étrangers commencent à devenir plus raisonnables et l'on n'entend plus parler de gens se ruinant de cette façon...

Mais j'ai encore à vous raconter l'adorable aventure de la comtesse Zamoyska. L'ambassadeur lui a conseillé de se faire présenter à la cour. Elle a donc demandé une audience et

a reçu l'indication d'un jour. Elle arrive: on lui dit à l'entrée qu'avant d'être reçue par Sa Majesté, elle doit voir le premier gentilhomme de la chambre. Le poste est occupé en ce moment par un duc d'Aumont, vieux, sourd et un peu fou. Ayant grimpé au troisième, madame Zamoyska s'est enfin trouvée chez lui et après une longue attente a été admise en sa présence. Mais la première question du duc fut pour lui demander comment elle s'appelait et si elle avait des titres suffisants pour être présentée. Un peu piquée, elle lui répondit *qu'elle lui laissait le soin de l'apprendre*, et s'en alla sans avoir vu le roi. Celui-ci l'ayant appris fut très mécontent de l'aventure, gronda le duc d'Aumont et lui ordonna d'écrire une lettre d'excuses, qui se trouva rédigée en ces termes : « *Madame, vous m'avez écrit d'une encre si blanche que je n'ai pas pu lire votre nom. J'ai cru que vous n'étiez pas madame Zamoyska, mais madame Zoé Mouska.* » Or il vous faut savoir qu'à la première audience qu'elle se fit accorder par Louis XVIII, madame du Cayla s'était fait présenter sous le nom de Zoé du Cayla. Le vieux duc s'était ainsi imaginé avoir affaire à une nouvelle édition de la perfide beauté et avait flairé un piège tendu au cœur de Charles X. Comme c'est Français, comme c'est exquis !

19 décembre.

Encore quelques mots sur le bal, qui a été superbe et très gai. J'ai vu cependant avec plaisir que les bals de Varsovie ne le cèdent en rien à ceux d'ici. On était très à l'étroit bien qu'il y eût une douzaine de salons ouverts, celui où l'on dansait n'étant pas assez grand. Les toilettes étaient fort belles et il y avait assez de jolies personnes. Le prix de la beauté est revenu à la duchesse d'Istrie, femme du maréchal Bessières; madame de Caraman (la belle-sœur de celle qui est à Dresde), *était fort entourée*. Je n'ai fait que deux tours de valse : avec elle et avec madame Carolyi. Le bal a commencé par une contredanse dont le duc de Chartres a donné le signal avec la princesse Léon Sapieha. Combien le duc m'a plu, combien je l'ai trouvé aimable, beau, agréable ! On a servi le souper à une heure, dans deux salons, placés aux deux extrémités de l'hôtel. Deux cents personnes se sont mises à table en même

temps. Il y avait abondance de tout ; en un mot, *c'était une belle fête*...

Quant aux toilettes, que j'ai promis d'observer, j'ai vu surtout des robes blanches avec des bouquets de fleurs fraîches ou artificielles, attachés non pas de côté, mais au milieu de la taille. Comme coiffures, des chapeaux blancs, des turbans ou des fleurs encore dans les cheveux. Les manches larges sont déjà très peu portées; la mode est pour les manches courtes et droites, à gros plis ressemblant à un éventail ouvert. J'ai remarqué aussi que pour les soirées intimes on adoptait volontiers la robe noire et le chapeau de même couleur avec des plumes blanches. Beaucoup de robes de velours. Les éventails chinois ou anciens. *Les élégantes* n'en veulent pas qui soient montés en ivoire. En général, la mode est pour tout ce qui est ancien...

25 décembre.

... Je vous conduirai aujourd'hui à une galerie de portraits, composée avec les personnes que je fréquente ici le plus habituellement... Je commence par la première salle, où je placerai celles qui composent *la petite coterie du Faubourg Saint-Honoré*[1].

1. Madame de Flahaut est une Anglaise; la fille de lord Keith. Elle n'est plus très jeune, elle n'a jamais été jolie, mais cela n'a pas empêché qu'elle devînt amoureuse de M. de Flahaut, et contractât presque *il matrimonio segreto*, c'est-à-dire qu'elle épousât son mari sans le consentement de son père. Elle a deux cent mille francs de rente et elle aura un majorat d'un million de revenu si jamais elle a un fils. Jusqu'à présent elle n'a que cinq filles. Madame de Flahaut a des manières brusques, un peu même désagréables : elle dit un peu trop haut et un peu trop souvent tout ce qu'elle pense et elle s'occupe un peu trop de ce que les autres font. Elle est un peu atteinte de la politicomanie ; elle a des opinions libérales extrêmement prononcées, une adoration pour Napoléon qui rejaillit sur Walewski : mais je suis per-

1. Les « portraits » qui suivent, dans l'original, sont écrits en français.

suadé qu'elle a bien de bonnes qualités. Elle est excellente amie; elle aime à obliger, et, tant qu'on n'encourt pas sa disgrâce, elle est bonne et aimable. Elle a beaucoup de bontés pour moi et je ferai tout mon possible pour les conserver. Lord Byron, avec qui elle était extrêmement liée, disait en parlant d'elle : « J'aime beaucoup madame de Flahaut, car elle m'aime beaucoup. » C'est Walewski qui a succédé à lord Byron; elle l'adore, lui donne de bons conseils, le gronde souvent et l'aime d'amitié jusqu'à la jalousie. Son salon est très agréable: elle reçoit tous les dimanches, donne de petites soirées et de bons dîners dans la semaine et c'est dans son salon que s'amalgame la société des libéraux avec celle du Faubourg Saint-Honoré.

2. Madame de Jumilhac est la sœur du duc de Richelieu, qui a laissé sa fortune et son nom à son neveu, c'est-à-dire au fils aîné de M. de Jumilhac. Je ne connais pas de personne à qui on pardonne plus facilement sa laideur et sa bosse. On peut même la regarder quand elle parle, tant elle a une conversation agréable, de l'esprit, de la gaieté. Elle dit des méchancetés sans être méchante; elle saisit le ridicule et le côté faible de chacun plus facilement que son bon côté et cependant elle a de la bienveillance dans le caractère. Elle est extrêmement difficile pour le choix des personnes avec lesquelles elle vit, et son petit salon, qui ne contient jamais et qui ne peut pas contenir beaucoup de monde, est fort agréable par cela même qu'il est petit et qu'on n'y rencontre que des personnes qu'on a du plaisir à rencontrer. C'est ma passion, madame de Jumilhac : c'est une passion que la reconnaissance fit naître, car elle a tant de bontés pour moi: elle s'est tant occupée de moi que vraiment vous devriez l'aimer aussi. Plus elle est difficile, plus ces bontés me flattent. Aussi j'habite son salon et j'y trouve bien du plaisir, car madame de Jumilhac est bien certainement la personne la plus spirituelle, la plus drôle par l'originalité et la gaieté de son esprit que j'aie jamais rencontrée.

3. Madame Alfred de Noailles, fille de M. de Noailles, duc de Mouchy, fut mariée à l'âge de dix-sept ans au vicomte

de Noailles, qui, deux ans après son mariage fit la campagne de Russie et s'y perdit, sans que jamais on pût apprendre ce qu'il devint.

Ainsi rendue veuve, madame de Noailles n'est plus jeune, elle n'est pas jolie, mais elle a quelque chose qui plaît et qui fait qu'on a été et qu'on pourrait en être amoureux. Elle a de l'esprit plus que personne, de la grâce, de l'amabilité et cette coquetterie pour tout le monde qui la rend très agréable sans la rendre dangereuse. C'est l'élégante, c'est la femme spirituelle par excellence; c'est elle qui anime le plus les salons par les charmes de sa conversation; c'est elle qui est toujours entourée. Elle est mordante, mais elle n'est pas méchante, elle n'est pas non plus aimante. Elle n'a jamais rien aimé. Elle n'a pas eu le temps d'aimer son mari, et, depuis qu'elle en est séparée, elle n'a voulu ni se remarier ni même passer les bornes d'une coquetterie de salon. Elle fait profession d'une raison froide; elle couvre de ridicule le sentiment, l'enthousiasme: elle est toute Française. Cela n'empêche pas qu'elle soit très agréable. J'ai fait bonne connaissance avec elle et j'ai toujours du plaisir à la voir et à causer avec elle, et surtout à aller la voir le matin pour mieux jouir de sa conversation. Elle a une fille unique qui a tout l'esprit de sa mère et qui aura cinquante mille livres de rente. C'est le meilleur parti de France; elle est très agréable, parfaitement bien élevée et, de figure, mademoiselle Cécile de Noailles ressemble à Marie Krasinska. Madame de Noailles ne tient pas maison et ne reçoit que peu de monde.

4. Madame de Girardin est la sœur de madame Philippe de Ségur; elle a pour mari l'être le plus désagréable et le plus insupportable; mais comme il vient rarement dans son salon, la maison de madame de Girardin est comme celle de madame de Jumilhac la plus agréable, car on n'y rencontre que peu de monde, mais des gens qui se conviennent, et une conversation qui devient souvent générale. Madame de Girardin a été et même elle est encore très bien. Madame de Girardin est le *nec plus ultra* de l'élégance: elle est très aimable, mais fort difficile. Au commencement, je n'avançais

pas avec elle, mais depuis une vingtaine de jours nous nous connaissons mieux et nous voilà bons amis.

J'aime beaucoup son salon; j'aime aussi son amabilité.

5. La comtesse de Noailles, fille du duc de Talleyrand. C'est la meilleure personne de tout Paris. On la fait passer pour peu spirituelle, car on avoue qu'elle est bonne. Elle est d'une amabilité générale qui fait qu'on n'est pas flatté d'en être bien reçu; mais, en revanche, on ne risque pas d'en être mal accueilli. Elle a une très bonne maison et donne de jolies soirées. Voilà les cinq chefs féminins de la société du Faubourg Saint-Honoré. Voulez-vous avancer plus loin dans cette galerie de portraits?

6. La duchesse de Guiche est née d'Orsay; elle a été amoureuse de son mari en l'épousant, et son mari ne l'a épousée que par amour. C'est la femme la plus belle de tout Paris: c'est une beauté classique, un modèle pour un sculpteur plutôt que pour un peintre. Son caractère est aussi un phénomène en France: c'est un caractère passionné; elle sait aimer. Cependant, l'expression de sa figure est plutôt celle de la bonté que de la passion. Je trouve même que sa belle figure ne laisse rien à deviner pour le lendemain. Elle est bonne, elle est aimable, elle l'est extrêmement pour moi. L'autre jour, j'ai été chez elle le matin: elle fit venir ses enfants pour me les faire voir. Non, jamais je n'ai vu un aussi beau tableau. Cette belle femme, dans son charmant boudoir, entourée de ses superbes enfants: m'a vraiment enchanté. Non, jamais je n'ai vu d'aussi beaux enfants: c'est l'idéal de la beauté en fait de beauté d'enfance. Elle a trois garçons et deux filles. Maman deviendrait amoureuse du plus jeune de ses garçons.

7. Madame de Delmar est la beauté la plus parfaite que j'aie jamais rencontrée; c'est dommage qu'elle entre dans l'âge qui enlève tous les jours quelques charmes; elle est cependant superbe. Vous vous doutez donc qu'elle n'est pas Française, et, en effet, elle est Anglaise. Son mari, le baron de Delmar, est juif; mais dans une opération de bourse il a gagné en une heure dix millions: il devint baron, homme du monde

et mari de la belle Anglaise. Il tient à présent une excellente maison et donne samedi un bal qui sera le plus splendide de tout le carnaval. Madame de Delmar me fait l'effet d'une madone du Corrège ; le calme qui règne dans l'expression de sa figure rehausse la beauté de ses traits. Toute autre expression ne lui conviendrait pas. Je l'ai vue une fois agitée ; cela ne lui allait pas : l'action sur sa figure calme était une mauvaise antithèse, une espèce d'anachronisme. Elle est extrêmement bonne et aimable ; je l'admire et je l'aime beaucoup.

8. Madame d'Oudenarde est très aimable sans être bonne ; elle a un esprit mordant, mais elle a de l'esprit. Elle a été belle et vit encore sur son ancienne réputation. Elle aime qu'on lui fasse la cour, et, comme son mari est en garnison à soixante lieues de Paris, on peut la lui faire sans crainte de fâcher le mari et avec certitude de faire plaisir à la femme.

9. Madame Delessert est la fille du comte de Laborde. C'est peut-être la personne la plus aimable et la plus séduisante Elle est remplie de talents ; elle a de l'esprit, de l'imagination, des connaissances et autant de coquetterie qu'il faut en avoir pour plaire sans choquer celui qui voudrait l'aimer. On l'a mariée à M. Delessert, banquier d'une fortune de quelques millions, qui est le plus honnête homme du monde, mais qui ne la comprend pas, qui ne répond pas aux rêves de son imagination. Ce mariage ne l'a pas rendue heureuse ; il n'a pas satisfait son cœur : il a rendu son imagination et son cœur inquiets, peut-être même bizarres, et cette inquiétude, ce besoin secret de son âme d'en trouver une autre qui puisse la comprendre la rend la plus séduisante. Sa figure est charmante. Elle plaît, elle revient dans l'imagination. On la trouve depuis quelques mois plus triste, plus mélancolique, mais elle est toujours charmante.

A présent, si cela ne vous ennuie pas, passons aux portraits d'hommes.

1. Voici M. de Flahaut, qui est en quelque sorte *le mâle* de madame Alfred de Noailles : comme elle tâche de faire valoir

ceux qui causent avec elle avant que de se faire valoir elle-même, de même M. de Flahaut a cette amabilité générale, cette grâce, cette aisance dans les manières et dans la conversation, qui sont le cachet d'un homme extrêmement bien élevé. Il possède plus que personne l'esprit de salon, et cet art aimable d'une conversation facile et agréable. Il a été très beau : il a eu beaucoup de succès, même auprès des reines... Si j'avais un fils ou un frère qui fissent leur entrée dans le monde, je leur dirais : « Soyez comme M. de Flahaut ».

2. Eugène Anisson. La vivacité de ses reparties, l'originalité de ses bons mots forment le mérite de sa conversation. On aime beaucoup à causer avec lui, car on est sûr de s'amuser et même de rire. Il est aimable, spirituel, et j'ai un faible pour lui. Assez pour aujourd'hui...

## — 1830 —

4 janvier.

J'ai à faire aujourd'hui ma confession de la fin et du commencement d'une année ; mais auparavant je prends encore ma *Mamdzia* par la main et je la conduis au second salon de ma galerie de portraits. Dans ma dernière lettre, je lui ai fait connaître ces dames du Faubourg Saint-Honoré ; je passe maintenant de l'autre côté de la rivière, au Faubourg Saint-Germain[1].

1. Madame de Dolomieu, dame d'honneur de la duchesse d'Orléans, est la meilleure personne du monde. C'était une des amies intimes de la princesse Jablonowska. Elle est bonne, obligeante, pas commère du tout, ce qui est bien rare à Paris. Ses amis l'appellent le Don Quichotte de la loyauté, ce qui est encore rare à Paris. Je suis intimement, mais très intimement lié avec elle et sa fille et je vais les voir trois ou quatre fois dans la semaine entre quatre et six heures.

2. Madame de Saint-Maurice est la fille de madame de

1. Ces « portraits », comme les précédents, écrits en français.

Dolomieu; elle a beaucoup de connaissances, de l'esprit; il y a des gens qui la croient méchante, mais quand on la connaît mieux on se persuade du contraire; elle est aimable, elle a de la gaieté dans le caractère et je l'aime beaucoup.

A présent, nous allons pénétrer plus avant dans le Faubourg Saint-Germain; mais, d'abord, il faut que je vous fasse une petite préface qui vous fera saisir toutes les nuances à y observer. Ce n'est point au fond la naissance, ce ne sont pas même les opinions qui constituent ce qu'on appelle le Faubourg Saint-Germain; ce sont plutôt les habitudes. Aussi il y a plusieurs sociétés dans la société du Faubourg Saint-Germain :

1°. Société fin fond du Faubourg Saint-Germain, qu'on ne voit nulle part, qui ne voit personne, qui déteste les étrangers, qui déteste toutes les autres sociétés, qui est toute française, toute ultra-royaliste, qui n'a rien appris ni rien oublié, et qui doit être ridicule, à force d'être ennuyeuse. C'est une société tout à fait patriarcale, tous ceux qui en sont ne vivent qu'entre eux. Je ne la connais pas du tout, mais ce sont les Mortemart, les Praslin, la famille Rougé, etc., etc., qui la composent ;

2°. Vient après le pur Faubourg Saint-Germain; il se compose de tout ce qu'il y a de mieux en fait de naissance, de tout ce qu'il y a de plus ultra en fait d'opinions, mais cependant il est plus modéré et plus civilisé quant aux opinions que la société dont je viens de parler... Celle-ci voit peu d'étrangers; elle ne passe pas les ponts pour aller au Faubourg Saint-Honoré; elle va cependant chez les ambassadeurs et chez l'aristocratie étrangère (comme chez la duchesse de Hamilton): mais tout ce qui est libéral est banni de son sein. Les Narbonne, l'hôtel Montmorency, les Périgord, les Béthune, etc., y appartiennent. Voici quelques personnes que je connais:

1. La princesse de Bauffremont, née de Montmorency. Elle est bien jolie, elle a de bien bonnes manières, des manières de Montmorency, elle est bien aimable et valse le mieux de tout Paris. Il y a quelques jours que j'ai été chez elle et nous avons une partie fixe de valse pour tous les bals. Son mari est très

poli; il a une jolie figure. On m'a raconté à propos de lui une anecdote sur le compte de Wasowicz, qu'on appelait à Paris le beau Polonais, titre dont il était extrêmement fier. Quand il entendit parler de Bauffremont, il désira extrêmement le voir, croyant que c'était pour lui un rival de beauté et, après l'avoir vu, il se serait écrié avec indignation : « On l'appelle *beau*, ce *Frémont*! Peu s'en faut qu'il ne soit laid ! »

2. La vieille DUCHESSE DE NARBONNE est une des personnes les plus spirituelles que j'aie rencontrées. Elle sort et reçoit rarement chez elle...

3. LA PRINCESSE DE LÉON. C'est la fille de madame de Gontaut. Elle est aimable, mais je ne la connais pas assez pour en dire autre chose.

4. LA DUCHESSE DE RAUZAN est la fille de la duchesse de Duras, auteur d'*Ourika*. Elle est bien de figure : on dit qu'elle a plus d'esprit et de connaissances qu'elle ne paraît en avoir, mais cependant elle n'a pas l'esprit de sa mère. Elle demeure au Faubourg Saint-Honoré et reçoit les samedis.

On ne rencontre toute cette société qu'au Faubourg Saint-Germain. Il n'y a que chez madame de Noailles, qui est du Faubourg Saint-Honoré, qu'elle se mêle avec celle de l'autre quartier.

Passons à la troisième partie du Faubourg Saint-Germain; nous y trouverons des personnes qui, par leur naissance et leurs opinions, appartiennent au noble Faubourg, mais qui reçoivent chez elles ceux du Faubourg Saint-Honoré ainsi que ceux du Faubourg Saint-Germain, et qu'on voit dans quelques maisons de ce premier quartier. On rencontre peu d'étrangers dans cette société, mais comme elle est sur la ligne de démarcation entre les deux Faubourgs, je l'aime assez et y vais souvent.

1. LA DUCHESSE DE MAILLÉ est une des personnes les plus agréables de Paris; elle a de l'esprit, des connaissances, des

manières distinguées : c'est une des maîtresses de maison les plus agréables que je connaisse... Elle est extrêmement aimable pour moi et je n'omets jamais l'occasion de jouir de sa société, tant j'y trouve d'agrément.

2. Madame de Montcalm est la sœur de madame de Jumilhac ; c'est le loup-garou de toutes les femmes ; on en a peur ; on ne va chez elle qu'en tremblant, et cependant on y va, car on a toujours peur d'elle. Eh bien, cette femme, qui fait trembler Paris, est bonne et aimable pour moi ; je suis dans ses hautes faveurs, et je vais chez elle avec plaisir, car elle a beaucoup d'esprit, de l'instruction, son salon est très sérieux, c'est le salon des ministres, des ambassadeurs, des gens graves ; on y rencontre aussi des littérateurs, des savants. Comme son infirmité la retient toujours chez elle, elle reçoit tous les soirs, et tous les soirs on y rencontre les Pozzo, les Stuart, les Portalis, Pasquier, Martignac, etc... C'est, comme je vous l'ai dit, la sœur de madame de Jumilhac ; mais figurez-vous que ces deux sœurs sont rivales entre elles quant à la société, de manière qu'on ne peut aller chez l'une sans déplaire à l'autre. Cette rivalité les a même un peu brouillées ; cependant, le matin elles s'aiment beaucoup, elles se voient ; mais le soir elles cessent d'être sœurs, elles se détestent ; c'est bien drôle. Aussi je ne dis jamais à madame de Jumilhac quand je vais chez sa sœur ; je ne lui en parle jamais. Toutes les deux ont beaucoup d'esprit, et toutes les deux se donnent ce ridicule. Dans ma lettre prochaine, nous continuerons encore notre examen de cette galerie de portraits, à moins que cela ne vous ennuie. Pour aujourd'hui, c'est assez ; je vous fais quitter la galerie et vous conduis dans les salons.

Le carnaval a donc commencé pour de bon, c'est-à-dire qu'ont commencé les bals ou ce qu'on appelle ici de ce nom. Ainsi, nous avons eu lundi un raout chez les Apponyi, un petit bal chez madame de Chastenay, où s'est trouvée une partie du Faubourg Saint-Honoré et en majorité le Faubourg Saint-Germain, mais qui, en dépit de l'exiguité de l'appartement, a été fort joli et fort gai ; du moins, m'y suis-je fort amusé. Le lendemain,

c'est-à-dire mardi, il y a eu un bal chez le prince Tioufiakine, mais là, en vérité, nous nous sommes trouvés en Russie, tant il y faisait froid, et malgré le grand luxe déployé, le mélange des sociétés a fait du tort à la fête. Jeudi, nous avons eu un raout à l'ambassade d'Angleterre et samedi un très joli bal chez la duchesse de Maillé, un vrai bal français, avec à peine quelques étrangers. Le duc de Chartres s'y trouvait et nombre de fort jolies personnes, et on a gaiement dansé jusqu'à quatre heures, ce qui, pour un bal parisien, est une heure très avancée. C'était un bal du Faubourg Saint-Germain. *Les héroïnes de ce bal étaient : la duchesse d'Istrie, mademoiselle de Béarn, la sœur de madame de Caraman, et la petite Laborde.* Un hasard les a fait asseoir sur un même rang de chaises : quel joli coup d'œil c'était! La duchesse d'Istrie est, dans toute l'acception de ce mot, une belle femme : taille élevée, traits réguliers, de beaux yeux, mais aucune expression. Mademoiselle de Béarn est l'idéal d'un assemblage de charmes, de fraîcheur, de jeunesse. Quelle jolie créature, que d'éloquence dans son regard, d'harmonie, de musique, de parfum dans toute sa figure! Mademoiselle de Laborde n'a que quatorze ans : c'est pourquoi il semble qu'un petit chérubin soit descendu un instant du ciel pour prendre son aspect. Son regard ne dit encore rien, mais avant peu que de choses il dira! Son sourire trahit encore des pensées enfantines et naïves ; elle ne sait pas encore qu'elle est jolie et pourquoi; dans son visage frais resplendissent les premières journées du printemps... Blanche et rose avec des yeux bleus, des lèvres de corail, de petites dents blanches et des cheveux d'or. C'étaient donc les trois premières beautés, car je ne mets qu'à leur suite mesdames la duchesse de Guiche, de Bauffremont, de Marolles, la duchesse d'Estissac, etc. Aujourd'hui, nous avons un bal chez les Apponyi : je vous en dirai un mot demain...

Le 1er janvier, je suis allé à la cour, d'abord chez le roi, auquel le nonce a adressé la parole au nom du corps diplomatique, ce à quoi le roi a répondu de mémoire en se servant de termes faciles à deviner... De chez le roi nous avons passé chez le dauphin, chez la dauphine et enfin chez la duchesse de Berry, qui nous a reçu avec sa fille, *avec Mademoiselle.*

Cette cérémonie a duré une heure, pendant laquelle nous avons traversé tous les climats des deux hémisphères ; nous avons été en Sibérie, en Afrique, en Pologne et en Italie, car, en passant par toutes les salles et corridors du palais des Tuileries, nous avons passé par des pièces froides, chauffées et surchauffées, si bien que pour ses étrennes chacun de nous a pu gagner un bon rhume. J'y ai échappé pourtant. En sortant des Tuileries, nous avons été au Palais-Royal, où l'ambassadeur m'a présenté au duc et à la duchesse d'Orléans, au duc de Chartres et à son frère le duc de Nemours, qui ressemble beaucoup à l'héritier du trône russe. On ne saurait être plus poli et plus affable que le sont le duc d'Orléans et ses fils. Jeudi soir nous retournerons au Palais-Royal, car ce sera le jour de la grande présentation, mais il est agréable de retourner là où l'on est sûr d'être agréablement reçu.

5 janvier.

..... Je tiens à mettre cette lettre à la poste aujourd'hui même, quoique très tard, car je ne me suis pas levé de bonne heure après ce bal, qui a été très joli et très nombreux. Le souper a été servi comme chez nous, c'est-à-dire que tout le monde s'est mis à table en même temps et qu'ainsi le bal a été partagé en deux et a pris encore plus d'animation après souper. Parmi les curiosités parisiennes j'ai vu à ce bal la marquise de Loulé, la sœur de Dom Miguel et de Dom Pedro, qui, ainsi que vous le savez, a dû fuir sa patrie et séjourne actuellement à Paris. On la traite absolument comme la marquise de Loulé, et non comme une princesse de Portugal ; elle n'est pas très jolie, avec une figure agréable pourtant et de fort beaux yeux noirs. Mais je comprends qu'elle ait préféré cesser d'être infante de Portugal pour devenir madame de Loulé. Quel bel homme que son mari, quels traits réguliers, quels yeux ! Il n'y a plus présentement aucun bal en perspective, si ce n'est samedi chez madame de Delmar et le 14 chez la duchesse de Gontaut aux Tuileries, où la duchesse de Berry sera présente.

13 janvier.

Mardi, à midi trois quarts, le cours de Villemain, à trois heures le cours de Cuvier, après quoi je suis allé à une

matinée musicale chez madame de Delmar. Les personnes *de la société* qui chantent et aiment la musique se réunissent tous les dimanches chez madame Apponyi, tous les mardis chez madame de Delmar et tous les jeudis chez madame de Flahaut. Il faut absolument jouer ou chanter pour être admis dans cette société musicale, et vous savez ce qui en est de moi à cet égard : mais je sais écouter et j'ai le privilège d'y fréquenter quand je veux.

Ce même jour j'ai dîné au *Salon des Étrangers* avec Montebello, Walewski et lord Castlereagh, qui vient d'arriver de Londres et qui est un des six fameux dandys de Londres... En me levant de table, je suis parti, car il fallait être à huit heures aux Tuileries. C'était le jour du bal de Mademoiselle. La duchesse de Berry et toute la famille d'Orléans y assistaient. Le duc de Bordeaux et Mademoiselle ont paru un instant. Le bal a été très gai et joli ; à trois heures je l'ai laissé encore dans toute son animation. La duchesse de Berry a dansé, mais peu, car elle souffrait d'un mal de dents ; il fallait la voir pourtant danser le galop. Quel dommage que ce soit la duchesse de Berry, car je vous décrirais ce galop !...

Mercredi, j'étais invité au Palais-Royal. La soirée ou plutôt le concert fut magnifique et, comme musique, merveilleux. Il y avait cent dames et environ cent cinquante hommes, ainsi la cohue n'était pas trop grande. Mais quelle musique ! La Sontag, la Malibran et Pezazoni ont chanté, et des airs et des duos, et des trios. Bériot a joué du violon ; il n'a peut-être pas le génie créateur de Paganini, mais avec quel charme et quelle force il exécute ce qu'il a à exécuter ! Le dernier duo chanté par les deux rivales, la Malibran et la Sontag, a transporté toute l'assistance... La soirée s'est terminée à minuit, en sorte que j'ai pu encore passer une heure chez madame de Jumilhac, *pour ne pas lui faire une infidélité*, car elle me taxe d'infidèle si je manque un seul jour...

21 janvier.

... Je reviendrai aujourd'hui à ma galerie de portraits [1]. Voulez-vous m'y suivre, ma bonne maman ? Voyez-vous cette

1. Tout ce qui suit, depuis : « Voulez-vous m'y suivre », jusqu'à : « Bien que le carnaval » (p. 338), est en français dans l'original.

femme aux cheveux blonds, aux yeux d'un bleu céleste? Vous plaît-elle? Elle n'est point belle, mais elle est bien agréable; il y a une harmonie dans tous ses traits qui la rend extrêmement jolie, quoiqu'ils ne soient point extrêmement réguliers. Son regard est expressif, son sourire l'est aussi. Le premier est souvent inspiré par la coquetterie. Son sourire n'est jamais celui de la moquerie. Si vous la voyiez, cette femme, dans le monde, vous croiriez qu'elle ne sait trouver d'autres ressources que celles que lui offre ce monde frivole et léger. Elle se plaît aux hommages qui l'entourent; elle semble les rechercher; on pourrait l'accuser de n'avoir d'autre mobile que la vanité; mais si vous l'alliez trouver dans son intérieur, si vous la voyiez s'occuper tantôt d'une lecture sérieuse, tantôt des arts auxquels elle est initiée, si vous la voyiez le crayon, le pinceau en main, ou bien tantôt à sa harpe, tantôt à son piano, vous avoueriez que les succès obtenus dans un salon sont les moindres auxquels elle puisse prétendre. Elle a donc beaucoup de talents, cette femme, beaucoup d'esprit; elle est fort aimable, un peu coquette; aussi a-t-elle beaucoup d'admirateurs et beaucoup d'envieux. C'est madame de Caraman dont je veux parler. Elle est née de Béarn; elle a épousé le marquis de Caraman, fils du duc, qui n'a ni son âge, ni son amabilité, ni même sa figure.

Si vous voulez avoir une idée d'une jolie et aimable Française, jetez un regard à gauche : c'est madame de Montaut. Elle semble représenter la bonté et l'amabilité françaises; je dis la bonté, car elle n'est point belle, elle n'est que jolie, mais elle a des yeux noirs pleins de feu, un petit pied charmant, de superbes dents et une tournure élégante. Elle est spirituelle, elle est gaie, elle peut plaire. Sa sœur, madame de Castelbajac, et qui, par conséquent, est née de La Rochefoucauld comme elle, ressemble à madame Alfred de Noailles.

Ce sont plutôt des miniatures que je vous fais là que des portraits, mais je ne vous en ferai plus, car je crains d'ennuyer. Je vous dirai seulement qu'en fait d'étrangers la famille Karolyi est en vogue. Madame Karolyi, la sœur de la princesse Palfy, que nous avons vue à Dresde, est une bien bonne et aimable personne. Son beau-frère, le comte Georges, est un des plus beaux hommes que j'aie jamais rencontrés. Lui et moi nous sommes les deux étudiants les plus diligents aux cours

de Villemain, Guizot, etc. Le prince de Schwarzenberg, fils de la princesse Pauline, qui a paru à Paris au bal de son beau-frère, plaît généralement; il a des manières extrêmement nobles, il cause bien, et on le trouve très intéressant à cause d'une liaison qu'il a eue et qu'il a encore avec la plus jolie personne de Londres, lady X...

Bien que le carnaval batte son plein en ce moment, nous venons d'avoir une semaine de repos, car c'est aujourd'hui l'anniversaire de la mort de Louis XVI, ce qui met la cour en deuil.

Après le bal de l'ambassade d'Angleterre, nous en avons eu un samedi chez Rothschild pour l'inauguration de ses appartements décorés à nouveau, Quelle magnificence! Mais il semble vraiment qu'il y en ait trop. On dirait qu'on s'est appliqué à une imitation du temple de Salomon. L'or, le marbre, les mosaïques précieuses, les couleurs éclatantes resplendissent presque de la même manière dans ces salons, qui, à part cela, ont le défaut d'être trop étroits. Le bal était brillant et nombreux. Beaucoup d'étrangers et très peu de juifs. — Mardi, nous avons eu une petite sauterie chez madame de Girardin. Voici la première soirée que j'aie vue aussi gaie qu'à Varsovie. Jeunes et vieux y ont fait des folies. Tout le monde sautait. — Demain nous avons encore un bal chez madame de Delmar, et c'est tout. — Dimanche nous avons eu une soirée parlante et amusante chez madame de Dolomieu; — hier, chez madame de Flahaut.

Lundi, j'ai été à un dîner littéraire chez les Saint-Aulaire, où j'ai fait la connaissance de Guizot, de Lebrun, l'auteur de *Marie Stuart* et d'un poème sur la Grèce, et où M. Aubertin, qui a fait un séjour à Varsovie, s'est approché de moi pour me demander si j'étais parent de ce M. Kozmian qui a été secrétaire de la Confédération et homme d'un si grand talent. Avec quelle fierté je lui ai répondu que j'avais le bonheur d'être son fils! Cette maison des Saint-Aulaire est fort agréable; lui, ainsi que je vous l'ai écrit déjà, aimable, plein d'esprit, de raison et de savoir; elle, ressemblant à son mari. Elle sait le latin, et Dieu sait ce qu'elle ne sait pas! Dans son salon la conversation ne se nourrit pas avec les menus incidents de la veille, les cancans et les plaisanteries, mais on y trouve toujours de quoi divertir son esprit et enrichir sa mémoire.

Hier, j'ai dîné avec les Zamoyski chez les Hamilton, où nous nous sommes beaucoup amusés et avons énormément ri. Pour ce qui est de rire, les occasions n'en manquent pas à Paris. Pas de peuple mieux fait pour cela.

24 janvier.

...Jeudi j'ai passé la soirée chez les Flahaut, où nous avons dansé la mazurka et où nous nous sommes fort bien amusés en petit comité. C'était l'anniversaire de la mort de Louis XVI et toutes les maisons françaises étaient fermées, mais madame de Flahaut a précisément ouvert la sienne pour cette raison et donné une petite sauterie.

Vendredi, si je dois rendre compte de l'emploi de chacune de mes heures, j'ai été le matin *aux bains chinois*. Les bains sont parfaits ici. Je n'ai cependant pas pris *un bain des Princes*, qui coûte vingt-quatre francs, mais d'où l'on sort parfumé, aromatisé, les ongles des mains et des pieds artistement taillés, etc. Après déjeuner, je suis allé chez madame de Chastenay où son neveu, M. de Saint-Priest, a lu son joli drame intitulé *l'Interdit*. J'ai dîné à l'hôtel ; j'ai commencé la soirée chez madame de Jumilhac et je l'ai terminée à un bal chez madame de Delmar...

Aujourd'hui, représentation de gala au Grand Opéra. Mademoiselle Sontag chantera une dernière fois pour les pauvres. Le roi, par extraordinaire, assistera au spectacle. On jouera un acte de *Tancrède*, un de Mozart et un de *Moïse*. Chanteront : la Sontag, la Malibran, Cinti. Devinez combien ce spectacle rapportera aux pauvres? Au moins cent vingt mille francs! Mais aussi le roi a envoyé soixante mille francs pour sa loge, beaucoup de personnes payent mille francs, et le prix de toutes les places est multiplié par cinq, en sorte qu'une stalle ou une place dans une loge coûte cinquante francs...

21 février[1].

...Je vois par votre lettre reçue tantôt que ma chère *Mamdzia* a peur que je ne sois arrêté pour avoir assisté à la soirée de madame de Flahaut. Je devine qu'il s'agit de la soirée du 21 janvier. Pour vous tranquilliser, chère *Mamdzia*, je vous

1. Après un court séjour à Londres.

dirai seulement que Paris ne ressemble pas, à cet égard, à Varsovie. A la cour on ne sait pas et on ne demande pas ce qu'on fait dans les maisons privées, car de ces maisons privées on en compte par dizaines de mille. Du reste, il y avait à cette soirée le duc de Mouchy, un des favoris du roi, madame de Noailles, la dame d'honneur de la duchesse de Berry, etc. Je n'ai pas non plus été seul à y danser... Voilà qui est pour vous rassurer. Et voici maintenant qui doit me justifier. Être invité à une soirée et ne pas y venir, ou, y étant venu, ne pas faire ce qu'y faisait tout le monde, parce que c'était le 21 janvier, c'eût été s'attirer du ridicule : or j'aimerais mieux, à Paris, être arrêté même que ridicule. *Un homme qui a le malheur de devenir ridicule est un homme perdu, tué, enfin un homme mort*. Il est ridicule, sans doute, d'avoir tant peur du ridicule, mais la société est ainsi faite ici...

Voici maintenant en abrégé mon journal de la semaine écoulée. *Dimanche :* dîner chez les Graham, soirée chez les Flahaut. — *Lundi :* grand bal pour les pauvres dont je vous ferai la description plus loin. — *Mardi :* dîner très joli et très amusant chez les Chastenay avec madame de Caraman, soirée chez la duchesse de Maillé, et bal chez M. de la Bouillerie, ministre de la maison du Roi. — *Mercredi :* bal chez madame de Narbonne, très joli, car costumé. — *Jeudi :* bal chez les Hamilton, appelé le bal de la mazourka. — *Vendredi :* rien. — *Samedi :* le matin, leçon de Cuvier ; le soir, dîner au *Salon des Étrangers* avec Walewski et Mycielski, d'où nous sommes allés ensemble au bal de l'Opéra. — Aujourd'hui je dîne chez les Delmar et je vais au bal chez la duchesse de Montmorency. Telle a été ma vie pendant cette semaine, vie un peu et même très dissipée, mais nous voici au bout du carnaval, la dissipation aura moins d'occasions de s'exercer, l'esprit plus de loisir pour s'occuper. Je recommencerai mes excursions aux bibliothèques, aux établissements scientifiques, et j'espère que mes lettres cesseront de respirer l'existence d'un fainéant parisien.

Après ce court résumé, j'entre dans quelques détails. Le bal pour les pauvres a été un des plus beaux spectacles que j'aie vus jusqu'à présent. La salle du Grand Opéra a été mise de plain-pied avec la scène, les loges, le foyer, les couloirs ont été ouverts si bien que cinq mille personnes ont pu s'y trouver

ensemble. Vingt-sept dames de la société ont reçu le titres de *Patronnesses*, c'est-à-dire qu'elles vendaient les cartes d'entrée à vingt-cinq francs pour les messieurs et à vingt francs pour les dames. Des commissaires en nombre égal, pris parmi les hommes du monde, ont été chargés de faire les honneurs du bal. Le duc de Chartres a accepté la présidence du comité. *Les patronnesses* avaient des cocardes bleues comme signe distinctif; les commissaires, des médailles. Ce bal ou plutôt cette fête a rapporté un bénéfice net de cent dix-huit mille francs... On s'y est du reste assez ennuyé, car la foule n'est jamais amusante; mais on en a parlé deux semaines à l'avance et deux jours après; aujourd'hui la fête est tombée au gouffre de l'oubli, car sous ce rapport la société de Paris ressemble à celle de Varsovie...

Le bal de madame de Narbonne a été fort joli. Nous nous sommes crus transportés en Orient, car les costumes étaient exclusivement orientaux, grecs ou turcs pour la plupart. La duchesse de Liancourt en Chinoise faisait très bien, ainsi que mesdames Delessert, Karolyi et de Noailles en Juives. La duchesse d'Istrie délicieuse en Grecque; quant à madame de Montaut en fille des Iles de l'Archipel, c'est *des Iles enchantées* qu'on aurait dû dire, tant elle se trouvait jolie sous cet accoutrement. Madame de Caraman était en Albanaise. Il n'y avait que quatre hommes costumés en tout, dont le duc de Rohan et le comte de Laborde portant des costumes par eux rapportés d'un voyage en Orient.

Le bal de la mazourka, chez la duchesse de Hamilton, a été ainsi appelé parce que nous avons dû y figurer dans cette danse en nous y préparant pendant quelques jours, c'est-à-dire que la princesse Sapicha a donné des leçons de mazourka à quelques Françaises et à quelques Anglaises. Lady Suzanne, fille de la duchesse de Hamilton, jeune, gracieuse et jolie, l'a dansée en vraie Polonaise... Mais le carnaval dansant tire à sa fin, et c'est le tour du carnaval politique... On ne parle plus que de l'ouverture des Chambres et de l'expédition d'Algérie qui aura lieu sûrement...

27 février.

J'ai donc été à la première représentation d'*Hernani*, cette tragédie de Victor Hugo impatiemment attendue depuis plu–

sieurs mois, qui devait faire époque dans la littérature française, détrôner Racine et Corneille et révéler enfin au monde un nouveau Shakspeare. *Parturiant montes, nascetur ridiculus mus :* le trait a beau être d'un classique, il traduit la vérité exacte... Mesdames de Noailles et de Flahaut m'ont donné une place dans leur loge et j'ai ainsi vu ce prodige de poésie ou plutôt ce monstre.

Pourtant, en dépit de toutes les folies, de toutes les inconvenances, du mauvais goût et du style atroce, il faut convenir qu'aussi bien la composition générale de la pièce que beaucoup de détails laissent voir un talent de premier ordre, qui, malheureusement, au lieu de se perfectionner, ira en s'avilissant, s'il ne se laisse pas guider par une critique saine...

L'œuvre rappelle d'ailleurs beaucoup les tragédies de Calderon et de Lope de Vega. Le caractère espagnol y est bien développé et soutenu. Mais, en revanche, quel ramas d'insanités et d'inepties! Ce qui m'a le plus frappé, c'est qu'on n'y aperçoit pas de génie créateur : des pensées, oui, en assez grand nombre, de jolis vers, mais pas une idée originale de grande envergure, pas même une abondance d'expressions portant la marque de l'originalité. Énormément de longueurs; dès que l'auteur a trouvé une idée heureuse, au lieu de la concentrer dans quelques vers, il l'a délayée dans cinquante. Le monologue de Charles-Quint auprès de la tombe de Charlemagne a cent vers et presque une seule pensée. Le style, en général, rappelle celui de Mickiewicz dans les *Aïeux*. Une masse d'expressions baroques, insensées; par exemple, un vieillard assis sur son trône ducal fait à Doña Sol la déclaration suivante :

> ... Mon amour n'est point comme un jouet de verre,
> Oh ! non, c'est un amour passionné, sévère,
> Tendre, puissant, profond, paternel, amical,
> De bois de chêne ainsi que mon fauteuil ducal.

A travers toutes ces folies, le talent se fait sentir souvent; il y a des passages pleins de poésie. Les vers par lesquels Doña Sol fait connaître son jeune amour respirent la jeunesse et la fraîcheur. Racine ne les renierait pas...

En un mot, cette pièce a beaucoup de bons et de mauvais côtés et décèle un talent qui serait original s'il ne courait

pas après l'originalité et consentait à l'attendre. Car chez Hugo comme chez Mickiewicz, on voit toujours le désir, l'effort, le travail tendant à une traduction de la pensée autre que celle qui est usuelle.

La salle du Théâtre-Français était remplie presque tout entière de fous, fanatiques du romantisme. Si quelqu'un avait osé siffler, ils l'auraient à coup sûr étranglé ou tué. Un malheureux Français est venu à la représentation avec un fort rhume : comme il toussait, on l'a mis à la porte. On ne peut s'imaginer jusqu'à quel point la tyrannie est poussée dans la littérature de ce pays. Chaque vers, même le plus indifférent, était couvert d'applaudissements, et, plus l'insanité était grande, plus les bravos devenaient tapageurs. Mademoiselle Mars a fort bien joué, et, en général, la pièce a été montée avec un grand soin. La femme de l'auteur se trouvait dans une loge. A la fin de la représentation, tout le monde s'est levé et, se tournant de son côté, l'a saluée avec des applaudissements enthousiastes. Combien de temps cet enthousiasme durera, c'est ce qu'il est malaisé de deviner...

26 février.

Le carnaval est donc enfin arrivé à son terme et une vie plus raisonnable a commencé. Le dernier mardi, nous avons eu un bal chez M. Hoppe, qui a douze cent mille francs de rente, c'est-à-dire qu'il ne sait comment les dépenser. Son bal, dans des salons magnifiques mais trop étroits, a été assez brillant et assez ennuyeux... Un second bal nous attendait le même soir au *Salon des Étrangers*, où les quadrilles de l'Opéra, les mazourkas, les costumes et les tables de jeu entourées de joueurs présentaient un spectacle original et amusant...

Quelle foule de Polonais il y a ici ! Mais parmi eux Mycielski est le seul que nous voyions souvent, car le prince Radziwill lui-même passe sa vie dans les restaurants et dans les théâtres. De tout le peuple des Potoçki qui remplissent Paris, les Miecislas, qui donnent maintenant de bons dîners, et les Boleslas, qui vont à Rome dans quelques jours, sont encore les seuls à fréquenter le monde.

11 mars.

... J'ai toujours plusieurs dîners par semaine et tous les

jours une soirée quelque part. En un mot, je me suis si bien établi ici, qu'il me semble qu'y étant je suis chez moi, dans une société au milieu de laquelle j'ai été élevé et j'ai grandi.

*Mardi :* dîner chez les Hamilton, soirée chez la duchesse de Maillé. — *Mercredi* : dîner chez les Delmar, soirée à *Hernani* avec mesdames Karolyi et de Caraman. — *Jeudi : chasse au clocher* près de Versailles. Je devais dîner chez les Flahaut, mais j'ai dû refuser pour dîner avec Batowski chez les Chauvelin. Soirée chez lady Stuart. — *Vendredi :* à l'Opéra, avec ces dames, en grande loge, puis soirée chez madame de Guiche. — *Samedi :* chez les Girardin. — *Dimanche* : chez les Flahaut. — *Lundi :* le matin, promenade à cheval avec mesdames de Delmar et de Caraman. Diner chez les Graham. Soirée chez madame Apponyi. — *Mardi :* dîner chez la duchesse de Hamilton, avec Zamoyski, où nous avons fait des folies. Soirée chez la duchesse de Maillé. — *Mercredi :* déjeuner dînatoire chez Walewski, pour deux élégants anglais. Le soir, au *Théâtre des Variétés*, avec Walewski et Batowski, pour voir une nouvelle pièce ; puis chez madame de Ségur, la femme de l'auteur, puis chez madame de Jumilhac.

Cette semaine s'est passée sans aucun événement de salon de grande importance, ni bal, ni grande réception, ni commérage retentissant... Deux sujets principaux occupaient les conversations, la politique mise à part : 1° *Hernani*, 2° la *chasse au clocher*, dont j'ai fait mention plus haut et que je vais vous expliquer tout de suite. En Angleterre, le *steeple chase*, la *chasse au clocher*, est une course de chevaux arrangée de telle façon que les cavaliers, à l'imitation de ce qui a lieu à la chasse, vont à fond de train à travers champs et fourrés, franchissant rivières, murs, haies et fossés : celui qui sans se rompre le cou et sans tuer son cheval arrive le premier au but est le gagnant de la course. C'est une course de ce genre que six jeunes gens, à savoir : d'Orsay, Denormandie, Karolyi, le prince de la Moskowa et deux Anglais ont organisée ici... La distance à parcourir était d'une lieue. Jeudi, donc, une foule de curieux s'est rendue à l'endroit indiqué. La jeunesse parisienne à cheval, presque au complet. Beaucoup de voitures, beaucoup d'équipages élégants. La journée était splendide, un soleil printanier nous inondait de ses rayons. Je

n'étais pas à cheval, mais en voiture avec mesdames de Delmar et de Caraman. Nous avons fait une promenade très agréable. La course elle-même était très jolie à voir, avec la masse de cavaliers galopant dans la plaine et franchissant les obstacles, les parieurs en tête et derrière eux plus de trois cents spectateurs à cheval, dont trois ou quatre femmes. Tous sont heureusement arrivés au but sans qu'il y ait eu de sang versé. M. Denormandie a gagné le pari. Deux chevaux seulement ont été les victimes de ce divertissement plus amusant que raisonnable...

Quant à *Hernani*..., j'ai donc vu la pièce une seconde fois. Cette fois il était permis de siffler ; mais le cinquième acte a réconcilié les détracteurs avec l'œuvre et, la toile tombée, il n'y a plus eu de siffleurs. Il est juste de dire que mademoiselle Mars pousse la perfection du jeu à ses dernières limites. Je n'ai jamais vu rien de si parfait. Maintenant, après avoir vu la pièce deux fois, je me suis fortifié dans ma conviction que, malgré ses défauts qui l'emportent sur ses qualités, malgré qu'il y ait beaucoup à reprocher à l'auteur au point de vue *de l'art*, malgré que le style en soit détestable, — un talent de premier ordre s'y fait jour. Le quatrième acte est d'un ennui insupportable ; mais au cinquième le tragique est poussé au plus haut degré. Je doute que l'Argus de la censure laisse pénétrer cette tragédie imprimée chez vous et c'est pourquoi je joins quelques passages innocents...

Puisque je parle théâtre, je vous dirai que j'ai vu enfin une des merveilles parisiennes, qui m'avait échappé jusqu'à présent, à savoir madame Taglioni. Je n'imaginais pas qu'on pût parler à l'âme avec les jambes, ni même à l'imagination, et c'est pourtant l'impression qu'elle m'a fait ressentir. On a dit d'elle qu'en dansant *elle ne retombe pas, elle redescend* : et, en effet cette descente est si légère qu'on ne peut la comparer qu'à la chute d'un flocon de neige. Il semble qu'elle soit née dans l'air, que ce soit son élément naturel...

Nous avons maintenant des matinées très agréables chez madame de Dolomieu. Comme sa maison est voisine de la Chambre des députés, outre les députés qui y viennent en foule, on y voit presque tous les jours Sismondi, avec lequel j'ai fait bonne connaissance, MM. de Barante, — l'auteur de

l'*Histoire des Ducs de Bourgogne*, — de Saint-Aulaire, de Rostan, de Vandeuvre, etc... Demain j'irai chez la princesse de Broglie, fille de madame de Staël, dont le salon passe pour très sérieux, mais où l'on a chance de rencontrer beaucoup d'hommes d'esprit. La conversation dans les salons est vouée en ce moment principalement à la politique. Tout le monde considère l'heure actuelle comme très grave pour la France...

19 mars.

Ici, c'est déjà le printemps, ici il fait déjà chaud, mais comme j'ai froid pour vous, en pensant que là-bas l'haleine froide de l'hiver souffle encore! Depuis deux semaines nous avons des journées plus belles les unes que les autres... Les arbres bourgeonnent, les rues sont remplies de violettes, dans les parcs on sent l'odeur de la terre fraîche. A midi, les boulevards présentent un spectacle admirable...

Cette semaine donc, j'ai été surtout occupé par le printemps et ensuite, comme tout le monde, par les Chambres... Aujourd'hui il y avait séance publique. A une heure, Royer-Collard a occupé le fauteuil du président. Après un temps assez long de rumeurs, d'agitation et de désordre, après de nombreux coups de sonnette, le silence s'est enfin établi. Le président a lu deux lettres de députés, l'un démissionnant pour des raisons de santé, l'autre passant à la Chambre des pairs. Après quoi ont été introduits deux ministres : MM. d'Haussez et de Montbel. Ce dernier a remis au président un décret du roi, dont il a été aussitôt fait lecture et qui ajourne les Chambres jusqu'au 1er septembre, ce à quoi l'on ne s'attendait pas, car on supposait qu'elles étaient ajournées jusqu'au mois de juin seulement. Le décret lu, la droite et le centre droit ont crié avec le plus grand enthousiasme, le plus grand vacarme et la mimique la plus violente: *Vive le Roi!* La gauche s'est tue. Quelqu'un, se levant dans une des tribunes, s'est écrié: *Vive la charte!* — *A bas les tribunes!* ont répondu aussitôt cent voix à droite, et il s'en est fallu de peu qu'une dispute animée n'éclatât entre les tribunes et les députés.

Je n'ai vu que cette séance, et c'est un grand regret pour moi de ne pouvoir plus en voir d'autres, ni comparer les

mœurs parlementaires de ce pays avec celles d'Angleterre. Cette courte séance m'a cependant donné une légère idée de ce que doivent être les Chambres françaises. Tout d'abord je me suis rappelé mes années de collège : je me suis cru tout à fait transporté à la leçon de ce malheureux Wagner, que nous ne considérions pas comme une créature du bon Dieu et que nous ne pouvions voir en chaire sans commettre les plus grosses folies... Quel dur métier ce doit être de présider une Chambre française !... En Angleterre, dès que le *speaker* a prononcé les mots : *Order! Order!* le silence et l'ordre s'établissent aussitôt. Je suis fort chagriné néanmoins d'être privé du spectacle de ces séances tumultueuses... Mais si j'étais Français, j'aurais encore plus de chagrin. Il est difficile de prévoir l'avenir; ce serait dommage, ce serait grand dommage si ce pays si beau, qui commençait à jouir de la tranquillité, devait rentrer dans une période troublée...

20 mars.

*Samedi*, bal chez madame de Flahaut, très joli et très gai, peut-être parce que les jambes avaient eu le temps de se reposer pendant le carême. — *Dimanche*, j'ai été avec les Potoçki au théâtre des Nouveautés pour voir une nouvelle pièce, *Henri V et ses compagnons*, qu'on louait et où il n'y a à louer que ce qui a été traduit de Shakspeare; après quoi, j'ai terminé la soirée chez les Flahaut où, pour la première fois, *en petit comité*, j'ai entendu parler Talleyrand. Il parle bien, sans doute, mais il n'a rien dit qui me soit resté dans la mémoire... Son visage est toujours le même, et, quoique rempli d'esprit, il effraie : il semble qu'on voie un corps vivant mais sans âme; il semble qu'il n'y ait pas de sang dans ses veines : il y a quelque chose du froid d'une tombe dans ce visage. Quel drôle d'effet fait ce visage pendu chez madame Tyszkiewicz — au milieu de nuages ! Talleyrand en chérubin, c'est un déguisement sous lequel on aurait de la peine à le reconnaître.

*Lundi*, j'ai dîné chez madame Tyszkiewicz avec les Zamoyski, le duc de Broglie, MM. Molé, de Flahaut, etc., et avec la duchesse de Dino, que j'ai rencontrée pour la première fois, dont j'ai fait la connaissance, qui a des yeux ravissants et qui ressemble vous savez à qui. J'ai partagé la soirée entre les

Saint-Aulaire et madame de Jumilhac. — *Mardi :* chez madame de Girardin. — *Mercredi :* à dîner chez les Anisson et le soir entre les Delessert et madame de Jumilhac. — *Jeudi :* dîner chez la duchesse de Hamilton ; le soir, comme c'était la mi-carême, nous avons eu un bal pour les pauvres anglais aux Menus-Plaisirs. Lady Stuart en a été l'organisatrice, les dames anglaises séjournant ici ont fait les patronnesses. Le bal était très joli. Le duc de Chartres y assistait et, comme toujours, a dansé avec beaucoup de bonne grâce. Il est difficile d'être plus aimable et plus charmant. — *Vendredi*, c'est-à-dire hier, j'ai dîné chez les Flahaut et j'ai passé la soirée chez madame Apponyi, où la Malibran a chanté au piano de petites chansons, des boléros, des tyroliennes, mais comme elle a chanté ! Je l'entends encore !

Si je pouvais acheter du temps, j'écrirais plus souvent à ceux qui ne m'ont pas oublié. Mais il me semble qu'il était neuf heures du matin il y a un instant, et voici midi qui sonne, et je voudrais aller au cours de Cuvier. Mais, à propos de ce cours, je dois vous raconter ce qui s'est passé récemment. A la précédente leçon, deux inconnus s'étaient disputés pour une place et avaient échangé des coups de poing devant une assistance nombreuse où il y avait beaucoup de femmes. On cria en chœur : *A la porte !* ils refusèrent pourtant de quitter la salle. L'autre jour, avant l'arrivée de Cuvier, un individu, à l'aspect original, monta en chaire et, avec un fort accent anglais, cria à plusieurs reprises : *Shilence ! Shilence !* Tout le monde se tut et l'individu parla alors en ces termes : « *A la dernière leçon, je me étais disputé pour le plèce : un gentlemen m'a donné un coup de poing, je lui en ai donné deux ; je suis allé le chercher dans son café pour me battre dans un duel. Il m'a répondu qu'un philosophe chrétien ne se battait pas. Je déclare que le philosophe chrétien est un lâche. Philosophe chrétien êtes-vous ici ? Une fois. Philosophe chrétien êtes-vous ici ? Deux fois. Trois fois... Philosophe chrétien, vous êtes un lâche et un poltron.* » Comme c'est anglais et comme c'était amusant !

26 mars.

J'ai fixé le jour de mon départ au 14 avril... Avant peu, un certain nombre d'étrangers et même de Parisiens commen-

ceront à faire leurs malles à cause de l'absence des Chambres. Paris est donc moins peuplé et moins brillant ce printemps qu'à l'ordinaire. Jusqu'à présent les habitudes de l'hiver se maintiennent encore dans la société; mais les bals ont cessé et même les réceptions diminuent... Celles qui subsistent pourtant, moins bruyantes, n'en offrent que plus d'agrément. La conversation va mieux en carême que pendant le carnaval. Depuis quelques semaines la politique en a fait tous les frais... Les Chambres doivent être dissoutes en juin et de nouvelles élections ordonnées. En attendant, on hâte les préparatifs de l'expédition algérienne qui doit avoir lieu en mai. Toute la jeunesse se montre ardente pour y prendre part. Gustave de Montebello s'est engagé dans la cavalerie comme simple soldat. Tous les Noailles, Caumont et cent autres, l'élite de la jeunesse du pays, aspirent à prendre pied sur la terre d'Afrique, où la fièvre et les flèches empoisonnées l'attendent peut-être. En dépit de cet enthousiasme qui paraît chez les jeunes, l'expédition n'est cependant pas approuvée par l'opinion publique, et les Chambres auraient sans doute refusé des crédits pour la faire...

Il n'y a, à part cela, rien de nouveau, ni dans le monde élégant, ni dans la politique, ni dans la littérature. *Hernani* parodié fait rire dans quatre théâtres. La meilleure parodie est celle du Vaudeville. Je ne l'ai pas vue encore... Je dois être ces jours-ci à une soirée où Lamartine dira ses nouvelles poésies...

3 avril.

... *Dimanche*. J'ai été au *jeu du roi*, aux Tuileries, puis chez les Flahaut... Voici quelques détails sur cette soirée des Tuileries. Ayant revêtu l'uniforme, on y va à huit heures, on entre dans des salons brillamment éclairés où il y a foule d'hommes en uniformes, foule de femmes en diamants, et une température de vingt degrés. A huit heures et demie, la porte s'ouvre, on entend crier : *le Roi!* et l'on voit paraître Sa Majesté, qui, précédée de sa Maison, traverse une double haie de femmes et pénètre dans le cercle où se tiennent les hommes, faisant un signe de tête aux uns, jetant quelques mots aux autres. Sa Majesté a daigné me demander si j'étais

depuis longtemps à Paris, mais avec mon voisin, que je ne connaissais pas, elle a été plus tendre ; elle lui a dit : « *Je suis enchanté de vous; vous agissez en braves gens, en fidèles sujets. Savez-vous comment j'appelle une conduite pareille? J'appelle cela agir en vrais Français.* » Je ne sais qui était ce voisin, mais j'imagine, d'après ces paroles, que ce doit être un ami de M. de Polignac. Quand le roi passe d'un salon à un autre, on ferme la porte du salon qu'il a quitté; mais quand il a fini sa promenade et qu'il s'est assis pour jouer au whist, on ouvre tous les salons, *le monde* circule, et à dix heures et demie, tout est fini. Voilà ce qu'on appelle le *jeu du roi* et ce qui constitue le principal et même l'unique agrément de la cour française.

Mais le plus grand agrément de cette semaine a été la séance de l'Académie, — la réception de Lamartine, — qui a donné de l'animation pour quelques jours aux conversations de salon... Tout le grand monde a voulu assister à cette séance et depuis une semaine les cartes d'entrée étaient impossibles à obtenir... Le discours de Lamartine, auquel d'aucuns prodiguent des éloges, ne m'a nullement frappé. Je m'attendais à y trouver sinon plus d'éloquence, au moins plus de poésie.

4 avril.

... Enfin j'ai entendu Talleyrand causant longtemps sur différents sujets. Il était de fort bonne humeur à ce dîner (chez les Flahaut); il a beaucoup parlé et dit plusieurs choses dignes de Talleyrand. Entre autres cette maxime, qu'il était à même sans doute d'appuyer par son expérience personnelle : « *Quand la flatterie ne réussit pas, c'est toujours la faute du flatteur.* » Pourtant, en dépit des quelques moments de courte durée où il se réveille, on sent déjà chez lui la vieillesse et la fatigue de la vie.

J'ai vu aussi chez Scheffer, un des meilleurs peintres qu'il y ait ici, son portrait extrêmement ressemblant et c'est ce portrait seulement qui m'a fait trouver sa ressemblance avec un vieux lion[1]. Il a absolument un visage léonin

1. Le portrait de Talleyrand, par Ary Scheffer, est maintenant à Chantilly.

et ses cheveux blancs tombant sur les épaules augmentent cette ressemblance en remplaçant la crinière. Il y a aussi quelque chose de félin dans ce visage et très peu d'humain... J'ai vu aussi quelques tableaux chez Scheffer, très beaux... Comme dans le monde littéraire, de même dans le monde des beaux-arts, il y a ici présentement un grand mouvement d'esprits, qui jusqu'à présent n'a produit rien de bien remarquable, mais qui, sans doute, sera plus avantageux que nuisible.

Imaginez qu'on joue si rarement Racine et Corneille que je n'ai pas vu jusqu'à présent une seule pièce de leur théâtre, et je ne sais en vérité si depuis que je suis ici on en a donné une seule. Tous les théâtres donnent à l'envi des drames et des tragédies romantiques... *Hernani* se soutient toujours. Nous en avons vu aussi la parodie au Vaudeville, pleine de gaieté et d'esprit. Au dernier acte, le vieillard donne à sa victime le choix du poignard ou du poison. « *Je vous laisse,* dit-il, *le choix de la mort.* » A quoi la victime répond, après réflexion : « *N i, ni. Ma foi, je voudrais bien mourir de vieillesse.* » Les défauts de la pièce sont fort bien ridiculisés dans cette parodie, intitulée *Harnali.* Parasol, la maîtresse de Harnali, ayant pris une moitié de la poudre empoisonnée, remet l'autre moitié à son amant, en lui disant : « *Je ne suis pas gourmande, je t'ai laissé ta part.* » Et mille autres folies semblables. Tout en France se termine par des éclats de rire ou par des larmes de sang. C'est une nation singulière, qui force plus l'admiration que l'estime... C'est un enfant extrêmement doué, mais incorrigible, sur lequel l'éducation ne peut rien, qui mûrit avec ses qualités et ses défauts naturels. Si la Révolution ne les a pas corrigés, si le passage de la licence au despotisme n'a pu fixer leur caractère, comment croire que M. de Polignac ou M. Guernon de Ranville soient capables d'y réussir?

10 avril.

... Voici l'avant-dernière lettre que je vous écris... Je quitterai Paris sans larmes, mais je serais ingrat si je le quittais sans un soupir de regret...

19 avril.

... J'ai retardé mon départ... et j'ai encore à vous raconter ma visite chez Chateaubriand. Comme il fréquente maintenant fort peu de maisons, et demeure près de la barrière, à l'extrémité de Paris, je ne l'ai pas rencontré dans le monde une seule fois. Mais ne voulant pas partir sans l'avoir vu, j'ai demandé à madame de Saint-Aulaire de m'obtenir la permission de lui rendre visite. Il m'a indiqué samedi, à midi. Je l'ai trouvé la tête enveloppée dans un mouchoir, en pantoufles, entouré de livres et dictant quelque chose à son secrétaire. Il m'a reçu avec la plus grande courtoisie, parlant beaucoup, faisant voir qu'il voulait être ce qu'on appelle *aimable*, et y réussissant, naturellement. Je suis resté chez lui plus d'une demi-heure. Nous avons parlé de l'Angleterre, du Parlement, de l'Amérique, des voyages du Nord, et j'ai trouvé que sa conversation ressemble à ses œuvres. Il m'a dit qu'il voudrait visiter les pays septentrionaux, voir les forêts de la Norvège, encore non touchées par une main humaine, comme celles de l'Amérique, et surtout offrant un tout autre caractère... « *Après avoir vu*, a-t-il ajouté, *le soleil des tropiques, j'aurais encore voulu voir l'étoile polaire.* » Sa figure est pleine d'expression... Ainsi je n'ai laissé de côté aucune des curiosités parisiennes, si j'en excepte Victor Hugo.

Je n'ai pas vu non plus les environs de la capitale, mais aussi ce Paris prend trop de temps!... Comme il est gai maintenant, ce Paris, comme les Tuileries sont belles! Le moment est venu de l'épanouissement des lilas et de la floraison des marronniers; l'air est rempli de parfums; une profusion de fleurs et de bouquets aux coins des rues, et partout de la vie, du mouvement et du bruit!...

Je termine aujourd'hui ma vie de salon; je meurs chez madame de Jumilhac, et demain, même si je suis encore à Paris, je n'existerai plus pour Paris.

A.-É. KOZMIAN

# LA QUESTION

DE

# L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE

## EN FRANCE ET A L'ÉTRANGER

## IV

### POUR SAUVER L'ENSEIGNEMENT CLASSIQUE. LES MODES D'ORGANISATION DE L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE

L'enseignement « classique ». forme unique de l'Enseignement secondaire était réduit, dans les écoles de l'humanisme confessionnel, à l'étude de la langue et de la rhétorique (sinon de la littérature et de l'antiquité) latines, et à un simulacre d'études grecques. Ce cadre si simple fut brisé par la force des choses ; et, depuis le XVIIIe siècle, une foule de disciplines « modernes » y furent successivement introduites, comme « auxiliaires » et « accessoires » : langue et littérature maternelles. langues et littératures étrangères, histoire, sciences mathématiques, physiques et naturelles, géographie, etc. Ce phénomène s'est produit partout; partout, il a entraîné, comme conséquences nécessaires, la surcharge des programmes et la diminution des études « principales ». Peu à peu, on en est venu à imposer aux élèves des programmes encyclopédiques. Alors les parents et les médecins ont parlé de « surmenage »; les élèves, qui ne se surmènent jamais, — si ce n'est en vue d'examens compétitifs, — ont pris instincti-

1. Voir la *Revue* du 1er janvier.

vement le parti de n'apprendre rien à fond. D'ailleurs, la pédagogie de l'humanisme était une maîtresse jalouse, qui ne souffrait pas de partage ; elle exigeait de longs loisirs. La concurrence de nouvelles disciplines, tout inévitable et légitime qu'elle ait été, n'a donc pu manquer d'être nuisible, et peut-être mortelle, pour les disciplines anciennes. — Il y a là une difficulté que l'on s'est efforcé de résoudre, ou de tourner, par des procédés divers.

Et d'abord tout le monde admet que les résultats de la culture gréco-latine sont présentement fort médiocres : presque tous les élèves de l'enseignement classique sont nuls en grec, très faibles en latin, et, ce qui est plus grave, réfractaires à la vertu éducatrice des humanités. On ne diffère que sur un point. Les uns se plaisent à attribuer la responsabilité du fait aux innovations qui ont restreint les prérogatives des études traditionnelles : restreindre les études classiques, c'est les stériliser, car c'est empêcher de les conduire jusqu'au point où elles auraient porté des fruits. Les autres, se souvenant que, depuis Érasme inclusivement, les humanistes n'ont jamais cessé de gémir sur la décadence de l'humanisme, sont plutôt disposés à croire qu'il s'agit d'un insuccès séculaire. — Les hommes les plus compétents ne sont pas d'accord, du reste, sur le diagnostic du mal. Selon les uns, le déclin des études classiques a été, en ces derniers temps, « considérable[1] », « général et incontestable[2] »; la « faillite » en est consommée[3]. D'autres « ne voient pas grand changement[4] ». D'autres enfin ont cru constater un « relèvement » et des « progrès[5] »; pour eux, l'enseignement classique est encore « loin d'aboutir à une faillite[6] ».

En présence d'une décadence qui est certaine, — quels qu'en soient les origines, la date et le degré, — les gens gardent, suivant leur tempérament et leurs partis pris, des attitudes différentes. Les esprits absolus recommandent des

1. *Enquête*, I, 119.
2. Ib., I, 64.
3, Ib., I, 325.
4. Ib., I, 546. Cf. I, 6.
5. Ib., I, 105, 224, 392, 456.
6. Ib., II, 38. Il y a des contradictions pareilles dans les témoignages allemands.

remèdes héroïques : restauration des études gréco-latines aux dépens de tout le reste, ou, au rebours, suppression radicale de ces études. Les modérés cherchent des solutions intermédiaires, des aménagements et des réformes qui sauvegardent tous les intérêts. Ne parlons pas des sceptiques qui s'en tirent par une pirouette, en disant : « Certes, on n'apprend plus rien au collège ; mais pourtant ce n'est pas en vain, suivant le proverbe arabe, qu'on a erré sous les palmiers. »

L'avis des humanistes intransigeants a été énoncé très clairement par M. Lachelier, devant la Commission française de 1899, en ces termes : « Votre questionnaire demande si les études classiques doivent être étendues ou restreintes. La vérité, suivant moi, est qu'il y a lieu de les rétablir. »

M. Lachelier et ses amis ne sont pas seuls à penser qu'il n'existe plus aujourd'hui, des anciennes études classiques, qu'une apparence sans efficacité et sans vie. Mais le Parlement norvégien a tiré de ces prémisses une conclusion tout autre. Par la loi du 27 juillet 1896, les études gréco-latines ont été supprimées en Norvège, dans tous les établissements publics d'enseignement secondaire. C'est là une des hardies expériences que ce petit peuple de Norvège, si hautement cultivé, — au comble de sa gloire littéraire, artistique et scientifique, — qui a produit, de notre temps, des hommes comme Ibsen, Nansen, Grieg et Thaulow, fait sur lui-même pour l'instruction des grandes sociétés européennes.

Entre ces deux partis extrêmes s'intercalent plusieurs combinaisons.

Laisser à l'enseignement classique la place d'honneur qu'il occupe, mais à condition d'en corriger les méthodes, tel a été le programme, ou le rêve, de plusieurs groupes de « philologues » éclairés, en Allemagne et en France, au XVIII[e] et au XIX[e] siècles. Nous avons dit comment Wilhelm de Humboldt et ses contemporains assignèrent à l'enseignement classique un but plus élevé que celui qu'avaient conçu les premiers législateurs des écoles. Il y a trente ans, M. Bréal montra, dans un livre excellent (*Quelques Mots sur l'Instruction publique en France*, 1872), ce qu'il fallait faire, chez nous, pour rendre les études classiques à la fois plus sérieuses et moins encombrantes : il définit les défauts de la pédagogie

des Jésuites, dont l'Université de France avait respecté l'héritage, et les qualités de la pédagogie rectifiée que l'on pratiquait en Allemagne. Le mouvement créé par ce livre aboutit à la réforme de 1880. En 1880, les exercices qui tenaient le plus au cœur des humanistes à l'ancienne mode (vers latins, compositions en latin, thèmes grecs, etc.) furent supprimés ou déclassés; on introduisit, en revanche, des éléments nouveaux : notions sur le développement historique des langues et des littératures classiques, apprentissage élémentaire de la critique, etc. — Mais cet essai de rajeunissement interne des études gréco-latines, qui fit naître les plus belles espérances, a, malheureusement, échoué, comme celui de Humboldt. Plus encore que l'hostilité ou l'inertie des maîtres attachés à la tradition, le zèle indiscret de quelques néophytes, que M. Bréal a désavoués, le compromit tout de suite. Il faut reconnaître que les programmes de 1880 « faisaient à l'érudition grammaticale, à toutes les curiosités inutiles de la métrique et de l'accentuation une place exagérée »; et il n'y a rien à répondre aux railleries que se sont attirées des professeurs affligés de *furor grammaticus*, en essayant d'apprendre aux petits enfants, sous prétexte de critique, l'orthographe archaïque des Latins ou les inintelligibles mystères de la prosodie savante. Pour faire passer dans le courant de l'enseignement élémentaire ce qu'il y a d'assimilable et de vraiment fortifiant dans les hautes études d'érudition philologique, il faut du tact, et du plus fin ; en France et (quoi qu'on en ait dit) en Allemagne, la plupart des « philologues » ont étalé, au contraire, un effroyable pédantisme qui a provoqué et justifié, partout, le retour offensif des humanistes proprement dits. M. Virchow avait coutume de dire, avant 1892, que « l'abus de la grammaire dans les gymnases allemands faisait dévier l'enseignement gréco-latin de sa véritable fin ». Chez nous, la philologie, introduite en 1880, a été presque entièrement éliminée du plan d'études par les retouches de 1885 et de 1890. Cependant ceux des partisans de la tradition qui diraient volontiers de l'enseignement classique : *Sit ut fuit, aut non sit*, prétendent encore que « l'orientation scientifique donnée à l'enseignement de la grammaire et de la littérature » est la cause de la décadence des études. C'est faux :

mais, hélas ! il est très vrai qu'elle n'a pas été, comme on l'espérait, une cause de renaissance.

On meublerait une bibliothèque avec ce qui a été écrit pour et contre l'idée de sauver les études classiques en en jetant la moitié par-dessus bord. Beaucoup d'humanistes fervents estiment, en effet, qu'il est impossible d'enseigner convenablement le latin *et* le grec ; ils proposent de sacrifier, soit le grec, soit le latin. — « Nous ne pouvons considérer le grec comme un élément essentiel et perpétuel de tout enseignement libéral pour tous », dit M. Fouillée. Que reste-t-il « de l'immense et fastidieux effort des longues classes de grec » ? A peine la connaissance de l'alphabet, celle de quelques déclinaisons, de quelques conjugaisons simples et de quelques mots usuels dans les étymologies. Le bon sens conseille de réserver les heures si mal employées « à des études plus capables d'élever l'esprit[1] ». D'ailleurs, le grec a toujours été négligé dans l'enseignement secondaire et, s'il est rayé des programmes, la perte ne sera qu'apparente. Ainsi raisonnèrent, en 1886, les députés à la Chambre des Pays-Bas qui soulevèrent un débat sur « la question du grec au gymnase » ; en 1889, le ministre danois Scavenius, qui proposa spontanément l'abandon du grec ; en 1894, le Parlement de Portugal, qui vota cette mesure, précédemment adoptée en Espagne. — D'autres personnages ont déclaré, au contraire, que, s'il fallait choisir entre les deux tiges, grecque et latine, c'est la latine qu'ils couperaient, pour fortifier la grecque ; car « le grec est plus propre à susciter une vigoureuse vie de l'esprit ». Cette thèse originale a été soutenue en Angleterre, en Allemagne, et, naturellement, en Russie, où l'antiquité byzantine est en quelque sorte nationale. — Mais, partout, la mutilation du système des études classiques a été jugée dangereuse, en principe, par la grande majorité des humanistes. Ce serait, à leur sens, une concession très grave, surtout parce qu'elle annoncerait des capitulations ultérieures[2]. En Allemagne, la présence du grec est ce qui distingue le mieux les programmes des gymnases « classiques » de ceux des

1. A. Fouillée, *o. c.*, p. 88.

2. G. Uhlig, *o. c.*, p. 77.

*Realgymnasien*, où la durée des études est aussi de neuf années et où le latin est enseigné. En France, on fait valoir que si le grec était officiellement sacrifié, comme il l'est déjà dans la pratique, notre enseignement classique deviendrait l'égal de l'enseignement inférieur (*Real*) de l'Allemagne. On dit aussi : « Nous tomberions au niveau de l'Espagne, qui n'est pas un modèle à suivre. »

Sans réduire le programme des humanités, ne serait-il pas possible de réduire le nombre traditionnel des années que les enfants consacrent à le parcourir? La réduction de la durée du cours d'études est le troisième procédé qui a été inventé pour procurer le salut de l'enseignement classique, ou pour faire de sa fin, suivant l'expression des derniers disciples d'Érasme, une « euthanasie ».

Ce troisième procédé est théoriquement, très séduisant. — Quantité de parents font entrer leurs enfants dans l'Enseignement classique sans savoir si c'est celui qui leur conviendrait le mieux. Et comment le sauraient-ils? Il faut choisir entre l'enseignement classique et les autres types d'enseignement secondaire lorsque l'enfant a neuf ou dix ans, c'est-à-dire lorsqu'il est encore impossible de reconnaître sa vocation. Si l'on commençait le latin à douze ans, au lieu de neuf, ou plus tard encore, un précieux délai serait accordé aux familles pour réfléchir, et, pendant les premières années de l'enseignement secondaire, tous les enfants pourraient recevoir la même instruction préparatoire. En même temps que la bifurcation prématurée entre le Gymnase classique, le Réalgymnase et l'*Oberrealschule*, disparaîtraient divers inconvénients sociaux et économiques : encombrement des gymnases classiques, et, par conséquent, des carrières libérales; hostilité initiale entre les clientèles des divers enseignements; nécessité d'entretenir, dans chaque petite ville, plusieurs sortes de « progymnases ». — Frappé de ces avantages, M. le Dr. Reinhardt, de Francfort-sur-le-Mein, a entrepris, en 1892, de réformer les programmes de l'enseignement classique. Les élèves de l'École réformée (*Reformschule*) qu'il dirige à Francfort, le Gymnase Gœthe, n'étudient le latin que pendant six ans (au lieu de neuf), et le grec que pendant quatre ans (au lieu de six). Comme ils n'abordent qu'en

*Untertertia* les éléments du latin, ils ont reçu jusque-là, c'est-à-dire pendant le premier tiers de leurs études secondaires, jusqu'à douze ans, la même instruction, — à base d'allemand, de français et de sciences, — que les futurs clients du Realgymnase et de l'*Oberrealschule*. Ce système — le « système de Francfort » — est encore, pour ainsi dire, en expérience, puisque c'est en 1901 seulement que la première génération, élevée par le Dr. Reinhardt d'après le plan réformé, aura terminé ses études. Néanmoins, le succès en est déjà considérable en Prusse, et même dans le reste de l'Allemagne : plus de trente établissements municipaux (à Hanovre, à Magdebourg, à Dantzig, à Breslau, etc.) se sont réorganisés d'après les principes de Francfort; le Gouvernement prussien observe à l'égard du mouvement réformiste une neutralité bienveillante, s'il ne l'encourage pas; l'attention des familles est éveillée ; partout où l'expérience se poursuit, les maîtres, les élèves et les parents des élèves se déclarent enchantés. — Hors d'Allemagne, on a eu, d'ailleurs, la même idée que M. le Dr. Reinhardt, avant et après lui. M. Jules Ferry s'était pris d'enthousiasme, vers 1880, pour un système « cyclique » (trois années d'enseignement moderne à la base, servant de soubassement à six années d'études classiques, modernes ou scientifiques, au choix) qui a des traits de ressemblance avec celui des *Reformschulen*[1]. En Hollande, l'enfant entre au gymnase à douze ans pour y commencer le latin (le grec un an plus tard). Dans plusieurs petits pays on distingue deux sections dans les établissements secondaires : la section inférieure, sans latin ni grec, et la section supérieure, où les études classiques commencent : en Roumanie, c'est vers la quinzième année que les élèves sont admis dans la section supérieure. En Suède, il est question de rétablir une distinction semblable ; le 19 avril 1899, M. Säve a dit, dans un discours à la Première Chambre de Stockholm : « Il faut en revenir à l'ancienne division de l'école secondaire en *section préparatoire* et *gymnase*, et, dans la section préparatoire, unifier les programmes en généralisant ceux de l'enseignement réel (moderne) ». — M. Säve a

1. *Enquête*, II, 351. Cf. I, 509.

ajouté : « J'avoue que j'ai longtemps hésité ; mais, après avoir consulté les experts, je crois que le nouveau système (qui recule le commencement des études classiques jusqu'à la plus basse classe du « gymnase » proprement dit) vaut mieux dans l'intérêt même de ces études : l'enseignement gréco-latin perdra, sans doute, des élèves : mais ceux qu'il gardera seront meilleurs et plus sérieusement entraînés... » — C'est, en effet, la prétention de M. Reinhardt, de ses disciples et de ses émules que les mérites pédagogiques de la méthode de Francfort sont encore supérieurs à ses autres avantages. Un jeune homme, préalablement exercé par l'étude de sa langue maternelle et d'une langue étrangère (le français, dans les *Reformschulen*), qui est capable de concevoir le but que l'enseignement gréco-latin propose à son activité, et qui est soumis enfin à une culture intensive, méthodiquement graduée, doit apprendre, non seulement plus vite, mais plus aisément et mieux, ce que les élèves des gymnases ordinaires apprennent avec peine en neuf ans[1]. — Et pourquoi n'en serait-il pas ainsi ? En France, comme en Allemagne, en Suède et en Roumanie, d'excellents esprits sont persuadés que l'on pourrait obtenir, en peu de temps et à peu de frais, les fruits (médiocrement savoureux) qui, par la routine du collège, mettent tant d'années à mûrir. Une expérience cent fois faite établit qu'un bachelier présentable se fabrique, au besoin, en quelques mois[2]. « J'estime, dit M. Ernest Dupuy, inspecteur général de l'Instruction publique, que si l'on commence l'étude des langues mortes assez tard, à quinze ans par exemple, après avoir reçu une instruction primaire (ou moderne) très solide, on fera très rapidement et très bien. *Plus tard on commence, mieux cela vaut*[3]. » D'après M. le doyen Sabatier, l'opinion contraire est un « préjugé[4] ». — Cependant, les humanistes de la vieille école

1. Dr K. Reinhardt, *Die Frankfurter Lehrpläne*, Francfort, 1892, in-8° ; *Vortrag über die Bedeutung des gemeinsamen Unterbaues für die höheren Schulen*, dans les *Mitteilungen des Vereins für Schulreform in Bayern*, avril 1897 ; *Festschrift zur Einweihung des Gœthe Gymnasiums*, Francfort, 1897.

2. Voir les dépositions de MM. J. Lemaître, Buisson, etc., devant la Commission française de 1899.

3. *Enquête*, I, 246.

4. Ib., I. 205, Cf., I, 188 (J. Lemaître).

opposent à toutes ces considérations une fin de non-recevoir absolue. En Allemagne, ils ont engagé contre M. Reinhardt une guerre au couteau[1]. Toutes les fois que l'on a ôté quelque chose à l'enseignement classique, disent-ils assez drôlement, on a prétendu qu'il s'en trouverait à merveille. Ce nouveau bienfait, qui consiste à lui rogner trois années d'études, est une ironie de plus. Comme le bon sens l'indique : *Plus tôt on commence, mieux cela vaut.* Faut-il répéter qu'il s'agit pour nous, partisans des vieilles institutions scolaires, non de connaissances matérielles, mais d'une éducation à donner? Ne parlez donc pas, grossièrement, de « mettre les bouchées doubles ». Le temps est, de toutes les aisances, celle dont les vraies humanités peuvent le moins se passer. Bref, le système de Francfort est, pour la cause qui nous est chère, la mort sans phrases, ou plutôt avec phrases : le commencement de la fin.

Sans réduire la durée des études classiques, ni les programmes des humanités, ne serait-il pas possible de les réserver « pour une élite »? — Enlever une grande partie de sa clientèle à l'enseignement classique, sous couleur de le débarrasser d'un « poids mort », est le dernier (et le principal) des moyens de sauvetage imaginés par d'ingénieux pédagogues. Il a été mis en pratique; et les conséquences s'en sont déjà assez amplement déroulées.

En effet, l'enseignement classique a cessé d'être ce qu'il avait été si longtemps : la forme unique de l'enseignement secondaire. Cela s'est produit de deux manières : 1° des formes nouvelles d'enseignement secondaire, parallèles à l'enseignement classique, ont été créées; 2° des bifurcations ont été établies, à diverses hauteurs, sur le tronc de l'enseignement principal.

Voici comment des formes nouvelles d'enseignement secondaire, parallèles à l'enseignement classique, ont été créées. — Il y a un grand nombre de familles qui n'ont pas le moyen de faire faire à leurs enfants des études « désintéressées » pen-

1. M. le Dr Uhlig a essayé de démontrer que toutes les thèses, sans exception, de M. Reinhardt sont erronées et que le système de Francfort aboutit à des résultats exactement contraires aux visées de ses inventeurs. Voir G. Uhlig, *Die Einheitsschule mit lateinlosem Unterbau* (Heidelberg, 1892).

dant neuf ou dix ans, mais qui les entretiendraient volontiers au collège, après l'école primaire, pendant quatre, cinq ou six ans. Chez nous, M. le ministre Duruy résolut, en 1865, d'organiser à leur usage un enseignement secondaire, plus court de quelques années que l'enseignement classique. Mais il s'inspira, en l'organisant, de deux idées générales qu'il importe de distinguer : d'abord « il lui parut qu'il n'était pas impossible de fournir un enseignement moyen de culture générale, en quatre, cinq ou six ans, sans l'assistance du grec et du latin »; en second lieu, « que cet enseignement moyen de culture générale pouvait se concilier avec un enseignement préparant aux professions industrielles, agricoles et commerciales[1] ». La première idée était juste; la seconde, qui n'est pas très claire, provient de la confusion entre l'école secondaire et l'école professionnelle où s'obstinent encore, nous l'avons vu, les apologistes de l'enseignement « utilitaire ». Mais quel nom donner à l'enseignement nouveau, bâtard, à demi « désintéressé » et soi-disant à demi « pratique », de 1865? Sous le règne de Louis-Philippe, des précurseurs de M. Duruy avaient proposé l'épithète de « commercial ». M. Duruy se décida pour l'épithète de « spécial », qui ne signifie rien du tout. En Allemagne, où les mêmes mesures avaient été prises, pour les mêmes raisons, et dans le même esprit, l'enseignement nouveau était qualifié de « réel ». — En France comme en Allemagne, les « classiques » ne virent pas sans déplaisir cette première atteinte à leur monopole historique. Ils protestèrent. Toutefois, l'Enseignement spécial et la *Realschule* (à six classes) étaient des rivaux peu dangereux. On finit par leur accorder une tolérance dédaigneuse. Les élèves de l'Enseignement classique traitaient couramment leurs condisciples « spéciaux » ou « réels » d'« épiciers » et de « bestiaux ».

La bataille s'est engagée lorsque l'ambition vint à l'Enseignement secondaire abrégé, sans grec ni latin, de sortir d'une position subordonnée et humiliante pour s'élever jusqu'au niveau de l'Enseignement classique. Cette ambition, — si naturelle, — fut favorisée par toutes sortes de circonstances et

1. Cette excellente analyse est de M. Gréard (*Enquête*, I, 3).

de personnes. D'une part, l'Enseignement primaire supérieur ayant été créé, l'Enseignement spécial perdit sa raison d'être primitive : car, entre le « spécial » de 1865 et le « primaire supérieur » d'aujourd'hui, il n'est pas possible de marquer une différence essentielle [1]. D'autre part, beaucoup de gens désiraient, pour des motifs divers, qu'un enseignement secondaire nouveau se développât parallèlement à l'enseignement classique : ceux qui, pour des raisons puériles (des rancunes personnelles) ne voulaient plus entendre parler du latin ni du grec, les « utilitaires » entichés de connaissances positives et d'éducation pratique, les gens sensés qui, pour des raisons solides, doutaient de l'efficacité des études classiques, et enfin quelques humanistes qui, navrés de voir tant d'enfants, sans goût pour les lettres anciennes, les étudier malgré Minerve, et tant de disciplines accessoires étouffer peu à peu l'enseignement gréco-latin, espéraient que si la foule des profanes était déversée dans une autre direction, les humanités classiques pourraient être restaurées, pour un petit nombre de fidèles, dans toute leur liberté et leur dignité d'autrefois. Ces intérêts coalisés ont si bien fait qu'aujourd'hui le cours des études est de neuf ans dans les *Realgymnasien* et dans les *Oberrealschulen* comme dans les gymnases classiques ; et que notre Enseignement spécial, transformé de 1881 à 1891 en « Enseignement moderne », ne dure plus qu'un an de moins que l'Enseignement classique : même, pour que la symétrie soit parfaite, on parle d'allonger d'un an la scolarité des « modernes ». Ainsi le « Moderne » fait désormais au « Classique » une concurrence directe. Et si l'équivalence des deux enseignements rivaux n'est pas encore officiellement reconnue, tout le monde prévoit, en Allemagne comme en France, qu'elle le sera demain, bon gré mal gré. C'est le régime de l'Utraquisme, substitué au régime du Monopole.

Dans les virulentes attaques que les classiques ont dirigées

1. L'Enseignement spécial était payant, l'Enseignement primaire supérieur est gratuit ; c'est toute la différence. On essaie aujourd'hui, il est vrai, de constituer, dans les établissements secondaires, sous le nom d' « Enseignement moderne B », un cours d'études abrégé, fort analogue à l'ancien Enseignement spécial. Mais la seule raison d'être de cet « Enseignement moderne B » est la répugnance que le nom et la gratuité du « primaire supérieur » inspirent aux petits bourgeois. Cf. la *Revue* du 1er janvier, p. 147.

contre l'enseignement rival, depuis qu'il est devenu adulte, il y a du vrai et du faux. — Il y a du vrai, car les programmes du cours d'études modernes sont sortis d'un compromis entre des hommes qui n'étaient pas d'accord sur le but à atteindre, et dont la plupart n'avait pas d'idées nettes. Il y a du faux, car il arrive que les plus honnêtes gens, dans l'excitation de la polémique, ferment les yeux à l'évidence.

Il est faux, par exemple, de prétendre que toute culture secondaire dont la base n'est pas ce qui reste de l'ancien humanisme est nécessairement inférieure, et que l'expérience démontre, en fait, l'infériorité naturelle de la culture « moderne ». — « La supériorité de ceux qui ont passé par l'enseignement classique, dit M. Leroy-Beaulieu, m'a toujours semblé manifeste, dans tous les pays[1] ». Telle est l'impression de M. Leroy-Beaulieu. Tel n'était pas l'avis de Treitschke, qui mettait les humanistes au défi de distinguer, dans les carrières où les uns et les autres sont admis, les anciens « gymnasiastes » des anciens écoliers de l'*Oberrealschule* : un grand nombre d'officiers allemands n'ont qu'une culture « réelle » ; Moltke, Roon, Blumenthal n'avaient fait ni latin ni grec[2]. En France, il y a le cas de l'École polytechnique, où les « modernes » sont autorisés à se présenter, aussi bien que les « classiques ». On l'a souvent invoqué, au préjudice des « modernes » : « Si l'on en croit les professeurs de l'École, écrit M. Fouillée, les candidats « modernes » à l'École polytechnique ne se font remarquer ni par la méthode, ni par la clarté de l'exposition, ni par la finesse de l'esprit ; une fois à l'École, ils perdent généralement des rangs, déclinent au lieu de monter[3] ». Mais quoi? M. Mercadier, directeur des études à l'École polytechnique a été interrogé par la Commission de 1899 : « 25 p. 100 de nos élèves, a-t-il dit, proviennent de l'Enseignement moderne. Ils gagnent des rangs... » Et comme le président de la commission interrompait, remarquant que, d'après d'autres témoins, les « modernes », bien placés au début, baissaient ensuite, faute de savoir travail-

1. *Enquête*, I, 151.

2. M. Uhlig est d'accord avec M. Reinhardt pour reconnaître que « *Die Kluft zwischen realistisch und humanistisch Gebildeten ist ein Phantom* ».

3. A. Fouillée, *o. c.*, p. 48.

ler, M. Mercadier a répondu : « Le fait est brutal : ils gagnent des rangs »[1]. Les diverses statistiques qui alimentent, dans tous les pays, les diatribes contre l'enseignement moderne et l'enseignement réel ne résistent guère mieux à la vérification[2]. On sourit un peu, après cela, de l'excès de délicatesse qui, chez nous, a fait concevoir des craintes pour l'avenir, l'honneur et le bon renom de l'École polytechnique, de l'École de Saint-Cyr, de l'École forestière, des administrations des Contributions directes et indirectes et de l'Enregistrement, parce que l'accès de ces écoles et de ces administrations est ouvert, par la voie du concours, aux jeunes gens qui, au lieu d'études « classiques », ont fait des études « modernes ». D'après les personnes qui expriment ces craintes exagérées, le seul moyen de défendre les carrières libérales « contre l'invasion des médiocrités, des esprits étroits, des consciences utilitaires » serait de les interdire aux « modernes ». Heureusement, disent-elles, les portes de la Médecine et du Droit ne sont encore ouvertes qu'aux « classiques » : c'est pour cela, sans nul doute, que les médiocrités, les esprits étroits et les consciences utilitaires sont si rares dans la profession médicale et parmi les gens de loi. Mais il importe, d'autant plus, de protéger, à tout prix, cette position dernière contre l'envahissement de la barbarie et de la vulgarité. — Voilà jusqu'à quel degré de passion et d'injustice la controverse est montée.

Sur cette question de la supériorité naturelle des « classiques » sur les « modernes », beaucoup d'encre a coulé en vain : car on pense bien que les amis de l'Enseignement moderne ne sont pas, eux non plus, à court d'attestations et de statistiques encourageantes. — La vérité est que les élèves de l'Enseignement moderne, autant que j'en puis juger pour les avoir observés avec attention aux examens du baccalauréat, ressemblent beaucoup aux élèves de l'Enseignement classique. Peut-être les jeunes gens un peu lourdauds, mal dégrossis et

1. *Enquête*, II, 500.

2. *Enquête*, I, 199 : « Il y a sept ou huit ans, dit un témoin, on a essayé de faire en Allemagne des médecins sans grec ni latin, ou avec un peu de latin... On en revient aujourd'hui... » Après vérification, le témoin a reconnu que cette expérience, dont il se prévalait, n'avait jamais été faite.

mal embouchés sont-ils plus nombreux parmi les candidats au baccalauréat moderne que parmi les candidats au baccalauréat classique. Je le crois. Mais je ne crois pas que le fait soit imputable à la culture « moderne ». Il tient à ce que les élèves du « moderne » se recrutent, en général, dans une couche de la société qui n'est pas le monde relativement aristocratique et raffiné auquel appartiennent presque tous les élèves du « classique ». Une bonne éducation domestique a manqué à la plupart des « modernes » ; à leur âge, les efforts les plus méritoires ne rachètent pas cela. En revanche, ils ont souvent les qualités de fraîcheur et de spontanéité, de sincérité et de cœur à l'ouvrage qui plaisent chez les gens simples. La plupart des classiques ont, de leur côté, plus de désinvolture ; mais ils sont souvent légers, superficiels : ils ont les défauts de leur milieu. Les humanités n'y sont pour rien. La preuve, c'est que les petits paysans qui ont fait des études classiques dans les collèges communaux ou dans les séminaires de province, ont l'air, au baccalauréat, de « modernes », tandis que les fils de famille égarés dans l'Enseignement moderne, ont, le jour de l'examen, toute l'apparence de candidats au baccalauréat classique. J'ajoute que les deux baccalauréats (classique, moderne) sont d'égale difficulté, et que les meilleurs candidats des deux côtés se valent absolument. C'est se moquer que d'arguer d'une différence à cet égard pour conférer au baccalauréat classique des privilèges spéciaux. Les privilèges qui sont encore attachés au certificat d'études classiques, en Allemagne et en France, ne sont plus, dans ces deux pays, que des moyens artificiels de « protéger » l'enseignement gréco-latin. On a été jusqu'à dire que ces faveurs de l'État « servent à assurer l'existence des études classiques » en France[1]. C'est aller trop loin, certainement. Lorsque l'égalité des sanctions de tous les enseignements secondaires, — réclamée dans tous les pays avec tant d'énergie, — aura été obtenue, l'enseignement gréco-latin ne sera pas délaissé du jour au lendemain, ni en France ni ailleurs. Les forces incalculables de la tradition et du snobisme le feront vivre longtemps encore. Mais un jour viendra pourtant où il sera mis en demeure

1. A. Fouillée, *o. c.*, p. 34.

d'établir expérimentalement sa supériorité intrinsèque sur ses rivaux, qui, désormais, seront ses égaux. — Cette perspective ne saurait effrayer, du reste, que les « classiques » de peu de foi. Les vrais croyants ont confiance. Ils sont les premiers à demander, avec MM. Reinhardt et Ziegler, que le Gymnase classique, le *Realgymnase* et l'*Oberrealschule* soient mis, par la loi, de plain-pied ; ils entrevoient une émulation féconde, et la démonstration triomphante des vertus dont ils persistent à faire honneur aux vieilles humanités[1].

Il y a du vrai, cependant, dans le mal qu'on dit de l'Enseignement moderne. Il porte la marque de ses origines incohérentes. — Est-ce un enseignement « pratique »? Les « utilitaires » prétendent qu'il l'est davantage que l'Enseignement classique, parce que l'on y enseigne plusieurs langues vivantes et un peu plus de sciences; et ils affirment que l'enseignement moderne, donné dans les *Realschulen*, a été pour beaucoup dans le développement surprenant de l'industrie allemande. Mais c'est une illusion ; on a beau jeu pour répondre : « En quoi l'Enseignement moderne satisfait-il mieux que l'autre aux besoins de l'industrie, de l'agriculture et du commerce? Comme l'autre, il étudie littérairement les langues. S'il fait une part assez large aux sciences, c'est aux sciences théoriques, étudiées par les mêmes méthodes et avec le même esprit que dans l'Enseignement classique . » — L'Enseignement moderne est-il « un nouveau système de formation des esprits »? Quelques-uns de ses fondateurs l'ont voulu. Mais comment justifie-t-il cette haute prétention? Est-il « plus largement ouvert sur l'humanité contemporaine, plus fortement établi sur la base des vérités dues aux découvertes modernes que l'enseignement classique »? Les connaissances scientifiques, sans l'esprit scientifique, sont peu de chose : éveille-t-il mieux l'esprit scientifique? Non. Comparez les programmes. Les éléments de deux langues mortes sont remplacés par les éléments de deux langues vivantes, voilà tout.

1. V. Th. Ziegler, dans la *Classical review*, II, 185 : « *The rivalry would be good, and especially spur on the humanistic gymnasia to be always proving triumphantly their right to exist in spite of all rivals* ». Cf. A. Wenzel, *Der Todeskampf des altsprachlichen Gymnasial-Unterrichts*, Berlin, 1899, in-8°, p. 43.

2. A. Fouillée, *o. c.*,p. 31.

L'histoire, l'histoire littéraire, la géographie, les sciences, etc., sont enseignées dans les classes modernes exactement comme en face. En réalité, le but suprême des « humanités modernes » n'est autre que celui des anciennes : la culture du sens littéraire. Les bacheliers « modernes » ne sont ni supérieurs, ni inférieurs aux bacheliers « classiques » ; ils ne sont pas *différents*[1]. En tant que « système nouveau », l'Enseignement moderne a été un échec complet, car c'est une contrefaçon de l'Enseignement classique. A ce titre il est dangereux, puisque, en attirant, par une étiquette équivoque des jeunes gens qui auraient sans doute échappé à l'éducation gréco-latine, il augmente le nombre des lettrés ou des pseudo-lettrés, sans augmenter celui des hommes véritablement cultivés. — Il n'y a, dans le lycée français, qu'une seule classe où l'on fasse, quelquefois, de vraies « humanités modernes », c'est-à-dire où l'on essaie d'apprendre aux jeunes gens à penser : la classe de Philosophie ; elle fait, d'ailleurs, partie du cadre de l'Enseignement classique. Or l'enseignement philosophique, type de ce que pourrait être un enseignement « moderne » dans la plus haute acception du mot, produit chez les jeunes gens, lorsqu'il est donné avec élévation, des émotions intellectuelles très intenses, un enthousiasme sincère ; est-ce que l'on voit dans les classes « modernes » ce qui s'observe dans les classes de Philosophie ? est-ce que l'Enseignement moderne, tel qu'il est, ne laisse pas les élèves aussi froids, aussi passifs, aussi ennuyés, aussi désireux d'en finir que l'Enseignement gréco-latin ?

Mais ce n'est pas seulement parce que l'Enseignement moderne ou réel ressemble trop à l'Enseignement classique que l'utraquisme paraît être une solution provisoire, insuffisante, du problème de l'Enseignement secondaire. C'est surtout parce que deux monopoles ne valent pas beaucoup mieux qu'un. L'idée catholique, jacobine et napoléonienne de l'éducation

1. Les modernes étudient même l'Antiquité classique ; il y en a qui, ayant lu (dans des traductions) l'*Iliade* et l'*Odyssée*, connaissent Homère beaucoup mieux que les bacheliers classiques dont la plupart n'ont lu ni l'*Iliade*, ni l'*Odyssée*, ni en français, ni en grec. A la session de juillet 1899, les candidats au baccalauréat moderne ont été invités à traiter cette question : « Comparez la littérature étrangère que vous connaissez le mieux avec la littérature française ». Plusieurs ont choisi, comme terme de comparaison, l'une ou l'autre des littératures classiques.

unitaire, exactement identique pour tous, — espèce d'uniforme qui garantit la discipline et l'harmonie sociales, — a été ruinée par la psychologie contemporaine. Fût-il excellent en soi, n'importe quel type d'enseignement secondaire est mauvais, s'il est unique ; car tous les enfants d'une génération n'ont pas la même espèce d'intelligence. Fussent-ils très différents, c'est encore trop peu que deux types d'enseignement, car il y a plus de deux grandes formes typiques d'aptitudes et de besoins. Pour tenir compte, dans la mesure où c'est possible, de la diversité infinie qui existe entre les enfants, une diversification hardie des cadres de l'enseignement, jusqu'à présent trop rigides, s'impose. — La méthode des bifurcations successives, en éventail, sur un tronc commun, permet de réaliser très simplement cette réforme qui paraît, au premier abord, si difficile.

La bifurcation a été déconsidérée, en France, par l'expérience manquée qu'en fit le ministre Fortoul au commencement du second Empire. Mais elle est pratiquée, avec succès, dans plusieurs pays. — A la base, une éducation commune, qui fournit les données fondamentales, utiles à tous : c'est l'enseignement primaire et l'enseignement intermédiaire entre le primaire et le secondaire proprement dit, jusqu'à douze ou même jusqu'à quinze ans. A partir de là rayonnent des embranchements dont les deux principaux sont, naturellement, celui des lettres (*Sprachlich-historische Linie*) et celui des sciences (*Reallinie*). Ces embranchements se ramifient eux-mêmes : éducation littéraire avec ou sans latin, avec ou sans grec, avec une ou avec deux langues vivantes ; éducation scientifique avec ou sans prédominance de la partie mathématique, etc. Les autorités pédagogiques sont en mesure d'élaborer un certain nombre de combinaisons qui, toutes, sans exception, seront, à égale durée d'études, considérées comme équivalentes, étant toutes propres à produire une culture de l'ordre le plus relevé. L'écolier est invité à choisir, suivant ses dispositions, ses goûts, sa vocation probable. Il y a, du reste, des enseignements qui entrent dans toutes les combinaisons, parce qu'ils sont nécessaires à la formation de l'homme cultivé en général, quelles que soient la pente particulière de son esprit ou la nature de son bagage intellectuel. — Dira-t-on que ce

régime est impraticable, à cause des complications matérielles qu'il entraînerait dans l'administration des collèges? Il existe, plus ou moins épanoui, aux États-Unis, en Suède, dans les Pays-Bas, en Roumanie. — On voit que, dans ce système, l'enseignement du grec et du latin ne disparaît pas : il subsiste à l'état d'embranchement latéral. Non pas, comme on le dit souvent, « à l'usage d'une élite », car il n'y a pas de raisons pour que toute l'élite de la jeunesse le préfère *a priori*; mais à l'usage de ceux qui en veulent, soit qu'ils aient un préjugé irraisonné en sa faveur, soit que leur intention soit de vivre plus tard, comme prêtres ou comme érudits, dans le passé, soit enfin que, futurs hommes de lettres, ils le croient réellement le meilleur apprentissage de l'écrivain.

## V

### LA QUESTION DU BACCALAURÉAT. ÉDUCATION ET INSTRUCTION. — L'ÉDUCATION DES MAITRES. CONCLUSION.

Le problème de l'Enseignement secondaire est si vaste qu'il faut renoncer à l'envisager ici sous toutes les faces. Mais, même en s'en tenant de propos délibéré aux points de vue les plus généraux, il est impossible de passer complètement sous silence deux ou trois questions accessoires qui donnent lieu dans tous les pays à des controverses sans fin.

La question des sanctions de l'Enseignement secondaire (connue en France sous le nom de « question du baccalauréat ») a le privilège d'intéresser tout le monde, tous ceux qui ont fait, font ou font faire des études secondaires. Qui en parle est sûr d'être lu, au moins par les candidats; qui médit du régime en vigueur, quel qu'il soit, est sûr d'être populaire parmi ceux qui en ont souffert ou qui craignent d'en souffrir. C'est pourquoi les livres et les propositions de loi pour la réforme du baccalauréat ou ce qui, hors de France, correspond au baccalauréat, sont innombrables. Il est, du reste, plaisant (mais rien n'est plus naturel, au fond) que,

toutes les solutions possibles étant expérimentées, aucune n'ait la bonne fortune d'être approuvée sans réserves : chacun envie le système qui fonctionne chez ses voisins.

Appartient-il à l'État de faire passer aux jeunes gens qui terminent leurs études secondaires une sorte de conseil de revision, afin d'estampiller ceux qui sont aptes ? — Ce n'est pas l'usage en Angleterre ni aux États-Unis. Mais, dans ces deux pays, le défaut de toute sanction régulière des études a des inconvénients qui paraissent graves aux indigènes : Mathew Arnold, le célèbre pédagogue, poussait la haine de l' « anarchie » qui en résulte jusqu'à l'admiration de notre baccalauréat français. En effet, s'il n'existe point de barrière à la sortie de l'école secondaire, force est d'en établir à l'entrée des Universités, des Écoles supérieures et des carrières. Or, de deux choses l'une. Ou bien, dans les examens institués pour défendre l'entrée des carrières, il n'est pas tenu compte de la culture générale ; en ce cas, la culture générale est sacrifiée. Ou bien on essaie d'en tenir compte : en ce cas, les examinateurs sont souvent peu qualifiés pour en juger ; ils en jugent mal ; ils élaborent des programmes qui ne sont pas toujours raisonnables ; les programmes des examens d'admission aux diverses carrières, qui sont indépendants, ne sont pas uniformes ; enfin les élèves de l'école secondaire négligent les études « désintéressées » pour *se préparer*, de longue main, par des moyens artificiels, le plus platement du monde, à ces examens spéciaux. En outre, le régime anglo-américain suppose ou entraîne la liberté illimitée de l'Enseignement secondaire. En s'abstenant de déterminer les programmes, de présider aux examens et de conférer des diplômes, l'État se prive des moyens les plus efficaces d'exercer une action indirecte sur les écoles qui ne sont pas siennes. — Pour ces motifs, tous les États européens, à l'exception de l'Angleterre qui est à la veille de répudier, sur ce point, sa tradition, sanctionnent officiellement les études. — Dans les pays où l'ancienne souveraineté du Prince, en matière scolaire, est encore à peu près incontestée, comme en Prusse et en Russie, les choses se passent très simplement : tous les établissements secondaires sont placés sous le contrôle direct de l'État ; le corps des professeurs de chaque établissement

confère le « certificat de maturité » aux élèves qui en sont dignes : puisqu'ils les ont vus travailler pendant plusieurs années, les juges connaissent les justiciables : ils leur font subir, néanmoins, un examen récapitulatif. Pour affirmer les droits supérieurs de l'État, un représentant du Ministère de l'Instruction publique vient, parfois, diriger cette opération finale. On désire sa venue, parce que c'est un honneur, et parce que, s'il n'est pas là, le jury, pour écarter tout soupçon de partialité ou de faiblesse, se montre instinctivement plus sévère. — Mais comment faire dans les pays où des partis puissants se sont enhardis au point de disputer à l'État la maîtrise traditionnelle sur l'école et l'éducation de la jeunesse? Là, le régime prussien ne convient qu'aux établissements « publics » ; car l'État ne connaît pas le personnel des collèges « libres » : il n'a aucune raison de lui accorder, il a quelquefois des raisons de lui refuser sa confiance. Trois procédés différents sont adoptés, pour résoudre cette difficulté considérable, en Hollande, en Italie et en France. En Hollande, la loi permet aux particuliers et aux sociétés d'établir des écoles d'enseignement secondaire, à condition d'en communiquer les statuts et les règlements : mais les écoles libres n'ont pas le droit de délivrer le certificat de maturité, même en présence d'un commissaire royal : leurs élèves doivent subir l'examen final, soit au gymnase public, comme *extranei*, soit devant une commission spéciale désignée par le gouvernement. En Italie, les établissements libres sont divisés en deux catégories ; les uns (*Istituti pareggiati*) sont assimilés aux écoles de l'État : un représentant de l'État s'y transporte chaque année pour présider les examens : les autres sont obligés, en principe, d'envoyer leurs élèves au lycée public pour y subir la *licenza liceale* (le baccalauréat) : toutefois, le gouvernement se réserve de nommer des Commissions spéciales qui, à la requête et aux frais des intéressés, vont tenir session dans les maisons situées à la campagne (comme celle des Barnabites de la Querce, près de Florence, par exemple). En France, l'État, plus affaibli que partout ailleurs, ne fait aucune différence entre les élèves de ses propres établissements et ceux de l'Enseignement libre. Tous sont tenus de se présenter pour « passer le baccalauréat » devant des professeurs de

l'Enseignement supérieur, qui n'en connaissent aucun. On prétend que ce qui est pratiqué en Hollande et en Italie serait impraticable chez nous : « Comment faire passer des examens dans nos lycées à des élèves de l'Enseignement libre? Les esprits sont trop animés les uns contre les autres. Il y aurait des réclamations sans nombre. Nos professeurs de l'Enseignement secondaire ne se sentent pas de force à résister aux dénonciations qui se produiraient[1]... »

La procédure française du baccalauréat a de grands défauts, qui ont été souvent indiqués : le principal est que les professeurs de l'Enseignement supérieur ne sont pas les juges naturels des aspirants au certificat d'études secondaires. A cet égard leur compétence est médiocre ; et la besogne matérielle des examens, que le nombre des candidats rend accablante, les excède. L'examen est, en conséquence, peu sérieux, et, relativement à l'*Abiturienten-examen* des gymnases prussiens, très aléatoire. — Il ne faudrait pas, cependant, que ces imperfections empêchassent de reconnaître que notre *modus vivendi* est, en somme, assez acceptable. Nous ne connaissons pas, grâce à lui, les intrigues extraordinaires qui se nouent en Italie pour arracher à la faiblesse des ministres la faveur du *pareggiamento*, ni les polémiques furieuses que déchaînent parfois les décisions des « commissions spéciales », ni les tracasseries des commissaires anticléricaux, ni les complaisances des commissaires qui se laissent empaumer. Il n'est pas sûr, d'autre part, que le régime prussien, s'il était possible (et il ne l'est point) dans un pays où existe la liberté de l'enseignement, y fonctionnerait, du premier coup, comme en Prusse ; là-bas, il est entré dans les mœurs ; en tant que juges, les professeurs de gymnase n'ont à craindre ni sollicitations ni rancunes. — Il ne faudrait pas surtout que les ridicules du baccalauréat fissent dire, comme on l'a dit récemment, qu'il y a lieu de le « supprimer », que tout examen récapitulatif, imposé au terme de la scolarité secondaire, est un fléau pour les études, et que l'État n'a pas à se préoccuper des programmes d'un examen de ce genre, comme s'il n'y avait rien de plus beau que la liberté à l'anglaise. D'abord, si la

1. *Enquête*. I, 77 (M. Bréal).

perspective de l'examen final développe, en effet, chez les écoliers — aussi bien chez les écoliers allemands que chez les autres — une petite fièvre maligne, la « fièvre de l'examen », dont les symptômes sont connus (anxiété, surmenage, etc.), cet inconvénient est compensé par d'immenses avantages : l'examen n'est pas un fléau, c'est un stimulant. Quant à la liberté à l'anglaise (dont on veut faire cadeau aux amis de l'enseignement « libre », quoiqu'ils n'aient pas songé, jusqu'ici, à la réclamer eux-mêmes), si elle existait en France, la moitié des jeunes bourgeois français, élevés hors des lycées et des collèges de l'État, n'auraient jamais lu *Tartufe* : tous, ou presque tous, l'ont lu depuis que *Tartufe* est inscrit au programme du « bachot ». — En résumé, la question du baccalauréat n'est pas seulement une question pédagogique ; elle est aussi politique. La solution française en vaut une autre, dans l'état des mœurs locales. De légères retouches suffiraient, d'ailleurs, pour effacer tout ce qu'il y a de choquant dans les détails de l'organisation actuelle[1].

Comme la question du baccalauréat, celle de l'éducation à l'École secondaire est un inépuisable sujet de conversations. On dit communément que, si l'instruction est bonne dans les établissements de l'État, l'éducation y laisse à désirer. Le bruit court, en même temps, que l'éducation est excellente chez les Pères. Sous ce prétexte, un grand nombre de sénateurs, de députés et de hauts fonctionnaires de l'État, connus pour leurs opinions avancées (*liberalissimi*), envoient, en Italie, leurs enfants aux collèges ecclésiastiques plutôt qu'aux lycées nationaux. La même chose se voit, à ce qu'il paraît, en France : un ancien ministre de l'Instruction publique a déclaré devant la Commission parlementaire de 1899 que, dans certaines administrations, les fonctionnaires, « tournant le

1. Le remède est « une lente infusion, savamment dosée », de professeurs de l'Enseignement secondaire dans les jurys de baccalauréat, la présidence demeurant à un professeur de l'Enseignement supérieur, c'est-à-dire le régime adopté, dès à présent, pour la première partie du baccalauréat moderne. Cette petite réforme est considérée avec raison comme nécessaire et suffisante par la plupart des témoins de l'Enquête de 1899, depuis M. Bréal jusqu'à M. Jaurès. — L'étude la plus solide qui ait été publiée sur la question du Baccalauréat est sans doute celle que M. H. Bernès a présentée, au nom de la *Société pour l'étude des questions d'enseignement secondaire*, à la Commission parlementaire (*Enquête*, III, p. 383 et suiv.). Les conclusions en sont très sages.

dos à l'enseignement public », donnent en masse leur clientèle aux écoles congréganistes[1]. Le dépérissement de l'enseignement public et la prospérité croissante des écoles congréganistes sont considérés, en Italie et en France, comme les symptômes les plus notables de la « crise » de l'Enseignement secondaire ; or, les préjugés relatifs à l'éducation sont une des causes principales de ces phénomènes corrélatifs.

Que l'éducation au lycée soit réellement bonne ou mauvaise, la plupart des familles qui patronnent les établissements rivaux ne s'en mettent guère en peine. L'école libre est mieux fréquentée, plus « distinguée », plus recherchée par la haute société que l'école de l'État. C'est assez. Le même sentiment de vanité aristocratique qui établit une distance entre l'enseignement primaire et l'enseignement secondaire, entre l'enseignement classique et l'enseignement moderne, agit, dans un certain monde, pour placer l'enseignement des Pères fort au-dessus de l'enseignement public. Le snobisme le plus raffiné va jusqu'à créer des distinctions, à cet égard, entre les maisons tenues par les divers Ordres religieux. Tous les Ordres enseignants n'ont pas une égale réputation de bon ton et d'élégance ; par exemple, le niveau social des élèves des Scolopi de Florence n'est pas le même que celui des élèves de Mondragone ou de l'Istituto Massimo.

Ceux qui, abstraction faite des considérations religieuses et de la préoccupation du milieu social, sont persuadés que l'éducation du lycée ne vaut rien par elle-même, motivent ainsi leur avis. — Le lycée, disent les uns, ressemble trop à l'école d'autrefois, où le régime était dur et les mœurs brutales, qui formait des pédants et non des hommes du monde. Dès le XVI^e siècle, les Jésuites ont eu l'art de « dorer la cage » ; ils ont substitué la méthode de « captation » aux vieilles méthodes d'indifférence et de coercition, et cultivé cette fleur exquise : la politesse. Ils sont encore incomparables pour l'éducation mondaine. — D'autres, ayant fait la connaissance de l'idéal « anglo-saxon » du *gentleman* aux yeux clairs, athlétique et correct, n'ont jamais pu s'en déprendre. Les grands internats urbains du continent, —

1. *Enquête*, I, 132 (M. Combes).

prisons, couvents et casernes, — avec leurs populations d'enfermés et de surveillés, d'anémiques et de vicieux, leur inspirent de l'horreur. Ce sont des terrains trop propices pour les contagions morales. Est-ce qu'il n'y a pas la pourriture de collège, comme la pourriture d'hôpital? Ils rêvent, pour leurs enfants, la vie de famille au grand air que mènent dans de beaux domaines ruraux, en compagnie de leurs « tutors », les écoliers de quelques *public schools* privilégiées d'Angleterre. Ils disent : « On contracte, dans nos écoles, l'habitude de l'obéissance et l'arrière-pensée de la révolte ; arrangeons-nous, comme les Anglais, pour qu'on y fasse l'apprentissage de la liberté. »

Des voix éloquentes se sont élevées pour soutenir ces idées et d'autres du même genre ; si bien que de toutes les institutions « universitaires », c'est l'internat, après le baccalauréat, qui a été le plus malmené. Ces voix ont été écoutées. De là, les tentatives de réforme qui troublent, depuis dix ans, le repos de la vieille « Université » : les lycées pimpants, jolis à voir ; les établissements à la campagne ; l'adoucissement systématique de la discipline ; la création de solennités scolaires, les encouragements prodigués aux exercices physiques et à tout ce que les pédagogues allemands du XVIII^e siècle appelaient dédaigneusement les *galante Wissenschaften*. Mais tous ces efforts — un peu incohérents, du reste — n'ont pas réussi à désarmer les préventions. L'éducation du lycée est l'objet, aujourd'hui, des mêmes critiques qu'autrefois, et on continue à conseiller au malade des remèdes contradictoires [1].

Il y a, d'ailleurs, une catégorie de mécontents à laquelle aucun commencement de satisfaction n'a encore été donné. — Ces mécontents-là ne condamnent pas l'internat en général : ils savent qu'en certains cas le milieu du collège, si mêlé qu'il soit, est plus sain que celui de la famille ; ils croient que la vie de collège, telle qu'elle est pratiquée dans

1. M. Leroy-Beaulieu dit : « Il y a trop de petits collèges de toutes sortes ; il y aurait profit à en diminuer le nombre, à concentrer l'enseignement dans les grands établissements. » (*Enquête*, I, 151.) M. Boutroux dit : « Il serait préférable de multiplier les lycées, en leur donnant des dimensions modestes. » (Ib., I, 330.) — Ainsi du reste.

les établissements de l'État, développe des qualités précieuses de justice et de solidarité[1] : ils ne croient pas que la politesse d'un jésuite soit préférable à la sauvagerie d'un lycéen ; et, pour l'idéal « anglo-saxon », ils sont sensibles, comme il convient, à ce qu'il a d'élevé, mais, outre qu'ils le jugent exotique et d'acclimatation difficile, ils n'ignorent pas ce que les méthodes usitées à Eton et à Rugby ont d'imparfait, et même de ridicule. Enfin ils se gardent bien d'admettre, comme on le fait si souvent à la légère, qu'*éducation* et *instruction* sont des choses absolument distinctes. « L'instruction est une éducation, dit très bien M. Séailles[2] : c'est si vrai qu'on peut se servir de l'instruction pour atrophier l'esprit, pour en faire une machine docile... » « Il y a, dit M. Lacombe, une manière d'instruire qui est fortement éducatrice[3]. » Ainsi, lorsque les mécontents dont il s'agit regrettent que l'éducation soit négligée dans l'« Université », ils entendent que l'instruction n'y est pas ce qu'elle devrait y être.

L'École n'a pas à s'occuper de l'éducation si, par ce mot, on entend l'éducation mondaine, quoique Érasme n'ait pas dédaigné d'écrire des manuels de civilité puérile et honnête : cette éducation-là s'acquiert à la maison, au contact de la famille et du monde. Mais il faut que tout l'enseignement de l'école soit donné de telle sorte qu'il inculque l'habitude de penser juste, avec décision, librement et hautement. Quelles que soient ses manières, l'homme qui pense ainsi dans toutes les occasions de la vie est un homme bien élevé, un gentilhomme ; et il y a des chances pour que sa moralité soit supérieure, car beaucoup de fautes morales sont des erreurs de jugement. La vieille devise était sage : « former l'esprit et le cœur » : mais le seul moyen que l'école ait de former « le cœur », c'est-à-dire de moraliser l'enfant, c'est de former son esprit, c'est-à-dire de lui apprendre à penser. Il y a aussi le « corps », que l'on négligeait trop autrefois, et dont la santé est nécessaire à l'équilibre mental. Or, est-ce que l'Enseignement secondaire, public ou libre, est organisé, de nos jours,

1. M. Adrien Dupuy, dans son livre cité, a présenté en bons termes la défense de l'internat (p. 53 et suiv.).

2. *Enquête*, I, 267.

3. P. Lacombe, *o. c.*, p. 196.

en vue de développer le corps et d'anoblir la pensée? L'éducation du corps ne se fait guère, en Europe, qu'à la caserne, par la gymnastique militaire; chez les Anglais, et, par imitation, chez nous, le goût des sports dégénère souvent en manie: en Norvège seulement le travail manuel, cette forme supérieure de l'exercice physique, est devenu une des disciplines (facultatives) de l'École secondaire. Et l'éducation de l'esprit? « Le souci de l'Université de France, dit M. Séailles, est de faire des esprits réfléchis, qui aient le courage de juger. » Plaise à Dieu qu'il en soit ainsi! et que l'Université y réussisse! Mais, en attendant, n'est-ce pas M. Lacombe qui a raison lorsqu'il avance que les meilleurs écoliers de nos lycées, qui ont déjà quelque sensibilité artistique, sont, au point de vue de la judiciaire, aussi grossiers, « aussi absolument peuple, aussi sujets à la prévention, à la partialité, au fanatisme, que l'ouvrier maçon »? — Notons, en passant, que si l'on se décidait enfin, dans les maisons de l'État, à prendre l'enseignement par les grands côtés, en vue de l'éducation véritable, cette concurrence des établissements libres, qui paraît aujourd'hui si menaçante, serait aussitôt ruinée. M. Boutmy l'a très bien vu : « La vraie manière de décourager et de vaincre l'enseignement clérical, c'est de faire ce qu'il ne pourrait pas faire sans se métamorphoser[1]. »

Les enfants réellement « bien élevés » sont ceux qui ont bénéficié pendant longtemps d'une intimité intellectuelle et morale avec des maîtres habiles à faire tourner l'instruction en éducation et dignes d'être, pour eux, des exemples vivants. Chacun de nous sait ce qu'il doit aux bons maîtres qu'il a eus, et qu'il doit très peu aux autres. — En ce sens la plus grosse des questions qu'embrasse le problème général de l'Enseignement secondaire est celle du personnel enseignant.

Et d'abord, pas d'éducation sans intimité. Dans certains pays, le directeur du Collège, les professeurs, les surveillants sont, pour les élèves, des étrangers, et quelquefois des ennemis : des besognes administratives absorbent le directeur; les professeurs vont à leur classe comme des bureaucrates à leur bureau; les surveillants sont dans l'état d'esprit, désagréable

1. *Enquête*, I, 219.

pour eux et pour autrui, de gens qui se considèrent comme opprimés, déclassés et ratés. Il en est autrement en Allemagne. Là, le directeur tient à honneur d'être le collègue de ses professeurs : pour ne pas perdre le contact avec les enfants, il enseigne en même temps qu'il administre; les maîtres de classe se consacrent tout entiers à leurs fonctions : ils passent la plus grande partie de leur vie dans le collège, familiers (jusqu'au tutoiement) avec les enfants, dont ils suivent parfois les études durant plusieurs années ; ce sont eux qui, par surcroît, exercent sur les internes, peu nombreux, une surveillance paternelle. A ces traditions excellentes d'affectueuse bonhomie sont dus, beaucoup plus qu'aux matières enseignées (*Lehrstoff*), les résultats obtenus par l'école en Allemagne. Les relations des maîtres et des élèves sont aussi très cordiales en Angleterre, mais autrement : le « tuteur » reçoit les « pupilles » à sa table, et prend part à leurs jeux comme à leurs travaux.

En second lieu, pas d'éducation digne de ce nom si le maître n'est pas lui-même un homme averti des difficultés de son métier et parfaitement exemplaire. — Dans tous les pays, l'optimisme officiel a fait, fait et fera toujours affirmer « du haut de la tribune » et dans les écrits destinés au grand public, que les professeurs des établissements nationaux constituent un corps irréprochable, le mieux composé et le plus expert qui soit au monde[1]. Mais, *a priori*, il est malaisé de croire que cela soit vrai partout. Plus haut l'idéal du professeur de l'Enseignement secondaire est placé, plus il est probable que l'unanimité, ou même la majorité des professeurs allemands, anglais, italiens, etc., n'y atteint pas : or, d'après ce que nous avons dit, le professeur de l'Enseignement secondaire ne doit être rien moins que ce philosophe bienveillant et informé, clairvoyant, profond et patient, que, dans son for intérieur, chacun regrette de ne pas être, et dont l'espèce — nous l'avons tous appris par expérience — est si extraordinairement rare. Aux vertus qu'on est en droit d'exiger d'un bon professeur de lycée, connaissez-vous beaucoup de membres de l'Institut qui soient dignes d'occuper ces modestes et très pé-

1. Voir la *Revue* du 1er janvier, p. 116.

nibles fonctions? L'incrédulité redouble, si l'on constate que, presque partout, l'éducation professionnelle des futurs éducateurs est abandonnée au hasard. Leur tâche d'éducateurs moraux, si lourde et si belle, personne ne la leur définit : dans les études qu'on leur impose, rien ne les y prépare. Ils auront leur vie durant, et dès le premier jour où ils monteront en chaire, à faire de la psychologie appliquée : on peut avoir conquis brillamment tous les grades qui confèrent la licence d'enseigner sans savoir un mot de psychologie. Anomalie stupéfiante, qui s'explique historiquement (car les sciences psychologiques sont d'hier) et que l'on justifie encore par des aphorismes comme ceux-ci : L'art d'enseigner ne s'apprend pas (*Magister nascitur*); On apprend suffisamment à faire sa classe en la faisant, etc. Les conséquences sont inévitables : partout où les jeunes maîtres sont lancés dans la carrière sans avoir la conscience claire des fins idéales de la pédagogie et sans apprentissage pédagogique, les uns se forgent eux-mêmes une philosophie de leur métier et arrivent, avec le temps, à le pratiquer très honorablement : il y a beaucoup d'excellents professeurs dans tous les pays; les autres, qui ne voient dans le professorat qu'un gagne-pain comme un autre, s'en dégoûtent et s'enlisent dans n'importe quelles routines[1].

L'éducation philosophique et pédagogique des maîtres, voilà donc la solution à la fois la plus simple, la plus élégante et la plus radicale du problème de l'Enseignement secondaire. Des hommes éminents ont enfin ouvert les yeux à cette vérité en Angleterre (où le mal est plus grand qu'ailleurs)[2] et en France[3]. L'Allemagne a, sur ce point, une avance considérable : le Statut prussien de l'Enseignement

1. Voici, par exemple, ce qui se passe en Italie, d'après les renseignements qui nous ont été communiqués par une personne très bien placée pour en avoir : « La partie la plus saine de notre *corpo insegnante* voit les défauts innombrables du présent état de choses. Mais sa voix ne parvient pas jusqu'au sommet inaccessible de l'Olympe; et, d'ailleurs, elle se perd au milieu de l'indifférence ou n'a des stupides ricanements dudit *corpo*. La majorité n'a pas ou n'a plus d'idéal (à la suite de déboires); elle ne voit dans sa mission qu'une façon de gagner sa vie et de la gagner assez mal. »

2. *Report of the Commissioners*, 1895, I, 199.

3. *Enquête*, I, 42 (M. Lavisse).

secondaire exige de tous les candidats aux fonctions magistrales, quelle que soit leur spécialité, qu'ils aient étudié la Logique, la Psychologie empirique, et l'histoire de la Psychologie théorique ; l' « entraînement pédagogique » est organisé en Allemagne sous toutes les formes possibles (stage, exercices pratiques, conférences et séminaires dans les Universités). Le corps enseignant de ce pays aurait plutôt à souffrir d'un excès de dogmatisme pédagogique ; on n'imagine pas les ravages d'une pédagogie, quelle qu'elle soit, lorsqu'elle est systématiquement, ou trop consciencieusement appliquée. La pédagogie nouvelle, dont il s'agit de pénétrer les futures générations de professeurs, n'aura rien de rébarbatif ni de tyrannique ; ce sera moins une règle qu'une source d'inspiration ; elle laissera le jeu libre aux initiatives individuelles ; elle ne ressemblera donc pas à la « pédagogie allemande ». Mais il y aura lieu, cependant, d'emprunter à l'Allemagne quelques traits essentiels : l'idée qu'il n'y a pas de bon maître sans préparation philosophique ; celle qu'il faut recruter les éducateurs de la jeunesse avec le plus grand soin, et plutôt pour leurs aptitudes professionnelles que pour leur « talent » ; le respect dont la société allemande entoure le professeur ; l'habitude qu'elle a d'exiger beaucoup de lui, de le payer largement et de lui assurer de bonne heure une retraite honorable.

Et maintenant, puisque l'organisation de l'École secondaire en France est, une fois de plus, remise en question et soumise au Parlement tout entière, attendons ce qui sortira des délibérations prochaines. Le peuple qui, le premier, aura résolu pour le mieux le problème de l'éducation bourgeoise aura, quelque temps, sur les autres, un avantage marqué : ce sera une si grande nouveauté qu'une bourgeoisie véritablement cultivée, par conséquent sans préjugés, libérée des legs oppressifs du passé, capable de réfléchir, habituée à penser. Il est impossible qu'un tel peuple ne donne pas le spectacle d'une activité supérieure. Cela prêterait aux débats qui vont commencer une importance quasi auguste s'il y avait quelque chance qu'ils aboutissent à des réformes profondes, préparatoires d'une renaissance. Dans un monde où

l'ancien équilibre des forces matérielles a été détruit, la France ne peut plus guère prétendre, — ses amis les plus fidèles, ses enfants les plus dévoués ne cessent de l'en avertir, — qu'à une suprématie morale et spirituelle : il faut qu'elle demeure le pays de la plus haute culture intellectuelle ; son salut, ou plutôt le salut de sa grandeur, est à ce prix [1]. La réforme de l'Enseignement secondaire pourrait donc être un élément de notre salut. Malheureusement, sur la route qui conduit à la régénération morale par la transformation de l'École, la France rencontre, comme ailleurs la concurrence de ses rivaux ; elle n'y est pas au premier rang ; les forces qui agissent partout pour ralentir l'élan en avant, y sont encore aussi puissantes, sinon plus puissantes qu'ailleurs. Et puis, comment se passionner pour des mesures qui produiront, peut-être, des effets à longue échéance, alors qu'une lutte terrible est engagée, aujourd'hui même, sur le terrain économique ? Enfin le Parlement serait-il prêt à favoriser la réforme qu'il n'est pas en son pouvoir de créer les mœurs qui la consomment. Tant de raisons de perdre courage ne nous font pas désespérer. Mais il importe qu'on ne se les dissimule pas. Il importe que l'on sache ce qui est en jeu et que l'on voie le péril des solutions timides. Pas de replâtrages provisoires. Nous n'avons plus de temps à perdre.

CH.-V. LANGLOIS

1. A. Fouillée, *o. c.*, p. 44.

# LA BEAUTÉ DE VIVRE[1]

## I

### JOIE

La mer miroite et rit, calme, lieue après lieue.
La mer, sous le ciel pâle, est une coupe bleue
Taillée en un saphir immense, un jour d'azur,
Aux premiers temps du monde, au matin le plus pur.
Le ciel vibre au-dessus de la mer, et la touche
Comme une bouche amie effleure une autre bouche.
Qu'il est doux, entre la mer sombre et le ciel clair,
L'innombrable baiser des vagues et de l'air !
Accord ! fraternité des choses ! harmonie !
La mer est sous les cieux une coupe infinie.
J'ai bu l'azur à même, et j'en suis enivré,
Et je chante, et je parle au vent, au ciel nacré,
Aux oiseaux blancs qui jouent sur l'écume des vagues,
A l'écume qui semble un vol blanc d'oiseaux vagues.
J'ai bu l'azur ; adieu, regrets, chagrins, douleurs !
Je n'ai plus d'ombre en moi, mes yeux n'ont plus de pleurs :
Comme au moment divin de l'aurore première,
Tout est soleil, blancheur, bonheur, tout est lumière.
Ah ! se peut-il qu'un jour j'aie été malheureux,
Que j'aie au seuil du monde eu ce doute peureux !
Mon âme n'aura plus ni deuil ni doute en elle :

1. Extrait d'un volume qui paraîtra prochainement sous ce titre.

J'ai bu la certitude à la coupe éternelle !
Oui, nous vivons, hélas! dans l'ombre du tombeau ;
Mais comment croire au mal, quand le monde est si beau.
Et que de sa beauté rayonne souveraine
Dans les cieux indulgents, sur la terre sereine,
Une si manifeste et si vaste bonté !
Voici : la vérité, l'unique vérité
Que tous, rêveurs, amants, savants, maîtres, disciples,
Nous cherchons à travers nos vérités multiples,
La vérité toujours cachée et qui nous fuit
Toujours, et que chacun à sa guise poursuit
Dans les astres du ciel ou les yeux de la femme,
La vérité première apparaît à mon âme.
Vivre est bon, vivre est bon, je le sens, je le sais !
Arrière, ennuis, chagrins, regrets, tourments passés,
Mélancolie immense et sans cause, ardeur triste,
Rien de cela n'est vrai, rien de cela n'existe :
Ce qui ne donne pas plus de bonheur n'est pas ;
Il n'est rien de réel que la joie, ici-bas !
Maintiens ton âme en joie ! Aime les fleurs, les femmes,
Les golfes murmurants qui chantent sous les rames,
Les étés, les hivers, les aurores, les soirs,
Les désirs, les baisers, les yeux bleus, les yeux noirs :
Passe toute ta vie à tout aimer : sois ivre,
Infatigablement, de la beauté de vivre...
Et puis meurs, meurs paisible en souriant au sort,
En bénissant la vie, en acceptant la mort,
En sondant sans effroi le secret des ténèbres,
Pareilles à l'horreur de ces cryptes funèbres
Où l'on n'aperçoit plus son chemin par moment,
Mais où mille splendeurs scintillent vaguement...
Ne pense plus ! Ah ! perds ta cruelle habitude !
La seule énigme au monde est ton inquiétude,
C'est elle qui te rend le bonheur incertain :
Tout est clair, tout est simple, évident, enfantin.
Sois un enfant qui dit des paroles sans suite
Devant la mer, le soir, les nuages en fuite.
Sois un fou qui sourit aux fleurs, aux flots, aux cieux ;
Sois un homme ayant bu d'un vin délicieux ;

— Et que la vie enfin te soit, bleue et profonde,
Une coupe taillée aux premiers jours du monde.
Au matin le plus clair, au moment le plus bleu,
Dans l'azur, par les mains de l'ineffable Dieu !

## II

### NOCTURNE

J'ai regardé longtemps des cygnes dans la nuit.
Ils nageaient, vaguement lumineux, sans un bruit.
A peine l'eau glissait le long des plumes douces,
Et montait par moments ou baissait dans les mousses.
Le beau lac ondulait paisible sous leur flanc,
Et paraissait dans l'ombre un grand miroir tremblant.
Ils allaient, par la nuit et l'eau, blancs et funèbres;
On eût cru voir des nefs d'argent dans les ténèbres.
Quand un souffle plus frais caressait le lac mort
Et défaillait parmi les grands iris du bord,
L'eau noire, reflétant la claire nuit sans voiles,
Déferlait dans les fleurs tout un reflux d'étoiles.
Parfois, ainsi qu'un bras mystérieux et blanc,
Un cou plongeait, élargissant un cercle lent
Qui ridait le miroir du lac, jusqu'à la grève ;
Et l'un d'entre eux jetait un sanglot, comme en rêve.
On eût dit, à travers la pâle obscurité,
Aux bords d'un Styx profond ou d'un sombre Léthé,
Sous un doux ciel de limbe où tremblaient mille flammes,
On eût dit une attente étrange et blanche d'âmes.

## III

### OUBLI

La lampe, dans le grand silence de la chambre,
Rayonne, comme un cœur d'où ruisselle l'amour.
Aux carreaux blancs de givre expire avec le jour
L'azur mélancolique et glacé de Décembre.

Ah! mets-toi nue, et jette à mon cou tes bras d'ambre!
Ignorons l'âpre hiver et le mal d'alentour!
Dans les coussins, riant et pleurant tour à tour,
Donne-moi ton beau corps qui ploie et qui se cambre!

Et vous, frissons d'attente et sanglots de plaisir,
Fièvre des mains où court la chaleur du désir,
Parfums voluptueux de la chair enlacée.

Baisers, venez bercer notre ennui comme un chant,
Donnez un peu de joie à notre âme lassée,
Faites-nous oublier que le monde est méchant!

## IV

### A L'AUBE

A l'heure verte et rose où meurent les étoiles,
Où sous la mer la lune incertaine s'enfuit,
J'ai trouvé ce matin un papillon de nuit
Qui dormait sur le pont, dans le pli d'une voile.

D'où vient-il? La soirée était paisible hier;
Il errait sur le bord du rivage, et sans doute
Il a continué sur les flots noirs sa route,
Trompé par le silence infini de la mer.

Toute la nuit, il a volé de lieue en lieue,
Ouvrant et refermant ses ailes de velours,
Sentant leurs battements d'heure en heure plus lourds,
Tout seul entre la mer immense et la nuit bleue.

Combien de temps, dans l'ombre, a-t-il dû s'épuiser,
Avant de rencontrer notre nef solitaire?
— Vole aussi sans faiblir, mon âme, loin de terre :
Tu trouveras enfin la voile où te poser.

## V

### L'ÉPREUVE

J'ai souffert une rude épreuve
Qui mit souvent ma force à bas :
Et pourtant je ne me plains pas :
J'en sors avec une âme neuve.

Je sais aujourd'hui point par point
La profonde misère humaine ;
Jour à jour, semaine à semaine,
J'ai connu la douleur, non point

Celle de l'âme, immense, affreuse,
On le dit, hélas! je le crois,
Mais qui laisse le corps parfois
Goûter une minute heureuse ;

J'ai connu l'implacable mal
Dont le seul souvenir m'effraie.
La souffrance du corps, la vraie.
La détresse de l'animal ;

L'inexorable maladie
Qui prend tout l'être tour à tour.
Et fait de chaque heure du jour
Une indicible tragédie.

Ah! quand on va plein de santé.
On fait le mal par ignorance :
On ne comprend pas la souffrance.
On méprise un peu la bonté.

On cueille ce qui fait envie ;
A tout prix on suit son penchant ;
On est ingénument méchant
A force de croire à la vie.

C'était pour moi le grand écueil,
Que cette âpre fierté de vivre;
Mais je sais, j'ai lu le grand livre :
J'ai souffert, je n'ai plus d'orgueil.

Même ma pitié fraternelle
Descend aux souffrants inconnus ;
J'ai froid pour tous les enfants nus.
Toute douleur m'est personnelle.

Je songe aux pâles prisonniers
Qui pleurent sous la molle haleine
Que, par-dessus le mur, la plaine
Exhale aux matins printaniers.

Je songe aux éternels malades
Qui souffrent, couchés sur le dos,
Les yeux dans les fleurs des rideaux,
Parmi les infirmiers maussades ;

Je songe aux soldats malchanceux
Qui le soir, au fond des chambrées,
Pleins de larmes désespérées,
Se chantent un air de chez eux ;

Je songe même aux humbles bêtes,
Aux vieux chevaux roués de coups,
Qui tirent, allongeant leurs cous
Et secouant leurs pauvres têtes.

Je suis sans doute à la merci
De chaque chose qui me blesse.
C'est, dira-t-on, une faiblesse :
Tout me tue un peu... Mais aussi

Je sens que ma vie est profonde,
Que j'ai de moi-même hérité ;
Que je suis dans la vérité,
Que je vais dans le sens du monde.

VI

MARINE

Sonore et blond, ainsi qu'une ruche au soleil,
Le port autour de nous riait au soir vermeil.
Des calfats amusaient, en se battant, la foule.
Mon navire roulait doucement à la houle,
Paisible sous les yeux du maître débarqué,
Et s'en venait heurter parfois le bord du quai,
Comme s'il eût gardé de son voyage immense
Un doux et long roulis qui toujours recommence.
C'était par un beau jour de Juin, ardent et las.
Le port enchevêtrait ses vergues et ses mâts,
Dans des poussières d'or lumineuses et vagues.
Les deux môles au loin s'allongeaient dans les vagues,
Comme, à l'heure où le vent va souffler plus amer,
Deux vastes bras tendus aux passants de la mer.
Et cent vaisseaux, avec le flux de la marée,
Versant aux flots leur ombre agrandie et dorée,
Çà et là sur la mer resplendissante épars,
Se hâtaient vers le port ami, de toutes parts,
Et, sous le ciel brillant des premières étoiles,
Tout l'océan semblait couronné de leurs voiles.

VII

NOEL

C'est Noël qui revient à son heure, Noël !
Noël, le bœuf et l'âne, et l'étoile, et la crèche ;
L'enfant divin qui dort, blond dans la paille fraîche,
Et les anges penchés sur les harpes du ciel !

Noël ! C'est notre enfance ingénue et rieuse
Qu'à ses clairs carillons minuit réveille en nous,
Quand devant l'autel d'or nous chantions à genoux,
Tout pleins d'une gaîté naïve et sérieuse...

Mais nous ne sommes plus des enfants : et ce jour
A lentement perdu pour nous son grand mystère.
N'importe ! C'est le jour où naquit sur la terre
Le Juste qui parla d'universel amour.

Célébrons-le, chantons suivant l'usage antique,
Non pas un chant appris et vulgaire, qui ment :
Chantons du cœur et non des lèvres seulement,
Et faisons de notre âme elle-même un cantique !

Soyons, parmi ce monde hypocrite, âpre et vain,
Pareils à l'Homme-Dieu mis à mort par les prêtres ;
Non des Pharisiens, à leurs paroles traîtres,
Mais des chercheurs ardents et tristes du Divin.

Cherchons la vérité, sans crier anathème
Sur ceux qui s'avoueront pleins d'un doute infini.
Songeons qu'il a crié : *Lamma Sabacthani !*
Et qu'au seuil de la mort il a douté lui-même.

Soyons pleins de pitié pour ceux qui jetteront
La pierre et l'injustice à nos efforts augustes :
Laissons-leur croire aussi qu'ils sont seuls purs, seuls justes,
Laissons-les couronner d'épines notre front.

Que l'âme du rêveur mis en croix nous pénètre
En cet anniversaire illustre et fortuné :
Le mieux, pour célébrer le jour où Christ est né,
C'est qu'au fond de nos cœurs il continue à naître.

Alors nous chanterons *Noël !* en vérité,
Sans qu'il nous soit besoin d'autel, d'or et de flammes ;
Car c'est en nous, au fond ténébreux de nos âmes,
Que luira la splendeur de la Nativité !

## VIII

### PLUIE

Lente nuit de Juillet pluvieuse ! J'écoute
La pluie au loin tomber dans l'ombre goutte à goutte...
Un vent humide et frais agite les rameaux.
Tous les chiens se sont tus dans les lointains hameaux.
Tous les parfums du jour sont morts sous les feuillées ;
On ne sent que l'odeur des verdures mouillées.
O douceur, ô mystère immense de la nuit !
Pas une étoile au ciel ; nul chant, nul pas, nul bruit.
Seulement, sur un fond d'indéfinis murmures,
L'égouttement léger de la pluie aux ramures.
La terre est un jardin clos et silencieux,
Un bosquet sombre et tiède endormi sous les cieux,
Où rien ne vit, sinon le bruit doux et sans nombre
Des gouttes que la pluie éparpille dans l'ombre...

## IX

### COURTISANES

Courtisanes, en vous l'Amour a ses prêtresses :
Votre nom charme encor l'univers, et l'emplit;
Les héros sont toujours enchaînés par vos tresses,
Et le bonheur des rois dépend de votre lit.

Vos gestes sont légers, indolents et superbes,
Et vos yeux sont profonds, et vos pieds sont dansants,
Vos molles tailles ploient comme de grandes herbes,
Vos robes sont autour de vous comme un encens.

On vous tient dans l'opprobre à l'écart de la vie ;
Le pauvre en vous voyant se sent plein de courroux ;
La matrone, de loin, vous jette un œil d'envie,
Et le sage en grondant se détourne de vous.

Mais toujours les soupirs des adolescents tristes
Montent vers vous, aux soirs de Juin chauds et fiévreux,
Quand vous passez, traînant les songes des artistes
Et les regrets chenus des vieillards amoureux,

Les soupirs longs et forts et doux des jeunes hommes,
Dont le sang prompt s'irrite aux parfums d'alentour,
Et qui voudraient cueillir vos seins comme des pommes,
Et hument dans l'odeur de vos jupes l'amour!

## X

### INSTANT

Une étoile fleurit, pâle, dans le ciel bleu.
De l'infini, légère et vague, la nuit pleut.

Sur le fleuve, là-bas, dans la brume sereine
Un bateau longuement fait pleurer sa sirène.

Un pas doux va et vient dans la chambre à côté.
C'est Elle, l'âme élue et la sœur de bonté.

Je travaille. Je suis sans regret, sans envie.
Il fait triste, il fait doux. Rien de plus. C'est la vie.

## XI

### RETOUR

Voici la mer, voici la baie.
Et voici l'immense horizon ;
Voici la porte et la maison,
Et le chemin vert, et la haie.

C'est ici que je fus l'enfant
A l'âme crédule et ravie,
Qui s'était figuré la vie
Un long voyage triomphant.

Oui, voilà bien les voiles blanches
Traînant les filets coutumiers,
Et sur les pentes les pommiers
Qui bercent la mer dans les branches.

Mais je sens un subtil chagrin :
Ce ne sont plus les mêmes choses :
On m'a changé l'odeur des roses
Et les couleurs du ciel marin.

Est-ce ici vraiment que mon âme,
Par les soirs glorieux et lents,
A connu ces naïfs élans
Vers la renommée et la femme?

Où sont les amours d'autrefois,
Les ardeurs et les indolences,
Et les baisers et les silences,
Et les doigts enlacés aux doigts;

Les tiges vertes qu'on mordille,
La tête détournée un peu,
En écoutant mourir l'aveu
Aux lèvres d'une jeune fille?

Où sont les larmes de bonheur
Qui me venaient devant les vagues?
Où sont les tendres chagrins vagues
Que rythmait un lointain sonneur,

Quand jusqu'à moi, parmi les roches
Qui moutonnent près du musoir,
Avec le vent fleuri du soir
Arrivait le son clair des cloches?

Mais où sont les jours de jadis,
Les jours d'avant les jours d'épreuve,
Où pour mon âme toute neuve
La terre était un paradis?

Ô doux rêve enfantin du monde
Qui jadis m'émerveillais tant,
Qui faisais tout soir éclatant,
Toute chose grande et profonde,

Ô rêve ingénu de beauté
Qui par un étrange mystère
Donnais aux choses de la terre
Comme un aspect d'éternité,

Dois-je donc te pleurer sans trêve,
Quand je me souviens, plein d'émoi?
Es-tu mort à jamais pour moi,
Ô magnifique et lointain rêve?

Ne te retrouverai-je pas
Un jour, plus tard, ailleurs peut-être,
Quand nous nous en irons renaître
Après les douleurs d'ici-bas,

Quand loin du vil monde où nous sommes,
Nous serons enfants de nouveau,
Pleins du souvenir triste et beau
D'avoir jadis été des hommes!

## XII

### DIEU

C'est une de ces nuits d'été prodigieuses
Où l'on dirait que dans l'azur, en points de feu,
Les étoiles, au fond d'ombres religieuses,
Dessinent vaguement la figure de Dieu.

O splendeur! La forêt bruit, le vent s'élève,
L'air frais, par les volets ouverts, vient essuyer
L'extase humide et tiède à mon front plein de rêve:
Je prierais, cette nuit, si je savais prier.

Mais quel Dieu? Je n'en sais aucun que ne rejette
Mon instinct d'amour tendre et d'âpre vérité.
Nul Dieu n'est assez sûr pour mon âme inquiète,
Nul Dieu n'est assez bon pour cette nuit d'été.

Un oiseau chante au loin, seul, perdu comme une âme.
Une étoile pâlit, triste, au bas de la nuit.
Où se cache le Dieu que mon instinct réclame,
Et qui luit dans tout astre et parle dans tout bruit?

Ah! peut-être est-ce toi simplement, Ame humaine,
Ame en qui l'univers s'exprime en ce moment;
Dieu, c'est peut-être un nom de cette âme qui mène
Le monde douloureux au bonheur, lentement.

Dieu, c'est peut-être un nom de ce désir immense
Qui se cherche et qui fait le monde en se trouvant,
Se satisfait en l'homme aujourd'hui, recommence
Demain, toujours, au cœur de l'univers vivant.

Ah! qu'il naisse, ce Dieu, qu'il se hâte, qu'il vienne,
Lui qui sera la joie avec la vérité!
Ah! depuis si longtemps qu'il aspire et qu'il peine,
Le monde, par les maux soufferts, l'a mérité!

— Je rêve seul sans fin dans la chambre endormie,
L'âme silencieuse et vague, et triste un peu.
Une autre âme est éparse au loin dans l'ombre amie.
Que veut-elle? Le monde est-il en mal de Dieu?

## XIII

### DEVANT BARCELONE, EN MER

Le vent avait molli, la mer s'était calmée:
Parfois encore, au sud, palpitait un éclair:
Une étoile naissait déjà dans le ciel clair,
Et le soleil sombrait dans la nue enflammée.

Le vent qui soufflait doux, changeant, irrésolu,
De la côte lointaine encor toute brouillée
Apportait une odeur végétale et mouillée,
Le parfum de la terre, en Juin, quand il a plu.

Autour de nous, avec la fraîcheur du soir pâle,
Avec l'embrun des flots qui semblait plus amer,
Il descendait du ciel, il montait de la mer
Un étrange chagrin à la fois tendre et mâle.

Les haubans sur le ciel croisaient leur noir réseau,
Le roulis balançait une corde brisée ;
Le navire glissait dans la houle apaisée,
Silencieusement, ainsi qu'un grand oiseau.

Et nous, pour voir l'Espagne aux merveilleuses grèves,
Nous courions à la proue avec les matelots,
Et tous, les yeux tendus dans l'ombre, au ras des flots,
Nous regardions surgir le pays de nos rêves...

Mais la ville confuse au bord de l'horizon,
Sous le ciel bas, encore obscurci de fumées,
Dans les mille clartés une à une allumées
Qui paraissaient courir de maison en maison,

La ville qui venait à nous sur les flots glauques,
Dans la mélancolie immense du couchant,
Parmi le vent humide et salé, dans le chant
Des Angelus lointains mêlés aux clairons rauques,

Ce n'était pas la ville au nom sonore et doux
Qu'une lumière rose et dorée accompagne ;
Ce n'était pas l'antique et lumineuse Espagne
Dont nous portions l'image éblouissante en nous ;

C'était la grande ville anonyme et tragique
D'où nous venions, hélas ! et d'où nous avions fui,
La cité d'occident, la ville d'aujourd'hui,
Sonore et sombre au loin sous le ciel léthargique ;

C'était, dans le tumulte où cloches et clairons
Arrivaient jusqu'à nous sur le vent, par bouffées,
La ville dont toujours les rumeurs étouffées
Attristent d'un grand bruit morne les environs ;

C'était Londres, c'était Bordeaux, c'était le Havre,
Le port cosmopolite et fumeux près des flots,
Où chante dans la nuit le bouge à matelots,
Où sur les quais, à l'aube, on retrouve un cadavre ;

La ville où peine et vit l'homme artificiel,
Où contre les hauts murs l'âme est sans fin meurtrie ;
Et nous reconnaissions encor notre patrie
Sur des flots inconnus et sous un autre ciel.

A l'arrière, le vent battait une lanterne :
Le phare grandissait de moment en moment.
Nous nous taisions, les yeux humides vaguement,
Et nous sentions en nous l'émotion moderne.

## XIV

### AMOUR

Quelque chose est entré d'inconnu dans ma vie,
Quelque chose de fort, de profond et de doux ;
Je me sens toute l'âme allégée et ravie,
Et je pleure et je tremble et je tombe à genoux.

Je t'aime ! — Ah ! bien souvent dans nos heureuses fièvres
Je les ai dits, ces mots si vieux, si beaux aussi ;
Mais c'était le plaisir qui parlait sur mes lèvres :
Je n'en comprenais pas le sens vrai jusqu'ici.

Même aux instants où l'âpre étreinte se desserre,
Où dans la paix des sens le cœur seul rêve enfin,
Quand je te les disais encor, j'étais sincère,
Mais je n'en savais pas le mystère divin.

Je sentais, ta douceur emprisonnant mon âme,
Que nulle mieux que toi ne m'aimerait jamais ;
Et j'aimais ton amour adorable de femme,
Et je croyais ingénument que je t'aimais.

Je croyais que ma vie avait sa plénitude ;
L'histoire de mon cœur était close, à mes yeux.
L'amour n'était pour moi qu'une tendre habitude,
Je ne connaissais pas le mal délicieux.

Mais j'ai maudit ton nom d'un jaloux anathème.
Loin de toi j'ai pleuré, j'ai crié tour à tour ;
Et c'est depuis ce jour, je le sens, que je t'aime,
Et tout mon grand bonheur commence de ce jour.

J'ai souffert une étrange et soudaine misère
Comme un avare à qui l'on a volé son bien ;
J'ai senti qu'à ton tour tu m'étais nécessaire
Et qu'en donnant ton cœur tu m'avais pris le mien.

Comme je la bénis, l'absurde jalousie
Dont j'offre mes baisers en expiation !
Le soupçon dont mon âme injuste fut saisie
Aura soudain fait naître en moi la passion.

J'étais ardent jadis, je n'étais pas avide,
Mon bonheur était trop calme, trop sûr de lui ;
Ah ! ce qui me manquait, c'est cet immense vide,
Cet éternel désir que je sens aujourd'hui.

Je t'aime de l'amour inquiet et farouche
Qui m'avait fait pitié chez tant d'autres, avant ;
Ton nom me fait pâlir, je rêve de ta bouche.
Et j'ai besoin de toi comme un petit enfant!

Je t'aime ! J'ai trouvé ma vérité profonde,
L'unité de mon cœur, la loi de mon destin.
Je n'aurai point passé vainement en ce monde,
Jusqu'ici j'espérais toujours : je suis certain !

J'ai trouvé dans ma vie, hélas! que tout disperse,
Le centre où rapporter ma pensée et mon vœu ;
Toujours ton souvenir à travers l'ombre perce
Comme sur mer, la nuit, scintille et tremble un feu.

C'est ton âme profonde et douce qui m'inspire,
C'est aux bruits de ton cœur que je rythme mes vers.
Tu m'es tout, joie, orgueil, beauté, bonté, sourire,
Et tu m'es en ta grâce un vivant univers.

Tu gardes dans tes yeux pour moi toutes les flammes.
Tu contiens la forêt dans tes sombres cheveux ;
Tu m'es tout le désir, tu m'es toutes les femmes :
Aux autres je souris, mais c'est toi que je veux.

La splendeur de la vie en toi s'est résumée :
Quand je te baise au front, je me sens un vainqueur,
Et c'est, quand je te serre en mes deux bras pâmée,
Comme si je tenais le monde sur mon cœur.

Je t'aime, et je n'ai plus qu'un regret sur la terre :
C'est d'avoir mis — toi seule as droit de m'en blâmer —
A me laisser aimer mon orgueil volontaire,
Quand il était si simple et si divin d'aimer !

FERNAND GREGH

# L'AME MALGACHE

C'est dans la société des domestiques et des porteurs qu'on poursuit le plus agréablement ses études de *folk-lore* malgache : le soir, par exemple, après dîner, quand on campe en plein air, le voyageur regarde les étoiles à travers sa moustiquaire, et les porteurs, étendus autour du feu, chantent de petits chœurs, ou se racontent de longues histoires, avec les voix claires, presque féminines, que la nature a données à ces races imberbes. Déjà, pourtant, il existe des textes ; des missionnaires de toutes les confessions et de toutes les nationalités ont publié dans les trente dernières années des recueils volumineux de vers et de prose malgaches[1]. C'est un travail admirable. Les auteurs ont eu la patience d'écouter lentement et de reproduire mot à mot les motifs les plus connus de la littérature populaire. Ce sont des livres qui peuvent avoir une demi-douzaine de lecteurs au monde, et ceux-ci n'en sont tenus qu'à une part individuellement plus forte de reconnaissance.

La littérature, à Madagascar, n'a pas de grands hommes, les poètes n'y ont pas encore dépassé le niveau social de nos chanteurs des rues, et ce serait les idéaliser que de les appeler des trouvères. Quelques-uns ont une certaine verve. Un

1. Sibree, *Folk-lore*. — Dahle, *Malagasy folklore*. — P. Callet, *Tantara Andriana*. — Tous ces ouvrages sont publiés à Tananarive.

certain Biazavola qui, aux environs de 1850, se promenait, paraît-il, dans les carrefours, vêtu d'un gilet arabe et d'un chapeau pointu écarlate, a laissé des souvenirs enthousiastes aux missionnaires anglais ses contemporains. « Ce vagabond, dit le révérend W. Clayton Pickersgill, semble avoir été un de ces infortunés bien doués qui, des frontières de la folie (*borderlands of craziness*), s'égarent parfois dans les domaines enchantés du génie (*charmed domains of genius*). » Mais, à côté des professionnels, les amateurs sont extrêmement nombreux. le public lui-même remplit les fonctions du chœur, de lui à ses amuseurs la transition est insensible, tout le monde s'en mêle, la puissance créatrice est très diffuse. le conte ou la chanson devient le produit de la collaboration inconsciente de tous ceux qui l'ont raconté ou chantée à travers les âges. C'est le *volkslied* bien conforme à toutes les définitions classiques.

Il y a des chansons charmantes à écouter. Les indigènes ont un instinct très sûr de la technique chorale; les voix sont agréables et se marient bien; les airs sont jolis, simples et déconcertants : car les intervalles musicaux ne sont pas les mêmes que les nôtres et toutes nos tentatives de notation ne réussissent qu'à demi. C'est l'air qui fait la chanson : les vers malgaches sont faits pour être écoutés avec l'accompagnement grêle de ce que Leconte de l'Isle nomme le « bobre madécasse »; à la lecture, ils sont dépourvus d'harmonie. De temps en temps on voit bien apparaître les vieux mètres classiques; mais jamais chansonnier ne s'astreint à un mètre déterminé : à demi improvisées, à demi récitées, les paroles suivent comme elles peuvent la phrase musicale seule immuable; le Malgache n'a pas la notion de ce que nous appelons un vers, quoiqu'il puisse lui arriver d'en faire inconsciemment. La langue malgache est fortement et graduellement accentuée; elle aurait une versification analogue à celle des langues germaniques, si elle avait eu le temps d'en acquérir une : mais il est bien probable que son développement est désormais arrêté. Les indigènes fortement pénétrés de la nécessité d'être fonctionnaires étudient déjà la langue du conquérant avec un zèle admirable.



La chanson malgache ignore généralement les grands sujets lyriques, ou, lorsqu'elle les aborde, elle n'en voit que les tout petits côtés. Il y est beaucoup question de la mort, ou plus exactement des funérailles. Les préoccupations de tombeau, la pensée des trépassés jouent un grand rôle dans la vie de tous les jours ; mais les Malgaches sont bien éloignés d'avoir sur la mort les idées chrétiennes que les missionnaires voudraient leur inculquer. Ils l'accueillent sans terreur, eux qui pourtant ne la recherchent jamais et qui ne conçoivent pas le suicide ; ils n'ont pas l'horreur du cadavre, ils le traitent avec respect et familiarité tout ensemble ; violer ou simplement polluer un tombeau est un crime passible de mort, le pire de tous, l'inexpiable ; mais le caveau de famille est au milieu de la cour, sous les fenêtres ; toute la vie domestique s'agite autour, les poules, les cochons et les enfants picorent, grognent et jouent pêle-mêle autour des défunts, sans que les survivants soient frappés de ce contraste macabre : les morts sont porte à porte avec les vivants et les relations ne sont pas rompues ; car tous les ans, à date fixe, on ouvre le tombeau, et on « retourne les morts », avec la vague pensée, sans doute, qu'après douze mois d'immobilité ils ne sont pas fâchés de changer de position. Les morts ne sont pas seulement un souvenir, un nom, qu'on évoque ou qu'on prononce à la veillée : ils sont quelque chose de matériel, des ossements dans un suaire de soie rouge, que le père de famille expose annuellement à la vénération de ses enfants.

Il est des chansons traditionnelles qui font partie en quelque sorte d'un rituel des services funèbres. L'une d'elle présente quelque analogie avec des vers décadents tout à fait modernes : un balbutiement maladroit, une chose informe sous laquelle on croit deviner un sentiment, qui paraît d'autant plus profond et touchant qu'il est plus dépourvu de moyens d'expression.

Eh ! triste ! oh ! triste ! oh !
Pleure la nuit.
Eh ! triste ! oh ! sa femme est là [1].
Pleure la nuit, etc.

1. Au tombeau.

Il faut se représenter ces vers chantés en chœur le jour des funérailles, au moment où la famille n'est pas encore ivre à rouler, mais incline déjà à la sentimentalité.

Il en est d'autres qui traduisent des sentiments tout différents, quoique non moins naturels. En voici qui sont un mélange de préoccupations mondaines et gastronomiques, et qui procèdent du désir légitime de faire au défunt un enterrement brillant.

— Eh ! le prince est-il là ? dit le soliste.
— Oui, il y est, répond un chœur tonitruant.
— Eh ! y a-t-il un dindon, mes enfants ?
— Oui, il y est.
— Eh ! le « chef de cent[1] » est-il là ?
— Oui, il y est.
— Eh ! y a-t-il une oie grasse ? etc.

J'hésiterais à traiter de funéraire la chanson qui suit, si je n'étais couvert par l'autorité de M. Dahle. Elle semble correspondre au stade le plus avancé, au moment où les convives, sous l'influence combinée du chagrin et du rhum, sont arrivés à l'inconscience et à l'insanité joyeuse.

Madame Fourmi oh ! Madame Fourmi oh ! } *bis*
Tu marches comme un ver à soie ; }
Oh ! comme elle trotte !
Oh ! comme elle trotte !
Oh ! là là ! oh ! là là !

La dernière strophe d'une chanson bien connue à Tananarive semble s'élever un instant à des considérations philosophiques sur la mort : il s'agit d'un certain Ratsida tué dans une campagne lointaine.

C'était un simple soldat aux cheveux ras[2].
Il a joué le jeu des fusils et des sagaies,
Son corps est resté sur le champ de bataille, eh !
C'était *le sort* de Ratsida.
Il devait marcher et mourir.
Il devait être mangé aux oiseaux,
Devait être mangé aux fourmis...

1. Un fonctionnaire civil de l'ancienne hiérarchie malgache.

2. Les chefs seuls ont le droit d'avoir une coiffure compliquée.

Mais le mot de *sort* doit être entendu ici dans un sens strictement astrologique : il s'agit des destinées immuables que les sorciers lisent dans les graines de tamarin ; de toute la civilisation arabe, les Malgaches, après des siècles de contact, ne se sont véritablement assimilé que les « figures de géomance », comme dit Flacourt.



La poésie malgache n'a pas plus d'envolées guerrières que religieuses. Peut-être faudrait-il modifier ce jugement si nous connaissions mieux le folklore des Sakalaves, la tribu militaire. J'ai surpris à Mevatanana, dans la bouche d'un enfant étourdi, la première strophe d'une chanson, évidemment récente, qui paraissait avoir de l'allure et qui commençait par ces mots :

La foudre écrase tous les soldats français !

mais, en dépit de l'insistance la plus amicale, je n'ai pas pu obtenir communication de la suite. A cette exception près, je ne me souviens pas d'avoir entendu un chant de guerre, et les recueils des missionnaires n'en contiennent pas.

Après tout, la race n'est pas belliqueuse, elle l'a prouvé surabondamment ; mais on pouvait raisonnablement s'attendre à la trouver dans sa littérature à la hauteur de sa vieille réputation d'immoralité. Il n'en est rien cependant : l'amour, qui tient une grande place dans la vie d'un Malgache, en tient par cela même une très petite dans ses préoccupations ; le désir n'a pas le temps de se transformer en passion ; la situation sociale de la femme est sensiblement égale à celle de l'homme ; dès l'âge le plus tendre, jeunes filles et jeunes gens jouissent de droits également étendus et qu'ils n'aliènent jamais plus tard ; des questions pour lesquelles on s'égorge ailleurs n'ont jamais peut-être provoqué à Madagascar un échange de coups de poing. Les statistiques récentes ont à peu près établi, à vrai dire, que le nombre des filles l'emporte de vingt pour cent sur celui des garçons : une disproportion aussi forte, si elle est réelle, a pu déterminer une anomalie psychologique.

Non seulement l'amour, la passion n'existent guère, mais

l'inconvenance elle-même et les vices qui alimenteraient une poésie érotique sont inconnus. Les amours contre nature sont encore articles d'importation, et, même dans les parties de l'île où s'exerce depuis un demi-siècle notre influence civilisatrice, ils commencent à peine à poindre. Le roi Radama II, il est vrai, a laissé une réputation épouvantable, et l'on raconte sur sa vie privée des détails répugnants ; aussi a-t-il été assassiné par ses sujets. C'était d'ailleurs un prince éclairé, très curieux des choses d'Europe. Les mots crus sont presque toujours bannis de la conversation malgache, même entre gens du peuple ; ils sont évidemment dépourvus de toute saveur malsaine provenant d'une curiosité inapaisée.

Aussi la poésie amoureuse est-elle pauvre et discrète. Cependant la chanson de Ramanjeny est d'un sentimentalisme assez joli :

Est-ce Ramanjeny qui vient là,
Ou quelqu'un qui lui ressemble?
Si c'est toi qui viens là...
Pourquoi ressembles-tu à un autre?...
C'est un passant qui vient là...
Ton amie t'attend,
Viens la consoler.

Je n'ai pas honte de t'appeler
Chaque jour, j'ai le cœur malade...
Hélas! Ramanjeny
Ramanjeny est là-bas,
Et l'amour est dans ma poitrine.
Il est fort comme la mort.
Mon amitié pour mon ami,
Mon amour ne me quitte pas...
C'est un amour solide, Manjeny
Il ne veut pas partir, Manjeny :
Il est comme l'habit du poulet[1] ;
On ne s'en sépare qu'à la mort.

Dans la même note attendrie, on trouve, en feuilletant le folk-lore, une petite pièce amusante :

Je suis une fourmi enlevée avec le fagot.
Le soir vient, elle est là sur l'âtre des hommes,

1. Le poulet, naturellement, n'est habillé que de sa peau et de ses plumes.

Elle se distrait toute seule, elle n'a personne avec qui causer,
Pas d'ami avec qui bavarder.

Je suis un brin d'herbe sur le plateau
Tout seul là-haut dans le brouillard ;
Sans voisin contre qui s'appuyer;
Un enfant qui passe l'emporte entre ses dents.

J'avais un ami, moi
Je l'aimais bien et il m'a quittée...
Mes yeux ont envie de pleurer.

Les Malgaches, peuple sociable, connaissent l'amitié; les jours de fête on rencontre souvent dans les rues de Tananarive des jeunes hommes drapés dans leurs beaux lamba[1] blancs des dimanches, et qui s'en vont deux par deux, à pas lents, en se tenant par le petit doigt, car ils ne connaissent pas notre bras dessus bras dessous.

On trouve trace d'un sentiment de la nature : voici par exemple une description des chutes de l'Ikopa à Farantsana, où apparaît une certaine recherche de l'image :

Ce sont des coups de fusil,
Ce sont des coups de canon.
Un jaillissement de salive qui descend.

Très souvent on voit que les mots et les développements ont manqué pour l'expression d'un sentiment très sincère ; le plus joli, peut-être, de tous les airs malgaches, a pour seules paroles ces quelques mots répétés à satiété :

Oh ! l'eau claire, l'eau claire et bleue dans la forêt !

Une chanson insignifiante en elle-même a pour refrain, après chaque strophe très courte, ce cri joyeux :

Il fait clair de lune, clair de lune !

qui suffit, en effet, à évoquer une belle nuit claire de là-bas, toute grouillante d'indigènes, bavardant et chantant aux seuils des cases.



Tout cela est assez pauvre assurément : l'idée est indiquée plutôt qu'exprimée, le souffle manque, et ces chansonnettes

1. Pièce de cotonnade — la toge romaine.

ne peuvent pas être mises en parallèle avec les beaux hymnes religieux du folklore polynésien. Les Malgaches ont un esprit positif et précis, la prose leur convient mieux. Seulement, leurs contes ne leur appartiennent pas en propre. Les ont-ils reçus des Arabes? les ont-ils apportés avec eux de leur mystérieux pays d'origine, en même temps que leur langue indonésienne? En tout cas, ils ont retouché à leur usage *Peau d'Ane*, et ils y prennent un plaisir extrême.

Beaucoup de veillées malgaches ont été charmées par l'histoire d'Ibonia, l'enfant du miracle, longtemps attendu. La mère, désolée de sa stérilité, a eu recours pour l'avoir à des sortilèges puissants : elle est allée se promener dans des forêts enchantées où les arbres se penchaient vers elle, et lui murmuraient mystérieusement : « C'est moi l'amulette au bébé. » La grossesse a duré dix ans ; l'enfant parle dans le sein de sa mère, dirige l'accouchement, et se met lui-même au monde au moyen d'un petit couteau qu'il a recommandé à sa mère d'avaler dans une banane. A peine est-il au monde qu'il prend son premier bain dans la flamme du foyer, au grand effarement de sa famille. « C'est moi qui suis Ibonia ; quand je me baisse la terre se fend, quand je me dresse le ciel s'ouvre. » Ibonia combat les monstres, le gigantesque monstre marin qui avait avalé un village côtier avec tous ses habitants. Ibonia lui ouvre le ventre, et les victimes sortent vivantes, municipalité en tête, pour faire un compliment à leur libérateur. Ses amours avec Rampelasoamananoro l'entraînent à de longues aventures. Sa fiancée a été enlevée par un rival, enchanteur puissant. Il poursuit le ravisseur, le rejoint, et le tue après avoir surmonté toutes sortes d'obstacles, traversé à dos de poisson des rivières infranchissables, etc... Le bout inférieur de sa sagaie est un talisman auquel il a recours dans les grandes circonstances en prononçant une formule magique.

L'histoire de Vert-des-Bois est un assez joli conte fantastique. Il y avait une fois un gros oiseau qui vivait au milieu de l'eau dans un grand nid. C'est là qu'il cachait le produit de ses vols et de ses pillages ; il le faisait garder par sa petite esclave Ketaka. Un beau jour, le gros oiseau eut un œuf d'où sortit une charmante petite fille qu'on

appela Vert-des-Bois. Madame Gros-Oiseau (Ravorombe) aimait beaucoup son enfant. Toutes les fois qu'elle revenait de maraude, elle l'appelait de loin : « Vert-des-Bois, Vert-des-Bois, mets ta tête à la fenêtre pour voir ta maman. » Puis elle était très inquiète, elle rôdait autour du nid, en disant : « Ça sent la chair fraîche ! » Ketaka la calmait : « A qui en as-tu ? Qui pourrait être ici, excepté Vert-des-Bois et moi ? — J'avais peur que quelqu'un ne fût venu vous enlever, » répondait madame Gros-Oiseau.

Grand-Prince vint à passer, et vit le nid au milieu de l'eau : « Voilà une chose bien extraordinaire », dit-il ; il y alla voir, trouva Vert-des-Bois à son goût, et voulut l'emmener. « Ah ! par exemple, monsieur, mais je ne suis pas votre enfant, voulez-vous bien me laisser tranquille. » Mais Grand-Prince lui dit des choses si aimables qu'elle consent à l'épouser, et les voilà partis ensemble, malgré les représentations de Ketaka : « Vous feriez mieux d'attendre madame, et de faire les choses correctement. »

Gros-Oiseau, furieuse, se met à la poursuite du ravisseur. Derrière les fugitifs le vent se lève et les nuages s'amoncellent ; Vert-des-Bois, à ce signe, reconnaît l'approche de sa mère aux ailes puissantes. « La voilà, mon ami, jetez ce panier de riz au bord du chemin. » A la vue du riz, Gros-Oiseau sent se réveiller tous ses instincts thésauriseurs : « Voilà du riz qui se perd » ; elle le ramasse et l'emporte chez elle. Puis elle revient à tire-d'ailes. Vert-des-Bois fait jeter successivement sur la route, et toujours avec le même succès, un panier de maïs, des haricots. Malgré tant de précautions dilatoires, Gros-Oiseau rejoint sa fille et lui tient un langage sévère : « Comment, ma petite, tu te maries sans me demander la permission ! » Elle lui arrache la peau et les yeux qu'elle rapporte au nid, et qu'elle suspend au-dessus du foyer.

Vert-des-Bois n'est plus qu'un amas de chair et d'os : la famille de son mari lui fait toutes sortes de misères ; on lui ordonne de tisser de la soie, et la pauvre aveugle s'embrouille dans les fils. Au-dessus du foyer, les yeux se mettent à pleurer : « C'est curieux, dit Gros-Oiseau, le feu est éteint, ce n'est pas la fumée qui fait pleurer ma fille. » Elle va aux

informations, et, saisie de pitié, rafistole Vert-des-Bois; elle lui remet sa peau, ses yeux, avec tant d'art qu'il n'y paraissait pas. Vert-des-Bois fut aussi jolie que jamais, et tout le monde fut heureux.

C'est la littérature des *Mille et une Nuits*, des contes de Perrault, d'Andersen, du chanoine Schmidt; la plus vieille et la plus réellement immortelle peut-être, puisque cette littérature de récréations est immortelle sans être classique. C'est bien elle, on la reconnaît à des détails que n'ont pu faire disparaître ni le voyage à travers un océan qui porte d'ailleurs le nom mérité d'Indien, ni le transvasement dans des cervelles de nègres.

Itrimobe, l'ogre, rentre chez lui; une petite fille y est cachée, et il s'écrie, lui aussi : « Ça sent la chair fraîche ! » Mais l'ogresse est une bonne femme, elle lui parle avec énergie : « As-tu fini de rôder et de crier; assieds-toi, ou je vais te brûler avec le tisonnier. » L'ogre malgache a, comme le nôtre, une mauvaise affaire avec de petits enfants, mais les détails ne sont pas tout à fait les mêmes. Les enfants, poursuivis par Itrimobe, jettent derrière eux un petit balai en prononçant une formule magique; le petit balai devient un bois, mais Itrimobe, avec sa grande queue tranchante, a vite fait de s'ouvrir un chemin. Les fugitifs jettent un œuf qui se transforme en lac, mais l'ogre le boit d'un trait et passe. Ils jettent une épingle qui se change en une forêt de fer; cette fois Itrimobe essaye en vain de la franchir, sa longue queue, ses poils s'enchevêtrent dans les branches, et ses victimes présomptives le tuent avec sa propre sagaie.

Dans un autre conte, nous voyons trois sœurs aller trouver successivement une vieille femme, un vieux bonhomme et l'ogre, pour savoir qui est la plus belle. La réponse est toujours la même : « Tu es bien jolie, l'aînée, et toi aussi, la cadette, mais Ifara est plus belle que vous. » Il y a dans un conte allemand[1] un miroir obstiné qui, tous les jours, répète la même phrase à celle qui le consulte : « Oui, tu n'es pas mal, mais Sneewittchen, dans la montagne, est encore plus belle que toi. »

1. *Sneewittchen*, conte de Grimm.

L'histoire de « Fille-Unique Ikalatokana ». éveille des réminiscences analogues. C'est l'héritière qu'on ne peut conquérir qu'après des épreuves invraisemblables. Il faut retrouver une piastre au fond d'un lac, deviner dans un troupeau de bœufs celui qui est préféré du maître. Des rois se présentent et successivement échouent. Puis vient Rakotojabo, Jeannot-la-Rabanne, ainsi nommé à cause de l'étoffe grossière dont il est toujours vêtu, un pauvre diable, un vagabond.

Rakotojabo a rencontré des oies sauvages très affamées, et il leur a donné de son riz. Il a passé près d'une fourmilière sur laquelle était tombée une branche pourrie et il a ôté la branche. Un moustique lui a demandé une goutte de sang pour son enfant malade, et il la lui a donnée. Au jour des épreuves, ses obligés viennent à son secours ; les oies vont chercher la piastre au fond de l'étang; le moustique pique aux naseaux le bœuf préféré ; et voilà comment Jeannot-le-Rabanne épousa la princesse.

Voici une histoire qui est une vieille connaissance : dans le conte allemand[1], les épreuves sont à peine différentes ; il s'agit de retrouver des perles éparses dans la mousse. besogne à laquelle des fourmis se montrent particulièrement aptes; ici, c'est une clef que des canards vont chercher au fond d'un lac.

Dans ces vieux contes, doués d'une puissance itinérante comparable à celle des cotonnades américaines, on sent toujours au fond la marchandise d'importation. Ils marquent souvent une préférence pour les humbles, les faibles, et il y a dans cette préférence une idée d'équité, un sentiment de pitié qui sont particulièrement étrangers au nègre. Aussi ne reste-t-elle dans le conte malgache qu'à l'insu du conteur ; il ne l'y voit évidemment pas, et de temps en temps il trahit son incompréhension par un contresens naïf.

Le Prince-Blanc (Andriamihamina) cherche femme ; il ne s'en fie pas à son goût, il consulte les sorciers, et le plus célèbre, « le vieux aux nombreux œufs de pou » lui dit : « Prends cette guêpe ; la jeune fille qu'elle piquera à la joue, et qui s'écriera: « Au secours, maman ! » emmène-la ; c'est la vraie fiancée. » Et le Prince-Blanc emmène Rafaranomby,

1. Voir, en effet, dans les contes des frères Grimm : *La reine des abeilles.*

mais il emmène en même temps une esclave, Itambarira. Cette fille sans scrupules parvient à opérer une substitution, elle se fait prendre pour la fiancée, et vice versa [1]. Après beaucoup de sorcelleries, l'ordre naturel est rétabli. Le conte finit comme les nôtres : ils furent heureux et ils eurent beaucoup d'enfants.

Isilakolona est moitié chair et moitié bois ; c'est un enfant mal venu, sacrifié, négligé par ses parents et tyrannisé par ses frères. Mais il est sorcier et finit par gagner l'estime et la considération générales.

On sent que ces contes ont été transplantés et défigurés ; ils viennent d'un vieux pays à préoccupations morales ; les déshérités y triomphent parce qu'ils sont meilleurs, soutenus par Dieu, par les bonnes fées. Mais, en pays nègre, le sens du conte n'est perceptible que pour un auditeur européen ; l'indigène ne voit que l'exaltation de la sorcellerie, grâce à laquelle le faible peut triompher du fort.

Cadet (iFaralahy) se trouve décidément malheureux ; il va trouver Dieu pour lui demander d'améliorer sa situation. Les visites de ce genre sont assez fréquentes dans les contes malgaches : on va dans l'Est, à la fontaine du bon Dieu ; on s'assoit sur la margelle, et on attend que les serviteurs célestes viennent puiser de l'eau pour les besoins de l'empirée ; on soudoie cette domesticité, puis on se faufile à sa suite. Faralahy emploie les procédés ordinaires, mais il est d'une grande humilité, il se sent un pauvre paysan balourd. Dieu lui offre une chaise d'or : Faralahy va se cacher derrière le coffre à bois. Dieu veut le faire manger au même plat que lui : Faralahy va dîner avec les esclaves. On lui présente de l'argent : il préférerait une bonne terre bien fertile. Touché de son humilité, Dieu comble tous ses vœux et le renvoie riche sur la terre.

L'aventure fait du bruit dans le voisinage, les frères aînés de Faralahy n'hésitent pas à l'imiter : « Si Cadet a réussi, nous n'avons rien à craindre, nous autres ! » Ils sont très sûrs d'eux-mêmes, ils s'installent sur les fauteuils d'or, ils mangent au plat de Dieu, ils plaisantent avec lui : « Que

1. Voir, dans les contes de Grimm : *La bergère d'oies.*

voulez-vous? leur dit le bon Dieu ; vous êtes des gens à l'aise, dormant sur un bon oreiller : que pouvez-vous désirer de plus? — Nous sommes ambitieux, nous autres : n'ayant que deux pieds, nous en voudrions quatre. » Dieu, courroucé, les prend au mot, et les transforme en maques. Le conteur ne se doute évidemment pas que ces Lemuriens sont rangés par les naturalistes parmi les quadrumanes ; il ne se doute pas non plus de la morale de son histoire, telle du moins que nous la voyons, car il ajoute avec candeur : « Ceci prouve qu'il faut dire nettement ce qu'on désire et ne pas employer de circonlocutions. »

L'intervention de Dieu dans les contes est à elle seule une preuve de leur caractère étranger, oriental. Combien de siècles avant Vasco de Gama le premier « boutre[1] » a-t-il abordé à Madagascar? On a trouvé l'an dernier à Vohémar des pièces Fatimites et des dinars d'Haroun-al-Rachid ; peut-être faut-il se représenter la grosse reine Binao, notre fidèle sujette, comme la descendante dégénérée de la reine de Saba. Ce bizarre peuple malgache a le type nègre, parle malais, et a conservé des souvenirs d'une éducation arabe.

On distingue aisément dans la religion malgache les éléments originaux, ou du moins réellement assimilés. Abandonné à ses propres forces, l'indigène est destitué de tout élan mystique. Les dieux les plus vénérés, ceux qui pendant l'insurrection étaient portés en tête des bandes, sont de simples amulettes. L'un s'appelle Kelimalaza, le Petit Fameux, l'autre Ramahavaly, la Vengeresse. Matériellement ils sont une bûche entourée d'étoffe rouge ; et ce morceau de bois n'est pas une représentation, c'est la divinité même ; il n'a pas d'histoire, pas de sens métaphysique, il n'a qu'un rituel, des prêtres et des adorateurs.

Juxtaposé à ce fétichisme bien vivant nous trouvons dans le cerveau malgache un monothéisme très net, mais parfaitement mort, évidemment importé et incompris.

Quel mythe oriental s'est déformé dans cet étrange appendice à l'histoire d'iFaralahy? La dernière heure de Cadet est venue, l'heure que Dieu lui a fixée ; Dieu se doit à lui-même

1. Embarcation dont se servent les Arabes et les Hindous pour traverser l'océan Indien.

de le faire mourir pour dégager sa parole. Il envoie son fils : mais le fils de Dieu a bon cœur : « Non, je ne le tuerai pas ! » et il revient au ciel. Le Tout-Puissant envoie ses plus fidèles serviteurs, nous dirions ses anges ; tous ont pitié du pauvre homme. Alors Dieu vient lui-même ; Faralahy reconnaît sa dette et tend la gorge au couteau. mais le fils de Dieu se jette au pied de son père :

— Cela me fait trop de peine, frappez-moi aussi.

Alors « Dieu, le sacré, eut pitié ». Il a eu de la chance, iFaralahy, sans le fils de Dieu il était mort. « La colère de Dieu plane sur la tête des hommes, pèse à tout jamais, à tout jamais, sur la terre. »

Comme le dit le Révérend W. E. Cousins, « quoique Madagascar fût souillé par les abominations du paganisme on y trouvait encore des traces d'une foi pure ». La langue malgache a du moins un nom pour Dieu ; elle en a même deux, l'un qui signifie « le Prince-Odorant », l'autre plus significatif, « le Créateur ». Mais ce qui est curieux c'est que les indigènes ont perdu complètement de vue le sens étymologique de cette dernière appellation : les meilleurs élèves des missionnaires mis à part, il n'est pas un Malgache en état de répondre convenablement à cette question de catéchisme : « Qui a créé le ciel et la terre? » Le problème, bien loin d'être angoissant, n'existe même pas, il est insoupçonné. « Prince-Odorant » est un personnage des contes de fées au même titre que Gros-Oiseau, ou qu'Itrimobe.



La fable fait au conte une sérieuse concurrence. Elle aussi est évidemment une étrangère acclimatée. Les ressemblances avec nos fables sont trop nombreuses et trop précises pour être simplement fortuites.

Le sanglier et le caméléon se défient à la course, comme chez nous le lièvre et la tortue ; naturellement c'est le caméléon qui gagne. — L'épervier et les fourmis font un traité d'alliance ; les fourmis sont emportées par une inondation, l'épervier les recueille sur ses pattes et les transporte sur la terre ferme : en revanche elles rongent un piège dans lequel

l'épervier s'est laissé prendre. On a souvent besoin d'un plus petit que soi. — Le serpent tient une grenouille dans sa gueule; il bavarde comme un corbeau et sa proie s'échappe. — La petite cigogne malgache, dont le nid est un édifice construit savamment, y trouve installé un beau jour le coq des pagodes, comme notre lapin trouve la belette dans son terrier. — Dans la grande guerre entre les oiseaux et les rats, la chauve-souris joue un rôle très louche entre les deux partis : « Je suis oiseau, voyez mes ailes. » Aussi est-elle houspillée par vainqueurs et vaincus. C'est depuis ce temps que les chauves-souris ont pris des habitudes noctambulesques : elles n'osent plus se risquer à sortir de jour. — Les Malgaches savent que les membres « ont disputé au ventre le droit d'aînesse ». Nous dirions l'estomac.

Les histoires de voleurs forment aussi un groupe à part; c'est un cycle anecdotique dont les deux héros constamment accouplés sont Kotofetsy (Koto le Roublard) et Mahakà (l'Escroc). Ils ont fait connaissance en se volant l'un l'autre avec tant d'habileté qu'ils se sont mutuellement frappés d'admiration. Leurs hauts faits sont innombrables, mais d'un intérêt médiocre. Le caractère commun en est l'ingéniosité plutôt que la brutalité du procédé; la victime est à la fois dépouillée et ridicule.

Quoique, dans notre littérature européenne du moyen âge, nous ayons un type analogue, celui d'Eulenspiegel, Kotofetsy et Mahakà pourraient bien être des produits originaux de l'imagination malgache. Ce sont bien les héros populaires d'un peuple doux, poli, menteur. Le Malgache a une puissance de dissimulation, une impénétrabilité qui nous confond. Pendant l'insurrection, un propriétaire de Tananarive, Rainvaltera, avait les relations les meilleures avec ses locataires européens; il touchait ses loyers avec une régularité bourgeoise; il arrivait avec de petits cadeaux, des courbettes, des souhaits de longue vie ; entre deux termes on a relevé son cadavre sur un champ de bataille: il faisait partie d'une bande. Combien d'autres, qui ont mené sans efforts et avec plus de succès cette vie en partie double, demeurent encore auprès de nous souriants et empressés. J'ai souvent entendu les indigènes avertir en ces termes un Européen qui leur

semblait naïf : « Prends garde ; nous autres, Malgaches, sommes d'habiles canailles » ; *fetsy ratsy*, le mot est traditionnel, et on le prononce avec une certaine fierté nationale.

Le Folk-lore malgache n'est pas assez riche pour qu'on puisse en laisser perdre les miettes. Les missionnaires qui l'ont recueilli ont réservé un chapitre spécial aux charades et aux proverbes.

Les charades sont un passe-temps très en honneur. — Un petit lac du bon Dieu où il est impossible de nager? Tous les enfants vous diront que c'est l'œil. — Les trois frères qui regardent brûler le dos de leur maman : qu'est-ce? Le trépied qui supporte la marmite. — Quand le petit entre, le grand ôte son chapeau : il s'agit de la jarre en terre dont on ôte le couvercle pour y puiser avec un gobelet.

Les proverbes sont beaucoup plus intéressants, moins en eux-mêmes que par le rôle qu'ils jouent. On y reconnaît bien notre vieille sagesse des nations, soit que, par essence et spontanément, elle surgisse identique à elle-même sous toutes les latitudes, soit plutôt que l'Orient ait servi d'intermédiaire entre les proverbes européens et malgaches.

Sous cette forme : « Celui qui envoie un messager ne s'inquiète pas de la longueur du chemin », on retrouve aisément : « Les conseillers ne sont pas les donneurs. » — Le malgache dit : « Même pour mourir on n'aime pas à être seul, » là où nous dirions : l'union fait la force. — « Le coq se lève de bonne heure, mais il ne va pas loin » est l'équivalent de notre : il ne suffit pas de se lever matin, il faut arriver à l'heure.

Ce parallèle pourrait être prolongé très longtemps. La richesse du malgache, en proverbes, est prodigieuse. Quelques-uns ont conservé avec plus de netteté encore que les contes, des traces de monothéisme. En voici un qui pourrait faire croire que les Malgaches ont des idées nettes sur la localisation de Dieu : « Le poulet qui boit lève le bec vers Dieu. » D'autres proverbes laisseraient supposer chez ceux qui les emploient une foi en un Être suprême omniscient, qui récompense et qui punit : « Dieu voit de haut, et rien ne lui est caché. — Dieu voit tout, quoiqu'il fasse parfois exprès de détourner la tête. — Ne te fie pas au coin de bois solitaire ;

Dieu est au-dessus de toi. — Le serpent qu'on écrase n'a ni pieds, ni mains pour se venger, mais Dieu s'en chargera. »

Ils sont curieux, ces proverbes, exprimant des idées si nettes et si complètement étrangères au cerveau malgache. C'est que le proverbe est la partie du Folk-lore la plus dure, la plus incorruptible, la plus durable. Sa brièveté, le caractère elliptique et traditionnel de sa langue, le protègent contre l'oubli et l'improvisation, contre les dangers de la transmission orale. Aussi conserve-t-il mieux encore que le conte les traces de l'enseignement arabe.

L'usage que les Malgaches font du proverbe contribue encore à le conserver. Dans la conversation courante il tient lieu de l'esprit, du trait ; dans les réunions publiques il est l'élément constitutif de l'éloquence : la rhétorique malgache n'est que l'emploi judicieux et multiplié des proverbes ; la mémoire d'un orateur est une sorte de cahier de sentences.

Voici par exemple un groupement de comparaisons traditionnelles, constituant une invective à l'adresse du contribuable qui esquive la corvée : « Vous faites comme le papillon qui tantôt s'envole et tantôt se pose ; comme l'insecte d'eau, la petite bête noire qui tantôt plonge et tantôt revient à la surface ; comme le petit crabe des rizières : on le prend, il glisse entre les doigts ; on jette de l'eau dans son trou, il ne sort pas. Nous n'aimons pas ces façons d'agir, monsieur. »

Un indigène qui veut affirmer son amitié n'a qu'à laisser parler ses souvenirs littéraires : « Nous sommes d'une même mère,... une seule racine, un seul tronc,... les mains droite et gauche, les yeux et le nez,... cent mesures de riz mêlés, etc. »

Il existe des modèles de remerciements solennels : « Le miel est doux, mais il y a la cire ; le sel est délicieux, mais c'est une pierre dure ; la canne à sucre est exquise, mais c'est un morceau de bois : le bien que vous m'avez fait ne comporte aucune restriction. »



Le Malgache n'aime pas à dire franchement sa pensée, il emploie de longs préliminaires, il a recours à la sagesse des

nations, enveloppe le particulier dans le général, emploie des comparaisons, des apologues. Aussi les discours des ancêtres, les kabary du vieux temps, soutenus par cette armature impérissable de sentences, de paraboles et de proverbes, dont ils ne sont qu'une marqueterie, ont-ils été transmis oralement avec une fidélité d'officiel. Un Jésuite, le père Callet, a fait imprimer à Tananarive l'*Histoire des rois de l'Imerina*. Il l'a écrite en malgache, avec une fidélité scrupuleuse, sous la dictée de quelques vieux indigènes, et il s'est trouvé que, dans leur mémoire, les faits, le récit avaient pâli tandis que les kabary conservaient toute leur netteté. L'histoire des rois a des allures de Conciones.

Le discours d'Andriampoinimerina à son lit de mort vaut la peine d'être cité. Impoina[1] dit adieu à ses conseillers, ses compagnons d'armes : « C'est vous dont les têtes furent écrasées et les jambes brisées : qui avez épuisé vos forces jusqu'à la dernière lie (*sic*) et compté pour rien votre vie; afin que moi, iAmboasalama[2], je possède Besakana[3]. »

Il s'adresse à son fils Radama : « On ne prend pas un pou avec un seul doigt, un arbre ne fait pas une forêt, c'est avec les avis d'un grand nombre qu'on gouverne. Radama ne rejettera pas les conseils de ses vieux amis, car c'est le fils du taureau à l'œil viril. Regarde-les, Radama : c'est un fort couteau bien trempé avec lequel on peut couper, sans qu'il s'émousse, une sagaie bien emmanchée qui ne dévie pas quand on la lance au but. »

Le vieux conquérant est dur pour ses captifs, les esclaves : « Qu'ils ne soient pas comme le bétail qu'on laisse s'écarter, car ils sont ton butin et ton héritage ; ils ressemblent à cent mesures de riz en réserve dans un panier et que ni ta femme, ni tes enfants n'ont le droit de toucher ; il faut les traiter comme un chien qui mange un mouton ; ils doivent payer de leur vie leurs moindres fautes contre le bon ordre du royaume ; c'est précisément sur eux qu'il faut prouver par des exemples la puissance de la loi : ils sont l'anneau d'ar-

1. Désiré, abréviation d'Andrian-impoina-Imerina, le roi désiré de l'Imerina (1790?-1810) : père de Radama Ier.

2. Nom de jeunesse d'Impoina.

3. Le palais en bois d'Impoina : une grande hutte encore debout aujourd'hui.

gent qui nous vient des ancêtres, l'épais « lamba » qui nous protège contre les froids du matin, et nous abrite contre les grands vents d'est. C'est une couche sur laquelle on peut s'étendre, notre ornement et notre orgueil. »

Il rappelle ses pénibles travaux : « Il m'a fallu balayer toute ma cour avant qu'elle fût propre ; ma porte a été longtemps assiégée par des étrangers, avant que j'aie pu me faire un intérieur tranquille : j'ai tout dépensé jusqu'au dernier sou pour m'acheter des amis ; j'ai vomi ma bile et mes entrailles avant d'être ferme sur mes pieds ; et ce n'est pas tout : il m'a fallu donner du riz cuit pour du riz cru, afin d'avoir ce que je désirais ; que de fatigues j'ai supportées! j'ai bu et mangé le sang de bêtes inconnues. »

Impoina revient encore à ses vieux conseillers, aux services que Radama peut attendre d'eux : « S'il faut trouer une pierre, ils la perceront. il n'y a pas d'animal plus fort que le crocodile... : ils ont été le bouclier qu'aucune balle ne pouvait traverser, l'épais bouclier de bois entre ma poitrine et les sagaies. » Même contre eux pourtant il recommande à Radama la sévérité, la cruauté, s'il le faut : « Ne sois pas comme le tsingala[1], qui respecte le bétail du pays, n'hésite pas à punir tes enfants. Même ces portes de pierre et ces murailles de bois, si elles te manquent de respect et te disent : « Je veux faire à ma guise », que t'importe ! S'ils veulent te bander les yeux, fais-les couper en parties égales et jeter dans le fleuve, coupe-les en petits morceaux et donne-les aux chiens ». Il finit sur cette parole, restée la devise de l'ambition hova : « La mer est la limite de ma rizière. »

Je ne garantirais pas l'authenticité de ce long discours *in extremis*. Mais, quels qu'en soient les auteurs et la date exacte, il est peut-être le morceau le plus original, le plus spontané de tout le folk-lore.

E.-F. GAUTIER

*(La fin prochainement.)*

1. Le tsingala est un petit insecte d'eau, on prétend qu'il fait périr les bœufs qui le boivent en s'abreuvant, mais les bœufs étrangers seulement : il ne fait aucun mal aux animaux du pays.

# LES SŒURS BRONTË[1]

## III

La phtisie n'avait pas encore achevé sa tâche. Branwell Brontë était mort le 24 septembre 1848 : Emily, le 19 décembre : la plus jeune sœur, Anne Brontë, ne tarda pas à suivre sa chère inséparable. Elle s'éteignit à Scarboro, le 28 mai 1849. Et voici Charlotte seule, avec le vieux père, dans leur triste maison des *moors*.

Même dans ses beaux jours, elle avait trouvé Haworth bien solitaire, bien à l'écart des grands courants de l'esprit humain. Elle aurait aimé avoir des amis, des voisins, quelque chose de plus proche que les pauvres dont elle prenait soin. Et pourtant elle avait alors, à côté d'elle, deux sœurs adorées. Maintenant, le temps s'écoule. Dieu sait comment ! Elle est toujours seule dans la salle basse qui a vue sur le cimetière. Incapable de travail, elle laisse glisser comme elles peuvent les heures sombres, muettes et monotones. Quand le silence pèse trop, quand elle a peur de crier d'énervement, elle se lève, elle va dire un mot à son père, aussi seul qu'elle dans son cabinet ; ou bien elle invente quelque recommandation à faire aux bonnes à la cuisine. Mais elle ne reste pas longtemps, car elle est très timide : elle craint de gêner. Et elle

1. Voir la *Revue* des 15 décembre 1899 et 1er janvier 1900

reprend sa place entre le gros chien d'Emily et l'épagneul de la petite Anne.

Tout le long du jour je tiens bon, — écrit-elle à M. Williams. — Mais quand vient le crépuscule, oh! alors, quelque chose de profond dans mon cœur se remue et ne veut plus de cette lourde solitude. Ces soirées toute seule! Le regret de ce que je pleure devient parfois plus fort que ma volonté : je me révolte! Je ne suis pas aimable alors, ni bonne. Dieu sait ce que je pense — jusqu'à ce que l'idée de mon père, ou de mes fidèles servantes, voire une caresse des pauvres chiens, me rende à la raison et à la patience... Hélas! ensuite, il faut encore affronter ces nuits cruelles où je Les vois toujours, dans mes rêves ou dans mon insomnie, et toujours mourantes ou mortes, — jamais telles que je Les voyais autrefois. Ah! la coupe est amère. Courage! il faut la boire : peut-être me ferai-je à son âcre saveur. Peut-être, à la longue, la sensibilité s'émousse, et la souffrance devient chose neutre et facile.

Nature impétueuse, supérieure et mobile, Charlotte avait besoin de vivre pour autrui. Il y a des âmes qui se perfectionnent dans la solitude; l'affranchissement du cœur les élargit. Mais Charlotte avait besoin de bonnes paroles, de bons regards, d'une épaule où s'appuyer, d'un objet à chérir. Elle était très femme, faite pour aimer et pour être aimée. On sent que dans son isolement moral elle étouffe, comme ces malheureux voyageurs qui, se trouvant pris dans un marais mouvant, se voient lentement engloutis, absorbés, asphyxiés par la tourbe insensible. Comment eût-elle résisté? Pas un ami ne franchissait le seuil de sa retraite, sauf Ellen Nussey qui, de loin en loin, venait lui faire une visite de quelques jours. Les lettres de Bruxelles avaient cessé : M. Héger ayant demandé à son amie de lui écrire au Royal-Athénée, pour ménager l'humeur jalouse de madame Héger, la loyale Charlotte avait brisé entre eux le dernier lien. Non, pas le dernier! Le journal français, — chose innocente, impersonnelle, qui lui parle pourtant d'un souvenir fidèle, — le journal, du moins, lui apporterait encore un souffle d'outre mer pendant le peu de temps qu'il lui restait à vivre.

Que serait-elle devenue sans Cornhill? — On appelait ainsi la maison d'édition Smith et Elder. Après sa première visite, ces messieurs de Cornhill s'ingéniaient à divertir la pauvre

miss Brontë. Dans l'été de 1848, elle avait fait, avec Anne, une fugue de trois jours à Londres où elle s'était rencontrée avec le jeune George Smith, chef de la maison, et M. Williams, esprit fin et sérieux, préposé à la lecture des manuscrits : c'était lui qui avait écrit à Charlotte, à propos de son premier roman, *le Professeur*. Il s'y trouvait aussi un certain M. Taylor; Écossais ambitieux et perspicace, d'un seul coup d'œil, il avait jugé l'envergure du nouveau génie. Retenons-le, ce nom, il reviendra dans l'histoire de notre héroïne... Tous avaient pris en affection la petite personne douce, timide, distraite, un peu austère, qui leur envoyait des romans pleins de flammes, d'orages et de passion. Ils avaient pour elle cette singulière amitié que portent les éditeurs aux talents qu'ils devinent, qu'ils découvrent, qu'ils encouragent, qu'ils lancent. Elle était « leur auteur ». Et puis elle était une pauvre jeune femme qui se mourait d'ennui. A Cornhill donc, on écrivait de longues lettres à miss Brontë : sa correspondance avec M. Williams, publiée par M. Shorter, est ce qu'elle a laissé de plus intéressant dans ce genre. On lui envoyait tous les mois des caisses de livres nouveaux, et, au fond du Yorkshire, elle avait la primeur de Thackeray, d'Emerson, de Dickens, de Macaulay. Elle lisait, de la sorte, les *Conversations* d'Eckermann avec Goethe, l'*Histoire de la Restauration* de Lamartine, aussi bien que tous les livres brillants et passagers de la saison. Quand elle visite Londres, c'est la mère de M. Smith qui l'héberge, qui la soigne, qui protège ce petit être si vite effarouché par le bruit de la métropole. Et, sans les bons offices de Cornhill, je me demande si Charlotte Brontë aurait eu le courage de vivre, de produire, et de nous donner l'immortel *Villette*.

Elle n'en était pas encore là. Durant ce fâcheux automne de 1849, une lassitude l'empêchait de reprendre sa vie imaginaire. Cependant *Shirley* était fini ; et tandis que le pauvre Currer Bell pleurait tout son soûl dans sa province lointaine, à Londres *Shirley* remportait un succès moins éclatant, mais aussi moins contesté que le triomphe de *Jane Eyre*. J'avoue que cela me paraît inexplicable. *Shirley* est un chef-d'œuvre manqué, un livre qui trahit le découragement pro-

fond, l'affaiblissement moral et physique de son auteur, malgré quelques passages d'une poésie délicieuse. Puis, très visiblement sous l'influence de Thackeray, Charlotte lui emprunte ses effets tranchants, sa verve amère, sa lourde satire trop appliquée, sans avoir l'incomparable tour de main du Titan énorme et délicat. L'intérêt de *Shirley* consiste dans ses portraits de jeunes filles, dans la minutie fidèle de sa couleur locale... Des paysages, quelques figures idéales, de la satire, de la morale, des sermons même à la rigueur, c'est une formule acceptée pour le roman anglais. Aussi, malgré son infériorité manifeste, *Shirley* a toujours su conserver un public en Angleterre. Les provinces du nord lui surent gré d'avoir donné au Yorkshire droit de cité dans la littérature anglaise. Le Yorkshire y est tout entier, avec le contraste frappant de ses usines et de ses landes, avec sa ténacité, sa présomption, son esprit frondeur, sa rudesse loyale, son honnêteté cauteleuse. Et si nous trouvons Currer Bell un copiste trop minutieux, si nous souhaitons de le voir quitter ces détails extérieurs et locaux pour les profonds sentiments qu'il sait décrire si bien, il faut reconnaître pourtant l'exactitude et le relief de cet art réaliste.

*Shirley*, donc, par ses défauts comme par ses qualités, plut tout de suite au public anglais et plaît encore. Cependant miss Brontë, accablée de chagrins, paraissait négliger ses lauriers. Ses éditeurs s'inquiétaient d'une mélancolie qui menaçait son talent même : figurez-vous le désespoir d'un impresario qui verrait sa *prima donna assoluta* sangloter jusqu'à la rupture d'une corde vocale sans pareille! Et M. Williams supplie Currer Bell d'inviter quelque jeune amie à venir passer plusieurs mois au *parsonage*. Il a lui-même plus d'une fille...

Y pensez-vous? — répond Charlotte. — Il y a deux personnes à qui votre bienheureuse idée risque de déplaire autant que possible. Et celle que je plains le plus, c'est la pauvre fille que j'engagerais à venir s'enterrer toute vive dans nos montagnes. Mais la voyez-vous, avec un cimetière sous sa fenêtre, le silence morne de cette maison pour toute distraction, et pour toute société une vieille fille taciturne et grave? Ah! non, tout cela n'est guère le fait de la jeunesse. Sa gaieté encore bien plus que ma tristesse se révolterait contre les ténèbres

et le silence de mon sort. Non ; il ne me faut que la force de travailler. Je ne suis plus faite pour le monde ; je doute de moi, je suis timide, sauvage. Et pourtant il y a bien des jours où j'ai soif d'une société. Courage ! le prisonnier condamné à l'isolement perpétuel, voire le crapaud emmuré dans son bloc de marbre, se résignent à la longue.

Mais, sérieusement inquiets, ces messieurs de Cornhill, — par amitié autant que par la naturelle horreur de voir détruire une chose dont ils appréciaient la valeur, — ne voulaient pas laisser miss Brontë s'enterrer toute vive. Nous savons qu'il ne lui déplaisait pas de céder à une pression amicale. En novembre 1849, elle passa une semaine chez M. Smith à Londres, et cette visite se renouvela plusieurs fois au cours des années suivantes. Elle aimait beaucoup son hôtesse et le jeune fils de celle-ci : nous les retrouvons tous deux, dans *Villette*, sous les noms de Mrs. Bretton et du docteur John. La plume de miss Brontë les dessine avec une largeur, une finesse, une suavité qui ne lui sont guère habituelles... Chez ces bons amis, Charlotte fit la connaissance des hommes de lettres les plus remarquables du jour : Thackeray, Dickens, Carlyle, mêlés à quelques hommes de science tels que sir John Herschell et sir David Brewster. Elle voit Rachel dans *Phèdre* ; elle va entendre les conférences de Thackeray ; elle visite les collections privées du duc de Westminster et de lord Ellesmere : et on l'emmène plus d'une fois à l'Exposition universelle de 1851. Puis elle remonte vers le Nord, et Mrs. Gaskell, la romancière, l'accueille à Manchester. Aux lacs de Westmoreland, miss Brontë est reçue dans le petit cercle de beaux esprits qui habitent le village d'Ambleside : — c'est miss Martineau, c'est John Ruskin, ce sont les Arnold et d'autres encore. « Tout ce que Charlotte voit dans la gloire, — s'écrie une amie féministe, quelque peu choquée de tant d'humilité, — c'est l'occasion de se lier avec des esprits qu'elle croit supérieurs. » — Et que voulez-vous qu'elle y voie, miss Taylor ? Faudrait-il qu'elle aime la Gloire comme une Idée, trônant sur un nuage au milieu des étoiles ?

Mais Charlotte n'était guère à son aise dans ce monde qu'elle avait tant désiré connaître. « Trente ans passés, laide,

avec de beaux yeux gris », remarque Matthew Arnold. « Une petite personne bien austère », dit Thackeray. Notez bien que ce sont là deux de ses fervents, deux grands admirateurs de Jane Eyre. Mais cette provinciale silencieuse et gauche, qu'a-t-elle à faire avec Jane Eyre? Intimidée par l'éclat, par la sécheresse, par la frivolité de ce monde dont presque chaque individu lui était à la fois familier par ses livres et inconnu par sa personne, Charlotte se raidissait contre ses appréhensions, et elle se raidissait trop. On voyait autour d'elle comme le reflet de son passé discipliné, laborieux et rustique; et elle, à son tour, intimidait les autres. Mrs. Smith et son fils, Mrs. Gaskell, Thackeray peut-être, comprenaient le fond intime de ce petit être délicat, nerveux, si ferme pourtant et si perspicace, sachant si bien interpréter ce monde brillant. Mais ils étaient à peu près seuls à le comprendre.

Mrs. Richmond Ritchie, la fille de Thackeray, nous a conté, avec la charmante légèreté qu'elle met à tout ce qu'elle fait, le dîner offert par son père à l'illustre Currer Bell[1]. Mrs. Ritchie n'était alors qu'une petite fille admise à table, ce soir-là, pour qu'elle pût se souvenir de l'auteur de *Jane Eyre*. La voilà justement qui entre : « une toute petite personne, délicate, pâle, sérieuse, dans une petite robe de barège semée de mousses vertes. Elle a trente ans passés. Ses yeux vous regardent droit en face sous des bandeaux blonds bien lissés. Elle porte des mitaines. Quel silence, quel sérieux dans son maintien!... Il y en a même peut-être une nuance de trop quand elle regarde certaines fillettes bavardes et familières. Mais, fixés sur mon père, ses yeux s'emplissent de rayons... » Au dîner, elle ne mange pas, elle écoute.

On avait invité Carlyle, Proctor, d'autres hommes de lettres avec quelques femmes intelligentes. Tout le monde attend cette conversation ailée, cette éloquence légère et passionnée où doit se révéler la créatrice de Jane Eyre. Cependant miss Brontë remarque, observe, comprend, ne dit rien. Après le repas elle se réfugie à l'ombre, sur un divan écarté, auprès de l'institutrice des petites Thackeray. De loin en loin, à travers

1. *Chapters from some Memories* (Chapitres de certains Mémoires).

le recueillement général, tombe un monosyllabe de plomb. Enfin Mrs. Brookfield s'approche de miss Brontë :

— Vous plaisez-vous à Londres, mademoiselle ?

— Oui..., répond Charlotte Brontë.

Et, après un laps de temps significatif, elle corrige :

— Oui... et non !

Et le silence reprend de plus belle. C'en est trop pour les nerfs toujours irritables de Thackeray. Il s'esquive et s'en va faire un whist au club.

Quel dommage ! Car enfin il n'y a pas d'âme plus sociable que Charlotte Brontë, plus humaine, plus ouverte à l'amitié. Son esprit, fortifié longtemps par la réflexion intérieure, avait une gravité qui n'excluait pourtant pas l'image, la passion, et même quelque chose d'espiègle et de tendre. Mais dans le va-et-vient du monde on n'a pas le temps de voir le fond des cœurs : Charlotte ne paraissait qu'une demoiselle de province, respectable et solennelle. Dans la maîtrise de la vie, elle manquait de doigté : elle s'en rendait bien compte après chacune de ses courtes excursions à Londres. Ayant aperçu l'esprit, le progrès, le mouvement, elle revenait à son triste Haworth convaincue que tout cela ne remplit guère le vide du cœur. Il lui fallait, non pas une société, mais, à défaut d'une sœur, un ami.



Rentrée dans son village perdu, elle retrouva le sauveur habituel de ses heures pénibles et les reconnut encore une fois profitables à son art. Le poète tisse avec tout ce qui lui tombe sous la main : plus les fils sont colorés et variés, plus sa trame sera belle. Et Charlotte sent de nouveau son esprit qui travaille, qui reprend sa fonction normale et heureuse.

Que ferais-je sans mon travail ! s'écrie-t-elle. Où serais-je si Dieu ne m'avait pas inspiré le courage de persister pendant ces deux longues années où pas une maison d'édition ne voulait de moi ! Et maintenant, la jeunesse passée, seule, toute seule, mes deux sœurs mortes, que deviendrais-je dans ce village solitaire où n'habite pas une seule personne instruite, comment pourrais-je exister ? Le seul au monde où je vis, c'est le monde que je porte en moi.

Il n'y a rien de beau comme ce monde qui n'est pas ; rien

de satisfaisant comme l'état extraordinaire de l'âme par lequel nous sortons de notre expérience égoïste pour entrer dans ce rêve universel où les temps n'ont plus de succession ni les lieux de distance. Voir et rendre visible, c'est tout un. alors; vivre, c'est créer. Arrachée à l'existence présente, l'imagination triomphe. Et l'Éternel fait tomber sur nous un sommeil profond, où il nous ravit notre cœur de chair pour mettre à sa place une étoile. — c'est-à-dire un monde nouveau, charmant et inconnu.

Ce monde imaginaire, pour Charlotte Brontë, s'appelle *Villette*. C'est toujours son premier roman, — dont personne ne veut, même après le succès de *Jane Eyre* et de *Shirley* : — voilà qu'elle le remet sur le métier et qu'il se transforme. Elle n'est plus la même Charlotte qui l'écrivait naguère, ce premier roman, sous la lampe de famille : en ce temps-là, elle pouvait se dépenser de cent façons; maintenant tout ce qu'elle a de poésie, de puissance morale, de tragique émotion, tout ce qu'elle a de fantaisie, de tendresse et de grâce se verse dans son œuvre. Aussi *Villette* est le meilleur de ses romans et l'un des meilleurs romans anglais du siècle. Je le mettrais sur le rayon où l'on range *le Cœur du Mid-Lothian* auprès d'*Emma*, — *la Foire aux Vanités* et *Esmond* auprès de *David Copperfield*. — et *Adam Bede* avec quelque chef-d'œuvre moderne et nerveux de Hardy ou de Meredith... Je ne veux pas dire pour cela que *Villette* soit une œuvre d'art irréprochable. L'imagination y est profonde, mais étroite. Et parfois je ne sais quoi de guindé trahit l'inexpérience dans cette analyse, si vraie pourtant et si nouvelle, d'un premier et d'un second amour aux prises dans un cœur très pur. Peut-être, d'ailleurs, le cadre humble et scolaire de ce tableau manque-t-il de noblesse et de grâce. Taine nous a fait remarquer combien souvent le défaut de grandeur dépare le pittoresque et la vivacité du génie anglais. Ces réserves faites, quel débordement de vie dans ce roman. quelle flamme, quelle vérité amère, quelle poésie romantique et quelle sincérité! Car, en parlant de Charlotte Brontë, on revient toujours à ce mot : *sincérité*. Elle pouvait dire avec Gœthe : « Tout ce que j'ai fait. c'est la vie réelle qui l'a fait naître. »



Charlotte, dans son désert, fut donc visitée par des anges : la Foi, le Rêve, la Gloire. L'Amour voulut se joindre à eux pour consoler la triste recluse. — Et je ne parle pas de M. George Smith, de sept ou huit ans plus jeune que miss Brontë, qui eut pour elle, comme elle pour lui, une de ces amitiés tendres et sans trouble d'où, par la force des choses, la passion est exclue, mais dont, quand même, un volage fil d'or égaye la trame sévère. Un associé de la maison, M. Taylor, préposé avec M. Williams à la lecture des manuscrits, comprit dès le premier instant la valeur de Currer Bell, et aima, ou crut qu'il aimait, la femme à travers l'écrivain. L'ayant déjà vue à Londres, il saisit le prétexte de venir chercher le manuscrit de *Shirley* pour se présenter chez elle à Haworth. Dans son cadre naturel, elle lui plut davantage; lui-même plut au vieux M. Brontë. Bref, il demanda la main de Charlotte en mariage.

Si M. Taylor eût possédé le charme cordial de son chef, avec la finesse et la bonté de M. Williams, je dirais volontiers : « Quelque bonne fée des landes, du fond de sa source enchantée, vient de penser à ma pauvre Charlotte. » Mais ce n'était pas le Prince charmant ! C'était un petit Écossais roux, abrupte et volontaire, non sans critique, non sans coup d'œil, mais commun d'aspect et de façons : — « *not a gentleman* », soupire miss Brontë. Comment exprimer toute la force de cette condamnation dans une bouche anglaise? Mais ce Taylor avait les mérites en même temps que les défauts de l'autodidacte : il était intelligent et tenace. Un an, deux ans s'écoulent, il est toujours là. « Il me déplaît moins, je crois ! » s'écrie Charlotte, un jour. Déjà elle en pense plus de bien qu'elle n'en dit. Elle le trouve même agréable — en son absence. Quand il est là, elle est moins indulgente : « Il est affreusement intelligent, vif, sagace, aigu, entêté. Mais il a un grand diable de nez volontaire qui vous pénètre dans l'âme comme de l'acier... » Et pourtant elle a beau sentir une répugnance qu'elle taxe d'orgueil, son cœur a beau lui dire que ce mariage ne devrait pas se faire, — puisque rien n'est affreux comme un joug quand on le porte

avec plus bas que soi, — la fidélité, le dévouement du « petit homme » la touchent. M. Brontë, lui, pousse à un mariage qui lui paraît offrir de sérieuses garanties de bonheur.

Et Charlotte se dit qu'il n'est pas bon de vivre solitaire. Elle ne craint pas la mort, mais elle craint l'isolement. Elle redoute l'égoïsme, l'orgueil, les mille manies des êtres trop seuls : — personne n'a dit à quel point cette peur de la diminution morale fait souffrir la race délicate et scrupuleuse des vieilles filles. — Son père vieillit beaucoup : faut-il qu'elle lui survive ? Elle a une trentaine d'années ; mais, après tout, à trente ans on est jeune encore. La vie, qui fuit si rapidement, paraît longue à faire peur quand on la voit se dérouler devant soi comme une route unie où il ne passe personne. Et puis, Charlotte se croit très laide, son miroir ne lui ayant jamais rendu un de ces regards embrasés qui la transfigurent toute. Elle trouve de la grandeur d'âme à celui qui l'aime malgré tout. Et si M. Taylor avait pu rester en Angleterre une année de plus, il est bien probable qu'un miracle se serait produit en sa faveur. Mais il fallait s'expatrier, aller aux Indes, rester cinq ans à Bombay, où il fondait la maison Smith, Taylor et C^ie^. Avant de s'embarquer, le « petit homme » alla dire adieu à miss Brontë. « Je ne peux lui rendre affection pour affection, dit-elle, mais j'avoue que son départ laisse un vide. » En lui disant « au revoir », elle ne lui donna aucune espérance ; mais elle répond à ses lettres. Puis l'artiste en elle prend le dessus, et le départ de M. Taylor, forcé de quitter l'Europe pour sauvegarder les intérêts d'un ami, fournit le dénouement de *Villette*. Rassurons-nous : le sort de l'immortel professeur n'atteignit pas l'amoureux de notre héroïne. Aucune tempête ne l'engloutit ; son vaisseau ne fit pas naufrage au retour. Quand M. Taylor remettra le pied sur le sol natal, c'est Charlotte qui, depuis longtemps déjà, sera morte et enterrée.



Elle ne s'en ira pas sans un dernier rêve. Dans ses mains déjà si pâles et tremblantes, elle tiendra un instant la coupe du bonheur... Ce philtre a-t-il la saveur qu'on lui prête ? La

meilleure joie, n'est-ce pas précisément celle dont on n'a rien su? Questions d'heureux qui chicanent leur plaisir, sans se dire la morne détresse des vies déshéritées.

Félicitons plutôt notre héroïne de ce qu'elle a pu quitter son pays des chimères pour suivre pendant une heure la voie commune, en s'appuyant à un bras fidèle et fort. Elle allait épouser un homme médiocre et passif; mais c'était un beau garçon, bon et loyal, qui avait aimé Charlotte Brontë avant Currer Bell, qui avait connu ses chères mortes, qui la voyait depuis des années tous les jours, et dont l'amour avait résisté à une épreuve souvent meurtrière... Comme ceci n'est pas un conte de fées, j'avoue qu'il n'avait rien d'un grand esprit. Il n'était pas de ceux qui voient promptement et loin. Il ne partageait aucun des goûts de Currer Bell. Et je doute fort qu'elle l'ait jamais aimé.

En Angleterre, où bien des choses se passent au rebours de ce qui se fait en France, le curé d'une paroisse s'appelle le *vicar*, le vicaire a le titre de *curate*. M. Brontë se faisait assister en ses devoirs, et la série de ses *curates* avait excité de tout temps la verve moqueuse de Charlotte. Dans *Shirley*, elle a peint sur le vif ces malheureux jeunes gens à qui elle distribue à tour de bras les emplois de *gracioso*. Il n'y en a qu'un qui trouve grâce devant ses yeux. Celui-là même, étant homme et prêtre, avait naturellement quelques défauts, mais ce n'étaient que de tout petits défauts ecclésiastiques :

S'il se trouvait dans la société d'un dissident, il s'en ressentait pendant une semaine. La seule pensée qu'un quaker ne se découvre pas à l'église le mettait hors de lui. En toute autre circonstance c'était un honnête garçon, plein de bon sens, de zèle, de conscience et de charité.

Tel est l'homme que doit épouser Charlotte Brontë. Né en Irlande, de parents écossais, Arthur Bell Nicholls était un grand beau garçon, l'air froid et même insensible: on pouvait lui trouver un peu de morgue. Il était venu à Haworth en 1844, en quittant l'Université de Dublin. Deux ans plus tard, Ellen Nussey demande à son amie : « Est-ce vrai que vous allez épouser le *curate*? » Charlotte s'indigne : on connaît son opinion des *curates*; et puis M. Nicholls est un peu moins âgé qu'elle.

Il se peut que déjà le jeune homme ait senti l'attrait de la vive Charlotte. Voilà l'inconvénient de ces caractères froids et tranquilles : tout va bien tant que leur froideur les garantit de la tentation, mais pour une pauvre fois que la passion s'empare d'eux, elle possède sans contrepoids un cœur qui ne sait pas changer. M. Nicholls continuait à aimer sans espoir. Il fut témoin des deuils de la pauvre miss Brontë ; il vit s'éteindre dans la solitude sa verve malicieuse, et une douceur triste en remplacer les saillies amères et gaies ; il n'en aima que d'autant plus la frêle créature dont enfin, vers 1850, il devait apprécier le talent rare... Et sans doute la gloire de sa bien-aimée, tout en avivant son orgueil, faisait souffrir le pauvre *curate*. Il la savait entourée, pendant ses visites à Londres, d'hommes brillants, « intellectuels », peut-être irréligieux. Si l'un de ceux-là allait lui gagner le cœur? Que dut-il penser de l'apparition de M. Taylor?

A peine ce dernier est-il embarqué pour les Indes que M. Nicholls se décide à parler. Miss Brontë n'avait jamais rien soupçonné de son amour ; mais nous savons qu'elle est infiniment impressionable :

Quand je le vis debout devant moi, mortellement pâle, tremblant de la tête aux pieds, s'efforçant de prononcer quelques paroles basses, incohérentes et comme étranglées, — quand je comparai cet état violent avec son ordinaire impassibilité, j'avoue que j'ai senti comme une secousse intérieure.

Et la pitié s'empare de la sentimentale, de la véhémente Charlotte. Mais le vieux Brontë est là qui veille. Quoi! sa perle, son petit génie domestique, consentirait à briller au foyer d'un simple *curate*, jeune homme fort ordinaire du reste, ayant pour tout partage un salaire de deux mille cinq cents francs? Il s'y opposa net... On dirait qu'un même état, et une profession sacrée, devrait inspirer une confiante amitié. Et pourtant il est bien rare qu'un *vicar* accepte allègrement pour gendre le pauvre *curate* qui l'assiste dans ses labeurs.

J'ajouterai que tout le village d'Haworth se solidarisait avec M. Brontë. Charlotte, passée à l'état de curiosité locale, était intangible. Un certain Brown alla jusqu'à dire, dans son parler villageois, que « pour un rien il ferait un malheur à

M. Nicholls ». La situation devenait très difficile, très tendue. Le *curate* crut devoir couper court à ces ennuis en donnant sa démission à M. Brontë. Et Charlotte de s'apitoyer sur lui. Quel remords pour elle, d'avoir chassé cet honnête homme!

Le jour arriva, vers la fin de mai 1853, où le *curate* de Haworth dut aller faire ses adieux à son supérieur ecclésiastique, en lui rendant les clefs des écoles. Il entra dans le cabinet de M. Brontë, en sortit, quitta la maison, toujours sans avoir vu Charlotte. Elle entend la porte de la maison se refermer sur lui, pour la dernière fois. Vivement, elle se lance dans le jardin pour lui serrer la main et pour lui dire adieu :

Je l'aperçois qui s'appuie contre la barrière, secoué par un paroxysme de sanglots, tels que nous ne les connaissons pas, nous autres femmes. J'allai tout droit vers lui, naturellement. Nous n'étions guère en état de nous parler. J'avais pourtant plus d'une chose à lui demander, — mais je n'avais plus la tête à cela... Pauvre garçon! il aurait bien voulu que je lui donnasse quelque espoir. Ce n'était possible. Mais du moins sait-il que je ne suis pas indifférente à sa douleur.

Soyez sûre qu'il le sait, pauvre Charlotte : sans être un très grand esprit, peut-être va-t-il jusqu'à deviner que, par un stratagème inconnu à la guerre, en levant le siège il a gagné la place.

En tout cas, c'est une correspondance qui s'ouvre, des visites qui se répètent, un peu d'amour qui s'allume sous les cendres. Nous sommes en 1853. A Londres, tout le monde lit *Villette*. Qui se douterait que l'ardente romancière file dans son village montagneux l'amour le plus naïf, le moins romantique du monde? Une jeune fille qui aime le *curate* et se soumet quand même à la volonté paternelle! Cependant les mois s'écoulent. M. Brontë continue à imposer son autorité, sans être plus heureux pour cela. Justement, le successeur de M. Nicholls est tout ce qu'il faut pour faire regretter son prédécesseur. Un jour où M. Brontë s'en plaint plus amèrement que de coutume, voilà Charlotte qui se dresse, et qui lui décoche, une flamme aux yeux :

— Comment voulez-vous que je vous plaigne, mon père?

Il ne tenait qu'à vous de vous faire aider par le meilleur homme du monde, — par l'homme que j'aime.

... Devant cet éclat, le vieux père n'eut pas de riposte. Par un arrangement qui se trouvait assez facile, le *curate* de Haworth changea de paroisse avec M. Nicholls : celui-ci rentra chez lui un peu après Pâques (1854), pour épouser Charlotte Brontë.



Si le destin m'avait confié sa tâche pendant une heure, ce n'est pas là, sans doute, l'époux que j'aurais choisi pour elle. J'aurais voulu quelque intelligence large et profonde, capable de comprendre et de guider cette créature instinctive et primesautière qu'était Charlotte. Mais rien n'est rare comme cette union des vrais esprits, — *the marriage of true minds*, — que Shakspeare a célébré dans un beau sonnet. Et bien souvent une âme de grande envolée se contente parfaitement d'un nid caché dans les sillons, comme en font les alouettes. Il ne faut pas trop exiger de la vie : miss Brontë le savait bien.

La voilà donc sur le point d'épouser le seul homme qu'elle ait vu avec suite depuis son séjour à Bruxelles. Elle lui était reconnaissante d'animer une solitude si cruelle à son cœur sociable. « Je ne puis, hélas ! me passer d'un peu de gaieté domestique », avait-elle dit à M. Williams. Son mariage allait allumer au foyer cette flamme qui charme le soir des existences humaines. Sa petite maison grise contient tout ce qui lui est cher ; son bonheur ne la séparera point du vieux père comblé d'années. « Du moins, dit-elle, ce mariage conciliera le sentiment et le devoir. » C'est là certainement une femme qui n'a que des sujets de satisfaction... Est-elle heureuse ? Dira-t-elle, un jour, avec la Julie de Rousseau : « Mon ami, je suis trop heureuse ; le bonheur m'ennuie ? »

Mon fiancé me plaît, — écrit Charlotte à son amie. — C'est un homme excellent, honorable. Ai-je le droit de regretter que le talent, la haute intelligence, des goûts pareils aux miens ne lui soient point donnés en lot ?... Et pourtant, je suis un peu triste au milieu de mon sobre bonheur. Tout est si différent de ce que l'on rêve !... Mais plus je vis, plus je vois que, dans les choses du sentiment, tout le monde exagère.

Après tout, si ce mariage était une erreur, elle a duré aussi longtemps qu'elle était utile. Le bonheur qui nous vient trop tard n'a guère besoin d'être taillé dans une étoffe bien solide. Il plaît un instant, comme ces poussées de fleurs qui rajeunissent les marronniers aux tièdes jours d'octobre...

Charlotte Brontë se maria le 29 juin 1854. « On croyait voir un perce-neige! » disent encore les rares villageois qui se souviennent de la petite mariée, si frêle et si pâle, dans ses voiles de mousseline, sous son chapeau orné d'une guirlande de feuilles vertes. Elle ne paraissait pas ses trente-huit ans... Elle était pourtant déjà usée par le chagrin. Pendant quelques mois, on dirait que la joie de se sentir utile, aimée, la ranime et la soutient. « Je n'ai plus un seul instant à moi ! » s'écrie-t-elle, fière comme elle ne l'a jamais été de ses triomphes littéraires. Il ne faut plus penser à écrire des romans : « Arthur ne veut guère que je fasse des choses où il n'a point sa part. » N'y a-t-il pas les écoles à diriger, le catéchisme à enseigner, les pauvres à visiter?

*Go teach the orphan-girl to sew.*
*The orphan-boy to read* [1].

Il me trouve bien souvent des occupations dans la paroisse... Je n'ai guère plus le temps d'écrire ni de penser... Mes écritures et mille petites choses se trouvent constamment remises... Me voilà forcée d'être bien plus pratique que je ne l'ai été, car Arthur est un homme régulier, ponctuel, méthodique même.

Pauvre petite reine de féerie s'entraînant consciencieusement à devenir sous-diaconesse ! Le spectacle attriste, amuse en même temps, et, somme toute, il ne déplaît pas : il est rare dans l'histoire des femmes-auteurs. Charlotte aimait se donner. Elle allait bientôt se donner plus encore.

Depuis plusieurs années elle souffrait du foie, des nerfs ; elle tousse l'hiver. Son médecin m'a dit qu'elle était trop affaiblie au moment de son mariage tardif pour pouvoir affronter l'épreuve de la maternité. Elle en est morte. Persuadée que ses malaises se rattachaient à son état et en étaient sans doute les symptômes habituels, la pauvre femme ne s'est guère vu

1. « Va-t'en apprendre à l'orpheline à coudre, à l'orphelin à lire ». (Tennyson.)

mourir. La veille de Pâques, elle se ranima un peu, se crut mieux, demanda à boire et à manger. Puis, fixant ses yeux sur son mari hagard, assis au pied du lit, elle eut une sorte de sursaut et comprit son sort : « Ah ! mon ami, je ne vais pas mourir, dites?... Dieu ne voudrait pas nous séparer, nous avons été si heureux ! » Parole délicieuse qui se coula comme un baume dans ce cœur dévasté ; réplique suprême à ceux qui doutent du bonheur conjugal de Currer Bell... Elle est morte peut-être au moment favorable, avant d'avoir senti l'inanité de tous nos rêves. Le 31 mars 1855, elle quitta cette terre où elle avait connu, dit-elle, une heure de bonheur.

Elle avait assez fait pour assurer son souvenir. Mais ce qu'elle aimait par-dessus tout, c'était son devoir. Elle a dû sourire en mourant à la pensée qu'elle laissait son mari à son père, un grand intérêt à son mari... Morte, elle continuait à vivre parmi eux. Ces hommes qui s'étaient tant détestés s'aimaient enfin de tout l'amour qu'ils avaient pour Charlotte. Ils ne se quittèrent plus. Le vieux paysan du Donegal, Patrick Pruntz, devait survivre à celles qui ont fait entrer dans l'histoire le nom sonore imaginé par lui-même aux jours de sa jeunesse. Avec son gendre, il habita la maison grise voisine des tombes jusqu'à ce que la Mort reçut enfin dans ses bras le père douloureux de la race illustre des Brontë.

MARY JAMES DARMESTETER

# LA FORCE A L'EXPOSITION

« L'Exposition de 1889, au moins, marquait une date dans l'histoire industrielle : elle consacrait le triomphe du fer. Elle l'écrivait en lignes apparentes sur les façades de ses palais. Elle le proclamait du haut de ses merveilles de hardiesse et de science : la galerie des machines, la tour de trois cents mètres. Bref, cette apothéose prêtait au décor une physionomie originale en même temps qu'un attrait de curiosité. Pour 1900, vous n'avez rien de semblable. Aucune industrie nouvelle n'est parvenue à son apogée, ne s'est même signalée par des progrès sensibles. Vous vous répéterez donc nécessairement. »

Ainsi s'exprimaient certains adversaires modérés de la fête prochaine. Aujourd'hui, ses partisans peuvent leur répondre :

« Vous vous trompez. L'Exposition de 1900 marquera le triomphe d'une science nouvelle, qui donnera à la ville éphémère cette physionomie originale et cet attrait de curiosité que vous lui déniez ; une science qui a précisément fait d'énormes progrès depuis dix ans ; une science qui tient une large part dans ce siècle-ci, et qui en tiendra sans doute une plus large encore dans le siècle prochain : l'Électricité. »

Ce mot de « science » inspire de telles préventions, il exhale un parfum si sévère, qu'il faudrait trouver un autre vocable

pour désigner les effets magnifiques et charmants de cette puissance encore mystérieuse et pourtant asservie. A l'âge où l'imagination de l'homme se plaisait à diviniser les forces de la nature, à peupler l'inconnu de mythes poétiques, l'électricité eût figuré parmi les déesses. Capricieuse, vibrante, toute en nerfs, capable de grâce et de majesté, elle présente bien les caractères d'une personnalité humaine, voire même féminine. Il faut, d'ailleurs, considérer ce rapprochement comme un cas particulier d'une analogie bien plus générale, extrêmement frappante, entre les phénomènes du monde moral et ceux du monde physique. Rien ne ressemble autant au jeu des passions que les réactions de la matière. Combien cette étroite similitude serait précieuse au psychologue, au romancier, qui pourrait rendre sensibles les subtils mouvements de l'âme, en les traduisant par des faits d'expérience ! L'usage a déjà consacré de ces ressemblances : aimantation, affinités, trempe, cristallisation ; mais, actuellement, l'ignorance du terme scientifique rend encore vaines ces comparaisons.

Ainsi, en possession de vertus et de défauts très humains, mais aussi d'un pouvoir mystérieux, l'Électricité, véritable fée moderne, présidera aux destinées de la ville éphémère qui naît au sein de Paris. Elle déposera dans son berceau ces dons vivants d'attrait et d'originalité : la lumière et le mouvement.



Pour suivre les bienfaits de l'Électricité à travers l'Exposition, les fils conducteurs ne manquent pas. Ce seront ceux-là mêmes qui transportent l'énergie depuis sa source jusqu'à ses points d'application. Or, si l'on examine, sur le plan général, ce réseau infiniment complexe, véritable système nerveux d'un formidable organisme, on s'aperçoit qu'il part d'un centre unique, qui devient dès lors le point initial de notre course.

C'est au fond du Champ-de-Mars que l'Électricité réside. Elle y possède son palais et son usine, l'un masquant l'autre. Par une disposition extrêmement heureuse, symbolique, les temples de science et d'industrie, qui bordent les jardins,

dessinent une sorte d'immense avenue verte, dont le palais de l'Électricité ferme la perspective. Ils semblent se ranger comme des sujets devant cette souveraine triomphante. Ils conduisent vers elle. C'est bien, en effet, le fond de décor d'une apothéose. La façade se déploie sur le ciel en un immense éventail, aérienne dentelle de métal et de verre, que domine une allégorie de la déesse, auréolée tout entière d'un soleil de cristal. Un monumental château-d'eau forme avant-corps : de son porche profond, jaillit une cascade dont les nappes s'étagent, s'élargissent, comme un escalier d'honneur aux degrés géants.

Cette éclatante toile de fond dissimule la véritable usine de force. Entre le palais de l'électricité et l'ancienne galerie des machines, s'étend une cour couverte. C'est la chambre de chauffe. Une armée de chaudières s'aligne entre deux cheminées monumentales élevées aux extrémités. L'énorme base de ces colosses est égayée de reliefs de faïences vernissées dont les frêles motifs grimpent comme des feuillages au fût d'une colonne. Elles exhalent à quatre-vingts mètres de hauteur l'haleine brûlante de quarante mille chevaux de force [1].

La vapeur est conduite au rez-de-chaussée du palais de l'Électricité. Là, des moteurs sont accolés à de puissantes *dynamos*, et tous ces couples, alignés comme ceux d'une noce villageoise, engendrent le courant.

Enfin, sous la base même du château-d'eau, règne une galerie interdite au profane. Sur la paroi, courent deux tableaux longs de vingt-quatre mètres, chargés d'appareils de direction, de contrôle et de sûreté. C'est un véritable poste d'aiguillage, pareil à ceux qu'on voit aux abords des grandes gares et où le jeu d'un clavier de manettes lance les trains sur leurs rails. Ici, c'est le courant qu'on lance sur des fils. De là, leur réseau, soigneusement vêtu de caoutchouc, rayonne dans toutes les directions, se glisse sous les planches des galeries, bifurque,

1. Puissance totale pour force motrice :

| | | | |
|---|---|---|---|
| En 1855. . . . . . . . . . | 350 chevaux. | | |
| En 1867. . . . . . . . . . | 525 | — | |
| En 1878. . . . . . . . . . | 2 500 | — | |
| En 1889. . . . . . . . . . | 6 500 | — | |
| En 1900. . . . . . . . . . | 40 000 | — | dont 20 000 en service simultané. |

se disperse, se divise, s'étend, franchit le fleuve, et porte jusqu'aux points extrêmes de l'Exposition la bienfaisante énergie électrique.



Qu'on s'imagine maintenant ce poste de combat un soir de fête. En arrière ronflent les dynamos laborieuses. Au-dessus, grondent les chutes du Château-d'Eau. A chaque changement de marche, sur les tableaux gigantesques, de longues étincelles bleues claquent, crépitent, détonent. Et dehors, parmi les rumeurs admiratives de la foule invisible, toute la nuit s'illumine.

Un simple geste de doigt sur un levier, et un fil de la grosseur d'un crayon va jeter sur la porte monumentale de la Concorde, l'éclat de trois mille lampes incandescentes qui, sous des cabochons de verre coloré, deviennent l'âme scintillante d'énormes pierres précieuses.

Autre coup de doigt : les bords de la Seine et les ponts s'illuminent de feux dont le reflet prolonge la splendeur. Un autre encore, et cette fois des bulles étincelantes dessinent dans la nuit les grandes lignes des palais du Champ-de-Mars. Sur un nouveau signal, les lampes à arcs jettent leur clarté violette et lunaire sur les jardins, sous les hautes nefs des galeries d'Exposition.

Puis c'est la salle des fêtes, où les lustres à incandescence ressemblent à des bouquets de fleurs au pistil de feu. La façade du Palais de l'Électricité s'embrase, vitrail de lumière, où s'assemblent en apothéose toutes ces clartés diverses. Enfin, des lueurs colorées se dissolvent dans les nappes et les jeux obliques du Château-d'Eau et rajeunissent, par ces effets nouveaux, la gloire des fontaines lumineuses [1].

1. Exemples d'illuminations :

| | |
|---|---|
| Porte Monumentale. . . . . | 36 lampes à arc et 3 100 lampes à incandescence. |
| Jardin des Champs-Élysées. . | 174 lampes à arc. |
| Pont Alexandre . . . . . . | 500 lampes à incandescence. |
| Château-d'Eau . . . . . . . . | 1 100 lampes à incandescence. |
| Palais de l'Électricité . . . . | 12 lampes à arc, 5 000 lampes à incandescence. |
| Salle des Fêtes. . . . . . . | 4 500 lampes à incandescence. |
| Esplanade des Invalides . . . | 60 lampes à arc. |
| Palais des Invalides . . . . . | 2 136 lampes à incandescence. |

Ainsi, sauf l'intérieur des palais des Champs-Élysées et du Champ-de-Mars, toute la ville de fête s'illumine et, sachant qu'elle n'a que deux cents jours à vivre, prolonge sa durée d'un peu des deux cents nuits.



Cet éclairage intense, aux effets utiles et décoratifs, constitue évidemment une attraction nouvelle. Mais un second emploi de l'énergie électrique contribuera surtout à donner à l'Exposition de 1900 une physionomie originale : le transport de la force à distance.

En 1889, la galerie des Machines était toute emplie de la rumeur et du mouvement des moteurs en marche. En 1900, le visiteur qui, désireux de revivre le passé, de remonter à onze ans en arrière, s'acheminerait à pas émus vers la nef géante, n'y retrouverait pas ce tableau d'atelier universel. Une salle des fêtes a envahi le centre du vaisseau. Les extrémités sont abandonnées aux charmes rustiques de l'agriculture et aux joies grasses de l'alimentation. Plus d'aigres sifflets, de trépidations, de courroies claquantes ; plus d'autres échappements que ceux des bouchons de champagne. Les laborieuses poulies de transmission se sont dispersées, se sont abattues sur toutes les galeries, des Invalides au Champ-de-Mars, pour apporter au sein de chaque exposition le vivant intérêt de la machine en marche.

Qui n'a vu, aux vitrines des physiciens, de ces actifs petits moteurs attelés à une pile, et qui travaillent souvent à faire tourner un tube lumineux ? Là, quelques décimètres de fil séparent seulement la source électrique de l'agile petite machine que l'énergie met en marche : à l'Exposition, les décimètres s'allongent en kilomètres ; la force, engendrée par les dynamos, naît au fond du Champ-de-Mars ; le moteur tourne au cœur de chaque exposition et permet ainsi de rapprocher sans cesse les produits de leur fabrication.

Non seulement cette classification est instructive, non seulement elle est logique, mais elle est encore habile. Elle exploite et flatte un penchant très humain à s'intéresser plus à l'œuvre en chantier qu'à l'œuvre achevée. Certes, un

peintre qui travaille au plein air réunit plus de gens derrière lui que devant sa toile exposée. Dans nombre de manufactures, la coquetterie du maître se plaît à rassembler dans un petit musée les chefs-d'œuvre de sa fabrication ; or, le visiteur accorde un regard moins attentif aux vitrines qu'à l'usine en marche. C'est donc un véritable trait de génie que d'avoir, dans chaque exposition, réveillé l'intérêt de la vitrine par celui de l'usine en marche.

Et que d'applications de ce principe, dans le vaste champ de l'activité humaine ! On connaît ce beau conte : une ville de pionniers, construite toute en bois, s'élève à la lisière de la forêt, au bord de la mer ; mais, par une révolte merveilleuse de la nature, le bois mort se réveille et redevient vivant ; les meubles craquent, les cloisons et les planchers se disjoignent, les mâts des vaisseaux se couvrent de feuillage, et bientôt la ville est redevenue forêt. Quel spectacle unique si pareil miracle s'accomplissait dans nos logis modernes, si les mille objets utiles ou superflus qui nous entourent revenaient, par une série de métamorphoses, à leur état primitif ! Les tentures aux murs, les bibelots d'art, les gros meubles, les livres dans la bibliothèque, les vêtements dans les armoires, les mets et les services dont la table est parée, évoqueraient devant nous l'histoire de leur naissance. Tous, parmi la cadence des machines-outils, les ronflements des volants, l'haleine des forges, le rythme des métiers, le choc des marteaux, le grincement des scies, remonteraient le cours de leur genèse jusqu'à redevenir de simples matières premières. Imagination fantastique que l'Exposition réalise pourtant, puisqu'elle met sous nos yeux, pour tous ces objets, les étapes successives entre l'origine et l'achèvement.

Telle est la principale transformation de l'énergie électrique en mouvement. Ce n'est pas la seule. Vingt-sept rampes mobiles jettent sans cesse au premier étage des palais les visiteurs ennemis des escaliers, mais amusés par ce chemin qui grimpe : la montagne vient à eux, parce qu'ils n'eussent pas été à la montagne ; c'est encore au moteur électrique qu'est due cette heureuse inversion du proverbe.

A cinq mètres du sol, montée sur de robustes échafaudages de bois, une étrange route longe, par un circuit fermé,

les deux esplanades et les quais ; elle est séparée en trois bandes parallèles : l'une est fixe, la deuxième se déplace à raison de quatre kilomètres à l'heure, la troisième à raison de huit kilomètres ; le visiteur passe aisément de l'une à l'autre de ces trois zones, et ajoute à sa propre vitesse de marche celle du plancher qu'il a sous les pieds. Enfin un chemin de fer perché à la même hauteur, sur des échasses métalliques, suit un parcours parallèle à celui de la plate-forme mobile. Et c'est toujours l'électricité qui entraîne ainsi, d'un mouvement continu, infatigable, plate-forme et wagons, qui mène cette ronde prodigieuse tout autour de l'Exposition.



La lumière et le mouvement ne sont pas les seuls avatars de l'énergie électrique. Et au fond du Champ-de-Mars, elle tient encore en réserve bien des surprises, derrière sa façade d'apothéose.

Palais de prodiges, si dissemblable des édifices existants qu'on arrive fatalement à le comparer — malgré l'abus du cliché — aux féeries de l'imagination orientale, aux palais des Mille et une Nuits. Mais, d'ailleurs, ce rapprochement entre le palais de l'Électricité et ceux des contes arabes n'est peut-être pas inspiré seulement par la pénurie d'images. Il est plus étroit, plus logique, plus significatif. N'est-on pas frappé d'une ressemblance entre cette mystérieuse énergie et le génie qui anime ces récits merveilleux, qui apparaît au frottement d'une lampe ou d'un anneau de cuivre, qui supprime la distance et le temps, qui révèle l'Invisible, accomplit des métamorphoses, se laisse enfermer dans un coffret, dans un flacon, puis en surgit pour développer son invincible puissance? Et n'en vient-on pas à se demander si tous les phénomènes électriques ne furent pas connus d'une civilisation extrême-orientale totalement disparue, et plus tard de cette caste religieuse d'Égypte, si jalouse de sa science, de ces prêtres avisés qui les auraient présentés en miracles aux foules, fécondant ainsi la poétique légende des Mille et une Nuits.

C'est bien le génie familier de la maison, ce fluide qui

élève l'ascenseur, anime les sonneries, porte les messages écrits ou parlés, chauffe le radiateur de la cheminée, illumine les bulles incandescentes et, bienveillant maître-Jacques, tour à tour consent à vieillir les vins, blanchir les étoffes et soulager les douleurs.

Lui aussi se laisse mettre dans de toutes petites boîtes, et, sous forme d'accumulateurs, court les routes en automobile et en tramway.

Mais cette fugue lui donne appétit de liberté ; il s'émancipe, quitte le fil conducteur, s'en affranchit, et, s'élançant d'une ampoule de Crookes, il pénètre à travers les corps opaques, dévoile l'invisible ; ou bien, évadé d'un transmetteur, il court à travers l'espace émouvoir un tube de limaille et réalise ainsi cette admirable télégraphie sans fil, découverte hier, pratique aujourd'hui.

Enfin, le magicien moderne, l'électro-chimiste appelle à son aide ce bon génie. Grâce à la puissance de dissociation du courant, ou la force calorique de l'arc voltaïque, il contraint au divorce des composés réputés jusqu'alors irréductibles ; il met en liberté des corps purs ou rares, provoque des dépôts métalliques, simplifie des industries comme celle du chlore et de l'aluminium[1]. Ce nouvel alchimiste, aidé de son mystérieux collaborateur, tente de pénétrer et d'imiter les secrets de la nature. Il parvient à copier cette œuvre lente des siècles, des pressions et du feu intérieur : les pierres précieuses. Des rubis, de minuscules diamants sont déjà sortis du feu électrique.

M. Moissan, le grand-maître de cette étonnante magie, disposera à l'Exposition d'une annexe spéciale et de mille chevaux de force. Sans doute ne posséda-t-il jamais un laboratoire aussi puissamment outillé et peut-être en fera-t-il sortir, après tant d'utiles découvertes, les gemmes parfaites de grosseur, d'éclat et de limpidité, prêtes à jouer leur rôle superflu et charmant. En vérité il faut imaginer, sur la face grave de la science, une petite fossette où voltige toujours un sourire.

1. C'est également par un procédé électro-chimique qu'est préparé le carbure de calcium, qui lui même, au contact de l'eau, donne l'acétylène. Si bien que, par un étrange détour, cette lumière est encore dérivée de l'électricité.



Il semblera peut-être singulier d'espérer ainsi, pour l'Exposition. des progrès qui sont encore irréalisés trois mois avant son inauguration. Mais certaines découvertes récentes nous ont accoutumés à ces brusques pas en avant. Et puis, nombre de savants et de techniciens, stimulés par cette grande date, par cette occasion unique de se manifester, poursuivent dans le secret du laboratoire la solution de problèmes nouveaux. Il faut tenir pour certain que le palais de l'Électricité nous réserve des surprises, simples jeux ou trouvailles utiles.

D'ailleurs, à l'aide des résultats acquis, des recherches en cours et des indices certains, on peut essayer de définir le champ de ces découvertes probables, de dresser une sorte de liste des progrès qu'on est en droit d'attendre d'un temps prochain, d'esquisser enfin, au point de vue scientifique, une sorte de tableau de cet avenir immédiat qui est le prolongement du présent. Il offrira certainement bien des lacunes, toute la place vide de l'imprévu. Que l'on songe aux omissions nécessairement commises par quiconque se fût laissé tenter par ce jeu à la veille de l'Exposition de 1889! Ni les rayons X, ni la télégraphie sans fil n'eussent été prédits. Il ne saurait donc être question ici que d'une sorte de programme minimum.

Pendant le dernier tiers de ce siècle-ci. l'électricité a surtout pénétré dans nos mœurs comme messagère rapide de la pensée et comme déesse de la lumière.

Dans son premier rôle, elle prolonge pour ainsi dire nos sens ; elle transporte notre oreille à des centaines de kilomètres pour y entendre la parole d'un interlocuteur. ou bien elle allonge notre bras jusqu'à lui permettre d'écrire une dépêche sous les yeux d'un correspondant. Eh bien, dans cet ordre d'idées. un progrès est proche : bientôt nos regards, à leur tour. iront recueillir des images lointaines et nous donneront l'illusion de posséder devant nos yeux les spectacles qui. dans le même instant, se dérouleront à l'autre bout du fil. La téléphotie, la vision à distance, sera résolue grâce à l'exquise

sensibilité du sélénium. Cet étrange métal ne consent à se laisser traverser par l'électricité que lorsqu'il est éclairé. Les variations dans la lumière qui tombe sur un fragment de sélénium intercalé dans un courant, se traduiront donc par des oscillations dans l'intensité de ce courant, fines nuances toutes semblables à celles qui déjà transmettent mécaniquement la phrase écrite ou verbale. Le jour est donc proche où l'image, projetée sur un damier de sélénium, sera transmise par un fil qui deviendra le nerf optique de cette véritable rétine. La découverte de corps diversement impressionnables permettra sans doute de *prolonger* à leur tour les pupilles nerveuses de l'odorat, du goût et du toucher. Respirer à Paris le parfum des jardins de Nice, déguster à distance l'arome d'une liqueur, réaliser à cent lieues « la possibilité divine du baiser », autant de conceptions qui paraissent dès l'abord extravagantes, tout comme parut folle l'idée de recueillir dans un téléphone les nuances infiniment délicates d'un chant de femme. La combinaison de ces diverses impressions permettra d'ailleurs des sensations complètes et souvent agréables.

Quant à l'électricité lumineuse, nous en connaissons actuellement deux formes : l'arc voltaïque, lumière d'argent ; l'incandescence, lumière d'or. Nous sommes bien près d'user d'une troisième lumière, grâce aux découvertes d'un électricien américain, M. Tesla. Il y a une dizaine d'années, l'univers savant applaudit à ses expériences, répétées à New-York, Londres et Paris. Il saisissait des tubes de verre emplis de gaz raréfiés, semblables aux tubes de Geissler des jouets scientifiques. Et ces tubes, qu'il tenait à la main, qu'il isolait absolument de tout contact électrique, s'illuminaient dans sa main, rayonnaient une lueur douce et phosphorescente. Ils se trouvaient simplement entre les pôles éloignés, dans l'atmosphère extrêmement vibrante, de ces courants alternatifs à haute fréquence dont M. Tesla avait le premier obtenu la production.

Ainsi se trouvait réalisée la lumière idéale, puisqu'elle n'est pas accompagnée de ce dégagement de chaleur qui augmente inutilement la dépense d'énergie dans tous les autres éclairages, la lumière *froide*, dont la nature, éternel modèle,

nous donne un humble exemple dans le ver luisant. Alphonse Allais propose, dans une de ses fantaisies, l'éclairage public par cette bestiole. L'humour et la science ont de ces rencontres.

M. Tesla voit en effet dans cette phosphorescence la lumière de l'avenir. Dans son esprit, il augmente déjà les dimensions et le pouvoir éclairant de ses ampoules, l'étendue de la zone vibrante, du champ où elles se pourront mouvoir, la fréquence de ses courants alternatifs. Mais il va même plus loin, son rêve plane plus haut, ses vues percent de plus profonds horizons. Cette vibration, cette énergie lumineuse, il veut l'emprunter directement à la nature même : « Nous roulons dans l'immensité avec une vitesse inconcevable pour l'esprit : tout tourne, tout est en mouvement autour de nous, l'énergie de mouvement est partout. Il *doit* y avoir un moyen d'utiliser directement cette énergie. Alors, avec l'énergie du milieu, avec la puissance qui lui sera empruntée, avec l'énergie obtenue sans efforts sous toutes ses formes, énergie tirée d'un milieu inépuisable, l'humanité avancera à pas de géants. La simple contemplation de toutes ces possibilités magnifiques développe notre intelligence, fortifie nos espérances et remplit nos cœurs d'une joie suprême. »

On a dit que, chez M. Tesla, le poète l'emportait parfois sur le savant. C'est un jugement fondé sur un préjugé, sur cette idée fausse que le poète et le savant ne peuvent pas vivre dans un même homme ; ils luttent, il faut que l'un l'emporte sur l'autre. Ce n'est pas ici l'endroit de combattre cette vieille thèse, de rappeler la curiosité très vive qu'inspire aujourd'hui la science à maints esprits lettrés et, inversement, l'étrange et grandiose poésie qu'exhalent les larges conceptions scientifiques modernes, l'enthousiasme vierge qu'elles excitent. Un poète doublé d'un savant, n'est-ce pas, par définition, un prophète?

Prophète, M. Tesla semble l'être. Les paroles que nous venons de citer datent déjà d'une dizaine d'années. Et l'effort des chercheurs se tourne vers les horizons qu'il a désignés. L'électricité tend vers un nouvel avatar. Après avoir été messagère, après avoir été lumière, elle devient ouvrière. On se familiarise avec elle ; on l'emploie à cent dures besognes

d'atelier ; elle n'est plus qu'un souple intermédiaire, une *énergie de transition* entre une puissance initiale — artificielle ou naturelle — et le point d'application. Ainsi les vues de de M. Tesla commencent à se réaliser. Et l'Exposition de 1900, placée à l'origine d'une nouvelle ère, la célèbre de la plus heureuse façon, par un large usage du transport de la force à distance.

Mais au seuil de cet inconnu, deux routes parallèles s'ouvrent vers le progrès. Deux découvertes en livreront le passage, deux trouvailles qui assureront la gloire et la richesse immédiates d'un inventeur ou qui couronneront l'édifice anonyme de méthodiques recherches. D'une part on peut mettre au jour une source d'électricité minuscule et puissante, auprès de laquelle nos piles actuelles ne seront que des jouets grossiers : un cheval-vapeur dans un boîtier de montre. D'autre part, on réalisera l'accumulateur léger, le réservoir d'électricité lentement chargé à une source quelconque, facilement transportable, écoulant son énergie au moment et au débit voulus.

Lorsqu'on veut donner à une hypothèse une solide base de certitude, il faut sans cesse se tourner vers la nature, y chercher l'encouragement de l'exemple. Car elle nous offre des modèles de nos découvertes les plus ingénieuses. Connaît-on un meilleur appareil instantané que l'œil ? un téléphone plus sensible que l'oreille ? une pompe à double effet mieux ajustée que le cœur ? Eh bien, la nature a réalisé la source d'électricité minuscule et puissante et l'accumulateur léger. Le gymnote, le silure, puisent dans l'eau douce, et localisent dans une partie d'eux-mêmes, les éléments d'une énergie dont les décharges répétées ont raison, à distance, d'un animal de forte taille. N'est-ce pas ainsi qu'on pêche le premier de ces poissons dans les étangs du Sud-Amérique, où des troupes de chevaux sauvages, lancés à dessein, reçoivent le choc mortel d'un ennemi qui reste ensuite sans défense ? La torpille, des dimensions d'une raie, puise dans la mer un pouvoir analogue. Il existe donc de fins et merveilleux appareils, exigus de poids et de volume, et qui — par des dispositifs d'ailleurs différents entre eux — élaborent, distillent pour ainsi dire, puis emmagasinent une forte quantité d'énergie électrique.

La pile et l'accumulateur idéals auront des conséquences analogues à certains points de vue : apportant aux voitures et aux aéroplanes une énergie puissante sous un volume et un poids réduits, ils donneront un essor définitif à la locomotion aérienne et terrestre. De même, tous deux faciliteront également la décentralisation du travail. Nombre d'artisans hésitent devant l'agencement d'une usine avec moteur et chaudière. Ils pourront réaliser l'atelier dans la mansarde.

Même, la source créatrice présenterait sur l'accumulateur l'avantage de ne point exiger des recharges fréquentes, de s'alimenter sur place, sans être obligé de retourner à l'usine distributrice d'énergie. Elle sera plus indépendante.

Mais l'accumulateur, lui, présente l'immense supériorité de pouvoir emmagasiner les forces inépuisables de la nature. Le vent qui souffle, l'eau qui coule, peuvent animer une dynamo dont l'énergie est ensuite mise en caisse, puis lancée par fil ou matériellement emportée au point où l'on en veut user. Déjà, bien des essais heureux ont été réalisés dans cette voie. Sans que leur beauté en ait été d'ailleurs compromise, les chutes du Niagara, mises à contribution, fournissent des milliers de chevaux de force. Dans maint repli des Alpes, le torrent fournit la lumière au village, par l'intermédiaire d'une turbine, d'une dynamo et d'accumulateurs ; la bulle à incandescence brille dans le chalet. Dans la plaine, les vieux moulins abandonnés au bord du ruisseau pour la puissante minoterie renaissent à la vie : on radoube la roue : on substitue à la meule l'inévitable dynamo ; et, au lieu de mettre de la farine en sac, on met de l'énergie en boîte. Par une coïncidence singulière, c'est l'époque même où les auberges, languissantes depuis la mort du roulage et des diligences, vont reprendre un essor nouveau, grâce à l'automobilisme. Ainsi le progrès, comme une route en spirale, donne le sentiment de repasser par les mêmes aplombs ; seulement, on a monté.

Mais la source de force la plus prodigieuse n'a pas encore été captée : l'haleine invincible et lente de la mer. Bientôt la marée, asservie à son tour, soulèvera des poids énormes, dont la chute animera des machineries tout comme dans les

horloges rustiques. Rien, désormais, n'épuisera cette mine d'énergie, éternelle comme les lois mêmes de l'univers. Des rives de la mer, les accumulateurs entasseront des trésors de puissance, et les lanceront sur le globe en lumière, en mouvement, en chaleur, prénoms divers d'une même énergie vibrante, dont l'électricité n'est qu'une forme passagère. Ainsi, par un immense et lent détour, après avoir longtemps ignoré ces bienfaits, après les avoir demandés au charbon péniblement arraché aux profondeurs du sol, les hommes les emprunteront directement aux forces éternelles de la nature.

Age béni qui n'a point encore sonné, mais dont l'avènement sera sans doute précipité par cette grande école d'émulation, de zèle et d'échange : l'Exposition de 1900.

MICHEL CORDAY.

---

*L'Administrateur-Gérant :* H. CASSARD

# LA DÉFENSE

# CONTRE LA PESTE

J'ai exposé ici[1] les moyens de défense qui entrent spontanément en jeu dans un organisme atteint par la maladie. Je n'ai pas dit ce que les progrès de la science nous permettent d'ajouter à cette défense intérieure, soit pour la rendre plus efficace, soit pour la doubler d'une défense extérieure. C'est que ces derniers moyens, au contraire des premiers, varient d'une maladie à l'autre, doivent tenir compte de son mode d'expansion et d'envahissement, changent avec le territoire attaqué, et qu'on ne lutte pas contre la variole avec les mêmes armes que contre la fièvre typhoïde.

Peut-être est-il utile de profiter aujourd'hui, pour faire l'inspection de notre arsenal contre la peste, de la petite accalmie que semble subir le fléau. Son foyer le plus menaçant pour nous, celui d'Oporto, paraît en voie de s'éteindre. Les ports de l'Inde où il sévit le plus violemment sont loin de nous : et nous pouvons espérer quelques mois de tranquillité. C'est le moment de faire la revue des armes, de s'organiser en vue du danger éventuel, de prendre contre lui les précautions

1. Voir la *Revue* du 1er avril 1897.

utiles, et, cela fait, de se munir de courage et de confiance pour la bataille, si jamais elle devenait nécessaire.



Il n'y a pas de maladie pour laquelle le sang-froid soit plus nécessaire, précisément parce que la peste a semé autrefois une terreur qui a doublé ses ravages, et qui pèse encore sur la mémoire des hommes. Je ne referai pas l'histoire, très bien résumée ici[1], de ses apparitions en Europe. Il me suffira de rappeler, en bref, que la peste du XIV^e siècle enleva près du quart de la population, qu'il mourut à Paris, en 1450, quarante mille personnes en deux mois, que Londres perdit en 1665, dans l'épidémie décrite par D. de Foe, soixante-huit mille habitants sur cinq cent mille, et Marseille, en 1720, quatre-vingt-six mille sur deux cent cinquante mille, c'est-à-dire environ le tiers de sa population. A toutes les époques, à côté d'admirables dévouements comme celui que symbolise le nom de l'évêque Belzunce, il y eut comme une contagion de sauvagerie rabaissant l'humanité au niveau d'un troupeau de fauves. Ces souvenirs et ces tableaux servent de cortège au mot de peste, et ce sera faire un premier progrès que de s'en affranchir.

Un peu de réflexion peut nous y aider. Jusque vers le milieu du XVI^e siècle, la peste est restée aussi endémique en Europe qu'elle l'est en ce moment en Asie. Elle y était implantée, installée, se réveillait presque tous les ans sur un point ou sur l'autre. Elle a disparu maintenant de notre sol, donnant en apparence raison à cette formule d'un vieux maître : la peste est une barbarie, dont la civilisation est le remède. Toutes les fois que nous la voyons aujourd'hui réapparaître, elle résulte d'une importation, et nulle part encore elle ne s'est enracinée à nouveau. Même à Oporto, où les conditions semblaient pourtant très favorables, elle diminue après n'avoir fait qu'un nombre relativement faible de victimes. Quelque chose nous protège donc, que nous ne savons pas. Mais l'ex-

1. Voir l'article de M. le docteur Mosny, dans la *Revue* du 15 février 1897.

périence de trois cents ans nous donne le droit de compter sur ce quelque chose, et voilà une première raison d'envisager l'avenir avec quelque confiance.

Aussi les préoccupations ne se portent pas de ce côté. Ce que nous regardons d'un œil inquiet, c'est, non pas les foyers endémiques de l'Asie centrale, avec lesquels nos communications sont rares et lentes, mais les foyers secondaires allumés dans les ports de l'Asie, dans la mer Rouge, à Alexandrie. Ceux-là sont tous près de nous : la vapeur les rapproche encore, et c'est ici que nous rencontrons tout de suite les préoccupations opposées et par suite l'antagonisme de l'hygiène et du commerce, c'est-à-dire de deux formes importantes de cette civilisation que nous comptions tout à l'heure en bloc comme une auxiliaire.

Pour le commerçant, les communications entre les divers points du globe ne sont jamais ni assez nombreuses, ni assez rapides. Pour l'hygiéniste convaincu, pour ce que j'appellerai l'hygiéniste pur sang, elles sont toujours trop multipliées. Ah! combien la besogne serait simplifiée, — dit-il tout bas, et parfois tout haut, — si chacun consentait à rester chez soi, à y éviter la visite de son voisin, à ne s'exposer qu'à des maladies nationales! Avec des formes plus ou moins bien précisées, ce rêve simpliste hante beaucoup de cerveaux, et les gouvernements ont senti le besoin de lui donner quelque satisfaction en cherchant un terrain de transaction entre les intérêts du commerce et ceux de l'hygiène.

Ces négociations matrimoniales entre le grand Turc et la République de Venise sont toujours très délicates. Elles exigent des concessions mutuelles, dont le dosage et l'exacte pondération demandent à la fois beaucoup de science et beaucoup de diplomatie. C'est un devoir de justice de rappeler ici ce que la France et l'Europe doivent à M. Brouardel, dans l'établissement de ces mesures de défense générale contre la peste, que M. le professeur Proust a récemment résumées dans un livre très intéressant. Mesures quarantenaires ramenées à un minimum tolérable et efficace, lazarets, désinfection des effets et des locaux contaminés, large aération de tout ce qui peut offrir asile à un germe dangereux sans pouvoir passer par l'étuve, toutes ces pratiques peuvent rendre et rendent en effet

des services. On ne peut leur reprocher qu'une chose, c'est d'être grossières. Je n'ai pas besoin de dire que je ne mets rien de dédaigneux dans ce mot. Je veux dire seulement qu'elles sont forcément des selles à tous chevaux, et qu'étant générales, elles ne peuvent tenir un compte suffisant de la nature, du rôle et des moyens de dissémination du germe pathogène qu'elles ont à combattre.



Nulle part le fait n'est plus évident qu'à propos de la peste, et il n'y a presque pas une découverte de la science sur ce point qui ne se soit érigée, involontairement bien entendu, en critique des pratiques actuelles. Dès que Yersin eut trouvé et enseigné le moyen de cultiver le bacille de la peste, il vit, par exemple, qu'on pouvait inoculer la peste au singe, et l'expérience a montré depuis que cet animal était parfois atteint par la contagion. Que deviennent dès lors les conseils de vie au grand air donnés par les hygiénistes en temps d'épidémie de peste? Faudra-t-il dépasser le singe sur ce point? Le conseil n'est pas mauvais, bien entendu, mais on voit combien la science l'a rendu vain, illusoire et même un peu comique.

Yersin a donné aussi la maladie aux rats, et nous voyons ainsi entrer en scène un autre animal, ignoré ou méconnu de l'ancienne étiologie. Depuis longtemps, pourtant, on a vu les épidémies de peste être précédées d'une mortalité anormale chez les rats. On trouve une allusion à ce fait dans l'Écriture, dans le livre de Samuel, et depuis on en a souvent vérifié l'exactitude, par exemple tout récemment à Oporto, où on voyait depuis quelques semaines de nombreux rats morts dans le quartier même où ont éclaté les premiers cas de peste. Leur découverte est d'autant plus facile que ces animaux, au lieu de rester dans leurs refuges pour y mourir, les fuient, et, saisis comme d'une sorte de vertige, apparaissent, en plein jour, dans les magasins, sur les voies publiques, insoucieux des dangers qu'ils y courent d'ordinaire.

En y regardant de près, on voit même se produire chez

eux de véritables émigrations. Ils obéissent dans ce cas à un penchant de leur nature, ou plutôt à une suggestion de leur intelligence et de leur esprit d'observation. Car le rat, la souris sont des animaux très intelligents et très observateurs. C'est ce que savent depuis longtemps les bateleurs sur la voie publique. C'est ce qu'ont appris les savants depuis qu'ils vivent avec eux dans l'intimité du laboratoire. En particulier, sitôt que les rats voient la mortalité autour d'eux dépasser une certaine mesure, fixée peut-être par les statisticiens qu'ils comptent dans leurs rangs, ils décampent. Peu importe que cette mortalité provienne de la maladie, d'un chat qui consente à leur faire la chasse, d'un chien dressé à cet emploi, ou du nombre et de l'imprévu des pièges qu'on leur tend : ils vont chercher une patrie nouvelle. Je sais un cas où trois ou quatre coups d'une carabine Flobert, avec la précaution de laisser les cadavres en place, ont dépeuplé une écurie et un jardin qu'on n'avait pu protéger par aucun autre moyen.

Quand la peste vient, les rats émigrent de même. Malades, bien portants, tous partent à la fois. Les malades meurent en route et les cadavres permettent de suivre la piste. M. le docteur Simond a nettement relevé, dans quelques villes de l'Inde, les traces de quelques-uns de ces exodes, et montré que très souvent, sinon toujours, la peste suivait le même chemin et que les rats la portaient avec eux. Or, que valent, contre ce moyen de dissémination, les quarantaines, les lazarets, les cordons sanitaires? Un régiment de chats serait plus efficace qu'un régiment de ligne !

Ces cordons de troupes autour des localités atteintes, pour préserver de la contagion le reste du pays, peuvent rendre des services dans les pays à peu près déserts, où, chassés d'un village par la maladie, les rats n'en trouvent pas d'autre à proximité, et meurent de faim en route. Là, il est peut-être utile d'empêcher les émigrations humaines; mais vouloir les arrêter comme on l'a fait récemment à Oporto, c'est une tentative vaine, car quarante mille habitants avaient quitté hâtivement la ville avant que le cordon de troupes ait pu être organisé, et ceux qui y étaient restés ont été menacés de la famine, aucun pourvoyeur ne voulant plus entrer dans une ville d'où l'on ne pouvait plus sortir,

L'observation a révélé un autre fait non moins curieux, et riche en conséquences : le rat n'est dangereux, au point de vue de la contagion de la peste, que dans les heures qui suivent sa mort. Tant qu'il vit, même à ses dernières heures, lorsqu'il est dans cet état d'hébétude dont je parlais il y a un instant, on peut le manier sans crainte. Il y a, au contraire. de nombreux exemples de mort parmi les domestiques employés à débarrasser, le matin, les magasins et la voie publique des rats qui sont venus y mourir pendant la nuit. En cherchant l'explication de ce fait, M. le docteur Simond a vu intervenir une nouvelle espèce animale, la puce.

Le rat n'a pas uniquement les qualités d'intelligence que je signalais plus haut : il est aussi soigneux et propre. Les lieux qu'il habite d'ordinaire lui donnent souvent l'occasion de pratiquer cette vertu et en ont perfectionné l'exercice. Rien n'égale en particulier l'activité avec laquelle il s'épuce, quand il est bien portant : il met à saisir son parasite une prestesse enviable. Mais quand vient la maladie, il se néglige, et devient ainsi une sorte de paradis pour les puces du voisinage qui à la fin de sa vie grouillent dans ses poils en quantités inouïes. Or, ces puces ont aussi leurs instincts. Tant que l'animal qui les héberge et les nourrit est chaud, et que son sang circule, elles ne le quittent pas ; mais, quand il est mort. elles émigrent. De sorte que le cadavre d'un rat pestiféré est dangereux pour les autres rats qui le mangent, mais aussi pour l'homme qui le manie au moment où les puces l'abandonnent en emportant avec elles, sur leur rostre ou dans leur canal intestinal, des germes dangereux qu'elles peuvent inoculer par une piqûre nouvelle, ou au moins disséminer largement.

C'est une conclusion que le docteur Simond a confirmée par l'expérience. Il a enfermé dans un bocal de verre. partagé en deux moitiés par un grillage métallique vertical, d'un côté un rat sain, et de l'autre un rat moribond de la peste, dont il n'a retiré le cadavre que trente-six heures après la mort. Le rat sain, laissé dans le bocal, est mort le cinquième jour de peste caractérisée. Il n'avait pas eu le contact direct du rat malade. Seules les puces de ce dernier avaient pu apporter la contagion au travers du grillage.

Cette expérience probante ne réussit pourtant pas toujours. Il faut d'abord que le rat malade ait des puces. Il n'en a jamais quand, apporté sain, c'est-à-dire sans puces, au laboratoire, où ces insectes sont rares, il y a été infecté, et conservé ensuite dans un bocal qui lui sert de protection contre l'envahissement possible des dernières heures, celles pendant lesquelles il ne se défend plus. On prendra donc pour l'expérience un rat atteint de peste spontanée. Il faut aussi qu'il ait assez de parasites pour que le rat qu'on expose à leur invasion soit impuissant à lutter contre elle, quelle que soit sa prestesse à croquer ses ennemis. Mais l'homme qui manie le cadavre du rat mort est d'ordinaire moins soigneux et moins habile. Et voilà que nous nous expliquons très bien pourquoi l'épidémie peut aller, mais ne va pas toujours du rat à l'homme ; pourquoi elle débute d'ordinaire par les quartiers les plus populeux, qui sont naturellement les plus infestés de rats et les plus sales ; pourquoi, dans une maison, ce sont les habitants du rez-de-chaussée qui sont les plus atteints, surtout si ces rez-de-chaussée sont des greniers d'abondance pour les rats du voisinage. L'aération et la plus large ventilation des étages supérieurs ne sont pour rien là dedans, et là encore l'ancienne étiologie faisait fausse route.

Bref, nous pouvons répondre aujourd'hui à une foule de questions auxquelles la science n'avait pu trouver de solution satisfaisante tant qu'elle a ignoré le rôle du rat et de la puce dans le transfert de la contagion. Je n'ai pas besoin de dire qu'en parlant seulement de la puce, je ne songe pas du tout à mettre hors de cause la punaise, qui, passant d'un pestiféré mourant sur un homme sain, peut inoculer le second avec le sang chargé de bacilles que son aiguillon a puisé dans le premier. Il y a eu un exemple très net de ce mode de contagion dans l'épidémie d'Oporto.



Vis-à-vis des puces et des punaises, nous avons la même arme, la propreté. On a cru à l'origine qu'il y avait une immunité particulière aux Européens dans les villes de l'Inde atteintes

par le fléau, et déjà on commençait à s'en réjouir. Il eût pourtant été bien singulier de voir cette immunité exister pour eux en Asie, lorsqu'il n'y en a pas trace en Europe, ainsi que le montre, pour prendre l'exemple le plus récent, le lourd tribut payé à la peste de Marseille en 1720. Si les Européens ont été épargnés à l'origine à Bombay et ailleurs (car il y a des villes où ils ne le sont plus maintenant), c'est qu'ils vivaient mieux et plus au large que la population indigène. Les riches négociants parsis ou hindous ont été aussi indemnes que les Anglais, parce qu'ils vivaient comme eux. Ce n'est donc pas une question de race. Enfin la police indigène, constamment en contact avec les victimes du fléau, a été très faiblement touchée. C'est qu'elle était exercée et astreinte à la propreté : c'est aussi qu'on la rassemblait le soir dans des casernes, qui étaient pour elle l'équivalent du bocal de verre pour nos rats du laboratoire.

Et ici encore nous pouvons mettre en regard la précision de nos renseignements actuels et des pratiques qui en découlent, avec le vague des idées qui président à l'organisation des services généraux de désinfection. Les Anglais, qui ont le mérite de faire grandement tout ce à quoi ils se croient obligés, ont réalisé, dans l'Inde, pour enrayer la peste, la tentative la plus colossale qui ait encore été faite. A Bombay, en 1897, il n'y avait pas moins de trente et un mille personnes spécialement embauchées pour le nettoyage et la désinfection des égouts, des rues et des maisons. C'est l'équivalent, pour Paris, de cent mille cantonniers suplémentaires. Les mesures adoptées comprenaient la destruction par le feu de la literie, des vêtements et autres objets suspects, l'incendie des maisons de peu de valeur, la désinfection des autres à l'aide de solutions d'acide phénique répandues avec une telle profusion, au moyen de pompes à incendie, qu'il fallait un parapluie pour entrer dans ces maisons, quand le service sanitaire les avait quittées. Dans un quartier fortement atteint et comprenant environ cent quatre-vingts maisons, les égouts furent journellement balayés par treize mille cinq cents mètres cubes d'une solution phéniquée : à ce taux-là il n'y aurait pas assez d'eau dans la Seine pour laver les égouts de Paris. L'acide phénique manquant sur les marchés, on eut recours à la chaux

vive, employée à profusion, tantôt seule, tantôt mélangée à des désinfectants tels que le sublimé corrosif, le chlorure de chaux, l'acide carbonique. On poussa même l'ardeur d'agir jusqu'à l'irréflexion, puisqu'on annihilait ainsi l'un par l'autre, en les mélangeant ensemble, des antiseptiques séparément puissants, comme le sublimé corrosif et la chaux. Ce grand effort terminé, il fallut reconnaître qu'il était stérile, et que les mesures prises non seulement n'avaient pas produit l'effet attendu, mais pouvaient encore avoir été nuisibles : par exemple l'inondation d'un égout pouvait en avoir chassé les rats pour les envoyer ailleurs. Voilà ce que c'est que de viser au hasard et de tirer dans la nuit, même quand on fait des feux de salve.



Nous ne savons pas encore tout, en ce qui concerne l'étiologie de la peste ; mais ce que nous avons appris nous donne une direction et une ligne de conduite. Si gravement atteint qu'il soit, un pestiféré n'est pas plus dangereux qu'un autre malade contagieux quelconque. Pour le rendre absolument inoffensif et l'empêcher de transmettre la contagion, il suffit de l'entourer de ce confort relatif et de ces soins de propreté qu'on trouve dans le moindre hôpital, et qu'on peut se procurer partout à peu de frais. Il faut le préserver des piqûres d'insectes, surtout pendant les dernières heures de sa vie, au moment où son sang, indemne jusque-là, commence à contenir des bacilles pesteux, et peut, sucé par une puce ou une punaise, être un véhicule de contagion. Il faut aussi, s'il meurt, l'enterrer dans des conditions qui le rendent inoffensif. J'ai peur qu'on ne trouve ces recommandations banales, tant elles sont simples. Elles sont suffisantes pourtant, mais à une condition, c'est qu'on les applique aux premiers cas de peste. Ce sont ces pratiques qui ont arrêté l'évolution de la peste à Londres, à Vienne, tout récemment à Trieste, et dans beaucoup de villes où on a vu des pestiférés sans qu'il y ait eu d'épidémie. Mais si on méconnaît ou si on néglige ces premiers cas, si on ne prend contre eux aucune mesure, si on laisse, par une voie quelconque, la maladie se

communiquer aux rats, voilà créée toute une catégorie de malades sur lesquels nous ne pouvons rien, et qui passent en les narguant au travers des mailles de nos filets sanitaires.

La mise en œuvre de ces mesures primordiales de protection et de défense entraîne donc la création d'un personnel chargé de se tenir à l'affût, surtout dans les ports de mer, de tout cas de peste importé, et d'entourer le malade de toutes les précautions qui peuvent le rendre inoffensif. Si on veut bien se rapporter à mon article sur la défense contre la maladie, que je visais en commençant, on verra que l'organisation qui doit nous servir de modèle, est l'organisation phagocytaire, celle de ce corps de police dont la nature nous a tous pourvus, et qui fait une garde si active au dedans de chacun de nous, lorsque nous ne le troublons pas par nos mauvaises habitudes.

Nos phagocytes protecteurs, dans notre organisation défensive contre la peste, sont naturellement les médecins. L'expérience montre qu'ils sont éducables, comme les phagocytes de nos tissus. On leur a donné, avec l'agrément et le concours de l'État, l'éducation, j'allais dire la vaccination nécessaire, en réunissant à l'Institut Pasteur ceux qui doivent prendre part à la défense, pour leur apprendre à reconnaître cliniquement et bactériologiquement la peste dès sa première apparition, et leur indiquer leurs obligations et leurs devoirs dès qu'ils l'auront reconnue. Bref, ce personnel existe, embrigadé, muni d'instructions, peu nombreux il est vrai, mais rempli de zèle et de compétence.

Au reste, il n'a pas besoin d'être très nombreux, car ce n'est qu'une avant-garde opposée à une avant-garde. Il faut seulement lui assurer des troupes de soutien, pour le cas, possible après tout, où il faillirait à son œuvre, et se laisserait déborder. Ce que nous venons d'apprendre nous ouvre pour cela une voie sûre, dans laquelle il y a place pour les efforts de tous : efforts individuels, se traduisant par la propreté corporelle, par celle des ménages, des locaux fréquentés par les insectes et les rats, par l'appel aux armes de tous les chats endormis dans la paresse, par la suppression du mou de veau corrupteur. Si chacun faisait dans ce sens tout ce qu'il peut faire, ou même seulement tout ce que lui com-

mande son intérêt personnel, en dehors de tout intérêt de communauté; si, dans les ports menacés, les quartiers voisins des quais de débarquement se nettoyaient de leurs immondices, de leurs rongeurs, de leurs insectes, il y aurait là une première barrière, plus efficace qu'on ne croit, contre l'implantation de la maladie. A ces efforts individuels les municipalités devraient naturellement joindre les leurs. A elles incombe l'assainissement de la voie publique, le nettoyage des égouts, non pas en y faisant passer des fleuves d'acide phénique, mais en procédant plus économiquement à la destruction des rats qui les habitent. Sur ce dernier point, Paris a donné un bon exemple, en se préoccupant à l'avance des moyens qu'on pourrait employer pour détruire les milliers des rongeurs qui infestent les magasins, les hôpitaux et les égouts.

Parmi ces moyens, il en est un qui semble en ce moment très efficace. On connaît, depuis Löffler, un microbe capable de communiquer à beaucoup de rongeurs une maladie épidémique et mortelle pour eux, bénigne ou inoffensive pour les autres espèces animales. Le rat qui en est atteint en meurt, et son cadavre, mangé par ses camarades qui font de ce cannibalisme un procédé de voirie, leur donne la maladie, qu'ils colportent et exportent à leur tour. Ce virus ne s'adressait d'abord qu'au rat des champs. Il a fallu le renforcer un peu pour le rendre capable de tuer aussi le rat de ville, le rat d'égout, très résistant vis-à-vis de beaucoup de poisons, et ayant pour cela les mêmes raisons que Mithridate. Une expérience faite par les soins du préfet de la Seine dans un des hôpitaux de l'Assistance publique a prouvé que ce virus renforcé pouvait assurer la destruction des rats, pour lesquels les hôpitaux sont des fiefs héréditaires. Une commission, nommée par M. le préfet de police, installe en ce moment une autre grande expérience dans des conditions qui la rendront tout à fait concluante. Si elle réussit, on la recommencera en grand, et on conservera le dernier rat d'égout, dans une cage de verre, pour le montrer aux visiteurs de l'Exposition universelle.



Voilà, esquissée à grands traits, — car ce n'est pas dans une Revue comme celle-ci qu'on peut entrer dans les détails, — voilà, dis-je, notre première ligne de défense. Nous avons le moyen de la doubler d'une seconde. Prévenir vaut mieux que guérir, dit un proverbe plein de sagesse. Mais quand on n'a pas su ou pu prévenir, il est bon de savoir guérir. La science nous a fourni pour cela, au sujet de la peste, des moyens divers, tous tirés, comme les moyens préventifs dont je parlais tout à l'heure, de l'étude particulière du microbe contre lequel il s'agit de lutter.

Dès que Yersin eut fait ses premières cultures du bacille de la peste, il essaya d'immuniser des animaux, et dès que les premières de ces cultures furent arrivées à l'Institut Pasteur, M. le docteur Roux, avec ses élèves A. Calmette et Borrel, tentèrent de réaliser à nouveau le miracle du bacille de la diphtérie, c'est-à-dire de chercher si un animal auquel on inocule le bacille de la peste à petites doses, de façon que, sans en mourir, il en soit très malade, ne fournirait pas, une fois revenu à la santé, un sérum capable d'immuniser un autre animal contre la peste, ou même de guérir un autre animal qui en serait atteint. L'expérience a montré qu'il en est ainsi, que ce sérum est préventif, c'est-à-dire qu'injecté, en très faible quantité, sous la peau d'un animal neuf, il met cet animal en état de résister à une inoculation de bacille de la peste, sûrement mortelle pour un animal non préparé. Cette immunité préventive n'est malheureusement pas très durable. Au bout de quelques jours, d'une quinzaine, on la voit diminuer peu à peu, puis disparaître. L'animal se comporte alors comme un animal neuf; il a perdu le souvenir et le bénéfice de sa vaccination préventive.

De plus, ce sérum est curatif, c'est-à-dire qu'on peut sauver avec son aide un animal déjà inoculé ou atteint de la peste. Seulement l'effet produit dépend du temps qui s'est écoulé entre l'inoculation infectieuse et l'injection curative : c'est que le bacille de la peste a mis à profit ce temps pour se multiplier, et devient d'autant plus difficile à déloger qu'il a da-

vantage grossi ses bataillons. On peut, il est vrai, opposer à sa multiplication une augmentation correspondante dans la quantité du sérum injecté. On comprend pourtant qu'il y ait à cela des limites et que, lorsque le malade est fortement atteint, le sérum n'ait plus d'effet, injecté sous la peau. Il faut alors un autre mode d'intervention que nous retrouverons tout à l'heure.

Nous n'en sommes encore qu'à l'animal : nous devons évidemment arriver jusqu'à l'homme, dans ces tentatives de thérapeutique, qui seraient œuvre vaine et de pur dilettantisme, j'ose même dire d'un dilettantisme assez cruel, si on s'arrêtait avant. On devine que ces derniers pas, que ces essais sur l'homme ne se font pas sans appréhension et sans péril. On avait heureusement, pour les tenter dans l'Inde, un médecin aussi prudent que hardi, le docteur Yersin. Son premier malade fut un jeune Chinois, séminariste de la mission catholique de Hong-Kong, très fortement atteint de la peste, puisqu'il avait déjà des vomissements et du délire six heures après le premier début apparent de la maladie. Trois injections successives de sérum, chacune de dix centimètres cubes, le rétablirent si bien que, douze heures après avoir reçu la première, il n'avait plus de fièvre et se disait guéri. « On comprendra, dit le docteur Yersin dans sa narration, que cette nuit passée près de mon premier pestiféré ait été pour moi une nuit pleine d'anxiété. Mais au matin, quand avec le jour parut le succès, tout fut oublié, même la fatigue. »

Dans cette campagne de 1897, Yersin put traiter, avec sa provision de sérum, vingt-six malades, dont deux seulement moururent. Dans une maladie où la mortalité reste d'ordinaire voisine de 80 p. 100, c'était un succès. Le sérum employé provenait de chevaux immunisés tant à l'Institut Pasteur de Nha-Trang (Annam) dirigé par M. Yersin, qu'à l'Institut Pasteur de Paris. Des deux côtés on se mit activement à immuniser des chevaux contre la peste.

Cette vaccination est malheureusement longue. Il faut la conduire patiemment et avec prudence. Si, à un moment quelconque, on force les doses pour aller plus vite, le cheval en expérience meurt, et il faut recommencer. De plus, quand on opère sur des animaux de cette taille, on ne peut pas les enfer-

mer dans un bocal, comme on le fait pour les souris. Il est difficile de leur éviter la visite nocturne des rats ; les chances de contagion augmentent, et ce n'est pas sans quelque appréhension qu'on installe, même en pleine campagne, dans un pays où la peste n'existe pas, une écurie de chevaux pestiférés. Il y a bien un moyen d'éviter le danger que présente, quelles que soient les précautions prises, leur inoculation par des bacilles vivants. On peut les immuniser avec des cultures chauffées où tous les bacilles ont été tués, en n'y laissant que les poisons élaborés pendant leur vie. Ces toxines bacillaires sont aussi vaccinantes. Malheureusement le sérum des animaux qu'elles ont servi à immuniser est moins actif que lorsqu'on s'est servi de bacilles vivants.

On ne savait pas encore cette infériorité en 1897, et bien qu'on eût travaillé tout l'hiver, les deux Instituts Pasteur de Paris et de Nha-Trang furent pris de court quand éclata, en 1898, la grave épidémie de Bombay, dont j'ai parlé ci-dessus. Les moyens canoniques de désinfection ayant échoué, comme nous l'avons vu, le gouvernement fit appel aux lumières et au dévouement des savants. Yersin revint dans l'Inde avec tout ce qu'il avait pu se procurer de sérum, et, avec lui, une Commission russe et une Commission allemande, curieuses de le voir à l'œuvre.

Cette fois, le succès fut moins marqué que la première fois, et la mortalité chez les traités ne fut ramenée qu'à un chiffre moitié de celui de la mortalité normale. S'il avait fallu en rester sur cette constatation, c'eût été beaucoup d'argent dépensé et beaucoup de temps perdu pour un maigre résultat. On se remit à l'œuvre. Le docteur Roux imposa sa foi à ses collaborateurs. On améliora les procédés de la vaccination pour obtenir un sérum plus efficace, et, tout en le fournissant libéralement aux gouvernements et aux médecins qui en demandaient pour en faire l'épreuve, on restait surtout attentif aux essais qu'en faisait dans l'Inde anglaise un médecin des colonies, le docteur Simond, dont j'ai résumé plus haut les curieuses découvertes au sujet de l'étiologie de la peste.

Mais l'Inde est loin, les communications avec Bombay sont lentes et difficiles, et les choses en étaient là quand l'apparition de la peste à Oporto vint fournir inopinément l'occa-

sion de voir ce que valait le sérum sur des Européens, dans une ville d'Europe à portée de Paris. L'Institut Pasteur n'hésita pas à faire les frais d'une mission nouvelle, et le docteur A. Calmette, directeur de l'Institut Pasteur de Lille, qui était mêlé depuis longtemps, comme nous l'avons vu, à ces études, partit pour Oporto avec M. le docteur Salimbeni.

Cette mission a été des plus fructueuses. Elle a fourni d'abord la démonstration évidente de l'efficacité du sérum, tel qu'on le prépare aujourd'hui. La mortalité moyenne en ville, sur les malades non traités, a été à Oporto de 65 p. 100. Elle est tombée à 15 p.100 à l'hôpital sur les malades soumis au traitement. C'est exactement la même décroissance que celle qui a assis solidement la réputation du sérum contre la diphtérie. On tombera au-dessous de ce chiffre pour la peste, comme on est tombé au-dessous pour la diphtérie, et déjà, à la fin de leur mission, MM. A. Calmette et Salimbeni ont pu étudier une méthode plus efficace que celle des injections sous-cutanées de sérum, par laquelle ils avaient débuté.

Aux malades les plus atteints, et déjà aux portes de l'agonie, ils injectent ce sérum dans les veines, de préférence dans une de celles du poignet, qui sont très accessibles. Arrivant ainsi brusquement dans le sang, la dose introduite produit des effets de masse, et le réveil de l'organisme est souvent subit. Frappés des résultats extraordinaires qu'ils ont parfois observés, MM. Calmette et Salimbeni n'hésitent pas à recommander ces injections intra-veineuses comme une pratique courante pour tous les cas, même ceux dans lesquels le danger ne semble pas imminent.

Nous voilà donc armés d'un remède efficace contre la peste, contre les rares cas de peste qu'aura laissés pénétrer, si elle est bien faite, la garde aux frontières dont nous avons parlé plus haut. Mais nous pouvons encore aller plus loin, et renforcer cette garde, en mettant à son service les propriétés préventives de ce sérum dont nous n'avons encore utilisé que les effets curatifs. Prévenir vaut mieux que guérir, disais-je tout à l'heure. Le bénéfice n'est pas seulement de ce côté. Il résulte aussi de ce qu'il faut beaucoup moins de sérum pour vacciner temporairement un homme contre

la peste que pour l'en guérir lorsqu'il l'a contractée. De sorte qu'on a théoriquement, et même pratiquement, le droit de se donner l'agréable vision de toute la population d'un port, de celui de Marseille par exemple, assistant impassible, parce qu'elle est vaccinée, au débarquement de la peste sur le quai de la Joliette.

Cette impassibilité peut heureusement être obtenue à moins de frais en profitant de ce qu'un pestiféré ne reste un peu dangereux, lorsqu'il est entouré et soigné, que pour son voisinage immédiat. S'il sort d'un navire, il suffit de vacciner ceux qui en sortent avec lui. S'il est emporté dans un lazaret ou en ville, il suffira de vacciner ceux qui lui donneront des soins; s'il meurt malgré le sérum, ceux qui manieront son cadavre. A Oporto, la mission française a ainsi vacciné tout le personnel du Laboratoire municipal d'hygiène et du service de désinfection, les pompiers de la ville, chargés, en temps d'épidémie, de porter les malades à l'hôpital et les cadavres au cimetière, la famille entière de plusieurs malades, un certain nombre de médecins de la ville et toute la colonie française : en tout un peu plus de six cents personnes.

Ces injections n'ont jamais produit d'accident. Leur effet est malheureusement fugace, nous l'avons vu, et l'immunité ainsi conférée ne dure pas plus d'une quinzaine de jours. Cela suffit pour protéger l'entourage d'un malade, dont la maladie est toujours courte, lorqu'elle aboutit à la mort, et qui devient, en moyenne, de moins en moins dangereux, à mesure qu'il approche de sa convalescence. Dans les cas rares où la peste reste longtemps grave, de même que pour les médecins ou les infirmiers qui vivent en contact permanent avec des pestiférés, il suffira de renouveler la vaccination toutes les deux semaines. La mort du docteur Camara Pestana est une triste preuve de cette nécessité. Il avait reçu la dose préventive de cinq centimètres cubes de sérum le 18 septembre, et, confiant dans cette vaccination, professant aussi, sans doute, cette sorte de fatalisme qui existe au fond de l'âme de tant de médecins, il n'avait pas voulu recommencer. Son immunité n'existait plus lorsqu'il a, vers le 18 octobre, contracté la peste, qu'il n'a pas voulu soigner, parce qu'il s'est obstiné à la croire légère, et qui l'a emporté.



On voit, en résumé, que la science nous a fourni, contre la peste, des armes moins banales et plus efficaces que celles qu'on lui opposait autrefois [1]. Nous connaissons le microbe qui la produit, ses voies de transport, ses propriétés principales. Nous pouvons lui couper ses chemins de dissémination, l'opposer à lui-même, faire servir la peste à guérir la peste, et, si on ne sauve pas le malade, le rendre du moins inoffensif pour ceux qui l'entourent. Nous savons empêcher la peste d'éclore, et, quand elle a éclos, de se propager. Dans cette lutte contre un ennemi menaçant et qui a dans son histoire tout un passé de terreur, il y a place pour tout le monde. J'ai dit la part des initiatives individuelles, des communautés, de l'État. Mon devoir est d'ajouter que les pouvoirs publics ont eu conscience de cette responsabilité, et que, tant du côté de l'État que de la ville de Paris, l'Institut Pasteur a rencontré tout ce qu'il a pu souhaiter de concours et de bonnes volontés. Nous avons même été obligés de nous défendre contre nos amis. « Vous n'avez pas assez de chevaux, nous disait-on, il faut en immuniser vingt fois davantage! » Immuniser ne serait rien : il faut loger, et les écuries ne s'improvisent pas, surtout des écuries comme il en faudrait pour qu'on puisse y manier en parfaite sûreté, par quantités aussi considérables, le microbe de la peste; et puis un personnel exercé ne se crée pas en huit jours ni en un mois. Nous devons nous contenter de demander un grand effort à celui que nous avons. L'Institut Pasteur sera à la fin de

1. J'aurais pu être plus rassurant encore en parlant dans cet article d'une autre méthode de vaccination préventive imaginée par M. le docteur Haffkine, et dans laquelle on se sert, non du sérum d'un animal immunisé, mais de cultures de bacilles de la peste, tués par l'action de la chaleur. L'immunité conférée par cette méthode est plus lente à se dessiner qu'avec le sérum, et n'apparaît guère qu'au bout de dix ou de quinze jours, mais elle est plus durable. Malheureusement, elle est précédée d'une courte maladie inoffensive, mais parfois pénible. Comme ces cultures peuvent se faire très vite, en quantités aussi grandes qu'on voudra, c'est une ressource à réserver pour le cas où, malgré toutes les précautions prises, on serait débordé par le fléau. M. Haffkine a appliqué sa méthode à des centaines de milliers d'habitants de l'Inde, en pleine épidémie, et les autorités civiles et médicales l'encouragent à poursuivre son œuvre de protection.

l'hiver en mesure de parer à toutes les éventualités, mais à une condition, c'est que la population ne s'affole pas si par hasard quelques cas de peste viennent à éclater chez nous. Il y aura assez de soins et assez de sérum pour tout le monde. S'il y a panique, les réservoirs de Montsouris pleins de sérum ne suffiraient pas. Ce qu'il faut bien se dire, c'est qu'avec les armes que nous nous sommes données contre elle, la peste est une maladie bénigne qu'il est facile d'arrêter à ses débuts ; elle ne devient redoutable que lorsque ceux qu'elle menace ou qu'elle atteint renoncent à la regarder en face.

E. DUCLAUX

# LÉA[1]

Frédérique et mademoiselle Heurteau s'assirent sur la couchette. Daisy, le substitut Courbaraud, le juge d'instruction et les commissaires prirent des chaises et s'installèrent autour de la table. Le juge griffonnait des notes.

— Voyons, demanda le substitut à l'Irlandaise. Pouvez-vous nous fournir une indication quelconque sur les motifs qui ont déterminé l'acte de la demoiselle Soubize?

— Aucune, répondit Daisy.

— Elle ne vous avait pas fait part de son projet?

— Nullement.

— Aviez-vous observé quoi que ce fût d'anormal, hier et les jours précédents, dans son allure, dans son langage?

— Oui. Elle avait eu une violente crise nerveuse, la nuit d'avant. En revanche, durant toute la journée d'hier, elle m'a paru calme. Ces dames peuvent en témoigner.

Frédérique et mademoiselle Heurteau acquiescèrent, d'un signe de tête.

— Ah! ah! dit M. Courbaraud. La demoiselle Soubize avait eu une crise la nuit précédente... Est-ce qu'elle était sujette à des accidents de cette nature?

— Mon Dieu... les crises étaient fréquentes au moment de l'adolescence, lorsque l'Union pour le sauvetage de l'en-

1. Voir la *Revue* des 1er et 15 décembre 1899, 1er et 15 janvier 1900.

fance me la confia... Devenue femme, Geneviève s'était peu à peu guérie. Elle se portait fort bien, depuis trois ans surtout, — depuis que nous nous étions enrôlées toutes les deux parmi les fondatrices de cette maison. Malheureusement, son infirmité a reparu quand, une fois l'École constituée, nous avons dû y demeurer. Je crois que la discipline lui pesait. Dans les derniers mois, à la suite de quelques difficultés auxquelles notre œuvre fut en butte, les accès s'aggravèrent et se multiplièrent. Comme ils survenaient presque toujours la nuit, et que nos deux chambres communiquent, j'étais seule à les connaître. Ils n'ont eu que moi pour témoin ; je me suis toujours appliquée à les dissimuler.

— Bien. Maintenant, existait-il, à votre connaissance, des relations entre Geneviève Soubize et sir James Bartlett ?

Daisy hésitait. Le juge d'instruction, prenant la parole, insista à son tour.

— Dites-nous tout ce que vous savez, dans l'intérêt de l'accusée et dans le vôtre. Je vous avertis que la dame Mary Jackson a déjà déposé : sir James sortait de chez elle quand il a été frappé. Cette dame nous a déclaré avoir gardé plusieurs mois Geneviève Soubize à son service : la jeune fille aurait alors souvent rencontré le baronet. Madame Jackson la tient pour une anarchiste dangereuse.

— Il est exact, répondit Daisy, que Geneviève a été lectrice chez lady Mary : elle y rencontra le baronet... Mais qu'il y eût aucune relation intime à cette époque, entre sir James et Geneviève, cela, je suis sûre que non... absolument sûre.

— Voilà le point obscur, répliqua le substitut. Vous n'ignorez pas que l'accusée semble avoir été elle-même l'objet de violences...

— Comment, c'est vrai ! s'écria l'Irlandaise. Ah ! les misérables... Mais qui a fait cette chose monstrueuse ?

— Geneviève Soubize refuse absolument de s'expliquer là-dessus. Et quoi qu'en disent les romans et les journaux, il n'est pas toujours possible à un médecin de se prononcer dans un cas semblable. Nous comptions sur vous pour avoir quelques éclaircissements. Je vous en prie, parlez...

— En conscience, monsieur, je ne sais rien. J'ai toujours considéré Geneviève comme une enfant d'une honnêteté absolue... Je croyais savoir tout de sa vie, et cette vie me paraissait parfaitement pure. Chacune, ici, pensait comme moi et vous dira la même chose. Vous recueillerez les mêmes renseignements à la Maternité, notamment auprès du maître de Geneviève, le professeur Bouchardon.

— En effet, l'accusée a été élève sage-femme, nous a dit madame Jackson... Est-ce qu'elle exerçait?

— Non. Elle n'en aurait d'ailleurs pas eu le loisir.

— Mais enfin, elle avait à sa disposition des instruments de chirurgie... sa trousse d'élève?...

— Je crois... Oui... elle les avait...

— Où cela?

Daisy ne répondait pas. Frédérique, comprenant que toute dissimulation serait périlleuse, dit :

— Monsieur, les instruments de Geneviève sont en bas, dans le laboratoire. On vous les montrera.

— Ah?... Merci, mademoiselle... Nous irons les prendre tout à l'heure. Pour le moment, puisque nous ne trouvons ici aucun renseignement sur le mobile du crime, nous allons jeter un coup d'œil rapide dans la chambre de la demoiselle Soubize... Vous nous avez dit qu'elle communiquait avec la vôtre, mademoiselle Craggs?... Venez... Vous pouvez assister à la perquisition, mesdames.

L'opération dura peu. L'armoire de Geneviève contenait des vêtements, qui furent laissés, ainsi que le linge, après avoir été toutefois soigneusement examinés. On confisqua deux portraits, l'un de Parnell, l'autre de O'Connell, qui décoraient la cheminée. La bibliothèque fut inventoriée. Elle renfermait quantité de brochures révolutionnaires récentes, et aussi une collection de journaux irlandais, datant de plus de vingt années, qui citaient fréquemment le nom de Daisy Craggs. Dans le tiroir de la table à écrire, on saisit enfin toute la correspondance de Geneviève, son journal intime et plusieurs cahiers d'un papier très jauni : c'étaient des conférences ou des programmes de conférences élaborés par Daisy au temps du fénianisme.

Daisy, interrogée, s'en reconnut l'auteur : elle se dé-

fendit de les avoir donnés à Geneviève dans le dessein de la convertir.

— Il y a longtemps, pour ma part, que j'ai dit adieu à toutes ces chimères. Quant à Geneviève, elle n'a jamais traversé la Manche : pouvait-elle s'intéresser à cela autrement que d'une façon abstraite, historique...

Ni le substitut ni le juge ne répondirent. Ils passèrent un instant dans la pièce voisine et y tinrent conseil avec les commissaires.

— Mademoiselle Craggs, dit M. Courbaraud en rentrant, nous allons être forcés de faire aussi quelques recherches parmi vos affaires. Et je ne vous cache pas que nous vous garderons probablement...

— Vous l'arrêtez? s'écria Frédérique. Mais qu'est-ce qu'elle a fait? Elle n'a pris aucune part...

— Je n'aurais pas demandé mieux que de ne pas inquiéter mademoiselle Craggs, répliqua le substitut. Malheureusement, les papiers que nous venons de saisir donnent beaucoup de vraisemblance à l'hypothèse d'un crime politique. Et plusieurs de ces papiers appartiennent à mademoiselle Craggs.

A partir de cette minute, les représentants de la loi procédèrent à leur besogne avec moins de courtoisie, et presque en silence. De temps à autre, ils se renseignaient d'un ton sec. La perquisition chez Daisy ne fournit, naturellement, aucun indice nouveau. On trouva des papiers insignifiants, des ébauches de traductions et d'articles littéraires, quelques portraits de femmes. La trousse de Geneviève fut ensuite saisie dans le laboratoire Ces opérations terminées, Courbaraud dit à l'Irlandaise :

— Veuillez vous habiller, mademoiselle; nous vous emmenons.

— Bien, dit simplement Daisy. Pensez-vous me garder longtemps?

— Je ne puis rien vous garantir. Cela dépendra de l'instruction. Emportez des vêtements au moins pour deux ou trois jours.

On laissa Daisy seule dans sa chambre avec mademoiselle Heurteau et Frédérique. Celles-ci voulurent la réconforter.

— Oh! dit l'Irlandaise avec sincérité! ne vous occupez

pas de moi. J'en ai vu bien d'autres, dans le temps; les prisons ne me font pas peur... Et puis, il me semble que ma petite Geneviève aura plus de courage quand elle saura que je suis arrêtée aussi...

Elle embrassa ses deux compagnes :

— Au revoir, Heurteau; au revoir, Frédérique. Ne nous en veuillez pas trop, à toutes les deux. Geneviève n'est pas responsable... et moi, vraiment, si j'ai eu tort de vous cacher son état, je ne suis coupable que de l'avoir trop aimée.

Une tendre et puissante émotion oppressait le cœur de Frédérique. Elle serra Daisy dans ses bras :

— Ayez confiance, chère. Je m'occuperai de vous. Et je crois que je le pourrai efficacement.

— Vrai? Alors, si vous avez quelque influence, pensez d'abord à Geneviève. Sauvez-la, Frédérique!

— Je tâcherai... Je vous le promets.

— Je voudrais dire adieu à Pirnitz et à Léa.

Frédérique réfléchit :

— Léa est bien nerveuse en ce moment, dit-elle. Je crois qu'il vaut mieux lui épargner cette épreuve. Quant à Pirnitz, je vais l'appeler.

Mais Pirnitz était sortie, quelques instants avant l'arrivée du substitut, du juge d'instruction et des commissaires. Les magistrats commençaient à s'impatienter de tous ces délais.

— Il est temps, mademoiselle, dit assez rudement Courbaraud entr'ouvrant la porte.

— Allons! fit Daisy.

— Ne pourriez-vous, monsieur, demanda Frédérique, emmener miss Craggs par la cour du laboratoire, qui donne sur la rue Delormel?

— Soit! fit Courbaraud.

Un des agents fut dépêché aux fiacres; les cochers reçurent l'ordre de faire le tour des bâtiments et d'attendre rue Delormel. Ainsi Daisy, accompagnée des policiers, sortit inaperçue.

On était en juin; les nouvelles de politique générale chômaient; la Chambre des députés, en fin de session expédiait quelques lois d'intérêt local. Le crime de la rue

du Colisée fournit une pâture alléchante à la curiosité. Toute l'après-midi qui suivit l'assassinat, des reporters affluèrent rue des Vergers : ils voulaient des détails sur Geneviève, sur Daisy Craggs et aussi sur l'organisation de l'École, sur la vie des maîtresses. Certains portaient en bandoulière des appareils de photographie et prétendaient en user pour reproduire les visages et les bâtiments. Pirnitz, Frédérique et mademoiselle Heurteau opposèrent une résistance ferme à leur indiscrétion professionnelle. Mademoiselle Heurteau s'installa même dans la loge du concierge pour les recevoir sans qu'ils pénétrassent dans l'École.

Les journaux du soir publièrent peu de renseignements. Le *Temps* disait :

« On n'a pas encore trouvé une explication satisfaisante du crime, mais il paraît bien qu'on est en présence d'un attentat anarchiste. La perquisition faite à l'École, rue des Vergers, par M. Courbaraud, a provoqué la saisie d'une grande quantité de brochures et de placards révolutionnaires. Une autre maîtresse, nommée Craggs, Irlandaise d'origine et ayant pris part, dans son pays, à plusieurs mouvements agraires, a été écrouée à Saint-Lazare... Quant à Geneviève Soubize, elle donne des signes de dérangement cérébral : mais on incline à la croire une simulatrice très habile. »

Au cours de cette même journée, plusieurs parents d'élèves vinrent s'informer. Mademoiselle Heurteau leur donna des explications si franches, si nettes, qu'ils se retirèrent rassurés. Pour toute personne de bonne foi, le crime de Geneviève était sans relation avec la doctrine et les mœurs de l'École. D'ailleurs, la plupart des élèves étaient orphelines ou abandonnées. Toutes, sans exception, se rangèrent autour des maîtresses, prirent le parti de Geneviève et de Daisy. On les réunit, après le souper, dans la salle des conférences, — où naguère Pirnitz avait prononcé l'admirable discours-programme de l'Œuvre. Ce fut elle encore qui leur parla :

« Mes chères enfants, leur dit-elle, vous êtes, avec celles qui vous enseignent, les membres d'une même famille ; vous avez le droit d'être tenues au courant de tout ce qui intéresse

la vie de l'École. Eh bien, l'École traverse une crise pénible; il faut que vous l'appreniez afin que vos jeunes âmes se préparent aux événements.

» Notre prospérité suscitait déjà bien des jalousies ; bien des volontés hostiles cabalaient contre nous. Nos ennemis guettaient les traverses qui ne manquent jamais aux entreprises longues et importantes. Une première épreuve fut la maladie et la ruine de notre bienfaitrice, de celle par qui l'École existe, — mademoiselle de Sainte-Parade... La noble femme a perdu sa fortune : elle est paralysée sans espoir de guérison. L'École ne peut plus compter sur ses largesses. Mais l'École n'en est pas moins vivante, sachez-le. Je vous l'assure et je tiens à ce que vous en soyez persuadées : malgré tout ce qu'on pourra prétendre, l'École ne mourra pas faute d'argent. Si l'argent se fait rare, nous réduirons nos frais : au besoin, nous travaillerons toutes ensemble pour gagner le nécessaire, n'est-ce pas?... (*Oui! Oui!* crièrent les élèves.)

» Aujourd'hui, un autre malheur, plus cruel qu'une perte de fonds, nous atteint. Écoutez-moi : une des fondatrices de notre maison, une de celles que vous aimiez le mieux et qui méritait le mieux votre amour par son intelligence et son dévouement, est accusée d'avoir commis un crime...

(Les élèves crièrent : *Ce n'est pas vrai! ce n'est pas vrai!*)

» J'ignore si le fait est vrai, continua Pirnitz. J'ai appris aujourd'hui, en même temps que cette affreuse nouvelle, une chose que nous ignorions toutes, sauf mademoiselle Daisy Craggs : que Geneviève Soubize était une malade, sujette à des crises où sombrait parfois sa responsabilité. Mademoiselle Craggs, je le déclare hautement devant vous, a eu tort, grand tort, de nous dissimuler l'infirmité de Geneviève. Elle l'a fait par charité discrète : mais voyez, mes enfants, comme toute dissimulation du vrai, même dans une intention pieuse, provoque parfois de redoutables conséquences! La pauvre Daisy Craggs en est la première victime. Elle est considérée comme la complice de Geneviève, ce qui est faux, je vous l'atteste : on va le reconnaître certainement. Geneviève, si elle est coupable, n'a confié son projet à personne et l'a exécuté seule, comme une monomane, comme un

pauvre être en état de somnambulisme. Daisy en a été aussi étonnée et aussi atterrée que nous toutes...

» Voilà, mes chères filles, la vérité. Vous l'entendrez probablement défigurer autour de vous. Ceux qui nous haïssent, parce que nous représentons, sous sa forme libre, la conscience de la Femme, essaieront de tirer parti, pour nous anéantir, de faits malheureux accomplis en dehors de notre volonté. Nous, fortes de notre innocence, nous résisterons. Nous comptons sur vous pour nous seconder dans cette résistance... *(Oui! oui!...)* J'ai le plus ferme espoir que la coalition des jalousies, des cupidités, des haines sectaires, ne prévaudra pas contre nos énergies unies. D'ailleurs, dussions-nous être vaincues, dispersées, dût cette École ne plus connaître la prospérité, eh bien, la semence jetée par nous dans vos cœurs ne sera pas perdue.

» Tant que l'une de vos maîtresses sera vivante, vous pourrez toujours vous grouper auprès d'elle... Enfin, fussiez-vous seules, séparées de nous, j'ai confiance que vous resterez ce que nous avons fait de vous : de petites femmes honnêtes, braves, libres. »

Toute la jeune assistance en pleurs assaillit l'estrade quand Pirnitz cessa de parler... L'humble apôtre aux membres souffreteux fut entourée, embrassée, caressée par cette foule juvénile, subitement haussée à l'enthousiasme des grandes causes. Elles étaient fières, ces fillettes, d'être traitées comme des femmes, comme des collaboratrices. En cette minute, Pirnitz eût pu leur commander de s'exposer à la mort, elles y eussent couru avec la joie des catéchumènes. Les maîtresses, les adjointes, gagnées par une égale ferveur, se jetaient dans les bras les unes des autres : ce fut vraiment la communion d'un baiser de catacombes.

Frédérique, dont le puissant organisme commençait à souffrir de tous ces chocs répétés, eut peine à contenir ses larmes, lorsque tant de bras débiles l'enlacèrent et que toutes ces bouches, d'une fraîcheur de fleur, cherchèrent sa joue... Léa elle-même, pâle, les yeux secs, ne put résister. Elle eut un ressaut d'abnégation, de dévouement pour l'œuvre en péril : elle crut sincèrement qu'elle se reprenait à l'héroïsme.

« Non, pensa-t-elle, je ne serai pas seule à faiblir parmi toutes ces vaillantes... »

Ce fut l'accès suprême, la dernière flambée de charité apostolique où se consuma ce qui restait en elle de la foi superbe, des beaux espoirs suggérés par Pirnitz et Frédérique. Toute cette soirée mémorable en fut réchauffée : pour la dernière fois, Léa s'endormit apôtre, prête au martyre...

Mais quand l'aube hâtive la réveilla, le lendemain vers cinq heures du matin, elle ne retrouva plus dans son cœur que les cendres de cet ardent foyer. Sa froideur lucide l'épouvanta. Elle jugea la scène de la veille au soir.

« Quelle vaine parade!... Pourquoi jouer ainsi avec nos nerfs? » Elle eut la nette vision des lendemains : « Cette affaire Bartlett va achever l'œuvre. Nos ennemis exploiteront le scandale et nous feront chasser... D'ailleurs, mademoiselle Heurteau nous trahit... » Léa, sans aucun indice précis, était certaine de cette trahison. « Oh! ce visage d'énigme, cet arrière-sourire, hier soir, tandis que Pirnitz parlait!... Il faut que je prévienne Frédérique... » Mais aussitôt elle pensa : « Non... je ne dirai rien... A quoi bon? Tout effort est inutile... L'École est condamnée, quoi que l'on tente!... »

L'instinct de sa conservation, son besoin de bonheur et de liberté clamèrent alors en elle : « Moi! moi! que deviendrai-je au milieu de cette débâcle?... » Lutter encore, essayer de rebâtir sur des ruines?... « Oh! non... Je ne crois plus à tout cela. Et puis j'ai assez fait... » C'était sa conviction forte et nette qu'elle avait assez donné à l'œuvre, qu'elle avait rempli ses engagements, payé sa dette à Frédérique et à Pirnitz. « L'œuvre écroulée, mon devoir n'est plus ici... Je me libérerai, je partirai. Je me le jure à moi-même... »

Elle se répéta plusieurs fois ce serment solennel : elle y puisa une énergie sereine qui l'avait désertée depuis longtemps.

Les huissiers, qu'on attendait, ne se montrèrent pas durant la journée qui suivit le crime. On ne les vit pas davantage le lendemain. En revanche, Pirnitz reçut la visite du sieur Quignonnet, adjoint de Saint-Charles, agent d'affaires. Qui-

gnonnet déclara qu'il venait au nom de M. Duramberty. Il exhiba en effet un pouvoir signé de celui-ci, lui remettant ses intérêts dans l'affaire présente.

Quignonnet fut poli, presque obséquieux :

— Madame, — dit-il à Pirnitz, qui le reçut en l'absence de mademoiselle Heurteau, — je vous assure que M. Jude n'est animé d'aucune intention malveillante à votre endroit. Même il compatit à vos ennuis; pour rien au monde il ne voudrait les compliquer par des exigences pécuniaires... Toutefois, les affaires ne se font pas avec des sentiments. Vous deviez verser avant-hier cent cinquante mille francs à titre de cautionnement : vous ne nous avez pas avisés que le dépôt fût fait...

— Il n'est pas fait, monsieur, répondit Pirnitz, et nous attendions une démarche de M. Duramberty pour nous expliquer là-dessus. Nous ne sommes pas en mesure de déposer cent cinquante mille francs : nous ne les avons pas encore. Mais nous offrons le dépôt d'une somme déjà considérable, quatre-vingt-douze mille francs, aujourd'hui même. Nous comptons, je l'avoue, que cette somme paraîtra suffisante à M. Duramberty pour gager un nouveau contrat, dont les conditions seront à discuter.

Quignonnet déclara qu'il ne pouvait pas prendre sur lui de donner une réponse ferme, qu'il devait consulter M. Duramberty.

Il revint dans l'après-midi et apporta les propositions suivantes :

« Le contrat signé en 1897 était annulé. Le cautionnement était réduit à quatre-vingt-dix mille francs. Les clauses relatives à l'occupation gratuite du terrain pendant vingt ans, à la reprise des bâtiments par M. Duramberty en cas de dissolution de l'œuvre, étaient maintenues; seulement, dans ce dernier cas, outre la reprise des constructions, cinquante mille francs sur les quatre-vingt-dix étaient acquis à M. Duramberty à titre de dédommagement. »

Cette proposition, si avantageuse qu'elle fût pour le puissant voisin, fut accueillie par les membres du comité avec une joie véritable. Ne permettait-elle pas à l'œuvre de vivre, de vivre indéfiniment sans préoccupations financières ? Qu'im-

portait à Pirnitz et à Frédérique l'abandon éventuel de cinquante mille francs, inutilisables le jour où l'École n'existait plus? Mademoiselle Heurteau opina dans le même sens, ainsi que l'avoué dont on prit les conseils. Un premier accord fut signé le soir même. Mademoiselle Heurteau y apposa sa signature à côté de celle de Quignonnet. Les conditions visées par les mots « dissolution de l'École » étaient nettement spécifiées : il fallait qu'au moins deux des fondatrices participassent à la direction effective de l'École pour que celle-ci fût considérée comme subsistante... Les fondatrices étaient désignées par leurs noms : Pirnitz, mademoiselle Heurteau, Frédérique, Léa, Daisy. On n'osa pas nommer Geneviève. En cas de décès de l'une d'elles, les survivantes élisaient une remplaçante qui acquérait aussitôt les mêmes droits.

Pirnitz dut quitter avant la fin le comité où ces décisions furent prises. Elle était convoquée à trois heures à la prison de Saint-Lazare : l'autorisation de voir Daisy Craggs — refusée les jours précédents — lui était enfin accordée. Elle put entretenir l'Irlandaise au parloir assez librement. Ces deux âmes, héroïques chacune à sa manière, se réchauffèrent l'une l'autre, se renvoyèrent leur éclat. Daisy n'était inquiète que de Geneviève. Pirnitz lui donna les nouvelles recueillies la veille à l'infirmerie du Dépôt, où d'ailleurs la détenue ne communiquait avec aucun visiteur. Geneviève n'était pas malade au sens ordinaire du mot : elle mangeait bien, dormait bien, elle disait des choses sensées, sauf quand on l'interrogeait sur son crime. Alors elle se mettait à divaguer, à prononcer des discours révolutionnaires...

— Puissent-ils la croire folle! s'écria Daisy. Ils ne la condamneront pas... Et moi, je me charge de la guérir.

— Oui; il faut souhaiter qu'on la croie irresponsable. Malheureusement il m'a paru que l'opinion de l'administration était que Geneviève simule...

— Geneviève simuler! Ah! ils la connaissent mal. La chère petite n'a jamais menti... La soigne-t-on bien, au moins?

— On m'a assuré qu'elle est traitée avec égards... C'est assurément mieux qu'ici... Comment vous y trouvez-vous, chère Daisy?

— Moi? très bien! dit sincèrement l'Irlandaise. On m'a

interrogée ce matin : le jeune juge d'instruction qui est venu à l'École le jour du crime. Il est très intelligent. Il voulait absolument me prouver que j'étais affiliée à toutes sortes de sociétés anarchistes... Il a paru fort désappointé quand je lui ai dit carrément que j'étais revenue depuis longtemps de ces fariboles, que j'étais une vieille bête d'écrivassière et d'institutrice incapable de donner une chiquenaude à la société... Il insistait : « Pourtant, miss Craggs, vous vous êtes mêlée à des mouvements nationalistes, en Irlande... » Je ne l'ai pas nié ; je lui ai raconté ma jeunesse... ça a paru l'intéresser, il m'a posé cent questions : évidemment, il devenait anarchiste lui-même dès qu'il s'agissait de l'Irlande. En me quittant, il m'a dit : « Votre rôle dans l'affaire Bartlett semble vraiment insignifiant. Prenez courage... » J'ai demandé : « Alors, vous allez me relâcher ? — J'espère, en effet, a-t-il répondu, ne pas vous garder trop longtemps. »

— Nous souffrons horriblement, Daisy, de vous savoir ici, dans cette promiscuité épouvantable...

— Oh ! je ne m'ennuie pas, répliqua la vieille fille. Si je n'étais enfermée entre quatre murs, je prendrais même goût à la société de ces malheureuses... Si malheureuses ! vous ne pouvez pas imaginer à quel point la fatalité les a accablées, toutes ! Il y en a qui n'ont jamais connu leurs parents ; il y en a que leur père ou leur mère ont débauchées. D'autres ont commencé par aimer de tout leur cœur un garçon qui les a jetées ensuite à la prostitution ou à l'infanticide. Les pauvres !... J'ai fait amitié tout de suite avec elles. Elles me comprennent et je les comprends tellement bien !... Je trouve vite le coin de leur cœur demeuré intact... Et ce coin est frais, ingénu, aimant comme le cœur d'une première communiante...

Pirnitz conta à Daisy les événements de la journée, la double démarche de Quignonnet, le nouveau contrat. L'Irlandaise fit tous ses efforts pour marquer de l'intérêt : mais les yeux clairvoyants de l'apôtre la devinèrent absente, dès qu'il n'était plus question de Geneviève... Quand les deux femmes prirent congé l'une de l'autre, l'Irlandaise dit à Pirnitz :

— Si l'on me garde ici, oubliez-moi, mais pensez à ma petite chérie ! Frédérique m'a dit qu'elle connaît quelqu'un de puissant parmi les gens de la justice. Je ne veux pas qu'elle s'en serve pour moi... Pour Geneviève seule! toute seule...

Daisy fut mise en liberté le surlendemain, après une ordonnance de non-lieu. Quand elle rentra dans l'École, elle fut accueillie par les acclamations enthousiastes de toutes les élèves : on la porta en triomphe. Élèves et maîtresses s'étaient refusées à la croire coupable ; elles proclamaient l'irresponsabilité de Geneviève.

Au dehors, après le choc terrible de l'arrestation, la paix s'était refaite autour de l'École. Aucune des élèves ne l'avait quittée. Les embarras financiers étaient définitivement conjurés par l'accord récent. Le drame de la rue du Colisée semblait devoir se terminer par l'internement de l'accusée dans une maison de santé. Les journaux eux-mêmes n'en parlaient presque plus. Un incident de frontière — un de ces mille bruits de guerre qui auront tant de fois alarmé l'Europe sans résultat, de 1875 au XX$^e$ siècle — avait dévié la curiosité publique. Encouragées par mademoiselle Heurteau, — Pirnitz, Frédérique, Daisy reprenaient de l'espoir. Seule Léa, sans confier à personne le secret de sa pensée, sentait se confirmer les présages de la ruine prochaine, et sa résolution de s'affranchir elle-même au milieu de cet écroulement.

« Quand l'œuvre sera détruite, nous serons dispersées : alors, moi, je partirai pour rejoindre Georg... »

Elle en était sûre : et depuis qu'elle avait accueilli cette certitude, elle ne vivait plus que dans l'avenir. Elle accomplissait les gestes habituels, faisait ses cours de dessin et de lavis, prenait part aux conversations ; mais elle organisait mentalement son plan pour l'inévitable lendemain.

« Je m'en irai sans rien dire, sans avertir Frédérique ; je lui ferais plus de chagrin et peut-être laisserions-nous échapper, l'une ou l'autre, des paroles irréparables. Une lettre, ce sera le mieux. »

Comme un captif, elle réglait à l'avance les détails de son évasion.

« D'abord j'irai à Londres, je m'informerai dans Apple Tree-Yard de l'adresse actuelle de Georg... Si on ne la sait plus, je consulterai madame Sanz... »

Tout ce bouillonnement de projets était caché sous un front tranquille. Ni Frédérique ni Pirnitz ne pouvaient rien deviner : la résolution de se libérer avait rendu à Léa, en même temps que le calme, la force de dissimuler.

Juste onze jours après l'arrestation de Geneviève, quelques lignes assez énigmatiques furent publiées par le *Matin*. Elles étaient ainsi conçues :

« L'AFFAIRE DE LA RUE DU COLISÉE. — On n'a pas oublié l'assassinat commis en pleins Champs-Élysées par une fille Geneviève Soubize sur la personne d'un haut personnage anglais. Le juge qui instruit l'affaire serait, nous assure-t-on, sur le point de la classer. L'instruction aurait abouti à cette conclusion bizarre que le crime n'a pas de mobile, que la jeune fille est une simple détraquée agissant au hasard, qu'elle est irresponsable et qu'on doit l'interner.

» Nous avons de graves raisons pour croire ces conclusions en désaccord avec les faits. Parallèlement à l'enquête officielle, nous avons mené la nôtre. Elle nous a révélé des choses tellement graves que nous en avons retardé la publication, estimant qu'elles ne pouvaient échapper au magistrat instructeur et que, dès lors, il n'y avait pas lieu de nous substituer à la Justice.

» Puisque l'instruction n'a rien su ou n'a rien voulu découvrir, nous publierons demain les premiers résultats de notre enquête... »

Cette note fut reproduite par tous les journaux et ralluma la curiosité... L'incident de frontière était clos, toute alarme belliqueuse s'apaisait, la place se retrouvait libre dans les quotidiens pour la chronique de la vie courante... Les révélations inaugurées le lendemain par le *Matin* furent continuées les jours suivants. La presse entière les commenta.

Les fondatrices de l'École devinèrent aisément qui les ins-

pirait. Bien que le ton fût différent, bien que les articles fussent évidemment écrits d'une autre main, on y reconnaissait l'esprit de la *Semaine de Saint-Charles*. Toutes les accusations portées contre l'École furent renouvelées et, cette fois, mises en œuvre avec plus d'adresse technique.

En résumé, voici ce que l'on racontait :

« Un groupe de filles cosmopolites, décorant du nom de féminisme les théories de l'anarchie la plus radicale, avaient réussi à circonvenir une vieille demoiselle paralytique, à moitié démente, et lui avaient extorqué les sommes nécessaires pour fonder une École où seraient enseignées et appliquées leurs doctrines. Elles avaient eu soin de recruter les élèves parmi les orphelines, afin d'exercer une domination sans entrave. Elles se glorifiaient d'un athéisme absolu ; défense de prononcer ou d'écrire les mots : Dieu, Providence, âme..., etc... Certains cours étaient bien faits, car les éducatrices ne manquaient pas d'intelligence. Mais, outre un défaut absolu de méthode, outre le dédain de tous principes moraux, outre le ferment anarchiste jeté dans les jeunes esprits, le cynisme de l'enseignement lui-même était effrayant. Ainsi une sage-femme diplômée professait un cours d'accouchement; les mystères de l'amour physique et de la maternité y étaient exposés devant des fillettes de dix, douze et quatorze ans !

» Le professeur de ce cours abominable était précisément la Geneviève Soubize qui venait d'assassiner sir James Bartlett d'un coup de bistouri !

» Cet odieux cynisme, — ajoutait le *Matin*, — ne régnait pas seulement dans la doctrine, mais aussi dans les mœurs de l'École. On encourageait entre les maîtresses, d'une part, entre élèves et maîtresses d'autre part, une tendresse d'un genre particulier sur laquelle il convenait de ne pas insister. — C'était, disait le chroniqueur, un féminisme sentimental que nos usages, arriérés sans doute, persistent à réprouver.

» Cependant, les théories antimasculines des fondatrices n'étaient pas inflexibles. L'une d'elles, mademoiselle D. H...., avait déserté le bercail en compagnie d'un simple menuisier, venu à l'École pour quelques réparations. Quant à la jeune

sage-femme, professeur d'accouchement, elle portait, le jour même de son arrestation, les traces de son inconduite.

» Telle était l'École des Arts de la femme : révolte contre l'autorité (on ne reconnaissait à la mairie aucun droit de contrôle, un inspecteur de l'Université avait été injurié et chassé): enseignement à tendances antipatriotiques, cosmopolites et athées ; cynisme dans les propos, dans l'éducation ; immoralité à l'état habituel chez les élèves et les maîtresses.

» Qu'attendait le ministre de l'Instruction publique pour porter le fer rouge dans ce nid de guêpes? Ou plutôt, quelle protection mystérieuse, après de tels scandales, absolument avérés, confiait encore des enfants innocentes à un groupe d'aventurières et de folles, chez lesquelles l'aventure allait jusqu'à la débauche, et la folie jusqu'à l'assassinat?... »

Surexcités par ces « révélations », les reporters assaillirent de nouveau l'École. On refusa de les recevoir, sur le conseil de mademoiselle Heurteau : le dédain seul pouvait répondre à de semblables calomnies. Mais l'effet de la campagne si violemment menée ne se fit pas attendre. Une première note de l'Agence Havas annonça qu'un député de la droite se disposait à interpeller le ministre sur les « Scandales de Saint-Charles »... Une seconde note informa le public que l'interpellation était différée, le ministre ayant ordonné de lui-même une enquête à l'École des Arts de la femme.

Cette enquête fut confiée à un sous-chef de bureau de l'enseignement primaire, nommé Roudier ; celui-là même qui l'année précédente avait été délégué par le ministre pour l'inauguration. Roudier assista aux cours, vérifia les livres de comptabilité, interrogea les maîtresses et les élèves. Pendant toute la durée de cette enquête, le *Matin* et un grand nombre de journaux parisiens continuèrent la série des articles sensationnels. Ils ne racontaient plus rien de neuf : mais ils s'en prenaient au ministère, l'accusaient de pactiser avec les socialistes, les internationalistes. Roudier fut personnellement dénoncé comme un complice secret du groupe féministe. Dès lors, très timoré, inquiet des attaques, il aggrava son rapport, insista sur le désarroi des méthodes, si peu conformes à l'esprit de l'Université, sur le péril de lais-

ser subsister un institut où le ferme propos des maîtresses était de se soustraire à l'action officielle. Il constata l'existence d'un cours d'hygiène où les soins à donner aux nouveau-nés étaient enseignés, d'un laboratoire de chimie et d'anatomie obstétricales : en réalité, ce laboratoire se réduisait à la trousse de Geneviève, déjà saisie par la police. Tout ce rapport fut rédigé par Roudier mystérieusement, tandis qu'en apparence il approuvait le bon ordre, la discipline, l'ingénieux enseignement de l'École. Ce chef-d'œuvre d'hypocrisie, d'interprétation systématique, fut transmis à la direction de l'enseignement primaire, puis au ministre, dans un moment où Pirnitz et Frédérique croyaient Roudier dévoué à leur cause, prêt à les défendre, et comptaient sur son témoignage pour détruire la légende, poursuivre et confondre les calomniateurs.

Par un effet ordinaire de la lâcheté administrative, la campagne de Presse entreprise contre l'École avait exercé son influence, non seulement au ministère de l'Instruction publique, mais aussi sur le magistrat qui instruisait l'affaire Bartlett.

Soucieux de n'être point tracassé lui-même par quelques gazettes insolentes, le juge corsa son instruction. Daisy ne pouvait être ressaisie, puisqu'une ordonnance de non-lieu avait été rendue en sa faveur. Mais, sans l'interroger derechef, en groupant et en reliant par des commentaires les réponses qu'elle avait faites au cours de son unique interrogatoire, en entremêlant adroitement au présent le récit des événements d'autrefois, on arrivait à représenter la pauvre vieille fille comme une sorte de professeur d'anarchie : Geneviève avait seulement trop bien profité des leçons, et mis en pratique les théories de l'Irlandaise... Dès lors, l'histoire du crime s'éclairait. Geneviève, surexcitée par la crise que traversait l'École (tel était l'aveu de Daisy elle-même), s'était résolue à la propagande par le fait. Elle avait prémédité son acte puisqu'elle avait emporté un bistouri du laboratoire. Les traces de la jeune fille furent aisément retrouvées, bien qu'elle se refusât absolument à donner aucun récit de son affreuse aventure. On établit qu'elle avait cherché à joindre M. Duramberty : elle comptait donc commettre un double meurtre. Le patron, interrogé, déclara n'avoir pas vu la jeune fille.

Il s'était renseigné. Il savait que la détenue était muette sur l'emploi de sa nuit : il prit le parti de ne pas raconter le tragique vaudeville de la rue La Trémoille. La vérité dût-elle un jour être connue, il justifierait son silence par un sentiment de générosité : à quoi bon charger inutilement une pauvre fille détraquée, irresponsable?...

La violence subie par Geneviève fut expliquée par son état névropathique. Plusieurs commerçants ou concierges du quartier d'Iéna témoignèrent qu'ils avaient vu la jeune fille errer au hasard, vers la tombée de la nuit. Un agent assura qu'elle regardait les hommes d'un air provocant : il avait failli l'arrêter... Un autre témoignage, inattendu celui-là, parut décisif : celui d'un certain Galopier, courtier d'assurances, qui affirma spontanément s'être assis auprès de l'accusée sur un banc de l'avenue de l'Alma et avoir subi de sa part des propositions qu'il avait repoussées. Le juge estima que sans doute un autre promeneur avait été moins réservé : et comme Geneviève, interrogée, confrontée, opposait un mutisme hargneux et obstiné, il ne fut contredit par personne.

On avait d'abord admis l'excuse de folie ; mais cette hypothèse fut délaissée. Les médecins aliénistes déclarèrent Geneviève responsable, malgré sa nervosité. Toute sa vie le prouvait ! Elle avait été guidée, dès l'enfance, par des sentiments de rébellion antisociale. Jamais elle n'avait donné le moindre signe de dérangement cérébral. Son crime même n'était-il pas logique, une fois admis les principes qu'elle professait? Lady Mary, pendant l'enquête, chargea durement son ancienne lectrice. Dans ses dépositions, Geneviève devint une dangereuse petite anarchiste dont elle, lady Mary, avait surpris depuis longtemps les intentions criminelles ; elle s'en était séparée précisément à cause de cela. Le bruit se répandit alors dans la presse que l'instruction concluait à un assassinat prémédité.

Cette nouvelle bouleversa brusquement la confiance que Daisy avait rapportée de ses entretiens avec le juge, et que Pirnitz, Léa, Frédérique partageaient... Puis, aussi soudainement, une autre stupeur les accabla, comme parfois, dans un orage, la foudre frappe coup sur coup le même groupe d'arbres. Le 4 juillet, le ministre de l'Instruction

publique, interpellé à la Chambre par un député du centre sur les « Scandales de Saint-Charles », lut à la tribune les passages principaux du rapport Roudier : lecture qui provoqua l'indignation généreuse de l'assemblée... Vainement, un socialiste voulut défendre le féminisme : son discours aggrava les méchantes dispositions de la majorité. Le député du centre remonta à la tribune, riposta victorieusement, et enfin demanda au grand maître de l'Université quelle sanction il comptait donner au rapport de son agent. Le ministre répondit que la sanction était déjà un fait accompli : par décision du jour même, il réorganisait complètement l'école de Saint-Charles et l'attribuait à la municipalité, sous la surveillance de l'État. Les directrices actuelles seraient congédiées, sauf une seule, personne honorable, ancienne fonctionnaire de l'Université, qui avait toujours fait opposition aux excès de l'enseignement soi-disant féministe, et qui présentait toute garantie. La reprise des locaux et du matériel se trouvait facilitée par les clauses d'une convention entre les fondatrices et le propriétaire du terrain, lequel était absolument d'accord avec le gouvernement. Les fondatrices, d'ailleurs, ne seraient nullement spoliées : elles récupéraient un certain cautionnement disponible, et l'État leur assurait, pendant une année, quinze cents francs d'appointements.

Ces explications ne parurent pas fort claires au Parlement ; mais l'incident était réglé d'avance, comme une comédie, et le ministre sûr d'être approuvé. Un député de la droite trouva opportun de procurer un grand succès au cabinet : il déposa un amendement « blâmant l'incurie du gouvernement en face de l'École athée et anarchiste », — amendement qui fut repoussé par une grosse majorité.

On ne prit pas la peine d'avertir directement Pirnitz, Frédérique, Léa et Daisy de leur déchéance. Elles étaient déjà, aux yeux des représentants du gouvernement, retranchées de la vie sociale. Parce qu'elles avaient voulu vivre et prospérer sans le concours de l'Homme, l'Homme les rejetait, plus fort, comme des parias débiles... La décision fut communiquée à mademoiselle Heurteau, qui était la « personne honorable » désignée par le ministre dans son discours. Elle réunit aussitôt Frédérique, Pirnitz, Daisy et Léa en comité extraordi-

naire. Il était six heures du soir, précisément l'heure où se terminait la séance de la Chambre. Quand la lettre ministérielle eut été lue au milieu d'un profond silence, Daisy dit :

— Heurteau, vous nous avez trahies...

L'ancienne institutrice protesta :

— Pouvez-vous penser que je sois pour quelque chose dans l'arrêté qui vous frappe ?... Depuis le jour où nous avons obtenu l'autorisation d'ouvrir l'École, je n'ai pas parlé au ministre. Je n'ai jamais correspondu avec lui, fût-ce par des intermédiaires. Quant à Roudier, vous l'avez vu à l'œuvre ici, comme moi : comme moi, vous l'avez cru favorable.

Daisy répéta :

— Heurteau, vous nous avez trahies. J'en ai la certitude aujourd'hui ; vous avez travaillé souterrainement contre l'École depuis sa fondation... Je le sentais, je le savais... Nous le sentions toutes : n'est-ce pas, Frédérique ?

Frédérique acquiesça de la tête. Mademoiselle Heurteau, sans perdre son aplomb, répliqua :

— Je vous pardonne, Daisy... Je vous pardonne à toutes. Vous êtes accablées et le malheur vous rend injustes. Si vous m'aviez écoutée, récemment encore, l'École évitait la catastrophe. Il n'a pas tenu à moi qu'elle fût sauvée. C'est donc moi qui devrais vous adresser des reproches. Mais, je le répète, je comprends votre irritation et je vous pardonne. Je garderai ici la saine tradition : je sais, moi, comment on s'arrange avec les pouvoirs publics. Et bientôt, je l'espère, quand l'orage sera passé, je vous rappellerai.

Pirnitz fit un geste de dénégation :

— Non, Heurteau, nous ne reviendrons pas ici.

— Quoi ! vous aussi, Romaine ; vous, si équitable, vous me condamnez ? Mais, qu'ai-je fait contre vous, qu'ai-je fait ? Je vous le jure : j'ignore à quelle protection je dois d'être maintenue ici... Je n'ai tenté aucune démarche.

— Sans doute... Mais vous vous êtes ménagé la sympathie de nos ennemis ; vous avez représenté pour eux le féminisme sage, discipliné... Alors, tout naturellement... D'ailleurs, à quoi bon récriminer ? C'est affaire avec votre conscience. Vous aviez vos idées... Vous les avez fait triompher. Nous sommes des vaincues, nous partirons.

Elle regarda longuement l'ancienne institutrice... Il y avait dans ce regard un si douloureux reproche, et si digne, que mademoiselle Heurteau ne sut rien répondre; elle devint très rouge et des larmes montèrent à ses paupières.

— Venez, dit Pirnitz aux deux sœurs et à Daisy.

Elles quittèrent la salle du comité, y laissant seule la directrice officielle. Pirnitz emmena Daisy, Frédérique et Léa dans sa propre chambre. Là, elles tinrent conseil. Autour d'elles, la ruche laborieuse qu'elles avaient construite et peuplée, dont elles étaient dépossédées, bourdonnait... Daisy ne retint plus ses pleurs.

— Ah ! s'écria-t-elle en sanglotant, c'est moi, c'est moi la cause de tout! Pourquoi m'avez-vous prise au milieu de vous? Je porte malheur à ce que j'aime. Je n'avais au monde que l'École et ma petite Geneviève. Geneviève va passer en cour d'assises et nous sommes chassées de l'École.

Pirnitz et Frédérique durent la consoler. Elles gardaient seules leur courage lucide, tandis que Léa, épuisée par la fièvre qui cernait ses yeux et crispait ses doigts, s'abattait sur une chaise, dans l'attente morne d'événements auxquels elle ne voulait prendre aucune part. La discussion s'engagea entre Pirnitz et Frédérique. Frédérique tenait pour la résistance, pour un procès entamé au nom des expulsées spoliées — contre l'État et la commune spoliateurs. Pirnitz fut d'un autre avis.

— Nous perdrons tous les procès, Frédérique. Personne n'est avec nous; l'hostilité instinctive des hommes contre l'affranchissement de notre sexe est déchaînée. J'ai déjà connu des crises pareilles en Autriche-Hongrie. Il faut les laisser passer.

— Alors, dit Frédérique, nous abandonnerons les jeunes âmes auxquelles nous avons promis notre dévouement?

— Nous avons accompli ce qui était en notre pouvoir. Et l'effort ne sera pas perdu. Louise Heurteau est une ambitieuse : elle a vilainement joué son jeu personnel contre nous; mais, au fond, elle partage nos idées sur l'enseignement de la femme, et l'École, dirigée par elle, sera encore très supérieure à la plupart des autres. Nous ne nous cacherons pas, d'ailleurs : celles des élèves qui vou-

draient et pourraient nous suivre sauront où nous joindre.

Elle fit une courte pause.

— Notre dignité nous ordonne de quitter, dès ce soir, une maison où nous ne pouvons plus exercer aucune autorité.

— Oui!... Partons tout de suite, approuva Daisy. Mais où aller?

— Nous trouverons toujours un abri pour cette nuit dans mon ancienne chambre de la rue de la Sourdière : cette bonne mademoiselle de Sainte-Parade, qui la conservait, par une sorte de dévotion, comme le berceau de l'Œuvre, en a payé le loyer d'avance... Demain, nous aviserons à nous installer. Maintenant, je vous propose d'appeler quelques élèves, chacune une, si vous voulez, celles qui nous semblent les mieux douées, et sur qui nous pouvons le plus compter. Nous leur dirons adieu, en leur confiant, pour ainsi dire, le testament de notre pensée... C'est la bouteille à la mer du naufragé. Il est probable qu'elle se brisera; mais peut-être au contraire sera-t-elle ouverte utilement...

— A votre place, Romaine, dit Daisy, j'aurais réuni les élèves dans la grande salle et je leur aurais fait un discours, comme l'autre soir... Vous avez sur elle plus d'influence que mademoiselle Heurteau. Toutes seraient parties avec nous.

— Et ensuite, dit tristement l'apôtre, qu'en aurions-nous fait? Où aurions-nous mené ce troupeau sans bergerie? Non! nous n'avons pas le droit d'entraîner dans l'inconnu de jeunes êtres qui, malgré tout, ont ici un refuge et un enseignement.

L'avis de Pirnitz fut reconnu le plus sage. Chacune des quatre proscrites désigna une élève, que Léa descendit appeler à l'étude. Elle demanda pour son compte Georgette Vincent, une ancienne pupille de l'Assistance publique, vive, tendre, intelligente, depuis longtemps sa préférée. Pirnitz désigna la petite vaguemestre Alexandrine; Frédérique une jolie brune, très sérieuse, nommée Ninette Vanderbrouck. Quant à Daisy, elle avait voulu qu'on appelât Alice Aubry, une des aînées de l'École, particulièrement chère à Geneviève Soubize.

Lorsque les quatre fillettes, tout émues par cette convoca-

tion subite, furent assemblées autour de leurs maîtresses dans la chambre de Pirnitz, — l'apôtre leur dit :

— Mes chères petites, ce que je vous laissais pressentir l'autre soir est consommé. Nous sommes obligées, ces demoiselles et moi, de vous quitter. Mademoiselle Heurteau, seule d'entre nous, est autorisée par le ministère à demeurer à l'École, dont elle conserve la direction.

» Notre chagrin est profond, vous le comprenez; le vôtre aussi, je le vois. Pourtant, nous ne nous laissons pas aller au désespoir. Soyez fortes vous-mêmes... Nous ne sommes point perdues pour vous : la crise présente aura une fin, et alors, si vous le voulez, vous nous retrouverez... Pour le moment, votre devoir est de rester ici, de vous soumettre à vos maîtres et à vos maîtresses, de travailler; en un mot, de vous comporter comme si nous étions encore là... L'École va passer à l'enseignement officiel : il y aura donc, sans doute, des changements dans les méthodes. Soumettez-vous ; mais rappelez-vous que nul n'a le droit de peser sur votre conscience. Vous êtes des êtres libres. Ne cédez jamais sur la question de l'assujettissement de la femme; n'acceptez jamais des doctrines qui le recommanderaient.

» Nous vous laissons cette mission parmi vos compagnes. Vous avez sur elles l'influence d'un esprit plus vif, d'une intelligence plus complète de nos principes, puisque, toutes les quatre, vous avez recueilli plus de notre pensée : remplacez-nous auprès d'elles.

» Vous pourrez, si vous le souhaitez, — et nous le désirons, — rester en communication avec nous. Vous n'aurez qu'à nous écrire 21, rue de la Sourdière, à nos noms, et même à venir nous voir, les jours de sortie. Mais surtout, faites-le ouvertement, pas de cachotteries...

» Maintenant, embrassez-nous et rentrez sans bruit dans vos études...

L'émotion causée par ces quelques mots, si simplement dits, fut extrême. Les quatre fillettes avaient bien envie de pleurer ; mais telle était sur elles l'autorité de Pirnitz qu'elles se continrent de leur mieux. Les sanglots étouffaient les paroles dans leur gorge : elles ne pouvaient que se jeter au cou de leurs maîtresses et les baiser passionnément.

« Emmenez-nous ! emmenez-nous ! » leur disaient-elles... Georgette Vincent, la plus nerveuse des quatre, s'accrochait si étroitement aux bras de Léa qu'on eût dit d'un naufragé étreignant une épave... Léa souffrit de cette étreinte : à cette même minute, elle sentait avec une sorte de joie âpre et fiévreuse se rompre les derniers liens qui l'attachaient à sa prison ; et cette frénésie muette de liberté, qui la dévorait, était si violente, qu'il n'y avait plus de place dans son cœur même pour la pitié. Tandis que les bras de Georgette se crispaient contre ses bras, Léa n'avait qu'une idée : « Oh ! que tout cela soit fini, fini..., que cette agonie s'abrège... » Elle goûta un peu de soulagement quand les jeunes filles, à la fois désolées et fières de leur mission eurent rejoint leurs compagnes.

Alors, avec Daisy, Frédérique et Pirnitz, elle commença les préparatifs du départ. Il était convenu que, ce soir, on n'emporterait que l'indispensable. Daisy reviendrait, dès qu'un logement serait arrêté, chercher tout ce qui appartenait aux proscrites.

— Quoi ! Daisy, murmura Léa, — vous reviendrez ici ?... Vous reverrez cette Heurteau ?...

— Certes, je la reverrai, répliqua l'Irlandaise. Et c'est elle qui baissera les yeux devant moi. Et l'abbé Minot, Quignonnet ou Duramberty lui-même, qui ont machiné cette infamie, ne me feraient pas peur.

Avant de quitter leurs chambres, elles évaluèrent les ressources dont elles disposaient : leurs bourses mises en commun, elles réunirent trois cents francs. Mais Léa et Frédérique possédaient environ deux mille cinq cents francs déposés en banque : les économies d'autrefois. Pirnitz avait mille francs à elle, pécule amassé par d'anciennes leçons. Seule Daisy ne possédait absolument rien : tout l'argent de ses appointements, aussitôt reçu, elle le dépensait en aumônes.

Il était sept heures et demie passées quand un pesant fiacre à galerie, que le concierge alla prendre chez un loueur de Saint-Charles emporta les quatre femmes hors de cette maison où elles avaient dépensé, durant tant de mois, le meilleur de leur intelligence et de leur volonté. Tandis que la vieille et incommode voiture les cahotait de Saint-Charles au faubourg

Saint-Honoré, elles échangèrent peu de paroles. Serrées les unes contre les autres, elles sentaient peser sur elles l'iniquité de la force sociale. Frédérique, Pirnitz, Daisy ellemême rêvaient au moyen de recommencer la bataille. Seule des quatre, Léa pliait devant la destinée, abandonnait la lutte et tout espoir de revanche. Elle s'absorbait dans cette pensée : « Non... Je ne puis pas rentrer dans cette maison de la rue de la Sourdière, et revoir la chambre de Pirnitz... Je n'y rentrerai pas. J'aimerais mieux mourir. Mais comment faire?...

Elle tendait l'effort de son intelligence :

« Eh bien! s'il le faut, quand nous arriverons rue de la Sourdière, je dirai tout à Frédérique... Moi aussi, je veux être libre, comme dit Pirnitz... Je veux avoir la liberté qui me convient, celle dont j'ai besoin... »

Elle prit une résolution :

« Dès que ce fiacre atteindra la place de la Concorde, je *leur* dirai la vérité... que je les quitte, que je retourne en Angleterre. »

Mais avant qu'on eût passé le pont des Invalides, Frédérique remit à Léa les trois cents francs recueillis.

— Tu seras notre trésorière. Charge-toi de payer le fiacre et, pendant que nous monterons là-haut avec nos valises, achète le nécessaire pour dîner tant bien que mal.

— Oui, — dit Léa, à qui sa sœur imposait toujours.

Et elle ne parla pas de son projet.

Lorsque le fiacre s'arrêta devant la vieille maison figée dans son immobilité centenaire, — la vieille maison Directoire où les deux sœurs étaient venues au monde, — Léa eut un sursaut d'horreur et de haine. Il lui parut que cette maison était la cause de tout. Elle-même y était née dans la honte; elle y avait subi les deux influences néfastes : Frédérique et Pirnitz. Elle fut heureuse du prétexte que lui donnaient, pour ne pas entrer, les ordres de Frédérique :

— A tout à l'heure, — dit-elle à ses trois compagnes, qui s'engageaient dans le corridor avec leurs humbles paquets.

Le cocher n'avait pas la monnaie d'un louis.

— Menez-moi à un débit de tabac, fit Léa remontant en voiture.

Le débit le plus voisin était situé au coin du faubourg.

Léa acheta une carte-lettre, y traça quelques lignes, y glissa un billet de cinquante francs, la ferma et mit dessus le nom de sa sœur. Depuis qu'elle était seule, hors du regard des deux éducatrices de sa volonté, elle recouvrait une faculté merveilleuse de décision. « Cinquante francs, pensa-t-elle, leur suffiront jusqu'à demain; et je leur abandonne expressément ma part des deux mille francs qui sont déposés à la banque. » Elle remonta en voiture et se fit conduire à l'église Saint-Augustin. Elle avait décidé de partir le soir même pour Londres, par la voie de Dieppe et de Newhaven. Mais elle ne voulait pas quitter le fiacre à la gare Saint-Lazare même. En descendant au pied du vaste escalier qui mène à la basilique, elle confia au cocher la carte-lettre :

— Portez cette lettre 21, rue de la Sourdière ; remettez-la au concierge en disant que c'est pressé...

Elle le paya largement. L'homme dit :

— Merci, madame. Vous pouvez compter sur moi. La commission sera bien faite...

Des clameurs d'orgue s'échappaient de l'église, éclairée pour un service du soir. Léa monta les degrés de l'escalier. Parvenue en haut, elle se retourna, suivit des yeux la voiture à galerie, qui virait, s'éloignait, sa lourde carcasse secouée aux cahots du pavé de bois.

Il était environ huit heures du soir. La lueur des réverbères baignait encore dans la clarté du crépuscule. Le fiacre s'engagea dans le boulevard Malesherbes et disparut.

Alors Léa pénétra dans l'église. Avant de commencer son voyage, elle sentait le besoin de prier, de se recueillir. Depuis tant de mois elle ne priait plus! Mais, son âme primitive, longtemps opprimée, se réveillait...

## LIVRE TROISIÈME

### I

L'express avait passé Châtellerault ; il courait maintenant vers Tours, par des plaines faiblement ondulées, où les prés

reverdis, les chaumes des récoltes précédentes alternaient avec les brunes étendues labourées pour les semailles prochaines. Des maisons blanches, coiffées de l'ardoise tourangelle, des gares campagnardes tout de suite évanouies dans le tremblement d'une sonnerie électrique, — parfois un château perçant de ses poivrières les futaies jaunies, parfois un village groupé dans un pli de vallée autour de son clocher paroissial : c'était toute la France du centre qui depuis des kilomètres et des kilomètres déroulait son paysage sous les yeux de Frédérique, vêtue de noir, assise dans l'angle d'un compartiment de seconde. Une seule personne occupait avec elle le compartiment : une religieuse en robe violette, qui dormait, dans une pose sans abandon, comme dorment les dévotes à l'église, bien droite contre le dossier, son chapelet entrechoquant discrètement les grains de buis entre ses doigts détendus, — la cornette battant des ailes, éventant sa figure reposée, incolore, impénétrable.

Frédérique revenait, avec sœur Odile, d'un de ces voyages précipités, forcés, où les yeux sont volontairement absents des choses vues, — parce que le voyage a, pour ainsi dire, arraché malgré elle l'âme à de durs soucis, qui s'imposeront de nouveau juste après le retour. L'avant-veille, en compagnie de la grosse servante Maria, elles avaient quitté Paris, se rendant à un village du Gers nommé Poudenats : elles escortaient une quatrième voyageuse, à laquelle il avait fallu, pour faire la route, l'espace entier d'un wagon, — bien que son pauvre corps à jamais immobile tînt dans un cercueil aussi petit que celui d'un enfant... Mademoiselle de Sainte-Parade était morte subitement, sans souffrance, le 17 septembre, moins de trois mois après l'accès de paralysie qui l'avait frappée le jour de sa ruine, — deux mois après la reprise de l'École par la Ville. Elle était morte dans l'humble logement qu'elle habitait avec sœur Odile et la fidèle Maria, proche l'église Sainte-Clotilde. Après le décès, sur l'avis de Maria, on avait télégraphié à un neveu de la défunte, dernier rejeton de la famille Sainte-Parade, qui vivait dans le Gers. Le neveu avait répondu qu'il était souffrant lui-même ; il ne pouvait venir à Paris, mais il priait la religieuse de ramener le corps à Poudenats, où il serait inhumé.

Avec sa maîtresse morte, Maria regagna le pays natal. Frédérique représenta auprès de cette dépouille l'Œuvre à laquelle mademoiselle de Sainte-Parade avait consacré une partie de sa vie et toute sa fortune. Pirnitz et Daisy, logées avec Frédérique rue de la Sourdière, depuis leur expulsion, durent s'abstenir par économie : Daisy, d'ailleurs, ne voulait pas quitter Paris, où Geneviève venait d'être gravement malade d'une péritonite, à l'infirmerie de Saint-Lazare; et Pirnitz se sentait nécessaire à Daisy... L'inhumation terminée, Maria était restée à Poudenats, au service du neveu Sainte-Parade, petit vieux à demi perclus de rhumatismes... Sœur Odile rentrait à Paris, pour repartir aussitôt vers l'Alsace, — où elle allait faire une retraite dans sa communauté de Thann.

Ainsi s'égrenaient une à une les compagnes de l'effort enthousiaste brusquement arrêté par l'hostilité des hommes.

Frédérique s'abîmait dans la mélancolie de cette dispersion, tandis que le train courait sur les rails, à travers la Touraine automnale. Le ciel était brumeux, avec de fréquentes éclaircies; alors un soleil atténué argentait les bois, les guérets, les champs. Frédérique ne pouvait s'empêcher de comparer la ferveur des espoirs anciens avec le néant des résultats... Oh ! l'enfance studieuse, concentrée, l'ardeur à purifier le foyer souillé ! Quelle influence elle avait exercée, même petite fille, sur sa mère, sur son grand-père Legay, sur sa jeune sœur !... Puis, la rencontre de Pirnitz, l'envoûtement délicieux par ce regard d'apôtre, l'initiation aux doctrines libératrices, le séjour à Londres en compagnie de Léa, la vie féministe réalisée, tant à Free College que dans l'étroit phalanstère d'Apple Tree-Yard !... Rien, pendant toutes ces années d'adolescence et de jeunesse, rien vraiment n'avait manqué pour la former au rôle d'apôtre : rien, pas même la souffrance, puisqu'elle avait aimé un homme et qu'elle s'était confirmée dans de secrètes amertumes. Avec quel élan elle avait consommé le sacrifice de cet amour ! Comme elle avait chéri son renoncement, sa vie sans autre joie que le dévouement à l'Idée !

Aujourd'hui, à la veille de n'être plus une jeune femme, — elle venait d'atteindre sa vingt-sixième année, — elle assistait à l'écroulement de tout ce qui avait été un instant réa-

lisé, parmi tant de rêves. L'Œuvre était pratiquement abolie. Une École des Arts de la femme rouvrirait bien, rue des Vergers, à la rentrée prochaine, sous la direction de mademoiselle Heurteau : mais ce serait une école asservie, au « pacte de Saint-Charles », avec l'abbé Minot comme inspirateur moral, et, comme objet, non plus l'affranchissement de la femme, mais les succès politiques de Jude Duramberty, protecteur de la maison. Tant d'efforts désintéressés, tant de soucis avaient cet aboutissement ironique : faire d'un industriel égoïste un député moitié clérical, moitié socialiste. Et le plus douloureux était encore que le bataillon sacré se dispersait dans la défaite. Frédérique l'avait cru si ferme, si infrangible, ce groupe de jeunes femmes unies pour l'émancipation de leur sexe ! Hélas ! elle pouvait compter les vides, à présent : il ne restait même plus auprès de Pirnitz la petite troupe de Gédéon, celle qui relève la tête après avoir bu l'eau du torrent... Duyvecke était partie la première, soustraite au devoir altruiste par un besoin de tendresse plus banale ; puis Geneviève, travaillée par l'horrible influence héréditaire, avait commis cet acte de folie dont périssait l'École... Mademoiselle de Sainte-Parade étant morte, sœur Odile s'en retournait dans son couvent, probablement indifférente aux grandes choses qui s'étaient accomplies autour d'elle ; mademoiselle Heurteau avait trahi son devoir par vile ambition personnelle... Daisy Craggs consacrerait sans doute à Geneviève le reste de sa vie et de ses forces... Seule, Frédérique restait debout auprès de Pirnitz.

Il y avait un nom — parmi ceux des apôtres qui naguère s'étaient assises à la table du conseil, dans l'hôtel Sainte-Parade, — que Frédérique ne voulait pas prononcer quand elle dénombrait les absences et les défaillances : c'était le nom de Léa. D'avoir vu celle-ci trahir et fuir à son tour, — le choc avait été trop rude pour l'Aînée : elle l'avait rayée, extirpée de sa mémoire, comme un père oublie et renie une fille qui se déshonore...

Oh ! cette lettre laconique, si froide, si « étrangère », apportée par le cocher de fiacre, alors que Daisy, Pirnitz, Frédérique elle-même s'inquiétaient déjà de ne pas voir remonter Léa : — « Ma chère Fédi, je ne sers plus à rien

maintenant parmi vous, puisque l'Œuvre nous est arrachée : mon devoir, je le sens, est de rejoindre celui qui souffre loin de moi... J'ai voulu épargner des adieux et peut-être des discussions, c'est pour cela que je n'ai dit mon projet à personne : mais il était arrêté depuis longtemps. Pardonne-moi : en écoutant ton propre cœur, tu me comprendras... J'abandonne ma part des deux mille francs qui nous appartiennent à toutes les deux ; qu'elle vous aide à subsister pendant les durs moments que vous allez traverser. Adieu, Frédérique. Je te remercie de ce que tu as fait pour moi ; je remercie Romaine ; j'embrasse Daisy, Pirnitz et toi. Ta sœur qui t'aimera toujours. — LÉA. »

Il avait fallu lire cette lettre : il avait fallu la faire lire à Daisy et à Pirnitz, qui attendaient anxieusement... Frédérique avait alors éprouvé une honte si affreuse que la douleur de la séparation en avait été surpassée. — Telle fut jadis sa honte d'enfant, le jour où elle comprit le marché infamant conclu entre sa mère et les d'Ubzac. — Comme Pirnitz voulait la consoler, elle avait répondu : « Non, Romaine, ne me parlez pas d'elle, ne m'en parlez plus, jamais, jamais... » Elle avait vaqué aussitôt, avec une fièvre active, à leur installation dans la cellule étroite où jadis, avec cette même Léa, elle avait senti descendre l'Esprit sur leur couple fraternel.

Ainsi, la troupe initiale des vierges fortes se réduisait aujourd'hui à Pirnitz et à Frédérique. Et, le plus douloureux, c'était que les défaillantes, d'abord avides de combattre l'homme dominateur, avaient toutes — sauf Daisy — cédé finalement, par une abdication spontanée, à la domination masculine. Une vérité désolante s'imposa au lucide esprit de Frédérique : l'impuissance actuelle de la femme éclatait surtout dans ces défections volontaires. La victoire de Duramberty, la spoliation des fondatrices par les pouvoirs publics, étaient des incidents d'ordre politique, par conséquent provisoire, — qui laissaient le champ ouvert aux revendications de l'avenir. Combien apparaissait plus inquiétante, dans nos vieilles sociétés, cette incapacité de la femme à secouer la maîtrise de son tyran !... A peine affranchie, on dirait qu'elle a la nostalgie de sa chaîne. Toute l'histoire de l'École le démontrait : Mademoiselle Heurteau pliait devant l'homme

distributeur d'honneurs et de fonctions ; Duyvecke s'asservissait, vaincue par un obscur besoin de ménage et de maternité; Geneviève devenait criminelle, parce que le sexe perverti la travaillait; et Léa, élevée dans le mépris de l'homme, si parfaitement pure que Frédérique et Pirnitz lui avaient envié sa pureté, voilà que, par un seul baiser posé sur ses lèvres, un homme l'avait prise et transformée. Oh ! la transformation avait été lente. Pourtant Léa s'était laissé conquérir, et la conquête avait continué malgré l'absence même. Comme ces lèpres mystérieuses qui rongent les prairies, l'influence masculine avait insensiblement détruit les germes sains, vivifiants, naguère déposés dans sa jeune âme... Puis, un jour, le changement s'était fait : une autre Léa était née. Longtemps elle s'était dissimulée sous les dehors de l'ancienne; mais la préméditation silencieuse de la fuite, mais la lettre d'adieu, sèche et précise, révélaient bien une âme nouvelle, différente de celle que Frédérique avait connue. A quoi ressemblait cette sécheresse? Quel air de famille évoquait l'égoïsme de ces préparatifs?... Frédérique avait un nom dans la pensée, le nom de l'homme qui avait opprimé son enfance, — le nom du père de Léa : Constant Sùrier. Il prenait sa revanche aujourd'hui: et la triste Christine aussi reparaissait dans sa fille cadette, courant au joug du màle comme à une libération.

Mademoiselle Heurteau, Geneviève, Duyvecke, Léa... Toutes, alors?... Non... Outre Frédérique elle-même, il y avait Pirnitz et Daisy sur qui l'homme n'avait point eu de prise. Mais Pirnitz était une Slave; Daisy avait du sang anglo-saxon infusé dans ses veines de Celte. L'une et l'autre appartenaient à des races où l'idée de l'affranchissement féminin pénètre depuis plusieurs générations, où les mœurs déjà s'accommodent de cet affranchissement. Dans nos vieilles sociétés latines, combien faudrait-il d'années et d'efforts pour émanciper la pauvre serve, courbée sous le maître depuis des siècles innombrables, et toujours retournant à lui malgré les émancipatrices? Combien de troupes seraient décimées — telle la petite troupe levée par Romaine Pirnitz — avant l'assaut victorieux qui mettrait les femmes au cœur de la citadelle sociale?

« N'importe! pensa Frédérique. Chaque troupe décimée

avance le jour de la victoire. Et puis, même si Daisy nous quitte, moi je reste aux côtés de Pirnitz. L'effort de l'Apôtre n'aura pas été tout à fait vain... »

Tandis qu'elle méditait ainsi, les regards de la jeune fille s'étaient attachés inconsciemment sur sœur Odile, qui dormait toujours, droite contre le dossier, son chapelet oscillant entre ses genoux... Sœur Odile... Celle-là aussi s'était assise naguère à la table du conseil avec l'état-major de la bonne Sainte-Parade : et, sans avoir soumis son cœur aux enseignements de Pirnitz, elle demeurait une véritable vierge forte, alors que tant d'autres avaient abdiqué. Étrange fille! aucune tristesse n'avait crispé ses traits fades et reposés, quand les mottes rougeâtres de la terre gasconne comblaient la fosse où l'on avait descendu le cercueil. Pourtant, auprès de la pauvre infirme défunte, la religieuse avait passé quatre années de sa vie. Sœur Odile, qui avait assisté à tous les commencements de l'Œuvre, qui avait reçu toutes les confidences de mademoiselle de Sainte-Parade, n'avait jamais demandé à Frédérique des nouvelles de l'École, elle ne s'était pas informée de celle des maîtresses qu'elle ne voyait plus, — de Léa. Et cette discrétion, précieuse pour Frédérique, lui avait tout de même paru pénible, tant elle ressemblait à de l'indifférence... « Quelle âme se cache donc sous cette bure violette et sous la blancheur de ces voiles? Qu'aime-t-elle? Que souhaite-t-elle?... Est-elle vraiment à ce point affranchie de toute passion humaine, que rien ne l'émeuve, que rien ne l'intéresse plus?... » Elle se promettait de l'interroger avant de se séparer d'elle pour toujours, — de connaître le secret de cette âme close.

Vers Saint-Pierre-des-Corps, sœur Odile se réveilla; le train ralentissait, sifflait au disque. Elle se réveilla sans bouger le buste, correcte et paisible comme si elle n'avait pas dormi, comme si elle avait simplement fermé quelque temps les yeux pour prier avec plus de recueillement... Son regard rencontra celui de Frédérique. Elle sourit :

— Nous approchons de Paris? demanda-t-elle.

— Oh! nous ne sommes qu'à Tours, encore! répliqua Frédérique.

— Où pourrons-nous goûter ?

— Aux Aubrais, je crois... Vers quatre heures.

Pendant le voyage, Frédérique avait remarqué l'importance que la religieuse donnait aux repas. Sœur Odile montrait un appétit vivace, buvait du vin à peine trempé d'eau. Chez le neveu Sainte-Parade, elle avait même réclamé du café noir, et s'était plainte qu'il fût mal préparé... Elle déconcertait sa compagne par ce mélange d'égoïsme et de dévouement, de stoïcisme religieux et de vulgaires préoccupations de bien-être...

Renseignée sur l'heure du goûter, la nonne prit son chapelet et se mit à réciter dizaine sur dizaine. Les gros grains noirs reliés par la chaîne de cuivre couraient entre ses doigts courts et potelés; ses lèvres dépêchaient les oraisons, dont on ne percevait que les *s* sifflants; de temps en temps, à des intervalles définis par un mystérieux rite de dévotion, elle saisissait au bout de la chaîne le Christ de cuivre, patiné par vingt ans de caresses pieuses, et le baisait.

Frédérique songeait :

« Les lèvres de cette vierge accomplissent le même geste que celles de Léa amoureuse : le geste qui signifie l'adoration... Cela veut dire qu'elle donne à son Amant surnaturel tout ce que les femmes ordinaires offrent à leurs amants de chair et d'os : et par là, étant comblée et satisfaite, celle-ci échappe à la loi de servitude de notre sexe... Oui, tout démontre que le secret de force de ces vierges fortes spéciales est d'avoir dérivé leur instinct d'amour. Les récits de sainte Thérèse, de sainte Marie Alacoque en témoignent. Elles aiment un Homme invisible, qui fut le plus beau des enfants des hommes... Oh ! nous faut-il donc cette foi aveugle pour être libérées ? Est-il indispensable que nous usions avec nos lèvres les contours d'une image de cuivre ou de pierre ?... »

L'orgueil de Frédérique protestait là contre; mais, incapable elle-même de l'imiter, elle enviait cependant la jeune femme en robe de bure violette, qui égrenait les louanges de l'Amant invisible.

Elles goûtèrent au buffet des Aubrais, Frédérique sans appétit, sœur Odile copieusement. En remontant dans le train, la religieuse déplora qu'on eût si peu de temps pour manger. Elle paraissait de bonne humeur, plus volontiers

loquace qu'à l'ordinaire : Frédérique avait observé qu'elle s'accordait une sorte de récréation après les repas, sans doute conformément aux usages du couvent... D'elle-même la sœur parla du long voyage qui lui restait à faire avant d'atteindre son port d'attache, ce couvent alsacien dont le nom, — Sainte-Marie, — quand elle le prononçait, illuminait son visage inexpressif.

— Vous n'êtes jamais allée à Thann? demanda-t-elle à Frédérique.

— Non, ma sœur.

— Oh! voilà un beau pays... bien plus beau que tout ceci! dit-elle en désignant dédaigneusement les plaines beauceronnes qui se déroulaient le long de la voie... — Et le couvent de Sainte-Marie est vaste comme un palais. Il est d'architecture gothique. La chapelle seule peut contenir quinze cents personnes, comme une église de ville...

Frédérique demanda :

— Vous êtes heureuse d'y retourner?

— Oui. Bien heureuse. Il y a quatre ans bientôt, pensez! quatre ans que j'en suis partie... Pendant que j'étais à Paris, auprès de mademoiselle, le bon Dieu a rappelé à lui notre Mère supérieure. Je n'ai jamais vu notre Mère actuelle.

— Allez-vous rester au couvent, une fois rentrée?

— Je ne sais pas. La règle est, quand les malades n'ont plus besoin de nous, de revenir à la maison dont nous dépendons, et d'y faire une retraite. Après, la Mère dispose de nous. Mais la retraite est un grand bonheur.

Elle pressa son crucifix avec ses mains contre sa ceinture... Frédérique comprit que, durant les trois années de soins minutieux donnés à mademoiselle de Sainte-Parade, la religieuse avait été soutenue par l'espoir de cette joie spirituelle : une retraite dans son couvent.

— Combien il doit être triste — murmura la jeune fille — de voir partir un à un les êtres auxquels on a donné ses soins!... Et voilà votre vie, ma sœur! Elle est très méritoire.

— Oh! dit simplement sœur Odile, j'ai toujours eu, moi, le goût de soigner les malades... A Thann, avant même d'entrer au noviciat, je faisais des gardes et des veillées, toutes les fois que j'en trouvais l'occasion. C'est un goût

comme cela... Ce n'est pas bien difficile. Mais il faut avoir le goût.

Frédérique insista, sentant qu'elle n'avait pas été entendue.

— Oui... mais la mort d'une malade que vous avez soignée, et qui par là-même vous est peu à peu devenue chère, n'est-ce pas une cruelle épreuve pour vous?

— C'est la volonté de Dieu, — dit sœur Odile avec un sérieux qui, cette fois, signifiait qu'elle avait compris et qu'elle opposait à l'appel sentimental de Frédérique le bouclier de sa résignation chrétienne.

Après un instant de silence, elle reprit :

— Je ne vais plus connaître personne, là-bas, parmi nos sœurs... Que de nouveaux visages je vais voir! Et me voilà passée dans les anciennes.

— Quel âge avez-vous, ma sœur? questionna Frédérique.

— Trente ans... Je suis vieille...

— Vous devez cependant compter encore parmi les jeunes, là-bas?

— Parmi les jeunes? Vous riez, mademoiselle Frédérique!... Les jeunes ont dix-huit ou vingt ans... Nous n'avons qu'une ou deux mères très âgées... Nos sœurs ne vivent pas vieilles, d'habitude. Le bon Dieu les rappelle de bonne heure.

Elle se tut, sur ces derniers mots, ressaisit son chapelet et, ayant toussé légèrement comme pour marquer la fin de la conversation, se remit à prier. La demi-heure de récréation était passée.

Frédérique songeait... Certes, elle ne pénétrait pas encore l'âme de cette autre vierge forte, si distante de la sienne, mais elle en entrevoyait la nature. Sœur Odile était un goût, un instinct, mis au service de la foi aveugle, obstinée, en un au-delà surnaturel... La mort des créatures et sa propre mort lui étaient également indifférentes : elle savait qu'elle s'usait dans les veilles et les soins répugnants, mais cela lui était égal : c'était la règle. Et probablement, son souci de bien manger, d'avoir un lit confortable, de ne pas s'abandonner à des sensibleries superflues, tout ce qui avait choqué et surpris Frédérique n'était qu'obéissance aux ordres des Mères supérieures, soucieuses que la santé de leurs filles ne fût pas trop

vite épuisée, — que la terrible mortalité des communautés les épargnât au moins jusqu'à l'époque normale où, comme disait sœur Odile, — « Dieu les rappelait à lui de bonne heure »...

Au delà d'Étampes, la religieuse ayant une dernière fois baisé le crucifix, s'installa de nouveau dans l'encoignure du compartiment, ferma les yeux, et s'endormit presque aussitôt. Le hublot du plafond était allumé ; dehors, c'était la nuit épaisse, humide, de l'automne. Frédérique leva aux trois quarts les glaces des portières, voila la lampe. Elle ne voulait pas dormir, elle : depuis longtemps, elle avait perdu son sommeil régulier d'autrefois... Elle voulait, dans le calme berceur de cette fuite rapide à travers l'ombre, récapituler ce qui lui restait à faire, une fois rentrée à Paris.

Elle allait retrouver Daisy et Pirnitz. Oh ! comme elle souhaitait, en compagnie de ces deux femmes désintéressées, dévouées, courageuses, recommencer l'Œuvre, et, pareille à des oiseaux dont l'ouragan a détruit le nid, pareille à l'arbre dont on a coupé les branches, — repousser des rameaux, refaire le nid, bravement, fidèlement... Après un très court instant de détresse, lorsque Léa était partie, Frédérique avait compris que Pirnitz disait juste : que le devoir et le salut, et aussi le remède aux désespérances, étaient là, dans cette reprise obstinée. Rebâtir ce que la coalition des intérêts masculins avait détruit, oui, c'était possible encore. Quarante mille francs allaient être disponibles par la liquidation du cautionnement de l'École : Quignonnet, au nom de M. Duramberty, avait prévenu Pirnitz. Cette somme paraissait suffisante pour une école modeste.

— Soyons ignorées, disait l'apôtre, nous serons moins exposées... Profitons de la leçon cruelle qui vient de nous être donnée. Nous louerons un appartement, et, à nous trois, Daisy, Frédérique et moi, nous enseignerons des enfants du quartier, en petit nombre. Avec notre argent à nous, nous pouvons tenir cinq ans. D'ici là les événements nous seront peut-être devenus favorables.

Frédérique avait fini par se ranger à ce parti : elle eût même souhaité commencer tout de suite, oublier l'échec d'hier

dans l'effort d'aujourd'hui... Hélas! il restait un obstacle à écarter du chemin, un devoir à accomplir, une démarche à faire, — plus urgente que toute entreprise. Cette démarche lui coûtait à l'extrême; mais, outre qu'elle l'avait promise à Daisy sans lui en révéler la nature, et que Daisy lui rappelait constamment sa promesse, Frédérique s'y sentait contrainte par une voix supérieure à laquelle elle ne résistait jamais : la voix de sa conscience qui lui disait, comme jadis lorsqu'elle était une fillette en sarrau de lustrine noire : « Cela se doit... »

Il s'agissait de Geneviève Soubize.

Geneviève, actuellement, était, après une péritonite aiguë, détenue à l'infirmerie de Saint-Lazare. L'instruction — interrompue par cette maladie, reprise après la guérison, — concluait, d'après les journaux bien informés d'ordinaire, à l'assassinat avec préméditation : c'était le renvoi devant la chambre des mises en accusation et sans doute devant les assises. L'avocat de Geneviève, Mᵉ Renouard, estimait que la cause, devant le jury, était dangereuse. Le jury parisien, recruté surtout parmi les commerçants et les petits bourgeois, n'est point tendre aux doctrines anarchistes. Or, la malchance avait voulu que toutes les feuilles à tendances révolutionnaires prissent la défense de Geneviève et présentassent son acte dément comme une sorte de revendication héroïque à la Charlotte Corday... Toutes les feuilles conservatrices avaient, au contraire, mené la charge contre l'inculpée. Il s'agissait donc, sinon de la tête, au moins de la liberté de la pauvre fille pour de longues années.

Voici quelle était la démarche méditée par Frédérique, et pourquoi, tout en la croyant efficace et nécessaire, elle y avait de la répugnance.

Comme elle avait aujourd'hui rayé Léa de son cœur, elle avait, toute enfant encore, rayé le souvenir et le nom même du séducteur de Christine. Elle n'avait pu, cependant, éviter d'apprendre, au moins de façon sommaire, le sort de la famille d'Ubzac. Madame d'Ubzac mère était morte en 1897 : le banquier vivait encore, mais il était retiré des affaires. Très âgé, très vert, il occupait maintenant, avenue du Bois de Boulogne, un hôtel quasi princier qu'il avait fait construire. Henri d'Ubzac, depuis le temps où ce père autoritaire le

faisait envoyer comme juge suppléant dans le Sud-Algérien, avait poursuivi sa carrière de magistrat. Réellement intelligent, actif, — aidé aussi par sa grande fortune et son nom, il fut successivement, en quittant l'Algérie après trois années d'exil, procureur de la République à Mirande, puis à Châteauroux, puis à Lille : — à trente ans, il était revenu à Paris, comme substitut. Il s'était alors marié avec une demoiselle de Livron-Bastard, appartenant à la vieille aristocratie du Rhône, mais sans fortune. Il n'en avait pas eu d'enfants. L'éclosion du boulangisme, en 1888, l'avait trouvé procureur général à Lyon. Il s'était rangé nettement du parti républicain, ce qui l'avait brouillé avec la famille de sa femme et l'avait éloigné de son père. L'ordre rétabli, le procureur général donna sa démission afin de se présenter, six mois plus tard, aux élections sénatoriales. Il fut élu, siégea à gauche. En 1894, il fit partie d'une combinaison ministérielle : il eut le portefeuille de la justice. Ce ministère dura quinze mois ; à sa chute, le poste de premier président à la Cour de cassation étant vacant, l'ancien garde des sceaux y fut nommé. Il avait alors cinquante-trois ans. Depuis, il avait maintenu sa haute situation, à la fois comme magistrat et comme homme politique. Sa réputation était d'un homme intègre, éloquent, savant, d'un caractère sombre et difficilement abordable. On le disait très influent.

Frédérique savait tout cela. Elle n'avait jamais vu son père : mais le portrait du premier président d'Ubzac, publié par des journaux illustrés, avait plusieurs fois frappé ses regards. L'aspect était jeune et robuste, malgré la blancheur précoce des cheveux ; la barbe, portée en pointe fournie et arrondie, grisonnait ; dans les traits, les yeux, le dessin des cheveux sur le front, la jeune fille avait reconnu sa propre ressemblance. Une révolte orgueilleuse la secouait devant cette image : mais elle ne ressentait aucune tendresse... Si elle donnait parfois une pensée à ce père indigne, elle s'en trouvait confirmée dans ses résolutions de solitude hautaine. Entre eux, la coupure était bien définitive.

Pourtant, elle ne l'ignorait pas, le président avait, à plusieurs reprises, tâché de se renseigner sur l'existence et la situation de sa fille. Mais la façon même de ces tentatives irritait Frédérique au lieu de la désarmer. Elles laissaient deviner une

circonspection blessante; elles étaient menées pour ainsi dire administrativement, par les moyens dont dispose un haut fonctionnaire de la justice... La première datait de 1896, époque à laquelle M. d'Ubzac fut élevé à la charge de premier président, peu de temps après le départ des deux sœurs pour Londres. Frédérique en eut connaissance à son retour seulement. Elle sut, par la concierge de la rue de la Sourdière, qu'un « monsieur bien mis, l'air d'un employé supérieur », avait demandé des renseignements sur son compte. Cet enquêteur disait avoir connu Christine Sûrier, le grand-père Legay; il se donnait comme un ancien ami de la famille. Or la famille Legay-Sûrier n'avait pas d'ami répondant à ce signalement : Frédérique, à qui les journaux avaient appris la nouvelle fortune de son père, eut l'intuition que c'était lui qui la faisait rechercher... La seconde démarche précéda de quelques jours l'inauguration de l'École des Arts de la femme. La presse avait cité le nom de Frédérique Legay-Sûrier parmi les noms des fondatrices. Le secrétaire particulier du président-sénateur vint voir mademoiselle Heurteau, directrice officielle; assez adroitement, sans annoncer aucune mission de la part de M. d'Ubzac, il cita son nom, disant que cette œuvre lui paraissait digne d'attention et de sympathie, et que, le cas échéant, il serait disposé à y intéresser les pouvoirs publics... Frédérique s'arrangea pour qu'aucune suite ne fût donnée à de telles propositions. Elle seule, avec Léa et Pirnitz en devinait le sens secret, qui échappait à mademoiselle Heurteau, et probablement au secrétaire lui-même. Et la prudence même du procédé la blessait.

La dernière marque d'intérêt qui vint à la jeune fille fut une lettre, écrite récemment par le même secrétaire à mademoiselle Heurteau. Cette fois, le nom de M. d'Ubzac n'était pas mentionné; mais le signataire, s'autorisant des relations nouées le jour de l'inauguration, rassurait les maîtresses sur les suites probables de l'affaire Bartlett, sauf pour Geneviève Soubize elle-même. Toutes ces tentatives allèrent exactement à l'encontre du but qu'elles visaient. Elles irritèrent Frédérique contre celui qui les inspirait... « Je ne lui demande rien : pourquoi s'occupe-t-il de mes affaires? Et s'il veut s'en occuper, pourquoi cette hypocrisie, cette timidité de moyens?

Qu'il se nomme et qu'il se montre! Se méfie-t-il de moi? A-t-il peur d'un chantage?... » La seule démarche qu'elle eût excusée, c'eût été une visite loyale et personnelle du président d'Ubzac. Elle avait l'âme trop juste pour ne pas admettre et approuver la persistance ou même l'éclosion tardive d'un remords dans ce cœur d'homme; et si ce remords lui eût été exprimé en face, elle eût tendu la main à son père, elle lui eût dit : « Je vous pardonne; mais ne m'offrez ni argent, ni protection pour moi : je n'en veux pas... » Au lieu de cela, elle devinait le désir maladif d'un homme comblé, mais sans enfants légitimes, que sa fortune ennuie, et qui cherche dans une paternité longtemps oubliée des distractions et des émotions nouvelles. Et encore prétendait-il les concilier avec les nécessités de son rang, ne rien risquer, ne pas se compromettre... « Allons, il n'a pas changé. Il est toujours le même égoïste qui a flétri la maison d'un pauvre professeur âgé et d'une jeune ouvrière innocente. Il est le digne fils de ce banquier qui a cru payer l'honneur de ma mère en lui offrant quarante mille francs et un mari taré... »

De cette révolte dédaigneuse, pour amener Frédérique au projet d'une démarche directe auprès de son père, il n'avait pas fallu moins que les rudes secousses subies depuis quelques mois : les fondatrices proscrites de l'École, Geneviève, sur le point de passer en cour d'assises... « Peut-être, — ne pouvait s'empêcher de penser Frédérique, — aurais-je pu quelque chose contre ces catastrophes... » Quand les journaux dénoncèrent la mauvaise tournure prise par l'affaire de Geneviève, Frédérique, pressée par sa conscience impérieuse, consulta de nouveau Pirnitz.

— Oh! Romaine, je vous en supplie, aidez-moi à distinguer mon devoir... Faut-il aller trouver mon père?...

L'apôtre répondit sans hésiter :

— Rien ne vous contraint moralement. Mais moi qui vous connais bien, je sais deux choses à n'en pas douter. La première, c'est que vous ne risquez pas la moindre parcelle de votre dignité en vous rendant auprès de M. d'Ubzac : car cette fois, il ne s'agit pas des intérêts matériels de l'École ; il s'agit d'une question d'humanité, de justice. Ce que je sais encore, c'est que, si vous vous abstenez de la faire, vous en

aurez de cruels regrets le jour où la condamnation de Geneviève sera prononcée.

La démarche fut dès lors décidée : Frédérique allait la faire, quand la mort de mademoiselle de Sainte-Parade, puis le voyage à Poudenats, la forcèrent de la différer. Maintenant la jeune fille, regagnant Paris, n'ignorait pas que le plus pénible des devoirs l'attendait, et qu'il fallait se hâter. Dans un numéro de journal, acheté à Poitiers pendant l'arrêt du train, elle venait de lire que la clôture de l'instruction et le renvoi de Geneviève devant la chambre des mises en accusation étaient imminents.

Le train qui ramenait à Paris les deux voyageuses entra en gare à huit heures moins le quart... Frédérique et sœur Odile, chacune portant sa valise, se hâtèrent d'envoyer un facteur chercher deux fiacres. La soirée était humide, un peu brumeuse. Parmi l'affairement des arrivants, les deux femmes échangèrent leurs adieux :

— Vous allez tout droit à la gare de l'Est, sœur Odile ? demanda Frédérique.

— Oui. Mon train part à neuf heures et demie, je crois.

— Eh bien, je vous souhaite de tout cœur un bon voyage et une heureuse retraite parmi vos sœurs.

— Je suis bien contente d'aller les retrouver, dit simplement la religieuse.

Elle tira de sa poche un livre de prières très fatigué ; après l'avoir feuilleté à la clarté d'un réverbère, elle y prit une image. On y voyait un calvaire surmonté d'un cœur de Jésus rayonnant d'or, peint sur une pellicule translucide de gélatine.

— Voulez-vous accepter cette petite image ? Le Saint-Père l'a bénite, il y a moins de trois mois. Notre Mère prieure m'en a envoyé deux. J'avais donné l'autre à « mademoiselle ».

— Merci, sœur Odile, dit Frédérique, touchée.

« Moi, pensait-elle, je n'ai pas de symbole de ma foi à lui confier... Et puis, à quoi bon ? Des abîmes nous séparent. Et cependant, je le sens, il y a quelque chose de commun entre son rêve et le mien. »

Le premier des deux fiacres qu'elles avaient demandés se

rangeait contre le trottoir ; le facteur qui le ramenait déclara n'avoir trouvé que celui-là, et repartit aussitôt en quête d'un autre. Sœur Odile serra légèrement la main que Frédérique lui tendait, monta, dit au cocher :

— Gare de l'Est...

Elle fit encore un signe de tête ; tout de suite, le fiacre disparut dans la cohue des voitures.

Frédérique demeura debout au bord du trottoir. Son cœur était triste. Sœur Odile n'avait pas occupé une place bien large ni bien importante dans sa vie, dans ses affections ; elle était pourtant quelque chose du passé, et ce passé, c'était pour Frédérique ce qu'est pour d'autres jeunes filles le roman de la vingtième année. La mélancolie du temps qui coule, impassible, dissout nos jours et nos rêves, étreignit son cœur... « Déjà près de trente ans... Et je suis plus loin du terme souhaité que quand j'en avais vingt. » Elle aperçut la rudesse ingrate de la vie réelle, comparée à la gloire des projets : telle une femme, résignée aux réalités du ménage, se remémore les douces fiançailles.

A son tour, elle installa son bagage dans la voiture avancée pour elle. Au moment où elle mettait un pourboire dans la main du facteur, une voix dit derrière elle :

— Mademoiselle Frédérique !

Elle se retourna, vit à la lueur d'un bec de gaz, dans le halo de la brume, une femme au joli visage, un peu trop grasse, et la taille visiblement déformée.

— Duyvecke ! Ici ?...

La jeune femme baissa la tête. Elle balbutia :

— Oui... je suis venue... Mademoiselle Pirnitz, que j'étais allée voir pendant votre absence, m'a dit que vous arriviez ce soir par ce train... Alors je suis venue... pour le cas où vous auriez besoin de moi...

— Bonne Duyvecke !...

Frédérique embrassa la jolie Flamande sur les deux joues. Dans le brouillard tiède de ce soir d'automne, dans la détresse d'âme où la laissait une séparation de plus après tant de départs elle se sentait heureuse et réchauffée par cette rencontre amie qu'elle n'attendait pas, et qui, tout d'un coup, changeait pour elle l'accueil de la Ville...

— Je vous ai vue, tout à l'heure, avec sœur Odile, — dit humblement Duyvecke. — J'aurais bien aimé lui souhaiter le bonsoir, à elle aussi... mais je n'ai pas osé. Vous savez, je ne suis pas très hardie.

Elle demanda à Frédérique la permission de l'accompagner jusqu'à la rue de la Sourdière. Frédérique y consentit joyeusement et le fiacre les emporta côte à côte du débarcadère d'Orléans au faubourg Saint-Honoré.

Duyvecke, une main de Frédérique dans les siennes, avait vite repris courage et confiance, et de l'entendre bavarder comme naguère, d'un bavardage affectueux et un peu vide et prolixe, cela réconfortait vraiment le cœur de la jeune apôtre. N'est-il pas des heures dans la vie où la seule présence, près de soi, d'un animal caressant encourage l'âme désolée à continuer l'effort de la vie?...

Duyvecke conta qu'elle avait appris par les journaux, comme tout le monde, les événements douloureux qui accablaient l'Œuvre : la crise financière, l'arrestation de Geneviève Soubize et de Daisy, la décision ministérielle expulsant les fondatrices.

— Nous nous sommes bien tourmentés, Rémi et moi, je vous assure! Rémi me disait tout le temps ; « Va donc voir ces dames... Va donc les voir et leur dire que, si elles ont besoin de quelque chose... » Parce que Rémi vous aime de tout cœur, vous savez... Moi, je n'osais pas. L'idée de me montrer devant mademoiselle Romaine et devant vous m'ôtait tout mon courage... Je pensais que j'étais un peu cause de vos misères : on racontait qu'une maîtresse avait quitté la maison avec un ouvrier venu pour faire des réparations. J'ai bien compris qu'il s'agissait de moi... Ah! j'ai beaucoup pleuré... Je me sentais si loin de vous et si inutile, mademoiselle Frédérique!

— Ne m'appelez pas mademoiselle, voyons, Duyvecke...

— Oh! je vous en prie... je ne pourrais plus... Ce n'est plus comme avant.

Elle montrait naïvement son cœur. Ce cœur était comblé de joie intime, entre son mari et l'enfant de son mari, avec l'espoir d'une maternité prochaine. Son bonheur rayonnait d'elle : mais elle avait visiblement conscience de l'avoir payé

par une déchéance, d'avoir renoncé pour l'obtenir à l'état supérieur, plus noble, où s'étaient maintenues Romaine Pirnitz et Frédérique. Elle confessa toutes ses hésitations :

— Il a fallu que Rémineau vînt avec moi. Nous nous sommes informés rue des Vergers... Le concierge nous a tout raconté... C'est mademoiselle Heurteau qui dirige, à présent; M. Jude Durambertv, M. Quignonnet et l'abbé Minot forment le conseil d'administration; ils se réunissent tous les jeudis en conférence dans notre salle, avec elle. Laurent nous a dit que mademoiselle Craggs, mademoiselle Pirnitz et vous, habitiez rue de la Sourdière : ce pauvre Rémi a dû encore m'accompagner chez vous : je tremblais comme une feuille... Quand j'ai su que vous étiez absente — c'était avant-hier, — croiriez-vous que j'ai été contente? Mademoiselle Craggs ne m'effrayait pas; j'osais bien encore voir mademoiselle Romaine, mais c'était de vous, mademoiselle Frédérique, que j'avais peur...

Elle se nicha, comme une enfant, contre l'épaule de Frédérique, et reprit :

— Mademoiselle Pirnitz m'a si bien reçue! Oh! elle est indulgente comme une vraie sainte... Tout de suite elle m'a mise à l'aise... Elle m'a demandé des nouvelles de Rémi, de Gaston; quand elle a su que mon mari m'attendait en bas, elle a voulu qu'il me rejoignît. C'est elle qui m'a engagée à aller vous chercher à la gare. Sans cela, jamais je n'aurais osé.

Le bavardage de la jolie Flamande avait brodé ses divertissantes arabesques sur le long temps de la course... Frédérique atteignit sans ennui le faubourg Saint-Honoré et la rue de la Sourdière.

Duyvecke, refusant de lâcher la valise de sa compagne, monta jusqu'au troisième. Pirnitz et Frédérique occupaient à cet étage l'ancienne chambre de l'apôtre; Daisy avait installé sa couchette dans une petite pièce du quatrième, — ordinairement habitée par des domestiques.

Sur le palier, Duyvecke prit congé :

— Non! non! dit-elle, je ne veux pas entrer... Je ne veux pas vous déranger. Vous avez certainement à causer avec ces dames. Je vous laisse. Seulement, j'ai quelque chose à vous demander. Je vous en supplie, ne me refusez pas...

— Quoi donc, Duyvecke?...

— J'aurai le cœur tellement gros, si vous ne voulez pas! Voilà... Rémi et moi nous serions très, très heureux... de vous avoir à dîner, avec mademoiselle Pirnitz et Daisy, dans notre petit appartement, rue Cujas? Ces dames ont accepté!... Et vous?... Cela vous contrarie?...

Frédérique sourit, touchée :

— Nullement... au contraire... je ne demande pas mieux. Et je comprends que Romaine et Daisy aient eu du plaisir à accepter... Nous vous aimons toujours bien, Duyvecke.

— Oh! merci, fit Duyvecke.

Puis, de nouveau timide :

— Alors, quel jour?

Frédérique réfléchit un instant. Dès le lendemain, elle s'imposait d'aller voir M. d'Ubzac. Le premier président recevait au Palais avant l'audience. Elle pensa qu'ayant subi cette épreuve, elle serait un peu réconfortée par une soirée passée entre Pirnitz, Daisy et Duyvecke, — tout ce qui restait de l'état-major de la pauvre Sainte-Parade.

— Demain soir, si cela vous convient, Duyvecke, dit-elle.

Duyvecke la remercia, et, avant qu'elle eût sonné, l'embrassa tendrement et la quitta.

MARCEL PRÉVOST

(*A suivre.*)

# LE RIRE

Que signifie le rire? Qu'y a-t-il au fond du risible? Que trouverait-on de commun entre une grimace de pitre, un jeu de mots, un quiproquo de vaudeville, une scène de fine comédie? Quelle distillation nous donnera l'essence, toujours la même, à laquelle tant de produits divers empruntent ou leur indiscrète odeur ou leur parfum délicat? Les plus grands penseurs, depuis Aristote, se sont attaqués à ce petit problème, qui toujours se dérobe sous l'effort, glisse, s'échappe, se redresse, impertinent défi jeté à la spéculation philosophique.

Notre excuse, pour aborder le problème à notre tour, est que nous ne viserons pas à enfermer la fantaisie comique dans une définition. Nous voyons en elle, avant tout, quelque chose de vivant. Nous la traiterons, si légère soit-elle, avec le respect qu'on doit à la vie. Nous nous bornerons à la regarder grandir et s'épanouir. De forme en forme, par gradations insensibles, elle accomplira sous nos yeux de bien singulières métamorphoses. Nous ne dédaignerons rien de ce que nous aurons vu. Peut-être gagnerons-nous d'ailleurs à ce contact soutenu quelque chose de plus souple qu'une définition théorique, — une connaissance pratique et intime, comme celle qui

naît d'une longue camaraderie. Et peut-être trouverons-nous aussi que nous avons fait, sans le vouloir, une connaissance utile. Raisonnable, à sa façon, jusque dans ses plus grands écarts, méthodique dans sa folie, rêvant, je le veux bien, mais évoquant en rêve des visions qui sont tout de suite acceptées et comprises d'une société entière, comment la fantaisie comique ne nous renseignerait-elle pas sur les procédés de travail de l'imagination humaine, et plus particulièrement de l'imagination sociale, collective, populaire? Issue de la vie réelle, apparentée à l'art, comment ne nous dirait-elle pas aussi son mot sur l'art et sur la vie?

Nous allons présenter d'abord trois observations que nous tenons pour fondamentales. Elles portent moins sur le comique lui-même que sur la place où il faut le chercher.

## I

Voici le premier point sur lequel j'appellerai l'attention. Il n'y a pas de comique en dehors de ce qui est proprement *humain*. Un paysage pourra être beau, gracieux, sublime, insignifiant ou laid; il ne sera jamais risible. On rira d'un animal, mais parce qu'on aura surpris chez lui une attitude d'homme ou une expression humaine. On rira d'un chapeau; mais ce qu'on raille alors, ce n'est pas le morceau de feutre ou de paille, c'est la forme que des hommes lui ont donnée, c'est le caprice humain dont il a pris le moule. Je me demande comment un fait aussi important, dans sa simplicité, n'a pas fixé davantage l'attention des philosophes. Plusieurs ont défini l'homme « un animal qui sait rire ». Ils auraient aussi bien pu le définir un animal qui fait rire, car si quelque autre animal y parvient, ou quelque objet inanimé, c'est toujours par une ressemblance avec l'homme, par la marque que l'homme y imprime ou par l'usage que l'homme en fait.

Je voudrais signaler maintenant, comme un symptôme non moins digne de remarque, l'*insensibilité* qui accompagne d'ordinaire le rire. Il semble que le comique ne puisse produire son ébranlement qu'à la condition de tomber sur une surface

d'âme bien calme, bien unie. L'indifférence est son milieu naturel. Le rire n'a pas de plus grand ennemi que l'émotion. Je ne veux pas dire que nous ne puissions rire d'une personne qui nous inspire de la pitié, par exemple, ou même de l'affection : seulement alors, pour quelques instants, il faudra oublier cette affection, faire taire cette pitié. Dans une société de pures intelligences on ne pleurerait probablement plus, mais on rirait peut-être encore; tandis que des âmes invariablement sensibles, accordées à l'unisson de la vie, où tout événement se prolongerait en résonance sentimentale, ne connaîtraient ni ne comprendraient le rire. Essayez, pour un moment, de vous intéresser à tout ce qui se dit et à tout ce qui se fait, agissez, en imagination, avec ceux qui agissent, sentez avec ceux qui sentent, donnez enfin à votre sympathie son plus large épanouissement : comme sous un coup de baguette magique vous verrez les objets les plus légers prendre du poids, et une coloration sévère passer sur toutes choses. Détachez-vous maintenant, assistez à la vie en spectateur indifférent : bien des drames tourneront à la comédie. Il suffit que nous bouchions nos oreilles au son de la musique, dans un salon où l'on danse, pour que les danseurs nous paraissent aussitôt ridicules. Combien d'actions humaines résisteraient à une épreuve de ce genre? et ne verrions-nous pas beaucoup d'entre elles passer tout à coup du grave au plaisant, si nous les isolions de la musique de sentiment qui les accompagne? Le comique exige donc enfin, pour produire tout son effet, quelque chose comme une anesthésie momentanée du cœur. Il s'adresse à l'intelligence pure.

Seulement, cette intelligence doit toujours rester en contact avec d'autres intelligences. Voilà le troisième fait sur lequel je désirais attirer l'attention. On ne goûterait pas le comique si l'on se sentait isolé. Il semble que le rire ait besoin d'un écho. Écoutez-le bien : ce n'est pas un son articulé, net, terminé; c'est quelque chose qui voudrait se prolonger en se répercutant de proche en proche, quelque chose qui commence par un éclat pour se continuer par des roulements, ainsi que le tonnerre dans la montagne. Et pourtant cette répercussion ne doit pas aller à l'infini. Elle peut cheminer à l'intérieur d'un cercle aussi large qu'on voudra : le

cercle n'en reste pas moins fermé. Notre rire est toujours le rire d'un groupe. Il vous est peut-être arrivé, assis en wagon ou à table d'hôte, d'entendre des voyageurs se raconter des histoires qui devaient être comiques pour eux puisqu'ils en riaient de bon cœur. Vous auriez ri comme eux si vous eussiez été de leur société. Mais n'en étant pas, vous n'aviez aucune envie de rire. Un homme, à qui l'on demandait pourquoi il ne pleurait pas à un sermon où tout le monde versait des larmes, répondit : « Je ne suis pas de la paroisse. » Ce que cet homme pensait des larmes serait bien plus vrai du rire. Si franc qu'on le suppose, le rire cache toujours une arrière-pensée d'entente, je dirai presque de complicité, avec d'autres rieurs, réels ou imaginaires. Combien de fois n'a-t-on pas dit que le rire du spectateur, au théâtre, est d'autant plus large que la salle est plus pleine? Combien de fois n'a-t-on pas fait remarquer, d'autre part, que beaucoup d'effets comiques sont intraduisibles d'une langue dans une autre, relatifs par conséquent aux mœurs et aux idées d'une société particulière? Mais c'est pour n'avoir pas compris l'importance de ce double fait qu'on a vu dans le comique une simple curiosité où l'esprit s'amuse, et dans le rire lui-même un phénomène étrange, isolé, sans rapport avec le reste de l'activité humaine. De là ces définitions qui tendent à faire du comique une relation abstraite aperçue par l'esprit entre des idées, « contraste intellectuel », « absurdité sensible », etc., définitions qui, même si elles convenaient réellement à toutes les formes du comique, n'expliqueraient pas le moins du monde pourquoi le comique nous fait rire. D'où viendrait, en effet, que cette relation logique particulière, aussitôt aperçue, nous contracte, nous dilate, nous secoue, alors que toutes les autres laissent notre corps indifférent? Ce n'est pas par ce côté que nous aborderons le problème. Pour comprendre le rire, il faut le replacer dans son milieu naturel, qui est la société, il faut surtout en déterminer la fonction utile, qui est une fonction sociale. Telle sera, disons-le dès maintenant, l'idée directrice de toutes nos recherches. Le rire doit répondre à certaines exigences de la vie en commun. Le rire doit avoir une signification sociale.

Marquons nettement le point où viennent converger nos

trois observations préliminaires. Le comique naîtra, semble-t-il, quand des hommes réunis en groupe dirigeront tous leur attention sur un d'entre eux, faisant taire leur sensibilité et exerçant leur seule intelligence. Quel est maintenant le point particulier sur lequel devra se diriger leur attention? à quoi s'emploiera ici l'intelligence? Répondre à ces questions sera déjà serrer de plus près le problème. Mais quelques exemples deviennent indispensables.

## II

Un homme, qui courait dans la rue, trébuche et tombe : les passants rient. On ne rirait pas de lui, je pense, si l'on pouvait supposer que la fantaisie lui est venue tout à coup de s'asseoir par terre. On rit de ce qu'il s'est assis involontairement. Ce n'est donc pas son changement brusque d'attitude qui fait rire, c'est ce qu'il y a d'involontaire dans le changement, c'est la maladresse. Une pierre était peut-être sur le chemin. Il aurait fallu changer d'allure ou tourner l'obstacle. Mais par manque de souplesse, par distraction ou obstination du corps, *par un effet de raideur ou de vitesse acquise*, les muscles ont continué d'accomplir le même mouvement quand les circonstances demandaient autre chose. C'est pourquoi l'homme est tombé, et c'est de quoi les passants rient.

Voici maintenant une personne qui vaque à ses petites occupations avec une régularité mathématique. Seulement, les objets qui l'entourent ont été truqués par un mauvais plaisant. Elle trempe sa plume dans l'encrier et en retire de la boue, croit s'asseoir sur une chaise solide et s'étend sur le parquet, enfin agit à contresens ou fonctionne à vide, toujours par un effet de vitesse acquise. L'habitude avait imprimé un élan. Il aurait fallu arrêter le mouvement ou l'infléchir. Mais point du tout, on a continué machinalement en ligne droite. La victime d'une farce d'atelier est donc dans une situation analogue à celle du coureur qui tombe. Elle est comique pour la même raison. Ce qu'il y a de risible dans un cas comme dans l'autre, c'est une certaine *raideur*

*de mécanique* là où l'on voudrait trouver la souplesse attentive et la vivante flexibilité d'une personne. Il y a entre les deux cas cette seule différence que le premier s'est produit de lui-même, tandis que le second a été obtenu artificiellement. Le passant, tout à l'heure, ne faisait qu'observer; ici le mauvais plaisant expérimente.

Toutefois, dans les deux cas, c'est une circonstance extérieure qui a déterminé l'effet. Le comique est donc accidentel; il reste, pour ainsi dire, à la surface de la personne. Comment pénétrera-t-il à l'intérieur? Il faudra que la raideur mécanique n'ait plus besoin, pour se révéler, d'un obstacle placé devant elle par le hasard des circonstances ou par la malice de l'homme. Il faudra qu'elle tire de son propre fonds, par une opération naturelle, l'occasion sans cesse renouvelée de se manifester extérieurement. Imaginons donc un esprit qui soit toujours à ce qu'il vient de faire, jamais à ce qu'il fait, comme une mélodie qui retarderait sur son accompagnement. Imaginons une certaine inélasticité native des sens et de l'intelligence, qui fasse que l'on continue de voir ce qui n'est plus, d'entendre ce qui ne résonne plus, de dire ce qui ne convient plus, enfin de s'adapter à une situation passée et imaginaire quand on devrait se modeler sur la réalité présente. Le comique s'installera cette fois dans la personne même : c'est la personne qui lui fournira tout, matière et forme, cause et occasion. Est-il étonnant que le *distrait* (car tel est le personnage que nous venons de décrire) ait tenté généralement la verve des auteurs comiques? Quand La Bruyère rencontra ce caractère sur son chemin, il comprit, en l'analysant, qu'il tenait une recette pour la fabrication en gros des effets amusants. Il en abusa. Il fit de Ménalque la plus longue et la plus minutieuse des descriptions, revenant, insistant, s'appesantissant outre mesure. La facilité du sujet le retenait. Avec la distraction, en effet, on n'est peut-être pas à la source même du comique, mais on est sûrement dans un certain courant de faits et d'idées qui vient tout droit de la source. On est sur une des grandes pentes naturelles du rire.

Mais l'effet de la distraction peut se renforcer à son tour. Il y a une loi générale dont nous venons de trouver une première application et que nous formulerons ainsi : quand

un certain effet comique dérive d'une certaine cause, l'effet nous paraît d'autant plus comique que nous jugeons plus naturelle la cause. Nous rions déjà de la distraction qu'on nous présente comme un simple fait. Plus risible sera la distraction que nous aurons vue naître et grandir sous nos yeux, dont nous connaîtrons l'origine et dont nous pourrons reconstituer l'histoire. Supposons donc, pour prendre un exemple précis, qu'un personnage ait fait des romans d'amour ou de chevalerie sa lecture habituelle. Attiré, fasciné par ses héros, il détache vers eux, petit à petit, sa pensée et sa volonté. Le voici qui circule parmi nous à la manière d'un somnambule. Ses actions sont des distractions. Seulement, toutes ces distractions se rattachent à une cause connue et positive. Ce ne sont plus, purement et simplement, des *absences*; elles s'expliquent par la *présence* du personnage dans un milieu bien défini, quoique imaginaire. Sans doute une chute est toujours une chute; mais autre chose est de se laisser choir dans un puits parce qu'on regardait n'importe où ailleurs, autre chose y tomber parce qu'on visait une étoile. C'est bien une étoile que Don Quichotte contemplait. Quelle profondeur de comique que celle du romanesque et de l'esprit de chimère! Et pourtant, si l'on rétablit l'idée de distraction qui doit servir d'intermédiaire, on voit ce comique très profond se relier au comique le plus superficiel. Oui, ces esprits chimériques, ces exaltés, ces fous si étrangement raisonnables nous font rire en touchant les mêmes cordes en nous, en actionnant le même mécanisme intérieur, que la victime d'une farce d'atelier ou le passant qui glisse dans la rue. Ce sont bien, eux aussi, des coureurs qui tombent et des naïfs qu'on mystifie, coureurs d'idéal qui trébuchent sur les réalités, rêveurs candides que guette malicieusement la vie. Mais ce sont surtout de grands distraits, avec cette supériorité sur les autres que leur distraction est systématique, organisée autour d'une idée centrale, — que leurs mésaventures aussi sont bien liées, liées par l'inexorable logique que la réalité applique à corriger le rêve, — et qu'ils provoquent ainsi autour d'eux, par des effets capables de s'additionner toujours les uns aux autres, un rire indéfiniment grandissant.

Faisons maintenant un pas de plus. Ce que la raideur de

l'idée fixe est à l'esprit, certains vices ne le seraient-ils pas au caractère? Mauvais pli de la nature ou contracture de la volonté, le vice ressemble souvent à une courbure de l'âme. Sans doute il y a des vices où l'âme s'installe profondément avec tout ce qu'elle porte en elle de puissance fécondante, et qu'elle entraîne, vivifiés, dans un cercle mouvant de transfigurations. Ceux-là sont des vices tragiques. Mais le vice qui nous rendra comiques est au contraire celui qu'on nous apporte du dehors comme un cadre tout fait où nous nous insérerons. Il nous impose sa raideur au lieu de nous emprunter notre souplesse. Nous ne le compliquons pas : c'est lui, au contraire, qui nous simplifie. Là me paraît précisément résider, — comme j'essaierai de le montrer en détail dans la dernière partie de cette étude, — la différence essentielle entre la comédie et le drame. Un drame, même quand il nous peint des passions ou des vices qui portent un nom, les incorpore si bien à la personne que leurs noms s'oublient, que leurs caractères généraux s'effacent, et que nous ne pensons plus du tout à eux, mais à la personne qui les absorbe : c'est pourquoi le titre d'un drame ne peut guère être qu'un nom propre. Au contraire, beaucoup de comédies portent un nom commun : *l'Avare*, *le Joueur*, etc. Si je vous demande d'imaginer une pièce qui puisse s'appeler *le Jaloux*, par exemple, vous verrez que *Sganarelle* vous viendra à l'esprit, ou *George Dandin*, mais non pas *Othello* : *le Jaloux* ne peut être qu'un titre de comédie. C'est que le vice comique a beau s'unir aussi intimement qu'on voudra aux personnes, il n'en conserve pas moins son existence indépendante et simple ; il reste le personnage central, invisible et présent, auquel les personnages de chair et d'os sont suspendus sur la scène. Parfois il s'amuse à les entraîner de son poids et à les faire rouler avec lui le long d'une pente. Mais plus souvent il jouera d'eux comme d'un instrument ou les manœuvrera comme des pantins. Regardez de près : vous verrez que l'art du poète comique est de nous faire si bien connaître ce vice, de nous introduire, nous spectateurs, à tel point dans son intimité, que nous finissons par obtenir de lui quelques fils de la marionnette dont il joue : nous en jouons alors à notre tour ; une partie de notre plaisir vient de là.

Donc, ici encore, c'est bien une espèce d'automatisme qui nous fait rire. Et c'est, je le répète, un automatisme très voisin de la simple distraction. Il suffira, pour s'en convaincre, de remarquer qu'un personnage comique est généralement comique dans l'exacte mesure où il s'ignore lui-même. Le comique est *inconscient*. Comme s'il usait à rebours de l'anneau de Gygès, il se rend invisible à lui-même en devenant visible à tout le monde. Un personnage de tragédie ne changera rien à sa conduite parce qu'il saura comment nous la jugeons: il y pourra persévérer, même avec la pleine conscience de ce qu'il est, même avec le sentiment très net de l'horreur qu'il nous inspire. Mais un défaut ridicule, dès qu'il se sent ridicule, cherche à se modifier, au moins extérieurement. Si Harpagon nous voyait rire de son avarice, je ne dis pas qu'il s'en corrigerait, mais il nous la montrerait moins, ou il nous la montrerait autrement. Disons-le dès maintenant, c'est en ce sens surtout que le rire châtie les mœurs. Il fait que nous tâchons tout de suite de paraître ce que nous devrions être, ce que nous finirons sans doute un jour par être véritablement.

Je ne pousserai pas plus loin cette analyse pour le moment. Du coureur qui tombe au naïf qu'on mystifie, de la mystification à la distraction, de la distraction à l'exaltation, de l'exaltation aux diverses déformations de la volonté et du caractère, nous venons de suivre le progrès par lequel le comique s'installe de plus en plus profondément dans la personne sans cesser pourtant de nous rappeler, dans ses manifestations les plus subtiles, quelque chose de ce que nous apercevions dans ses formes plus grossières, un effet d'automatisme et de raideur. Nous pouvons maintenant obtenir une première vue, prise de bien loin, il est vrai, vague et confuse encore, sur le côté risible de la nature humaine et sur la fonction ordinaire du rire.

Ce que la vie et la société exigent de chacun de nous, c'est une attention constamment en éveil, qui discerne les contours de la situation présente, c'est aussi une certaine élasticité du corps et de l'esprit, qui nous mette à même de nous y adapter. *Tension* et *élasticité*, voilà deux forces complémentaires l'une de l'autre que la vie met en jeu. Font-elles gravement défaut

au corps? ce sont les accidents de tout genre, les infirmités, la maladie. A l'esprit? ce sont tous les degrés de la pauvreté psychologique, toutes les variétés de la folie. Au caractère enfin? vous avez les inadaptations profondes à la vie sociale, sources de misère, parfois occasions de crime. Une fois écartées ces infériorités qui intéressent le sérieux de l'existence (et elles tendent à s'éliminer elles-mêmes dans ce qu'on a appelé la lutte pour la vie), la personne peut vivre, et vivre en commun avec d'autres personnes. Mais la société demande autre chose encore. Il ne lui suffit pas de vivre ; elle tient à vivre bien. Ce qu'elle a maintenant à redouter, c'est que chacun de nous, satisfait de donner son attention à ce qui concerne l'essentiel de la vie, se laisse aller pour tout le reste à l'automatisme facile des habitudes contractées. Ce qu'elle doit craindre aussi, c'est que les membres dont elle se compose, au lieu de viser à un équilibre de plus en plus délicat de volontés qui s'insèreront de plus en plus exactement les unes dans les autres, se contentent de respecter les conditions fondamentales de cet équilibre : un accord tout fait entre les personnes ne lui suffit pas, elle voudrait un effort constant d'adaptation réciproque. Toute *raideur* du caractère, de l'esprit et même du corps, sera donc suspecte à la société, parce qu'elle est le signe possible d'une activité qui s'endort et aussi d'une activité qui s'isole, qui tend à s'écarter du centre commun autour duquel la société gravite, d'une excentricité enfin. Et pourtant la société ne peut intervenir ici par une répression matérielle, puisqu'elle n'est pas atteinte matériellement. Elle est en présence de quelque chose qui l'inquiète, mais à titre de symptôme seulement, — à peine une menace, tout au plus un geste. C'est donc par un simple geste qu'elle y répondra. Le rire doit être quelque chose de ce genre, une espèce de *geste social*. Par la crainte qu'il inspire, il réprime les excentricités, tient constamment en éveil et en contact réciproque certaines activités d'ordre accessoire qui risqueraient de s'isoler et de s'endormir, assouplit enfin tout ce qui peut rester de raideur mécanique à la surface du corps social. Le rire ne relève donc pas de l'esthétique pure, puisqu'il poursuit (inconsciemment, et même immoralement dans beaucoup de cas particuliers) un but utile de

perfectionnement général. Il a quelque chose d'esthétique cependant, puisque le comique naît au moment précis où la société et la personne, délivrées du souci de leur conservation, commencent à se traiter elles-mêmes comme des œuvres d'art. En un mot, si l'on trace un cercle autour des actions et dispositions qui compromettent la vie individuelle ou sociale et qui se châtient elles-mêmes par leurs conséquences naturelles, il reste, en dehors de ce terrain d'émotion et de lutte, dans une zone neutre où l'homme se donne simplement en spectacle à l'homme, une certaine raideur du corps, de l'esprit et du caractère, que la société voudrait encore éliminer pour obtenir de ses membres la plus grande élasticité et la plus haute sociabilité possibles. Cette raideur est le comique, et le rire en est le châtiment.

Gardons-nous pourtant de prendre cette formule pour une définition du comique. Elle ne convient qu'à des cas élémentaires, théoriques, parfaits, où le comique est pur de tout mélange. Nous ne la donnons pas davantage pour une explication. Nous en ferons plutôt, si vous voulez, le *leitmotiv* qui accompagnera toutes nos explications. Il y faudra penser toujours, mais sans s'y appesantir trop, un peu comme le bon escrimeur doit penser aux mouvements discontinus de la leçon tandis que son corps s'abandonne à la continuité de l'assaut. Maintenant, c'est la continuité même des formes comiques que nous allons tâcher de rétablir, ressaisissant le fil qui va des pitreries du clown aux jeux les plus raffinés de la comédie, suivant ce fil dans ses détours souvent imprévus, stationnant de loin en loin pour regarder autour de nous, remontant enfin, si c'est possible, au point où le fil est suspendu et d'où nous apparaîtra peut-être — puisque le comique se balance entre la vie et l'art — le rapport général de l'art à la vie.

## III

Commençons par le plus simple. Qu'est-ce qu'une physionomie comique? D'où vient une expression ridicule du visage? Et qu'est-ce qui distingue ici le comique du laid? Ainsi posée,

la question n'a guère pu être résolue qu'arbitrairement. Si simple qu'elle paraisse, elle est déjà trop subtile pour se laisser aborder de front. Il faudrait commencer par définir la laideur, puis chercher ce que le comique y ajoute : or, la laideur n'est pas beaucoup plus facile à analyser que la beauté. Mais nous allons essayer d'un artifice qui nous servira souvent. Nous allons épaissir le problème, pour ainsi dire, en grossissant l'effet jusqu'à rendre visible la cause. Aggravons donc la laideur, poussons-la jusqu'à la difformité, et voyons comment on passera du difforme au ridicule.

Il est incontestable que certaines difformités ont sur les autres le triste privilège de faire rire quelques personnes. C'est ainsi qu'on pourra rire de certains bossus, par exemple. Je n'entrerai pas ici dans des détails inutiles. Je demanderai seulement au lecteur de vouloir bien passer en revue les difformités diverses, puis de les diviser en deux groupes, d'un côté celles que la nature a orientées vers le risible, de l'autre celles qui s'en écartent absolument. Je crois qu'il aboutira sans peine à dégager la loi suivante : *Peut devenir comique toute difformité qu'une personne bien conformée arriverait à contrefaire.*

Ne serait-ce pas alors que le bossu fait l'effet d'un homme qui se tient mal? Son dos aurait contracté un mauvais pli. Par obstination matérielle, *par raideur,* il persisterait dans l'habitude contractée. Tâchez de voir avec vos yeux seulement. Ne réfléchissez pas et surtout ne raisonnez pas. Effacez l'acquis; allez à la recherche de l'impression naïve, immédiate, originelle. C'est bien une vision de ce genre que vous ressaisirez. Vous aurez devant vous un homme qui a voulu se raidir dans une certaine attitude, et, si l'on pouvait parler ainsi, faire grimacer son corps.

Revenons maintenant au point que nous voulions éclaircir. En atténuant la difformité risible, nous devrons obtenir la laideur comique. Donc, une expression risible du visage sera celle qui nous fera penser à quelque chose de raidi, de figé, pour ainsi dire, dans la mobilité ordinaire de la physionomie. Un tic consolidé, une grimace fixée, voilà ce que nous y verrons. Dira-t-on que toute expression habituelle du visage, fût-elle gracieuse et belle, nous donne cette même impression d'un pli contracté pour toujours? Mais il y a ici une distinc-

tion importante à faire. Quand nous parlons d'une beauté et même d'une laideur expressives, quand nous disons qu'un visage a de l'expression, il s'agit d'une expression stable peut-être, mais que nous devinons mobile. Elle conserve, dans sa fixité, une indécision où se dessinent confusément toutes les nuances possibles de l'état d'âme qu'elle exprime : telles, les chaudes promesses de la journée se respirent dans certaines matinées vaporeuses de printemps. Mais une expression comique du visage est celle qui ne promet rien de plus que ce qu'elle donne. C'est une grimace unique et définitive. On dirait que toute la vie morale de la personne a cristallisé dans ce système. Et c'est pourquoi un visage est d'autant plus comique qu'il nous suggère mieux l'idée de quelque action simple, mécanique, où la personnalité serait absorbée à tout jamais. Il y a des visages qui paraissent occupés à pleurer sans cesse, d'autres à rire ou à siffler, d'autres à souffler éternellement dans une trompette imaginaire. Ce sont les plus comiques de tous les visages. Ici encore se vérifie la loi d'après laquelle l'effet est d'autant plus comique que nous en expliquons plus naturellement la cause. Automatisme, raideur, pli contracté et gardé, voilà par où une physionomie nous fait rire. Mais cet effet gagne en intensité quand nous pouvons rattacher ces caractères à une cause profonde, à une certaine *distraction fondamentale* de la personne, comme si l'âme s'était laissé fasciner, hypnotiser, par la matérialité d'une action simple.

On comprendra alors le comique de la caricature. Si régulière que soit une physionomie, si harmonieuses qu'on en suppose les lignes, si souples les mouvements, jamais l'équilibre n'en est absolument parfait. On y démêlera toujours l'indication d'un pli qui s'annonce, l'esquisse d'une grimace possible, enfin une déformation préférée où se contournerait plutôt la nature. L'art du caricaturiste est de saisir ce mouvement parfois imperceptible, et de le rendre visible à tous les yeux en l'agrandissant. Il fait grimacer ses modèles comme ils grimaceraient eux-mêmes s'ils allaient jusqu'au bout de leur grimace. Il devine, sous les harmonies superficielles de la forme, les révoltes profondes de la matière. Il réalise des disproportions et des déformations qui ont dû exister dans la

nature à l'état de velléité, mais qui n'ont pu aboutir, refoulées par une force meilleure. Son art, qui a quelque chose de diabolique, relève le démon qu'avait terrassé l'ange. Sans doute c'est un art qui exagère, et pourtant on le définit très mal quand on lui assigne pour but une exagération, car il y a des caricatures plus ressemblantes que des portraits, des caricatures où l'exagération est à peine sensible, et inversement on peut exagérer à outrance sans obtenir un véritable effet de caricature. Pour que l'exagération soit comique, il faut qu'elle n'apparaisse pas comme le but, mais comme un simple moyen dont le dessinateur se sert pour rendre manifestes à nos yeux les contorsions qu'il voit se préparer dans la nature. C'est cette contorsion qui importe, c'est elle qui intéresse. Et voilà pourquoi on ira la chercher jusque dans les éléments de la physionomie qui sont incapables de mouvement, dans la courbure d'un nez et même dans la forme d'une oreille. C'est que la forme est toujours pour nous le dessin d'un mouvement. Le caricaturiste qui altère la dimension d'un nez mais qui en respecte la formule, qui l'allonge par exemple dans le sens même où l'allongeait déjà la nature, fait véritablement grimacer ce nez : désormais l'original nous paraîtra, lui aussi, avoir voulu s'allonger et faire la grimace. En ce sens, on pourrait dire que la nature obtient souvent elle-même des succès de caricaturiste. Dans le mouvement par lequel elle a fendu cette bouche, rétréci ce menton, gonflé cette joue, il semble qu'elle ait réussi à aller jusqu'au bout de sa grimace, trompant la surveillance modératrice d'une force plus raisonnable. Nous rions alors d'un visage qui est à lui-même, pour ainsi dire, sa propre caricature.

En résumé, quelle que soit la doctrine à laquelle notre raison se rallie, notre imagination a sa philosophie bien arrêtée : dans toute forme humaine elle aperçoit l'effort d'une âme qui façonne la matière, âme infiniment souple, éternellement mobile, soustraite à la pesanteur parce que ce n'est pas la terre qui l'attire. De sa légèreté ailée cette âme communique quelque chose au corps qu'elle anime : l'immatérialité qui passe ainsi dans la matière est ce qu'on nomme la grâce. Mais la matière résiste et s'obstine. Elle tire à elle, elle voudrait convertir à sa propre inertie et faire dégénérer en

automatisme l'activité toujours en éveil de ce principe supérieur. Elle voudrait fixer les mouvements intelligemment variés du corps en plis stupidement contractés, solidifier en grimaces durables les expressions mouvantes de la physionomie, imprimer enfin à toute la personne une attitude telle qu'elle paraisse enfoncée et absorbée dans la matérialité de quelque occupation mécanique au lieu de se renouveler sans cesse au contact d'un idéal vivant. Là où la nature réussit ainsi à épaissir extérieurement la vie de l'âme, à en figer le mouvement, à en contrarier enfin la grâce, elle obtient du corps un effet comique. Si donc on voulait définir ici le comique en le rapprochant de son contraire, il faudrait l'opposer à la grâce plus encore qu'à la beauté. Il est plutôt raideur que laideur.

## IV

Nous allons passer du comique des *formes* à celui des *gestes* et des mouvements. J'énonce tout de suite la loi qui me paraît gouverner tous les faits de ce genre. Elle se déduit d'ailleurs sans peine des considérations qu'on vient de lire.

*Les attitudes, gestes et mouvements du corps humain sont risibles dans l'exacte mesure où ce corps nous fait penser à une simple mécanique.*

Je ne suivrai pas cette loi dans le détail de ses applications immédiates. Elles sont innombrables. Pour la vérifier directement, il suffirait d'étudier de près l'œuvre des dessinateurs comiques, en écartant tout le côté caricature, dont nous avons donné une explication spéciale, et en négligeant aussi la part de comique qui n'est pas inhérente au dessin lui-même. Car il ne faudrait pas s'y tromper, le comique du dessin est souvent un comique d'emprunt, dont la littérature fait tous les frais. Je veux dire que le dessinateur peut se doubler d'un auteur satirique, voire d'un vaudevilliste, et que nous rions bien moins alors des dessins eux-mêmes que de la satire ou de la scène de comédie que nous y trouvons représentée. Mais si l'on s'attache au dessin avec la ferme volonté de ne penser qu'au dessin, on trouvera, je crois, que le dessin est

toujours comique en proportion de la netteté, et aussi de la discrétion, avec lesquelles il nous fait voir dans l'homme un pantin articulé. Il faut que cette suggestion soit nette, et que nous apercevions clairement, comme par transparence, un mécanisme démontable à l'intérieur de la personne. Mais il faut aussi que la suggestion soit discrète, et que l'ensemble de la personne, où chaque membre a été raidi en pièce mécanique, continue à nous donner l'impression d'un être qui vit. L'effet comique est d'autant plus saisissant, l'art du dessinateur est d'autant plus consommé, que ces deux images, celle d'une personne et celle d'une mécanique, sont plus exactement insérées l'une dans l'autre. Et l'originalité de chaque dessinateur comique pourrait se définir par le genre particulier de vie qu'il communique à un simple pantin.

Mais je laisse de côté les applications immédiates du principe et je n'insisterai ici que sur des conséquences plus lointaines. La vision d'une mécanique qui fonctionnerait à l'intérieur de la personne est chose qui perce à travers une foule d'effets amusants ; mais c'est le plus souvent une vision fuyante, qui se perd tout de suite dans le rire qu'elle provoque. Il faut un effort d'analyse et de réflexion pour la fixer.

Voici par exemple, chez un orateur, le geste qui rivalise avec la parole. Jaloux de la parole, le geste court tout le temps derrière la pensée et demande, lui aussi, à servir d'interprète. Soit, mais qu'il s'astreigne alors à suivre la pensée dans le détail de ses évolutions. L'idée est chose qui grandit, bourgeonne, fleurit, mûrit, du commencement à la fin du discours. Jamais elle ne s'arrête, jamais elle ne se répète. Il faut qu'elle change à tout instant, car cesser de changer serait cesser de vivre. Que le geste s'anime donc comme elle ! Qu'il accepte la loi fondamentale de la vie, qui est de ne se répéter jamais ! Mais voici qu'un certain mouvement du bras ou de la tête, toujours le même, me paraît revenir périodiquement. Si je le remarque, s'il suffit à me distraire, si je l'attends au passage et s'il arrive quand je l'attends, involontairement je rirai. Pourquoi ? Parce que j'ai maintenant devant moi une mécanique qui fonctionne automatiquement. Ce n'est plus de la vie, c'est de l'automatisme installé dans la vie et imitant la vie. C'est du comique.

Voilà aussi pourquoi des gestes, dont nous ne songions

pas à rire, deviennent risibles quand une nouvelle personne les imite. On a cherché des explications bien compliquées à ce fait très simple. Pour peu qu'on y réfléchisse, on verra que nos états d'âme changent d'instant en instant, et que si nos gestes suivaient fidèlement nos mouvements intérieurs, s'ils vivaient comme nous vivons, ils ne se répéteraient jamais : par là, ils défieraient toute imitation. Nous ne commençons donc à devenir imitables que là où nous cessons d'être nous-mêmes. Je veux dire qu'on ne peut imiter de nos gestes que ce qu'ils ont de mécaniquement uniforme et, par là même, d'étranger à notre personnalité vivante. Imiter quelqu'un, c'est dégager la part d'automatisme qu'il a laissée s'introduire dans sa personne. C'est donc, par définition même, le rendre comique, et il n'est pas étonnant que l'imitation fasse rire.

Mais si l'imitation des gestes est déjà risible par elle-même, elle le deviendra plus encore quand elle s'appliquera à les infléchir, sans les déformer, dans le sens de quelque opération mécanique, celle de scier du bois, par exemple, ou de frapper sur une enclume, ou de tirer infatigablement un cordon de sonnette imaginaire. Ce n'est pas que la vulgarité soit l'essence du comique (quoiqu'elle y entre certainement pour quelque chose). C'est plutôt que le geste saisi paraît plus franchement machinal quand on peut le rattacher à une opération simple, comme s'il était mécanique par destination. Suggérer cette interprétation mécanique doit être un des procédés favoris de la parodie. Je viens de le déduire *a priori*, mais je pense que les pitres en ont depuis longtemps l'intuition.

Ainsi me paraît se résoudre la petite énigme proposée par Pascal dans un passage des Pensées : « Deux visages semblables, dont aucun ne fait rire en particulier, font rire ensemble par leur ressemblance. » On dirait de même : « Les gestes d'un orateur, dont aucun n'est risible en particulier, font rire par leur répétition. » C'est que la vie bien vivante ne devrait jamais se répéter. Là où il y a répétition, similitude complète, nous soupçonnons toujours du mécanique fonctionnant derrière le vivant. Analysez votre impression en face de deux visages qui se ressemblent trop : vous verrez que vous pensez à deux exemplaires obtenus avec un même moule, ou à deux empreintes

du même cachet, ou à deux reproductions du même cliché, enfin à un procédé de fabrication industrielle. Cet infléchissement de la vie dans la direction de la mécanique est ici la vraie cause du rire.

Et le rire sera bien plus fort encore si l'on ne nous présente plus sur la scène deux personnages seulement, comme dans l'exemple de Pascal, mais plusieurs, mais le plus grand nombre possible, tous ressemblants entre eux, et qui vont, viennent, dansent, se démènent ensemble, en prenant en même temps les mêmes attitudes, en gesticulant de la même manière. Cette fois nous pensons distinctement à des marionnettes. Des fils invisibles nous paraissent relier les bras aux bras, les jambes aux jambes, chaque muscle d'une physionomie au muscle analogue de l'autre : l'inflexibilité de la correspondance fait que la mollesse des formes se solidifie elle-même sous nos yeux, et que tout durcit en mécanique. Tel me paraît être l'artifice de ce divertissement un peu gros. Je ne sais si ceux qui l'exécutent ont lu Pascal, mais ils ne font, à coup sûr, qu'aller jusqu'au bout d'une idée que le texte de Pascal suggère. Et si la cause du rire est certainement la vision d'un effet mécanique dans le second cas, elle devait l'être déjà, mais plus subtilement, dans le premier.

En continuant maintenant dans cette voie, on aperçoit confusément des conséquences de plus en plus lointaines, de plus en plus importantes aussi, de la loi que nous venons de poser. On pressent des visions plus fuyantes encore d'effets mécaniques, visions suggérées par les actions complexes de l'homme et non plus simplement par ses gestes. On devine que les artifices usuels de la comédie, la répétition périodique d'un mot ou d'une scène, l'interversion symétrique des rôles, le développement géométrique des quiproquos, et beaucoup d'autres jeux encore, pourront dériver leur force comique de la même source, l'art du vaudevilliste étant peut-être de nous présenter une articulation visiblement mécanique d'événements humains tout en leur conservant l'aspect extérieur de la vraisemblance, c'est-à-dire la souplesse apparente de la vie. Mais n'anticipons pas sur des résultats que le progrès de l'analyse devra dégager méthodiquement.

V

Avant d'aller plus loin, reposons-nous un moment et jetons un coup d'œil autour de nous. Nous le faisions pressentir au début de ce travail : il serait chimérique de vouloir tirer tous les effets comiques d'une seule formule simple. La formule existe bien, en un certain sens; mais elle ne se déroule pas régulièrement. Je veux dire que la déduction doit s'arrêter de loin en loin à quelques effets dominateurs, et que ces effets apparaissent chacun comme des modèles autour desquels se disposent, en cercle, de nouveaux effets qui leur ressemblent. Ces derniers ne se déduisent pas de la formule, mais ils sont comiques par leur parenté avec ceux qui s'en déduisent. Pour citer encore une fois Pascal, je définirai volontiers ici la marche de l'esprit par la courbe que ce géomètre étudia sous le nom de *roulette*, la courbe que décrit un point de la circonférence d'une roue quand la voiture avance en ligne droite : ce point tourne comme la roue, quoiqu'il avance comme la voiture. Ou bien encore il faudra penser à une immense avenue comme on en voit dans la forêt de Fontainebleau, avec des *croix* ou carrefours qui la jalonnent de loin en loin : à chaque carrefour on tournera autour de la croix, on poussera une reconnaissance dans les voies qui s'ouvrent, après quoi l'on reviendra à la direction première. Nous sommes à un de ces carrefours. *Du mécanique plaqué sur du vivant*, voilà une croix où il faut s'arrêter, image centrale d'où l'imagination rayonne dans des directions divergentes. Quelles sont ces directions? Je crois en apercevoir trois principales. Nous allons les suivre l'une après l'autre, puis nous reprendrons notre chemin en ligne droite.

I. — D'abord, cette vision du mécanique et du vivant insérés l'un dans l'autre nous fait obliquer vers l'image plus vague d'une raideur *quelconque* appliquée sur la mobilité de la vie, s'essayant maladroitement à en suivre les lignes et à en contrefaire la souplesse. On devine alors combien il sera

facile à un vêtement de devenir ridicule. On pourrait presque dire que toute mode est risible par quelque côté. Seulement, quand il s'agit de la mode actuelle, nous y sommes tellement habitués que le vêtement nous paraît faire corps avec ceux qui le portent. Notre imagination ne l'en détache pas. L'idée ne nous vient plus d'opposer la rigidité inerte de l'enveloppe à la souplesse vivante de l'objet enveloppé. Le comique reste donc ici à l'état latent. Tout au plus réussira-t-il à percer quand l'incompatibilité naturelle sera si profonde entre l'enveloppant et l'enveloppé qu'un rapprochement même séculaire n'aura pas réussi à consolider leur union : tel est le cas de notre chapeau, par exemple. Mais supposez un original qui s'habille aujourd'hui à la mode d'autrefois : notre attention est appelée alors sur le costume, nous le distinguons absolument de la personne, nous disons que la personne *se déguise* (comme si tout vêtement ne déguisait pas), et le côté risible de la mode passe de l'ombre à la lumière.

Nous commençons à entrevoir ici quelques-unes des énormes difficultés de détail que le problème du comique soulève. Une des raisons qui ont dû susciter bien des théories erronées ou insuffisantes du rire, c'est que beaucoup de choses sont comiques en droit sans l'être en fait, la continuité de l'usage ayant assoupi en elles la vertu comique. Il faut une solution brusque de continuité, une rupture avec la mode, pour que cette vertu se réveille. On croira alors que cette solution de continuité fait naître le comique, tandis qu'elle se borne à nous le faire remarquer. On expliquera le rire par la *surprise*, par le *contraste*, etc., définitions qui s'appliqueraient aussi bien à une foule de cas où nous n'avons aucune envie de rire. La vérité est loin d'être aussi simple.

Mais nous voici arrivés à l'idée de déguisement. Elle tient d'une délégation régulière, comme nous venons de le montrer, le pouvoir de faire rire. Il ne sera pas inutile de chercher comment elle en use.

Pourquoi rions-nous d'une chevelure qui a passé du brun au blond? D'où vient le comique d'un nez rubicond? Et pourquoi rit-on d'un nègre? Question embarrassante, semble-t-il, puisque des psychologues tels que Hecker, Kraepelin, Lipps, se la posèrent tour à tour et y répondirent diversement. Je

ne sais pourtant si elle n'a pas été résolue un jour devant moi, dans la rue, par un simple cocher, qui traitait de « mal lavé » le client nègre assis dans sa voiture. Mal lavé! un visage noir serait donc pour notre imagination un visage barbouillé d'encre ou de suie. Et, conséquemment, un nez rouge ne peut être qu'un nez sur lequel on a passé une couche de vermillon. Voici donc que le déguisement a passé quelque chose de sa vertu comique à des cas où l'on ne se déguise plus, mais où l'on aurait pu se déguiser. Tout à l'heure, le vêtement habituel avait beau être distinct de la personne : il nous paraissait faire corps avec elle, parce que nous étions accoutumés à le voir. Maintenant, la coloration noire ou rouge a beau être inhérente à la peau : nous la tenons pour plaquée artificiellement, parce qu'elle nous surprend.

De là, il est vrai, une nouvelle série de difficultés pour la théorie du comique. Une proposition comme celle-ci : « mes vêtements habituels font partie de mon corps », est absurde aux yeux de la raison. Néanmoins l'imagination la tient pour vraie. « Un nez rouge est un nez peint », « un nègre est un blanc déguisé », absurdités encore pour la raison qui raisonne, mais vérités très certaines pour la simple imagination. Il y a donc une logique de l'imagination qui n'est pas la logique de la raison, qui s'y oppose même parfois, et avec laquelle il faudra pourtant que la philosophie compte, non seulement pour l'étude du comique, mais dans toutes les recherches du même ordre. C'est quelque chose comme la logique du rêve, mais d'un rêve qui ne serait pas abandonné au caprice de la fantaisie individuelle, étant le rêve rêvé par la société entière. Pour la reconstituer, un effort d'un genre tout particulier est nécessaire, par lequel on soulèvera la croûte extérieure de jugements bien tassés et d'idées solidement assises, pour regarder couler tout au fond de soi-même, ainsi qu'une nappe d'eau souterraine, une certaine continuité fluide d'images qui entrent les unes dans les autres. Cette interpénétration des images ne se fait pas au hasard. Elle obéit à des lois, ou plutôt à des habitudes, qui sont à l'imagination ce que la logique est à la pensée.

Suivons donc cette logique de l'imagination dans le cas particulier qui nous occupe. Un homme qui se déguise est

comique. Un homme qu'on croirait déguisé est comique encore. Par extension, tout déguisement va devenir comique, non pas seulement celui de l'homme, mais celui de la société également, et même celui de la nature.

Commençons par la nature. On rit d'un chien à moitié tondu, d'un parterre aux fleurs artificiellement colorées, d'un bois dont les arbres sont tapissés d'affiches électorales, etc. Cherchez la raison ; vous verrez qu'on pense toujours à une mascarade. Mais le comique, ici, est bien atténué. Il est trop loin de la source. Veut-on le renforcer? Il faudra remonter à la source même, rapprocher l'image dérivée, celle d'une mascarade, de l'image primitive, qui était, on s'en souvient, celle d'un trucage mécanique de la vie. Une nature truquée mécaniquement, voilà alors un motif franchement comique, sur lequel la fantaisie pourra exécuter des variations avec la certitude d'obtenir un succès de gros rire. On se rappelle le passage si amusant de *Tartarin sur les Alpes* où Bompard fait accepter à Tartarin (et un peu aussi, par conséquent, au lecteur) l'idée d'une Suisse machinée comme les dessous de l'Opéra, exploitée par une compagnie qui y entretient cascades, glaciers et fausses crevasses. Même motif encore, mais transposé en un tout autre ton, dans les *Novel Notes* de l'humoriste anglais Jerome K. Jerome. Une vieille châtelaine, qui ne veut pas que ses bonnes œuvres lui causent trop de dérangement, fait installer à proximité de sa demeure des athées à convertir qu'on lui a fabriqués tout exprès, de braves gens dont on a fait des ivrognes pour qu'elle pût les guérir de leur vice, etc. Il y a des mots comiques où ce motif se retrouve à l'état de résonance lointaine, mêlé à une naïveté, sincère ou feinte, qui lui sert d'accompagnement. Par exemple, le mot d'une dame que l'astronome Cassini avait invitée à venir voir une éclipse de lune, et qui arriva en retard : « M. de Cassini voudra bien recommencer pour moi ». Ou encore cette exclamation d'un personnage de Gondinet, arrivant dans une ville et apprenant qu'il existe un volcan éteint aux environs : « Ils avaient un volcan, et ils l'ont laissé s'éteindre! »

Passons à la société. Vivant en elle, vivant d'elle, nous ne pouvons nous empêcher de la traiter comme un être vivant. Risible sera donc toute image qui nous suggérera l'idée d'une

société qui se déguise et, pour ainsi dire, d'une mascarade sociale. Or cette idée se forme dès que nous apercevons de l'inerte, du tout fait, du confectionné enfin, à la surface de la société vivante. C'est de la raideur encore, et qui jure avec la souplesse intérieure de la vie. Le côté cérémonieux de la vie sociale devra donc renfermer toujours un comique latent, lequel n'attendra qu'une occasion pour éclater au grand jour. On pourrait dire que les cérémonies sont au corps social ce que le vêtement est au corps individuel: elles doivent leur gravité à ce qu'elles s'identifient pour nous avec l'objet sérieux auquel l'usage les attache, elles perdent cette gravité dès que notre imagination les en isole. De sorte qu'il suffit, pour qu'une cérémonie devienne comique, que notre attention se concentre sur ce qu'elle a de cérémonieux, et que nous négligions sa matière, comme disent les philosophes, pour ne plus penser qu'à sa forme. Je n'insiste pas sur ce point. Chacun sait avec quelle facilité la verve comique s'exerce sur les actes sociaux à forme arrêtée, depuis une simple distribution de récompenses jusqu'à une séance de tribunal. Autant de formes et de formules, autant de cadres tout faits où le comique s'insérera.

Mais ici encore on accentuera le comique en le rapprochant de sa source. De l'idée de travestissement, qui est dérivée, il faudra remonter alors à l'idée primitive, celle d'un mécanisme superposé à la vie. Déjà la forme compassée de tout cérémonial nous suggère une image de ce genre. Dès que nous oublions l'objet grave d'une solennité ou d'une cérémonie, ceux qui y prennent part nous font l'effet de s'y mouvoir comme des marionnettes. Leur mobilité se règle sur l'immobilité d'une formule. C'est de l'automatisme. Mais l'automatisme parfait sera, par exemple, celui du fonctionnaire fonctionnant comme une simple machine, ou encore l'inconscience d'un règlement administratif s'appliquant avec une fatalité inexorable et se prenant pour une loi de la nature. Je cueille dans un journal, tout à fait au hasard, un exemple de ce genre de comique. Il y a une dizaine d'années, un grand paquebot fit naufrage dans les environs de Dieppe. Quelques passagers se sauvaient à grand' peine dans une embarcation. Des douaniers, qui s'étaient bravement portés à

leur secours, commencèrent par leur demander « s'ils n'avaient rien à déclarer ». Je trouve quelque chose d'analogue, quoique l'idée soit plus subtile, dans ce mot d'un député interpellant le ministre au lendemain d'un crime retentissant commis en chemin de fer : « L'assassin, après avoir achevé sa victime, a dû descendre du train à contre-voie, en violation des règlements administratifs. »

Un mécanisme inséré dans la nature, une réglementation automatique de la société, voilà en somme les deux types d'effets amusants où nous aboutissons. Il nous reste, pour conclure, à les combiner ensemble et à voir ce qui en résultera.

Le résultat de la combinaison, ce sera évidemment l'idée d'une réglementation humaine se substituant aux lois mêmes de la nature. On se rappelle la réponse de Sganarelle à Géronte quand celui-ci lui fait observer que le cœur est du côté gauche et le foie du côté droit : « Oui, cela était autrefois ainsi, mais nous avons changé tout cela, et nous faisons maintenant la médecine d'une méthode toute nouvelle. » Et la consultation des deux médecins de M. de Pourceaugnac : « Le raisonnement que vous en avez fait est si docte et si beau qu'il est impossible que le malade ne soit pas mélancolique hypocondriaque ; et quand il ne le serait pas, il faudrait qu'il le devînt, pour la beauté des choses que vous avez dites et la justesse du raisonnement que vous avez fait. » Nous pourrions multiplier les exemples ; nous n'aurions qu'à faire défiler devant nous, l'un après l'autre, tous les médecins de Molière. Si loin que paraisse d'ailleurs aller ici la fantaisie comique, la réalité se charge quelquefois de la dépasser. Un philosophe contemporain, argumentateur à outrance, auquel on représentait que ses raisonnements irréprochablement déduits avaient l'expérience contre eux, mit fin à la discussion par cette simple parole : « L'expérience a tort. » C'est que l'idée de régler administrativement la vie est plus répandue qu'on ne pense ; elle est naturelle à sa manière, quoique nous venions de l'obtenir par un procédé artificiel de recomposition. On pourrait dire qu'elle nous livre la quintessence même du pédantisme, lequel n'est pas autre chose, au fond, que l'art prétendant en remontrer à la nature.

Ainsi, pour tout résumer, le même effet va toujours se

subtilisant, depuis l'idée d'une *mécanisation* artificielle du corps humain, si l'on peut s'exprimer ainsi, jusqu'à celle d'une substitution quelconque de l'artificiel au naturel. Une logique de moins en moins serrée, qui ressemble de plus en plus à la logique des songes, transporte la même relation, dans des sphères de plus en plus hautes, entre des termes de plus en plus immatériels, un règlement administratif finissant par être à une loi naturelle ou morale, par exemple, ce que le vêtement confectionné est au corps qui vit. Des trois directions où nous devions nous engager, nous avons suivi maintenant la première jusqu'au bout. Passons à la seconde, et voyons où elle nous conduira.

II. — Du mécanique plaqué sur du vivant, voilà encore notre point de départ. D'où venait ici le comique? De ce que le corps vivant se raidissait en machine. Le corps vivant nous paraissait donc devoir être la souplesse parfaite, l'activité toujours en éveil d'un principe toujours en travail. Mais cette activité appartiendrait réellement à l'âme plutôt qu'au corps. Elle serait la flamme même de la vie, allumée en nous par un principe supérieur, et aperçue à travers le corps par un effet de transparence. Quand nous ne voyons dans le corps vivant que grâce et souplesse, c'est que nous négligeons ce qu'il y a en lui de pesant, de résistant, de matériel enfin : nous oublions sa matérialité pour ne penser qu'à sa vitalité, vitalité que notre imagination attribue au principe même de la vie intellectuelle et morale. Mais supposons qu'on appelle notre attention sur cette matérialité du corps. Supposons qu'au lieu de participer de la légèreté du principe qui l'anime, le corps ne soit plus à nos yeux qu'une enveloppe lourde et embarrassante, lest importun qui retient à terre une âme impatiente de quitter le sol. Alors le corps deviendra pour l'âme ce que le vêtement était tout à l'heure pour le corps lui-même, une matière inerte posée sur une énergie vivante. Et l'impression du comique se produira dès que nous aurons le sentiment net de cette superposition. Nous l'aurons surtout quand on nous montrera l'âme *taquinée* par les besoins du corps, — d'un côté la personnalité morale avec son énergie intelligemment variée, de l'autre le corps stupidement mono-

tone, interrompant toujours tout avec son obstination de machine. Plus ces exigences du corps seront mesquines et uniformément répétées, plus l'effet sera saisissant. Mais ce n'est là qu'une question de degré, et la loi générale de ces phénomènes pourrait se formuler ainsi : *Est comique tout incident qui appelle notre attention sur le physique d'une personne alors que le moral est en cause.*

Pourquoi rit-on d'un orateur qui éternue au moment le plus pathétique de son discours? D'où vient le comique de cette phrase d'oraison funèbre, citée par un philosophe allemand : «Il était vertueux et tout rond»? Toujours de ce que notre attention est brusquement ramenée de l'âme sur le corps. Les exemples abondent dans la vie journalière. Mais si l'on ne veut pas se donner la peine de les chercher, on n'a qu'à ouvrir au hasard un volume de Labiche. On tombera presque sûrement sur quelque effet de ce genre. Ici c'est un orateur dont les plus belles périodes sont coupées par les élancements d'une dent malade, ailleurs c'est un personnage qui ne prend jamais la parole sans s'interrompre pour se plaindre de ses souliers trop étroits ou de sa ceinture trop serrée, etc. Une personne que son corps embarrasse, voilà l'image qui nous est suggérée dans tous ces exemples. Si un embonpoint excessif est risible, c'est sans doute parce qu'il évoque une image du même genre. Et je crois bien que c'est là encore ce qui rend quelquefois la timidité un peu ridicule. Le timide peut donner l'impression d'une personne que son corps gêne, et qui cherche autour d'elle un endroit où le déposer.

Aussi le poète tragique a-t-il soin d'éviter tout ce qui pourrait appeler notre attention sur la matérialité de ses héros. Dès que le souci du corps intervient, une infiltration comique est à craindre. C'est pourquoi les héros de tragédie ne boivent pas, ne mangent pas, ne se chauffent pas. Même, autant que possible, ils ne s'assoient pas. S'asseoir au milieu d'une tirade serait se rappeler qu'on a un corps. Napoléon, qui était psychologue à ses heures, avait remarqué qu'on passe de la tragédie à la comédie par le seul fait de s'asseoir. Voici comment il s'exprime à ce sujet dans le *Journal inédit* du baron Gourgaud (il s'agit d'une entrevue avec la reine de Prusse après Iéna) : «Elle me reçut sur un ton tragique comme Chimène : Sire,

justice! justice! Magdebourg! Elle continuait sur ce ton qui m'embarrassait fort. Enfin, pour la faire changer, je la priai de s'asseoir. Rien ne coupe mieux une scène tragique, car quand on est assis, cela devient comédie. »

Élargissons maintenant cette image : *le corps prenant le pas sur l'âme*. Nous allons obtenir quelque chose de plus général : *la forme voulant primer le fond, la lettre cherchant chicane à l'esprit*. Ne serait-ce pas cette idée que la comédie cherche à nous suggérer quand elle ridiculise une profession? Elle fait parler l'avocat, le juge, le médecin, comme si c'était peu de chose que la santé et la justice, l'essentiel étant qu'il y ait des médecins, des avocats, des juges, et que les formes extérieures de la profession soient respectées scrupuleusement. Ainsi le moyen se substitue à la fin, la forme au fond, et ce n'est plus la profession qui est faite pour le public, mais le public pour la profession. Le souci constant de la forme, l'application machinale des règles, créent ici une espèce d'automatisme professionnel, comparable à celui que les habitudes du corps imposent à l'âme et risible comme lui. Les exemples en abondent au théâtre. Sans entrer dans le détail des variations exécutées sur ce thème, citons deux ou trois textes où le thème lui-même est défini dans toute sa simplicité : « On n'est obligé qu'à traiter les gens dans les formes », dit Diafoirus dans le *Malade imaginaire*. Et Bahis, dans l'*Amour médecin* : « Il vaut mieux mourir selon les règles que de réchapper contre les règles. » « Il faut toujours garder les formalités, quoi qu'il puisse arriver », disait déjà Desfonandrès dans la même comédie. Et son confrère Tomès en donnait la raison : « Un homme mort n'est qu'un homme mort, mais une formalité négligée porte un notable préjudice à tout le corps des médecins. » Le mot de Brid'oison, pour renfermer une idée un peu différente, n'en est pas moins significatif : « La-a forme, voyez-vous, la-a forme. Tel rit d'un juge en habit court, qui tremble au seul aspect d'un procureur en robe. La-a forme, la-a forme. »

Mais ici se présente la première application d'une loi qui apparaîtra de plus en plus clairement, je l'espère, à mesure que nous avancerons dans notre travail. Quand le musicien donne une note sur un instrument, d'autres notes surgissent d'elles-mêmes, moins sonores que la première, liées à elle

par certaines relations définies, et qui lui impriment son timbre en s'y surajoutant : ce sont, comme on dit en physique, les harmoniques du son fondamental. Je crois que la fantaisie comique, jusque dans ses inventions les plus extravagantes, obéit à une loi du même genre. Considérez par exemple cette note comique : la forme voulant primer le fond. Si nos analyses sont exactes, elle doit avoir pour harmonique celle-ci : le corps taquinant l'esprit, le corps prenant le pas sur l'esprit. Donc, dès que le poète comique donnera la première note, instinctivement et involontairement il y surajoutera la seconde. En d'autres termes, *il doublera de quelque ridicule physique le ridicule professionnel.*

Quand le juge Brid'oison arrive sur la scène en bégayant, n'est-il pas vrai qu'il nous prépare, par son bégaiement même, à comprendre le phénomène de cristallisation intellectuelle dont il va nous donner le spectacle? Quelle parenté secrète peut bien lier cette défectuosité physique à ce retrécissement moral? Je ne sais, mais on sent que la relation existe, quoiqu'elle soit inexprimable. Peut-être fallait-il que cette machine à juger nous apparût en même temps comme une machine à parler. Quoi qu'il en soit, nulle autre harmonique ne pouvait compléter mieux le son fondamental.

Quand Molière nous présente les deux docteurs ridicules de *l'Amour médecin*, Bahis et Macroton, il fait parler l'un d'eux très lentement, comme s'il scandait son discours syllabe par syllabe, tandis que l'autre bredouille. Même contraste entre les deux avocats de M. de Pourceaugnac. Presque toujours, c'est dans le rythme de la parole que réside la singularité physique destinée à compléter le ridicule professionnel. Et là où l'auteur n'a pas indiqué un défaut de ce genre, il est rare que l'acteur ne cherche pas instinctivement à le composer.

Il y a donc bien une parenté naturelle, naturellement reconnue, entre ces deux images que nous rapprochions l'une de l'autre, l'esprit s'immobilisant dans certaines formes, le corps se raidissant selon certains défauts. Que notre attention soit détournée du fond sur la forme ou du moral sur le physique, c'est la même impression qui est transmise à notre imagination dans les deux cas : c'est, dans les deux cas, le même genre de comique. Ici encore nous avons voulu

suivre fidèlement une direction naturelle du mouvement de l'imagination. Cette direction, on s'en souvient, était la seconde de celles qui s'offraient à nous à partir d'une image centrale. Une troisième et dernière voie nous reste ouverte. C'est dans celle-là que nous allons maintenant nous engager.

III. — Revenons donc une dernière fois à notre image centrale : du mécanique plaqué sur du vivant. L'être vivant dont il s'agissait surtout ici était un être humain, une personne. Le dispositif mécanique est au contraire une chose. Ce qui faisait donc rire, c'était la transfiguration momentanée d'une personne en chose, si l'on veut regarder l'image de ce biais. Passons alors de l'idée précise d'une mécanique à l'idée plus vague de chose en général. Nous aurons une nouvelle série d'images risibles, qui s'obtiendront, pour ainsi dire, en estompant les contours des premières, et qui nous conduiront à cette nouvelle loi : *Nous rions toutes les fois qu'une personne nous donne l'impression d'une chose.*

On rit de Sancho Pança renversé sur une couverture et lancé en l'air comme un simple ballon. On rit du baron de Münchausen devenu boulet de canon et cheminant à travers l'espace. Mais peut-être certains exercices des clowns de cirque fourniraient-ils une vérification plus précise de la même loi. Il faudrait, il est vrai, faire abstraction des facéties que le clown brode sur son thème principal, et ne retenir que ce thème lui-même, c'est-à-dire les attitudes, gambades et mouvements divers qui sont ce qu'il y a de proprement « clownique » dans l'art du clown. A deux reprises seulement j'ai pu observer ce genre de comique à l'état pur, et dans les deux cas j'ai eu la même impression. La première fois, les clowns allaient, venaient, se cognaient, tombaient et rebondissaient selon un rythme uniformément accéléré, avec la visible préoccupation de ménager un *crescendo*. Et, de plus en plus, c'était sur le *rebondissement* que l'attention du public était attirée. Peu à peu on perdait de vue qu'on eût affaire à des hommes en chair et en os. On pensait vaguement à des paquets quelconques qui se laisseraient choir et s'entre-choqueraient. Puis la vision se précisait. Les formes paraissaient s'arrondir, les corps se rouler et comme se ramas-

ser en boule. Finalement apparaissait l'image vers laquelle toute cette scène évoluait sans doute inconsciemment : des ballons de caoutchouc, lancés en tous sens les uns contre les autres. — La seconde scène, plus grossière encore, ne fut pas moins instructive. Deux personnages parurent, à la tête énorme, au crâne entièrement dénudé. Ils étaient armés de grands bâtons. Et, à tour de rôle, chacun laissait tomber son bâton sur la tête de l'autre. Ici encore une gradation était observée. A chaque coup reçu, les corps paraissaient s'alourdir, se figer, envahis par une rigidité croissante. La riposte arrivait, de plus en plus retardée, mais de plus en plus pesante et retentissante. Les crânes résonnaient formidablement dans la salle silencieuse. Finalement, raides et lents, droits comme des I, les deux corps se penchèrent l'un vers l'autre, les bâtons s'abattirent une dernière fois sur les têtes avec un bruit de maillets énormes tombant sur des poutres de chêne, et tout s'étala sur le sol. A ce moment apparut dans toute sa netteté la suggestion que les deux artistes avaient graduellement enfoncée dans l'imagination des spectateurs : « Nous allons devenir, nous sommes devenus des mannequins de bois massif. »

Un obscur instinct peut faire pressentir ici à des esprits incultes quelques-uns des plus subtils résultats de la science psychologique. On sait qu'il est possible d'évoquer chez un sujet hypnotisé, par simple suggestion, des visions hallucinatoires. On lui dira qu'un oiseau est posé sur sa main, et il apercevra l'oiseau, et il le verra s'envoler. Mais il s'en faut que la suggestion soit toujours acceptée avec une pareille docilité. Souvent le magnétiseur ne réussit à la faire pénétrer que peu à peu, par insinuation graduelle. Il partira alors des objets réellement perçus par le sujet, et il tâchera d'en rendre la perception de plus en plus confuse ; puis, de degré en degré, il fera sortir de cette confusion la forme précise de l'objet dont il veut créer l'hallucination. C'est ainsi qu'il arrive à bien des personnes, quand elles vont s'endormir, de voir ces masses colorées, fluides et informes, qui occupent le champ de la vision, se solidifier insensiblement en objets distincts. Le passage graduel du confus au distinct est donc le procédé de suggestion par excellence. Je crois qu'on le

retrouverait au fond de beaucoup de suggestions comiques, surtout dans le comique grossier, là où paraît s'accomplir matériellement sous nos yeux la transformation d'une personne en chose. Mais il y a d'autres procédés plus discrets, en usage chez les poètes par exemple, qui tendent peut-être inconsciemment à la même fin. On peut, par certains dispositifs de rythme, de rime et d'assonance, bercer notre imagination, la ramener du même au même en un balancement régulier, et la préparer ainsi à recevoir docilement la vision suggérée. Écoutez ces vers de Régnard, et voyez si l'image fuyante d'une *poupée* ne traverserait pas le champ de votre imagination :

...Plus, il doit à maints particuliers
La somme de dix mil une livre une obole,
Pour l'avoir sans relâche un an sur sa parole
Habillé, voituré, chauffé, chaussé, ganté,
Alimenté, rasé, désaltéré, porté.

Ne trouvez-vous pas quelque chose du même genre dans ce couplet de Figaro (quoiqu'on cherche peut-être ici à suggérer l'image d'un animal plutôt que celle d'une chose) : « Quel homme est-ce? — C'est un beau, gros, court, jeune vieillard, gris pommelé, rusé, rasé, blasé, qui guette et furette, et gronde et geint tout à la fois. »

Entre ces scènes très grossières et ces suggestions très subtiles il y a place pour une multitude innombrable d'effets amusants, — tous ceux qu'on obtient en s'exprimant sur des personnes comme on le ferait sur de simples choses. Je n'en cueillerai qu'un ou deux exemples dans le théâtre de Labiche, où ils abondent. M. Perrichon, au moment de monter en wagon, s'assure qu'il n'oublie aucun de ses colis : « Quatre, cinq, six, ma femme sept, ma fille huit et moi neuf. » Il y a une autre pièce où un père vante la science de sa fille en ces termes : « Elle vous dira sans broncher tous les rois de France qui ont eu lieu. » Ce *qui ont eu lieu*, sans précisément convertir les rois en simples choses, les assimile à des événements impersonnels.

Notons-le à propos de ce dernier exemple : il n'est pas

nécessaire d'aller jusqu'au bout de l'identification entre la personne et la chose pour que l'effet comique se produise. Il suffit qu'on entre dans cette voie, en affectant, par exemple, de confondre la personne avec la fonction qu'elle exerce. Je ne citerai que ce mot d'un maire de village dans un roman d'About : « M. le préfet, qui nous a toujours conservé la même bienveillance, quoiqu'on l'ait changé plusieurs fois depuis 1847.... »

Tous ces mots sont faits sur le même modèle. Nous pourrions en composer indéfiniment maintenant que nous possédons la formule. Mais l'art du conteur et du vaudevilliste ne consiste pas simplement à composer le mot. Le difficile est de donner au mot sa force de suggestion, c'est-à-dire de le rendre acceptable. Et nous ne l'acceptons que parce qu'il nous paraît ou sortir naturellement d'un état d'âme ou s'encadrer exactement dans les circonstances. Ainsi nous savons que M. Perrichon est très ému au moment de faire son premier voyage. L'expression « avoir lieu » est de celles qui ont dû reparaître bien des fois dans les leçons récitées par la fille devant son père; elle nous fait penser à une récitation. Et enfin l'admiration de la machine administrative pourrait, à la rigueur, aller jusqu'à nous faire croire que rien n'est changé au préfet quand il change de nom, et que la fonction s'accomplit indépendamment du fonctionnaire.

Nous voilà bien loin de la cause originelle du rire. Telle forme comique, inexplicable par elle-même, ne se comprend en effet que par sa ressemblance avec une autre, laquelle ne nous fait rire que par sa parenté avec une troisième, et ainsi de suite pendant très longtemps, de sorte que l'analyse psychologique, si éclairée et si pénétrante qu'on la suppose, s'égarera nécessairement si elle ne tient pas le fil le long duquel l'impression comique a cheminé d'une extrémité de la série à l'autre. D'où vient cette continuité de progrès? Quelle est donc la pression, quelle est l'étrange poussée qui fait glisser ainsi le comique d'image en image, de plus en plus loin du point d'origine, jusqu'à ce qu'il se fractionne et se perde en analogies infiniment lointaines? Mais quelle est la force qui divise et subdivise les branches de l'arbre en rameaux, la racine en radicelles? Une loi inéluctable condamne ainsi toute énergie

vivante, pour le peu qui lui est alloué de temps, à couvrir le plus qu'elle pourra d'espace. Or c'est bien une énergie vivante que la fantaisie comique, plante singulière qui a poussé vigoureusement sur les parties rocailleuses du sol social, en attendant que la culture lui permît de rivaliser avec les produits les plus raffinés de l'art. Nous sommes loin du grand art, il est vrai, avec les exemples de comique qui viennent de passer sous nos yeux. Mais nous nous en rapprocherons déjà davantage, sans y atteindre tout à fait encore, dans un chapitre suivant. Au-dessous de l'art, il y a l'artifice. C'est dans cette zone des artifices, mitoyenne entre la nature et l'art, que nous pénétrons maintenant. Nous allons traiter du vaudevilliste et de l'homme d'esprit.

H. BERGSON

(*A suivre.*)

# BONAPARTE ET LES CHOUANS[1]

Des données vagues sur les dispositions de Bonaparte avaient persuadé quelques-uns des chefs royalistes qu'il favorisait intérieurement la cause des Bourbons. Le *Conseil secret* des généraux jugea prudent de s'en assurer et me députa vers lui à cet effet.

Les commissaires royalistes, chargés de traiter avec Hédouville, étaient munis de pouvoirs pour conclure la paix ou rompre les conférences, suivant les conditions qu'on leur proposerait. Moi, au contraire, je ne devais que sonder la façon de penser de Bonaparte ; tout en lui portant des paroles de paix, je n'avais pas le pouvoir de conclure. Ce genre de mis-

1. Ces pages sont extraites du tome Ier des *Mémoires* du général d'Andigné qui paraîtront prochainement à la librairie Plon, avec introduction et notes de M. E. Biré. Le chevalier d'Andigné, né en 1765, lieutenant de vaisseau en 1786, émigré en 1791, passé aux Chouans de Bretagne en 1795, fait successivement chevalier de Saint-Louis, officier général, commandant en chef de l'armée royale du Bas-Anjou et de la Haute-Bretagne, arrêté en décembre 1800 et mis en surveillance à Grenoble, arrêté en 1804, évadé de Besançon, rentré en France en 1814, fait maréchal de camp en 1815, lieutenant général en 1823, mis en traitement de réforme en août 1838, compromis en avril 1832 dans la tentative de la duchesse de Berry, arrêté et emprisonné en juin 1832, sorti de prison après une détention de deux mois, acheva ses jours dans la retraite, et mourut à Fontainebleau le 31 janvier 1857. Les pages que nous publions furent écrites en 1803.

sion devait nécessairement me placer vis-à-vis du Premier Consul dans une position très fausse. Je ne tardai pas à m'en apercevoir; mais il n'était plus temps d'y remédier.

Je me rendis d'abord à Angers. Ma visite au général Hédouville se passa en compliments réciproques. Nos commissaires devaient arriver le lendemain; je les lui annonçai. Puis, sous un prétexte quelconque, je lui arrachai un passeport; et, muni de cette pièce, je partis secrètement par la diligence, pour Paris.

Les changements qui étaient survenus à Paris, depuis que je l'avais quitté, me mettaient dans la nécessité de prendre, comme l'on dit, l'air du bureau. Je m'étais procuré, en conséquence, l'adresse de M. Hyde de Neuville, agent secondaire des princes français à Paris, qui devait me faire connaître au juste la situation de la capitale. Il porta lui-même à Bonaparte la lettre dans laquelle je lui demandais une audience.



Bonaparte servait dans l'artillerie, avant la Révolution. Un de mes frères, du même temps que lui, servait dans le même régiment. La Révolution avait conduit ce dernier à Malte. Bonaparte l'avait fait prisonnier, quand il s'empara de cette île; il le conduisit en Égypte et le plaça dans l'artillerie de l'armée qu'il commandait. Lorsqu'il vit ma signature, il demanda si j'étais le frère de son ancien camarade. Hyde le lui ayant affirmé : « Ce doit être un honnête homme, dit-il, je le verrai avec plaisir. » Il m'assigna un rendez-vous pour le lendemain soir.

Hyde et moi, nous nous rendîmes d'abord chez Talleyrand [1], qui devait nous conduire à Bonaparte. Talleyrand était occupé, lorsque nous arrivâmes; il nous fallut l'attendre quelque temps. Plusieurs personnes attendaient, comme nous; l'abbé Siéyès était du nombre. Sans nous connaître ni l'un ni l'autre, nous fûmes quelque temps côte à côte devant la cheminée. Ce rapprochement, pur effet du hasard, parut très

1. Talleyrand était rentré, le 22 novembre 1799, au ministère des relations extérieures, qu'il avait quitté au mois de juin précédent, à la suite de la journée du 30 prairial (18 juin 1799).

original à Talleyrand, qui en rit de bon cœur. Ce dernier s'entretint quelques instants avec Siéyès; puis nous partîmes pour le Luxembourg [1].

On nous fit entrer dans un cabinet, au rez-de-chaussée. Un petit homme, de mauvaise mine, y entra peu d'instants après nous. Un frac olive, les cheveux plats, un air d'une négligence extrême: rien, dans son ensemble, ne me donnait à penser que ce pût être un homme important. Aussi je fus un peu surpris, lorsque Hyde m'annonça que cet homme était le Premier Consul.

Je m'inclinai devant lui, et je lui présentai une lettre que lui envoyaient les principaux chefs des armées royales.

Il me dit d'abord des choses honnêtes sur mon frère. Puis, ayant lu la lettre, il ajouta : « C'est très bien. »

La conversation roula ensuite sur la guerre des royalistes. Il loua le courage, l'énergie du peuple de nos provinces. « Vous avez très bien fait de vous défendre contre un gouvernement oppresseur, ajouta-t-il; mais les circonstances sont changées, et rien ne doit vous empêcher de traiter avec moi. » Les conditions demandées au général Hédouville par les commissaires des armées royales étaient déjà entre ses mains. « Ce traité est trop long, dit-il. Si vous voulez, nous terminerons cela en cinq minutes. » Cette proposition brusque me fit sentir l'insuffisance de mes pouvoirs. La refuser nettement était impossible; celer que je n'avais pas le droit de mener les choses aussi promptement ne l'était pas moins. Je répondis que je ne demandais pas mieux que de régler les articles du traité avec lui: mais que les commissaires, qui étaient à Angers, avaient seuls le pouvoir de les arrêter définitivement, et que, de leur côté, ils ne pouvaient rien terminer avant mon retour, le but de mon voyage étant de connaître ses dispositions particulières à notre égard.

Nous discutâmes plusieurs articles du traité proposé, et nous tombâmes d'accord sur les principaux, tels que : l'exemption de la conscription dans les départements insur-

1. « Notre entrevue avec le Premier Consul, dit Hyde de Neuville (*Mémoires*, t. Ier, p. 270), eut lieu en présence de M. de Talleyrand. Bonaparte nous reçut au Luxembourg. » — C'était le 27 décembre 1799. (*Ibid.*, t. Ier, p. 269.)

gés, la remise des impôts arriérés, la radiation et la mise en possession de leurs biens non vendus pour ceux des chefs royalistes qui étaient portés sur la liste des émigrés — Bonaparte me déclara toutefois ne vouloir en faire rayer que cent, — la défense aux tribunaux de poursuivre aucun royaliste pour un acte quelconque fait pendant la guerre, l'ordre de reconnaître pour valides les quittances données aux fermiers des biens nationaux par les commissaires de notre administration.

Le point sur lequel je devais particulièrement insister était le libre exercice de la religion catholique, sans que nos pasteurs fussent assujettis à aucun serment ni à une soumission quelconque. Quand nous en fûmes à cet article : « La religion, dit-il, je la rétablirai, non pas pour vous, mais pour moi... Ce n'est pas que, nous autres nobles, nous ayons beaucoup de religion ; mais elle est nécessaire pour le peuple, et je la rétablirai. Mais, dans vos demandes à cet égard, il y a des mots à changer. — Je vous prie, général, répondis-je, d'observer que, en fait de religion, les mots sont souvent des choses. » Cette observation l'étonna. Talleyrand fut de mon avis. Il n'objecta rien de plus.

Lorsqu'il fut question de la manière de nous assurer la jouissance des articles accordés, il déclara qu'il ne signerait rien. Je lui dis : « Quelle garantie voulez-vous donc que nous ayons de l'exécution de ce traité? — Ma parole. — J'ai beaucoup de foi dans votre parole, mais vous êtes mortel ; et nous ne pouvons déposer les armes que lorsque les articles convenus auront été convertis en loi par un décret du Corps législatif, décret qui nous est indispensable pour nous mettre à l'abri des mauvaises dispositions des agents du gouvernement et des membres de l'ordre judiciaire. — Le gouvernement est déjà trop humilié de se voir obligé de traiter avec vous, pour vouloir sanctionner sa honte par une loi. — Mais dans tous les temps, répondis-je, les gouvernements ont terminé les guerres civiles par des traités avec des partis qui leur faisaient la guerre. La Convention d'abord, le Directoire ensuite, ont traité avec nous. Et, si vous voulez appeler du nom de rébellion un soulèvement dont vous-même avez avoué que le principe était honorable, pourquoi prétendriez-vous nous trai-

ter moins favorablement que Louis XIV ne traita les Camisards dans le Vivarais? Du reste, si vous tenez à ne rien signer, c'est nous prescrire de continuer la guerre : car nous ne pouvons la cesser sans garanties. »

La discussion des articles que nous avions débattus ne s'était pas toujours traitée d'une manière aussi suivie. Souvent le Premier Consul s'était écarté de la question en jeu pour parler de ce qui lui était personnel. Puis, après une digression emphatique, quoique concise, il revenait tout d'un coup au sujet qui m'appelait auprès de lui. Il semblait ainsi vouloir m'éblouir des rayons de sa gloire pour m'amener plus facilement à ce qu'il désirait de moi.

Je lui parlais toujours du Roi. Un instant, il eut la maladresse d'en paraître choqué : « Vous me parlez toujours du Roi; vous êtes donc royaliste? — Depuis dix ans, répondis-je, je combats pour la restauration de la monarchie française. Comment, d'après cela, pourriez-vous soupçonner que je ne suis pas royaliste? — Mais moi, je ne suis pas royaliste! — Je voudrais que vous le fussiez. » Il sourit, et parut flatté de cette réponse.

Il s'animait parfois et semblait près de s'échapper. Une réponse froide le ramenait à lui sur-le-champ.

S'il parlait des princes français, c'était toujours pour éloigner l'idée qu'il fût possible de servir leur cause. Il dit dans un moment de chaleur : « Ils n'ont rien fait pour la gloire. Ils sont oubliés. Que n'étaient-ils dans la Vendée? C'était là leur place! — Leur cœur les y a toujours appelés : la politique des puissances étrangères les en a toujours éloignés. — Il fallait se jeter dans un bateau de pêche! » s'écria-t-il, d'un son de voix qui partait du creux de l'estomac.

Dans un autre moment, il me dit : « S'ils eussent été dans la Vendée, j'aurais travaillé pour eux. Mais vous ne pouvez vous figurer combien peu l'Europe s'en occupe. Il y a eu un temps, je vous l'avouerai, où j'ai voulu faire quelque chose en leur faveur. Lors du traité de Campo-Formio, j'ai parlé de leur créer un grand établissement. On ne voulut pas faire le moindre sacrifice pour eux. »

Il avait cru, apparemment, qu'il pourrait nous gagner par des largesses ou par des emplois. Aussi, dans un moment où

il avait l'air de supposer que nous étions d'accord, il me dit : « Que voulez-vous être? Voulez-vous être général, préfet? Vous et les vôtres, vous serez ce que vous voudrez. » Je l'assurai que nous désirions, tous, de n'être rien. Cette réponse sembla le choquer. « Seriez-vous donc humiliés, me dit-il, de porter un habit que porte Bonaparte? — Nullement, mais nous n'irons pas combattre demain les puissances dont nous étions hier les alliés. — Vous êtes donc les alliés des puissances étrangères? — Vous savez bien, lui dis-je, que nous avons été obligés d'accepter les secours que l'Angleterre seule pouvait nous donner; et nous ne pouvons l'oublier aussi promptement. »

Après que la paix fut faite, il répéta les mêmes offres au comte de Bourmont. Sur son refus il lui dit : « Quel est votre but?... Rétablir les Bourbons, n'est-ce pas? Tant que je serai à la tête du gouvernement, vous n'y parviendrez jamais. Après ma mort, vous ferez ce que vous voudrez; cela m'est indifférent... Mais, dans ce cas, vous ne pourrez les servir, si vous n'êtes rien. Si, au contraire, vous êtes employés, vous serez peut-être à même de leur être utiles. Dans tout état de cause, le gouvernement a besoin de gens qui le servent. Si vous ne voulez pas de places, il me faudra les donner aux jacobins, et vous serez persécutés. »

Toutes les fois que nous ne tombions pas d'accord, il paraissait disposé à s'emporter. Il fut même parfois sur le point d'éclater. « Si vous ne faites pas la paix, me dit-il dans un instant où tout semblait rompu, je marcherai sur vous avec cent mille hommes! — Nous tâcherons, répondis-je froidement, de vous prouver que nous sommes dignes de vous combattre. — J'incendierai vos villes... — Nous vivrons dans les chaumières. — Je brûlerai vos chaumières. — Nous nous retirerons dans les bois. Du reste, vous brûlerez la cabane du cultivateur paisible, vous ruinerez les propriétaires qui ne prennent aucune part à la guerre... mais vous ne nous trouverez que lorsque nous le voudrons bien, et, avec le temps, nous détruirons toutes vos colonnes en détail. »

Sa patience ne put tenir à cette réponse. « Vous me menacez? dit-il avec un son de voix terrible. — Je ne suis point venu pour vous menacer, repris-je très tranquillement, mais, tout

au contraire, pour vous parler de paix. En causant, nous nous sommes écartés de notre sujet. Quand vous le voudrez, nous y reviendrons. » Cette réponse le calma subitement. Il me dit. à un autre moment : « Lorsque j'aurai fait la paix, je trouverai bien le moyen de vous réduire. — Vous n'êtes pas près de la faire, lui répondis-je. — La paix? je l'aurai bientôt. Avec l'empereur, je la ferai quand je voudrai... Il n'a pas oublié qu'il me doit sa couronne. ajouta Bonaparte en élevant la voix. Lors du traité de Campo-Formio, j'étais le maître de le détrôner; je ne l'ai pas fait. Il s'en souvient, et il traitera avec moi. »

Avec un accent étranger, désagréable à l'oreille, Bonaparte s'exprime d'une manière brève et énergique. Une imagination très vive lui fait enchevêtrer ses phrases les unes dans les autres, en sorte que sa conversation est assez difficile à suivre et laisse beaucoup à deviner. Mobile dans ses discours comme dans ses projets, il passe continuellement d'un sujet à un autre. Il ébauche une question, la quitte, y revient, paraît à peine vous écouter et ne perd néanmoins pas un mot de ce que vous lui dites ; vous pouvez même être assuré qu'il n'en perdra jamais le souvenir, s'il y a pris quelque intérêt. Un orgueil démesuré. qui le fait se placer au-dessus de tout ce qui a existé, le porte à revenir sans cesse sur lui, sur ce qu'il a fait ; il devient alors très prolixe et s'écoute avec une complaisance extrême; il ne vous épargne surtout aucun des détails qui peuvent flatter son amour-propre. Ses idées ne paraissent fixes sur rien : ce qu'il veut maintenant d'une manière, l'instant d'après il le voudra différemment ; peut-être même voudra-t-il précisément le contraire. Rien n'est sacré pour lui : les lois les mieux établies, les principes les plus universellement reconnus. les paroles, les serments, il se rit de tout. Heureux encore serez-vous, lorsqu'il vous a trompé par des promesses, s'il ne se moque pas ouvertement de votre crédulité. Je ne sais à quel propos je lui parlai de la Constitution [1] qu'il venait de donner à la France. « La Constitution!... » dit-il

1. La Constitution de l'an VIII, sanctionnée par un vote du peuple le 13 décembre, proclamée le 24 décembre 1799, trois jours avant l'entrevue avec Bonaparte.

en riant. Il m'indiqua suffisamment, par l'air qu'il prit en me faisant cette réponse, qu'il n'avait présenté une Constitution au public que pour occuper ses loisirs, et qu'il s'était réservé de la violer toutes les fois que son intérêt le lui ferait juger convenable.

La pusillanimité des hommes dont il s'est entouré lui a fait contracter une telle habitude de voir tout plier à ses volontés, qu'il semble toujours étonné de rencontrer le moindre obstacle. Ils tremblent tous, au moindre mot qu'il leur dit; aussi leur parle-t-il comme à des gens qu'il méprise. Pendant l'audience qu'il me donna, les deux battants de la porte du cabinet où nous étions s'ouvrirent tout à coup, et l'huissier annonça à haute voix : « Le ministre de l'intérieur[1]. — Qu'il attende! » dit brusquement Bonaparte. Et Lucien, de s'en aller bien vite. Peu de temps après, les deux mêmes battants s'ouvrirent encore, et j'entendis annoncer : « Le second consul de la République[2]. » Bonaparte dit, de nouveau : « Qu'il attende! » Puis il ajouta : « Non, non; qu'il passe! » — Cambacérès, sans oser détourner les yeux, qu'il fixait droit devant lui, traversa le cabinet avec une telle rapidité que sa perruque tremblait comme les feuilles agitées par la tempête.

Dans les affaires civiles, en politique comme à la guerre, Bonaparte n'a pour but que de parvenir promptement à ce qu'il désire. Tous les moyens lui paraîtront convenables, s'il croit qu'ils doivent réussir. Il résultera souvent, de la précipitation avec laquelle il veut faire tout ce qu'il entreprend, qu'il ne fera les choses qu'à demi; mais il aime mieux briser avec effort que de préparer avec ménagement. Aussi bâtira-t-il peu solidement l'édifice qu'il veut élever, tandis qu'il eût pu lui donner de la stabilité, s'il eût pris plus de précautions pour en poser les fondements[3].

Personne n'a plus de mépris pour les hommes : ils ne sont pour lui que les instruments de ses desseins. Qu'il en perde plus ou moins dans une entreprise, cela lui est indifférent,

1. Lucien Bonaparte.

2. Cambacérès.

3. « Tout ce qui précède a été écrit dix ans avant la chute de Bonaparte; je n'ai pas cru devoir le changer. » (*Note du général d'Andigné.*)

s'il atteint promptement l'effet qu'il s'est promis. Je n'oublierai jamais les dernières paroles qui terminèrent la conversation que j'eus avec lui, ni l'accent avec lequel il les prononça. Je ne voulus point conclure sur-le-champ, comme il s'y attendait, et je lui demandai un délai de deux jours pour faire venir à Paris les commissaires qui étaient chargés spécialement de traiter. Il me dit, en me jetant un regard de cannibale : « Deux jours! Jamais je ne ferai dans deux jours ce que je puis faire dans deux heures, dût-il m'en coûter cent mille hommes! »

En prononçant ces mots, il s'inclina et me quitta.



Bonaparte s'occupait alors d'une proclamation aux habitants des départements de l'Ouest, de laquelle il se promettait un grand effet. Je m'étais chargé de la porter, et je l'attendis deux jours à Paris. Cette pièce, plus faite pour brouiller que pour pacifier, parut enfin : Bonaparte lui-même avait enfanté ce chef-d'œuvre! Elle était d'un style si injurieux pour les princes français que Talleyrand n'osa me la remettre.

Je ne voulus point quitter Paris sans faire connaître à Bonaparte le véritable objet de ma mission. Je lui écrivis donc que le but de mon voyage avait été de lui offrir, de la part des chefs royalistes, tous les moyens qui étaient en leur pouvoir, s'il voulait les employer à la restauration de la monarchie et rétablir au trône de ses pères l'héritier légitime de l'infortuné Louis XVI. Dans cette lettre, extrêmement flatteuse pour lui, je parlais de la gloire immortelle qu'il attacherait à son nom, de la reconnaissance éternelle que lui devraient les Français auxquels il aurait rendu la paix et le bonheur. D'un côté, je lui faisais entrevoir qu'il n'y aurait pas de récompense au-dessus d'un tel service : de l'autre, je lui montrais le peu de sûreté qu'il trouverait au milieu d'hommes qui, dans des vues intéressées, avaient servi tour à tour les divers gouvernements qui s'étaient succédé, et qui se tourneraient contre lui, s'il essuyait de grands revers, avec la même facilité qu'ils s'étaient portés à renverser le Directoire, dès qu'ils l'avaient

vu mal assuré. Sa réponse[1] fut polie, autant que pouvait l'être une réponse de Bonaparte, mais il ne répondit pas à ce que je lui avais proposé. Il dit depuis, au comte de Bourmont, à ce sujet, que je lui avais écrit des folies. Ma lettre se terminait par l'assurance qu'elle ne serait connue que de nous; ce qui devint, par la suite, son plus grand grief contre moi. Je ne puis nier que je n'y eusse donné lieu. Je n'avais rien, chez moi, de ce qu'il me fallait pour écrire, et j'avais porté chez Hyde le brouillon de ma lettre que j'y transcrivis. Sans réfléchir à l'importance que cela pouvait avoir, je le laissai en tirer une copie. Peu de temps après, les papiers de Hyde furent saisis; cette malheureuse copie s'y trouva. Bonaparte voulut voir dans ce qu'il appelait la *publicité* de cette lettre un manque de foi. Il s'en plaignit hautement, et ne me l'a jamais pardonné. Les papiers de Hyde furent imprimés; ma lettre seule fut omise. Cependant, à la place de son numéro, on mit : *Lettre de d'Andigné à Bonaparte pour le rétablissement de la royauté*. Mais son contenu fut ignoré.

1. Voici le texte de la réponse du général Bonaparte à d'Andigné. Elle a été publiée dans la *Correspondance de Napoléon Ier*, t. VI, p. 78 :

« *Au citoyen d'Andigné.*

» Paris, 9 nivôse an VIII (30 décembre 1799).

» J'ai lu avec plaisir, citoyen, la lettre des citoyens les plus marquants des départements de l'Ouest.

» Les bonnes dispositions qu'ils montrent font honneur à leur caractère et seront, je l'espère, utiles à la patrie.

» Il n'a déjà que trop coulé de sang français depuis dix ans; et des hommes éclairés, en qui le sentiment de l'honneur ne serait pas éteint, pourraient ne pas employer toute leur influence pour seconder un gouvernement dont toutes les sollicitudes sont pour le rétablissement de l'ordre, de la justice et de la vraie liberté, un gouvernement qui ne tardera pas à être environné de la confiance et de l'estime de l'Europe entière! qui bientôt aura la gloire de proclamer, pour la seconde fois, la paix que le monde entier appelle à grands cris!

» Dites donc bien à vos concitoyens que les lois révolutionnaires ne viendront plus dévaster le beau sol de la France, que la *révolution est finie*, que la liberté de conscience sera entière et absolue, que la protection sera égale pour tous les citoyens et indépendante de toute espèce de préjugés, et qu'en mon particulier je serai sensible et saurai reconnaître les soins qu'on se donnera pour la paix et la tranquillité.

» Croyez que je serai fort aise de vous convaincre de l'estime que j'ai pour vous; votre frère, qui s'est distingué à la bataille d'Aboukir et qui ne tardera pas à retourner en France, se l'était méritée.

» BONAPARTE »



Je retournai à Angers par le courrier de la malle [1]. La proclamation de Bonaparte en avait chassé nos commissaires. Hédouville désirait la paix de bonne foi : il cherchait à renouer les négociations et, pour cela, il avait demandé aux chefs royalistes de se trouver à Candé tel jour ; il y vint en personne et porta dans cette conférence tout l'esprit de conciliation dont il était doué. Il n'avait le pouvoir de rien accorder ; d'après cela, on ne put rien conclure. Le seul résultat de cette entrevue fut de me renvoyer auprès de Bonaparte, afin de savoir s'il refuserait toujours de rien signer.

M. de Lacuée, aide de camp de Bonaparte, devait partir pour Paris le lendemain ; il me conduisit dans sa voiture. Nous arrivâmes à Paris dans la nuit ; je me fis déposer au beau milieu de la rue. Le matin suivant, j'allai rejoindre M. de Lacuée chez son oncle, conseiller d'État, depuis ministre de la guerre par intérim. Celui-ci me reçut en l'absence de son neveu. La conversation roula d'abord sur des choses indifférentes. Tout à coup mon bonhomme, comme frappé d'admiration, s'écria : « Citoyen, que je me trouverais heureux, si je pouvais voir tous les Français revenir à une même opinion ! — Je ne crois pas, citoyen, lui répondis-je, qu'il y ait un seul Français qui ne fasse des vœux bien sincères pour voir ses concitoyens n'avoir qu'une opinion. Quant à moi, ce serait le plus beau jour de ma vie, et je ne sache

1. A peine arrivé à Angers, d'Andigné adressa au chevalier d'Autichamp la lettre suivante :

« Le 4 janvier 1800.

» Me voici de retour, mon cher chevalier, d'un voyage qui ne m'a pas fait trouver tout ce que j'eusse désiré voir. J'ai vu un homme qui *paraît travailler uniquement pour lui*, qui perd journellement des partisans et qui ne peut tarder longtemps à succomber sous les factions qui l'entourent. Du reste, le résultat de ma conférence avec lui est qu'il accordera tout ce qu'on a demandé, mais sans que cela parût ; j'espère vous parler de cela sous peu en détail. En tout je n'ai pas été très content de l'homme, dans lequel je n'ai vu qu'un extravagant, *ne cherchant que la gloire, et voulant s'en acquérir à quelque prix que ce soit.*

» Adieu, mon cher chevalier ; croyez en mon sincère attachement.

» Le chevalier D'ANDIGNÉ »

pas de sacrifice qui me parût pénible si j'avais l'espoir d'y contribuer. » L'état de stupéfaction où le plongea cette réponse devint tout à fait plaisant : ses yeux étaient fixes, sa bouche béante. Deux grosses minutes, il me regarda sans pouvoir proférer une parole; enfin sa voix aigre et flûtée prit le dessus, il me dit : « Mais, citoyen, je crains que nous ne nous entendions pas. — Je m'entends parfaitement, lui répondis-je. Je ne connais qu'une manière d'assurer le bonheur des Français; c'est de cette manière que je désire voir leur réunion s'effectuer. » Son désenchantement fut aussi subit que son enchantement avait été original. L'arrivée de son neveu mit fin à cette comédie: il m'annonça que Talleyrand m'attendait et me conduisit chez lui.

La proclamation dont Bonaparte avait prétendu nous accabler annonçait suffisamment qu'il n'existerait plus de paix entre nous, si elle n'était précédée de notre soumission complète. Elle nous accordait quelques conditions que j'étais appelé à discuter. Talleyrand était chargé d'entendre mes réclamations; Bonaparte, lui, après s'être prononcé aussi ouvertement, avait refusé de me voir davantage.

L'article qui concernait notre sûreté individuelle, nos propriétés, ne laissait rien à désirer. Celui qui avait trait à l'exercice du culte, au contraire, n'était pas acceptable : il obligeait les ecclésiastiques à faire leur soumission à la Constitution, acte pour lequel je leur connaissais une répugnance invincible. Le *Journal des Débats et des Lois*, un de ceux qui avaient le plus de vogue à cette époque, venait de faire paraître un article pour établir la différence qui existait entre un *serment* et une *soumission*. Talleyrand me dit que cet article était le fruit d'une conversation que nous avions eue, à ce sujet, lors de mon dernier voyage[1] : je lui avais déclaré que les ecclé-

1. Le *Journal des Débats et Lois du Corps législatif*, qui devint bientôt le *Journal des Débats*, renferme dans son n° 45, p. 107, un arrêté des Consuls, pris le lendemain même de l'entrevue de d'Andigné avec Bonaparte, le 7 nivôse an VIII (28 décembre 1799). Cet arrêté était ainsi conçu :

« Les Consuls de la République, vu l'avis motivé du Conseil d'État, d'après l'acceptation faite par le peuple français de la Constitution de l'an VIII,

» Arrêtent ce qui suit :

» Tous les fonctionnaires publics, *ministres des cultes*, instituteurs et autres per-

siastiques de nos provinces ne prêteraient aucun serment. Cette fois, je lui dis qu'ils ne feraient pas plus de soumission que de serment. « Eh! pourquoi cela, Monsieur? me dit-il d'un air fort surpris. — C'est qu'après dix ans de révolution, Monseigneur (je le traitais toujours comme évêque d'Autun) il existe encore des hommes qui ne se font pas un jeu des serments. Vous avez prêté serment à une, deux, trois constitutions; elles se sont succédé avec rapidité. Celle qui vient de paraître durera trois mois, six mois, peut-être un an. Est-il raisonnable de demander à des gens qui ont une conscience timorée de prendre l'engagement de maintenir une constitution à la durée de laquelle ils ne croient pas? »

Son embarras pendant cette conversation était remarquable; ses traits exprimaient la honte de l'homme tombé devant celui qui n'a pas encore faibli. Sa réponse fut modérée. Il me dit que se soumettre à une constitution n'était pas prendre l'engagement de la maintenir. — « Si nous ne nous entendons pas sur l'acception de ce mot, lui dis-je, pourquoi en parler? Pour moi, qui joue ici le rôle de conciliateur, quoique la manière dont on veut nous traiter me laisse un médiocre espoir de réussir, je vous déclare que nos ecclésiastiques ne feront ni serment ni soumission. »

Nous traitâmes encore quelques questions insignifiantes. Après quoi, Talleyrand alla conférer avec Bonaparte.

Bonaparte promit de ne rien exiger des ecclésiastiques; sur le reste, il ne voulut rien céder. Talleyrand mit à me l'annoncer toute sa grâce : il me serrait les mains, me pressait de redevenir Français. Je l'assurai que je n'avais pas cessé de l'être, que je me croyais même meilleur Français que personne. Nous nous patelinâmes ainsi une demi-heure; puis, nous nous séparâmes, lui me suppliant de porter mes camarades à la soumission; moi lui disant que je ferais mes efforts, mais que j'étais loin de pouvoir me flatter de les y amener.

sonnes qui étaient, par des lois antérieures à la Constitution, assujettis à un *serment* ou déclaration quelconque, y satisferont par la déclaration suivante : *Je promets fidélité à la Constitution.* »

Cette mesure, prise d'abord par simple arrêté, fut un peu plus tard convertie en loi. (Séance du Corps législatif du 21 nivôse an VIII, 21 janvier 1800.)

Le général Hédouville croyait au prochain renouvellement des hostilités, lorsque je le vis, à mon passage à Angers. J'y croyais, comme lui, et j'avais écrit dans ce sens en Angleterre, ainsi qu'à Frotté, qui était dans les environs d'Alençon.

Le général Brune était arrivé quelques heures avant moi. Il venait prendre le commandement des départements de l'Ouest. Je fis mes bien sincères compliments au général Hédouville de ce changement. Il nous avait toujours traités avec douceur, et nous l'aurions combattu avec regret. De son côté, il nous faisait la guerre avec peine; souvent il nous l'avait prouvé. Aussi reçut-il avec attendrissement le compliment que je lui fis sur l'espèce de disgrâce qu'il éprouvait. On l'avait, malheureusement, laissé en sous-ordre : il se trouvait dans la fâcheuse nécessité de servir sous le général Brune. Il m'engagea à voir celui-ci; j'y mettais de la répugnance. Je regardais, en outre, cette entrevue comme inutile. Cependant, je le lui promis; et je revins, le soir, chez lui à cet effet.

GÉNÉRAL D'ANDIGNÉ

# ROUTES ROMAINES

ET

# ROUTES DE FRANCE

Les grands chemins de la France sont une de ses beautés et une de ses forces. Entrez à Bordeaux par la route nationale de Paris en Espagne : elle descend en courbes flexibles les coteaux verdoyants dont les replis laissent percer la flèche amincie des clochers; puis, arrivée dans la plaine, elle s'élargit et s'épanouit entre des rangées de puissants ormeaux, et, semblable tout à l'heure à une gaie rivière de nos campagnes, elle a maintenant la calme beauté d'un vaste fleuve qui s'avance vers la ville prochaine. — Quand, aux abords de Châlons, on voit se diriger vers l'est les deux grandes routes de la Champagne, droites, fermes et nerveuses, on se rappelle qu'on est près de la frontière, et on reconnaît en elles des lignes d'approche et des chaussées de combat. Aucun pays du monde n'a des routes plus larges, plus compactes, plus harmonieuses, je dis volontiers plus nationales : c'est, de notre sol, la portion à la fois la plus usée et la plus résistante.

Nos principales voies ont eu, ces dernières années, des moments difficiles. Les chemins de fer les ont dépeuplées. La Commission du Budget les a menacées. L'épaisseur, dit-on, en diminue. Certaines on vu leurs accotements délaissés ou leurs

chaussées restreintes. D'autres ont perdu les silhouettes familières des peupliers qui les bordaient. Il a été question de les enlever à l'État et de les attribuer aux départements : ce qui eût été un démenti à l'histoire et une faute contre le pays.

Mais ces mauvais jours prennent fin. La bicyclette et l'automobile donnent aux grandes routes un regain de popularité; plus de bruit s'entend sur ces chemins où a si longtemps circulé la vie nationale. Peut-être convient-il, à cette ère nouvelle, de se souvenir de leur origine et de raconter les débuts de leur histoire.



Le réseau des grands chemins de la France est l'œuvre du peuple romain. Qu'il ait subi depuis dix-huit siècles, et surtout depuis cent cinquante ans, des changements infinis, cela importe peu : c'est le point de départ qu'il faut considérer, et la direction indiquée par les fondateurs. Le Lyon démesuré des Brotteaux et de la Guillotière ne ressemble en rien au *Lugdunum* romain, perché comme un corbeau sur le rocher de Fourvières : il n'en est pas moins vrai que l'un descend de l'autre. Nos routes nationales ont hérité des voies publiques de l'empire romain.

Certes, les Latins ne furent pas les premiers à ouvrir des chemins dans la Gaule. Partout où sont des êtres vivants, et qui se cherchent, des sentiers sont tracés, et la jungle elle-même a les siens.

Des vieux chemins de la Gaule, le plus connu était celui qui menait des Alpes aux Pyrénées par la plaine du Bas-Languedoc. Dès le temps d'Eschyle, la poésie grecque y cherchait les pas d'Hercule, en attendant qu'Hannibal y laissât la trace des siens. De fait, c'est par là qu'ont dû passer, pendant des siècles, les migrations des peuples et les caravanes des marchands, allant du nord au sud, de la Gaule à la mer, d'Italie en Espagne. Mais cette voie, mais tous les sentiers de la Gaule indépendante n'étaient que des pistes de peuples, résultat irréfléchi d'habitudes séculaires : aucune volonté publique n'en avait marqué le principe et le but, aucun travail scientifique ne les avait préparés et battus. Un sentier

se fraye et une route se construit : les premières routes de la France sont celles qui ont été décidées par Rome et étudiées par ses ingénieurs.

Faisant ces routes, Rome a complété la tâche de la nature et achevé de créer la France. Une patrie n'est pas seulement figurée par ses rivages, ses montagnes et ses fleuves : les routes donnent à ce squelette une vie personnelle, en guidant la marche et portant la volonté des hommes. Elles sont, disait en 1622 le vieil historien des routes romaines, le Rémois Nicolas Bergier, elles sont « comme les nerfs, veines et artères » de notre pays, qui doivent en « maintenir et conserver tout le corps en bon état ».

Un de nos maîtres a prononcé sur l'empire romain cette parole puissante et vraie : il fut « une façon d'être du monde ». En donnant à la Gaule un réseau de routes, les empereurs lui ont indiqué une manière de vivre. Et par conséquent, voulant parler ici de nos origines, c'est par la route romaine que nous commençons.



L'écrivain ancien qui a le premier et le mieux compris la structure de la Gaule, Strabon, l'admirait comme le savant édifice ébauché par une Providence. Elle repose sur les Alpes et les Pyrénées, et le Rhin la couronne ; ses fleuves se continuent l'un par l'autre, l'Aude par la Garonne, le Rhône par la Loire et la Saône, et la Saône par la Moselle et le Rhin : ils invitent ainsi les peuples à s'unir et, partant presque d'un même point, entraînent vers des mers opposées des eaux semblables et des pensées communes. C'est un pays préparé pour l'unité.

Un siècle après la conquête, vers l'an 50 de notre ère, les routes organiques de la Gaule étaient terminées. Afin de faire œuvre qui dure, les Romains avaient travaillé dans le même sens que le Démon qui bâtit la Gaule, pour parler comme les anciens.

Le centre du réseau est la capitale du pays, Lyon, située à la fois dans le plus important carrefour de vallées que présente

la France, et tout près de cette ligne médiane qui est le cours de la Loire. De Lyon rayonnent six à sept grandes voies, qui, suivant ou coupant les fleuves, abrègent et complètent leur parcours, et les retrouvent à leur embouchure. — La route du Sud descend le Rhône jusqu'à Arles et la mer de Marseille. — Celle du Sud-Ouest, par Clermont et Limoges, finit à l'estuaire girondin. — Une autre s'en va vers la Loire, et ses rameaux, remplaçant aux extrémités du pays les artères fluviales qui manquent, se perdent à la fin des terres de la Bretagne et du Cotentin. — La nature a refusé à la Gaule, entre le Rhin et la Seine, une grande vallée débouchant sur le détroit, à portée des rivages anglais : une voie romaine en tiendra lieu, par Reims, Amiens et Boulogne. — Deux lignes mènent de Lyon au Rhin, vers Bâle et vers Cologne. — Enfin d'autres routes gravissent les Alpes pour rejoindre le réseau italien.

A ce système divergent s'adaptent des voies de jonction qui font au pays une ceinture de pierre. La plus célèbre est la chaussée du Midi, connue sous les noms de voie Aurélienne et de voie Domitienne, qui unit Antibes, Fréjus, Aix, Marseille, Arles, Nîmes, Béziers, Narbonne, les premières cités de la plus vieille Gaule, et qui, plus loin, atteint l'Espagne d'un côté, Toulouse et Bordeaux de l'autre. — Celle-ci mérite une place à part dans l'histoire des voies françaises. C'est par elle surtout que les hommes, les produits, les idées des deux occidents, italien et espagnol, pénètrent dans le monde gaulois : longeant la Méditerranée, elle est comme la jetée où débarquent les marchandises et les religions de la Grèce et de l'Orient : sur cette route germeront les premières semences des cultes lointains, l'alexandrinisme à Nîmes, le christianisme à Marseille et près d'Aix. Regardez sur la carte le réseau routier de la Gaule, et vous verrez que la civilisation gallo-romaine repose sur cette longue bande de gravier et de dalles qui va d'Antibes à Narbonne : tout ainsi que le sol français repose sur les Alpes et les Pyrénées.

Le tracé de ces voies affirmait les deux tendances de l'histoire de notre pays : l'une, le besoin d'une capitale, de l'unité, le désir de la centralisation, et Lyon, avec son éventail de routes, y satisfaisait ; l'autre, le goût du Midi pour

une vie distincte, vers l'Italie, l'Espagne ou l'Orient, et les voies Aurélienne et Domitienne étaient là qui favorisaient cette vie. Aujourd'hui, près de vingt siècles plus tard, le réseau des chemins de fer répond, comme celui des chaussées romaines, à ces deux tendances, voulues par la nature et acceptées par les hommes. D'une part, les cinq lignes qui rayonnent autour de Paris, et qui vivent surtout de lui; d'autre part, les deux grandes lignes de Bordeaux à Tarascon et de Marseille à Nice, qui se suffisent à elles-mêmes.



Aussi est-ce la voie du Midi qui inaugura l'œuvre des Romains : elle fut leur terrasse d'attaque vers la Gaule à conquérir. On ne sait au juste quand elle fut bâtie, mais elle est contemporaine des premiers combats livrés par les proconsuls contre les peuples du Midi, de 125 à 121 avant notre ère. Polybe nous apprend — et il a dû mourir vers ce temps-là — qu'elle était déjà complètement tracée d'Ampurias aux rives du Rhône, et régulièrement pourvue de bornes indiquant la distance en milles romains. Or, il n'est pas bien sûr qu'il y eût alors une province entre les Alpes et les Pyrénées : cette fois, et par exception, les ingénieurs arrivèrent aussi vite que les soldats et que les fonctionnaires. C'est que la voie Domitienne était, suivant un mot de Cicéron, d'intérêt vraiment public : elle ouvrait aux soldats cette province d'Espagne qui a été la grande convoitise de la République (la Gaule ne l'a séduite que fort tard); elle protégeait les rivages et les ports de la Mer Intérieure; unissant le Rhône à l'Èbre, elle était un fragment de la ceinture qui enserrait la Méditerranée romaine.

Quand la soumission et la paix du monde eurent été assurées par l'empereur Auguste, il confia à son gendre Agrippa le gouvernement de la Gaule. Agrippa fut le véritable organisateur des chaussées publiques de la France romaine, comme Daniel Trudaine devait être celui des ponts et chaussées de la France moderne. C'est son nom que portaient les routes lyonnaises, c'est-à-dire les grandes voies qui segmentaient la Gaule tout en la rattachant à sa capitale romaine. Homme d'autorité et de réflexion, tempérament de général et d'ingé-

nieur. Agrippa, en créant ces routes, donna au peuple romain un admirable organe de domination.

Autant qu'Agrippa, les Gaulois purent remercier plus tard l'empereur Claude. Celui-là travailla surtout pour Rome, celui-ci surtout dans l'intérêt de la Gaule même. Il a construit les routes difficiles, celles qui civilisent, qui vont à travers les montagnes, les bois et les marécages. Son nom est inscrit sur les bornes milliaires de l'Auvergne et du Velay ; à Claude est due la route extrême de la Gaule, celle qui, par delà la grande forêt de l'Armorique, allait finir à Coz-Castell'Ach, sur les rives orageuses de la mer bretonne. Ce fut un empereur laborieux et pratique, que cet excellent Claude, si injustement maltraité par les écrivains flagorneurs de Trajan et d'Hadrien : il aima et servit efficacement la Gaule, et, si c'est le hasard qui l'a fait naître à Lyon, il voulut que cette naissance lui créât des devoirs.

Au reste, il appartenait, comme son prédécesseur et neveu Caligula, à cette intelligente famille de Germanicus, qui fut au premier siècle une sorte de dynastie gallo-romaine, et tous deux, Caligula et Claude, ont fait chez nous la même œuvre, achevé les mêmes routes, développé les mêmes métropoles. En conquérant l'île anglaise, Claude ouvrit à la Gaule, au delà des voies qu'il avait conduites jusqu'à la Manche, celles qui allaient partir des ports de la rive opposée. La principale devait être celle de Douvres à Exham : or Caligula éleva un phare gigantesque à Boulogne, qui fut comme l'annonce de la grande voie britannique, en même temps que le point final de la longue chaussée militaire de Lyon à la mer. C'est ce phare que le biographe de Caligula range parmi les actes d'un stupide orgueil : tant il est vrai que l'esprit de parti n'est pas un mal propre aux démocraties.

Après Claude, les routes de la Gaule n'ont plus que l'histoire banale des chaussées bien entretenues. Au IIIe siècle, leur rôle redevient intéressant. C'est le moment où les barbares ont franchi le Rhin et où les invasions commencent. Les mêmes empereurs, braves et obscurs, qui ont sauvé la Gaule du péril germain, ont réparé ses grandes routes. Postume, qui combattait si vaillamment à la frontière, a refait, à l'autre extrémité de la Gaule, les chaussées de Bre-

tagne : peut-être craignait-il les incursions des pirates. Les routes devenaient, contre l'ennemi guettant l'intérieur, un moyen de défense.

C'est ainsi que l'histoire de nos grands chemins reflète l'histoire de la Gaule elle-même. Deux siècles plus tard, on le voit mieux encore. Au temps d'Alaric et d'Attila, Rome lâchait peu à peu la Gaule du nord et de l'ouest, et, luttant péniblement pour les vallées du Rhône et de l'Aude, les derniers empereurs étaient, au delà des Alpes, à peine autre chose que des rois d'Arles. Mais alors, plus que jamais, ils tenaient à leurs vieilles routes. Vers 410, un patrice frayait à travers les rochers un passage nouveau à la voie de la Durance ; vers 440, un préfet réparait la voie d'Arles à Marseille. Et ces voies suivaient précisément le chemin légendaire d'Hercule ou le chemin classique d'Hannibal. Cette route du Midi, après avoir inauguré la domination romaine en Gaule, lui servait de ligne de retraite.



Ces expressions de rempart et de boulevard ne sont pas de simples métaphores. La route romaine était véritablement une muraille portant chemin : les Latins se servaient, pour désigner la construction d'une voie et celle d'un camp, de la même expression (le mot *munire*).

Nos routes nationales se divisent en deux grandes catégories : routes empierrées, routes pavées. L'une et l'autre espèce se retrouvent chez les Romains, et leurs auteurs ont parlé tantôt du gravier (ou *glarea*), tantôt du rocher (ou *silex*), qui formaient la surface de la chaussée. Mais, pavées ou non, les routes modernes sont des constructions fragiles et valétudinaires. Elles n'ont plus ces armatures de gros blocs qui les assuraient sur leurs flancs : l'Académie des sciences, il y a un siècle et demi, en a proscrit l'usage. Les pierres de la surface, cailloutis ou pavés, sont encadrées et encaissées par le sol lui-même, et, pour toute fondation, ne reposent que sur une couche de sable pilonné. Aussi, trop peu compactes pour durer, doivent-elles être sans cesse réparées.

« L'entretien d'une route », enseigne-t-on à l'École des Ponts et Chaussées, « est chose aussi importante, sinon plus, que sa construction. » Avide de pierres et de crédits, pressée de besoins périodiques, elle réclame toujours, comme disent les ingénieurs en style de ménagère, « un point à temps ».

La route romaine était faite pour durer sans fatigue et sans faiblesse : elle était préparée éternelle. Les procédés employés pour la bâtir variaient à l'infini, suivant les ressources du sol voisin : mais on trouve toujours dans une chaussée antique plusieurs assises de matériaux : terre battue ou lit de calcaire, béton ou blocs de grès, scories de fer ou gravier ; la surface repose sur deux ou trois étages de fondation, et quelquefois davantage. — « N'hésitons pas », disent au contraire les Ponts et Chaussées, « à supprimer les fondations d'une route » ; et ils ajoutent : « On peut obtenir des chaussées excellentes et durables avec une épaisseur de 0m,20 à 0m,25. » Celles de la Gaule romaine atteignent souvent la profondeur de un mètre, et la dépassent maintes fois. Ajoutez, pour compléter l'édifice, ces lignes de larges moellons qui formaient parfois, sur leurs côtés, de solides épaulements. Elles étaient une masse « ferme et pesante », comme disait un ingénieur de Louis XIV.

L'idéal d'une bonne route, écrivait l'ingénieur Berthault-Ducreux en 1834, est « une chaussée bien polie, sans aspérités », qui « reçoit de la circulation le minimum de dommage et lui cause le minimum de fatigue ». A cet égard, la route romaine fut la perfection. Le sol d'une chaussée empierrée était d'une agrégation si compacte qu'il paraissait d'un seul bloc ; sur les routes pavées, les joints des dalles s'adaptaient à en être invisibles. C'était, partout, une surface plane et d'un tenant ; et, sans les comparer aux rails lisses et continus des lignes ferrées, les routes romaines avaient sur les sentiers boueux des temps anciens le même avantage que les chemins de fer sur nos routes nationales.

De là leur incroyable ténacité, qu'il est banal de rappeler. Quiconque a voyagé en curieux sous le ciel de France, en a reconnu des tronçons, durs comme des morceaux de muraille romaine. Le charroi de dix-huit siècles les a entamées sans les détruire ; de profondes ornières ont été creusées, sans que

la masse ait été disjointe. Elles ont fini par former rocher, et. en cela encore, l'ouvrage des Romains a été un succédané de l'œuvre de la nature.



La route romaine a eu les mêmes adversaires que toute civilisation : la montagne, la forêt, le marécage. Autant de voies percées à travers ces ennemis, autant de batailles gagnées par l'humanité latine.

De Clermont (*Augustonometum*) à Limoges (*Augustoritum*), la grande voie d'Aquitaine rencontrait l'obstacle du massif des Puys. Comparons ici les tendances de la viabilité romaine à celles du génie moderne. De nos jours, deux routes nationales et un chemin de fer mettent en relation ces deux villes. Les deux routes contournent, l'une par le nord, l'autre par le sud, la chaîne des Puys, de manière à gagner au plus vite la vallée ouverte et commode de la Sioule. C'est ce que fait aussi le chemin de fer, plus au nord encore que la première de ces routes : de Clermont à Limoges, il se déroule en trois courbes gigantesques, se repliant en *S* autour des monts d'Auvergne et du Limousin. Toute voie moderne recherche la vallée et se hâte vers la percée naturelle. Entre ces deux mêmes villes, la route romaine coupe vingt vallées et n'en suit franchement aucune. De Clermont au pont de la Sioule elle est exactement la corde de l'arc de dix lieues tracé par le chemin de fer. Dès la sortie de Clermont, elle gravit les pentes abruptes du Puy-de-Dôme, et, l'escalade achevée, se tient sans cesse sur le socle qui porte les sommets. On voit encore ses fondements, posés à travers le roc vif, formés de blocs de lave qui furent arrachés à la montagne voisine. Au reste, dans ces contrées aujourd'hui sauvages, la route rencontrait autrefois des dieux, comme celui qui habitait au Puy-de-Dôme ; il est vrai qu'il était agreste et barbare : mais, quand la route eut passé près de lui, il changea d'allure.

La forêt celtique avait des dieux plus redoutables, et on sait

les terreurs des soldats quand Jules César leur fit abattre la forêt suburbaine de Marseille. La grande forêt centrale de l'Armorique devait être, au temps de l'empereur Claude, l'asile effroyable de choses mystérieuses, et peut-être déjà de ce cyclope géant et noir qui y menait les loups au temps des trouvères; là vivaient sans doute, comme dira Brizeux,

Tous les monstres ailés, tous les êtres rampants.

La première brèche dans la forêt de Brocéliande (pour lui donner son nom populaire) fut faite par les Romains : ils ouvrirent à travers ses fourrés deux voies rectilignes, l'une de Vannes à Carhaix, l'autre de Carhaix à Rennes ; ils la coupèrent en trois tronçons, et Carhaix, à l'entrée occidentale des bois, fut la cité forestière où débouchaient les routes et qui les surveillait. Depuis lors, sans cesse morcelée et déchiquetée, la grande forêt ne se reconnaît plus qu'aux trente épaves verdoyantes qui tachent la masse grisâtre des granits.

Le marécage était un ennemi plus malsain et plus tenace. Il n'était jamais complètement vaincu. Avant les grands travaux du premier siècle, la route Domitienne, de Narbonne à Nîmes et Tarascon, était impraticable en hiver ; et la légende célèbre de sainte Marthe, domptant le dragon de la Tarasque, doit se mêler au souvenir des luttes soutenues pour protéger la route contre le marécage sans cesse renaissant. Pour asseoir une chaussée en sol de palus, les Romains faisaient d'abord terre ferme : ils eussent jugé fort insuffisant le système de fascines préconisé sous Louis XIV; ils bâtissaient la voie sur d'énormes pilotis, souvent assez rapprochés pour en remplir de gravier les intervalles. Près du confluent de la Dordogne et de la Garonne, à l'angle du Bec d'Ambès, la route d'Aquitaine arrivait en face de vastes espaces marécageux ; de nos jours, la voie nationale de Bordeaux à Saintes, qui l'a remplacée, évite ces bas-fonds et longe les dernières pentes des coteaux de l'Entre-Deux-Mers : les Romains, pour abréger la distance, ont marché droit au monstre, comme Hercule à l'hydre de Lerne. Sur le banc de tourbe qui forme le sol du marais, ils avaient enfoncé des pilotis de chêne, et couché au-dessus des troncs de même essence, formant un plancher

en une ou deux assises ; par-dessus, enfin, ils avaient répandu jusqu'à un mètre de gravier. La route surplombait le marécage comme un pont sans fin, *longi pontes*, disait-on de ces sortes de chaussées. C'est encore ainsi que les généraux qui voulurent donner la Germanie à Rome commencèrent, à travers les palus de la Westphalie, une longue chaussée-viaduc qui ressemblait à une machine de guerre immobile et menaçante.

Marais, forêts, montagnes, les Romains n'ont jamais redouté l'obstacle. L'inspecteur des ponts et chaussées du royaume de France émettait, en 1715, ce bel aphorisme : « On préfère toujours un chemin qui est long et aisé à un autre qui est court et rapide. » Les Romains étaient de l'avis contraire.



En domestiquant la forêt, le marécage et la montagne, la route romaine offrit de nouvelles terres au sillon de la charrue ; en unissant, par une ligne droite, les grandes villes, elle rapprocha les hommes, leurs marchandises et leurs dieux ; en rayonnant autour d'une capitale qui était romaine, elle fit que les ordres et les hommes du prince arrivaient sans obstacle aux extrémités du pays. Elle a donc été, pour notre France, la cause principale des progrès économiques, de la transformation intellectuelle et religieuse, de la toute-puissance administrative des empereurs. Elle fut le principal régulateur de ses destinées. On n'insistera pas là-dessus : étudier les conséquences des routes romaines, serait refaire l'histoire même de la Gaule. On se bornera à dire de ce pays ce qu'écrit Alphonse Daudet du héros d'un de ses romans, riverain d'une grande route qui a créé les incidents et déterminé le cours de son existence : « Son enfance, sa jeunesse étaient comme traversées d'une large chaussée toute poudreuse, où se déroulaient les grands événements de sa vie. »

Pour qui recherche, cependant, le charme sincère et le pittoresque spontané de la vie populaire, les voies de la Gaule avaient peut-être un grave défaut. Elles étaient trop le pavé public où passent des fonctionnaires et des soldats

qui portent la volonté d'un autre, des marchands pressés d'atteindre leurs clientèles municipales. Elles étaient faites surtout pour l'État et pour ceux qui vont vite. Et on pouvait aller terriblement vite si l'on songe que Tibère put, en vingt-quatre heures, parcourir 296 kilomètres sur la route de Germanie : trois lieues à l'heure, exactement la vitesse obtenue, en 1848, sur les routes royales les mieux desservies. Mais une voie destinée aux marches rapides ne favorise pas l'épanouissement des légendes et des poésies populaires : elles éclosent le long des chemins lentement parcourus par des compagnons qui regardent, qui chantent ou qui prient. La chaussée romaine, qui a valu au monde les mêmes bienfaits que le chemin de fer, lui apporta sans doute les mêmes ennuis. En dépit d'aimables ironistes, il n'est point né de poésie joyeuse et franche le long des voies ferrées : comment pourrait-il s'en former à propos de ces lignes toujours semblables, qu'on ne suit que pour les quitter plus vite? La route romaine était comme le chemin de fer, comme tout ce qui est service d'État, « ce que sera toujours l'État lui-même », quelque chose de « raide, sec, juste et dur », disait Renan.

Les chemins à vie populaire, c'étaient ces vieux sentiers qui menaient en serpentant, à travers les bois et les prairies, aux sommets des montagnes saintes, aux rebords des vallons sacrés, aux rendez-vous des vogues traditionnelles : c'étaient les lacets du Puy de Dôme, du mont Beuvray ou des sources de la Seine. Ils étaient, j'imagine, pleins de souvenirs familiers, bordés de légendes et créateurs de poésie.

Il vint un temps où la route romaine fut à son tour un foyer de vie populaire et religieuse.



Supprimez l'État romain, qui donnait la loi au monde, le branle à la poste, l'activité publique aux grandes routes : mais laissez subsister ces mêmes routes, longues, ouvertes et tenaces. Elles seront désormais, entre des régions, Aquitaine et Neustrie, Bourgogne et Septimanie, appartenant à des

maîtres différents ou ennemis, un trait d'union jamais interrompu. Et, comme il n'y a plus de corps politique durable, même sous Clovis, Dagobert et Charlemagne, comme les hommes ne veulent plus avoir d'autre souverain commun que le Dieu du Christ, la voie romaine maintiendra la seule unité à laquelle prétendent les peuples, celle de la foi chrétienne et de ses traditions.

On a dit que les chaussées latines avaient fortement servi à la propagande de l'Évangile ; et il est certain que, sans elles, il n'aurait pas fait, au III[e] et au IV[e] siècle, de si énergiques progrès. Je ne crois pas cependant qu'il faille expliquer la conquête chrétienne par le système des routes. Les apôtres du premier âge allaient rapidement sur la voie romaine : ils avaient hâte de gagner les villes, où ils trouvaient des communautés amies et ces auditoires populaires qui leur plaisaient. Plus tard, les convertisseurs des campagnes, tels que saint Martin, recherchaient ces sentes contournées qui menaient, loin de la grande route, aux sanctuaires rustiques où se réfugiaient les dieux nationaux. Les vrais chemins du christianisme militant furent les carrefours où prêchait saint Paul, ou les sentiers escarpés que gravissaient les prosélytes du IV[e] siècle. — Mais la voie romaine fut la route triomphale du christianisme dominateur.

C'est par elle, dès le V[e] siècle, que les chefs des diocèses se communiquent leurs idées, leurs saints et leurs reliques. Elle est la chaussée des évêques, vivants et morts. De pieuses théories la parcourent à la suite de quelque dépouille vénérée, et laissent à la fin de chaque étape le souvenir de leur passage et le signe de leurs espérances. Une année, on ramena dans Auxerre le corps de son évêque, saint Germain, mort en Italie. A Lyon, le cortège prit l'ancienne route militaire, qu'Agrippa avait dirigée vers Boulogne. Des femmes en faisaient partie ; presque au terme du voyage, entre Autun et Auxerre, trois d'entre elles moururent, l'une après l'autre, en cours de route. Elles furent enterrées dans des villages, sur le bord du chemin, elles devinrent saintes, leurs tombes furent ombragées d'églises, la vieille chaussée d'Agrippa se transforma en une route sacrée, jalonnée de corps saints comme elle l'avait été de bornes milliaires. Et plus tard des

pèlerins, suivant la même voie que les reliques de l'évêque, iront reconnaître les traces bénies de son dernier voyage.



De toutes les institutions chrétiennes, la plus émouvante peut-être est le pèlerinage, ce long voyage de respectueuse curiosité que le dévot faisait aux tombes des héros de son culte. Comme les caravanes du désert, les pèlerins étaient des porteurs de nouvelles et des adorateurs du passé, ils réunissaient les récits d'autrefois et les espérances du présent, ils formaient la chaîne vivante qui consolidait l'unité du monde chrétien. Or cette chaîne ne pouvait se dérouler que sur les grandes routes laissées par les empereurs. Elles seront, par excellence, depuis le xe siècle, les « voies des pèlerins », les « chemins des Roumieux », c'est-à-dire de ceux qui vont à Rome.

Au reste, les pèlerins de la Gaule n'allaient pas tous à Rome, tant s'en faut. Leur but préféré était la tombe de saint Jacques de Compostelle, « le très glorieux apôtre ». Seulement, il n'en était pas des pèlerins comme de Tibère ou de César : ceux-ci étaient pressés d'arriver au terme de la route, vers lequel les entraînait le galop des chevaux de relais. Ceux-là suivaient les chemins par bandes, paisiblement, s'arrêtant pour prier autour de chaque tombe sainte, à l'ombre de chaque église. Et, ainsi qu'il arrive toujours, non seulement tout sanctuaire amenait une station de pèlerins, mais les pèlerins eux-mêmes, à leur insu, faisaient naître des saints et des sanctuaires : telle tombe anonyme, telle ruine mystérieuse, telle inscription indéchiffrée leur paraissait être le vestige de quelque gloire chrétienne; ils faisaient halte, la curiosité éveillait l'imagination, la foi fixait celle-ci, et les Roumieux créaient de nouvelles reliques, un saint nouveau, et une station de plus pour ceux qui les suivaient. Ils ont été par là les véritables artisans de ce réseau de traditions chrétiennes, vraies et fausses, qui couvrent le passé de notre histoire.

Ce réseau correspond d'assez près à celui des routes ro-

maines. Un des plus anciens et des plus curieux documents sur les pèlerinages de Saint-Jacques est une sorte de guide écrit au XII[e] siècle à l'usage des pieux voyageurs. On y trouve indiquées quelques-unes des grandes routes françaises qui menaient en Galice, et nous reconnaissons aisément en elles les chaussées d'Agrippa ou de Trajan. Le long de ces routes, l'écrivain mentionne avec complaisance « les corps des saints qui reposent sur le chemin de Saint-Jacques et que les pèlerins doivent visiter ». Autrefois, les itinéraires impériaux de la Gaule occidentale portaient les stations municipales de Tours, de Poitiers, de Saintes, de Blaye, de Bordeaux ; maintenant, le guide du pèlerin indique, sur cette même route, comme lieux d'arrêt, « le corps de saint Martin évêque », c'est-à-dire la ville de Tours, le corps de saint Hilaire à Poitiers, la tête de saint Jean-Baptiste à Angély, le corps de saint Eutrope à Saintes, la basilique de saint Romain à Blaye. Et, à propos de chacun de ces corps, le rédacteur du livret donne des renseignements précis, des récits d'histoires édifiantes, et quelquefois de pittoresques remarques sur les gens du pays. — Cela est le commencement d'une longue littérature, qui durera jusqu'à la veille de la Révolution : récits, guides et chansons, proses ou poésies écloses sur les bords des routes romaines, ont perpétué pendant huit siècles le souvenir des pèlerins, entonnant leurs refrains monotones :

> A Lusignan nous avons passé,
> A Saintes, à Pons, puis à Blaye...
> Nous avons cheminé longtemps,
> Cheminant toujours rudement,
> Par les pays, en droite voie...

Voilà donc la route romaine pourvue de sa littérature et de ses légendes, depuis qu'elle est parcourue par des troupes d'hommes que réunit une pensée commune ; cette route, les pèlerins l'ont mise en effet, si je puis dire, en harmonie avec leur esprit et leur foi ; ils ont laissé un peu de leurs rêves et de leurs croyances à toutes les haltes, comme un peau accroche sa laine aux buissons. Jamais la chaussée romaine n'a été plus vivante que lorsqu'elle a commencé à devenir une ruine.



L'épopée carolingienne, comme l'épopée chrétienne, a poussé spontanément à tous les carrefours de la vieille France. Elle a été aussi envahissante qu'elle, et, véritable pariétaire, s'est insinuée dans les moindres recoins de la littérature et de l'histoire. On la connaît mal quand on ne cite que la *Chanson de Roland* et les poésies ses filleules; il faut la reconstituer par les romans en prose latine, par les traditions locales, par les cartulaires des abbayes, par les guides et les chansons des pèlerins de Saint-Jacques.

Ce sont ces derniers encore qui ont été, sur les chaussées romaines, les colporteurs de la légende de Charlemagne; elle s'est attachée aux lieux saints qu'ils visitaient, aux hôpitaux qui leur donnaient asile. Continuons vers les Pyrénées la voie de Saint-Jacques, que nous avons déjà suivie depuis Tours jusqu'à Blaye : ce sont toujours les récits et les chansons des Roumieux qui nous serviront de guide. — Un peu avant Blaye, on s'arrête devant « la Garde Roland, duquel lieu l'on dit que Roland jeta une lance jusqu'en la mer de Gironde ». A Saint-Romain-de-Blaye, les voyageurs honorent la tombe même de Roland, que Charlemagne avait dressée en personne à son retour de Ronceveaux :

*En blancs sarcous fait metre les seignurs*
*A Saint-Romain : là gisent li barun,*

dit la *Chanson de Roland*. Tout près de Bordeaux, l'olifant du neveu de l'empereur avait été déposé sur l'autel de la basilique de Saint-Seurin :

*Li pelerin le veient ki là vunt.*

Dans l'intérieur de la ville, les ruines de l'amphithéâtre romain avaient servi, disait-on, de palais à la princesse Galiène, que Charlemagne ramena jadis de l'Espagne sarrasine. Bordeaux visité et traversé, les pèlerins entrent sous bois, dans les Landes sombres et marécageuses. Ils chantaient :

Quand nous fûmes dedans les Landes,
Bien étonnés,
Nous avions de l'eau jusqu'à mi-jambes,
De tous côtés.

Mais, dans une brusque éclaircie des pinèdes, coule la gaie

rivière de la Leyre, et les pèlerins s'arrêtaient sur ses bords, à Belin, autour d'un vaste monticule qui abritait les corps d'Olivier, d'Ogier, de Garin et de bien d'autres victimes de la grande bataille. Et ils continuaient ainsi vers les Pyrénées, rencontrant partout le nom de Charlemagne et de ses preux : à Sordes, sur le Gave, l'empereur avait taillé un chemin dans le roc et fondé une abbaye; à Saint-Jean-Pied-de-Port, il s'est reposé après avoir vengé son neveu, et il a institué un monastère; et enfin les pèlerins gravissent le col de Roncevaux, et sur cette chaussée ouverte par les païens de Rome et que blanchit au printemps l'aubépine fleurie sur les tombes des guerriers francs, les voyageurs revivent en d'émouvants souvenirs les heures d'angoisse de Roland et de Charlemagne.



Charlemagne est le principal héros éponyme que l'imagination des peuples a donné aux routes romaines : il n'est pas le seul. Notre histoire nationale leur a fourni bien d'autres fondateurs légendaires. De l'antique cité romaine de Bavay, dans le Nord, partaient sept grandes routes que la tradition rapportait à la reine Brunehaut; au carrefour de ces chemins, une inscription disait : « Les mers feront la fin des sept chaussées Brunehault. » Ailleurs, on les attribuait à Jules César, et le jurisconsulte Philippe de Beaumanoir écrivait doctement, à la fin du XIII^e^ siècle, que la grande « manière » des chemins était celle « que Jules-César fit faire », « et ces chemins furent faits en droite ligne ». Ailleurs, et surtout dans cette Gascogne où le roi béarnais a fait fleurir les contes et les légendes, Henri IV est devenu le parrain des routes romaines. Je passe les moindres seigneurs.

Toutes ces traditions ne sont absolument ni mensonges ni vérités. Le peuple qui suit les très vieilles routes comprend vite qu'elles sont d'un autre âge, il a la curiosité de savoir et l'amour-propre de dire quel en est l'auteur, il subit à la fois le respect du passé et le besoin de la précision. Quelques noms survivant dans la mémoire des foules, César ou Charlemagne, il les applique aux choses lointaines dont il ne con-

naît pas l'origine. Gardons-nous de mépriser ces traditions aussi bien que d'y croire. Elles sont entachées d'erreurs, mais elles marquent un effort vers la vérité. Elles sont la forme plébéienne et maladroite de la recherche historique. Et le peuple, qui ne fraude pas, ne se trompe jamais complètement. Il n'y a pas de grossières erreurs dans ces attributions : César personnifie le peuple romain, Charlemagne et Henri IV ont été les deux plus grands chevaucheurs des routes latines.



Au XIIIe siècle, une nouvelle expression apparaît. La route romaine devient « le chemin royal », et cela bien avant que la royauté ait mis la main, au profit de son pouvoir, sur le système des larges chaussées. Mais le populaire, cette fois encore, ne s'est pas trompé ; il flaire l'avenir comme il sent le passé. La royauté étant alors la plus grande chose de France, il comprend que les routes doivent relever d'elle, servir d'organes à son autorité, porter la gloire de son nom. Elles sont royales par la lettre, avant de l'être par le droit et le fait.

Elles le seront vraiment à partir du XVe siècle, et il est dès lors inutile de continuer l'histoire des chaussées de la Gaule romaine, redevenues ce qu'elles avaient été dans les trois premiers siècles, les grands chemins de la poste et de la puissance publiques, les « instruments du règne. »

Assurément, depuis Sully, mais surtout depuis la toute-puissance du corps des Ponts et Chaussées, le tracé des routes romaines a été profondément modifié, et nos routes nationales ne sont souvent que leurs descendantes fort éloignées. Pourtant la filiation est, sur presque tous les points, facile à retrouver.

L'ensemble des routes nationales, telles que le Ministère des Travaux Publics en a dressé la carte en 1894, forme un canevas à peu près semblable à celui du système routier de la Gaule romaine. Suivons sur les Cartes de l'État-Major une de ces lignes droites appelées « voies romaines », et nous trouverons tout près le filet blanc de la route moderne qui

l'a remplacée, et, bien souvent, l'une et l'autre se rapprochent pour se confondre par endroits. Dans la Bretagne occidentale, le nœud des voies nationales est Carhaix en Finistère : c'était également celui des routes romaines, à la lisière de la forêt. Là où les grands carrefours ont disparu, c'est pour reparaître un peu plus loin. Bavay était le croisement des « sept chaussées Brunehault », il ne compte plus guère dans notre réseau routier, mais Valenciennes, à six lieues de là, l'a remplacé, avec ses cinq routes nationales et le formidable charroi de ses faubourgs.

Dans les campagnes, ce qui reste de la voie romaine a encore une inestimable valeur; elle demeure, entre des villages anciens délaissés par les nouvelles routes, la ligne la plus rapide. Mal protégée sur les bords par la nature, qui a repris ses droits, elle est souvent devenue un sentier pittoresque, plein de charmes et d'habitudes : la voie romaine des Landes de Bordeaux court, toute droite et toujours ombreuse, à travers les pins et les genêts, le long d'hôtelleries démodées et de métairies séculaires.

Les villes, et nul ne s'en doute, sont aussi esclaves que les champs de la tradition qui s'attache au sol. Les rues centrales n'y sont le plus souvent que des tronçons de la chaussée romaine. La Haute et la Basse Grande-Rue, qui est aujourd'hui l'artère principale de Nantes, est le premier segment de la route d'Angers, la voie romaine la plus importante de la région. La vieille et populeuse rue Sainte-Catherine, à Bordeaux, est le terme commun de toutes les chaussées latines de l'Ouest, qui y convergeaient avant de se perdre dans les sentiers du Médoc. Et dans les antiques petites villes qui n'ont qu'une grande rue, elle repose sur des assises romaines.

Les chemins de fer eux-mêmes, si indépendants qu'ils paraissent des habitudes latines, ont dû parfois les respecter. La grande voie ferrée du Midi, de Tarascon à Narbonne, longe par places la route royale et nationale du Languedoc, dont elle n'est alors séparée que par un mur de clôture; et cette route n'est souvent que la voie Domitienne, dont elle porte encore, plantées à leur place, quelques bornes miliaires. Vingt siècles ont passé, et, dans ce Midi si fidèle aux usages d'autrefois, demeuré romain par son humeur, par ses villes

et par ses routes, le chemin le plus suivi des hommes est encore le premier qui fut construit par eux.

Ainsi, même aujourd'hui, la route romaine sert à régler notre vie nationale. Elle a donc, véritablement, complété la nature, discipliné le sol, dirigé les hommes. Elle a, sans relâche, fait ou aidé l'histoire. Et c'est pour cela que tous les siècles et tous les grands chefs de notre passé y ont laissé leur nom ou leur souvenir, et que chemin de César, de Brunehaut, de Charlemagne, du Roi ou de Henri IV, c'est presque toujours la même route, et c'est une route romaine.

CAMILLE JULLIAN

# HISTOIRE

DE

# LA PRINCESSE DONIA

AVEC

# LE PRINCE DIADÈME[1]

..., Quand le prince Diadème eut appris, par l'admirable récit du jeune marchand Aziz, combien la princesse Donia, si mystérieuse, était désirable et combien elle avait en elle de beautés diverses, et combien elle était habile dans l'art du dessin sur soie et des broderies, il fut pris, à l'heure même, d'une passion qui fit travailler son cœur énormément. Et il résolut de tout faire pour parvenir jusqu'à elle.

Il emmena donc avec lui le jeune Aziz, dont il ne voulut plus se séparer, remonta sur son cheval et reprit le chemin de la ville de son père, le roi Soleïmân-Schah, maître de la Ville-Verte et des montagnes d'Ispahân.

La première chose qu'il fit fut de mettre à la disposition de son ami Aziz une très belle maison où rien ne manquait. Et lorsqu'il se fut assuré de la sorte qu'Aziz avait tout ce qui

1. On sait que le Dr Mardrus a entrepris une traduction nouvelle, complète et littérale des *Mille et une Nuits*, sous ce titre exact : *le Livre des Mille Nuits et une Nuit*. L'ouvrage aura seize volumes in-8°; les trois premiers ont paru; du quatrième, qui paraîtra prochainement, le Dr Mardrus a bien voulu détacher, pour nous en donner la primeur, cette histoire omise autrefois par Galland, — comme les trois quarts de ces contes, — et qui s'offre aujourd'hui au public français dans l'originelle fraîcheur d'une œuvre inédite. Nous n'en avons retranché que la cent trente-deuxième nuit presque entière et, çà et là, quelques détails, où l'Orient, soit dans ses mœurs, soit « dans ses mots, brave l'honnêteté ».

pouvait lui convenir, il retourna au palais du roi, son père, et courut s'enfermer dans son appartement, refusant de voir qui que ce fût, et pleurant passionnément. Car les choses que l'on entend font autant d'impression que celles que l'on voit ou que l'on sent.

Lorsque le roi Soleïmân-Schah, son père, le vit dans cet état et le teint si changé, il comprit que Diadème avait du chagrin dans l'âme et des soucis. Il lui demanda donc : « Qu'as-tu, ô mon enfant, pour changer ainsi de teint et être si affligé? » Alors le prince Diadème lui raconta qu'il était amoureux de Sett-Donia, passionnément amoureux d'elle sans l'avoir jamais vue, rien qu'à entendre Aziz lui en dépeindre la démarche gracieuse, les yeux, les perfections, et son adresse incomparable à dessiner les fleurs et les animaux.

A cette nouvelle, le roi Soleïmân-Schah fut à la limite de la perplexité et dit à son fils : « Mon enfant, ces Iles du Camphre et du Cristal sont un pays bien éloigné du nôtre : et, bien que Sett-Donia soit une princesse merveilleuse, ici, dans notre ville et dans le palais de ta mère, nous ne manquons pas de filles magnifiques et de belles esclaves recrutées par toute la terre. Entre donc dans l'appartement des femmes, ô mon enfant, et choisis toutes celles qui t'agréeront parmi les cinq cents esclaves belles comme des lunes. Et si, malgré tout ce choix, aucune de ces femmes n'arrivait à te plaire, je prendrais pour toi comme épouse une fille d'entre les filles des rois des pays voisins : et je te promets qu'elle sera bien plus belle et plus ingénieuse que Sett-Donia elle-même ! » Il répondit : « Mon père, je ne souhaite comme épouse que la princesse Donia, celle-là même qui sait si bien peindre des gazelles sur les brocarts. Il me la faut absolument : sinon, je fuirai mon pays, mes amis et ma maison, et je me tuerai à cause d'elle ! »

Alors son père vit qu'il était nuisible de le contrarier et lui dit : « Alors, mon fils, prends un peu patience pour me donner le temps d'envoyer une députation au roi des Iles du Camphre et du Cristal et lui demander régulièrement, comme je l'avais fait anciennement pour moi-même en me mariant avec ta mère, sa fille comme épouse pour toi. Et s'il refuse, j'ébranlerai sous lui la terre et ferai tomber en ruines sur sa

tête son royaume tout entier, après avoir dévasté ses contrées avec une armée si nombreuse qu'en se déployant son avant-garde atteindrait les îles du Camphre, tandis que l'arrière-garde serait encore derrière les montagnes d'Ispahân, frontières de mon empire! »

Là-dessus, le roi fit mander l'ami de Diadème, le jeune Aziz, et lui dit : « Connais-tu la route qui mène aux Iles du Camphre et du Cristal? » Il répondit : « Je la connais! » Le roi dit : « Je souhaiterais fort te voir accompagner là-bas mon grand-vizir que je vais envoyer auprès du roi de cette contrée! » Aziz répondit : « J'écoute et j'obéis, ô roi du temps! »

Alors le roi Soleïmân-Schah fit appeler son grand-vizir et lui dit : « Arrange-moi cette affaire de mon fils comme tu le jugeras utile; mais il te faut pour cela aller aux Iles du Camphre et du Cristal demander la fille du roi comme épouse pour Diadème! » Et le vizir lui répondit par l'ouïe et l'obéissance, tandis que le prince Diadème, impatient, se retirait dans son appartement, récitant ces vers du poète sur les peines d'amour :

*Interrogez la nuit! Elle vous dira ma douleur et l'élégie pleine de larmes que ma tristesse module sur mon cœur.*

*Interrogez la nuit! Elle vous dira que je suis le berger dont les yeux comptent les étoiles des nuits, alors que sur ses joues tombe la grêle des larmes.*

*Sur la terre je me sens seul, bien que mon cœur soit débordant de désirs...*

Et il resta songeur toute la nuit, refusant la nourriture et le sommeil.

Mais, sitôt le jour levé, le roi son père se hâta de venir le trouver, et vit que son teint était encore plus pâle que la veille et son changement plus marqué; alors, pour le consoler et lui faire prendre patience, il fit hâter les préparatifs du départ d'Aziz et du vizir, et n'oublia pas de les charger de riches cadeaux destinés au roi des Iles du Camphre et du Cristal et à tous ceux de son entourage. Et aussitôt ils se mirent en route.

Et ils se mirent à voyager et à voyager, des jours et des jours, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés en vue des Iles du Camphre et du Cristal. Alors ils dressèrent leurs tentes sur le bord d'un fleuve; et le vizir dépêcha un courrier annoncer au roi leur arrivée. Et la journée n'était pas encore à sa fin qu'ils virent venir, pour les recevoir, les chambellans et les émirs du roi, qui se mirent aussitôt à leur disposition, après les salams et les souhaits de bienvenue, et les accompagnèrent jusqu'au palais du roi.

Alors Aziz et le vizir entrèrent au palais et se présentèrent entre les mains du roi auquel ils offrirent les présents de leur maître Soleïmân-Schah; et il les en remercia, leur disant : « Je les agrée de tout cœur amical... » Et aussitôt Aziz et le vizir, selon l'usage, se retirèrent et restèrent cinq jours dans le palais à se reposer des fatigues de leur voyage.

Mais, au matin du cinquième jour, le vizir s'habilla de sa robe d'honneur et alla, seul cette fois, se présenter devant le trône du roi. Et il lui soumit la demande de son maître et se tut respectueusement, attendant la réponse.

En entendant les paroles du vizir, le roi devint soudain fort soucieux et baissa la tête, et, tout perplexe et songeur, il resta longtemps à chercher comment faire une réponse à l'envoyé du puissant roi de la Ville-Verte et des montagnes d'Ispahân.

Car il savait, par expérience, combien sa fille avait le mariage en horreur, et que la demande du roi allait être repoussée avec indignation comme toutes celles qui lui avaient été déjà faites par les principaux princes des royaumes avoisinants, et de toutes les parties des terres autour et alentour.

Enfin le roi finit par relever la tête et fit signe au chef des eunuques de s'approcher et lui dit : « Va trouver immédiatement ta maîtresse Sett-Donia, présente-lui les hommages du vizir et les cadeaux qu'il nous apporte, et répète-lui exactement ce que tu viens d'entendre de sa bouche! » Et l'eunuque baisa la terre entre les mains du roi et disparut.

Au bout d'une heure il revint, et il avait le nez allongé jusqu'à ses pieds; et il dit au roi : « O roi des siècles et du temps, je me suis présenté devant ma maîtresse Sett-Donia; mais à peine lui avais-je formulé la demande du seigneur

vizir, que ses yeux furent pleins de colère, et elle se leva sur son séant et saisit une masse d'armes et courut à moi pour me casser la tête. Alors, moi, je me hâtai de fuir au plus vite; mais elle me poursuivit à travers les portes en me criant : « Si mon père veut, malgré tout, me forcer quand même à me marier, qu'il sache bien que mon époux n'aura pas le temps de voir mon visage à découvert : je le tuerai de ma propre main et je me tuerai moi-même après! »

A ces paroles du chef eunuque...

A ce moment de sa narration, Schahrazade vit apparaître le matin et, comme elle était discrète, elle ne voulut pas prolonger davantage le récit, cette nuit-là.

MAIS LORSQUE FUT
LA CENT TRENTE-UNIÈME NUIT

elle dit :

Il m'est revenu, ô roi fortuné, qu'à ces paroles du chef eunuque, le roi, père de Sett-Donia, dit au vizir et à Aziz : « Vous venez d'entendre de vos propres oreilles. Vous transmettrez donc mes salams au roi Soleïmân-Schah et vous lui rapporterez la chose en lui disant l'horreur que ma fille éprouve pour le mariage! Et qu'Allah vous fasse parvenir dans votre pays en toute sûreté! »

Alors le vizir et Aziz, ayant vu le résultat négatif de leur mission, se hâtèrent de retourner dans la Ville-Verte et de rapporter au roi Soleïmân-Schah ce qu'ils avaient entendu.

A cette nouvelle, le roi entra dans une grande colère et voulut donner immédiatement l'ordre à ses émirs et à ses lieutenants de rassembler les troupes et d'aller envahir les contrées des Iles du Camphre et du Cristal.

Mais le vizir demanda la permission de parler et dit : « O roi, il ne faut point faire cela, car vraiment la faute n'est guère au père, mais à la fille; et l'empêchement ne vient que d'elle seule. Et son père lui-même est aussi contrarié que

nous tous. Et, d'ailleurs, je t'ai rapporté les paroles terribles qu'elle a dites au chef eunuque tout effaré! »

Quand le roi Soleïmân-Schah eut entendu son vizir, il lui donna raison et craignit pour son fils la vengeance de la princesse. Et il se dit : « Même si j'envahissais leur pays et réduisais la jeune fille en esclavage, cela ne nous servirait à rien puisqu'elle a juré de se tuer! »

Il fit alors mander le prince Diadème et, affligé d'avance de la peine qu'il allait lui causer, il le mit au courant de la vérité. Mais le prince Diadème, loin de se désespérer, dit d'un ton ferme à son père : « O mon père, ne crois point que je vais laisser les choses en l'état ; je jure devant Allah que Sett-Donia sera mon épouse, ou je ne serais pas vraiment ton fils Diadème. Au risque de ma vie, je parviendrai jusqu'à elle! » Le roi dit : « Et comment cela? » Il répondit : « J'irai en qualité de marchand! » Le roi dit : « Dans ce cas, prends avec toi le vizir et Aziz! » Et aussitôt il fit acheter pour cent mille dinars de riches marchandises et fit même vider dans les ballots les trésors contenus dans ses propres armoires. Et il donna encore à son fils cent mille dinars en or, et des chevaux et des chameaux et des mulets et des tentes fastueuses doublées de soie aux couleurs agréables.

Alors Diadème baisa les mains de son père et mit ses habits de voyage et alla trouver sa mère et lui baisa les mains; et sa mère lui donna cent mille dinars et pleura beaucoup et appela sur lui les bénédictions d'Allah et fit des vœux pour la satisfaction de son âme et pour son retour en sûreté au milieu des siens. Et les cinq cents femmes du palais se mirent aussi à pleurer, en entourant la mère de Diadème, et en le regardant, silencieuses, avec respect et tendresse.

Mais Diadème sortit bientôt de l'appartement de sa mère et emmena son ami Aziz et le vieux vizir et donna l'ordre du départ. Et, comme Aziz pleurait, il lui dit : « Pourquoi pleures-tu, mon frère Aziz? » Et Aziz répondit : « Mon frère, je sens bien que je ne puis plus me séparer de toi ; mais il y a si longtemps que j'ai quitté ma pauvre mère! Et maintenant que ma caravane va arriver dans mon pays, que deviendra ma mère en ne me voyant pas revenir avec les marchands? » Diadème dit : « Sois tranquille, Aziz! Tu retourneras dans ton pays sitôt

qu'Allah le voudra après nous avoir facilité les moyens de parvenir à notre but! » Et ils se mirent en route.

Ils ne cessèrent donc de voyager, en compagnie du sage vizir qui, pour les distraire et faire prendre patience à Diadème, leur racontait des histoires admirables. Et Aziz aussi récitait à Diadème des poèmes sublimes et improvisait des vers pleins de charme sur l'attente d'amour et sur les amants, — tels que ceux-ci entre mille :

*Je viens, amis, vous conter ma folie et comme l'amour a su me rendre enfant et jeune à la vie.*

*Toi que je pleure! la nuit ravive en mon âme ton souvenir, et le matin jaillit sur mon front qui n'a point connu le sommeil. Oh! quand donc, après l'absence, viendra le retour?*

Or, au bout d'un mois de voyage, ils arrivèrent dans la capitale des Iles du Camphre et du Cristal, et, en entrant dans le grand souk des marchands, Diadème sentit déjà s'alléger le poids de ses soucis, et des battements joyeux animèrent son cœur. Ils descendirent, sur l'avis d'Aziz, dans le grand khân et louèrent pour eux seuls tous les magasins du bas et toutes les chambres du haut, en attendant que le vizir allât leur louer une vaste maison dans la ville. Et ils rangèrent dans les magasins leurs ballots de marchandises et, après s'être reposés quatre jours dans le khân, ils allèrent visiter les marchands du grand souk des soieries.

En chemin, le vizir dit à Diadème et à Aziz : « Je pense à une chose qu'il nous faudra faire avant tout, sans laquelle nous ne pourrions jamais atteindre le but souhaité! » Ils répondirent : « Nous sommes prêts à t'écouter, car les vieillards sont féconds en inspirations, surtout quand ils ont, comme toi, l'expérience des affaires! » Il dit : « Mon idée est qu'au lieu de laisser nos marchandises enfermées dans le khân où les clients ne peuvent les voir, nous ouvrions pour toi, prince Diadème, en qualité de marchand, une grande boutique dans le souk des soieries. Et tu resteras toi-même à l'entrée de la boutique pour vendre et montrer, alors qu'Aziz se tiendra au fond de la boutique pour te passer et dérouler les étoffes. Et, de la sorte, comme tu es parfaitement beau, et qu'Aziz ne l'est pas moins, en peu de temps la bou-

tique sera la plus achalandée de tout le souk! » Et Diadème répondit : « L'idée est admirable! » Et vêtu, comme il était, de sa belle robe de riche marchand, il pénétra dans le grand souk des soieries, suivi d'Aziz, du vizir et de tous ses serviteurs.

Lorsque les marchands du souk virent passer Diadème, ils furent complètement éblouis par sa beauté et cessèrent de s'occuper de leurs clients, et ceux qui coupaient les étoffes tinrent leurs ciseaux en l'air; et ceux qui achetaient négligèrent leurs achats. Et tous à la fois se demandèrent : « Est-ce que, par hasard, le portier Radouân, qui a les clefs des jardins du ciel, aurait oublié de fermer les portes, pour ainsi laisser descendre sur terre ce céleste adolescent? » Et d'autres s'écriaient sur son passage : « Ya Allah! que tes anges sont beaux! »

Arrivés au milieu du souk, ils s'informèrent de l'endroit où se tenait le grand cheikh des marchands, et se dirigèrent vers la boutique qu'on s'empressa de leur montrer. Lorsqu'ils y arrivèrent, tous ceux qui étaient assis se levèrent en leur honneur, en pensant : « Ce vieillard vénérable est le père de ces deux adolescents si beaux! » Et le vizir, après les salams, demanda : « O marchands, quel est d'entre vous celui qui est le grand cheikh du souk? » Ils répondirent : « Le voici! » Et le vizir regarda le marchand qu'on lui désignait, et vit que c'était un grand vieillard à barbe blanche, à la mine respectable, à la figure souriante, qui se hâta aussitôt de leur faire les honneurs de sa boutique en leur faisant cordialement des souhaits de bienvenue, et les fit s'asseoir sur le tapis, à ses côtés, et leur dit : « Je suis prêt à vous rendre tout service souhaité! »

Alors le vizir dit : « O cheikh plein d'urbanité, voilà déjà des années que moi, avec ces deux enfants, je voyage par les villes et les contrées pour leur faire voir les peuples divers, compléter leur instruction, leur apprendre à vendre et à acheter, et à tirer leur profit des mœurs et des usages des habitants. Et c'est dans ce dessein que nous venons nous établir ici pour quelque temps, afin que mes enfants se réjouissent la vue de toutes les belles choses de cette ville et apprennent de ceux qui l'habitent la douceur des manières et la politesse! Nous te prions donc de nous faire louer une boutique spacieuse, bien

située, pour exposer les marchandises de notre pays lointain! »

A ces paroles le cheikh du souk répondit : « Certes! il m'est fort agréable de vous satisfaire. » Et il se tourna vers les adolescents pour les mieux regarder, et, de ce seul coup d'œil, il fut dans un saisissement sans bornes, tant leur beauté l'avait ému.

Donc il pensa en lui-même : « Gloire et louange à celui qui les a créés et les a modelés, et d'une matière sans vie a formé pareille beauté! » Et il se leva et les servit mieux qu'un esclave ne l'eût fait pour ses maîtres, et se consacra entièrement à leurs ordres. Et il se hâta de les emmener tous trois et de leur faire visiter les boutiques disponibles, et il finit par leur en choisir une au milieu même du souk. Cette boutique était la plus belle de toutes, la plus claire, la plus vaste et la mieux exposée aux regards; elle était coquettement bâtie, ornée de devantures en bois ouvragé et d'étagères superposées et alternées, en ivoire, en ébène et en cristal; et la rue autour d'elle était bien balayée et bien arrosée: et, la nuit, le gardien du souk se tenait de préférence devant sa porte. Et le cheikh, aussitôt le prix débattu, remit les clefs de la boutique au vizir en lui disant : « Qu'Allah la rende une boutique prospère et bénie entre les mains de tes enfants! »

Alors le vizir fit porter et ranger dans la boutique les marchandises de valeur, les belles étoffes, les brocarts et tous les trésors inestimables qui sortaient des armoires du roi Soleïmân-Schah. Et, ce travail une fois terminé, il emmena les deux adolescents prendre un bain au hammam situé à quelques pas, près de la grande porte du souk, hammam fameux pour sa propreté et ses marbres luisants et où l'on accédait par cinq marches où étaient rangées les socques de bois en bon ordre.

Les deux amis, ayant vite fini de prendre leur bain, ne voulurent pas attendre que le vizir eut terminé le sien, tant ils avaient hâte d'aller occuper leur poste dans la boutique. Ils sortirent donc, joyeux...

Or, les serviteurs avaient bien arrangé la boutique, car ils avaient du goût, et l'avaient tendue de draperies de soie et avaient placé à l'endroit qu'il fallait deux tapis royaux, qui

pouvaient valoir chacun mille dinars, et deux coussins bordés de filets d'or et brodés, qui pouvaient valoir chacun cent dinars. Et sur les étagères d'ivoire, d'ébène et de cristal, étaient rangées en bon ordre les marchandises de prix et les trésors inestimables.

Alors Diadème s'assit sur l'un des tapis, Aziz sur l'autre, et le vizir se plaça au milieu, entre les deux, au centre même de la boutique; et les serviteurs les entourèrent en rivalisant d'empressement dans l'exécution de leurs ordres.

Aussi, bientôt, tous les habitants entendirent parler de cette boutique admirable, et les clients affluèrent de toutes parts, et c'était à qui recevrait ses emplettes de la main de cet adolescent, qu'on nommait Diadème, et dont la réputation de beauté faisait tourner toutes les têtes et s'envoler toutes les raisons. De son côté, le vizir, ayant constaté que les affaires allaient à merveille, recommanda encore une fois à Diadème et à Aziz une grande discrétion, et rentra tranquillement se reposer à la maison.

Or, cet état dura de la sorte un certain temps, au bout duquel Diadème, ne voyant rien s'annoncer du côté de la princesse Donia, commençait à s'impatienter et même à se désespérer jusqu'à en perdre le sommeil, lorsqu'un jour, comme il s'entretenait de ses peines avec son ami Aziz, sur le devant de leur boutique...

A ce moment de sa narration, Schahrazade vit apparaître le matin et discrètement se tut.

MAIS LORSQUE FUT
LA CENT TRENTE-TROISIÈME NUIT

elle dit :

...Un jour, comme il s'entretenait de ses peines avec son ami Aziz, sur le devant de leur boutique, une vieille femme, très dignement drapée d'un grand voile de satin noir, vint à passer dans le souk; et son attention ne tarda pas à être atti-

rée par la boutique merveilleuse et la beauté du jeune marchand assis sur le tapis. Et elle fut saisie d'émotion... Elle attacha ses regards sur le jeune homme et pensa en son âme : « Ce n'est certes pas un homme, mais un ange ou quelque roi d'un pays de rêve! » Alors elle s'approcha de la boutique et salua le jeune marchand qui lui rendit son salut et, sur les signes que lui fit Aziz du fond de la boutique, se leva en son honneur et lui sourit de son plus agréable sourire. Puis il l'invita à s'asseoir sur le tapis, et s'assit à côté d'elle et se mit à lui faire de l'air avec son éventail jusqu'à ce qu'elle se fût bien reposée dans la fraîcheur.

Alors la vieille dit à Diadème : « Mon enfant, ô toi qui réunis toutes les perfections et toutes les grâces, es-tu de ce pays? » Et Diadème, de son parler gentil et pur et attrayant répondit : « Par Allah! ô ma maîtresse, jamais, avant cette fois, je n'ai mis le pied dans ces contrées où je viens dans le simple dessein de me distraire en les visitant. Et, pour occuper une partie de mon temps, je vends et j'achète! » La vieille dit : « Bienvenu soit l'hôte gracieux de notre ville! Et qu'apportes-tu avec toi en fait de marchandises des pays lointains? Fais-moi voir ce que tu as de plus beau : car le beau attire la beauté! » Diadème fut très touché de ces paroles exquises et lui sourit pour la remercier et dit : « Je n'ai dans ma boutique que des choses qui puissent te plaire, car elles sont dignes des filles des rois et des personnes comme toi! » La vieille dit : « Justement, je désirerais faire achat de quelque très belle étoffe pour une robe destinée à la princesse Donia, fille de notre roi Schahramân! »

En entendant prononcer le nom de celle qu'il aimait tant, Diadème ne se posséda plus d'émotion et cria à Aziz : « Aziz, apporte-moi vite ce qu'il y a de plus beau et de plus riche entre nos marchandises! » Alors Aziz ouvrit une armoire ménagée dans le mur et où il n'y avait qu'un seul paquet, mais quel paquet! L'enveloppe elle-même, frangée de glands d'or, était d'un velours de Damas où couraient, légers et colorés, des dessins de fleurs et d'oiseaux avec, au milieu, un éléphant qui dansait enivré. Et de tout ce paquet se dégageait un parfum qui transportait l'âme. Aziz le remit à Diadème qui le défit et en tira l'unique étoffe qui s'y trouvait, et qui avait été

tissée pour ne faire qu'une seule robe destinée à quelque houri ou à quelque princesse merveilleuse. Quant à la décrire ou énumérer les pierreries dont elle était enrichie ou les broderies sous lesquelles la trame disparaissait, les poètes seuls, inspirés d'Allah, pourraient le faire, en vers cadencés. Pour le moins elle devait valoir, sans l'enveloppe, cent mille dinars d'or.

Alors Diadème déroula lentement l'étoffe devant la vieille qui ne savait plus quoi regarder de préférence : la beauté de la robe ou la figure adorable aux yeux noirs de l'adolescent. Et à regarder ainsi les jeunes charmes du marchand elle sentait se réchauffer sa vieille chair...

Donc, lorsqu'elle put parler, elle dit à Diadème en le regardant avec des yeux humides de passion : « L'étoffe convient. Combien dois-je te la payer? » Il répondit en s'inclinant : « Je suis payé plus que mon dû par le bonheur de t'avoir connue! » Alors la vieille s'écria : « O adorable garçon, heureuse la femme qui peut s'étendre sur ta poitrine et t'enlacer la taille de ses bras! Mais où sont les femmes qui peuvent te mériter! Pour ma part, je n'en connais qu'une seule sur la terre! Dis-moi, ô jeune faon, quel est ton nom? » Il répondit : « Je m'appelle Diadème! » Alors la vieille dit : « Mais c'est là un nom qui n'est donné qu'aux fils des rois! Comment un marchand peut-il s'appeler Couronne-des-Rois? »

A ces paroles, Aziz qui jusque-là n'avait dit mot, intervint à propos pour tirer son ami d'embarras. Il répondit à la vieille : « Il est le fils unique de ses parents qui l'aiment tant qu'ils ont voulu lui donner un nom tel qu'aux fils des rois! » Elle dit : « Certes! si la beauté devait élire un roi, c'est Diadème qu'elle choisirait! Eh bien! ô Diadème, sache que la vieille désormais est ton esclave! Et Allah est garant de sa dévotion à ta personne! Bientôt tu te ressentiras de ce qu'elle va faire pour toi! Et qu'Allah te protège et te garde du mauvais sort et de l'œil des curieux! » Puis elle prit le précieux paquet et s'en alla.

Et elle arriva, encore tout émue, chez Sett-Donia qu'elle avait allaitée, enfant, et à qui elle tenait lieu de mère. Et, en entrant, elle avait le paquet sous le bras, gravement. Alors

Donia lui demanda : « O nourrice, que m'apportes-tu encore? Fais voir! » Elle dit : « O ma maîtresse Donia, prends et regarde! » Et elle déroula soudain l'étoffe. Alors Donia, tout heureuse et les yeux en joie, s'écria : « Ma bonne Doudou, oh! la belle robe! Ce n'est point là une étoffe de nos pays! » La vieille dit : « Certes! elle est belle! Mais que dirais-tu alors si tu voyais le jeune marchand qui me l'a donnée pour toi? Allah! qu'il est beau! C'est le portier Radouân qui a oublié de fermer les portes d'Éden pour ainsi le laisser descendre réjouir le foie des créatures! O maîtresse, combien souhaiterais-je voir cet adolescent radieux s'endormir sur tes seins et... » Mais Donia s'écria : « O nourrice, assez! Comment oses-tu me parler d'un homme, et quelle fumée te noircit la raison? Oh! tais-toi! Et donne-moi cette robe que je la touche et que je la voie de plus près! » Et elle prit l'étoffe et se mit à la caresser et à l'essayer sur sa taille en se tournant vers sa nourrice qui lui dit : « Maîtresse, tu es belle ainsi, mais comme un couple de beauté est préférable à l'unité! O Diadème... » Mais Sett-Donia s'écria : « Ah! possédée Doudou, perfide Doudou! ne dis plus rien. Mais va chez ce marchand et demande-lui s'il a un souhait à exprimer ou un service à demander! Et aussitôt le roi, mon père, lui donnera satisfaction! » La vieille se mit à rire et dit, en clignant de l'œil : « Un souhait? Par Allah! je crois bien qu'il a un souhait! Qui n'a pas de souhait? » Et elle se leva en toute hâte et courut à la boutique de Diadème.

En la voyant arriver, Diadème sentit son cœur s'envoler de joie, et il lui prit la main et la fit asseoir à côté de lui et lui fit servir des sorbets et des confitures. Alors la vieille lui dit : « Je t'annonce la bonne nouvelle! Ma maîtresse Donia te salue et te dit : « Tu as honoré notre ville de ta venue et tu l'as illuminée. Et si tu as un souhait à faire, exprime-le! »

A ces paroles, Diadème se réjouit à la limite de la réjouissance, et sa poitrine se dilata d'aise et d'épanouissement et il pensa en son âme : « L'affaire est faite! » Et il dit à la vieille : « Je n'ai qu'un vœu, — que tu fasses parvenir à Sett-Donia une lettre que je vais lui écrire, et m'en apportes la réponse! » Elle répondit : « J'écoute et j'obéis! » Alors Diadème cria à Aziz : « Donne-moi l'écritoire de cuivre, le papier et le

calame! » Et, Aziz les lui ayant apportés, il écrivit cette lettre en vers cadencés :

*Le papier que voici te porte, ô très haute, les choses multiples, les choses diverses que j'ai trouvées en fouillant un cœur atteint du mal de l'attente.*

*Je mets en première ligne les signes du feu qui me brûle au dedans; en seconde ligne, mon désir et mon amour;*

*En troisième ligne, ma vie et ma patience; en quatrième ligne, mon ardeur entière; en cinquième ligne, l'extrême envie qu'ont mes yeux de se réjouir;*

*Et en sixième ligne, une demande de rendez-vous.*

Puis, au bas de la lettre, il mit ceci en guise de signature :

*Cet écrit en vers rythmés et sertis pour la beauté, est de la main de l'esclave de ses longs désirs, de l'enfermé dans la prison de sa douleur, du malade de ses tortures, du postulant de tes regards, — le marchand Diadème!*

Alors il relut sa lettre, la sabla, la plia, la cacheta et la remit à la vieille, en lui glissant dans la main une bourse renfermant mille dinars, pour ses bons offices. Et la vieille, après ses vœux pour la réussite, revint en toute hâte près de sa maîtresse, qui l'interrogea : « Eh bien! ma bonne Doudou, dis-moi ce qu'a demandé ce marchand, pour que j'aille aussitôt prier mon père de le satisfaire! » La vieille dit : « En vérité, ô maîtresse, je ne sais ce qu'il demande, car voici une lettre dont j'ignore le contenu! » Et elle lui remit la lettre.

Quand la princesse Donia eut pris connaissance du contenu, elle s'écria : « Oh! l'effronté marchand! Comment ose-t-il lever les yeux jusqu'à moi? » Et, de rage, elle se frappa les joues de ses mains et dit : « Je devrais le faire pendre à la porte de sa boutique, ce misérable! » Alors la vieille, d'un air innocent, demanda : « Qu'y a-t-il donc de si effroyable dans cette lettre? Le marchand réclamerait-il, par hasard, un prix exorbitant pour la robe? » Elle dit : « Malheur! il ne s'agit là dedans que d'amour et de passion! » La vieille répliqua : « C'est de l'audace, vraiment! Aussi devrais-tu, ô maîtresse, répondre à cet insolent pour le menacer s'il persiste! » Elle dit : « Oui! mais j'ai peur que cela ne contribue

à l'enhardir encore! » La vieille répondit : « Que non! cela le fera rentrer en lui-même! » Alors Sett-Donia dit : « Donne-moi donc mon écritoire et mon calame! » Et elle écrivit ceci en construction de vers :

*Aveugle qui te fais illusion, tu demandes à parvenir à l'astre, comme si jamais mortel a pu atteindre à l'astre des nuits!*

*Or moi, pour t'ouvrir les yeux, je jure, par la vérité de Celui qui t'a formé d'un ver de terre et a créé de l'infini la virginité des astres immaculés,*

*Que si tu oses répéter ton acte effronté, on te crucifiera sur une planche coupée dans le tronc de quelque arbre maudit. Et tu serviras d'exemple à tous les insolents!*

Puis, ayant cacheté la lettre, elle la remit à la vieille qui courut aussitôt la porter à Diadème brûlant dans l'attente. Et Diadème, après l'avoir remerciée, ouvrit la lettre et, sitôt qu'il l'eut parcourue, fut pris d'un chagrin extrême et dit tristement à la vieille : « Elle me menace de la mort : mais je ne crains point la mort, car la vie m'est plus pénible, maintenant. Et, au risque de mourir, je veux lui répondre! » La vieille dit : « Par ta vie qui m'est chère! je veux t'aider de tout mon pouvoir et partager avec toi tous les risques! Écris donc la lettre et me la donne! » Alors Diadème cria à Aziz : « Donne à notre bonne mère mille dinars! Et confions-nous à Allah le Tout-Puissant! » Et il écrivit sur le papier les strophes suivantes :

*Voici que, pour mon souhait du soir, Elle me menace du deuil et de la mort, ignorant que la mort, c'est le repos et que les choses n'arrivent qu'au signe du Destin.*

*Par Allah! sa pitié ne devrait-elle pas un peu aller à ceux dont l'amour est voué aux très pures et très hautes que les yeux des humains n'osent regarder?...*

*O mes désirs! mes vains désirs! ne souhaitez plus rien, et laissez mon âme s'ensevelir dans sa passion sans espérance!*

*Mais toi, femme au cœur dur, ne crois point que je laisserai l'oppression devenir ma dominatrice. Et plutôt que de souffrir d'une vie sans but désormais et toute de douleur, je laisserai mon âme s'envoler avec mes espoirs*

Et il remit, les larmes aux yeux, la lettre à la vieille, en lui disant : « Nous te dérangeons inutilement, hélas! Je sens

bien que je n'ai plus qu'à mourir! » Elle lui dit : « Laisse là ces tristes et faux pressentiments! Et regarde-toi, ô bel adolescent! N'es-tu point le soleil lui-même? Et n'est-elle pas la lune? Et comment veux-tu que moi, celle dont la vie entière s'est écoulée dans les intrigues d'amour, je ne sache pas unir vos beautés? Tranquillise donc ton âme et calme les soucis qui te désolent! Bientôt je t'apporterai des nouvelles de joie!... » Et, sur ces paroles, elle le quitta...

A ce moment de sa narration, Schahrazade vit apparaître le matin et se tut discrètement.

MAIS LORSQUE FUT
LA CENT TRENTE-QUATRIÈME NUIT

elle dit :

... Et, sur ces paroles, elle le quitta et, après avoir caché le billet dans ses cheveux, elle alla trouver sa maîtresse. Elle entra chez elle et lui baisa la main et s'assit sans dire une parole. Mais, au bout de quelques instants, elle dit : « Ma fille bien-aimée, mes vieux cheveux sont défaits, et je n'ai plus la force de les tresser. Ordonne, je te prie, à l'une des esclaves de venir me les peigner! » Mais Sett-Donia s'écria : « Ma bonne Doudou, je vais moi-même les peigner, office que tant de fois tu as rempli à mon égard! » Et la princesse Donia dénoua les tresses blanches de sa nourrice et se disposa à les peigner; et le billet aussitôt glissa sur le tapis.

Alors Sett-Donia, surprise, voulut le ramasser; mais la vieille s'écria : « Ma fille, rends-moi ce papier! Il a dû se prendre dans mes cheveux, chez le jeune marchand. Je vais courir le lui rendre... » Mais Donia se hâta de l'ouvrir et de lire les strophes et elle fronça les sourcils et s'écria : « Ah! Doudou scélérate, c'est là une de tes ruses! Mais qui m'a envoyé ce marchand calamiteux et effronté, et de quelle terre ose-t-il ainsi venir jusqu'à moi? Et comment, moi, Donia, me résoudre à regarder cet homme qui n'est ni de ma race ni de mon rang? Ah! Doudou, ne t'avais-je pas prévenue que cet

insolent allait s'enhardir dans ses vues! » La vieille dit : « En vérité, c'est un vrai Cheitân! Et son audace est une audace d'enfer! Mais, ô ma fille et ma maîtresse, écris-lui pour la dernière fois, et je me porte garante de sa soumission à tes volontés! Sinon, je veux qu'il soit sacrifié, et moi avec lui! » A ces mots, la princesse Donia prit le calame et rangea ces paroles rythmiquement :

*Insensé qui sommeilles quand le malheur et le danger planent dans l'air que tu respires,*

*Ignores-tu qu'il est des fleuves dont il est défendu de remonter le cours, et des solitudes interdites que nul pied humain ne foulera jamais ?...*

*Et penses-tu toucher aux étoiles de l'infini quand tous les hommes unis ne peuvent de la main atteindre aux premiers astres de la nuit ?...*

*Alors!... Oseras-tu encore, en tes rêves, caresser ou faire plier dans tes bras la taille des houris ?...*

*Tu te leurres, ô naïf, crois-en ta reine! Sinon, les corbeaux de l'épouvante obscure croasseront bientôt la mort sur ta tête et, battant de leurs ailes de nuit, autour de la tombe où l'on t'étendra, tournoieront!*

Puis, ayant plié et cacheté le papier, elle le remit à la vieille qui, le lendemain, au matin, se hâta de courir le remettre à Diadème.

A la lecture de ces paroles si dures, Diadème comprit que jamais plus l'espérance ne devait vivifier son cœur, et, se tournant vers Aziz, il lui dit : « Mon frère Aziz, dis-moi, que faire maintenant? Je n'ai plus assez d'inspiration pour lui écrire une réponse décisive! » Aziz dit : « Je vais essayer à ta place et en ton nom! » Diadème dit : « Oui, Aziz, écris-lui en usant de tout ton art! » Alors Aziz prit un papier et arrangea ces strophes :

*Seigneur Dieu, par les cinq Justes! aide-moi dans l'excès de mes chagrins et allège mon cœur assombri de la suie de mes soucis.*

*Tu connais le secret dont la flamme me brûle au dedans et la tyrannie de la jeune cruelle qui se refuse à la miséricorde.*

*Je branle la tête, les yeux fermés, et je songe à l'adversité où je plonge sans espoir jamais de délivrance.*

*Ma patience et mon courage sont finis, consumés dans l'attente d'un amour qui se refuse!*

*O l'impitoyable aux cheveux de nuit, es-tu donc si assurée contre les coups du Destin et les accidents du sort capricieux, pour ainsi te plaire à torturer le malheureux qui t'appelle?...*

*Comprends! Un malheureux qui, pour ta beauté, a quitté son père, sa maison, sa patrie et les yeux des favorites!*

Puis Aziz tendit à Diadème le papier sur lequel il venait de tracer cette construction réussie. Et Diadème, ayant récité les vers pour en apprécier la sonorité, se déclara satisfait de leur allure générale et dit à Aziz : « C'est excellent! » Et il remit la lettre à la vieille nourrice qui courut aussitôt la porter à Donia.

Lorsque la princesse eut pris connaissance de la missive, sa colère bouillonna contre la vieille, et elle s'écria : « Maudite nourrice, Doudou de calamité, c'est toi seule qui es la cause de toutes ces humiliations que je subis! Ah! vieille de malheur, je ne veux plus te voir devant mes yeux! Sors vite d'ici ou je vais te faire mettre le corps en lambeaux sous les lanières des esclaves! Et je te casserai moi-même les os avec mes talons! » Alors la vieille nourrice sortit précipitamment, comme Donia se disposait, en effet, à appeler les esclaves; et elle se hâta d'aller raconter son malheur aux deux amis et se placer sous leur protection.

A cette nouvelle, Diadème fut très affecté et il dit à la vieille, en lui touchant gentiment le menton : « Par Allah! ô notre mère, je sens à cette heure doubler mes chagrins de te voir supporter ainsi les conséquences de ma faute! » Mais elle répondit : « Sois tranquille, mon fils, je suis loin de renoncer à la réussite. Car il ne sera jamais dit que j'aie été une fois dans ma vie impuissante à unir les amoureux! Et la difficulté, ici, m'incite encore davantage à user de toute ma rouerie pour te faire parvenir au but de tes désirs! » Alors Diadème demanda : « Mais dis-moi enfin, ô notre mère, quelle est donc la cause qui a poussé Sett-Donia à prendre ainsi tous les hommes en horreur! » La vieille dit : « C'est un songe qu'elle a eu! » Il s'écria : « Un songe, pas plus? » Elle dit : « Simplement! Le voici :

» Une nuit que la princesse Donia était endormie, elle vit en rêve un oiseleur qui tendait ses filets dans une clairière, et

qui, après avoir semé des grains de blé tout autour, sur le sol, s'éloigna et se tint à l'affût, à attendre la chance.

» Or, bientôt, de tous les points de la forêt arrivèrent les oiseaux et ils s'abattirent sur les filets. Et, parmi tous ces oiseaux qui becquetaient les grains de blé, il y avait deux pigeons, le mâle et la femelle. Et le mâle, tout en becquetant, faisait de temps en temps la roue autour de son épouse, sans prendre garde aux lacs qui le guettaient : aussi, dans un de ces mouvements, sa patte fut prise dans les mailles qui se rétrécirent et s'embrouillèrent et le firent prisonnier. Et les oiseaux, effrayés de ses coups d'ailes, s'envolèrent tous avec bruit.

» Mais la femelle laissa là éparse la nourriture, et, courageusement, n'eut d'autre souci que de délivrer son époux. Et du bec et de la tête elle travailla si bien qu'elle lacéra le filet et finit par délivrer son mâle imprudent, avant que l'oiseleur eût le temps de venir s'en emparer. Et elle s'envola avec lui, fit une promenade dans l'air pour revenir becqueter les grains, autour des lacets.

» De nouveau le mâle se mit à tourner autour de la femelle qui, en reculant pour éviter ses déclarations sans répit, s'approcha par inadvertance trop près des mailles où elle fut prise à son tour. Alors le mâle, loin de s'inquiéter du sort de sa compagne, s'envola à tire d'aile avec tous les oiseaux et laissa de la sorte l'oiseleur courir s'emparer de la captive qui fut sur l'heure égorgée! »

» A ce songe, qui la saisit d'émotion, la princesse Donia se réveilla tout en larmes et m'appela pour me raconter, tremblante, sa vision, et conclure en s'écriant : « Tous les mâles se ressemblent, et les hommes doivent être pires que les animaux : il n'y a pour une femme rien de bon à espérer de leur égoïsme! Aussi, je jure devant Allah que jamais je ne connaîtrai l'horreur de leur approche. »

Lorsque le prince Diadème entendit ces paroles de la vieille, il lui dit : « Mais, ô notre mère, ne lui as-tu donc pas dit que les hommes n'étaient pas tous comme ce traître de pigeon, et que les femmes n'étaient pas toutes comme sa fidèle et malheureuse compagne? » Elle répondit : « Rien de tout cela ne put depuis la fléchir; et elle vit solitaire dans l'ado-

ration de sa seule beauté! » Diadème dit : « O ma mère, je t'en prie, il me faut tout de même, au risque de mourir, la voir, ne fut-ce qu'une fois, et me pénétrer l'âme d'un seul de ses regards! O vieille bénie, fais cela pour moi, en inventant quelque moyen de ta fertile sagesse! »

Alors la vieille dit : « Sache, ô lumière de mes yeux, qu'au bas du palais où habite la princesse Donia, il y a un jardin réservé à ses promenades, et où elle vient une fois par mois seulement, accompagnée de ses suivantes et après avoir pris la précaution, pour éviter les regards des passants, d'y pénétrer par une porte secrète. Or, c'est justement dans une semaine le jour de promenade de la princesse. Et c'est moi-même qui viendrai te servir de guide et te mettre en présence de l'objet aimé. Et je suis persuadée que, malgré toutes ses préventions, dès que la princesse t'aura vu, elle ne pourra qu'être vaincue par ta beauté : car l'amour est un don d'Allah et vient quand Il lui plaît! »

Alors Diadème respira un peu plus à son aise et remercia la vieille et l'invita, puisqu'elle ne pouvait plus se présenter devant sa maîtresse, à accepter l'hospitalité de sa maison. Et il ferma la boutique; et tous les trois prirent le chemin du logis.

En route, Diadème se tourna vers Aziz et lui dit : « Mon frère Aziz, comme je ne vais plus avoir le loisir d'aller à la boutique, je te la cède entièrement. Et tu en feras ce que bon te semble! » Et Aziz répondit par l'ouïe et l'obéissance.

Sur ces entrefaites, ils arrivèrent à leur maison et se hâtèrent de mettre le vizir au courant de toute l'histoire, comme aussi du songe de la princesse, et du jardin où l'on devait tenter de la rencontrer. Et ils lui demandèrent son avis sur la question.

Alors le vizir réfléchit pendant un bon moment, puis il releva la tête et leur dit : « J'ai trouvé la solution! Allons d'abord au jardin, pour bien examiner les lieux! » Et il laissa la vieille au logis et se dirigea aussitôt avec Diadème et Aziz vers le jardin de la princesse. Lorsqu'ils y arrivèrent, ils virent, assis à la porte, le vieux gardien, qu'ils saluèrent et qui leur rendit leur salut. Alors le vizir, avant tout, commença par glisser dans la main du vieux cent dinars, en lui disant :

« Brave oncle, nous désirerions tant entrer nous rafraîchir l'âme dans ce beau jardin et manger un morceau près des fleurs et de l'eau! Car nous sommes des étrangers qui cherchons partout les doux endroits où se réjouir! » Alors le vieux prit l'argent et leur dit : « Entrez donc, mes hôtes, et prenez vos aises en attendant que je coure vous acheter ce qu'il faut pour manger! » Et il les fit pénétrer dans le jardin pour aller aussitôt au souk leur acheter les provisions de bouche et revenir bientôt avec un mouton rôti et des pâtisseries. Et ils s'assirent tous en rond, sur le bord d'un ruisseau, et mangèrent leur plein. Alors le vizir dit au gardien: «O cheikh, ce palais qui est là, devant nous, a l'air en bien mauvais état! Pourquoi ne le fais-tu donc pas réparer? » Alors le gardien s'écria : « Par Allah! ce palais est celui de la princesse Donia, qui le laisserait plutôt tomber en ruines que de s'en occuper : elle vit trop retirée pour prêter son attention à ces choses-là! » Le vizir dit : « Que c'est dommage, ô brave cheikh! Le rez-de-chaussée au moins devrait être un peu blanchi, ne serait-ce que pour tes propres yeux! Si tu veux, j'en ferai moi-même tous les frais! » Le gardien dit : « Qu'Allah t'écoute! » Le vizir dit : « Prends alors ces cent dinars pour ta peine, et va vite chercher les maçons, et aussi un peintre qui soit expert à la délicatesse du coloris! »

Alors le gardien se hâta d'aller chercher les maçons et le peintre, auxquels le vizir donna les instructions nécessaires. En effet, une fois la grande salle du rez-de-chaussée bien réparée et bien blanchie, le peintre se mit au travail, et, suivant les ordres du vizir, il peignit une forêt et, au milieu de la forêt, des filets tendus où un pigeon était pris et battait des ailes. Et lorsqu'il eut fini ce dessin, le vizir lui dit : « Peins maintenant de l'autre côté la même chose, mais en mettant un pigeon mâle qui vient délivrer sa compagne et qui alors est capturé par l'oiseleur et sacrifié pour son dévouement! » Et le peintre exécuta le dessin en question : puis, largement rétribué, il s'en alla.

Alors le vizir et les deux jeunes gens et le gardien s'assirent un instant pour juger de l'effet et du ton. Et Diadème, malgré tout, était bien triste; et il regardait cela tout songeur ; puis il dit à Aziz : « Mon frère, dis-moi encore quelques

vers pour faire diversion aux tortures de mes pensées! » Et Aziz dit :

*Ibn-Sina, dans ses écrits sur la médecine, prescrit ceci comme remède suprême :*

*« La souffrance d'amour n'a d'autre remède que le chant bien rythmé et la coupe légère dans les jardins! »*

*J'ai suivi les paroles d'Ibn-Sina, mais, hélas! sans résultat. Alors pour essayer, je courus à d'autres amours, et je vis le Destin me sourire et me dispenser la guérison!*

*Ibn-Sina! tu t'es trompé. La seule médecine à l'amour, c'est encore l'amour!*

Alors Diadème dit à Aziz : « Le poète a peut-être raison. Mais comme c'est difficile, quand la volonté s'en est allée! » Puis ils se levèrent et saluèrent le vieux gardien et rentrèrent à la maison retrouver la vieille nourrice.

Or, comme la semaine était écoulée, Sett-Donia voulut, selon son habitude, faire sa promenade dans le jardin. Mais alors elle sentit combien sa vieille nourrice lui manquait, et elle s'en désola et fit un retour sur elle-même et s'aperçut qu'elle avait été inhumaine à l'égard de celle qui lui avait tenu lieu de mère; et aussitôt elle envoya un esclave dans le souk et un autre esclave chez toutes les connaissances de Doudou pour la rechercher et la ramener. Et justement Doudou, après avoir fait toutes les recommandations nécessaires à Diadème pour ce jour, qui était celui de la rencontre au jardin, se dirigeait seule vers le palais; et l'un de ses esclaves l'aborda respectueusement et la pria, au nom de sa maîtresse qui la pleurait, de rentrer pour se réconcilier. C'est ce qui fut fait, après quelques difficultés pour la forme; et Donia l'embrassa sur les joues et Doudou lui baisa les mains, et toutes deux, suivies des esclaves femmes, franchirent la porte secrète et entrèrent au jardin.

Or, de son côté, Diadème s'était conformé aux instructions de sa protectrice. En effet, après le départ de Doudou, le vizir et Aziz se levèrent et l'habillèrent d'une magnifique robe vraiment royale et qui pouvait certainement valoir cinq mille dinars, et lui entourèrent la taille d'une ceinture d'or filigrané, toute incrustée de pierreries avec une agrafe d'émeraudes; et

autour du front ils lui mirent un turban de soie blanche avec de fins dessins d'or et une aigrette de diamants; puis ils appelèrent sur lui les bénédictions d'Allah et, après l'avoir accompagné jusqu'en vue du jardin, ils s'en retournèrent pour l'y laisser pénétrer plus facilement.

Diadème donc, en arrivant à la porte, trouva assis le bon vieux gardien qui, en le voyant, se leva aussitôt en son honneur et lui rendit son salam avec respect et cordialité. Et, comme il ignorait que la princesse Donia était entrée dans le jardin par la porte secrète, il dit à Diadème : « Le jardin est ton jardin, et je suis ton esclave! » Et il lui ouvrit la porte en le priant de la franchir. Puis il la referma sur lui et revint s'asseoir à sa place accoutumée en louant Allah dans ses créatures!

Quant à Diadème, il se hâta de faire comme la vieille le lui avait prescrit : il se hâta de se blottir derrière le massif qu'elle lui avait indiqué, et attendit là le passage de la princesse. Voilà pour lui!

Mais pour ce qui est de Sett-Donia, voici! La vieille, tout en se promenant, lui dit : « O ma maîtresse, j'ai à te dire quelque chose qui contribuera à te rendre plus reposante la vue de ces beaux arbres, de ces fruits et de ces fleurs! » Donia dit : « Je suis prête à t'écouter, ma bonne Doudou. » Et Doudou répliqua : « Tu devrais vraiment renvoyer au palais toutes ces suivantes qui t'empêchent de jouir tout à ton aise de l'air du temps et de cette délicieuse fraîcheur. Elles ne sont qu'une gêne pour toi. » Donia dit : « Tu dis vrai, ô nourrice! » Et elle renvoya d'un signe ses suivantes. Et c'est ainsi que toute seule aussitôt, escortée de la vieille seulement, la princesse Donia s'avança vers le massif où se tenait Diadème invisible.

Et Diadème vit la princesse Donia : et d'un regard il put juger de sa beauté, et il en fut tellement saisi qu'il s'évanouit sur place. Et Donia continua son chemin et s'avança vers la salle où le vizir avait fait peindre la scène de l'oiseleur; et, à l'instigation de Doudou, elle y pénétra pour la première fois de sa vie : car jamais en passant elle n'avait eu la curiosité de visiter cette pièce réservée aux gens de service du palais.

A la vue de cette peinture, Sett-Donia fut à la limite de la perplexité, et s'écria : « O Doudou, regarde! C'est mon rêve d'autrefois, mais tout à rebours! Seigneur! Ya rabbi! Comme mon âme est émue! » Et, se comprimant le cœur, elle s'assit sur le tapis et dit : « O Doudou, me serais-je donc trompée? Et Éblis le malin se serait-il ri simplement de ma crédulité aux songes? » Et la nourrice dit : « Ma pauvre enfant, ma vieille expérience t'avait cependant bien prévenue de ton erreur! Mais sortons nous promener encore, maintenant que le soleil descend et que la fraîcheur est plus douce dans l'air aromatique! » Et elles sortirent au jardin.

Or, Diadème était revenu de son évanouissement et, comme le lui avait recommandé Doudou, s'était mis à se promener lentement, d'un air indifférent, comme attentif seulement à la beauté du paysage.

Aussi, à un détour d'allée, Sett-Donia l'aperçut et s'écria : « O nourrice! vois-tu ce jeune homme? Regarde comme il est beau, et quelle taille et quelle démarche! Le connaîtrais-tu par hasard, dis! » Et Doudou répondit : « Je ne le connais point, mais ce doit être, à en juger par son air, un fils de quelque roi! Ah! ma maîtresse, qu'il est merveilleux! ah! combien! ah! mon âme! » Et Sett-Donia dit : « Il est tout à fait beau! » La vieille dit : « Tout à fait! Heureuse son amante! » Et, par un geste à la dérobée, elle fit signe à Diadème de sortir du jardin et de s'en retourner chez lui! Et Diadème comprit et continua son chemin vers le dehors, cependant que la princesse Donia le suivait encore du regard et disait à sa nourrice : « Sais-tu, ô Doudou, le changement qui se fait en moi? Est-ce possible que moi, Donia, je puisse éprouver un tel trouble à la vue d'un homme! O nourrice, je sens moi-même que je suis prise, et que maintenant je vais à mon tour demander tes bons offices! » La vieille dit : « Qu'Allah confonde le tentateur maudit! Te voilà, ô maîtresse, prise dans les filets! Mais aussi qu'il est beau, le mâle qui va te délivrer! » Donia dit : « O Doudou, ma bonne Doudou, il te faut absolument m'amener ce beau jeune homme! Je ne le veux que de tes mains, nourrice, chère nourrice! Cours vite, de grâce! me le chercher! Et voici pour toi mille dinars et une robe de mille dinars! Et si tu refuses, je meurs! » La vieille dit :

« Retourne alors au palais, et laisse-moi agir à ma guise. Je te promets l'accomplissement de cette union admirable! »

Et aussitôt elle quitta Sett-Donia et sortit retrouver le beau Diadème, qui la reçut avec joie et commença par lui donner mille dinars d'or. Et la vieille lui dit : « Il s'est passé telle et telle chose! » Et elle lui raconta l'émotion de Sett-Donia et son entretien avec elle. Et Diadème dit : « Mais à quand notre union? » Elle répondit : « Demain, sans faute! » Alors il lui donna encore une robe et des cadeaux pour mille dinars d'or, qu'elle accepta en lui disant : « Je viendrai moi-même te prendre à l'heure propice!... Et elle s'en alla en toute hâte retrouver sa maîtresse Donia, qui l'attendait anxieuse et qui lui dit : « Quelles nouvelles, ô Doudou, m'apportes-tu de l'ami? » Elle répondit : « J'ai réussi à retrouver ses traces et à lui parler. Dès demain je te l'amènerai par la main! » Alors Sett-Donia fut au comble du bonheur et donna à sa nourrice mille dinars d'or et des cadeaux pour mille autres dinars. Et, cette nuit-là, tous les trois s'endormirent l'âme imprégnée de l'espérance douce et du contentement.

Or, à peine matin, la vieille était déjà à la demeure de Diadème qui l'attendait. Elle défit un paquet qu'elle avait apporté et en tira des vêtements de femme dont elle habilla Diadème et finit par l'envelopper complètement du grand izar et lui couvrit le visage d'une voilette épaisse ; puis elle lui dit : « Maintenant, imite dans ta démarche les mouvements des femmes qui balancent leurs hanches à droite et à gauche, et fais de petits pas comme les jeunes vierges. Et surtout laisse-moi répondre seule à toutes les questions des gens, et sous n'importe quel prétexte ne fais entendre ta voix! » Et Diadème répondit par l'ouïe et l'obéissance.

Alors ils sortirent tous deux et se mirent à marcher jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés à la porte du palais, dont le gardien était justement le chef eunuque en personne. Aussi, à la vue de la nouvelle venue qu'il ne connaissait pas, le chef eunuque demanda à la vieille : « Qui est donc cette jeune personne que je n'ai jamais vue? Fais-la un peu approcher que je l'examine : les ordres sont formels, et je dois palper en tous sens et, s'il le faut, mettre à nu toutes les nouvelles esclaves, dont j'ai la responsabilité! Or, celle-ci, je ne la connais pas : laisse-

moi donc la palper de mes mains et la voir de mes yeux! » Mais la vieille se récria, disant : « Que dis-tu là, ô chef du palais ! Ne sais-tu... »

A ce moment de sa narration, Schahrazade vit apparaître le matin et, discrète selon son habitude, ne prolongea pas davantage le récit cette nuit-là.

MAIS LORSQUE FUT
LA CENT TRENTE-CINQUIÈME NUIT

elle dit :

« Que dis-tu là, ô chef du palais! Ne sais-tu pas que cette esclave, c'est Sett-Donia elle-même qui l'envoie chercher pour utiliser son talent de brodeuse sur étoffes ? Et ne sais-tu donc pas que c'est une de celles qui exécutent sur la soie les dessins admirables de la princesse ? » Mais l'eunuque se renfrogna et dit : « Il n'y a pas de broderies qui tiennent ! Il me faut absolument palper partout la nouvelle venue et l'examiner de face, de dos, de flanc, de haut et de bas ! »

A ces paroles, la vieille nourrice montra les signes d'une fureur extrême et se planta devant l'eunuque et lui dit : « Et moi qui t'avais toujours pris pour le modèle de la politesse et des bonnes manières! Que t'arrive-t-il donc soudain? Voudrais-tu m'obliger à te faire chasser du palais? » Puis elle se tourna vers Diadème déguisé et lui cria : « Ma fille, excuse notre chef! Il a voulu plaisanter ! Passe donc sans crainte ! » Alors Diadème franchit la porte en mouvant ses hanches et en jetant un sourire, sous la voilette, au chef eunuque immobilisé par sa beauté atténuée sous l'étoffe douce. Et, guidé par la vieille, il entra dans un corridor, puis dans une galerie, puis dans d'autres corridors et d'autres galeries, jusqu'à ce qu'il arrivât, au bout de la septième galerie, à une salle qui donnait sur une grande cour par six portes aux rideaux baissés. Et la vieille lui dit : « Compte les portes l'une après l'autre et entre par la septième : et tu trouveras, ô jeune marchand, ce qui est au-dessus de toutes les richesses de la terre,

la fleur vierge, la jeune chair et la douceur qu'on nomme Sett-Donia! »

Alors le prince Diadème, sous ses habits de femme, compta les portes et entra par la septième. Et, laissant retomber les rideaux, il releva la voilette qui lui cachait les traits. Or Sett-Donia en ce moment était endormie sur le divan. Et elle n'était vêtue que de la transparence seulement de sa peau de jasmin. Et d'elle toute s'exhalait l'appel aux caresses inconnues. Alors, d'un mouvement, Diadème se dégagea des vêtements qui l'encombraient et, svelte, bondit vers le divan et prit dans ses bras la princesse endormie. Et le cri d'effarement de la jeune fille soudain réveillée fut étouffé par les lèvres qui la dévoraient. Et c'est ainsi qu'eut lieu la rencontre première du beau prince Diadème et de la princesse Donia... Et cela dura de la sorte l'espace d'un mois, sans que de part ou d'autre on cessât les baisers éclatants, ou les rires qui bénissaient l'Ordonnateur de toutes choses belles. Or, voilà pour eux!

Mais, pour ce qui est du vizir et d'Aziz, ils restèrent jusqu'à la nuit à attendre avec anxiété le retour de Diadème et, quand ils virent qu'il n'arrivait pas, ils commencèrent à sérieusement s'inquiéter; et quand le matin vint sans nouvelles de l'imprudent, ils ne doutèrent plus de sa perte, et furent tout à fait décontenancés; et, dans leur douleur et leur perplexité, ils ne surent plus à quel parti s'arrêter. Et Aziz dit d'une voix étranglée : « Les portes du palais ne se rouvriront jamais plus sur notre maître! Ah! que devons-nous faire maintenant? » Le vizir dit : « Attendre encore ici, sans bouger! » Et ils restèrent ainsi durant tout le mois, ne mangeant ni ne dormant plus, et se lamentant sur ce malheur sans recours. Aussi comme, au bout du mois, ils n'avaient toujours pas signe de l'existence de Diadème, le vizir dit : « Mon enfant, quelle situation lamentable et difficile! Je crois que le meilleur parti à prendre est encore de nous en retourner dans notre pays, mettre le roi au courant de ce malheur; sinon, il nous reprocherait d'avoir négligé de l'en avertir! » Et, à l'heure même, ils firent tous leurs préparatifs de voyage, et partirent pour la Ville-Verte qui était la capitale du roi Soleïmân-Schah!

A peine furent-ils arrivés qu'ils se hâtèrent de monter au palais et de mettre le roi au courant de toute l'histoire et de

la fin malheureuse de l'aventure. Et ils se turent pour éclater en sanglots.

A cette nouvelle terrible, le roi Soleïmân-Schah sentit le monde entier s'écrouler sous lui et s'effondra lui-même sans connaissance. Mais à quoi désormais pouvaient servir les larmes et les pleurs du regret? Aussi le roi Soleïmân-Schah, comprimant la douleur qui lui rongeait le foie et lui noircissait l'âme et la terre entière devant les yeux, jura qu'il allait venger la perte de son fils Diadème par une vengeance sans précédent. Et aussitôt il fit appeler, par les crieurs publics, tous les hommes capables de tenir la lance ou l'épée, et toute l'armée avec ses chefs; et il fit sortir tous ses engins de guerre ses tentes et ses éléphants: et, suivi ainsi de tout son peuple qui l'aimait extrêmement pour son équité et sa générosité, il se mit en route pour les Iles du Camphre et du Cristal.

Pendant ce temps-là, dans le palais qu'illuminait le bonheur, les deux amants, Diadème et Donia, ne cessaient de s'aimer de plus en plus et ne se levaient des tapis que pour boire ensemble et chanter. Et cela dura de la sorte l'espace de six mois. Or un jour que l'amour de son amie le ravissait à la limite de tout, Diadème dit à Donia : « O l'adorée de mes entrailles, il y a encore une chose qui nous manque pour que notre amour soit admirable! » Elle lui dit, étonnée : « O Diadème, lumière de mes yeux, que peux-tu encore souhaiter? N'as-tu point mes lèvres et mes seins, mes cuisses et toute ma chair, et mes bras qui t'enlacent et mon âme qui te désire? Si tu souhaites encore d'autres gestes d'amour, que je ne connaisse pas, pourquoi différer de m'en parler?.. » Diadème dit : « Mon agneau, il ne s'agit pas du tout de cela. Laisse-moi donc te révéler qui je suis! Sache, ô princesse, que moi-même je suis un fils de roi, et non un marchand du souk. Et le nom de mon père est le roi Soleimân-Schah, maître de la Ville-Verte et des montagnes d'Ispahân. Et c'est lui-même qui dans le temps, avait envoyé son vizir au roi Shahramân, ton père, pour te demander comme mon épouse! Te rappelles-tu qu'alors tu avais refusé cette union et menacé de ta masse d'armes le chef eunuque qui t'en parlait? Eh bien! accomplissons aujourd'hui ce que nous a refusé le passé, et allons ensuite ensemble vers la verte Ispahân! »

A ces paroles, la princesse Donia s'enlaça plus joyeusement au cou du beau Diadème, et avec des signes peu équivoques, lui répondit par l'ouïe et l'obéissance. Puis tous deux, cette nuit-là, purent, pour la première fois, se laisser gagner par le sommeil, alors que durant les six mois écoulés la blancheur du matin les surprenait en accolades, baisers et diverses semblables choses.

Or, pendant que dormaient ainsi les deux amants, alors que le soleil était déjà levé et que tout le palais était en mouvement, le roi Schahramân, père de la princesse, était assis sur les coussins de son trône, et était entouré par les émirs et les grands de son royaume, et recevait, ce jour-là, les membres de la corporation des bijoutiers avec leur chef en tête. Et le chef des bijoutiers offrit en hommage au roi un écrin merveilleux qui contenait pour plus de cent mille dinars de diamants, de rubis et d'émeraudes. Aussi le roi Schahramân fut-il extrêmement satisfait de l'hommage et appela le chef eunuque et lui dit : « Tiens, Kâfour, va porter cela à ta maîtresse Sett-Donia ! Et tu reviendras me dire si ce cadeau est selon son gré. » Et aussitôt l'eunuque Kâfour se dirigea vers le pavillon réservé où habitait seule la princesse Donia.

Or, en arrivant, l'eunuque Kâfour vit étendue sur un tapis, gardant la porte de sa maîtresse, la nourrice Doudou ; et les portes du pavillon étaient toutes fermées et les rideaux baissés. Et l'eunuque pensa : « Comment se fait-il qu'elles dorment jusqu'à cette heure avancée, alors que ce n'est guère dans leurs habitudes ? » Puis, comme il ne voulait pas sans résultat retourner auprès du roi, il franchit le corps de la vieille étendu en travers de la porte, poussa la porte et entra dans la salle. Et quels ne furent pas son ébahissement et sa stupeur en voyant Sett-Donia endormie toute nue dans les bras du jeune homme !...

A cette vue, l'eunuque Kâfour se remémora le mauvais traitement dont l'avait menacé Sett-Donia, et il pensa en son âme d'eunuque : « C'est donc ainsi qu'elle abomine le genre masculin ? A mon tour maintenant, si Allah veut, de me venger de mon humiliation ! » Et il ressortit doucement en refermant la porte et se présenta entre les mains du roi Schahramân ! Et le roi lui demanda : « Et qu'a dit ta maîtresse ? — Voici l'écrin ! »

dit l'eunuque. Et le roi, étonné, demanda : « Ma fille ne veut donc pas plus des pierreries que des maris? » Mais le nègre dit : « Dispense-moi, ô roi, de cette réponse devant toute cette assemblée! » Alors le roi fit évacuer la salle du trône en ne gardant seulement que son vizir; et l'eunuque dit : « Ma maîtresse Donia est dans telle et telle posture. Mais, en vérité, le jeune homme est fort beau! » A ces paroles, le roi Schahramân frappa ses mains l'une contre l'autre, ouvrit de grands yeux et s'écria : « La chose est énorme! » Puis il ajouta : « Tu les as vus, ô Kâfour? » L'eunuque dit : « Avec cet œil-ci et cet œil-là! » Alors le roi dit : « C'est tout à fait énorme! » Et il ordonna à l'eunuque de faire venir devant le trône les deux coupables. Et l'eunuque aussitôt exécuta l'ordre.

Lorsque les deux amants furent entre les mains du roi, il leur dit, suffoqué : « C'est donc vrai? » Mais il ne put en dire davantage, et il saisit à pleines mains son grand sabre et voulut se jeter sur Diadème. Mais Sett-Donia entoura son amant de ses bras, et colla ses lèvres contre les siennes, puis elle cria à son père : « Puisque c'est ainsi, tue-nous tous les deux! » Alors le roi regagna son trône et ordonna à l'eunuque de ramener Sett-Donia à son appartement; puis il dit à Diadème : « Misérable corrupteur! Qui es-tu? Et qui est ton père? Et comment as-tu osé arriver jusqu'à ma fille? » Alors Diadème dit : « Sache, ô roi, que si c'est ma mort que tu désires, la tienne suivra aussitôt, et ton royaume sera anéanti! » Et le roi, hors de lui, s'écria : « Et comment cela? » Et Diadème dit : « Je suis le fils du roi Soleïmân-Schah! Et j'ai pris, selon ce qui m'était écrit, ce que l'on m'avait refusé! Ouvre donc les yeux ô roi, avant d'ordonner ma perte! »

A ces paroles, le roi fut dans la perplexité et consulta son vizir sur ce qu'il leur restait à faire. Mais le vizir dit : « Ne crois point, ô roi, aux paroles de cet imposteur. Il n'y a que la mort pour punir la forfaiture d'un pareil vaurien! Qu'Allah le confonde et le maudisse! » Alors le roi dit au porte-glaive : « Coupe-lui le cou! »

A ce moment de sa narration, Schahrazade vit apparaître le matin et, discrète selon son habitude, se tut.

MAIS LORSQUE FUT
LA CENT TRENTE-SIXIÈME NUIT

elle dit :

Alors le roi dit au porte-glaive : « Coupe-lui le cou! » Et c'en était fini de Diadème, si, au moment où le porte-glaive se disposait à exécuter l'ordre, on n'eût annoncé au roi l'arrivée de deux envoyés du roi Soleïmân-Schah, qui sollicitaient l'entrée. Or, justement les deux envoyés précédaient l'arrivée du roi Soleïmân-Schah en personne, avec toute son armée. Et ces deux envoyés n'étaient autres que le vizir et le jeune Aziz. Aussi, quand l'entrée leur fut accordée et qu'ils eurent reconnu le fils de leur roi, le prince Diadème, ils faillirent s'évanouir de joie et se jetèrent à ses pieds, et les lui baisèrent; et Diadème les obligea à se relever et les embrassa et, en quelques mots, leur exposa la situation : et eux également le mirent au courant de ce qui s'était passé et annoncèrent au roi Schahramân la venue prochaine du roi Soleimân-Schah et de toutes ses forces.

Quand le roi Schahramân comprit le danger qu'il allait courir par suite du sort qu'il pensait réserver au jeune Diadème, dont il put de la sorte contrôler l'identité, il leva ses bras et bénit Allah qui avait arrêté la main du porte-glaive. Puis il dit à Diadème : « Mon fils, excuse un vieillard, qui n'a su ce qu'il allait faire. Mais la faute est à mon vizir de malheur, que je vais faire empaler sur-le-champ! » Alors le jeune Diadème lui baisa la main et lui dit : « Tu es, ô roi, comme mon père, et c'est moi plutôt qui devrais te demander pardon de l'émotion que je t'ai donnée! » Le roi dit : « La faute est à cet eunuque de malédiction que je vais faire crucifier sur une planche pourrie qui ne vaille pas deux drachmes! » Alors Diadème dit : « Pour ce qui est de l'eunuque, il le mérite bien! Mais pour le vizir, ce sera la prochaine fois, s'il recommence! » Alors Aziz et le vizir intercédèrent auprès du roi pour obtenir également le pardon de l'eunuque. Et le roi, par égards pour le vizir, pardonna à l'eunuque Kâfour. Alors Diadème dit : « La

chose la plus importante à faire est encore de calmer au plus vite la crainte où doit être ta fille Sett-Donia, qui est toute mon âme! » Le roi dit : « De ce pas, je vais chez elle moi-même! » Mais auparavant il ordonna à son vizir, à ses émirs et à ses chambellans d'escorter le prince Diadème jusqu'au hammam et de lui faire prendre eux-mêmes un bain qui le disposât agréablement. Puis il courut au pavillon réservé de Sett-Donia, qu'il trouva sur le point de s'enfoncer dans le cœur la pointe d'une épée dont la poignée reposait à terre. A cette vue, le roi sentit sa raison s'envoler et cria à sa fille : « Il est en sûreté! Aie pitié de ton père, ma fille! » A ces paroles, Sett-Donia rejeta l'épée loin d'elle et baisa la main de son père qui la mit au courant de la situation. Alors elle lui dit : « Je ne serai tranquille que lorsque je verrai mon amoureux! » Alors le roi se hâta, une fois Diadème revenu du hammam, de l'amener par la main chez la princesse Donia, qui se jeta à son cou ; et pendant que les deux amants s'embrassaient, le roi ferma discrètement la porte sur eux. Puis il rentra dans son palais donner les ordres nécessaires pour recevoir le roi Soleïmân-Schah, à qui il se hâta de dépêcher le vizir et Aziz pour lui annoncer l'heureux état des choses, en même temps qu'il prit soin de lui envoyer comme cadeau de bienvenue cent chevaux magnifiques, cent dromadaires de course, cent jeunes garçons, cent adolescentes, cent nègres et cent négresses.

Et c'est alors seulement que le roi Schahramân, une fois ces préliminaires accomplis, sortit lui-même à la rencontre du roi Soleimân-Schah, en prenant soin de se faire accompagner par le prince Diadème; et, suivis d'une suite nombreuse, ils sortirent tous deux de la ville. Et, en les voyant s'approcher, le roi Soleimân-Schah vint également au-devant d'eux et s'écria : « Louange à Allah qui a fait parvenir mon fils à ses fins! » Puis les deux rois s'embrassèrent affectueusement; et Diadème se jeta au cou de son père en pleurant de joie, et son père également. Puis on se mit à manger, à boire et à causer dans le bonheur le plus parfait. Après quoi, on fit venir les kâdis et les témoins et, séance tenante, on écrivit le contrat de mariage de Diadème et de Sett-Donia. Puis on fit, à cette occasion, de grandes largesses aux soldats et au

peuple; pendant quarante jours et quarante nuits la ville fut décorée et illuminée. Et c'est au milieu de toute la joie et de toutes les fêtes que Diadème et Donia purent désormais s'entr'aimer tout à leur aise, à la limite extrême de l'amour!

Mais aussi Diadème se garda-t-il bien d'oublier les bons services de son ami Aziz : car, après avoir envoyé tout un convoi avec Aziz pour chercher la mère d'Aziz qui le pleurait depuis longtemps, il ne voulut plus se séparer de lui. Et après la mort du roi Soleïmân-Schah, comme Diadème était devenu, à son tour, roi de la Ville-Verte et d'Ispahân, il nomma Aziz grand-vizir; puis il nomma le vieux gardien du jardin intendant général du royaume, et le cheikh du souk chef général de toutes les corporations. Et ils vécurent tous dans le bonheur jusqu'à la mort, seule calamité sans remède!



(Traduction du Dr J. C. MARDRUS.)

# BERTHIER A ROME[1]

— 1798 —

La Papauté avait été ménagée par la Révolution victorieuse de 1794 à 1797 : elle avait été sauvée par son influence internationale, que mesurait Talleyrand. La mort du général Duphot, survenue dans une émeute (28 décembre 1797) organisée par les Jacobins, décida le Directoire à renverser Pie VI et à « démocratiser » Rome. Il envoya de longues instructions en conséquence à Berthier, le 11 janvier 1798.

*
* *

Le général Berthier, sur qui se reposent les Directeurs, ne se montre guère sensible à « l'honneur de prendre Rome ». De tous les divisionnaires de Bonaparte, c'est le premier qui parvient au rang de général en chef : il l'a remplacé à la tête de l'armée d'Italie, le 9 décembre 1797. Pourtant, il ne cesse de se plaindre, il demande chaque jour son changement ; il est « très peiné du commandement en chef » que Bonaparte lui a « fait donner ». Tandis que Masséna, à ce moment même, déclare que, si la France veut encore de ses services, elle doit les payer d'un commandement en chef ; tandis qu'à l'époque de Fructidor, depuis Augereau jusqu'à Hoche, on

1. Ces pages sont extraites d'un livre qui doit bientôt paraître à la Librairie académique Perrin, *Le Régime Jacobin en Italie*.

voit tous les généraux tendre leur épée et offrir leurs bons offices au Directoire, afin de paraître au premier plan, Berthier demande à plusieurs reprises et avec une insistance croissante qu'on lui épargne ces honneurs, et ces ennuis.

Issu d'une famille originaire de la Champagne, fils d'un officier qui tint une large place dans ce groupe si injustement oublié aujourd'hui, et auquel on doit pourtant la réorganisation militaire de la France après 1763, les victoires de la guerre d'Amérique et les triomphes de la Révolution, — le général Berthier a hérité des siens cette vigueur physique qui lui fait supporter le labeur de sept nuits consécutives passées aux bureaux de l'état-major, et il doit aux leçons de son père cette solide culture technique qui, dès 1792, le fait rechercher des généraux en chef et le prédestine en quelque manière au rôle qu'il jouera près de vingt années aux côtés de Napoléon.

Mais une autre influence s'est exercée sur lui : son adolescence s'est éveillée parmi les courtisans de la Pompadour, l'amie de Choiseul et de Voltaire; jeune homme, il s'est formé dans les salons, aux beaux jours de Marie-Antoinette et de Turgot; il a pris part à cette croisade sacrée, à ces dures campagnes, à cette partie de plaisir qu'a été la guerre de l'Indépendance américaine; il s'est lié avec les Ségur, les Biron, les Broglie, les Noailles. La forte nature qu'il tient de sa race s'est affinée peut-être et certainement appauvrie à cette fréquentation d'un monde dont Calonne menait la danse et hâtait la ruine. Comme il en a pris les mœurs, il lui a emprunté ses idées : un épicuréisme sceptique s'est insinué en lui, qu'ont fortifié le succès de sa fortune, le spectacle de la Révolution, la pratique des affaires. Après avoir heureusement franchi la Terreur, il demande, comme tout le monde, un peu de tranquillité et de calme. Il devine l'ambition de ce petit général au teint jaune qu'on lui envoie de Paris, un beau matin; il s'attache à Bonaparte, qui sait à la fois goûter son scepticisme politique et utiliser sa science militaire; il reste à la tête de l'état-major; il est heureux d'un poste où tout son passé le prépare et qui lui permet de vivre à sa guise. Quoiqu'il ait quarante-cinq ans déjà, il tient encore à jouir de la vie et à ne pas quitter sa maîtresse. Surtout, il déteste la « politique révolutionnaire » : il a consenti, sans doute,

à sonder l'opinion publique dans le voyage qu'il vient de faire en France : sans doute encore, tandis que Bonaparte va vérifier son rapport et tâter le terrain, en vue du coup d'État, il consent à lui garder, à ce moment critique, son armée d'Italie toute prête, comme Joseph Bonaparte, au Vatican, lui ménage la possibilité de l'alliance catholique ; lorsque éclatent les affaires de Rome, il se soumet enfin à la nécessité et se décide à conduire l'expédition ; mais il est convenu qu'on le rappellera aussitôt qu'elle sera finie ; il a grand hâte de revenir à l'état-major et de retourner à Milan.

Lorsque lui parviennent les ordres du Directoire, il a reçu déjà deux adresses des jacobins : l'une arrive d'Urbin, l'autre est envoyée par Gaetano Maggiotti et Benedetto Greco, députés des démocrates de Rome : toutes deux lui dépeignent sous d'horribles couleurs l'oppression papale, les souffrances du peuple, l'assassinat de Duphot ; toutes deux lui demandent en grâce de renverser ce gouvernement tyrannique et perfide. Presque en même temps lui sont parvenues une lettre du chevalier d'Azara, lui offrant ses bons offices, et une autre du marquis de Gallo, qui l'accable « de protestations, d'offres et de serments », pour le plus instamment prier d'arrêter la scandaleuse invasion des Cisalpins. Berthier, naturellement, s'est abstenu de répondre : il comprend que les circonstances sont délicates. Seulement, pour être en mesure d'agir au premier signal, il dispose à Rimini, Savignano et San-Arcangelo les trois bataillons de la première légion polonaise.

Aussitôt qu'il a reçu la dépêche de Bonaparte, sans doute vers le 20 janvier, il court à Ancône, où Dessoles l'attend avec impatience ; il organise ses troupes comme le lui enjoint le Directoire, les achemine sur Foligno en deux colonnes, l'une passant par Fossombrone, Cagli et Nocera, l'autre par Macerata, Tolentino et Serravalle ; il règle leur marche par un ordre détaillé daté du 10 pluviôse (29 janvier), et il en annonce la venue par une proclamation solennelle, datée d'Ancône, même jour. « Je déclare, dit-il, que ma marche n'a d'autre motif que la punition des assassins du valeureux Duphot et de ceux qui ont oublié le respect dû à l'ambassadeur de la République française. Le peuple romain, étranger à de pareilles atrocités et à de pareilles perfidies, trouvera dans l'armée fran-

çaise protection et amitié. » Avec le même sérieux, il joue la même comédie en parlant à ses soldats et leur tient le même langage : « Marchez, braves soldats, à seule fin de venger un si horrible attentat en punissant le gouvernement de Rome et ses vils assassins. La vengeance est juste; mais elle doit être sans tache : le peuple romain est innocent, il n'a pas pris part à de si graves erreurs; il trouvera dans l'armée protection et amitié, et il admirera en même temps le courage et la sagesse du soldat citoyen. »

Et il s'avance, à marches forcées, à travers l'Apennin central : il enlève de vive force Masaccio qui prétend l'arrêter, renvoie, sans les entendre, les ambassades pontificales et napolitaines, et dicte ses conditions le 10 février, à la villa Mellini, sur le Monte Mario. Le pape les accepte sans discuter : le château Saint-Ange est occupé : dans la nuit du 10 au 11, les patrouilles françaises circulent dans la ville, et le lendemain matin — c'est un dimanche — l'avant-garde, commandée par Cervoni, fait son entrée sur la place Saint-Pierre, occupe Monte Cavallo, la Trinité des Monts, le Capitole et l'Ara-Cœli.

Pendant ce temps, Berthier reste toujours au Monte Mario, où il accepte un cadeau de quarante bouteilles de vin que Pie VI lui envoie et accueille correctement le duc Braschi qui proteste auprès de lui contre la confiscation de ses domaines de Césène. Bien plus, comme Piranesi a fait planter sur la place d'Espagne un bel arbre de la liberté, coiffé d'un bonnet rouge, et qu'un certain Catarini a suivi son exemple place du Peuple, il donne des ordres pour que la garde civique les arrache tous deux, ajoutant qu'en cas de besoin, elle doit faire feu et l'appeler à l'aide. — Le même jour, du reste, ainsi qu'il l'a demandé et qu'il a été convenu, l'ancienne congrégation d'État est dissoute : une nouvelle est formée, qui se compose de LL. EE. Antonelli, Antici, Gius. Doria, du prince Spada, de l'avocat consistorial Riganti, avocat du peuple romain, et de monseigneur Costantini, avocat des pauvres. L'avant-veille, le 9, le pape a lancé une proclamation ordonnant d'accueillir partout les Français comme des frères.

Il semble que tout soit terminé et la paix rétablie : la convention du 19 février, réglant l'affaire du 28 décembre, n'est pas seulement signée : elle est encore exécutée par les deux

parties : l'armée française est venue venger Duphot, mais non renverser le pape.

Cependant, trois jours s'écoulent... : et voici que, le jeudi 15 février, le pape est chassé et la République romaine solennellement proclamée. Berthier écrit aussitôt au ministre des Relations extérieures : l'esprit de liberté se développait à Rome depuis l'arrivée de mes troupes ; « j'attendais, au milieu de mon armée, les résultats de cette fermentation, laissant aux opinions publiques toute la latitude qu'elles devaient avoir ; enfin, le 27 pluviôse au matin, une population immense s'est réunie au Campo-Vaccino. Le peuple a repris ses droits... A midi, une députation est venue me trouver, me présenter l'acte d'indépendance, me demander protection : je me suis transporté au Capitole... ! »

Il s'y transporta, en effet ; mais ce ne fut pas le peuple qui l'y mena ; ce fut lui qui finit par entraîner le peuple.

Le même courrier qui porte à Talleyrand la lettre que l'on vient de lire en porte une autre également, adressée aux Directeurs, écrite le même jour, mais d'un autre style. Berthier avoue que la présence du pape l'a extrêmement embarrassé : on lui a recommandé de ne prendre aucune « part ostensible » à l'établissement de la République. Pour provoquer la crise nécessaire à sa naissance, « j'ai jugé, dit-il, qu'il fallait avilir le gouvernement de Rome par des demandes qui puissent indigner le peuple contre les auteurs des crimes que nous venions venger ; d'autant que je n'avais trouvé, à l'entrée des troupes françaises dans Rome, que stupeur et nul élan patriotique ». Il a écrit de même à Bonaparte, dès le 10 février : « Je n'ai trouvé dans ce pays que la plus profonde consternation et pas une lueur de l'esprit de liberté ; un seul patriote est venu se présenter à moi. » Et voici qui confirme son témoignage : l'un de ceux sur lesquels il compte lui a laissé entrevoir les véritables sentiments de Rome ; Corona lui a écrit, le 7 février, que quoique le pape soit détesté, les patriotes demandent anxieusement s'ils seront efficacement soutenus ; malgré les efforts du P. Alfieri, les Trasteverins restent fidèles à Pie VI ; la multiplication des patrouilles et la fuite des jacobins rendent très malaisée l'organisation des émeutes.

Le peuple ne fait donc aucun effort pour conquérir la liberté. Mais, comme les ordres du Directoire sont formels, comme il faut absolument qu'une République s'établisse à Rome, Berthier agit en conséquence. « Je me suis occupé, écrit-il le 15, d'organiser un mouvement populaire dont le but était de me faire demander la liberté. Avant-hier je reçus votre dépêche du 12 pluviôse, et je pressai le mouvement... »

Ce fut Bassal qui l'organisa. L'ancien curé constitutionnel de Notre-Dame de Paris, l'ancien président de la Société des jacobins venait de reparaître en scène comme entrepreneur de révolutions. Il avait naguère essayé ses talents du côté du Jura, préparant cette république que Carnot imaginait de loger dans la Souabe et le Brisgau : on le retrouve plus tard mettant à profit son expérience pour organiser la République napolitaine ; aujourd'hui, c'est la République romaine qu'il construit, à la plus grande gloire des Directeurs, au plus grand profit de ses héritiers. Il rencontre dans la personne de Cervoni un précieux auxiliaire : celui-ci a vécu plusieurs années à Rome, au Collège romain, où il a même eu l'honneur de recevoir la médaille d'or des mains du cardinal Zélada ; il y a trouvé des relations, il y a fait des amis. Avec lui, à côté de lui, s'agitent deux pauvres de la Mère de Dieu, clercs réguliers, voués à l'éducation de la jeunesse, que l'on désigne couramment par le mot de *Scolopi* : ce sont Gagliuffi et Lampredi, rhéteurs intarrissables, en vers et en prose. Riganti se joint à eux, ainsi que Costantini, Bonnelli, Corona, Benzi ; dans les rues, dans les cafés, dans les maisons ils font une propagande enthousiaste en faveur de la République. Comme Berthier exige une pétition couverte de signatures nombreuses, ils arrêtent les passants, leur persuadent que c'est le pape lui-même qui a appelé les Français, qu'il n'a d'autre désir que de leur remettre le pouvoir, qu'il obéit ainsi à l'esprit de l'Évangile. Et ils entraînent les indécis, non plus au café de Giorgio Cogilla, où Beschattini a commencé de répandre la bonne parole, mais chez Pierelli et chez Bonelli : et ils achèvent de les endoctriner, mêlant à des idées aussi vagues que généreuses les mensonges, les séductions, les menaces. Le 14 février, les jacobins forment déjà une petite troupe : ils vont la passer en revue sous les fenêtres de Berthier, au Casino du prince Poniatowski, où il vient de

s'établir. Le médecin napolitain del Monaco se fait introduire auprès de lui, comme il se met à table, et lui demande la liberté au nom du peuple romain : et sa requête est interrompue par les cris répétés de *Liberté ! Liberté !*... Berthier est convaincu : Rome désire être délivrée ; elle le sera.

Il corrige donc un projet d'adresse que les patriotes lui ont soumis et qui servira de manifeste à la nouvelle république ; il met en même temps la dernière main aux préparatifs militaires, grâce auxquels les jacobins pourront, sans péril, accomplir leur coup de main et asseoir leur régime. Le 12 février, les troupes de ligne pontificales sont désarmées par Murat ; la veille, on voyait déjà des groupes de dragons sortir de Rome par la *Porta Pia*, sonnant de la trompette comme s'ils partaient en guerre : ils rentraient dans leurs foyers. Le même jour, on s'assure des hommes dangereux, qui seraient capables de résister à « la volonté du peuple ». Monseigneur Crivelli, le gouverneur de Rome, monseigneur Consalvi, l'assesseur de la congrégation militaire, le général Gandini, commandant en chef des troupes, sont arrêtés chez eux. En même temps, Cervoni distribue à chacun son poste : Mireur garde les hauteurs du Pincio et de la villa Borghèse depuis le Tibre jusqu'à la voie Salara ; il doit tenir en réserve dans la villa, en cas d'imprévu, la 61e demi-brigade, deux escadrons de chasseurs et deux pièces de canon. Viau, remplacé par Belliard le 13, occupe les Monti, le Celius et l'Aventin, de la porte Salara jusqu'à la Porte Saint-Paul ; et Mouton, enfermé au château avec un bataillon, surveille la rive droite du Tibre, le Trastevere comme le Borgo. Sur le Quirinal enfin, Murat se tient en permanence à la tête du 7e hussards, pour sabrer les mauvaises têtes, comme il fera plus tard, à Madrid, avec les mameluks de la garde ; et Dallemagne, avec le gros des troupes, occupe le camp de Ponte Molle.

Le 13 et le 14 se passent dans l'attente ; on s'assure si chacun est à son poste, si chacun connaît son devoir. Le 14, on opère une perquisition chez le docteur Massimi dont on sait les relations avec les Anglais ; on en acquiert la preuve sans découvrir toutefois aucun papier important. Il n'importe : on fait croire ainsi que les ennemis de la France préparent quelque complot ; aux yeux des naïfs, c'est-à-dire de

la foule immense, Berthier paraît user du droit de légitime défense en renversant le 15 le gouvernement qu'il a reconnu le 10; le 14 au soir, il écrit au général Cervoni qu'« il s'attend à une nouvelle perfidie du gouvernement papal »; en conséquence, il consigne les troupes dans leurs quartiers pour ce jour et la journée de demain; des patrouilles françaises circuleront dans les rues: au moindre mouvement, Cervoni arrêtera le cardinal Doria et mettra ses papiers sous scellés; il arrêtera de même le prince Rezzonico, sénateur de Rome, commandant de la garde civique, ainsi que tous les agents de la police romaine; il protégera les patriotes, les personnes et les propriétés, les monts de piété, les caisses publiques, les ambassades.

Le lendemain matin, jeudi 15 février, revient l'anniversaire de l'exaltation de Pie VI; c'est pour la fêter, sans doute, qu'au milieu de la façade du palais de l'Académie de France, on arbore un tableau immense, entouré d'un beau cadre doré, représentant la République française sous la figure d'une femme vêtue en guerrière, coiffée du bonnet rouge, appuyée sur les faisceaux, le sein nu. Et, selon l'antique usage, les cardinaux se réunissent au palais du Vatican pour présenter au Saint-Père leurs hommages et leurs souhaits : leur petit nombre (ils ne sont que six, sans compter celui qui célèbre la messe) les tristes circonstances où ils se trouvent, la santé chancelante de Pie VI, les difficultés prévues d'un conclave, tout concourt à jeter sur la cérémonie comme un voile de tristesse funèbre. A peine a-t-elle pris fin que le cardinal secrétaire prie Leurs Éminences de se rendre chez lui... Mais un officier français survient qui leur annonce qu'elles sont prisonnières : le peuple romain rentre dans ses droits et reconquiert sa liberté!

A l'autre bout de Rome, en effet, au moment même où la petite troupe des « porporati » chante lentement le *Te Deum*, quelques centaines de patriotes se réunissent au Campo-Vaccino : c'est le Forum antique, avec ses gloires encore ensevelies dans les décombres, champ de foire pour les bœufs. Quatre ou cinq cents personnes s'y rassemblent et plantent en grande cérémonie un arbre de la liberté; Nicolas Corona leur apprend que c'est la plus belle époque de leur histoire :

« Le despotisme féroce qui (nous a) avilis jusqu'à nous faire perdre le grand nom romain, tombe abattu et ruiné à l'érection de cet arbre qui se dresse soutenu par vos libres volontés, orné des emblèmes de la justice et de l'égalité et planté sur les bases sacrées et solides des droits humains... Les fameuses journées de Pharsale, de Philippe, d'Actium sont en ce moment éclipsées...; triomphez donc, ô Romains, de la ruine de votre esclavage, et applaudissez à cet arbre emblématique et à ces étendards de la liberté qui feront votre gloire et le bonheur de vos petits-enfants. » Et les patriotes applaudissent; les cris de: « Vive la liberté! » éclatent de toutes parts, réveillant les échos endormis du Palatin et du Capitole. Aussitôt s'avancent quatre notaires qui rédigent dans les formes solennelles l'*Acte du Peuple souverain.* « Le peuple romain déclare détester le meurtre de Duphot, il déclare en outre qu'il se constitue en souverain libre et indépendant, rappelant à lui tout pouvoir législatif et exécutif qu'il exercera par le moyen de ses représentants naturels et légitimes selon les droits imprescriptibles de l'homme et les principes les mieux fondés de vérité, de justice, de liberté et d'égalité; il déclare en troisième lieu qu'il veut que la religion soit sauve et que la dignité et l'autorité spirituelle du pape subsistent intactes : il se réserve de pourvoir convenablement à son entretien et à la garde de sa personne au moyen d'une garde nationale. »

Cet acte rédigé sous les yeux de Cervoni qui assiste à la fête, les assistants courent y opposer leurs signatures. Puis, ils élisent un gouvernement provisoire de *sept consuls* et envoient huit députés annoncer au général français la décision du peuple : le toscan Giannelli descend à leur tête les degrés du Capitole agitant un drapeau tricolore. Ils arrivent auprès de Berthier qui écoute leur requête et défère à leur prière : à la tête de son état-major, d'un bataillon de grenadiers et de trois cents chevaux, il fait alors — pour la première fois — son entrée dans Rome, « afin de donner la liberté au peuple romain ». Une seconde députation l'accueille à la Porte du Peuple, et lui présente une couronne d'olivier : « C'est aux victoires du général Bonaparte, répond-il, c'est à ses concitoyens que Rome doit la liberté qu'elle vient d'acquérir : j'accepte pour lui cette couronne et je la lui enverrai en votre

nom. » Et il poursuit sa marche, traversant dans toute sa longueur le *Corso* lugubre : à ses yeux, « Rome offre le spectacle imposant et majestueux d'un peuple sage qui reprend sa dignité et ne conserve que le froid mépris pour ses oppresseurs ». Arrivé au Capitole, il invoque les ombres de Pompée, de Caton, de Brutus, de Cicéron et d'Hortensius...

« Ici, au milieu du Capitole, dont vous avez fait la gloire, dit-il, où tant de fois vous avez défendu les droits du peuple, recevez l'hommage de libres guerriers français !

» Ils viennent, ces fils des Gaulois, avec l'olivier pacifique, relever les autels de la liberté au lieu même où les a dressés le premier des Brutus !

» Et toi, peuple romain, tu t'es enfin senti secoué par le sang qui court dans tes veines ; tu as fixé tes regards sur les souvenirs de gloire qui t'environnent : tu as revendiqué tes droits et tout ensemble tu as reconquis ton antique grandeur et les vertus de tes aïeux ! »

... Il est un peu plus de deux heures ; les cardinaux attendent toujours chez le secrétaire d'État. Pour la seconde fois, un officier français se présente et apprend à Leurs Éminences qu'elles sont libres de se retirer. Au même moment, le général Cervoni se fait annoncer chez le pape, l'informe des événements qui viennent de s'accomplir : Sa Sainteté lui répond quelques mots, lui recommandant la « Religion, les personnes et les propriétés ». Elle ne se doute pas qu'elle est prisonnière. Une compagnie française arrivée avec Cervoni a relevé les postes suisses et monte la garde au Vatican.

En même temps, on affiche sur tous les murs une proclamation qu'a signée Berthier. « Le peuple romain est rentré dans les droits de sa souveraineté en proclamant son indépendance, en reprenant le gouvernement de l'antique Rome et en se constituant en *République romaine*... ; le général en chef de l'armée française en Italie déclare, au nom de la République française, qu'il reconnaît la République romaine indépendante et qu'elle est sous la spéciale protection de l'armée française. » Et, le lendemain, le général Cervoni, du haut de la loggia de Monte Citorio, annonce aux Romains la composition du gouvernement provisoire, dirigé par Corona et l'illustre archéo-

logue Enrico Quirino Visconti. Les commissaires français nommés par le Directoire travaillent à rédiger, d'après la Constitution de l'an III, la constitution de la jeune République. Un mois plus tard, après une tragique révolte de l'armée apaisée par Berthier, elle est promulguée solennellement le 20 mars, jour de la Féderation romaine.

Le temps est affreux : la pluie qui tombe est coupée parfois de longues rafales de grêle. Cependant, à quatre heures du matin, le canon annonce la fête nationale ; à huit heures, les troupes françaises, réunies sur la place de Venise, s'acheminent vers Saint-Pierre par le pont Saint-Ange, où un arc triomphal a été dressé en leur honneur. Elles y trouvent les troupes romaines habillées de neuf, groupées en huit bataillons formés des délégués départementaux (ils se sont formés sur la place du Forum) : entre elles, au pied de l'obélisque s'élève, splendide, l'autel de la patrie. A neuf heures, le général Dallemagne monte au Capitole entouré de son état-major : il y proclame les sénateurs et les installe sur la vieille colline, couverte de tant de gloire : il se dirige ensuite vers le palais de la Chancellerie où il établit le Tribunat : il se rend enfin sur la place Vaticane au bruit des décharges de l'artillerie, et proclame la Constitution de la République romaine, les noms des cinq consuls et de leurs ministres. Ceux-là paraissent alors : ils sortent du Vatican où a été les prendre une délégation des officiers français ; au pied de l'autel de la patrie, ils prêtent le serment requis par la Constitution, et Bassal après eux — c'est leur secrétaire général, — enfin chacun des ministres ; une salve d'artillerie souligne l'engagement qu'ils prennent et que répète le peuple, et les troupes et les fédérés départementaux. Puis le cortège se met en marche, les troupes en tête, françaises et romaines entremêlées : ensuite la musique ; puis Dallemagne et son état-major, les ministres et les consuls qui vont s'installer au Quirinal. La République romaine est définitivement fondée.

ALBERT DUFOURCQ

# L'AME MALGACHE[1]

Le peuple malgache, ou du moins la tribu des Hova, est entré, depuis une trentaine d'années, dans une période nouvelle, pendant laquelle ce qu'on pourrait appeler la littérature consciente commence à poindre à côté du folk-lore. Catéchisés à outrance, les Hova se sont élevés à une demi-civilisation ; ils ont tous appris à lire et à écrire. Ce n'est pas qu'ils aient des idées bien nettes sur l'usage de l'écriture : ils sont déjà très paperassiers, ils adorent la correspondance, mais ils n'en usent que pour se donner des nouvelles mutuelles de leur santé, se congratuler et s'enguirlander de choses aimables. Le dépouillement des archives officielles malgaches, quoiqu'elles atteignent déjà des dimensions respectables, est dépourvu d'intérêt : on n'y découvre pas l'ombre d'un secret d'État ; tout message important se transmettait par voie orale, à la vieille mode. Comme confidents, les Hova préfèrent au papier la bouche cousue d'un esclave, d'un partisan ou d'un complice, et ils ont raison : combien de Fahavalo, pendant l'insurrection, sont morts plutôt que de trahir les leurs ? peut-être par fidélité héroïque, mais plutôt par simple obstination de brutes qui, nous prêtant leurs propres habitudes, croyaient qu'on les mettrait à mort tout de même après les avoir fait causer. Le pourcentage des illet-

1. Voir la *Revue* du 15 janvier.

très en Imerina est humiliant pour la vieille Europe ; il est peut-être plus faible qu'en Bretagne, par exemple. Mais il n'y a, pour ainsi dire, pas d'indigène qui sache signer ; ils écrivent leur nom d'une belle écriture impersonnelle, exactement comme ils feraient un mot quelconque, ou, ce qui est plus grave, le nom d'un autre ; car, en toute innocence, on signe pour ses frères ou pour ses amis, et de leur nom : quoique le Code soit applicable depuis l'annexion, le concept du faux resterait à préciser ou même à introduire ; la signature n'a pas de rôle social. En somme, l'écriture à Tananarive est encore un talent de société, un art d'agrément très répandu, mais dont on ne voit pas toutes les utilisations pratiques.

Se servir d'une plume pour une composition littéraire est cependant une conception à laquelle un certain nombre de Malgaches se sont élevés, précisément à cause de son caractère scolaire.

Rainandriamampandry, ministre de l'intérieur, qui fut exécuté quinze jours après l'arrivée du général Gallieni, fut un écrivain en même temps qu'un homme politique ; il aimait à rappeler que ce caractère lui était commun avec Disraeli. C'était pourtant un auteur inédit ou peu s'en faut ; à soixante ans il n'avait encore fait imprimer, outre de rares articles dans les journaux anglo-malgaches, qu'un premier petit livre : *Histoire et coutumes des ancêtres*, mais il avait éditeur pour beaucoup d'autres, l'œuvre manuscrite de toute sa vie. La nouvelle de sa mort inquiéta les rares personnalités qui s'intéressent à la littérature malgache ; on craignit de voir disparaître un travail intéressant, unique peut-être : ces craintes étaient heureusement et doublement chimériques. Dans un coin des Archives, à Tananarive, sont entassés des registres de Doit et Avoir, du plus grand format possible, cinquante centimètres sur trente : sur leurs pages, Rainandiamampandry a fait recopier d'une belle grosse écriture le produit de ses veilles. C'est une idée singulière que de l'avoir confié à des livres de commerce ; mais aucun autre article de papeterie n'aurait eu des dimensions aussi imposantes : de pareils registres ont l'avantage de ne pouvoir s'égarer derrière un meuble, s'oublier dans un déménagement ou se

dissimuler sous le « lamba » d'un voleur ; d'ailleurs ils donnaient probablement à Rainandriamampandry l'impression de l'*in æternum* ; on devine à les considérer quelle importance il attribuait à leur contenu.

Quand on a parcouru ces gros livres, il est impossible de partager cette illusion : cependant ils ouvrent un jour curieux sur l'âme d'un Malgache moderne, élève des missionnaires.



Rainandriamampandry a esquissé lui-même sa biographie : « Nous étions trois frères et toujours vêtus de même ; chapeau, lamba, chemise, tout était pareil ; quand il y avait une dissonance, je me mettais à pleurer, car j'étais le plus petit. » Il apprit à lire à l'école d'Isoraka[1] : « Maman Rasoa nous donnait cent sous par jour pour acheter des friandises pendant les récréations. » Il nous parle avec orgueil de sa famille, une des plus riches de l'Imerina ; son père était un haut fonctionnaire, à l'enterrement duquel on a tué un nombre incalculable de bœufs ; le corps était enveloppé dans soixante suaires de soie, et cinq mille francs en piastres ont été déposés dans le tombeau. Rainandriamampandry insiste sur le caractère aristocratique de l'école où il fut élevé : il raconte que la reine y entrait souvent en allant assister aux courses de taureaux sur la place d'Anteza : des courses bien malgaches, divertissement d'un peuple prudent, car les taureaux s'y battaient entre eux. La liste des élèves est constellée de noms qui, depuis, ont été les plus en vue de l'histoire malgache contemporaine : de la lecture de ce vieux palmarès, il appert que Rainandriamampandry fut le voisin de banc du prince Ratsimamanga, ce vieux singe malfaisant et inconscient, dont il devait être, à leurs derniers moments, le voisin de poteau. A l'âge de onze ans, il fut nommé sixième honneur, nous dirions colonel.

Il ne s'étend pas longuement sur ses affaires de cœur : il nous raconte une seule anecdote, et bien malgache. Après la mort de sa première femme, il s'était fiancé, nous dit-il, avec

1. Quartier de Tananarive.

une enfant impubère, qu'il attendit pendant quatre ans. « Mais, le moment venu, je dus renoncer à elle, on lui avait donné réellement une trop mauvaise éducation : c'est ainsi que je fus roulé de tout le temps que j'avais attendu. »

Une bonne moitié de ses Mémoires, très courts, est consacrée à sa conversion et à son attachement au christianisme. Son enfance s'est écoulée sous la reine Ranavalona I^re^, la persécutrice . le christianisme était interdit sous peine de mort, et sans doute pour cette raison il exerçait un vif attrait ; c'était l'époque héroïque, et qui nous semble aujourd'hui si lointaine. où l'on vit, dit-on, des Malgaches mourir pour leur foi ; la *London missionary Society* a fait, si je ne me trompe, inscrire leurs noms sur une dalle de Westminster. Rainandriamampandry et ses petits camarades firent tout ce qu'ils purent pour se procurer des Bibles ; dans ce temps-là, on les enterrait, comme on fait aujourd'hui les fusils Snyder et les mitrailleuses Gardiner. Les petits néophytes firent le voyage d'Ambodifasina, une quinzaine de kilomètres, pour chercher une cachette, qu'ils trouvèrent éventrée. « Mais alors Dieu nous vint en aide. » Une petite esclave de la famille avait reçu en dépôt de son maître, le propre père de Rainandriamampandry. des livres sacrés. Le haut fonctionnaire avait trouvé là un moyen fort ingénieux de concilier ses sympathies pour la religion étrangère avec le souci bien naturel de sa sécurité : en cas de perquisition, c'est l'esclave qui aurait été martyre. Mais l'intéressée, fort inquiète, transféra le dépôt entre les mains du fils de la maison, Rainandriamampandry. « Je me trouvais ainsi possesseur d'un évangile selon Lioka (Saint-Luc), plus un Livre des Juges, et un des Psaumes : nous n'osions pas les lire de jour, mais nous nous rattrapions la nuit ; quelquefois même on se risquait de jour, on feignait de dormir et on lisait la tête cachée sous le lamba. C'est une grande faveur que Dieu m'a faite ; je ne doute pas que la petite esclave n'ait été une messagère spéciale de la Providence, à laquelle je suis reconnaissant du fond du cœur. »

Il y a là un accent incontestablement sincère; pour la mise au point, il ne faut cependant pas oublier un passage antérieur, souligné à l'encre rouge : « Je suis né sous la constellation du Taureau. » A côté des nouvelles influences euro-

péennes, les vieux souvenirs d'astrologie arabe conservent une partie de leur force.

Lorsque le christianisme devint une religion autorisée, bientôt même officielle, Rainandriamampandry, déjà parvenu à de hautes dignités séculières, s'en vit conférer d'ecclésiastiques ; il fut diacre de l'église d'Ambohipotsy, il prêcha, institua des cours d'adultes, prépara des catéchumènes au baptême ; il fut même pendant un temps instituteur à Ambohidatrimo, et il a pieusement épinglé son brevet dans un de ses registres,

Tout cela ne veut pas dire que, saisi d'un beau zèle, il ait secoué sur le monde la poussière de ses kappa, la sandale malgache en peau de bœuf ; il est resté O. D. P., trois initiales qui, sur les cartes de visite malgaches, signifient officier du Palais, comme M. P., en Angleterre, signifie membre du Parlement et, pour s'intéresser vivement aux questions religieuses et pédagogiques, il ne s'en est poussé que plus vite dans la hiérarchie administrative. Il envoie ses enfants étudier en « Scotland », malgré les gémissements d'une vieille grand'-mère dont il raille les idées rétrogrades ; toute sa vie s'est passée dans l'entourage des missionnaires anglais, à écouter leurs leçons, à compulser leurs bibliothèques, et c'est à ses préoccupations de scholar que se rattache toute son activité littéraire.

Il a traduit ou fait traduire un certain nombre d'ouvrages européens, en particulier ceux qui traitent des questions malgaches. Voici en quels termes il présente aux lecteurs d'un journal de Tamatave le petit livre de Saillens sur les droits de la France à Madagascar[1] : « Nous voyons, par les discussions des journaux parisiens, que beaucoup de Français ne désirent pas la guerre et contestent même à leur « government » le « right » de conquérir ce pays-ci. »

La langue malgache est naturellement pauvre en abstractions : tantôt elle emprunte à une langue étrangère le mot en même temps que l'idée, tantôt elle fait un mot abstrait par l'association naïve de deux mots concrets. « Discussion », par exemple, se rend par « bataille de pensées » : « conquérir »

1. Rainandriamampandry ne savait pas un mot de français ; il ne peut connaître les ouvrages français, dont il ne parle que par un intermédiaire anglais.

par « prendre la terre ». Cela donne aux phrases une allure candide et maladroite qui disparaît dans la traduction.

« Un Français vient d'écrire un livre où il met en question le right de ses compatriotes, c'est M. Saillens. C'est un ecclésiastique (littéralement surveillant d'église), mais ce n'est pas un Mompera (mon Père, un jésuite); il serait plutôt comme les anglicans. Car vous savez sans doute que beaucoup de citoyens français ne sont pas catholiques du tout, mais protestants comme les Anglais... Vous autres, lecteurs malgaches, vous me dites : « Pourquoi achèterions-nous la gazette? La » plupart du temps elle ne contient que de l'anglais sans » traduction malgache. » Eh bien, voici le livre de M. Saillens, je l'ai traduit en malgache depuis le commencement jusqu'à la fin... Si quelques passages vous déplaisent, réfléchissez que je n'en suis pas l'auteur, mais simplement le traducteur; lorsqu'au contraire vous y verrez de bonnes pensées, concluez-en qu'il y a de braves gens en France : ce ne sont pas tous les Français qui veulent nous faire la guerre. »

Dans les manuscrits de Rainandriamampandry, on trouve encore des traductions du livre de Freeman et Johns, les premiers missionnaires anglais au temps de Radama I^er^, d'articles francophobes du *Madagascar Times*, d'un article paru en 1885 dans la *Revue des Deux Mondes* : la question de Madagascar, les Sakalava et les Hova, par Théophile Hallez, président horioraire (*sic*) de Tribunal, etc. Il n'oublie pas qu'il est homme d'État; aussi a-t-il traduit un traité de droit international dont la préface commence ainsi : « Comme le dit le professeur Katchanowski, l'un des écrivains éminents de notre époque... » : il y a un paragraphe sur la ligue amphictyonique, un autre sur le *jus gentium*, il est question des croisades, de la chevalerie, de Grotius, de lord Palmerston... Il a traduit aussi Jomini; car il est homme de guerre. Qui le soupçonnerait d'avoir approfondi les mérites militaires du feld-marschall von Clausewitz?



Pour se rendre compte de la façon dont il a digéré ses lectures, et du pêle-mêle extraordinaire d'idées incohérentes

dans cette cervelle de demi-sauvage, il faut passer aux ouvrages originaux de Rainandriamampandry.

Il a écrit pour ses compatriotes une histoire des colonies européennes. Le préambule est plein de considérations judicieuses. « Il est très important pour nous autres Malgaches de connaître cette histoire ; nous sommes un petit peuple et nous courons le risque d'être colonisés. Étudions donc la façon dont les Européens ont mis la main sur tant d'autres pays... » Un point ; à la ligne. Chapitre premier : Les colonies grecques ! Et Rainandriamampandry se noie consciencieusement dans les Doriens, les Achéens, les Pelopidæ, ce qu'il appelle les Heroclidæ, etc.

Il a essayé de faire œuvre d'ensemble, et il a écrit un traité général d'administration et de gouvernement appliqué à Madagascar. Tout est prévu ; il y a les chapitres : des divisions administratives, de la défense nationale, de l'économie politique, etc. Chaque chapitre est accompagné d'un schéma, un grand ovale qui représente Madagascar. L'un de ces schémas montre l'île divisée en six grands secteurs par des lignes droites qui suivent la direction de la rose des vents. Mais le texte oublie de prévoir les moyens pratiques d'assujettir des peuplades complètement indépendantes, chez beaucoup desquelles jamais Hova n'a mis les pieds. Le schéma de l'agriculture est ravissant. On y trouve la ligne extrême éventuelle de la culture de la vigne, qu'il resterait seulement à introduire. Il y a un paragraphe sur la surproduction ; un autre sur les manufactures. Un des chapitres est consacré à l'armée malgache, et naturellement il n'y est question que de la guerre à travers les âges : on y parle des *Life guards* qui sont habillés de rouge, de la Légion romaine. « Les Hastati étaient de tout jeunes gens, ils étaient armés d'une grande sagaie, et quand ils n'étaient pas assez forts, ils se retiraient derrière le second rang... » Voilà ce que c'est que d'avoir appris la stratégie sous la direction du révérend Toy.

Le bouquet est peut-être un traité de géographie malgache. Rainandriamampandry y a fait une grande part aux récits d'un certain Solilambo, que j'ai connu, Comorien au service du gouvernement malgache. Ce musulman hâbleur lui a raconté des histoires merveilleuses ; il lui a parlé de rivières

qui coulent sur des sables lourds, métalliques, infiniment précieux ; des lacs de bitume du Bouéni, qui s'enflamment au soleil de midi et s'éteignent le soir; mais les Sakalava les gardent et n'en laissent approcher personne. Rainandriamampandry a religieusement écouté ces contes des Mille et une Nuits, et il les a consignés dans son traité avec cette docilité de la race hova à toutes les influences étrangères. Ce qui domine pourtant, ce sont les souvenirs tirés des livres européens. Rainandriamampandry connaît Ptolémée, Stephanus Byzantius, Diodorus Siculus, Edrizy, tous les auteurs qui ont écrit sur Madagascar ; il expose les opinions du révérend Dahle sur l'origine malaise des Hova et la parenté probable des Vazimba avec les Oua-Zimba de l'Afrique orientale ; il a lu la brochure du révérend Cowan sur les Bara, et tant d'autres articles, et tant d'autres ouvrages. Seulement il croit que le Manambolo se jette dans la Tsiribihina : imaginez la Loire transformée en affluent de la Garonne. C'est qu'il n'a pas songé à regarder la carte, et même il ne sait pas bien s'en servir : on voit à certains passages que, sur une carte, il ne distingue pas toujours l'orientation, et confond l'est et l'ouest. De ses yeux il a vu peu de chose, la route de Tananarivo à Tamatave ; et sur son propre pays dont il n'est pourtant jamais sorti, il cherche à se faire une idée à travers les renseignements des étrangers.

Voilà dans quel état l'enseignement des missionnaires a mis un cerveau clair et positif de Hova. Comme il est fier pourtant de l'avoir reçu ! Il a écrit un morceau historico-philosophique sur les beautés de la civilisation européenne :

« Les Vazaha[1] sont nés sur une terre de liberty *(sic)*, ils savent qu'ils n'ont pas été créés, comme les bêtes, pour ramper le nez vers la terre, mais qu'ils sont hommes, et qu'ils marchent debout le front levé vers le ciel... Le christianisme et la vie politique les ont habitués à cette idée : l'éducation et l'instruction les ont faits forts et fiers..., ils savent qu'il ne faut pas avoir une âme d'esclave, qui tremble devant son maître et se moque de lui par derrière... »

Rainandriamampandry continue durant plusieurs pages

1. Européens.

sur ce ton dithyrambique ; les souvenirs de ses lectures classiques, historiques, bibliques, se mélangent curieusement. Il fait un parallèle entre l'Angleterre et la France, mais là, il se sent manifestement sur un terrain brûlant, il ménage tout le monde et surtout la reine ; si des mots tels que ceux de liberté, d'égalité, allaient lui porter ombrage !

« On peut dire que l'Angleterre a connu la première la liberté politique ; cependant c'est le peuple le plus respectueux de ses rois et de son aristocratie... La France est aussi un peuple qui veille jalousement sur la liberté et l'égalité, mais ça ne l'empêche pas d'avoir beaucoup de respect pour les rois des autres nations, quoiqu'elle n'en veuille pas pour elle même... Les Français ont beau être en république, ils savent bien qu'il ne faut pas mettre sur le même pied un roi et un paysan ou un tailleur de pierre... »

Rainandriamampandry, qui a été dix ans gouverneur de Tamatave, puise ses exemples dans ses souvenirs : « Ainsi, dit-il, à bord d'un navire de guerre, l'amiral mange dans une cabine à part avec son second et le mompera (l'aumônier) ; les officiers « moyens » mangent à une table qu'on appelle « caré », et les « matilo » ne sont même pas admis à la table des quartiers-maîtres. »

Peu à peu Rainandriamampandry, qui avait débuté sur un ton solennel, se laisse entraîner à des détails familiers et descend au traité de civilité puérile et honnête : il explique à ses compatriotes ce que c'est qu'*introduce* et quel rôle considérable cette formalité joue dans la vie d'un civilisé : « Voici monsieur Un Tel qui désirerait faire votre connaissance. — Alors les Vazaha se saluent d'un mouvement de tête, sans obséquiosité, car ils se souviennent qu'ils sont des hommes. » Il explique à ses lecteurs qu'il est tout à fait « improper » de recevoir quelqu'un dans sa chambre à coucher à moins qu'on ne soit malade et que ce quelqu'un ne soit docteur. C'est un traité des choses d'Europe, on y trouve de tout, depuis les circonstances dans lesquelles on met une redingote, jusqu'à l'énumération des qualités les plus recommandables du cœur et de l'esprit.

Qu'on l'entende bien, cependant, « nous ne voulons pas faire de vous des Français ou des Anglais, mais nous vou-

drions qu'un Malgache fût aussi civilisé qu'un Européen ». Souvent la langue le trahit, et d'ailleurs il ne comprend peut-être pas très bien lui-même ce qu'il veut expliquer : « Je vais vous dire ce que c'est qu'un gentleman. L'étymologie est *gentle*, bon, et *man*, garçon ; quand on n'est pas un bon garçon on n'est pas un gentleman... Un gentleman est un homme qui a du « taste »...

Parmi les ouvrages de Rainandriamampandry il en est pourtant quelques-uns qui ne se prêtent absolument pas à cet étalage d'érudition simiesque. Il a, par exemple, recueilli l'histoire, les coutumes et les contes des ancêtres. C'était là un sujet sur lequel il était particulièrement compétent, c'est là qu'on s'attendrait à le trouver intéressant s'il doit jamais l'être. Mais il s'est fait folkloriste parce que le révérend So and So avait publié un recueil de contes, et Monpera Un Tel une histoire des anciens rois ; il avait leurs ouvrages dans sa bibliothèque et il les a surtout recopiés. Çà et là pourtant il trouve le moyen de nous prouver incidemment qu'il ne comprend rien à la besogne qu'il a entreprise. Parmi les fables qu'il reproduit il en est un certain nombre qui ont le « liona » pour héros, le lion. C'est un animal qui n'existe pas à Madagascar, mais que les Malgaches lettrés connaissent bien pour en avoir vu la reproduction sur les couvertures des cahiers scolaires à dix centimes. Rainandriamampandry ne voit évidemment pas d'inconvénient à ce que des fables traduites de La Fontaine figurent au folk-lore malgache, et même, étant d'origine européenne, elles n'en ont pour lui que plus de prix.



En racontant l'histoire de Madagascar depuis 1860, Rainandriamampandry pourrait cependant se laisser entraîner à nous donner de l'inédit, car il s'agit d'événements auxquels il a été mêlé personnellement. Voyons ce qu'il nous dit de la mort de Radama II, qui fut assassiné par ses sujets en 1862, un des épisodes les plus dramatiques de l'histoire malgache contemporaine. Rainandriamampandry avait alors vingt-cinq ans ; il était douzième ou treizième honneur, et dès son enfance

il avait été des familiers de Radama, son compagnon de jeux. Aussi nous donne-t-il des détails matériels très précis : le roi fut assassiné dans la cuisine, une baraque en bois encore existante ; il fut étranglé au moyen d'un pagne de soie malgache, dont l'extrémité était fixée à la pierre du foyer. Ses dernières paroles furent : « Pourquoi me tuez-vous, moi qui n'ai jamais voulu ordonner une exécution capitale? » Ses meurtriers lui répondirent : « Tu n'es pas un roi, tu ne sais pas ton métier. » Et la réponse, rapprochée de la question, précise assurément d'une façon curieuse le concept de la royauté dans un cerveau nègre.

Mais nous voudrions en savoir davantage ; ce Radama II fut pleuré par une partie de l'Imerina, sa mort fut le signal d'insurrections, d'émigrations en masse ; de vieilles gens, encore aujourd'hui, le croient en vie et s'attendent à le voir revenir. Qui donc l'a tué? Et pourquoi? A la suite de quelles intrigues? Les pères jésuites accusent le révérend Ellis d'avoir pris part au complot ; Ellis répond aimablement qu'au contact de ses amis Français le roi avait acquis des vices qui le rendaient odieux à ses sujets. Qu'en pense Rainandriamampandry? Est-il pour ou contre Radama? Qu'a-t-il vu? Que sait-il? — Il nous cite quelques opinions et quelques passages de Laborde, d'Ellis, de Cousins ; mais il ne parle pas en son nom ; sur les sujets passionnants, et par suite compromettants, un Malgache n'ose jamais avouer son opinion.

Il ne retrouve de souvenirs détaillés que sur des sujets beaucoup plus humbles : « C'est en 1846 et 1847 que les lapins étaient chers ! Razafinkarefo en avait eu le premier, et il les vendait six francs vingt-cinq centimes ; mais le bruit se répandit qu'ils avaient des petits douze fois l'an ; alors les prix montèrent en cinq ou six mois ; les jolis petits gris se vendirent jusqu'à deux cents francs pièce ; une esclave enceinte fut échangée un jour contre une lapine pleine. » Ces histoires de lapins ne sont pas compromettantes, quoiqu'elles aient leur intérêt : elles nous font sentir combien ce peuple, d'apparence réservée, est au fond impressionnable, emballé, joueur.

Enfin, pendant certaines périodes de sa vie, Rainandria-

mampandry s'est astreint à noter quotidiennement les événements qui l'intéressaient : rien ne prouve qu'il ait eu en vue une publication ultérieure ; peut-être a-t-il simplement voulu faire un aide-mémoire pour son usage particulier. C'est ainsi qu'il a tenu très soigneusement un journal des deux guerres franco-malgaches de 1885 et 1895, pendant lesquelles il était généralissime de l'armée hova près de Tamatave. Il est tout naturel qu'il ait voulu conserver des notes exactes sur deux périodes pendant lesquelles il a joué un rôle tout particulièrement important et même glorieux ; car enfin il a remporté sur l'amiral Miot la victoire de Farafate. Aussi on ouvre ce journal avec curiosité, mais elle est vite déçue. Le généralissime a compté tous les jours les coups de canon tirés de part et d'autre, et il ajoute régulièrement : « Grâce à Dieu, il n'y a eu personne de touché. » Ce journal est généralement aussi monotone que celui dont il est question dans les *Innocents abroad*, de Mark Twain : « Lundi : levé, tubé, couché. » Un jour pourtant, un Malgache, resté à Tamatave au service d'un blanc, s'y est trouvé à l'étroit, et il a passé aux Hova. C'est une grosse affaire. on l'interroge, et l'une de ses réponses est tout à l'honneur de la gendarmerie française, qui semble avoir conservé toute son énergie sous un climat accablant. — « Que deviennent à Tamatave les femmes malgaches ? » demande-t-on au transfuge : « Elles se tirent assez bien d'affaire ; il se trouve toujours un gendarme pour leur faire gagner cent sous, quelquefois même il s'en trouve trop. »

Le lecteur cherche le récit de la bataille de Farafate, et il le trouve : « Les coups de canon, dit Rainandriamampandry, étaient si nombreux que je n'ai pas pu les compter : mais le ciel et la terre étaient pleins de fumée ; les balles étaient aussi nombreuses que les grains de sable de la plage, et les Malgaches ont eu un tué et onze blessés... » Quant aux pertes de l'ennemi, le transport en a exigé quatre *sarety* (charrettes), et une seule contenait jusqu'à cinquante-trois blessés. A part l'évaluation exagérée des pertes de l'ennemi, bien excusable dans un bulletin de victoire, rien ne trahit la personnalité de l'auteur ; pas une expression haineuse à l'égard des Français ; impossible d'ailleurs de comprendre

quelque chose à la description confuse de la bataille. L'unique victoire de l'armée hova aurait mérité un narrateur moins sec.



Les gros registres contiennent encore la série complète des comptes rendus du conseil des ministres à Tananarivo, de 1887 à 1894. L'auteur n'est pas Rainandramampandry, puisqu'à cette époque il était gouverneur de Tamatave ; mais ils ont été rédigés ou recopiés pour lui et par son ordre ; il désirait se tenir au courant des événements et des promotions.

Le « cabinet » se réunissait deux fois par semaine ; et c'était le premier ministre, Rainilaiarivony, qui était le « chairman ». Il y est assez souvent question des difficultés avec le Résident général de France, des expressions de notre langue diplomatique apparaissent çà et là, bizarrement défigurées. Tantôt le Résident remet une *not very ball* qui semble bien avoir été une note verbale, et qui se terminait par un *ependiksa* (appendice) insidieux. Tantôt il insiste sur la question de l'*eccecotore*, à moins que ce soit l'*eksoatora*, travestissements sous lesquels se déguise évidemment l'*exequatur*. Le cabinet, malgré ses lumières, ne connaît pas beaucoup mieux le sens que l'orthographe de ces mots bizarres ; mais ils ne lui en inspirent que plus de méfiance ; il se doute bien que là-dessous il y a le « Protectorat » ; et toutes ces discussions, qui pourtant se sont terminées tragiquement, ont une allure irrésistible d'opéra-bouffe.

La défiance contre les Européens perce à chaque instant dans les délibérations. Les « mompera » demandent l'autorisation de bâtir un observatoire « pour regarder toutes les « Planet », comme par exemple les étoiles et le soleil d'après les règles de l' « astronomera ». Le cabinet, après plusieurs séances, finit par accorder l'autorisation, mais à la condition que « le gouvernement malgache aura le droit de regarder tout le temps dans les lunettes quand ça lui fera plaisir » et que « les mompera se garderont de faire des choses susceptibles de nuire au gouvernement » : sous cette formule vague se cache évidemment la crainte de sorcelleries, au sujet des-

quelles on ne peut pas constitutionnellement s'expliquer d'une façon plus claire, puisque la loi déclare le christianisme religion d'État et passibles de mort tous ceux qui croiront encore aux sorciers. — Une autre fois, M. « Sebaraby » (Suberbie) a demandé l'autorisation de faire un chemin de fer. Mais cette fois le cabinet se fâche ; il a bien examiné le projet et l'a trouvé « plein de pièges insidieux ; il y a une arrière-pensée politique ; on se moque du gouvernement ».

Ce n'est pas seulement des Français que le cabinet se méfie. Un missionnaire anglican, un *besopy*, comme les appelle le Malgache, parce qu'ils ont à leur tête un *bishop*, a demandé l'autorisation d'aller évangéliser le Betsiriry ; comme cette province ne reconnaît pas l'autorité de la reine, le *besopy* offre de doubler sa propagande religieuse d'une propagande politique ; il tâchera, si on veut l'y autoriser, de ramener avec lui à Tananarivo quelques chefs rebelles. Le cabinet fait à ces offres aimables une réponse évasive ; parce que, fait observer le secrétaire entre parenthèses, « ce n'est pas aux vazaha de faire la police ici ; c'est exclusivement l'affaire des Malgaches ». — Un autre missionnaire anglais, prêchant devant la cour, s'est laissé entraîner par le souvenir de ses lectures hagiographiques, par l'exemple de grands prédicateurs disant en face leurs vérités aux rois. Il a risqué une parabole offensante pour Rainilaiarivony ; le premier ministre s'est mis dans une grande colère, ainsi qu'il l'explique au conseil ; mais le missionnaire a fait des excuses, il s'est même « agenouillé devant moi, et je lui ai pardonné ». — Les missionnaires anglais ont été pour les Malgaches des professeurs très écoutés, sinon toujours compris ; mais ils n'ont jamais, comme on le croit trop souvent en France, dirigé la politique malgache ; ils se sont toujours heurtés à la méfiance et à la vanité hova, qu'ils avaient eux-mêmes entretenues et surexcitées.

Le cabinet a souvent à s'occuper des bandes de pillards qui poussent des pointes jusqu'en Imerina. Un jour il s'agit d'une bande au nord d'Ambohimanga ; le repaire est à peine à un jour de marche ; la garnison d'Ambohimanga lui donne quelquefois la chasse ; mais les soldats s'arrêtent pour déjeuner, dès qu'ils aperçoivent les Fahavalo, et ne recommencent la poursuite que lorsque l'ennemi est hors de vue.

Le cabinet se désole, mais ne voit pas le remède. — Les nominations et les promotions tiennent une place assez grande. Razafintsoa a fait le commerce clandestin de l'or, il est passible des peines les plus graves ; laquelle va-t-on lui appliquer ? C'est bien simple : la garnison de Tulléar, dans un pays lointain et fiévreux, a besoin d'un interprète, et justement Razafintsoa sait le français ; on le nomme officier à Tulléar. Un gouverneur de la côte, Razafintsalama, vient d'avoir un engagement sérieux avec les Sakalava ; il s'est admirablement comporté, il a reçu deux balles. Le cabinet se demande si on doit lui donner de l'avancement. On croit deviner que beaucoup de membres hésitent à créer un précédent fâcheux ; d'ordinaire l'avancement s'achète : cependant les bons sentiments l'emportent, et Razafintsalama est nommé treizième honneur, parce que, dit le compte rendu, « il y en a tant d'autres qui n'ont rien fait du tout et qu'on fait avancer ».

Le cabinet n'a aucune idée de la séparation des pouvoirs : il cumule les fonctions administratives et judiciaires. Il perd beaucoup de son temps précieux à juger des affaires qui ne sont pas toujours très importantes. Par exemple, il s'occupe d'une rixe qui s'est terminée par la mort d'un homme. Il est vrai que, chez ce peuple doux, pareil accident a du moins le mérite de la rareté. — Ou bien encore le conseil des ministres s'intéresse à un soldat de Mahamanina, qui avait une jolie femme et que ses chefs chargeaient sans trêve de missions lointaines ; il se plaint qu'on ne lui laisse pas le temps de se reposer, et le conseil lui donne raison. — Un bruit étrange s'était répandu en Imerina ; les Européens, acheteurs de tant de produits indigènes, comme le caoutchouc, qui paraissent inexploitables aux nègres, auraient trouvé le moyen d'utiliser industriellement le cœur humain, et paieraient ce viscère un bon prix. Dès lors, on avait trouvé dans les fossés des cadavres d'enfants, la poitrine ouverte, et les bonnes gens qui se rendaient au marché y avaient apporté quelquefois des cœurs cachés au fond d'un panier de riz ou d'œufs. Le conseil des ministres hésite : il est bien invraisemblable que des Européens soient les promoteurs de cette atrocité, mais, si pourtant cela était, faut-il s'exposer à des complications diplomatiques ? On se décide pourtant à poursuivre les mar-

chands de cœurs. — Une autre fois, on juge le procès en divorce du prince Ramahatra et de la princesse Razafindrazaka. La princesse, pour établir la légèreté de son conjoint, appelle en témoignage « tout Tananarive, l'est, l'ouest, le nord et le sud » : il y a des scènes de larmes, le conseil des ministres compatit.

Il arrive cependant qu'on songe aux grandes affaires, à cet emprunt aux Français de trois millions de piastres qui est le prétexte de tant d'impôts. Le conseil essaie quelquefois d'obtenir du premier ministre des explications, des comptes. Mais le vieux despote reste dans des généralités rassurantes : tout va bien, l'État malgache aura incessamment amorti sa dette. Il appert que tous les ministres, y compris celui des Finances, ignorent complètement que, s'ils ont payé régulièrement les intérêts, ils n'ont pas encore remboursé un sou du capital.

De tous les manuscrits de Rainandriamampandry, ce compte rendu des séances du cabinet est peut-être le moins dépourvu d'intérêt ; le contraste est amusant entre l'organisation européenne du conseil des ministres et la façon nègre dont les affaires s'y traitent. Rainandriamampandry aurait pu nous renseigner beaucoup plus complètement sur l'Imerina qu'on ne voit pas. Son portrait a été publié, comme document anthropologique, dans la *Revue des Sciences pures et appliquées*, entre des photographies de maques et la reproduction de l'*Epiornis giganteus* — la science ne respecte rien — : ce portrait est très ressemblant. L'homme avait bien ce masque d'oiseau de proie, de vieux pirate, et ces yeux, dont la pose devant un appareil a exagéré encore l'expression dure et féroce. Il n'est pas admissible que ce soit là la figure d'un paisible compilateur. Ceux qui l'ont connu dans l'exercice de ses fonctions de gouverneur à Tamatave racontent une foule d'anecdotes qui font honneur à sa rapacité ingénieuse. Son attitude comme soldat n'a pas été en contradiction avec sa physionomie énergique, et, s'il est vrai qu'il n'a jamais été exposé à de bien rudes épreuves, du moins est-il le seul général hova qui n'ait pas tourné le dos au premier coup de canon. Après la conquête et comme ministre de l'intérieur.

il a connu l'insurrection longtemps avant qu'elle éclatât, il a dû correspondre avec ses chefs, et cependant, quatre fois par jour, au ministère de l'intérieur, il serrait la main de ses collaborateurs français en causant gentiment de sa voix douce et précipitée. Enfin il est mort sans rien dire, et, devant le peloton d'exécution, il a été, même pour un Malgache, extraordinairement calme et brave sans forfanterie.

Seulement, il n'a jamais écrit une ligne qui nous renseigne sur le véritable Rainandriamampandry ; sa littérature et sa vie sont entièrement séparées et ne réagissent pas l'une sur l'autre. Pourtant, il y a quelquefois dans ses manuscrits des feuillets cousus ensemble, et quand on a coupé le fil on trouve généralement la mention d'un deuil de famille, par exemple la mort de son fils chéri, qui parlait norvégien, anglais et français. C'est évidemment une manière de mettre à part et de soustraire à l'œil du profane les nouvelles attristantes. Or, deux feuillets ainsi cousus contiennent la copie d'une lettre de Tananarive, du mois de septembre 1895 : elle ne renferme que ces mots, qui durent être terribles pour le vieillard plein d'illusions : « Monsieur, je vous serre la main en Dieu, la lutte devient terrible ; les Français sont à Ambohipihaonana. » C'est la seule occasion où le seizième Honneur Rainandriamampandry, dans l'énorme fatras de ses manuscrits, laisse deviner quelque chose de ses sentiments profonds.



Le hasard m'a mis entre les mains un autre manuscrit malgache, qui, par certains côtés, est plus intéressant que celui de Rainandriamampandry.

Ce n'est pas que, par certains autres, il ne s'en rapproche beaucoup, et surtout par l'étalage d'une érudition hétéroclite. L'auteur se sent plutôt attiré par les problèmes de philologie que d'économie politique ou de haute administration. Il a écrit un opuscule qui, sans doute, restera éternellement inédit, « sur l'orthographe défectueuse de quelques vieux proverbes malgaches ». Ce sujet modeste lui est un prétexte à des envolées extraordinaires : il éprouve le besoin d'expli-

quer à ses lecteurs que la lettre latine C correspond en gothique à la lettre H, et que *cornu* et *horn* sont le même mot ; pendant plusieurs pages il s'abandonne tout entier aux joies de la grammaire comparée des langues ariennes; il craint que l'intérêt de semblables études n'échappe à ses compatriotes, et pourtant, dit-il, « *etiam capillus habet umbram suam* ». Toujours à propos des vieux proverbes mal orthographiés, il nous cite Joubert : « celui qui a de l'imagination sans érudition a des ailes et n'a pas de pieds » ; Horace : « *Cœlum non animam mutant qui trans mare currunt* » ; Gœthe : « *Die Natur ist das einzige Buch das auf allen Blättern grossen Inhalt bietet.* » Il est question de Sisyphe et de Pénélope, de l'*ignoratio elenchi*, et de l'ouvrage de Richard Wateley sur la rhétorique; de l'usage du « narcotique appelé chloral » et du nitrite d'amyle ; des Alpes Pennines et des moines du mont Saint-Bernard (mons Jovis). Une large place est faite naturellement aux citations d'Isaïe, de saint Luc, du Deutéronome.

Plus encore que les manuscrits de Rainandriamampandry ceux de RaX sont de nature à inspirer des doutes respectueux sur le caractère pratique de l'instruction donnée aux Malgaches par les missionnaires. En ce qui concerne ce pauvre RaX, il semble bien que ses maîtres aient réussi à le détraquer tout à fait, ou peut-être la nature leur avait-elle épargné la moitié du chemin. Il passe à Tananarive pour avoir la tête un peu dérangée. Aussi a-t-il écrit un ouvrage intitulé : « Autobiographie et lamentations, mêlées de considérations religieuses et politiques. » C'est un livre inédit, mais recopié avec beaucoup de soin, à l'encre noire, rouge, violette et verte, les différences de couleur servant à marquer et à graduer les effets. Ce qui le rend curieux, c'est qu'il n'a pas gardé trace de la réserve habituelle aux Malgaches ; RaX y étale avec un courage d'illuminé ses sentiments et ses haines les plus intimes.

La vanité, le plus puissant peut-être de tous les mobiles hova, y éclate ingénument : « Lorsque le Père Delbouxe, curé d'Ambohimitsimbina, me vit pour la première fois, il s'écria : « Dieu ! le bel enfant, on dirait Jésus-Christ. » Et c'était aussi l'opinion de ma sœur Tanaz et du révérend Robert

Toy. » A toutes les pages on rencontre des phrases qui commencent par : « Moi, RaX... »; quatre ou cinq photographies sont éparses dans le manuscrit, et toutes représentent RaX dans des attitudes variées, mais également dignes. — C'est cette intelligence qui le tue, cette terrible supériorité qu'il ne peut pas dissimuler et qui lui fait tant d'ennemis. « Un jour le premier ministre ordonna aux officiers et aux princes de mettre leurs enfants à la nouvelle école du Palais-d'Argent. C'est, dira-t-on, qu'il désirait leur assurer une instruction solide! Oui, pour l'observateur superficiel, qui se laisse prendre à des mirages semblables à ceux du Sahara africain. En réalité, il s'agissait de toute autre chose ; c'était une combinaison scélérate de ce profond politique : il voulait connaître les enfants les plus intelligents, ceux qui étaient susceptibles de se rendre redoutables, afin d'arrêter leur développement ; je courus là un terrible danger ! » Il est incontestable que RaX est un peu maniaque de la persécution : « Ah! s'écrie-t-il à différentes reprises, comme M. François-Marie-Arouet de Voltaire a raison de dire : « La carrière des lettres est plus épineuse que celle de la fortune ! »

Il a en horreur le premier ministre Rainilaiarivony, il l'appelle tyran à chaque page, il l'accable de citations : « Il n'appartient qu'aux tyrans d'être toujours en crainte, comme dit Hardouin de Péréfixe » ; ou bien encore : « Voilà qui rappelle les vers de Crébillon dans *Rhadamiste*, 5, 2 :

> A la cour d'un tyran, injuste ou légitime,
> Le plus léger soupçon tint toujours lieu de crime.

Il met à contribution Chénier, Tacite, Sénèque, Juvénal. D'ailleurs, il précise ses accusations, il nomme les victimes, et, pour ne parler que des plus illustres, Rainilaiarivony aurait fait avorter Ranavalona II et l'aurait ensuite lentement empoisonnée : il aurait fait mettre à mort le mari de Ranavalona III, toutes choses d'ailleurs dont il était après tout fort capable. RaX, emporté par son indignation, va jusqu'à reprocher au premier ministre la couleur de sa peau : « C'est un sale nègre, il est noir comme un Martiniquais... Oui, je le jure, je le crie aussi haut que la trompette du jugement dernier, c'est un crocodile féroce qui dévore tout indistincte-

ment. » Pour bien saisir tout le sel de cette proclamation que son auteur confiait discrètement à son cahier de notes, il ne faut pas oublier que RaX, au moment où il la faisait, était aide de camp de Rainilaiarivony, et qu'il l'est resté.

Il fut élève des Anglais, il conserve un palmarès de 1880, où nous voyons qu'il eut d'excellentes notes en astronomie, éthique, économie politique, etc., ce qui ne nous surprend nullement. Aussi est-ce plutôt aux Français que va sa sympathie : « On dit que les Français sont de mauvaises gens : l'autre jour, M. Le Myre de Vilers (Charles-Marie), rencontrant ma femme sur la place d'Andohalo, lui a dit bonjour très aimablement, et cependant il ne la connaissait pas. »

Quant à ses anciens maîtres, il en dit pis que pendre : « Quand je me compare, moi, RaX, à mister..., c'est certainement à mon avantage que tourne la comparaison. Voilà un homme qui a quitté sa profession de pasteur, la plus belle de toutes, pour se faire négociant... Il a introduit en masse à Madagascar les piastres mexicaines qui lui coûtaient deux francs cinquante centimes et qu'il revendait cent sous...; comme dit l'Écriture à propos du Diable : c'est le père du mensonge. »

A d'autres il fait des reproches d'un ordre plus délicat ; il déclare que son ami Rabe a pincé le révérend Z.., avec la petite Raivo et que le pasteur un peu embarrassé aurait cité, pour se justifier, cette parole de Salomon ; « Le vin pris avec modération réconforte l'estomac. »

Dans cet ordre d'idées il ne respecte même pas la mémoire vénérée d'Ellis, l'ancêtre de la prédication anglaise à Madagascar. Après quarante années écoulées, il se fait l'écho des plaintes discrètes du Onzième Honneur Rainivelo : « Ma femme va toujours prendre la nuit des leçons de Saintes Écritures ; le révérend ne pourrait-il l'instruire de jour? » RaX ajoute : « L'enfant de Rainivelo eut le teint très clair et il a bien prouvé qu'il avait du sang européen dans les veines, car, un jour de désespoir, il s'est fait sauter la cervelle. » — Deux missionnaires avaient des jardins contigus, « ils ont la rage de faire pousser des fleurs » ; un beau jour, pour une question d'irrigation, ils se sont boxés, « et un Malgache a accroché, dans la haie qui les séparait, une feuille de papier sur laquelle il avait écrit cette parole de saint Paul apôtre,

Galat. V, 9 : « Toute la morale tient dans cette seule phrase : aimez-vous les uns les autres ». — Mister ..., attaché à la mission, s'est fait naturaliser Malgache ; « certainement je ne veux pas dire du mal de Madagascar, c'est mon pays, mais je ne peux pas m'empêcher de rire ».

Parfois RaX fait à ses maîtres des reproches d'une curieuse subtilité psychologique : il déclare que le révérend... est jaloux des diplômes d'honneur que ses collègues Baron et Sibree ont reçus de différentes sociétés savantes. Il examine le cas de W. Clayton Pickergill, qui de missionnaire est devenu vice-consul de Sa Majesté Britannique et que depuis ce temps-là on n'a jamais revu dans aucune église. Pourquoi cela ? « C'est qu'il est venu à Madagascar comme missionnaire indépendant (nous dirions en France méthodiste) ; il n'ose pas abandonner ouvertement son ancienne foi ; mais il sent bien que le personnage distingué qu'il est devenu ne peut appartenir à une autre confession que l'église établie d'Angleterre. »

Et qu'on n'essaye pas d'atténuer l'importance de ces défaillances individuelles ; RaX s'en rapporte là-dessus au proverbe anglais. *One scabbed sheep infects the whole flock ;* « une brebis galeuse contamine tout le troupeau »... Ils viennent ici avec femme et enfants, ce ne sont pas eux qui consentiraient à se passer de famille comme les mompera. Voyez miss Une Telle..., elle vient d'épouser M. So and So. Et miss X... et miss Y !... elles viennent ici pour y trouver une situation et un mari : il n'y a que cette pauvre miss X... qui ne convole pas. elle est trop laide sans doute, il n'y a réellement pas moyen. Mais surtout, tous, tant qu'ils sont, ils ont bien d'autres idées en tête que la parole de Dieu. » Il reproche à la mission d'avoir soutenu la New Oriental Bank, d'avoir fait des affaires : « Ce sont des marchands d'âmes. »

Voilà comment un catéchumène malgache juge ses maîtres, sans que ses pensées intimes aient une influence appréciable sur son attitude et sur la chaleur de ses protestations de dévouement.

RaX, depuis la guerre, a tourné le dos aux missionnaires anglais et c'est plutôt avec moi qu'il a des relations suivies. Dernièrement il m'a remis une supplique, une demande de

secours qui se terminait par cette citation, destinée à triompher de mes hésitations et à prévenir les lenteurs administratives : « *Deliberat Roma, perit Saguntum.* » J'aime à me représenter ce que sera le nouveau chapitre de ses Mémoires, celui qu'il me consacrera.



Éducateurs arabes ou européens ont obtenu à Madagascar des résultats analogues. Leur enseignement a été accueilli avec beaucoup d'avidité, on en a appris la lettre par cœur, mais on n'en a pas du tout saisi l'esprit. Dans le folk-lore, les idées ou plutôt les phrases monothéistes font l'effet de corps étrangers enkystés dans un organisme, et on ne peut assurément pas soutenir que le cerveau malgache s'assimile aujourd'hui les bibliothèques que nous y déversons. Chez ce peuple imitateur, élève modèle et surmené, l'enseignement européen exerce des ravages plus apparents. Mais les Hova, sous leurs chapeaux hauts de forme, conservent fidèlement le cerveau d'Andriampoinimerina et de ses conseillers ; et c'est d'ailleurs ce qu'ils ont de mieux à faire.

E. F. GAUTIER

# L'« IRRÉDENTISME »

## CONTEMPORAIN

Puissance incomplètement constituée aux dépens de l'Autriche, puisqu'elle n'atteint point encore à ses frontières naturelles : puissance portée à faire de la recherche de ce complément le ressort même de sa politique extérieure : telle nous paraissait l'Italie vers 1870. — Puissance alliée de l'Autriche et de l'Allemagne, mais, en bonne chronologie diplomatique, réconciliée avec Vienne avant qu'elle eût traité avec Berlin : ainsi se présente l'Italie de 1882.

Entre ces deux dates se place la période décisive d'une évolution qui relève, sans doute, de l'histoire générale de l'Europe, mais qui se caractérise essentiellement, du point de vue italien, par l'abandon du programme « irrédentiste ».

Le *pourquoi* de cette évolution, ses conséquences et son terme probable, c'est l'étude que nous essayons d'aborder. Nous croyons que cette étude confine à une foule de questions d'actualité, ou à la veille de devenir telles. L' « irrédentisme » a fourni trop visiblement la rançon des avantages recherchés par l'Italie dans la Triplice, pour que ses vicissitudes et ses retours n'intéressent point nos rapports immédiats avec cette puissance. Les transformations qui se préparent au

sein de la monarchie austro-hongroise peuvent l'appeler à prendre une forme nouvelle. Enfin le conflit des Italiens et des Slaves de l'Adriatique s'élargit autour de Trieste : il mérite d'être attentivement suivi par un peuple comme le nôtre, qui vise à consolider ses attaches avec le monde slave, sans compromettre une renaissance de sympathies entre Latins.



« Pour aller à Berlin, il faut passer par Vienne », disait M. Sydney Sonnino, dans un discours célèbre de la fin de décembre 1881. Et, « pour passer par Vienne », il s'entendait de reste que l'Italie officielle devait renoncer tacitement, mais formellement, à Trieste et au Trentin. Le principal effort de la campagne, poursuivie au parlement et dans la presse, pendant toute cette année, en faveur de la Triplice, porta donc sur l'*irrédentisme*, dont il fallait à tout prix désabuser l'opinion. On l'attaqua dans son principe, dans sa tradition, dans le tempérament très « latin » qu'il incarnait, et qui était, au fond, celui des guerres de l'indépendance. Du principe des nationalités on déclara qu'il avait fait son temps, que, d'ailleurs, son application à Trente et à Trieste était contestable. « Avant tout — écrivait, dans la *Rassegna settimanale* du 29 mai 1881, le même M. Sonnino, qui dirigeait le nouveau centre parlementaire — il faut mettre avec résolution à l'écart la question de l'*Italia irredente*. La possession de Trieste, dans les conditions actuelles de l'empire austro-hongrois, est de la plus haute importance pour lui, et il lutterait à outrance plutôt que d'y renoncer. De plus, c'est le port le mieux situé pour *tout le commerce germanique*. Sa population est mixte, comme toute celle qui avoisine notre frontière orientale. Revendiquer Trieste comme un droit serait *une exagération du principe des nationalités*... Trente, au contraire, est sans conteste terre italienne, et compléterait notre système défensif, sans avoir pour l'Autriche l'importance de Trieste. Mais nos intérêts dans le Trentin sont trop médiocres, en comparaison de ceux que représente pour nous une amitié sincère avec

l'Autriche. » — La tradition non plus ne pesait guère dans la balance de l'auteur anonyme d'un article de la *Nuova Antologia* de la même année, qui écrivait : « Il n'est pas une nation, en Europe, qui n'ait ses provinces *irredente* à réclamer sur la base de la communauté de langue et du *droit historique*. Mais quand une nation est constituée et possède une étendue qui suffit à la liberté de ses mouvements, elle ne fait pas de la revendication d'un lambeau de terre le pivot de sa politique extérieure ! » — Quant aux exigences du tempérament national, de celui qui venait de lutter avec honneur pour la liberté de la patrie, et qui avait eu ses aventuriers, sans doute, mais aussi ses penseurs et ses héros, c'est Sonnino, c'est Torraca, c'est Cadorna, c'est Minghetti, qui, à Montecitorio ou dans la presse, les déclarent à l'envi de mauvais conseil, inconciliables avec le patriotisme « éclairé ». Minghetti fait allusion à la tribune aux « vues ambitieuses », aux « sentiments inquiets » que l'Europe prête à l'Italie. « Le premier devoir du gouvernement, ajoute-t-il, est d'effacer jusqu'à la trace de ces soupçons et de montrer que notre pays n'a pas d'arrière-pensées. »

C'était en somme une école qui ne se cherchait pas d'ancêtres, ne se payait pas de souvenirs, réagissait même de toutes ses tendances contre une façon spécifiquement « latine » d'entendre la politique. Pour elle, la politique n'était que l'art de manœuvrer sur un échiquier, et elle invoquait contre ses adversaires les nécessités du jeu. Reconnaissons qu'elle se rendait un compte exact des dispositions générales des puissances, — dispositions que nous ne nous sommes assimilées que beaucoup plus tard. Elle s'apercevait que le monde des chancelleries, déjà influencé par celui des affaires, voulait la paix et marquait de la suspicion à tous les idéalismes capables de la troubler. Elle avait pressenti cette atmosphère d'internationalisme, qui va s'épaississant autour de nous, sinon les beautés même du concert européen. Enfin elle démêlait très bien cette autre loi de l'époque, savoir que, pour faire figure dans un « concert », il n'y faut point paraître isolé.

Il manquait à cette argumentation ce je ne sais quoi de prenant dont ne peuvent se passer les raisons les plus politiques du monde, en un pays d'opinion. L'affaire de Tunis fournit à point un puissant dérivatif aux tendances irréden-

tistes. On conjura le patriotisme de constater que le péril était au Sud. Certains orateurs ne craignirent pas d'évoquer, en plein Parlement, le souvenir « des grandes invasions africaines ». On eût dit que Carthage, par un prodigieux écart de culture historique, faisait oublier Mantoue. Il en fut qui apportèrent sur l'autel de la patrie les persécutions même qu'ils avaient eu à subir du régime autrichien ; parmi eux, le député Finzi, ancien prisonnier de Josephstadt, qui vibra en ces termes : « La véritable politique de l'Italie exige l'entente avec l'Autriche. C'est seulement unis à l'Autriche que nous pourrons tenir tête à toutes les surprises de l'Europe. Je dis cela, oubliant toutes les souffrances que j'ai endurées sous l'Autriche, toutes les épreuves auxquelles ma pauvre personne a été misérablement exposée... »

Si l'on ajoute que, de son côté, la monarchie de Habsbourg avait alors une raison de plus de faire sa paix avec l'Italie : les perspectives d'avenir en Orient que venait de lui ouvrir le traité de Berlin ; et l'Allemagne une raison de moins de masquer plus longtemps son réel désir de conclure la Triplice : l'échec relatif de ses avances à la Papauté — il apparaîtra que l'« irrédentisme » trouvait ligués contre lui, en 1881, des éléments formidables et même contradictoires. Il était condamné à la fois, en Italie, par les sages et certains outranciers de la politique ; au dehors par les principes d'équilibre européen de M. de Bismarck et les intérêts naissants du *Drang nach Osten*. C'était plus qu'il n'en fallait pour disqualifier, au moins dans sa forme classique, l'ancien programme national. Après la conclusion de la Triplice, il n'en subsista guère, pendant longtemps, qu'une sorte d' « état d'âme », un peu trouble, un peu romantique, un peu exalté parfois, qui ne pouvait d'ailleurs se préciser que sous le contrôle du gouvernement. Le même ministre Depretis, qui occupait le pouvoir au moment de la signature du traité, et qui en avait assez fortement discuté le principe, d'accord avec son collaborateur Mancini, lui fut impitoyable. De son temps, le simple cri d' « *Evviva Trieste italiana!* » était puni comme séditieux par les tribunaux du royaume. Au moment de l'affaire Oberdank (novembre-décembre 1882), quand toute l'Italie frissonna devant la potence érigée par ordre de la cour

martiale de Trieste, l'organe officieux de la *Consulta* se borna à prier la presse viennoise « de ne pas interpréter incorrectement (*sic*) les manifestations de pitié qui ne pouvaient manquer de se produire en Italie[1] ». Partout, du reste, où les manifestations parurent dépasser la mesure permise à la « pitié », la justice italienne condamna à l'emprisonnement leurs auteurs. Plus tard, M. Crispi se montra moins obséquieux vis-à-vis du gouvernement de Vienne, duquel même, assurent ses intimes, il se plaignit quelquefois à Berlin. Du reste l'Italie, longtemps grisée par sa politique entreprenante, lui fournit peu d'occasions de sévir contre les réfractaires à l'alliance austro-hongroise.

Est-ce à dire qu'il n'existe plus de ces réfractaires, ou — ce qui revient au même — que l'« irrédentisme » ait passé à l'état de pur souvenir historique? Il serait étrange que vingt années d'un régime qui arrachait, suivant l'expression même de Bonfadini[2], l'« Italie à sa politique séculaire » eussent fait au pays une âme absolument nouvelle. Même la patine de notre époque positive n'opère pas de ces miracles. La persévérance d'une sorte de loi d'attraction entre la nation italienne et les provinces *irredente* est au contraire un phénomène facile à surprendre, derrière le rideau des alliances officielles. Il faut essayer de définir cette loi, de montrer comme elle s'accommode, pour l'instant, de ces alliances même, et comment aussi — certaines éventualités aidant — elle peut redevenir le principe de leur rupture.



Environ sept cent mille individus d'origine italienne sont sujets de la monarchie de Habsbourg. Ils se répartissent en deux groupes principaux, dont les conditions politiques et ethnographiques diffèrent assez pour que chacun soit l'objet d'un examen à part : les *Tridentini*, et les habitants des trois provinces de Trieste, Goritz et Istrie, comprises, d'après la

1. Chiala. *Pagine di Storia contemporanea*. III, p. 329.

2. *Revue internationale* du 25 février 1888.

carte administrative de la Cisleithanie, sous la dénomination commune de *Littoral*[1].

La *Luogotenenza di Trento* est un appendice de population italienne compacte aux contrées allemandes du Tyrol. Sur environ trois cent soixante mille âmes, elle compte à peine, en effet, une dizaine de milliers d'Allemands, militaires et fonctionnaires compris. Sa frontière supérieure ne s'appuie guère à des signes naturels, puisqu'elle coupe horizontalement le système montagneux orienté, du Nord au Sud, le long de la vallée de l'Adige ; mais elle se confond à peu près, du Stelvio à la Marmolada, avec la ligne de partage des langues, au point qu'il suffirait de légères rectifications pour calquer la frontière administrative sur celle des nationalités. Toute la « question du Trentin » roule sur les aspirations de l'élément italien à former une province indépendante du reste du Tyrol et sur la politique qui les refoule.

A Vienne et à Innsbrück, foyer traditionnel de loyalisme, on ne se soucie point, en effet, d'affaiblir le lien déjà très mince qui rattache cet élément à l'Empire. Toute la politique administrative tend au contraire à mater l'esprit décentralisateur des municipalités *tridentine* ; à altérer même, par la diffusion de l'école allemande, cette sorte d'unité et d'intégrité « linguistiques » qui constitue le plus apparent des titres du Trentin à l'autonomie. C'est dans cet esprit que le gouvernement a fondé, à Trente même, une école populaire et un asile, où — concluait, il y a quelques années, une commission d'enquête — « quatre cents enfants de la classe pauvre désapprennent leur langue maternelle sans pouvoir s'assimiler l'autre, de sorte qu'ils finissent par ne plus savoir s'exprimer dans aucune ». C'est la même politique, familière à la diète d'Innsbrück, qui fait converger vers Botzen les routes des hautes vallées latérales à l'Adige, et qui refusait à la ville de Trente, en 1897, l'autorisation de garantir un emprunt de 1 500 000 florins en vue d'établir un réseau de tramways électriques autour de cette petite capitale. Elle a fini par en-

1. Nous mettons intentionnellement à part les quinze à dix-sept mille Italiens de Dalmatie, parsemés sur la côte d'une province dont l'*Hinterland* est occupé par près de cinq cent mille Slaves, et dont l'influence politique est à peu près nulle, hors du rayon des questions de clocher.

gendrer un état d'hostilité endémique entre les corps électifs du nord et du sud du Tyrol. La représentation du Trentin au *Reichsrath* se compose de huit membres : elle se fait nommer tout entière sur le programme de l'autonomie. Les députés provinciaux s'abstiennent, depuis longues années, en signe de protestation, de siéger à la diète d'Innsbrück.

L'antagonisme de race perpétue ces conflits beaucoup plus que la rivalité des intérêts locaux. Il trouve un aliment dans certaines initiatives privées qui, appuyant l'action gouvernementale, la découvrent, en quelque manière, et finissent par lui donner couleur d'entreprise systématique du « germanisme » contre la nationalité italienne. Le *Schulverein*, par exemple, prend, vis-à-vis des communes, l'engagement de rembourser leur part contributoire à la création d'écoles allemandes. Il entretient, exclusivement de ses deniers, une classe enfantine à Arco, des asiles à Luserna et à Vodena, un jardin Frœbel à Rovereto, etc. La méthode d'expansion des Allemands n'excluant aucun moyen, même parmi les plus anodins d'apparence, les clubs alpins, non seulement de Vienne, mais de Dresde ou de Leipzig, les Sociétés de grands hôtels travaillent d'accord à implanter la langue allemande, soit par l'appât du gain, en contraignant indirectement les domestiques, aubergistes et guides à l'apprendre, soit par une prise de possession matérielle, en prodiguant les inscriptions sur les refuges de montagne et les poteaux indicateurs. Mainte brochure de propagande, maint livre même, bourré d'arguments historiques et ethnographiques, donnent à ces privautés du tourisme un sens agressif : les Allemands prétendent, en effet, démontrer que, ce faisant, ils reprennent pied sur une terre « scientifiquement » allemande. Comment s'étonner, du reste, que les néologismes *germanizzare*, *germanizzazione*, aient passé dans la langue courante du Trentin et surtout dans la polémique des feuilles patriotes comme l'*Alto Adige*, quand on voit des auteurs user sans ambages de l'expression, et déclarer, par exemple, « que là où l'on saura contraindre les petits Italiens à recevoir les leçons d'un instituteur allemands, ils se *germaniseront* (*sic*) par la force des choses [1].

1. Rohmeder, *Das deutsche Volksthum und die deutsche Schule in Südtirol*, Vienne, Græser, 1898, p. 65.

La population du Trentin est trop profondément italienne pour offrir une prise sérieuse à ces tentatives. Mais, elle ne peut manquer d'en être blessée. Aussi bien, cet insatiable besoin d'expansion des Allemands, leur tendance à le légitimer « scientifiquement » partout, la solidarité de leurs théories et de leur propagande, ne contraignent-ils pas à penser au temps où ils ne seront plus, en effet, qu'une seule âme et une seule nation ? Si l'on ajoute que les *Tridentini* ne peuvent plus espérer qu'un appui moral assez vague de la *Madre patria*, paralysée par ses alliances, on comprendra que leur « irrédentisme » ait changé de caractère. D'abord, pris, pour ainsi dire, en tête et en queue, il a dû passer à la défensive. Il est devenu un simple bastion de l' « italianité » en pays autrichien — c'est-à-dire que le Trentin ne demande plus qu'à conserver, *sous l'Autriche*, sa physionomie, sa langue et sa « culture » propre de terre italienne. La disjonction administrative que ses élus réclament n'est, dans leur esprit, qu'une mesure de préservation. Ensuite, ce n'est plus guère contre l'Autriche organisme et dynastie, dominant les questions de nationalités de ses intérêts spécifiques, que le patriotisme se rebelle — mais contre l'Autriche dont on pourrait dire qu'elle s'agite et que les nationalités la mènent, ouvrant *volens nolens* à l'élément germanique la porte du Trentin. Ainsi, à la lutte de principe contre un gouvernement a succédé une lutte de nécessité contre une race. Être *irrédentiste*, aujourd'hui, dans la vallée du haut Adige, c'est faire acte de vitalité italienne — face à l'Allemand.



La transformation que l' « irrédentisme » a dû subir, sur le littoral autrichien, ne paraît pas, dès l'abord, aussi décisive, surtout si l'on juge des conditions politiques des trois provinces d'après la physionomie de Trieste. Trieste — qu'on appelait à Vienne, jusqu'en 1848, *fedelissima* et que l'Autriche invitait, en 1851, à se faire représenter à la diète de Francfort — n'est plus, depuis cinquante ans, cette sorte de cité

hanséatique, uniquement affairée du commerce de l'Orient, qui semblait pendre au flanc du Saint-Empire, sans caractère, sans affirmation surtout de nationalité propre. Elle est aujourd'hui franchement italienne, d'aspect, de mœurs et surtout de cœur. Et par l'organe de son conseil municipal — un petit parlement vivace, ombrageux, où pétille l'Italie tour à tour spirituelle et grandiloquente, très entendu aussi, avec cette nuance d'aplomb que donnent le maniement des affaires et la fortune acquise — elle pourvoit royalement à l'« italianité » des générations futures en affectant à l'instruction populaire environ la moitié de son budget (386 640 florins sur une balance totale de 728 350 en 1897). L'affiche, l'enseigne, la rue, corroborent chez ses hôtes de passage l'impression qu'ils sont chez une sœur, plutôt que chez une rivale de Venise, de couleur méridionale tempérée par des grisailles de menu peuple slovène et d'uniformes autrichiens. Ce caractère ressort encore davantage de la vie publique, du ton et du cadre des journaux, tels que le *Piccolo* et l'*Independente*, où les nouvelles politiques et parlementaires d'Italie font, en quelque sorte, figure de partie officielle.

Comment l'opinion s'arrange, tout en restant, avec une si entière sincérité, « italienne », de manière à ne pas donner trop prise au soupçon de manquer de loyalisme, et ce qu'il en est au fond, dans ce milieu à la fois affairiste et primesautier, nationaliste et pourtant triplicien, — c'est un des secrets de la casuistique que la constitution même de l'Autriche a fait fleurir un peu partout et qu'ici les engagements réciproques de Vienne et de Rome contraignent d'être particulièrement raffinée. Au demeurant, les relations du conseil municipal avec le gouverneur actuel, le comte Goëss, tendues quelquefois, sont, à l'ordinaire, plutôt enjouées — de cet enjouement que les administrations ne goûtent jamais, mais qu'il est sage de passer à certaines oppositions. La grande distraction des galeries, ce printemps, a été le conflit avec le gouverneur, qui refusait de laisser poser un marbre commémoratif [1], et dont les élus de Trieste prétendaient tirer vengeance, en encadrant, pour la postérité, son décret, à la

1. Il s'agissait de l'affaire de Pisino, dont nous parlerons tout à l'heure.

place du marbre. Si la plaisanterie n'est pas bien méchante, elle donne la mesure des privautés de l' « italianisme » à Trieste. Somme toute, il y est chez lui, il s'y dilate, il y discourt, il affecte de ne vivre que des idées, des goûts, des émotions de la péninsule même, il jette de loin en loin quelques serpentins et quelques pétards tricolores — mais il ne conspire pas, précisément parce qu'il se sent à l'aise et que la tolérance administrative ne lui marchande pas trop l'expansion.

Aux portes même de la ville, dans la banlieue slovène, commence le sérieux de la lutte pour l' « italianité ».

En bonne géographie administrative, Trieste devrait être la capitale immédiate de toute la région comprise entre la mer et les Alpes Juliennes, c'est-à-dire précisément de celle qui, sous les noms de *Venezia Giulia* et de *Istria Grande*, passait jadis pour le fleuron des « irredente ». Les Italiens de cette région y trouveraient l'avantage de figurer, non pas, sans doute, à l'état de masse compacte, comme dans le Trentin — car l'élément slave leur est juxtaposé presque partout, — mais à l'état du moins de nationalité essaimante autour d'une cité riche, populeuse, et bien à eux. Ces belles formes topographiques n'ont jamais séduit et ne pouvaient séduire le gouvernement de Vienne, surtout à l'époque où l' « irrédentisme » était militant. Prudemment, il a divisé le littoral en trois provinces. Trieste, ville et banlieue, quoique siège du gouverneur général, est restée un territoire distinct. Cent vingt mille Italiens y forment un groupe imposant sans doute, et qui domine de fort haut trente mille ouvriers et paysans slovènes — mais c'est une force un peu pompeusement perdue pour le reste de l' « italianité » du littoral. L'Istrie occidentale — celle qui expire aux derniers contreforts des Alpes Juliennes — a été enrichie de la Liburnie et des îles du Quarnero, qui semblent bien appartenir plutôt au système géographique de la Dalmatie. Il en résulte une Istrie « ufficiale » qui comptait, en chiffres ronds, au dernier dénombrement, 180 000 Croates-Slovènes et seulement 120 000 Italiens. Quant à l'ancien comté de Goritz, on eût pu, à la rigueur, le découper en deux circonscriptions, plaine et montagne, correspondant à peu près, et sauf enclaves, à l'assiette des deux nationalités.

Mais le même système d'équilibre et de neutralisation d'un élément par l'autre exigeait au contraire qu'il formât une seule province, où 140 000 Slovènes et 75 000 Italiens ont toutes les raisons et toutes les facilités du monde de se gourmer. Ainsi l'amalgame ethnographique, au lieu d'être atténué, a été renforcé, au contraire, par la politique autrichienne, et il en résulte une double conséquence : d'abord que les Italiens du littoral n'ont point à redouter seulement, comme ceux du Trentin, des infiltrations et les mouvements tournants du *Schulverein*, mais qu'ils sont en contact immédiat, en corps à corps quotidien avec la race rivale ; ensuite que la majorité numérique, à Goritz et en Istrie, — la ville de Trieste ayant été disjointe de l'*Hinterland* — a passé aux Slaves.

Sous le régime non représentatif, ce serait, pour ceux-ci, un avantage fort théorique. Sous celui du suffrage universel, il en ressortirait, au contraire, une supériorité inattaquable. Le point actuel de l'évolution d'un régime à l'autre est marqué par la loi électorale de 1897. Cette loi, qui organise le vote par classes, parque bien le suffrage universel dans la cinquième, mais enfin, pour la première fois, en Autriche, elle lui fait une place que le temps ne peut qu'élargir. Sous son empire, le littoral envoie bien encore au *Reichsrath* onze députés italiens et seulement quatre slaves — parce que la seule ville de Trieste en nomme cinq et qu'ailleurs l'élément italien domine dans les trois premières classes (grande propriété foncière, communes urbaines et chambres de commerce). Mais peu à peu les Slaves aussi se frayent l'accès des collèges censitaires, tirant incessamment des renforts d'une réserve de démocratie paysanne : et l'on entrevoit le jour où, par le nivellement du droit de suffrage, cette réserve deviendra le corps de bataille. Aux assemblées provinciales ils ont déjà conquis quatre sièges à Trieste, huit à la diète de Capodistria (sur vingt-deux), et la diète de Goritz est partagée en deux fractions rigoureusement égales. Généralisant, on peut dire que si les Italiens bénéficient encore, sous un régime électoral mixte, de l'ancienneté d'une civilisation qui a concentré une notable partie de la fortune, des affaires et des professions libérales entre leurs mains, c'est un privilège que des causes profondes et durables tendent à réduire de jour en jour.

La première de ces causes, de leur aveu même, est la diffusion de l'instruction publique. En Istrie, par exemple, le chiffre des écoles slaves s'est élevé, en trente ans, de 53 à 110. Et comme les Italiens, étant les plus riches, paient la plus grosse part des impôts, ils commencent à ne parler de rien moins que d'encourager un peu l'ignorance. En 1897, la diète de Capodistria décide : « La Province se refusera, dans l'avenir, à tout concours financier en vue de l'érection de nouvelles écoles, jusqu'à ce qu'il ait été procédé à une refonte en règle des circonscriptions scolaires. » Au mois de février 1899, un député de la diète de Goritz se plaint amèrement « de ce qu'une partie des impôts urbains défraie les écoles slaves des campagnes [1] ».

Au fond, c'est le capital qui proteste contre une conséquence inéluctable de la juxtaposition des contribuables de deux nationalités dans une même province, et qui se hérisse à la pensée d'entretenir malgré lui le nerf de la guerre allumée contre l' « italianité » même. — C'est aussi l'orgueil du sang, la conscience de la supériorité « culturale », qui se sentent débordés par le pesant mais continu assaut des masses slaves, et qui avouent, par la plume de M. Ascoli, sénateur italien : « La vieille race, que de longs siècles ont imprégnée de civilisation *signorile* et de large culture, se révolte comme par instinct à l'idée de voir se soulever contre elle et se poser en rivale une autre race qui avait pris l'habitude de s'effacer, sa sujette *naturelle* (*sic*), pendant des siècles muette et inconsciente [2] ». Sa sujette naturelle ! Les Allemands ne parlent pas autrement des Tchèques, ni les Magyars des Croates et des Roumains.

National et social, le conflit présente en outre un certain caractère religieux. Le clergé, en grande majorité, associe

1. Cette acuité de la question scolaire sur le littoral explique le mouvement de protestation formidable qui a accueilli la décision du gouvernement autrichien, inscrivant au budget de 1899 la somme nécessaire à la création d'un collège croate à Pisino (Istrie). L'agitation de l'élément italien a duré plusieurs mois, et elle a pris toutes les formes, notamment celle d'un *meeting* de tous ses représentants à Trieste, à la suite duquel la *Marseillaise* a été chantée au théâtre, au milieu des cris de : *Evviva Trieste italiana !*

2. *Vita internazionale*, de Milan, 20 février 1899.

ses intérêts à ceux des Slaves. Pris dans son ensemble, le littoral ne suffit pas aux besoins du recrutement ecclésiastique; l'élément italien, en particulier, s'y dérobe, et il en résulte que l'archevêque de Goritz, que les évêques de Trieste et de Parenzo sont portés à faire appel aux pays limitrophes, quelquefois même à la Bohême et à la Moravie, pour pourvoir aux vacances. Dans l'archidiocèse de Goritz, on comptait en 1898, 43 prêtres étrangers sur 324; dans le diocèse de Trieste, 126 sur 314; dans celui de Parenzo, 39 sur 130. Ce contingent d'emprunt, tiré presque en totalité de la Dalmatie et de la Carniole, renforce donc puissamment l'élément slave local. Et non seulement il apporte de ses origines un esprit de prosélytisme national ardent : très attaché à la doctrine romaine, il fonce sur l'Italien comme sur le « libéralisme » incarné, à ses yeux responsable des vicissitudes de la Papauté temporelle. Nous sommes en pays, du reste, où les mœurs font au prêtre une place très large dans la vie électorale et dans la presse. De là des heurts passionnés et d'inévitables réactions.

Aussi les évêques du littoral se voient-ils adresser, à propos d'actes élémentaires de leur juridiction, des injonctions aussi publiques que comminatoires. Les Italiens menacent de passer au protestantisme — et, de fait, on peut noter déjà certains progrès de la propagande méthodiste à Trieste et en Istrie; les Slaves de se convertir à l'orthodoxie. En décembre 1898, le *Piccolo* somme l'archevêque de Goritz, monseigneur Missia, de se ranger, dans la diète à laquelle ses hautes fonctions lui réservent un siège, du côté du *club* italien. La *Pensée Slave* lui adresse l'injonction contraire, en soulignant : « Nous aussi, Slaves, nous avons *notre* Église ! » — Et les tiraillements inhérents à l'administration ecclésiastique se compliquent d'une question de principe fort délicate. En vue de favoriser le rapprochement des deux Églises, le Pape régnant a permis, sous certaines conditions dont chaque évêque est juge, l'usage du *paléo-slovène* dans l'exercice du culte. Quelle sera donc la langue de prédication? Quelle sera même la langue *liturgique* dans telle ou telle paroisse? Questions rapidement envenimées, sinon suscitées par les passions nationales ; sujet d'inextricables polémiques et de fréquents

recours à Rome, où l'on ménage tantôt l'un et tantôt l'autre parti, avec une nuance — depuis quelques mois seulement — de désapprobation pour l'attitude militante du clergé slave.

L'administration locale est, comme les évêques, souvent embarrassée entre ces furieuses compétitions, et s'étudie — c'est une justice à lui rendre — à cette difficile impartialité qui ne fait en général que des mécontents. Mais au-dessus d'elle, lui communiquant son esprit, sinon ses ordres, plane la politique de la Monarchie. Celle-ci ne peut guère, dans les conjonctures présentes, que pencher plus ou moins discrètement en faveur des Slaves. C'est dans leurs rangs, après tout, que s'est recrutée la majorité du comte Thun; et si l'on objecte qu'en Autriche les vacances du *Reichsrath* sont assez longues, son action sur le gouvernement assez peu pressante, pour qu'à la rigueur un ministre-président puisse passer outre à la situation parlementaire, sous un rapport plus élevé. les Slaves apparaissent à l'élite du loyalisme autrichien comme la suprême réserve contre le *pangermanisme*. Ceux du littoral ne sauraient guère imposer par leurs quatre mandataires directs. Mais cette faible représentation entretient des rapports d'étroite solidarité avec les députés tchèques, dalmates, voire polonais. Elle est agrégée, en somme, à un corps compact depuis deux ans, et qui défend ses membres. En lui marquant quelque préférence, dans l'ordre administratif et électoral, le gouvernement autrichien atténue l'attitude qu'il est obligé de prendre ailleurs, contre le même élément slave, partout où, pour le satisfaire, il faudrait froisser les Allemands. Et ainsi, race *socialement* supérieure sur le littoral, les Italiens sont réduits au rôle de race *politiquement* inférieure en Cisleithanie. C'est un peu à leurs dépens que le pouvoir paie ses dettes vis-à-vis de ses alliés du jour.



Si des contingences et des difficultés de la situation intérieure, nous nous élevons à la politique orientale du cabinet de Vienne — sphère où s'affirment beaucoup mieux la vitalité,

la continuité de vues, la sûreté des desseins de la vieille Monarchie — nous lui trouvons encore d'autres raisons d'utiliser l'élément slave et par conséquent de le ménager. Ici, les Italiens auraient tort de ne s'en prendre qu'à la fatalité de certaines forces; ils peuvent se retourner vers la génération de M. Crispi et lui demander des comptes.

Au moment où l'on discutait passionnément en Italie le *pour* et le *contre* de la Triple Alliance, ses partisans déclarèrent à l'envi que les desseins et les progrès même de l'Autriche en Orient ne les inquiétaient guère. L'un des plus notables, M. Marselli, écrivait textuellement : « Posons-nous en toute netteté cette question : puisque la force des choses entraîne l'Autriche vers Salonique et pousse la France à s'étendre le long de la côte septentrionale de l'Afrique; puisqu'aussi il n'est pas au pouvoir de l'Italie de s'opposer à la fois à l'un et à l'autre mouvement, lequel des deux comporte-t-il pour elle le plus faible dommage ?... Il suffit de jeter les yeux sur une carte du bassin de la Méditerranée pour comprendre que notre plus grand danger c'est que la France s'installe en face et à faible distance de la Sicile, notre sentinelle avancée, qui, en cas de guerre, deviendrait une sentinelle perdue. La mer Égée est loin, mais les eaux resserrées entre Marsala et le cap Bon constituent un véritable détroit sicilien. Les dangers qui dérivent de son occupation par une grande puissance comme la France sont bien autrement graves que ceux qui pourraient surgir de l'établissement à Salonique d'une puissance maritime de second ordre [1]. »

On a rarement mieux tracé le parallèle de deux grands faits politiques entre lesquels l'opinion française n'a guère, jusqu'ici, discerné de lien, ni mieux posé les termes de l'arbitrage qui préoccupait, en 1881, les compatriotes de M. Marselli. Ils avaient raison, en ce sens qu'il fallait que l'Italie prît son parti ou de notre politique méditerranéenne, ou du *Drang nach Osten*. Mais il semble qu'au moment de choisir, ils aient négligé deux éléments du dilemne. Le premier est qu'avant d'atteindre à la mer Égée, l'Autriche devait nécessairement s'assurer l'hégémonie dans l'Adriatique, et de cette mer jadis

1. *Nuova Antologia*, 1er juillet 1881.

vénitienne faire en quelque sorte un « lac austro-germanique »; et c'est ce qui est arrivé, d'ailleurs. Le second est qu'elle associerait tôt ou tard les Slaves de l'Adriatique à sa politique orientale, leur donnerait des gages avec de l'importance, et bon gré mal gré contribuerait à leur développement, aux dépens de l' « italianité » du littoral. Ainsi, le mouvement dessiné par la monarchie de Habsbourg vers l'Orient pouvait bien, *dans son terme*, ne point paraître, en 1881, léser les intérêts italiens ; mais, *dans ses conditions*, on eût pu pressentir et on a constaté depuis qu'il était de nature à les déloger peu à peu de la côte et de la mer.

Sans doute, Croates et Slovènes sont encore bien éloignés de réaliser le programme de la « Grande Croatie », qui les unifierait, au nombre de cinq millions, des frontières serbes aux confins allemands de la Carniole, et des Bouches de Cattaro au golfe de Fiume, les provinces « irredente » englouties, pour ainsi dire, dans ce nouvel organisme. Ce programme, formulé, il y a quelque trente ans, par une sorte de tribun croate, Starcevitch, est encore confiné dans des congrès de publicistes et de députés provinciaux (à Laybach, en septembre 1897 ; à Trsat, en octobre 1898 ; à Trieste, en avril 1899), qui d'ailleurs le vulgarisent avec un succès croissant. Mais, dès aujourd'hui, l'Autriche recrutant les plus précieux auxiliaires de sa politique orientale chez les militants du « croatisme », en Bosnie et en Dalmatie, le même élément, en Istrie et autour de Trieste, s'impose aux égards et peut-être même aux faveurs du pouvoir. C'est en somme le même clergé, le même type d'instituteur, la même école de publicistes qui servent de gardes-frontière et de pionniers à la Monarchie sur le Balkan, et qui visent à s'emparer des diètes provinciales, de l'école et des finances publiques, d'accord avec les Slovènes, dans la *Venezia Giulia*. Les 350 000 Slaves du littoral — qui l'emportent déjà en nombre sur l'élément italien — ne sont donc qu'une avant-garde, en étroite communauté de tendances politiques avec les 1 200 000 Slovènes de Carinthie et de Carniole, avec les trois millions de Croates répandus entre l'Adriatique et la Save. Si tronçonné, administrativement parlant, si inférieur de « culture » que puisse être ce groupe slave, sa cohésion morale, l'instinct qui le

porte invinciblement vers la côte et qui s'affirme même par des migrations matérielles, sa masse et son mystère enfin — tout légitime, chez les Italiens, l'impression d'une « poussée », qu'ils ont la médiocre consolation de comparer à l'invasion des Barbares. Mieux encore : derrière le jeu des forces naturelles et d'une évolution sociale, manœuvre la politique austro-hongroise, qui se sert de toutes deux et ne peut s'empêcher de les servir.

En résumé, sur le littoral, les intérêts italiens trouvent ligués contre eux : toutes les ressources d'une jeune démocratie slave qui s'élève et s'affine par degrés ; le prosélytisme catholique au service d'un idéal national ; la nouvelle raison d'État, enfin, de la monarchie de Habsbourg, qui s'inspire elle-même des lois générales dictées à l'Europe par le prince de Bismarck.

On comprend dès lors que la revendication des Alpes Juliennes ait fait place à un programme singulièrement atténué. Comme dans le Trentin, l'élément italien ne songe plus qu'à se protéger, à conserver à Trieste et à la *Venezia Giulia* un peu de leur vieille physionomie sociale, politique et « culturale ». Comme dans le Trentin, ce n'est plus tant la tyrannie d'un gouvernement qu'on incrimine, mais l'assaut d'une race que l'on subit. Et beaucoup plus que dans le Trentin les défenses naturelles sont entamées ou tournées, puisqu'elles ne s'appuient sur aucune frontière linguistique derrière laquelle puissent se retrancher les Italiens.

Par cette dernière raison, l' « irrédentisme », ramené vigoureusement sur ses deux fronts principaux, réduit à n'être plus guère qu'un cri de détresse de l' « italianité », tient ses adversaires du littoral pour les plus redoutables. Au *Reichsrath*, les députés de Trieste, de Goritz, de l'Istrie et du Trentin, qui ne forment qu'un seul groupe de dix-neuf membres, sous la présidence du baron Malfatti, étaient placés, au cours des deux dernières années, sur un terrain pratique d'option entre la politique slave et la politique allemande. Le *club*, à l'exception de deux voix, a fini par se ranger en masse du côté des nationalistes allemands, et, le 13 mars 1899, à Trente même, un Congrès approuvait sa conduite à l'unanimité, « parce que, est-il dit dans un rapport, les Italiens de la

*Giulia* soutiennent en ce moment une lutte bien plus grave que les *Tridentini* contre la germanisation ».



S'il n'existe, en Italie, aucun parti qui prétende au monopole de l'exploitation contre un autre, ou contre le pouvoir, des nuages qui s'accumulent sur les terres « irredente », dans tous — sans en excepter le socialiste — une petite école, un sous-groupe veillent à ce qu'ils ne soient pas dispersés au souffle d'actualités plus à la mode. La vieille tradition nationale et — ce qui en est inséparable — la défiance vis-à-vis de l'Autriche, faute de pouvoir prendre corps dans un programme concret, semblent s'être diluées et adaptées à mille nuances de l'opinion italienne. Sans inspirer de manifestations bruyantes, sans tendre d'embûches ni créer d'embarras au gouvernement, elles percent au cours de mainte solennité, même officielle, dont l'objet est de commémorer quelque événement glorieux ou douloureux de l'histoire de l'Italie. Et, de fait, peut-on poser une pierre ou même célébrer un service funèbre à Brescia, à Novare, à Milan, à Venise, en souvenir de quelque épisode « national », au sens le plus rigoureusement historique du mot, sans provoquer des retours, des émotions, des arrière-pensées qui contrastent avec la politique extérieure du pays ? L'étonnant est que l'esprit public se montre assez discret pour ne pas gêner les rapports diplomatiques, et qu'on puisse citer comme une exception le cas de cet honnête docteur de Cagliari, qui, présenté au roi Humbert, s'obstinait à lui dire, devant des journalistes : « Majesté, je suis de Trieste — de Trieste *toujours et de plus en plus italienne*... »

Dans la presse, les affaires des provinces « irredente » sont suivies avec assez d'exactitude par le *Chisciotte*, le *Fanfulla*, la *Stampa*, le *Secolo*, *l'Avanti* et beaucoup d'autres journaux qui échappent à l'influence de l'ambassade austro-hongroise. Quand, le 15 janvier 1899, tous les maires italiens du littoral se réunirent à Trieste pour protester contre l'érection

d'un collège croate à Pisino, les échos de ce *meeting*, les philippiques contre la « croatizzazione », les vivacités à l'adresse du régime autrichien coururent d'un bout à l'autre de l'Italie. On fit un succès à la *Lega dei Giovani*, dissoute par le gouverneur de cette ville, et au Conseil municipal, qui jouait au Parlement avec lui. Une autre ligue de plus jeunes gens — puisqu'elle s'intitule avec franchise *Lega nazionale irredentista* — s'étant fondée, en février, à Rome, sous la présidence d'honneur du turbulent Ricciotti Garibaldi, a reçu de lui cette lettre : « Non seulement j'accepte, mais je vous remercie. Vous me permettez de prendre ma part d'une œuvre sainte, abandonnée depuis si longtemps, à la honte du peuple italien : j'entends par là l'affirmation que l'unité de notre patrie n'est pas encore faite, et qu'elle ne le sera que lorsque le drapeau italien flottera sur Trieste et Trente[1]. »

Bouffées d'enthousiasme ou de mauvaise humeur, flèches de journalistes plus ou moins habilement empennées — ce n'est pas de quoi ramener le drapeau italien sur Trieste et Trente ; ce n'est même pas de quoi réagir, de façon sérieuse, contre la poussée des Slaves et des Allemands. A cet ordre plus modeste et surtout plus positif d'intérêts, diverses associations se sont proposé de pourvoir. Les deux principales sont, sans contredit, la *Dante Alighieri* et la *Lega nazionale*, l'une formée en Italie et se restreignant, d'après ses statuts, « à la protection de la langue et de la culture italienne hors du royaume » ; l'autre, constituée entre Italiens d'Autriche, spécialement et même exclusivement affectée à la défense de cette « culture » sur le littoral et dans le Trentin.

La *Dante*, qui prétend se modeler sur l'*Alliance française*, le *Schulverein* et les grandes sociétés slaves de Saint-Pétersbourg et de Moscou, assume, en réalité, un rôle beaucoup plus délicat. Car s'il est vrai — suivant un mot déjà cité — que toute nation a ses provinces « irredente », aucune, par sa position géographique, par la nature de ses alliances, par ses origines et les conditions même de son équilibre intérieur n'est plus exposée à glisser du terrain des intérêts intellectuels et moraux sur celui de la politique. Le problème n'a pourtant point

1. *Trieste e Trento*, numéro unique du 2 avril 1899.

paru indigne à Ruggiero Bonghi et aux autres promoteurs de la *Dante* de tenter la finesse et la souplesse italiennes. Ils ont pris, du reste, toutes leurs précautions. La société s'est d'abord choisi un nom qui suffirait à la draper dans le manteau du culte littéraire. Son programme officiel ne contient rien qui ne puisse être couvert de l'ombre du Dante en personne, puisque la fâcheuse politique en est écartée solennellement. Sur ses vingt-deux comités de l'extérieur, elle a eu soin, au risque de rétrécir son action, de n'en provoquer aucun dans les régions où ils eussent pu lui attirer des affaires, ni à Nice, ni en Corse : et c'est un hommage rendu de bonne grâce aux sentiments de ces régions envers la France ; — ni dans le Trentin, ni sur le littoral austro-hongrois, ni en Dalmatie : et c'est un autre hommage à l'activité de la *Lega nazionale*, qui le mérite sous tous les rapports. L'Égypte, le Levant, l'Australie, le Brésil et l'Argentine constituent, en façade, du moins, son domaine de prédilection. Le Conseil central s'applique, avec une entière loyauté, à conserver à la société son caractère « cultural ». Dans des conditions si évidentes de réserve et de sagesse, la *Dante* ne pouvait manquer d'obtenir les faveurs du gouvernement, qui l'a reconnue *ente morale* par décret du 10 juillet 1893, se fait représenter à ses congrès annuels par un sous-secrétaire d'État, et l'a même recommandée à la bienveillance de ses agents diplomatiques et consulaires de l'Amérique du Sud, par une circulaire du 17 janvier 1898.

Et cependant, il est bien impossible que des hommes appartenant, pour la plupart, aux classes cultivées, et même à l'élite intellectuelle de la société italienne, aussi familiers avec l'histoire de leur pays qu'avec les événements courants, se réunissent en congrès annuels pour discourir d'« italianité », sans faire allusion aux vicissitudes du littoral et du Trentin. Aussi, au huitième congrès, qui s'est tenu à Milan en 1897, le président Villari insiste-t-il sur l'invasion de la langue allemande dans certaines vallées du Tyrol, où l'italien ne se défend plus que par le catéchisme et au prône. L'année suivante, à Turin, après avoir renouvelé explicitement la déclaration que la *Dante* ne doit point s'occuper d'« irrédentisme » — ce qui montre assez la pente des préoccupations du jour, — la nature même de son sujet l'amène

à dire : « Nous sommes pourtant bien loin d'affirmer que les vues idéales de la politique *nationale* doivent nous rester étrangères[1]. » Et ce sujet, c'est, au fond, l'histoire et la statistique des progrès du « germanisme ». Le livre de Rohmeder et sa réfutation par l'auteur d'une brochure vive et documentée : *Repetita juvant, a proposito di nuovis propositi ultramontani*, ont les honneurs de la séance. Au même congrès, on prend aussi très vivement à partie le clergé slave du littoral. Et à mesure que la force même des choses contraint les orateurs à côtoyer les questions politiques, il semble qu'un parti de militants, une sorte de *gauche* éprise de popularité et d'action, se dessine parmi eux — comme si, décidément, la situation des provinces *irredente* exigeait plus et mieux que des déclarations platoniques. C'est le délégué Treves qui propose de faire précéder la dénomination *Dante Alighieri* de celle de *Lega italica;* « car, dit-il, au bout de sept ans, les Italiens n'ont pas encore compris notre société : et ils ne l'ont pas comprise parce qu'il est difficile de faire entendre au public qu'une société tirant son nom du prince des poètes n'est pas un simple groupement littéraire, quelque chose qui sent son académie et sa conférence de savants[2] ». C'est le délégué Bortolotti, étonné que « l'armée ne soit pas encore représentée au sein de la *Dante* », qui propose de demander à cette fin une circulaire d'encouragement au ministre de la guerre, et dépose même sur le bureau un projet organique de recouvrement des cotisations d'officiers « par l'entremise de l'adjudant-major[3] » C'est probablement enfin l'influence du même groupe qui a fait ajouter non pas aux statuts, mais aux réclames de la société, une accentuation destinée à la rendre plus populaire. A la question : Quel est le but de la *Dante* et pourquoi s'adresse-t-elle au public? il est fait cette réponse : « Afin qu'il n'arrive pas qu'un jour, l'Italie venant à recouvrer les régions qui lui *appartiennent* au titre géographique et ethnographique, mais qui en sont encore politiquement séparées, ces régions

1. *Atti della Società « Dante Alighieri. »*. Fascicule de janvier 1899, p. 8.

2. *Atti della Società*, p. 35.

3. *Atti della Società*, p. 47.

lui fassent retour *moins italiennes* qu'au moment où elles en furent disjointes[1] ».

De l'autre côté de la frontière, la *Lega nazionale*, dont le conseil central est à Trente, et qui se subdivise en trois sections (*tridentina, adriatica, gruppi dalmati*) poursuit avec plus d'ardeur peut-être, et à coup sûr plus de ressources, le même but. Elle possédait, en fin d'exercice 1897, un capital de 166 526 florins, en augmentation de 40 000 sur les chiffres de 1895. Tolérée par le gouvernement autrichien (qui verrait plus d'inconvénients que d'avantages à paraître croire, en la supprimant, à la persévérance des aspirations *irrédentistes*), elle aussi se défend — et pour cause — de « faire de la politique ». Elle a eu soin, d'ailleurs, de se constituer des avant-gardes qui en font ouvertement, la *Società politica istriana*, la *dalmata* et la *tridentina*. Dans le fond, c'est le même personnel dirigeant et surtout le même esprit qu'on retrouve dans ces sociétés, à la *Lega*, au conseil municipal de Trieste, aux diètes de Goritz et d'Istrie, et jusque sur les bancs du *club* italien du *Reichsrath*. Les d'Angeli, les Hortis, les Mauroner, les Rizzi, les Verzegnassi, qui représentent officiellement l'« italianité » au Conseil de l'Empire, sont, en effet, des produits, encore plus sociaux qu'électoraux, du milieu qui les a formés et qui les choisit. C'est même cette remarquable cohésion entre Italiens d'Autriche — cohésion difficile à conserver sur un programme quasi négatif — qui permet de leur pronostiquer un rôle intéressant encore, malgré leur faiblesse numérique, dans les événements qui mûrissent au sein de la monarchie habsbourgeoise. Nous en avons assez dit sur leur attitude présente. Mais comment envisagent-ils l'avenir ?



S'il fut un temps où tout embarras de la maison d'Autriche apportait de l'espoir aux cœurs italiens, on est presque tenté,

1. *Perchè non accada chè, un giorno, ritornando all' Italia le regioni che ad essa geograficamente ed etnograficamente* appartengono, *ma ne sono ora politicamente divise, debbano ritornarle meno italiane di quando furono da essa staccate.*

aujourd'hui, de renverser la proposition et de dire — ce qui n'est paradoxal qu'en apparence — que les survivants de la génération *irrédentiste* sont inquiets des destinées de la monarchie de Habsbourg. Au point que paraît avoir atteint, en Cisleithanie, le conflit des Slaves et des Allemands, c'est à l'évidence du succès des uns ou des autres que dépendra la constitution, l'esprit et, pour tout dire, la politique de l'Autriche de l'avenir. Or les Italiens sont aux prises, sur des points différents, avec ces deux nationalités, et si, par tactique parlementaire, ils se rangent aujourd'hui du côté des Allemands, dans le fond ils ne savent guère à qui souhaiter le succès.

Une modification au *statu quo* autrichien qui se produirait dans le sens du fédéralisme, autrement dit des aspirations slaves, porterait à coup sûr non seulement sur la constitution, mais sur la carte intérieure de la Cisleithanie. L'intérêt même de l'Empire exigerait, en vue de contenir les ressentiments et les manœuvres du *pangermanisme* déçu, l'organisation, au Sud, d'un nouveau groupement slave dont les éléments sont tout prêts. Ne fût-ce qu'une ébauche, une miniature de cette « Grande Croatie », qui semble prématurée, par mille raisons (et singulièrement à cause de l'opposition irréductible des Hongrois) ; le remaniement ne consistât-il qu'à faire tomber les barrières administratives qui isolent encore les Slovènes de la Carniole de ceux de Goritz et d'Istrie, — on ne peut s'empêcher d'entrevoir un Littoral agrandi, l'élément slave renforcé, Trieste même passé à l'état d'îlot italien à l'extrémité d'une province « slavisée ».

Si, au contraire, la crise autrichienne se dénoue par le triomphe des partis allemands, parvenus à restaurer, encore une fois, l'absolutisme à leur profit, il semble devoir en résulter d'abord une centralisation de plus en plus oppressive du Tyrol. De plus — pour tout esprit qui a observé l'évolution de ces partis en Autriche — cet état de choses ne serait que le prélude d'un triomphe plus complet de la théorie de « la plus grande Allemagne ». Alors se poserait la question de savoir si le député Lemisch, tenait, l'année dernière, à la tribune du *Reichsrath*, un propos d'enfant terrible ou un propos prophétique, en qualifiant publiquement Trieste de « port

allemand ». Après tout, Trieste n'est qu'à cent cinquante kilomètres, au plus, des populations styriennes que travaille le plus furieux *pangermanisme*, et nul ne peut savoir si le dernier mot de la politique de Berlin, qui pousse l'Autriche vers la mer Egée, ne sera pas dit sur l'Adriatique.

Ainsi, des deux principales formes sous lesquelles on entrevoit la solution du grand problème de l'Europe centrale, aucune ne semble assurer à l' « italianité » de Trieste et de Trente les garanties même qu'elle trouve dans le *statu quo*. En dépit des défauts inhérents à sa tradition et des exigences — souvent amères pour les nationalités dites secondaires — de sa politique intérieure, l'Autriche, telle qu'elle est, fait encore office de palissade entre ses sept cent mille sujets italiens et les masses allemandes ou slaves. Elle est même une palissade au regard de l'Italie, où l'on n'a pas encore mesuré toute l'étendue du découvert que laisse, sur les frontières du nord du royaume, la politique dite « triplicienne » et « méditerranéenne ». Mais il ne dépend pas des hommes d'État italiens de retarder les transformations de la Monarchie voisine ; et il semble qu'ils ne puissent guère échapper, quand cette heure sonnera, à la nécessité de choisir entre le « péril slave » et le « péril allemand ».

Français, nous ne pouvons que déplorer que nos voisins préjugent de cette option délicate, en nourissant des préventions souvent aveugles à l'endroit du monde slave. Une part de ces préventions rejaillit sur nous-mêmes : elles sont d'une exploitation trop facile à ceux dont l'intérêt est d'entretenir une profonde fissure dans le bloc latin.

Ce qu'ils nous reprochent, c'est tout justement d'avoir compromis la « latinité », notre vieux renom de libéralisme, et jusqu'aux intérêts de la civilisation occidentale par une alliance avec la Russie. Et cependant, l'alliance franco-russe a donné, jusqu'ici, des résultats si modestes, elle offre si évidemment les apparences d'une simple section du « Concert européen » qu'on n'aperçoit pas pourquoi l'Italie en aurait pu prendre ombrage. Elle ne constitue pas une menace sérieuse pour l'équilibre méditerranéen, placé sous la garantie collective des puissances et sous celle — peut-être plus efficace — des inté-

rêts anglais. Elle s'est interdit, presque avec affectation, toute action commune dans la péninsule balkanique, sur le flanc oriental de la Monarchie italienne, où tout le monde sait que la France s'efface et que la Russie traite avec l'Autriche. Nous sommes singulièrement éloignés du temps où les diplomates pouvaient parler de péril panslaviste, et un député italien justifier son adhésion à la Triplice en disant : « Entre l'Autriche et nous existe, sous beaucoup de rapports, une certaine identité d'intérêts, qui doivent en faire notre amie et notre alliée. Un *grand péril* est suspendu sur sa frontière orientale ; malheur si le colosse pouvait gagner du terrain et *se porter sur l'Adriatique* ! Nous nous trouvons aujourd'hui dans la situation de l'Europe à l'époque de l'*invasion ottomane (sic)*. Nous devons tous concourir à défendre Vienne, car, ce qu'on défend à Vienne, c'est la sécurité et la civilisation même de l'Europe[1] ». Pour marquer à quel point cet effet de grandiloquence sonnait faux, il suffit d'observer qu'aujourd'hui c'est précisément de Vienne que les Croates et les Slovènes reçoivent leur impulsion extérieure ; c'est la politique du *Ballplatz* qui règle et qui entend bien exploiter leur « invasion » ; c'est, par conséquent, l'Autriche, et non la Russie, qui travaille à l'encontre des intérêts italiens sur l'Adriatique.

Mais l'esprit de parti ne s'arrête pas à de telles considérations ; il aime à rajeunir les terreurs surannées. A présent, on commence à faire, en Italie, des rapprochements subtils entre le mouvement croate-slovène, sur le littoral et la politique franco-russe. Ni le public, ni même des hommes qu'on aurait sujet de présumer instruits n'usent, à cet endroit, de distinctions élémentaires, soit quant à la variété des groupes slaves, soit quant à la diversité de leurs intérêts, soit quant à la qualité de leurs inspirateurs, au premier rang desquels, on ne le saurait trop répéter, il faut signaler le gouvernement autrichien lui-même. Les succès, comme les excès, sont portés en bloc au compte du « slavisme », envisagé à la fois comme l'allié moral de la France et l'ennemi particulier de la civilisation italienne. Ces généralisations, qui ne sont pas

1. Albert Cavaletto. Discours du 24 avril 1882.

encore systématiques dans la presse dévouée aux intérêts de la Triple Alliance, le peuvent devenir sur un mot ordre. Assurément on leur prépare le terrain, quand on insinue que le « rouble russe » — auquel on impute, depuis trente ans, tant de méfaits imaginaires — alimente, dans la *Venezia Giulia*, la propagande des sociétés S. S. Cyrille et Méthode, Sloga et Saint-Hermagor. De là à faire entendre que la Russie, d'accord avec la France, prélude à une sorte d'enveloppement de l'Italie par sa frontière du nord — de même que la France, d'accord avec la Russie, cherche à déborder l'Italie, au sud, par sa politique africaine — il n'y a qu'un pas.

L'Italie qui réfléchit et qui songe au lendemain doit savoir gré à quelques publicistes — nullement suspects, d'ailleurs, de partialité en faveur de notre pays — d'attirer son attention sur les éventualités vraiment redoutables et les moyens positifs de les aborder. A force d'évoquer le souvenir des invasions de l'Orient, on perd de vue l'invasion possible du *pangermanisme*. Et, loin de lui opposer des barrages, il semble que les nationalités qui risquent d'en être victimes en commun s'ingénient à l'appeler par leurs divisions. La solution à laquelle les belligérants du littoral devraient tendre, c'est une sorte d'abornement moral et amiable entre le « côté italien » et le « côté slave » de cette région, abornement que l'Autriche même, si elle entre, pour la paix de l'Europe, dans la voie fédéraliste, aurait intérêt à sanctionner plus tard. Sans doute, les uns devraient renoncer à la frontière des Alpes Juliennes, et les autres à la « Grande Croatie », ou à une « Slovénie », qui permît de faire flotter le drapeau slave à Trieste. Sans doute aussi l'amalgame des deux races et l'incertitude de la frontière linguistique rendraient la transaction difficile. Elle n'est cependant pas tellement chimérique que de bons esprits, en Italie même, n'en aient pris l'initiative. Sans proposer, pour le moment, un nouveau tracé de frontières administratives qui cantonne, dans la mesure du possible, chaque nationalité chez elle — ce qui est toujours délicat et un peu bien hardi pour un publiciste — M. le sénateur Graziadio Ascoli vient de plaider avec éclat le principe et l'opportunité de ce remaniement. « Il est manifeste,

écrit-il, qu'une *séparation* entre Italiens et Slaves est une question *vitale* pour l'*italianité* à Goritz et en Istrie, comme il est manifeste, si l'on n'y prend bien garde, que la nécessité de cette séparation s'imposera plus encore, à considérer d'avance les *transformations* que l'avenir réserve à cette région [1]. » — Plus explicite encore, en ce qu'il envisage franchement la nécessité d'une entente italo-slave contre une surprise de la politique allemande, une des personnalités les plus distinguées de la *Dante Alighieri* insiste : « Les événements peuvent placer Trieste sous la domination germanique, et Trieste, non plus autrichienne, mais *tedesca* — voilà pour nous *le plus grand malheur qui se puisse imaginer*. Au contraire, nous n'aurions pas lieu de nous effrayer de la constitution d'un État jugo-slave de l'autre côté de l'Adriatique. Cet État ne serait pas longtemps le client de la Russie. Donnez aux Jugo-Slaves l'unité et l'indépendance, ils s'affranchiront de cette tutelle. Dans l'intérêt même de leur propre conservation, ils seraient portés à s'appuyer sur l'Italie, au grand avantage de notre influence morale et de nos rapports économiques avec la péninsule des Balkans [2]. »

On ne saurait mieux rappeler l'attention, en peu de mots, sur un problème qui se posera fatalement plus tard, et sera, en nom et en fait, celui de l' « équilibre adriatique ». Le point est de savoir si cette porte sur le bassin de la Méditerranée s'ouvrira, politiquement et stratégiquement, à la race allemande, qui cherche, de façon manifeste, son équilibre à elle entre deux mers ; — ou si ce résultat sera conjuré par une entente entre les races et les États intéressés à réagir, sur ce point, contre l'expansion germanique. Trois puissances peuvent et doivent collaborer à cette défense du littoral austro-hongrois, le jour où l'Autriche serait incapable de l'assumer : la France, l'Italie, la Russie. Nous n'insistons pas sur ce qu'il y aurait d'harmonieux dans l'association généralisée des génies slave et latin. Précisément, sur la côte orientale de l'Adriatique, à l'ombre de quelques municipes que les pas-

1. *Vita internazionale* de Milan, 20 février 1899.

2. Donato Sanminiatelli, *In giro sui confini d'Italia*. Rome, Bocca. 1899.

sions politiques n'ont point envahi, on entrevoit, dans les mœurs, les arts et l'industrie, la fécondité de cet échange entre des sèves nouvelles et une vieille « culture », entre les ressources d'une démocratie qui grandit et celle d'une civilisation qui se soutient : entre le passé des Césars, l'empreinte de la colonisation vénitienne, et tout ce que le « slavisme » marque d'avenir. Ce sont des nécessités positives, des considérations politiques, au sens le plus rigoureux du mot, qui doivent suggérer aux Italiens et aux Slaves de l'Adriatique l'idée d'un péril commun — et préparer à une conciliation effective et défensive les trois grandes puissances dont c'est le droit, comme la vocation, de se partager l'empire de la Méditerranée.

CHARLES LOISEAU

*L'Administrateur-Gérant :* H. CASSARD

# PAUL CALMANN-LÉVY

Dans l'été de 1893, Paul Calmann-Lévy confiait à l'un de nous son projet de fonder, en compagnie de ses frères et de quelques amis, une revue nouvelle, — qui devait s'appeler la *Revue de Paris*, — et lui proposait d'en partager la direction avec James Darmesteter. Il lui fut répondu que s'il ne s'agissait pas seulement de créer une revue honorable et prospère, mais d'ouvrir une maison hospitalière entre toutes aux lettres comme à la politique, réellement libérale, non pas en doctrine, mais en pratique, favorable à des efforts très différents vers la vérité, vers la beauté; s'il ne s'agissait pas seulement d'une affaire, mais d'une œuvre, — on était son homme. Il répliqua simplement : « Nous sommes d'accord. »

Et l'on fut d'accord, en effet; on le resta, quand James Darmesteter, si tôt disparu, fut remplacé par un autre : ouvriers de la première heure ou de la seconde, nous avons vécu, avec Paul Calmann-Lévy, dans une intimité qui devint peu à peu, tant notre entente fut parfaite, une véritable amitié.

Président du conseil d'administration de la *Revue*, il lui donna, de son temps et de sa pensée, tout ce qu'il ne devait pas à d'autres intérêts; il lui montra même une prédilection qui souvent nous sembla presque touchante. Ailleurs, il cultivait son patrimoine, avec conscience, avec zèle; ici, comme sur une terre qu'il avait découverte, inventée, il travaillait avec amour.

Il ne se mêlait de la direction politique ou littéraire qu'en ami, et comme l'ami le plus discret, le plus délicat, sans jamais prétendre à peser sur nos décisions ou nos intentions, mais pour en être informé le premier, pour en constater, le

plus souvent, l'harmonie avec ses idées propres. Et cet assentiment nous était précieux. La droiture de son esprit, comme celle de son caractère, pouvait nous garantir, presque en toutes choses, la valeur de son opinion. Mais surtout, né parmi les livres, élevé parmi eux, il avait le goût sincère et le respect de ce qui faisait la matière morale de sa profession, — la littérature. Il discernait la qualité d'une œuvre, aussi bien que ses chances de succès, avec l'instinct le plus judicieux.

Il ne dédaignait pas, pour cela, le détail de cette profession, même le plus humble : excellent typographe, il mettait sa coquetterie à vérifier, à modifier une mise en pages ou la disposition d'un titre, afin que la *Revue*, « sa » *Revue*, en devînt plus belle.

Tout cela, du moins, pendant trois années, qui furent sans doute les plus actives de sa vie et les plus heureuses. Frappé d'un mal inexorable, il mit trois autres années à mourir. Avec ses frères, avec son fils, quelqu'un était auprès de lui qui, par un miracle perpétuel de vigilance et de tendresse conjugale, par une merveilleux maîtrise de soi, par une attention de toutes les minutes à secourir sa force déclinante, à guetter, à deviner sa pensée, lui a singulièrement adouci la douleur physique, épargné la douleur morale, et caché jusqu'au bout la vue de la mort.

Aussi ne s'est-il jamais désintéressé de ce qui avait occupé, de ce qui avait enchanté ses heures suprêmes d'énergie intacte. Il avait cessé de venir à l'imprimerie, puis au bureau de la *Revue*; mais, s'il passait en voiture devant la maison, il envoyait aux fenêtres, à cette porte qu'il ne devait plus franchir, un regard, un sourire affectueux, à peine mélancoliques.

Deux jours avant la fin, alors que la brume s'épaississait en lui, autour de lui, et qu'il entrait déjà dans le grand silence, il se rappela soudain, comme par une éclaircie, la date et l'heure; il murmura distinctement : « La *Revue*... la *Revue* doit être arrivée...» C'était le numéro du 1er février qui devait, en effet, se trouver à ce moment-là sur sa table.

Il n'a jamais oublié la *Revue*; la *Revue* ne l'oubliera pas. Elle sera toujours, et de plus en plus, ce qu'il avait souhaité qu'elle fût dès le principe : — nous resterons d'accord.

ERNEST LAVISSE — LOUIS GANDERAX

# SCIENCE ET FORCE ALLEMANDES

## I

Quel est le plus grand de nos intérêts? C'est le commerce impérial... Nous avons devant nous un grand exemple dans la création de l'Empire allemand.

J. Chamberlain au *Canada Club*, 25 mars 1896.

L'exemple de l'étranger, surtout lorsqu'il est mal compris, peut conduire les peuples à de singuliers errements. L'exemple de l'Allemagne fut d'un grand argument pour les fauteurs du protectionnisme français. L'exemple de la même Allemagne a conduit l'Angleterre dans l'impasse où nous la voyons aujourd'hui. Car c'est la prospérité de l'Allemagne impériale qui fit le succès de l'impérialisme anglais. L'influence de J. Chamberlain est sortie de la Commission Parlementaire de 1885 « sur la Baisse du Commerce », où tous les gens d'affaires du royaume s'étaient plaints vivement de la concurrence allemande : « Qu'était l'Allemagne, industriellement, commercialement, financièrement, avant Sadowa, avant Sedan, avant l'Empire? répètent encore aujourd'hui les impérialistes. Dépendante de nos hauts fourneaux et de nos Pays noirs pour ses fers et pour ses houilles, de nos usines pour les produits ouvrés, de nos tissages pour le vêtement, de nos entrepôts pour les épices et denrées exotiques, de nos na-

vires pour le trafic, bref notre cliente et, commercialement, notre vassale, l'Allemagne dépendait encore de nos Bourses et de nos Banques pour ses emprunts et même pour les transactions. Sadowa, Sedan, l'Empire, l'ont affranchie. La « Plus Grande » Allemagne politique est devenue aussi une « Plus Grande » Allemagne commerçante, fabricante, capitaliste. En beaux et valides écus, elle recueille aujourd'hui les fruits de la victoire. L'Empire ne donne pas seulement des lauriers. L'expérience allemande prouve qu'il nous faut aussi un Empire et un *Zollverein* protecteur. »

Mais cette prétendue expérience allemande, l'a-t-on jamais contrôlée pour y démêler sûrement les effets et les causes? L'Allemagne est-elle vraiment si prospère? et est-elle si prospère parce qu'elle est impériale? N'interrogeons là-dessus que des témoins non suspects d'ignorance ou de parti pris. Ces témoins existent dans les deux séries de rapports consulaires anglais, *Annual Series* et *Miscellaneous Series*, — à l'impérialisme anglais nous n'opposerons que des témoignages britanniques, — et dans les deux *Blue Books*, C — 8449 et 9078, où le *Foreign Office* et le Ministère Colonial ont réuni les opinions des ambassadeurs, consuls, gouverneurs coloniaux et autres officiers de Sa Majesté à l'étranger ou aux colonies.



La prospérité de l'Allemagne par l'essor de son industrie et de son commerce ne peut être contestée. Quelques *jingoes* l'ont mise en doute. J. Chamberlain, à qui toute thèse est bonne selon les auditoires, pourvu qu'elle suscite un instant les gros rires des électeurs, disait un jour à ses gens de Birmingham :

L'Allemagne est, dit-on, redoutable *(Rires)*. L'Allemagne contremine notre industrie. L'Allemagne ronge notre commerce comme la mer ronge nos côtes *(Rires)*. Je ne crois pas que la mer ronge toutes nos côtes *(Gros rires)*. Si l'Allemagne rongeait si fort notre commerce, nos exportations chez elle devraient diminuer et les importations allemandes chez nous augmenter. En 1885, les exportations de produits nationaux s'élevaient pour l'Angleterre à 213 millions de livres sterling; en 1894, à 216; pour l'Allemagne, à 143 en 1885; à 148 en 1894. En 1885, l'Angleterre exportait en Allemagne pour 26 millions de produits nationaux, et en recevait 21 millions; en 1895, vous avez

une exportation anglaise de 33 millions pour une importation allemande de 27 millions de livres. Le trafic a donc augmenté des deux parts; mais cette augmentation a été de 7 millions pour l'Angleterre, de 6 millions seulement pour l'Allemagne[1].

De tels sophismes peuvent ragaillardir la vanité anglaise. Ils servent surtout à « suggestionner ». suivant le mot d'un consul[2], l'émulation allemande. Modestement, la Chambre de Commerce hambourgeoise adopte les chiffres et les raisonnements du ministre anglais et, dans son rapport annuel, elle en tire de nouvelles incitations à l'effort :

On ne saurait trop mettre le public allemand en garde contre certaines statistiques anglaises, dont les exagérations systématiques et voulues tendent à prouver que l'industrie et le commerce allemands vont chasser leurs concurrents anglais du marché universel. En réalité, les chiffres véritables sont cités par le ministre des Colonies anglais. La Grande-Bretagne, moins peuplée que notre Allemagne, est encore de beaucoup en avance. Manchester, Birmingham et Glasgow sont toujours les capitales industrielles de l'Europe, et le commerce allemand lui-même ne peut encore se passer d'elles. La Grande-Bretagne a toujours une longue avance sur nous, grâce à ses chantiers maritimes, à sa flotte marchande, à son réseau de voies ferrées, à son système de grandes villes bien aménagées, grâce surtout à son empire colonial, qui lui assure un immense marché où l'Allemagne n'a que peu de clientèle. Gardons-nous donc de toute exagération chauvine et réunissons toutes nos énergies pour faire de nouveaux progrès[3].

L'Allemagne sait qu'elle n'est pas encore l'égale de l'Angleterre. Mais elle espère qu'elle le deviendra : « Il y a quelques années, écrit le consul anglais de Francfort, l'opinion allemande se souciait peu des grandes questions économiques internationales. Aujourd'hui l'idée d'une politique commerciale pour la conquête du monde entier gagne les masses : la diffusion de cette idée jusqu'aux cerveaux populaires est peut-être le résultat le plus visible de l'année 1898[4]. » A regarder le passé, cette ambition allemande ne peut sembler que très raisonnable. Si l'on s'en tient aux statistiques absolument

1. Discours à Birmingham, 13 novembre 1896.

2. Consul de Francfort, *Annual Series*, n° 2312, p. 1.

3. *Annual Series*, n° 1934, p. 22; n° 1942, p. 240.

4. *Annual Series*, n° 2122.

sûres des dix dernières années, le progrès continu a été merveilleux :

*Valeur en milliers de marcs* (1 250 francs).

| | 1889 | 1893 | 1895 | 1897 | 1898 | 1899 |
|---|---|---|---|---|---|---|
| | — | — | — | — | — | — |
| Importations. . | 4 087 | 4 134 | 4 246 | 4 864 | 5 437 | 5 495 |
| Exportations. . | 3 256 | 3 244 | 3 424 | 3 808 | 4 001 | 4 151 |

Dans toutes les branches, ajoute le consul de Francfort[1], l'état des affaires, pour toute la contrée, témoigne de l'énorme progrès économique durant ces vingt-cinq années dernières. Il est difficile de décrire avec quelle rapidité et quel ensemble les usines de toutes tailles, moyennes, grandes, immenses, ont été créées. Un observateur qui aurait étudié les conditions de vie moyenne en Allemagne, il y a vingt ans, et qui reviendrait les étudier aujourd'hui, ou, plus simplement encore, un voyageur qui aurait visité les villes allemandes vers 1860 et qui les reverrait aujourd'hui, serait étonné des énormes changements. La plupart des villes ont été plus richement et plus artistement reconstruites ; toutes ont à montrer quelque nouvelle rue, quelques nouveaux quartiers, quelques grands palais d'affaires. Allemagne du Nord et Allemagne du Sud, c'est partout la même preuve des gigantesques efforts pour aller de l'avant ; partout la même ambition d'évincer les compétiteurs. La population, en moins de treize ans, a augmenté de six ou sept millions d'individus, dont quinze cent mille à peine sont allés à l'agriculture. Les champs monopolisés par les féodaux ne peuvent pas nourrir une population beaucoup plus forte et l'utilisation des machines agricoles empêche de ce côté l'augmentation de la main-d'œuvre. C'est le commerce et l'industrie qui ont nourri le surplus, soit environ 1 500 000 individus pour le commerce, et plus de quatre millions pour les industries de toutes sortes. Le mouvement des chemins de fer, les dividendes des grandes compagnies, le nombre des entreprises nouvelles, tout accuse la même marche ascendante. Un tableau des cinquante-deux sociétés sidérurgiques et houillères les plus importantes montre leurs dividendes passer de 5,45 p. 100 en 1894, à 7,59 p. 100 en 1895, à 10,68 p. 100 en 1897. La production de charbon était de 35 millions de tonnes en 1869 : elle dépasse 115 millions aujourd'hui. Celle de fonte n'était pas de 1 500 000 tonnes en 1869 ; elle dépasse neuf millions aujourd'hui. Au cours de 1897, 254 compagnies mettaient en œuvre un capital total de 380 millions de marcs, au lieu de 182 compagnies seulement en 1896, au capital de 270 millions, et de 92 compagnies en 1894, au capital de 88 millions. Les banques allemandes syndiquées ont

1. *Annual Series*, n° 2312.

conquis un grand nombre de places étrangères et entrepris au dehors toute une série de grands travaux : les voyages de l'empereur Guillaume en Turquie ont tourné un grand nombre de capitaux vers les entreprises d'Asie-Mineure.

Je commençais mon rapport sur 1897 en disant que cette année avait été au plus haut point un grand succès et que « toutes cheminées fumantes » pourrait être sa devise. L'année 1898 mérite les mêmes notes, mais un peu meilleures encore. Mines, houillères, usines, bureaux, tous ont eu plus d'affaires que jamais. La confiance générale n'a fait qu'augmenter. Le temps est loin où, dans son rapport sur l'Exposition de Philadelphie (1876), le professeur Reuleaux déclarait que l'Allemagne ne pouvait produire que de la mauvaise camelote à bon marché, *cheap and bad*. A coup sûr, dans le concert de louanges d'aujourd'hui, il y a de l'exagération, comme il y en avait dans le verdict du professeur Reuleaux. Mais, tout en se gardant de glorifier l'industrie allemande aux dépens de l'industrie britannique, l'Angleterre peut, sans réserves, croire au succès de l'Allemagne [1]

*England may unreservedly admit Germany's success.* Nous avons là un témoin autorisé, désintéressé, mis en garde et mettant en garde contre toute exagération, — *one ought to be on one's guard against glorifying Germany at the expense of British industry* : — voilà donc la réponse à notre première question. Tous les autres consuls anglais parlent de même. Celui de Hambourg donne en chiffres l'énorme accroissement de ce port, qui, en vingt ans, a triplé son tonnage, dépassé Liverpool et tous les ports du continent [2] :

*Mouvement du port de Hambourg.*

| | ARRIVÉES. | | DÉPARTS. | |
|---|---|---|---|---|
| Années. | Vaisseaux. | Tonnes. | Vaisseaux. | Tonnes. |
| 1875. . . . . | 5 260 | 2 118 000 | 5 209 | 2 085 000 |
| 1880. . . . . | 6 024 | 2 767 000 | 6 058 | 2 762 000 |
| 1885. . . . . | 6 790 | 3 704 000 | 6 798 | 3 712 000 |
| 1890. . . . . | 8 176 | 5 203 000 | 8 185 | 5 214 000 |
| 1895. . . . . | 9 443 | 6 254 000 | 9 446 | 6 280 000 |
| 1896. . . . . | 10 447 | 6 445 000 | 10 371 | 6 300 000 |

Les consuls des autres nations, français, belges, américains, tiennent le même langage. Le consul anglais de Berlin

1. *Annual Series,* n° 2312.

2. *Annual Series.* n$^{os}$ 2263 et 1934.

conclut : « Ce serait une absurdité et une duperie de croire à un arrêt du commerce allemand ou de mépriser ce rival comme un compétiteur indigne du commerce britannique[1]. »



Donc l'Allemagne est prospère. Sa prospérité, qui peut devenir un danger pour le commerce anglais, date de vingt-cinq ans environ. Elle est postérieure à l'Empire. Elle n'a grandi que sous lui. N'a-t-elle grandi que par lui ? L'Allemagne doit-elle cette prospérité à l'Empire, c'est-à-dire à l'unité, à l'organisation militaire et à la protection ? Car ce sont là, pour les impérialistes anglais, les trois caractères essentiels de l'Empire, *Imperial Federation*, *Imperial Defence*, *Fair Trade*, Fédération constitutionnelle, Contribution militaire, Zollverein protecteur. L'attaché commercial à Berlin, M. J.-A. Crowe, disait devant la grande Commission d'enquête en 1885[2] :

Quand l'Allemagne, en 1866, devint une nation confédérée, elle prit conscience qu'elle était une nation, et elle sembla prendre aussi la résolution de faire bien les choses qu'elle n'avait pas encore faites. Elle voulut fonder des usines. Elle voulut avoir sa voix dans le monde commercial aussi bien que politique. 1870 grandit encore ces sentiments, qui depuis n'ont jamais cessé. La politique coloniale allemande n'est qu'un résultat de ce même sentiment national, qui veut prouver au monde que l'Allemagne est bien une grande nation capable de fabriquer et d'exporter.

L'unité nationale a certainement amené la prospérité allemande. Du moins, elle l'a rendue possible, d'abord en permettant au peuple d'y songer : tant que le peuple allemand n'eut pas son Empire, il fut incapable d'autre souci. De 1804 à 1876, l'unité nationale pendant soixante ans occupa toutes ses pensées. Il ne put rêver et combiner que préparatifs politiques ou militaires. En 1870, l'Empire réalisé rendit leur place à d'autres ambitions qu'avait connues l'Allemagne d'autrefois : l'Allemagne hanséatique et des villes libres, l'Allemagne trafiquante reparut derrière l'Allemagne impérialiste.

1. *Annual Series*, n° 2344.

2. *Blue Book*, C — 4621, p. 65.

C'est indubitablement parce que l'Empire ne hantait plus ses jours et ses nuits, qu'elle put se remettre aux affaires, — première leçon que pourraient méditer les impérialistes anglais... Et l'Allemagne hanséatique ne reparut qu'aux dépens de l'Allemagne impérialiste. Car l'Empire pangermanique n'est pas encore réalisé : tous les peuples de langue et de race allemandes ne sont pas enclos dans les frontières impériales. L'Allemagne actuelle songe-t-elle sérieusement à les incorporer? Qui formule aujourd'hui les revendications pangermanistes de la « Plus Grande » Allemagne? De temps à autre, quelque vieil unitaire de 1848, quelque docteur-professeur attardé aux conceptions moyenâgeuses ou romaines. Mais l'Allemagne trafiquante s'en est détournée, comme si la vie d'un peuple ne pouvait contenir à la fois le Commerce et l'Empire. Alors, que signifient ces belles formules : « L'Empire, c'est le commerce, *Empire is Commerce* », que J. Chamberlain répète aux négociants du Royaume-Uni [1]?

L'unité nationale fut, il est vrai, d'un autre secours pour la prospérité matérielle. Les succès nationaux, les victoires sur l'Autriche et sur la France, réveillèrent dans le peuple l'orgueil de race, la confiance en la valeur de tous et de chacun, le sûr espoir que désormais tout leur était possible, et la volonté de faire des choses que l'Allemagne émiettée ne faisait pas ou ne faisait plus. Industriels ou commerciaux, pour tous les succès de ce monde, un peu de confiance en soi est nécessaire, et les Allemands de 1860 en manquaient vraiment trop. Mais l'Angleterre de 1900 en a-t-elle aussi sûrement besoin? L'affaire du Transvaal ne prouverait-elle pas que trop de confiance est également fatal? Ne voit-on pas qu'en somme, tout ce que l'unité a valu aux Allemands, les Anglo-Saxons le possèdent déjà en surabondance? L'unité, d'ailleurs, n'a pas causé vraiment la prospérité germanique : elle n'a fait que la rendre possible. Serait-ce dans la force militaire, autre forme du rêve impérial, qu'il faudrait chercher cette vraie cause?

L'Angleterre commerçante a contre le militarisme une méfiance qui lui rendra longtemps encore inacceptable le service obligatoire. Si cette méfiance pouvait être calmée par les

1. Discours aux Chambres de commerce, 10 juin 1896.

prédications de lord Rosebery[1] et autres docteurs en jingoïsme, il devrait suffire aux travailleurs anglais de méditer l'exemple d'un autre voisin : ils peuvent, sans grands renforts de statistiques, constater le dépérissement continu du commerce français, depuis trente ans que, pour assurer la défense quotidienne et l'avenir de la vie nationale, nous avons dû endosser le fardeau des charges militaires. Ce commerce fut autrefois énergique et répandu : qu'en restera-t-il avant peu, si des mesures ne sont prises pour concilier les nécessités de la défense et les intérêts du commerce? L'Empire allemand, depuis 1870, a subi sans doute la nécessité de rester armé et de défendre sa vie : mais il n'a pas donné toutes ses pensées et toutes ses ambitions aux préparatifs et aux rêves de guerre. Il a songé à maintenir aussi les effectifs des armées de la paix : il a toujours été le premier à diminuer l'étendue et la durée du service effectif. Ici encore, l'Allemagne des affaires a fait entendre sa voix : elle a, gagnant beaucoup d'argent, consenti à payer tout ce que son armée exigeait ; mais elle a strictement limité les forces, les initiatives, les volontés et, surtout, les années employées au service des armes. Publiquement, la guerrière d'autrefois a répudié tout désir de conquête. Elle a proclamé ses désirs de paix. Ses intentions pacifiques, elle a pu ne pas les imposer encore à la créance européenne ; elle a fait mieux : elle les a imposées à la volonté du plus militariste des empereurs. Au maniement de l'Allemagne nouvelle, ce chevalier de la force qu'était Guillaume II, ce petit-fils enthousiaste de « l'inoubliable » soldat, est devenu le placier de marchandises et de capitaux germaniques, que connaît aujourd'hui tout le Levant balkanique et syrien. Il lui faut toujours, jeux de prince, des soldats, des canons, des bateaux. Il garde le parler haut et l'intempérance de langue des camps. Trop souvent encore, il fait mine d'assurer son grand sabre. Mais colère, rancune, ambition, jalousie, haine, alors que tous ses sentiments lui mettent contre l'Angleterre la menace à la bouche, toujours il s'arrête avant l'acte, « à cause de son commerce de Hambourg », va-t-il répétant.

1. Discours à la Chambre des lords, 31 janvier 1900.

C'est à la paix, c'est à vingt-huit années de paix, disent tous les consuls britanniques[1], que l'Allemagne doit tout d'abord sa fortune. La paix seule lui a économisé les énormes recrues de bras qui font sa première supériorité. Bon an mal an, elle a gagné par l'excédent des naissances de 500 000 à 700 000 travailleurs nouveaux, qu'au temps des reîtres et des lansquenets elle eût tournés vers les guerres privées, publiques, civiles ou étrangères, et qu'elle envoie aujourd'hui à ses usines et à ses comptoirs. — « Mais le militarisme, disent quelques Anglais, a pu faciliter la grandeur de l'Allemagne commerciale, en inculquant à toute la nation les qualités d'endurance et de sobriété, les habitudes d'ensemble et de travail commun, qui sont les vraies forces du commerce allemand[2]. » Qualités, habitudes, qui peut savoir au juste quelles conditions nous les inculquent et les développent? N'est-ce pas plutôt ces qualités et ces habitudes mêmes, antérieures au régime prussien, qui ont fait la possibilité et la force de celui-ci? et si le commerce en a profité comme l'armée, l'Allemagne nouvelle n'a-t-elle pas mis en œuvre bien d'autres énergies que le militarisme comprime ou supprime? Hardiesse de l'entreprise, audace du calcul, confiance en l'initiative personnelle, nous verrons que tous les consuls anglais signalent ces caractéristiques du commerce allemand et leur rapportent le plus gros du succès. Or, cette hardiesse et ce calcul, est-ce vraiment l'obéissance militaire qui les crée ou qui les entretient?

Reste une conception familière à toute l'opinion et à toute la presse britanniques : seuls, la discipline militaire de la nation et le commandement militaire de l'État ont pu créer ce régime *paternal* ou *parental*[3], comme on dit outre Manche, sur lequel, pense-t-on, repose toute la fortune allemande. Souci paternel des gouvernements, ordres paternels des pouvoirs, protection familiale de l'État, d'une part, et, d'autre part, obéissance filiale des sujets, sacrifice fraternel des intérêts contradictoires, union familiale de tous les efforts, — l'Angleterre volontiers se figure qu'un jour, sur un commandement ou sur

1. *Annual Series*, nos 1942, 2104 et 2312; *Miscellaneous Series*, no 490.
2. *Blue Book*, C. — 4715, p. 162.
3. *Blue Book*, C. — 4715, pp. 236 et 252.

un mot magique du souverain. la grande famille militaire allemande s'est changée en une famille commerciale et que seules l'Autorité et la Protection sous toutes ses formes leur ont valu la conquête du monde. C'est cette imagination anglaise, qui, généralisée parmi les gens d'affaires, a créé le mouvement protectionniste qui se cache sous le nom de *Fair Trade*. En réaction contre le « laisser faire, laisser passer » du libre-échange manchestérien, ce *Fair Trade* de Birmingham a réclamé le secours de l'État anglais, non pour protéger le commerce ou l'industrie nationale, disait-il, mais pour contrebalancer le rôle de l'État allemand et rétablir le *fair play*, le franc jeu [1].

En 1885, la grande Commission parlementaire sur la Baisse du Commerce fut poursuivie de ces réclamations : Birmingham, Sheffield, Liverpool, toutes les industries et tous les commerces en souffrance lui répétaient la même antienne [2]. Après un an et demi d'études (août 1885 — décembre 1886), ayant consulté toutes les Chambres de commerce, toutes les grandes compagnies, et les économistes, et les statisticiens, et les consuls, et les attachés commerciaux à l'étranger, etc., la Commission concluait dans son rapport final : « La concurrence de l'Allemagne se fait de plus en plus rude. Dans tous les coins du monde, on peut sentir la persévérance et l'entreprise allemandes. Ils gagnent du terrain sur nous grâce à leur meilleure connaissance des marchés, grâce à leur désir de s'accommoder au goût de chacun, à leur volonté de prendre pied partout et à leur ténacité à garder le pied une fois pris [3]. » Le rôle de l'État allemand n'apparaît pas en tout ceci. La Commission l'avait cherché pourtant : « Quelle sorte de protection l'État allemand accorde-t-il à son commerce et à son industrie ? » avait-elle demandé à tous les *Fair Traders*. — Les uns avaient répondu : « Par sa politique coloniale » ; d'autres : « Par son système de chemins de fer d'État » ; d'autres encore, et plus nombreux : « Par ses tarifs protecteurs ». La majorité, tout simplement, avait allégué les intentions et les propos du prince de Bismarck : c'était Bis-

1. *Blue Book*, C — 4715, p. 170.

2. *Blue Book*, C — 4715, 4797, etc.

3. *Blue Book*, C — 4893, p. XX.

marck et la politique bismarckienne qui avaient tout fait : le seul nom de Bismarck servait à tout expliquer [1].

La Commission ne s'arrêta à aucune de ces réponses : elle semble avoir eu raison. En ce qui concerne les tarifs douaniers d'abord, l'essor de l'Allemagne date de 1870 ; sauf quelques crises, corollaires des crises internationales, il a grandi continument jusqu'à nos jours. Or, durant ces trente années, le protectionnisme bismarckien n'a pas toujours fonctionné. Jusqu'en 1879, l'Empire et Bismarck furent libre-échangistes. Le brusque revirement de 1879 ne fut pas amené « par le désir de venir en aide à certaines branches de l'industrie au moyen de tarifs ou d'impôts », — ainsi parlait le Chancelier dans son exposé de motifs au Reichstag [2]. C'était la mévente des bois de Varzin, l'invasion des blés russes, les plaintes des hobereaux et grands terriens, bref l'Allemagne féodale et agricole : ce fut surtout la pénurie du trésor impérial, uniquement alimenté par les douanes, qui amenèrent Bismarck à « assurer à l'ensemble de la production allemande un écoulement certain sur notre marché [3] ». Le protectionnisme fut une conception de la « Petite Allemagne ». Réserver à l'Allemagne toutes les énergies allemandes, garder intacte la force allemande, fut toujours le réel souci du prince de Bismarck. L'expansion, soit commerciale soit coloniale, n'eut jamais son cœur. Il s'y résigna vers la fin de son règne, sentant irrésistibles les poussées de la nation. Mais il ne les avait nullement provoquées : il les subissait. Comme dans tout le reste de sa politique, il ne fit que suivre le mouvement national, en le ralentissant pour le maîtriser. Lui disparu, l'industrie et le commerce secouèrent ces entraves protectionnistes qui ne profitaient qu'aux agrariens.

Les libre-échangistes anglais avaient donc raison de dire à la Commission de 1885 que le protectionnisme bismarckien était funeste aux industriels germaniques, — *it is a notorious fact that a great many industries in Germany suffer from it...* : *so far from benefiting Germany the import duty is actually injurious*

1. *Blue Book*, C. — 4715, p. 236.

2. *Blue Book*, C — 4715, p. 236.

3. Pour tout ceci, je renvoie le lecteur aux beaux articles publiés, ici même, par M. Charles Andler et à son livre *le Prince de Bismarck* (librairie G. Bellais).

*to German interests*[1]. Les protectionnistes calculent néanmoins que seuls les droits de douane, assurant aux manufacturiers allemands le monopole du marché intérieur, leur permirent la conquête des autres marchés, où le commerce allemand leur écoulait à perte le surplus de leurs marchandises[2]. Ce calcul est indigne d'aussi bons commerçants : les droits ne permettaient pas à l'Allemagne industrielle de tels bénéfices intérieurs qu'elle pût longtemps supporter de telles pertes extérieures. Par la suite, d'ailleurs, l'Allemagne fut obligée de revenir presque au libre-échange pour sauvegarder son expansion commerciale.

Le successeur de Bismarck, en 1892, exposa au Reichstag la politique nouvelle, qui, également éloignée du libre-échange et de la Protection, devait être, disait-il, une politique *autonome* : « Maintenant que notre industrie a grandi, il faut nous occuper avant tout de trouver des débouchés... et *d'obtenir dans les meilleures conditions les matières premières en échange de nos produits manufacturés*... Il n'est pas impossible d'arriver à conclure des traités de commerce. C'est même le moyen de garder la dose de protection nécessaire, en évitant l'incertitude déplorable où le manque de limites contractuelles laisse tous les États européens *qui se laissent entraîner à une véritable course au clocher dans la voie du protectionnisme* ». Et des traités furent conclus de 1891 à 1894 : ils abolirent les droits sur la plupart des matières premières nécessaires à l'industrie ; ils réduisirent ces mêmes droits sur les produits alimentaires de première nécessité, « ce ne sont pas là des traités protectionnistes, dit un consul[3] : ils ont pour but unique le développement de l'exportation ». L'Allemagne bismarckienne des hobereaux et des terriens protesta vainement. Ce fut à ses dépens, au profit de l'Allemagne nouvelle, que l'on continue aujourd'hui encore de gouverner[4]. Cette

1. *Blue Book*, C — 4715 et 4793, *passim*.

2. *Blue Book*, C — 4715, pp. 155 et 383.

3. *Miscellaneous Series*, n° 490, p. 9 : *The agricultural party are disastisfied with the working of the tariff treaties which, they say, unfairly benefit the industrialists at their expense, by admitting foreign grains at specially low duties, in order to secure better markets abroad for industrial produce.*

4. *Miscellaneous Series*, n° 490, p. 16.

politique seule a permis le plein essor industriel et commercial auquel nous assistons. Et, pour l'avenir, cet essor même va peut-être imposer un plus franc retour à la politique du laisser faire. On prépare un nouveau tarif autonome pour remplacer en 1904 les traités qui viendront à échéance. De toutes parts, l'Allemagne industrielle se syndique, se renseigne, réunit ses efforts et ses vues afin de livrer aux agrariens un nouveau combat. Le gouvernement promet de rester neutre : il veut, dit-il, veiller à tous les intérêts de l'Empire, mais sans préférence pour aucun des partis... Ce n'est donc pas l'exemple de l'Allemagne qu'il faudrait citer pour exalter les bienfaits de la Protection : si les Anglais veulent être renseignés, les statistiques de la France durant les quinze années dernières leur montreront bien mieux en quel état le protectionnisme met le commerce d'un grand pays.

A défaut des tarifs, les *Fair Traders* allèguent d'autres modes de l'action gouvernementale, primes, subventions, subsides, assistance consulaire, politique coloniale... Toutes ces allégations sont sujettes à critiques. Pour les primes, les seuls sucres allemands en ont reçu : l'industrie sidérurgique laissée à elle-même n'en a pas moins grandi... Pour l'assistance diplomatique, les industriels de tous pays vantent toujours le bonheur de leurs rivaux et dénigrent leur propre représentation consulaire : les Anglais ont suivi cette mode ; ils étaient peut-être les seuls à n'en pas avoir le droit. Quand les cris des *Fair Traders* ont amené, en 1896-1897, les nouvelles enquêtes parlementaires à ce sujet[1], il a fallu, comme en 1886[2], se rendre à l'évidençe : rien au monde, pour l'histoire détaillée du mouvement économique en ce dernier quart de siècle, ne vaut les deux séries d'admirables rapports consulaires anglais ou le *Board of Trade Journal* qui mensuellement (hebdomadairement depuis le 1er janvier 1900) les résume : « Le rôle des consuls allemands a été beaucoup moindre que l'on ne croit. C'est aux efforts individuels ou collectifs, et non à l'assistance consulaire, qu'il faut attribuer tout le succès[3]. »

1. *Blue Book*, C — 4779.

2. *Blue Book*, C — 8432, 8962 et 8963.

3. *Annual Series*, nº 1911.

Pour la politique coloniale, c'est l'initiative privée des Godefroy de Hambourg, des Luderitz de Brême, des Bleichrœder et Hausemann de Berlin, qui devança l'action gouvernementale. Ici encore, la volonté impériale dut se plier aux exigences du peuple : « Je n'ai pas été un colonial de naissance », répétait le prince de Bismarck, qui ne se mit que très tard à la remorque des grands promoteurs coloniaux... Pour les primes à la construction et à la navigation, « ce ne fut qu'en 1881 que le gouvernement songea à pousser la marine de commerce et il ne passa à l'effet que vers 1885. La loi impériale de 1885 a été successivement étendue ; néanmoins, le développement des chantiers allemands est dû presque entièrement à l'énergique initiative des particuliers. Le gouvernement impérial n'a pas largement subventionné ou aidé la construction navale, comme ce fut le cas en d'autres pays. Il n'a payé, en somme, que des subventions postales pour des services de courrier ; il avait pour but réel de se former une réserve de marins et de croiseurs disponibles en cas de guerre [1]. »

Voilà ce que répètent à chaque page tous les rapports spéciaux que le Foreign Office a publiés dans ses *Miscellaneous Series* [2], sur *The Maritime interests of the German Empire*, *The Commercial Relations of Germany*. *German Colonies*, etc. ; et le plus récent, qui les résume tous, *Development of Commercial, Industrial, Maritime and Traffic interests in Germany from 1871 to 1898*, conclut [3] :

On peut absolument laisser de côté tout ce qu'ont fait les hommes d'État allemands pour aider et guider l'ambition de leur peuple. Leurs admirables efforts auraient échoué s'ils n'avaient pas eu dans leur main ce peuple allemand, si admirablement doué pour l'entreprise commerciale, et ce caractère allemand que l'on pourrait définir d'un mot : *thoroughness*, perfection. Dans les affaires, il est achevé, complet. C'est indubitablement grâce à la perfection des méthodes dans toutes les branches du trafic que l'Allemagne s'est élevée au premier rang des peuples commerçants... Dans leur concurrence avec le reste du monde, ce ne sont pas de grands changements qui

1. *Miscellaneous Series*, n° 490, p. 19.

2. N^os 340, 443, 474, 490.

3. *Miscellaneous Series*, n° 490, p. 7 et suiv.

leur ont donné la victoire ; c'est une masse énorme de petits efforts et de petites innovations... Leur prospérité industrielle et commerciale n'est que le résultat direct de l'excellence de leurs méthodes d'éducation, de production et de distribution.

## II

Le commerce anglais souffrira de l'Allemagne bien plus durement encore au cours des cinq années prochaines, si les industriels anglais ne veulent pas attaquer les marchés coloniaux et étrangers avec l'énergie, la bonne organisation, les armes toutes modernes et les manières conciliantes adoptées par les Allemands.

Le consul anglais aux Samoa, *Annual Series*, n° 2049.

Il faut marcher avec le temps. Nous ne pourrons rivaliser avec nos concurrents que par l'étude tout à fait soigneuse de leurs procédés, et par la leçon que nous prendrons d'eux, si cette leçon peut être utile.

Le consul anglais à Copenhague, *Annual Series*, n° 1920.

Les succès industriels et commerciaux de l'Allemagne, comme ses succès militaires, sont le résultat tout d'abord de l'éducation : c'est la science, qui, dans tous les domaines, fut la première source de la force allemande. Rompant la première avec le vieil enseignement scolastique ou classique des langues et des antiquités mortes, l'Allemagne a fondé tout un enseignement nouveau des réalités vivantes :

En Angleterre, écrit le consul de Stettin [1], bien des établissements publics ou privés ont commencé un enseignement moderne qui copie le *Realgymnasium* allemand. Mais dans combien d'établissements, en fait, cet enseignement moderne n'est-il pas méprisé des maîtres et, par suite, des élèves, alors que l'enseignement classique passe toujours pour la seule éducation d'un *gentleman* ? Combien de jeunes gens anglais, au sortir de l'école et à leur entrée dans quelque grande affaire embrassant les marchés du monde, peuvent parler, sinon couramment, du moins passablement, une autre langue que la leur ? Ils savent un peu de latin et ils soupçonnent le grec, langues fort utiles aux gens d'Église ou de science, mais qui ne leur ouvrent ni la France, ni l'Espagne, ni l'Allemagne.

1. *Miscellaneous Series*, n° 434.

L'Allemagne a, de ses enfants, fait les modèles du siècle actuel et non les caricatures des siècles passés. Industrie, commerce, agriculture, chimie, horlogerie, tissage, menuiserie, architecture, mines, cuisine, brasserie, aviculture, horticulture, chaque ville ou chaque district a fait apprendre à ses fils les règles scientifiques du métier dont ils vivraient. Français, anglais, russe, turc, grec, arabe, espagnol, chinois, chaque port ou chaque État a fait, dès l'enfance, parler et écrire à ses futurs commerçants toutes les langues de leur future clientèle. Les *Livres Bleus* sont unanimes sur ce point:

Il ne peut y avoir le moindre doute, écrit encore le consul de Stettin[1], sur l'entière attention que donne la nation allemande aux avantages de l'éducation technique en toutes branches de l'art, des sciences, du commerce et de l'industrie. Elle n'hésite jamais quand il faut procurer quelque moyen d'apprendre quelque chose à ses jeunes gens. Elle s'est mise en état de leur apprendre tout ce qu'ils désirent et, en général, les jeunes Allemands désirent apprendre et font un plein usage de ce qu'ils apprennent. C'est la première des causes de notre malaise, que les Allemands apprennent bien leurs leçons et qu'ils n'oublient jamais ce qu'ils ont appris.

Et ce consul donne en exemple la ville de Stettin qui ouvre une école de construction pour architectes et ingénieurs, de terre et de mer, mais aussi pour contremaîtres, pour maçons, et fumistes, pour ouvriers de tous genres. Cette école, qui a coûté cinq cent mille marcs et qui a un budget de près de cent mille, offre ses classes à tout le monde du bâtiment: chacun y apprend les derniers perfectionnements de son métier, et, du gâcheur de plâtre aux constructeurs en fer ou en bois, chacun y apprend bien sa leçon, *the Germans learn their lessons well*. L'exemple de Stettin est pris au hasard: toutes les villes, grandes ou petites, pourraient offrir de même leurs écoles techniques, leur *Polytechnicum*. Personne, au reste, ne s'y trompe plus, en Angleterre et ailleurs. Dans un jour de franchise et de bonne foi, l'organe mensuel du *jingoïsme* le plus impérialiste, la *National Review*, se demandait: « Pourquoi les Allemands sont-ils en train de nous battre[2]? » Et, écartant toutes les autres réponses, elle ne re-

1. *Annual Series*, n° 2064, p. 14-15.
2. *National Review*, avril 1897.

tenait que celle-ci : « C'est par leur éducation supérieure à la nôtre en ses applications, en ses méthodes, en son organisation. C'est par leur armée permanente d'hommes de science. »

*Standing army of scientific men*, aucun mot plus juste n'a été trouvé pour l'Allemagne nouvelle. La nation tout entière, de l'adolescence à la vieillesse, est enrôlée aujourd'hui dans les corps multiples de cette armée scientifique. Chacun y doit prendre son rang, Laboratoire, atelier ou bibliothèque, plume, microscope ou marteau, chacun à sa place et avec son outil concourt à l'œuvre commune, au développement pacifique de toutes les richesses nationales. A cette conquête scientifique de la fortune, l'Allemagne apporte les mêmes qualités de consciencieuse précision, de minutieuse recherche, de désintéressement individuel et de travail jamais découragé, que jadis ses docteurs en *us* apportaient à l'étude du moyen âge ou de l'antiquité : « Il n'y a pas de détails, si insignifiants qu'ils soient, que l'on n'étudie pour atteindre un but proposé. Il n'y a pas de peine, si grande soit-elle, que l'on ne prenne pour se rendre maître des moindres minuties. Dans toutes les branches de commerce ou d'industrie accaparées par eux, c'est toujours quelque découverte scientifique qui a fait leur succès ; mais ce n'est pas la chance du hasard, ce ne sont même pas les trouvailles du génie qui les conduisirent à ces découvertes. Car aucune de leurs inventions n'a été ni géniale ni énorme. C'est une masse de toutes petites innovations, beaucoup plus qu'une grande révolution, qu'ils ont apportées aussi bien dans la production que dans la distribution de leurs articles[1] ». La seule méthode scientifique, c'est-à-dire la patiente expérience et la rationnelle généralisation, a tout fait.

Si pour l'industrie on voulait trois exemples typiques, on n'aurait qu'à étudier comment ils ont procédé pour le sucre, la houille et l'acier. Ils ont toujours commencé par se mettre

1. *Miscellaneous Series*, n° 490 : *There is no doubt whatever that in competing with other nations it has been rather in consequence of a mass of small innovations than by great changes that they have succeeded*, — cf. *Annual Series*, n° 1828 : *Germany's gradual rise in the industrial world and the foreign commerce is due not so much to any great changes, improvements or alterations, but to a mass of small variations, innovations and modifications in their methods of dealing with industrial and commercial question.*

à l'école chez les meilleurs spécialistes. La France, ayant inventé le sucre de betterave, était devenue la première puissance sucrière du monde : en 1870 elle détenait encore le monopole. L'Allemagne alors se met à l'œuvre. Elle constate, après examen et comparaison des cultures françaises, qu'elle possède, comme la France du Nord, un sol et un climat favorables dans le voisinage de ses houillères. Mais son sol est moins fertile ; son climat est sensiblement plus rude. La lutte contre les Français va donc être très inégale. Dès 1882 pourtant, les sucriers français commencent à crier misère : les sucres allemands pénètrent jusque sur le marché français. L'enquête ouverte par le parlement français établit quels procédés ont donné aux Allemands cette rapide victoire : la betterave allemande rend en sucre 12 p. 100 de son poids ; les planteurs français déclarent ne pouvoir dépasser 7 p. 100. C'est que, depuis dix ans, les Allemands ont scientifiquement transformé toute l'agriculture :

Le fermier allemand a eu contre lui la même crise agricole que ses confrères du Continent ou du Royaume-Uni. Mais grâce à sa parfaite éducation, *by means of his thorough education* (c'est le mot qui revient à toutes les pages de ces rapports consulaires : *thorough, thoroughness)*, appuyé sur la science, il est toujours allé de l'avant. Il a appris à augmenter ses récoltes et ses revenus à mesure que les prix baissaient. C'est la science qui, dans toutes les branches de l'agriculture, est venue à son aide : la science lui a enseigné à nourrir son bétail, à nourrir ses plantes, à combiner ses engrais chimiques, à choisir ses assollements, etc. Une des plus sages mesures pour les progrès de cette science agricole a été la fondation d'enseignements agricoles dans toutes les vieilles universités. Le succès des Allemands, ici comme ailleurs, est toujours dû à un entraînement parfait et à un enseignement élevé, *to a thorough training and high-class teaching* [1].

Les Allemands ont donc appliqué à la betterave les méthodes scientifiques. Par une culture rationnelle et par une sélection continue, ils ont éliminé les espèces qui rendaient peu en sucre. Double et triple économie dans le travail : sol moins épuisé d'une part, — car sa fatigue est en raison du poids brut produit et non de la teneur sucrière ; — dimi-

1. *Miscellaneous Series*, n° 452 : *Agriculture in Germany.*

nution de main-d'œuvre, d'autre part, aussi bien pour la culture et l'arrachage que pour la manutention industrielle. Ajoutez un emploi scientifique d'engrais chimiques très reconstituants et un établissement rationnel d'assollements convenables : la betterave en est encore améliorée et, malgré la culture intensive, le sol ne s'épuise jamais. Ajoutez un très simple calcul : les parties inférieures de la racine valent seules la peine d'être traitées pour le sucre ; le reste doit aller à l'alambic pour l'alcool. Ajoutez enfin un procédé scientifique d'épuiser les mélasses... Après douze ans à peine de concurrence allemande, la France, inventrice de la betterave, est dépouillée du bénéfice de son invention. Sa loi de 1884 sur les sucres lui est dictée par l'Allemagne scientifique, reine désormais du sucre et reine, par surcroît, de l'alcool. Car la betterave est allée, pour une part, à l'alambic et elle a demandé comme meilleure compagne d'assollement la pomme de terre, que l'Allemagne des laboratoires s'est mise aussi à distiller... Quelqu'un d'autre fera le compte ici même des énormes revenus que ces commerces de l'alcool et du sucre ont donnés à l'Allemagne.

Faut-il exposer comment cet alcool à son tour incita les laboratoires à une exploitation nouvelle et fructueuse d'autres richesses endormies dans le sol national ? La houille allemande semblait ne pouvoir jamais rivaliser avec les charbons anglais, belges ou même français. Éloignée de la mer et des gisements métallifères, impure, grossière, de piètre ou de médiocre qualité, elle ne pouvait suppléer en Allemagne même ni aux envois de Durham pour les cornues, ni aux envois de Galles pour les chaudières. Les laboratoires allemands prirent cette houille et, l'unissant à l'alcool, ils la changèrent en or. Car ce fut de l'or liquide que tous les produits nouveaux tirés de la houille. Ce fut une révolution scientifique de tous les arts appliqués : pharmacie, droguerie, teinturerie, peinture, vernissage, des médicaments et des couleurs de tous genres sortirent comme par miracle de ces cailloux noirs ; le monde fut inondé des anilines, fuchsines, alizarines, antipyrines, benzines, etc., allemandes. Mise en appétit, la chimie allemande s'annexa peu à peu toutes les industries similaires : soude, potasse, chlore, alcali, borax, quinines, glycérines,

salpêtre, saccharines, acides oxalique, sulfurique, etc. La France, avant 1870, fournissait toutes les pharmacies du Continent et de la Méditerranée. L'Angleterre exportait, sous la rubrique *alkali*, pour 3 millions de livres sterling en 1873, et voici la baisse de cette exportation depuis trente ans :

*Exportations anglaises d'alkali.*

(En milliers de livres sterling.)

| 1873 | 1883 | 1893 | 1895 | 1897 | 1898 |
|---|---|---|---|---|---|
| 2 929 | 2 124 | 1 857 | 1 557 | 1 279 | 1 006 |

Il ne faut pas oublier que ce commerce de la soude est entre les mains des *Fair Traders* de Liverpool, et que, si tel commerce similaire des produits tinctoriaux n'a pas subi la même crise[1], c'est que les *Free Traders* de Manchester ont pris en main ces industries et, ne comptant que sur leur énergie et sur leur expérience personnelles, ne demandant rien à l'État ni aux remèdes des charlatans impérialistes, ils ont lutté contre les Allemands par les bons moyens[2].

*Exportations anglaises de produits tinctoriaux.*

(En milliers de livres sterling.)

| 1873 | 1883 | 1893 | 1895 | 1897 | 1898 |
|---|---|---|---|---|---|
| 2 767 | 3 377 | 4 450 | 4 790 | 5 483 | 5 998 |

Manchester a envoyé une commission étudier leurs écoles. Elle a institué un *Technical Instruction Committee* permanent[3]. Elle a construit salles de cours et laboratoires. Bref, elle a suivi de tous points les conseils des rapports consulaires : « Le nombre de nouveaux produits chimiques fabriqués par les Allemands est fait pour étonner. La Grande-Bretagne, qui aurait tant de facilités, devrait chercher dans la chimie, — la grande industrie de l'avenir, — des moyens de compenser la baisse de ses industries textile et métallurgique[4]. »

1. Sous la rubrique *Chemical Products and Dye-Stuffs* et *Painters' Colours*.

2. *Blue Book*, C — 4797, p. 1.

3. *Blue Book*, C — 8963, p. 23.

4. *Annual Series*, n° 2093.

*Exportations allemandes* (en millions de marcs.)

| | 1889 | 1891 | 1893 | 1895 | 1897 |
|---|---|---|---|---|---|
| | — | — | — | — | — |
| Anilines et teintures. . . . | 38.4 | 44.3 | 53.2 | 63.2 | 67 |
| Alizarine . . . . . . . . . . | 12.5 | 12.9 | 11.7 | 11.6 | 12.4 |
| Alcaloïdes et antipyrine . . | 3.7 | 5.8 | 6.8 | 6.12 | 4.3 |
| Produits de l'aniline . . . | 4.8 | 8.4 | 4.9 | 6.8 | 11.5 |
| Quinine. . . . . . . . . . | 6.9 | 5.7 | 3.8 | 5.9 | 9.3 |

En 1889, l'Allemagne exportait en produits chimiques, pour 11 millions de livres sterling (275 millions de francs); en 1897, pour 16 millions (400 millions de francs). L'aniline allemande a conquis le monde, dit le *Board of Trade Journal*[1]. C'est que par des perfectionnements incessants, elle a sans arrêt diminué ses prix : les 50 millions de francs exportés en 1889 représentaient 7 millions de tonnes; les 80 millions, en 1897, représentent 18 millions de tonnes. Les seules procédés scientifiques ont tout fait : Ludwigshafen, Saarau, Dresde, Breslau, etc., ont remplacé les hangars et les manœuvres de l'industrie anglaise par des laboratoires et des chimistes. Leurs contremaîtres sont des savants, qui dans la seule année 1898 ont trouvé moyen de révolutionner cinq ou six industries, acide sulfurique, ammoniaque, saccharine, indigo, etc.[2].

Il faudrait exposer encore leur conquête scientifique de la métallurgie, de la machinerie et de la quincaillerie nouvelles. L'Angleterre avait dû sa fortune au fer et à la vapeur. L'Allemagne conquiert la sienne par l'acier et par l'électricité : toute la lutte sidérurgique va se réduire à cette compétition des vieilles forces et des vieux matériaux contre les forces et contre les matières nouvelles. Ici encore l'Allemagne n'a fait que développer et vulgariser les découvertes d'autrui. Ce n'est pas elle qui a inventé les procédés de l'acier nouveau. Ce n'est pas elle qui la première a étudié les piles, courants et

1. Octobre 1898, p. 464.

2. *Annual Series*, n° 2344 (août 1899) : *A great change seems imminent in the manufacture of sulphuric acid. The « Baden Aniline Soda Factory » has patented a most important improvement in the production... There is a report of a newly discovered process in the production of ammonia... A new sweetening substance,* sugarine, *which is said to be 500 times as sweet as sugar, has been discovered... Among new manufactures, artificial indigo is decidedly the most important... The discovery of* calcidum *may have much influence on various industries.*

machines électriques. Mais elle se les est appropriés : « La prospérité industrielle, conclut un rapport consulaire, s'est produite en Allemagne plus rapidement qu'en aucun autre pays, surtout parce que les Allemands ont toujours mis à profit le savoir et l'expérience de leurs devanciers, qu'ils en ont soigneusement étudié les procédés et que presque toujours ils les ont perfectionnés dans le détail [1]. » Bref, ce que durant la première moitié de ce siècle, l'érudition du *docteur philologue* allemand avait fait pour la conquête du monde antique, cette étude minutieuse, patiente, inlassable, à laquelle aucun détail n'échappait et qui savait pourtant reconstruire les ensembles, — nous la voyons aujourd'hui transportée dans la conquête du monde moderne par l'industrie du *docteur ingénieur*.



Pour le commerce, leurs efforts et leur œuvre scientifique ont été plus grands encore peut-être. C'est toute une tactique nouvelle qu'ils y ont introduite, et les consuls anglais, depuis dix ans, conseillent inutilement à leurs nationaux de méditer cette *business tactics*, qui ne fut que le résultat de longues et patientes études théoriques et pratiques.

L'Allemagne d'abord s'est outillée d'écoles commerciales [2] : élémentaires, secondaires, supérieures, elle en a aujourd'hui pour toutes les classes de négociants. L'État n'a presque rien fait. Le monde des affaires, surtout en Prusse, s'est souvent plaint de cette indifférence. Ce sont les gens d'affaires qui ont réclamé un enseignement rationnel. Ce sont les efforts des Chambres de commerce ou de l'*Association germanique pour l'Éducation commerciale*, qui ont installé ce triple enseignement pour employés, petits commerçants et chefs de maison. Ces efforts unanimes n'ont jamais cessé depuis trente ans. La Haute École de Leipzig, ouverte en avril 1898, en est comme le couronnement : « Cette Haute École est un bel exemple de la prévoyance germanique à calculer les nécessités de l'avenir et à y parer d'avance.

1. *Miscellaneous Series*, nº 490, p. 30. Cf. *Annual Series*, nº 2312, p. 32 : l'introduction des procédés américains pour les cuirs.

2. *Annual Series*, nᵒˢ 1942 et 2122; *Miscellaneous Series*, nº 340.

Les effets, n'en doutons pas, seront de doubler encore l'expansion allemande. Le but en est tout pratique. Les programmes, dressés par des gens pratiques, ont été discutés et sanctionnés par le second Congrès d'Éducation commerciale tenu à Leipzig en juin 1897[1]. » Du haut en bas, cet enseignement commercial a été compris et installé de même. Œuvre de gens pratiques, il a tourné toutes les théories vers une pratique immédiate, et, s'occupant un peu de sciences financières, économiques et administratives, de droit, de technique, etc., il a porté ses plus grands efforts vers les deux études maîtresses du commerce international, la connaissance des langues étrangères et la géographie commerciale.

La connaissance des langues étrangères, surtout, fut, au dire de tous les consuls, l'instrument principal de la supériorité allemande. C'est elle qui tourna au profit du commerce allemand cette « passion du dehors », par où l'Allemagne jusqu'à nos jours avait perdu tant de forces vives, émigrées au service du voisin. Jadis l'Allemand sans éducation commerciale allait se perdre, manœuvre industriel ou agricole, dans les humanités étrangères, latines, slaves ou anglo-saxonnes. Le commerce a canalisé aujourd'hui cet exode de jeunes Allemands vers tous les marchés du monde. Et d'abord vers l'Angleterre, pendant dix ou douze années, de 1873 à 1885 surtout, on vit s'abattre en nuées ces *clerks* qui s'enrôlaient comme volontaires dans tous les *offices* de la Cité, de Manchester et de Liverpool. L'Angleterre accueillit ces secrétaires avec empressement : ils ne demandaient aucun salaire pour commencer, puis se contentaient de salaires dérisoires, et leur savoir universel, en fait de langues étrangères, suppléait à l'ignorance de ce monde des affaires anglais qui ne sut jamais parler et écrire que sa propre langue, et incorrectement :

Une grande partie du savoir commercial dans l'Allemagne actuelle, écrit le même consul de Stettin[2], lui est venue d'Angleterre par des jeunes gens employés comme *clerks* et chargés surtout de la correspondance étrangère. Ces *clerks* restent chez nous trois ou quatre ans. Ils sont partis de chez eux en disant tout haut : « Je vais en Angleterre apprendre telle affaire : je reviendrai dans quelques années. »

1. *Miscellaneous Series*, n° 468, p. 1.

2. *Annual Series*, n° 2064.

Et ils réussissent toujours à étudier ce qu'ils ont dit. Pourquoi? C'est que, parmi les employés anglais, il n'en est pas un sur mille capable de faire la correspondance étrangère.

L'Angleterre constate aujourd'hui les résultats. Après dix ou douze ans d'études souvent indiscrètes, ces *clerks* rentrés chez eux y ont rapporté les méthodes, les secrets et les relations du commerce anglais ; ils ont appris le fort et le faible de leurs concurrents ; ils savent où porter leurs attaques. Mais surtout leur seule présence a opéré une immense révolution dans le commerce international. Jusqu'alors, seuls grands exportateurs et voituriers de marchandises, les Anglais avaient imposé au monde leur propre langue : l'univers commercial, ne pouvant se passer d'eux, avait dû parler anglais. Les *clerks* allemands incitèrent et habituèrent la clientèle anglaise à se servir de ses propres idiomes. Au nom de leurs patrons anglais, ils faisaient à chaque peuple des offres en sa langue : la Cité vit arriver, en français, en allemand, en espagnol, en italien, en russe, en turc même et en arabe, les réponses et les commandes qui jusqu'alors ne lui arrivaient qu'en anglais. Tant que les *clerks* allemands étaient là pour déchiffrer ces grimoires et pour y répondre, le patron anglais ne s'aperçut pas du changement. Mais, les Allemands partis, on se trouva en face d'une clientèle qui désormais avait la prétention et l'habitude d'être comprise en sa langue indigène. On essaya vainement de la remettre au pas. Elle ne voulut plus reprendre les anciens errements. Quittant l'ancien fournisseur qui ne se donnait pas la peine de la comprendre, elle s'en alla vers qui la comprenait, c'est-à-dire à ces anciens *clerks* devenus patrons en Allemagne, qui maintenant, ayant son adresse, lui faisaient, par des prospectus en sa langue ou par des commis voyageurs parlant sa langue, des offres de service. L'anglais n'est plus le seul idiome des affaires. Chaque peuple a la prétention aujourd'hui de trafiquer en sa langue. Or, seul, le commerce allemand écrit et parle toutes les langues de l'univers[1].

Après l'Angleterre, les *clerks* explorèrent et, pour tout dire, espionnèrent l'univers entier. Au sortir de l'école et de

1. Tout ce paragraphe est emprunté au rapport 2064 (*Annual Series*).

l'apprentissage, avant l'établissement définitif, ils prirent l'habitude des tours d'Europe et du monde. Partout le consul anglais les signale étudiant les besoins et les ressources, les habitudes et les goûts, les manies et les faiblesses, les monnaies et les échéances, de leurs futurs clients, ramassant échantillons et modèles qu'ils exposeront ensuite aux fabricants de leurs villes natales, cherchant les voies de transports les plus rapides et les moins coûteuses, collectionnant et méditant les tarifs douaniers pour éviter ou tourner les droits, combinant les emballages pour diminuer les frets et la douane, etc. On n'a pas oublié les articles publiés ici même sur leur « conquête pacifique et scientifique » du Levant turc. Le consul anglais de Stettin décrit l'une de ces associations fondées par le commerce allemand pour envoyer des jeunes gens à l'étranger : « Après 1871, l'Allemagne eut toutes raisons de croire que l'Europe allait jouir d'une longue paix, et partout on rêva d'entreprises industrielles et commerciales. Stettin démolit alors ses murailles, et dix-neuf de ses commerçants fondent un syndicat d'études pour le développement ou plutôt la création du commerce transatlantique. On part de cette double conception : 1° il nous faut une meilleure éducation de nos jeunes gens, employés ou patrons; 2° il nous faut des missionnaires pour étudier les marchés du monde et nous créer des relations[1]. » Partout ils ont procédé de même : un syndicat d'études forme un projet; des émissaires vont en vérifier les données; puis tout le monde se met à l'œuvre suivant un plan concerté et bien défini. Chacun de ces missionnaires est choisi d'après ses aptitudes et ses études antérieures, car l'Allemand ne se croit pas apte à tout, et chacun a, dès l'adolescence, fait étude de sa spécialité. Il faudrait pouvoir citer tous les rapports consulaires depuis dix ans : « Les Allemands, écrit le consul de Rio-de-Janeiro, ont conquis l'Amérique du Sud par l'étude toute spéciale qu'ils ont faite de ses besoins. Cinq cents *clerks* travaillent à l'heure actuelle la seule province de Santa Catarina[2]... Les Allemands, écrit le consul de Batoum, envoient sans cesse étudier les lois, coutumes, droits, etc.,

1. *Miscellaneous Series*, n° 434.
2. *Annual Series*, n° 1874.

de notre marché : leurs drogueries ne fournissent que des produits à l'ordonnance russe[1]... Tout le commerce d'Arkhangel est allemand à cause des *clerks* allemands qui peuplent les bureaux sur tout le pourtour de la mer Blanche... La place de Jérusalem, dit un autre, se fait allemande grâce aux commis voyageurs qui viennent étudier les besoins et les prix de notre marché : vingt-neuf ont passé depuis dix mois; et nous n'avons vu que quatre représentants anglais[2]... Les Allemands, écrit le consul de Chicago, nous envoient des commis experts pour étudier les goûts et les désirs locaux. C'est par cette étude scientifique du marché qu'ils s'implantent[3]. »

Le commis voyageur allemand est partout. Il regarde, étudie, compare, note et retient tout, et rapporte à sa maison qui, tout aussitôt, met les conseils en pratique, change les procédés, les modèles, les couleurs, les formes, les matières pour satisfaire telle clientèle donnée et désormais connue, pour parer à tels inconvénients ou à tels frais dénoncés. Elle fabrique pour le Portugal des rideaux non bordés qui ne paieront que six shillings à la douane : l'Anglais, qui borde les siens, continuera à payer quinze ou seize shillings. Elle ôtera tout ornement de cuivre ou de nacre dans ses cadres de pendule pour l'Espagne : l'horloger français, faute de connaître le tarif espagnol, paiera de ce chef douze ou quinze francs. Elle emballera sans bois ni paille, en wagons complets, sa porcelaine pour l'Italie, la douane italienne tarifant le poids brut : les porcelaines anglaises verront leurs droits doublés par leurs lourdes caisses et par leurs triples couches de papier ou de foin[4]. Partout, dans les deux mondes, pour le commerce comme pour l'industrie, c'est par ce savoir expérimental et par cette étude constante que l'Allemagne a réussi : la science a toujours été sa première force; son génie, suivant le mot d'un consul anglais, n'a été qu'une constante persévérance, *a steady perseverance*[5].

1. *Annual Series*, n° 1903.
2. *Annual Series*, n° 1872.
3. *Blue Book*, C — 4621, p. 34; *Annual Series*, n° 1865.
4. *Annual Series*, n° 1853.
5. *Annual Series*, n° 1933.



Mais la science n'a pas tout fait, et les résultats eussent été sensiblement moindres sans une autre vertu de la nation tout entière. Affabilité, cordialité, politesse, sociabilité, cette qualité foncière de la race avait été disciplinée depuis un siècle par les prédications morales des philosophes, tournée par eux, sous la loi du devoir, en une solidarité nationale et humaine. A l'intérieur, c'est elle qui, après avoir fait la réelle unité de l'Allemagne impériale, a donné l'admirable et fraternelle coopération de l'Allemagne traficante, que les *Fair Traders* attribuent aux ordres de l'État, mais que seule l'unanimité des sentiments pouvait produire. A l'extérieur, c'est elle encore qui a fait du commerce allemand le fournisseur attentif et le serviteur complaisant de toutes les humanités.

Cette « entente commune », que vantent tous les observateurs anglais, a groupé dans chaque ville d'abord, dans chaque province ensuite, puis dans chaque État particulier, et enfin dans l'Empire entier, toutes les volontés et tous les efforts attelés à la même œuvre. Des syndicats, petits ou grands ou gigantesques, en sont nés, qui ont tressé en câbles irrésistibles les mille fils ténus et pliants des énergies et des capacités individuelles. Contre le colosse anglais, ces fils n'auraient rien pu : malgré ces toiles d'araignée, Britannia trônerait encore, inébranlable, sur ses bases massives. Mais comme les bataillons de fourmis humaines que l'on voit aux monument d'Égypte accrochées à quelque énorme statue et la mouvant et l'arrachant à la montagne par l'union et par la cadence de leurs milliers de frôlements, les secousses disciplinées de la multitude allemande ont ébranlé déjà cette colossale Albion. Charbon, fer, produits chimiques, sucre, borax, glycérine, joujoux, glaces, mobilier, etc., toutes les branches, grandes ou petites, de l'industrie; importation, exportation, acclimatation, colonisation, transport, batellerie, garage, emmagasinage, toutes les classes du commerce ont à leur tête un *Verein* pour le développement et la protection des intérêts communs. Ici encore, il faudrait citer tous les

rapports consulaires qui, tous, tiennent ces *Vereine* pour les facteurs les plus certains de la réussite allemande[1].

Stettin et son *Verein pour le développement des relations outre-mer* serait encore le meilleur exemple. Stettin, en 1870, n'était qu'un pauvre port de la Baltique, sans autres clients que ses voisins les plus immédiats de Russie ou de Suède. En 1871, dix-neuf notables se réunissent en un *Verein*, fondent des cours de langues étrangères et de géographie commerciale, une bibliothèque et des bourses de voyages. En 1872, les premiers missionnaires partent pour l'Amérique du Sud, puis d'autres vers les Indes anglaises et hollandaises, puis d'autres vers l'Australie et l'Amérique Centrale : chaque année, depuis trente ans, Stettin a ainsi partagé le monde entre ses « espions », disent les Anglais jaloux. Elle a aujourd'hui des clients et des correspondants sur toutes les places de l'univers. Elle a décuplé ses fonderies, cimenteries, briqueteries, chantiers de construction et ateliers de confections : elle habille sur mesures les humanités de toutes couleurs; elle a exporté en 1897 soixante-dix mille tonnes d'habits tout faits[2].

On peut constater par cet exemple — et tous les autres concordent — que l'initiative privée, et non pas l'action gouvernementale, a syndiqué les énergies individuelles. Les *Fair Traders* voient partout la discipline militariste et la courbache de l'Empire. Mais c'est la nation qui a tout voulu, tout combiné, tout accompli. La concorde et la camaraderie ont été les seuls liens : le *Verein* de Stettin avait dans ses statuts prévu les promenades et excursions en famille pour les dimanches d'été. L'intime union, qui partout à l'étranger règne entre Allemands domiciliés de tout état, est presque toujours le résultat de pareils *Vereine* fondés et maintenus par la seule bonne volonté réciproque. Jamais, dans la nation de Kant, d'autre « impératif » n'a été imposé ni reconnu que l'impératif catégorique et universel, implanté dans la conscience et dans les

1. *Miscellaneous Series*, n° 490, p. 8 : *Another factor that is considered to have helped the development both of home industries and foreign trade in the great extension in Germany of the principle of association or co-operation among the commercial classes for every kind of mercantile enterprise.*

2. *Annual Series*, n° 2064. Tout ce paragraphe est emprunté au rapport 434 (*Miscellaneous Series*).

conceptions de chacun par les doctrines des philosophes, — l'impératif du devoir national et social. Personne ne s'est soustrait à la tâche : les plus grands savants ont pris la tête des laboratoires les plus industriels, et les plus gros capitalistes celle des *Vereine* les plus hardis. Personne n'a douté de la foi commune : tous ont regardé le travail comme le premier devoir de l'honnête homme. Personne n'a cru que la prospérité individuelle pût aller ou durer sans la prospérité générale : le petit profit immédiat et personnel s'est presque toujours soumis au grand bénéfice national et lointain. Les consuls anglais ont récemment conté avec admiration quels sacrifices se sont consentis les uns aux autres les grands *Vereine* du fer, du charbon et de la construction navale pour rendre possibles les débuts et pour prolonger ensuite les premiers succès des chantiers germaniques[1]. Chacun a réduit ses bénéfices à presque rien ; quelques-uns ont même travaillé à perte pendant les premiers mois ; là où les *Rings* anglais auraient rivalisé d'âpreté et de désirs *monopolist*. les *Vereine* allemands ont lutté de complaisances et de libéralités.

Dans toutes les affaires petites ou grandes, les consuls anglais affirment qu'il en a été de même. Il est possible que le désir de corriger leur propre nation de cet âpre égoïsme devenu la caractéristique de l'Angleterre unioniste, ait influé sur les vues et sur les expressions de ces consuls anglais : il est difficile d'admettre cependant que tous se soient donné le mot pour nous peindre, à la façon de Tacite, une Germanie idéale et tout irréelle. Il semble bien que la solidarité allemande partout s'affirme dans les questions commerciales aujourd'hui, comme hier dans les questions militaires, comme dans les questions sociales demain. Et ici encore, c'est l'exemple de l'étranger que l'Allemagne a médité ; l'Allemagne des *Vereine*, par le calcul et la conciliation des intérêts de tous, n'a fait que poursuivre les rêves du radicalisme anglais.

Cette Allemagne fut encore une vraie radicale dans sa conception et son usage de la politique. Entre les *Vereine* et l'État ou les États, il y a eu sans doute actions et réactions. Mais l'action principale a été des *Vereine* sur les États et sur

1. *Miscellaneous Series*, n° 490.

l'Empire même, et non de l'Empire sur les *Vereine*. Dans chaque État confédéré et dans la Confédération même, par une double action sur les suffrages des électeurs et sur les décisions des autorités, les *Vereine* ont incliné vers leurs intérêts toute la politique locale ou générale de l'Empire. Le rapport consulaire sur les canaux de l'Empire[1] met en leur meilleur jour ces relations du peuple commerçant et des pouvoirs. L'industrie des transports a été bouleversée par cette canalisation allemande. Les railways avaient fait la fortune anglaise. Les canaux assurent à l'Allemagne une énorme économie, partant de gros bénéfices annuels, grâce à la différence des frets sur terre et sur eau. Les compagnies, puis les *Vereine* de transports, furent les premiers à concevoir et à commencer cette œuvre. Puis les villes, Hambourg ou Lübeck, furent conquises à l'idée, puis les États et enfin l'Empire même. Ainsi fut conçu et se réalisa le grand ensemble dont le *Canal Central* du Rhin à l'Elbe et à l'Oder sera l'achèvement. Pour les transports par terre, les États n'ont pas seulement suivi les conseils des *Vereine*. Parfois ils sont devenus eux-mêmes de véritables *Vereine* : si la Saxe est un *Verein* d'éducation commerciale, la Prusse est un *Verein* de transports ; elle a pris en main l'exploitation de ses chemins de fer d'État non pour des raisons politiques ou stratégiques, mais « pour satisfaire aux aspirations du nouvel Empire industriel et commercial[2]. » Partout et en toutes occasions, il en fut ainsi : « Nous sommes une union d'États, écrivait un consul américain ; l'Allemagne est aujourd'hui un État d'unions. » Quand les *Fair Traders* célèbrent cette aide perpétuelle de l'État allemand et cette adaptation de la politique aux intérêts matériels, ils oublient, malgré le nom de radicaux que J. Chamberlain persiste à leur donner, que le radicalisme anglais ne fut aussi que l'effort de l'Angleterre travailleuse à « presser », comme elle disait, sur la machine gouvernementale. L'Allemagne impériale n'a fait que continuer chez elle, par d'autres moyens, la politique radicale à l'heure même où l'Angleterre impérialiste abandonnait cette politique.

1. *Miscellaneous Series*, n° 490, p. 25.

2. *Annual Series*, n^os 3135 et 1815 ; *Miscellaneous Series*, n° 494.

Et l'Allemagne fut encore plus radicale au dehors. Les radicaux anglais, disciples de Bentham, se proclamaient ennemis de la force et citoyens du monde. Ils recommandaient à leur peuple, comme premières et fondamentales conditions du bonheur, l'amour de la paix et le service de l'humanité. L'Allemagne impériale, depuis qu'elle existe, n'a pas fait une guerre, pas même, à vrai dire, une expédition coloniale. Mais partout elle s'est présentée en amie, en collaboratrice, en servante. Par son industrie, par son commerce ou simplement par le prestige de son succès, elle n'a point essayé d'imposer ses modes ou ses préférences : elle s'est pliée aux caprices de toute sa clientèle. Elle a exagéré même dans cette voie : elle a flatté toutes les manies, exploité toutes les faiblesses humaines. Ses complaisances se sont faites très humbles et ses représentants obséquieux. Elle abuse un peu des démonstrations et des protestations presque serviles, envers ceux-là même que ses premiers triomphes ont le plus durement atteints. Il n'est pas touriste, commerçant ou étudiant français qui n'ait rapporté d'outre-Rhin quelque souvenir parfois touchant, parfois bouffon, parfois gênant, de cette cordialité et de cette politesse allemande, lourde, naïve, maladroite, mais toujours « bon enfant ». A part la brutalité aristocratique des officiers, l'étranger n'a jamais à souffrir chez eux de cette morgue insupportable, de cette raideur mal complaisante et de ce dédain de parvenu, que l'Anglais apporte à toutes ses relations d'affaires : « La première raison du succès des Allemands, écrit le consul de Varsovie, est l'arrogance des industriels anglais... Le commerçant anglais, écrit le consul de Hambourg, en est encore à penser que sa clientèle doit prendre ce qu'il aime et qu'il n'a pas à lui fournir ce qu'elle veut, *the belief that his customers are to take just what he likes, and not he to supply what they like...* » Toute la différence entre la vieille tactique anglaise et la nouvelle tactique allemande pourrait tenir en quelques mots, écrit le consul de Francfort. Tant que l'Angleterre posséda le monopole universel, la clientèle fut obligée de s'accommoder aux habitudes anglaises, aux goûts anglais, aux usages, aux mesures, aux prix anglais ; l'industrie anglaise *anglicisait* le monde ; l'Allemand, comme le prophète,

s'est dérangé ; il est allé à la montagne ; il s'est donné beaucoup de peine pour satisfaire tous ses clients[1]. »

Les rapports consulaires[2] donnent mille preuves détaillées de cette affirmation :

Nos commerçants anglais, écrit le consul de Belgrade, ne veulent pas se rendre compte du bénéfice que l'on peut avoir à montrer beaucoup d'égards au client. Les Allemands savent parler et agir pour plaire : ils n'ont pas les nuances brusques et cassantes, le ton raide et même rogue de nos représentants... L'Allemand, écrit le consul de Riga, saisit toutes les occasions de plaire à sa clientèle. Il a vu que les scies anglaises ne convenaient pas à nos exploitants : il en a fabriqué pour eux sur dessins spéciaux. Il a vu que le moindre clou ou ornement de cuivre entraînait en douane de grosses contestations ou difficultés pour nos importateurs ; il a supprimé le cuivre dans tous ses articles. Il a suivi pour les transports et pour les échances toutes les indications, tous les désirs de notre place. Il a fait ses catalogues en langue, poids et monnaies russes... Les tailleurs et marchands de confections allemands, écrit le consul de Stettin, ont constitué un musée de poupées et de modèles habillés à la mode de tous les pays. Pour chaque peuple, ils fabriquent aujourd'hui le costume national ou habituel, dans les étoffes et les couleurs que tels et tels clients préfèrent. Ils ne présentent les modes allemandes que si on les leur réclame : ils ne mettent aucun point d'honneur à ne point copier les modes française ou anglaise... Voulez-vous un bel exemple de l'habileté allemande? écrit le consul du Havre. Les Allemands ont obtenu la fourniture de l'école industrielle d'Elbœuf. Ils ont fourni toute la machinerie à un prix dérisoire. Ils ne l'ont fait payer que pour la forme. Et ils ont donné gratuitement tous les produits nécessaires au laboratoire. Ils ont ainsi gagné le bon vouloir de la ville, et ce cadeau leur sera amplement payé par la clientèle future de tous les élèves sortis de cette École et habitués aux articles, procédés, outils et tours de main allemands... L'Allemand, écrit le consul de Ténériffe, a pris pour règle de contenter les goûts, les convenances et la bourse de ses clients. Que ces goûts lui semblent barbares, inexplicables, déraisonnables, n'importe : il pliera toujours sa fabrication aux demandes les plus fantastiques. Quant aux convenances, il s'acharne à supprimer toute peine et même tout ennui à son client. Il catalogue et facture toutes ses marchandises franco à domicile, frets et douanes compris, dans la monnaie du pays et au cours de la place. Le client ne peut jamais avoir de surprise désagréable sur le prix de revient. Pour les échéances, l'Allemand fera

1. *Miscellaneous Series*, n° 340.

2. *Annual Series*, n° 1933, 1864, 1860, 1901, 2064, 2029, 1828, etc.

volontiers quatre, six et même douze mois de crédit : en temps de crise ou d'accident, il renouvellera ses traites. Il ménage la poche de tous, se dérange pour la moindre commande, commence avec de petites affaires et de petits profits, abaisse ses prix au fur et à mesure de ses bénéfices : il tâche de fournir à chacun ce que chacun peut payer.

Sur tous les marchés du globe, l'article allemand a copié les modes et trop souvent contrefait, « piraté », disent les Anglais, les modèles et marques indigènes ou en vogue (car cette Germanie n'a pas toutes les vertus); le commerce allemand, se faisant tout à tous, a sollicité et sans hésitation accepté tous les ordres, petits et grands, fructueux ou à peine rémunérateurs ; il s'est adressé partout aux foules et non à l'élite; en conséquence, il a dû fournir beaucoup et à très bon marché et, pour les paiements, faciliter les longs crédits; bref, l'Allemagne est devenue en cette fin de siècle démocratique le grand bazar populaire du monde : c'est elle qui remplace Birmingham, la boutique à joujoux de l'univers, *World's toy shop*, comme disaient déjà les gens du XVIII^e^ siècle. Les deux succès, à un siècle de distance, sont le produit des mêmes puissances éternelles. « La force, disait autrefois Birmingham, n'est un remède à aucun mal » et ce n'est la source d'aucun bien. L'Angleterre des radicaux, après avoir créé par la science de ses grands inventeurs les moyens d'action, vapeur, gaz, fer, railways, bateaux, etc., des siècles nouveaux, s'était pénétrée, à l'école de sa philosophie utilitaire et de son christianisme dissident, des véritables devoirs de l'humanité nouvelle et de l'idéal démocratique de paix, de justice, de fraternité, de solidarité nationale et humaine. La force et la discipline allemandes n'ont pas eu, en réalité, d'autres sources que cette même science inventive et cette même solidarité pacifique.

VICTOR BÉRARD

# LÉA[1]

## II

A force de réfléchir sur cette entrevue avec le président d'Ubzac, que sa conscience lui imposait comme un devoir. Frédérique en avait peu à peu réglé les conditions à l'avance. Il importait avant tout que sa dignité de femme, considérée par Pirnitz et par elle-même comme intangible, n'en fût pas amoindrie. L'idée qui s'offrait la première à l'esprit — recourir au secrétaire personnel — fut donc écartée. N'était-ce pas accepter en quelque sorte la voie proposée par M. d'Ubzac, ménager, à son exemple, les convenances mondaines et politiques ? Frédérique renonça d'ailleurs à écrire au président : avec un personnage de cette importance, on n'est jamais sûr que les lettres ne soient pas ouvertes par un intermédiaire. Enfin, elle n'eut voulu pour rien au monde l'aller trouver dans son hôtel particulier, au risque de rencontrer sa femme. Elle fut donc amenée à le joindre au Palais, sans annoncer sa visite.

Le matin du jour qui suivit la rentrée de Frédérique à Paris, — après son voyage à Poudenats, — Pirnitz accompagna la jeune fille jusqu'au grand escalier de marbre qui monte à la galerie de Harlay. Il était à peine dix heures et demie. Frédérique, au pied de son calvaire, chancela d'émotion.

1. Voir la *Revue* des 1er et 15 décembre 1899, 1er et 15 janvier et 1er février 1900.

— Oh! Romaine, — fit-elle, crispant ses doigts sur le bras de sa compagne. — Faut-il vraiment que je tente cela? Il n'est pas de supplice qui ne me fût moins dur.

— Je sais que l'épreuve est rude, répliqua l'apôtre. Une autre que vous n'en aurait même pas accueilli la pensée. Mais puisqu'une telle inspiration vous est venue, vous n'avez pas le droit de vous y soustraire. Donc, soyez forte. Représentez-vous l'iniquité d'une condamnation possible de Geneviève... Cette iniquité, vous pouvez l'empêcher.

— Je ferai ce que je dois, dit Frédérique. Merci.

— Je vais à l'instant retrouver Daisy chez notre avoué pour régler la liquidation du cautionnement, reprit Pirnitz. Où vous reverrai-je, et quand?

— Donnons-nous rendez-vous dans la galerie de Harlay, voulez-vous? Vous m'y attendrez avec Daisy, si vous êtes libres avant moi, comme c'est probable. En cas de nouvelles heureuses, nous pourrons toutes les trois les porter aussitôt à Geneviève.

— Soit! Galerie de Harlay, le plus tôt possible. Courage!

Elle lui pressa les mains. Frédérique monta les degrés de marbre, entra dans le Palais, pénétra à gauche par la porte à têtes de dogues ornée sur son fronton de ces mots : « Cour de cassation ». Là, elle demanda à un garçon si Monsieur le premier président d'Ubzac était visible.

— C'est bien jour d'audience de la Cour, dit l'homme. Mais Monsieur le premier président n'arrive qu'à onze heures, onze heures et demie...

— Puis-je l'attendre?

— Si vous voulez.

Il ouvrit paresseusement un cabinet tapissé de rouge, meublé de chaises en velours grenat. Frédérique s'assit. Un instant après, le même garçon lui présenta un imprimé sur lequel elle inscrivit son nom : Mademoiselle Frédérique Legay-Sûrier, en face du numéro 1. Le président d'Ubzac, ancien garde des sceaux, avait apporté au Palais les habituelles formalités d'un ministère.

— Alors, demanda-t-elle, je passerai la première?

— Oh! ça n'est pas sûr... Il vient des collègues de M. d'Ubzac au Sénat, des conseillers à la Cour de cassation,

des amis... Alors, ils entrent avant... Mais, des fois, s'il n'en vient pas, vous aurez la chance de passer. Il vaut toujours mieux être placée en tête, n'est-ce pas?

De nouveau seule dans le cabinet rouge, Frédérique attendit, plus sereine qu'elle n'avait présagé. Le lieu était tellement administratif, banal, qu'elle s'y sentait vraiment en démarche officielle : une solliciteuse dans l'antichambre d'un fonctionnaire.

Dix heures et demie, onze heures sonnèrent. Plusieurs autres visiteurs furent introduits : deux dames en grand deuil, un personnage à favoris, à moustache rasée, un monsieur très bruyant, parlant haut, que le garçon connaissait et appelait respectueusement « Monsieur le sénateur... » Les deux dames en deuil s'absorbaient dans un entretien à voix basse et ne prêtaient pas d'attention à ce qui se passait autour d'elles ; le magistrat lisait des journaux apportés en paquet dans la poche de son pardessus. Le sénateur, après avoir arpenté bruyamment la petite pièce, s'être ébroué dans une toux énergique, avoir miré dans la glace son visage de voyageur de commerce, était venu s'asseoir en face de Frédérique et cherchait à capter le beau regard pensif de la jeune fille...

« Mademoiselle Frédérique Legay-Sûrier ! »

C'était le garçon qui prononçait ce nom, ouvrant la porte du fond, celle qui conduisait par un bout de corridor chez Monsieur le Premier. Et dans la façon dont sa voix scandait les syllabes, il y avait à la fois de la déférence, de la surprise, et aussi le plaisir d'étonner son public...

Frédérique, elle, ne fut pas étonnée : elle avait prévu que M. d'Ubzac la recevrait aussitôt qu'il lirait son nom. Elle suivit le garçon... Un corridor demi-obscur séparait la pièce d'attente du cabinet présidentiel : pendant qu'elle le traversait, elle sentit une montée d'attendrissement et la comprima d'un effort violent. Mais cet attendrissement n'allait pas vers l'homme auquel elle devait la vie, et qu'elle verrait tout à l'heure de près pour la première fois. Il s'exhalait des profondeurs du souvenir, enveloppait l'évocation de la pauvre Christine, victime de cet homme...

Le garçon, s'effaçant sur le seuil, répéta le nom :

— Mademoiselle Frédérique Legay-Sûrier.

Frédérique vit une large pièce éclairée par deux hautes fenêtres, décorée de portraits de magistrats en robe rouge, et, derrière une table-bureau couverte de dossiers, un personnage en redingote sévère, élégamment coupée, qui se leva... Comme dans la plupart des graves circonstances de sa vie, elle trouva ramassées et disponibles, pour ainsi dire, toute son énergie et toute la force de son esprit : c'est le privilège et le secret des gens d'action. Regarder cet homme de haute taille, au noble visage encadré de cheveux blancs et d'une barbe grise soignée et fournie, reconnaître en lui ses propres traits avec on ne savait quoi de moins correct dans l'ouverture des yeux, de moins ferme dans le dessin du menton, lire sur ces prunelles hésitantes, sur cette bouche serrée, sur cette main qui pendait au bout de la manche et remuait dans le vide, un trouble intense, prêt à crever en larmes et en balbutiement, — se dire : « Non! je ne céderai pas, je ne lui permettrai pas de s'émouvoir... » et armer en effet son regard d'une telle rigueur que le président, sous le choc, se ressaisit aussitôt, devinant en face de lui une volonté rétive : — ces phases de la première rencontre tinrent dans quelques secondes, comme presque tous les puissants mouvements de l'âme humaine... Frédérique imposa ce qu'elle avait décidé : que M. d'Ubzac ne lui adressât pas le premier la parole. Ce fut elle qui dit :

— Monsieur le premier président, je viens présenter une requête à votre équité en faveur d'une innocente.

Le magistrat, désormais averti et maître de soi, répliqua :

— Asseyez-vous, mademoiselle.

Frédérique s'assit. Nettement, assez brièvement, mais sans mettre aucun détail, en personne sûre qu'on ne lui disputera pas les minutes, elle expliqua qu'elle venait plaider la cause de Geneviève Soubize, exposée à être renvoyée devant le jury. Elle ne demandait pas que la justice épargnât une coupable : elle espérait éclairer par des renseignements positifs la religion d'un magistrat suprême.

Alors elle conta le passé de Geneviève et de Daisy, l'origine, le développement de l'œuvre, rectifiant les opinions accréditées par les journaux hostiles, réfutant les calomnies lancées contre les fondatrices et leur enseignement.

Le président d'Ubzac, appuyé du coude gauche sur sa table

de travail, écoutait avec l'apparence d'une attention extrême et, par intervalles, approuvait d'un signe de tête ; mais Frédérique, dont les yeux hardis plongeaient dans ceux de son père, y devinait le tumulte intérieur qui empêchait le magistrat de suivre, presque d'entendre les paroles de sa fille. Elle pensa :

« C'est un cœur faible, avec un visage d'énergie, avec l'autorité factice que donnent, dans la société, le nom et l'argent... » Et — seul effet du sentiment filial — elle conçut le regret de ne pouvoir pas vivre quelque temps auprès de lui pour lui suggérer la loi morale et le devoir, comme elle les avait suggérés jadis à sa mère et à son grand-père Legay.

Lui, tandis que parlait sa fille, la regardait : un mélange de joie et de désespoir submergeait le cœur de cet homme de cinquante-cinq ans, comblé d'honneurs et d'argent, mais sevré de tendresse et parvenu à l'âge où, toutes les ambitions satisfaites, le cœur est tourmenté de nouveau par le besoin d'aimer. Que cette jeune femme si belle dans ses vêtements sombres qu'elle parait d'élégance, que cet être moral dont la noblesse éclatait à travers toutes ses paroles (et cela seul frappait le magistrat dans le récit de Frédérique), — que cette âme et ce visage exceptionnels fussent issus de lui, il en concevait un orgueil tel qu'aucun succès de sa carrière ne lui en avait jamais valu de pareil.

Seulement, il n'en pouvait douter, cette chair de sa chair refusait l'héritage de son admiration et de son affection. Elle n'avait pas eu un mot pour rappeler ses droits de fille ; elle venait comme une solliciteuse ordinaire, ne se recommandant que de la seule justice. Et de sentir qu'il était impuissant là-contre, que rien ne briserait la volonté de la jeune femme assise en face de lui, que rien ne survivrait à cette entrevue, — ce fut une angoisse insupportable.

Alors, il voulut à tout hasard la retenir, la voir le plus longtemps possible. Comme il la devinait en éveil, prête à l'alarme au moindre essai de rapprochement, à tout ce qui excéderait les rapports d'un magistrat et d'une requérante, il feignit un vif intérêt pour l'affaire Soubize, compulsa des dossiers, écrivit des notes. Puis il demanda des détails sur l'École des Arts de la femme... Qu'étaient devenues les fondatrices?

Daisy Craggs? mademoiselle Pirnitz? Il savait tous les noms, « parce que la tentative l'avait intéressé et qu'il l'avait suivie », disait-il. Frédérique le renseigna.

— Et votre sœur... Mademoiselle Léa?

— Léa nous a quittées. Elle est partie pour l'Angleterre. Elle est allée rejoindre des amis auprès desquels nous avons vécu autrefois. Je suppose qu'elle se mariera là-bas.

— Et vous?

— Moi, j'habite avec Romaine Pirnitz et Daisy Craggs... 21, rue de la Sourdière.

Elle dit cette adresse sans que sa voix tremblât. Le président fut si ému de l'entendre qu'il dut se renverser sur le dossier de son fauteuil. Frédérique comprit qu'il allait parler des choses interdites, s'attendrir. Il passa entre eux un silence tragique pendant lequel, bouleversée elle-même, ayant peur de fléchir si elle *regardait* l'émotion de son père, elle fixa obstinément les yeux sur un des hommes rouges à parements d'hermine accrochés au mur. Enfin elle put reprendre avec assez de fermeté :

— Monsieur le président, puis-je compter sur votre appui pour l'œuvre de justice qui me tient au cœur?

M. d'Ubzac, d'une voix très basse, répliqua :

— Je vous promets de faire tout mon possible... Et j'ai lieu d'espérer que je réussirai... Évidemment, cette jeune fille est très intéressante... très intéressante...

— M'est-il permis de vous demander comment s'exercera votre influence?

— Il m'est impossible, — reprit le magistrat, — d'agir directement sur le juge d'instruction. Ce serait une démarche maladroite, compromettante... Vous me comprenez?... Mais on peut s'arranger. Je m'adresserai au procureur général, qui lui-même fera connaître son désir au juge par l'intermédiaire du procureur de la République. De la sorte, nous échappons à toute critique...

Il semblait fort satisfait de la solution qu'il avait trouvée, et ses yeux quêtaient une approbation.

« Toujours la diplomatie, la politique, l'habileté! pensa Frédérique. Ne saurait-on donc être une Force sociale utile

sans s'embarrasser de tout cela?... Enfin... pourvu que justice soit rendue!... »

— Je crois pouvoir vous assurer, continua M. d'Ubzac, que j'aurai satisfaction. On reprendra au besoin l'instruction en partie, afin de ne pas conclure à la responsabilité. Seulement, je vous en supplie, pas un mot de mon intervention dans tout cela!

Il y avait vraiment de l'inquiétude, de la peur presque, dans l'attitude du magistrat prononçant ces derniers mots.

— Je voudrais bien cependant, reprit la jeune fille, porter tout de suite la bonne nouvelle à Geneviève Soubize, avec Daisy Craggs et Pirnitz... Pourrais-je obtenir pour elles et pour moi la permission de la voir à Saint-Lazare? Je serai discrète, — ajouta-t-elle aussitôt. — Je ne dirai pas d'où me vient cette espérance...

Elle distingua le déplaisir dans les rides qui plissèrent le front du magistrat. Il céda cependant. Il écrivit quelques lignes sur un feuillet qu'il mit sous enveloppe et traça la suscription.

— Voici un mot pour M. Fournier, le juge d'instruction chargé de l'affaire, dit-il en remettant la lettre à Frédérique. Lui seul peut délivrer le permis nécessaire pour visiter les prévenues. Ne racontez à mademoiselle Soubize rien de précis... rien qui me concerne... enfin, ne me nommez point, n'est-ce pas?... Je compte sur votre discrétion.

Elle ne répondit rien. Cette insistance l'irritait un peu. Elle dit simplement :

— Merci, monsieur le président.

Elle se leva. M. d'Ubzac se leva aussi.

— Est-ce que je ne vous reverrai pas? — demanda-t-il, comme malgré lui.

Frédérique répliqua :

— Je ne le pense pas, monsieur.

Une douleur si violente altéra la physionomie du président que la jeune fille fut émue de pitié.

— Je me rappellerai cependant, reprit-elle, dans le cas où je pourrais vous signaler une injustice à réparer, que je suis bien accueillie ici.

Ils firent quelques pas vers la porte du cabinet. Le père et

la fille étaient de même taille. Frédérique admira la beauté des traits du président, la limpidité de ces yeux que l'âge ne ternissait pas. Un soudain mouvement de tendresse la bouleversa, un instinct pour ainsi dire physique, le besoin de se jeter au cou de cet homme, de prononcer des mots puérils à son oreille ; si M. d'Ubzac lui eût ouvert ses bras, elle y fût tombée. Mais cette courte faiblesse — la seule qu'elle dût retrouver plus tard dans sa vie avec sa fuite désespérée, naguère, dans Regent's Park — ne fut pas remarquée par son père. A ce moment, en effet, le magistrat, accoutumé par la vie publique aux attitudes, s'efforçait de laisser à Frédérique l'image d'un être aussi ferme qu'elle lui apparaissait elle-même.

— Tout ce que vous voudrez de moi, — lui dit-il en la regardant bien en face, — vous l'aurez.

Elle eut le courage de répondre :

— Je ne vous demanderai jamais rien pour moi. Mais je vous remercie pour celles que vous aiderez à cause de moi.

Elle tendit sa main, que le président retint dans la sienne. Elle vit ses yeux humides malgré le stoïcisme qu'il tâchait de montrer. Elle l'aima mieux ainsi, maître de son trouble, digne et viril.

— Adieu, murmura-t-elle. Je vais demander le permis de visite à M. Fournier ; ensuite, je cours rassurer un peu Geneviève.

Le président chercha comment il la garderait quelques instants encore sous ses yeux. Il ne trouva aucun moyen.

— Si vous pensez à moi parfois, — dit-il avec un peu d'hésitation entre les mots, — je voudrais...

Elle l'interrompit :

— Je vous promets, dit-elle, de penser à vous respectueusement.

Elle ouvrit elle-même la porte et sortit. L'attendrissement la gagnait, si violent, que dans le corridor demi-obscur elle dut s'appuyer contre la muraille ; elle défaillait... Deux sanglots secs la secouèrent. Sa vie lui apparut comme un désert ; elle eut le dégoût de l'avenir. Elle s'abandonnait. Une pensée soudaine la fit tressaillir et la redressa.

— Mon Dieu ! S'il sortait ! s'il me voyait !...

La peur d'être surprise là par son père, qu'elle devinait toujours immobile derrière la porte refermée du cabinet, lui rendit des forces. Elle traversa la rouge salle d'attente, maintenant pleine de solliciteurs, le vestibule où siégeait le garçon... Celui-ci se leva en sursaut, étonné de n'avoir point, comme de coutume, entendu sonner le timbre électrique par lequel le président annonçait la fin d'une audience...

Il reconduisit cérémonieusement Frédérique jusqu'à la galerie de Harlay.

La démarche auprès du juge Fournier pour obtenir la permission de visiter Geneviève détendit les nerfs de la jeune fille. Elle n'y fut retardée par aucune difficulté; mais elle y employa plus d'une demi-heure. Comme elle revenait galerie de Harlay munie des trois permis, elle aperçut Daisy et Pirnitz assises sur un banc. Elle courut à elles dans un élan de joie :

— Geneviève est sauvée !

Daisy, pâle d'émoi sous sa couperose, saisit la main de Frédérique et la baisa. Elle ignorait la relation filiale de Frédérique avec le président d'Ubzac : elle attribuait sa joie au succès de sa requête. Mais Pirnitz, pour qui le cœur de la disciple n'avait pas de mystère, comprit que Frédérique triomphait d'avoir subi l'épreuve. sa volonté et sa dignité intactes.

— J'en étais sûre, — lui dit-elle à voix basse, tandis que l'Irlandaise hélait un fiacre; — vous ne pouviez pas être vaincue. Mais l'épreuve était nécessaire; tôt ou tard elle vous menaçait... Maintenant. vous êtes vraiment confirmée.

Confirmée ?... Frédérique n'eut pas le temps de faire expliquer le mot par Pirnitz, car Daisy ramenait le fiacre... Mais tandis qu'elles roulaient ensemble vers la prison Saint-Lazare, Daisy bavardant comme une folle, elle médita sur les paroles de l'apôtre. Elle se rendit compte qu'après l'écroulement de l'œuvre et la fuite de Léa, Pirnitz avait redouté pour sa préférée le retour possible vers la famille... Madame d'Ubzac passait pour une personne effacée et dominée par son mari; les idées avancées qu'affichait le président sénateur se seraient bien accommodées d'une reconnaissance un peu

théâtrale... Qui sait? Frédérique risquait peut-être d'être enlevée à la cause féministe...

« Pirnitz a raison, pensa-t-elle : cette épreuve était nécessaire. Désormais seulement, je me sens confirmée. »

Il était près de deux heures quand elles atteignirent la prison. Comme elles présentèrent une carte de M. Fournier jointe aux permis, on leur marqua de la considération. Elles furent introduites dans un parloir sur la porte duquel ce mot : *Réservé*, était imprimé sur une plaque d'émail.

— Verrons-nous Geneviève Soubize seule? demanda Pirnitz à la religieuse qui les accompagnait.

— Oh ! si cela peut vous faire plaisir... Geneviève est extrêmement facile et douce... Je ferai rester une garde dans le corridor pour le cas où elle aurait une crise. Mais c'est bien improbable. Depuis sa péritonite, elle va bien mieux du côté des nerfs.

Les trois femmes attendirent, oppressées par les murs de cette maison de souffrance. Elles regardaient d'un œil distrait les panneaux du parloir ornés de vagues lithographies municipales et la cheminée sur laquelle un buste de la République érigeait son masque de Cérès coiffée du bonnet phrygien. A deux heures vingt-cinq, une cloche sonna... Quelques instants après, Geneviève entrait conduite par une infirmière qui, sans dire un mot, se retira.

— Bonjour, Romaine... Bonjour, Daisy... Bonjour, Fédi...

D'un air sage de pensionnaire, elle embrassa les trois femmes. Daisy la serra longuement contre son cœur. Pirnitz et Frédérique, qui ne l'avaient pas encore revue depuis le soir du crime, sentaient la pitié barrer leur gorge... Geneviève portait l'uniforme des détenues, le complet de drap gris bleu, le fichu croisé sur les seins, l'humble capeline blanche semblable aux bonnets que les gens de la campagne infligent aux nouveau-nés. Ce bonnet surtout la changeait, cachant l'auréole rousse qui d'ordinaire entourait de flammes son joli visage chiffonné. Et pâlie, maigrie par la maladie récente, elle semblait toute diminuée, apaisée, sans mouvements nerveux comme autrefois, sans pétulance — trop calme.

On lui demanda des nouvelles de sa santé.

— Oh! je vais bien, dit-elle: on m'a très bien soignée ici. Je ne manque de rien. Mais que cette maladie a été longue! Vous n'imaginez pas comme j'ai eu mal à la tête. On me mettait des cataplasmes dans le dos, on me faisait boire des tisanes. Moi, je leur disais : « Je vous en prie, ôtez-moi d'abord mon mal de tête. » Je ne savais pas qu'on pût avoir mal à la tête si longtemps.

— Et maintenant, chère Geneviève, questionna Pirnitz, vous n'avez plus mal?

— Non... J'ai seulement le cerveau tout congelé... Savez-vous ce que je veux dire? Il me semble que j'ai derrière le front une grosse masse lourde et froide, insensible. C'est bien ennuyeux. Je crois que je ne pourrais pas encore travailler. Mais cela passera.

Assise sur le bord d'une chaise comme une élève modèle, elle débitait ces phrases raisonnables d'un ton à la fois résigné et détaché. Pirnitz et Frédérique échangèrent un regard de désolation. La pauvre Daisy congestionnait son visage à force de retenir ses larmes.

A voix basse, Pirnitz demanda à l'Irlandaise :

— Puis-je dire le résultat de la démarche de Frédérique?

— Essayez... Avec moi, dès que je lui parle de ce qu'elle a fait, elle divague.

— Nous venons vous apporter une bonne nouvelle, Geneviève, fit l'Apôtre.

— Ah! laquelle?

— Vous ne serez, sans doute, pas renvoyée devant la chambre des mises en accusation. Vous serez bientôt en liberté.

Geneviève observa Pirnitz avec attention et ne parut pas avoir entendu.

Daisy guettait anxieusement ce qu'elle allait dire.

— Geneviève, reprit Pirnitz, n'êtes-vous pas heureuse de ce que nous vous annonçons? C'est Fédi qui a obtenu cette faveur pour vous...

La détenue sembla ramasser tout l'effort de son intelligence. Elle regarda tour à tour Daisy, Pirnitz et Frédérique. Puis elle dit, d'une voix hésitante, peureuse :

— Est-ce qu'il va être bientôt l'heure de ma classe?

Daisy laissa échapper ses larmes. Pirnitz et Frédérique éprouvèrent cet effroi particulier qui trouble le fond même de notre humanité, aux premières paroles délirantes d'un être qu'on a connu plein de sens, et qu'on aime.

Tout à coup Geneviève vit que Daisy pleurait. Elle quitta son siège, s'élança au cou de l'Irlandaise, l'embrassa à plusieurs reprises :

— Ne pleure pas, Daisy, ma chérie... Nous allons partir ensemble... Puisque nous serons toutes les deux, qu'est-ce que cela nous fait d'habiter n'importe où? Nous serons même bien mieux rue des Vergers... Il y a deux chambres qui communiquent, une pour chacune de nous, deux chambres si gaies!...

— Oui, ma belle, oui! balbutiait Daisy...

La jeune fille avait glissé agenouillée à ses pieds, elle se caressait aux mains de l'Irlandaise comme une bête fidèle.

— Oh! reprit Geneviève d'une voix peu à peu plus assurée. Nous allons être bien heureuses. C'est une œuvre admirable... Il s'agit de former des jeunes filles qui n'aient aucun besoin de l'homme, et qui puissent se conduire toutes seules, librement, fièrement.

Elle se releva, et, debout, parut faire un discours à un auditoire imaginaire :

— Le premier devoir de la femme, c'est d'être une personne, et non une sorte d'être vague et dépendant, à la merci des hommes, recevant ses idées des hommes, inclinant sa volonté sous la loi des hommes... Mais pour que la femme soit une personne véritable, elle doit d'abord se rendre indépendante, gagner largement sa vie. Nous apprenons donc avant tout à nos élèves un bon métier, qui les libère de la tyrannie masculine. Ensuite nous leur donnons conscience de l'égalité des sexes... Elles ont les mêmes droits que les hommes, il faut qu'elles le sachent, dès l'enfance.

Elle s'arrêta, se passa la main sur le front, comme en un effort de mémoire ou de réflexion.

— Les hommes... Les hommes ont tyrannisé les femmes pendant tant de siècles! Il faut s'en affranchir. Celles qui

ont besoin de la société des hommes sont méprisables... Il faut apprendre aux jeunes filles à s'écarter du contact des hommes... Elles deviendront ainsi comme les prêtresses de la morale dans la société nouvelle... Elle seront les vierges fortes, la plus parfaite expression de l'Ève prochaine. Il n'y aura plus... il n'y aura plus...

Elle s'arrêta et promena sur les trois visiteuses un regard inquiet d'enfant égaré... Daisy alla la prendre par le bras. Frédérique et Pirnitz s'approchèrent :

— J'ai encore..., — fit Geneviève à mots entrecoupés, — j'ai... encore... un peu... mal ici. (Elle touchait ses tempes l'une après l'autre). Oh! Daisy, rentrons... Je suis bien fatiguée... bien fatiguée...

La petite tête rousse coiffée du triste bonnet des détenues s'abattit sur la poitrine de l'Irlandaise, qui assit le corps maigre de Geneviève sur ses genoux et la berça comme un corps d'enfant. Geneviève alors ne dit plus rien, se laissa bercer, nichée dans le giron où elle avait goûté, petite fille, la douceur de l'abri maternel, Et de la voir, par l'attitude et presque par la taille, revenue à la puérilité, c'était un affreux spectacle pour Frédérique. — mais elle l'aimait mieux ainsi que debout comme tout à l'heure, haranguant un public imaginaire, répétant de sa voix de folle, avec ses yeux de folle, toute la doctrine que Frédérique avait pieusement recueillie naguère de la bouche de Pirnitz, tout ce qui avait été et demeurait l'orgueil, la joie de sa vie. Oh! cette harangue démente dans laquelle repassaient les enseignements de Stuart Mill et de Romaine!... Après tant d'épreuves, après la trahison des uns, la lâcheté des autres, l'hostilité victorieuse des hommes, fallait-il encore être blessée au cœur par l'inconsciente parodie de sa foi!... Maintenant que Geneviève se taisait, Frédérique, dans l'anxiété d'un croyant qui a vu un fou souiller le sanctuaire et tremble de le voir recommencer, saisit Pirnitz par la main et lui dit :

— Je vous en prie, Romaine, allons-nous-en!...

La porte du parloir s'ouvrit au même instant, la religieuse reparut. Elle sembla mécontente de trouver Geneviève sur les genoux de Daisy.

— Allons! — fit-elle avec une certaine brusquerie.

Qu'est-ce que cela veut dire, Geneviève? soyez convenable, ou je ne vous permettrai plus de venir au parloir.

La jeune détenue s'était dressée sur ses pieds dès qu'elle avait entendu la voix de la sœur. Elle resta devant elle peureusement, comme une écolière.

Daisy grommela :

— Qu'est-ce qu'elle fait de mal, la pauvre chérie?... En voilà un gendarme!

Le « gendarme » en cornette emmena sa prisonnière sans plus rien dire, sans même saluer les trois femmes présentes. Probablement, depuis leur arrivée, on s'était renseigné, on savait qu'on avait affaire aux terribles anarchistes complices de Geneviève! Quand la sœur fut partie, Daisy, après quelques instants de morne silence, dit à ses deux compagnes :

— Eh bien, n'est-il pas urgent de la tirer d'ici?

— Oui... mais une fois libre, où la mettrons-nous? questionna Frédérique.

— Qu'on me la donne, à moi, et je passerai ce qui me reste de vie à la soigner. Elle n'inquiétera personne, et du moins elle ne souffrira pas! Ah! si elle était restée avenue de Ségur...

— Daisy! fit Pirnitz d'un ton de reproche.

Mais l'Irlandaise, déjà, lui baisait les mains :

— Pardon! pardon! j'ai tant de chagrin! je ne sais plus ce que je dis... Que voulez-vous, Romaine! voir ma pauvre petite chérie en cet état, dans cette maison... Je n'ignore pas, allez! que c'est beaucoup par ma faute que tant de malheurs sont arrivés! Aussi désormais je me charge de Geneviève. N'est-ce pas mon devoir?

Elle implorait humblement l'aquiescement de l'apôtre, car Pirnitz exerçait toujours sur elle le même ascendant, et elle ne pouvait s'y soustraire, surtout en sa présence, sous son regard irrésistible.

— Daisy, répondit Pirnitz, le code de nos devoirs est écrit en nous : il n'y a de lois générales que pour un petit nombre d'actions... Vous serez toujours charitable, je le sais, vous ferez toujours le bien. Seulement il y a cent manières de faire le bien, et, pour les amies que j'aime, je souhaite qu'elles le fassent de la manière qui intéresse toute l'humanité.

Daisy baissa le front et ne répliqua rien. Frédérique et Pirnitz comprirent que celle-ci encore était perdue pour la cause de l'affranchissement. L'amour d'un être humain particulièrement cher la volait à l'humanité.

— Partons, dit Pirnitz.

Elle prit les devants avec Frédérique. Daisy les suivait, humble et confuse, étonnée elle-même d'avoir eu le courage de proclamer sa défaillance.

## III

Malgré les calomnies répandues dans Saint-Charles, l'impatient Rémineau avait dû attendre, pour posséder Duyvecke Hespel, le mariage régulier à la mairie et à l'église : et ces deux cérémonies furent elles-mêmes remises jusqu'après le rétablissement du petit Gaston. Tout cela occupa environ cinq semaines, desquelles l'ouvrier sculpteur disait d'un ton pénétré :

— Jamais je n'ai eu tant de misère ni tant de contentement !...

Le couple s'installa dans une maison voisine de celle où ils avaient longtemps habité l'un et l'autre, toujours rue Cujas. Seulement, ce fut une maison neuve, distribuée à la façon moderne ; et comme Rémineau était non seulement un ouvrier habile, mais un érudit en matière de mobilier, — comme Duyvecke, nullement artiste d'ailleurs, s'entendait aux soins d'un ménage, l'intérieur des nouveaux mariés fut bientôt très confortable et très coquet. Ils vécurent à l'aise. Rémineau gagnait des journées de douze à quinze francs en travaillant chez lui. Duyvecke, soucieuse de contribuer au bien-être commun, donnait l'après-midi des leçons d'une heure et demie à une jeune fille préparant ses brevets — la fille d'un grand tapissier de la rue Lafayette qui employait souvent Rémineau. Depuis le mariage, rien n'avait rompu la bonne harmonie des époux. Rémineau demeurait asservi à Duyvecke par une adoration quasi religieuse. Et Duyvecke, attirée

d'abord, et par la bonté un peu gauche du sculpteur, et par la pseudo-maternité qui l'attachait au petit Gaston, — insensiblement, rien que par l'effet de la santé de son cœur, du bel équilibre de ses sens, en était venue à aimer Rémineau. Les caresses de ce brave garçon calmaient des aspirations indécises, des besoins vagues que son innocence de jeune fille avait ignorés.

Le soir de la visite faite à Saint-Lazare par Frédérique, Pirnitz et Daisy, l'Irlandaise arriva la première chez les Rémineau, aux environs de sept heures. Dans l'après-midi, elle avait vu le professeur Bouchardon, et obtenu de lui la promesse d'empêcher qu'on mît d'office Geneviève dans une maison de santé, à sa sortie de prison. — Quelques minutes plus tard entrèrent ensemble Frédérique et Pirnitz venant de la rue de la Sourdière. Elles trouvèrent Daisy en compagnie de Duyvecke et du petit Gaston. Rémineau, qui avait dû travailler tard, achevait sa toilette.

— Il se fait beau pour vous, — dit en riant la jolie Flamande. — Vous allez le voir.

Comme Frédérique et Romaine, assises dans le salon Louis XV dont Rémineau avait sculpté les meubles, en goûtaient la gracieuse ordonnance, le petit Gaston, très bien portant maintenant que sa « maman Vecke » ne le quittait plus, s'approcha de Frédérique et lui dit, à demi-voix, timide :

— Madame... est-ce que l'autre jolie dame ne va pas venir aussi?

« L'autre jolie dame », c'était Léa. Le cœur de Frédérique fut transpercé par ce rappel innocent d'une douleur à laquelle elle ne voulait pas céder, ni penser même. Elle embrassa l'enfant :

— Non, mon chéri. La jolie dame que tu veux dire n'est plus avec nous. Elle ne reviendra jamais.

— Ah ! fit le petit, qui demeura pensif, glacé par ce grand mot vague : « jamais ». — aussi incompréhensible pour les enfants que le mot de mort...

Duyvecke, confuse, n'osa gronder Gaston qui n'avait en somme rien dit de mal... Mais un silence pénible suivit la réponse de Frédérique. Presque aussitôt, heureusement apparut Rémineau, — un Rémineau transformé par l'amour

et par les soins conjugaux, — un Rémineau presque élégant, les mains, les cheveux et la barbe soignés, portant du linge fin bien empesé et un complet de drap gros bleu assez correctement coupé, d'ailleurs sans recherche. Frédérique surprit le regard, à la fois avide et reconnaissant, dont Duyvecke le couvait, tandis qu'il présentait ses hommages.

« Pirnitz a raison, pensa-t-elle. Cet attachement fétichiste de l'épouse à l'époux sera longtemps la loi des meilleures entre les femmes. Combien y a-t-il de Duyveckes, sur cent jeunes filles?... Et pourtant Duyvecke, qui n'était pas éprise de Rémineau avant le mariage, qui le dominait avant le mariage, est aujourd'hui l'esclave amoureuse de cet homme, le plus ordinaire des hommes, — ni beau, ni spirituel, ni distingué : brave homme seulement. Oh! que la tâche des libératrices est malaisée, avec ces enchaînées jalouses de leurs chaînes... »

Tandis que Frédérique méditait ainsi, Rémineau, qui professait pour elle — sur la foi de Duyvecke — une sorte de culte, lui adressait un compliment entortillé, sur l'honneur qu'elle leur faisait de venir les voir, sur le souvenir qu'on entretenait d'elle dans la maison. Comme il s'embrouillait, sa femme vint gentiment à son aide, lui prenant le bras :

— Allons, Rémi, ne t'intimide pas... Si vous saviez, mademoiselle Frédérique, combien ce qu'il vous dit là si mal, il le pense!... Pas un jour ne passe sans que nous parlions de vous ici. Avec mademoiselle Romaine, vous êtes comme nos saintes patronnes. Pour un peu, l'on vous prierait.

La domestique, autre Flamande venue d'Hazebrouck, sœur de lait de Duyvecke, et qui, blonde aux cheveux de cendre, semblait une copie lourde et maladroite du type de sa maîtresse, ouvrit la porte de la salle à manger :

— Duyvecke, c'est servi.

La salle à manger était petite et confortable, bien meublée comme tout l'appartement. Dès qu'on y fut assis, — la chaleur de l'air, la clarté de la grosse suspension sur les vaisselles luisantes et les couverts de ruolz, l'odeur des fines nourritures savamment travaillées par Duyvecke et sa sœur de lait Gudule, la saine amitié qui unissait les convives valurent à Frédérique un sentiment d'aise et de sécurité. Depuis combien

de temps ne lui était-il pas arrivé d'être ainsi reçue par des amis, de s'asseoir à une table qui ne fût pas une table de réfectoire?... Oh! depuis bien longtemps. Depuis les jours d'Apple-Tree-Yard. Car elle ne pouvait pas compter les bizarres repas pris à Poudenats en compagnie de sœur Odile... Apple-Tree-Yard... Oui... C'était cela que brusquement évoquait Frédérique avec une violente netteté; et l'impérieuse mémoire des sens lui rappelait un autre repas, vers cette même heure, dans le *drawing-room* de Tinka, une chère succulente aussi, des lumières vives sur du linge blanc, des cristaux et du *silver-plate*... Toute la douceur de cette ère fraternelle, déjà ancienne, lui remonta comme le parfum gardé intact dans un coffret clos.

« Léa est retournée vers cette joie, songea-t-elle; sans doute à cette minute même elle converse entre Georg et Tinka. »

Ses yeux rencontrèrent les yeux de Pirnitz, et, comme elles avaient fini par mettre l'une pour l'autre leur pensée dans leurs regards, Frédérique implora un réconfort et le reçut.

Cependant Duyvecke, animée par le plaisir de sa réception, contait naïvement les bonheurs et les soucis de sa vie : — comment, après être demeurée rue Cujas pour soigner le petit Gaston, après avoir écrit la lettre à Pirnitz qui fixait sa destinée en lui fermant toute voie de retour en arrière, elle avait été durant plusieurs journées la proie d'un vif désespoir. Et, puisqu'elle ne pouvait faire subir à Gaston sa mauvaise humeur, — « il était vraiment trop mignon, ce chéri », — c'était l'honnête Rémineau qui avait pâti.

— Ah! je lui en ai dit et je lui en ai fait, je vous assure, pendant une quinzaine. N'est-ce pas, Rémi?

Rémineau, qui mangeait gravement une seconde assiette de potage, sa serviette raide d'empois en bouclier sur les revers de son veston, riait d'un rire malicieux, et répliquait :

— Elle aurait bien voulu me dégoûter de la prendre pour femme, croyez-vous! Mais moi qui l'avais vue à l'œuvre depuis quatre ans, si douce, si bonne, je me disais : « Prends patience, Rémi, et fais le gros dos... Tout ça, c'est une crise, une fantaisie, comme une petite maladie qui passera; Duyvecke ne peut pas ne pas redevenir Duyvecke, un jour ou l'autre... »

Ses bons yeux affleurants, noirs comme des diamants noirs, contemplaient amoureusement sa femme qui le paya d'un sourire.

— Moi, — dit Gaston, coupant la conversation de sa voix aigrelette, — je sais le jour où papa et maman Vecke se sont embrassés pour la première fois... C'est le jour que j'ai été guéri, que je me suis levé.

Tout le monde se mit à rire, même Pirnitz et Frédérique... Duyvecke devint rose :

— Nous étions si heureux quand ce garnement est revenu à la santé!... On s'est embrassé comme des gens qui ont fait naufrage ensemble, et qui reprennent pied sur la terre ferme.

Quelque temps, ils parlèrent d'eux-mêmes et de leurs félicités intimes, avec l'égoïsme affectueux des êtres bons et comblés, en présence d'amis au cœur sûr. Gudule faisait défiler sur la table un exquis gâteau aux écrevisses, un salmis de perdreaux, une selle d'agneau rôtie... Frédérique ni Pirnitz ne mangeaient guère ; Daisy, attaquait ces mets délicats avec la même fringale indifférente qu'un plat de pommes de terre de son pays.

— Oh! vous ne mangez rien! dit tristement Duyvecke à Frédérique et à Pirnitz.

— Nous n'avons jamais été de brillantes convives, vous le savez, — repartit Frédérique en souriant. — Ne nous en veuillez pas.

Duyvecke repoussa son assiette :

— Vous avez raison... Moi, je me laisse aller, et j'engraisse. Mais si vous saviez comme j'ai faim! C'est désolant.

— Mais je trouve que tu es bien mieux, un peu forte! déclara Rémineau. Et puis maintenant, — ajouta-t-il en plissant les paupières avec malice — ne dois-tu pas manger pour deux?

Duyvecke lui fit les gros yeux. Il se tut, riant dans sa barbe de jais. Frédérique commençait à concevoir un peu d'écœurement pour tout cet amour conjugal, pour ces histoires de baisers et de grossesse, que la conversation des hôtes laissait échapper comme malgré eux. Duyvecke s'en douta ; elle devint grave et dit :

— N'empêche qu'il y a des moments où dans notre

bonheur, quand je repense aux réunions chez cette pauvre mademoiselle de Sainte-Parade. à l'inauguration de l'École, à mes cours de français et de géographie.... j'ai le cœur gros. Jamais je ne serai tout à fait satisfaite, voyez-vous, mademoiselle Pirnitz. J'ai connu quelque chose de trop beau. Rien ne me paraîtra plus aussi beau.

— Bah! fit Daisy. Vous avez fait ce que vous pouviez. Personne n'est obligé de porter un fardeau trop lourd pour ses épaules,

— Ça, approuva Rémineau, c'est bien dit!

Mais Pirnitz, de sa voix au timbre pénétrant, répliqua :

— Vous avez raison, Daisy. On n'est pas forcé de porter un fardeau trop lourd pour ses épaules. Seulement, on a presque toujours les épaules plus fortes que le cœur : je veux dire qu'on a toujours moins d'ardeur que de force... Ne croyez pas, Duyvecke, que je dise cela pour vous. Vous aviez vraiment tenté de vous donner tout entière... La destinée vous a prise par la main et vous a conduite au mariage, à la maternité, à la vie ordinaire des femmes honnêtes. Vous y ferez resplendir vos grands rêves d'adolescence et de jeunesse. Si l'enfant que vous portez est une fille, je suis sûre qu'elle deviendra, par vous, un être conscient et libre.

Duyvecke fut si émue que des larmes lui montèrent aux yeux, mais c'étaient des larmes contentes. Elle se pencha vers Pirnitz, et d'un de ces gestes caressants, un peu animaux, qui la rendaient si attachante, elle appuya sa joue contre la joue de l'apôtre.

— Merci, balbutia-t-elle. Vous ne m'en voulez pas... Vous êtes bonne.

Rémi, tortillant avec rapidité une boulette de mie de pain, murmura :

— On fera tout son possible, mademoiselle Pirnitz... On n'est pas des ingrats, ni des mécréants. Si c'est une fille que nous avons, — comme vous disiez, — on l'élèvera dans vos idées... de manière que, pour vos idées, elle remplace Duyvecke un jour. Ça, Duyvecke me l'a fait promettre; et je l'ai promis de bon cœur.

Frédérique, qui ne trouvait rien à dire, méditait :

« Quelle chose admirable! Ainsi la parole et l'effort d'un

apôtre ne sont jamais perdus... La loi qui conserve les énergies physiques dans la nature gouverne aussi le monde moral... Voici l'obscur ménage d'un demi-ouvrier et d'une paysanne un peu affinée. Eh bien! d'avoir rencontré Pirnitz, même après qu'ils ont renoncé à la suivre, il reste à ce couple une flamme au front et un idéal dans l'âme! »

Quand le dîner fut fini, Duyvecke demanda la permission d'aller coucher le petit Gaston. Pendant ce temps, Rémineau servit le café dans le salon Louis XV. Sa femme revint quelques minutes après. Comme on faisait silence, elle ouvrit le piano. Pareille en cela à la plupart de ses compatriotes, elle goûtait la musique et jouait agréablement, d'ailleurs sans prétention. Rémineau n'y entendait rien ; mais son admiration pour Duyvecke le rendait attentif, et certaines mélodies le troublaient; il s'asseyait à quelque distance, de façon à voir le profil de sa femme, et alors, comme il disait, en regardant les mains effleurant les touches, « il lui semblait que les doigts de Duyvecke lui caressaient le cœur ».

Duyvecke joua la *Sonate n° 1* de Mozart. Cette harmonie épandue dans ce milieu paisible contribua encore à rappeler à Frédérique les soirs de Apple-Tree-Yard. La silhouette de Tinka, — avec son air de petite fée en toilette de poupée, ses robes de piqué blanc, ses yeux enfantins et ses cheveux frisés court: — la haute structure un peu courbée de Georg tourmentant le clavier et en tirant des sons désespérés, Edith falote et silencieuse, Léa déjà visiblement agitée par l'angoisse de l'amour... Tout ce passé l'enveloppa : elle fut bien aise que le piano empêchât les conversations. Elle n'aurait pu parler.

« Où sont-ils tous à cette heure? Sans doute, Léa les a rejoints... Ils sont réunis... en Angleterre ou en Italie... »

Elle contempla, comme tantôt dans l'antichambre du président d'Ubzac, le désert de sa propre existence. Maintenant que le soleil des illusions juvéniles ne la dorait plus, l'aridité austère de cette vie semblait affreuse. Mais son orgueil d'apôtre aussitôt protesta.

« Georg et Léa sont réunis... Peut-être ils sont heureux... Je ne les envie pas. Même je ne souhaiterais pas leur présence. Car ils ne sont plus ni l'un ni l'autre les âmes exceptionnelles

que j'ai chéries. Georg est devenu un homme pareil aux autres. Léa, comme Duyvecke, a subi la loi d'esclavage.

La main de Pirnitz vint alors chercher la main de Frédérique et l'emprisonna. Elles n'échangèrent pas de regard ni de parole; mais, par la seule pression de cette longue main souffrante, Pirnitz fit pénétrer le calme dans le cœur qu'elle devinait troublé.

« Non! je ne suis pas seule au monde, pensa Frédérique... J'ai près de moi ce qui m'est le plus cher... J'aime mieux l'abandon universel, et que celle-ci demeure tout contre moi... Surtout j'aime la certitude d'être en communion avec elle... J'accepterais, s'il le fallait, de vivre loin d'elle; mais ne plus sentir qu'elle m'approuve, cela, je ne pourrais pas le supporter. »

Duyvecke quitta le piano, et, tandis que son mari et Daisy causaient ensemble de Geneviève Soubize, vint s'asseoir à côté de celles qu'elle vénérait comme les deux éducatrices de son âme. Elle leur demanda leurs projets; avec son intuition de femme, elle devinait bien que Daisy ne s'y associait plus. Pirnitz expliqua son plan : une école installée dans un quartier populeux de Paris, sans nom officiel, qui ne put pas être supprimée n'ayant jamais été inaugurée...

— Si nous réussissons, cette fois, beaucoup des élèves de l'ancienne école, et des meilleures, viendront à nous.

— C'est bien ce que redoute mademoiselle Heurteau, répondit Duyvecke. La dernière fois que je suis allée rue des Vergers pour m'informer de vous, je l'ai vue. Vous savez qu'elle fut bonne pour moi, dans le temps, et que je l'aimais bien. Elle m'a paru préoccupée de vos entreprises sans les connaître. Elle m'a laissé entendre qu'elle ne demanderait pas mieux que de vous voir retourner auprès d'elle à la prochaine rentrée. Elle se chargerait d'arranger les choses avec l'autorité. Elle répétait : « Si elles sont vraiment dévouées à notre œuvre, elles reviendront. Dites à Frédérique et à Pirnitz, surtout, qu'elles retrouveraient ici, sous le nouveau régime, la place qui leur est due... » Et, mon Dieu! — ajouta timidement Duyvecke, — je me demandais si ce ne serait pas raisonnable?...

Pirnitz secoua la tête :

— Non... L'arbre que nous avons planté là-bas est frappé

de mort... Ou plutôt on a arraché la greffe que nous y avions entée : ce n'est plus qu'une essence ordinaire. Les fruits qu'il donnera, nous en pouvons goûter partout la vulgaire saveur. Non, Duyvecke, nous ne retournerons point auprès de Louise Heurteau.

— Elle n'est pas méchante, objecta Duyvecke. J'ai beaucoup de reconnaissance envers elle, car elle m'a vraiment recueillie et guidée, quand je vins d'Hazebrouck à Paris. Et puis, je vous ai connues par elle.

— C'est vrai, dit Pirnitz. Louise Heurteau n'est pas mauvaise : elle est intelligente, elle perçoit l'infirmité de l'éducation féminine en France. Elle pouvait rendre d'importants services à la cause de la femme; mais elle a voulu sauvegarder sa propre ambition, son propre avenir. Or, on ne sert pas deux maîtres. Ses efforts pour le bien resteront stériles. Aujourd'hui elle parvient encore à se faire illusion, mais elle connaîtra de cruels déboires ; elle constatera qu'elle a travaillé contre ses croyances pour de méprisables avantages de situation, qui ne lui sont même pas assurés !...

Gudule entra, apportant un plateau avec le thé... Quand chacun eut bu sa tasse, il était onze heures environ : les trois visiteuses se levèrent malgré les instances de Duyvecke et de son mari.

— Nous devons chaque jour nous éveiller à l'aube, — dit en riant Pirnitz, — comme des oiseaux dont l'orage a détruit le nid et qui travaillent à s'en rebâtir un.

Elles étaient dans l'antichambre, elles prenaient leurs manteaux. Duyvecke implora :

— Oh ! avant de vous en aller, venez voir dormir Gaston... Il est si gentil.

Rémineau et les trois femmes, suivant Duyvecke qui portait la lampe, s'engagèrent dans le corridor. Sur la pointe du pied on pénétra dans la chambre de l'enfant. C'était une très étroite pièce communiquant par une porte ouverte avec la chambre des deux époux. La baie laissait apercevoir le lit conjugal, aux couvertures entre-bâillées; une veilleuse était posée sur la table de nuit. Le lit, ainsi étalé, choqua Frédérique; avec une irritation de vierge intacte, elle remarqua le creux visible du matelas, un seul creux, au milieu.

Tout à l'heure ils dormiraient là, entrelacés, ce grand garçon rustique et noiraud dont les yeux couvaient le sommeil gracieux de son premier enfant, — et cette blonde aux cheveux clairs dont il enlaçait tendrement la taille gonflée par une maternité prochaine... Duyvecke levait la lampe : dans le halo de l'abat-jour, son visage délicat et le rude visage de Rémineau s'encadraient, rapprochés au-dessus de la couchette. Rémineau baisa sa femme sur le cou.

— Allons, murmura Frédérique, partons!

Pressant les adieux, elle entraîna ses deux compagnes. Elle avait hâte de ne plus respirer cette atmosphère conjugale, où elle étouffait. Toute son affection pour la Duyvecke d'autrefois s'effaçait : elle emportait l'image de cette femme aux formes alourdies, qu'un ouvrier baisait sur la nuque.

« Dire qu'un jour je verrai peut-être Léa ainsi... Oh ! non... j'aime mieux ne plus la revoir, plus jamais... »

Or, à la même heure, cette frêle chose qui traverse les espaces, et fait s'ouvrir les portes devant elle comme par un sort mystérieux, — une lettre, contenant la pensée de l'absente, — quittait l'île brumeuse où Frédérique avait jadis connu Georg Ortsen, traversait la mer par une aigre nuit d'équinoxe, suivait sa route infaillible vers la maison de la rue de la Sourdière...

## IV

Quand Léa, vers huit heures du matin, — le lendemain de sa fuite, — sortit de la gare de Charing-Cross, quand elle eut devant elle, ruisselantes d'une pluie qui venait juste de cesser, la cour en hémicycle avec son petit monument gothique et plus loin, dans la brume, la colonne de Lord Nelson et la tour disgracieuse de la Galerie nationale, — elle fut étreinte soudain par la réalité.

Depuis la veille au soir, depuis l'heure où debout sous le péristyle de Saint-Augustin, elle avait vu disparaître le fiacre qui portait son billet d'adieu, elle vivait dans le rêve. Une

fièvre heureuse, sans chagrin ni remords, avait tout transformé pour elle, d'un coup. La chape de plomb qui l'accablait depuis l'enfance venait de lui tomber des épaules : elle était légère et libre.

« Comment ai-je pu tarder si longtemps!...

Ce fut sa surprise, après sa libération. Et les actes se succédèrent dans la promptitude et dans la joie : la prière fervente au pied de l'autel, le dîner gare Saint-Lazare, le départ à neuf heures, le voyage... Sa fièvre emplissait les minutes : elle n'avait pas même de loisir pour l'impatience. Fièvre admirable, si rare que beaucoup d'existences humaines ne l'ont pas connue, — trop brève pour ceux mêmes qu'elle a un instant affranchis des conditions mesquines de la vie successive, et fait vibrer hors de l'espace et du temps ! Fièvre qui est sans doute la plus haute félicité humaine, qui s'alimente de la réalité et emporte l'être au delà du réel... Léa connut l'enthousiasme du poète qui conçoit son œuvre, et la prévoit telle qu'il ne saura jamais l'accomplir. Rejoindre Georg, lui offrir et recevoir de lui le suprême abandon, tout cela lui parut prochain, certain et facile. — Ces fièvres surhumaines se consument par leur excès même. Quand elles ont achevé leur période, un incident ordinaire les fait brusquement tomber... Le poète, la tête en feu, s'assied à sa table de travail : la plume trempée nerveusement dans l'encre entraîne une scorie boueuse sur la page blanche : et cela suffit pour que l'abrupte difficulté de l'effort apparaisse, et que se dissipe le mirage de la conception idéale. — Jusqu'à Londres, Léa n'avait eu qu'à se laisser conduire. Dans la cour de Charing-Cross-Station, il fallut, sous la bruine matinale, faire cette chose simple : appeler un hansom-cab et donner une adresse au cocher. Quelle adresse?... Ce fut le rappel de la nécessité, la rentrée dans le réel, la fin du rêve.

Oui, quelle adresse? Où aller d'abord? Les époques, dans l'esprit refroidi, reprirent leur ordre véritable... Londres n'avait pas changé; le paysage des toits et des monuments de ce coin populeux s'offrait tout pareil aux yeux de la voyageuse; mais le temps de Free-College, de l'atelier Clariss, du phalanstère d'Apple-Tree-Yard était vieux de deux ans passés... Où joindre Georg, s'il était encore dans la ville monstre? Où

trouver sa trace, s'il n'y était plus? Ce qui avait paru aisé et triomphal à la pauvre fille quand elle quittait Paris, devenait soudain, en débarquant à Londres, difficile et humiliant,

— *I lose my best time, Mum!* Je perds le meilleur de mon temps, madame, laissa tomber le cabman, digne et grognon, du haut de son perchoir.

Il attendait la décision de la voyageuse, après avoir placé la valise devant lui, sur la plate-forme du hansom.

— *Drive Tree, Apple-Tree-Yard...* (Allez 3, Apple-Tree-Yard...)

Elle monta : le hansom lestement vira, se fraya un chemin à travers la cour encombrée, le Strand déjà plein d'un mouvement extraordinaire, Trafalgar Square où le faîte de la colonne baignait dans le brouillard. Moins de cinq minutes plus tard, Léa descendit devant son ancienne habitation. La jaune maisonnette n'avait pas changé, mais, en face une grande bâtisse, que la voyageuse se souvenait d'avoir vu construire, était achevée et habitée : cela suffisait pour modifier l'aspect de l'impasse. Léa ne ressentit pas l'émotion qu'elle avait supposée quand, à Paris, elle imaginait un retour aux lieux où elle avait connu des joies si rares. Elle s'en étonna tristement.

— Mrs. Snyders est-elle ici? demanda-t-elle à la petite bonne fraîche et jolie qui vint ouvrir.

— Oh! non, répliqua celle-ci. Voici plus d'une demi-année que Mrs. Snyders a quitté, après la mort de son mari... On laisse le nom sur la plaque, — ajouta-t-elle, suivant le regard de Léa, — parce que ma maîtresse, Miss Pinkflower, continue à louer des chambres comme autrefois... Peut-être madame voulait-elle louer?... Elle le peut parfaitement si elle le désire; c'est même mieux qu'avant, car Miss Pinkflower a amélioré le mobilier... On a fait faire une fenêtre à la chambre du fond qui n'en avait pas. Voulez-vous voir, madame?...

— Non, je vous remercie, — dit Léa, arrêtant avec peine la volubilité de la petite *maid*. — Je voulais seulement savoir si vous avez encore l'adresse d'un gentleman qui a demeuré ici avec sa sœur en 1897 et 1898. M. Georg Ortsen?...

La jeune bonne plissa le front, parut faire un grand effort de mémoire.

— Non... je ne me rappelle pas.

— Il y avait un cahier pour les adresses, au temps où ces personnes habitaient ici. Ne l'avez-vous plus ?

— Je ne crois pas, madame.

— Tenez, il était dans le tiroir de cette petite table, là, près de l'escalier.

— Je vais voir... Oh! quelle merveille! le voilà... Vous avez une excellente mémoire, madame, excellente en vérité. Moi, je ne l'avais jamais vu, ce cahier, et je nettoie ici tous les jours !

— C'est bien celui-là, — dit Léa, prenant le petit registre oblong vêtu de toile noire.

Elle feuilleta les pages, se guidant d'après les dates; elle eut vite fait de trouver : « Georg Ortsen : Professeur et Frau Ebner. — *Apply to Free College, Allen Street, Kensington Road.* » (S'adresser à Free College...) Évidemment, en partant pour un voyage dont l'itinéraire n'était pas arrêté, les Ortsen avaient trouvé plus commode de concentrer leur courrier dans les mains de madame Sanz.

— Je vous remercie, dit Léa, rendant le cahier.

— La lady ne veut pas descendre ici?.. Il y a une jolie chambre sur la rue... On voit dans John Street.

Et plus bas, elle ajouta, avec une assez divertissante effronterie du regard :

— Miss Pinkflower est très bonne et les ladies ont toute liberté.

— Merci ! répliqua Léa.

Elle pensait : « La maison a bien changé. Que dirait cette brave et morne Mrs. Snyders? »

Le cabman, muré dans sa dignité grognonne, ne protestait plus. Seulement, le dédain de sa moue s'accentuait. Léa remonta. Elle n'osa pas donner l'adresse de Free College, mais, contente du renseignement précis qu'elle venait d'obtenir, et sentant les tiraillements de la faim, elle se fit conduire dans une maison de thé de Piccadilly, sorte de modeste crémerie londonienne où parfois elle avait pris un goûter avec Tinka ou Frédérique... La petite boutique se trouva remplacée par un imposant magasin à glaces immenses, boisé d'acajou, fort élégant. Léa descendit tout de même, paya le cocher et entra, sa valise en main. Elle se fit servir des œufs, du thé,

de la confiture d'oranges... Tout en mangeant d'un appétit que depuis longtemps elle ne connaissait plus, elle réfléchissait :

« Je n'ai qu'à prendre un de ces omnibus et à me rendre à Free College. je serai fixée dans quelques instants... »

Oui ; mais elle répugnait. dans la conjoncture actuelle. à voir madame Sanz, et, pour tout dire, cette répugnance était mêlée de peur. Prisonnière évadée, il semblait à Léa qu'on devait être à sa recherche. Elle avait beau se dire : « Que m'importe? N'ai-je pas le droit d'aller où je veux? » l'idée d'être remise en présence de Frédérique ou de Pirnitz la bouleversait. N'était-ce pas pour échapper à leur tyrannie morale qu'elle s'était enfuie?...

« Il est vrai que madame Sanz ne sait rien encore. Mais elle me parlera de Frédérique, et de l'Œuvre : je devrai dissimuler, mentir... Puis, qui sait si déjà le télégraphe ne l'a pas prévenue? Tout naturellement, Frédérique et Romaine s'adresseront à Free College, puisqu'elles se doutent de ma présence à Londres. » Cette hypothèse suffit à lui interdire la visite. « Je n'irai là-bas, se dit-elle. qu'à la dernière extrémité!... »

Soudain, un nom rayonna dans sa mémoire, comme un éclair joyeux : « Edith!... » Voilà la démarche facile, efficace : rejoindre Edith, qui toujours avait été favorable à l'union de Léa et de Georg; Edith qui, même si elle ignorait l'adresse des Ortsen. accepterait certainement d'aller s'informer à Free College, sans prononcer le nom de la jeune fille.

Restait à découvrir Edith.

Léa ne savait pas positivement où elle se trouvait. Daisy n'en ayant pas reçu de nouvelles depuis de longs mois. Les deux sœurs s'écrivaient rarement. La dernière lettre d'Edith faisait part d'un projet : quitter les ateliers Clariss and Sons et se faire *nurse*. c'est-à-dire s'enrôler dans une sorte de syndicat de gardes-malades où l'on soigne les pauvres pour rien et les riches pour de gros honoraires, alternativement. Cette conception avait séduit Edith, que dégoûtait l'immoralité de ses compagnes, les glaceuses de chez Clariss. « lesquelles, disait-elle dans une forme bien britannique, devenaient pareilles à des ouvrières françaises... »

En toute hypothèse, une démarche à l'atelier de Walworth Road ne coûtait rien à l'amour-propre de Léa. Elle acquitta le prix de son repas, — beaucoup plus cher qu'au temps de la petite boutique, mais ne fallait-il pas payer les glaces et les lambris d'acajou? — et pria la caissière de vouloir bien lui conserver son sac de voyage pour une heure ou deux: à quoi celle-ci consentit avec la rogue politesse des vendeuses de Londres. Léa monta dans l'omnibus vert dont elle avait usé tant de fois lorsqu'elle travaillait chez Clariss. Le temps, vers les neuf heures et demie qu'il était, s'éclaircissait : le soleil de juillet, peu à peu lourd et chaud, séchait la boue des chaussées et des trottoirs. Une grosse dame, assise en face de Léa sur la banquette de velours, lui adressa la parole, lui demanda où elle allait, lui apprit qu'elle-même dirigeait un commerce de chaussures dans Elephant-and-Castle, et, comme Léa, point mécontente d'échanger quelques paroles avec un être humain, racontait qu'elle arrivait de France le matin même, la grosse dame lui recommanda d'être prudente parce que des soirées très froides succédaient aux chaudes après-midi, et qu'en ce moment la « consomption » exerçait à Londres de cruels ravages... Léa sourit, et aspira largement l'air dans ses jeunes poumons... On arrivait au coin de Hampton Street. Léa prit congé de sa voisine. D'un pas alerte, elle gagna les ateliers.

Le portier, vieillard à trogne d'alcoolique, qui balayait les carreaux souillés de boue, fut quelques instants avant de la reconnaître. Elle dut se nommer.

— Oh! miss Legay-Sûrier! — s'écria-t-il; et ce nom, dans sa bouche, devenait un vocable étrange, compliqué, un appel guerrier de Sioux ou de Sakalaves, — oh! mademoiselle, vous voilà revenue parmi nous! Est-ce que vous allez de nouveau travailler dans la fabrique?

— Non, répartit Léa. Je suis seulement de passage à Londres... Et j'aurais désiré voir une de mes amies qui travaillait ici avec moi il y a deux ans... miss Craggs : elle était surveillante des glaceuses.

— Miss Craggs n'est plus ici, mademoiselle. Elle a quitté l'usine il y a environ trois mois... trois mois et demi... Je me rappelle, la dernière fois qu'elle est venue surveiller, c'était

encore un jour de neige, avant la fin du printemps... Une autre fois, après son départ, elle a repassé ici. Moi je ne l'ai pas vue ; mais ma femme, qui lui a parlé, m'a dit qu'elle était habillée en *nurse*, et qu'elle allait partir pour le continent avec une jeune dame infirme.

Léa eut presque une défaillance à ces mots : « partir pour le continent ». Elle se maîtrisa :

— Vous ne savez pas où elle allait avec cette dame?

— Non... Sur la Riviera, je suppose.

— Est-ce que, pendant les derniers mois de son séjour à Londres, miss Craggs demeurait toujours à Kensington?

— Cela, je ne le sais pas, mademoiselle. Mais je le crois. Elle ne nous avait prévenus d'aucun changement d'adresse.

— Je vais passer au Wesleyan-Club, dit Léa. Je suppose que là on pourra me renseigner?

— Sans doute. Miss Craggs y était fort connue.

Léa donna six pence au portier. Il la remercia. Puis, ayant glissé la pièce blanche dans son gousset, il demanda :

— Est-ce que vous avez été malade, mademoiselle?

— Non... Pourquoi cela?

— Oh! c'est que je vous trouvais maigrie... Peut-être aussi vous avez trop travaillé?... Mais si vous vous portez bien, c'est le principal, en vérité. Seulement, restez à Londres. Vous y étiez en meilleure santé! On a beau dire, c'est un bon endroit : le brouillard nourrit.

Au Wesleyan-Club, on donna à Léa l'ancienne adresse d'Edith, Kensington Road. Elle y apprit en outre que le syndicat siégeait précisément au club ; mais il ne tenait qu'une séance par mois... Léa remonta en omnibus, traversa de nouveau Londres en sens opposé. Il était près de midi quand elle mit pied à terre, devant les jardins de Kensington. Il régnait une de ces chaleurs lourdes, vaporeuses, fréquentes à Londres aux environs de la canicule, la chaleur qui foudroie les chiens errants sur les trottoirs. Léa ne ressentait aucune fatigue, surexcitée par la quasi certitude d'avoir enfin l'adresse d'Edith. Elle passa devant Allen Street et ne put s'empêcher de jeter un regard à Free College, dont elle aperçut les pignons en profil avec les saillies hexagonales des *bay-windows*. Son pas s'activa, par la peur de rencontrer

madame Sanz ou l'une des maîtresses qu'elle avait connues. Quelques instants plus tard, elle sonnait à la petite maison d'Edith. La logeuse elle-même, madame veuve Pigott, lui ouvrit la porte. Elle ne parut pas reconnaître Léa, qui la reconnut aussitôt.

— Mademoiselle Edith est sur le continent avec une jeune dame infirme, — répondit Mrs. Pigott à la question de Léa. — Mais je puis vous donner l'adresse qu'elle m'a laissée. Qu'il vous plaise d'entrer.

Le parloir minuscule du *boarding* offrit à la voyageuse sa classique apparence, le traditionnel service nuptial, en métal argenté, que la veuve étalait sur un dressoir d'acajou sombre. Des cartes de visite étaient nichées dans un vide-poches en tapisserie : Mrs. Pigott, ayant coiffé son nez de lunettes à verres convexes, y trouva non sans peine celle d'Edith et lut :

« *Miss Craggs, nurse*, Hôtel Métropole, Nice... »

— De quand date cette adresse ?

— De la fin du mois d'avril.

— Vous n'avez rien reçu d'Edith depuis ?

— Non... Elle a donné congé de sa chambre en partant ; je crois qu'elle n'y habitera plus. D'ailleurs, vous êtes la première personne à la demander...

Gardant les lunettes qu'elle avait mises pour fouiller dans le vide-poches, la logeuse considérait attentivement Léa.

— Est-ce que vous n'êtes pas déjà venue ici ? dit-elle enfin.

— Si. Il y a longtemps... près de deux ans... je venais voir quelquefois Edith.

— Oh !... Vous aviez l'air mieux portante à cette époque, mademoiselle... Prenez garde au temps de Londres en ce moment, il est perfide.

Cette insistance à lui dire qu'elle avait mauvaise mine irrita Léa. Elle salua sèchement et sortit. Dans la rue, elle se rappela que la vieille dame qui vendait des chaussures près d'Elephant-and-Castle l'avait aussi regardée obstinément, en parlant du temps de Londres et des ravages de la « consomption ». Elle n'eut pas une seconde d'inquiétude ; seulement elle pensa : « Il ne faut pas que Georg me trouve mauvaise mine ; je veux être, pour lui, belle et vaillante. » Au cours des deux dernières années, elle avait abandonné tout

souci de toilette. Un vif goût de plaire se réveilla en elle : « Je veux acheter un costume pour qu'il me voie bien habillée ». songea-t-elle, en regardant le drap noir élimé de sa jupe...

Tout en remuant ces pensées, elle avait regagné Kensington Gardens. La chaleur était vraiment accablante, au soleil. Mais l'ombre épandait une délicieuse sensation de fraîcheur. Léa chercha un banc ombragé et s'y assit.

Enfin, elle possédait l'adresse d'Edith. Elle résolut d'envoyer un télégramme à Nice : seulement, il fallait donner une adresse pour la réponse et Léa n'avait pas encore de domicile. La première chose à faire était donc de louer une chambre ; aussitôt installée, elle télégraphierait à Edith, à l'hôtel Métropole. En même temps, pour ne négliger aucune chance, elle écrirait une lettre à Georg, une autre à Tinka, leur annonçant qu'elle était à Londres, résolue à les rejoindre : elle enverrait ces deux lettres à Free College. Il faudrait au plus compter deux jours pleins avant d'avoir une réponse. Le matin même, elle n'eût pas accepté d'attendre vingt-quatre heures avant de revoir Georg. La réalité imposait déjà des délais. Léa en supportait la nécessité mieux qu'elle ne l'eût fait quelques heures plus tôt. Un souci nouveau l'obsédait : plaire à Georg quand elle paraîtrait devant lui. Deux jours suffisaient à peine pour compléter le mince trousseau apporté de Paris dans son sac de voyage.

Mais où habiter?...

Ni Apple-Tree-Yard, ni la maison Pigott ne tentaient Léa. Elle voulait éviter les lieux où elle avait déjà vécu. Familière, d'ailleurs, avec Londres pour s'y être promenée un peu partout en compagnie de Georg, elle eut vite fait d'orienter son choix vers le quartier du British-Museum, où les logements garnis abondent et coûtent peu. Sitôt cette résolution prise, elle quitta le banc. Elle sentit alors, malgré la chaleur extrême du jour, comme un linge humide sur ses épaules : l'ombre fraîche avait condensé la sueur de sa marche. Elle hâta le pas pour se réchauffer, et ne monta en omnibus que quand elle fut tout à fait séchée par l'ardent soleil.

Dans l'omnibus, une pesante fatigue l'accabla ; elle sommeilla. Elle se réveilla en sursaut aux environs du musée,

dans Gower Street. Tout le long de la rue, à droite et à gauche, de petits écriteaux, accrochés à l'imposte des portes, annonçaient des appartements à louer. Elle se mit en quête, choisit une maison qui lui parut respectable — (Mrs. Cockington and Daughters) — et loua une chambre pour une demi-guinée la semaine, le déjeuner du matin compris. A peine installée dans cette chambre, elle écrivit les deux lettres et le télégramme. Elle tint à les porter elle-même au bureau voisin; mais comme elle ressentait une lassitude croissante, elle pria Mrs. Cockington de faire chercher sa valise au magasin de Piccadilly. Et, s'étant mise sur son lit sans même se dévêtir, elle s'endormit profondément.

Quand elle reprit connaissance, l'ombre emplissait la chambre, masquée en avant par la massive construction ionique du Musée. Léa, reposée, alluma le gaz d'une suspension, et se regarda dans la glace de l'armoire. Elle fut consternée de s'y voir si mesquinement habillée, et aussi tellement maigre, la mine terreuse, ses cheveux châtains presque sans éclat. Elle se rappela soudain l'image brillante et charmante que lui renvoyaient les miroirs, au temps d'Apple-Tree-Yard.

« Ces gens ont raison... Comme je suis changée... »

Elle fut contente de n'avoir pas rejoint Georg dès ce premier jour :

« Lui aussi aurait eu peine à me reconnaître. J'ai trop enlaidi et vieilli, même depuis le jour où, dans la grande salle de l'École, il m'a vue pour la dernière fois... »

Elle commanda un bain, et, quand elle l'eut pris et fut rentrée dans sa chambre, elle fit une toilette minutieuse... Elle se regardait dans la glace comme elle ne l'avait pas fait autrefois, à l'âge où les jeunes filles ont le plus de goût pour la parure. Elle fut une autre Léa, qui ne s'était jamais révélée tant que l'influence de Pirnitz et de Frédérique la dominait... Elle eut pour l'arrangement de sa chevelure, pour l'avantage de sa taille, pour l'éclat de son teint, des artifices de coquetterie que personne ne lui avait jamais enseignés, et dont elle-même ne s'était jamais avisée... Dans la valise rapportée de Piccadilly, elle avait puisé les nippes roulées en hâte le soir du départ; une blouse de foulard mauve à fleurettes, assez jolie, des chemises, des pantalons de fine percale, mais

dépourvus de tout ornement. Par malheur, ni chaussures, ni jupes, ni jupons de rechange... Et ce misérable chapeau, cette toque d'institutrice qu'elle portait avec indifférence à Paris, ne fallait-il pas le changer contre une coiffure d'élégance et de grâce, pour la rencontre du bien-aimé?

Quand elle descendit au salon pour souper, les deux petites Cockington, Rose et Mary, — Rose, frimousse de chat jaune monté sur un corps grêle et vif; Mary, lymphatique et blonde, mais aussi menue et presque aussi leste que Rose, — lui firent pourtant mille compliments sur sa toilette et sa bonne mine. Leur mère, personne osseuse, à la peau blanche et sèche, mise avec prétention, l'air d'une sœur aînée de ses filles, renchérit encore, assurant que seules les dames françaises savaient s'habiller avec cette splendeur. Léa eut plaisir à se trouver vraiment plus brillante, plus jeune, plus belle que tout à l'heure. Et les compliments de l'obséquieuse famille Cockington, dont elle partagea le repas, ne lui déplurent point. Elle dut raconter une histoire : qu'elle avait égaré sa malle sur le continent, et qu'étant à Londres pour quelques jours dans l'attente d'une adresse, elle en profiterait pour acheter et façonner les choses qui lui manquaient. Les petites Cockington s'offrirent alors à l'aider ; elles s'entendaient aux travaux de couture, disaient-elles, et de fait, elles n'étaient pas trop mal fagotées. Il fut convenu que dès le lendemain on se mettrait à l'œuvre, Aucune confidence ne fut requise de Léa. L'Anglais est discret, s'occupe peu des affaires d'autrui : d'ailleurs la nouvelle pensionnaire avait déposé le prix d'une semaine à l'avance, et avait donné comme référence la maison Clariss and Sons, disant qu'elle y avait été employée.

L'air de la liberté est si grisant après des années de servitude, que Léa supporta sans trop d'impatience les premiers jours d'attente. Ni le télégramme, ni les deux lettres ne reçurent pourtant de réponse, pendant ces premiers jours : mais ne devait-il pas en être ainsi, puisque Léa avait écrit à d'anciennes adresses?... D'ailleurs, les heures passaient vite à fabriquer un véritable trousseau, de concert avec Mary et Rose. Celles-ci, dociles et gaies, plaisantaient maintenant la jeune Française, lui disaient qu'elle allait bien sûr se marier, et que la personne qu'elle attendait était tout simplement son

amoureux. De la malle perdue sur le continent, il n'était plus question. Les petites Cockington avaient bâti de toutes pièces un ingénieux roman : la Française s'était échappée de chez ses parents pour venir épouser en Angleterre un homme qu'elle aimait. Elles trouvaient cela naturel et charmant; elles le disaient à Léa : chacune d'elles aurait fait comme elle si « Mama » avait voulu les séparer de son *sweet-heart* : car chacune avait un « doux-cœur » avec qui elle se promenait les dimanches et les jours de demi-congé : Rose, un jeune policeman du quartier de Lambeth; Mary, un employé dans un grand magasin de confections de Ludgate-Hill, locataire de Mrs. Cockington, qui avait pris l'une des filles avec le logement. Quant à Mrs. Cockington, elle faisait de mystérieuses absences qui duraient parfois quarante-huit heures, sans que ses filles parussent s'en étonner.

Les trois Cockington se lamentaient d'ailleurs sur la pénurie de pensionnaires. Sans Léa et l'employé de Ludgate-Hill, la maison eût été vide de locataires. Grâce au nombre excessif des concurrents, « l'industrie des étrangers », disaient-elles, devenait déplorable à Londres.

— Londres est tout rempli de *lodgings*, qui sont tenus par Dieu sait qui ! — déclarait Mrs. Cockington. — Regardez dans Gower Street, vous verrez un écriteau au-dessus de chaque porte. Ah! si mon mari avait réussi dans sa filature de Derby... nous ne serions pas réduites à faire cet affreux métier, mes pauvres filles et moi.

Et elle essuyait quelques larmes... Le krach de Mr. Cockington dans une importante filature de Derby était un refrain favori de Mrs. Cockington. Probablement, ce krach avait emporté le gentleman lui-même avec la fortune du ménage, car on ne l'apercevait jamais, et, sans fournir aucune explication, ni les petites misses, ni leur mère ne semblaient conserver l'espoir de le voir reparaître. Mrs. Cockington en parlait avec sympathie, rendant hommage à sa haute capacité, et émettant des vœux de damnation contre les gens qui avaient contrarié ses entreprises.

Vers la fin de la semaine, Léa commença à s'inquiéter de ne recevoir aucune réponse. Elle dormit mal ; sa figure s'al-

téra : Mrs. Cockington le lui fit observer. Le vouloir d'être belle et élégante pour recevoir Georg la secoua de nouveau. Aidée par la gentillesse drôle, un peu vulgaire, des petites Cockington, elle domina obstinément son souci, avec l'énergie apprise aux leçons de Frédérique et de Pirnitz... Déjà, le linge orné de mignonnes dentelles de fil, les frais jupons, les chemisettes, un gracieux chapeau et un costume « tailleur » de la dernière façon parisienne garnissaient l'armoire à glace de sa chambre, tout cela pour assez peu de frais. Léa s'était découvert une habileté coquette à chiffonner qu'elle ne soupçonnait pas elle-même : un peu de l'adresse des doigts maternels. Ce labeur nouveau, et le plaisir qu'elle y prenait, la faisaient justement rêver à sa mère. Tandis qu'arrangeant des plissés, ajustant des jais et des soutaches, elle écoutait le bavardage vide et amusant de Rose et de Mary, elle avait conscience de cette communion de nature avec la pauvre Christine. Elle lui parlait : « Mère, mère chérie, je suis toute pareille à toi ! » Désaimantée de l'influence de Frédérique et de Pirnitz, vraiment seule et sans famille, elle se tournait naturellement vers le souvenir de cette mère douce et jolie... Christine eût si bien compris la tendre faiblesse de Léa : elle l'eût encouragée à être belle pour celui qu'elle aimait.

Mais le temps écoulé depuis l'envoi des lettres devenait anormal, excessif : l'inquiétude, par brusques angoisses, tourmenta la jeune fille. Elle se disait, raidie contre la désespérance : « Ce n'est qu'un retard : il est absolument certain que je retrouverai Georg et Tinka... » Elle se décida à une nouvelle démarche : elle rechercha dans Londres l'éditeur des livres de Tinka. Elle le trouva sans peine : les bureaux étaient situés dans une très vieille maison de Paternoster Row, aux environs de la cathédrale Saint-Paul... Les employés furent complaisants pour cette jeune femme bien mise qui parlait purement l'anglais avec un accent indéfinissable et gracieux. On consulta le livre des adresses ; il portait, barrée, la mention : Mrs. Tinka Ortsen, 3, Apple-Tree-Yard ». Et au-dessous l'on avait tracé : « Mrs. Ebner-Ortsen, Free College, Kensington Road. »

— J'ai écrit à Free College, dit Léa, et je ne reçois pas de réponse.

— En vérité! fit l'employé d'un air poliment compatissant.

— Lorsque vous écrivez à Tinka Ortsen, adressez-vous les lettres à Free-College?

— Oh! nous n'écrivons jamais directement à Mrs. Ortsen. Notre correspondant, pour les œuvres de Mrs. Ortsen, est à Stockholm : c'est l'éditeur suédois avec lequel nous traitons; Mrs Ortsen n'est jamais venue ici.

Ainsi, la nécessité de consulter madame Sanz se confirmait. Léa essaya de s'y accoutumer : « Voyons! je suis bien libre... Et puis, madame Sanz est raisonnable... » Mais aussitôt, accrue par son imagination, la peur de se trouver face à face avec Pirnitz, Frédérique, la glaçait... Elle sentait qu'une telle rencontre aurait raison de sa volonté. Elle avait pu s'enfuir, s'échapper à leur insu; mais leur dire, dans les yeux : « Non, je ne veux plus demeurer avec vous... », elle ne le pourrait pas. Elle médita alors une lettre à madame Sanz : se livrer à elle en la conjurant de l'aider, sans dénoncer sa retraite. Elle s'y était presque décidée, lorsqu'un incident retarda l'exécution du projet.

Un dimanche, onze jours après l'arrivée à Londres, elle se laissa entraîner par les petites Cockington et leur mère à une partie au « common » de Wimbledon; les jeunes *sweet-hearts* accompagnèrent leurs fiancées. Le calicot de Ludgate-Hill était un gros jovial, Irlandais de naissance, boute-en-train de la société; le policeman de Lambeth portait, au contraire, dans ses divertissements l'allure de la faction ou de la patrouille : on eût dit qu'il venait d'arrêter toute la bande et la conduisait sévèrement au poste. Léa s'amusa peu : mais elle éprouva une âpre joie à comparer mentalement l'homme qu'elle aimait — ce Georg Ortsen idéalement beau, artiste et noble — avec les deux individus qui, pour Rose et Mary, représentaient l'amour... Non, bien sûr, jamais un autre que ce Georg adoré n'aurait d'elle une pensée ni un regard! Il avait fallu ce demi-dieu, descendu des paradis du Nord, pour l'initier à la possibilité d'aimer. « Pour aucun autre je n'aurais abandonné une parcelle de moi-même... » Et c'était vrai : par là Léa se différenciait de Christine; par là l'influence des éducatrices de son âme, Frédérique et Pirnitz, demeurait sur elle

victorieuse : Léa ne pouvait être femme que pour un seul homme au monde. La grâce souriante, la puérile tendresse, la coquetterie même de Christine peut-être revivaient en elle : mais elles revivaient comme un hommage au seul Georg Ortsen, — à celui qui était entré dans son âme par la porte de l'amour mystique.

Il était convenu que, pour terminer joyeusement la partie, on regagnerait Londres par la Tamise. Naturellement, les deux *sweet-hearts* savaient ramer. Un petit bateau fut loué à Fulham et l'on descendit la rivière à force d'avirons, chacun des amoureux tenant à faire parade de son adresse. La journée avait été d'une chaleur intense : la fraîcheur de la rivière surprit agréablement les passagers. Mais, quand on atteignit Battersea, comme le soleil ne touchait plus l'eau, un brouillard subit s'éleva de la surface, si humide et si froid qu'après une heure de pénible navigation, Rose et Mary elles-mêmes demandèrent qu'on abordât. Le canot débarqua où il put, avec mille précautions que l'intense brouillard rendait nécessaires. Il fallut une demi-heure de marche avant d'arriver au railway de district : tout le monde, en rentrant, était morne et glacé. Léa s'alita aussitôt. Elle avait été comme empoisonnée par l'haleine du fleuve : il lui semblait qu'elle était percluse de tout le dos, jusqu'aux reins. La nuit, elle souffrit de la fièvre. Miss Cockington, alarmée, appela un médecin qui ausculta la jeune fille. Il déclara qu'elle présentait un point de bronchite, mais ce n'était rien de grave ; quelques jours de soins la guériraient. Léa fut soignée avec gentillesse et dévouement par Rose et Mary : la bronchite avorta et, quatre jours après la fâcheuse promenade, la malade était sur pied. Grâce à la chaleur des après-midi, elle put jouir largement de l'air et du soleil, à condition de rentrer avant le soir.

Plus d'une semaine s'écoula ainsi : et toujours aucune réponse aux lettres envoyées maintenant depuis dix-huit jours. Quand Léa fut tout à fait rétablie, elle trouva sur sa table, un matin, après le déjeuner, une enveloppe contenant la note du docteur, celle de médicaments, celle aussi d'une semaine de pension non payée : cela montait à près de trois livres.

Léa eut froid aux tempes : elle avait beaucoup dépensé en

achats de toilette, ne pouvant croire que tant de jours passeraient sans rejoindre Georg... Elle fouilla dans son portemonnaie, dans ses tiroirs. Avec toutes les piécettes d'argent et les pence, elle réunit ainsi le prix de la note : il lui resta seulement six shillings et six pence. Elle paya; mais aussitôt, prise de la terreur — devant une dette possible — des gens qui toujours ont vécu dans la règle, elle s'habilla, sortit, et, d'omnibus en omnibus, gagna Walworth Road, et l'usine Clariss and Sons... Comme elle y avait laissé la réputation d'une excellente ouvrière, elle fut sur-le-champ reprise par l'administrateur, aux appointements de trois livres par semaine. Seulement, elle dut s'engager pour trois mois, sauf le cas de maladie. Elle signa tout ce qu'on voulut. « Georg me reverra, pensa-t-elle, travaillant comme autrefois... cela vaut mieux... » L'effroi d'être dénuée d'argent à l'improviste primait tout.

Alors commença pour la jeune fille une vie de labeur ininterrompu, qui du moins eut pour effet de distraire un peu son inquiétude. Elle arrivait à neuf heures à l'usine, travaillait jusqu'à six, et, le soir, se remettait passionnément à son trousseau de fiancée. Car maintenant, adoptant l'idée de Rose et de Mary, c'était bien un trousseau conjugal qu'elle préparait : et l'espoir que ces toiles, ces dentelles, ces soies légères se déploieraient sous les yeux de Georg, seraient regardées et maniées par lui, rendait cette besogne délicieuse... Elle y rêvait tout le jour, tandis qu'elle dessinait à l'usine. Sa tâche faite, elle courait, comme à un rendez-vous, à cette œuvre d'amour. Et peu à peu, grisée par son rêve, dans l'anémie croissante de son surmenage et de sa nervosité exaspérée, — elle venait à trouver que rien n'était trop luxueux pour l'épouse de Georg. Tout l'argent qu'elle gagnait à l'atelier était aussitôt dépensé en chiffons, en parfums, en quelque chose qui pût embellir son corps ou sa parure... Minutieusement attentive désormais, aux moindres détails de sa toilette, elle avait reconquis sa beauté, et personne ne pouvait rencontrer sans la remarquer cette jeune femme longue et frêle, si souple de taille, si gracieuse de geste, son visage romanesque enfiévré par des yeux bleus trop éclatants, sous la couronne fluide de ses cheveux.

Elle traversait la vie, insensible aux admirations, ne pensant plus qu'à une seule chose, et y pensant avec une ardeur et une continuité maladives : à l'heure où elle serait enveloppée par les bras de Georg, caressée par sa bouche. « Je serai sa femme... » Elle répétait ces mots tout haut, quand elle était seule, comme des paroles d'incantation. Son ardeur s'avivait à mesure que la force et la santé de son organisme allaient diminuant. Une haleine moins chaste soufflait maintenant des profondeurs de son être, macéré par le travail et la fièvre, — sur la fleur mystique de l'ancienne tendresse... Sans connaître avec précision ce qu'elle désirait, elle sentait que la présence, les caresses de Georg combleraient ce désir. Et tout en y rêvant, elle recomptait comme une avare le trésor des caresses d'autrefois; la main de Georg lui frôlant les cheveux à Hampstead Heath : — l'après midi où, fatiguée d'une longue promenade à pied, elle avait dormi sur un divan d'hôtel, tandis qu'il la veillait, assis près d'elle : — et surtout la prise de leurs lèvres, dans la voiture, l'interminable baiser goûté le soir où ils revenaient ensemble de Richmond. Tous ces souvenirs qui naguère l'effaraient, dont le rappel lui avait valu de véritables souffrances, elle s'y complaisait maintenant, elle les évoquait à toute heure, penchée, le jour, sur sa planche à dessin dans l'atelier, ou cousant, le soir, sous la lampe, en compagnie de Mary et de Rose. Ils la hantaient surtout la nuit, pendant les heures d'insomnie qui la consumaient et ne lui pesaient point.

Dans cet état de somnambulisme heureux, les jours s'enfuyaient; la moitié d'août avait déjà passé, et, quoique Léa n'eût encore reçu aucune réponse, elle n'avait pas tenté la seule démarche efficace, la visite à madame Sanz. Elle y avait même renoncé tacitement. Une sorte de foi mystique la possédait. Elle croyait fermement que Georg et elle se rejoindraient sans effort, par l'action de la Destinée, comme ils s'étaient trouvés, comme ils s'étaient aimés. Toute leur histoire ne portait-elle pas l'empreinte de cette action fatale ? Eh bien, elle s'achèverait ainsi par l'effet de la même force surhumaine. Léa ne sortait plus maintenant sans être préparée à la rencontre de Georg. C'est pour lui qu'elle se parait et se voulait belle. Et souvent son cœur s'arrêtait de battre quand

une silhouette, un pas, une voix précisaient un instant le vague espoir de la rencontre.

Le mystère qui planait sur la vie de Léa intéressait naturellement à l'extrême Mrs. Cockington et ses filles, et aussi les nouveaux pensionnaires de la maison. Une famille américaine de cinq personnes, arrivée de Chicago aux premiers jours d'août, père, mère, deux grandes jeunes filles très jolies et un garçon de douze ans, d'apparence délicate, s'était, en effet, abattue Gower Street, à la grande joie de la logeuse. Tout ce monde désignait Léa sous le nom de : « la jeune fille qui est fiancée : *the girl who is engaged* », — et la traitait avec beaucoup d'égards. Seulement, le ménage américain s'inquiétait de sa santé. M. Smith, le mari, qui avait étudié un peu de médecine, prétendait que la belle fiancée était atteinte de consomption et s'en effrayait pour ses propres filles et son petit garçon. Mrs. Cockington le rassurait de son mieux, exagérait l'excellente constitution de Léa, se gardait bien de mentionner la bronchite qui l'avait menacée après la partie de canot. Elle tremblait de perdre des pensionnaires nombreux et riches comme les Smith, qui annonçaient l'intention de demeurer à Londres tout l'hiver.

Cependant Léa commençait à ressentir des douleurs au creux des omoplates. Elle les attribua à la position courbée qu'elle gardait sur sa planche à dessin, presque tout le jour. Elle s'efforça de dessiner droite : mais des élancements, des picotements persistèrent dans la région du dos. Des sueurs nocturnes survinrent : elle en fut surprise sans en être alarmée, ignorant quel symptôme c'était : elle n'en parla à personne. Rose, Mary, leur mère, et le ménage Smith, qui la voyaient de jour en jour changer de visage, essayèrent de lui faire entendre que sa santé était compromise, qu'il fallait prendre garde aux poumons, que la consomption sévissait dans la ville. Léa se rassurait elle-même en se disant : « Je n'ai jamais toussé... je ne tousse pas... » Elle n'avait pas, en effet, de quintes douloureuses ; elle n'était même pas enrhumée : mais elle sentait sa gorge presque constamment voilée par un obstacle qu'elle dissipait d'une toux légère. Elle mangeait avec appétit. Depuis les sueurs nocturnes, elle dormait mieux.

Un matin, à l'atelier, elle pensa étouffer : l'obstacle montait à son gosier, l'empêchait de respirer. Elle tomba à la renverse, sur sa chaise, porta instinctivement son mouchoir à sa bouche : il fut aussitôt tout rouge de sang. Ses compagnes la secoururent; on la traîna à l'infirmerie, sans qu'elle perdît un seul instant connaissance. Là, elle eut un nouvel étouffement : elle en fut délivrée par un second flux de sang qui remplit tout le fond d'une cuvette. On la ramena Gower Street, dans un état de faiblesse extrême; elle s'alita. Le lendemain, elle allait mieux, mais elle commençait à tousser, et, presque à chaque accès de toux, un peu de sang humectait sa langue.

Elle ne fut pas effrayée outre mesure. Elle avait foi dans l'avenir. « Je dois revoir Georg et lui appartenir : donc je ne peux pas mourir ici, dans ce lit de hasard. » Étendue, pâle comme une vierge de cire, le dos douloureux, la respiration retenue pour ne pas tousser trop, elle avait cette pensée enfantine : « Quel bonheur que mon trousseau soit fini! A présent, me voilà malade : je ne pourrais plus travailler. » Sa sérénité surprenait tout le monde autour d'elle; car tous, par leurs propres yeux et par ce qu'en disait le médecin, connaissaient la gravité du mal. Mrs. Cockington était aux abois. Le ménage Smith, devenu subitement sans pitié, menaçait de quitter la maison si la jeune fille n'était pas congédiée au plus vite.

— Mais, où voulez-vous qu'elle aille, cher monsieur Smith? objectait Mrs. Cockington. La pauvre enfant est absolument seule à Londres...

— Qu'elle retourne donc en France, dans sa famille, ou bien qu'elle aille à l'hôpital!... Où pourrait-elle être mieux soignée qu'à l'hôpital?... Vous devriez, Mrs. Cockington, aller trouver à ce propos le directeur de l'usine où elle travaillait.

Mrs. Cockington réussit à faire patienter ses hôtes quelque temps; toutefois elle se sentit elle-même moins pitoyable à mesure que s'allongea la liste des dépenses causées par la maladie. Léa ne gagnerait plus rien de longtemps! La démarche suggérée par M. Smith finit par lui sembler juste et expédiente. Elle se rendit chez Clariss and Sons. Il lui fut répondu que l'usine se chargeait pendant un mois des

frais de maladie de ses employés, à la condition qu'ils fussent soignés dans le Working-Royal-Hospital, situé Commercial Road, auquel l'usine payait pour cela des annuités. Et comme Mrs. Cockington exprimait à l'administrateur des craintes pour le remboursement de ses propres frais, une somme de cinq livres lui fut remise.

La dame s'attendait à des protestations de Léa, à des pleurs, quand elle lui parlerait de son transport. Léa accueillit la proposition avec une indifférence absolue... Son enfance avait été trop fortement instruite des réalités pratiques, et par sa sœur aînée et par Pirnitz, — pour qu'elle eût de l'hôpital l'horreur naïve des gens du peuple. D'ailleurs, elle ne laissait rien de son cœur dans la maison Cockington, où le temps s'était consumé sans lui rendre Georg, sans donner aucun relâche à ses anxiétés. Pourvu qu'elle emportât le cher trousseau si amoureusement élaboré, que lui faisait d'être couchée dans un lit ou dans un autre ?...

Ainsi, pensait-elle, insoucieuse des incidents de sa vie matérielle. Pourtant, quand elle fut installée au Royal-Hospital, tout au bout de Londres, en un quartier où elle ne se souvenait pas d'être allée jamais, même avec Georg, quand elle ne fut plus qu'un numéro entre d'autres, dans la salle des *consumptives*, et que Rose, Mary, Mrs. Cockington, les Smith, tout ce qui avait été la société des semaines précédentes fut séparé d'elle, — la misère de sa destinée l'accabla. Elle avait accepté l'hôpital comme un moyen d'être délivrée du souci pécuniaire, qui tourmentait ses insomnies de phtisique. Mais l'horreur du temple de la déchéance et de l'infirmité physique, l'image, cent fois répétée autour d'elle, des ravages du mal dont elle était atteinte, cet horrible mot : *consumption* revenant partout, — dans les conversations des gardes, dans les propos du médecin et les questions des internes, dans les notices imprimées sur les murs, où même les précautions à prendre en cas de mort étaient codifiées ! — tout l'appareil effroyable d'égoïsme social qui entoure l'impersonnelle maladie des pauvres lui parut odieux.

Et, pour la première fois, elle regarda en face la possibilité de sa propre mort.

Mourir... Le mot bref résonnait dans le vide de son esprit, avec une harmonie particulière, nette et blessante, de ses deux syllabes ; et Léa faisait taire sa pensée pour le mieux entendre... Ou bien, les yeux clos, le mot écrit lui apparaissait comme une chose, comme un objet dessinant son contour d'ombre sur le voile rose des paupières abaissées ; et Léa s'appliquait à distinguer la forme de cette chose redoutable... Puis, du fond d'elle-même, un violent sursaut se raidissait contre le son et l'aspect du terrible verbe; une sorte de spasme mental s'efforçait de le chasser. Elle ne pouvait pas dire sincèrement : « Je vais mourir ». — Dans la même salle s'allongeaient une vingtaine d'autres lits, perpendiculaires aux murs vert pâle, — deux entre chacune des baies à guillotine masquées de stores en calicot. A peine trois ou quatre de ces lits étaient vides à l'ordinaire ; les autres, bordés carrément, flanqués de leur petite table de nuit en noyer clair, contenaient aussi des femmes couchées, presque toutes jeunes encore, qui toussaient, qui crachaient du sang, qui se plaignaient, comme Léa, de douleurs à leur pauvre dos, de déchirures saignantes dans leur gorge... Pour celles-ci, le mot de « mourir » offrait à Léa une signification précise; elle les imaginait cessant de remuer, l'haleine arrêtée, et ce n'était même pas un mystère : une bougie soufflée s'éteignait, voilà tout. Mais pour elle-même, cesser d'être consciente, d'ajouter un chaînon à la chaîne ininterrompue des pensées, ne plus sentir la réaction des choses et cependant demeurer là, dans ce même petit lit, — non, cela était inimaginable : aucun effort ne pouvait le concevoir.

« Alors, c'est que je ne dois réellement pas mourir... »

Elle ouvrait les yeux, regardait la salle aux murs vert pâle, où, par ces après-midi lumineuses d'août, le soleil versait des ondes vermeilles à travers les stores de calicot... On voyait, par les fenêtres, s'agiter la cime de quelques platanes, dans le jardin de l'hôpital : on distinguait un coin de ciel quadrillé par les croisillons des châssis : on entendait des oiseaux échanger de brefs coups de gosier... Une brise tiède agitait les stores.

« Non, je ne vais pas mourir. Je suis sûre que je ne vais pas mourir. »

La foi en la vie lui revenait, dans une communion absolue, victorieuse, avec tout ce qui vivait et palpitait au sein généreux de la nature, — avec une horreur passionnée pour le néant. Résolue à ne plus voir les couchettes douloureuses, à ne plus ouïr les toux lamentables, elle refermait les yeux, se barricadait dans le passé et dans l'avenir, parlait à Georg comme s'il eût été auprès d'elle. Elle bâtissait des projets pour une longue existence. Avec une certitude inébranlable, elle s'apercevait unie à Georg, dans un pays merveilleux aux frondaisons fougueuses, au soleil ardent, — un golfe de fleurs et de verdure ceignant le bleu paisible de la mer. Ce pays, elle le voyait, elle en était sûre; la vision ne la tromperait pas. Elle s'obstinait à l'évoquer aux heures mauvaises, principalement quand le soir tombe, avec son odeur de fièvre et les menaces d'insomnie, — ou quand la nuit obsède de terreurs vagues et noie de désespoir l'âme des malades, — la nuit d'abandon et de silence qui fait pressentir l'abandon, le silence des cimetières.

Alors, la vision ravissante — cette mer toute bleue environnée de caps qui verdoient et de terrasses fleuries, tout cela, et l'ami bien-aimé avec lequel on en devait jouir, effaçait ses contours tremblés. De brusques léthargies survenaient, et l'incursion du cauchemar, la pierre sur l'estomac qui vous écrase et vous empêche de respirer, la chute soudaine dans le précipice sans fond. Léa se forçait à ouvrir les yeux pour échapper aux rêves effrayants. Elle regardait les choses, autour d'elle. Les lampes, voilées d'écrans et baissées pour la nuit, laissaient flotter une clarté jaune où le linéament des objets semblait incertain, mouvant... Quelques couchettes étaient muettes comme des tombes, le corps endormi sculptant bizarrement la couverture: mais combien de souffrances luttaient, dans la vaste salle, contre le faux repos de cette nuit d'hôpital!... Une toux déchirait l'air... une forme se dressait sur son séant, regardait la pénombre, immobile et raide comme un spectre, s'abattait misérablement sur l'oreiller... Des paroles susurraient, de lit à lit, entre voisines... Parfois une voix terrible, transmuée par le sommeil, clamait un brusque appel de terreur... Ou bien un gémissement conscient, un : « *Help!*

*please... help!...* » coupait les sommeils légers des malades : et l'on voyait la garde de service, quittant le fauteuil où elle somnolait, glisser vivement, fantôme léger coiffé et ceinturé de blanc, vers la patiente qui demandait l'aide... Parmi cette oppression silencieuse, l'horloge du clocheton égrenait les notes ironiques du carillon de Westminster.

Soudain, des taches d'aube blêmissaient vers les fenêtres, les lampes n'éclairaient plus que juste les points du plafond où elles étaient suspendues. Le jour hâtif du mois d'août perçait par toutes les ouvertures, envahissait la salle close : et les peurs nocturnes s'évanouissaient, une fraîcheur bienfaisante descendait sur les fronts enfiévrés. Léa s'endormait d'un sommeil profond, qui eût été délicieux et réparateur si, quand elle se réveilla, vers sept heures du matin, elle ne se fût trouvée baignée dans une sueur abondante, qui transformait sa chemise et ses draps en une lessive mouillée. Alors, c'était la nécessité du changement de linge, avec la mauvaise humeur ou le sans-souci des gardes, et la douleur du moindre choc contre ses épaules, son dos, même ses bras et ses jambes, car elle avait affreusement maigri, de corps plus encore que de visage, et tout contact maintenant la meurtrissait. Recouchée dans des toiles sèches, elle s'abandonnait à une prostration chagrine, comme si on l'eût rouée de coups. Elle sommeillait encore, à demi consciente du brouhaha que la journée commençante ranimait dans la salle. On apportait les déjeuners aux malades, de forts déjeuners anglo-saxons, soles frites, œufs au lard fumé, rognons grillés, marmelades variées, le tout arrosé de thé ou de café au lait fumant ; car le médecin de cette section, le docteur Ainsworth, de l'Académie Royale, était un adepte et un propagateur de la suralimentation pour guérir la phtisie : rien n'était refusé aux malades de ce qu'elles désiraient manger. Quelques-unes abusaient de la licence et consommaient des quantités extraordinaires de lait et d'œufs durs, outre les quatre repas quotidiens... Léa mangeait peu : toute nourriture la dégoûtait. Elle avait fini par ne prendre que du thé, des œufs à la coque et du pain grillé tartiné de beurre. Aussi le docteur Ainsworth la traitait-il avec sévérité, l'accusant d'entêtement, de mauvaise volonté.

— Vous ne guérirez pas si vous ne mangez pas. Vous perdez en ce moment, chaque jour, par le seul effet de votre mal, une quantité de vitalité qui est, je suppose, comparée à votre vitalité totale disponible, comme 1 est à 200... Et vous ne remplacez rien, puisque vous ne mangez pas. Vous pouvez calculer le moment où votre vitalité sera épuisée.

Autour de la couchette, les élèves, ravis de la précision mathématique de cette formule, approuvaient. Léa fermait les yeux ; sa pudeur ne s'irritait même plus d'être ainsi regardée par des hommes, comme un objet de démonstration. Elle souhaitait seulement qu'on la laissât tranquille, qu'on ne lui parlât plus de ces aliments dont la seule pensée lui soulevait le cœur. Le docteur, petit, barbu, gesticulant, emmenait sa bande vers une autre couchette. Alors le reste de la journée, jusqu'à l'heure où le soir tomberait, apparaissait tolérable à la malade.

Elle souffrait peu, et l'intensité de son rêve intime suffisait à combler le vide des heures. Ses compagnes d'hôpital, presque toutes des ouvrières de la ville — car l'hôpital de Commercial Road était une fondation de plusieurs grands usiniers londoniens syndiqués pour la charité — s'entretenaient volontiers avec elle ; elle avait trop été façonnée, à Paris comme à Londres, aux mœurs apostoliques de madame Sanz, d'Edith Craggs, de Frédérique et de Romaine Pirnitz pour ne pas savoir leur parler et ne point s'en faire aimer. L'une d'elles, nommée May Bodson, petite brunisseuse qui avait quitté sa famille pour suivre un ami, et qui, abandonnée par cet ami, était peu à peu tombée dans la misère et la maladie, lui fut particulièrement chère ; elle trouvait une sorte de fraternité entre l'histoire de cette humble fille et sa propre histoire. Mais ce qui la touchait surtout, c'était la façon insouciante, presque gaie, dont May Bodson parlait de son mal et même de sa mort prochaine. Elle ne gardait aucune illusion :

— Je suis finie ! disait-elle, de sa pauvre voix éraillée par la tuberculose des cordes vocales. Mais quoi? Je ne me plains pas. J'ai eu cinq années de bonheur avec mon ami, qui était si bon!... Ah ! s'il n'avait pas eu cette méchante femme de mère, qui a voulu le marier, il m'aurait peut-être épousée... Oui, je crois qu'un jour, après un verre de porter

bu de trop, il aurait été capable de me mener devant le vicaire et le magistrat. Bah! j'aime mieux m'en aller que de vivre sans lui. Pourvu que je ne guérisse pas et que je ne sois pas forcée de retourner travailler... Cela, non, en vérité, je ne le voudrais pas!... Mais, heureusement, j'ai entendu *little Tom* (les malades appelaient ainsi le docteur Ainsworth) — j'ai entendu *little Tom* dire aux jeunes gentlemen : « Cette petite guenon n'en a pas pour quinze jours... »

Elle riait, puis ajoutait :

— « Petite guenon! » Il n'est pas poli... Avant que je sois malade, quand Percy (c'était mon ami) rentrait chez nous à Bethnal Green... car nous avions une maison à nous, mademoiselle, et un mobilier... il me prenait dans ses bras et me levait en l'air en disant : « Tu es ma fleur de mai; on t'a bien nommée!... » Et c'était vrai, j'étais fraîche alors comme une rose de mai... Maintenant je suis une petite guenon, *little Tom* dit juste. Cela m'est bien égal. On ne m'empêchera pas d'avoir eu cinq bonnes années... »

Cette fougue sincère émerveillait Léa. Comme elle la comprenait, l'humble fille fripée, décrépite, mourant à vingt-deux ans! Comme elle comprenait cette vie résumée dans cinq années d'amour, finie sans rancune quand les cinq années étaient échues. Elle enviait presque la « petite guenon ». Elle songeait :

« Elle a raison. Elle peut mourir. Il vaut mieux qu'elle meure. Mais moi, je n'ai pas eu cinq années de joie avec mon ami; je ne veux pas mourir. »

Vers la fin d'août, le temps changea, se fit pluvieux. On alluma du feu dans les deux cheminées de la salle des phthisiques; mais de mauvais vents coulis s'insinuèrent par les portes, par les jointures des fenêtres; le ciel bas de Londres enfuma l'atmosphère. Les patientes furent plus nerveuses; des cas s'aggravèrent : il y eut deux morts. May devint tout à fait malade : ses petits yeux jaunes, dans sa face plissée, souriaient à Léa, disaient l'espoir toujours plus prochain de la délivrance. Et Léa aussi sentit passer sur sa face ces affres de l'automne, terrible pourvoyeur de la consomption. Elle ne prit presque plus de nourriture, délaissée maintenant par

le docteur Ainsworth qui ne s'arrêtait qu'un instant auprès de son lit, le temps de constater la perte de vitalité annoncée, et n'essayait plus de la convertir à la suralimentation. Une lente désespérance envahit la pauvre âme solitaire. Il y germa de la colère pour celles qu'elle accusait de l'avoir jetée où elle était maintenant : Frédérique, Pirnitz...

« Ah! pourquoi ma mère n'a-t-elle pas vécu!... Comme nous aurions été heureuses, toutes les deux... C'est les doctrines intransigeantes de Frédérique et de Pirnitz qui m'ont dévoyée, jetée hors de la vie normale et de l'amour. C'est elles qui m'ont enlevée à Georg; c'est elles qui me feront mourir... »

La peur de la mort la hanta, s'accrut, devint intense; et, du même coup, les sentiments religieux, assoupis depuis l'enfance dans une demi-indifférence, s'éveillèrent. Léa voulut un prêtre catholique. On en manda un : un Irlandais de Killarney, qui vint, avec son visage rose et reposé, encadré de cheveux blonds bien coiffés, ses yeux bleu clair, ses belles dents saines, sa redingote ample et son droit petit col blanc, s'asseoir au chevet de la malade, posant sur la table de nuit un chapeau haut de forme volumineux, soigneusement lustré. On l'appelait : Father Patrick Weatherdon. Il parlait bien, avec onction. Léa éprouva d'abord de ses visites un certain soulagement. Puis, quand, ayant peu à peu deviné son histoire, il se mit à lui conseiller de rentrer dans sa famille, quand il lui présenta ce retour comme un devoir et la somma de lui donner l'adresse de ses parents, afin que lui, Weatherdon, leur écrivît, elle s'irrita, le prit en grippe, refusa de le voir; et soudain, ce sursaut d'appétit religieux tomba... D'ailleurs, ce qui lui restait de force s'émiettait... Elle souffrait maintenant cruellement à chaque accès de toux... Elle perdait peu à peu l'espoir de retrouver Georg par une intervention directe de la Providence.

Et le mirage de ce pays rêvé, qu'elle pensait être l'Italie chère à son aimé, la baie merveilleuse enclose de terrasses fleuries et de caps verdissants, ne lui apparaissait plus, quoiqu'elle s'efforçât de l'évoquer devant ses yeux obstinément clos.

Alors, elle s'abandonna. Elle se laissa glisser à la mort, repliée sur elle-même, irritée contre la destinée et les vivants.

De longues prostrations la plongeaient dans une insensibilité complète : elle en sortait baignée de sueur froide, et, plutôt que d'appeler les gardes pour changer son linge, elle demeurait telle quelle, grelottant dans l'humidité des draps... Elle glissait vers la mort, non pas avec la résignation souriante de May Bodson, mais d'une âme indignée, révoltée contre l'injustice du sort, aigrie de haine contre les éducatrices de son enfance... Toute cette vie d'abnégation et d'effort altruiste qu'elle avait livrée à Frédérique et à Romaine lui semblait aujourd'hui follement dépensée; elle aurait désiré la ressaisir, la reprendre au dévouement inutile qui l'avait absorbée. Oh! les précieuses années... Qui les lui rendrait, maintenant? Le germe mortel était en elle, dans sa poitrine saignante : après avoir consumé sa jeunesse et sacrifié son cœur au bonheur des autres, elle s'éteindrait oubliée sur un lit d'hôpital.

Son état empira encore. Elle eut d'autres vomissements de sang, qui l'épuisèrent : la fièvre, les hallucinations la tinrent hors du réel pendant plusieurs journées... Elle délira. Elle ne vit plus la grande salle aux murs verts, ni les couchettes, ni Little Tom, ni les gardes...

Puis, ce délire, d'abord obscur, chaotique, pénible, peu à peu s'apaisa dans une sorte de griserie continue, presque douce et voluptueuse. La vision adorable avait reparu, l'image du pays de rêve où elle retrouvait Georg parmi la gloire d'un été radieux. Léa contemplait la baie bleue ceinte de collines parfumées ; en même temps, elle ressentait une chaleur inaccoutumée, comme une présence indécise qui la rassurait, le contact de mains amicales qui la touchaient, plus caressantes que les mains d'infirmières...

Quand sa fièvre et son délire la quittèrent, sans doute faute d'aliment dans cet organisme épuisé, — elle vit que c'était le matin, à la première pointe du jour. La réalité des choses pénétra par ses yeux : les murs verts, les croisillons des fenêtres, les stores de toile, les couchettes, les deux cheminées... De nouveau, il faisait beau. Elle regarda le lit voisin du sien; il était vide.

— May! murmura-t-elle.

Elle dressa un peu la tête sur le traversin, appela plus haut :

— May Bodson!...

Une voix répondit, de l'autre côté du lit :

— May n'est plus ici. Christ l'a rappelée.

Léa n'eut pas assez de force pour se retourner, et pour regarder qui parlait. Mais un pas léger fit le tour de la couchette : Léa vit une forme et un visage se pencher vers elle. C'était une *nurse*, avec le béguin et le tablier ; elle tenait un petit livre noir entre les doigts de sa main gauche.

— Comment vous sentez-vous? dit-elle.

Alors seulement Léa la reconnut :

— Edith !

— Ne vous agitez pas, — reprit Edith en reposant les épaules de Léa et sa tête sur le traversin. — Tâchez de dormir jusqu'au déjeuner. Alors nous parlerons. J'ai reçu enfin votre lettre, qui a longuement voyagé à ma recherche. Depuis deux jours je suis près de vous.

— Ne me quittez pas ! supplia Léa.

Le jour accru montrait aux yeux agrandis de la malade la face couperosée et falote d'Edith, plus bizarre encore à présent qu'elle se costumait en *nurse*. Et Léa ne pouvait pas rassasier son regard de cette vue. Tout l'espoir lui revenait d'un coup ; elle remontait du fond du précipice à la lumière et à la vie. Elle répéta :

— Ne me quittez pas !

— Non !... Maintenant, endormez-vous... Je vous parlerai à l'heure du déjeuner. Tout va bien.

— Est-ce que vous savez?... commença Léa.

Elle n'en put exprimer davantage. Sa faiblesse était extrême... Mais Edith avait compris.

— Oui, je sais où *ils* sont... Je vous le dirai, et nous partirons ensemble, pour les rejoindre, dès que vous serez mieux.

Léa respira d'un grand trait, comme au temps où sa poitrine ne la faisait pas souffrir.

— Nous partirons?... nous irons?... Alors, je veux vivre !

Sagement, elle ferma les yeux, s'endormit d'un sommeil paisible, tandis qu'Edith, assise à son chevet, rouvrait le petit livre noir, et priait.

MARCEL PRÉVOST

*(A suivre.)*

# LE RIRE

## VI

Nous avons étudié le comique dans les formes, les attitudes, les mouvemens en général. Nous devons le rechercher maintenant dans les actions et dans les situations. Certes, ce genre de comique se rencontre assez facilement dans la vie de tous les jours. Mais ce n'est peut-être pas là qu'il se prête le mieux à l'analyse. S'il est vrai que le théâtre soit un grossissement et une simplification de la vie, la comédie pourra nous fournir, sur ce point particulier de notre sujet, plus d'instruction que la vie réelle. Peut-être même devrions-nous pousser la simplification plus loin encore, remonter à nos souvenirs les plus anciens, chercher, dans les jeux qui amusèrent l'enfant, la première ébauche des combinaisons qui font rire l'homme. Trop souvent nous parlons de nos sentiments de plaisir et de peine comme s'ils naissaient vieux, comme si chacun d'eux n'avait pas son histoire. Trop souvent surtout nous méconnaissons ce qu'il y a d'encore enfantin, pour ainsi dire, dans la plupart de nos émotions joyeuses. Combien de plaisirs présents se réduiraient pourtant, si nous les examinions de près, à n'être que des souvenirs de plaisirs passés! Que resterait-il de beaucoup de nos émotions si nous les ramenions à ce qu'elles ont de strictement senti, si nous en retranchions tout ce qui est simplement remémoré?

1. Voir la *Revue* du 1er février.

Qui sait même si nous ne devenons pas, à partir d'un certain âge, imperméables à la joie fraîche et neuve, et si les plus douces satisfactions de l'homme mûr peuvent être autre chose que des sentiments d'enfance revivifiés, brise parfumée que nous envoie par bouffées de plus en plus rares un passé de plus en plus lointain? Quelque réponse d'ailleurs qu'on fasse à cette question très générale, un point reste hors de doute : c'est qu'il ne peut pas y avoir solution de continuité entre le plaisir du jeu, chez l'enfant, et le même plaisir chez l'homme. Or la comédie est bien un jeu, un jeu qui imite la vie. Et si, dans les jeux de l'enfant, alors qu'il manœuvre poupées et pantins, tout se fait par ficelles, ne sont-ce pas ces mêmes ficelles que nous devons retrouver, amincies par l'usage, dans les fils qui nouent les situations de comédie? Partons donc des jeux de l'enfant. Suivons le progrès insensible par lequel il fait grandir ses pantins, les anime, et les amène à cet état d'indécision finale où, sans cesser d'être des pantins, ils sont pourtant devenus des hommes. Nous aurons ainsi des personnages de comédie. Et nous pourrons vérifier sur eux la loi que toutes nos précédentes analyses nous laissaient prévoir, loi par laquelle nous définirons les situations de vaudeville en général : *Est comique tout arrangement d'actes et d'événements qui nous donne, insérées l'une dans l'autre, l'illusion de la vie et la sensation nette d'un agencement mécanique.*

I. *Le diable à ressort.* — Nous avons tous joué autrefois avec le diable qui sort de sa boîte. On l'aplatit, il se redresse. On le repousse plus bas, il rebondit plus haut. On l'écrase sous son couvercle, et souvent il fait tout sauter. Je ne sais si ce jouet est très ancien, mais le genre d'amusement qu'il renferme est certainement de tous les temps. C'est le conflit de deux obstinations, dont l'une, purement mécanique, finit pourtant d'ordinaire par céder à l'autre, qui s'en amuse. Le chat qui joue avec la souris, qui la laisse chaque fois partir comme un ressort pour l'arrêter net d'un coup de patte, se donne un amusement du même genre.

Passons alors au théâtre. C'est par celui de Guignol que nous devons commencer. Quand le commissaire s'aventure sur la scène, il reçoit aussitôt, comme de juste, un coup de bâton

qui l'assomme. Il se redresse, un second coup l'aplatit. Nouvelle récidive, nouveau châtiment. Sur le rythme uniforme du ressort qui se tend et se détend, le commissaire s'abat et se relève, tandis que le rire de l'auditoire va toujours grandissant.

Imaginons maintenant un ressort plutôt moral, une idée qui s'exprime, qu'on réprime, et qui s'exprime encore, un flot de paroles qui s'élance, qu'on arrête, et qui repart toujours. Nous aurons de nouveau la vision d'une force qui s'obstine et d'un autre entêtement qui la combat. Mais cette vision aura perdu de sa matérialité. Nous ne serons plus à Guignol ; nous assisterons à une vraie comédie.

Beaucoup de scènes comiques se ramènent en effet à ce type simple. Ainsi, dans la scène du *Mariage forcé* entre Sganarelle et Pancrace, tout le comique vient du conflit qui s'établit entre l'idée de Sganarelle, qui veut forcer le philosophe à l'écouter, et l'obstination du philosophe, véritable machine à parler qui fonctionne automatiquement. A mesure que la scène avance, l'image du diable à ressort se dessine mieux, si bien qu'à la fin les personnages eux-mêmes en adoptent le mouvement, Sganarelle repoussant chaque fois Pancrace dans la coulisse, Pancrace revenant chaque fois sur la scène pour discourir encore. Et quand Sganarelle réussit à faire rentrer Pancrace et à l'enfermer à l'intérieur de la maison (j'allais dire au fond de la boîte), tout à coup la tête de Pancrace réapparaît par la fenêtre qui s'ouvre, comme si elle faisait sauter un couvercle.

Même jeu de scène dans le *Malade imaginaire*. La médecine offensée déverse sur Argan, par la bouche de M. Purgon, la menace de toutes les maladies. Et chaque fois qu'Argan se soulève de son fauteuil, comme pour fermer la bouche à Purgon, nous voyons celui-ci s'éclipser un instant, comme si on l'enfonçait dans la coulisse, puis, comme mû par un ressort, remonter sur la scène avec une malédiction nouvelle. Une même exclamation sans cesse répétée : « Monsieur Purgon ! » scande tous les moments de cette petite scène.

Serrons de plus près encore l'image du ressort qui se tend, se détend et se retend. Dégageons-en l'essentiel. Nous allons obtenir un des procédés usuels de la comédie classique, la *répétition*.

D'où vient le comique de la répétition d'un mot au théâtre? Je cherche vainement une théorie du comique qui réponde d'une manière satisfaisante à cette question très simple. Et la question reste en effet insoluble, tant qu'on veut trouver l'explication d'un trait amusant dans ce trait lui-même, isolé de tout ce qu'il nous suggère. Nulle part ne se trahit mieux l'insuffisance de la méthode courante. Mais la vérité est que si on laisse de côté quelques cas très spéciaux sur lesquels nous reviendrons plus loin, jamais la répétition d'un mot n'est risible par elle-même. Elle ne nous fait rire que parce qu'elle symbolise un certain jeu particulier d'éléments moraux, symbole lui-même d'un jeu tout matériel. C'est le jeu du chat qui s'amuse avec la souris, le jeu de l'enfant qui pousse et repousse le diable au fond de sa boîte, — mais raffiné, spiritualisé, transporté dans la sphère des sentiments et des idées. Énonçons la loi qui définit, selon nous, les principaux effets comiques de répétition de mots au théâtre: *Dans toute répétition comique de mots il y a deux termes en présence, un sentiment comprimé qui se détend comme un ressort, et une idée qui s'amuse à comprimer de nouveau le sentiment.*

Quand Dorine raconte à Orgon la maladie de sa femme, et que celui-ci l'interrompt sans cesse pour s'enquérir de la santé de Tartuffe, la question qui revient toujours : « Et Tartuffe? » nous donne la sensation très nette d'un ressort qui part. C'est ce ressort que Dorine s'amuse à repousser en reprenant chaque fois le récit de la maladie d'Elmire. Et lorsque Scapin vient annoncer au vieux Géronte que son fils a été emmené prisonnier sur la fameuse galère, qu'il faut le racheter bien vite, il joue avec l'avarice de Géronte absolument comme Dorine avec l'aveuglement d'Orgon. L'avarice, à peine comprimée, repart tout de suite automatiquement, et c'est cet automatisme que Molière a voulu marquer par la répétition machinale d'une phrase où s'exprime le regret de l'argent qu'il va falloir donner : « Que diable allait-il faire dans cette galère? » Même observation pour la scène où Valère représente à Harpagon qu'il aurait tort de marier sa fille à un homme qu'elle n'aime pas. « Sans dot! », interrompt toujours l'avarice d'Harpagon. Et nous entrevoyons, derrière ce mot qui revient automatiquement, tout un mécanisme à répétition monté par l'idée fixe.

Quelquefois, il est vrai, ce mécanisme est plus malaisé à apercevoir. Et nous touchons ici à une nouvelle difficulté de la théorie du comique. Il y a des cas où tout l'intérêt d'une scène est dans un personnage unique qui se dédouble, son interlocuteur jouant le rôle d'un simple prisme, pour ainsi dire, au travers duquel s'effectue le dédoublement. Nous risquons alors de faire fausse route si nous cherchons le secret de l'effet produit dans ce que nous voyons et entendons, dans la scène extérieure qui se joue entre les personnages, et non pas dans la comédie tout intérieure que cette scène ne fait que réfracter. Par exemple, quand Alceste répond obstinément « Je ne dis pas cela! » à Oronte qui lui demande s'il trouve ses vers mauvais, la répétition est comique, et pourtant il est clair qu'Oronte ne s'amuse pas ici avec Alceste au jeu que nous décrivions tout à l'heure. Mais qu'on y prenne garde! il y a en réalité ici deux hommes dans Alceste, d'un côté le « misanthrope » qui s'est juré maintenant de dire aux gens leur fait, et d'autre part le gentilhomme qui ne peut désapprendre tout d'un coup les formes de la politesse, ou même peut-être simplement l'homme excellent, qui recule au moment décisif où il faudrait passer de la théorie à l'action, blesser un amour-propre, faire de la peine. La véritable scène n'est plus alors entre Alceste et Oronte, mais bien entre Alceste et Alceste lui-même. De ces deux Alceste, il y en a un qui voudrait éclater, et l'autre qui lui ferme la bouche au moment où il va tout dire. Chacun des « Je ne dis pas cela! » représente un effort croissant pour refouler quelque chose qui pousse et presse pour sortir. Le ton de ces « Je ne dis pas cela! » devient donc de plus en plus violent, Alceste se fâchant de plus en plus — non pas contre Oronte, comme il le croit, mais contre lui-même. Et c'est ainsi que la tension du ressort va toujours se renouvelant, toujours se renforçant, jusqu'à la détente finale. Le mécanisme de la répétition est donc bien encore le même.

Qu'un homme se décide à ne plus jamais dire que ce qu'il pense, dût-il « rompre en visière à tout le genre humain », cela n'est pas nécessairement comique; c'est de la vie, et de la meilleure. Qu'un autre homme, par douceur de caractère, égoïsme ou dédain, aime mieux dire aux gens ce qui les flatte,

ce n'est que de la vie encore; il n'y a rien là pour nous faire rire. Réunissez même ces deux hommes en un seul, faites que votre personnage hésite entre une franchise qui blesse et une politesse qui trompe, cette lutte de deux sentiments contraires ne sera pas encore comique, elle paraîtra très sérieuse, si les deux sentiments arrivent à s'organiser par leur contrariété même, à progresser ensemble, à créer un état d'âme composite, enfin à adopter un *modus vivendi* qui nous donne purement et simplement l'impression complexe de la vie. Mais supposez maintenant, dans un homme bien vivant, ces deux sentiments irréductibles et *raides*; faites que l'homme oscille de l'un à l'autre; faites surtout que cette oscillation devienne franchement mécanique en adoptant la forme connue d'un dispositif usuel, simple, enfantin : vous aurez cette fois l'image que nous avons trouvée jusqu'ici dans tous les objets risibles, vous aurez *du mécanique dans du vivant*, vous aurez du comique.

Nous nous sommes assez appesantis sur cette première image, celle du diable à ressort, pour faire comprendre comment la fantaisie comique convertit peu à peu un mécanisme matériel en un mécanisme moral. Nous allons examiner un ou deux autres jeux, mais en nous bornant maintenant à des indications sommaires.

II. *Le pantin à ficelles.* — Innombrables sont les scènes de comédie où un personnage croit parler et agir librement, où ce personnage conserve par conséquent tout l'essentiel de la vie, alors qu'envisagé d'un certain côté il apparaît comme un simple jouet entre les mains d'un autre qui s'en amuse. Du pantin que l'enfant manœuvre avec une ficelle à Géronte et à Argante manipulés par Scapin, l'intervalle est facile à franchir. Écoutez plutôt Scapin lui-même : « La *machine* est toute trouvée », et encore : « C'est le ciel qui les amène dans mes filets », etc. Par un instinct naturel, et parce qu'on aime mieux, en imagination au moins, être dupeur que dupé, c'est du côté des fourbes que se met le spectateur. Il lie partie avec eux, et désormais, comme l'enfant qui a obtenu d'un camarade qu'il lui prête sa poupée, il fait lui-même aller et venir sur la scène le fantoche dont il a pris en main les ficelles. Toutefois cette dernière condition n'est pas indispensable. Nous pouvons aussi

bien rester extérieurs à ce qui se passe, pourvu que nous conservions la sensation bien nette d'un agencement mécanique. C'est ce qui arrive dans tous les cas où un personnage oscille entre deux partis opposés à prendre, chacun de ces deux partis le tirant à lui tour à tour : tel, Panurge demandant à Pierre et à Paul s'il doit se marier. Remarquons que l'auteur comique a toujours soin alors de *personnifier* les deux partis contraires. A défaut du spectateur, il faut au moins des acteurs pour tenir les ficelles.

Tout le sérieux de la vie lui vient de notre liberté. Les sentiments que nous avons mûris, les passions que nous avons couvées, les actions que nous avons délibérées, arrêtées, exécutées, enfin ce qui vient de nous et ce qui est bien nôtre, voilà ce qui donne à la vie son allure quelquefois dramatique et généralement grave. Que faudrait-il pour transformer tout cela en comédie? Il faudrait se figurer que la liberté apparente recouvre un jeu de ficelles, et que nous sommes ici-bas, comme dit le poète,

... d'humbles marionnettes
Dont le fil est aux mains de la Nécessité.

Il n'y a donc pas de scène réelle, sérieuse, dramatique même, que la fantaisie ne puisse pousser au comique par l'évocation de cette simple image. Il n'y a pas de jeu auquel un champ plus vaste soit ouvert.

III. *La boule de neige.* — A mesure que nous avançons dans cette étude des procédés de comédie, nous comprenons mieux le rôle que jouent les réminiscences d'enfance. Cette réminiscence porte peut-être moins sur tel ou tel jeu spécial que sur le dispositif mécanique dont ce jeu est une application. Le même dispositif général peut d'ailleurs se retrouver dans des jeux très différents, comme le même air d'opéra dans beaucoup de fantaisies musicales. Ce qui importe ici, ce que l'esprit retient, ce qui passe, par gradations insensibles, des jeux de l'enfant à ceux de l'homme, c'est le *schema* de la combinaison, ou, si vous voulez, la formule abstraite dont ces jeux sont des applications particulières. Voici, par exemple, la boule de neige qui roule, et qui grossit en roulant. Nous pourrions aussi bien penser à des soldats de plomb rangés à

la file les uns des autres : si l'on pousse le premier, il tombe sur le second, lequel abat le troisième, et la situation va s'aggravant jusqu'à ce que tous soient par terre. Ou bien encore ce sera un château de cartes laborieusement monté : la première qu'on touche hésite à se déranger, sa voisine ébranlée se décide plus vite, et le travail de destruction, s'accélérant en route, court vertigineusement à la catastrophe finale. Tous ces objets sont très différents, mais ils nous suggèrent, pourrait-on dire, la même vision abstraite, celle d'un effet qui se propage en s'ajoutant à lui-même, de sorte que la cause, insignifiante à l'origine, aboutit par un progrès nécessaire à un résultat aussi important qu'inattendu. Ouvrons maintenant un livre d'images pour enfants : nous allons voir ce dispositif s'acheminer déjà vers la forme d'une scène comique. Voici par exemple (j'ai pris au hasard une « série d'Épinal ») un visiteur qui entre avec précipitation dans un salon : il pousse une dame, qui renverse sa tasse de thé sur un vieux monsieur, lequel glisse contre une vitre qui tombe dans la rue sur la tête d'un agent qui met toute la police sur pied, etc. Même dispositif dans bien des images pour grandes personnes. Dans les « histoires sans paroles » que crayonnent les dessinateurs comiques, il y a très souvent un objet qui se déplace et des personnes qui en sont solidaires : alors, de scène en scène, le changement de position de l'objet amène mécaniquement des changements de situation de plus en plus graves entre les personnes. Passons maintenant à la comédie. Combien de scènes bouffonnes, combien de comédies même vont se ramener à ce type simple ! Qu'on relise le récit de Chicanneau dans les *Plaideurs* : ce sont des procès qui s'engrènent dans des procès, et le mécanisme fonctionne de plus en plus vite (Racine nous donne ce sentiment d'une accélération croissante en pressant de plus en plus les termes de procédure les uns contre les autres) jusqu'à ce que la poursuite engagée pour une botte de foin coûte au plaideur le plus clair de sa fortune. Même arrangement encore dans certaines scènes de Don Quichotte, par exemple dans la scène de l'hôtellerie, où un singulier enchaînement de circonstances amène le muletier à frapper Sancho, qui frappe sur Maritorne, sur laquelle tombe l'aubergiste, etc. Arrivons enfin au vaudeville contemporain. Est-il

besoin de rappeler toutes les formes sous lesquelles cette même combinaison se présente? Il y en a une dont on use assez souvent : c'est de faire qu'un certain objet matériel (une lettre par exemple) soit d'une importance capitale pour certains personnages et qu'il faille le retrouver à tout prix. Cet objet, qui échappe toujours quand on croit le tenir, roule alors à travers la pièce en ramassant sur sa route des incidents de plus en plus graves, de plus en plus inattendus. Tout cela ressemble bien plus qu'on ne croirait d'abord à un jeu d'enfant. C'est toujours l'effet de la boule de neige.

Le propre d'une combinaison mécanique est d'être généralement *réversible*. L'enfant s'amuse à voir une bille lancée contre des quilles renverser tout sur son passage en multipliant les dégâts; il rit plus encore lorsque la bille, après des tours, détours, hésitations de tout genre, revient à son point de départ. En d'autres termes, le mécanisme que nous décrivions tout à l'heure est déjà comique quand il est rectiligne; il l'est davantage quand il devient circulaire, et que tous les efforts du personnage aboutissent, par un engrenage fatal de causes et d'effets, à le ramener purement et simplement à la même place. Or, on verrait que bon nombre de vaudevilles gravitent autour de cette idée. Un chapeau de paille d'Italie a été mangé par un cheval. Un seul chapeau semblable existe dans Paris, il faut à tout prix qu'on le retrouve. Ce chapeau, qui recule toujours au moment où on va le saisir, fait courir le personnage principal, lequel fait courir tous les autres qui s'accrochent à lui : tel, l'aimant entraîne à sa suite, par une attraction qui se transmet de proche en proche, les brins de limaille de fer suspendus les uns aux autres. Et lorsque, enfin, d'incident en incident, on croit toucher au but, le chapeau tant désiré se trouve être celui-là même qui a été mangé. Même odyssée dans une autre comédie non moins célèbre de Labiche. On nous montre d'abord, faisant leur quotidienne partie de cartes ensemble, un vieux garçon et une vieille fille qui sont de vieilles connaissances. Ils se sont adressés tous deux, chacun de son côté, à une même agence matrimoniale. A travers mille difficultés, et de mésaventure en mésaventure, ils courent côte à côte, tout le long de la pièce, à l'entrevue

qui les remet purement et simplement en présence l'un de l'autre. Même effet circulaire, même retour au point de départ dans une pièce plus récente. Un mari persécuté croit échapper à sa femme et à sa belle-mère par le divorce. Il se remarie; et voici que le jeu combiné du divorce et du mariage lui ramène son ancienne femme, aggravée, sous forme de nouvelle belle-mère.

Quand on songe à l'intensité et à la fréquence de ce genre de comique, on comprend qu'il ait frappé l'imagination de certains philosophes. Faire beaucoup de chemin pour revenir, sans le savoir, au point de départ, c'est fournir un grand effort pour un résultat nul. On pouvait être tenté de définir le comique de cette dernière manière. Telle paraît être l'idée de Herbert Spencer : le rire serait l'indice d'un effort qui rencontre tout à coup le vide. Kant disait déjà : « Le rire vient d'une attente qui se résout subitement en rien. » Je reconnais que ces définitions s'appliqueraient à nos derniers exemples ; encore faudrait-il apporter certaines restrictions à la formule, car il y a bien des efforts inutiles qui ne font pas rire. Mais si nos derniers exemples nous présentent une grande cause aboutissant à un petit effet, nous en avons cité d'autres, tout de suite auparavant, qui devraient se définir de la manière inverse : un grand effet sortant d'une petite cause. La vérité est que cette seconde définition ne vaudrait guère mieux que la première. La disproportion entre la cause et l'effet, qu'elle se présente dans un sens ou dans l'autre, n'est jamais la source directe du rire. Nous rions de quelque chose que cette disproportion peut, dans certains cas, manifester, je veux dire de l'arrangement mécanique spécial qu'elle nous laisse apercevoir par transparence derrière la série des effets et des causes. Négligez cet arrangement, vous abandonnez le seul fil conducteur qui puisse vous guider dans le labyrinthe du comique, et la règle que vous aurez suivie, applicable peut-être à quelques cas convenablement choisis, reste exposée à la mauvaise rencontre du premier exemple venu qui l'anéantira.

Mais pourquoi rions-nous de cet arrangement mécanique? Que l'histoire d'un individu ou celle d'un groupe nous apparaisse, à un moment donné, comme un jeu d'engrenages, de

ressorts ou de ficelles, cela est étrange, sans doute, mais d'où vient le caractère spécial de cette étrangeté? pourquoi est-elle comique? A cette question, qui s'est déjà posée à nous sous bien des formes, nous ferons toujours la même réponse. Le mécanisme raide que nous surprenons de temps à autre, comme un intrus, dans la vivante continuité des choses humaines, a pour nous un intérêt tout particulier, parce qu'il est comme une *distraction* de la vie. Si les événements pouvaient être constamment attentifs à leur propre cours, il n'y aurait pas de coïncidences, pas de rencontres, pas de séries circulaires; tout se déroulerait en avant et progresserait toujours. Et si tous les hommes étaient toujours attentifs à la vie, si nous reprenions constamment contact avec autrui et aussi avec nous-mêmes, jamais rien ne paraîtrait se produire en nous par ressorts ou ficelles. Le comique est ce côté de la personne par lequel elle ressemble à une chose, cet aspect des événements humains qui imite, par sa raideur d'un genre tout particulier, le mécanisme pur et simple, l'automatisme, enfin le mouvement sans la vie. Il exprime donc une imperfection individuelle ou collective qui appelle la correction immédiate. Le rire est cette correction même. Le rire est un certain geste social, qui souligne et réprime une certaine distraction spéciale des hommes et des événements.

Mais ceci même nous invite à chercher plus loin et plus haut. Nous nous sommes amusés jusqu'ici à retrouver dans les jeux de l'homme certaines combinaisons mécaniques qui divertissent l'enfant. C'était là une manière tout empirique de procéder. Le moment est venu de tenter une déduction méthodique et complète, d'aller puiser à leur source même, dans leur principe permanent et simple, les procédés multiples et variables du théâtre comique. Ce théâtre, disions-nous, combine les événements de manière à insinuer un mécanisme dans les formes extérieures de la vie. Déterminons donc les caractères essentiels par lesquels la vie, envisagée du dehors, paraît trancher sur un simple mécanisme. Il nous suffira alors de passer aux caractères opposés pour obtenir la formule abstraite, cette fois générale et complète, de tous les procédés de comédie réels et possibles.

La vie se présente à nous comme une certaine évolution

dans le temps, et comme une certaine complication dans l'espace. Considérée dans le temps, elle est le progrès continu d'un être qui vieillit sans cesse : c'est dire qu'elle ne revient jamais en arrière, et ne se répète jamais. Envisagée dans l'espace, elle étale à nos yeux des éléments coexistants si intimement solidaires entre eux, si exclusivement faits les uns pour les autres, qu'aucun d'eux ne pourrait appartenir en même temps à deux organismes différents : chaque être vivant est un système clos de phénomènes, incapable d'interférer avec d'autres systèmes. Changement continu d'aspect, irréversibilité des phénomènes, individualité parfaite d'une série enfermée en elle-même, voilà les caractères extérieurs (réels ou apparents, peu importe) qui distinguent le vivant du simple mécanique. Prenons-en le contrepied : nous aurons trois procédés que nous appellerons, si vous voulez, la *répétition*, l'*inversion* et l'*interférence des séries*. Il est aisé de voir que ces procédés sont ceux du vaudeville, et qu'il ne saurait y en avoir d'autres.

On les trouverait d'abord, mélangés à doses variables, dans toutes les scènes que nous venons de passer en revue, et à plus forte raison dans les jeux d'enfant dont elles reproduisent le mécanisme. Mais nous ne nous attarderons pas à faire cette analyse. Il sera plus utile d'étudier ces procédés à l'état pur sur des exemples nouveaux. Rien ne sera plus facile d'ailleurs, car c'est souvent à l'état pur qu'on les rencontre dans la comédie classique, aussi bien que dans le théâtre contemporain.

1. *La répétition.* — Il ne s'agit plus, comme tout à l'heure, d'un mot ou d'une phrase qu'un personnage répète, mais d'une situation, c'est-à-dire d'une combinaison de circonstances, qui revient telle quelle à plusieurs reprises, tranchant ainsi sur le cours changeant de la vie. L'expérience nous présente déjà ce genre de comique, mais à l'état rudimentaire seulement. Ainsi, je rencontre un jour dans la rue un ami que je n'ai pas vu depuis longtemps ; la situation n'a rien de comique. Mais si, le même jour, je le rencontre de nouveau, et encore une troisième et une quatrième fois, nous finissons par rire ensemble de la « coïncidence ». Figurez-vous alors une série

d'événements imaginaires qui vous donne suffisamment l'illusion de la vie, et supposez, au milieu de cette série qui progresse, une même scène qui se reproduise, soit entre les mêmes personnages, soit entre des personnages différents : vous aurez une coïncidence encore, mais beaucoup plus extraordinaire. Telles sont les répétitions qu'on nous présente au théâtre. Elles sont d'autant plus comiques que la scène répétée est plus complexe et aussi qu'elle est amenée plus naturellement, — deux conditions qui paraissent s'exclure, et que l'habileté de l'auteur dramatique devra réconcilier.

Le vaudeville contemporain use de ce procédé sous toutes ses formes. Une des plus connues consiste à promener un certain groupe de personnages, d'acte en acte, dans les milieux les plus divers, de manière à faire renaître dans des circonstances toujours nouvelles une même série d'événements ou de mésaventures qui se correspondent symétriquement.

Plusieurs pièces de Molière nous offrent une même composition d'événements qui se répète d'un bout de la comédie à l'autre. Ainsi l'*École des Femmes* ne fait que ramener et répéter un certain effet à trois temps : 1er temps, Horace raconte à Arnolphe ce qu'il a imaginé pour tromper le tuteur d'Agnès, qui se trouve être Arnolphe lui-même ; 2e temps, Arnolphe croit avoir paré le coup ; 3e temps, Agnès fait tourner les précautions d'Arnolphe au profit d'Horace. Même périodicité régulière dans l'*École des Maris*, dans l'*Étourdi*, et surtout dans *George Dandin* où le même effet à trois temps se retrouve : 1er temps, George Dandin s'aperçoit que sa femme le trompe ; 2e temps, il appelle ses beaux-parents à son secours ; 3e temps, c'est lui, George Dandin, qui fait des excuses.

Parfois, c'est entre des groupes de personnages différents que se reproduira la même scène. Il n'est pas rare alors que le premier groupe comprenne les maîtres, et le second les domestiques. Les domestiques viendront répéter dans un autre ton, transposée en style moins noble, une scène déjà jouée par les maîtres. Une partie du *Dépit amoureux* est construite sur ce plan, ainsi qu'*Amphitryon*. Dans une amusante petite comédie de Benedix, *Der Eigensinn*, l'ordre est inverse : ce sont les maîtres qui reproduisent une scène d'obstination dont leurs domestiques leur ont donné l'exemple.

Mais quels que soient les personnages entre lesquels des situations symétriques sont ménagées, une différence profonde paraît subsister entre la comédie classique et le théâtre contemporain. Introduire dans les événements un certain ordre mathématique en leur conservant néanmoins l'aspect de la vraisemblance, c'est-à-dire de la vie, voilà toujours ici le but. Mais les moyens employés diffèrent. Dans la plupart des vaudevilles, on travaille directement l'esprit du spectateur. Si extraordinaire en effet que soit la coïncidence, elle deviendra acceptable par cela seul qu'elle sera acceptée, et nous l'accepterons si l'on nous a préparés à la recevoir. Ainsi procèdent souvent les auteurs contemporains. Au contraire, dans le théâtre de Molière, ce sont les dispositions des personnages, et non pas celles du public, qui font que la répétition paraît naturelle. Chacun de ces personnages représente une certaine force appliquée dans une certaine direction, et c'est parce que ces forces, de direction constante, se composent nécessairement entre elles de la même manière, que la même situation se reproduit. La comédie de situation, ainsi entendue, confine donc à la comédie de caractère. Elle mérite d'être appelée classique, s'il est vrai que l'art classique soit celui qui ne prétend pas tirer de l'effet plus qu'il n'a mis dans la cause.

II. *L'inversion.* — Ce second procédé a tant d'analogie avec le premier que nous nous contenterons de le définir sans insister sur les applications. Imaginez certains personnages dans une certaine situation : vous obtiendrez une scène comique en faisant que la situation se retourne et que les rôles soient intervertis. De ce genre est la double scène de sauvetage dans *le Voyage de M. Perrichon.* Mais il n'est même pas nécessaire que les deux scènes symétriques soient jouées sous nos yeux. On peut ne nous en montrer qu'une, pourvu qu'on soit sûr que nous pensons à l'autre. C'est ainsi que nous rions du prévenu qui fait de la morale au juge, de l'enfant qui prétend donner des leçons à ses parents, enfin de tout ce qui vient se classer sous la rubrique du « monde renversé ».

Souvent on nous présentera un personnage qui prépare les

filets où il viendra lui-même se faire prendre. L'histoire du persécuteur victime de sa persécution, du dupeur dupé, fait le fond de bien des comédies. Nous la trouvons déjà dans l'ancienne farce. L'avocat Pathelin indique à son client un stratagème pour tromper le juge : le client usera du stratagème pour ne pas payer l'avocat. Une femme acariâtre exige de son mari qu'il fasse tous les travaux du ménage ; elle en a consigné le détail sur un « rôlet ». Qu'elle tombe maintenant au fond d'une cuve, son mari refusera de l'en tirer : « cela n'est pas sur son rôlet ». La littérature moderne a exécuté bien d'autres variations sur le thème du voleur volé. Il s'agit toujours, au fond, d'une interversion de rôles, et d'une situation qui se retourne contre celui qui la crée.

Ici se vérifierait une loi dont nous avons déjà signalé plus d'une application. Quand une scène comique a été souvent reproduite, elle passe à l'état de « catégorie » ou de modèle. Elle devient amusante par elle-même, indépendamment des causes qui font qu'elle nous a amusés. Alors des scènes nouvelles, qui ne sont pas comiques en droit, pourront nous amuser en fait si elles ressemblent à celle-là par quelque côté. Elles évoqueront plus ou moins confusément dans notre esprit une image que nous savons drôle. Elles viendront se classer dans un genre où figure un type de comique officiellement reconnu. La scène du « voleur volé » est bien de cette espèce. Elle irradie sur une foule d'autres scènes le comique qu'elle renferme. Elle finit par rendre comique toute mésaventure qu'on s'est attirée par sa faute, quelle que soit la faute, quelle que soit la mésaventure, — que dis-je ? une allusion à cette mésaventure, un mot qui la rappelle. « Tu l'as voulu, George Dandin », ce mot n'aurait rien d'amusant sans les résonances comiques qui le prolongent.

III. — Mais nous avons assez parlé de la répétition et de l'inversion. Nous arrivons à l'*interférence des séries*. C'est un effet comique dont il est bien difficile de dégager la formule, à cause de l'extraordinaire variété des formes sous lesquelles il se présente au théâtre. Voici peut-être comme il faudrait le définir : *Une situation est toujours comique quand elle appartient en même temps à deux séries d'événements*

*absolument indépendantes, et qu'elle peut s'interpréter à la fois dans deux sens tout différents.*

On pensera tout de suite au *quiproquo*. Et le quiproquo est bien en effet une situation qui présente en même temps deux sens différents, l'un simplement possible, celui que les acteurs lui prêtent, l'autre réel, celui que le public lui donne. Nous apercevons le sens réel de la situation, parce qu'on a eu soin de nous en montrer toutes les faces; mais les acteurs ne connaissent chacun que l'une d'elles : de là leur méprise, de là le jugement faux qu'ils portent sur ce qu'on fait autour d'eux comme aussi sur ce qu'ils font eux-mêmes. Nous allons de ce jugement faux au jugement vrai : nous oscillons entre le sens possible et le sens réel; et c'est ce balancement de notre esprit entre deux interprétations opposées qui apparaît d'abord dans l'amusement que le quiproquo nous donne. On comprend que certains philosophes aient été surtout frappés de ce balancement, et que quelques-uns aient vu l'essence même du comique dans un choc, ou dans une superposition, de deux jugements qui se contredisent. Mais leur définition est loin de convenir à tous les cas, et là même où elle convient, elle ne définit pas le principe du comique, mais seulement une de ses conséquences plus ou moins lointaines. Il est aisé de voir, en effet, que le quiproquo théâtral n'est que le cas particulier d'un phénomène beaucoup plus général, l'interférence des séries indépendantes, et que d'ailleurs le quiproquo n'est pas risible par lui-même, mais seulement comme *signe* d'une interférence de séries.

Dans tout quiproquo, en effet, chacun des personnages est inséré dans une série d'événements qui le concernent, dont il a la représentation exacte, et sur lesquels il règle ses paroles et ses actes. Chacune des séries intéressant chacun des personnages se développe d'une manière indépendante; mais elles se sont rencontrées à un certain moment dans des conditions telles que les actes et les paroles qui font partie de l'une d'elles pussent aussi bien convenir à l'autre. De là la méprise des personnages, de là l'équivoque; mais cette équivoque n'est pas comique par elle-même; elle ne l'est que parce qu'elle manifeste la coïncidence des deux séries indépendantes. La preuve en est que l'auteur doit constamment s'ingénier à rame-

ner notre attention sur ce double fait, l'indépendance et la coïncidence. Et il y arrive d'ordinaire en renouvelant sans cesse la fausse menace d'une dissociation entre les deux séries qui coïncident. A chaque instant tout va craquer, et tout se raccommode : c'est ce jeu qui fait rire, bien plus que le va-et-vient de notre esprit entre deux affirmations contradictoires. Et il nous fait rire parce qu'il rend manifeste à nos yeux l'interférence de deux séries indépendantes, source véritable de l'effet comique.

Aussi le quiproquo ne peut-il être qu'un cas particulier. C'est un des moyens (le plus artificiel peut-être) de rendre sensible l'interférence des séries ; mais ce n'est pas le seul. Au lieu de deux séries contemporaines, on pourrait tout aussi bien prendre une série d'événements anciens et une autre actuelle : si les deux séries arrivent à interférer dans notre imagination, il n'y aura plus quiproquo, et pourtant le même effet comique continuera à se produire. Pensez à la captivité de Bonivard dans le château de Chillon : voilà une première série de faits. Représentez-vous ensuite Tartarin voyageant en Suisse, arrêté, emprisonné : seconde série, indépendante de la première. Faites maintenant que Tartarin soit rivé à la propre chaîne de Bonivard et que les deux histoires paraissent un instant coïncider, vous aurez une scène très amusante, une des plus amusantes que la fantaisie de Daudet ait tracées. Beaucoup d'incidents du genre héroï-comique se décomposeraient ainsi. La transposition, toujours comique, de l'ancien en moderne s'inspire de la même idée.

Labiche a usé du procédé sous toutes ses formes. Tantôt il commence par constituer les séries indépendantes et s'amuse ensuite à les faire interférer entre elles : il prendra un groupe fermé, une noce par exemple, et le fera tomber dans des milieux tout à fait étrangers où certaines coïncidences lui permettront de s'intercaler momentanément. Tantôt il conservera à travers toute la pièce un seul et même système de personnages, mais il fera que quelques-uns de ces personnages aient quelque chose à dissimuler, soient obligés de s'entendre entre eux, jouent enfin une petite comédie au milieu de la grande : à tout moment l'une des deux comédies va déranger l'autre, puis tout s'arrange et la coïncidence des deux séries se réta-

blit. Tantôt enfin c'est une série d'événements tout idéale qu'il intercalera dans la série réelle, par exemple un passé qu'on voudrait cacher, et qui fait sans cesse irruption dans le présent, et qu'on arrive chaque fois à réconcilier avec les situations qu'il semblait devoir bouleverser. Mais toujours nous retrouvons les deux séries indépendantes, et toujours la coïncidence partielle.

Nous ne pousserons pas plus loin cette analyse des procédés de vaudeville. Qu'il y ait interférence de séries, inversion ou répétition, nous voyons que l'objet est toujours le même : obtenir ce que nous avons appelé une *mécanisation* de la vie. On prendra un système d'actions et de relations, et on le répétera tel quel, ou on le retournera sens dessus dessous, ou on le transportera en bloc dans un autre système avec lequel il coïncide en partie, — toutes opérations qui consistent à traiter la vie comme un mécanisme à répétition, avec effets réversibles et pièces interchangeables. La vie réelle est un vaudeville dans l'exacte mesure où elle produit naturellement des effets du même genre, et par conséquent dans l'exacte mesure où elle s'oublie elle-même, car si elle faisait toujours attention, elle serait continuité variée, progrès irréversible, unité indivisée. Et c'est pourquoi le comique des événements peut se définir une distraction des choses, de même que le comique d'un caractère individuel tient toujours, comme nous le faisions pressentir et comme nous le prouverons plus loin, à une certaine distraction fondamentale de la personne. Mais cette distraction des événements est exceptionnelle. Les effets en sont légers. Et elle est en tout cas incorrigible, de sorte qu'il ne sert à rien d'en rire. C'est pourquoi l'idée ne serait pas venue de l'exagérer, de l'ériger en système, de créer un art pour elle, si le rire n'était toujours un plaisir et si l'humanité ne saisissait au vol la moindre occasion de le faire naître. Ainsi s'explique le vaudeville, qui est à la vie réelle ce que le pantin articulé est à l'homme qui marche, une exagération très artificielle d'une certaine raideur naturelle des choses. Le fil qui le relie à la vie réelle est bien fragile. Ce n'est guère qu'un jeu, subordonné, comme tous les jeux, à une convention d'abord acceptée. La comédie de caractère pousse dans la vie des racines autrement profondes. C'est d'elle surtout que nous nous occuperons

dans la dernière partie de notre étude. Mais nous devons d'abord analyser un certain genre de comique qui ressemble par bien des côtés à celui du vaudeville, le comique de mots.

## VII

Il y a peut-être quelque chose d'artificiel à faire une catégorie spéciale pour le comique de mots, car la plupart des effets comiques que nous avons étudiés jusqu'ici se produisaient déjà par l'intermédiaire du langage. Mais il faut distinguer entre le comique que le langage exprime, et celui que le langage crée. Le premier pourrait, à la rigueur, se traduire d'une langue dans une autre, quitte à perdre la plus grande partie de son relief en passant dans une société nouvelle, autre par ses mœurs, par sa littérature, et surtout par ses associations d'idées. Mais le second est généralement intraduisible. Il doit tout ce qu'il est à la structure de la phrase ou au choix des mots. Il ne constate pas, à l'aide du langage, certaines distractions particulières des hommes ou des événements. Il souligne les distractions du langage lui-même. C'est le langage lui-même, ici, qui devient comique.

Il est vrai que les phrases ne se font pas toutes seules, et que si nous rions d'elles, nous pourrons rire de leur auteur par la même occasion. Mais cette dernière condition ne sera pas indispensable. La phrase, le mot, auront ici une force comique indépendante. Et la preuve en est que nous serons très embarrassés, dans la plupart de ces cas, pour dire de qui nous rions, bien que nous sentions confusément parfois qu'il y a quelqu'un en cause.

La personne en cause, d'ailleurs, n'est pas toujours celle qui parle. Il y aurait ici une importante distinction à faire entre le *spirituel* et le *comique*. J'incline à croire qu'un mot est dit comique quand il nous fait rire de celui qui le prononce, et spirituel quand il nous fait rire d'un tiers ou rire de nous. Mais, le plus souvent, nous ne saurions décider si le mot est comique ou spirituel. Il est risible simplement.

Peut-être faudrait-il, avant d'aller plus loin, examiner de

plus près ce qu'on entend par esprit. Car un mot d'esprit nous fait tout au moins sourire, de sorte qu'une étude du rire ne serait pas complète si elle négligeait d'approfondir la nature de l'esprit, d'en éclaircir l'idée. Mais je crains que cette essence très subtile ne soit de celles qui se décomposent à la lumière.

Distinguons d'abord deux sens du mot esprit, l'un plus large, l'autre plus étroit. Au sens le plus large du mot, il me semble qu'on appelle esprit une certaine manière *dramatique* de penser. Au lieu de manier ses idées comme des symboles indifférents, l'homme d'esprit les voit, les entend, et surtout les fait dialoguer entre elles comme des personnes. Il les met en scène, et lui-même, un peu, se met en scène aussi. Un peuple spirituel est nécessairement un peuple épris du théâtre. Dans tout homme d'esprit il y a quelque chose du poète, de même que dans tout bon liseur il y a le commencement d'un comédien. Je fais ce rapprochement à dessein, parce qu'on établirait sans peine une proportion entre les quatre termes. Pour bien lire, il suffit de posséder la partie intellectuelle de l'art du comédien ; mais pour bien jouer, il faut être comédien de toute son âme et dans toute sa personne. Ainsi la création poétique exige un certain oubli de soi, qui n'est pas par où pèche d'ordinaire l'homme d'esprit. Celui-ci transparaît toujours derrière ce qu'il dit et ce qu'il fait. Il ne s'y absorbe pas, parce qu'il n'y met que son intelligence.

Tout poète pourra donc se révéler homme d'esprit quand il lui plaira. Il n'aura rien besoin d'acquérir pour cela : il aurait plutôt à perdre quelque chose. Il lui suffirait de laisser ses idées converser entre elles « pour rien, pour le plaisir ». Il n'aurait qu'à desserrer le double lien qui maintient ses idées en contact avec ses sentiments et son âme en contact avec la vie. Enfin il tournerait à l'homme d'esprit s'il ne voulait plus être poète par le cœur aussi, mais seulement par l'intelligence.

Mais si l'esprit consiste en général à voir les choses *sub specie theatri*, on conçoit qu'il puisse être plus particulièrement tourné vers une certaine variété de l'art dramatique, la comédie. De là un sens plus étroit du mot, le seul qui nous intéresse d'ailleurs au point de vue de la théorie du rire. On appellera cette fois *esprit* une certaine disposition à esquisser en passant des scènes de comédie, mais à les esquisser si discrètement,

si légèrement, si rapidement, que tout est déjà fini quand nous commençons à nous en apercevoir.

Quels sont les acteurs de ces scènes? A qui l'homme d'esprit a-t-il affaire? D'abord à ses interlocuteurs eux-mêmes, quand le mot est une réplique directe à l'un d'eux. Souvent à une personne absente, dont il suppose qu'elle a parlé et qu'il lui répond. Plus souvent encore à tout le monde, je veux dire au sens commun, qu'il prend à partie en tournant au paradoxe une idée courante, ou en utilisant un tour de phrase accepté, en parodiant une citation ou un proverbe. Comparez ces petites scènes entre elles, vous verrez que ce sont presque toujours des variations sur un thème de comédie que nous connaissons bien, celui du « voleur volé ». On saisit une métaphore, une phrase, un raisonnement, et on les retourne contre celui qui les fait ou qui pourrait les faire, de manière qu'il ait dit ce qu'il ne voulait pas dire et qu'il vienne lui-même, en quelque sorte, se faire prendre au piège du langage. Mais le thème du « voleur volé » n'est pas le seul possible. Nous avons passé en revue bien des espèces de comique; il n'en est pas une seule qui ne puisse s'aiguiser en trait d'esprit.

Tout mot d'esprit se prêtera donc à une analyse dont nous pouvons donner maintenant, pour ainsi dire, la formule pharmaceutique. Voici cette formule. Prenez le mot, épaississez-le d'abord en scène jouée, cherchez ensuite la catégorie comique à laquelle cette scène appartiendrait : vous réduirez ainsi le mot d'esprit à ses plus simples éléments et vous en aurez l'explication complète.

Appliquons cette méthode à un exemple classique. « J'ai mal à votre poitrine », écrivait madame de Sévigné à sa fille malade. Voilà un mot d'esprit. Si notre théorie est exacte, il nous suffira d'appuyer sur le mot, de le grossir et de l'épaissir, pour le voir s'étaler en scène comique. Or nous trouvons précisément cette petite scène, toute faite, dans l'*Amour médecin* de Molière. Le faux médecin Clitandre, appelé pour donner ses soins à la fille de Sganarelle, se contente de tâter le pouls à Sganarelle lui-même, après quoi il conclut sans hésitation, en se fondant sur la sympathie qui doit exister entre le père et la fille : « Votre fille est bien malade! » Voilà donc le passage effectué du spirituel au comique. Il ne nous reste

plus alors, pour compléter notre analyse, qu'à chercher ce qu'il y a de comique dans l'idée de porter un diagnostic sur l'enfant après auscultation du père ou de la mère. Mais nous savons qu'une des formes essentielles de la fantaisie comique consiste à nous représenter l'homme vivant comme une espèce de pantin articulé, et que souvent, pour nous déterminer à former cette image, on nous montre deux ou plusieurs personnes qui parlent et agissent comme si elles étaient reliées les unes aux autres par d'invisibles ficelles. N'est-ce pas cette idée qu'on nous suggère ici en nous amenant à matérialiser, pour ainsi dire, la sympathie que nous établissons entre la fille et son père?

Nous comprenons bien, maintenant, pourquoi les auteurs qui ont traité de l'esprit ont dû se borner à noter l'extraordinaire complexité des choses que ce terme désigne, sans réussir jamais à le définir. Il y a bien des façons d'être spirituel, presque autant qu'il y en a de ne l'être pas. Comment apercevoir ce qu'elles ont de commun entre elles, si l'on ne commence par déterminer la relation générale du spirituel au comique? Mais une fois cette relation dégagée, tout s'éclaircit. Entre le comique et le spirituel on découvre alors le même rapport qu'entre une scène faite et la fugitive indication d'une scène à faire. Autant le comique peut prendre de formes, autant l'esprit aura de variétés correspondantes. C'est donc le comique, sous toutes ses formes, qu'il faut définir d'abord, en retrouvant (ce qui est déjà bien assez difficile) le fil qui conduit d'une forme à l'autre. Et par là même on aura analysé l'esprit, qui apparaîtra alors comme n'étant que du comique volatilisé. Mais suivre la méthode inverse, chercher directement la formule de l'esprit, c'est aller à un échec certain. Que dirait-on du chimiste qui aurait les corps à discrétion dans son laboratoire, et qui prétendrait ne les étudier qu'à l'état de simples traces dans l'atmosphère?

Mais cette comparaison du spirituel et du comique nous indique en même temps la marche à suivre pour l'étude du comique de mots. D'un côté, en effet, nous voyons qu'il n'y a pas de différence essentielle entre un mot comique et un mot d'esprit, et d'autre part le mot d'esprit, quoique lié à une figure de langage, évoque toujours l'image confuse ou

nette d'une scène comique. Cela revient à dire que le comique du langage doit correspondre, point par point, au comique des actions et des situations, et qu'il n'en est, si l'on peut s'exprimer ainsi, que la projection sur le plan des mots. Revenons donc au comique des actions et des situations. Considérons les principaux procédés par lesquels on l'obtient. Appliquons ces procédés au choix des mots et à la construction des phrases. Nous aurons ainsi toutes les formes possibles du comique de mots et toutes les variétés de l'esprit.

I. — Se laisser aller, par un effet de raideur ou de vitesse acquise, à dire ce qu'on ne voulait pas dire ou à faire ce qu'on ne voulait pas faire, voilà, nous le savons, une des grandes sources du comique. C'est pourquoi la distraction est essentiellement risible. C'est pourquoi aussi on rit de ce qu'il peut y avoir de raide, de tout fait, de mécanique, enfin, dans le geste, les attitudes et même les traits de la physionomie. Ce genre de raideur s'observe-t-il aussi dans le langage? Oui, sans doute, puisqu'il y a des formules toutes faites et des phrases stéréotypées. Un personnage qui s'exprimerait toujours dans ce style serait invariablement comique. Mais pour qu'une phrase isolée soit comique par elle-même, une fois détachée de celui qui la prononce, il ne suffit pas que ce soit une phrase toute faite, il faut encore qu'elle porte en elle un signe auquel nous reconnaissions, sans hésitation possible, qu'elle a été prononcée automatiquement. Et ceci ne peut arriver que lorsque la phrase renferme une absurdité manifeste, soit une erreur grossière, soit surtout une contradiction dans les termes. De là cette règle générale : *On obtiendra toujours un mot comique en insérant une idée absurde dans un moule de phrase consacré.*

« Ce sabre est le plus beau jour de ma vie », dit M. Prudhomme. Traduisez la phrase en anglais ou en allemand, elle deviendra simplement absurde, de comique qu'elle était en français. C'est que « le plus beau jour de ma vie » est une de ces fins de phrase toutes faites auxquelles notre oreille est habituée. Il suffit alors, pour la rendre comique, de mettre en pleine lumière l'automatisme de celui qui la prononce. C'est à quoi l'on arrive en y insérant une absurdité. L'absur-

dité n'est pas du tout ici la source du comique. Elle n'est qu'un moyen très simple et très efficace de nous le révéler.

Nous n'avons cité qu'un mot de M. Prudhomme. Mais la plupart des mots qu'on lui attribue sont faits sur le même modèle. M. Prudhomme est l'homme des phrases toutes faites. Et comme il y a des phrases toutes faites dans toutes les langues, M. Prudhomme est toujours transposable, quoiqu'il soit rarement traduisible.

Quelquefois la phrase banale sous le couvert de laquelle l'absurdité passe est un peu plus difficile à apercevoir. « Je n'aime pas à travailler entre mes repas », a dit un paresseux. Le mot ne serait pas amusant, s'il n'y avait ce salutaire précepte d'hygiène : « Il ne faut pas manger entre ses repas. »

Quelquefois aussi l'effet se complique. Au lieu d'un seul moule de phrase banal, il y en a deux ou trois qui s'emboîtent l'un dans l'autre. Soit, par exemple, ce mot d'un personnage de Labiche : « Il n'y a que Dieu qui ait le droit de tuer son semblable. » Il me semble qu'on profite ici de deux propositions qui nous sont familières : « C'est Dieu qui dispose de la vie des hommes, » et : « C'est un crime, pour l'homme, de tuer son semblable. » Mais ces deux propositions sont combinées de manière à tromper notre oreille et à nous donner l'impression d'une de ces phrases qu'on répète et qu'on accepte machinalement. De là une somnolence de notre attention, que tout à coup l'absurdité réveille.

Ces exemples suffiront à faire comprendre comment une des formes les plus importantes du comique se projette et se simplifie sur le plan du langage. Passons à une forme moins générale.

II. — « Nous rions toutes les fois que notre attention est détournée sur le physique d'une personne, alors que le moral était en cause » : voilà une loi que nous avons posée dans la première partie de notre travail. Appliquons-la au langage. On pourrait dire que la plupart des mots présentent un sens *physique* et un sens *moral*, selon qu'on les prend au propre ou au figuré. Tout mot commence en effet par désigner un objet concret ou une action matérielle; mais peu à peu le sens du mot a pu se spiritualiser en relation abstraite ou en idée pure. Si donc notre loi se conserve ici, elle devra prendre la forme sui-

vante : *On obtient un effet comique toutes les fois qu'on affecte d'entendre une expression au propre, alors qu'elle était employée au figuré.* Ou encore : *Dès que notre attention se concentre sur la matérialité d'une métaphore, l'idée exprimée devient comique.*

« Tous les arts sont frères » : dans cette phrase, le mot « frère » est pris métaphoriquement pour désigner une ressemblance plus ou moins profonde. Et le mot est si souvent employé ainsi que nous ne pensons plus, en l'entendant, à la relation concrète et matérielle que toute parenté implique. Nous y penserions déjà davantage si l'on nous disait : « Tous les arts sont cousins. » parce que le mot « cousin » est moins souvent pris au figuré : aussi ce mot se teindrait-il ici d'une nuance comique légère. Allez maintenant jusqu'au bout, supposez qu'on attire violemment notre attention sur la matérialité de l'image en choisissant une relation de parenté incompatible avec le genre des termes que cette parenté doit unir, vous aurez un effet risible. C'est le mot bien connu, attribué encore, je crois, à M. Prudhomme : « Tous les arts sont sœurs. »

« Il court après l'esprit », disait-on devant Boufflers d'un très prétentieux personnage. Si Boufflers avait répondu : « Il ne l'attrapera pas », c'eût été le commencement d'un mot d'esprit ; mais ce n'en eût été que le commencement, parce que le terme « attraper » est pris au figuré presque aussi souvent que le terme « courir », et qu'il ne nous contraint pas assez violemment à matérialiser l'image de deux coureurs lancés l'un derrière l'autre. Voulez-vous que la réplique me paraisse tout à fait spirituelle ? Il faudra que vous empruntiez au vocabulaire du sport un terme si concret, si vivant, que je ne puisse m'empêcher d'assister pour tout de bon à la course. C'est ce que fait Boufflers : « Je parie pour l'esprit. »

Nous disions que l'esprit consiste souvent à prolonger l'idée d'un interlocuteur jusqu'au point où il exprimerait le contraire de sa pensée et où il viendrait se faire prendre lui-même, pour ainsi dire, au piège de son discours. Ajoutons maintenant que ce piège est presque toujours une métaphore ou une comparaison dont on retourne contre lui la matérialité. On se rappelle ce dialogue entre une mère et son fils dans les *Faux Bonshommes* : « Mon ami, la Bourse est un jeu dangereux. On gagne un jour et l'on perd le lendemain. —

Eh bien, je ne jouerai que tous les deux jours. » Et, dans la même pièce, l'édifiante conversation de deux financiers : « Est-ce bien loyal, ce que nous faisons là? Car enfin, ces malheureux actionnaires, nous leur prenons l'argent dans la poche... — Et dans quoi voulez-vous donc que nous le prenions? »

Aussi obtiendra-t-on un effet amusant toutes les fois qu'on développera un symbole ou un emblème dans le sens de leur matérialité et qu'on affectera de conserver à ce développement la même valeur symbolique qu'à l'emblème. Dans un très joyeux vaudeville, on nous présente un fonctionnaire de Monaco dont l'uniforme est couvert de médailles alors qu'une seule décoration lui a été conférée : « C'est, dit-il, que j'ai placé ma médaille sur un numéro de la roulette, et comme ce numéro est sorti, j'ai eu droit à trente-six fois ma mise. » N'est-ce pas un raisonnement tout à fait semblable que celui de Giboyer dans les *Effrontés*? On parle d'une mariée de quarante ans qui porte des fleurs d'oranger sur sa toilette de noce : « Elle aurait droit à des oranges », dit Giboyer.

Mais nous n'en finirions pas si nous devions prendre une à une toutes les lois que nous avons énoncées, et en chercher la vérification sur ce que nous avons appelé le plan du langage. Nous ferons mieux de nous en tenir aux trois propositions générales de notre dernier chapitre. Nous avons montré que des « séries d'événements » pouvaient devenir comiques soit par *répétition*, soit par *inversion*, soit enfin par *interférence*. Nous allons voir qu'il en est de même des séries de mots.

Prendre des séries d'événements et les répéter dans un nouveau ton ou dans un nouveau milieu, ou les intervertir en leur conservant encore un sens, ou les mêler de manière que leurs significations respectives interfèrent entre elles, cela est toujours comique, disions-nous, parce que c'est obtenir de la vie qu'elle se laisse traiter mécaniquement. Mais la pensée, elle aussi, est chose qui vit. Et le langage, qui traduit la pensée, devrait être aussi vivant qu'elle. On devine donc qu'une phrase deviendra comique si elle donne encore un sens en se retournant, ou si elle exprime indifféremment deux systèmes d'idées indépendants, ou enfin si on l'a obtenue en transposant une idée dans un ton qui n'est pas le sien. Telles sont bien en effet les trois lois fondamentales de ce

qu'on pourrait appeler *la transformation comique des propositions*, comme nous allons le montrer sur quelques exemples.

Disons d'abord que ces trois lois sont loin d'avoir une égale importance au point de vue de la théorie du comique. L'*inversion* est le procédé le moins intéressant. Mais il doit être d'une application facile, car j'ai remarqué que les professionnels de l'esprit, dès qu'ils entendent prononcer une phrase, cherchent si l'on n'obtiendrait pas encore un sens en la renversant, par exemple en mettant le sujet à la place du régime et le régime à la place du sujet. Il n'est pas rare qu'on se serve de ce moyen pour réfuter une idée en termes plus ou moins plaisants. Dans une comédie de Labiche, un personnage crie au locataire d'au-dessus, qui lui salit son balcon : « Pourquoi jetez-vous vos pipes sur ma terrasse? ». A quoi la voix du locataire répond : « Pourquoi mettez-vous votre terrasse sous mes pipes? » Mais je n'insiste pas sur ce genre d'esprit. On en multiplierait trop aisément les exemples.

L'*interférence* de deux systèmes d'idées dans la même phrase est une source intarissable d'effets plaisants. Il y a bien des moyens d'obtenir ici l'interférence, c'est-à-dire de donner à la même phrase deux significations indépendantes qui se superposent. Le moins estimable de ces moyens est le calembour. Dans le calembour, c'est bien la même phrase qui paraît présenter deux sens indépendants, mais ce n'est qu'une apparence, et il y a en réalité deux phrases différentes composées de mots différents, qu'on affecte de confondre entre elles en profitant de ce qu'elles donnent le même son à l'oreille. Du calembour on passera d'ailleurs par gradations insensibles au véritable jeu de mots. Ici les deux systèmes d'idées se recouvrent réellement dans une seule et même phrase et on a affaire aux mêmes mots : on profite simplement de la diversité de sens qu'un mot peut prendre, dans son passage surtout du propre au figuré. Aussi ne trouvera-t-on souvent qu'une nuance de différence entre le jeu de mots, d'une part, et la métaphore poétique ou la comparaison instructive de l'autre. Tandis que la comparaison qui instruit et l'image qui frappe nous paraissent toujours manifester l'accord intime du langage et de la nature, envisagés comme deux formes parallèles de la vie, le jeu de mots nous fait plutôt penser à

un laisser-aller du langage, qui oublierait un instant sa destination véritable et prétendrait maintenant régler les choses sur lui, au lieu de se régler sur elles. Le jeu de mots trahit donc toujours une *distraction* momentanée du langage, et c'est d'ailleurs par là qu'il est amusant.

*Inversion* et *interférence*, en somme, ne sont que des jeux d'esprit aboutissant à des jeux de mots. Beaucoup plus profond est le comique de la *transposition*. La transposition est en effet au langage courant ce que la répétition est à la comédie.

Nous disions que la répétition est le procédé favori de la comédie classique. Elle consiste à disposer les événements de manière qu'une scène se reproduise, soit entre les mêmes personnages dans de nouvelles circonstances, soit entre des personnages nouveaux dans des situations identiques. C'est ainsi qu'on fera répéter par les valets, en langage moins noble, une scène déjà jouée par les maîtres. Supposez maintenant des idées exprimées dans le style qui leur convient et encadrées ainsi dans leur milieu naturel. Si vous imaginez un dispositif qui leur permette de se transporter dans un milieu nouveau en conservant les rapports qu'elles ont entre elles, ou, en d'autres termes, si vous les amenez à s'exprimer en un tout autre style et à se transposer en un tout autre ton, c'est le langage qui vous donnera cette fois la comédie, c'est le langage qui sera comique. Point ne sera besoin, d'ailleurs, de nous présenter effectivement les deux expressions de la même idée, l'expression transposée et l'expression naturelle. Nous connaissons l'expression naturelle, en effet, puisque c'est celle que nous trouvons d'instinct. C'est donc sur l'autre, et sur l'autre seulement, que portera l'effort d'invention comique. Dès que la seconde nous est présentée, nous suppléons, de nous-mêmes, la première. D'où cette règle générale : *On obtiendra toujours un effet comique en transposant l'expression naturelle d'une idée dans un autre ton.*

Les moyens de transposition sont si nombreux et si variés, le langage présente une si riche continuité de tons, le comique peut passer ici par un si grand nombre de degrés, depuis la plus plate bouffonnerie jusqu'aux formes les plus hautes de l'*humour* et de l'ironie, que nous renonçons à faire une énu-

mération complète. Il nous suffira, après avoir posé la règle, d'en vérifier de loin en loin les principales applications.

On pourrait d'abord distinguer deux tons extrêmes, le solennel et le familier. On obtiendra les effets les plus gros par la simple transposition de l'un dans l'autre. De là, deux directions opposées de la fantaisie comique.

Transpose-t-on en familier le solennel? On a la parodie. Et l'effet de parodie, ainsi défini, se prolongera jusqu'à des cas où l'idée exprimée en termes familiers est de celles qui devraient, ne fût-ce que par habitude, adopter un autre ton. Exemple, cette description du lever de l'aurore, citée par Jean Paul Richter : « Le ciel commençait à passer du noir au rouge, semblable à un homard qui cuit. » On remarquera que l'expression de choses antiques en termes de la vie moderne donne le même effet, à cause de l'auréole de poésie qui entoure l'antiquité classique.

C'est, sans aucun doute, le comique de la parodie qui a suggéré à quelques philosophes, en particulier à Alexandre Bain, l'idée de définir le comique en général par la *dégradation*. Le risible naîtrait « quand on nous présente une chose, auparavant respectée, comme médiocre et vile ». Mais si notre analyse est exacte, la dégradation n'est qu'une des formes de la transposition, et la transposition elle-même n'est qu'un des moyens d'obtenir le rire. Il y en a une multitude d'autres, et la source du rire doit être cherchée beaucoup plus haut. D'ailleurs, sans aller aussi loin, il est aisé de voir que si la transposition du solennel en trivial, du meilleur en pire, est comique, la transposition inverse peut l'être encore davantage.

On la trouve aussi souvent que l'autre. Et on pourrait, ce me semble, en distinguer deux formes principales, selon qu'elle porte sur la *grandeur* des objets ou sur leur *valeur*.

Parler des petites choses comme si elles étaient grandes, c'est, d'une manière générale, *exagérer*. L'exagération est toujours comique quand elle est prolongée et surtout quand elle est systématique : c'est alors, en effet, qu'elle apparaît comme un procédé de transposition. Elle fait si bien rire que quelques auteurs ont pu définir le comique par l'exagération, comme d'autres l'avaient défini par la dégradation. En réalité, l'exagération, tout comme la dégradation, n'est

qu'une certaine forme d'une certaine espèce de comique. Mais c'en est une forme très frappante. Elle a donné naissance au poème héroï-comique, genre un peu usé, je le veux bien, mais dont on retrouve les restes chez tous ceux qui sont enclins à exagérer méthodiquement. On pourrait dire de la vantardise, souvent, que c'est par son côté héroï-comique qu'elle nous fait rire.

Plus artificielle, mais plus raffinée aussi, est la transposition de bas en haut qui s'applique à la valeur des choses, et non plus à leur grandeur. Exprimer honnêtement une idée malhonnête, prendre une situation scabreuse, ou un métier bas, ou une conduite vile, et les décrire en termes de stricte *respectability*, cela est généralement comique. J'emploie à dessein un mot anglais : la chose elle-même, en effet, est bien anglaise. On en trouverait d'innombrables exemples chez Dickens, chez Thackeray, dans la littérature anglaise en général. Notons-le en passant : l'intensité de l'effet ne dépend pas ici de sa longueur. Un mot suffira parfois, pourvu que ce mot nous laisse entrevoir tout un système de transposition couramment accepté dans un certain milieu, et qu'il nous révèle, en quelque sorte, une organisation morale de l'immoralité. Je ne citerai que cette observation d'un haut fonctionnaire à un de ses subordonnés, dans un roman de Gogol : « Tu voles trop pour un fonctionnaire de ton grade. »

Pour résumer ce qui précède, nous dirons qu'il y a d'abord deux termes de comparaison extrêmes, le très grand et le très petit, le meilleur et le pire, entre lesquels la transposition peut s'effectuer dans un sens ou dans l'autre. Maintenant, en resserrant peu à peu l'intervalle, on obtiendrait des termes à contraste de moins en moins brutal, et des effets de transposition comique de plus en plus subtils.

La plus générale de ces oppositions serait peut-être celle du réel à l'idéal, de ce qui est à ce qui devrait être. Ici encore la transposition pourra se faire dans les deux directions inverses. Tantôt on énoncera ce qui devrait être en feignant de croire que c'est précisément ce qui est : en cela consiste l'*ironie*. Tantôt, au contraire, on décrira minutieusement et méticuleusement ce qui est, en affectant de croire que c'est bien ainsi que les choses devraient être : ainsi procède souvent l'*humour*.

L'humour, ainsi définie, est l'inverse de l'ironie. Elles sont, l'une et l'autre, des formes de la satire, mais l'ironie est de nature oratoire, tandis que l'humour a un air scientifique. On accentue l'ironie en se laissant soulever de plus en plus haut par l'idée du bien qui devrait être : c'est pourquoi l'ironie peut s'échauffer intérieurement jusqu'à devenir, en quelque sorte, de l'éloquence sous pression. On accentue l'humour, au contraire, en descendant de plus en plus bas à l'intérieur du mal qui est, pour en noter les particularités avec une plus froide indifférence. Plusieurs auteurs, Jean Paul entre autres, ont remarqué que l'humour affectionne les termes concrets, les détails techniques, les faits précis. Si notre analyse est exacte, ce n'est pas là un trait accidentel de l'humour, c'en est l'essence même. L'humoriste est un moraliste qui se déguise en savant, quelque chose comme un anatomiste qui ne ferait de la dissection que pour nous dégoûter. et l'humour, au sens restreint où nous prenons ici le mot, est bien une transposition du moral en scientifique.

En rétrécissant encore l'intervalle des termes qu'on transpose l'un dans l'autre. on obtiendrait maintenant des systèmes de transposition comique de plus en plus spéciaux. Ainsi, certaines professions ont un vocabulaire technique : combien n'a-t-on pas obtenu d'effets risibles en transposant dans ce langage professionnel les idées de la vie commune! Également comique est l'extension de la langue des affaires aux relations mondaines, par exemple cette phrase d'un personnage de Labiche faisait allusion à une lettre d'invitation qu'il a reçue : « Votre amicale du 3 de l'écoulé », et transposant ainsi la formule commerciale : « Votre honorée du 3 courant. » Ce genre de comique peut d'ailleurs atteindre une profondeur particulière quand il ne décèle plus seulement une habitude professionnelle, mais un vice de caractère. On se rappelle les scènes des *Faux Bonshommes* et de la *Famille Benoiton* où le mariage est traité comme une affaire, et où les questions de sentiment se posent en termes strictement commerciaux.

Mais nous touchons ici au point où les particularités de langage ne font que traduire les particularités de caractère. et nous devons en réserver pour notre prochain chapitre l'étude plus approfondie. Ainsi qu'il fallait s'y attendre, et

comme on a pu le voir par tout ce qui précède, le comique de mots suit de près le comique de situation et vient se perdre, avec ce dernier genre de comique lui-même, dans le comique de caractère. Le langage n'aboutit à des effets risibles que parce qu'il est une œuvre humaine, modelée aussi exactement que possible sur les formes de l'esprit humain. Nous sentons en lui quelque chose qui vit de notre vie; et si cette vie du langage était complète et parfaite, s'il n'y avait en elle rien de figé, si le langage enfin était un organisme tout à fait unifié, incapable de se scinder en organismes indépendants, il échapperait au comique, comme y échapperait d'ailleurs aussi une âme à la vie harmonieusement fondue, unie, semblable à une nappe d'eau bien tranquille. Mais il n'y a pas d'étang qui ne laisse flotter des feuilles mortes à sa surface, pas d'âme humaine sur laquelle ne se posent des habitudes qui la raidissent contre elle-même en la raidissant contre les autres, pas de langue enfin assez souple, assez profondément vivante, assez présente tout entière à chacune de ses parties pour éliminer le *tout fait* et pour résister aussi aux opérations mécaniques d'inversion, de transposition, etc., qu'on voudrait exécuter sur elle comme sur une simple chose. Le raide, le tout fait, le mécanique, par opposition au souple, au continuellement changeant, au vivant, la distraction par opposition à l'attention, enfin l'automatisme par opposition à l'activité libre, voilà, en somme, ce que le rire souligne et voudrait corriger. Nous avons demandé à cette idée d'éclairer notre départ au moment où nous nous engagions dans l'analyse du comique. Nous l'avons vue briller à tous les tournants décisifs de notre chemin. C'est par elle maintenant que nous allons aborder une recherche plus importante et, nous l'espérons, plus instructive. Nous nous proposons, en effet, d'étudier les caractères comiques et de déterminer les conditions essentielles de la comédie de mœurs, mais en tâchant que cette étude contribue à nous faire comprendre la vraie nature de l'art, ainsi que le rapport général de l'art à la vie.

H. BERGSON

*La fin prochainement.*

# LA PRINCESSE PAULINE[1]

— 1805-1809 —

Revenue de Florence, en octobre 1804, sous le prétexte pieux de rapporter à Montgobert, près des cendres de Leclerc, le cœur de son unique fils Dermide, mort à Frascati, Paulette a pris sa bonne part des fêtes du Couronnement et, devenue Altesse Impériale tout comme ses sœurs, se tenant, en tant que Borghèse, plus princesse qu'elles ne sont, ayant reçu de l'Empereur un chambellan tel que Clermont-Tonnerre, ayant pris pour écuyer Montbreton, son voisin de campagne, elle ne demande que d'être à Paris et n'aspire qu'à y rester, — car, à Rome aussi bien qu'à Florence, elle s'est ennuyée à périr et la vie contrainte qu'il y a fallu mener lui a été un supplice. A Paris, avec les deux cent quarante mille francs de pension que Napoléon lui a réglés pour l'an XIII et autant que Borghèse tire de chez lui, l'on a de quoi vivre à la rigueur, pourvu, bien sûr, qu'on ne la presse point de payer ce qui est dû encore sur l'hôtel du faubourg Saint-Honoré :

1. Quelque ridicule qu'il y ait à se citer soi-même, je suis bien obligé, sous peine de répéter des choses déjà imprimées, de prier le lecteur de se reporter, pour les événements antérieurs de la vie de Paulette — son mariage avec Leclerc, son expédition à Saint-Domingue, son retour à Paris, ses secondes noces avec le prince Borghèse, son voyage et son séjour à Rome et à Florence, — aux deux volumes publiés ci-devant de *Napoléon et sa famille*; l'étude qui suit étant extraite des tomes III et IV qui vont paraître.

elle n'en a payé jusqu'ici que les cent mille francs avancés par Joseph et deux cent quarante mille francs prêtés par Elisa, laquelle, à cet effet, les a reçus de l'Empereur, mais à condition qu'elle prît hypothèque en règle, car il veut, au cas que Paulette s'émancipe, la tenir par là, en un jour lui enlever sa maison, l'obliger au départ. Mais elle est sage; elle n'a nulle envie de jouer, comme sa sœur Elisa, la princesse lointaine, et elle ne sollicite même pas pour Borghèse une grande dignité qui le mette au pair avec Murat et Eugène. Pourvu qu'elle demeure à Paris, tout est bien, et il semble que l'Empereur lui en accorde l'assurance puisque, par un sénatus-consulte du 27 mars (6 germinal), il confère les droits de citoyen français au prince Camille Borghèse, « celui, dit le président du Sénat, à qui est remis le soin de rendre heureuse la veuve d'un brave et la sœur d'un héros ». Cela n'est guère poli et semble une flatterie.

Au départ de l'Empereur pour le couronnement de Milan, Paulette est souffrante, depuis quelque temps déjà, au point qu'elle n'a pu paraître au baptême de Napoléon-Louis. « Sa santé est évidemment délabrée, écrit Joseph; il paraît qu'elle a la poitrine attaquée. » On lui a prêché la campagne, lui disant que seule elle pourrait la remettre. Elle vient donc, Napoléon parti, s'installer à Saint-Cloud dans les appartements du rez-de-chaussée (14 juin-25 prairial); mais, à peine les arrangements faits et tout mis hors de place pour la contenter, l'air lui paraît trop vif, il faut la porter au Petit-Trianon, meublé tant bien que mal, en grande hâte. Là, tandis que Joseph assure « qu'elle est fort bonne et fort patiente en ses souffrances », elle use son temps à surveiller ses gens, à les reprendre, à rédiger contre eux presque autant de règlements que son grand frère fait de décrets. Lorsqu'elle s'ennuie, la princesse Paulette devient singulièrement minutieuse et tracassière, et, à défaut d'hommes qu'elle s'amuse à désespérer et sur qui elle exerce sa domination, elle s'applique au gouvernement de ses peuples; n'en ayant d'autres que ses domestiques, elle accable ceux-ci d'arrêtés où chacun a son service rédigé en articles de lois. On en fait des extraits qu'on applique sur les pancartes : et il y en a ainsi pour le contrôleur, le premier valet de chambre, le garçon d'appartement,

les valets de chambre, les valets de pied, la lingère, les femmes de chambre, les nègres et le reste. Il y est écrit ce qu'on doit faire et ne pas faire, l'étiquette princière et les économies bourgeoises, et, chaque jour, la princesse ajoute des rallonges, fournit des articles supplétifs ou explicatifs, mais contradictoires, tellement qu'à la fin, nul n'y comprend plus rien, chacun va comme il peut, et tout marche à la diable.

Le 21 juillet (2 thermidor), au moment où la Maison dîne dans l'antichambre et où la princesse, qui s'est dite indisposée, dîne dans son appartement, on aperçoit dans l'avenue des chasseurs de la Garde, arrivant au galop. C'est l'Empereur, de retour hier d'Italie, qui vient voir sa sœur! Les dames s'enfuient pour faire toilette; on enlève rapidement le couvert et la table; mais, dans la précipitation, on oublie un huilier sur une console. « Pas d'ordre ici, l'argenterie traîne, » dit l'Empereur en traversant rapidement. On croit qu'il va entrer chez la princesse, on ouvre les portes, mais, déjà, il est dans le parterre des Orangers, se dirigeant vers le Grand-Trianon. L'Impératrice et le service suivent en courant.

Il revient; cette fois, la princesse est avertie et l'on guette le retour. L'intendant de Paulette est à la porte du petit salon pour en ouvrir les battants, — car, par suite d'une combinaison de la princesse toujours en terreur des courants d'air, au point de les rechercher une bougie à la main tout le long des joints, la porte qui, de la salle à manger, donne dans le grand salon est condamnée par des tapis soigneusement cloués, en sorte que l'on ne pénètre plus dans le grand salon que par une porte dérobée du petit. Tout se passe bien d'abord. L'Empereur, toujours de même allure, arrive à la porte qu'il voit ouverte. « Qui êtes-vous? — L'intendant général, Sire. — C'est un Italien que ton intendant », dit-il à Paulette, qui néglige de relever le propos. Il entre, s'assied, s'installe, se met à causer sérieusement avec sa sœur.

Quelques instants après, débouche l'Impératrice toute hors d'haleine, puis la suite, égrenée. Ne voulant pas troubler la conférence, elle se dirige vers la salle à manger pour passer dans le grand salon, mais la porte est condamnée. On veut arracher les tapis, Joséphine s'y oppose et, morte de fatigue, s'assied sur la première chaise venue, une chaise de paille.

Au bout de quelque temps, Napoléon sort ; il paraît de méchante humeur, et, en voyant l'Impératrice assise, dans une salle à manger, sur une escabelle d'antichambre, son humeur se mue en colère. A l'intendant qu'on a appelé et qu'il croit toujours Italien, il jette des lambeaux de phrases irritées où l'autre, qui ne comprend rien, répond à tout hasard qu'il n'a pas d'ordre à donner dans une maison impériale.

— Vous n'êtes donc pas Italien?

— Non, Sire.

— Eh bien! vous êtes un imbécile, — et il repart du même pas, suivi de Joséphine et du service.

L'intendant n'est pas content, mais Paulette rit comme une folle; elle est toute gaie, joyeuse et vivante; elle vient d'obtenir que l'Empereur la débarrasse de Borghèse. Voilà beau temps que ses moyens de joli homme ont cessé de plaire et qu'il ennuie à la mort : c'est de sa présence qu'elle est malade. L'a-t-elle dit à son frère, a-t-elle trouvé quelque bon prétexte? Ce qui est sûr, c'est qu'à peine rentré à Saint-Cloud, l'Empereur écrit à Bessières cette lettre, qu'il a soin de dater de la veille : « Mon cousin, j'ai nommé M. Borghèse chef d'escadron à la suite des Grenadiers à cheval de la Garde. Recommandez-le au major qui reste afin qu'on lui apprenne les détails et les manœuvres du corps et que, dans quelques mois, il puisse commander un régiment, » Et, trois jours après, au même : « Vous donnerez l'ordre au prince Borghèse, chef d'escadron des Grenadiers à cheval de ma garde, de se rendre à Boulogne. Recommandez à Ordener d'avoir soin de lui et de lui faciliter tous les moyens pour apprendre son métier. Il doit envoyer dès demain ses chevaux à l'armée. » Voilà une vocation que Borghèse ne soupçonnait pas, et l'Empereur aura beau, le lendemain (5 thermidor), dorer d'une des Toisons du roi d'Espagne cet uniforme déjà traversé du cordon de Grand Aigle, celui « auquel est remis le soin de rendre heureuse la veuve d'un brave et la sœur d'un héros » se passerait fort bien du bonnet à poil dont sa femme le coiffe.

Mais Paulette est si joyeuse! A présent « sa santé va toujours de mieux en mieux. Le temps seul la contrarie. Il est, dit-elle, d'une variété qui impatienterait une sainte ». Il ne l'a

pourtant pas consultée. Malgré le temps, ce ne sont que fêtes, que petits bals, que promenades aux environs, et, pour elle et ses invités, les grandes eaux jouant à Versailles avec l'égaiement d'une musique militaire. A présent, Trianon l'enchante et, sans avoir même la tentation d'aller à quelques eaux, elle y reste toute la belle saison.

A l'automne, elle rentre en son hôtel du faubourg Saint-Honoré : de Boulogne, Borghèse est parti tout droit pour les Allemagnes, où il brille peu. On conte même, pour s'égayer, les interjections de désespoir qu'il a poussées sur une égratignure, et si l'histoire revient à Paulette, elle n'est pas pour changer ses sentiments. La femme de Leclerc a ses preuves faites; mais ce n'est point de Borghèse qu'il s'agit. Il est loin, que n'est-il plus loin encore! Pour la première fois, Son Altesse Impériale, ouvrant ses salons, va recevoir, et c'est la grande affaire. Il faut que tout soit d'une correction parfaite, et, comme dit la princesse, « d'une propreté égale à l'élégance ». Sans doute, ce n'est pas ici le luxe un peu tapageur de l'hôtel Thélusson, ni la splendeur des décorations de l'Élysée, mais tout a bon air et la cour d'honneur comme le jardin donnent à la fois du solennel et de l'agréable. Les appartements de réception — avec, au rez-de-chaussée, passé les trois antichambres d'étiquette, la grande salle à manger qu'éclairent deux lustres à seize lumières en bronze doré à têtes de zéphyrs, le salon jaune, le salon d'honneur aux draperies de velours ponceau, la chambre à coucher de parade, toute de satin bleu clair et suivie d'un boudoir violet; au premier étage, encore des salons : un carmélite, un vert, un bleu, — n'ont rien qui fasse tapage et n'en sont que mieux appropriés. Les lundis, les vétérans qui fournissent le poste endossent la grande tenue; les valets de pied et le suisse d'appartement, en culotte et veste rouges, en habit bleu ruisselant d'or, sont à peindre sous cette livrée Borghèse que Paulette va bientôt changer pour la livrée impériale: tout est neuf, fleuri, et l'accueil est pareil, « la jeune princesse recevant avec les grâces qui lui sont naturelles et qui la font généralement chérir ». Il est vrai qu'à des soirs, l'on trouve la porte fermée. Son Altesse Impériale est souffrante ; au moins le dit-elle, et sa dignité l'a empêchée de prévenir.

C'est surtout à partir du 11 janvier 1806 que cette lubie prend à Paulette : son époux est revenu, revêtu, pour prix de sa gloire, du grade de colonel et désigné pour le 1er Carabiniers. Sa garnison est à Lunéville; c'est bien près; et ce n'est pas la passion de faire du service qui l'y retiendrait : mais ce n'est pas encore assez près de Paris à son gré, et il demande Versailles, qu'on lui accorde. Paulette enrage; pourtant, il faut paraître aux réceptions officielles, à l'occasion du retour de l'Empereur, aux spectacles de circonstance, aux concerts des Tuileries, aux bals chez les ambassadeurs et les ministres. Decrès, le gros Decrès, se relève par une invention de cérémonial qui plaît en rappelant les temps si loin déjà où il parlait amour et même mariage. A l'entrée de la princesse à l'hôtel de la Marine, deux courriers qui se trouvent dans le vestibule, chacun avec deux girandoles allumées, les portent en croix au-devant d'elle jusqu'à la porte de l'antichambre où sept valets en grande livrée bordent la haie, tandis que le suisse frappe trois fois et salue de la hallebarde; un huissier alors la précède jusqu'au salon réservé. Elle trouve cela noble.

Chez elle, il faut donner à danser. l'Empereur le veut : mais comme elle y met peu d'entrain lorsque le carabinier se présente, toujours noir, charbonné, vibrant et décevant. Comme elle sait à quoi s'en tenir, tout de lui l'énerve à crier, façons, paroles, rire, gestes, tout : il ne s'en doute pas et persiste.

Autre ennui : la querelle à propos de Stéphanie de Beauharnais, traitée par l'Empereur en fille adoptive et, par une solennelle décision, préférée pour le rang et les honneurs à toutes les princesses, même à Madame! Et aux fêtes données pour le mariage de cette pécore, il faut paraître, quoi qu'on en ait : l'Empereur l'exige.

Une compensation : Borghèse est parti pour l'Italie le 9 mars : une autre : dans ces décrets du 30 mars, où il institue la constitution du Grand Empire, Paulette a sa part désignée. Mais ce n'est plus Paulette qu'il faut dire : *Paulette* sent son Italie, cela est gentil, gracieux et rare, mais enfantin un peu et bon pour une petite fille. Lorsqu'on devient princesse à principauté, c'est *Pauline* qu'on s'appelle, cela est autrement noble et cornélien. Donc, Paulette se mue en Pau-

line, comme Annonciade se mua en Caroline, et Marianne en Elisa : « La principauté de Guastalla étant à notre disposition, dit l'Empereur, nous en avons disposé comme nous en disposons par les présentes en faveur de la princesse Pauline, notre bien-aimée sœur, pour en jouir en toute propriété et souveraineté sous le nom de princesse et duchesse de Guastalla. Nous entendons que le prince Borghèse, son époux, porte le titre de prince et duc de Guastalla, que cette principauté soit transmise, par ordre de primogéniture, à la descendance masculine, légitime et naturelle de notre sœur Pauline et, à défaut de ladite descendance masculine, nous nous réservons de disposer de la principauté de Guastalla à notre choix et ainsi que nous le jugerons convenable pour le bien de nos peuples et l'intérêt de notre couronne. »

Guastalla? Cela sonne à l'oreille; mais où est-ce? Et, à tout venant, Pauline demande des informations. Qu'est-ce, Guastalla? Et sa moue se dessine lorsque, des gens instruits, elle apprend que son duché a dix kilomètres carrés et dix mille sujets plus ou moins, que la capitale présente des beautés non pareilles, savoir un château, une cathédrale, huit églises, un collège, une bibliothèque, un théâtre et, sur la place du Marché, la statue de Ferdinand I^er^ de Gonzague par Leone-Leoni. Qu'il reste à Guastalla, Ferdinand I^er^. Ce n'est pas la princesse Pauline qui l'ira rejoindre! Que Guastalla ait dépendu de Crémone, puis de Mantoue, et ait été, en 1406, érigé en comté par le duc Marie Visconti, en faveur de Guido Torelli, mari de sa cousine; que Ludovica Torelli l'ait vendu, en 1539, au vice-roi de Naples Ferdinand I^er^ de Gonzague, fils du marquis de Mantoue; que les Gonzague l'aient possédé comme principauté et duché d'Empire jusqu'en 1746; que, à la mort sans hoirs de Joseph de Gonzague, Marie-Thérèse s'en soit emparée comme d'un fief tombé en déshérence; qu'elle l'ait cédé deux ans plus tard au duc de Parme; que le Premier consul l'ait recueilli, avec Parme et Plaisance, lors de la fondation du royaume d'Étrurie, que veut-on que cela fasse à Pauline? Elle se soucie moins encore de faire le bonheur des gens de Guastalla que des gens de Florence ou de Rome; régner n'est point de son goût comme il est de celui de sa sœur Elisa, et elle ne veut de sujets que ceux qu'elle

choisit : aussi, après avoir reçu les compliments du sénat de France sur sa nouvelle dignité, elle s'ingénie à en tirer parti.

Certes, comme dit l'Empereur, « elle ne demandera pas mieux que de céder Guastalla au royaume d'Italie », pourvu qu'elle retienne le titre et les biens allodiaux, même le titre seul, et, du prix qu'elle en aura, elle s'achètera en France une belle terre. Pour la forme, il faut l'avis de Borghèse, qui, sa femme venant à mourir avant lui, a réserve de l'usufruit, mais lui non plus n'envie point la gloire de Ferdinand I^er et, à son retour d'Italie, le 29 avril, il s'empresse de consentir. Marché fait. « Ma sœur, écrit l'Empereur le 24 mai, vous trouverez ci-joint le décret que je viens de prendre pour la cession de votre principauté de Guastalla au royaume d'Italie. Vous verrez que mon trésor d'Italie vous paiera six millions dont cent cinquante mille livres en juillet et le reste en trois ans. La principauté de Guastalla n'étant pas aliénable et devant retourner à la Couronne à défaut d'héritiers mâles, mon intention est que le prix en soit employé à acheter en France un domaine de même valeur. Voyez donc à charger vos hommes d'affaires de s'occuper de cette affaire. » Cette cession, qui est confirmée le 14 août par un sénatus-consulte, n'est pas sans quelque avantage pour le trésor, car l'Empereur, ni Pauline n'ont découvert en France un domaine de six millions : il a fallu se rabattre sur le Raincy dont on offre un million. Encore, l'Empereur est convaincu qu'Ouvrard, qui tenait le Raincy de M. de Livry, lequel l'avait acheté à la déconfiture du duc d'Orléans, n'en a fait qu'une vente simulée à M. Destillères et en est toujours propriétaire ; et, comme il a sur Ouvrard d'anciennes créances, il cherche un moyen de les liquider, en rattrapant de lui le million qu'il aura à payer pour Pauline. A ces sortes d'affaires, il porte la même attention qu'aux plus grosses parties de politique, un pareil mélange de ruse et de violence, plus de patience peut-être ; c'est comme un jeu où il s'occupe et se distrait ; mais l'adversaire qu'il trouve est de taille à lutter et ne se laissera pas prendre.

Ce million mis en réserve, l'Empereur emploie près de trois millions en deux cent mille francs de rente, provenant de recouvrements opérés sur les débets des comptables, qu'il fait,

au cours du jour, immatriculer au nom du duché majorat de Guastalla. « Cet arrangement, dit-il à son ministre, donnera quelques secours au trésor et lui épargnera l'embarras d'une vente partielle de rentes qui pourrait être mal interprétée. » En même temps, il fait rechercher, dans les propriétés de la Caisse d'amortissement, des biens nationaux, pour une somme de trois millions, afin de les attribuer, au prix d'achat et selon les mêmes règles, à la princesse. Ainsi, les six millions payés par le royaume d'Italie rentreront au moins en nue propriété au trésor de France qui n'aura à payer que la rente; qui y perdra, ce sera Pauline si, pour les quatre cent mille francs que lui rendront ensemble ses nouvelles possessions, et les cent cinquante mille que fourniront les biens allodiaux de Guastalla, elle doit renoncer à son traitement sur le trésor de la Couronne, lequel pour quinze mois — du 1er vendémiaire an XIV au 31 décembre 1806 — a monté à 546 666 francs, plus deux gratifications, les 2 vendémiaire et 7 février, ensemble de 370 000 francs, au total : 916 000 francs.

De tout cet arangement, elle s'inquiète peu : elle a remis ses intérêts au grand frère et elle fait bien. S'il la débarrassait de Borghèse ce serait mieux; mais, quoique restant à Paris, Borghèse se rend moins gênant. Après quelques scènes de jalousie sur les fréquentes visites que reçoit sa femme d'un certain comte de L..., il paraît avoir pris son parti et se console avec des dames de l'entourage. Il se mêle aux divertissements de la Cour impériale, dont Pauline s'abstient sous prétexte de santé; il est des chasses et des voyages à Rambouillet et mène la vie de garçon, tandis qu'au milieu de mai, la princesse retourne s'installer au Petit-Trianon. Elle n'en a à ce moment que pour sa sœur Caroline, qui a besoin d'elle et s'entend à la prendre. Ce ne sont à Trianon que bals et concerts, où Caroline s'empresse. Avant le départ de Murat pour ses États de Berg, c'est une représentation, par les acteurs des Variétés, de *Cendrillon* et du *Désespoir de Jocrisse*. Malgré sa couronne toute neuve, le gouverneur de Paris rit si haut et s'amuse si bien que Brunet s'enhardit à demander la protection de Son Altesse pour transporter son théâtre du Palais-Royal à la salle qu'il fait construire sur le boulevard. La gaieté rend généreux. Le prince promet.

Sans attendre la terminaison de son affaire de Guastalla au début de juillet, Pauline part pour Plombières, non sans jeter au passage un regard d'envie sur ce Raincy tant désiré et qui lui échappe. Un tel voyage n'est pas simple : car, outre ce qu'emportent d'ordinaire les grandes dames comme elle, argenterie, cuisine et meubles, elle a des raffinements qui lui appartiennent. Il lui faut, d'abord, son lit et ses matelas avec la housse de lit en taffetas bleu ; puis la chaise à porteurs dont elle ne se sépare point, et qu'on hisse sur l'impériale de la voiture de suite, la chaise aux rideaux de taffetas vert bordés en mollet vert et aurore où, pour les pieds, il y a des édredons en taffetas vert ; l'attelage à présent est de quatre grands laquais en livrée qui vont par paire. Jadis, c'était plus conte de fées : Jérôme ayant, de ses voyages, ramené à sa sœur deux sauvages de sept pieds de haut et un petit négrillon, bossu, tordu, bancal et haut au plus de trois coudées, on les avait tous trois chamarrés d'or, d'argent et de plumes, et on attelait les deux géants à un hamac, le nain faisant fonction de commandeur ; mais, cela tirant vraiment trop l'attention, il avait fallu rentrer dans l'occident. Si forts que fussent les laquais, la princesse pourrait-elle à Plombières courir la montagne en tel équipage? Montbreton, qui en doutait, avait fait construire une litière selon les anciennes modes d'Espagne et d'Italie; il avait acheté en Auvergne quatre beaux mulets, mais vainement, pour les dresser, déploya-t-il toute sa science, le secret en était perdu et la litière, expérience faite, ne put servir. Outre la litière, la chaise et le lit, il y avait la baignoire, et si, à Paris, la princesse se contentait de deux bains de lait par semaine, à dix pintes, coûtant six francs pour chaque bain, en voyage, ce n'était pas trop d'un chaque jour à la descente de voiture, et, après le bain, la douche faisait mieux encore.

La princesse s'est annoncée, à Bar, chez son ex-beau-frère, M. Leclerc, préfet des Vosges. Elle a commandé son bain. La chose n'est point facile dans une petite ville, mais un préfet ! M. Leclerc dépêche donc dans les villages voisins tous les soldats de la compagnie de Garde départementale. Chacun revient avec son pot de lait et l'on commence à faire chauffer quand arrive la voyageuse. « Portez-moi comme autrefois, dit-elle, mon cher petit frère », et le préfet de reprendre ses

anciennes fonctions. Il sait, comme chacun, que la princesse ne pose point le pied à terre sauf pour danser et semble avoir oublié qu'on marche. Elle a tout exprès son premier valet de chambre, un grand diable de nègre nommé Rode qu'elle a tout petit ramené de Saint-Domingue et qui la porte de pièce en pièce. Donc, le préfet la prend et la dépose dans le plus bel appartement de l'hôtel. « Et mon bain? dit-elle en câlinant. — Il est prêt. — Et ma douche? — Ah! c'est plus difficile, il n'y a pas d'appareil. — N'est-ce que cela? Faites percer le plafond juste au-dessus de la baignoire que vous allez établir ici, dans ma chambre. Pardon de l'embarras, mon cher petit frère, mais c'est nécessaire à ma santé. » Et l'on fait comme elle a voulu : et le préfet en recueille un gracieux adieu, des éclaboussures de lait sur tous ses meubles et, dans son appartement, l'odeur prolongée d'une vacherie mal tenue.

Elle arrive enfin à Plombières et là, sans doute, le séjour parut singulièrement agréable et court, car elle y rencontra l'homme qui, pendant près d'une année, eut l'art d'exercer quelque influence sur son esprit et sur cœur, et dont le souvenir ne s'effaça jamais de sa mémoire.

Louis-Nicolas-Philippe-Auguste de Forbin avait alors moins de trente ans. « Une taille élevée, une tournure élégante et noble, de beaux yeux, des traits réguliers et qui rappelaient les belles têtes du siècle de Louis XIV, en faisaient ce qu'on eût appelé dans l'ancienne Cour un gentilhomme accompli. Un esprit vif et enjoué, beaucoup d'imagination, le désir de plaire », le rendaient tout à fait aimable. Les femmes en raffolaient. « Il était remarquable, a dit l'une d'elles, jusque dans sa parole qui était élégante et gracieuse. » Et puis, tous les talents : peintre, poète, romancier, architecte, quoi encore? Il s'entendait à tout et, nonchalamment, en grand seigneur, se plaisait à ce qui était d'art. Chevalier de Malte en naissant — car il était de cette grande maison, qui, depuis Pierre Forbin, qualifié Miles en 1350, a fourni des gouverneurs de province, des grands sénéchaux, des premiers présidents en parlement, des ambassadeurs et des cardinaux et qui, ayant possédé entre ses diverses branches les marquisats de Janson, de la Roque et des Issarts, la baronnie d'Oppède, les seigneu-

ries de la Barben, de la Marte et de la Gardane, est entre les meilleures de Provence, — il avait, dès l'enfance, manié des crayons et avait, à Aix, pris des leçons d'un nommé Constantin, chez qui il connut Granet : de là, une liaison qui le suivit toute sa vie. A la Révolution, sa famille se réfugia à Lyon, où son père et son oncle furent tués pendant le siège. Sa mère parvint à échapper et s'alla cacher à Vienne en Dauphiné. Là, peut-être fut-il alors pris par la réquisition, mais il fit comme tant d'autres, et, ayant retrouvé quelque argent, s'envola vers Paris. Il y reprit des études que, à Lyon, il avait un peu poussées avec Boissieu, entra dans l'atelier de Demarne et de là passa chez David. Ce n'est point que l'art, tel qu'il le comprenait, eût besoin de tels exemples. Il s'appliquait à des paysages historiques, à des tableaux de chevalet du genre où excellait Duperreux : sites arrangés pour être agréables et que rend intéressants une scène qu'on dit arrivée : cela serait mauvais ou pire d'un homme du métier, mais d'un ci-devant marquis ! Et les Forbin avaient d'autant plus d'amateurs dans le beau monde que leur auteur mettait une grâce infinie à les offrir et tout son art à les faire payer.

En 1799, une jeune fille jolie et riche, mademoiselle de Dortans, s'éprit de lui et l'épousa, mais ne le sut point garder, et, en 1802, il partit pour Rome avec Granet. On prétend que ce fut là qu'il fut présenté à Pauline. Peut-être, mais rien de plus. Telle qu'elle est, de la façon dont elle est entourée, elle n'eût pu cacher si longtemps ses préférences. Nulle trace de lui qu'on relève avant 1806 et ce séjour à Plombières.

Tout de suite, il plut. Connaisseur en toutes choses et, en chacune, excellant à se faire valoir, pratique de toutes les habiletés de l'homme à succès, prêt à tous les jolis divertissements d'esprit, beau sans afféterie, intelligent sans prétention, savant sans pédanterie, joignant, à la vigueur d'un portefaix, à la désinvolture d'un grand seigneur, à la rouerie d'un Provençal, cette sorte d'auréole que donnent la ruine imméritée, le malheur et des dettes, il était, comme on a dit, de ces rares mortels de qui toutes des femmes souhaitent l'amour et à qui tous les hommes le pardonnent. Il avait eu beaucoup de bonnes fortunes : celle-ci passait toutes les autres, réparait le passé et assurait l'avenir.

Vers ce temps, Chateaubriand le rencontra à Genève « dans la béatitude. Il promenait dans ses regards le bonheur intérieur qui l'inondait; il ne touchait pas terre. Porté par ses talents et ses félicités, il descendait de la montagne comme du ciel, veste de peintre en justaucorps, palette au pouce, pinceaux en carquois. Bonhomme néanmoins quoique excessivement heureux. » Pauline s'en trouve toute adoucie. Elle écrit à Joséphine des lettres presque tendres : « Plaignez-moi, Madame, lui dit-elle, d'avoir été obligée de sacrifier à ma santé le plaisir d'être près de vous à Saint-Cloud. Je me rappelle sans cesse vos aimables soins pour moi et je trouve Camille bien heureux; le chagrin d'en être séparée augmente encore mes regrets. » L'ironie est forte : mais qui s'y laisse prendre? — pas Joséphine, à coup sûr : Borghèse non plus. Il fait grande chère et mène joyeuse vie au camp de Meudon dont l'Empereur l'a nommé major général; il ne doit s'éloigner ni jour ni nuit; mais, comme un écolier vicieux, il s'efforce par quantité d'inventions plaisantes de dépister la surveillance, d'échapper aux alertes que lui ménage à tout instant son impérial beau-frère.

On a annoncé que la princesse viendrait avec sa mère passer quelques jours au château de Brienne avant de se rendre à la Cour pour la fête de l'Empereur. Fausse nouvelle : Pauline reste à Plombières; il y pleut, les promenades sont impossibles, le traitement est fini; elle reste et, pour prétexte bizarre, elle plaint sa santé beaucoup moins bonne que pendant les eaux, mais tout lui plaît si bien d'ailleurs que, le 9 septembre seulement, on signale de Nancy son passage. Elle a demandé à Louis de lui prêter Saint-Leu pour l'automne, mais elle s'arrête quelques jours à Paris où il faut qu'elle prenne congé de l'Empereur partant pour Mayence et la guerre de Prusse, qu'elle fasse ses adieux au cher époux qui s'en va gagner de la gloire avec ses Carabiniers. Bon voyage lui souhaite-t-elle et, au début d'octobre, elle s'installe à Saint-Leu où Forbin, dont elle vient d'obtenir la nomination de chambellan (5 octobre), l'accompagne officiellement. La maison a trouvé son maître et, comme il mène la princesse, Forbin se charge de mener les gens. Ce grand zèle dura trois mois, mais qui furent bien employés. Au commencement de

1807, « on signalait avec affectation l'élégant équipage du chambellan et ses jolis chevaux blancs, et l'on s'étonnait de ses dettes enfin payées ».

Pauline est rentrée à Paris où elle se tient en joie. Sa santé est parfaite. « Les bonnes nouvelles que nous recevons de l'armée, écrit-elle, ne contribuent pas peu à l'améliorer. » L'Impératrice étant à Mayence, elle se prête fort à faire, avec Caroline, les honneurs de Paris et, jolie plus peut-être qu'elle ne le fut jamais — car l'amour l'embellit encore, — elle est pleine de grâces pour chacun. Elle donne des dîners de soixante couverts, elle ouvre les salons à quiconque est présenté. Pour recevoir avec dignité les ambassadeurs, ce n'est pas trop des deux princes de l'Empire lui faisant cortège dans ses appartements. Tout était élégant, mais tout, à présent, a pris l'air qui convient et la direction est assez ferme pour qu'on la sente à tous les étages.

La Maison d'honneur que l'Empereur a déjà presque complétée en 1805 est, de toutes celles des princes, la plus éclatante en noms illustres, la plus fournie de jolies femmes et la mieux instruite de l'étiquette. L'aumônier, le cardinal Spina, retenu à son siège de Gênes, ne paraît guère, mais on a deux chapelains, l'abbé de Maussac et l'abbé de Saint-Gérat, tous deux de belle mine, de bonne maison et de noble tournure; pour faire les honneurs, on a Clermont-Tonnerre et Forbin qui s'y entendent; Montbreton, l'écuyer, veille aux voyages. Madame de Champagny, la dame d'honneur, fait peu de service, étant constamment attachée à son mari qu'elle adore; d'ailleurs, elle représenterait peu, s'habillant mal ou point, tant elle pousse loin l'insouciance de sa personne; mais les dames pour accompagner compensent. Elles sont entre les belles du jour: madame de Chambaudoin d'abord, dont le mari, préfet de l'Eure, pare sa table, à ses grands dîners, des fleurs artificielles dont sa femme s'est coiffée l'hiver; madame de Bréhan de Plélo, mademoiselle de Crécy, toute mignonne en sa jolie taille, blonde, exquise de pieds, de dents, de peau et d'esprit, — ces deux viennent d'Elisa qui, devenue Lucquoise, les a repassées a sa sœur; — puis l'admirable madame de Barral, mademoiselle de Mondreville, alliée aux Beauharnais par son beau-frère, très grande, la tête peut-être un peu trop petite

pour sa taille, mais si jolie avec ses traits d'enfant. Madame d'Arjuzon, qui était digne de ses compagnes, a suivi Hortense à la Haye, mais l'on a pour se dédommager le bataillon des lectrices et des dames d'annonce : d'abord mademoiselle Barolis, de Saint-Roman, qui vient d'épouser M. Dupré de Saint-Maur, le secrétaire des commandements, puis une petite Dormy, assez sotte, indiscrète et maladroite, mais faite à peindre, enfin mademoiselle Millo, fille d'un ancien gouverneur de Monaco, quasi adoptée par le chevalier de Pougens et, pour son malheur, sœur de madame de Campestre : elle est mignonne, fûtée, pleine d'esprit et de grâce, instruite comme un homme qui le serait beaucoup, rusée comme une femme qui le serait infiniment. C'est, en la place très modeste que la misère l'a forcée de rechercher et où d'ailleurs elle ne restera qu'un temps, la personne la plus remarquable de la Maison, c'est la favorite de la princesse, chez qui elle conduit bien des choses et, malgré l'étiquette, on se plaît à la voir au salon.

Cela fait une jolie cour et il est tout simple que tout le Paris officiel souhaite d'y être admis : mais la princesse ne fait point qu'ouvrir sa maison, rien ne lui plaît mieux que de recevoir des fêtes. Aux bals que lui offre l'Archichancelier, elle arrive des premières, trouve à son gré de danser et part des dernières. Jamais elle ne fut plus élégante, et c'est une gaieté aux yeux, ses robes d'alors : en voici une de satin blanc sur un dessous de satin vert avec torsades d'or et tulle d'or au corsage ; en voici de velours vert, de velours blanc, de satin rose garnie en pointes à dents, de satin rose brodée en perles ; surtout celle-ci de satin blanc, brodée en or, avec soufflets de satin vert et or, où la broderie seule a coûté mille quatre-vingts francs. Ce n'est rien encore près de la robe en point d'Alençon de six mille francs, mais faut-il, devant ces splendeurs, abaisser les quarante robes qu'elle fait faire à sa petite Leblanc ? Cette petite Leblanc fait presque aussi bien que Leroy et on la paye moins, et c'est pourquoi on l'emploie davantage. Car, si élégante qu'elle soit, et si dépensière qu'elle paraisse, Pauline sait compter, et elle compte. A Leroy, le couturier, elle fournit toutes ses étoffes qu'elle achète elle-même chez Nourtier, *Au Page*. Si elle paye dix-huit francs les façons à Leroy, c'est dix francs seulement à mademoiselle Leblanc. Si elle paye à

Leroy trente-six francs des capotes — peluche et satin rose, satin blanc et tulle, satin blanc et velours serin — même cent vingt francs des toques de satin ou de velours à trois plumes, elle a chez madame Guérin, 26, rue du Bac, des chapeaux en ruban de taffetas bleu écossais avec bouquet de giroflées de Mahon pour vingt-quatre francs et des capotes en satin et taffetas blanc pour dix-huit; chez madame Debray, elle en prend même à douze francs qui ne lui vont pas plus mal; et elle marchande, et elle rabat, et elle refuse. A Nourtier, chez qui elle achète en un mois pour 14 348 livres 15 sous, elle impose une diminution de quatre cent dix francs; à la brodeuse qui ne lui a pas livré au temps marqué, ce qu'elle a commandé, elle laisse pour compte les couvre-pieds de mousseline de l'Inde ou de toile de coton, les têts d'oreillers et les mouchoirs de batiste. L'amusante personne dont on ne saurait dire qui l'occupe davantage de sa beauté ou de sa santé : la voici chaussant des souliers fourrés sur des bas de laine, gantant ses mains pour la nuit de gants préparés, passant des jupons ouatés où il ne faut pas qu'on oublie le *faux cul* de deux francs; même, se culottant d'un caleçon de tricot fin auquel sont montées des ceintures de basin croisé doublées de perkale; deux fois la semaine, ce sont toujours les dix pintes de lait pour le bain; et, qu'est-ce donc, cet étui en maroquin rouge doré, doublé de velours blanc qui, en son double fonds, renferme un vase ovale en porcelaine dorée et que l'on porte avec déférence en quelque lieu qu'aille Son Altesse Impériale?

Passé le jour de l'an, encore des fêtes : c'est, pour la Sainte-Pauline, un vaudeville de Forbin et de Dupré de Saint-Maur, où paraît toute la petite cour et où d'Aigrefeuille, l'acolyte de Cambacérès, qui fait office de souffleur, sort de son trou, pour chanter, en son éternel habit violet, un couplet d'adulation comique; Joséphine revenue, c'est avec un redoublement des bals parés ou masqués, les cercles aux Tuileries où parfois la princesse, sous prétexte de santé, se fait porter en négligé; la fameuse fête pour laquelle Cambacérès emprunte le Petit-Luxembourg à Julie; puis la fête à Malmaison pour la Saint-Joseph où la troupe impériale joue la comédie au naturel et dans les pièces de Longchamps et d'Alissan de Chazet. Jusqu'au

dernier jour, Pauline, malgré toutes les leçons qu'elle a prises de Grasset, se demande si elle pourra paraître. A l'avant-dernière répétition, elle a donné les répliques de son fauteuil et a fait chanter les couplets par sa lectrice. Mais, le jour de la représentation arrivé, son costume lui sied à miracle ; du coup, elle est sur pied, elle joue, elle danse, elle chante — presque aussi faux que sa sœur madame Murat — elle est ravie de se montrer et le public est ravi de la voir.

Au printemps, elle annonce qu'elle ira prendre les eaux en Provence et y passera le temps qu'il faut pour que ses architectes élèvent, au-devant de son palais, sur le jardin, des galeries où elle compte mettre en belle vue les tableaux Borghèse ; le prétexte à première vue paraît étrange, et l'Empereur, sans être encore averti, soupçonne quelque mystère et refuse la permission. Mais Pauline insiste ; sa santé en dépend ; sa vie même. On ne peut le lui refuser. Après un essai d'installation au pavillon de Mousseaux emprunté à l'Archichancelier, à la mi-avril, elle s'en vient à Saint-Leu attendre la décision suprême qui doit arriver de Pologne. Napoléon pense que sa sœur serait mieux à la campagne, et il a fait reprendre les négociations pour l'achat du Raincy ; mais, en principe, il n'a rien contre une saison aux eaux : « Je ne m'y suis opposé que comme conseil, écrit-il à Cambacérès, parce que je vois que les médecins conseillent les eaux à leurs malades quand ils veulent s'en débarrasser et je regardais comme préférable qu'elle attendît la santé dans sa maison sans courir la chercher sur les grandes routes. » C'est un exeat en règle et Pauline se hâte d'en profiter. Sa mère, mieux avertie, ne voit pas ce départ sans inquiétude. « Je ne suis pas du tout tranquille sur sa position sous plusieurs rapports, écrit-elle à Fesch, qui doit la recevoir à Lyon ; son état habituel de souffrance me déchire l'âme » ; et puis, dans sa suite, une seule personne mérite confiance, M. de Montbreton, un bien honnête homme. Aussi Madame l'a-t-elle chargé de lui donner des nouvelles avec la plus grande exactitude et de ne rien lui laisser ignorer de tout qui pourra se passer.

A peine, de Villiers où elle est venue pour être toute portée pour l'embarquement, Pauline est-elle montée sur le coche d'eau, meublé et décoré tout exprès, qui la conduira à Auxerre

où l'attendent ses équipages, et d'où elle doit gagner Lyon, que l'Empereur, inquiet, lui aussi, *sous plusieurs rapports*, écrit à l'Archichancelier : « Je suis bien fâché que vous ne m'ayez pas dit que l'on n'était pas d'accord sur le bien que ferait le voyage de Provence à la princesse Pauline. Vous savez que je m'y étais d'abord opposé et que j'y étais contraire, mais on m'a écrit que toute la Faculté le voulait et j'y ai consenti. Si j'avais reçu votre lettre plus tôt, je ne l'aurais certainement pas autorisé. »

En attendant, Pauline est à Lyon où l'oncle Fesch la retient trois jours ; il a de la morale à lui faire, des avis à lui donner, mais elle oppose constamment sa santé ; il lui faut les eaux d'abord — elle ne dit pas lesquelles. — mais elle ne se rétablira parfaitement que si elle passe un hiver dans le Midi. C'est un jalon qu'elle plante par la main de l'Église et qui n'est pas mis là sans dessein. Si câline elle se montre pour Fesch qu'il l'accompagne quelques heures en descendant le Rhône. Pourtant, il a des soupçons, Madame lui a écrit ; même ils devinent tous deux l'objet du voyage. Il y a eu des scènes et, pour surveiller sa nièce, le cardinal détache près d'elle son vieil ami monseigneur Isoard. Mais Pauline est si adroite qu'elle a bien su le retourner, et elle continue ses gentillesses quand, arrivée le 22 mai à Aix-les-Bains, elle se charge des frais de la procession de la Fête-Dieu. A Aix, elle inculque à Montbreton et à madame de Bréhan, qui composent toute sa suite, qu'ils ont un besoin urgent de ces eaux-là, mais que, pour elle-même, il en faut d'autres ; elle leur signifie en même temps qu'elle n'a que faire d'eux et elle part seulement avec sa lectrice et les domestiques affidés pour un trou des Basses-Alpes, Gréoux, où l'on accède par des chemins hypothétiques, mais où les eaux sont souveraines : celles-là et point d'autres. A peine arrivée, elle se hâte d'en informer Jérôme pour qu'il le répète à l'Empereur, auquel, un peu plus tard, elle rendra compte des effets produits. De même écrit-elle à Lucien, lui donnant de ses nouvelles, affirmant pour lui sa tendresse ; de même à Madame et à Fesch, qu'elle remercie de lui avoir envoyé Isoard ; car elle ne le craint point, ayant en son petit doigt de l'esprit pour rouler toute la Rote. Cela fait, elle n'a plus que patience à prendre : elle touche au port. Forbin va

venir; elle l'attend : au surplus, voici qu'elle lui parle elle-même[1] :

N° 17. Gréoux, 10 juin, à une heure après midi.

Bien-aimé, pas de tes lettres ce matin. Je suis bien impatiente d'en recevoir puisque, ta dernière, tu me disais avoir la fièvre. J'espère que ce ne sera rien et que mon A sera tout à fait bien portant. J'ai pris encore ce matin mon bain et bu quatre verres d'eau qui sont assez bien passés, mais, en sortant du bain, je me trouve bien faible, mais je suis persuadée que je m'en trouve bien. La petite Marie (?) va très bien, elle est presque guérie. Tu as écrit à Ma.... que tu viendrais bientôt à Aix et que tu avais été malade, mais que les soins bien attentifs de madame Derville et que *vous aviez été si dorloté* que vous vous en trouviez bien mieux. Elle est heureuse, madame Derville! Vous soigner, vous voir, pouvoir librement avouer ses sentiments pour vous, son sort est digne d'envie. Pour moi, qui suis obligée de me contraindre, de me cacher, mais qui t'aime, qui te chéris, qui t'en ai déjà donné tant de preuves, et qui ne peux être heureuse que par toi, eh! n'es-tu pas mon époux? Le mien a-t-il mérité ce titre si doux, si sacré. Non, il ne l'a pas mérité, car sans cela *tu ne serais pas le mien.* Aussi faut-il me rendre amour pour amour, confiance pour confiance... croire que tout ce que je fais est pour notre bien, pour le bien de notre amour. J'ai fait là-dessus toutes mes réflexions et je tiens plus que jamais à ce que tout ce qui nous entoure soit bien persuadé que tout est fini entre nous, que nous puissions être tranquilles. Autrement, qu'arrivera-t-il? Que le médecin est bien décidé à faire le diable et à s'en aller. C'est lui qui a tout découvert à M. Ho...[2], non pas par méchanceté, mais par crainte, par bêtise. Maman, mon oncle sait tout, car tu n'as pas idée de ce que j'ai souffert à Lyon, des pleurs que j'ai répandus de nous voir découverts. Madame de B...[3] a profité de ce moment pour me dire que c'était

1. Des mots peuvent être mal lus; les abréviations en des cas restent inexpliquées. On reprochera la longueur; mais c'est ici toute la femme. Et qu'on compare les fragments des Lettres à Fréron que j'ai donnés, tome Ier, page 159.

2. Ou Ha...

3. Bréhan.

affreux la manière dont tu te conduisais devant elle, qu'elle n'était pas faite pour que nous nous *(sic)* lui manquions devant elle comme nous avions fait à Paris. Tu comprends ce que j'ai dû souffrir, moi qui suis bonne et qui lui avais livré toute ma confiance. M. de Mon...[1], tu sais mieux que personne comme il s'est conduit. Il a été la cause de notre séparation et de bien des maux. Il a trahi ma confiance d'une manière bien dure pour une [ ]. La petite Mi...[2] s'est rendue indigne de ma confiance : aussi pour elle je puis avoir de la pitié, de l'indulgence, mais plus de secret; Mademoiselle D...[3] est une bonne fille, mais il ne faut pas se fier; elle aime beaucoup la petite. Madame Du...[4] ne t'aime pas; elle craint que cela ne la compromette. Ad...[5] bavarde. Madame de Ba... n'est ni bonne amie, ni mauvaise ennemie. Elle n'a pas voulu nous servir. Monsieur et madame de St-Ma...[7] sont des inconséquents. Aussi je ne vois que Minette, Émilie, Nini[8]. Pour en imposer à tout le monde, il faut le plus grand soin, des sacrifices, des privations qu'il faut faire si tu veux me conserver. Je t'enverrai par écrit la manière dont il faut se conduire : il faut te soumettre et croire que je souffre plus que toi de cette contrainte qui nous évitera bien des chagrins et même qui ne pourraient manquer de nous perdre. D'ailleurs, mon mari arrivant, il faudrait bien par force s'y soumettre. Aussi ce n'est que par anticipation. Adieu, je vais tâcher de me reposer un peu, car je n'ai jamais écrit si longuement, mais tu sais bien que je fais l'impossible pour toi, pour toi seul. A ce soir, je récrirai.

Neuf heures et demie du soir.

J'ai été me promener, il faisait un temps charmant. On arrange un chemin pour aller en calèche. Nous y étions : cela

1. Montbreton.
2. Mademoiselle Millo, plus tard madame de Saluces, dame d'annonce (?).
3. Mademoiselle Dormy, autre dame d'annonce.
4. Madame Duchizel, sorte de femme de charge.
5. Adèle, femme de chambre.
6. Madame de Barral, dame pour accompagner.
7. Dupré de Saint-Maur, secrétaire des commandements.
8. Femmes de chambre.

tenait (?) en effet largement deux calèches à quatre chevaux. mais j'étais triste. Ni les ouvrages, ni les distractions ne peuvent te remplacer un instant, même dans mon souvenir. Madame ... a la fièvre, en sorte que je suis seule avec le médecin et Isoard qui est établi ici à la prière de mon oncle, qui lui a écrit. Il est bon enfant, mais bête comme tout. Je me suis arrangée de manière que tu pourras venir à mon bain et y rester tout le temps que j'y serai ; mais madame Du...[1] y est ainsi que les messieurs qui sont ici, mais ne t'effraye pas, cela se réduit au médecin et M. Isoard. et j'ai fait exprès pour que mon bien chéri puisse y venir ; mais je crains que la chaleur qu'il y fait ne t'incommode. Pour moi, malgré les personnes qui y seront, je ne verrai que toi seul. Que cette solitude me plaira quand tu seras là ! Que ne peut-elle durer toujours, mais nous ne nous séparerons jamais, jamais. Avec de la prudence, nous serons toujours heureux. J'attends avec impatience de tes nouvelles de la fièvre. Dis-moi ce que tu fais. Apporte donc ce qu'il te faut pour peindre, pour me faire de jolies choses pour moi. Ma chaumière commence à s'arranger. Je fais venir des fleurs partout. Je fais [proprier] le plus possible pour que mon bien chéri s'y trouve bien. A propos, j'oubliais de te dire que mon mari a été nommé Gé...[2] ! Il m'écrit des lettres charmantes et pleines d'amour ; je ne comprends pas d'où cela peut venir. Mais je finis, car je suis fatiguée de tant écrire. Les eaux m'affaiblissent un peu. *Addio, caro, sempre caro amico, amante caro, si ti amo ti amaro sempre ; carcado veni mamando.* Demain, j'écrirai ton règlement pour ta manière de te conduire ici, j'y mettrai toute mon attention la plus scrupuleuse pour bien faire. Je vais tâcher de dormir, mais je rêve toujours de toi, depuis quelque temps encore davantage. *Si ti amo di piu, caro idolo mio. Ti mando dei fiori che sono stati nel mio sino, le ho coprati di bacci... Ti amo ci io sola.* »



En vérité, c'est tout elle, « la Reine des colifichets », comme dit l'Empereur, avec les factions qu'elle suscite, le besoin

1. Madame Ducluzel.

2. Général.

qu'elle a de confidents, les plans qu'elle forme, les fleurs dont elle se pare, sa santé dont elle s'occupe et l'amour dont elle vit. Il n'y manque que la toilette, mais à ce moment, elle a mieux à faire que s'habiller, et, trois mois pleins, cela lui suffit. En septembre, comme elle l'écrit à Lucien, « elle est toujours dans son désert, séparée de tout le monde, occupée uniquement du soin de sa santé. » Borghèse, que l'Empereur veut décidément combler de gloire, est venu, de Pologne, annoncer — avant la lettre — la victoire de Friedland ; puis il est allé faire un tour en Italie et il a passé par Gréoux ; mais Pauline était prévenue. Rien ne l'a pu distraire d'une telle cure, ni le retour de l'Empereur, ni le mariage de Jérôme, ni le voyage de la Cour à Fontainebleau. Quel honneur et quel bonheur pour Gréoux ! Les habitants le comprennent si bien qu'ils en érigent un obélisque en souvenir.

A présent, elle compte passer l'hiver à Montpellier, loin du bruit et de l'étiquette, pour confirmer sa guérison : au moins le dit-elle ; mais ce n'est pas à Montpellier qu'elle va, c'est à Nice. On annonce qu'elle y restera, mais elle veut aller à Grasse, et c'est en s'arrêtant quelques jours chez madame de Forbin. A Grasse, malgré la musique, malgré la présence de madame de Chambaudouin qui, étant de quartier, a remplacé madame de Barral, laquelle avait relevé madame de Bréhan, la princesse s'ennuie. C'est fini, semble-t-il, des beaux jours de Plombières et de Gréoux ; et Forbin n'a-t-il point cessé de plaire ? Elle veut retourner à Nice. Les gens du pays disent qu'avec les inondations, le voyage est dangereux. N'importe, la voici en route. Elle est en sa litière que portent les géants valets de pied se relayant tous les quarts d'heure. Autour, une escorte, des gentilshommes du pays, le colonel de la gendarmerie, la lectrice, mademoiselle Millo, les femmes de chambre et le valet de chambre. Le reste fait un second convoi. Route faisant, Pauline perd ses compagnons qu'arrêtent des torrents. Pour franchir certains, les porteurs doivent mettre les bâtons de la litière sur leurs épaules. D'accident en accident, elle est obligée de se réfugier en un moulin que les eaux cernent et menacent d'emporter. Pour nourriture, un poulet qu'elle plume elle-même, du lait et des œufs. Le moulin est proche d'un château à M. de Villeneuve qui a été indiqué pour la cou-

chée. Aussitôt prévenu, M. de Villeneuve accourt, essaie avec des perches d'établir un va-et-vient ; mais, pour sortir, il faut attendre que les eaux aient baissé. Pauline est couchée, déjà remise de son alerte, lorsque arrive le second convoi. dames, intendant, médecin, dont les aventures ont été plus pitoyables encore. Elle fait appeler tout son monde. fait jurer qu'il ne sera parlé de rien à l'Empereur. « Qu'auriez-vous fait si je m'étais noyée? demande-t-elle au colonel de gendarmerie. — Je me serais brûlé la cervelle », répond-il ; mais la réponse ne la fait pas penser. Elle visite le château fort gaiement, déjeune, part pour Nice. Au pont du Var, trois arches emportées, mais ingénieurs, préfet, soldats sont à les réparer. Enfin on arrive. on s'installe dans une maison charmante, à droite en arrivant dans le faubourg de la Croix-de-Marbre. Les jardins vont jusqu'à la mer, et, sur le rivage, un corps de garde est établi de crainte que les Anglais ne s'avisent d'enlever la sœur de Sa Majesté.

Le temps d'abord passe agréablement. C'est une fureur alternée de musique et de lecture. Le préfet, M. du Bouchage, s'ingénie à plaire à la princesse qui parfois honore le théâtre de sa présence et qui daigne agréer une sérénade où les artistes et les amateurs du lieu exécutent à grand orchestre une cantate analogue à la circonstance, composée, mise en musique par M. Vinci, professeur et primo tenore de l'Opéra Buffa. A la maison, on a d'autres plaisirs : la princesse chante. mademoiselle Millo chante, l'intendant chante et l'on se repose en faisant des vers qu'on mettra en musique. En voici même de la façon de Pauline :

Tendre Phébé, déesse de la nuit,
  Vaine est donc sur moi ta puissance.
Lorsque le pauvre en son humble réduit
  Éprouve ta douce assurance.
Entends ma voix, j'implore ton secours.
  Douce nuit, suspens ma souffrance.
Si tu sais mettre un terme aux plus longs jours
  Sache en mettre aux maux de l'absence !

Cela est bien huit jours, mais la semaine passée ne s'ennuie-t-on pas à Nice comme ailleurs? Il faut aller à Turin et la

princesse en écrit à l'Empereur qui, justement, vient de passer le mont Cenis on sait dans quels périls. « Y pensez-vous, répond-il, de vouloir venir à Turin par les mauvais chemins qu'il vous faut traverser. Restez à Nice pendant toute cette saison ; guérissez-vous afin de pouvoir venir au printemps à Paris. » La voilà donc bloquée à Nice. Qu'y faire? — De la musique! Elle a à Paris Blangini dont elle a pris des leçons, qu'elle a nommé directeur de sa musique à sept cent cinquante francs par mois, c'est bien le moins qu'elle s'en serve. Vite! Qu'on envoie une voiture et qu'on ramène Blangini! Et le voilà qui arrive de Paris à Nice. Au piano, à présent! Et il lui faut Blangini et sa musique jusqu'au dîner, Blangini jusqu'au coucher, Blangini pour les promenades en calèche, Blangini pour l'excursion à Antibes où l'Altesse Impériale va revoir la maison qu'habitait, au temps des détresses, Paulette Buonaparte, misérable et gaie!

Que de romances, que de duos plutôt! En un seul de ces recueils où, superbement, sur le maroquin, s'étalent le nom et les armes de la princesse, en voici de Grazioli, de Farinelli, du divin Cimarosa, surtout de Blangini lui-même qui prend alors tous ses titres : *maître de chapelle de S. M. le roi de Bavière, directeur de la musique de Son Altesse Impériale madame la princesse Pauline, princesse Borghèse, duchesse de Guastalla;* — et, de ces feuilles qu'on remua à Nice, de ces notes où l'écriture a laissé quelque chose de personnel et de vivant, des paroles qui toutes parlent d'amour en cette langue que Pauline prêtait à l'amour, est-ce qu'il ne s'exhale point une volupté tendre et plaintive, comme le parfum d'un bouquet depuis longtemps fané flotte sur les pétales mortes?...

Cependant, dans son voyage d'Italie, l'Empereur a constaté la nécessité de rendre à Turin un peu de vie et d'animation, de pourvoir enfin à cette charge de gouverneur général des départements au delà des Alpes que Louis n'a point voulu remplir. Le 2 février 1808, il en fait, par senatus-consulte, créer la dignité et, le 14, il y nomme le prince Camille. N'est-ce pas remplir les vœux de sa sœur qui tantôt voulait venir à Turin; mais, est-ce à dire qu'il compte lui en imposer la résidence obligatoire? Non pas : il ne va point d'elle comme de Caroline et d'Élisa et il n'est nullement question de lui racheter ou

de lui reprendre l'hôtel du faubourg Saint-Honoré. Bien plus, c'est l'Empereur lui-même qui, par Duroc et par Noël son notaire, suit l'achat du Raincy; lui qui envoie son architecte constater les dégradations; lui qui de nouveau rouvre la négociation avec M. Destillères, et qui s'entête à réussir. Il offre cette fois un million net, plus vingt-quatre mille francs d'épingles et les frais. Mais Destillères, qui n'est que le prête-nom d'Ouvrard, trouve des prétextes; madame Junot, qu'Ouvrard a prise pour locataire — ou pour paratonnerre, — invente des atermoiements, et quoique l'Empereur tienne et annonce que c'est marché conclu, les échappatoires ne manquent pas au vendeur. Qu'importe? La bonne volonté de Napoléon suffit à prouver qu'il ne condamne pas Pauline à un perpétuel exil.

Pourtant, en réglant les attributions du gouverneur général — commandement supérieur des troupes et de la gendarmerie, haute surveillance de la police, transmission des ordres des ministres, et à l'inverse des pétitions des peuples — Napoléon a marqué le double but qu'il poursuit : d'abord mettre fin au scandale de la séparation et contraindre les deux époux à passer ensemble quelques mois de l'année, ensuite créer une cour pour vivifier Turin. Il a donc édicté par le menu, *ne varietur*, où et comment devront vivre le prince et la princesse. Ils auront pour résidence commune, à Turin, la partie du Palais Royal qu'on nomme le Palais de Chablais; ils jouiront de plus de tous les autres palais qu'avait le roi de Sardaigne, et la Couronne entretiendra pour eux une meute à Stupinigi. Ils auront un gouverneur du palais, faisant fonctions de grand maréchal, avec un préfet du palais sous ses ordres. Pour le prince, six chambellans, quatre écuyers, quatre aides de camp et un secrétaire des commandements; pour la princesse, une dame d'honneur, douze dames pour accompagner, six chambellans, quatre écuyers; pour tous deux, une chapelle et douze pages. Et dans quel détail n'est-il pas entré? Tous les dimanches, dans les Grands appartements, cercle tenu, au nom de l'Empereur, par le prince et la princesse; chaque semaine, cercle tenu par la princesse dans ses appartements; et les sièges, et les battants des portes, et la petite et la grande parade, et les dîners, et les soupers, et les spectacles, et les soixante chevaux de l'écu-

rie, et l'attelage à deux ou à six chevaux, tout est prévu. A un sol près, il a fixé le budget : le service d'honneur coûtera 126 000 francs, — chambellans, écuyers et dames du palais étant uniformément ramenés à 2 000 francs par tête, — le service de l'intendant général 384 000 francs ; car il ne passe que 100 000 francs à la toilette de la princesse et 60 000 francs à sa cassette, et il en donne autant au prince ; le service de la chambre et de la bouche (personnel et matériel) 590 600 francs ; l'écurie 202 050 francs ; la maison des pages 57 300 francs ; l'hôtel de Paris 37 384 francs ; le Rainey 40 460 francs ; avec un fonds de réserve de 160 000 francs à la disposition du prince, c'est 1 613 000 francs : exactement ce que, à eux deux, ils apportent, savoir : pour le prince, 300 000 francs sur le Grand livre, deux cents du domaine de Lucedio, 333 333 francs et des centimes du traitement de Grand dignitaire ; pour la princesse, 200 000 francs sur le Grand livre, cent des biens allodiaux de la principauté, 480 000 francs du traitement de princesse, qu'il lui laisse, mais en passant sous silence les trois millions restant du prix de Guastalla. Il la prend ainsi dans un étau ; il lui coupe les vivres en les distribuant ; il supprime les fantaisies, il abolit les belles promenades ; il met l'argent aux mains du mari, le rend maître de tout, même de sa femme.

Et voici, en effet, Borghèse qui arrive à Nice pour y chercher Pauline et faire avec elle une entrée souveraine dans leur gouvernement. Il s'agit bien de cela, en vérité, et Pauline est bien prête à se livrer aux acclamations ! Est-ce que l'Empereur ne vient pas de rayer des contrôles de la Maison Blangini, le directeur de sa musique ? Est-ce qu'on peut vivre sans Blangini ? Et, par surcroît, juste au moment où on vient de la flatter que l'affaire du Rainey est terminée, elle manque, l'intendant de la Couronne n'ayant point voulu conclure si M. Destillères ne donne point des garanties qu'il est légitime propriétaire, — ce que l'Empereur attend pour mettre Ouvrard en cause et rattraper par lui le million. Le Raincy, Pauline s'en consolerait, mais Blangini ! Il n'est point de la Maison, mais il suivra quand même incognito : ce n'est qu'à cette condition qu'elle partira (19 avril).

Encore, malgré le préfet et la garde d'honneur lui faisant

escorte jusqu'aux limites du gouvernement général, la princesse est de méchante humeur et le laisse-t-elle voir. Et malgré la belle amazone façon cachemire amaranthe, brodée en or, que Léger a imaginée pour le voyage, malgré les sept habits de cour complets que Leroy a envoyés, et les robes de tulle brodées pour les petits soirs, et les habits cosaques de perkale brodés en argent pour les promenades, malgré un trousseau tout neuf de quoi étonner à jamais les Turinoises, c'est d'une moue qui ne lui sied point qu'elle accueille les présentations, les espèces d'enthousiasme, les arcs de triomphe, les discours, les cercles et les spectacles. A peine reste-t-elle quelques jours à Turin, presque tout de suite elle s'installe à Stupinigi, où Blangini lui fera de la musique : mais, malgré qu'elle ait doublé ses appointements, qu'à la vérité on ne lui paye pas, il est pris de peur, s'évade, et alors elle n'y tient plus, elle veut s'en aller. Avant le 15 mai — elle est partie de Nice le 19 avril — elle en écrit à l'Empereur : « J'approuve, lui répond-il, le 26, de Bayonne, que vous alliez aux eaux de la vallée d'Aoste. Je suis fâché d'apprendre que votre santé soit mauvaise. Je suppose que vous êtes sage et qu'il n'y a là dedans de votre faute », et il ajoute : « Faites-vous aimer. Soyez affable avec tout le monde, tâchez d'être d'une humeur égale et rendez le prince heureux. » Le bonheur du prince, voilà dont Pauline se soucie autant que des eaux de la vallée d'Aoste ! Heureusement on annonce Joseph, qui passe le 30 mai à Turin, allant de Naples à Bayonne. Il n'est point dans la confidence de l'Empereur, il ignore le but qu'il cherche, il se laisse prendre au grand jeu que lui fait Pauline et, de lui-même, en chef de famille, il lui donne son exeat : « J'ai trouvé ici Paulette dans un déplorable état de santé, écrit-il à l'Empereur. Elle ne mange pas depuis huit jours et ne peut pas même supporter le plus léger bouillon. Les médecins m'ont dit qu'elle devait quitter le plus tôt possible l'air humide de Turin et aller aux bains d'Aix-en-Savoie. Son mari hésitait parce qu'il n'avait encore reçu la réponse de Votre Majesté pour ce voyage. Je n'ai pas hésité un instant à lui dire de faire partir sa femme et que je me chargerais de tout vis-à-vis de Votre Majesté qui voulait avant tout que sa sœur vécût. »

Aussi, Napoléon, moins facile à duper, aura beau écrire à sa sœur, le 2 juin : « Ce que vous éprouvez est une suite nécessaire du printemps. Stupinigi est un peu humide ; Turin est préférable. Je ne vois pas pourquoi vous n'iriez pas aux eaux de Lucques. Je ne vois aucun inconvénient que vous alliez aux eaux de Saint-Didier puisqu'elles sont dans le Gouvernement, mais il ne faut pas quitter le Gouvernement sans mon ordre ; » quand sa lettre arrive, Pauline est envolée. Le 5, elle est arrivée à Chambéry ; le 6, à Aix. Seulement, il s'agit de ne point retourner d'Aix à Turin pour y retrouver Borghèse et y vivre. Alors, voici qu'à chaque courrier les nouvelles s'aggravent, se font mauvaises, pires : Paulette se meurt, Paulette est morte. Le 1er juillet, Madame, affolée, part de Paris en toute hâte avec Fesch. A peine s'arrête-t-elle à Lyon ; elle voyage nuit et jour, croyant arriver trop tard. De la Haye, Louis écrit à Lavallette : « Maman est partie pour se rendre auprès de ma sœur à Aix. Cela me montre assez combien elle est mal. Je suis triste, chagrin, je suis seul. J'ai besoin d'avoir de bonnes nouvelles de ma chère sœur. J'ai été élevé avec elle, mon cher Lavallette, tous les souvenirs de l'âge heureux que j'ai passé se rattachent à son souvenir. Quand je songe à sa mauvaise santé, combien elle souffre depuis longtemps, combien elle a eu de malheurs dans la vie, je suis vivement peiné. Fais-moi le plaisir, mon cher ami, de m'envoyer régulièrement de ses nouvelles et d'en faire demander, si tu n'en as pas, chez maman ou chez mon oncle Fesch où on en aura sûrement tous les jours. Cela régulièrement, mon cher Lavallette, je compte sur toi. »

Madame et Fesch arrivent à Aix : y sont-ils pris, eux aussi? on en peut douter, car voici la note qui baisse. « Paulette, à qui le climat de Turin ne convient pas, est plus malade qu'à l'ordinaire », écrit simplement Madame à Lucien le 6 juillet. Et le 12, durant que sa mère retourne à Lyon par terre, elle s'embarque sur le lac du Bourget pour gagner Lyon par le Rhône. Elle pose à peine chez son oncle et continue sur Paris. C'est Elisa qui fournit le mot de la fin à la comédie : « Paulette s'est moquée de nous, écrit-elle à Lucien ; je disais qu'elle attrape l'Empereur, car sa maladie n'est autre chose que le désir d'aller à Paris. »

Seulement, c'est au Raincy qu'elle prétend descendre et l'Empereur l'interdit. « Qu'elle n'aille pas, écrit-il, se loger au Raincy, ne lui appartenant pas, et d'ailleurs la maison n'étant pas convenable pour elle. La princesse descendra à Paris, à son hôtel. » — « La princesse descendra à Neuilly et non ailleurs », écrit, de son côté, Borghèse. Dans cet embarras, on fait des logements au petit château de Villiers, qui ne va plus être aux Murat. Pauline arrive ; à première vue, on ne la dirait point moribonde, mais enragée, et, au fait, elle n'a pas décoléré depuis Nice. « La conduite du prince avec moi est indigne, répète-t-elle ; il a vu, il sait que l'air de Turin est mortel pour moi, que j'aurais succombé si j'étais restée plus longtemps, et prétendre m'y retenir était une horreur. Je l'ai fui et je ne consentirai jamais à l'habiter. » Seulement, il faut vivre, et point d'argent. « Grâce à la générosité du prince, je manque de tout », dit-elle ; il faut qu'on trouve à emprunter ; à grand'peine, on obtient quarante-mille francs chez Laffitte, « qui s'est fait une loi de ne pas prêter aux altesses ». Mais cela suffira, l'Empereur ne va-t-il pas revenir, et peut-il laisser sa sœur à la mendicité ?

Il arrive le 15 août. C'est lui qui a combiné le Gouvernement général, cette obligatoire résidence, ce budget étroit, qui a ordonné à Borghèse de se montrer sévère et de refuser l'argent, c'est lui qui a défendu le voyage d'Aix, et c'est malgré lui que Pauline l'a fait. Mais combien de temps résistera-t-il ? « L'Empereur a été charmant pour moi, dit la princesse en sortant de la première entrevue ; je reste en France et il va s'occuper de ma fortune, mais seulement à son retour d'Allemagne où il part le 22 septembre au plus tard. » Un mois se passe : le 19 octobre, l'Empereur revient d'Erfurth ; on n'entend parler de rien, et les créanciers s'impatientent. Enfin, le 28, le Grand Maréchal annonce que, à dater du 1er janvier 1809, la princesse jouira provisoirement d'un revenu de six cent mille francs indépendant de celui du prince, plus des château et domaine de Neuilly, tels que Caroline les a rétrocédés à l'Empereur.

C'est un bon commencement, mais il faut mieux. Pour tout obtenir de l'Empereur, l'art est de ne lui rien demander, de l'amuser, de le distraire, de s'ingénier à lui plaire. La prin-

cesse s'y emploie du mieux qu'elle peut et déploie toutes ses grâces : ce sont, chez elle, bals, charades, fables, jeux de toutes sortes et en même temps, grâce à des intermédiaires adroits, on laisse discrètement entrevoir les besoins; l'on montre comme on saurait employer l'argent qu'on aurait, par l'honneur qu'on tire du peu qu'on en a. La récompense d'une si belle conduite ne se fait pas attendre, et la voici du 1er mars 1809 :

« Ma sœur, étant dans l'intention de porter le duché de Guastalla à plus de un million cent cinquante mille francs de revenu, j'ai ordonné qu'il y fût joint :

» 1° Des terres du revenu de trois cent mille francs prises dans le grand-duché de Berg;

» 2° Des terres du revenu de cent cinquante mille francs prises dans l'Ost-Friese;

» 3° Des terres du revenu de deux cent mille francs prises dans le comté de Nassau;

» 4° Des terres du revenu de cent cinquante mille francs prises en Westphalie;

» Ce qui fera une augmentation de huit cent mille francs aux revenus du duché de Guastalla. Ces huit cent mille francs joints aux deux cent mille francs que vous avez sur le Grand livre et aux cent quatre-vingt mille francs que vous avez, provenant, soit des biens allodiaux du duché de Guastalla, soit du produit des Salines, porteront le revenu du duché de Guastalla à un million cent quatre-vingt mille francs.

» Vous jouirez de cette augmentation de revenus à dater du 1er janvier 1809, ce qui vous mettra à même de maintenir votre rang et de laisser au prince Borghèse ses autres revenus. Mais j'ai en même temps ordonné que les quatre cent quatre-vingt mille francs dont vous jouissez sur ma cassette fussent réduits à cent cinquante mille francs. Je désire qu'au moyen de ces dispositions la maison de Neuilly entre dans la dotation du duché de Guastalla. J'ai chargé le sieur Estève de vous payer le revenu du grand-duché de Berg à compter du 1er juillet 1808, ce qui vous fera disponible une somme de cent cinquante mille francs. Ainsi, cela vous assurera pour l'année 1809 un revenu de un million trois cent mille francs pour vous seule. Le prince Borghèse jouira alors d'un revenu

de cent cinquante mille francs de Lucedio, de soixante-quinze mille francs sur les Salines, de trois cent mille francs sur le Grand livre et de trois cent mille francs de sa place, ce qui lui composera un revenu de huit cent vingt-cinq mille francs, indépendamment des deux cent soixante-quinze mille francs qu'il peut retirer de Rome, ce qui lui ferait un million cent mille francs. Je désire que vous voyiez dans ces dispositions une preuve de l'affection que je vous porte. Vous pouvez faire venir le sieur Daru qui vous donnera tous les renseignements dont vous aurez besoin. »

Certes, il y a bien les dettes à régler, car Forbin a coûté cher, mais on ira au plus pressé en empruntant au Trésor cinq cent mille francs sur les dotations, et désormais, ayant palais de ville et de campagne, et un million deux cent mille francs de revenu, on peut s'organiser pour vivre sur un bon pied.

Et il le faut, car, du court passage à Turin, la princesse a gardé toute une maison piémontaise qui fait plus que doubler la française et qui, devant un service régulier, entraîne, outre les traitements, des frais de voyage assez gros. D'abord, une dame d'honneur, la ci-devant marquise Benso de Cavour, née de Sales, fort aimable femme, très douce, simple et peu argentée, qui succède avec plaisir à madame de Champagny; son fils Michel est. à Turin, chambellan du prince Camille, chargé du service de la chambre, fêtes et concerts. Ce sera tout à l'heure le père de Camille de Cavour, filleul de Borghèse et de Pauline[1]. Puis, les plus grands noms et les plus belles dames du Piémont : madame de la Turbie, née de Sellon. sœur de madame Michel de Cavour, celle-là qui, vivant à Genève et brûlant d'en sortir, a épousé le ci-devant marquis de la Turbie quoiqu'il eût trente ans de plus qu'elle et parce qu'il était chambellan — Benjamin Constant a raconté ce mariage — et qui, chez Pauline, trouvera Clermont-Tonnerre si à son goût

1. Le 21 août 1810, S. A. I. madame la princesse Pauline, princesse Borghèse, duchesse de Guastalla, épouse de S. A. I. monseigneur le prince Camille, prince de Borghèse, duc de Guastalla, grand dignitaire de l'Empire, passe procuration par-devant M. E. Edon, notaire à Paris, à madame la comtesse de Cavour, dame d'honneur de Son Altesse Impériale, pour tenir sur les fonts baptismaux l'enfant dont vient d'accoucher madame de Cavour, belle-fille de madame la comtesse de Cavour, et femme de M. de Cavour, chambellan de S. A. I. le prince Borghèse.

qu'à la fin elle divorcera, sera duchesse et transmettra à son neveu, Cavour, la terre de Vauvillars sur qui était érigé le duché de Clermont-Tonnerre. Après, madame de Farigliano Novello, madame de la Trinité qui mourut tôt, madame de Mathis que l'Empereur remarqua, et madame de Bernès. En hommes, pour chambellans, M. Fresia d'Oglianico, M. Dal Pozzo della Cisterna, dont les ancêtres étaient princes, que l'Empereur fit baron et dont la fille fut reine, M. de Sordevolo, personnage muet, tant il était pénétré de peur; M. Doria, pour plaire à Gênes, et M. de Castel Alfieri, homme considérable, dont les titres anciens font six lignes et les nouveaux autant, mais qui semble moins touché de ses cordons de Saint-Maurice et du Lion que de sa qualité récente de chambellan de S. A. I. la princesse Pauline *de France*. En écuyer, un Saluces qui passera à l'Empereur, un Solar, M. Duc Robert, M. d'Hullot des Hayes, M. de Cambiano. Les pages, heureusement, ne sont point de service; malgré cela, l'on n'est point quitte de la Maison d'honneur à moins de 124 600 francs, 158 400 avec le service de santé, le service de l'intérieur et les voyages des Piémontais : il y a onze hommes à la bouche, cinq valets de chambre, deux huissiers, neuf femmes de chambre, dix-huit hommes de livrée, suisses et valets de pied, vingt hommes à l'écurie, de plus, au palais de Paris deux hommes permanents et onze à Neuilly; on doit dépenser pour le matériel de la bouche 132 000 francs, pour le chauffage 21 000, pour l'éclairage 18 000, pour le matériel de l'écurie 54 000, sans parler des achats de chevaux dont il y a trente-six en service, ni des achats de voitures. Et puis, il y a l'entretien des palais, les contributions, le mobilier, avant de passer à la toilette (180 000 francs), aux voyages (50 000), aux bals, aux fêtes de campagne, aux concerts, aux loges aux spectacles et même aux aumônes qui ne montent point, il est vrai, à 500 francs par mois. On arrive ainsi très vite à une prévision de onze à douze cent mille francs qui, naturellement, se trouvera dépassée, malgré l'active parcimonie de Pauline qui, à Neuilly, ne nourrit aucun domestique de ses officiers et de ses dames, qui ne donne point de sucre dans les chambres des personnes de la Maison d'honneur, qui ne fait présenter du café qu'une fois par jour et qui, pour elle-même,

a sous clef un pain de sucre dont la femme de charge est responsable.

Malgré tout, on peut vivre, et puis, plus de Turin, plus de Borghèse! C'est la séparation enfin acceptée par l'Empereur, reconnue et agréée par lui. Peut-il faire moins, lorsque lui-même prépare son divorce et, pourvu que les choses se passent avec décence, qu'à Paris, lorsque Borghèse y viendra, il descende à l'hôtel du Faubourg, que, d'ailleurs, on lui fournisse bon prétexte pour rester à Turin, que demander de plus? Seulement, il tentera de s'en rendre plus sévère pour sa sœur, si, en la vie nouvelle qu'il lui fait, elle vient à broncher. C'est lui-même, à défaut du mari, qui exercera sa surveillance et comme il a la main rude, à des jours, peut-être, Pauline regrettera Borghèse.

FRÉDÉRIC MASSON

# LE GLANEUR DE MYRRHE

La horde des Djamala appartenait à la grande tribu des Beni-Zinn, dispersée dans la péninsule de Sinaï.

Et sur cette terre incolore et neutre, incertaine, presque une île, un continent presque, isolée entre deux golfes, adhérant à deux déserts, qui ne rappelait ni l'Arabie et l'imposante nudité de ses montagnes, ni l'Égypte et la déprimante mélancolie de ses sables, ses habitants aussi, peuple hasardeux, n'étaient ni fièrement nomades comme les Bédouins de Petra, ni bassement sédentaires comme les Bédouins de Suez.

C'étaient des Bédouins mercenaires : meneurs de caravanes, vendeurs de troupeaux, glaneurs de myrrhe. Ils possédaient des tentes et campaient à l'aventure sous la cruauté des soleils et sous l'enchantement des lunes ; mais ils avaient aussi des gourbis où ils s'abritaient quand le vent froid descendait des hauteurs ébranlant les mâts et tourmentant les toiles.

Ils se disaient maîtres des espaces ; mais leur liberté n'était qu'un leurre, car elle dépendait du gouvernement turc, et le khédive les maintenait tributaires. Pourtant il leur advenait de se dérober à l'acquittement de cette dîme. Alors les Kaïmacams de Nakel ou d'Akaba leur dépêchaient des soldats

syriens; mais, à leur arrivée, les Bédouins s'étaient évanouis : ils avaient délaissé leurs gourbis vides et ils fuyaient à travers le désert avec leurs troupeaux couleur de sable et leurs tentes couleur de pierre.

Le jour, ils se dissimulaient dans les gorges basaltiques, ils s'effaçaient derrière les grèves mouvantes, ils campaient parmi la broussaille. La nuit, sur les dunes scintillantes de mica, sous la clarté blonde des étoiles, les hommes drapés de blanc, les femmes voilées de noir, bercés sur des chameaux cendreux dont leur somnolence imitait l'amble rythmique, ils passaient et repassaient silencieux et hâtifs ainsi qu'une caravane de fantômes; et leurs ombres démesurées et fuyantes rampaient sur les solitudes endormies.



De nouveau, les Djamala avaient négligé de solder le tribut, mais cette fois ils ne furent pas inquiétés, et ils s'en réjouirent, croyant leur indépendance reconquise. Et comme l'époque des brises matinales et des rosées nocturnes approchait, ils interrompirent leurs vagabondages et dressèrent leurs tentes sur les hauteurs, sur le plateau de Tyh, au milieu des landes et des sources.

Le désert s'éveilla de son lourd sommeil de feu. Des éclosions étranges — fleurs ou coquillages — perçaient les rochers: les palmiers bourgeonnants éventaient les aiguades, et, sur les sables des pâturages, de menues plantes souffreteuses épandaient leur chétive pâleur. Bientôt les landes furent duvetées à l'infini de cette herbe basse — la myrrhe — qui semble ronger de vert-de-gris les solitudes arides. Et des senteurs aromatiques s'évaporaient de ces étendues, des senteurs légères et indéfinissables qui s'envolaient par delà les montagnes calcaires, flottaient au-dessus des routes de caravanes et tissaient autour de la presqu'île l'invisible magie des parfums.

Le cheik des Djamala, corps de momie, yeux d'aigle, réputé autrefois pour son audace et sa ruse, maintenant si âgé qu'il ne pouvait plus manier son arme, avait par fiction partagé

son pouvoir entre ses deux fils, Amrani et Ismaël. Mais, en réalité, il demeura le chef de la tribu. Et, soit qu'il se penchât sur le garrot de son chameau, soit qu'il s'accroupît au seuil de sa tente, — enveloppé de l'ampleur de ses robes blanches comme d'un linceul prématuré, et appuyé contre le bâton patriarcal, — il imposait par l'austérité de son maintien et la sobriété de ses paroles. Jaloux de son autorité, il sut mettre à profit la nature de ses fils, et, stimulant la vanité et la cupidité d'Amrani, il en avait fait un meneur de caravanes, tandis que, sacrifiant au rêve et à l'indolence d'Ismaël, il l'avait élevé en pâtre de chamelles et en glaneur de myrrhe. Son orgueil favorisait les fanfaronnades d'Amrani, mais son despotisme appréciait la docilité d'Ismaël.

Amrani était parti avec ses cavaliers pour rejoindre à la halte de Nakel la caravane sainte qu'il devait escorter à travers les déserts de Sinaï et de Moab.

Ismaël et les pâtres assemblèrent les troupeaux et les poussèrent vers les pâturages. Et sous les sabots ouatés des chameaux, sous les pieds nus des hommes, les petites plantes fragiles s'écrasaient et imprégnaient le poil des bêtes, les manteaux des bergers — et l'âme d'Ismaël — de leur subtil arome.

Ismaël aimait à marcher ainsi dans les parfums; et quand les solitudes grisâtres brillaient sous la rosée, il croyait glisser sur un marais teinté de rêve, où se mouvaient des oiseaux fabuleux à jambes d'ibis et à têtes de gazelles.

Il coupait des joncs autour de la fontaine; puis, couché sur un tapis de myrrhe, à l'ombre d'un tamarinier, il jouait de sa flûte fraîchement taillée. Parfois un chameau cessait de brouter, et, la tête érigée dans la direction des sons, il roulait ses yeux ronds et doux et écoutait, charmé. De ses naseaux écarquillés s'échappaient comme d'une cassolette des bouffées blanches qui se mêlaient avec la tristesse du roseau. Et Ismaël se grisait de senteurs et de mélodies.

*
* *

Parmi les pâtres qui gardaient le troupeau, une petite fille d'esclave avait charge de récolter le *testi*[1] tombé des bêtes et

1. Poil de chameau.

de veiller aux chamelets nouveau-nés. On l'appelait Nourr (ténèbres) à cause de sa peau brune et peut-être aussi pour l'obscurité de sa naissance.

Pendant que les bergers reposaient somnolents sous les buissons, elle courait infatigable, d'une chamelle à l'autre; elle ramenait les petits égarés à leur mère; elle leur découvrait la mamelle sous le ventre escarpé; elle contenait ce rien de corps sur cette hauteur de jambes mal assurées; elle caressait ces museaux roses d'enfant, et baisait leurs paupières d'albinos.

Ou bien, elle sautait à travers les herbes avec la grâce et la souplesse d'un chat sauvage. Elle se baissait et se dressait sans cesse pour cueillir les flocons de laine blanche, s'élançait derrière une houppe fauve, grimpait à un arbuste pour détacher une touffe noire; et souvent les ronces égratignaient son visage et ses bras, et déchiraient son unique chemise bleue, qu'un bout de corde retenait à la taille. Et à travers tant de trous apparaissait la maigreur basanée de son pauvre corps de fillette bédouine.

Un jour, elle fut mordue par un dromadaire : aux cris de l'enfant, Ismaël était accouru ; il l'avait emportée dans ses bras, déposée près de l'aiguade et, avec un pan mouillé de son manteau, il avait étanché la blessure.

Depuis ce jour, une entente vague et muette s'était établie entre eux. Et désormais Nourr raccommodait les déchirures de sa robe; elle s'était même fabriqué, avec des haillons multicolores, une sorte de traîne dont elle balayait fièrement, et en se retournant pour observer l'effet, la broussaille. Elle peignait ses cheveux ébouriffés avec ses doigts et se rougissait les ongles et la paume des mains comme font les dames de grande tente. Elle courait moins parmi les pâturages; quand elle avait rassemblé toutes les touffes volantes, elle s'asseyait non loin d'Ismaël et, la jambe gauche allongée, elle filait le testi, se servant de son orteil comme d'un rouet.

Ils ne se parlaient pas; mais quand la petite flûte du pâtre chantait, la quenouille de Nourr tournait, tournait; et le pouce du pied gauche — tendu comme une oreille — remuait en mesure avec des attitudes penchées quand la musique languissait, se redressait subitement aux sons aigres et se repliait triste aux notes finales...

Un beau matin, Ismaël trouva la petite fille toute parée. Avec des fleurs, elle avait tressé des girandoles pour ses oreilles et ses narines; des couronnes de romarin, des colliers de myrrhe, des bracelets de thym s'enroulaient autour d'elle. Et dans cette enfant frêle, hâlée, aux grands yeux ardents, enguirlandée de verdures pâles et aromatiques, Ismaël crut voir la lande bédouine tout entière, la lande bédouine, stérile, brûlante, embaumée...

Il lui dit :

— Tu es jolie ainsi, tu es presque aussi jolie que Nahima, ta maîtresse, la fille de mon oncle.

Nourr, sous sa rougeur subite, ne sembla presque plus brune.

— Puisque tu ne cours plus avec les chamelles, donne-moi à boire.

Elle puisa dans l'aiguade et, l'outre sur son épaule, elle la présenta à son maître.

— Non, pas ainsi. Je veux boire dans ta main.

Elle emplit sa main creuse et la lui tendit; mais quand il voulut y poser ses lèvres, elle se troubla si fort, que l'eau s'échappa entre ses doigts tremblants.

— O fille maladroite! lui dit-il en riant. Quand Nahima m'offre à boire, elle ne perd pas une goutte.

Des larmes perlèrent aux paupières de Nourr; brusquement elle se détourna d'Ismaël et, arrachant ses guirlandes, elle les jeta dans la source...

Un autre jour, il l'interrogea :

— Dis-moi, ô fileuse, que files-tu?

— Je file pour ma maîtresse; je file sa tente de noces.

— Sa tente de noces? Bénie sois-tu, fileuse! Et dépêche-toi, car, si Allah veut, ce sera aussi la mienne.

Le testi se rompit; la quenouille sauta sur le sol, et Nourr eut aussi mal à son cœur que si, avec la quenouille, son cœur était tombé dans les ronces...



Quelque temps après, les fleurs mâles s'épanouissaient sur les tiges flexibles des palmiers. Les jours blancs et ardents

s'évanouissaient subitement dans les nuits dorées et attiédies. On fixa, en conséquence, l'époque des fiançailles parmi les Djamala.

La tribu entière quitta les tentes. Des formes blanches et des formes noires où luisait l'éclat d'une arme, l'étincelle d'un regard, savouraient, à l'orée du camp, les délices du silence, des senteurs et des astres.

Les adolescents et les jeunes filles se réunirent autour de la fontaine, où bruissaient les amomes. Les amoureux, assis en cercle, chantaient tour à tour leur tendresse et leur espoir ; en face d'eux, les vierges debout et voilées accompagnaient, par le bercement lent de leur corps, la cantilène improvisée. Si le chanteur plaisait à la jeune fille, elle lui tendait son écharpe : alors, à l'aube prochaine, il la demandait en mariage aux hommes de sa famille.

Ismaël chérissait depuis longtemps sa cousine. Mais Nahima se savait belle et se plaisait à tourmenter ceux qui l'aimaient. Aussi avait-elle toujours écouté les aveux sans refuser et sans agréer personne.

Or, cette année, comme elle avait dépassé l'âge de la puberté, son père lui dit :

— Choisis ton époux, ou je te marierai de force.

Et Nahima rejoignit les amoureuses près de la source.

Lorsque vint le tour d'Ismaël, il ne chanta pas ; mais il tira des replis de sa robe son chalumeau coupé dans la lande. Et de ce frêle roseau s'exhalaient des sons ténus et sautillants, — souffle des plantes, souffle des parfums, — des notes plaintives et monotones, — voix du désert, voix des sables, — et cette musique brusquement quittée et longuement reprise, — harmonie incertaine, nostalgique, inachevée, — errait dans la nuit, voguait sur la brise, s'envolait vers les étoiles...

Alors toutes les vierges, oubliant leurs fiancés déjà élus, arrachèrent leurs voiles et les jetèrent au joueur de flûte. Nahima fit comme les autres : Ismaël releva l'écharpe de sa cousine et la glissa sur son cœur.

Le lendemain, Ismaël, devant les hommes de sa famille, demanda Nahima en mariage. On la lui accorda ; on égorgea un mouton et, pendant que de son sang chaud on

les aspergeait, le fiancé et les parents de la jeune fille s'embrassèrent.

Depuis lors, toutes les nuits, le glaneur de myrrhe, couché dans le sable près de la tente où respirait sa cousine, modulait son amour sur sa flûte. Nahima ne l'entendait pas, car elle dormait; mais Nourr, éveillée à côté de sa maîtresse, écoutait et pleurait...



Un soir, Ismaël, revenant des pâturages, entendit un tumulte inaccoutumé.

Des enfants criaient, des meules broyaient, les chansons des femmes se confondaient avec les mugissements des chameaux saignés et les appels des moutons immolés. Des colonnes de fumée s'élevaient droites parmi le campement.

Des dromadaires étrangers, qui bramaient à leurs déchargeurs, barraient l'entrée, et, stupéfait, Ismaël constata le vide au seuil de la tente où, pour la première fois, son père ne le regardait pas venir.

Il s'informa.

— Es-tu donc le dernier à savoir que ton frère est de retour?

— Mon frère?... Et à qui toutes ces richesses?

— Mais à lui!

— Et comment les aurait-il acquises?

— Allah est grand!

Le soir, après le festin de bienvenue, toute la tribu s'assembla autour des feux de veillée.

Les femmes, reléguées au second rang, regardaient, pardessus les épaules des hommes, le fils aîné du chef; et il leur semblait n'avoir jamais vu nomade aussi beau, robes aussi riches.

Il était assis sur un harnais en peau de lynx, dont les longues franges de laine noire s'étendaient à ses pieds comme une chevelure traînant sur le sol. Ses vêtements clairs et légers enveloppaient mollement la sveltesse efféminée de ses membres : on ne voyait qu'une main, petite et nerveuse, posée impérieusement sur le pommeau damasquiné du

sabre. Un voile de soie, retenu aux tempes, par une cordelière d'or, tombait en plis harmonieux sur la nuque et sur les épaules. Relevé sur la figure, ce voile découvrait, dans un teint d'ambre, des yeux cerclés d'antimoine, des yeux obscurs, profonds et striés parfois de paillettes fauves. A la mode des Yéménites, deux tresses tordues en cornes de bélier festonnaient son front large. Et, la tête, un peu inclinée, avec une feinte modestie, Amrani écoutait le conteur, qui narrait devant la tribu émerveillée l'expédition du jeune cavalier, l'attaque de la horde ennemie, la défense, la victoire, la prise des trophées — et, finalement, les présents offerts par l'émir de la caravane sainte à la bravoure des Djamala.

Au récit des exploits de son fils, la figure desséchée du vieux chef se colora de vie; ses regards perçants s'aiguisaient comme des flèches et, dans ses mains osseuses et crochues, le bâton patriarcal tremblotait et pointillait le sable.

Ismaël était couché à l'écart entre deux sacs de froment. Personne ne fit attention à lui.

Vaguement il écoutait le chantre, qui célébrait les combats et les haines; il songeait aux silences des landes, aux douceurs des repos sous la tente; mais, peu à peu, une tristesse indéfinissable étreignait son cœur.

Il suivait du regard les spirales roussâtres qui s'élevaient du bûcher, répandant une odeur âcre de verdure brûlée. Et, à travers la rouille de cette fumée, le pâtre contemplait Nahima, assise en face de lui.

Elle ne le voyait pas, car ses prunelles se rivaient sur Amrani. Ses dents lui souriaient, à son insu, et le rythme précipité de son haleine soulevait sur son sein les colliers de perles et de coquillages...



Le lendemain, Ismaël rencontra Amrani. Le pâtre était vêtu de sa robe de toile et ceint d'une courroie où sonnaillaient, grossières pendeloques, son coutelas, son briquet et ses amulettes. Les vêtements de son frère sentaient le musc et le benjoin; son manteau balayait la poussière, et une épée guillochée se balançait à son épaule.

Les deux frères se regardaient. Une joie narquoise étincelait dans les yeux d'Amrani ; Ismaël se souvint d'avoir été humilié la veille, et une sourde hostilité les animait.

— On dit que tu es fiancé à la fille de notre oncle?

— On le dit.

Ils se turent. Puis Amrani :

— Elle me plaît.

— Et c'est pour cela que tu es venu?

— C'est pour cela.

— Tu es venu trop tard, et ce qui est fait est fait.

Et, impatienté par l'attitude méprisante d'Amrani, il le repoussa, et voulut aller son chemin.

Mais son frère, étonné de cette fermeté, soudainement s'adoucit et il insinua :

— Écoute. Je sais qu'elle est à toi. Mais je suis l'aîné, et, si tu veux renoncer à elle, tu choisiras parmi mes richesses.

— Que m'importent tes richesses! Tu as cavales, armes et tapis, tu es un illustre héros. Moi, je n'ai rien, et je ne suis qu'un glaneur de myrrhe. Mais je l'aime : laisse-la-moi!

Et, attendri par ses propres paroles, Ismaël s'enfuit, pour ne pas pleurer devant son frère.

Dans sa peine, il se souvint de Nourr, de ses yeux et de son sourire tristes. Il l'avait oubliée depuis le soir des fiançailles. Il la chercha, et il la vit courant parmi la broussaille et les flocons de testi, pareille, elle aussi, à une touffe de laine noire. Il l'appela, mais elle disparut...

Amrani entra dans la tente de son oncle :

— Ta fille me plaît, accorde-la-moi pour épouse.

— Cela est impossible : elle est fiancée à ton frère. Du sang a été répandu entre Ismaël et les hommes de ta famille. Je ne puis me parjurer, car j'aurais contre moi et tes parents et toute la tribu.

Alors Amrani alla vers son père et lui dit :

— Conseille-moi.

Le vieux chef consulta le ciel, il flaira le vent, il écouta les bruits, il historia le sable avec la pointe de son bâton, puis enfin il répondit :

— La loi est pour ton frère. La force devient inutile. Essaie la ruse. Si Nahima le préfère à toi, persuade-la de lui réclamer une dot énorme. Il ne pourra la constituer, car son cœur n'est pas aux exploits : ta cousine, alors, ne manquera pas de t'échoir, et je donnerai à Ismaël une fille d'esclave qui le consolera.

Le soir, apprenant que sa cousine exigeait un cadeau de noces, Ismaël dit à son père :

— Quand la myrrhe sera glanée, je descendrai moi-même avec les hommes vers la route. Je veux conquérir pour ma fiancée les trésors qu'elle me demande.

Le vieux chef s'étonna d'une telle décision, et il conçut des craintes ; mais impassiblement lui répondit :

— A chacun son destin.

Pour la dernière fois avant son départ, Ismaël retourna aux pâturages.

La myrrhe était glanée. Les chameaux, le ventre aplati contre le sol inégal, cols et museaux allongés horizontalement sur la terre brûlée, ruminaient entre leurs lèvres baveuses la verdure de naguère, et, avec le clignotement mélancolique de leurs cils blancs, ils le regardèrent passer. Des aromes affadis, des aromes de plantes défuntes s'évaporaient pesamment dans l'air incandescent, et les roseaux autour de l'aiguade tarie s'étiraient nus et blanchis comme des ossements.

Nourr, plus maigre, plus brune, plus loqueteuse que jamais, tournait sa quenouille et filait en se servant de son orteil ainsi que d'un rouet. Ismaël lui offrit le salut, mais elle ne répondit pas.

Alors, comme le soir de l'arrivée de son frère, le pâtre sentit une inquiétude l'envahir. Il lui sembla que cette lande infinie, cette lande grise et désolée pénétrait dans son cœur ; et, tristement, sans se retourner, il s'en alla.



Les années passèrent sur Sinaï.

Les Djamala avaient maintes fois échangé leurs gourbis dans

les plaines contre leurs tentes sur les hauteurs, mais Ismaël n'était pas revenu.

On racontait dans la tribu qu'il était parti vers Nahel avec ses bergers, ses dromadaires et sa charge de myrrhe; mais, la milice turque, qui les guettait, les cerna. On réclama la dîme. On confisqua leurs chameaux, et, retenant Ismaël comme otage, on renvoya les autres bergers querir sa rançon. Mais Amrani, s'opposant à l'avis de son père, refusa de payer, et l'indignation du vieux chef, ainsi offensé, fut si grande qu'un jour, comme la tribu errait parmi les gorges basaltiques, le cheik se jeta du haut de son dromadaire, et mourut.

Alors Amrani, ayant répandu dans le campement la nouvelle de la mort d'Ismaël, épousa Nahima...



C'était encore l'époque des brises matinales et des rosées nocturnes. Sur les sables des pâturages de menues plantes souffreteuses épandaient encore leur chétive pâleur et des senteurs douces et tristes flottaient sur le haut plateau de Tyh.

Le soir descendait.

De jeunes garçons jouaient à l'entrée du camp. Soudain un des enfants aperçut un étranger qui s'avançait péniblement. Il courut vers lui, mais il s'arrêta, car jamais il n'avait vu un homme aussi misérable. Son vêtement loqueteux pendait autour de la maigreur tremblante de ses membres, sa face était livide comme si elle était longtemps restée sans voir la lumière. Pourtant son regard doux rassura l'enfant, qui lui tendit la main et lui dit avec fierté :

— Sois le bienvenu; je suis le fils du chef.

— Son nom?

— Amrani.

— Le nom de ta mère?

— Nahima... Mais qu'as-tu?

L'homme s'écroula. Après un instant, il se releva et dit à l'enfant stupéfait :

— Ne reste pas avec moi, retourne vers ta mère. Mais ne dis à personne que tu m'as vu.

Et Ismaël s'en alla. Une bouffée odoriférante, poussée par la brise, l'enveloppa doucement. Il se souvint de la lande et du temps où il était glaneur de myrrhe. Il se traînait vers les pâturages, et, de nouveau, il marchait dans la petite plante vert-de-grisâtre. Les chameaux, une jambe entravée, la posture gauche et avide, broutaient; mais, à son approche, ils dressaient la tête et le regardaient, étonnés.

Il se dirigea vers l'aiguade où jadis il avait taillé des roseaux. Une femme, assise par terre, filait du testi. Elle était brune et laide. Ismaël, exténué, se laissa choir sur le sol. Elle se leva et se pencha vers lui.

— Je t'en prie, donne-moi à boire !

Elle emplit ses deux mains creusées et les lui tendit en souriant.

Alors il pleura.

Elle s'agenouilla à côté de lui et lui dit :

— O mon maître !

— Tu me reconnais donc ?

— Comment ne te reconnaîtrais-je pas ? Ne t'ai-je pas attendu ?

— Tu m'as attendu, mais je suis venu trop tard.

Et la tête du pâtre se renversa dans la myrrhe...

Les roseaux autour de la fontaine vibraient comme sous le frôlement d'une âme mélodieuse, et des pâturages, ainsi que d'encensoirs innombrables, s'envolaient des vapeurs mystiques et des parfums funéraires.

MYRIAM HARRY

# FLAUBERT PHILOSOPHE

« Ah! que je voudrais avoir le temps de lire! Que je voudrais faire un peu d'histoire que je dévore si bien, et un peu de philosophie qui m'amuse tant! » Cette exclamation, très sincère, est de 1853. Flaubert travaillait alors à *Madame Bovary*. Déjà ses exigences de style l'empêchaient de contenter son appétit de lecture. Avec le temps, comme on sait, son scrupule d'écrivain ne fit que croître. Flaubert s'appartenait de moins en moins. Bientôt il ne se permit plus que les lectures nécessaires pour l'ouvrage qu'il avait en main. Heureusement *Salammbô*, l'*Éducation sentimentale*, et même la *Tentation de Saint Antoine* demandaient une large préparation historique. Pour *Bouvard et Pécuchet*, Flaubert s'engagea dans de vastes excursions scientifiques et philosophiques, un peu hâtives, il est vrai. En outre, chaque jour, avant de s'endormir, qu'il fût une heure ou quatre heures du matin, il relisait soit du Shakespeare, soit de l'Aristophane, du Gœthe, du Cervantes. Ou bien il se remettait, par régime, à un classique français. C'était tantôt La Bruyère, tantôt Voltaire (les contes), tantôt même Boileau. Rien ne vaut, disait-il, le commerce quotidien des maîtres. A la longue, « cela s'infiltre ».

Parmi ces écrivains français, il en est un à qui Flaubert revient sans cesse. Cet auteur de prédilection, ce livre de

chevet, cet ami de tous les jours, c'est — qui l'aurait cru? — Montaigne. Si Flaubert ne nous le disait lui-même, si ses lettres n'en témoignaient presque à chaque page, nous l'aurions difficilement deviné. Flaubert à vingt ans est romantique de toute son âme. Il n'a dmire rien tant que Chateaubriand et lord Byron. Comment supposer, chez ce contempteur de tout ce qui est modéré et tempéré, le goût le plus vif pour un moraliste ennemi par-dessus tout de l'excès et de la violence? Et pourtant le fait est certain. Flaubert adolescent s'est « bourré » de Montaigne toute une année. A dix-huit ans, pendant sa classe de philosophie, il n'a lu que lui. Il est « plein de ce bonhomme-là ». Il s'est modelé sur lui. Nous avons mêmes goûts, dira-t-il plus tard, mêmes opinions, même manière de vivre, mêmes manies.

Sans doute, il admire le style de Montaigne. Il le trouve d'un « ragoût exquis ». Et ses lettres sont parsemées d'expressions pittoresques et imagées qui lui viennent de son « vieux Michel ». Mais il y a des écrivains qu'il goûte encore davantage. Ce qu'il cherche surtout chez Montaigne, et ce qu'il trouve, c'est la sagesse, c'est le calme dont sa nature ardente et son tempérament impétueux avaient si grand besoin. Il en vante l'effet salutaire à ses amis. Et le mot qui revient toujours sous sa plume est celui de *calmant*. « Il y a un homme dont vous devriez vous nourrir et qui vous calmerait, c'est Montaigne. Étudiez-le à fond, je vous l'ordonne comme médecin... Lisez Montaigne, lisez-le lentement, posément. Il vous calmera. Et n'écoutez pas les gens qui parlent de son égoïsme... Lisez-le d'un bout à l'autre, et quand vous aurez fini, recommencez. » Lui-même, lorsqu'il sent que la patience lui échappe, ce qui n'est pas rare, il se réfugie près de son maître. « Je lis du Montaigne maintenant dans mon lit; je ne connais pas de livre plus calme, et qui nous dispose à plus de sérénité. Comme cela est sain! » D'un mot, comme il le dit, Montaigne est son « père nourricier».

Un attachement si vif et si fidèle ne s'explique que par une secrète affinité de nature entre ces deux esprits si dissemblables. Sous le romantique, chez Flaubert, il y a un fonds de moraliste, comme chez Montaigne, sous le moraliste, il y a, non pas un romantique (la chose n'existe pas plus que

le mot au XVIe siècle), mais un observateur curieux de la diversité humaine selon les temps et les lieux. Montaigne s'amuse des traits de mœurs exotiques que racontent les auteurs anciens et les voyageurs modernes. Le sceptique y trouve son compte, je sais bien. Mais, indépendamment de toute arrière-pensée philosophique, Montaigne aime à faire ressortir comme l'âme humaine n'est pas la même sous les différentes latitudes. Cette connaissance de l'homme lui paraît avoir son intérêt en soi. Pareillement Flaubert, pendant son grand voyage en Orient, s'aperçoit, non sans surprise, que les paysages lui paraissent moins nouveaux que les hommes. Il s'intéresse encore plus à observer ceux-ci qu'à regarder ceux-là. L'Orient de lord Byron, l'Orient grec et turc, pittoresque surtout par le costume, et un peu conventionnel, ne le satisfait plus. Il voudrait pénétrer la psychologie du Fellah, du Syrien, de l'Arménien; il sympathise en esprit avec leurs passions et avec leurs croyances. Il sympathise même avec les âmes historiques disparues. C'est ainsi qu'il a gagné la gageure de *Salammbô*, autant du moins qu'elle pouvait être gagnée.

Enfin Flaubert aime surtout chez Montaigne la conception générale de l'homme et de la vie. Il a les mêmes tendances philosophiques que lui, la même attitude mentale, positive plutôt que sceptique, ou, plus précisément, anti-dogmatique. Les problèmes qui dépassent l'expérience lui paraissent hors de la portée de l'homme. Montaigne disait « Que sçais-je? » La formule de Flaubert est : *ne pas conclure*. Les gens légers, bornés, les esprits présomptueux et enthousiastes veulent en toutes choses une conclusion. Ils cherchent le « but de la vie », et la dimension de l'infini. Mais de quel droit veulent-ils ramener l'univers à eux, et mesurer toutes choses à leur intelligence? Il semble, au contraire, à Flaubert, comme à Montaigne, que nous ne pouvons jamais être assez méprisés. Nos prétentions à tout comprendre sont risibles. « Ils prennent dans leur pauvre petite main une poignée de sable et ils disent à l'Océan : « Je vais compter les grains de tes rivages ». Mais comme les grains leur coulent entre les doigts, et que le calcul est long, ils trépignent et ils pleurent. » La nature et l'humanité dans la nature évoluent d'un mouvement

continu. De cette évolution, nous ne possédons pas la loi. Le passé nous est très imparfaitement connu, l'avenir pas du tout, et nous ne comprenons pas le présent. L'analyse du réel va partout à l'infini, et l'infini est pour nous l'incompréhensible.

La sottise consiste à vouloir rendre raison de tout : c'est ce que Flaubert appelle *conclure*. L'homme n'est pas satisfait s'il ne se donne une « explication » de chaque chose. « A quoi bon les mauvaises herbes ? disent les braves gens. Pourquoi poussent-elles ? — Mais pour elles-mêmes, pardieu. Pourquoi poussez-vous, vous ? » C'est là ce qu'ont de beau les sciences naturelles. Elles ne veulent rien prouver. Aussi quelle largeur de faits, et quelle immensité pour la pensée ! Nous ne savons encore presque rien, et nous voudrions deviner le dernier mot de toutes choses, qui sans doute ne nous sera jamais révélé ! La rage de conclure est une des manies les plus funestes et les plus stériles. Observons d'abord. Suivons la méthode, prudente à la fois et audacieuse, patiente et féconde, des sciences de la nature et de l'histoire. L'histoire ! l'histoire et l'histoire naturelle : voilà les deux muses de l'âge moderne. C'est avec elles que l'on entrera dans des mondes nouveaux. La connaissance de la nature humaine, par exemple, n'aura quelque valeur que lorsqu'on l'observera sans idée préconçue, sans arrière-pensée morale ou religieuse, dans un esprit purement scientifique. « Il faut traiter les hommes comme des mastodontes et des crocodiles : est-ce qu'on s'emporte à propos de la corne des uns et de la mâchoire des autres ? Montrez-les, empaillez-les, bocalisez-les, voilà tout ; mais les apprécier, non ; et qui êtes-vous donc vous-mêmes, petits crapauds ? »

Les mêmes idées philosophiques dominent la conception que Flaubert s'est faite de l'art. Sans entrer dans le détail de son esthétique, on voit très vite qu'elle ne se sépare pas de ses réflexions touchant la religion et la science. Selon lui, le roman de l'avenir sera tout autre chose que ce qu'on a vu jusqu'à présent. Non pas que Flaubert croie au roman expérimental. Il ne veut même rien avoir de commun avec le naturalisme. Il admire fort le talent de Zola ; mais, dit-il, comment peut-on donner dans des mots vides de sens comme ceux-là ! Henry

Monnier n'est pas plus vrai que Racine. L'observation artistique restera toujours bien différente de l'observation scientifique. Car elle doit être surtout instinctive, et procéder « par l'imagination d'abord ». C'est ainsi que Flaubert lui-même a imaginé les effets de l'empoisonnement par l'arsenic, pour la fin de *Madame Bovary*. Il a contrôlé ensuite son imagination. Au fond, selon lui, l'élément extérieur sert peu à l'artiste. Bien des peintres qui ont vu la nature des tropiques n'en sont pas pour cela meilleurs coloristes, et Rembrandt n'avait jamais quitté la Hollande.

Mais si le but à atteindre, et si les procédés pour y parvenir sont différents, il reste cependant que, pas plus que la science, l'art ne ramène son objet à l'homme comme à son centre. Il se peut que la nature, que l'histoire, que la vie des sociétés et des individus aient un « sens » ou un « but ». Ce sens et ce but nous échappent. Pour l'artiste comme pour le philosophe, cette ignorance même ajoute au pathétique du spectacle qui se déroule à ses yeux. La nature est mystérieuse et incompréhensible : les œuvres de l'art doivent l'être également. « Aucun des grands livres de l'humanité ne *conclut*. Homère ne *conclut* pas, ni Shakespeare, ni Gœthe, ni la Bible elle-même. »

De là découle la fameuse théorie de l'art pour l'art. Flaubert, qui l'a soutenue avec une belle intransigeance, enrageait de la voir si souvent mal comprise. Il ne l'entendait pas simplement dans le même sens que Théophile Gautier ou que Victor Hugo, dont la philosophie l'impatienta plus d'une fois. Cette théorie était liée à ses idées les plus chères, à ses convictions les plus intimes, à sa conception de la nature et de l'humanité. « L'art pour l'art » procède du même principe, la « science pour la science » : c'est-à-dire que l'un et l'autre doivent cesser de *conclure*. Tous deux, affranchis des croyances du passé, qui faisaient de l'homme le centre du monde, doivent se développer désormais librement. Flaubert n'a pas du tout le culte superstitieux du moyen âge. Il admire, avec les romantiques, les cathédrales que de pieux artistes ont élevées. Mais il ne regrette pas comme eux la foi naïve et la sainte ignorance du XIII^e siècle. Il a les sentiments de Voltaire pour cet âge de ténèbres et de fanatisme.

Et sa plainte continuelle, c'est que nous n'en soyons pas encore sortis.

Comment pourrons-nous nous en tirer? — Par la science, en particulier par la science de l'homme, mais transformée. Présentement, elle est dans un état misérable. La psychologie n'existe pas. L'histoire et les sciences qui lui font cortège existent à peine. Tout cela est encore dominé par des idées philosophiques et religieuses qui tiennent en échec la méthode positive, la seule féconde. Nous pataugeons dans une barbarie de sauvages. « La philosophie telle qu'on la fait, et la religion telle qu'elle subsiste sont des verres de couleur qui empêchent de voir clair. »

Flaubert en veut peut-être plus encore aux religions qu'aux philosophies. L'abbé Bournisien dans *Madame Bovary*, l'abbé Jeufroy dans *Bouvard et Pécuchet* sont, dans sa pensée, non pas des caricatures, mais des portraits. La manière dont parlent de Dieu toutes les religions est révoltante, tant elles le traitent avec certitude, légèreté et familiarité. Les prêtres surtout, qui ont toujours ce nom-là à la bouche, agacent Flaubert. « C'est une espèce d'éternuement qui leur est habituel : la bonté de Dieu, la colère de Dieu, offenser Dieu, voilà leurs mots. » C'est le considérer comme un homme, et, qui pis est « comme un bourgeois »! On s'acharne encore à le décorer d'attributs, comme les sauvages mettent des plumes sur leur fétiche. Spinoza seul parle de Dieu sans ridicule. Aussi le traite-t-on d'athée.

Quant à la métaphysique actuelle, sans parler de son obscurité et du paisible fatras qui l'emplit, elle ne s'élève pas beaucoup au-dessus de l'idée religieuse courante. Au fond, elle en procède. Elle habille de grands mots son prétendu savoir. Mais le matérialisme et le spiritualisme sont « deux impertinences ». Je ne sais, et personne ne sait ce que veulent dire ces deux mots : âme et corps, où l'un finit, où l'autre commence. Nous sentons des forces, et c'est tout. Nous nous en tiendrions là, si nous n'avions « la rage de conclure ». « Mais faites donc comprendre cela à messieurs les ecclésiastiques et aux disciples de Cousin! »

Tant que cet état d'esprit persistera, il n'y a pas de progrès

à espérer pour les sciences morales. On est trop préoccupé du matérialisme ou du spiritualisme pour étudier comme il faut les phénomènes psychiques. Ce mot, *l'âme*, a fait dire presque autant de bêtises qu'il y a d'âmes. On sait d'avance où l'on aboutira, et ce que l'on doit *conclure*. On veut que l'âme soit immortelle. Mais notre désir de l'immortalité ne la rend pas plus vraisemblable. Nous ne voulons pas mourir; c'est une outrecuidance de notre orgueil, une protestation de notre faiblesse contre l'ordre éternel. Et Flaubert ajoute, dans une formule digne de Lucrèce: « La mort n'a peut-être pas plus de secret à nous révéler que la vie? »

Il faut donc, avant tout, de « l'impartialité », c'est-à-dire, il faut étudier l'homme comme on étudie les astres et les végétaux. Pour se considérer ainsi d'une façon désintéressée et objective, pour se mettre « au-dessus de lui-même ». l'homme dispose d'un procédé puissant, qui est l'histoire. Par elle, il apprendra à se connaître dans ce qu'il a produit, dans sa science, dans son art. dans ses religions. Dans le miroir du passé, il se verra tel qu'il est, non tel qu'il s'imagine être. Ce sera l'unique gloire du XIXe siècle, écrit Flaubert, d'avoir commencé ces études. Le sens historique est tout nouveau dans le monde. « On va se mettre à étudier les idées comme des faits, et les croyances comme des organismes. » L'histoire, pour son bien, se rapproche des sciences naturelles. Elle aussi renonce à *conclure* et à rechercher les causes : trop heureuse si elle obtient une connaissance suffisante des faits !



Ces idées ont pris corps dans l'*Éducation sentimentale*, le plus complet des ouvrages de Flaubert. *Bouvard et Pécuchet*, œuvre inachevée, est d'une complexité moins riche et moins harmonieuse. L'*Éducation sentimentale* touche aux grands problèmes philosophiques et sociaux de notre siècle. Selon les propres expressions de Flaubert, si les personnages y sont inventés, les fonds sont vrais. C'est une peinture qui prétend être rigoureusement exacte. Les dernières années du règne de Louis-Philippe, la révolution de 1848, les journées de juin, la réaction ; l'état de la société française à cette époque

dans ses différentes classes, leurs préjugés, leurs erreurs, leurs fautes, et les remèdes possibles à tous ces maux, Flaubert a voulu condenser tout cela dans son ouvrage. Ce roman singulier n'amuse peut-être pas, mais il intéresse, et d'autant plus qu'on le lit davantage. On peut en dire beaucoup de mal, mais encore plus de bien. Flaubert ne s'en dissimulait pas les défauts, dont le plus grand, dit-il, est que le tableau est trop vrai. Il n'y a pas assez de composition apparente; l'intérêt n'y est pas concentré sur un point central.

Déjà pendant son voyage en Orient, l'idée d'étudier les questions sociales s'était présentée à Flaubert. « A mon retour, écrit-il à Bouilhet, j'ai envie de m'enfoncer dans les socialistes. » A Jérusalem, il a lu un livre socialiste : *Essai de philosophie positive*, par Auguste Comte. Il l'a trouvé « assommant de bêtise, avec des mines de comique immenses, des Californies de grotesque... Mais il y a peut-être autre chose aussi. Cela se peut ». Quinze ans plus tard, en vue de l'*Éducation sentimentale*, il lit tout ce qu'ont écrit les réformateurs modernes. Il est surpris, intéressé, et souvent indigné par ce qu'il y trouve. Selon lui, on ne les connaît pas. Le peu qu'on en connaît, on ne le comprend pas.

Flaubert s'emporte souvent contre eux, surtout contre les socialistes *étatistes* qui rêvent de concentrer l'activité sociale dans l'État, « vaste monstre absorbant en lui toute action individuelle, toute personnalité, toute pensée, et qui dirigera tout, fera tout. » Aux yeux de Flaubert, ce n'est là qu'une forme nouvelle de l'oppression religieuse. Une tyrannie sacerdotale est au fond de ces cœurs étroits. D'autre part, le bien-être matériel ne saurait être la préoccupation exclusive de l'homme. Flaubert fait songer à Carlyle, quand il évoque la vision de « l'humanité assise, monstrueuse d'obésité, dans une niche toute peinte en jaune, comme les gares de chemin de fer, et qu'elle soit là à se dandiner sur son siège, ivre, béate, les yeux clos, digérant son déjeuner, attendant le dîner... » Jamais notre esprit ne se contentera du monde donné. Il lui restera au moins le sentiment de l'insuffisance humaine, du néant de la vie. Si ce sentiment venait à périr, nous serions plus bêtes que les oiseaux, qui au moins nichent sur les arbres. En particulier, et c'est ce qui touche le plus

Flaubert, l'art disparaîtrait. « Qu'est-ce ça f... à la masse, l'art, la poésie, le style? » Mais, à y regarder de près, ces invectives ne portent pas tant contre le socialisme proprement dit que contre les tendances générales de la société moderne, tout industrielle et utilitaire. De ce point de vue, les bourgeois sont encore au-dessous s'il est possible, de la masse indigente.

Là n'est donc pas, à vrai dire, le plus gros grief de Flaubert contre les socialistes : entendez les socialistes français de la première moitié de ce siècle, les seuls qu'il connaisse. Il les accuse surtout de ne pas procéder scientifiquement. Ils n'ont pas vu que la politique devait désormais se constituer par une méthode rigoureusement positive. Flaubert ne parle pas encore de sociologie; mais, si le mot lui manque, il conçoit fort bien la chose. La doctrine de ces socialistes est toute de sentiment. Elle se fonde sur les idées de fraternité, d'égalité, de grâce, c'est-à-dire sur des idées métaphysiques, et même théologiques. « La fraternité est une des plus belles inventions de l'hypocrisie sociale. On crie contre les jésuites. O candeur! Nous en sommes tous.» Après la guerre de 1870, rien n'est changé. La spéculation sociale n'est pas mieux orientée, et ne donne pas de meilleurs résultats. Pour que la France se relève, il faut qu'elle passe « de l'inspiration à la science; qu'elle abandonne toute métaphysique, qu'elle entre dans la critique ». Je cherche chez vous, écrit Flaubert à George Sand, un mot que je ne trouve nulle part : justice. Tout notre mal vient d'oublier absolument cette première notion de la morale, et qui selon moi compose toute la morale. La grâce, l'humanitarisme, le sentiment, l'idéal, nous ont joué d'assez vilains tours pour qu'on essaye du droit et de la science.

Les écrivains romantiques ont été pleins de cette sentimentalité. Ils l'ont même glorifiée. (Voyez, par exemple, dans la *Légende des Siècles*, le sultan qui est sauvé pour avoir eu pitié d'un cochon.) L'origine en est chrétienne : Rousseau y a été aussi pour beaucoup. « Bien que je sois dans le troupeau de ses petits-fils, dit Flaubert, cet homme me déplaît. » Son influence a été funeste. Il a rejeté du côté du sentiment les esprits qui commençaient à appliquer une méthode rationnelle aux questions sociales. Depuis 89 « on bat la breloque ».

Au lieu de continuer par la grande route, qui était large et belle comme une voie triomphale, on patauge dans les fondrières. Il serait peut-être sage de revenir momentanément à d'Holbach? Avant d'admirer Proudhon, si l'on connaissait Turgot? Mais c'est surtout Voltaire que l'on a tort de négliger. Flaubert le lit et le relit (du moins ses œuvres en prose) presque autant que Montaigne. Il s'est amusé à traduire *Candide* en anglais. Plus les voltairiens l'exaspèrent, plus il chérit Voltaire lui-même. Il ne pardonne pas à M. de Maistre de l'avoir grossièrement insulté. Voltaire est un « saint », qui toute sa vie a combattu le bon combat, avec autant de dévouement que de clairvoyance. Si l'on avait continué par la grande route de M. de Voltaire, au lieu de prendre par Jean-Jacques, le néo-catholicisme et la fraternité, nous n'en serions pas où nous en sommes. Voltaire n'est pas responsable de tous les Homais qui se réclament de lui, et qui d'ailleurs, devenus vieux, demandent les secours de la religion.

Il est fâcheux, en tout cas, que son esprit n'ait point passé chez les réformateurs modernes. « Je viens d'avaler Lamennais, écrit Flaubert, Saint-Simon, Fourier, et je reprends Proudhon d'un bout à l'autre... Il y a une chose saillante. et qui les lie tous, c'est la haine de la liberté, la haine de la Révolution française et de la philosophie. Ce sont tous des bonshommes du moyen âge, esprits enfoncés dans le passé... Le grand maître de Saint-Simon était M. de Maistre, et on n'a pas dit tout ce que Proudhon et Louis Blanc ont pris à Lamennais. L'école de Lyon, qui a été la plus active, est toute mystique, à la façon des Lollards. »

Par là s'expliquent bien des singularités qui surprennent d'abord l'historien. Ainsi l'antagonisme entre les conservateurs et les socialistes a déterminé, entre 1840 et 1850, une révolution et des conflits sanglants. Mais, à y regarder de près, le socialisme était lui-même sous l'influence du néo-catholicisme. La trace de l'« odieux », de l'« exécrable », du « hideux » M. de Maistre s'y retrouve partout. « Nous a-t-on assez scié le dos avec ce monsieur-là! » Et les socialistes modernes qui l'ont exalté, à commencer par les saint-simoniens pour finir par Auguste Comte! Quoi d'étonnant alors

si la révolution de 1848 a tourné comme on l'a vu? Ce que Flaubert trouve de christianisme dans le socialisme est *énorme*. Le clergé, en 1848, a agi « extraordinairement ». Rien n'est plus significatif, à cet égard, que la bénédiction des arbres de la liberté. Dans *Bouvard et Pécuchet* la scène est peinte, en quelques touches, de main de maître. Un peu plus tard, lorsque l'arbre est abattu, bien qu'il ait été offert à la commune par les deux bonshommes, la souche en est donnée au curé pour faire son feu. Quelle autre influence aurait pu contrebalancer celle du clergé catholique? Ceux mêmes qui croyaient représenter le progrès étaient pleins de l'esprit du passé, Si la république revenait demain, écrit Flaubert à Michelet, on re-bénirait les arbres de la liberté, j'en suis sûr. Ils trouveraient cela « politique ».

Ainsi ces réformateurs ont engagé le XIXe siècle dans une mauvaise voie. Ils ont servi, plus ou moins consciemment, la réaction catholique contre la libre-pensée. Ils ont rendu à la France le respect et le besoin de l'autorité, qu'elle avait presque désappris au XVIIIe siècle. Sous les sentiments mal définis de la fraternité et de la grâce, ils ont obscurci l'idée du droit, seule libératrice. Enfin, ce qui est peut-être le pire, ils ont entretenu le goût naturel des gens pour les mots creux, pour les symboles vagues, pour les mythes. Ils n'ont rien fait, bien au contraire, pour développer l'esprit scientifique, et pour donner aux Français l'habitude de voir les choses comme elles sont. Si cela continue, la France ne pourra plus soutenir longtemps la lutte contre les peuples plus avancés qui refusent désormais de se payer de mots. La terrible leçon de 1870 ne paraît pas lui avoir beaucoup profité. Dans les années qui suivent, Flaubert se désespère de voir reparaître le même goût puéril pour les mots sonores, pour les grands sentiments de parade et pour les légendes. C'est un symptôme bien alarmant!

*L'Éducation sentimentale* avait voulu dire tout cela. Nous le voyons sans peine aujourd'hui. Mais on ne le discernait pas aussi bien quand l'ouvrage parut, il y a trente ans. Flaubert s'affligea de n'être pas compris. Aussi bien, il n'avait été agréable à aucun parti. Il n'avait pas plus flatté les conservateurs que les démocrates. D'un bout à l'autre du livre, les conserva-

teurs sont l'objet de la plus cruelle satire. Flaubert les peint comme il les voit. Il ne s'étonne pas d'ailleurs de les trouver tels qu'ils sont. M. Dambreuse et le père Roques (comme plus tard le comte de Faverges dans *Bouvard et Pécuchet*) parlent et agissent comme ils doivent agir et parler. Leur alliance avec le clergé est naturelle. Et les « principes » qu'ils défendent sont en effet les plus conformes à leurs intérêts. Les bourgeois, qui font cause commune avec l'aristocratie, sont conduits à soutenir les mêmes doctrines. Flaubert s'indigne souvent contre M. Thiers... « ce Prud'homme... est-il possible de parler de la religion et de la philosophie avec un laisser-aller plus idiot!... » Je ne puis reproduire ici les expressions dont Flaubert s'est servi un peu plus tard au sujet de notre « historien national ». Mais ce n'est pas à lui qu'il en veut surtout. C'est aux adversaires du parti conservateur qu'il reproche leur aveuglement. Tout imbus, au fond, de l'esprit du passé, les démocrates, les socialistes, les révolutionnaires ont fait, de la meilleure foi du monde, le jeu de la réaction. Voilà ce que nous enseigne, avec la plus entière évidence, l'histoire de 1848.

En remontant plus haut, Flaubert crut s'apercevoir que ce qui l'avait effrayé dans les événements de 1848 avait ses origines dans la Révolution française. Celle-ci non plus ne s'est pas affranchie du moyen âge. Elle aussi, elle a manqué d'esprit « critique et positif ». Elle aussi, elle a mis la fraternité à la place de la justice. et le sentiment à la place de la science. Elle aussi, elle a été imprégnée d'esprit chrétien. C'est peut-être une des raisons qui lui ont permis de se répandre si vite en Europe, mais c'est aussi une des causes qui l'ont fait rapidement dévier et dégénérer. « Nous pataugeons, dit énergiquement Flaubert, dans l'arrière-faix de la Révolution, qui a été un avortement, une chose ratée, un four, quoi qu'on dise; et cela, parce qu'elle procédait du moyen âge et du christianisme. » Il serait temps de traiter la politique scientifiquement : autrement dit, de reprendre l'œuvre des philosophes du XVIIIe siècle au point où elle en est restée, et de laisser là la pauvre métaphysique qui, dans ce siècle, vivote à côté du catholicisme rajeuni.



Les habitudes d'esprit ne changent que lentement, et l'on ne transforme pas la mentalité d'un peuple comme par un coup de baguette. Ce qui nous perd, précisément, c'est la croyance naïve au miracle social, c'est la foi en tel ou tel symbole qui aura la vertu mystérieuse de nous sauver. Que de gens, en 1870, ont cru qu'il suffirait de proclamer la République pour arrêter l'invasion! A Rouen, on proposa de « fabriquer des piques » pour en armer des volontaires, comme en 1792.

La patrie même, dont les souvenirs classiques aident à faire une sorte d'idole, ne signifie plus pour nous ce qu'elle représentait aux yeux des Grecs et des Romains. « Je ne suis pas plus moderne qu'ancien, dit Flaubert: je suis le frère en Dieu de tout ce qui vit. Ne nous sentons-nous pas aussi bien Chinois ou Anglais que Français? *N'est-ce pas à l'étranger que vont tous nos rêves?* » Pour Flaubert, en effet, l'Orient, l'Afrique, les lointains pays jaunes avaient un attrait invincible. Le besoin de se dépayser était si fort chez lui qu'il éprouvait une véritable douleur physique à ne pas le satisfaire. Au reste, il pense que l'évolution naturelle de l'humanité efface peu à peu les patries. Le temps approche où la patrie sera ce qu'est aujourd'hui la tribu, un « archéologisme ». Maintenant, écrivait Flaubert : « l'idée de patrie est, Dieu merci, à peu près morte. » La guerre de 1870 le tira brutalement de ce rêve, que les meilleurs esprits avaient fait, comme lui, au milieu de ce siècle. Il souffrit du malheur public au delà de ce qu'il aurait pu imaginer. La blessure lui fut aussi cruelle qu'aux plus fougueux patriotes. Et, à son chagrin de Français, s'ajoutait la tristesse de voir la barbarie et la sottise qui éclatèrent à cette occasion. Ce pessimiste constata qu'il avait eu de l'humanité une idée encore trop favorable, et il en fut très malheureux.

Si un progrès est possible, il dépend de la disparition des croyances injustifiées. Mais tant qu'elles sont vivaces, il ne sert à rien de les attaquer de front. Souvent même ces atta-

ques leur donnent plus de force. D'autre part, les conservateurs les proclament intangibles, et c'est pourquoi la liberté de la presse leur paraît le pire des dangers : « Mais que deviendrait la société ! », s'écrient-ils, ou encore : « Laissez-vous jouer les enfants avec les armes à feu? » Il semble à ces braves gens que la société tienne à deux ou trois chevilles pourries, et que, si on les retire, tout va crouler. Ils la jugent, et cela d'après les vieilles idées, comme un produit factice de l'homme, comme une œuvre exécutée d'après un plan. Mais il ne dépend de personne de faire vivre ou périr une civilisation. Les phénomènes sociaux sont, comme les autres, régis par des lois. Cette idée très simple, si elle était généralement acceptée, rassurerait les conservateurs, et, en même temps, elle couperait court à une infinité d'extravagances. Elle ferait comprendre dans quelles limites étroites l'action sociale de l'homme peut être efficace. Mais elle n'est encore familière qu'à un petit nombre d'esprits. La plupart, pleins de souvenirs de la Révolution habilement exploités, sont hantés par la crainte d'un bouleversement imminent. De là les réactions entêtées et froidement furieuses. Au moindre pas en avant, les « classes éclairées » s'épouvantent. Leur grand mot est « Que ferez-vous ensuite? Que mettrez-vous à la place? » Ce mot me paraît, dit Flaubert, inepte et immoral tout ensemble. Inepte, car c'est croire que le soleil ne luira plus parce que les chandelles seront éteintes; immoral, car c'est calmer l'injustice avec le cataplasme de la peur.

Il met donc tout son espoir en la science. Après 1870 surtout, et peut-être un peu sous l'influence de son ami Renan, qui exprima des idées analogues dans ses *Dialogues philosophiques*, Flaubert a pris en haine la démocratie sentimentale, ignorante et superstitieuse. Et comme la masse humaine en restera toujours à peu près au même point, il souhaite la domination d'une « aristocratie légitime », c'est-à-dire composée de savants. Déjà, en 1869, il écrivait à George Sand : « Il ne s'agit plus de rêver la meilleure forme de gouvernement, puisqu'elles se valent toutes ; mais de faire prévaloir la science. Voilà le plus pressé. Le reste s'ensuivra fatalement. Les hommes purement intellectuels ont rendu plus de services au genre humain que tous les saints Vincent de

Paul du monde. Et la politique sera une éternelle niaiserie, tant qu'elle ne sera pas une dépendance de la science. »

Par malheur, cette science politique est encore à naître, car elle dépend des sciences morales, en particulier de la psychologie et de l'histoire, qui en sont à leurs premiers pas. Nous nous trouvons ainsi dans une position critique, entre les anciennes idées, dont la décadence est sans remède, et les nouvelles, qui commencent seulement à se former. « Je vois un passé en ruines, et un avenir en germe. L'un est trop vieux, l'autre est trop jeune. Tout est brouillé. Mais c'est ne pas comprendre le crépuscule, c'est ne vouloir que midi ou minuit. » Nous sommes, comme disent les professeurs d'histoire, dans une période de transition. Et, selon toute apparence, la fin de cette période est encore éloignée. Nous sommes liés au passé de mille manières. « La barbarie du moyen âge nous étreint encore par mille préjugés, mille coutumes. »

De vrai, l'homme s'est jugé plus affranchi qu'il ne l'était. Au XVIII$^{e}$ siècle, il a cru la raison victorieuse, et pour toujours. Il a entrevu une société qu'une éducation rationnelle et une sage législation suffiraient à rendre juste, libre et heureuse. Il a fallu en rabattre. Déjà la Révolution française, selon Flaubert, a manqué son but, malgré la noblesse des intentions et la grandeur de l'effort. Dans la première moitié du XIX$^{e}$ siècle, cela a été bien pis. La réaction est partout : non pas tant contre l'œuvre politique de la Révolution, que des intérêts puissants savaient défendre, mais contre l'esprit rationaliste, scientifique et laïque du XVIII$^{e}$ siècle. « Le néo-catholicisme et le socialisme ont abêti la France. » Et la lutte est à recommencer, dans des conditions plus défavorables que la première fois. Car la classe moyenne, par ignorance, par intérêt et par peur, se range de plus en plus du côté de la réaction. Elle ne s'avoue pas toujours à elle-même ses sentiments. Elle les déguise sous une philosophie spiritualiste et vaguement libérale. Mais, au fond, elle demeure indifférente à la vérité et à la justice, pourvu que ses intérêts matériels soient protégés. C'est là une des mille raisons qui font du « bourgeois » l'être que Flaubert hait le plus. « J'appelle bourgeois tout ce qui pense bassement. » Encore s'ils pensaient vraiment quelque chose! « Tout votre effort intellectuel, leur dit Flaubert,

consiste à trembler devant l'avenir. Imaginez autre chose. Hâtez-vous! Ou bien la France s'abîmera de plus en plus entre une démagogie hideuse et une bourgeoisie stupide. »

*
* *

Tout ceci n'équivaut pas, très certainement, à un système philosophique et social. Mais, pour un esprit tel que Flaubert, et nourri de Montaigne, peut-il être question d'un système? Il suffit que, comme Montaigne lui-même, il ait un ensemble de vues auxquelles il tient et qui s'accordent entre elles. Celles de Flaubert sont assez concordantes, et il s'y est tenu avec une remarquable persévérance. Il nous a tant parlé de ses scrupules d'artiste et de ses angoisses d'écrivain que nous ne l'imaginons guère attentif à autre chose. Nous nous le représentons toujours occupé à regratter des *qui* ou des *que*, à dépister des assonances, ou à donner la chasse aux répétitions de mots. C'est là une idée très fausse, bien que Flaubert ait contribué lui-même à la répandre. Tout au contraire, il se distingue de la plupart des hommes de lettres de son temps par l'intérêt qu'il a porté à quantité de choses dont ils ne se soucient guère. Il a aimé la science pour la science : l'ingénue et infatigable curiosité de Bouvard et de Pécuchet est la caricature d'un trait qui appartient à l'auteur. Il a aimé l'histoire, non pas « en tapissier », à la façon des romantiques, mais pour elle-même, c'est-à-dire pour le drame mystérieux de l'humanité qui s'y déroule. Il a compris que les méthodes modernes allaient la transformer. Il a aimé enfin les grands écrivains de l'antiquité, et, ce qui est plus rare, ceux des littératures étrangères. Don Quichotte avait charmé son enfance, et il y est revenu toute sa vie. Il s'est donné beaucoup de mal pour lire Sophocle et Shakespeare dans leur texte original. Il a compris la grandeur de Gœthe, et il a souffert d'entendre Victor Hugo en parler. « Vous n'imaginez pas, écrit-il, les inepties dites par ce grand homme sur le compte de Gœthe dans l'avant-dernière visite que je lui ai faite. Je suis sorti de chez lui scandalisé. *malade.* » On trouverait, je crois, des confidences du même genre chez Renan.

Flaubert a cru nécessaire de comprendre son temps pour le peindre. Pour être romancier, il s'est donc fait historien et philosophe. Il raille Bouvard et Pécuchet qui cherchent les causes de la Révolution française ; mais il les a cherchées lui-même, et avec l'opiniâtreté d'un savant. La délicatesse de sa conscience artistique, de ce fait, a trouvé une récompense inattendue. Car les études acharnées qu'il a faites pour ses ouvrages contribuent à rendre sa correspondance une des plus attachantes que ce siècle ait produites ; et ses romans eux-mêmes, indépendamment de leur beauté, prennent une valeur représentative. Quand les historiens de l'avenir essaieront de fixer l'image que le XIXe siècle se faisait de lui-même, en France, ils auront peu de documents aussi sincères et aussi riches que l'œuvre et les lettres de Gustave Flaubert.

L. LÉVY-BRUHL

# CENDRES

## I

Comme un ange déchu qui marche dans ses ailes.
Quand on sort d'une alcôve impure, subissant
La tristesse et l'horreur que traînent après elles
Les lâches voluptés de la chair et du sang.
Si c'est un soir boueux d'hiver, froid et maussade,
A l'heure où les passants vont fouettés par le vent,
Où l'on voit s'allumer de façade en façade
Les lampes comme un peu d'espoir chaud et vivant,
Et qu'on aille au hasard, on passera peut-être
Devant les transparents rideaux d'une fenêtre.

Arrête-toi, jeune homme inquiet, qui toujours
Et vainement cherchas l'amour dans les amours,
Et regarde. La chambre est paisible, la chambre
Est claire. Un crucifix d'ivoire brille au mur.
Sous la lampe, enfermé dans un vase au col pur,
S'arrondit un bouquet de roses de décembre.
Le feu, dans les miroirs agitant ses reflets,
Baigne d'un rouge éclat la peau de bête blanche
Où deux enfants, aux pieds de leurs parents muets,
Dorment parmi la foule éparse des jouets.

Or sur l'époux l'épouse en souriant se penche :
« Vois, dit-elle, ils sont beaux et frais, ils ont tous deux
Tes cheveux blonds, mon cher époux, et tes yeux bleus... »
Elle parle, et ses cils se mouillent de tendresse ;
Dans ses bras longuement son bien-aimé la presse ;
Ils se taisent, heureux d'écouter en rêvant
Le souffle des enfants et le fifre du vent.

Et toi que ce mirage arrête à la fenêtre,
Voyant comme un remords ton enfance renaître,
Tu t'enfuiras, haineux, impuissant, flagellé
Par la neige, innombrable et chaste fouet ailé,
Dans ces quartiers déserts peuplés de pins funèbres
Où la prostituée écume les ténèbres,
Loin de l'amour, loin du bonheur, toujours plus loin,
Pour souffrir de ton âme et pleurer sans témoin.

Ainsi quand d'un cœur sombre et blessé le poète,
Silencieux, le front baissé, les yeux rougis,
Pour une heure s'assied dans un heureux logis,
Il essuie à la hâte une larme secrète
En vous voyant nouer et dénouer vos jeux,
Purs enfants dont la chair semble encore de l'âme.
Ses doigts, pour y laver leur âcre odeur de femme,
D'un geste lent et doux caressent vos cheveux.
Se souvenant qu'il fut un jour ce que vous êtes,
Il vous parle, il sourit avec vous et vous prend
Contre son cœur, les yeux fermés, vous murmurant
La chanson qui jadis le berçait, chères têtes !

## II

Le jour blanc se levait à peine sur la mer.
Des gouttes d'eau tintaient à mon balcon de fer.
Je m'accoudai, tremblant de fièvre et triste, en face
De l'océan obscur et rauque et de l'espace.
Sépulcre cimenté de plomb blême et de poix,

Le ciel bas sur mon cœur pesait de tout son poids,
Et je songeais à l'heure où le Christ rendit l'âme.
Ma vitre ouverte, à chaque écroulement de lame,
Vibrait d'un faible son de flûte. J'étais seul.
Dans ma chambre, les draps traînaient comme un linceul,
La veilleuse en mourant jetait de grandes ombres
Sur les meubles confus et dans les miroirs sombres.

O nuits, nuits sans pavots qu'on passe au bord du lit
A guetter le moment où l'orient pâlit !
On s'éveille d'un rêve amer, baigné de larmes,
L'esprit halluciné de secrètes alarmes.
Anxieux tour à tour d'amour et de remords,
On sent autour de soi la présence des morts.
On voit revivre, usant son spleen de ville en ville,
Sa jeunesse asservie à la volupté vile,
Où quelque douce femme invisible parfois
Vous pose sur le front la fraîcheur de ses doigts.

Ainsi, les yeux brillants et l'oreille sonore,
J'observais, tout songeur, la soucieuse aurore.
Le souvenir du vieil amour et du passé
Me plantait jusqu'au fond du cœur son fer glacé.
L'image que nulle autre image n'a chassée
Visitait en pleurant mon âme et ma pensée.
Ses bras nus m'accablaient de leurs tendres liens :
Elle disait : « C'est moi, mon bien-aimé, je viens
Apporter mon plus clair sourire à ta détresse.
Reconnais ton enfant chérie et ta maîtresse.
Voici mes seins, voici l'odeur de mes cheveux :
Baise ma bouche et sois consolé, je le veux !... »

Elle s'évanouit alors, la pure image,
Et le vent pluvieux flatta seul mon visage.

Et je rêvais toujours.
Et je fus en esprit
Dans le champ où la plante humaine défleurit.
J'allais avec lenteur de tombe en tombe, l'âme

Tremblante encor du triste adieu de cette femme.
C'était un soir brumeux de Toussaint. J'arrivai
Au sépulcre où le nom de ma race est gravé,
Et, pressant d'un profond baiser la pierre verte,
Ivre d'une douleur âcre, je criai : « Certe,
O morts, il ne faut pas envier ce vivant
Qui gémit comme un pin rebroussé par le vent !
Alors que vous goûtez enfin, à jamais calmes,
L'incorruptible paix sous les fleurs et les palmes,
Cet homme, cet enfant qui se jette à genoux
Pour être, ô bienheureux défunts, plus près de vous.
Ce rêveur âprement s'enracine à la terre.
L'insatiable feu des voluptés l'altère.
Il ouvre son cœur vide à la gloire ; il attend
Comme une église où va tonner l'orgue éclatant ;
Il espère, il a soif d'aimer, il aime, il doute,
Et, buttant de fatigue, il traîne sur sa route
L'effroi des jours qu'il faut pour atteindre en marchant
Le bas du ciel rougi par le soleil couchant...
Vous qu'il a vus, les doigts crispés, la chair jaunie,
Boire d'un œil obscur les lampes d'agonie,
Vous encor qu'il revoit hélas ! joyeux et forts
Et rayonnants d'amour et de jeunesse, ô morts,
O morts, partagez-lui les fleurs et les prières
Que les passants pieux répandent sur vos pierres,
Afin de l'adoucir, cet homme amer, afin
Qu'un murmure de foi le guide en son chemin ! »

J'ouvris les yeux. Le ciel versait un jour avare.
Des goëlands berçaient leur vol autour du phare,
Les voiles des pêcheurs se glissaient hors du port,
Le flot sur les rochers brisait d'un sourd effort,
Et la cendre de cette aube m'entrait dans l'âme
Avec le vent, avec la pluie, et, lame à lame,
La monotone mer rongeait mon cœur tremblant.
Je demeurai longtemps, plein de larmes, songeant
Aux fins d'amour, aux nuits de départ où l'on pleure,
Aux serments démentis par la fuite de l'heure,

Aux sanglots étouffés dans la gorge, aux baisers
Trempés de sel, aux cris, aux silences brisés,
A ces amants dont l'œil sourit au suicide
Et qui s'en vont, muets et hagards, l'esprit vide,
Emportant sous le ciel douteux du petit jour
Le froid intérieur d'un adieu sans retour.

O jeunesse qui fus la mienne, ô douloureuse,
Je te laisse clouée à ta croix amoureuse
Avec un poids mortel de roses sur le front.
Les femmes qui t'ont fait souffrir te pleureront...
Pour moi je redescends la colline gravie,
D'un pas viril, les yeux plus larges, vers la vie.
Forger, lutter, brandir l'épée ou le marteau,
Partager aux errants des chemins son manteau,
Être bon, être pur, être grand, être un homme
Que seul le bruit du bien qu'il a semé renomme,
Visiter les chevets et les esprits sans joie,
Dire : « Croyez en Dieu, car c'est lui qui m'envoie » :
Élever droit au ciel, comme on offre des lys,
De chastes jours des pleurs du repentir remplis.
Bénissez-le, Seigneur, ce rêve, il est sincère.
Il console, pensive étoile, ma misère :
Je l'ai fait, une nuit de mars où j'étais seul,
A l'heure où l'orient déchirait son linceul,
Et j'accueille depuis avec l'esprit d'un sage
Toute aube aux doigts de cendre et son triste présage.

## III

Maîtresse, tendre femme aimée au pur visage
Qu'un sévère destin me ravit sans retour,
Si quelque triste et doux hasard t'apporte un jour
Ce livre d'un enfant prématurément sage
Où je pleure le temps, hélas ! de notre amour,
Où, fidèle et pieux souci, dans chaque page
J'évoque pour nous seuls ton invisible image,

L'ayant lu, ferme-le pour toujours. Dis-toi bien
Que tu ne viendras plus, confiante et paisible,
Bercer pour t'endormir ton cœur contre le mien
Ni, comme un lierre noue et serre son lien,
M'étreindre de ton corps frémissant et flexible,
Ni dans une langueur de rose qui se rompt
Sourire, suspendue à ma bouche et lassée,
Ni longuement poser tes lèvres sur mon front
Pour y souffler ton âme et boire ma pensée.

Songe, imagine encor les jours évanouis
Et ma vie à ta vie étroitement mêlée ;
Notre chambre d'amour sur la mer et les nuits
Où nos yeux lourds, du fond du lit sombre, éblouis,
Contemplaient le carré de fenêtre étoilée.
Songe, et dis un adieu suprême à ton bonheur;
Et puis brûle ce livre en larmes qui t'appelle
Et n'appelle que toi dans sa peine mortelle.
Ecarte-moi, malgré toi-même, de ton cœur,
Rejette le linceul sur la volupté morte,
Détourne ton esprit de la terre. Sois forte.

Va, le destin te marque un austère devoir.
N'y manque pas. Voici la route. Je demeure
Seul au sommet désert du coteau pour te voir
Jusqu'à ce que ta forme au loin dans l'ombre meure.
Va, tu seras heureuse et fière, tu vivras
Gravement dans la paix de ton âme affermie...
Et maintenant, toi qui dormais entre mes bras,
Que la grâce de Dieu te garde, mon amie.

CHARLES GUÉRIN

# LES THÉÂTRES ANGLAIS[1]

## I

### CARACTÈRES PRINCIPAUX

Le théâtre n'est pas uniquement, pour l'Anglais, un lieu de repos et d'agrément improvisé. Il y vient chercher un plaisir de luxe et une distraction préméditée. A Paris, le soir venu, les affaires terminées, on dit à table : « Si nous allions au Vaudeville? » Et l'on y va. A Londres, c'est un projet plus sagement délibéré d'aller chez Tree ou à Haymarket. Vous n'y rencontrerez que des femmes décolletées, des hommes en habit noir, qui prétendent y retrouver tout au moins l'apparence de leur *home*. Aller au théâtre, c'est en quelque sorte, pour eux, être convié à une soirée particulière donnée par lady X... Conception essentiellement aristocratique, non point particulière à telle ou telle classe de spectateurs, mais commune à l'ensemble du public, et qui justifie toute l'organisation matérielle des théâtres de Londres.

1. Par lettre ministérielle en date du 6 avril 1898, M. Georges Bourdon, ancien administrateur de la scène au théâtre de l'Odéon, a reçu la mission d'étudier « l'organisation théâtrale des différents pays de l'Europe ». M. Georges Bourdon a commencé son enquête par l'Angleterre, et il a adressé à ce sujet un rapport au ministre des Beaux-Arts. C'est la substance de ce rapport que nous publions aujourd'hui, l'abondance des détails techniques ne nous permettant pas de l'insérer en entier. L'auteur prie d'observer que cette étude a été écrite en septembre 1898.

L'Anglais s'y contente sans regret de contes puérils; il écoute sans rancune, et même avec gratitude, des histoires d'enfants perdus ou de mariages contrariés. Mais il exige qu'elles soient ordonnées avec grâce, présentées avec soin, que tout, dans la salle et sur la scène, soit adroitement combiné pour son plaisir personnel. Car il a le souci du détail, et il est, à tous les moments de sa vie, intraitable sur ce point : le confortable est la plus impérieuse exigence de son goût et la moindre politesse qu'on lui doive.

Mais le confort est pour lui un besoin beaucoup plus divers et plus compliqué que ne l'imaginent nos pauvres cervelles satisfaites d'apparences. Les Anglais ont, en quelque manière, l'âme épicurienne : s'ils ne demandent pas uniquement du divertissement et de la jouissance, ils veulent du moins qu'on leur rende faciles les actes les plus obscurs et les obligations les plus coutumières. Le confort, pour eux, ce n'est pas seulement des coussins moelleux, des voitures rapides ou des maisons congrûment agencées. Ceci n'en est que la petite monnaie et l'aspect le plus vulgaire. C'est aussi parer les choses, y mettre de l'attrait et de la grâce, multiplier pour soi-même les occasions de plaisir, faire la vie savoureuse. Ils ont du goût, bien que leurs femmes possèdent mal l'art du couturier. C'est un goût particulier à leur race, moins symbolique et plus pratique que le goût français, mais réel cependant. Tout ce qui embellit la vie, ce qui la rend avenante et aimable, ils le goûtent à l'égal de ce qui la simplifie et la facilite; ou, pour mieux dire, leur agrément est de se mouvoir parmi de la sympathie éparse. Ils aiment les fleurs; ils les aiment démesurément et à profusion. N'est-ce pas charmant? Et ils les sèment partout : les marguerites, les géraniums, les pensées, toutes les corolles et tous les pétales s'inclinent aux balcons des plus austères maisons d'affaires, à Piccadilly et dans la Cité. Les rues de Londres, si souvent embrumées et moroses, avec leurs façades grises et sales, prennent ainsi parfois un aspect de printemps, qui est comme un sourire de fête dans leur agitation maussade.

Or, ce goût ardent du joli et de l'utile mêlés, c'est au théâtre qu'il se manifeste dans la plus surprenante harmonie. Il y faudra du confort, de l'élégance, enfin toutes les com-

modités que l'Anglais a coutume de rencontrer dans la vie et sans lesquelles il ne conçoit point la vie. Ainsi, les directeurs de théâtres s'ingénient à parer la maison où ils le reçoivent, à en faire un lieu de réunion aimable et cordial. Ce ne sont point des entrepreneurs qui bousculent leur public dans des passages trop étroits et se tiennent quittes envers lui s'ils lui ont donné le spectacle d'une pièce intéressante, spirituelle ou passionnée. Ce sont des maîtres de maison, dont le grand souci est d'agencer et d'orner leur logis pour le bien-être de ceux qu'ils y convient, et de faire oublier à leurs hôtes la fâcheuse formalité du bureau de location. Le théâtre est un salon, et vous y êtes accueilli en grand seigneur invité chez un grand seigneur. On y parle à mi-voix, avec une discrétion de bon goût; on y reste nu-tête, comme si l'on assistait à un spectacle offert dans la galerie de quelque lord amoureux du beau langage; on n'y entend jamais résonner, sous le bâton sonore du régisseur, ces trois coups qui, dans nos salles parisiennes, retentissent comme des appels de sépulcre, et rappellent trop bien les pratiques des baraques de foire. Un timbre discret qui vibre dans les couloirs, l'éclairage qui s'abaisse dans la salle suffisent à avertir que la pièce va continuer et à interrompre les conversations. Nulle part on ne se heurte à ces importants et prétentieux personnages qui, chez nous, sous le vocable d'inspecteurs ou de contrôleurs, étalent leur insolence à travers tous les vestibules et accablent de leur majesté des spectateurs trop magnanimes. Partout, au contraire, vous trouvez non pas des seigneurs, mais des employés déférents, auxquels une livrée sagement distribuée rappelle à propos l'humilité de leur personne et le caractère de leur rôle. Au bureau de location, où l'usage est de se prémunir de places, vous avez affaire à un gentleman, qui vous remet votre coupon préalablement séché au papier buvard et enfermé dans une enveloppe... Détails tout cela, je le veux bien, mais qui attestent, mieux que toutes les affirmations, un extrême souci de plaire au public et de ne contrarier en aucun moment l'agrément qu'il se propose. J'ai tout dit en écrivant que le théâtre est pour lui une distraction de luxe et une sorte de plaisir somptuaire. La conception qu'il en a — si différente de la nôtre — explique et détermine tous les raffinements

dont on l'entoure. Elle donne l'intelligence du théâtre anglais, car elle impose aux directeurs le double zèle par où ils se distinguent : leur extrême attention à prodiguer au public des commodités que nous noterons plus tard, et la surprenante perfection de leurs mises en scène.

Ici est la supériorité incontestable du théâtre anglais. Le souci de la mise en scène y est poussé à un degré inconnu à Paris. Nous nous émerveillons à juste titre de certaines mises en scène de la Renaissance, du Vaudeville ou des Variétés[1] : à Londres, elles seraient l'ordinaire de dix théâtres. Un auteur dramatique pourra trouver ailleurs des acteurs aussi excellents, un public aussi intelligent ; nulle part, je le crois, il ne rencontrera un pareil zèle à exprimer toute sa pensée ni une telle adresse à donner une réalité aux apparences de son imagination. J'entends bien que des personnes notables professent que la mise en scène est chose secondaire et la tiennent volontiers en mépris. Ce n'est pas l'opinion des auteurs ni des artistes dramatiques. Porter une œuvre sur la scène, ce n'est pas seulement mettre des mots dans la bouche d'acteurs qui les répéteront avec un génie plus ou moins exercé ; c'est aussi la faire vivre dans le milieu où elle se meut, dans « l'atmosphère » qui l'explique, parfois même en détermine les péripéties et en forme les caractères. Cette réalité de la vie, c'est le costume, c'est le choix et l'aspect des choses qui la créent, c'est-à-dire la mise en scène. Elle n'est donc qu'un des modes d'expression de la pensée de l'auteur ; elle peut la compléter parfois ; elle n'a pas moins de valeur significative que l'interprétation même d'un rôle.

Les Anglais l'ont compris, et leurs théâtres donnent chaque jour, à cet égard, des exemples éclatants et décisifs. On a prétendu que leurs directeurs sont les réalistes du théâtre. Ce n'est pas assez dire. Ils sont cela, et autre chose encore. Ce qu'ils cherchent dans la mise en scène, ce n'est pas tant la représentation, sous une forme aussi précise que possible, des objets matériels, que leur mise en valeur pour

1. C'est de l'ancienne Renaissance qu'il est ici question. En 1898, madame Sarah Bernhardt n'avait pas encore ouvert le théâtre qui porte aujourd'hui son nom ; — et M. Rochard n'était pas directeur du Châtelet, qu'il a transformé.

une signification plus haute. Ils se préoccupent moins d'établir un décor qui sera une image fidèle de la nature, que de lui donner une expression symbolique adéquate au caractère des personnages qui doivent y vivre. Ils ne restituent pas uniquement la nature, ce qui serait office de peintres et de menuisiers; ils évoquent des milieux, ils créent « l'atmosphère », ils donnent une pensée et une voix au décor, ils en font un personnage vivant et parlant, ils l'imposent à l'esprit du spectateur, ils épandent à travers la salle l'âme même de l'œuvre, insaisissable et présente. La mise en scène a donc pour eux une valeur subjective autant qu'objective, et, ainsi comprise, elle devient un art qui n'est pas seulement l'interprète, mais le collaborateur direct de l'art de l'écrivain, car il est, à sa manière, créateur. Et je ne sais si ce serait un paradoxe de dire que les metteurs en scène anglais, réputés réalistes, sont en vérité des idéalistes, puisqu'ils ne se proposent que d'évoquer des idées ou des sensations.

Sans nous attarder à des exemples, voyons comment les Anglais, dans la construction et l'administration de leurs théâtres, ont assuré le bien-être du public.

## II

### LA SALLE

L'attente sous la pluie, le vent ou la neige, l'attente exaspérante entre des balustrades de bois, dans les remous des gens qui poussent en sens contraire, est tenue à Londres pour une médiocre préface à un plaisir; elle n'est guère pratiquée qu'à la porte des *music halls* — et encore, aux guichets des petites places. — Le spectateur a loué son fauteuil au bureau, dans la journée ou la veille, et l'a payé sans augmentation de prix. A huit heures un quart, il descend de l'omnibus ou du cab pour entrer au théâtre, et il y est incontinent chez lui.

Il y est chez lui, parce que, dès le seuil, tout y est disposé pour lui donner l'illusion qu'il pénètre dans son propre hôtel ou dans une maison amie. On ne le plante pas, entre les deux bras écartés d'une cordelière pourpre, à travers un vestibule de pierre qui a des prétentions à l'architecture, et qui est balayé par tous les courants d'air. Ici le vestibule est sagement aéré, des tapis de laine épaisse s'étendent sous les pieds, des fleurs en relèvent l'élégante sobriété, une lumière douce et tamisée s'y répand en ondes discrètes. Sans doute, nous n'y sommes pas à l'Opéra; mais les théâtres de Londres, qui ne sont que des maisons d'agrément, ne visent point au monumental. Au Daly, au Majesty, construits l'un en 1897, l'autre en 1896, le vestibule est tout en boiseries de chêne épaisses et largement ouvragées; le plafond, au Majesty, est à caissons; au Daly, il est ouvert en ovale, et, de l'étage supérieur, où est installé le foyer, on plonge ainsi dans le vestibule par-dessus une balustrade dorée. Au Lyceum, dès l'entrée, on trouve en face de soi un haut et large escalier, qui monte droit et aboutit à un vaste palier, au-dessus et autour duquel court la rampe d'un balcon qui du couloir supérieur fait une sorte de loggia circulaire. La décoration en est charmante, d'une polychromie où dominent le bistre et le rouge, éclairée par des lampes écarlates qui lui donnent une coloration de sanctuaire. Nous sommes ici dans le vestibule d'un temple. Les couleurs s'y estompent dans une tonalité générale assombrie, la clarté des lampes s'adoucit dans la transparence des verres rouges, c'est du mystère et c'est du rêve qui s'évaporent des murs empourprés. Le public parle bas, dans un recueillement attentif, comme s'il subissait le charme de cet archaïsme vénérable, ou comme s'il communiait avec les symboles.

A l'Empire, c'est encore du chêne, des tapis et des fleurs; à Haymarket, au Criterion, c'est de la pierre, mais toujours des tapis et des plantes.

Nulle part, l'encombrant comptoir du contrôle; nulle part, ces trois messieurs en habit noir, rogues et solennels, qui sont les Charons grognants de nos Champs-Élysées dramatiques. Mais, partout, des géants étranges et graves, vêtus de tuniques à brandebourgs dorés, chamarrés, flambants et silen-

cieux, inclinent devant vous avec déférence leurs uniformes excessifs d'amiraux péruviens, et vérifient avec une promptitude exercée le ticket que vous leur tendez.

Alors vous vous engagez le plus souvent dans une série d'escaliers étroits et compliqués, qui sont le défaut de la plupart des théâtres de Londres. Si l'on peut dire que l'architecte du nouvel Opéra-Comique a tout sacrifié aux escaliers, ce n'est pas un grief que l'on puisse adresser aux architectes anglais. Leur mérite est d'avoir su généralement donner à chaque étage ses dégagements particuliers : chaque catégorie de places a ainsi son escalier spécial, et c'est à merveille; mais ces escaliers sont trop étroits, coupés de paliers, repliés sur eux-mêmes dans des espaces trop mesurés. A la décharge des architectes, il est équitable de signaler la double difficulté à laquelle ils se heurtaient. D'abord l'obligation de loger les services accessoires dont nous parlerons bientôt réduisait la place dont ils pouvaient disposer; puis la disposition même des théâtres anglais leur suscitait de sérieux embarras. La plupart, en effet, par suite de différences de niveaux, sont construits en sous-sol. Ceux dont l'orchestre est au niveau de la rue, comme Haymarket, sont très rares. Le Lyceum, où l'on gravit un étage pour atteindre l'orchestre, est, je crois bien, unique. Dans les autres, il faut descendre un ou deux étages pour toucher le plancher du rez-de-chaussée. Même l'un d'eux, le Criterion, est tout entier enfoui dans le sol, au point que sa troisième galerie affleure le niveau de Piccadilly.

Mais les murs de ces escaliers, mais les couloirs qui entourent les différents balcons, au lieu d'être lavés au badigeon, comme ceux de nos théâtres, sont peints de couleurs chaudes, tapissés d'étoffes ou de cuir repoussé, éclairés par des appareils électriques qui sont le plus souvent des appliques de bougies, dont la lumière se tamise à travers des abat-jour de soie, et toutes ces coquetteries leur donnent un aspect d'élégante intimité et de luxe familier que l'on chercherait en vain dans les couloirs mornes, désolés, maussades de nos théâtres [1].

1. La petite salle de l'Athénée est, de tous nos théâtres, celle qui se rapprocherait le plus du type anglais.

Entrons dans la salle.

Ici, le contraste est plus frappant encore, car le principe de construction diffère. A Paris, ce principe est le plus grand luxe. A Londres, la plus grande commodité.

Le dos à la scène, regardons une salle anglaise.

Ce qui surprend immédiatement, c'est l'absence de loges et de baignoires. A droite et à gauche, vous voyez bien quelques avant-scènes, mais en petit nombre : quatre par étage et par côté au Savoy, une seule à Haymarket, trois au Daly, deux au Lyceum, une au Majesty. En face de nous, un orchestre très profond, dont le plancher suit une inclinaison très forte : j'en pourrais donner ici la cote pour quelques théâtres ; elle est de beaucoup plus élevée que dans les salles parisiennes (j'en excepte les anciens Menus-Plaisirs, aujourd'hui Théâtre-Antoine). De la sorte, la vue de la scène est dégagée, et le regard franchit sans obstacles les têtes des spectateurs interposés.

Les fauteuils sont larges et moelleux ; presque partout ils se replient sur eux-mêmes ; mais les rangs en sont assez espacés pour rendre cette disposition inutile, et permettre à chacun de regagner sa place sans risque pour les genoux ou pour les pieds de ses voisines. Le strapontin est inconnu : suppression d'une cause d'encombrement et de bruit. Londres enfin est privé des joies renouvelées sans cesse par le déclenchement sonore des portes qui se ferment et qui s'ouvrent. Les loges n'existant pas, c'est autant d'instruments de musique de moins. Quant aux portes qui donnent accès dans la salle, qu'elles soient pleines, comme au Lyceum ou à Drury-Lane, ou d'acajou massif encadrant une épaisse glace sans tain, comme au Daly ou au Savoy, ou à petits carreaux masqués d'un rideau de soie rouge, comme au Majesty, elles se ferment lentement, d'un mouvement automatique et obstinément silencieux. J'ai connu à l'Odéon une porte d'orchestre (côté cour) que toute une année d'efforts et de soins vigilants n'ont pu réduire au silence.

Au-dessus de l'orchestre se dessine le balcon du premier étage. En général, sa courbe est moins accentuée à Londres qu'à Paris, c'est-à-dire que l'arc de cercle qu'il forme est plus tendu, et que, par conséquent, il se rapproche davantage

de la scène, couvrant ainsi un plus grand espace de l'orchestre. Ce n'est un inconvénient qu'en apparence, car la partie du rez-de-chaussée ainsi couverte est affectée à des places populaires, qui correspondent aux stalles conservées dans quelques-uns de nos théâtres. Cette disposition a, par contre, le grand avantage d'augmenter le nombre des fauteuils de balcon, qui sont des places de luxe, à l'égal des fauteuils d'orchestre, et en même temps de supprimer presque complètement les places de côté.

Celles-ci sont exécrables, chacun le sait par expérience. Il n'est pas de théâtre à Paris où un spectateur, assis dans une certaine partie du balcon, soit à droite, soit à gauche, ne soit contraint à des manœuvres plastiques imprévues. Dans la plupart des théâtres de Londres, ces places sacrifiées n'existent pas. Le balcon décrivant un arc de cercle très ouvert, et non une demi-circonférence, tous les fauteuils sont établis selon un angle qui, même pour les plus éloignés du centre, ne s'écarte pas sensiblement de la ligne perpendiculaire à la scène. De plus, les rangs nombreux sur lesquels ils s'espacent, au lieu d'être simplement surélevés d'un degré insuffisant, sont étagés en amphithéâtre, de telle sorte que le spectateur assis à l'une des extrémités du rang le plus éloigné aperçoit la scène aussi complètement que celui qui est assis au centre du premier.

Les galeries supérieures répètent cet heureux plan, et j'ai vérifié, en l'expérimentant moi-même, que le public populaire des petites places à un shilling peut voir les mouvements de la scène, sinon dans toute leur netteté, en raison de la distance, du moins dans toute leur étendue.

Je ne sais si ces indications donnent une image assez nette des plus modernes salles anglaises. De l'endroit que nous avons choisi, au centre du proscénium, face au public, la salle se présente sous un aspect en somme lourd, encombré, et comme écrasé. Ce n'est plus, selon le modèle classique, un vaisseau harmonieux, une poupe évasée, de forme légère et de proportions élégantes, quelque peu relevée, comme si l'avant, qui paraît se perdre derrière le rideau de scène, piquait dans la lame. Ici la profondeur apparente ne correspond pas à la largeur. Ces balcons surchargés, en surplom-

bant l'orchestre, écrasent les proportions générales et brisent l'harmonie de l'ensemble. Ces rangs de fauteuils en amphithéâtre, qui montent jusqu'au faîte, semblent un peu des gradins de cirque. Ils donnent la sensation de quelque chose qui tombe, d'une énorme coulée de matière humaine qui, incessamment, se précipiterait du ciel par le cintre jusqu'à l'orchestre, où elle trouve enfin la stabilité et le repos.

Ce n'est pas tout. Dans nos théâtres, les loges, qui, à chaque étage, s'alignent en demi-lunes, font à elles seules un fond de décor. Elles circonscrivent la vue, elles achèvent le dessin du vaisseau, elles le précisent par une ligne élégante, elles donnent à la salle tout entière, aux heures de représentation, son aspect de gaieté et de fête ; et vraiment ne sont-elles pas toute la joie et toute la parure du théâtre? Ne semble-t-il pas qu'en elles se concentre toute l'âme du public, si l'orchestre en est le cœur?

Les loges et les baignoires supprimées, c'est la ligne d'horizon elle-même qui est arrachée; la vue n'est plus circonscrite ; l'œil, que rien n'arrête plus, plonge et se perd dans les profondeurs, se disperse entre les gradins, se heurte à des murs froids et nus. La salle de théâtre devient quelque chose comme une halle imprécise, un bâtiment sans proportions et sans harmonie, qui reste comme inachevé et semble se prolonger on ne sait où, et le pourrait en effet.

Mais, en revanche, quel bénéfice de confortable! Toutes les places sont bonnes ; je dis « toutes les places », et j'en parle par expérience. Point de fauteuils de côté; point de loges ni de baignoires, dont les locataires, hormis les deux personnes du premier rang, sont condamnés à rester debout pour voir mal; plus de chapeaux ni de têtes placés en obstacles, comme la rançon trop chère d'un plaisir qui l'est déjà beaucoup. De toutes les places, les spectateurs voient et entendent; de partout, ils distinguent les évolutions des personnages et les détails de la mise en scène; de partout, ils perçoivent, directement et distinctement, la voix de l'acteur, et non point ces sons assourdis et ces résonances caverneuses dont les ondes disjointes et attardées s'entre-choquent au fond de nos loges.

Voilà des avantages assez réels. Ne pense-t-on pas qu'ils

vaillent en agrément pratique ce qu'ils nous font perdre en élégance?

Cependant, une telle disposition architecturale peut-elle, doit-elle être adoptée intégralement chez nous? Je ne le crois pas.

Outre que le Français subordonnera volontiers à l'apparence et au luxe extérieur sa commodité personnelle, à laquelle l'Anglais sacrifiera tout, une autre raison me paraît décisive. Le public parisien renoncera malaisément à la loge. Il y tient par vanité, par ostentation, et aussi par un obscur et faux sentiment de propriété. Il y voit mal, mais il a l'illusion d'y être chez lui. Les places de loge sont des places de luxe, les seules places de luxe de nos théâtres. La suppression des loges entraînerait l'augmentation du prix des places d'orchestre et de balcon, déjà fort élevé. A Londres, il est généralement, dans les principaux théâtres, de dix shillings six pence, soit treize francs dix centimes. A Paris, les mêmes places sont cotées huit et dix francs, parfois douze[1]. En surélever le prix aurait pour conséquence immédiate de pousser vers la première galerie une grande partie de leur public accoutumé, qui vraisemblablement ne s'y résignerait pas et préférerait s'abstenir.

Les habitudes anglaises, en faisant du théâtre un rendez-vous d'élégance, ont du même coup empêché les préventions qu'une pareille transformation rencontrerait chez nous. A quelque classe qu'il appartienne, l'Anglais fait toilette pour aller à la comédie. La vue d'une salle de spectacle, même dans un théâtre de second ordre et pour une représentation quelconque, est une pleine vision d'élégance. Aux galeries supérieures, vous verrez encore des habits et des toilettes. Aux moindres soirées du Lyceum ou de Haymarket, la femme découvre ses épaules, comme aux « premières » les plus mémorables de notre Opéra. Le public assis à l'orchestre et au

1. C'est-à-dire que, en réalité, des places qui, à Londres, correspondent à nos places de loges, coûtent sensiblement le même prix que nos simples fauteuils d'orchestre et de balcon : — car la différence entre treize francs dix et dix francs n'est qu'apparente ; le shilling, qui vaut un franc vingt-cinq de notre monnaie, a la même valeur représentative que notre franc, et dix shillings équivalent à dix francs.

balcon est exclusivement un public élégant, paré comme pour une fête. Par contre-coup, les fauteuils de première galerie sont plus considérés qu'ils ne sont chez nous, et nous avons vu d'ailleurs qu'ils sont infiniment supérieurs à ceux de nos théâtres.

Les coutumes que nous apportons au théâtre sont différentes, et, le public français étant ainsi fait que la satisfaction de sa vanité prévaut sur son bien-être, ou plutôt qu'elle n'est qu'une des formes de son bien-être, ce serait sottise d'abolir les loges de théâtre. Est-ce à dire cependant qu'il n'y ait point de progrès à tenter? Non pas, et nous soumettons aux directeurs et au public les trois ou quatre idées essentielles que voici :

1° Diminuer le nombre des loges, tout en conservant la ligne générale qui circonscrit si harmonieusement nos salles de théâtre. Disposer en même temps ces loges avec un plus grand sens du confortable, par exemple par l'adjonction de salons de repos, comme à Covent-Garden et à l'Opéra, et par une inclinaison notable de leur plancher, de manière que les spectateurs du premier rang ne gênent pas la vue de ceux du second.

2° Surtout, modifier profondément le plan général de la salle par l'avancement des balcons et des galeries, et trouver un mode de construction qui redresse les places de côté, en rapprochant le plus possible leur axe de la ligne perpendiculaire à la scène. Du même coup, on accroît le nombre des places en augmentant la profondeur, car il est à retenir que les salles anglaises, à superficie égale, contiennent plus de spectateurs que les nôtres : Her Majesty's Theatre, par exemple, peut recevoir deux mille personnes; Drury Lane, près de quatre mille. Or l'Odéon, qui est immense, en contient à peine plus de dix-huit cents, la Gaîté deux mille, l'Opéra deux mille cent cinquante-six.

3° Donner aux planchers de l'orchestre, du balcon, des galeries, une pente suffisante pour que les divers rangs des spectateurs se dominent l'un l'autre. Élargir l'espace d'écartement des rangs de fauteuils, de manière à y faciliter le passage des spectateurs.

4° Ajoutons enfin cette recommandation administrative :

obliger les dames à enlever leurs chapeaux à l'orchestre... Grave affaire, je le sais bien, mais qui n'est grave que pour les chroniqueurs. Le jour où les directeurs de théâtre le voudront sérieusement, la question sera résolue le plus aisément du monde. Qu'ils prennent une décision d'ensemble, et qui les lie tous, qu'ils fassent en même temps établir dans leurs couloirs des tablettes destinées à recevoir les pièces montées de mesdames les spectatrices, le chapitre des chapeaux sera clos. Ils auront avec eux plus de gens qu'ils ne croient : tous les hommes d'abord, et le plus grand nombre des femmes élégantes.

Mais, à cet égard, l'esprit de routine est invraisemblablement tenace. Au mois d'octobre 1898, la préfecture de police, revisant les ordonnances qui régissent les théâtres, insérait dans son nouveau règlement un article qui confère aux directeurs la faculté d'interdire le port des chapeaux à certaines places. C'était, j'imagine, une manière discrète et louable de les engager à le faire, car, en vérité, les directeurs sont maîtres chez eux, et la préfecture de police n'a rien à voir dans des arrangements de cette sorte.

Que pense-t-on qu'ils ont fait? Qu'ils ont saisi avec joie ce prétexte offert pour stipuler en commun une interdiction devant laquelle frémissait leur timidité personnelle?... Vous les connaissez mal. Interrogés par un journal, ils ont successivement répondu par des lazzi et des calembredaines infiniment spirituelles et gracieuses, et ont conclu... qu'il n'y a rien à faire. L'un a dit : « Je n'emploierai jamais les gendarmes contre des dames. » Un autre propose un concours de modistes pour la création d'un « chapeau-fauteuil d'orchestre ». Un troisième invoque les mœurs de « gens du monde » des directeurs. Celui-ci demande, en se tordant de rire, « beaucoup de chapeaux, énormément de chapeaux ». Celui-là confesse ingénument la terreur de la concurrence qui est au fond de chacun d'eux : « Que mes confrères commencent! » Etc..., etc... Pas un n'a pensé aux intérêts du public qui les paye. Allez, après cela, leur demander de bouleverser leurs salles et de réformer leur mise en scène!

Voilà pour la salle de théâtre elle-même. Il reste les acces-

soires. Car les architectes anglais ne se préoccupent pas seulement d'assurer au spectateur la jouissance totale du spectacle. Ils s'inquiètent aussi de l'emploi de ses entr'actes et de la garde de ses vêtements.

A Paris, la question a été vite résolue : on l'a supprimée. Des patères contre un mur, des planches superposées dans un réduit obscur : voilà le vestiaire. Les collets de soie, les fourrures, les pardessus sont roulés, empaquetés, suspendus à des ficelles, entassés sur des chaises, fripés, déchirés : n'importe. Ils encombrent les passages, obstruent les couloirs, sont chaque soir l'enjeu de batailles rangées dans un champ clos large de deux mètres, où les appels retentissent, où les coudes et les épaules se précipitent dans des assauts furieux... Qu'est-ce que cela? Le public, seigneur débonnaire, accepte tout, se résigne à tout.

A Londres, un théâtre qui se permettrait de recevoir son monde avec un pareil sans-gêne ne tiendrait pas quinze jours. L'exigence du public y a créé l'organe. Les théâtres anglais ont des vestiaires, — au moins un, souvent deux par étage. Ce sont des pièces profondes, pourvues d'une large ouverture, et le service y est fait rapidement par des ouvreuses empressées. Bien mieux, souvent aussi — pour ne pas dire toujours — les dames ont un vestiaire spécial, un salon meublé de psychés, avec des murs recouverts de glaces ; elles y déposent leurs vêtements, vérifient leur coiffure et y trouvent, à tout moment de la soirée, l'intimité qu'elles n'ont nulle part dans nos théâtres.

A Paris, les entr'actes sont plus longs que partout ailleurs, et Paris, cependant, est la ville du monde où l'on se soucie le moins du sort du spectateur pendant les attentes qu'on lui impose. Le foyer? N'en parlons pas. Les couloirs? Tristes, étroits, encombrés. Le vestibule? C'est la rose des vents. Le café? Souvent il faut sortir du théâtre pour le trouver; il est empesté, empuanti par les relents de bière et de fumée.

Nos voisins, eux, peuvent à leur gré, soit demeurer dans la salle sans y gagner la migraine, soit aller au café sans y risquer la bronchite. Les salles de spectacle sont constamment et judicieusement aérées, au moyen d'appareils de ventilation qui y projettent l'air frais du dehors, — comme celui de l'Em-

pire. — L'air n'y est donc pas seulement renouvelé chaque jour, au moment de l'ouverture des portes : il se renouvelle sans cesse pendant la durée même de la représentation. Et l'on ne voit point dans une salle de Londres, sitôt le rideau baissé pour un entr'acte, cette cohue de spectateurs s'empressant vers les portes, dans un besoin fiévreux de sortir, d'échapper à l'oppression d'une atmosphères sans oxygène. Tout en demeurant à leurs places, ils peuvent encore se rafraîchir et se restaurer : d'accortes ouvreuses, pareilles à des femmes de chambre, avec leurs tabliers à bavettes et leurs bonnets de dentelle (ce qui complète l'illusion du « théâtre privé »), circulent sans cesse entre les fauteuils, portant sur des plateaux du thé, des glaces, des sirops, des gâteaux ; ce service se fait avec discrétion et promptitude, sans gêner ni les mouvements des spectateurs ni la conduite du spectacle.

Si l'on préfère aller au bar, on n'a que l'embarras du choix. Il y en a un par étage. Ils sont bien agencés, bien tenus et bien pourvus. Dans les théâtres de Paris, le service du buffet est en général confié, moyennant une redevance, à un limonadier, dont toute l'habileté commerciale est de vendre très cher des consommations peu variées et très mauvaises.

Le foyer?... Ce n'est plus cette galerie morose, où de rares canapés s'appuient tristement au bas de murs nus, et dont le parquet ciré, la décoration terne font penser à une antichambre de ministère ou à la salle de mariage d'une mairie de province. C'est un « salon », qui sans doute n'a pas toujours l'élégance de celui de Her Majesty's Theatre, mais qui partout a quelque chose de discret et d'intime, comme un appartement privé. Il est de bon ton de n'y pas rester couvert. Cependant la cigarette n'en est pas proscrite, pas plus que du vestibule ni des bars.

Paris allègue en vain, pour l'interdire, les dangers d'incendie. Outre que l'expérience de Londres est acquise, ne voyons-nous pas que nos cafés-concerts, où l'on fume partout, ne sont pas plus menacés que nos théâtres? D'ailleurs, les précautions contre le feu ne sont pas moins strictes chez les Anglais que chez nous. De fréquentes inspections de police assurent l'exécution des mesures imposées aux directeurs. On n'exige pas que les décors soient ignifugés, opération vexa-

toire, inutile et dangereuse pour leur conservation; mais on surveille de très près l'installation des fils électriques, et l'on impose des portes de dégagement en nombre suffisant.

L'organisation des secours éventuels est plus pratique et plus rationnelle que chez nous. On ne contraint pas les directeurs à payer un poste de pompiers, quotidiennement renouvelés, qui, la statistique le dit, ne sont appelés à exercer que tous les quatre-vingts ans environ, et qui, le jour néfaste venu, se trouvent infailliblement gauches, hésitants, désemparés, dans une maison où ils pénètrent pour la première fois. Les premiers secours, qui sont les plus efficaces, sont confiés aux machinistes eux-mêmes, certainement mieux préparés que qui que ce soit, dans un théâtre où ils se meuvent du matin au soir, à parer aux premiers périls et à organiser les premières défenses. Ils sont constitués en quelque sorte militairement; en cas d'alerte, chacun a son poste déterminé, sa fonction prévue; à Covent-Garden, par exemple, le conservateur du matériel, dès la première menace, se transformerait en capitaine et prendrait le commandement de ses hommes en attendant l'arrivée des pompiers. Pourquoi la préfecture de police ne s'inspirerait-elle pas d'une méthode si simple? Il est vrai qu'elle a manifesté son bon vouloir. Le préfet Charles Blanc a signé un arrêté qui spécifie le concours que les machinistes doivent apporter aux pompiers de service dans les théâtres et qui indique le nombre de ceux d'entre eux qui sont tenus de rester en permanence sur la scène du commencement à la fin de la représentation.

C'est parfait; mais ne pense-t-on pas que placer les machinistes, qui connaissent leur théâtre, sous la direction des pompiers, qui l'ignorent, c'est mettre proprement la charrue devant les bœufs? Ne serait-il pas plus sage que les premiers services de secours fussent effectivement dirigés par des machinistes spécialement préparés à cet office, jusqu'à l'arrivée des pompes à vapeur?

La prévoyance anglaise serait, sur ce point, difficilement mise en défaut. En voici, je n'ose dire l'excès, du moins la manifestation la plus déplaisante qui soit : partout, dans les couloirs, dans les vestibules, dans les bars, dans les foyers, dans les escaliers, sur la scène, à côté de toutes les portes, on aper-

çoit, suspendus à des crochets, sans coffres ni grillages qui les dissimulent, de lourds tuyaux de cuir, des lances de cuivre, des seaux de bois constamment pleins d'eau. Tous ces appareils sont sans doute fort reluisants : les cuirs sont soigneusement graissés, les lances de cuivre astiquées brillent comme des cierges d'or. Sans doute aussi, ils témoignent d'une prudence attentive qui rassure. Cependant ces tuyaux menaçants, ces lances de combat, cet attirail de sinistre, redoutable comme une armée en bataille, sont de médiocres préparations au plaisir du spectacle. Après tout, les Anglais, philosophes ironiques, ont peut-être voulu, en évoquant ainsi, parmi les faux semblants des contes de théâtre, l'image du drame toujours possible, rappeler à l'homme l'éternelle infirmité de son destin. Alors tout est bien, et voilà un spectacle moralisateur, qui place la leçon à côté du plaisir!

Il nous reste à formuler brièvement quelques observations de détail pour achever de décrire l'aspect général des salles anglaises.

Tous les théâtres de Londres ont un orchestre, et il n'est pas de pièce où l'on ne mêle la musique. Si d'aventure le texte en est trop manifestement réfractaire à quelque accompagnement musical, l'orchestre joue dans l'entr'acte, mais il joue. Du reste, il gène peu, et la place qu'il occupe est discrète et ingénieusement aménagée. Il est logé en contre-bas et presque tout entier enfoui sous l'avant-scène : économie de place. Même à Haymarket, il est complètement installé sous le plancher de la scène, et rien au dehors ne trahit sa présence.

Beaucoup de théâtres n'ont pas de lustre. Ou bien il est remplacé par un intense foyer de lampes électriques munies d'un réflecteur qui projette dans la salle un unique faisceau lumineux; ou bien il est entièrement supprimé, et la lumière nécessaire est obtenue des appareils isolés.

Notons aussi que la déplaisante boîte du souffleur est inconnue à Londres. Cet honorable fonctionnaire n'a pas l'indiscrétion d'y installer sa bosse ronde en plein milieu de la scène; il a la pudeur de se dissimuler dans la coulisse, soit à droite, soit à gauche, hors de la vue du public. Révolution

hardie, n'est-ce pas? que madame Sarah Bernhardt, seule, a jusqu'à ce jour osée à Paris.

Bornons ici ce rapide examen de la disposition générale des théâtres anglais. N'est-ce pas assez déjà pour établir que leurs *managers* ont un sens du confort et de l'élégance qui manque aux nôtres? — Tout est-il donc parfait à Londres?... Rien n'est parfait ici-bas; ce que nous appelons la perfection n'est que l'effort d'un jour, que le lendemain dépasse. Le dernier mot n'est jamais dit, et, au-dessus du but que la bonne volonté de l'homme se propose, il y a toujours un degré, puis un degré encore qu'il n'atteint jamais. D'autres théâtres s'édifieront, d'autres existent déjà, auprès desquels les théâtres de Londres ne seraient que des inventions d'avant-hier. Certes. Mais en attendant qu'un de ceux-là s'érige à Paris, souhaitons seulement que quelques-uns des nôtres deviennent pareils à ceux-ci.

## III

### LA SCÈNE

Après la salle, la scène.

Les proportions d'une scène normale sont, théoriquement, les suivantes :

1° Trois hauteurs égales : celles du cadre de scène, du cintre, et des dessous.

2° La profondeur de la scène, du trou du souffleur au mur du lointain, ne doit pas être inférieure à la largeur du cadre, augmentée des deux tiers.

3° Enfin la largeur des coulisses de côté doit être aussi grande que possible. En principe, elle égalera la moitié de la largeur du cadre, c'est-à-dire que la largeur totale d'une scène, de mur à mur, devra doubler l'ouverture du cadre. Mais peu d'architectes disposent de terrains assez vastes pour donner tant d'espace aux coulisses.

S'il faut préciser par un exemple, supposons un cadre de scène ayant dix mètres de hauteur et douze de largeur. Le

plancher de scène aura vingt mètres de profondeur, et chacune des coulisses, du côté « cour » et du côté « jardin »[1], au minimum six mètres. Le cintre aura dix mètres, les dessous dix mètres.

Enfin, pour terminer avec ces indispensables explications préliminaires, la manœuvre des décors peut se faire de trois manières : à bras d'hommes, ou à l'aide de contrepoids, ou par l'emploi d'une force mécanique (hydraulique ou électrique)[2].

Depuis deux siècles, depuis que les théâtres ont inauguré les grandes mises en scène, on n'emploie la force humaine que pour les petites manœuvres. Les grosses manœuvres (maniement des rideaux, des fermes, des frises, des plafonds) se font par le moyen des contrepoids. La force hydraulique ou électrique n'est encore, sauf pour de rares théâtres, que le moteur de l'avenir.

Cela dit, dans quelle mesure les théâtres anglais peuvent-ils être cités en exemple? La réponse sera formelle : sur tous ces points, la supériorité de la plupart des théâtres anglais est nulle; en aucun d'eux (sauf deux exceptions peu probantes qui seront signalées), on n'a tenté le moindre progrès. Nous allons le voir, en examinant successivement chacun des points signalés :

1° *Les proportions rationnelles.* — Un seul d'entre eux s'en rapproche; c'est le dernier construit, celui de M. Berboom Tree, Her Majesty's Theatre. Encore la largeur des coulisses y est-elle restreinte, et la profondeur de la scène insuffisante pour la largeur du cadre.

2° *La force mécanique.* — Un seul aussi a tenté l'emploi de la force hydraulique; c'est Drury-Lane, sous la direction de

1. Ces vocables consacrés devant se retrouver souvent ici, expliquons-les : le côté « cour » indique la droite du spectateur, le côté « jardin » désigne sa gauche. Au siècle dernier, on disait concurremment et plus volontiers : « côté du roi » et « côté de la reine » ; mais la Terreur y a mis bon ordre. Les expressions de « cour » et de « jardin » datent de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle. Elles étaient familières aux machinistes du Théâtre des Machines, construit en 1660 aux Tuileries, entre le pavillon de Marsan et le pavillon Philibert Delorme, et qui avait à sa droite une cour, à sa gauche un jardin.

2. On abusera le moins possible ici des termes et des explications techniques. Je renvoie les personnes curieuses de ces choses à l'ouvrage très complet de M. Georges Moynet : *Trucs et Décors.*

M. Arthur Collins. Mais l'installation en est défectueuse et M. Collins songe du reste à y pourvoir.

3° Quand nous disons que les théâtres anglais se servent de contrepoids, ceci n'est même pas tout à fait exact. J'ai visité de fond en comble le théâtre de Covent-Garden, où M. Grau donnait alors les inoubliables représentations de la Tétralogie. La machinerie de Covent-Garden est si rudimentaire que l'on y croirait assister aux premiers essais d'un théâtre barbare. Ainsi l'emploi des contrepoids, universellement adopté depuis un siècle, n'y est qu'exceptionnel, et la plupart des manœuvres les plus pénibles et les plus périlleuses s'y font à bras d'hommes, au moyen de treuils, logés dans des corridors de service trop étroits.

Au point de vue essentiel de la machinerie et de la manœuvre des décors, il n'y a donc rien à apprendre à Londres. Mais l'esprit pratique des Anglais se révèle dans l'utilisation d'un matériel suranné.

Voici des constatations qui s'imposent.

Les changements de décors sont incomparablement plus rapides à Londres qu'à Paris. Les changements à vue y sont pratiqués avec une certaine complaisance et exécutés avec une dextérité miraculeuse. Des théâtres comme Drury-Lane jouent des féeries (que les Anglais appellent *pantomimes*) où sont accumulés les trucs, les changements, les transformations, les inventions les plus déconcertantes. On y voit des bateaux qui s'avancent, des rivages qui se déroulent ; des scaphandres qui descendent du pont d'un navire et semblent s'enfoncer progressivement dans l'eau, à mesure que le navire s'élève au cintre, jusqu'à ce qu'ils aient touché le fond de la mer ; cette mer où ils marchent, pleine de poissons vivants, dont l'illusion est obtenue au moyen de projections à travers un aquarium de verre, et qui vont, viennent, évoluent, descendent, remontent, etc... Et M. Collins me montrait la maquette d'un truc nouveau qu'il se proposait d'essayer l'hiver suivant : un drame en ballon, un personnage projeté par son compagnon hors de la nacelle, en plein ciel, et la chute vertigineuse de la victime que l'on verrait tomber sur la terre ferme, tandis que le ballon se serait élevé dans les nuages... Je pourrais citer dix exemples semblables.

Si les théâtres anglais ne disposent pas de moyens mécaniques plus perfectionnés que les nôtres, d'où vient donc qu'ils réalisent des effets que nos théâtres ne tentent même pas?

C'est d'abord que les Anglais sont gens d'initiative et savent risquer l'argent. Nos directeurs, pour la plupart, sont gens de routine et ne songent qu'à lésiner sur la dépense. Il y a d'autres raisons pratiques : la force mécanique manquant, on la remplace par la force humaine. Là où nous employons trente machinistes, les Anglais en ont cinquante. Le Lyceum, qui n'est pas un théâtre de rapide mise en scène, occupe chaque jour près de cinq cents personnes, artistes, employés, machinistes, ouvreuses, etc... Quatre cents personnes travaillent quotidiennement au Majesty. Ces chiffres auront toute leur signification, si nous disons qu'à l'Opéra, — de tous nos théâtres celui qui a le plus nombreux personnel, — on ne compte pas plus de quatre-vingts machinistes et seulement deux cent soixante-dix employés non exécutants, c'est-à-dire n'appartenant ni à la troupe ni à l'orchestre.

Il est impossible de n'être pas frappé de ce fait, sur lequel on ne saurait trop réfléchir, que les plus longs spectacles anglais, — même les pièces de Shakespeare les plus copieuses, — commencés à huit heures un quart ou huit heures et demie, sont terminés à onze heures et demie au plus tard, que les entr'actes ne se prolongent jamais au delà de dix minutes, que les changements de décors sont presque instantanés. Défaut de méthode, défaut de personnel, — défaut de place aussi, — voilà les seules causes de l'infériorité de nos théâtres sur ce point. Or, si l'on ne supplée pas à la place qui manque, la méthode, du moins, s'acquiert avec un peu de réflexion, et le personnel est à qui voudra l'engager.

Mais nous savons que la rapidité des spectacles n'est pas le souci principal de nos directeurs, Ce n'est pas ici le lieu d'examiner si toutes leurs entreprises ne pèchent pas par une erreur initiale, et si les doléances qu'ils nous font périodiquement entendre sont aussi justifiées qu'ils veulent bien le dire. Ils semblent s'efforcer quotidiennement à ce prodige d'étirer au delà du vraisemblable les spectacles qu'ils nous offrent, et de faire rendre à un minimum de pièce un maxi-

mum de durée. Or on persuadera difficilement le public que le plaisir qu'il a payé à la porte consiste principalement à errer mélancoliquement toute une soirée dans des vestibules glacés, avec la faveur d'une heure un quart ou d'une heure et demie de comédie. A Londres, les entr'actes ne figurent pas au programme : ils sont ce qu'ils doivent être, un repos indispensable pour les comédiens, l'intermède nécessaire au travail des machinistes, la détente attendue par le public. Et on s'en excuse en les abrégeant.

La tâche des machinistes y est d'ailleurs simplifiée par l'arrangement des scènes anglaises. J'en énumérerai brièvement les particularités principales.

1° La plupart des théâtres anglais, à l'imitation des théâtres allemands, possèdent une arrière-scène, sorte d'annexe située dans le prolongement de la scène, et plus étroite qu'elle. A Covent-Garden, à Drury-Lane, l'arrière-scène double presque la scène. Au Lyceum, au Daly, elle n'est plus petite que d'un tiers environ. Au Shaftesbury, elle est moindre. Le Majesty, Haymarket n'en ont point. Elle a une double utilité : d'une part, elle permet, le cas échéant, d'obtenir de grandes profondeurs et de donner à certaines mises en scène un développement considérable ; d'autre part, elle sert de remise aux décors, aux accessoires, au matériel des pièces en cours, et décharge d'autant les resserres spéciales.

2° Presque partout, le plateau de scène est complètement libre, débarrassé de tout matériel. Les cases où se rangent les décors sont vastes et situées hors des limites de la scène elle-même, sur ses côtés. Le Lyceum a deux grands magasins attenant à la scène, où peuvent se loger non seulement tous les décors des pièces en cours, mais aussi ceux des pièces du répertoire. Le magasin des accessoires et des meubles n'est pas moins important. Drury-Lane possède, au « lointain » et à « la cour » , de profondes resserres de mobilier et de décors. Le Daly a installé son magasin d'accessoires dans les dessous ; les décors seuls sont au niveau du plancher. Au Majesty, M. Tree a fait établir, contre le mur du fond, de forts supports de fer, où sont rangées, roulées, étiquetées, les toiles qui ne sont pas en service courant. De même à Haymarket. Presque nulle part on ne trouve, comme à Paris, de ces « tas » surchargés où

les décors s'empilent en désordre, pour le plus grand dommage de leur conservation, et qui obligent chaque jour les machinistes à des rangements laborieux. Le travail de la représentation y gagne en bon ordre et en rapidité. L'espace manque à beaucoup de nos théâtres, pour ne pas dire à tous : lorsque l'Odéon jouait simultanément *Don Carlos* et le *Capitaine Fracasse*, il était impossible d'y loger à la fois le matériel des deux ouvrages, et il fallait chaque jour transporter au magasin les décors de celui qui n'était pas à l'affiche, et en ramener les autres : d'où frais nombreux, perte de temps, détérioration des toiles et des châssis.

3° Les Anglais utilisent très peu les dessous. Les dessous du Daly, théâtre tout nouveau, n'ont qu'un étage, de deux mètres de hauteur, et l'on vient de voir que leur fonction principale est d'abriter les meubles et les accessoires. En revanche, les machinistes bourrent le cintre de tout ce qu'il peut contenir. Chaque fois qu'une ferme, un châssis, un morceau de décor quelconque peut être accroché à un fil, on se hâte de l'équiper et on l'envoie au ciel! Ils débarrassent ainsi le plateau de tout ce qui pourrait le surcharger : mais ils encombrent le dessus outre mesure. Ce n'est pas une méthode à importer. Les services du cintre, pour fonctionner régulièrement, doivent conserver une certaine aisance, et l'aisance est impossible dans le prodigieux amas de rideaux, de fermes, de frises, de châssis, dans l'entrelacement déconcertant des fils et des commandes qui se mêlent, dans l'entassement périlleux des treuils sur les corridors de service, et des contrepoids le long des cheminées.

4° Les Anglais construisent chez eux, peignent chez eux. Avantage considérable. Leurs peintres et leurs menuisiers travaillent sous leur surveillance, sous leur direction immédiate. On économise le temps de courses nombreuses dans des ateliers éloignés. On économise aussi les frais, au total très gros, d'incessants « chariotages ». Dans plusieurs théâtres, à Drury-Lane par exemple, l'arrière-scène sert précisément d'atelier de construction. Le plus souvent, l'atelier de peinture est établi immédiatement au-dessus d'elle, à huit ou dix mètres du plancher, par conséquent en arrière du mur de scène. Les peintres anglais brossent leurs toiles debout, contraire-

ment à l'habitude de nos décorateurs, qui les couchent à plat sur le sol. Les châssis de construction une fois achevés en bas, et la toile clouée, la ferme est relevée verticalement, placée sur un monte-charge et portée, à travers une fente étroite, jusqu'à l'atelier de peinture. Lorsque la toile est couverte, elle est replacée sur l'ascenseur et descendue en scène, où les machinistes la reçoivent et l'équipent.

5° L'art décoratif n'est que médiocre. Le décorateur s'entend à merveille à peindre des palais, à figurer de luxueux intérieurs, où il accumule les dorures; mais dès qu'il aborde la nature, dès qu'il a à évoquer de lointains horizons ou des paysages de fraîcheur et de grâce, dès qu'il a à faire œuvre de poète, son imagination est courte, sa peinture lourde, sa brosse sans délicatesse. Nous sommes loin ici de l'admirable école française moderne. Comment expliquer de telles défaillances dans la patrie de Constable et de Gainsborough?

6° Mais voici une innovation particulièrement intéressante, et sur laquelle la discussion ne sera jamais close. Dans plusieurs théâtres anglais, notamment au Majesty, le plancher de la scène est horizontal. Pas un seul, à Paris, ne présente cette disposition. On sait que nos scènes sont toujours inclinées, et que leur plancher se relève à mesure qu'il s'enfonce au lointain. Cela pour deux raisons principales : d'abord, pour permettre aux spectateurs de l'orchestre de mieux distinguer les derniers plans; puis, pour faire concorder la ligne du sol avec les lignes de la perspective générale.

Il est en effet nécessaire, pour donner l'illusion d'un espace plus grand que ne l'est en réalité celui de la scène, et pour obtenir des effets de profondeur, de donner aux objets, selon qu'ils s'éloignent plus ou moins de l'avant-scène, des dimensions d'autant moins grandes, les dimensions réelles que leur attribuerait l'œil s'ils étaient vraiment placés à la distance où il semble les apercevoir. De là l'adaptation et une sorte de codification des lois générales de la perspective à l'usage spécial du théâtre. Leur connaissance est le premier devoir du décorateur. La principale de ces lois est que des lignes parallèles semblent s'infléchir et se rejoindre dans leur fuite à l'infini, par un phénomène qui fait apparaître les rails d'un chemin de fer comme les deux côtés égaux d'un triangle iso-

cèle, et un tunnel comme un tube conique. La constatation de ce phénomène optique a amené les décorateurs à abandonner la forme rectangulaire qui circonscrivait autrefois les plantations de théâtre et à donner à leurs décors une forme trapézoïdale, de telle sorte que si les quatre plans du plafond, du plancher et des châssis latéraux étaient prolongés au lointain, ils se confondraient réellement en un point de l'espace.

Qui ne comprend aussitôt qu'il en résulte, pour toute décoration, une infirmité originelle? Le décor étant un trompe-l'œil et la perspective qu'il figure n'étant qu'apparente, il est fait et ne peut être fait que pour un spectateur unique. Ce spectateur supposé, cet « œil » idéal, les décorateurs le placent au milieu de la salle, dans l'axe de l'avant-scène (c'est-à-dire au trou du souffleur), à une distance approximative de deux fois la largeur du cadre, et à une hauteur proportionnelle à la hauteur de ce cadre. C'est pour cet œil qu'ils travaillent, c'est lui qu'ils supposent constamment, c'est en prolongeant jusqu'à la rencontre des châssis et des différentes parties de la décoration les rayons visuels qui s'en échappent, qu'ils déterminent la perspective générale du décor. Des objets réels auraient autant d'aspects particuliers que l'on imaginerait de points de vision, c'est-à-dire de spectateurs. Mais comme ils sont figurés, l'aspect concerté et immuable que la peinture leur donne par le jeu des ombres et des lumières et la construction par des dimensions décroissantes, c'est celui qu'ils auraient d'un point de vision unique, sur la rétine de cet œil idéal que l'on situe à une place déterminée. Pour tous les spectateurs placés plus haut ou plus bas, en avant ou en arrière, à droite ou à gauche, le décor est donc faux, puisqu'il y a autant de points de fuite dans la nature, c'est-à-dire autant de perspectives, qu'il y a d'yeux pour la considérer.

Mais ce défaut capital est inévitable pour tout décor de théâtre; et du reste, outre que l'adresse des décorateurs s'emploie à y suppléer par l'habileté des plantations et des peintures, l'accoutumance du public a peu à peu atténué, puis presque complètement aboli, cette tare originelle. J'indique en passant que la substitution des constructions au décor, c'est-à-dire de l'objet vrai à l'imitation, que les Anglais pratiquent avec tant de bonheur aux premiers plans, y remédie

dans une certaine mesure, en offrant à l'œil non plus des surfaces planes, mais des lignes et des angles réels.

L'inclinaison du plancher des théâtres exige en premier lieu que la hauteur des décors soit strictement proportionnée à la place qu'ils y occupent : un châssis ou une feuille du troisième plan ne pourra, par conséquent, se guinder au premier plan et *vice versa* ; elle ne pourra pas davantage être indifféremment affectée à la cour et au jardin : d'où nécessité d'en augmenter le nombre.

D'autre part, les acteurs ne pourront, sans une grave disparate, remonter trop haut au lointain, où leur taille réelle ne s'harmonisera plus avec des décors dont les besoins de la perspective auront fortement réduit les proportions.

Avec le plancher horizontal, le premier de ces inconvénients disparaît et le second s'atténue : la hauteur de la scène étant partout la même, les différentes parties d'une décoration s'adapteront à volonté à tous les plans et sur les deux faces latérales, ce qui réduira le nombre des châssis et permettra des combinaisons plus variées.

Il donnera en même temps plus de solidité aux dessous. Dans tous les théâtres, les pièces verticales qui, du sol, supportent la scène, la forêt des poteaux et des potelets où s'encastrent les sablières a, par le fait de l'inclinaison du plancher qui les pousse en avant, une tendance à tomber vers le mur de cadre, en dépit des crochets d'écartement qui maintiennent l'intervalle des différents plans entre eux et les appellent incessamment vers le mur du lointain. L'inclinaison étant supprimée, l'aplomb est assuré, et cette lente poussée est enrayée.

On peut, il est vrai, faire au plancher horizontal une objection importante. Je ne veux pas dire qu'il dissimule les arrière-plans aux spectateurs de l'orchestre : il n'y a, pour y remédier, qu'à augmenter l'inclinaison du plancher de la salle. Un inconvénient plus grave touche aux lois mêmes de la perspective théâtrale. Le plancher étant horizontal, c'est une des lignes, celle du sol, qui cesse de contribuer à l'illusion générale, c'est un élément, et non le moindre, qui manque au décorateur pour établir sa perspective. Comment y suppléera-t-il dans un décor de large horizon et de grande

profondeur? Essayera-t-il d'y remédier en abaissant le plan supérieur, c'est-à-dire les bandes d'air, et en les rapprochant progressivement du sol? Ce serait duperie, car alors la perspective, au lieu de fuir en hauteur, comme l'œil en reçoit l'impression devant la nature, s'abaisserait, et l'horizon semblerait s'enfoncer dans le sol. Mais les vastes perspectives sont l'exception dans un théâtre qui n'est pas voué aux grandes mises en scène, et il suffit d'indiquer ici que le plancher horizontal ne permet pas de les réaliser avec la force d'illusion nécessaire.

Tels sont, au juste, les avantages et les inconvénients du plancher horizontal. Pour ce qui est de le juger en définitive, c'est affaire de praticiens; mais j'engage ses adversaires à essayer de réfuter d'abord un éminent architecte anglais, M. O. Sachs, qui m'en vantait les mérites avec l'autorité que lui donnent des travaux sur le théâtre connus des deux mondes.

7° L'éclairage des scènes anglaises est incomparablement supérieur à l'éclairage des nôtres. Par là, autant que par la mise en scène et par le souci du confort, les théâtres anglais se distinguent des théâtres parisiens, sans comparaison possible; ou, pour mieux dire, l'éclairage n'y est qu'un des aspects de la mise en scène. Un décor n'a sa valeur totale que s'il est convenablement éclairé; et les acteurs eux-mêmes ne peuvent donner la pleine illusion de la vie que si la lumière qui frappe leurs visages est assez adroitement distribuée pour faire oublier qu'elle est factice. La rampe est, à cet égard, un déplorable agent. Les théâtres de Londres n'y ont point renoncé; mais du moins la lumière brutale et conventionnelle qu'elle projette est complétée et en partie corrigée par un système d'éclairage étendu et rationnel. La plupart d'entre eux sont pourvus d'appareils perfectionnés, d'une puissance et d'une souplesse remarquables, qui épandent la lumière sur la scène en ondes larges et fondues. Je ne sais qu'un théâtre à Paris qui ait tenté quelque effort analogue : c'est celui de madame Sarah Bernhardt. Mais personne n'ignore que notre Opéra était naguère[1] encombré d'appareils à ce point démodés

1. La réforme est faite aujourd'hui, et, depuis le mois d'octobre, l'Opéra est doté, grâce aux soins de M. Gailhard et de son chef électricien, M. de Ciris, d'un système d'éclairage qui est un modèle de perfection.

et imparfaits que la réforme totale en était depuis longtemps résolue en principe.

8° J'arrive enfin à quelques particularités notables, mais qui tiennent plus à la décoration générale qu'à l'organisation même des scènes anglaises. Beaucoup d'entre elles ont un proscénium droit. Chez nous, le proscénium est invariablement arrondi et affecte la forme d'un segment de cercle. Pourquoi? On ne voit pas que l'harmonie d'ensemble y gagne, mais l'on comprend en revanche que la mise en scène y perde. En effet, le proscénium est la partie neutre et morte de la scène : en bonne école de mise en scène, l'acteur n'y doit point paraître; mais il se sent alors isolé, en communication lointaine avec le public, et il est, par cela même, enclin à forcer ses effets, au détriment de la vérité de son jeu. L'Odéon est, de tous les théâtres, celui où il est le plus aisé de vérifier ce fait. Là, ce n'est plus un proscénium, c'est une lande! Les meubles du premier plan sont placés à deux mètres cinquante du trou du souffleur : toute la mise en scène en est troublée, démontée, bouleversée... Mais l'Odéon est un théâtre fait pour la musique, et l'on n'y joue la comédie que par erreur.

En outre, les théâtres anglais suppriment le manteau d'Arlequin. Le manteau d'Arlequin est cette lourde draperie rouge peinte sur bois, qui, de chaque côté, limite la décoration de scène et constitue en réalité le cadre du décor. Il a de plus cette fonction utile de servir à élargir ou à restreindre le cadre, selon qu'on le repousse dans la coulisse ou qu'on l'attire en scène. Il n'est en somme qu'un châssis, le premier de tous et le plus important. Mais pourquoi cette imitation de draperie? Pourquoi ne pas incorporer ce châssis éminemment utile à la décoration générale de la scène, y simuler un arbre, si le décor représente une forêt, une tenture de muraille, s'il figure un intérieur? Est-ce que la vérité de la mise en scène n'y gagnerait pas, dans une mesure restreinte, si l'on veut, mais réelle cependant? C'est ce que les Anglais ont compris. C'est aussi, du reste, ce qu'avait fait M. Porel dans *Paméla*, de M. Sardou, au tableau de la prison. Mais ce qui, chez nous, est une exception, les théâtres de Londres le pratiquent traditionnellement.

Enfin les rideaux d'avant-scène qui se déroulent sont rares à Londres. Presque partout, la scène est fermée par un ample et luxueux rideau de velours, partagé en deux par le milieu, qui, tantôt tombe droit du cintre, tantôt se relève de chaque côté, comme à la Renaissance et aux Folies-Bergère.

J'ai signalé, aussi brièvement que je l'ai pu, les particularités les plus caractéristiques des théâtres de Londres. Dès à présent, il est possible d'en tirer certaines conclusions générales et d'en extraire la leçon.

## IV

### CONCLUSIONS

Par quoi se distingue en définitive le théâtre anglais? Par ceci :

1° Le soin et la vérité de la mise en scène;

2° La promptitude des changements de décors;

3° Le confort des salles de spectacle.

Et qu'est-ce qui lui manque principalement? Les pièces.

Mais, ceci est à retenir, dans ses méthodes essentielles et dans sa construction générale, la machinerie anglaise n'est pas supérieure à la nôtre, et ses moyens d'action sont identiques. Au point de vue matériel et mécanique, aucune innovation profonde, aucune transformation radicale, rien qu'un ou deux efforts isolés et caducs. Et le bilan du théâtre anglais tient en ceci que, les conditions initiales étant à peu près pareilles ici et là, les effets obtenus y sont incontestablement supérieurs. Ce que font les Anglais, nous pouvons donc y atteindre, et, si l'événement commun ne montre pas que nous réussissions, les raisons diverses en ont été exposées; mais la principale est l'absence de cet esprit d'initiative et d'audace qui les pousse — et qui nous manque. Le succès ne se refuserait pas plus à nos directeurs qu'aux *managers* anglais, s'ils osaient. Les Anglais sont beaux joueurs. Ils jettent allègrement leur bourse sur le tapis : si le numéro sort, ils ramassent leur

gain ; et s'ils perdent, ils recommencent sans trouble ; la fortune est là, quelque part, pour une certaine heure marquée, ils le savent, et ils attendent patiemment l'instant de l'infaillible revanche. Il faut bien parler argent, puisque l'argent est le grand connétable de toutes choses, et qu'en somme les directeurs de théâtre ne sont pas les grands-prêtres d'un art désintéressé.

Or le public français est enthousiaste du théâtre. A Paris, cent mille personnes, c'est-à-dire le vingt-cinquième de la population, se pressent chaque soir dans tous les lieux publics, devant tous les tréteaux où se dispense la souveraine Illusion : théâtres, cafés-concerts, spectacles de quartier, cabarets, les mille et un sous-sols où l'on débite la chansonnette dans le relent des bocks. Viennent une œuvre où palpite un peu de rêve ou de vie, un mélodrame qui émeuve les passions les plus élémentaires, ou des rigodons hygiéniques où se distende l'esprit, toute cette foule s'y rue dans un emportement de fièvre ; et les succès des *Deux Gosses*, du *Maître de Forges*, de *Miss Helyett*, de *Cyrano de Bergerac* ou de la *Dame de chez Maxim* ne sont pas des faits aussi exceptionnels que l'on se plaît à le dire.

Eh bien, donc, qui persuadera-t-on que cette armée si impressionnable, si ardente aux joies du théâtre, ne soit pas entraînée, par une longue éducation, à des exigences de plus en plus impérieuses ? Elle a des yeux pour voir, et, à force de regarder les faux semblants de la scène, elle se convainc qu'il y a mieux à faire que ce qu'on lui offre, et que le théâtre manque à sa fonction, qui ne lui donne pas la plus grande somme d'illusion réalisable. Elle s'aperçoit aussi que les salles où on la parque sont des chambres de supplices, d'une ordonnance rudimentaire et barbare, et que c'est lui faire payer cher le plaisir espéré, que de la contraindre aux attentes insupportables des entr'actes et aux longues stations à travers la bourrasque des courants d'air. Et quand on lui dit que ces choses qui sont pourraient ne pas être, qu'à côté de nous, à nos portes, des théâtres existent où elles sont abolies, elle songe qu'elle aussi a droit à quelque déférence, et que Paris, fournisseur breveté des théâtres du monde, mérite d'être traité chez lui comme les Hongrois chez eux.

Sans doute elle se tait, l'armée vivante et frémissante. Mais elle se tait par indifférence d'habitude, par timidité d'action, par l'inclination d'une invincible « volonté », par cette raison qui faisait écrire à Charles Garnier, dans son livre sur *le Théâtre* : « Il faut avouer que les Français sont vraiment bien patients, lorsque la routine leur retire l'idée de se plaindre. » Elle se tait comme le peuple de France, las d'agir et las d'errer, se résigne peu à peu à se taire devant toutes choses. Et elle ne pense pas plus à élever la voix devant la porte de ses théâtres qu'elle ne se résout à bousculer le prodigieux amas de formalisme administratif, à chaque heure et à chaque pas mobilisé contre elle par des règlements vexatoires. Elle garde donc le silence, mais elle réserve son jugement et apprend à mesurer sa confiance. Elle résiste davantage à se laisser attirer dans un théâtre, car elle est sceptique devant la réclame et ne croit plus aux articles de journaux. Elle s'engouffre aux cabarets de Montmartre ou d'ailleurs, qui ne lui donnent — elle le sait — ni art ni confort, ni quoi que ce soit qui ressemble à un plaisir rare, mais où du moins ne l'attend nul mécompte. Cependant est-il téméraire de dire que, si les théâtres étaient pour elle, ne fût-ce que dans leur condition extérieure, les maisons d'élégance et de confort qu'ils devraient être, où du moins l'œil pût se reposer dans une atmosphère de grâce, elle n'attendrait pas toujours l'événement du succès incontesté pour en passer le seuil? Ne peut-on croire aussi que, si le plaisir qu'elle y vient prendre était barricadé de moins d'obstacles, nous verrions se prolonger davantage la vie de pièces, acceptables en somme, et dont la destinée est à peine médiocre? Et que veut-on que pense l'opinion publique lorsque l'État, ayant à lui donner un monument comme l'Opéra-Comique, et se créant ainsi le devoir d'édifier un théâtre nouveau, le confie à un architecte qui n'a d'autre préoccupation que d'y appliquer les plus anciennes formules, en les aggravant?

Cette enquête serait infructueuse et vaine, si, au moment de la clore, nous ne tentions d'en dégager les faits principaux. Nous le ferons en brèves formules. En résumant l'essentiel de cette étude, nous pensons à un théâtre qui n'existe pas, mais que nous verrons quelque jour sans doute.

Et à l'instigateur de ce théâtre supposé, de ce théâtre prochain. nous soumettons les conclusions suivantes :

1° Qu'il soit vaste. Que la circulation y soit aisée. Que l'on s'y meuve aisément. Sinon, qu'il ne soit pas.

2° Que le plan général de la salle de spectacle soit régi par les principes que voici : qu'elle ait la forme d'un segment de cercle, dont la corde soit, le plus possible, éloignée du diamètre, de manière à restreindre, sinon à supprimer, les lignes architecturales perpendiculaires à la scène. Les balcons et galeries épouseront cette forme générique. Les fauteuils y seront disposés de manière à être tournés vers la scène sous l'angle le plus faible. Trois étages au maximum. L'inclinaison du plancher d'orchestre assez prononcée pour que chaque rang de fauteuils domine le rang immédiatement antérieur. Entre les rangs, du dos au dos des deux fauteuils consécutifs, un écartement d'environ quatre-vingt-quinze centimètres. Aux balcons et galeries, établissement de gradins en amphithéâtre. Réduction du nombre des loges et des baignoires, tout en respectant la ligne harmonique. d'une élégance si sobre, de nos salles actuelles; mais, en même temps, aménagement supérieurement confortable de ces loges, qui deviendront ainsi de véritables places de luxe : elles seront larges, joliment décorées, meublées et éclairées, disposées chacune comme de « petits amphithéâtres », selon le mot même de Garnier, de manière que tous les occupants y puissent également voir et entendre, tournées le plus possible face à la scène, et enfin complétées d'un petit salon de repos, qui leur servira en même temps de vestiaire. La salle, outre le lustre ou tout autre foyer central, sera éclairée par une multitude de girandoles, d'appliques, d'appareils isolés, pour éviter l'éclat déplaisant et aveuglant des foyers lumineux trop puissants.

3° Les dépendances et les services accessoires ne seront pas établis avec une moindre attention. Nous supprimerons le contrôle, inutile, encombrant, vexatoire; des huissiers remplaceront les personnages redoutables qui l'occupent. Des vestibules, des corridors larges, élégamment décorés et éclairés. Des escaliers nombreux, spéciaux à chaque étage, aboutissant à des paliers, et non directement sur les couloirs, cause d'en-

combrements constants. A chaque étage : deux vestiaires au moins, larges et facilement accessibles ; un salon de dames desservi par des femmes de chambre, un bar-fumoir. Au premier balcon, un foyer réellement meublé, contigu à un buffet aussi bien installé que possible, et, s'il se peut, une terrasse dominant l'entrée du théâtre. Un service d'ouvreuses et d'huissiers zélés, un peu moins solliciteurs, un peu plus attentifs que les nôtres. Enfin des ascenseurs rapides, qui conduiront le public aux places supérieures. — Je passe sur des détails d'organisation d'ordre plus intime.

4° Appareils de ventilation puissants et efficaces, qui renouvelleront constamment l'air du théâtre. Il n'en manque pas, et l'on pourra au besoin aller chercher des leçons à Wiesbaden.

5° Enfin suppression absolue des chapeaux à l'orchestre — et des billets de faveur. Mais ceci est d'ordre directorial et administratif. Il y aura des résistances à vaincre : elles tiendront un mois, et tout sera dit.

Voilà pour la salle et ses dépendances. Passons sur la scène et continuons :

6° Nous avons déterminé ses dimensions principales : n'y revenons pas. Elle sera complétée par : une arrière-scène, une resserre à décors, un magasin de meubles et d'accessoires ; ces trois logements pourront, si le terrain le permet, être aménagés dans son prolongement, derrière le mur du lointain, et occuperont ainsi une largeur égale à la sienne : — au milieu, l'arrière-scène ; à droite et à gauche, les deux magasins. — L'arrière-scène servira dans la journée d'atelier de construction ; au-dessus, l'atelier de peinture. Une haute porte, de plain-pied avec la rue, s'il est possible, donnera passage aux décors, sans complications de treuils ou de pentes et sans obligation de les sectionner en petites feuilles, par raison d'insuffisance d'ouverture. Le proscénium sera, sinon complètement droit, pour ne pas introduire une ligne rigide dans l'ensemble d'une architecture de lignes courbes, du moins très légèrement convexe.

7° Toute la charpente, dessous, cintre, etc., sauf le plancher de scène, sera en fer. On se contentera d'un revêtement

de lames de bois sur les corridors et passerelles, et dans les parties du théâtre où les pas des machinistes pourraient déterminer des ébranlements bruyants pendant les représentations.

8° S'il s'agit d'un théâtre de grande mise en scène, le plancher sera mobile, à partir du second plan, selon un système à déterminer, mais de telle sorte que, soit en totalité, soit partiellement, il soit apte à prendre toutes les positions horizontales ou obliques, et qu'il puisse s'élever à un minimum de cinq mètres au-dessus du niveau de la scène.

Si c'est un théâtre de comédie, où la mise en scène est plus restreinte et se borne, la plupart du temps, à des décorations d'intérieurs, il y aura lieu d'étudier l'établissement d'un plancher tournant, analogue à celui qui fonctionne à Munich, et dont nous avons vu une imitation aux Variétés, pendant les représentations du *Nouveau Jeu*. — ou de tout autre mode de mobilisation du plancher, qui permette d'y équiper simultanément deux décors. Nous obtiendrons ainsi d'accélérer la marche du spectacle, d'où ce double bénéfice : de pouvoir jouer une pièce de longue haleine ou deux pièces importantes en un temps plus court, d'une part, et, d'autre part, de diminuer la longueur des entr'actes, ou même d'en supprimer quelques-uns, pour le plus grand profit de certaines œuvres qui s'accommodent mal d'une interruption d'action aux moments où elle devrait, au contraire, se précipiter. A ce propos, les exemples ne manqueraient pas, et il y a longtemps que les auteurs dramatiques souhaitent une telle réforme.

9° Substitution de la force mécanique — hydraulique ou électrique — à la force animale et aux contrepoids, dans tous les cas où cela sera possible.

10° Établissement d'un système d'éclairage complet, rationnel et nombreux, dont voici quelques éléments : renforcement de la lumière au premier plan par l'usage de herses verticales et d'appareils à projections; renforcement de la lumière des portants et de tous les appareils mobiles, dont le rôle sera considérablement développé; mesures nouvelles destinées à restreindre la fonction de la rampe ; superposition de trois couleurs au moins dans tous les systèmes lumineux, sans exception aucune, rampes, herses, portants, etc., indépen-

dance réciproque de ces trois sources de lumière, qui pourront être le blanc, le bleu et le rouge; si, par une dernière amélioration, on en ajoute une quatrième, que ce soit le jaune.

11° Emploi du panorama, chaque fois que la décoration le permettra. D'où diminution du nombre des châssis et des bandes d'air, et bénéfice notable pour l'illusion totale.

12° Substitution, dans la plus large mesure, des constructions réelles aux châssis de coulisses, déplaisants à l'œil et destructeurs de toute illusion. Extension de ce procédé à tous les accessoires qui le permettront, par exemple aux « terrains », aux arbres, aux colonnes, etc... Recherche constante du « décor nature », qui, seul, évoque la vérité.

13° Accessoirement, allègement des décors par la simplification de leur menuiserie, suppression du manteau d'Arlequin et de la boîte du souffleur, etc...

Sans doute, ce programme demeure incomplet, et il y aurait à dire encore. Mais nous croyons que le théâtre qui se recommanderait de ces principes généraux réaliserait déjà un progrès important. Il attesterait un souci du bien-être du public et un respect de la pensée de l'écrivain, qui doivent être les préoccupations essentielles d'un directeur conscient de son rôle et appliqué à ses devoirs.

Ici se borne notre objet. Il serait déplaisant d'insister davantage. Je n'ai ni la vanité de supposer ces choses ignorées, ni la prétention de morigéner personne. Mais sans doute il était bon que ce tableau d'ensemble fût dressé : de la gerbe de tant de faits naguère épars, quelque profit peut sortir. Enfin cette observation minutieuse d'un théâtre si proche du nôtre est consolante, lorsqu'on établit la balance des gains et des pertes. La France a des pièces — et parfois des œuvres — l'Angleterre n'en a pas ; si l'organisation matérielle de nos théâtres est médiocre en regard de la sienne, qu'est cela? Un ferme vouloir de notre part peut y pourvoir, et, si la voix publique consent à s'enhardir, j'ai l'assurance qu'elle n'aura pas à parler bien haut pour y déterminer ceux de qui le théâtre attend sa rénovation.

C'est l'affaire des scènes libres de décider s'il leur plaira de

l'entendre. Mais à côté d'elles, au-dessus d'elles, des théâtres régis par l'État, — dont les subventions ne sont qu'une prime de désintéressement et qui, avec elles et par elles, se trouvent investis de la mission de donner à l'art dramatique quelque chose comme la force d'un enseignement, — ont des devoirs particuliers et déterminés. Servir l'art national, c'est aussi en assurer et en perfectionner le mode de diffusion ; un directeur de théâtre n'a pas tout dit quand il a fait comparaître des manuscrits au tribunal de sa critique, même impeccable : qu'il aille aussi regarder la salle de son théâtre, qu'il en mesure les angles, le compas à la main, qu'il se promène dans ses corridors, qu'il descende dans les dessous et qu'il monte au cintre, qu'il étudie la manœuvre des trappes et des treuils, qu'il sache guider ses employés et leur commander dans leur langage... Besogne d'architecte, d'ingénieur, de machiniste ? Soit ! Mais un directeur de théâtre doit être cela aussi. L'État dira s'il lui convient de montrer l'exemple. Qu'il institue des expériences, qu'il devienne et demeure le prophète de progrès, au lieu de s'endormir dans la papauté de sa routine : ce faisant, il suscitera de profitables émulations et remplira sa fonction.

GEORGES BOURDON.

*L'Administrateur-Gérant :* H. CASSARD

# TABLE DU PREMIER VOLUME

## Janvier-Février 1900

### LIVRAISON DU 1er JANVIER



### LIVRAISON DU 15 JANVIER

## LIVRAISON DU 1er FÉVRIER



## LIVRAISON DU 15 FÉVRIER